

Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. 1877-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

9

4° Z
28

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



1877

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Elle se mit à s'éventer avec son mouchoir. (P. 1, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON

I

Où l'on apprend, par la conversation de leurs gens, ce qu'étaient les nouveaux maîtres de Kerléonik.

« Ouf! dit la grosse Mme Levellec, la femme de charge du château de Kerléonik, en se laissant tomber entre les bras de son fauteuil de paille; quelle journée fatigante! »

La grosse Mme Levellec adressait cette proposition (la proposition étant, comme dit la grammaire, l'énonciation d'un jugement) soit à elle-même, soit aux domestiques du château, qui avaient tous partagé ses fatigues. Dans les deux cas, elle ne courait nul risque de recevoir un démenti.

La preuve que tous les serviteurs du château de Kerléonik avaient trouvé la journée très-fatigante, c'est qu'aucun d'eux ne paraissait songer à s'occuper d'un travail quelconque. Quoique le jour tombât, ils n'avaient même pas allumé les chandelles fixées par des crampons de fer aux parois de la vaste cheminée; une bourrée de genêts qui flambait sous l'âtre éclairait seule la grande cuisine aux meubles de vieux chêne noirci, et projetait sur les solives enfumées du plafond les ombres de ceux qui se chauffaient à sa flamme. Ils étaient cinq, assis sur des bancs de bois, autour du feu, les plus frileux sous le manteau de la cheminée, les autres devant le foyer. Il y avait Marianne la cuisinière et Yvonne la chambrière, et la robuste Margot, la fille de basse-cour; et puis Hervé le cocher, et le petit Loïc, un gars d'une quinzaine d'années, qui n'avait pas d'attributions précises, ce qui faisait un peu de lui la bête de somme des autres domestiques. Dame Levellec, à cause de son haut rang, dédaignait les bancs de bois et trônait dans son fauteuil de paille, qu'elle chargeait ordinairement Loïc de lui installer au coin du feu. Mais ce jour-là elle s'était donné tant de mouvement qu'elle ne sentait pas la froidure d'une soirée de printemps; elle laissa donc son fauteuil où il était, c'est-à-dire auprès de la fenêtre, et se mit à s'éventer avec son mouchoir en répétant : « Quelle journée fatigante!

— C'est vrai, madame Levellec, c'est bien vrai, répondit la cuisinière. Et quand vous dites une journée, vous pourriez tout aussi bien dire la quinzaine. Soigner la défunte madame la baronne, la veiller quand elle a été trépassée, préparer tout le château pour recevoir monsieur le baron et sa compagnie; et puis le repas des funérailles! Et quel repas! toute la noblesse du pays à traiter. Mais j'espère qu'on va se reposer à présent.

— Se reposer! s'écria d'une voix lamentable la femme de charge, se reposer! Cette nuit, peut-être bien; mais dès demain ne va-t-il pas falloir tout mettre sens dessus dessous dans le château? Un château où rien n'a été changé depuis deux cents ans, à ce que ma grand'mère avait entendu dire à sa bisaïeule! C'est la faute de madame la baronne, aussi : pourquoi a-t-elle voulu envoyer son fils à la cour, sous prétexte que la place d'un Kerléonik était après du roi? Comme si la place d'un bon seigneur

it pas plutôt dans ses terres! Les Kerléonik bien chez eux, et le roi peut se passer d'eux, qu'il est resté vingt ans sans en voir, depuis la de notre défunt baron jusqu'au départ du ba- actuel, que madame avait fait élever au châ- ; et puisque le roi s'est passé durant vingt ans erléonik, il aurait bien pu continuer. Mais ma- a envoyé le jeune baron là-bas, et il s'y est é bien; cela fait qu'il y est resté et qu'il ne pas trouvé ici pour fermer les yeux de sa mère, ne c'est le devoir d'un gentilhomme et d'un ien. Cela fait encore que nous aurons à présent igneur à la nouvelle mode, qui sera comme un ger dans son pays; il avait l'air de trouver tout ici : notre habillement, nos façons et notre par- Ah! on va voir du nouveau à Kerléonik, des es et des gens.

Des gens? interrompit le petit Loïc : est-ce va nous yer?

Nous, c'est dire : le baron a nencé par demander - poliment il n'y a pas e, la poli- de la cour une belle), par me r même, nserver les des armoi- t le gou- ment du ge; et de où trou- -il une femme capable de mener une mai- omme celle-ci? Mais je sais qu'il doit ame- n cuisinier de Versailles, et que Mme la jeune ne aura ses soubrettes, comme ils appel- eurs chambrières dans ce pays de la cour; ompter d'autres domestiques dont j'ai entendu . On saura cela demain au juste : M. Lorhan, isseur, doit venir diriger les arrangements, rangements, devrais-je dire plutôt. On verra en d'appartements il fera préparer.

Combien d'appartements! il y a donc beaucoup uveaux maîtres? demanda Yvonne.

l y en aura toujours plus que du temps de feu ne la baronne, qui était toute seule, repartit me de charge d'un ton bourru. Il y a d'abord eur le baron qui est à présent notre seigneur; madame la baronne; il y a le petit baron, dont annoncé la naissance à madame, il y a eu un Saint-Jean d'hiver; et puis il y a mademoi- a petite baronne, qui a, je crois, dix ou douze t la gouvernante de mademoiselle. Tout ce monde-là doit arriver dans quinze jours, et il faut que tout soit prêt pour les recevoir.

— Pourquoi donc qu'ils ne sont jamais venus du vivant de madame, et qu'ils se dépêchent d'arriver à présent qu'elle est morte? dit Loïc.

— Ils ne venaient pas, parce que la jeune baronne ne voulait pas quitter la cour; et ils viennent à présent, parce que monsieur le baron a besoin de prendre connaissance de son héritage et de se mettre au courant de ses affaires; et puis, on ne va pas chez le roi quand on est en deuil, et alors madame la baronne aura pensé qu'elle serait aussi bien ici qu'ailleurs. Enfin, les maîtres ont leurs idées : je ne sais pas ce qu'il en est, moi! Mon affaire, c'est de veiller à ce qu'ils trouvent le château en bon état : le reste ne me regarde pas, ni vous non plus. Voilà qu'il est nuit noire : il est temps d'aller se mettre au lit, pour être à la besogne de bonne heure demain matin. M. le régisseur sera ici dès l'angelus. »

Là se tenait un jeune garçon. (P. 4, col. 1.)

Dame Levellec se leva majestueusement pour donner le signal du départ : Margot prit un brandon dans l'âtre pour allumer les chandelles enfoncées dans les chandeliers de fer, et chacun prit la sienne et gagna sa chambre en songeant avec regret qu'il lui faudrait peut-être bientôt dire adieu au château de Kerléonik. Dame Levellec resta la dernière et ne quitta la cuisine que lorsqu'elle eut



vu Marianne éteindre les brindilles de genêt et enterrer la braise sous une épaisse couche de cendres, pour retrouver le lendemain matin quelque charbon encore rouge qui la dispensât de battre le briquet pour rallumer son feu. Elle sortit enfin, et l'on entendit encore quelque temps à travers les vastes corridors le cliquetis de son trousseau de clefs; puis, sa ronde

achevée, elle alla se reposer à son tour, et le plus profond silence régna dans tout le château.

II

En gardant les moutons.

Le troupeau que gardait Jeannette dans la lande des Pierres-Longues comptait au moins cinquante ou soixante moutons; mais eussent-ils été deux cents ou même davantage, qu'ils y auraient trouvé de quoi brouter, tant elle s'étendait à perte de vue, onduleuse comme une mer et semée de fleurs comme les beaux tapis qu'on voyait dans les appartements du château. C'était le ciel, le beau ciel bleu du printemps qui lui servait de limite, et sur ce fond de saphir ressortaient les fleurs d'or des ajoncs et leur feuillage d'un vert glauque, parsemé de diamants par la rosée du matin. Les Pierres-Longues, dispersées çà et là sur la lande, et qui lui donnaient son nom, avaient vu passer bon nombre de siècles; les unes étaient restées debout, les autres gisaient sur le sol où la ronce les couvrait de ses festons : Jeannette s'était établie sur une de ces pierres avec sa quenouille chargée de lin et sa gaule de bergère. Cette gaule était plutôt entre ses mains l'insigne du commandement qu'un objet bien utile : les moutons n'avaient pas l'humeur assez aventureuse pour sortir de la lande, et d'ailleurs le chien Cyrus, qui les gardait et qui n'avait pas autre chose à faire, suffisait parfaitement pour les empêcher de s'écarter.

On se demandera peut-être pourquoi le chien de Jeannette répondait au même nom que le feu roi des Perses. C'était bien simple : le grand'père du baron actuel de Kerléonik avait appelé ainsi son chien favori, une cinquantaine d'années auparavant : il avait trouvé ce nom-là dans un gros livre qu'on lui avait envoyé de Paris, où il était fort à la mode. L'exemple du seigneur avait été imité par ses vassaux, à qui le nom avait plu par sa nouveauté, et beaucoup de chiens de ferme avaient tenu à honneur de s'appeler comme le chien du château. Voilà comment Cyrus était devenu un nom de chien dans toute l'étendue des domaines de Kerléonik.

Dame Levellec trônait dans son fauteuil de paille. (P. 1, col. 2.)

Pour Jeannette, c'était la plus jeune fille du fermier des Châtaigniers, l'un des tenanciers du château. Jeannette allait sur ses quinze ans; elle était brune, maigre et ébouriffée, et ses cheveux lui pendaient sur le dos comme ceux d'un garçon : ce n'était qu'aux jours de fête qu'elle les renfermait sous sa coiffe blanche aux grandes ailes. Ces jours-là seulement aussi elle mettait sa jupe de droguet rayée de rouge et de bleu et son corsage de drap noir orné de velours aux entournures et échancré sur la poitrine pour laisser voir la chemise de grosse toile;

pour garder ses moutons en compagnie de Cyrus, Jeannette n'avait qu'une cotte grossière, une cape de bure brune sur sa chemise serrée au cou, et ses pieds nus habitaient de gros sabots garnis à l'intérieur d'une poignée de paille sèche. Ainsi accoutrée, la fillette supportait le froid et le chaud, la pluie et le soleil, avec autant de philosophie que Cyrus lui-même ; et il n'était pas rare de l'entendre chanter à plein gosier, en filant sa quenouille, toutes ces vieilles chansons qu'on sait par cœur dans les campagnes, sans pouvoir dire où on les a apprises. Jeannette était naturellement gaie comme un pinson et toujours disposée à causer et à rire.

Ce jour-là pourtant Jeannette ne riait ni ne chantait ; ce n'était pas qu'elle fût absorbée par son ouvrage, car le fuseau qu'elle avait laissé glisser à ses pieds n'était point chargé de fil, et si sa quenouille n'eût pas été fixée dans sa ceinture, elle serait sûrement allée retrouver le fuseau parmi les herbes mouillées. Le menton dans sa main, le coude appuyé sur la pierre, Jeannette rêvait et sur son visage passait par moment comme une ombre de tristesse ou d'ennui.

« Hé! Jeannette! cria tout à coup à dix pas d'elle une voix qui la fit tressaillir ; que fais-tu donc là? Est-ce que tu ne m'entends pas? Voilà un quart d'heure que je te cherche et que je t'appelle. »

La voix venait du haut d'une petite éminence formée par quelques pierres écroulées les unes sur les autres. Là se tenait debout un jeune garçon qui pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Il portait le large chapeau, le bragou-bras et la veste à boutons de métal des Bretons, et ses longs cheveux blonds flottaient au vent et brillaient au soleil. Il tenait sa main au-dessus de ses yeux pour mieux regarder au loin.

« Je ne t'entendais pas, Jean, répondit la fillette : tu auras appelé contre le vent. Viens donc ici, on est très-bien à l'abri, au pied des grandes pierres.

— Attends : je vais chercher mes bêtes, il y a de la place pour elles et de l'herbe aussi. Hé! les belles! par ici! tout doux, la rousse! hé! la bigarrée! hé! la noire! hé! les bonnes bêtes, arrivez!..... Là! les voilà occupées, elles vont rester tranquilles à présent. »

Et Jean vint se percher à côté de la petite fille, pendant que ses vaches broutaient aux environs, sans que Cyrus, qui était venu les reconnaître, y mît aucune opposition.

Jeannette prit sa quenouille et se mit à filer activement, comme pour rattraper le temps perdu ; et Jean s'occupa à tailler avec son couteau des cuillers et des écuelles de bois.

« Je suis bien aise de te revoir, cousin Jean, dit la fillette qui avait repris toute sa gaieté. Tu vas avoir de belles choses à me raconter, sur tout ce que tu as vu dans ton grand voyage. On parle si souvent aux veillées de la chapelle de madame sainte Anne et de son image qu'Yves Nicolazik a trouvée dans un buisson, avec une lumière qui brillait au-dessus! Je sais la complainte par cœur : je te la chanterai, et tu me diras si c'est bien comme ça y est marqué. Tu n'as pas manqué d'aller à Sainte-Anne, bien sûr? c'est tout près du pays de ton grand-père.

— Oui, oui, j'y ai été, et je te rapporte la médaille et l'image de madame sainte Anne, qu'on vend à la porte de la chapelle. Mais je n'ai pas grand'chose à te raconter ; je suis resté avec le grand-père tout le temps qu'il a été malade, et nous sommes repartis bien vite, le père et moi, quand il a été guéri. Et ici, y a-t-il du nouveau? Avez-vous vendu la vache blanche? Avez-vous dressé le poulain? La couvée de la poule grise est-elle bien venue?

— Oui, tout va très-bien à la ferme. Ah! Jean, si tu étais arrivé hier matin au lieu d'hier soir!

— Eh bien! je t'aurais revue un jour plus tôt et ça m'aurait fait plaisir, c'est vrai ; mais je ne vois pas autre chose...

— Comment, tu ne sais pas? Les nouveaux seigneurs sont arrivés!

— Oui, j'ai entendu dire ça..., mais qu'est-ce que ça me fait?

— Ce que ça te fait, reprit Jeannette avec impatience, ça ne te fait rien, puisque tu n'y étais pas ; mais si tu y avais été, tu aurais vu comme c'était beau!

— Quoi, beau? Deviens-tu folle, Jeannette? Tu ne me dis seulement pas de quoi tu parles!

— Les voitures, et monseigneur, et madame la baronne, et tout le monde. On n'a pas fait de fête pour leur retour, parce qu'il n'y a pas assez longtemps que madame la défunte baronne est trépassée ; mais j'ai eu de la crème à porter au château, et quand j'ai su qu'on attendait les maîtres, je me suis cachée derrière une haie pour les voir passer. Si tu savais quelles belles voitures! Le carrosse de la défunte baronne n'était rien auprès. Et les domestiques! des grands laquais avec les cheveux poudrés et des petits chapeaux à cornes, et des belles demoiselles avec des fleurs roses, bleues, jaunes, vertes, tout un jardin! Elles avaient de jolis petits tabliers avec de la dentelle tout autour, et des bonnets tout en dentelle et en rubans ; et à leur cou elles avaient des croix d'or pendues à des colliers de velours. Et si tu avais vu comme elles étaient bien coiffées et quelle peau blanche, et quelles jolies mains! On aurait dit des reines, ou au moins des cousines de monseigneur. Eh bien, pas du tout ; monseigneur était dans un grand carrosse, plus beau que les autres, avec madame la baronne et d'autres dames que je n'ai pas pu bien voir ; les belles demoiselles étaient seulement les soubrettes de madame la baronne.

— Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là, des soubrettes? » demanda Jean d'un ton bourru. Évidemment les splendeurs dont l'entretenait Jeannette n'avaient pas son approbation.

« C'est comme ça qu'on appelle les chambrières des dames qui vont chez le roi, répondit Jeannette d'un ton piqué. Tu n'en sais pas long, cousin Jean.

— Et toi tu en sais beaucoup trop long, cousine Jeannette! et voilà des maîtres qui auraient bien dû rester où ils étaient. Depuis quinze ans que monseigneur demeure chez le roi, à ce qu'on dit, il faut croire qu'il a oublié les manières de la Bretagne. Puisqu'il a pris celles de la cour, qu'il les garde pour lui! mais qu'il ne vienne pas nous les apporter par ici. Bonjour : voilà le soleil en haut du ciel, et j'ai un bout de chemin à faire avant d'arriver au logis et de trouver mon dîner.

— A revoir, cousin Jean! » dit Jeannette. Mais elle le dit si bas qu'il ne l'entendit point : d'ailleurs il avait déjà tourné les talons et il s'éloignait en rappelant ses vaches. Jeannette secoua la tête d'un air mutin et reprit sa quenouille.

A suivre. Mme Colomb.



LES FOURMIS AMASSENT-ELLES
DES PROVISIONS POUR L'HIVER? [1]

L'existence d'amas de provisions faits par les fourmis semblait, depuis l'antiquité la plus reculée, un fait avéré, admis, à l'abri du doute, lorsque, dans ces dernières années, cette existence a été niée en s'appuyant sur l'observation que la disparition des fourmis pendant l'hiver ne pouvait s'expliquer que par un engourdissement plus ou moins complet. Or, si les fourmis s'engourdissent, elles n'ont besoin d'aucun aliment ; par conséquent, comme l'instinct des animaux ne les conduit jamais à l'accomplissement d'un acte inutile, elles *ne font pas de provisions*.

Avant d'aller plus loin, il nous sera permis d'invoquer l'autorité d'un de nos meilleurs observateurs des fourmis, celle de Lepelletier de Saint-Fargeau; or il affirme que, pendant les fortes gelées, elles tombent dans un état léthargique complet, mais le reste du temps elles se meuvent *et dès lors ont besoin d'aliments*. Par suite, pendant les hivers tempérés, les plus nombreux chez nous, les fourmis demeurent constamment actives : rien n'est plus aisé que de s'en assurer. Conséquence rigoureuse : elles mangent pendant tout l'hiver. Une autre raison le prouve encore et cela d'une manière analogue à celle qui est bien connue quand il s'agit des abeilles, autres hyménoptères tout voisins des fourmis : c'est que l'intérieur de la fourmilière, de même que celui de la ruche, conserve toujours une chaleur très-appréciable. Or, pour produire de la chaleur, les animaux, quels qu'ils soient, ont besoin de consommer. Il y a chaleur, donc les fourmis mangent! Quoi?... Ce qu'elles ont amassé évidemment, puisque rien, au dehors, n'existe dans la campagne qui puisse, en hiver, leur servir d'aliment.

D'après des expériences répétées, ce n'est qu'à deux degrés centigrades que les fourmis commencent à s'engourdir. Jusque-là elles demeurent actives. On le voit, l'engourdissement peut être, même en hiver chez nous, longtemps sans se produire. Une question se pose dès à présent naturellement : en quoi consistent les provisions? Cela revient à examiner quelle est la nourriture ordinaire de ces insectes, quelles sont les substances qu'ils préfèrent et qui les attirent le plus sûrement?...

Tout le monde sait que les semences ont le don d'attirer invinciblement les fourmis. Mais ces matières ne sont pas uniques : qu'elles viennent d'origine végétale ou animale, les fourmis les recherchent avidement; nous les voyons aussi friandes du jus des fruits mûrs que des sécrétions que laissent écouler les pucerons et les gallinsectes par les cornicules de leur abdomen. Ce premier point nous permet de constater que la fourmi est au moins omnivore, si ce n'est carnivore. Nous savons, en effet, qu'elle se repaît aussi bien sur la viande fraiche que sur les chairs corrompues. Pas un animal, insecte ou autre, ne meurt et ne reste exposé sur le sol que les fourmis ne s'y jettent et ne fassent disparaître, avec une prestesse admirable, ces restes qui empesteraient l'air. A ce point de vue, leurs services sont incontestables.

Les observateurs ont tous constaté que la plupart de nos espèces indigènes poussaient la prévoyance assez loin pour emporter ou emmener dans leurs demeures des pucerons, afin de les caresser ou de les harceler à leur aise, dans le but d'augmenter leur sécrétion corniculaire, ce qui a permis au grand Linné d'appeler des pucerons *les vaches des fourmis*.

Les pucerons ne sont pas les seules vaches dont les fourmis s'approvisionnent.

En fait d'autres *vaches à fourmis*, nous ne pouvons passer sous silence les *clavigères*, nombreux en espèces, qu'on rencontre dans presque toutes nos fourmilières, chez la fourmi noire, la jaune, la rouge, la cendrée, la myrmique des souches, etc., mais chaque espèce de clavigère chez une espèce spéciale de fourmis, le *longicorne* chez la fourmi noire, le *foveolutus* chez la rouge, et ainsi de suite. Tout est mys-

1. Voyez le premier article sur cette question, par M. Mesnault vol VII, p. 22.

tère encore parmi ces mœurs curieuses! En effet, tous les clavigères semblent privés d'yeux ; leur bouche ne peut prendre qu'une nourriture liquide, ils ne savent ou ne peuvent pas manger! Il faut que ce soient les fourmis qui leur dégorgent une nourriture déjà préparée dans leur estomac pour qu'ils vivent et leur rendent cette nourriture en sécrétion sucrée !

Ici va se placer une grave question. Que devient tout ce peuple en hiver?... Ou les compagnons des fourmis dorment comme elles, ou ils ne dorment pas.

S'ils dorment, tout est bien, personne ne mange! Mais, malheureusement, il est prouvé que, à part des circonstances de gelées exceptionnelles, ni les uns ni les autres ne dorment... L'expérience est bien facile à faire en bouleversant la première fourmilière venue dans un bois. Or, s'ils ne dorment pas... ils mangent! S'ils mangent, c'est que les fourmis-nourrices leur donnent à manger... Où vont-elles elles-mêmes prendre cette nourriture qu'elles dégorgent?... Évidemment ce n'est pas sur la terre nue, ou au milieu des bois, des chemins et des champs. Donc les fourmis mangent en hiver, et, pour manger, elles ne le peuvent faire qu'au moyen de leurs provisions.

En quoi consistent celles-ci? Certains observateurs les croient composées de fruits ou portions de fruits, de pucerons qu'elles épuisent jusqu'à ce que mort s'en suive en captivité... Tout cela est bien obscur encore et demande confirmation et distinction. Cependant il faut qu'elles mangent quelque chose, des grains peut-être, privés par elles de leurs germes pour qu'ils ne poussent point, des tiges coupées et séchées, un butin quelconque, peut-être animal, car presque toutes les espèces en emportent et charrient tout l'été, vers leur demeure, tout ce qui peut s'y conserver. Nos fourmis ont, sous ce rapport, des mœurs très-cachées, mais nous pouvons trouver en d'autres pays certaines espèces dans la nombreuse famille qui les contient par tout notre monde, agissant plus à découvert, et de là nous serons amenés à supposer que ce qui se passe chez l'une a lieu chez l'autre, d'une forme différente, il est vrai, mais analogue dans son résultat : la nourriture en hiver.

Il existe au Texas une fourmi-agriculteur (*Acta Malefaceus*) qui va nous donner un exemple unique parmi les animaux, et qui n'est connue que depuis très-peu de temps. « L'espèce que j'ai nommée *Agricole*, dit le docteur Linsecum, est une grosse fourmi brunâtre qui demeure dans des villes qu'elle bâtit et se crée et que l'on pourrait appeler pavées. Semblable à un fermier économe, prévoyant et soigneux, elle prend ses dispositions convenables et opportunes pour chaque changement de saison. Aussi la *bataille de sa vie* n'est-elle pour elle qu'un combat bien simple où, grâce à sa *prévoyance*, tous les avantages sont de son côté. »

Nous ne pouvons pas nous étendre autant qu'il conviendrait sur les mœurs si extraordinaires de ces insectes, qui pavent tout le tour de leur ville pour empêcher l'herbe d'y pousser et de l'envahir, qui entourent d'un rempart de terre de $0^m,15$ de hauteur cette grande place foraine sur laquelle le peuple se tient et fait ses évolutions, mais qui, comme contraste absolu, choisissent au dehors un *champ* qu'ils nettoient, cultivent et *ensemencent* d'une graminée spéciale qu'ils consommeront quand elle sera mûre!

Pourquoi ces soins, pourquoi cette moisson aussi curieuse que le reste, pourquoi ces magasins, si ce n'est pour subsister pendant la saison dure?

Non : le *cultivateur* sait planter et cultiver ce qu'on appelle dans le pays le *blé de fourmi*, graine petite, blanche et dure, et qui sous le microscope ressemble absolument à du riz ordinaire. Dès qu'il est mûr, il est soigneusement moissonné, écrit le docteur à Darwin, et emporté par des travailleurs dans les granges où il est séparé de sa paille et serré à part. Quant à la paille, elle est emportée et jetée au delà de la place pavée. Mais ce n'est pas assez encore. Pendant la saison humide, et quand elle se prolonge trop, il arrive quelquefois que les magasins de provisions deviennent humides aussi : alors les grains tendent à germer et à se gâter... Au premier beau jour, les fourmis sortent le grain et l'exposent au soleil; puis elles le redescendent, n'emmagasinant que les semences qui sont devenues saines et abandonnant les autres.

Malheureusement les bœufs qu'on a introduits dans le pays, et qu'on y élève en grand nombre, aiment beaucoup le *blé de fourmi* et vont dévorer la récolte des insectes, ce qui cause des famines terribles et détruira l'espèce. Celles qui peuvent trouver un endroit abrité derrière une clôture, près d'un jardin, y viennent; de même celles qui parviennent à se retirer sur un peu de terre au milieu des rochers inaccessibles sauvent la race pour quelque temps, mais combien cela durera-t-il?

Donc ces fourmis *mangent* leurs moissons l'hiver, puisqu'elles meurent de faim quand les bœufs moissonnent en un tour de langue!... Nous n'en voulons pas plus!...

H. DE LA BLANCHÈRE.

CONSTANTINOPLE

Capitale de l'immense empire ottoman, Constantinople est aussi, presque autant que la Mekke, la cité sainte de l'islamisme.

Si les trois à quatre cents millions de Musulmans répandus de l'Atlantique à la mer Jaune, et des steppes de Sibérie au Tanganika, si tous les Musulmans, en un mot, s'inclinent chaque jour vers la cité du Prophète, il n'en est pas un non plus qui ou-

blie dans ses prières de répéter le nom de Roum, le siége de la foi. Roum, corruption du mot Rome, n'est autre que Constantinople, et le sultan de Roum, en sa qualité de successeur légitime du prophète, est le véritable chef religieux de tout l'Islam.

Il est peu de villes au monde aussi admirablement situées que Constantinople. Assise aux confins de l'Europe et de l'Asie, tenant la clef de deux mers, elle devait être naturellement la tête d'un vaste empire. qu'île extérieure, permettant ainsi aux navires à voiles de se glisser jusqu'au lieu d'ancrage sans avoir beaucoup à lutter contre la violence des eaux. L'excellent mouillage du port, si heureusement disposé pour abriter tout un monde d'embarcations, est en même temps un réservoir naturel de pêche et, malgré l'incessante agitation des flots remués par les rames des caïques, les roues et les hélices des vapeurs, les thons et d'autres poissons entrent cha-



Constantinople et la Corne d'Or, vue prise des hauteurs d'Eyoub.

Apollon lui-même, disait la légende byzantine, indiqua l'emplacement où devait s'élever la cité. Nulle part l'oracle n'aurait pu trouver mieux. La ville occupe, en effet, le point le plus heureusement situé au bord de la grande fissure du Bosphore. En cet endroit, une péninsule aux collines doucement ondulées s'avance entre la mer de Marmara et la baie sinueuse à laquelle sa forme et la richesse de son commerce ont valu le nom de « Corne d'Or ». Le rapide courant du Bosphore, qui pénètre dans le havre et le purifie des boues descendues de la ville, va plus loin se perdre dans la mer au détour de la presque année en longs convois dans la Corne d'Or. Le port de Constantinople, tout accessible qu'il est aux paisibles flottes de commerce, peut néanmoins se clore sans peine aux navires de guerre; les rives, sans être trop escarpées, sont assez hautes pour dominer tous les abords, et l'entrée du mouillage est resserrée par une sorte de détroit où, plus d'une fois, les habitants assiégés ont tendu une chaîne de fermeture. La ville elle-même, occupant une péninsule élevée, que des terres basses séparent du tronc continental, est très-facile à fortifier contre toute attaque du dehors; pour tenter un siége, il faut que

l'ennemi, déjà maître des Dardanelles et du Bosphore, puisse disposer à la fois d'une flotte et d'une puissante armée de terre. A tous ces avantages locaux qui devaient assurer à Constantinople une importance considérable, il faut ajouter le privilége d'un climat un peu plus doux que celui des villes situées au bord de la mer Noire ou sur la rive asiatique du Bosphore. Grâce au massif de hauteurs qui s'élève au nord de la cité, celle-ci est partiellement garantie des âpres vents polaires.

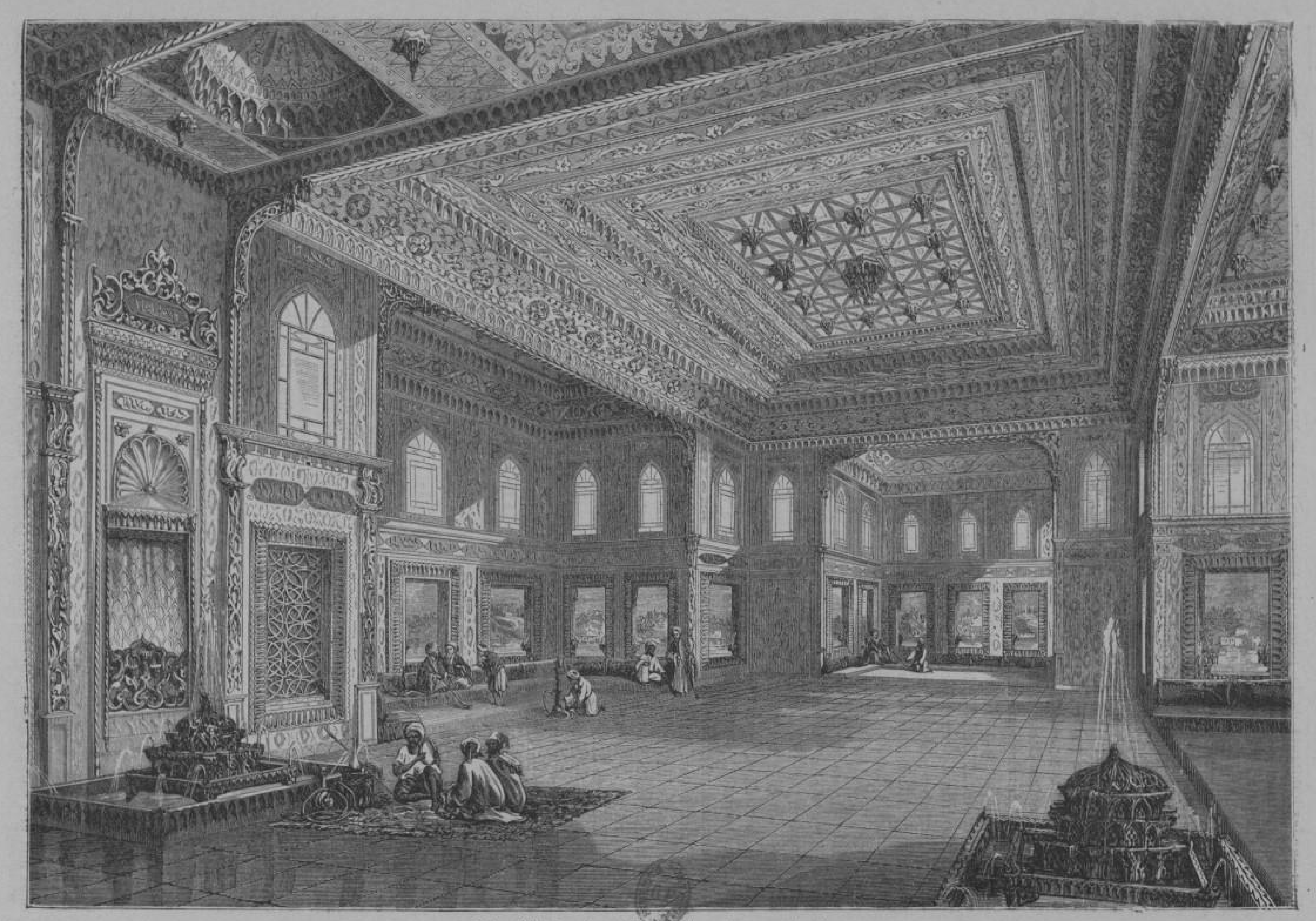
« Par la beauté de son aspect, dit l'éminent auteur de la *Géographie universelle*, Constantinople est aussi l'une des premières cités de l'univers. Elle peut se comparer à Naples, à Rio de Janeiro, et un grand nombre de voyageurs la proclament la plus belle des trois. Quand on vogue à l'entrée de la Corne d'Or, sur un léger caïque, plus gracieux que les gondoles de Venise, on voit à chaque coup de rame changer l'aspect si varié de l'immense panorama. Au delà des murs blancs du sérail et de ses massifs de verdure, les maisons de Stamboul, les tours, les vastes dômes des mosquées avec leur collier de petites coupoles, et les élégants minarets tout brodés de balcons, s'élèvent en amphithéâtre sur les sept collines de la péninsule. De l'autre côté du port, que franchissent des ponts de bateaux, d'autres mosquées, d'autres tours, entrevues à travers les cordages et les mâts pavoisés, s'étagent sur les pentes d'une colline que couronnent les maisons régulières et les palais de Péra. Au nord, une ville continue de maisons de plaisance borde les deux rives du Bosphore. A l'orient, la côte d'Asie s'avance en un promontoire également couvert d'édifices qu'entourent les jardins et les ombrages. Voilà Scutari, la Constantinople asiatique, avec ses maisons roses et son vaste cimetière aux admirables bois de cyprès; plus loin, on aperçoit Kadi-Keuï, l'antique Chalcédoine, et le bourg de Prinkipo, sur une des îles de l'archipel des Princes, parsemant du vert de leurs bosquets et du jaune de leurs roches les eaux bleues de la mer de Marmara. Entre toutes ces villes qui baignent leur pied dans le flot, vont et viennent incessamment les navires et les embarcations de toutes formes, à la rame, à la voile, à vapeur, animant l'espace de leur mouvement et donnant la vie à ce tableau magnifique. Des hauteurs qui dominent Constantinople et Scutari, le spectacle est peut-être encore plus beau, car on voit se dessiner tous les contours des rivages d'Europe et d'Asie, on suit du regard les sinuosités du Bosphore et du golfe de Nicomédie, et dans le lointain, au-dessus des vallées ombreuses, on voit pyramider la masse de l'Olympe de Bithynie, presque toujours revêtue de neiges.

Cette grande cité de Constantinople, d'un aspect si féerique à l'extérieur, est, on le sait, fort sale encore dans la plupart de ses quartiers. En maintes parties de la ville, le visiteur hésite à s'engager entre les maisons sordides, dans les sinuosités de ces ruelles immondes que parcourent les chiens errants et où gîtent les pourceaux; l'insouciance turque laisse complaisamment les maladies germer dans ces chaos de masures. Au point de vue de la salubrité générale, il est donc presque heureux que de fréquents incendies viennent nettoyer la ville.

Les nombreux incendies de Stamboul, ainsi que les violences de guerre que la cité a dû subir tant de fois avant le triomphe des mahométans, ont fait disparaître presque tous les monuments de la Byzance antique; seulement on voit encore, sur la place de l'Hippodrome, le précieux trépied de bronze, aux trois serpents enroulés, que les Platéens avaient déposé dans le temple de Delphes, en souvenir de leur victoire sur les Perses. Même de l'époque des Césars byzantins il ne reste que des colonnes, des obélisques, des arches d'aqueducs, les murailles un peu ébréchées de la ville, les débris récemment retrouvés du palais de Justinien et les deux églises de Sainte-Sophie, aujourd'hui transformées en mosquées. La grande Sainte-Sophie, qui s'élève sur la dernière pente de la presqu'île de Constantinople, à côté du sérail, n'est plus, comme au temps de Justinien, le plus magnifique édifice de l'univers. Elle est loin d'avoir la grâce et la merveilleuse élégance de l'Ahmédieh et d'autres mosquées à minarets arabes bâties par les musulmans; d'énormes substructions, des murs de soutènement, des contre-forts extérieurs, entremêlés d'échoppes et de maisons lépreuses, donnent à l'édifice un aspect de lourdeur extrême. A l'intérieur, d'autres piliers de consolidation et le badigeon des Turcs appliqué sur les éclatantes mosaïques ont changé le caractère de l'église; mais la puissante coupole produit un effet prodigieux; c'est une merveille de force et de légèreté. Quatre colonnes de brèche verte qui s'élèvent entre les piliers du grand dôme proviennent, dit-on, du temple d'Éphèse.

Le sérail occupe à la Pointe des Jardins l'emplacement de l'antique Byzance. Il a ses charmants pavillons, ses beaux ombrages, mais aussi ses affreux souvenirs de crimes et de massacres. Bien plus remarquables que l'ancien palais des sultans sont les merveilleux édifices d'architecture arabe ou persane qui bordent les rives du Bosphore, avec leurs kiosques, leurs fontaines, leurs ponts, leurs arcades, leurs bosquets de verdure. Embellies par la nature environnante, par le rayonnement du ciel et des eaux, ces constructions charmantes donnent aux faubourgs de la grande cité l'aspect le plus séduisant de splendeur orientale.

Les édifices les plus curieux à visiter dans l'intérieur de Constantinople sont les bazars, non pas seulement à cause des richesses, des marchandises de toute espèce qui s'y trouvent entassées, mais surtout à cause des hommes de toute race et de tout climat qu'on y voit réunis. La Capitale de l'empire ottoman attire vers elle, en sa qualité de métropole, les populations de l'Anatolie, de la Syrie, de l'Arabie, de l'Égypte, de la Tunisie, des oasis même, aussi



Salon d'été dans le palais du sultan, à Constantinople.

bien que les habitants de la péninsule turco-hellénique. En même temps, les Francs de l'Europe entière, Italiens et Français, Anglais et Allemands, accourent en foule pour prendre leur part de bénéfice dans le commerce grandissant du Bosphore. La variété des types de toute couleur et de toute race est encore accrue par le trafic interlope des esclaves que les caravanes vont chercher au fond de l'Afrique jusqu'aux sources du Nil.

Le long des deux rives du Bosphore s'étend une ligne de villas, de palais, de kiosques, de cafés et d'hôtels. Cette avenue liquide et le vaste bassin qui la précède entre Constantinople et les faubourgs d'Asie ont un développement d'environ 30 kilomètres, et sur ce parcours quelle étonnante succession de sites merveilleux! Semblable à une vallée de montagnes, le détroit serpente en brusques sinuosités ; chaque rive se creuse en golfe, puis s'avance en promontoire ; ici le fleuve marin se resserre, pour s'élargir au delà, puis se rétrécir encore, et s'ouvrir enfin sur l'infini de la mer Noire, aux eaux si souvent bouleversées par les vents du nord. Les deux rives d'Europe et d'Asie sont bordées des plus charmants ombrages. Il est heureux que les Turcs, bien différents en cela des Espagnols et d'autres peuples du Midi, aiment et respectent la nature ; ils ont le goût des beaux massifs d'arbres et cherchent à les conserver, autant du moins que le permet leur indolence. Grâce à eux, les platanes, les cyprès et les térébinthes embellissent encore les rives du détroit ; de même, la vaste forêt de Belgrad recouvre à l'est de Constantinople le massif de collines où jaillissent les eaux d'alimentation destinées à la cité. Les oiseaux sont aussi plus respectés en Turquie que dans la plupart des pays chrétiens ; on entend partout le roucoulement plaintif des colombes; des volées d'hirondelles et d'oiseaux de mer tourbillonnent à la surface du Bosphore, et çà et là se montre la grave cigogne, perchée sur le sommet d'un arbre ou sur la pointe d'un minaret.

On comprend que ce paradis placé aux portes des tristes plaines de la Russie, des rudes montagnes de la Bulgarie, excite depuis longtemps les convoitises des Slaves. Leurs yeux sont tournés vers les jardins embaumés du Bosphore, et ils attendent avec impatience le jour où la croix remplacera le croissant sur la coupole de Sainte Sophie.

LOUIS ROUSSELET.

DOUCE-AMÈRE

« Et Charlotte, ma sœur, vous ne m'en dites rien? demandait avec anxiété Mme de Théry qui, revenant en France après une longue absence, avait à peine eu le temps d'embrasser sa fille unique confiée depuis deux ans aux soins d'une tante et d'un oncle.

Mme de Salviane s'appuya nonchalamment sur le dossier de son fauteuil. Son mari prenait lentement une prise de tabac. « Charlotte est une bonne petite fille... répondit-il en s'appropriant la question adressée à sa femme. — Excepté quand elle boude... reprit Mme de Salviane. — Quand elle boude, on la renvoie, et tout est dit. Vos femmes assurent qu'elle se porte bien? » continua le vieux gentilhomme en se penchant vers Mme de Salviane. Celle-ci fit un signe de tête. Mme de Théry se leva, elle était glacée sans savoir pourquoi. « Puis-je alors retrouver Charlotte? » demanda-t-elle. M. de Salviane regarda la pendule ; deux amours dorés soutenaient le cadran. « Elle doit à cette heure étudier ses pas pour son maître de danse, mais vous êtes revenue, ma chère sœur, » il saluait profondément, « et notre autorité cesse; la volonté d'une mère est souveraine, Charlotte est toute à vous. »

Mme de Théry obligée, deux ans auparavant, de quitter précipitamment la France pour aller soigner son mari blessé grièvement dans une escarmouche contre les Arabes, n'avait pu emmener sa fille, trop jeune et trop délicate pour la vie que sa mère allait mener dans une station lointaine d'Algérie; elle l'avait confiée aux soins de Mme de Salviane, sœur aînée de son mari, personne déjà âgée et qui n'avait jamais eu d'enfants. M. de Théry luttait encore entre la vie et la mort lorsque la guerre avec l'Allemagne avait éclaté, coupant les communications entre les diverses parties de la France; M. et Mme de Salviane dans leur château du Bourbonnais ne recevaient plus de nouvelles d'Algérie et se gardaient bien d'écrire. « Les lettres pouvaient tomber aux mains de l'ennemi, » disait M. de Salviane, et il laissait Mme de Théry dans la plus affreuse ignorance sur le sort de son enfant. Lorsque la paix avait rouvert les communications, la pauvre mère avait à son tour succombé sous le poids de tant de maux, elle était en proie à une fièvre typhoïde, qui l'avait laissée accablée d'une telle faiblesse qu'il avait fallu des mois avant que son mari lui permît de partir pour la France. Son beau-frère et sa femme l'avaient à peine reconnue tant elle était changée. « Qui pourrait penser qu'Eulalie a jamais été jolie ? » disait Mme de Salviane tandis que Mme de Théry, errant dans le château qu'elle avait un peu oublié, arrivait enfin à la grande chambre où sa fille étudiait ses pas. Le visage de Charlotte était sombre, ses lèvres pincées ; elle se dressait sur la pointe des pieds, elle battait des entrechats, elle faisait des révérences sans que son front se déridât un instant. Une femme âgée et d'une apparence respectable, surveillait les mouvements de l'enfant. Elle se leva à l'entrée de Mme de Théry, et la petite fille restait immobile au milieu de la chambre, la main sur le dossier de la chaise contre laquelle elle s'appuyait pour faire ses exercices de danse. Sa mère attendit un moment, puis, comme l'enfant ne bougeait pas, elle s'approcha et la prit dans ses bras, l'embrassant à plusieurs reprises.

Charlotte finit par lui rendre ses baisers et les petites lèvres cessèrent d'être boudeuses.

« Mon oncle me permet de jouer? demanda-t-elle bientôt avec un intérêt visible.

— Ton oncle a abdiqué de la meilleure grâce du monde, repartit en riant Mme de Théry; il n'était qu'un vice-roi et la reine légitime est revenue; il m'a rendu ma fille, tu es à moi, mon enfant! » Et elle recommençait les caresses dont elle était privée depuis si longtemps.

Charlotte se laissait faire, d'un air assez indifférent. Tout à coup elle se leva. « Alors je vais chercher ma poupée, ma Fatmé, vous savez bien, maman, celle que vous m'aviez habillée en Arabe. Ma tante me l'avait ôtée; mais puisque vous êtes revenue, Mme Antoine me la rendra. » La petite fille paraissait animée pour la premiere fois; sa mère la retint par la main. « Attends, mon enfant, dit-elle doucement: le premier usage de notre liberté ne doit pas être de désobéir aux ordres de ta tante; viens avec moi dans ma chambre, nous n'avons pas encore eu le temps d'ouvrir mes malles.

— Oh! si vous avez laissé vos clefs, Mme Antoine ou Céleste auront tout déballé et rangé dans les armoires, » dit la petite fille d'un air mécontent, mais elle suivit sa mère sans rien dire. Mme de Théry riait: « Je ne suis pas habituée à être servie, et j'ai gardé mes clefs dans ma poche, dit-elle gaiement; à Laghouat, je n'avais d'autre domestique que l'ordonnance de ton père, et je faisais nos chambres moi-même. » Charlotte ouvrait de grands yeux; elle avait déjà l'air moins grognon, mais son visage se rembrunit lorsque en rencontrant son oncle dans un long corridor celui-ci la regarda en passant : « Ah! voilà que tu fais déjà voir à ta mère mademoiselle Douce-Amère! » dit il en riant, et il s'éloigna. C'était une vieille habitude de M. de Salviane de plaisanter les enfants de ses amis et de les taquiner; il avait concentré depuis deux ans tous ses talents sur sa petite nièce.

Mme de Théry s'était retournée; le nom bizarre donné à sa fille avait attiré son attention, et malgré sa vive contrariété et le sentiment toujours croissant des fautes commises dans l'éducation de l'enfant comme des difficultés qu'elle allait probablement rencontrer, elle eut de la peine à retenir un sourire, tant l'épithète de Douce-Amère était bien appliquée. Charlotte tenait ses yeux baissés, elle ne répondait pas, elle n'était pas impertinente, mais son air boudeur, son indifférence réelle ou affectée, une certaine sécheresse dans tous ses mouvements laissaient assez deviner beaucoup d'humeur. Mme de Théry pressa le pas pour arriver à sa chambre, et sans rien dire, dès que la porte fut refermée, elle embrassa de nouveau sa fille comme pour reprendre la vie à deux si cruellement et si longuement interrompue. L'enfant commença à s'agiter autour des malles.

« Comme vos coffres sont petits, maman! disait-elle. Ma tante a une grande caisse assez longue pour mettre ses robes sans les plier, et il y a trois compartiments. Il faut deux hommes pour la descendre quand elle est pleine! » Mme de Théry riait.

« Mes malles à moi sont faites pour voyager sur le dos des mulets, et mes robes sont roulées comme un châle; vois plutôt. » Elle ouvrait, tout en parlant, un petit porte-manteau en cuir noir, usé par les voyages et par les accidents sur les mauvais chemins, réparé en plusieurs endroits par des mains malhabiles, et faisait voir à l'enfant des robes de laine ou d'étoffe légère soigneusement roulées et serrées les unes contre les autres afin d'occuper le plus petit espace possible. « Et vos robes de soie, maman? » demanda Charlotte d'un air consterné. Sa mère ouvrit l'autre côté de la valise. « J'ai une robe de soie noire que voila, » dit-elle gravement; mais les coins de sa bouche se relevaient, et elle avait bien envie de se remettre à rire, tant sa petite fille était troublée. « *Une* robe de soie noire, répétait-elle, comme Mme Antoine.

— Comme Mme Antoine, et Mme de Théry se penchait pour embrasser sa petite fille, j'aime beaucoup Mme Antoine, et je ne serais pas fâchée de lui ressembler; elle a été bonne pour toi, n'est-ce pas? »

Charlotte ne répondit que par un signe de tête; elle avait aperçu une boite qu'elle reconnaissait: ses souvenirs lui disaient que la cassette orientale aux délicates incrustations de cuivre et de nacre contenait autrefois les bijoux de sa mère. Elle s'empressa de l'ouvrir, mais elle fut sur le point de la laisser retomber: la boite était presque vide. « Qu'avez-vous fait de vos bijoux, maman? demanda-t-elle avec effroi. Avez vous mis vos diamants dans une autre boite, ou vous les a-t-on volés? »

Mme de Théry rougit comme une jeune fille. « C'est moi qui t'ai un peu volée, ma pauvre fille, dit-elle; je n'ai plus de diamants.

— Et qu'est-ce que vous en avez fait? » poursuivit Charlotte, qui paraissait très-inquiète.

Mme de Théry avait posé à terre le sac de nuit qu'elle vidait, et elle prit sa fille sur ses genoux. « C'était pendant la guerre, dit-elle bien bas, ton père se désolait de ne pas pouvoir servir, nous n'avions pas d'argent à envoyer pour les blessés, pour les prisonniers, pour tous ceux qui souffraient en France; j'ai porté un jour mes pauvres petites parures à un Juif que je connaissais à Laghouat. C'était un brave Juif, il y en a comme cela; il est allé à Alger, il les a vendus, et papa a envoyé l'argent pour les blessés. » En parlant ainsi, elle caressait doucement les cheveux de sa fille qui regardait encore la cassette vide. « Qu'est-ce que vous avez envoyé, maman? demanda-t-elle gravement, comme pour achever de s'instruire. — Cinq mille francs, » dit brièvement Mme de Théry.

« Ma tante et mon oncle ont envoyé cinq cents francs..., remarqua Mlle Douce-Amère d'un air négligent, et ils ont fait passer leur argenterie et les diamants de ma tante en Angleterre. »

La mère se leva vivement. « Cela ne nous regarde pas, dit-elle ; ton oncle et ta tante ont fait ce qui leur a semblé bon, et d'ailleurs ton oncle n'a jamais été militaire, ta tante ne l'a pas soigné blessé. Si tu savais comment ton père a souffert! Quand je pensais que tous nos pauvres soldats pouvaient être comme lui dans les tortures et qu'ils manquaient de tout. J'aurais vendu mes cheveux pour venir à leur aide! » Mme de Théry s'était remise à déballer, elle essuyait furtivement ses yeux. Charlotte ne savait pas pourquoi, mais elle avait envie de pleurer aussi.

Un mois s'écoula péniblement, M. de Salviane avait abdiqué, comme il disait, et sa femme avait toujours pris peu d'intérêt et peu de part à l'éducation de sa petite nièce ; mais lorsque la mère paraissait trop indulgente, lorsque la moindre irrégularité se manifestait à l'heure des repas ou des leçons, l'oncle fronçait le sourcil et ne pouvait retenir quelques paroles piquantes. Il suffisait d'un sarcasme, d'une plaisanterie, que l'enfant ne comprenait pas toujours, pour rejeter Charlotte dans ses bouderies et sa froideur. Mlle Douce-Amère reparaissait et sa mère était à son tour obligée d'user de sévérité. « Le soleil ne peut pas briller dans les coins obscurs, disait-elle tristement à sa fille, mais la foudre pénètre partout. Quand tu résistes à mon affection, je suis contrainte de te punir. » Charlotte ne se rendait pas bien compte de la différence, mais elle sentait que sa mère ne punissait pas comme M. de Salviane ; l'un triomphait en usant de son autorité, l'autre souffrait en appliquant un remède.

Enfin le jour vint où M. de Théry débarqua en France : il avait été nommé lieutenant-colonel et son régiment était transféré dans une grande ville du centre de la France. La résidence n'était pas agréable, la population passait pour être remuante et mal disposée, il y avait peu de ressources de société, mais le pays était beau, on était en France, et Mme de Théry pouvait conserver auprès d'elle son mari et sa fille ; à eux deux, ils pourraient travailler à toucher le cœur de l'enfant qui semblait fermé, ils pourraient chercher à faire pénétrer dans son âme les grands principes qui dirigeaient leur vie. La mère si pâle, si maigre en arrivant d'Algérie, semblait rajeunie de dix ans. « Eulalie redevient jolie depuis qu'elle est à Salviane, disait sa belle-sœur, c'est l'effet du bon air et du repos. — Eulalie ne se sent pas de joie de nous quitter », disait M. de Salviane, qui devinait toujours les vérités désagréables et qui ne se refusait jamais le plaisir de les exprimer. Il n'ajoutait pas, mais il le sentait, qu'après un mois de vie commune l'aimable conversation, la gaieté douce, l'inépuisable patience de sa belle-sœur lui laisseraient un grand vide. Peut-être lui arrivait-il de se prendre à regretter Mlle Douce-Amère.

La petite fille ne regrettait rien à Salviane, sinon un peu Mme Antoine. Elle n'était pas sans inquiétude sur la vie qu'on allait mener dans sa nouvelle résidence l'unique robe de soie de sa mère et les révélations de celle-ci sur les difficultés de l'existence à Laghouat préoccupaient vaguement l'enfant accoutumée depuis deux ans à toutes les aisances et même aux molles habitudes d'une maison riche, sans enfants, dont le maître et la maîtresse pensaient constamment à ce qui pouvait lui être agréable ou commode ; mais la joie qu'elle commençait à éprouver en vivant avec sa mère, le plaisir de retrouver son père qui la gâtait quand elle était plus petite et, par-dessus tout, le goût du mouvement naturel à tous les enfants faisaient oublier à Charlotte tout ce que Mme de Théry lui avait dit d'avance sur la petite maison et la modeste vie qu'elle trouverait dans la garnison. « Nous partons », répétait-elle sans cesse, et ce fut sans un signe de regret qu'elle dit adieu à son oncle et à sa tante, après deux années de séjour sous leur toit. « Cette enfant a le cœur sec, » dit Mme de Salviane en s'asseyant sur un banc devant le château comme la voiture s'éloignait emportant vers la station du chemin de fer la mère et la fille. « Nous ne lui avons pas donné beaucoup de raisons de nous aimer, » repartit M. de Salviane avec son inflexible jugement ; mais lui aussi il soupirait.

On ne soupirait pas le soir dans leur nouvelle maison. M. de Théry tenait sa fille sur ses genoux, et il l'embrassait avec une émotion contenue qui étonnait et embarrassait presque l'enfant ; sa mère avait jeté de côté son manteau et son chapeau ; elle veillait au transport des bagages, à leur installation dans la petite maison. Les malles de Charlotte étaient deux fois plus grandes que celles de sa mère. M. de Théry n'avait fait que camper jusqu'à l'arrivée de sa femme, il fallait choisir les chambres ; Charlotte se glissa auprès de sa mère. « Puis-je vous aider, maman? » demanda-t-elle. C'était la première fois que la fille semblait reprendre possession de ses droits et de sa place dans la vie de ses parents. Mme de Théry se retourna vivement : « Indique ta chambre, dit-elle, celle que tu voudras. » Lorsqu'elle s'enquit une demi-heure plus tard des ordres qu'avait donnés Charlotte, la mère s'aperçut que sa confiance avait porté ses fruits : la petite fille avait abandonné les meilleures chambres à son père et à sa mère ; celle qu'elle avait choisie était si petite, que ses malles encombraient le passage. « Je la déménagerai, elle serait trop mal logée, fut la première pensée de Mme de Théry... Un peu plus tard, se dit-elle au bout d'un instant, il n'y a pas grand mal... » et Charlotte passa deux mois dans son étroit logis.

Elle n'y séjournait pas souvent, sauf pour s'habiller et pour dormir. En retrouvant sa fille, Mme de Théry en avait repris complète possession. L'éducation de l'enfant avait été confiée, à Salviane, à Mme Antoine et au maître d'école du village, et comme Mlle Charlotte ne voulait pas travailler, qu'elle ne faisait pas ses devoirs tous les jours et qu'elle regardait en l'air pendant qu'on lui expliquait les fautes de son savoir de grammaire et d'arithmétique ; les

progrès avaient été si lents, que Mme de Théry fut consternée au premier examen qu'elle voulut faire des connaissances de sa fille. « Songe donc que tu as douze ans ! lui dit-elle avec tristesse, tu n'en sais pas plus qu'à dix ans, quand je t'ai quittée. — Oh ! je suis si petite et si mince que personne ne me donne plus de dix ans, maman, dit vivement l'enfant, on ne s'étonnera pas que je ne sois pas plus instruite. » Sa mère la regardait avec surprise : « Quand donc apprendras-tu que je me préoccupe de ce que tu es, non de ce que tu parais? » demanda-t-elle. Charlotte rougit, elle comprenait le sens des paroles de sa mère. Mme de Théry vivait en la présence de Dieu et n'oubliait jamais le regard qui sonde les cœurs et les reins; sa pauvre enfant avait appris jusque-là à se soucier pardessus tout des pensées et des opinions superficielles des hommes. Toute la journée Charlotte redevint Mlle Douce-Amère, et lorsque son père rentra le soir, fatigué par la surveillance de la petite guerre qu'il avait fait faire à ses troupes, il fut accueilli d'un air si sec, si indifférent, qu'il en demanda l'explication à sa femme. « Qu'est-il donc arrivé à Charlotte ? » Celle-ci lui raconta les mésaventures de la petite fille en face de ses livres. « Elle est de mauvaise humeur, cela passera. — Il faudra bien, sans quoi je m'en mêlerai, repartit vivement M. de Théry accoutumé à la prompte obéissance des soldats, je n'aime pas à voir des visages renfrognés quand je rentre chez moi. » Et il cherchait le demi-sourire de sa femme et ce front serein qui lui avaient souvent rendu le calme et le courage dans les mauvais jours. La mère soupira. « Nous y arriverons, mon ami, avec l'aide de Dieu, mais il y a bien de l'ouvrage à faire... et à défaire », pensait-elle tout bas. Elle ne disait pas à son mari tout ce qu'elle pensait sur le mal que le séjour à Salviane avait fait à leur enfant.

Une chose donnait souvent de l'espoir à Mme de Théry, lorsque les bouderies de sa fille, sa froideur, son égoïsme lui faisaient verser des larmes que Dieu seul connaissait. L'instinct féminin de l'ordre et de la bonne administration intérieure se développait rapidement chez Charlotte. Accoutumée à Salviane à vivre beaucoup avec Mme Antoine qui gouvernait la maison, elle avait acquis sans le savoir ce coup d'œil rapide qui fait distinguer dans une chambre, sur une table, ce qui manque et le moyen d'y remédier. « Tu seras une plus habile ménagère que moi, disait quelquefois Mme de Théry en riant, j'ai trop vécu sous la tente, » et cela était vrai. La mère avait passé une partie de sa vie en camp volant, uniquement occupée à pourvoir aux premières nécessités de la vie; la fille, élevée dans une maison élégante,

La boîte était presque vide. (P. 11, col. 2.)

avait contracté des goûts différents qu'elle cherchait à satisfaire dans la petite demeure de Limoges. Ses parents lui laissaient le champ libre. « Reposez-vous quelquefois, laissez faire Chartotte, elle ne s'y prend pas mal », disait M. de Théry. La mère faisait semblant de se reposer, souvent pour entreprendre quelque autre tâche plus fatigante, souvent aussi pour laisser à sa fille les occasions de penser aux autres, de travailler pour les autres, qui se rencontrent à chaque pas dans le plus modeste ménage. « Elle apprend l'abnégation en arrangeant les fleurs dans le salon ou en faisant des petits gâteaux pour le dessert », se disait Mme de Théry, et elle avait raison.

On était fort occupé dans la petite maison du lieutenant-colonel; une seule servante et l'ordonnance suffisaient à tout le service, et Charlotte courait souvent du haut en bas, donnant des ordres et parfois mettant la main à l'œuvre sans s'apercevoir qu'elle travaillait. Elle détestait la couture, et Mme de Théry raccommodait, taillait, cousait avec une infatigable patience, presque sans secours. Un jour cependant, elle appela sa fille. « Vite, Charlotte, dit-elle, laisse le salon, les fleurs sont assez fraîches pour aujourd'hui, et il y a une pauvre femme, une des cantinières, qui vient d'avoir deux enfants, elle n'a pas de quoi les habiller, il faut y pourvoir de suite, j'ai tout taillé, viens m'aider. » Charlotte obéit, non sans humeur. « Elle est douce, pensait souvent sa mère, mais pourvu qu'elle fasse sa volonté. » Comme elle enfilait son aiguille, la jeune fille reconnut dans les petits vêtements soigneusement préparés les restes d'anciennes robes d'enfants qu'elle n'avait pas vues depuis bien des années. « C'est une d'Henri ! » dit-elle étourdiment. Mme de Théry se retourna.

« Tu la reconnais ? dit-elle à demi voix. — Certainement, il la mettait quand nous étions à Alger... Voilà une grande reprise que vous aviez faite un soir où il avait tout déchiré contre un figuier d'Inde... » Charlotte s'arrêta, les larmes inondaient le visage de sa mère. Elle passait doucement la main sur la petite robe de l'enfant qu'elle avait perdu, de ce frère dont Charlotte parlait si légèrement, mais qu'elle n'avait cependant pas oublié. « Pourquoi avez-vous coupé cette robe, puisque cela vous fait de la peine ? demanda brusquement l'enfant... — Parce que cette pauvre femme a deux petits garçons qui auraient froid... dit simplement Mme de Théry qui essuyait ses yeux, et je n'ai pas d'argent pour leur acheter des habits. » Les aiguilles furent enfilées en silence, mais pour la première fois de sa vie Charlotte cousit de bon cœur, pressée d'achever sa tâche et d'enlever des mains et des yeux de sa mère ces petits vêtements qui réveillaient chez elle tant de cruels souvenirs.

A suivre. Mme DE WITT.



LES BASTERNES

Boileau, dans le deuxième chant de son *Lutrin*, décrit ainsi, non sans ironie, l'équipage et la pompe des rois fainéants de la première race :

> Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
> Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Ces vers, souvent cités et dignes de l'être, renferment sans doute une allusion à un passage moins connu de la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard. En voici la traduction, prise dans la collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, collection qui a été publiée sous les auspices et par les soins de F. Guizot.

« S'il fallait que le roi quittât le lieu de sa résidence, il voyageait sur un chariot traîné par des bœufs et conduit par un bouvier, à la manière des paysans. C'est ainsi qu'il avait coutume de se rendre au palais et à l'assemblée générale de la nation, qui se réunissait une fois chaque année pour les besoins du royaume; c'est ainsi qu'il regagnait d'ordinaire sa demeure. »

Mais Eginhard, qui avait été le secrétaire de Charlemagne, qui était l'homme-lige et le serviteur dévoué de la nouvelle dynastie, et qui voulait couvrir de mépris et de ridicule les derniers Mérovingiens, Eginhard, pour toutes ces raisons, a travesti cette scène, ou peut-être ne comprenait-il pas ce qu'il y avait dans cet usage d'antique, de solennel, de national.

Les maires du palais, en effet, et les rois Carlovingiens ne se servaient guère que du cheval; et ils s'en servaient, non pour se faire traîner, mais porter. Les reines mêmes, ainsi que les princesses, s'étaient habituées à cette manière de voyager.

« Les rangs s'entr'ouvrent, dit un poete du VIIIe siècle, et la belle Luitgarde, que Charles a nommée son épouse, menant après elle une suite de belles jeunes filles, s'avance entre les grands, sur un cheval au port superbe. »

Tel est le luxe de la nouvelle cour: oui, mais l'ancienne s'était probablement réservé, pour les cérémonies imposantes, l'usage du chariot traîné par des bœufs ou *basterne*, comme celui du pavois, de la longue barbe et de la longue chevelure. Eginhard s'y est à coup sûr trompé lui-même, ou il a voulu tromper ses lecteurs, lorsqu'il a traité avec ce dédain un chariot qui était un vrai char, un char triomphal, un char consacré aux dieux ou bien aux rois, qui en étaient les vivantes images.

Les preuves de cette vérité abondent dans les histoires et les autres monuments littéraires que

nous ont laissés les anciens. Euripide, vers la fin de sa tragédie des Bacchantes, décrit ainsi le sort réservé à Cadmus et à sa femme Harmonie : « Cadmus, tu seras transformé en dragon, et ton épouse, Harmonie, fille de Mars, que tu as reçue pour femme, quoique né d'un mortel, prendra elle-même la forme d'un serpent. Porté avec elle *sur un char traîné par des taureaux*, tu régneras sur des peuples barbares, comme l'a annoncé l'oracle de Jupiter. » (Traduction Artaud).

Le fait de la métamorphose est fabuleux, sans doute; mais l'usage du char royal traîné par des taureaux est authentique.

A une époque plus historique et plus rapprochée de nous, Hérodote fait raconter ainsi par Solon ce trait de piété filiale si célèbre dans la Grèce :

« Cleobis et Biton, Argiens de naissance, avaient des richesses dont on peut se contenter, et en outre une force de corps telle, qu'ils ont été l'un et l'autre vainqueurs aux jeux. Or les Argiens célébraient la fête de Junon ; et il fallait absolument transporter leur mère, qui était prêtresse, au temple et en *chariot*. Les bœufs n'arrivèrent pas des champs à l'heure; mais les jeunes gens, voyant le temps s'écouler, se placèrent sous le joug, et traînèrent le char qui portait leur mère. »

On peut lire le reste de ce récit dans la traduction d'Hérodote par P. Giguet; ce qui en a été extrait suffit pour montrer que chez les Grecs eux-mêmes, à Argos, les divinités les plus orgueilleuses se contentaient, pour le service de leurs temples, aux plus grands jours, d'un chariot traîné par des bœufs.

Virgile, au siècle d'Auguste, rapporte sans étonnement un fait analogue.

« En ce temps-là (le poete décrit une épizootie) on chercha vainement, dit-on, dans ces contrées (les collines de la Norique) des génisses pour les fêtes de Junon ; et le char de la deesse fut conduit au majestueux sanctuaire par deux buffles inégaux (Virgile, *Georgiques*, liv. III, vers 531-533, traduction Pessonneaux).

Delille, versificateur élégant, mais insuffisant archéologue, a fait un contre-sens ici, faute de connaître cette coutume de presque tous les peuples anciens. Il traduit ainsi le même passage :

« Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparaient à Junon des offrandes sacrées
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux,
A peine on put trouver deux buffles inégaux »

Delille croit que l'on cherchait des taureaux pour conduire au temple des offrandes : c'est aussi ce que croirait tout lecteur moderne qui confondrait les époques.

Ainsi, d'après Virgile, Hérodote et Euripide, c'est là un usage constant des peuples plus ou moins barbares de l'antiquité : ils se servaient de chars traînés par des bœufs dans les circonstances solennelles et dans les cérémonies religieuses.

Voyons maintenant ce qui se passait en pareil cas chez les peuples de la Germanie, et, par suite, chez les Francs,à leur première apparition dans l'histoire.

Chateaubriand, celui des écrivains du XIXe siècle qui a étudié le plus curieusement les secrets de l'art d'écrire, et tout ensemble qui fut le plus instruit, le plus consciencieux, a donné, dans son épopee des *Martyrs*, un tableau fidèle des premières années du moyen âge : il cite dans ses notes les autorités, tant les prosateurs que les poetes, qui lui ont fourni les faits, ou dont il traduit quelques passages.

Voici d'abord le chariot sacré et les bœufs chez les Suèves. (*Les Martyrs*, liv. VI.)

« Au milieu de la mer des Suèves (mer Baltique) se voit une île appelée Chaste, consacrée à la deesse Hirta. La statue de cette divinité est placée sur un char toujours couvert d'un voile. Ce char, traîné *par des genisses blanches*, se promène, à des temps marqués, au milieu des nations germaniques. Les inimitiés sont alors suspendues, et, pour un moment, les forêts du Nord cessent de retentir du bruit des armes. »

Nous rencontrons le même attelage chez les Francs proprement dits.

« Sidoine Apollinaire (Id., note du liv. VI) raconte que Majorien (empereur d'Occident) ayant vaincu les Francs, on trouva dans des chariots tous les préparatifs d'une noce : le repas, les ornements et des vases couronnés de fleurs. On s'empara de ces chariots et de la nouvelle épousée : c'était vraisemblablement une reine des Francs, à en juger par cette magnificence. »

Ces chariots étaient traînés par des bœufs. En effet, dans le livre VII, Eudore nous apprend que :

« Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp (des Francs) semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs : il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. »

Plus loin, dans le même récit :

« Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là, les bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées, et ressemblent à une multitude de fleuves qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan. »

Dans le livre VII, Zacharie dit à Eudore :

« Vous fûtes témoin du mariage de Mérovée. Un bouclier, une francisque, un canot d'osier, un cheval bridé, deux bœufs accouplés, ont été les présents de noce de l'héritier de la couronne des Francs. »

Mais le tableau où le chariot traîné par des bœufs nous est présenté sous les couleurs les plus bril-

lantes, est celui qui est placé par l'auteur au milieu du récit d'une bataille des Francs contre les Romains (livre VI).

« Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par *trois taureaux*, dont les genoux dégouttaient de sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. »

Dans cette conception poétique où se joue l'imagination du chantre des Martyrs, il faut surtout moins que les traditions et la légende, prouvent donc jusqu'à l'évidence que les basternes ou chariots traînés par des bœufs, bien loin d'être des chars rustiques, abandonnés à la classe la moins noble de la nation, étaient au contraire des objets de luxe, réservés au culte des dieux et à la pompe des rois. D'ailleurs en pouvait-il être autrement? Le manque absolu ou l'extrême imperfection des routes et des chemins, l'ignorance et la pauvreté relatives de ces nations barbares, obligeaient de recourir à des voitures lourdes et massives, auxquelles il fallait, pour les traîner, une ou plusieurs couples de bœufs des plus robustes.

Ajoutons que ces sortes d'attelages sont susceptibles d'acquérir du pittoresque et de la beauté. Qui le croirait? les basternes, à travers le moyen âge et les temps les plus rapprochés de nous, n'ont jamais



Le roi voyageait sur un chariot traîné par des bœufs (P. 14, col. 2.)

distinguer l'élément réel, le char national et authentique.

Enfin, à ces époques demi-fabuleuses de l'histoire des Francs, d'où découlent un certain nombre de légendes, succèdent des faits que l'histoire peut constater et avouer comme étant de son domaine. Or lorsque Clotilde quitte la cour et le royaume des Burgondes pour venir trouver Clovis, son royal époux, les historiens nous la montrent s'avançant à travers la Gaule sur un chariot *traîné par des bœufs*, qu'ils appellent *basterne*. C'était une reine pourtant, c'était la femme d'un conquérant redoutable, et elle était accompagnée d'un cortège nombreux et magnifique.

Quelques années plus tard, Deutérie, femme de Théodebert, deuxième roi d'Austrasie, voulant faire périr sa propre fille, dissimula ses projets sinistres sous les apprêts d'un voyage pompeux. « Elle la fit monter dans un chariot attelé de *bœufs indomptés*, qui la précipitèrent du haut d'un pont, en sorte qu'elle périt dans un fleuve. » (Grégoire de Tours.)

Ces faits, contrôlés et affirmés par l'histoire, non entièrement disparu, et ne disparaîtront peut-être pas, en dépit de la vapeur et des chemins de fer. A la fin du XVIIIe siècle, après tant de progrès dans les moyens de locomotion et de transport, à la veille de ces découvertes magnifiques dont nous sommes si fiers, on les retrouve encore, ces *quatre bœufs attelés*, qui prêtent, comme autrefois, aux fêtes publiques ou religieuses leur vigueur invincible, leur douce gravité et leur majesté antique. En effet, *le 20 prairial an II de la République une et indivisible, dans la commune d'Argenton, du département de l'Indre, quatre bœufs parés de fleurs traînèrent un char orné de guirlandes, et portant un trophée composé des instruments des arts et métiers et des productions de notre territoire.*

Cette étude, ces explications, ces considérations, étaient peut-être nécessaires pour ne pas être induit en erreur par les vers de Boileau, et pour bien comprendre certains détails de notre histoire nationale.

J. VILLEMAN.





L'enfant ne se lassait pas de courir. (P. 18, col. 2.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

CHLORIS ET JEANNETON[1]

III

Promenade champêtre.

Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert était la dernière descendante d'une race de paladins dont plusieurs avaient porté aux croisades leur redoutable épée. Ils avaient possédé un château perché sur un roc, avec le droit de haute et basse justice ; mais peu à peu, comme la face de ce monde est changeante, ils avaient perdu terre et château, et Mlle Carmelinde n'aurait eu pour asile qu'une cellule de couvent, si la jeune baronne de Kerléonik ne s'était intéressée à elle et ne l'avait priée de venir habiter sa maison pour diriger l'éducation de sa fille, Mlle Adélaïde de Kerléonik. Mlle Carmelinde, qui n'avait point de vocation pour la vie religieuse, et qui était sûre de trouver chez la baronne les égards dus à son rang et à sa pauvreté, avait accepté avec reconnaissance, et depuis deux ans déjà elle faisait partie de la famille de Kerléonik.

Mlle Carmelinde était douée d'une âme tendre et romanesque, et si le ciel lui avait accordé les avantages nécessaires pour trouver un époux, nul doute qu'elle ne l'eût rendu très-heureux, ainsi que tous les enfants dont il eût plu au ciel d'entourer son foyer. Mais elle ne possédait ni dot ni beauté, et il ne se trouva sur son chemin aucun homme capable de la prendre pour ses qualités morales. Elle resta donc fille comme tant d'autres, et, au rebours de beaucoup de ces autres, elle ne s'aigrit ni ne s'attrista.

Seulement, ne trouvant pas autour d'elle de pâture pour son cœur et pour son imagination, elle se créa un petit monde intérieur qu'elle peupla de toutes les chimères écloses dans les cerveaux de son temps. Si elle eût vécu à l'époque où l'ancien baron de Kerléonik donnait à son chien le nom de Cyrus, nul doute qu'elle n'eût lié amitié avec tous les héros des livres de Mlle de Scudéri; mais l'engouement du jour étant pour la vie champêtre, Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert raffola de la vie champêtre, qu'elle ne connaissait d'ailleurs ni de près ni de loin, ayant été élevée dans un couvent de Paris.

Mlle Carmelinde avait du reste toutes les qualités requises pour élever l'héritière de Kerléonik ou de toute autre baronnie de France et de Navarre.

Elle possédait à fond la science du blason et connaissait sur le bout du doigt les armoiries de toutes les familles d'Europe qui avaient quelque illustration ; une grande-maîtresse de la cour d'Espagne n'aurait pu la prendre en défaut sur le moindre détail d'étiquette, et elle était plus capable que le maître à danser d'enseigner à son élève l'art difficile de faire la révérence. Avec cela sensible et vertueuse, suffisamment instruite, et d'un excellent caractère, Mlle Adélaïde de Kerléonik n'aurait pu trouver une meilleure gouvernante, et la jeune baronne de Kerléonik avait pu sans crainte abandonner complétement sa fille à la direction de Mlle Carmelinde.

Mlle Carmelinde exerçait ses fonctions avec zèle, et les leçons de son élève, les offices, la promenade au Cours-la-Reine, les assemblées, auxquelles Mlle Adélaïde, quand elle eut atteint dix ans, dut quelquefois assister, droite sur son petit tabouret,

1. Suite. — Voy. page 1.

sans se mêler à la conversation, seulement pour se former peu à peu aux belles manières, ne laissaient à la gouvernante que bien peu de temps pour son occupation favorite, la lecture. Aussi fut-elle transportée de joie lorsque la baronne lui annonça que toute la famille s'en allait passer le temps du deuil à Kerléonik. Plus de Cours-la-Reine, plus d'assemblées! Des champs, des bergers, des bergères et des moutons! et par-dessus tout cela le suprême bonheur de lire des idylles au pied d'un chêne! Elle laissa aux soubrettes le soin d'emballer ses robes et attifements, et s'occupa de faire un choix dans la bibliothèque. Elle laissa de côté les œuvres des philosophes et celles des savants; elle n'emporta point le *Traité du blason* ni le *Livre des généalogies*, depuis longtemps imprimés tout entiers dans son cerveau; mais elle remplit une caisse de toutes les pastorales françaises et étrangères, et quitta Paris avec joie.

Son élève n'était pas moins satisfaite qu'elle. Elle n'avait pas encore douze ans, et à cet âge la liberté des champs fait toujours envie, quelque bien stylée qu'on soit sur la tenue que doit avoir dans le monde une fille de haut rang. Les promenades du Cours-la-Reine lui paraissaient un peu monotones, et elle avait tant de peine, quand elle assistait aux assemblées dans le salon de sa mère, à dissimuler ses bâillements derrière son petit éventail! Comme ce serait joli de se promener dans la vraie campagne, de voir des chaumières, des villages, des hameaux, et de se faire servir une tasse du lait d'une chèvre blanche ou d'une vache rousse par une jeune bergère en jupon à fleurs et en cornette à rubans, que suivrait comme un chien son agneau favori, tout frisé, blanc comme la neige et enjolivé de pompons roses! Et puis on entendrait sous la feuillée les pipeaux de quelque berger; et le berger lui-même, surpris dans sa retraite par Adélaïde et sa gouvernante, viendrait d'un air modeste et courtois leur offrir dans son chapeau de paille un nid de tourterelles qu'il aurait été chercher en haut du chêne voisin, sans endommager sa culotte de taffetas vert-pomme.

Adélaïde croyait fermement à tout cela. Quelle bonne occasion de vérifier l'exactitude du costume de sa dernière poupée! Cette poupée, appelée Chloris, était une bergère, comme son nom l'indiquait assez. Sur ses cheveux frisés et galamment relevés avec des rubans roses était posé un élégant chapeau de paille entouré d'une guirlande de fleurs des champs; un bouquet des mêmes fleurs ornait son corset de velours vert, ouvert sur une chemisette d'une blancheur éclatante, et lacé avec des rubans roses; sa jupe bouffante en soie brochée se relevait sur un jupon rayé de vert et de rose, et son petit tablier blanc, enjolivé de dentelle, était pourvu de poches microscopiques, où pourtant elle introduisait sans effort sa petite main délicate. Ses jolis souliers ronds portaient des pompons roses et des boucles d'argent; elle portait à son bras une élégante panetière et tenait une légère houlette autour de laquelle s'enroulaient en spirale des rubans roses et verts. C'était l'idéal de la bergère assurément.



Adélaïde regardait les moutons. (P. 20, col. 2.)

L'héritière de Kerléonik sauta donc de joie lorsque, le lendemain de l'arrivée à Kerléonik, sa gouvernante lui proposa une promenade à pied, à l'aventure, aux environs du château. Elle gourmanda sa soubrette Marton, qui ne la coiffait pas assez vite à son gré, et, prenant la main de Mlle Carmelinde, elle s'en alla avec elle par le premier sentier qui se rencontra.

Elles allèrent loin; l'enfant ne se lassait pas de courir, de sauter, de cueillir les violettes et les primevères écloses au pied des haies, d'écouter les petits oiseaux qui souhaitaient la bienvenue au printemps, de poursuivre les papillons hâtifs qui déployaient leurs ailes aux rayons du gai soleil d'avril. Par instants quelque lapin effrayé s'enfuyait devant elle, et quelque écureuil perché sur un arbre bruis-



sait à travers les feuilles, et elle apercevait, passant comme un éclair, ses yeux brillants et sa longue queue touffue. Adélaïde riait et admirait : c'était nouveau, c'était charmant. Elle n'avait pas encore rencontré de moutons blancs comme la neige, ni de bergère pareille à Chloris, mais elle ne les regrettait pas, elle n'avait même pas encore eu le temps d'y penser.

Pour M[lle] Carmelinde, elle avait tant vécu en rêve dans une nature de convention, que la vraie nature du bon Dieu l'étonnait plus qu'elle ne la charmait. Ou plutôt elle ne la voyait qu'à travers le voile de ses lectures; et même, au bout de peu de temps, lasse de regarder, elle avait tiré de sa poche un joli petit volume relié en veau fauve avec la tranche rouge et des dorures aux coins, et s'était mise à relire tout en marchant l'*attendrissante histoire de la sensible Amaryllis et du beau Méril, traduite (de l'italien) de messer Gian-Battista Guarini, et publiée « avec l'approbation du roy » par J. Barbou, libraire, rüe et en face la grille des Mathurins.* Ce qui fit qu'elle arriva sans s'en apercevoir dans la lande où Jeannette et Cyrus gardaient les moutons de la ferme des Châtaigniers.

Elle ne vit ni Jeannette, ni Cyrus, ni les moutons, par la raison qu'elle ne levait les yeux de dessus son livre que juste ce qu'il fallait pour se diriger dans sa marche; et Adélaïde ne les vit pas non plus, parce que Jeannette lui était cachée par les Pierres-Longues, et ses bêtes par un pli de terrain. Quelques dos et quelques croupes de moutons qu'elle put apercevoir lui firent l'effet de monticules de terre, et le fait est qu'ils en avaient la couleur : enfin elle ne les remarqua pas.



Elle ôta son sabot et écrasa la tête de la vipère. (P. 20, col 1.)

Mais si les deux promeneuses n'avaient pas vu Jeannette, Jeannette les avait vues, et elle restait immobile et comme enchantée, les dévorant du regard, comme si c'eût été une apparition que le moindre souffle pût faire évanouir. Elle suivait de l'œil tous les mouvements d'Adélaïde qui avait quitté le sentier frayé, et qui voltigeait, légère comme une biche, entre les touffes d'ajoncs et les buissons de ronces, se baissant pour cueillir une violette, et se dressant sur la pointe des pieds pour atteindre une grappe dorée de fleurs de genêt.

Elle la vit arriver à quelques pas d'elle, toute rose et blanche dans ses habits de deuil, et se pencher en avant pour saisir une giroflée qui fleurissait entre deux pierres. Mais elle n'y toucha pas; elle devint tout à coup pâle comme une morte, et prit un air d'épouvante en poussant un cri aigu.

Elle recula de deux ou trois pas, tomba en arrière tout de son long et resta sans mouvement et sans connaissance.

IV

Un heureux coup de sabot.

Jeannette, très-surprise du cri et de la pâmoison de la petite baronne, sauta au bas de son piédestal et s'élança pour la relever. Mais elle ne la releva point, parce qu'elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de plus pressé à faire. Une grosse vipère qui se chauffait au soleil au pied de la giroflée, dérangée dans sa sieste par la fille du seigneur, n'avait pas trouvé cela de son goût. Elle avait dressé sa vilaine tête plate et ouvert ses yeux brillants, et, ayant reconnu la position de l'ennemi, elle s'enroulait en s'appuyant sur sa queue pour se lancer contre l'imprudente promeneuse. Jeannette était résolue, et une vipère ne lui faisait pas peur. De sa quenouille elle cingla la vipère et la fit retomber ; et, sans lui laisser le temps de reprendre son élan, elle ôta prestement son sabot et lui en écrasa la tête. Elle tapait encore dessus avec acharnement, sachant que ces bêtes-là ont la vie dure, lorsque M[lle] Carmelinde de la Roche-Haubert, que le cri de son élève avait arrachée aux délices du *Pastor fido*, arriva, en hâtant de toutes ses forces sa marche retardée par les ronces qui accrochaient sa longue jupe.

Elle vit le monstre vaincu, et Jeannette le foulant sous son sabot triomphant ; elle vit Adélaïde évanouie, et, saisie d'effroi, elle se jeta à genoux auprès d'elle en s'écriant : « Oh! mon enfant! ma chère enfant! êtes-vous blessée!

— Oh! que nenni! répondit Jeannette ; la vermine n'a point eu le temps de la mordre. »

Un peu rassurée, M[lle] Carmelinde souleva Adélaïde dans ses bras, lui frappa dans les mains, lui fit respirer son flacon d'eau de la reine de Hongrie et finit par la ranimer. L'enfant, en reprenant ses sens, se rappela la cause de sa frayeur, et chercha des yeux la vipère. Jeannette, qui comprit sa pensée, se baissa, prit le reptile par le bout de la queue et le présenta à la petite baronne. Adélaïde recula ; puis, la curiosité l'emportant, elle regarda la vipère.

« Oh! l'horrible bête! s'écria-t-elle. J'ai vu sa tête, ses yeux méchants, sa gueule ouverte, je me suis crue morte... Est-ce que c'est toi qui l'as tuée, petite?

— Oui-dà, avec mon sabot, mademoiselle notre maîtresse, dit Jeannette en faisant la révérence, toujours la vipère à la main. C'est méchant, voyez-vous, ces bêtes-là ; ça mord et on en meurt. Il ne faut pas se promener au soleil dans les endroits secs sans bien regarder à ses pieds ; car si on marche dessus, ça les met en colère, et alors... »

Jeannette n'acheva pas sa phrase, la jugeant sans doute assez claire ; et de fait elle l'était.

« Alors tu m'as sauvé la vie? dit vivement Adélaïde ; elle m'a sauvé la vie, n'est-ce pas, ma bonne amie?

— Certainement, répondit M[lle] Carmelinde ; et M. le baron et M[me] la baronne ne manqueront sûrement pas de la récompenser. Comment t'appelles-tu, ma petite?

— Jeannette, pour vous servir. » Une nouvelle révérence accompagna cette réponse. « Je suis la fille à Pierre Gouarhé, le fermier de la ferme des Châtaigniers, qui appartient à Monseigneur.

— Ah! j'en suis bien contente, dit Adélaïde. Et qu'est-ce que tu faisais là? Tu n'as donc pas peur des serpents?

— Oh non! j'ai mon sabot! et puis, il faut bien que je vienne dans la lande pour faire paître mes moutons.

— Tu as des moutons? Où sont-ils? s'écria la petite baronne avec empressement. Elle a des moutons! Ma bonne amie, avez-vous vu les moutons?

— Non, ma chère petite ; je n'ai encore été occupée que de vous. Êtes-vous assez remise pour marcher? il faudrait penser à rentrer au château ; d'ailleurs, je ne suis pas tranquille ici, la vipère n'était peut-être pas seule de son espèce. Allons nous- en ; nous verrons les moutons une autre fois.

— Les moutons sont à votre service, notre maîtresse, et la bergère aussi, » dit Jeannette avec une troisième révérence. Elle était fort étonnée qu'on pût se soucier de voir des moutons, mais elle désirait beaucoup que les belles dames revinssent à la lande.

Pour Adélaïde, elle cherchait la bergère, qui sans doute était avec ses moutons. « Où donc est la bergère? murmura-t-elle.

— C'est moi, la bergère, pour vous servir, notre maîtresse ; et les moutons ne sont pas loin, je vais bien vous les faire voir tout de suite, dit Jeannette.

— Ici, Cyrus! amène tes bêtes, mon bon chien! »

Cyrus, qui méditait à l'ombre des genêts, dressa tout à coup sa tête aux oreilles pointues et montra à la petite baronne sa personne hérissée. Elle eut d'abord un peu peur, le prenant pour quelque animal sauvage ; mais elle se rassura en voyant que Jeannette le flattait de la main. Cyrus partit au galop et, un instant après, une troupe tumultueuse de créatures grisâtres et noirâtres, pressées les unes contre les autres de façon à rappeler de loin l'aspect d'un champ qu'on vient de labourer, accourut vers la bergère. Cyrus harcelait les flancs de son troupeau, mordillant çà et là quelque bête qui menaçait de s'écarter, et la ramenant par l'oreille ; aussi entendait on par instants des bêlements plaintifs.

« Les voilà, les moutons! dit Jeannette aux deux dames. Monseigneur n'en a pas de plus beaux dans toutes ses fermes. C'est qu'ils sont soignés, il faut voir! »

Adélaïde regardait, M[lle] Carmelinde regardait, et elles n'en croyaient pas leurs yeux. Les moutons n'étaient donc pas blancs? Les moutons n'avaient donc pas de rubans roses ni de colliers de fleurs? les moutons n'étaient donc pas parfumés de bergamote ni de

poudre à la maréchale? Ce qu'elles voyaient là, c'étaient des moutons? Et la bergère donc! Car c'était bien la bergère, cette espèce de sauvagesse noirâtre et mal vêtue; elle l'avait dit, et on ne pouvait songer à l'accuser de mensonge, cette courageuse enfant qui venait de sauver la petite baronne. Y avait-il donc deux races distinctes de moutons et de bergers? ou bien quels étaient les véritables, ceux de la Bretagne ou ceux des idylles de M. Gessner?

Mlle Carmelinde était confondue. Adélaïde, qui sans doute avait l'illusion moins tenace, examinait curieusement le troupeau.

« Je croyais que les moutons étaient blancs? dit-elle enfin à Jeannette.

— Il y en a des blancs et puis des noirs, répondit celle-ci. Voici les blancs! Ils ont une belle laine; on les tondra le mois prochain, quand il ne gèlera plus.

— Ah! dit Adélaïde, qui ne les trouvait guère blancs. Et votre agneau, où est-il donc?

— Il y en a beaucoup, des agneaux! ils sont avec leurs mères. En voilà un qui tette : voyez, par ici, notre maîtresse. »

Adélaïde se rasséréna. L'agneau n'était pas aussi blanc que ceux que M. Boucher avait peints sur l'éventail de la baronne, mais il était pourtant un peu plus propre que les autres, et si gentil, avec ses jambes tremblantes, son nez rose et ses yeux innocents! Adélaïde se promit de lui apporter un collier bleu.

Le chien aussi, quand elle fut bien sûre que ce n'était pas un loup, trouva grâce devant elle. Elle écouta son éloge avec plaisir et osa même passer sa petite main blanche et douce sur sa grosse tête noire et hérissée, pour le récompenser d'avoir étranglé, la semaine précédente, un vrai loup qui s'attaquait à ses moutons. Puis Mlle Carmelinde, la voyant tout à fait remise de sa frayeur, donna le signal du départ; mais elle ne savait plus de quel côté était le château et elle dut avoir recours à Jeannette. Celle-ci n'osait guère quitter ses moutons pour reconduire les dames; elle allait pourtant s'y risquer, non sans avoir recommandé à Cyrus de faire bonne garde, lorsque Jean revint : c'était un guide tout trouvé. Jeannette le chargea de mener les dames au château, par le plus court chemin, et Adélaïde le suivit, en répétant à Jeannette qu'elle ne l'oublierait pas, et qu'elle irait la voir à la ferme des Châtaigniers.

Chemin faisant, elle essaya de faire causer Jean; mais Jean n'était pas aussi sociable que Jeannette. Il ne montra ni étonnement, ni admiration de ce que la bergère avait tué une vipère avec son sabot; et quand il eut répondu aux questions de la petite baronne qu'il s'appelait Jean, qu'il était le cousin de Jeannette, qu'il demeurait sur les terres de Monseigneur et qu'il menait paître les vaches de son père quand il ne travaillait pas aux champs, on ne put rien lui faire dire de plus; et Adélaïde, dépitée, occupa son temps à le regarder.

Il gardait les vaches, avait-il dit : il était donc berger? En ce cas, le berger était digne de faire pendant à la bergère : et Adélaïde ne les trouvait beaux ni l'un ni l'autre. Quand elle eut bien constaté qu'il n'avait ni culotte de soie vert-pomme, ni jabot de dentelle, ni chapeau de paille enrubanné, et que ses cheveux n'étaient ni poudrés ni pommadés, ni réunis en queue par un ruban, elle fut prise d'une profonde pitié, et se rappela que dans le salon de sa mère elle avait quelquefois entendu de graves messieurs très-bien mis parler « d'améliorer le sort des paysans ». Et elle se promit de travailler de toutes ses petites forces à cette amélioration si nécessaire. Elle se dit que sans doute il fallait diviser les habitants des campagnes en deux catégories : les bergers élégants, polis, civilisés, comme ceux des idylles et des éventails, et les paysans, pareils à Jean et à Jeannette. Il s'agissait de faire passer les paysans à l'état de bergers : là était tout le problème.

Pour Mlle Carmelinde, elle s'était replongée dans la lecture du *Pastor fido*, et elle ne l'interrompit que lorsque Jean lui montra à cent pas devant elle la grande avenue du château, et partit plus vite qu'il n'était venu.

A suivre. Mme COLOMB.



LES VOITURES DANS TOUS LES TEMPS

Un jour de dimanche, nous étions allés à Aulnay. Délicieuse promenade par un temps magnifique, jeux bruyants, déjeuner sur l'herbe. Dans toutes nos joies, un souvenir pourtant pour notre bien-aimée grand'mère dont nous ne voulions pas manquer l'aimable causerie. Tout était réglé pour le retour, et nous nous enfoncions, pleins de confiance, dans les bois, quand éclata un furieux orage. Nos chevaux se cabraient, il fallut s'arrêter au premier village, remiser. Une heure de retard, une heure perdue, et c'était l'heure de la grand'mère!

Naturellement, le soir, l'entretien roula sur notre mésaventure, sur les promenades autour de Paris, sur les moyens de locomotion. On parla du présent, on parla du passé. On nomma les *coucous*, et mon père raconta comment et comme quoi il était souvent monté en lapin. Des coucous stationnaient

place de la Concorde et en divers endroits de Paris, pour Neuilly, Saint-Cloud, etc., tous les environs. Tant que le véhicule n'était pas rempli, on attendait, et on attendait encore quand il était plein; car le conducteur réservait certaine place à côté de lui, se pressant, se serrant pour le *lapin*, le dernier arrivé. Le lapin, en somme, était un heureux mortel : trouver une place quand il n'y a presque plus d'espérance, donner, pour ainsi dire, le signal du départ!

Bonne maman dit que de son temps on sortait peu de Paris. Alors il y avait des *coches* pour la campagne et les voyages, coches qui s'intitulaient aussi *diligences;* il y avait pour la ville les carrosses et les chaises à porteurs; elle avait été, maintes et maintes fois, étant jeune, en chaise à porteurs.

« Les grandes dames seules avaient ce luxe de la chaise, dit-elle; moi, je n'en avais point, naturellement; mais ma marraine, de la suite de Mesdames, filles de Louis XV, me procura le plaisir de me sentir portée, transportée : c'est certainement le mode le plus agréable de voyager. Ces chaises à bras, tout à fait abandonnées aujourd'hui, remontaient au XVIe siècle. La reine Marguerite, la première, s'en servit. Elles furent d'abord découvertes, puis couvertes et ouvertes, puis fermées. Je ne les ai connues que fermées. On les faisait d'une richesse extrême, ornées de peintures, de dorures, drapées d'étoffes précieuses. Vous avez tous vu la chaise de Mme de Maintenon, à Versailles.

— Mais, bonne maman, interrompis-je, n'allaient donc en voiture, dans ce temps-là, que ceux qui avaient des chaises ou un équipage?

— N'avons-nous point parlé des coches, petite fille?

— Oui, et je connais les coches, les diligences. Je vois encore la diligence de Chartres partant ou arrivant avec grand fracas, les fouets, les cris, le cor des postillons, le grand galop des chevaux.

— Eh bien! petite, les premières de ces diligences dont tu parles ont été établies, sous le nom de messageries, par l'Université de Paris, presque dès son origine, c'est-à-dire vers 1200, sous Philippe-Auguste. C'étaient des chars grossiers, mais chars roulants, fort lents en dépit du nom de *nuntii volantes* donné parfois aux messagers qui transportaient les écoliers, leurs effets, leurs lettres, leur argent. Il y avait les grands messagers qui ne faisaient nullement l'office de messagers; ils représentaient à Paris les familles des écoliers. Les véritables messagers, qualifiés petits messagers, transportèrent bientôt toutes sortes de personnes et les lettres des particuliers. L'Université eut des messageries jusqu'en 1672.

— Et les chaises de poste? demanda l'aînée des cousines.

— Les premières chaises de poste furent établies sous Louis XI. On les nomma d'abord chaises de Crenan, parce que le marquis de Crenan avait obtenu le privilége exclusif de l'exploitation. Elles se composaient, dans l'origine, d'une sorte de fauteuil que soutenait vers le milieu un châssis porté par derrière sur deux roues. Les *Soufflets* succédèrent aux chaises de Crenan; au XVIIIe siècle, on a adopté des chaises à ressorts qu'on a conservées en les perfectionnant.

» D'autres voitures publiques, les coches *voyagères*, datent de Charles IX. Ces voitures transportaient les voyageurs à des distances considérables, mais elles marchaient fort lentement; sous Louis XIV encore, le carrosse de Paris à Rouen mettait trois jours pleins pour accomplir son voyage.

» Nous devons beaucoup à Turgot pour les chaises de poste, les messageries et les diligences, et depuis la fin du siècle dernier nous avons fait d'immenses progrès.

— Mais à Paris, bonne maman, ceux qui n'avaient ni chaise, ni carrosse?

— Et les carrosses de louage, donc? Nous avions, en mon jeune temps, des fiacres tout comme aujourd'hui. Les fiacres datent de 1645, je crois. »

Bonne maman demanda à mon père un livre qu'elle indiqua, au dernier rayon de sa bibliothèque, le plus à sa portée, et nous lut un passage.

Ce livre est en ce moment ouvert devant moi. C'est le voyage en Italie et en Espagne, publié en 1730 par le P. Labat, missionnaire dominicain, qui courut à peu près tout l'univers. Et voici les lignes qu'elle nous lut.

La parole est donc au P. Labat :

« Je me souviens d'avoir vu le premier carrosse de louage qu'il y ait eu à Paris. On l'appelait le carrosse à cinq sols, parce qu'on ne payait que cinq sous par heure. Six personnes y pouvaient être. Il y avait des portières qui se baissaient, et comme il n'y avait pas encore de lanternes dans les rues, ce carrosse en avait une plantée sur une verge de fer, au coin de l'impériale, à gauche du cocher. Cette lumière et le cliquetis que faisaient ses membres mal assemblés le faisaient voir et entendre de fort loin. Il logeait à l'image de Saint-Fiacre, d'où il prit le nom en peu de temps, nom qu'il a ensuite communiqué à tous ceux qui l'ont suivi. »

« C'était un nommé Sauvage, reprit la vénérable dame en fermant le livre, qui avait fait cette entreprise des premiers fiacres. Un autre individu, Givry, établit des fiacres qui stationnaient sur la voie publique et qu'on pouvait louer pour un certain temps, de sept heures du matin à sept heures du soir. En 1662, des carrosses à cinq sols traversèrent Paris, suivant d'un point à l'autre un itinéraire convenu. Trois lignes, trois carrosses : de la porte Saint-Martin au Luxembourg, de la rue Montmartre au Luxembourg, de la place Royale à Saint-Roch. L'entreprise ne réussit pas faute de bonne organisation.

— Mais, bonne maman, dirent deux ou trois voix, c'étaient de véritables omnibus.

— C'étaient les carrosses à cinq sols.

— Mais avant les carrosses à cinq sols et les fiacres ? hasardai-je timidement.

— Oh ! tu vas remonter ainsi jusqu'aux Grecs et aux Romains ! cria le plus petit cousin.

— Et pourquoi pas ? dirent tous les autres. Voulez-vous, bonne maman ? »

La bonne dame était toujours prête à conter, et elle avait tant vu, tant lu, tant étudié, tant appris dans le cours de sa longue carrière, qu'elle pouvait à peu près répondre à toutes nos questions.

« Je le veux bien, chers enfants, dit-elle, et je serai heureuse de vous dire le peu que je sais sur ce point.

» Les Romains avaient des voitures, différentes voitures, quelques-unes portant un nom celte ou gaulois, ce qui est significatif. La plupart de ces voitures, chars, chariots, consistaient en un siége ouvert par devant, découvert par-dessus, quelque chose comme nos phaétons. Le *carpentum* pourtant, qui semblait réservé aux matrones et qui servait aussi, du temps des empereurs, aux impératrices, avait une sorte de toit. Ce carpentum était à deux roues, à quatre roues, et s'attelait de deux mules, de deux mulets, de deux chevaux. Les mulets blancs et les chevaux blancs marquaient la richesse et la dignité.



La diligence. (P. 22, col. 1.)

» Nous trouvons ce carpentum dans notre Gaule, aux premières pages de notre histoire, et monté par un homme, un roi : Bituit, chef des Arvernes, combattait, triomphait sur un carpentum d'argent.

» Les Césars triomphaient dans des chars dorés ou d'or.

» La *carruque*, voiture des gens de qualité, à quatre roues et traînée à mulets, n'était ornée d'argent, dit Pline, que pour les sénateurs, et cela d'après ordonnance d'Alexandre Sévère. Les autres patriciens n'avaient droit qu'aux ornements d'ivoire ou de cuivre.

Le même Pline rapporte qu'on se faisait honneur et gloire d'avoir des carruques extrêmement hautes et d'y paraître dans de somptueux accoutrements : de tout temps ont été de pair l'orgueil et la sottise.

» Le *pilentum* ou *petoritum*, nom gaulois qui veut dire à quatre roues, ne servait qu'aux dames.

» Le *cisium*, char fort léger à deux roues, à trois mules, réservé aux hommes, était fort rapide.

» La *rheda*, nom gaulois que nous traduirons par courir, aller vite, s'attelait parfois à quatre, à huit, à dix chevaux, deux à deux, mais ordinairement à autant de mules ou de mulets. Cicéron parle de sa rheda ; de sa rheda il dictait une lettre à l'ami Atticus ; à l'entendre, on croirait que ce véhicule ne portait qu'une seule personne à la fois ; mais le poëte Martial raconte qu'un certain Bassus était si gros, qu'il remplissait seul sa rheda ; et Horace dit expressément qu'on pouvait donner place à quelque ami dans sa rheda.

» La rheda, avec son nom gaulois, devait être en usage de ce côté des Alpes ; et, en effet, notre poëte Fortunat, contemporain de la reine Radegonde, en fait plusieurs fois mention dans ses écrits.

» L'*essendum* ou *essedes* était encore un chariot gaulois. On le voit à Rome avant César, on le voit en Belgique et en Grande-Bretagne. On s'en servait pour les courses, les jeux, la guerre, et, dans ce cas, l'essieu des roues était des deux parts armé de faux.

Le *covinus*, en celte voiturer, être voituré, était le véritable chariot de guerre des Gaulois ; ils en garnissaient les roues en temps de guerre de lames de faux et de pointes.

La *benna* ou benne, en celte ou gaulois, char ou fourgon garni d'osier, se retrouve aujourd'hui en Franche-Comté avec le même nom ; fait d'osier encore, on s'en sert pour le charbon. Les Romains et nos aïeux en faisaient voiture pour eux-mêmes, et on nommait *cambennons* ceux qui montaient dans la même benne.

Les Romains avaient donc emprunté des Gaulois la plupart de leurs voitures roulantes. Remarquez qu'ils ne connurent point les carosses à caisse suspendue.

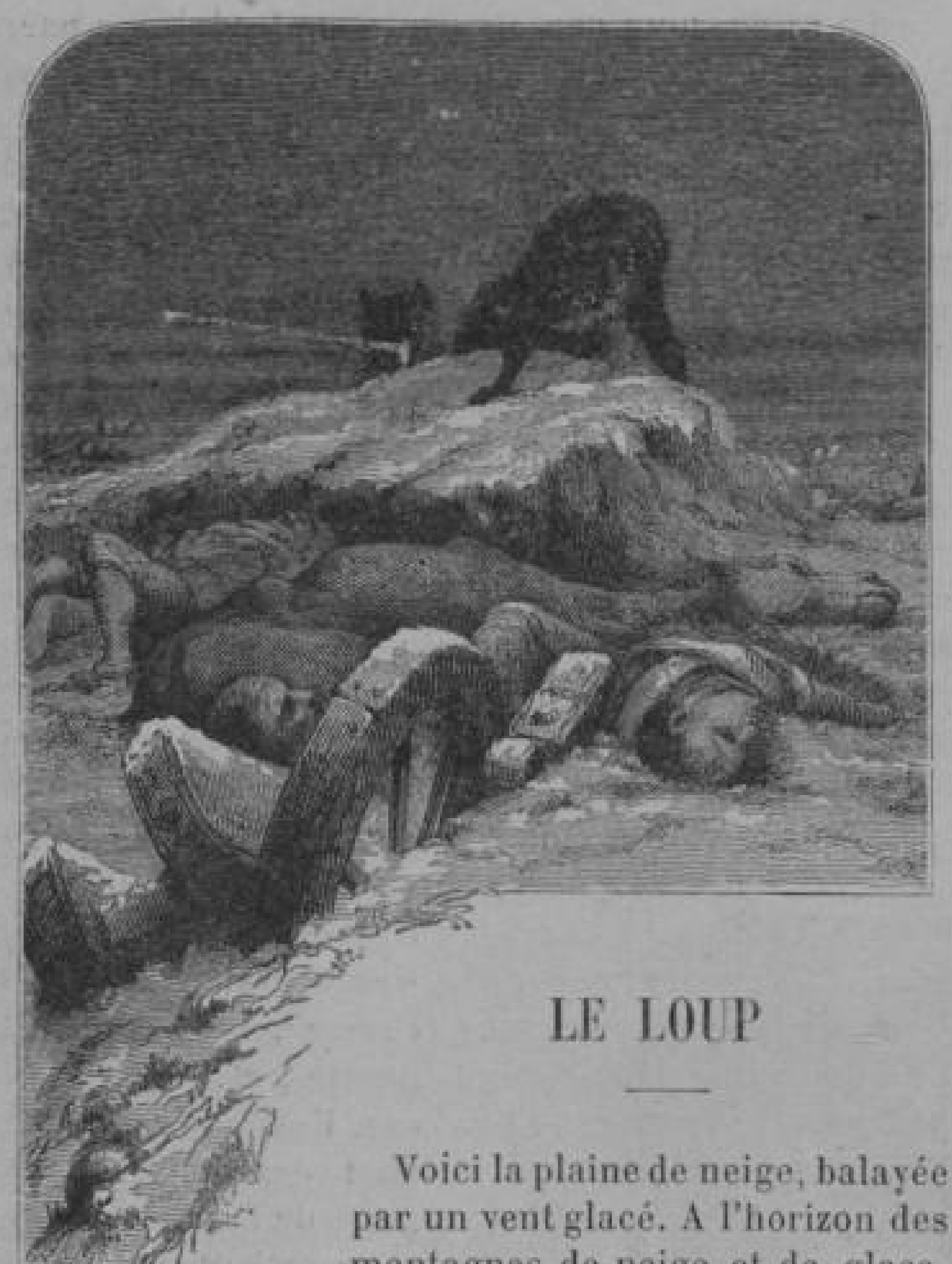
Le carpentum et la *basterne* étaient, ainsi que le savent les lecteurs du *Journal de la Jeunesse*[1], en usage chez les Francs.

Les Romains avaient aussi la basterne, mais c'était chez eux une sorte de brancard, une chaise portée à dos de mulet.

A suivre. C. Barbé.

1. Voy. page 14.





LE LOUP

Voici la plaine de neige, balayée par un vent glacé. A l'horizon des montagnes de neige et de glace, çà et là, comme des taches noires, les sombres bois de pins battus par la tempête. Il nous faut traverser sur un traineau attelé de chiens cette solitude désolée.

Où sont les hommes qui nous serviront de guides? Des hommes! Il n'y en a pas un seul dans ces déserts. L'on ne s'y hasarde parfois que pour chasser la blanche hermine et la marte noire. — Mais, écoutez! quel est ce bruit sinistre? — C'est le hurlement du loup sauvage! le terrible loup! — Est-il donc si près de nous, cet horrible fantôme aux flancs décharnés, à l'œil sanglant? — Oui, sur la neige, je vois la trace de l'affreuse meute affamée. Voyez comme les chiens redoublent de vitesse; ils ont éventé la trace des loups. Les animaux redoutent, autant que les hommes, la plus cruelle créature que la terre ait jamais portée.

Quand ils sortent de leur affreuse tanière, ils ne laissent rien de vivant derrière eux. Ils se ruent à la lumière du jour, comme des chiens enragés, à la recherche d'une proie. Malheur aux chasseurs, malheur au paysan qui tremble dans sa hutte!

Il s'éveille en sursaut, sur sa couche de branches de pin, et prête l'oreille. Les loups sont là; on entend sous la porte leur respiration haletante, ils creusent, ils soufflent, ils poussent des grognements d'impatience. Éperdu, l'homme saute à bas de son lit, il sait déjà quel sort l'attend. Les loups cessent un moment, mais pour recommencer aussitôt. La brèche est faite, les loups s'élancent sur lui!

Quand le soleil levant éclaire la colline, les loups sont partis, tout est tranquille. Personne ne connaitra l'horrible mort du paysan; personne, si ce n'est quelque chasseur, qui secoue tristement la tête : il sait que pareil destin l'attend.

Transportons-nous sur un champ de bataille où gisent pêle-mêle les blessés et les morts. La nuit descend sur la terre, et les loups affamés se risquent à sortir de leurs repaires. Le jour, comme des lâches, ils se sont tenus à l'écart, tout en flairant de loin l'odeur du sang versé. Mais le roulement du tambour, les cris aigus du clairon, le bruit de la mêlée les ont épouvantés. Maintenant tout bruit a cessé, un silence de mort plane sur la plaine, le loup assouvira donc son horrible désir.

Les morts sont étendus, raides et glacés; leur âme immortelle plane désormais bien au-dessus de tous les outrages et de tous les honneurs de la terre. Mais les pauvres blessés!...

O honte sur celui qui, le premier, a glorifié la guerre sanglante! Quittons ces lieux en détournant nos regards. L'horrible guerre est encore plus cruelle que le loup affamé, la plus cruelle de toutes les créatures!

Imité de l'anglais de Mme Howitt,

par J. Girardin.

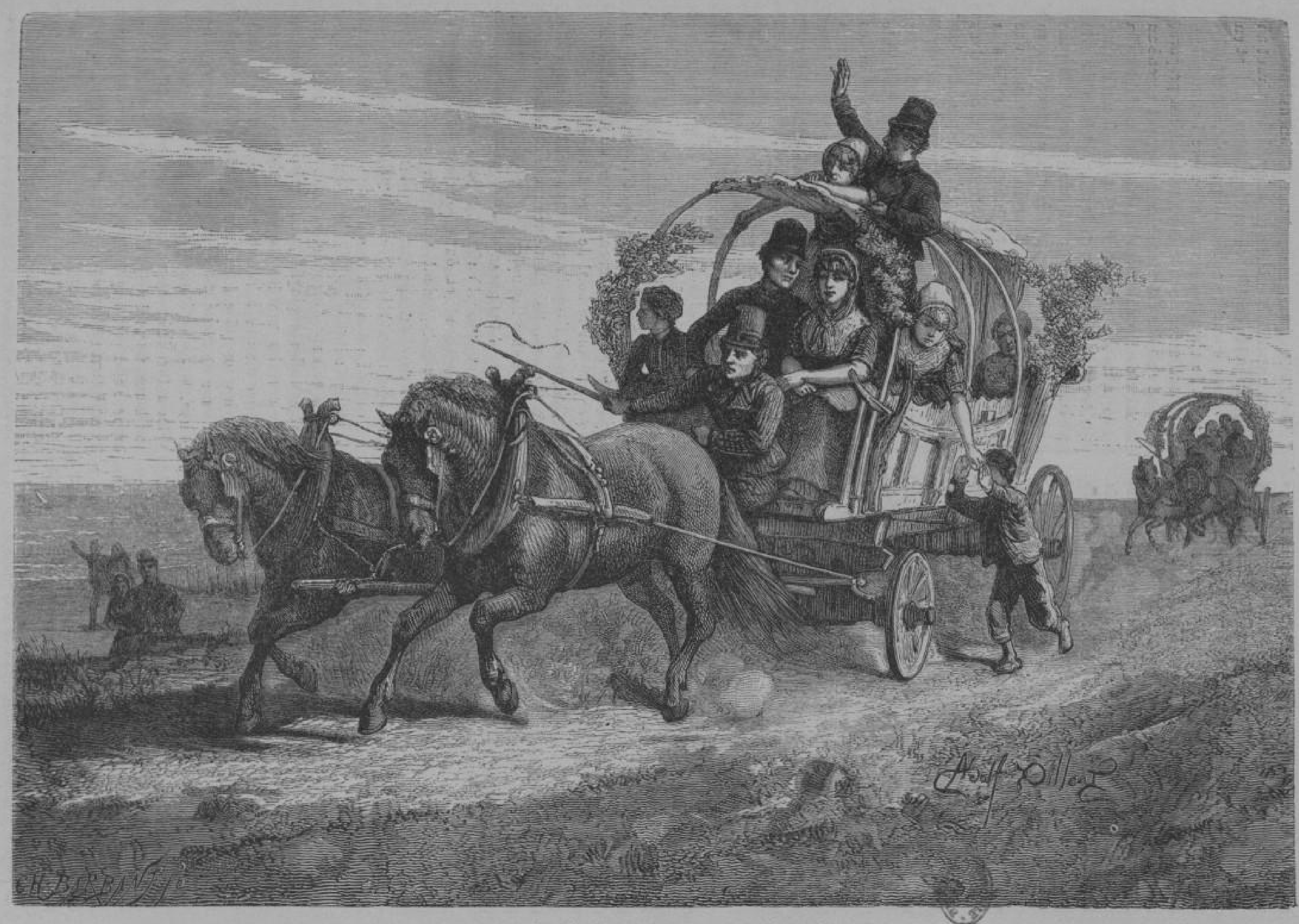


LA KERMESSE DE WEST-CAPELLE

SCÈNE ZÉLANDAISE

Depuis ce matin les cloches sonnent à toute volée. Leur son joyeux retentit à travers la lande. La grosse Jeanne de West-Capelle, la plus belle cloche de la Zélande, mène gaiement le concert. Et tous les enfants du village babillent, rient, se poussent en criant : c'est la kermesse!

Est-il rien de plus beau que la kermesse, la kermesse de West-Capelle! De tous les points de notre belle île de Walcheren, tout le monde accourt. Les routes qui suivent le bord de la mer sont encom-



Paysans zélandais allant à la kermesse. (P. 24, col. 2.)

brées de charrettes pavoisées de fleurs et chargées de belles filles et de beaux gars.

Bientôt les rues de la vieille ville sont pleines d'une foule joyeuse. Le bruit des voix, les éclats de rire forment un tumulte que l'on entend d'une lieue à la ronde. Les corneilles effrayées ont quitté leur nid et tournent en rond autour du clocher.

Sur la grande place on a dressé l'Arbre de la Jeunesse, au haut duquel est pendue la Couronne de la Jeunesse. C'est à ses pieds que se forment les groupes que le son de la flûte fait danser en cadence. Tout autour on a dressé des tables, et les danseurs vont, entre chaque contre-danse, vider un des larges brocs au ventre argenté qui s'alignent en longues files.

Hourra! hourra! voici le bourgmestre, avec son grand chapeau à ganse d'or, qui s'avance au milieu de la place. Derrière lui viennent les maîtres de la guilde des *dijkwerkers* (ouvriers des digues). L'un d'eux porte une grande cible qu'il plante au bout de la place.

Tout le monde s'écarte. Les jeunes gens se rangent le long d'une ligne que le bourgmestre vient de tracer par terre. Chacun tient dans sa main un arc et une flèche, et chacun à son tour vient essayer de frapper le but placé à cinquante pas. C'est Peter Broek, le plus beau garçon de West-Capelle, le plus courageux ouvrier des digues, qui a frappé le but. Sa flèche a traversé le cercle rouge à peine plus large qu'un ducat. C'est lui qui aura la Couronne de la Jeunesse et les plaques d'argent pour décorer son habit.

Ah! la belle kermesse. La nuit arrive, le brouillard s'étend sur la plaine. Rentrons vite dans la grande salle de l'auberge. Toutes les lampes brûlent, le plafond est orné de fleurs. Les groupes se reforment, la danse recommence, et les rires, et les poussées, et toute la joie.

Mais la grosse Jeanne vient de sonner l'heure du départ. On sort en chantant. Les voitures se remplissent et s'éloignent. On entend encore les chants et les rires à travers la lande. Puis tout s'apaise. La vieille ville s'endort. C'est fini la kermesse de West-Capelle.

Imité du zélandais de Huysen,
Par Léon Dives.

ROUES DE WAGON EN PAPIER

C'est, on en conviendra, une curieuse application du papier que celle qui consiste à se servir de cette matière pour fabriquer des roues de wagons. Ce qui a fait adopter cette matière, c'est la résistance et l'élasticité que présentent les blocs de papier employés à confectionner la partie pleine des roues.

Le corps de la roue du wagon est formé de feuilles de papier comprimées en blocs d'une grandeur et d'une épaisseur variables suivant les dimensions de la roue qu'on veut obtenir. La pression, qui équivaut au moins au poids de 400 tonnes, transforme le tout en une masse d'une homogénéité parfaite, sur laquelle le froid, le chaud et les variations de l'atmosphère n'exercent aucune action destructive. Ainsi préparé, le bloc de papier est placé sur un tour et amené au diamètre convenable pour recevoir le bandage de la roue, en même temps qu'il est percé, à son centre, pour recevoir le moyeu; ce dernier est forcé dans le bloc sous une pression de 20 tonnes avant la pose du bandage. La roue de papier garnie de son moyeu est alors installée à l'intérieur du bandage, sous une pression de 300 tonnes. Le bandage est relié à la roue, non en vertu de sa contraction, comme dans les roues métalliques ordinaires, mais par une série de boulons.

Les roues en papier ont fait leurs preuves en Amérique à la satisfaction générale. La compagnie des *Pulman Cars* les a adoptées pour ses plus belles voitures, après les avoir soumises aux plus sérieuses expériences.

P. Vincent.

DUPUYTREN[1]

Vers 1781, une dame folle et riche, passant au village de Pierrebuffières, aperçut un joli enfant de quatre ans sur le bord de la route.

« Comment t'appelles-tu, mon petit ami? lui dit-elle en caressant sa chevelure noire et bouclée.

— Guillaume Dupuytren.

— Que font tes parents? »

A cette question, l'enfant fixa sur elle son œil limpide et intelligent, et, dans son patois, lui expliqua que ses parents étaient pauvres et l'abandonnaient à l'aventure.

La route était déserte, elle le prit et l'enleva.

Bientôt l'enfant fut rendu à ses parents et revint au village natal.

Mais comme l'hirondelle, obéissant au vent qui enfle ses ailes déployées, suit dans l'espace infini sa route certaine vers les pays aimés du soleil, comme le fleuve marche à la mer, comme l'aiguille aimantée vire au pôle, Paris, la grande ville, absorbe l'homme de génie par la loi d'une attraction mystérieuse.

La nature lui marque sa destinée. Elle le pétrit à son heure de sa dure et fine argile. Dans cette enveloppe, solide ou fragile, elle cache le ressort vital, trempé comme une épée, vibrant comme un instru-

1. Le buste de Dupuytren a été placé récemment à l'Institut. On ne lira pas sans intérêt cette étude sur le célèbre chirurgien, né le 7 octobre 1777, mort le 8 février 1835, dont le nom restera dans les annales de la science.

ment, puis elle le jette au monstre qui attend sa proie.

Le petit Guillaume recommença donc sa vie vagabonde et abandonnée, trouvant sa pâture comme les libres oiseaux du ciel.

Huit années s'écoulent. Il a douze ans.

Passe dans le village un officier de cavalerie. Il voit l'enfant qui regarde son uniforme de ses yeux éveillés.

L'officier interroge ce jeune front bombé, aux boucles épaisses, ce masque d'enfant déjà puissant et tranquille, ce regard lumineux et magnétique, arme infernale et céleste qui dompte les volontés et charme comme une caresse.

L'officier jette un regard autour de lui.

Cette fois encore, la route est déserte.

Il saisit l'enfant, le met en selle devant lui et l'emporte au galop.

Le frère de cet officier dirigeait le collége de la Marche, à Paris. Il reçut l'enfant et commença son éducation.

Le premier scalpel qui fit miroiter l'éclair de son acier à l'œil de l'enfant lui arracha le cri d'Achille à la vue de sa première épée.

Le petit Guillaume jeta le grec et le latin aux orties : il était chirurgien.

A dix-huit ans, il est prosecteur à l'École de Médecine; à vingt-quatre ans, il enlève au concours la place de chef des travaux anatomiques; quelque temps après, il passe chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et devient plus tard le chirurgien de Louis XVIII.

Nous ne suivrons pas Dupuytren pas à pas dans sa rude et laborieuse carrière, dont chaque heure fut vouée à la science.

« De l'aveu de ses ennemis, dit son apologiste, il enterra dans la tombe une méthode intransmissible. Comme tous les gens de génie, il était sans héritiers. La gloire des chirurgiens ressemble à celle des acteurs, qui n'existe que de leur vivant et dont le talent n'est plus appréciable dès qu'ils ont disparu. Les acteurs et les chirurgiens, comme aussi les grands chanteurs, comme les virtuoses, qui décuplent par leur exécution la puissance de la musique, sont tous les héros du moment. Dupuytren offre la preuve de cette similitude entre la destinée de ces génies transitoires... Mais ne faut-il pas des circonstances inouïes pour que le nom d'un savant passe du domaine de la science dans l'histoire générale de l'humanité?... La tombe n'est pas surmontée de la statue sonore qui redit à l'avenir les mystères que le génie cherche à ses dépens. »

Dupuytren a été diversement jugé. Personne aujourd'hui ne conteste son génie; mais son humeur et son caractère sont encore le sujet de discussions passionnées.

Ces quelques observations générales peuvent s'appliquer à tous ceux dont la tête dépasse le niveau de la foule.

Dupuytren parle à l'un de ses disciples :

« Si vous m'avez vu quelquefois amer et dur, je supposais alors mes premières douleurs sur l'insensibilité, sur l'égoïsme dont j'ai eu des milliers de preuves, ou bien je pensais aux obstacles que la haine, l'envie, la jalousie, la calomnie ont élevés entre le succès et moi.

» A Paris, quand certaines gens vous voient prêts à mettre le pied à l'étrier, les uns vous tirent par le pan de votre habit, les autres lâchent la boucle de la sous-ventrière pour que vous vous cassiez le cou en tombant, celui-ci vous déferre le cheval, celui-là vous vole le fouet : le moins traître est celui que vous voyez venir pour vous tirer un coup de pistolet à bout portant.

» Vous avez assez de talent, mon cher enfant, pour connaître bientôt la bataille horrible, incessante, que la médiocrité livre à l'homme supérieur. Si vous perdez vingt-cinq louis un soir, le lendemain vous serez accusé d'être joueur, et vos meilleurs amis diront que vous avez perdu vingt-cinq mille francs. Ayez mal à la tête, vous passerez pour un fou. Ayez une vivacité, vous serez insociable. Si, pour résister à ce bataillon de pygmées, vous rassemblez en vous des forces supérieures, vos meilleurs amis s'écrieront que vous voulez tout dévorer, que vous avez la prétention de dominer, de tyranniser. Enfin, vos qualités deviendront des défauts, vos défauts deviendront des vices, et vos vertus seront des crimes. »

Dupuytren, dont la science et la gloire étaient inattaquables, n'échappa pas à la loi générale des génies supérieurs. Il fut haï, envié, jalousé, calomnié, durant sa vie et après sa mort.

On a dit, par exemple, que Dupuytren était joueur. Cette plaisanterie des vingt-cinq louis perdus n'appelle pas la discussion. Dupuytren a laissé une fortune de neuf millions, fruit légitime d'une vie de travail sans repos.

D'ailleurs, il ne se laissait pas attaquer impunément. Comme Beaumarchais, il était vindicatif et il avait le génie de la vengeance. Cette particularité rappelle un mot bien profond de Christine de Suède : *L'art de se venger est peu connu.*

La vie est un combat; il faut marcher armé et cuirassé dans la grande mêlée.

L'esprit était encore un des dons de Dupuytren. Un seul trait :

Il soignait un diplomate :

« Comment va l'empereur? dit le malade.

— Ah! ah! dit Dupuytren, le courtisan revient, l'homme suivra. »

D'après le docteur Isidore Bourdon, « Dupuytren était grand plutôt que petit, brun de figure. La tête, volumineuse et très-chevelue, reposait sans vaciller sur de larges épaules. Son regard, dur et outrageant, aurait fait rétrograder un corsaire, tant il imprimait de crainte au cœur des plus audacieux. Il est indubitable que Dupuytren dut à ses yeux des milliers d'ennemis, et que son sourire dédaigneux et hostile en accrut le nombre. Tout ce que son large front promettait de bienveillance, la soudaine cris-

pation de sa bouche et le feu rutilant de ses yeux le démentaient incontinent. Sa voix voilée, quelquefois caressante et modeste avec étude, paraissait mystérieuse et toujours comme enchaînée. On eût dit qu'il craignait de réveiller un enfant malade ou un tyran courroucé. »

On voit, par ce portrait, que Dupuytren avait l'œil magnétique, l'œil du dompteur. Il exerçait sur les hommes son pouvoir dominateur, sur les enfants son influence magique. « Presque jamais, lui présent, dit encore le docteur Bourdon, ils n'osaient avouer des souffrances. Il avait des manières si charmantes pour leur dire : *Souffrez-vous ?* que les pauvres petits êtres, dans la crainte de lui déplaire, répondaient presque toujours : *Non*. En le voyant jouer dans son hôpital avec des enfants auxquels il avait conservé la vie ou la vue, on l'aurait cru le plus sensible et le meilleur des hommes. »

De l'ensemble de sa physionomie singulière, étrange, il reste une impression de sympathie craintive pour cet homme au caractère personnel, despotique, indifférent, dont le génie allait jusqu'à la bonté.

Il faut passer sous silence vingt traits intéressants sur son éloquence, ses travaux, ses leçons, ses expériences.

« Surtout, ajoute le docteur Bourdon, n'allez pas reprocher à Dupuytren ce grand mérite d'impassibilité qui fit de lui le premier chirurgien de son temps. Sans cette force d'âme à la vue du sang, comme en présence de la douleur et de ses bruyants témoignages, il n'existe pas de chirurgien véritable. »

« ... Il lisait peu, écrivait mal et professait toujours. Peu d'innovations essentielles se rattachent à ses travaux... Cependant, comme il aimait mieux créer des règles qu'en suivre de toutes tracées, il est peu d'opérations qu'il n'ait simplifiées ou modifiées à sa manière... »

Couvert de gloire et d'honneurs, riche à millions, Dupuytren est frappé de tous les côtés à la fois. La mort sait qu'elle a affaire à un homme qui l'a toujours regardée en face et l'a souvent vaincue. La mort, son ennemie, sent qu'elle ne l'abattra pas en le touchant à l'épaule.

Plusieurs fois, il tombe foudroyé sous l'apoplexie. Il se relève brisé, mais debout. La paralysie immobilise sa tête de bronze, elle, la *Femme noire*, au souffle mortel pour ceux dont l'œil veut plonger trop loin dans son empire, sonder les abîmes qui donnent le vertige aux mortels, et lui arracher son voile.

Le grand athlète perd ses forces ; il sent l'arène tourner autour de lui : sa vie se déroule une dernière fois à ses regards troublés, son œil profond, lumineux et calme se ferme dans la nuit, et son esprit actif s'endort à jamais dans l'éternel repos.

CHARLES JOLIET.



LE SINGE SOKO

Livingstone, dans son dernier voyage, a signalé l'existence de grands singes anthropomorphes, appelés *sokos* par les indigènes de l'Afrique centrale, et qui, d'après l'intéressante description qu'en donne le voyageur, semblent être une nouvelle espèce de gorilles.

Le soko adulte atteint une taille de $1^m,30$ à $1^m,50$; il marche souvent debout ; mais alors il se met les bras sur la tête comme si c'était pour lui le seul moyen de maintenir son équilibre. Vu dans cette position, c'est un animal très-gauche ; sa personne n'a du reste rien de gracieux. Le jaune clair de sa figure fait ressortir ses affreux favoris et ses quelques poils de barbe. Son front est vilainement bas, flanqué d'oreilles placées très-haut, et surmonte un visage qui est fort éloigné de valoir le grand museau du chien. Les dents sont légèrement humaines ; mais les canines montrent la bête par leur énormité. Les mains, ou plutôt les doigts sont pareils à ceux des indigènes. La chair des pieds est jaune ; les Manyémas prétendent qu'elle est délicieuse ; et l'avidité avec laquelle ils la dévorent fait supposer que c'est en mangeant du soko qu'ils sont arrivés au cannibalisme.

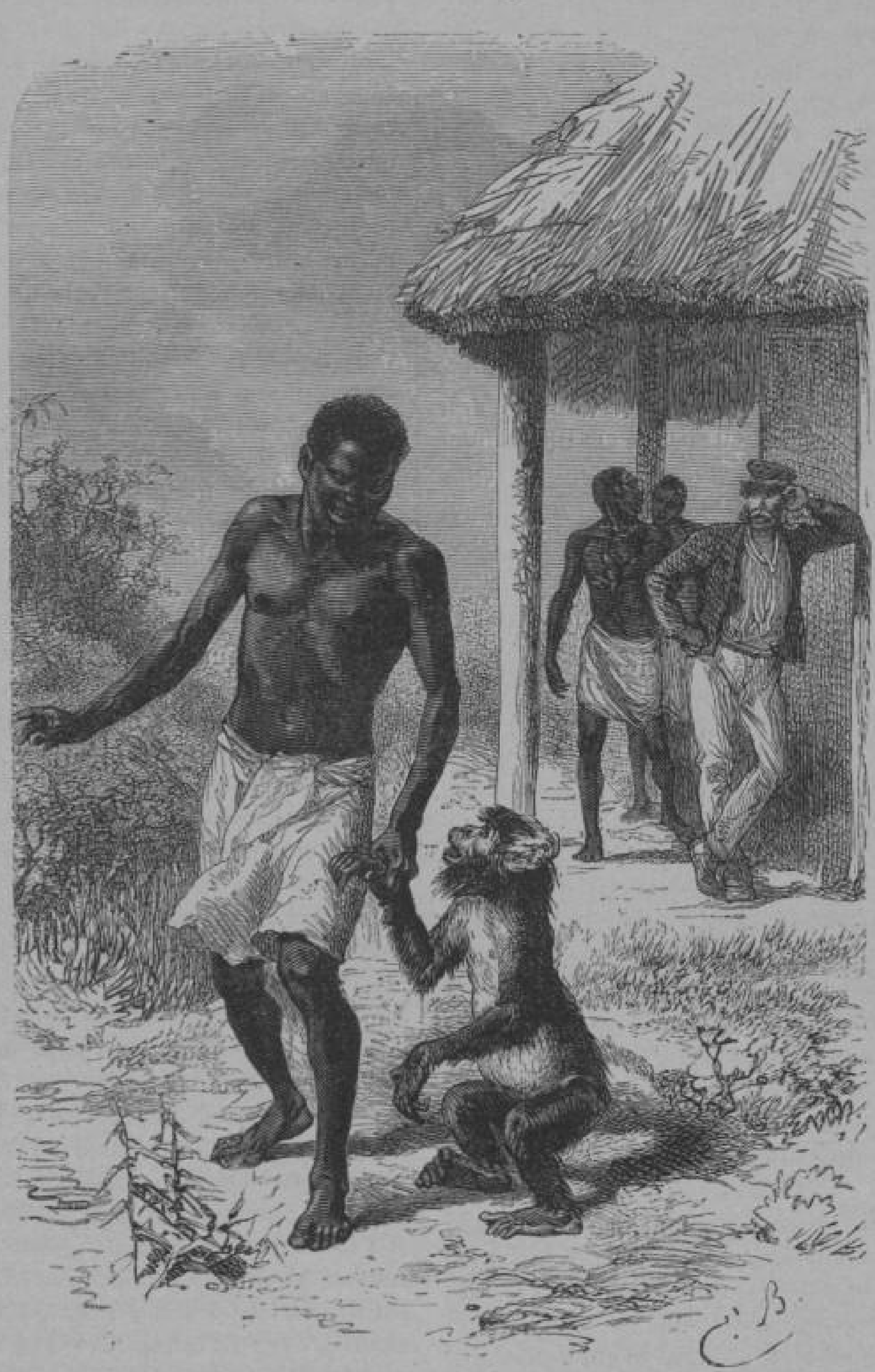
Le soko ne mange pas de viande ; sa nourriture consiste en fruits sauvages ; il fait ses délices de petites bananes, mais ne touche pas au maïs.

Il est tellement avisé, et a la vue si perçante, qu'il est impossible de l'approcher par devant ; mais ce n'est pas une bête formidable, car il est rare qu'il fasse usage de ses longues canines. Cependant il n'hésite pas à faire face à l'homme qui l'attaque. Si le chasseur le manque, le soko se précipite sur lui, et lui coupe les doigts avec ses dents. Généralement, après avoir mutilé le chasseur, il le soufflette. Blessé, il arrache la lance qui l'a frappé, mais n'en fait pas usage ; il prend ensuite des feuilles et les met dans la blessure pour arrêter le sang. Il ne souhaite pas le combat, attaque rarement un homme désarmé ; et voyant que les femmes ne lui font pas de mal, il ne les inquiète jamais.

A l'occasion le soko triomphe du léopard en lui saisissant les pattes antérieures, et en les lui mordant de manière à le mutiler. Il grimpe alors sur un arbre, où il gémit de ses blessures qui guérissent, tandis que son adversaire ne tarde pas à mourir des siennes. D'autres fois ils meurent tous les deux. Le lion tue le soko sur-le-champ, et quelquefois le déchire, mais il ne le mange pas.

« Un jeune soko, dit Livingstone, pris au moment où sa mère a été tuée, m'a été donné par Katomba. C'est une femelle ; assise, elle a 60 centimètres de hauteur ; elle a sur tout le corps de longs poils noirs, qui étaient jolis quand sa mère les soignait. C'est la moins maligne de toutes les créatures simiennes

que j'ai rencontrées. Elle paraît savoir qu'elle a en moi un ami, et reste tranquillement sur la natte, à côté de moi. Quand elle marche, la première chose dont on est frappé, c'est qu'elle s'appuie sur le dos de la seconde phalange des doigts, et non sur la paume des mains; les ongles ne touchent pas le sol, la jointure non plus. Elle fait usage de ses bras comme de béquilles, pour se soulever, et se projette entre ces deux supports. Parfois une de ses mains antérieures est posée avant l'autre et alterne avec celles de derrière; ou bien elle marche debout et tend la main pour qu'on la soutienne. Si on refuse la main qu'elle présente, elle baisse la tête, et son visage a les contractions que donnent à la figure humaine les larmes les plus amères; elle se tord les mains, vous les tend de nouveau et parfois en ajoute une troisième pour rendre l'appel plus touchant. Elle s'entoure de feuilles et d'herbe pour faire son lit, et ne permet pas qu'on touche à sa propriété. C'est la petite créature la plus aimante du monde; elle m'a prise en affection du premier coup, m'a gazouillé un salut, a flairé mes habits et m'a tendu la main. Au lieu de la serrer, j'ai tapé légèrement cette main ouverte, sans offense : ce qui néanmoins a blessé la petite. Dès qu'on l'a attachée, elle s'est mise à défaire le nœud de la corde avec ses doigts, et en s'y prenant d'une façon tout à fait méthodique. Un homme ayant voulu l'en empêcher, elle lui a lancé des regards furieux et a essayé de le battre. L'homme avait un bâton ; elle en a eu peur, est venue s'adosser à moi, et, reprenant confiance, a regardé l'homme en face. Elle tend les bras pour qu'on la porte, absolument comme un enfant gâté ; si on n'y fait pas attention, elle pousse un cri de colère qui rappelle celui du milan, se tord les mains comme si elle était au désespoir, et d'une façon toute naturelle. Elle mange de tout, refait son lit tous les jours, se couvre d'une natte pour dormir, et s'essuie le visage avec une feuille. »


Le jeune soko de Livingstone. (P. 29, col. 1.)

L'intelligent petit animal ne vécut que quelques mois, et sa mort occasionna une profonde tristesse à Livingstone.

Aucun spécimen de soko n'est encore parvenu en Europe, mais l'on est certain que ce grand singe n'est pas, ainsi qu'on l'avait cru d'abord, le gorille découvert par du Chaillu dans le Gabon. Les deux compagnons de Livingstone, Chouma et Souzi, n'ont pas reconnu le soko des Manyémas dans le gorille du Musée britannique.

Th. Lally.



DOUCE-AMÈRE[1]

Charlotte avait depuis longtemps quitté son étroite chambre, et son père y avait installé ses bottes, ses uniformes et tout son *harnais* militaire. La jeune fille couchait auprès de ses parents, et le voisinage des deux pièces, très-doux pour la mère, commençait à l'être pour la fille. Mme de Théry avait presque réussi à chasser Mlle Douce-Amère de la maison. « Je crois que son oncle de Salviane ne la reconnaîtrait pas, disait-elle quelquefois à son mari. — Tant mieux, car elle n'était pas aimable quand nous l'avons retrouvée, » disait le colonel ; il n'ajoutait pas, mais il pensait : « Je n'étais pas inquiet au fond, je savais bien qu'elle ne pourrait pas résister à l'influence de sa mère. »

Une influence plus haute commençait aussi à agir dans l'âme de Charlotte. Dieu se chargea de donner le coup de mort à son égoïsme. Une nuit, la jeune fille se réveilla du calme sommeil de l'enfance pour entendre auprès d'elle dans la chambre de ses parents des voix et des mouvements inaccoutumés. Elle se mit sur son séant et elle écouta. C'était bien la voix de Satis, le soldat qui servait d'ordonnance, mais il y avait une autre voix d'homme, et ce n'était pas celle de son père. Elle crut reconnaître les accents brusques du chirurgien-major. Quelqu'un était-il malade dans la maison ? Était-ce sa mère ? Pourquoi ne l'avait-on pas appelée ? Charlotte se leva et se mit à s'habiller. Sans savoir pourquoi, ses mains tremblaient et elle avait de la peine à agrafer sa robe. Elle entr'ouvrait sa porte lorsque le médecin sortit de la chambre voisine. Mme de Théry le suivait, elle n'était donc pas malade ; la jeune fille s'arrêta sur le seuil.

« Je reviendrai dans une heure, disait le chirurgien-major ; le silence et le repos absolu ; toujours de la glace ; c'est cette chienne de balle ; j'avais toujours pensé que nous n'en avions pas fini et que la blessure se rouvrirait un jour. Aussi quelle idée d'aller arrêter une charrette de cette main-là ! » Et le médecin s'en alla en grommelant. Mme de Théry n'avait rien dit, rien demandé, elle s'appuyait contre le chambranle de la porte ; sa fille s'approcha d'elle, son regard interrogeait, mais elle ne parlait pas. « C'est une ancienne blessure, dit la mère très-bas et très-vite, celle dont il a failli mourir ; hier une charrette descendait la rue des Bouchers, il y avait un petit enfant devant le cheval, ton père a arrêté la charrette par derrière, il ne s'est aperçu de rien au moment même ; je l'ai trouvé pâle le soir, il s'est réveillé cette nuit, le sang l'étouffait ; tu n'avais rien entendu ?

— Je dormais, » dit Charlotte un peu offensée qu'on ne l'eût pas réveillée ; mais elle ne se laissa pas aller à son humeur ; le visage de sa mère avait chassé de son esprit toute pensée personnelle ; elle se glissa sur les pas de Mme de Théry dans la chambre du malade. Quel changement depuis la veille au soir !

Le militaire si robuste, si énergique, si résolu, était étendu sur ses coussins, immobile et muet. Déjà les mains adroites de sa femme avaient fait disparaître les traces du sang, déjà l'ordre était rétabli dans la chambre ; mais, assise au pied du lit de son père, à demi cachée par les rideaux, Charlotte contemplait avec terreur les yeux du malade tout grands ouverts, suivant dans la chambre chacun des mouvements de Mme de Théry, tristes, mornes, empreints d'une inquiétude résignée qui faisait mal à l'âme. « Mon père se sent bien mal ! » pensa instinctivement la jeune fille, et elle ne pouvait détacher ses yeux de ce regard déchirant. Elle rencontra les yeux de sa mère, calmes, tendres, confiants, attachés sur son mari avec une expression de courage et de paix qui se communiquait aux autres. Charlotte reprit involontairement de l'espoir. Mme de Théry mit la main sur l'épaule de sa fille. « Je te confie tout ce qu'on peut faire pour lui au dehors, dit-elle, tu veilleras à tout. Ici, il ne supporte que moi. »

Charlotte sortit, effrayée de sa tâche et de la responsabilité qui pesait sur elle. La maison tout entière, et les remèdes à faire préparer, le silence à obtenir, les devoirs de tout genre à remplir ! L'enfant s'exagérait les difficultés : elle eut un moment la pensée que sa mère avait choisi la moins lourde part. Le souvenir du regard de son père chassa promptement cette illusion ; plutôt travailler du matin au soir et du soir au matin en dehors de la chambre du malade, tout plutôt que de revoir ces yeux si profondément tristes, plutôt que d'y lire le déchirement d'une âme forte qui se brise en acceptant la volonté de Dieu. Charlotte se laissa tomber à genoux, cachant son visage dans ses mains pour échapper au souvenir qui la hantait. Elle ne trouva de refuge qu'aux pieds du Dieu qui avait frappé.

M. de Théry avait attiré sa femme à lui. Il la regardait en face, plongeant ses yeux dans les yeux limpides qui ne lui avaient jamais caché une pensée. Il y lut l'inquiétude, mais un invincible espoir rayonnait à côté de l'angoisse. « Je me soumets, Eulalie, dit-il si bas qu'elle seule eût pu l'entendre, j'accepte tout, tu t'en souviendras. » Elle fit un signe de tête, et posa ses lèvres sur son front, sans rien dire ; une grande paix régnait dans son âme, car Dieu avait triomphé dans le cœur de celui qu'elle aimait.

Dieu avait triomphé partout. Charlotte avait oublié son égoïsme, ses indolences, sa froide indifférence ; elle se trompait souvent, elle oubliait des choses importantes et le chirurgien-major se fâchait, la brusquant très-militairement ; le soldat d'ordonnance était plein de bonne volonté, mais il n'était pas toujours adroit et prévoyant ; la servante Annette était fatiguée et s'endormait dans tous les coins. La pauvre

[1] Suite et fin. — Voy. page 11.

petite Charlotte avait de grands accès de découragement; elle s'écriait parfois : « Si maman savait tout ce que j'ai à faire ! Je n'en puis plus ! » Mais elle reprenait ensuite son énergie, elle demandait à Dieu la force et la patience et elle se remettait à l'œuvre, car les sujets de reconnaissance étaient grands : le malade qu'on avait cru perdu vivait et faisait des progrès visibles. Il mangeait un peu, il dormait; la fièvre diminuait, ses yeux avaient à peu près repris leur expression naturelle. Charlotte ne frémissait plus à la pensée de rencontrer le regard de sa mère. Mme de Théry ne s'était pas déshabillée depuis quinze jours, elle n'avait pas quitté un instant le chevet de son mari, mais elle restait calme et souriante, ses forces semblaient inépuisables; la seule pensée de sa mère faisait honte à Charlotte lorsqu'elle se sentait sur le point de pleurer de fatigue. « Moi qui dors toute la nuit dans mon lit ! » pensait-elle.

C'était vers la fin de la journée, on était content, le lieutenant-colonel avait beaucoup dormi, et le chirurgien-major assurait que la plaie intérieure se cicatrisait complétement. « Il a plus de bonheur qu'il ne mérite, marmottait le vieux médecin en sortant : arrêter une charrette d'une main ! » Il n'avait pas pardonné à son ami un exploit qu'il eût assurément accompli à sa place.

Une voiture s'arrêta à quelque distance de la porte et M. de Salviane en descendit. Dans les premiers jours, lorsque le danger était imminent, que chaque instant pouvait amener une catastrophe, Mme de Théry n'avait pas pensé à écrire à son beau-frère. Charlotte y avait pensé, mais n'avait pas osé. « Ma tante aura une attaque de nerfs, s'était-elle dit, et si mon oncle vient, il ne sera bon à rien qu'à me mettre en colère. » Mais peu à peu, à mesure que le fardeau continuait à peser sur les épaules de la pauvre enfant, séparée de sa mère qui vivait nuit et jour dans la chambre du malade, Charlotte avait senti s'éveiller dans son cœur un certain désir de voir son oncle, et elle avait dit un matin à Mme de Théry : « Ne faudrait-il pas écrire à mon oncle de Salviane ? — Écris », avait dit sa mère, puis elle n'y avait plus pensé.

M. de Salviane entra sans bruit, la porte était ouverte, on ne sonnait plus, le tintement du vieux timbre faisait tressaillir le malade dans son lit. Charlotte était accroupie devant la cheminée dans le petit salon, elle préparait elle-même la soupe du malade. Annette était occupée dans la cuisine, le soldat d'ordonnance était allé faire des commissions dans la ville. La jeune fille entendit les pas, elle se retourna, mais son potage était bouillant, c'était un moment critique. « Pardon, mon oncle, dit-elle, il faut d'abord que je serve la soupe de papa et puis je reviendrai, » et versant le contenu de sa casserole dans une assiette, elle s'empara d'un petit plateau réparé sur la table et disparut, laissant M. de Salviane confondu. « Où a-t-elle appris à faire la soupe ? » se disait-il.

Charlotte revint bientôt. Elle avait cependant pris le temps de se laver les mains et de donner un coup de brosse à ses cheveux. « Papa est mieux, mon oncle, dit-elle, bien mieux que lorsque je vous ai écrit; il a passé une bonne journée. Quand il aura mangé sa soupe, il s'endormira tout de suite, cela ne manque jamais; mais quand il se réveillera, je pense que vous pourrez le voir. — Et ta mère ? » demanda M. de Salviane qui avait complétement oublié Mlle Douce-Amère et qui causait avec sa nièce comme s'il n'avait jamais taquiné la petite fille qui avait vécu deux ans sous son toit.

Charlotte essuya une petite larme. « Maman va bien, dit-elle; je ne sais pas comment elle peut se tenir debout, mais elle n'a même pas l'air très-fatiguée. » Mme de Théry sortait de la chambre comme sa fille parlait encore, elle portait le petit plateau et l'assiette vide. Charlotte s'en empara. « Ton père dort comme de coutume, dit-elle; si tu veux le garder un peu, je causerai un moment avec ton oncle. » Elle se penchait en même temps vers l'oreille de Charlotte. « As-tu songé au dîner ? » demanda-t-elle. La jeune fille fit un signe de tête, et disparut dans la chambre de son père avec un dernier regard de reconnaissance. Elle n'avait pas de plus grande joie que de garder le malade pendant qu'il dormait. « Il ne s'aperçoit pas que maman n'est pas là ! » se disait-elle en se blottissant dans le grand fauteuil toujours placé au pied du lit.

Jamais M. de Salviane ne s'était montré si affectueux. « Erminie aurait voulu venir, dit-il, excusant sa femme, mais vous savez combien elle est délicate... » Mme de Théry était ravie au fond du cœur que sa belle-sœur fût restée chez elle. Quelques mots seulement du danger qu'avait couru le malade échappèrent à la fidèle garde; elle n'avait pas encore la force d'en parler, et ne voulait pas ébranler son courage : « Je crois maintenant, dit-elle simplement en terminant son récit, que Dieu a eu pitié de nous et qu'il nous le laissera. » M. de Salviane lui serra la main sans rien dire, plus ému qu'il ne l'avait été depuis bien des années. Une dernière question errait sur ses lèvres :

« Qu'avez-vous fait à Charlotte ? demanda-t-il enfin. Je ne la reconnais plus. C'était une enfant, c'est une jeune fille... et je ne vois plus de traces de Mlle Douce-Amère..... » ajouta-t-il en souriant avec malice.

La mère leva les yeux avec un éclair de joie : « Je l'ai beaucoup aimée et j'ai beaucoup prié Dieu pour elle, dit-elle gravement, et puis Dieu a parlé. »

M. de Salviane ne répondit pas; il n'avait jamais essayé d'aimer ou de prier, mais il marmottait entre ses dents un vieux proverbe qu'il avait tout enfant entendu répéter à sa nourrice : « Ce que neige couvre, soleil le découvre. » Voilà ! se dit-il.

Mme DE WITT.

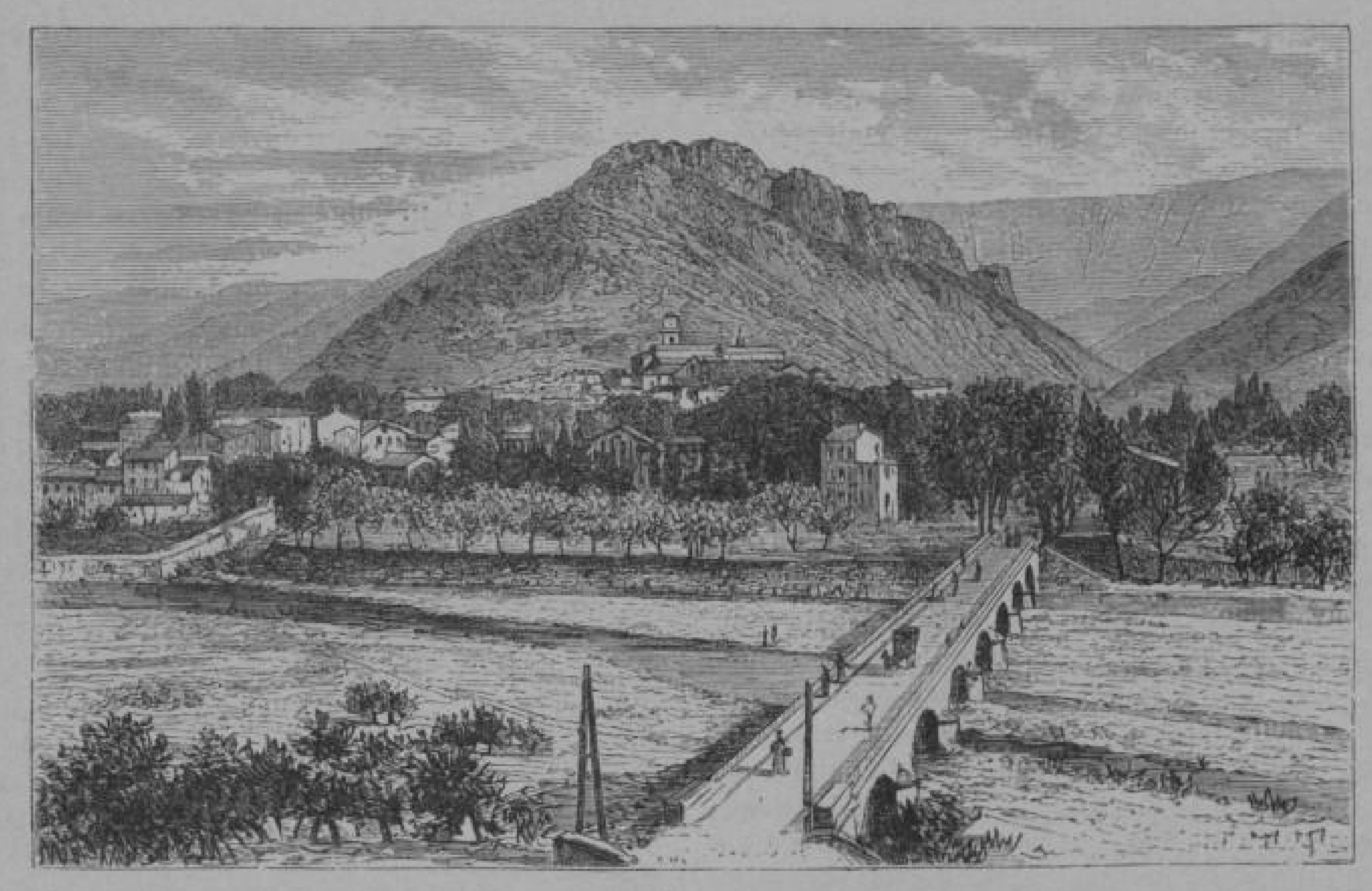


A TRAVERS LA FRANCE

DIGNE

Le territoire désolé qui forme aujourd'hui le département des Basses-Alpes était, avant la conquête de la Gaule par les Romains, le séjour de rudes montagnards auxquels de nombreuses forêts, d'immenses troupeaux, des vallées fertiles, des rivières abondantes et bien réglées, fournissaient en abondance les ressources qui manquent à leurs descendants. Peu soucieux de quitter un si beau pays ou de le céder à des étrangers, ils résistèrent avec la plus grande énergie à toutes les invasions, se soumirent les derniers aux légions de César et ne devinrent véritablement sujets de Rome que sous César.

Sous les Romains, la haute Provence se couvrit de villes et de bourgs ; des routes empierrées furent construites dans les vallées, sur les pentes des montagnes et à travers les cols ; de riches citoyens romains vinrent s'y fixer et y bâtir de somptueuses villas. Les cités déjà existantes s'agrandirent et s'ornèrent de monuments grandioses. Cinq d'entre elles, lorsque l'Évangile fut prêché dans les Gaules, devinrent le siége d'autant d'évêchés : c'étaient Digne, Sisteron, Riez, Senez et Glandèves. De ces villes, Digne, que les Gaulois, puis les Romains appelèrent *Dinia*, conserve seule aujourd'hui quelque importance ; aussi garde-t-elle son évêché et est-elle devenue, à la Révolution, le chef-lieu du département.



Digne.

Digne est située sur la Bléone, un des principaux cours d'eaux qui descendent des Alpes sur la Durance. Pas plus que les autres rivières du département, celle-ci n'épargne les vallées qu'elle fertilisait autrefois. Depuis que les montagnes moyennes des Alpes ont perdu leurs forêts et montrent leurs rochers nus et déchiquetés, les rivières deviennent des fléaux périodiques et fréquents qu'aucune force humaine ne peut arrêter. La vallée de Digne, bien que dominée par de hautes collines, est cependant moins triste et moins souvent désolée que les vallées voisines. Ses habitants ne la quittent pas ; d'ailleurs, outre le mouvement que donne à leur industrie et à leur commerce la présence de nombreuses administrations départementales, ils ont à accueillir chaque année de nombreux étrangers. Digne possède en effet un établissement d'eaux minérales fort efficaces contre certaines maladies. Les Romains ont dû connaître ces sources, et là est peut-être le secret de l'importance que conserva cette ville tant qu'ils furent les maîtres de la Gaule.

Digne, ou plutôt un de ses hameaux, est la patrie de l'homme le plus illustre peut-être qui soit né sur le territoire des Basses-Alpes, de Pierre Gassendi, un des philosophes les plus célèbres de la France du XVIIe siècle. A l'étude de la philosophie, Gassendi, comme la plupart de ses contemporains, joignit celle des mathématiques et de l'astronomie. Sa statue orne, depuis quelques années, une des places les plus fréquentées de la ville.

A. SAINT-PAUL.



Jeannette s'élança joyeusement au-devant d'elle. (P. 34, col. 1.)

BIBL. NAT. IMPRIMÉS

CHLORIS ET JEANNETON[1]

V

A la ferme des Châtaigniers.

Mme la baronne, bien qu'elle ne fût pas d'humeur champêtre, se piquait cependant d'être « sensible », et elle fut très-effrayée en apprenant le danger que sa fille avait couru, et très-désireuse de récompenser la vaillante petite bergère qui l'avait sauvée. Elle manda le régisseur, pour s'informer de ce qu'on pourrait faire pour la famille de Jeannette Gouarhé, et en attendant elle permit à Adélaïde de se rendre dans l'après-dînée à la ferme des Châtaigniers pour inviter Jeannette à venir le lendemain au château saluer le baron et la baronne qui désiraient la connaître.

Adélaïde serait volontiers partie à pied sitôt après les grâces; mais Mlle Carmelinde qui n'avait plus douze ans, et qui n'avait jamais foulé que des allées de parc, était lasse de la promenade du matin, et il fallut attendre que les laquais eussent apporté deux chaises dans le vestibule : Hervé, le vieux cocher, qu'on avait gardé en dépit des fâcheux pronostics de Mme Levellec, ayant déclaré qu'il était impossible à un carrosse d'approcher de la ferme.

Tout en cheminant, précédée par Loïc qui servait de guide, et un peu cahotée par ses porteurs, à cause des irrégularités de la route, la petite baronne regardait la campagne, et regrettait fort « l'autre façon d'aller ». Être secouée ainsi, ce n'était pas bien amusant : quelle différence d'avec la promenade du matin, où elle courait librement dans les grandes herbes! Il est vrai qu'on y trouvait des vipères dans les grandes herbes; mais Adélaïde n'y pensait plus. Elle sortait à chaque instant sa jolie tête tantôt à la portière de droite, tantôt à la portière de gauche, émerveillée de tout ce qu'elle voyait; et elle appelait sans cesse Loïc pour lui demander des explications. Le jeune garçon se serait étonné de son ignorance, si son respect pour les maîtres lui eût permis un pareil sentiment; et il fut tout glorieux d'apprendre à la petite baronne que ces grandes nappes d'un blanc de lait ou d'un jaune d'or étaient des champs de blé noir, de choux ou de navets fleuris, ou bien de genêts et d'ajoncs, et que cette belle herbe si haute et si épaisse était du blé! Il lui disait aussi le nom des oiseaux qui chantaient dans les arbres au-dessus de leur tête, et le nom des arbres où chantaient les oiseaux; et Adélaïde était étonnée d'apprendre tant de choses intéressantes d'un petit valet campagnard qui ne savait pas lire. Pour Mlle Carmelinde, elle entretenait son esprit d'une question fort intéressante : à savoir, en quoi les bergers du Tasse et ceux de Guarini différaient des bergers de M. Gessner, et en quoi ils leur ressemblaient.

On arriva à la ferme des Châtaigniers, ainsi nommée d'un beau groupe de ces arbres qui étendaient leur large branchage dans un pré voisin de la maison, et qui fournissaient aux habitants de la ferme une bonne partie de leur nourriture de l'hiver. « Voilà la ferme, mademoiselle! » dit Loïc; et Adélaïde vit devant elle, au bout d'une espèce de cour jonchée d'ajoncs dont les eaux qui ne trouvaient pas à s'écouler étaient en train de faire du fumier, un

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

amas de constructions basses avec des toits de chaume qui descendaient jusqu'au niveau des portes. Une fumée sortait du toit du milieu et indiquait que là devaient vivre des humains; des grognements venaient de la cabane de gauche, des bêlements sortaient de celle de droite, et par derrière de longs mugissements décelaient la demeure des bêtes à cornes. Des poules gloussaient devant la maison, cherchant leur vie dans le fumier; et Cyrus, étendu sur le seuil comme un gardien vigilant, s'y reposait avec la sécurité d'un chien qui a vu tout son troupeau rentrer dans la bergerie.

Les laquais hésitèrent à l'entrée de la cour. « Ah! il faut bien traverser, leur dit d'un ton goguenard Loïc, qui avait pris la précaution de chausser ses gros sabots; il n'y a pas d'autre chemin pour arriver à la maison. » Loïc n'aimait pas ces grands valets de Paris, et il n'était pas fâché de les voir enfoncer leurs beaux souliers à boucles d'argent dans la litière d'ajoncs qui clapotait sous leurs pas. Les laquais prirent leur parti, tout en se disant que Mademoiselle avait une bien étrange idée de venir dans un endroit pareil; et les deux chaises arrivèrent devant la porte de la ferme. Cyrus se dressa debout, et fit entendre un aboiement sonore; puis, reconnaissant ses nouvelles amies, il vint en remuant la queue présenter sa bonne tête aux caresses d'Adélaïde.

A l'appel de Cyrus, Jeannette, qui venait de rentrer avec son troupeau et qui racontait justement à sa famille l'aventure de la matinée, mit la tête à la lucarne qui servait de fenêtre, et, voyant la petite baronne, elle s'élança joyeusement au-devant d'elle. Et pendant que les gens de la ferme, qui l'avaient suivie, se confondaient en protestations de dévouement et de reconnaissance pour une pareille visite, Jeannette, s'apercevant pour la première fois de sa vie qu'un coup de balai pouvait avoir du bon, saisit un balai et fit en un clin d'œil devant la maison une place nette où la petite baronne et sa compagne pussent mettre pied à terre sans danger. Les poules effrayées et chassées par le balai s'enfuirent moitié courant, moitié volant, avec des gloussements précipités et de bruyants battements d'ailes; et Adélaïde entra dans la maison.

Jamais voyageur en lointain pays ne fut plus étonné en entrant dans une hutte de Lapons, dans un wigwam d'Iroquois ou dans une caverne de Guanches, que ne le furent Adélaïde et Mlle Carmelinde à la vue de la demeure qu'habitait avec sa famille le Breton Pierre Gouarhé, tenancier du baron de Kerléonik. Elles comprirent bien qu'elles étaient en pays chrétien, en voyant accrochés à la haute cheminée, au-dessus du fusil du fermier un petit crucifix en fer, une branche de romarin de la dernière fête des Rameaux, et une image de Madame Sainte Anne, patronne de la Bretagne. Mais tout le reste, cette terre battue, inégale sous le pied, qui tenait lieu de parquet et de tapis; ces longs bancs de bois rangés autour de la table et sous la cheminée; ces vessies de porc gonflées d'air, pendues en grappe en haut de la poutre ou plutôt du pilier qui soutenait le toit; ces lits clos, espèces d'armoires dont une coulisse entr'ouverte laissait voir le contenu, des matelas superposés comme dans des tiroirs, tout cela était absolument nouveau pour elles. Les habitants de ce lieu étaient parfaitement assortis à leur habitation: les hommes ressemblaient à Jean et les femmes à Jeannette, avec la jeunesse en moins.

La gouvernante et son élève remarquèrent tout cela peu à peu, car elles commencèrent par ne rien voir du tout, tant la chambre était mal éclairée par une petite fenêtre et par la porte qu'on était obligé de laisser ouverte.

Adélaïde avait envie de pleurer; elle n'aurait jamais cru que les vassaux de son père fussent si pauvres et si mal logés, et l'idée que Jeannette, qui venait de la sauver, vivait ainsi, lui serrait le cœur. Elle avait préparé un petit discours très-bien approprié à la circonstance; mais elle ne put en trouver un mot, tant elle était troublée, et ce fut Mlle Carmelinde qui se chargea d'inviter Jeannette, au nom de la baronne de Kerléonik, à venir le lendemain au château.

Pierre Gouarhé et sa femme Agathe n'en croyaient pas leurs oreilles. Un si grand honneur à leur fille! et pourquoi? pour avoir tué une mauvaise bête d'un coup de sabot? Cela ne valait pas la peine d'en parler, et Monseigneur et Mme la baronne étaient trop bons. Jeannette se rendrait à leur commandement, et la fermière espérait qu'on voudrait bien l'excuser si elle ne se comportait pas comme il fallait, parce qu'elle n'avait jamais hanté que les gens du village.

Adélaïde retrouva la parole pour rassurer la fermière; et elle ajouta qu'à présent qu'elle était reposée (elle s'était assise sur un banc que la bonne femme lui avait proprement essuyé d'un coin de son tablier), elle désirait que Jeannette lui fît voir la ferme et toutes les bêtes qui étaient dedans. Et là-dessus elle se leva et sortit bien vite: la fumée de genêt qui faisait comme un nuage dans la chambre commençait à lui piquer les yeux, et elle avait hâte de revoir le grand jour.

Une fois dehors, elle s'amusa de tout son cœur, et visita tous les coins et recoins, s'étonnant de tout, et finissant par trouver la vraie vie de la campagne beaucoup plus variée et plus intéressante que celle des bergers d'éventail. Elle revit le petit agneau, qui ne fit pas difficulté de se laisser entourer le cou d'un ruban bleu noué d'une belle rosette; elle fit le tour du courtil et admira l'activité des abeilles autour des ruches; elle entra dans l'étable, où elle vit traire une jolie vache tachetée, aux cornes luisantes et aux doux yeux noirs; elle donna un regard aux porcs que Jeannette lui nomma en baissant les yeux et en ajoutant à leur nom la formule « sauf vot'

respect », et elle tomba en extase à la vue des pommiers en fleurs. Elle ne vit point les tourterelles classiques de Chloé et d'Amarante : il n'y en avait pas à la ferme, le seigneur ayant seul droit de pigeonnier ; mais elle vit le beau coq à la crête de corail appeler ses poules pour leur donner les graines qu'elle puisait à pleines poignées de sa petite main dans le tablier de Jeannette, et qu'elle jetait sur l'herbe du courtil ; elle admira son panache vert et le manteau de plumes dorées qu'il secouait comme la crinière d'un lion. Et quel plaisir de voir la bonne couveuse réunir ses poussins, leur chercher des insectes et les poser devant eux en les invitant à manger par un doux gloussement, pendant que les poussins, avides et maladroits, se culbutaient, roulaient les pattes en l'air, se relevaient et picotaient leur provende en pépiant de satisfaction ! Adélaïde put en prendre un dans sa main, et contempler à son aise son petit corps vêtu de duvet jaune, ses yeux noirs et brillants et son petit bec encore transparent. Les tourterelles de Tircis étaient bien oubliées. La mare aux canards l'arrêta longtemps : les canards barbotaient, se poursuivaient, se querellaient, venaient se secouer sur la terre ferme, retournaient à l'eau en se dandinant, faisaient cent culbutes, sans se soucier de la présence de la fille du seigneur.



La petite baronne regardait la campagne. (P. 33, col. 1.)

Adélaïde riait, applaudissait, et trouvait tout cela bien plus joli que la promenade du Cours-la-Reine.

La fermière vint l'arracher à sa contemplation en demandant timidement « si Mademoiselle ne voudrait point manger ». Mademoiselle n'y pensait pas ; mais elle se découvrit tout à coup une faim de loup et elle rentra vite à la ferme.

Agathe Gouarhé avait fait de son mieux ; elle avait porté une table sous un des pommiers fleuris et avait étendu un linge blanc dessus, se rappelant qu'elle avait vu quelque chose de semblable un jour qu'elle était entrée dans la salle à manger du château. Mlle Carmelinde et Adélaïde trouvèrent sur cette nappe rustique deux assiettes de faïence à fleurs, le trésor de la famille, qui mangeait habituellement dans des écuelles de bois, et on leur servit du lait qu'elles avaient vu traire, de la crème, du caillé, et des crêpes exquises, que la fermière avait faites avec un peu de farine de froment qu'elle tenait en réserve pour les jours de fête : aucune fête ne pouvait valoir celle de ce jour-là. Le pain pouvait passer pour frais, puisqu'il n'avait encore que huit jours ; mais les deux dames le trouvèrent pourtant trop dur et d'une couleur qui les étonna ; elles se rabattirent sur les crêpes, qu'elles arrosèrent de cidre doux. Adélaïde se serait arrangée de cet ordinaire-là, à condition toutefois de ne pas s'habiller

comme Jeannette, de ne pas demeurer dans une maison pareille et d'avoir du pain blanc. Mais tout le reste la charmait, et ce fut en soupirant qu'elle s'arracha aux délices de la ferme pour remonter dans sa chaise. « Viens de bonne heure demain, tout de suite après le dîner, cria-t-elle encore à Jeannette quand ses porteurs se furent mis en marche; je tâcherai de t'amuser, moi aussi, n'oublie pas de venir. » La recommandation était inutile : Jeannette n'avait nulle envie de manquer au rendez-vous.

Comme la petite baronne disparaissait d'un côté, Jean arrivait de l'autre. Il était chargé d'une commission de son père pour Gouarhé, et quoiqu'il conservât un peu d'humeur contre Jeannette, il n'aurait pas été fâché de faire sa paix avec elle. Mais il en fut pour ses bonnes intentions : Jeannette ne le remarqua seulement pas. Elle était occupée à tirer du bahut ses habits des « bonnes fêtes » pour voir s'il n'y manquerait rien pour faire la brave le lendemain. Elle ne parla donc pas à Jean, mais la fermière parla pour deux, et elle aurait mieux fait de se taire. Il fallut que Jean écoutât le récit de toute la visite de la « demoiselle » et subit son éloge, qui ne l'amusait pas du tout. La fermière lui apprit ensuite avec orgueil que la demoiselle, qui n'était point fière, était venue exprès pour inviter Jeannette à aller au château le lendemain. Jean n'en entendit pas davantage; il haussa les épaules, et reprenant son bâton qu'il avait déposé dans un coin : « Vous avez perdu l'esprit, tous tant que vous êtes, dit-il, d'aller jeter Jeannette dans la gueule du loup! Elle est déjà à moitié folle depuis hier, pour avoir vu passer des carrosses : qu'est-ce que ce sera quand elle sera restée toute la journée avec ces chambrières et ces laquais qui mettent de la farine dans leurs cheveux? Ce ne sera plus Jeannette, ça ne sera plus qu'une soubrette! »

Et sur ce mot, qu'il lançait à sa cousine comme une suprême injure, Jean enfonça son grand chapeau sur sa tête et partit à grandes enjambées sans se retourner.



VI

Jeannette au château.

La colère de Jean fut jugée d'une façon très-différente par les divers habitants de la ferme des Châtaigniers. Jeannette n'en fit pas grand cas. Elle s'empressait à savonner sa coiffe et sa collerette des grands jours et n'avait pas le loisir de penser à Jean. La fermière trouva, et dit tout haut, que Jean était un brutal et un imbécile incapable de comprendre quel grand honneur Monseigneur et Mme la baronne faisaient à la famille en mandant Jeannette chez eux.

Pierre Gouarhé, qui n'était pas aussi éperdu de vanité que sa femme, ne dit rien du tout, et sentit bien au fond de son cœur quelque crainte que cela ne tournât mal; mais il espérait que Jeannette lui ferait obtenir une diminution dans son fermage, et des exemptions de corvées et d'autres servitudes, et, ma foi! on avait tant de peine à vivre! il fallait prendre le bien sans trop regarder d'où il venait.

La plus raisonnable de la maison, celle qui partageait en secret les craintes de Jean, c'était Gothon, la servante de la ferme. Entrée toute petite au service des Gouarhé, Gothon s'était attachée à eux et les aimait comme sa famille; elle aimait surtout Jeannette, qu'elle avait vue naître et qu'elle avait élevée « au petit pot », comme on dit dans les campagnes, parce que sa mère ne pouvait pas la nourrir. Nulle autre que Gothon n'avait jamais enveloppé Jeannette dans ses langes, nulle autre ne lui avait fait boire du lait tiède de la meilleure vache, nulle autre ne lui avait préparé sa soupe et sa bouillie, et ne lui avait appris à se tenir sur ses jambes, à parler et à dire sa prière : Jeannette était presque autant la fille de Gothon que celle d'Agathe Gouarhé.

Gothon connaissait tous les projets de la famille, et elle approuvait beaucoup que Pierre Gouarhé et son cousin Yvon, le père de Jean, se fussent promis de marier ensemble leurs deux enfants (avec l'agrément de Monseigneur) quand ils seraient en âge. Elle tenait Jean pour un brave garçon, honnête et laborieux, franc et courageux, juste ce qu'il fallait pour faire le bonheur d'une femme raisonnable qui tiendrait à la prospérité de sa maison. Les barons de Kerléonik étaient de bons seigneurs; ils ne pressuraient point leurs tenanciers, et ils les gardaient de père en fils tant que duraient les familles. Jean avait donc toute chance de remplacer son père à Kerentré, petite ferme dont les champs touchaient à ceux des Châtaigniers; et Jeannette serait très-heureuse là et ne quitterait presque pas sa famille. Pourvu qu'elle ne se mît pas en tête des idées de la ville, en allant trop souvent au château! Car Gothon prévoyait que la petite baronne l'y ferait venir plus d'une fois, si elle se prenait de goût pour Jeannette, comme cela en avait l'air. Aussi Gothon resta un peu soucieuse ce jour-là. Cela ne l'empêcha pourtant pas de repasser la coiffe de la petite fille et de lui plisser sa collerette, ni de lui cirer ses souliers ronds jusqu'à ce qu'on pût s'y mirer; elle ne voulait pas que sa Jeannette se plût trop avec le monde du château, mais elle voulait que le monde du château trouvât Jeannette gentille.

Le lendemain M. le baron et Mme la baronne de

Kerléonik achevaient à peine leur dîner, lorsque Jeannette, à la fois timide et résolue, arriva au château. Les valets avaient été prévenus, et la petite fille fut introduite par un des grands laquais poudrés, puis conduite par une des soubrettes, objets de son admiration, dans le boudoir de Mme la baronne.

Mme la baronne était là, et M. le baron y était aussi; et l'héritier des Kerléonik, vêtu d'une longue robe toute brodée, essayait ses premiers pas sous la surveillance de sa berceuse; car Mme la baronne, qui se piquait d'être « sensible », avait suivi la nouvelle mode prêchée par M. Rousseau, citoyen de Genève; elle avait nourri elle-même son fils et le faisait élever sous ses yeux. Au moment où Jeannette entra, Adélaïde, qui la guettait, accourut, et Mlle Carmelinde la suivit. Jeannette, rassurée par la vue de deux visages de connaissance, fit sa plus belle révérence, et s'avança pour venir baiser la main de Mme la baronne. Celle-ci lui sourit.

« C'est donc toi, lui dit-elle, ma brave petite, qui te bats avec les serpents? J'ai voulu te remercier moi-même, et te charger de dire à tes parents, de ma part et de celle de M. le baron, qu'ils ne soient pas en peine de ton avenir; nous nous en occuperons. Pour aujourd'hui, ma fille se chargera de t'amuser et de causer avec toi, pour savoir ce qui te ferait plaisir.

— Et tu diras à ton père, ma petite, ajouta le baron, qu'il s'entende avec le régisseur pour son fermage : s'il a quelque chose à demander, c'est accordé d'avance. Je préviendrai le régisseur. »

Jeannette, toute confuse, et plus joyeuse encore, remercia de son mieux, et suivit Adélaïde. Mais comme la chambre était grande et qu'on se mit à parler d'elle dès qu'elle eut le dos tourné, elle put, avant d'arriver à la porte, entendre le baron qui disait : « Charmante, en vérité; de beaux yeux, une jolie tournure... ces paysannes bretonnes valent bien les poupées qu'on admire à Paris. » La baronne lui répondit par l'éloge du costume de Jeannette; et la petite fille éprouva de leurs louanges autant d'étonnement que de plaisir. Pour elle, la beauté, c'était une peau blanche et un attifement à la mode de la ville, et les paroles du baron lui semblèrent bien extraordinaires.



Jeannette se demandait si tout cela était bien vrai. (P. 38, col. 1.)

Elle n'eut pas le loisir d'y songer longtemps. Adélaïde l'avait prise par la main et l'entraînait à travers les vastes appartements. Jeannette se laissait faire comme dans un rêve, effrayée de fouler aux pieds ces beaux tapis moelleux comme la mousse des bois, et n'osant pas résister à la petite baronne. Elle s'arrêta pourtant, stupéfaite, en voyant en face d'elle une fille de son âge, mise comme elle. Y avait-il donc au château une autre paysanne du village? Et comment se faisait-il que Jeannette ne la connût point? Elle ne put contenir sa curiosité, et, montrant la nouvelle venue, qui étendit aussitôt son doigt vers elle :

« Oh! dit-elle, qui est celle-là? »

Adélaïde éclata de rire.

« Mais c'est toi, celle-là! Tu ne te reconnais pas? Est-ce que tu ne t'es jamais regardée dans un miroir?

— Un miroir? » répéta Jeannette en levant vers Adélaïde ses yeux étonnés. Mlle Carmelinde vint à son secours.

« Vous savez bien, Adélaïde, que nous n'avons pas vu de miroir à la ferme; cette enfant ne sait même pas ce que c'est, elle ne s'est jamais mirée que dans le ruisseau. »

Jeannette comprit. Elle s'était mirée plus d'une fois dans le ruisseau, quand elle allait conduire son troupeau dans la prairie qu'il traversait; mais c'était sa figure de bergère qu'elle y avait vue, et elle ne se connaissait pas du tout dans son accoutrement des jours de fête. Elle se voyait maintenant de la tête aux pieds dans la grande glace, avec sa brune figure encadrée dans les ailes blanches de sa coiffe, ses cheveux bien peignés qui s'étalaient sur son front en deux légers bandeaux, ses yeux noirs qui brillaient dans l'ombre transparente de l'étoffe, sa collerette plissée entourant son cou, son corsage de drap noir échancré sur la poitrine, son tablier orné d'une broderie aux vives couleurs, sa jupe rayée et ses bas de laine bleue; et elle ne s'étonnait plus tant de l'avis exprimé par le baron. « C'est moi ça! dit-elle avec une joie naïve.

— Eh! oui, c'est toi! T'es-tu assez regardée? Viens, nous avons encore bien des choses à voir dans le château, si cela t'amuse. Je te donnerai un miroir quand tu t'en iras, sois tranquille. »

Elle promena la petite paysanne dans les beaux

salons, dans la galerie des chevaliers, où Jeannette trembla en se voyant entourée de ces hommes de fer dont on racontait aux veillées de si terribles histoires ; elle ne voulait pas croire qu'ils n'habitaient plus leurs armures. Elle aima mieux la galerie des portraits, où l'on voyait dans de vieux cadres dorés de si belles dames et de si brillants seigneurs ; la chapelle du château lui parut bien plus belle que l'église du village ; et quand, à la fin de leur tournée, les deux petites filles entrèrent dans la chambre d'Adélaïde pour s'y reposer, Jeannette était comme grisée par tout ce qu'elle avait vu, et elle faisait cent questions sur chaque chose, avec une verve qui divertissait extrêmement sa compagne.

Et la collation! Car Adélaïde, en reconnaissance des crêpes et du lait de la ferme, avait commandé une collation dans son appartement. Jeannette ne savait plus où elle était. Devant elle, une table couverte d'objets brillants, or, argent, cristaux, contenant des mets délicieux dont rien de ce qu'elle connaissait n'avait pu lui donner idée ; dans la chambre, glissant sans bruit sur le tapis comme des ombres, les grands laquais poudrés, portant et emportant des plats; et auprès d'elle une des brillantes soubrettes, la servant, lui versant à boire, et quelle liqueur! Ce n'était pas du cidre, assurément. Jeannette se demandait si tout cela était bien vrai ; elle avait ouï raconter aux veillées des aventures qui ressemblaient à la sienne, mais c'était toujours dans des rêves qu'elles se passaient, et les gens à qui elles arrivaient se réveillaient tout d'un coup au plus beau moment et se trouvaient tout seuls au milieu de la nuit dans quelque lieu effrayant. Et Jeannette avait grand'peur de se réveiller au beau milieu de la lande des Pierres longues.

La collation était finie, et les valets emportaient la table. « Viens voir mes joujoux, à présent, » dit Adélaïde. Et elle étala sur le tapis tout ce qu'elle avait apporté d'amusant à Kerléonik. Jeannette ne comprenait pas tout; mais ce qui mit le comble à ses émotions de la journée, ce fut la vue de Chloris dans son galant costume. Jeannette avait eu des poupées dans son enfance ; elle s'en était même fait avec des chiffons, et son imagination avait dû les parer de toutes les grâces ; mais celle-ci, qui paraissait vivante, était-ce bien une poupée, ou n'était-ce pas plutôt quelqu'une de ces petites fées qui habitent sous la terre dans des palais d'or et de diamant! Jeannette n'osait pas la toucher.

« C'est ma dernière poupée, lui disait Adélaïde, c'est une poupée à la mode, elle est habillée en bergère ; vois son agneau blanc.

— En bergère? oh! mademoiselle, les bergères ne sont pas comme celle-là!

— Si, dans les livres ; il y a une quantité d'histoires très-jolies, où on ne voit que des bergers et des bergères; et les images montrent les bergères toutes pareilles à Chloris. C'est Chloris qu'elle s'appelle, la poupée : il y a beaucoup de bergères qui s'appellent Chloris. »

Jeannette secoua la tête comme pour protester, mais elle pensa en elle-même que Chloris était un bien beau nom. Elle écouta bouche béante plusieurs histoires de bergers et de bergères qu'Adélaïde lui contait tout en lui montrant comment on habillait et déshabillait Chloris, et elle avait complétement la cervelle à l'envers quand la baronne vint voir ce que faisait sa fille, et avertit qu'il était temps que Jeannette retournât à la ferme.

Adélaïde prit sa mère à part et lui parla tout bas. Enfin la baronne dit : « Eh bien, j'y consens ! » et Adélaïde s'avança d'un air joyeux vers Jeannette, qui attendait debout au milieu de la chambre, les yeux fixés sur Chloris dont elle ne pouvait les détacher.

« Tiens ! dit-elle à Jeannette, prends Chloris. Je cherchais quelque chose qui te fît plaisir, et je suis sûre que j'ai trouvé; emporte-la pour t'amuser chez toi; je te la donne, pour toujours, entends-tu? »

Elle avait besoin de le répéter, car Jeannette ne pouvait croire à un si grand bonheur; il fallut que la baronne confirmât les paroles de sa fille. On coucha Chloris dans la boîte qui contenait ses toilettes de rechange; et Jeannette l'emporta comme un trésor.

C'est ainsi qu'une bergère de trumeau fut introduite dans la ferme des Châtaigniers.

A suivre. Mme COLOMB.



LES FOURRURES[1]

Rien de plus ancien que l'usage de la pelleterie. L'homme fut chasseur dès l'époque la plus lointaine ; et, à dater de sa première chasse heureuse, il se servit de la robe de ses victimes; elle fut son premier vêtement, sa première tente. Sa femme en fit le premier berceau, le premier linceul, puis la première marmite : aujourd'hui encore le Hottentot, certains Peaux-Rouges et le Mongol en voyage, écorchent la bête, font un sac de la dépouille, y mettent la chair désossée, la quantité d'eau voulue, et successivement des pierres rougies qui font cuire la viande ; le bouillon est, dit-on, parfait.

1. Suite. — Voy. vol VIII, page 399.

Quand la tribu fut pastorale, les peaux de moutons abondèrent ; on les superposa pour avoir une couche plus épaisse, on plaça des toisons entre les feuillets de ces lits moelleux ; et l'on vit se former cette agglomération des mèches laineuses qu'on avait déjà observée au flanc des brebis. L'idée vint d'accroître l'effet reconnu, en foulant cette masse de laine, et le feutre se trouva découvert. Des mèches plus ou moins longues, roulées pendant l'opération, formaient des cordelettes ; ce fut remarqué ; on eut dès lors un procédé de filage.

Combien fallut-il d'années pour arriver au tissu ? Nous l'ignorons ; mais dès qu'il y eut une étoffe, elle devint le signe d'un état supérieur ; et la pelleterie dédaignée disparaissait du vestiaire des riches, lorsque la conquête de pays lointains la remit bien en cour : les vaincus des tribus sauvages, n'ayant pas autre chose, payèrent la taxe en dépouilles d'animaux. Ces dépouilles étaient rares, le chef de l'empire en fit décorer ses vêtements ; et comme elles représentaient l'imposition du tribut, qui est de droit régalien, elles devinrent le symbole de la puissance. Il y eut alors dans la pelleterie deux classes séparées par un abîme : la peau de bête, caractère de sauvagerie ; et la fourrure, luxe des états policés.



Costume à fourrures à la mode de 1488. (P. 40, col. 2.)

Les siècles passèrent, l'étoffe se répandit de plus en plus. Lorsque les Francs arrivèrent dans la Gaule où régnaient les modes romaines, ils prirent la robe flottante, et remplacèrent par les bandelettes de pourpre les lanières poilues qui retenaient leur chevelure. Toutefois, le costume national qui avait fait donner à leurs chefs le nom de *reges pelliti*, dut reparaître dans certaines circonstances ; d'ailleurs les rudes hivers rendaient la peau de loup, la peau de bique ou de renard, précieuses comme habit de chasse. Or, la conquête fait de la chasse un privilége ; et la marque d'une prérogative est toujours bien portée.

Les Gallo-Romains, qui devinrent les convives des rois barbares, reprirent donc la pelleterie, à l'exemple du maître. Mais, quand on a porté des habits ruisselants d'or, des tuniques brodées de perles, on ne veut plus d'un vêtement grossier ; et l'on rechercha les pelleteries fines qui furent comptées parmi les richesses des grands. En parlant du pillage de la maison d'Ebérulf, ce chambellan sur lequel Frédégonde fit retomber le meurtre de Chilpéric, Grégoire de Tours n'oublie pas de citer les fourrures parmi les objets précieux dont ladite demeure était pleine.

Sous Pépin le Bref, l'expédition d'Italie ouvrit au luxe des horizons nouveaux ; et les élégants compliquèrent leurs habits dorés d'une garniture de marte, de petit-gris ou d'hermine. Les guerres en Pannonie, les grandes chasses du règne suivant développèrent le goût des fourrures. Charlemagne s'inquiéta de ces folies croissantes et défendit d'acheter un vêtement fourré d'une valeur de plus de trente sous. L'amende qui frappait le délinquant n'eut d'autre effet que de rendre l'habit plus dispendieux. La loi tomba en désuétude ; Louis le Débonnaire la rétablit, mais n'eut pas plus de succès ; il vit même un nouvel emploi de la matière dont il voulait restreindre l'usage. Sous son règne, les grands cheveux disparurent ; on les rogna d'abord par devant, puis au-dessus des oreilles, et l'on n'en garda bientôt qu'une petite calotte. Il en résulta que le bonnet fut complétement fourré. La cour eut un roi chauve : le bonnet s'allongea, couvrit la nuque, devint l'aumusse et prit une importance qu'il a gardée plus de neuf cents ans.

Arrivèrent les croisades ; la vue des belles pelisses orientales fit grandir la mode des fourrures. Autant

de castels, autant de cours où se déploya le manteau de vair ou d'hermine. La jupe se fit traînante et fut garnie comme le manteau. Il y eut de la fourrure partout, sous le drap d'or de la cotte d'armes, sous les surplis des gens d'église. Elle entra dans le blason, et les livrées la multiplièrent: jusqu'au cheval, dont la housse fut à la fourrure du maître.

Lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte, Louis IX déposa le menu vair et la marte, en signe d'humilité. Revenu en France, il continua de s'en abstenir, autant par économie que par mortification; le succès de la fourrure n'en alla pas moins toujours croissant. Les manches descendirent jusqu'à terre pour étaler plus d'hermine; le surcot devint flottant pour en absorber d'avantage; il se releva pour qu'on vît la cotte brochée et fourrée; il se fendit au-dessus des hanches, et ce fut un prétexte à *passe-poil;* le mot nous est resté, pour des bordures toutes différentes.

La roture rivalisait avec la noblesse; c'était un grand scandale. Adjuré par l'Église d'y mettre un terme, Philippe le Bel décréta que, dorénavant, bourgeois et bourgeoises ne pourraient porter ni marte, ni petit-gris, ni hermine. Ces parures n'en furent que plus recherchées, et la passion maudite arriva à la frénésie. Sous Charles V la houppelande fourrée acquit tant d'importance qu'il y eut des écus d'or à son effigie, et qu'elle se légua à des fils de grands seigneurs. A cette époque, le duc de Berry faisait acheter, d'une seule commande, 9 870 ventres de petit-gris, et en employait deux mille pour un simple surcot.

Tout à coup la houppelande et le mantel furent doublés de velours et de satin: la fourrure manquait. Non-seulement l'Angleterre avait fait comme nous; mais évêques et palatins, bourgeois des Flandres, marchands et burgraves, hospodars et grands-ducs, tous avaient contribué à la disette; et, malgré son énormité, leur consommation était peu de chose relativement à celle de l'Asie. Marco Polo, un Vénitien qui passa dix-sept ans auprès de Koubilaï, petit-fils de Gengis-Khan et empereur de Chine, rapporte qu'à l'époque des grandes chasses ce souverain était suivi d'une tente où pouvaient tenir dix mille soldats, sans compter les seigneurs et les officiers de la cour. Attenant à celle-ci, il y avait une autre tente où se donnaient les audiences; encore une autre qui formait la chambre de Koubilaï; puis un grand nombre pour tous les dignitaires. Chacune de ces immenses salles était couverte de peaux de tigre et tapissée à l'intérieur d'hermine et de zibeline, jusque dans les moindres coins. Ajoutez à ces tentures ce qui entrait dans le costume des gens de cette ville volante, et vous comprendrez que l'hermine et la marte aient pu manquer aux Français de 1420. Cependant sous Charles VII les caravanes de Jacques Cœur surent trouver de riches fourrures, qui ornèrent le damas rouge broché d'argent, le satin bleu losangé d'or et autres belles étoffes. La traîne, déjà si longue et si gênante, exigea deux porte-queue; sa bordure monta jusqu'à mi-jambe; et les manches, devenues collantes, furent bordées comme la jupe. Très-élevée tout d'abord, cette manchette s'allongea, couvrit les mains, les dépassa et fut l'origine du manchon, ce petit meuble qu'il faut avoir désiré pour en connaître le prix.

Sévèrement banni par Louis XI, le luxe reparut sous les deux règnes suivants, et la fourrure eut encore de beaux jours. Mais Louis XII ayant épousé une très-jeune femme, les habitudes changèrent, les vêtements sérieux passèrent de mode et la loi de 1549, qui essaya d'arrêter les débordements du luxe, ne parle pas des habits fourrés.

Toutefois, déchue comme objet de toilette, la fourrure n'en conservait pas moins son rôle honorifique: le manteau royal, celui des ducs et des pairs, le blason, la Chambre des comptes, le Parlement et l'Université avaient gardé l'hermine; les avocats l'avaient prise, les greffiers, les notaires, voire des clercs de greffe et jusqu'au plus mince bachelier. Enfin l'aumusse était le signe du canonicat.

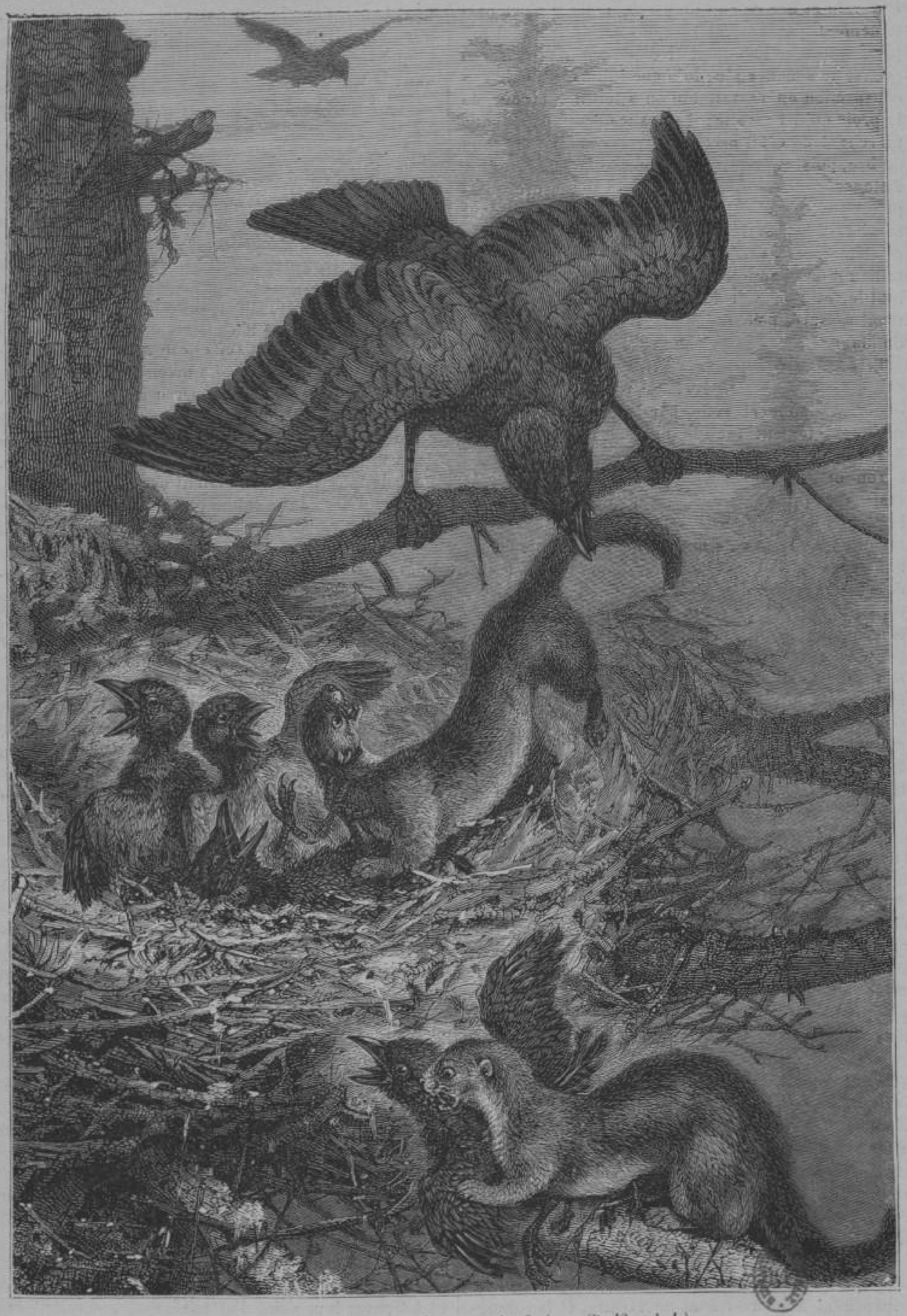
A suivre. Mme Henriette Loreau.

LE CORBEAU

Il n'est guère d'espèces d'oiseaux plus répandues sur toute la surface du globe que la grande famille des corvidées. Il n'en est guère aussi de plus utiles, car tous les membres de cette famille: corbeaux, corneilles, freux, choucas, etc., sont les plus voraces des animaux; leur appétit insatiable, qui ne dédaigne aucune espèce de nourriture, en fait des agents sanitaires précieux. Tout est pâture pour ces oiseaux: les vers, les insectes, les mulots, les rats et toutes les matières animales en décomposition.

Le corbeau noir, *Corvus corax*, est le plus important représentant de cette famille. Comme son nom l'indique, sa livrée est complétement noire; elle offre cependant, par place, de beaux reflets métalliques, qui, rouges ou bleuâtres sur le dos, deviennent d'un vert bronzé sur la poitrine. Son bec noir, long et robuste, est légèrement recourbé à l'extrémité et présente sur les côtés des bords tranchants. Ses ailes longues et pointues, garnies de pennes dures et serrées, et sa queue égale et arrondie lui donnent un vol lourd, mais cependant rapide et d'une persistance qu'égalent peu d'oiseaux. Enfin ses pieds se terminent par des doigts longs et déliés, qui lui permettent de saisir et même de dépecer sa proie.

La Fontaine, et, avant et après lui, bien d'autres fabulistes, ont pris le corbeau comme le type de la sottise et de la vanité. Monsieur du Corbeau est peut-



Corbeaux défendant leurs petits contre des fouines. (P. 42, col 1.)

être vain et fier de son plumage, mais il n'est certainement pas sot, et bien fin serait l'animal qui parviendrait à le duper. Il n'est pas d'oiseau qui pousse la défiance plus loin que lui. Avec quelle circonspection on le voit toujours tourner autour de la proie qu'il convoite; il s'avance de quelques pas, marchant de côté, prêt à s'envoler, donne un coup de bec, puis, comme effrayé de son audace, saute à distance, regarde de nouveau et ne se rassure qu'après plusieurs répétitions de ce manége. Cependant son intelligence fait qu'il ne s'effraie guère de dangers imaginaires. L'épouvantail qu'on aura placé au milieu d'un champ pour l'éloigner devient bien vite inutile, et l'on voit l'audacieux oiseau, complétement rassuré, picoter jusque sous les bras flottants du mannequin.

Pris jeune, le corbeau s'apprivoise facilement et est susceptible d'une certaine éducation. Sa voix, quoique rauque et rude, parvient à imiter plus ou moins exactement la voix humaine, les cris des chiens, des chats, des oiseaux domestiques. Il s'attache à son maître et sait reconnaître les habitués de la maison. Comme la pie, il a la manie de cacher tous les petits objets brillants qu'il rencontre : pièces de monnaie, morceaux de métal, ustensiles de ménage. Son repas est-il trop abondant, il en met les restes de côté, sait les dissimuler adroitement dans les coins, sous des chiffons ou des pierres. Enfin le corbeau apprivoisé n'abuse pas de la liberté qu'on lui laisse et se contente de voleter autour de la maison, sans s'éloigner, ni essayer de rejoindre ses semblables.

Les corbeaux noirs vivent généralement par paire et leur union se prolonge souvent pendant toute la durée de l'existence. Ils font leur nid tantôt dans les crevasses des rochers ou dans les ruines abandonnées, tantôt au sommet des grands arbres. Le nid, qui est toujours très-grand, est formé extérieurement de racines et de branches entrelacées; l'intérieur est revêtu d'une épaisse couche de mousse. La femelle pond, vers le mois de mars, cinq ou six œufs d'une nuance vert-bleuâtre, sur laquelle se détachent des points et des lignes brunes. Pendant l'incubation, qui dure trois semaines, le mâle partage les fatigues de sa compagne, la remplace sur les œufs, va chercher sa nourriture et veille à sa sécurité.

Dès que les petits sont éclos, les parents les veillent avec une sollicitude touchante, leur choisissant les mets les plus appropriés à leur jeune estomac. Ils les défendent avec un grand courage contre toute attaque, même contre les dénicheurs qu'ils mettent en fuite à coups de bec. Ils n'hésitent pas non plus à se mesurer avec des ravisseurs plus redoutables encore, fouines et belettes, qui sont très-friandes de jeunes oiseaux.

Pendant quelques mois les parents emmènent leurs petits avec eux dans leurs excursions, leur apprennent à trouver leur nourriture, et les ramènent le soir dans le nid paternel. Ce n'est que lorsque l'éducation est complète que la famille se sépare et que les jeunes vont s'installer pour leur compte dans le voisinage.

Th. Lally.

UN GRAND INVENTEUR DE DIX ANS

La machine à vapeur doit à un enfant de dix ans un de ses principaux perfectionnements.

C'était dans un temps où elle ne servait encore qu'à épuiser l'eau des mines. La machine en usage était celle à laquelle un ouvrier serrurier de Darmouth, Newcomen, a donné son nom. C'était la machine atmosphérique. Le piston montait sous la poussée de la vapeur et descendait sous la pression de l'air. Pour le faire monter, il fallait ouvrir le robinet de vapeur et fermer le robinet d'eau de condensation; pour le faire descendre, c'est le contraire qu'il fallait faire. Or, telle était l'imperfection du futur moteur universel, que toutes ces manœuvres s'opéraient à la main !

En 1713, un enfant, du nom de Humphrey Potter, était chargé de cette triste besogne. C'était un dur maître à servir qu'une telle machine. Impossible de s'en éloigner pendant une minute; à peine était-il permis d'en détacher les yeux. « Allons, vite, petit Potter, ouvre ce robinet et ferme celui-ci. Allons, allons, petit Potter, dépêche-toi d'ouvrir celui que tu as fermé, et de fermer celui que tu as ouvert. Vite, vite, vite, petit Potter, recommence ce que tu viens de faire et continue toujours, toujours, toujours, et ne va pas t'endormir ; car si tu t'endors, la machine éclatera, et tu seras tué, mon petit ! » Et le malheureux enfant ouvrait et fermait, fermait et ouvrait les robinets, sans relâche, dix à douze fois par minute, six cents fois par heure, six mille fois par journée de dix heures !

Tout en faisant ce travail abrutissant, Humphrey Potter se disait : « Voyez-vous cette grande machine qui a besoin qu'on lui ouvre et qu'on lui ferme ses robinets ! Est-ce qu'elle ne pourrait pas se servir elle-même ? » Et comme il s'était rendu un compte très-exact du jeu de la machine, un jour la réponse lui vint :

« Oui ! elle pourrait se servir elle-même au moyen de ficelles de longueur convenable attachées aux robinets et au balancier qui, en s'élevant et en s'abaissant, tirerait tantôt l'une, tantôt l'autre. » Comme son cœur dut battre à cette pensée ! Et vite il essaye.

Ce ne fut sans doute pas du premier coup qu'il réussit à donner leur vraie longueur aux ficelles et à trouver leur point d'attache. Enfin, victoire ! la

machine allait toute seule et Potter pouvait aller jouer.

Dès que cette jolie invention fut connue, tous les mécaniciens la mirent à profit, car non-seulement la machine marchait seule, mais encore elle marchait plus vite que par le passé, et le piston montait quinze fois par minute, au lieu de dix ou douze fois.

Le principe en est resté ; seulement les robinets de Newcomen et les ficelles de Humphrey Potter sont maintenant remplacées par ce qu'on nomme les *tiroirs*.

Cet ingénieux enfant n'est pas seul de son espèce. Ce sont, dit-on, les enfants du lunetier de Middelbourg, Jean Lippershey, qui, en jouant dans la boutique de leur père, s'avisèrent les premiers de regarder au travers de deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave ; ces deux verres s'étant trouvés à la distance convenable montrèrent le coq du clocher grossi ou notablement rapproché : la lunette était trouvée.

Enfin, et pour ne pas trop multiplier les exemples, le savant naturaliste M. F. Lecoq, mort récemment, était un enfant lorsqu'il fit la belle découverte de la nidification de ce petit poisson nommé vulgairement *savetier* et savamment *épinoche*.

VICTOR MEUNIER.

LA HARPE DU PIFFERARO

I

Une vente à la place Maubert.

Il existe à Paris bon nombre de petits rentiers célibataires dont le revenu, sans constituer une fortune, suffit pourtant assez amplement à leurs besoins pour les soustraire à l'obligation de se créer des ressources par leur travail. La plupart d'entre eux, désœuvrés, ne sachant comment employer leur temps, passent leurs journées à flâner, à observer quand ils sont observateurs, à bouquiner ou à collectionner quand ils ont la manie des livres ou des collections. Quelques-uns emploient leurs économies à soulager une partie des misères qu'ils rencontrent sur leur chemin. C'est là une manie qui fait leur éloge. Si tous ceux à qui leur position permet de réaliser des économies en étaient atteints, ce serait fort heureux pour les pauvres gens.

Le rentier célibataire qui nous a amenés à faire ces réflexions était en même temps flâneur, observateur, et possédé de la manie de bienfaisance dont nous parlions plus haut ; seulement, la bienfaisance chez lui était accompagnée parfois d'un brin de curiosité. Dame, que voulez-vous ? on n'est point parfait, tant de gens sont curieux sans être bienfaisants — voire même en étant tout le contraire — qu'on peut bien pardonner un peu de curiosité à ceux chez qui ce défaut est accompagné d'un sentiment d'intérêt et de vive sympathie pour les souffrances d'autrui.

La curiosité de notre héros l'entraînait souvent dans des aventures assez originales, qu'il racontait à ses amis.

C'est ainsi que l'histoire de la harpe du pifferaro est venue à notre connaissance.

Pour n'y rien changer, nous allons laisser la parole au narrateur, sous la dictée duquel nous avons écrit ce récit, et qui s'exprime en ces termes :

C'était au mois de février dernier, par une de ces journées demi-tièdes, demi-pluvieuses, pendant lesquelles les dernières tristesses de l'hiver semblent lutter contre les premiers sourires du printemps. Après avoir parcouru une partie du boulevard Saint-Michel, après m'être arrêté un certain temps à contempler les restes du palais assez improprement nommé depuis le ve siècle *Thermes de Julien*, dont l'origine, suivant des autorités respectables, remonte à l'empereur Constance Chlore, je suivis la rue des Écoles.

Tout en songeant au néant des choses de ce monde et comparant par la pensée les magnificences d'autrefois aux ruines d'aujourd'hui, l'unique salle voûtée, seul reste de tant de splendeur, à « ce palais des rois » chanté par les poëtes, « dont les cimes s'élèvent jusqu'aux nues et dont les fondements atteignent l'empire des morts », j'arrivai, presque sans m'en apercevoir, tout au bout de la rue, à peu de distance de la place Maubert.

A ma gauche j'aperçus un groupe de gens assemblés devant une grande porte ouverte, aux deux côtés de laquelle les murailles disparaissaient sous d'innombrables affiches.

Curieux par nature et par habitude, je m'approchai : les affiches annonçaient la vente de différents objets que leurs propriétaires n'avaient pas dégagés du Mont-de-Piété dans les délais prescrits.

A en juger par l'apparence des acheteurs qui entraient dans la maison, on ne devait pas vendre là des objets de luxe ni même de grande valeur. Je suivis deux hommes pauvrement vêtus et j'entrai dans une cour où l'on voyait entassés sous un hangar une foule d'objets hors de service, de vieux coffres, des meubles boiteux, des matelas éventrés et laissant apparaître l'étoupe dont ils étaient remplis, des ustensiles de cuisine aux trois quarts brisés. C'était la misère sous son aspect le plus navrant. Tout à l'heure, en contemplant les ruines faites par les siècles, mon imagination évoquait les splendeurs des temps passés. Maintenant, en présence de ces ruines faites par la misère, le vice ou la maladie, je me demandais, le cœur serré, combien de douleurs des âmes humaines avaient dû supporter avant que ces tristes épaves vinssent

grossir le nombre des objets destinés à être vendus là; quelles tragédies lamentables ou hideuses avaient eu pour témoins silencieux ces misérables débris?

Je pénétrai dans la salle de vente, encombrée d'une foule de gens. La plupart d'entre eux prirent une expression farouche en voyant entrer un « bourgeois » dont le costume, qui aurait été trouvé mesquin partout ailleurs, représentait l'idéal du luxe et de l'élégance dans cette triste salle où la misère et le désespoir semblaient s'être donné rendez-vous.

J'ai vu parfois des ventes à l'hôtel Drouot, mais les moins brillantes même de ces ventes ne peuvent donner une idée du singulier spectacle, pittoresque dans son réalisme poignant, auquel il m'était donné d'assister.

Là, rien qui pût exciter la convoitise des acheteurs : des murailles nues, pas un meuble, pas un rideau exposé; seulement des monceaux de chiffons, de vieux papiers, des planches, quelques outils en mauvais état, et autour de la grande table placée au milieu de la salle, une dizaine d'hommes à figures sinistres, s'injuriant ou échangeant des lazzis avec le crieur public.

Le crieur et le commissaire-priseur lui-même n'avaient point ici les mêmes allures qu'à la salle Drouot. Ils connaissaient leurs clients et savaient que les façons administratives en usage dans les autres ventes seraient vues par eux d'un mauvais œil. Ici, tout en faisant comme « en famille », on enchérissait par cinq centimes, dix centimes à la fois, et les émotions n'en étaient pas moins poignantes : au contraire.

Il y avait quelques femmes dans l'assemblée, pauvres créatures accourues là dans l'espoir d'y trouver à bas prix une robe un peu plus fraîche que la leur et qui palpaient, examinaient, retournaient avec anxiété les misérables chiffons entassés sur un bout de la table.

On vendit une petite voiture d'enfant.

« Cinq francs la voiture! dit le crieur; est-on marchand à cinq francs?

— Y a marchand à dix sous! » dit en ricanant un individu à la voix rauque, au regard hébété par l'abus de la boisson.

Là on ne considérait pas comme une insulte une mise à prix trop modique, on l'acceptait quelle qu'elle fût.

« A dix sous la petite voiture! répéta le crieur; dix sous, c'est pour rien! ».

C'était pour rien en effet; il est vrai que la voiture était en bien mauvais état. L'une des roues détachée était jetée sur la banquette, la petite capote destinée à garantir l'enfant du soleil ou de la pluie était déchirée en plusieurs endroits.

Mais avec un peu d'industrie on pouvait la réparer, et c'était si bon marché! Une femme qui tenait un enfant par la main et un autre dans ses bras offrit timidement douze sous!

Là on ne parlait pas par centimes : douz esous, c'est clair et net, ça se comprend au moins. La pauvre créature, dont le visage flétri contrastait avec la mine rose du bébé dont la tête s'appuyait sur son épaule, considérait avidement la petite voiture. Ce serait si bon de promener les deux petits sans se fatiguer! et la poitrine lui faisait si mal à la malheureuse mère! plus mal chaque jour, à mesure que les forces de son cher fardeau augmentaient... et que les siennes diminuaient.

« Vingt sous! » riposta lentement l'homme à la voix rauque.

La mère tressaillit : huit sous de surenchère, c'était beaucoup.

« Vingt-deux! reprit-elle d'une voix tremblante.

— Trente! » reprit aussitôt son antagoniste.

La lutte devenait intéressante; nul autre enchérisseur ne se présentait, et ce fut au milieu d'un profond silence que la femme dit à son tour :

« Trente-cinq.

— Quarante-cinq! s'écria l'autre.

— Cinquante.

— Trois francs! »

Cette fois elle hésita, la somme devenait forte, il était raisonnable de réfléchir avant de continuer.

« Trois francs! c'est pour rien! disait le crieur, une voiture qui a coûté au moins vingt-cinq francs.

— Oui! quand ton grand-père ne marchait pas encore! dit un plaisant.

— Trois francs! reprit le commissaire, une, deux, trois, personne ne dit mot, c'est bien vu, bien entendu? à trois francs? »

Le maillet se lève, le mot fatal : adjugé! allait être prononcé.

« Trois francs dix sous! » s'écria la femme qui venait de compter rapidement la monnaie contenue dans sa poche.

Et comme un écho railleur, la voix rauque répondit :

« Quatre francs!

— Allons-nous-en, murmura la pauvre femme, c'est trop cher pour nous. »

Elle sortit en essuyant une larme, je m'en voulais de n'avoir point osé intervenir. Une faible enchère de ma part aurait peut-être suffi à décourager cet homme pour lequel j'éprouvais une sorte d'antipathie.

Evidemment il n'avait pas besoin de cet objet, il avait trouvé un odieux plaisir à chagriner la pauvre femme. C'était sans doute quelque marchand de bric-à-brac, dont le commerce n'aurait pas été moins prospère s'il n'eût pas acheté la voiture qui aurait été si utile à la malheureuse mère.

On vendit quelques boîtes de vieux livres et le désir de les feuilleter m'amena au premier rang près de la table.

Ils furent adjugés à raison de quatre et cinq francs

la boite. C'étaient pour la plupart des bouquins sans valeur. Pourtant que de veilles, que de travail ils avaient sans doute coûtés à leurs auteurs! de quels beaux rêves de fortune et de gloire leur apparition n'avait-elle pas été accompagnée! et tout cela peut venir échouer dans cette salle de vente, mis au rebut par quelque libraire étalagiste du quai, trouvant que l'ouvrage n'était pas de vente.

Tout à coup, on entendit vibrer les cordes d'une harpe : la foule éclata de rire à l'aspect du commissionnaire de la vente apportant une harpe comme en ont les petits Italiens qui demandent l'aumône, et imitant d'une manière grotesque les grimaces et les gestes par lesquels ces pauvres enfants essayent d'attirer et d'arracher à l'impatience le petit sou que la charité ne leur donnerait peut-être pas.

placé dans le pied de la harpe vint à s'ouvrir et quelques pièces de cuivre roulèrent avec fracas sur la table.

« Tiens! le petit romain a oublié son trésor, à ce qu'il paraît! fit le Rougeaud en ricanant, tandis que le crieur ramassait et comptait les pièces.

— Dix-sept sous! fit-il en remettant la somme au commissaire-priseur; le pifferaro avait sans doute bu un coup de trop quand il a engagé sa musique et il a laissé son argent. »

Quelques plaisanteries s'échangèrent parmi les assistants au sujet de cette trouvaille. Je regardais la harpe qui était en assez bon état; je me demandais quelle catastrophe avait pu décider le pifferaro à se séparer de l'instrument qui était son gagne-pain, et cela avec assez de précipitation pour oublier de



La harpe allait lui être adjugée. (P. 46, col. 1.)

L'homme qui avait acheté la voiture riait plus fort que tout le monde et applaudissait à cette plaisanterie avec un enthousiasme qui me déplut. Tout d'ailleurs me déplaisait en lui : j'éprouvais une mauvaise humeur, une sorte d'agacement nerveux, si je puis m'exprimer ainsi, qui se traduisait par un vif désir d'être, si je le pouvais, désagréable à cet homme, que je voyais pour la première fois.

« A toi! le Rougeaud! lui dit en riant le crieur, qui paraissait de ses amis.

— Faut voir! » répondit tranquillement celui-ci, qui fit vibrer les cordes de la harpe.

Elles rendaient un son faux et désagréable, une sorte de gémissement douloureux, qui m'irrita encore davantage.

« Allons, fit le crieur, à combien la musique? Quinze francs, dix francs, cinq francs? Ya-t-il marchand à trois francs? Voyons, un peu de courage! »

Tandis qu'il la retournait de tous côtés, le tiroir

retirer la petite somme renfermée dans le tiroir. Ces dix-sept sous me faisaient croire à tout un drame intime, dont j'aurais voulu connaître le dénoûment, désir qui sans nul doute ne serait jamais satisfait. Peut-être n'était-ce pas le propriétaire de l'instrument qui l'avait engagé, peut-être était-il tombé malade, et un ami pour lui venir en aide avait-il porté la harpe au Mont-de-Piété, sans soupçonner l'existence de la somme restée dans le tiroir.

En tous cas, cette harpe n'avait pas dû passer par plusieurs mains. Les dix-sept sous étaient évidemment la recette du pifferaro, et ils n'auraient certes pas échappé aux investigations minutieuses d'un marchand, pour peu que celui-ci eût eu un seul jour l'instrument en sa possession.

Le public déclara qu'il « y avait marchand » à deux francs, et après une attente assez longue pendant laquelle personne n'enchérit, le Rougeaud dit nonchalamment :

« Deux francs cinq sous. »

Ces paroles furent accueillies par des rires et par des plaisanteries sur les dispositions musicales du personnage qui me déplaisait tant. Mais aucune surenchère ne vint couvrir la sienne; la harpe allait lui être adjugée, quand, cédant à je ne sais quel sentiment de compassion pour cet objet inanimé, composé de bois et de cordes, je résolus d'empêcher, si je le pouvais, qu'il tombât en pareilles mains, et je mis une enchère de « cinq sous ». Aussitôt tous les regards se tournèrent vers moi et les rires redoublèrent quand on vit un « bourgeois » prétendre à l'héritage du petit pifferaro.

Le Rougeaud me toisa d'un air railleur, et cligna de l'œil en faisant un signe d'intelligence aux « camarades », comme pour leur dire :

« Nous allons nous amuser aux dépens du bourgeois assez imprudent pour oser entrer en lutte avec nous. »

Mais ce n'était pas la première fois qu'il m'arrivait d'entamer de pareilles luttes. Au lieu de répondre sur-le-champ à mon antagoniste qui venait d'enchérir de quelques sous, je fis mine d'abandonner la partie et de me retirer; seulement, profitant du moment où le crieur avait le dos tourné, je fis un signe au commissaire-priseur, tout en me plaçant au second rang des assistants.

« Deux francs quinze sous! répétait le crieur.

— Du tout, trois francs! dit le commissaire-priseur, à qui j'avais fait signe.

— De quoi? trois francs? fit le Rougeaud, je n'ai entendu personne surenchérir.

— Je l'ai entendu, moi, répondit sévèrement le commissaire. Allons, à trois francs! personne ne dit mot?

— Trois francs dix sous! reprit le Rougeaud, avec une répugnance visible, tout en cherchant dans la salle ce que j'étais devenu.

— Quatre francs! cria aussitôt un gamin à qui je venais de promettre une gratification s'il consentait à enchérir à ma place.

— C'est un coup monté! grogna le Rougeaud; ils ont voulu me faire pousser les enchères pour me laisser après la machine sur le dos : qu'ils aillent se promener. »

La harpe me fut adjugée, et quand je m'avançai pour payer et donner ma carte au crieur, le Rougeaud m'interpella :

« Tiens! fit-il, c'était donc vous? j'aurais dû m'en douter; mais je ne me méfiais pas, moi! avec votre air de n'y pas toucher! »

On m'avait remis la harpe, au bruit des éclats de rire de toute l'assemblée, et j'étais, je l'avoue, assez embarrassé de mon emplette.

Le gamin qui avait enchéri pour moi s'était éloigné pour ne pas affronter le mécontentement du Rougeaud.

Là, pas de commissionnaires comme on en trouve aux alentours de l'hôtel des ventes. Chacun emporte lui-même ses emplettes, ou quand l'objet est trop volumineux, réclame l'obligeant concours d'un camarade, avec lequel il va ensuite trinquer au cabaret.

Je ne pouvais avoir recours à l'obligeance de personne, et, pressé d'échapper aux plaisanteries d'assez mauvais goût qui s'échangeaient à mon sujet, j'emportai bravement l'instrument.

Heureusement la harpe était de petite dimension, et j'étais plus gêné par le respect humain que par le poids de mon fardeau.

Il est vrai que je devais faire une singulière figure avec cette harpe que je portais gauchement, tantôt sous un bras, tantôt sous l'autre. De temps en temps un gamin malicieux s'amusait, en passant, à en faire résonner les cordes, ce qui lui attirait de ma part un regard furieux dont il riait de bon cœur.

Au lieu de reprendre la rue des Ecoles, je me dirigeai du côté de la place Maubert, ayant soin de choisir de préférence des rues détournées et presque désertes; j'arrivai ainsi au Jardin des Plantes.

Là, je n'avais plus autant à craindre les railleries : de bonnes femmes du quartier profitaient d'une journée moins froide pour amener leurs enfants jouer dans le jardin; on regardait la harpe avec curiosité, mais nul ne songeait à rire du « monsieur » qui semblait vouloir jouer le rôle du pifferaro.

J'avais marché vite et, si peu lourd que fût l'instrument, je commençais à être fatigué; je m'assis donc sur un banc et me mis à considérer mon acquisition.

La harpe était propre et en bon état. J'ouvris le tiroir en réfléchissant à la cause qui avait pu faire oublier par le petit Italien les dix-sept sous, qui pour lui devaient être une somme assez importante.

Le tiroir était vide, bien entendu, le crieur de la salle des ventes avait ramassé tous les sous qu'il contenait. Mais quand je voulus le refermer, je sentis une résistance comme si un objet avait été placé entre lui et le fond de la case destiné à le recevoir.

J'ôtai cette fois complètement le tiroir et je retirai de la case une carte de visite portant le nom et l'adresse de Mme d'A..., dont j'avais entendu maintes fois vanter la bienfaisance.

Mon imagination recommença à tressaillir : cette dame, peut-être, pourrait me donner quelques renseignements sur le propriétaire de la harpe. Cependant, pour que l'administration du Mont-de-Piété eût fait vendre l'instrument, il devait avoir été engagé plus d'un an auparavant; or, pendant cette année, la dame charitable avait bien pu perdre la trace du pauvre enfant auquel elle s'était intéressée.

Toutefois, préoccupé de cette idée, je fis transporter la harpe chez moi par un garçon qui se trouva là à point nommé, et dès le lendemain je me rendis à l'adresse indiquée sur la carte de visite.

A suivre. MARIE GUERRIER DE HAUPT.

LES VOITURES DANS TOUS LES TEMPS[1]

Les chars, sous Philippe le Bel, étaient, paraît-il, de lourdes voitures roulantes, montées sur quatre roues et tirées par des chevaux : à proprement parler, quelque simples, quelque grossiers qu'ils fussent, c'étaient des carrosses.

Ils furent défendus aux bourgeois seulement ; les nobles continuèrent à s'en servir.

Les Valois aimaient le luxe. Les cérémonies du sacre de Philippe VI furent splendides. A cette époque, les chars durent être perfectionnés, mieux finis, plus riches, plus ornés : nous en avons d'ailleurs des preuves :

On voit dans Froissart qu'en l'an 1385 les duchesses de Hainaut, de Brabant et de Bourgogne, « bien et grandement accompagnées de dames et damoiselles, amenèrent, en chars couverts, richement aornés, la dame Isabelle de Bavière. »

Selon d'autres chroniques, les chars, au temps d'Isabeau, étaient couverts de drap d'or, peints et ornés d'argent.

Christine de Pisan raconte une entrevue de princes à Paris. Elle dit que le roi Charles V envoya à l'empereur, son hôte, « un de ses chars moult noblement aorné et attelé de quatre beaux mules blancs et de deux courciers. »

Cependant les hommes faisaient peu usage des chars. Pendant un affreux verglas, vers ce même temps, à Paris, on ne pouvait marcher « pour eaus qu'on jetoit devant les huis des maisons. » Les Parisiens imaginèrent « un traîneau tout carré, de bois, sans roues, à un cheval ou deux, eux assis dedans, et ains allant partout où ils avaient à besongner. »

Les dames des XIIIe, XIVe, XVe siècles ne se servaient pas de chars seulement ; elles se faisaient porter en litière, elles voyageaient sur « palefrois et haquenées ». On se souvient de la blanche haquenée de la mère de saint Louis. Les chevaux blancs pour monture et attelage étaient réservés, comme dans l'antiquité, aux personnes de haut rang.

En 1389, Isabeau fit son entrée solennelle dans la capitale. Nos chroniques sont remplies du récit des magnificences déployées alors à Paris. Froissart peint le cortége avec son adorable naïveté : c'était Isabeau en litière. « Et vous dy que la lictière de la royne estoit très-riche et très-bien aornée et toute découverte. » C'étaient les duchesses de Berry, de Bourgogne et de Bar, la comtesse de Nevers, la dame de Coucy « en lictières parées si richement que rien n'y failloit. » C'était la duchesse de Touraine qui, « pour différer des autres, estoit sur un pallefroy richement aorné. » C'était une multitude de dames et de damoiselles « en chariots couverts » ; et ajoutons, d'après Eustache des Champs, poëte de l'époque, en chariots peints à l'intérieur et à l'extérieur, et tapissés de drap magnifique.

De 1389 à 1405 s'opère une grande révolution ; en 1405, la reine Isabeau entre à Paris en char, en char de drap d'or, dit Juvénal des Ursins, et ce char est branlant !... Pour plus de commodité, de confort, d'agrément, on avait imaginé de suspendre le corps du chariot : la véritable voiture était inventée...

Un siècle plus tard, c'étaient encore chariots branlants, dits « damerets » ou de dames ; c'étaient encore superbes litières : Clément VII et François Ier s'abouchèrent à Marseille en 1533. La reine Éléonore d'Autriche fut du voyage. Elle entra dans la ville « en riche et somptueuse litière toute faite en ouvrage de riche broderie, recamée d'or et de pierreries, sur les brancards de laquelle estoient deux jeunes pages vestus de même parure, et les deux mulets couverts de fin drap d'or ; et estoit cette litière ouverte par-dessus, de manière qu'aisément se pouvoit voir la majesté de la royne habillée d'une robbe de drap d'argent, chargée de perles et autres pierreries de si grand lustre qu'il n'y ha œil ni vue si nette qui n'en fust esblouie. Près de la litière de la royne estoit celle de madame de Vendôme aornée d'infinie richesse, aprez lesquelles suivoient les damoiselles de la royne sur belles haquenées de riche parure. Finalement estoient les riches chariots branlants couverts de toile d'argent et de velous de diverses couleurs. »

Le règne de François Ier est l'époque du luxe et des arts : les chars branlants furent perfectionnés ; on fit des caisses ou vaisseaux en forme de petits cabinets, et cette nouvelle sorte de voiture fut appelée carrosse.

Ce nom de carrosse nous vient d'Italie. Dès le XIIe siècle, les Milanais se servaient dans les combats d'un char sur lequel était une caisse élevée ou petit échafaud. Sur l'échafaud on plaçait un grand arbre comme un mât de vaisseau, et au haut flottait l'étendard que pouvait apercevoir toute l'armée. Ce char s'appelait *carrochio* du latin *carrucca*. Les Français avaient fait pendant cinquante ans la guerre en Italie ; ils en avaient rapporté maints et maints souvenirs : ils désignèrent sous le nom de carrocchio le nouveau char de la reine Éléonore : de carrocchio est venu *carrosse*.

La reine eut donc le premier carrosse. Diane de France, fille de la fameuse duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers, eut le second ; le roi lui en fit présent. En 1550, on compta un troisième carrosse, celui de René de Laval, seigneur de Bois-Dauphin, qui ne pouvait se tenir à cheval à cause de son embonpoint. Jacqueline de Tulleu, mère du premier président Christophe de Thou, fut la première femme non princesse qui eut autorisation du carrosse.

Quelques dames des plus qualifiées obtinrent bien-

1. Suite et fin. — Voy. page 21.

tôt semblable privilége, et le nombre de ces voitures augmenta à tel point que, dès 1563, le Parlement de Paris arrêta que le roi, — c'était alors Charles IX, — serait supplié de défendre les coches par la ville.

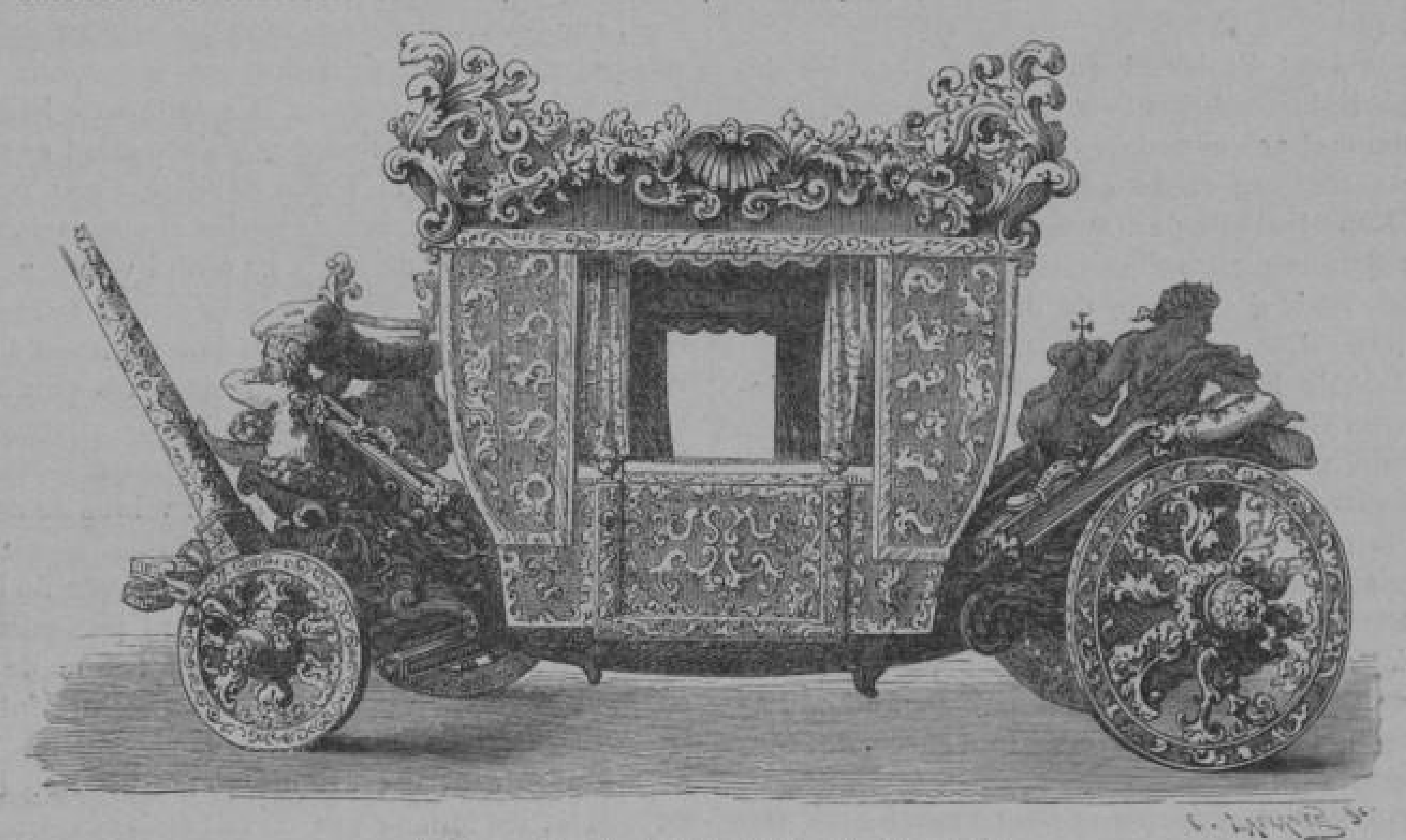
Le Parlement en fut pour ses frais de remontrances, et les carrosses continuèrent à sillonner en plus grand nombre les rues de la capitale. Du moins, les membres de l'auguste corps protestèrent-ils par leur exemple, et protestèrent-ils longtemps. On voit présidents et conseillers aller au Palais, montés sur des mules, pendant cent ans encore et plus. Gilles le Maître, premier président, faisant un bail avec ses fermiers, vers la fin du XVIe siècle, stipule que ses « susdits fermiers seront tenus, la veille des quatre bonnes festes de l'année, et au temps des vendanges, de lui amener une charrette couverte, avec de la bonne paille fraîche dedans, pour y asseoir commodément Marie Sapin, sa femme, et sa fille Geneviève; comme aussi de lui amener un asnon ou une asnesse pour faire monter dessus leur chambrière, pendant que lui marchera devant, monté sur sa mule, accompagné de son clerc qui sera à pié à ses costez. » Au même temps, Nicole de l'Aubespine, mère du premier président Nicolas de Verdun, faisait ses visites dans Paris montée en croupe derrière le clerc de son mari.

Henri IV garda sur le trône la simplicité des camps; il n'avait qu'un carrosse pour lui et la reine; il l'appelait « ma coche ». Ce fut dans ce carrosse qu'il fut assassiné. Il n'y avait point alors de glaces aux carrosses;—l'usage nous en a été rapporté d'Italie par M. de Bassompierre; — on avait des rideaux de cuir, des mantelets pour empêcher le froid d'y pénétrer. Le roi avait malheureusement fait relever les mantelets, parce que le temps était beau et qu'il voulait voir les préparatifs du couronnement de la reine.

Louis XIII avait un petit carrosse qu'il conduisait lui-même; on le nommait brouette. Bientôt la mode s'en répandit, en même temps que se multipliait le nombre des véritables carrosses : de ceux-ci, plus de trois cents en 1650.

Les premiers carrosses différaient beaucoup des nôtres. Ils étaient ronds. Ils eurent ensuite une forme très-allongée, et les deux banquettes à quatre ou cinq places chacune furent disposées dans le sens de la longueur. On les fit ensuite à peu près carrés, à quatre places, et on les ferma par devant.

Sous Louis XIV, on les décora avec luxe, on les orna de peintures, on les chargea de dorures; les nobles y placèrent leurs armoiries. Madame de Motteville parle, dans ses mémoires, de carrosses couverts d'argent massif, de carrosses tendus de velours rouge cramoisi cloué à clous dorés, de carrosses dorés avec frange de soie, d'or et d'argent. Les riches et somptueuses voitures de gala, conservées à Versailles, nous donnent une idée de la splendeur des voitures de la cour aux derniers temps de la monarchie.



Carrosse de gala du XVIIe siècle. (P. 48, col. 2.)

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'usage des carrosses s'étendit de la noblesse, du clergé, de la magistrature à la haute bourgeoisie, et le nombre s'en multiplia rapidement; il y en avait quatorze mille à la fin du règne de Louis XV.

On inventa d'autres voitures, des voitures plus légères, des coupés, des calèches, des berlines, des vis-à-vis, etc. Mais le carrosse resta et est encore la voiture des grands et la voiture de cérémonie.

C. Barbé.





BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Qu'est-ce que tu fais là, Jean? (P. 50 col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

VII

Chloris à la ferme.

Ce fut à la tombée de la nuit que Chloris, portée par Jeannette avec plus de respect que n'en eut jamais un nègre pour son fétiche, fit son entrée à la ferme. Pierre Gouarhé, ses fils et son gendre, avec le valet Thomas, venaient de rentrer du travail au tintement de l'Angelus, et ils s'asseyaient autour de la table pour manger le souper que les femmes préparaient. On parlait, bien entendu, de Jeannette et de sa visite au château; et quelqu'une des femmes allait de temps en temps regarder à la porte si on ne la voyait pas venir. Aussi quand elle arriva, fut-elle entourée et pressée de questions; et les hommes mêmes, à qui leur dignité ne permettait pas de montrer la même curiosité que les femmes, laissèrent refroidir la soupe aux choux que Gothon venait de poser sur la table, et restèrent le cou tendu pour écouter le récit de Jeannette. Jamais tailleur ou vieille filandière narrant ses merveilleuses histoires de fées ou de korrigans n'eut un pareil succès. Si quelques-uns des gens qui étaient là avaient parfois franchi le seuil des cuisines du château pour porter à dame Levellec les redevances de la ferme, jamais aucun d'eux n'avait pénétré dans ces salons, dans ces galeries, dans ces chambres tendues d'étoffes précieuses dont Jeannette faisait de si pompeuses descriptions. Jeannette, l'œil brillant, les joues enflammées, animée, exaltée par les aventures de la journée et peut-être un peu par le vin d'Espagne que le grand valet lui avait versé dans un si beau verre, se trouvait ce jour-là même une éloquence intarissable. Elle parlait, parlait, gesticulant du bras droit (l'autre était occupé à retenir la boîte où reposait Chloris) et oubliant tout à fait qu'il n'est pas séant aux femmes et aux enfants de parler devant le chef de famille. Après tout, elle pouvait bien l'oublier, puisque le chef de famille l'oubliait lui-même, et, captivé par ses récits, ne songeait pas à lui imposer silence. Il l'interrompit par un « ah ! » de satisfaction lorsqu'elle lui transmit l'ordre de Monseigneur d'aller trouver le régisseur pour la diminution de son fermage ou de ses redevances ; et toutes les femmes levèrent au ciel leurs yeux et leurs mains en se récriant sur la générosité de Monseigneur, qui n'était pas comme tel ou tel seigneur des environs dont les vassaux mouraient de faim sans qu'il eût pitié d'eux. Elles redoublèrent leurs bénédictions, quand Jeannette annonça que Mme la baronne voulait se charger de son avenir; et Agathe Gouarhé vit tout de suite Monseigneur assistant aux noces de Jean et de Jeannette, leur faisant rebâtir à neuf la ferme de Kerentré, les dispensant des dîmes et de la corvée, tenant leurs enfants sur les fonts et leur faisant à chacun un sort. L'imagination de la bonne fermière allait vite en besogne.

Pendant qu'elle travaillait, Jeannette continuait sa narration. Le grand miroir où l'on se voyait de la tête aux pieds remplit d'admiration toute la famille; mais où Jeannette se complut à prodiguer les détails, ce fut dans le portrait de Chloris. Elle dépeignit minutieusement ses traits, sa taille, son accoutrement, tant et si bien que les femmes dirent en sou-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

pirant : « Quel dommage qu'on ne puisse pas la voir!

— Et si, on peut la voir! s'écria alors la triomphante Jeannette; et on pourra la voir tous les jours, puisque la demoiselle m'en a fait don! »

Et pour montrer qu'elle ne mentait pas en disant cette chose incroyable, Jeannette posa la boîte sur la table, l'ouvrit et offrit aux yeux émerveillés de ses auditeurs l'éblouissante Chloris. Pour le coup, l'admiration toucha au délire; pour peu de chose on se serait mis à genoux devant la poupée. On l'examina de la tête aux pieds, et il fallut que Jeannette, qui d'ailleurs ne demandait pas mieux, la déshabillât et la rhabillât pour montrer une à une toutes les pièces de son costume. Jeannette n'était pas peu fière de l'importance qu'elle devait à cette demoiselle de carton peint; elle expliquait l'usage de chaque chose comme si elle eût été un voyageur débarqué dans une île peuplée de sauvages; et les sauvages chrétiens de Basse-Bretagne se passaient de main en main, en riant aux éclats, les objets qu'elle jugeait assez solides pour pouvoir leur permettre de les toucher. Cela dura longtemps, mais personne ne se plaignit de manger la soupe froide. Jeannette ne rencontra d'incrédulité que sur un point : ce fut lorsqu'elle assura que la poupée représentait une bergère. Le nom de Chloris étonna aussi un peu, vu qu'on ne connaissait point de sainte de ce nom-là en Bretagne; mais c'était sans doute une sainte du pays de la cour, et à tout prendre Chloris pouvait passer pour un assez beau nom. Mais qu'il y eût un pays où les bergères s'habillaient comme cela, on ne pouvait faire croire pareille chose qu'à des gens qui ne connaissaient pas les moutons. Jeannette garda sa conviction : Chloris était une bergère, puisque les dames du château l'avaient dit. Elle coucha Chloris à côté d'elle dans son lit-clos, tout contre le mur, pour ne pas l'abîmer en dormant, et elle se réveilla bien des fois dans la nuit pour tâter si elle était encore là.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour-là les paysans, dispersés pendant la semaine et occupés de leurs travaux, se réunissaient après la grand'messe, sur la place plantée d'ormeaux, pour causer de leurs affaires et se raconter les nouvelles. La nouvelle de ce dimanche-là, c'était l'arrivée du nouveau seigneur. La feue baronne était sûrement très-bonne et ne tourmentait point ses vassaux; mais elle était bien vieille, et comme elle ne sortait plus de son appartement, elle ne pouvait pas savoir les besoins et les misères des gens; elle s'en remettait au régisseur, et le régisseur naturellement se montrait plus exigeant que s'il eût été le maître, et ne se croyait pas le droit d'accorder telle ou telle faveur, qu'on obtiendrait plus facilement du baron en s'adressant à lui-même : il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. Donc on était content en général de l'arrivée du baron et de sa famille. Il y avait bien quelques vieilles gens qui craignaient de voir arriver de nouvelles modes avec les nouveaux maîtres, et qui critiquaient amèrement, quoique timidement, les laquais poudrés et les soubrettes pimpantes; mais on ne les écoutait guère.

Ce qui faisait presque autant de bruit que l'arrivée de la famille seigneuriale, c'était la faveur accordée par cette famille à Jeannette Gouarhé. On avait vu Jeannette, debout près du porche au moment où la baronne et sa suite étaient entrées dans l'église, se mettre au premier rang pour que sa révérence fût remarquée; et elle avait réussi, car Mme la baronne avait tourné la tête et souri à Jeannette; M. le baron en avait fait autant, et la petite baronne, Mlle Adélaïde, lui avait dit d'un ton d'amitié : « Bonjour, Jeannette! » Cette Jeannette avait vraiment bien du bonheur! Qu'avait-elle donc fait pour le mériter?

Le moyen de le savoir, c'était de le lui demander : et on le lui demanda. Nouvelle occasion pour Jeannette de raconter sa prouesse, qui n'étonna personne : il y avait bien d'autres sabots que le sien qui avaient écrasé des vipères! et de narrer par le menu sa journée au château, ainsi que la visite de Mlle Adélaïde et de sa gouvernante à la ferme des Châtaigniers. Elle n'oublia pas le don de Chloris, et quand elle eut bien excité les curiosités, elle daigna dire d'un air de condescendance « qu'on pouvait venir la voir ». S'il y eut des gens, vieux et jeunes, hommes et femmes, qui profitèrent de la permission, il est inutile de le dire; il y eut jusqu'au soir à la ferme des Châtaigniers un concours de monde tel qu'on n'en voit pas aux *pardons* les plus renommés, et Jeannette dut le soir être plus enrouée qu'un montreur de figures de cire.

Quelqu'un qui n'était pas curieux, car on ne le vit point de toute la journée à la ferme des Châtaigniers, où il avait pourtant coutume de passer ses dimanches, ce fut Jean Peuvraz, le fils du fermier de Kerentré. Son père et sa mère y étaient regardant et admirant comme les autres; mais pour lui, on ne le vit point dans la maison ni dans le courtil. Mais Gothon, qui sortit avant la nuit pour porter l'herbe du soir aux vaches (car il ne faut pas que les bonnes bêtes nourricières meurent de faim le jour du Seigneur), vit briller ses yeux et voltiger ses cheveux blonds, derrière une haie d'épine blanche. Elle ne fit semblant de rien, prit un sentier qui faisait le tour du champ, et se trouva tout à coup derrière lui.

« Qu'est-ce que tu fais là, Jean? dit-elle en lui frappant sur l'épaule. Es-tu devenu un loup, que tu te caches derrière la haie, au lieu d'entrer gaiement chez des parents et des amis comme il convient à un honnête chrétien? Tu ne te réjouis donc pas de ce que notre Jeannette a le cœur vaillant, et qu'elle a sauvé la fille du seigneur de la mauvaise vermine qui allait la mordre?

— Je me réjouis de ce que Jeannette a le cœur vaillant, répondit Jean; pour ce qui est de la fille du seigneur, ce serait la fille du tailleur ou du fossoyeur, que sa vie vaudrait tout autant. Mais je ne peux pas me réjouir de ce que Jeannette a l'esprit si porté à

la vanité et le cœur si oublieux. Parce qu'elle est allée une fois au château, elle a déjà l'âme toute tournée vers les seigneurs et leurs beaux atours, et elle ne se soucie plus de nous. »

Gothon voulut protester; Jean l'arrêta.

« Je te dis qu'elle ne se soucie plus de nous : elle ne m'a seulement pas regardé l'autre soir, ni ce matin à l'église; elle était trop occupée de guetter les dames du château pour leur faire sa révérence! Et tu crois que cela me fait plaisir, à moi? Tu sais bien, ma bonne Gothon, qu'on nous a portés ensemble à l'autel de saint Joseph, quand elle venait de naître et que j'étais tout petit, et que le prêtre nous a bénits tous les deux; et que son père et mon père se sont donné la main, et nos mères m'ont dit : « Protége-la, elle sera ta femme quand vous serez grands! » Moi, j'ai toujours eu de l'amitié pour elle; je laissais mes camarades jouer sans moi, et je restais à la bercer dans son berceau; c'est moi qui lui ai appris à marcher, et je n'ai jamais rien eu de bon ou de joli sans le lui apporter tout de suite. Depuis qu'elle est grande et qu'elle travaille j'ai pris plus de soin de ses bêtes que des miennes, j'ai toujours fait de son ouvrage tout ce qu'il avait de dur; enfin, j'ai cherché tant que j'ai pu à lui faire comprendre qu'elle trouverait à Kérentré la vie douce et de l'amitié!..... Eh bien, tout cela est perdu, pour quelques paroles de compliments des gens du château. Jeannette ne sera pas une bonne femme.... qui sait? elle ne voudra peut-être pas être ma femme, seulement! »

Et le pauvre Jean, arrivé à cette dernière supposition, la plus terrible de toutes, sentit sa colère vaincue par son chagrin, et sa voix s'éteignit dans un sanglot.

La bonne Gothon avait le cœur ému.

« Allons, allons, mon Jean, lui dit-elle en lui tapotant doucement la tête de sa main, comme s'il eût encore été un petit enfant, tu en dis plus que tu n'en penses : c'est autant d'enfantillages, tout cela! Comment, Jeannette sera une mauvaise femme, Jeannette ne voudra plus de toi, parce qu'elle est entrée dans le château de nos maîtres et que la jeune demoiselle lui a fait cadeau de sa poupée? Tu es fou, mon pauvre garçon. Au lieu de rester là à te ronger l'âme tout seul, tu ferais bien mieux de venir avec moi à la maison : ton père et ta mère y sont, on va souper, et je suis sûre que Jeannette a le cœur gros de ne pas t'avoir vu. Allons, allons, viens, je ne te lâche pas : il ne faut pas donner à penser que tu as un mauvais caractère. »

Moitié de gré, moitié de force, Jean se laissa entraîner par Gothon. Les derniers visiteurs sortaient

Jeannette expliquait l'usage de chaque chose. (P. 50, col. 1.)

de la maison, et Jean n'y trouva plus que la famille. Il faut croire que Gothon avait deviné les sentiments de Jeannette; car dès que Jeannette aperçut son cousin, elle s'élança vers lui d'un air joyeux en lui criant: « Bonjour, cousin Jean! te voilà donc, enfin! Je m'ennuyais de ne pas te voir. » L'humeur et le chagrin de Jean s'évanouirent comme un nuage au soleil d'avril, et il se montra si gai que Jeannette osa lui faire voir la poupée, dont il s'amusa, il faut le dire, comme si elle ne venait pas du château. Mais elle s'abstint (elle n'aurait pas su dire pourquoi) de lui expliquer que Chloris représentait une bergère, et lui laissa croire que sa toilette était l'image de celle des dames de Kerléonik.



VIII

Premiers ravages de Chloris.

Il n'est possible à personne de passer en ce monde sans y laisser de trace : si on ne fait pas de bien, on fait du mal. Chloris, quoiqu'elle ne fût qu'une poupée, ne devait pas échapper à cette loi. Elle était devenue un membre de la famille Gouarhé, et un membre oisif, pendant que tous les autres travaillaient du matin au soir : c'était d'un mauvais exemple, assurément; et si ce mauvais exemple ne pouvait avoir d'influence sur les gens d'âge, qui devaient être vite las d'un joujou, il n'en était pas de même à l'égard de Jeannette. A quinze ans, jouer à la poupée! dira-t-on. Il est vrai qu'Adélaïde, qui avait toute sa vie possédé des poupées merveilleuses, était sûrement destinée à en perdre le goût avant d'avoir atteint cet âge; mais Jeannette était en retard, elle avait à rattraper le temps perdu.

Elle le rattrapa en conscience. Chloris devint sa compagne, son idole; elle la portait partout avec elle, elle négligeait tout pour elle, et si Cyrus n'eût pas été un aussi bon chien, bien souvent des moutons se seraient écartés et égarés, pendant que la bergère s'occupait à changer Chloris de robe ou de coiffure. Elle ne voyait rien au monde d'aussi beau que Chloris; elle lui parlait, comme si la poupée eût pu l'entendre, dans les termes les plus tendres et les plus respectueux. Ainsi, elle ne l'appelait pas Chloris, et aucun des habitants de la ferme ne lui donnait ce nom, trop nouveau pour leur rester dans la mémoire. Pour tous, c'était : « la poupée que mademoiselle notre maîtresse a donnée à Jeannette ». C'était aussi long que le nom d'une princesse espagnole; on raccourcit bientôt la phrase, et l'on dit simplement : « la poupée de Mademoiselle. » Enfin on l'appela tout court « Mademoiselle » et le nom de Chloris fut oublié.

Quand on aime et qu'on admire quelqu'un, on désire lui ressembler, c'est tout naturel, et l'on s'efforce d'imiter toutes ses manières, les bonnes et les mauvaises : on réussit même plus facilement à imiter les mauvaises que les bonnes. Jeannette commença par se laver les mains et le visage, en quoi elle ne fit pas mal. C'était pour acquérir la peau blanche de Mademoiselle. A cela Jeannette ne réussit point, mais au moins l'avait-elle propre, ce qui était toujours quelque chose. Malheureusement cela ne lui suffisait pas : elle comparait sa figure brune et hâlée avec le front blanc et les joues roses de Chloris et se demandait d'où pouvait venir cette différence. De ce que Chloris était en carton, peut-être? Mais non : Mme la baronne et les autres dames du château, et même les soubrettes, n'étaient pas moins fraîches ni moins blanches que la poupée. Comment donc faisaient-elles? A force d'y penser, Jeannette finit par imaginer que la faute en était peut-être bien au soleil, et elle se rappela que Lisette, la soubrette de Mme la baronne, tenait un grand parasol au-dessus de la tête de sa maîtresse, quand celle-ci se promenait. Jeannette n'avait point de parasol ni de moyens de s'en procurer; nécessité l'ingénieuse lui inspira de s'en faire un d'une grande feuille de chou, qu'elle plaçait sur sa tête quand elle était aux champs. On peut croire qu'elle ne s'en ornait pas dans la maison; et plus d'une fois elle l'ôta précipitamment en apercevant, au bout de la lande, Jean qui venait la trouver. Elle prenait alors sa quenouille et son fuseau pour que Jean ne vît pas qu'au lieu de filer elle n'était occupée qu'à planter des nœuds dans la coiffure de Mademoiselle.

Un autre objet qu'elle cachait aussi soigneusement à son cousin, c'était un petit miroir dont Adélaïde, fidèle à sa promesse, lui avait fait présent. Elle ne s'en servait qu'aux jours et aux heures où elle savait Jean occupé à Kerentré. Alors elle tirait son miroir du linge où elle le tenait enveloppé; elle l'enfonçait dans le creux d'un vieux tronc d'arbre et, debout devant lui, elle essayait, à l'aide d'un peigne édenté, d'imiter, avec ses cheveux, l'édifice compliqué qui couronnait la tête de la prétendue bergère. Quel échafaudage ridicule elle produisait, la pauvre Jeannette! Plus ridicule encore lorsque, pour remplacer les plumes et les nœuds de rubans qui lui manquaient, elle y piquait çà et là des touffes de fleurs disposées avec plus de prétention que d'art : plus elles étaient grosses, plus elle les trouvait belles. Elle se regardait, elle s'admirait, elle se souriait, penchant et retournant la tête pour se voir à droite, à gauche, et ne se doutant pas de l'effet risible que

faisait cette tête ornée à la sauvage au-dessus de ses misérables vêtements. Et Chloris, toujours parée de ses beaux atours, avec sa houlette enrubannée et son agneau à la toison de neige, assistait à la mascarade avec son éternel sourire.

Le soir, quand Cyrus, qui sans doute connaissait l'heure au soleil, venait pousser de son museau noir le coude de Jeannette qui s'oubliait à contempler sa poupée, la jeune fille, comprenant tout à coup, comme réveillée en sursaut, qu'il était temps de rentrer, et que cette journée qu'elle avait perdue touchait à sa fin, se levait brusquement, défaisait en hâte sa coiffure et reprenait le chemin du logis, le cœur alourdi par les reproches de sa conscience. Elle rentrait ses moutons et venait prendre sa part du souper de la famille et aider aux travaux du ménage ; mais elle avait l'air triste et bourru, parce qu'elle était mécontente d'elle-même, et on ne l'entendait plus rire et chanter en travaillant. Elle se sentait le cœur plein d'ennui, et ne savait à qui s'en prendre ; car elle ne songeait pas à s'en prendre à Chloris.

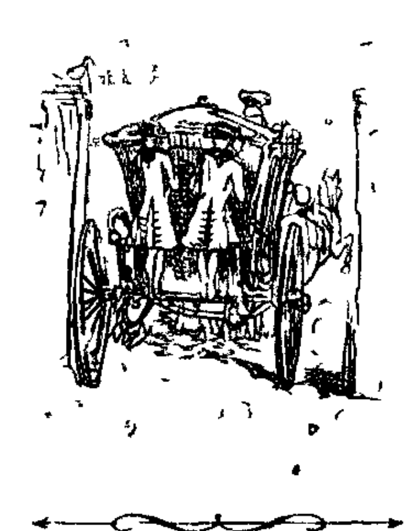
Pendant ce temps-là, Adélaïde avait souvent pensé à Jeannette, à sa maison, à ses crêpes, à ses canards et à ses poules, et elle aurait bien voulu les revoir. Mais elle était fort occupée. Toutes les familles nobles du pays, alliées ou parentes des Kerléonik (et les Kerléonik étaient parents ou alliés de presque toute la province), avaient tenu à renouveler connaissance avec le baron ; et comme, à cause de son deuil, le baron ne pouvait aller les visiter et leur présenter la baronne, c'étaient lesdites familles qui se rendaient les unes après les autres au château de Kerléonik. A chaque instant la soubrette Marton ou sa camarade Lisette accourait prévenir Mme la baronne qu'on voyait un carrosse entrer dans l'avenue. Mme la baronne envoyait Jasmin, le valet de chambre, avertir M. le baron, et les deux époux se réunissaient dans la salle d'honneur pour y recevoir leurs hôtes d'une façon digne de leur rang. On s'abordait, on se saluait, on faisait l'éloge de la regrettée baronne, de respectable et pieuse mémoire ; on s'informait des événements de Paris et de la Cour, et l'on instruisait les châtelains de Kerléonik de ceux de la province ; et généralement la baronne faisait appeler Adélaïde, qui était assez grande pour n'être pas déplacée au salon. Quelquefois, d'ailleurs, les visiteurs amenaient leurs filles, à qui Adélaïde était tout naturellement chargée de faire les honneurs du château. Elle quittait donc la fenêtre où elle attendait, en regardant à travers les petites vitres, qu'on l'envoyât chercher, et elle venait faire sa révérence aux visiteurs et entendre leurs remarques, toujours les mêmes, sur sa bonne mine et sur la chance qu'elle avait de posséder le nez héréditaire des Kerléonik. Pour elle, grâce à Mlle Carmelinde, elle savait d'avance à qui elle avait affaire. En effet, Mlle Carmelinde, dès qu'un carrosse était signalé, prenait place avec son élève à une fenêtre donnant sur la cour d'honneur ; et, rien qu'à la vue des armoiries peintes sur les panneaux du susdit carrosse, elle savait sur le bout du doigt le nom et la généalogie des nobles personnes qu'il recélait. Adélaïde, tout en regardant les carrosses, les laquais et les visiteurs à l'ancienne mode qui faisaient le tour de la cour pour venir s'arrêter devant le grand escalier à rampe de fer ouvragé, apprenait donc qu'elle aurait à saluer la baronne, ou la marquise, ou la vicomtesse de X***, dont la famille portait de gueules, de sable ou d'azur, et s'était alliée à telle époque avec les Kerléonik par le mariage d'Yolande, ou d'Anne, ou d'Aliénor, avec Guy, ou Pierre, ou Adhémar de Kerléonik. Elle pouvait retenir aussi, pour peu qu'elle eût bonne mémoire, combien cette noble famille avait fondé de monastères et combien elle leur avait fourni d'abbesses ou de religieuses mortes en odeur de sainteté ; et aussi dans combien de guerres bretonnes ou étrangères ses chevaliers avaient prouvé leur vaillance. Mlle Carmelinde de la Roche-Haubert était incapable d'errer sur un quelconque de ces points.


Les visites au château. (P. 53, col. 1.)

Elle eut, dans ces jours agités, une bien grande joie lorsqu'elle annonça à Adélaïde la visite du représentant de la noble maison de Kerchoan. « Mon cousin, ajouta-t-elle, par le mariage d'un de ses ancêtres, le baron Mériadec de Kerchoan, avec Galissende de la Roche-Haubert, au temps du bon duc Jean II de Bretagne, dont la nièce épousa le duc Charles de Blois. L'écusson des Kerchoan garde encore le chardon des la Roche-Haubert. » Le baron de Kerchoan, instruit de cette particularité, fut d'une

politesse charmante avec sa cousine; et celle-ci, malgré ses cinquante ans et ses allures de campagnard, le tint pour le plus beau et le plus aimable gentilhomme de toute la Bretagne. Mlle Carmelinde était, du reste, enchantée de son séjour à Kerléonik; si elle n'y avait pas rencontré en chair et en os les bergers qui peuplaient son imagination, elle trouvait une ample compensation à cette déconvenue dans le succès de sa science généalogique, que les nobles bretons tenaient en haute estime. A Paris et à Versailles, on avait coutume de traiter divers sujets de conversation, parmi lesquels le blason ne tenait pas le rang qu'il aurait dû : en Bretagne seulement elle se voyait convenablement appréciée.

A suivre. Mme Colomb.



LA ROUMANIE

A demi perdu au milieu des grandes nations slaves qui se disputent l'Orient de l'Europe, se trouve un petit peuple qui a relevé orgueilleusement le nom des conquérants de l'ancien monde. Ce peuple était resté presque inconnu jusqu'à nos jours, et il a fallu les graves événements qui ont précédé la guerre de Crimée pour faire apprécier son importance et apprendre à l'Europe que, par la langue et l'origine, les Roumains sont aussi latins que les Espagnols et les Français.

C'est un phénomène vraiment étrange et qui témoigne d'une singulière ténacité chez le peuple roumain, qu'il ait pu maintenir ses traditions, sa langue, sa nationalité au milieu des chocs violents qui n'ont pas manqué de se produire sur son territoire entre les ravageurs de toute race.

Depuis la retraite des armées romaines, tant de bandes détachées du gros des envahisseurs goths, avares, huns et petchénègues, tant d'oppresseurs slaves, bulgares et turcs ont successivement opprimé les paisibles cultivateurs du pays, que leur disparition, comme race distincte, aurait pu sembler inévitable. Mais, en dépit des inondations et des remous de peuples qui ont, à diverses époques, recouvert la population des Daces latinisés, ceux-ci, grâce sans doute à la culture plus haute qu'ils tenaient de leurs ancêtres et qu'ils gardaient à l'état latent, ont toujours fini par émerger du deluge dans lequel on les croyait engloutis. Les voici maintenant qui, dégagés de tout élément étranger, se présentent au milieu des autres peuples et réclament leur place, comme nation indépendante! Ils justifient amplement leur vieux proverbe : *Romoun non pere!* « Le Roumain ne périra pas! »

« L'origine de ce peuple de langue latine, dit l'éminent auteur de la *Géographie universelle*, est encore enveloppée de mystère. Les Roumains, habitants de l'antique Dacie, sont-ils exclusivement les descendants de Gètes et de Daces latinisés, ou bien le sang des colons italiens amenés par Trajan prédomine-t-il chez eux? Dans quelle proportion se sont mêlés au peuple roumain les divers éléments des populations environnantes, slaves et illyriennes? Quelle part ont eue les Celtes dans la formation de la nationalité valaque? Leurs descendants seraient-ils les « Petits Valaques » des bords de l'Olto, les « hommes à vingt-quatre dents », ainsi nommés à cause de leur bravoure? On ne saurait le dire avec certitude.

» Les vastes plaines que les Roumains habitent aujourd'hui avaient été, sinon complétement, du moins en grande partie abandonnées par eux au troisième siècle, lorsqu'ils durent émigrer de l'autre côté du fleuve, par ordre de l'empereur Aurélien. S'il est vrai que les arrière-petits-fils de ces exilés soient jamais retournés dans leur patrie, à quelle époque y revinrent-ils pour y remplacer les Slaves, les Magyars, les Petchénègues? Quelques écrivains pensent qu'il n'y eut point d'immigration nouvelle et que le residu des populations romanisées du pays suffit pour reconstituer peu à peu la nationalité. Quoi qu'il en soit, ce petit peuple, dont les commencements sont tellement incertains, a grandi d'une manière surprenante, puisqu'il est devenu la race prépondérante sur le bas Danube et dans les Alpes transylvaines, et sert aux populations de la péninsule thraco-hellénique de rempart contre les envahissements de la Russie.

» Encore au dix-septième siecle, la langue roumaine était tenue pour un patois et les Valaques eux-mêmes devaient parler slave dans les églises et devant les tribunaux. De nos jours, au contraire, les patriotes roumains travaillent activement à purifier leur idiome de tous les mots serbes, qui s'y trouvent dans la proportion d'un dixième environ, et des termes turcs et grecs introduits dans la langue lors de la domination des Osmanlis.

» De même que les Grecs modernes cherchent à rapprocher le romaique du langage des auteurs classiques, de même les « Romains » du Danube s'occupent de policer leur latin, afin de le placer sur le même rang que les langues romanes occidentales, le français et l'italien. Ils se sont également débarrassés de l'écriture slave pour prendre les caractères français; malheureusement, cette réforme s'est faite d'une manière un peu violente, en désaccord avec la prononciation vraie des mots, et les grammairiens ne sont pas encore unis pour fixer la véritable orthographe : Bukoviniens, Transylvains, Vala-

ques, veulent tous faire prévaloir leur mode de transcription. Ces derniers, grâce à leur indépendance politique, l'emporteront sans doute. Quoi qu'il en soit, la langue roumaine devient chaque année plus néo-latine par le vocabulaire aussi bien que par la syntaxe. La lecture des ouvrages français, qui constituent la principale littérature de la Roumanie, aide à cette transformation.

» Par un remarquable contraste, l'idiome des villes, qui jadis, à cause du va-et-vient des étrangers, était beaucoup plus impur que celui des campagnes, est devenu maintenant le plus latin des deux, le moins patoisé d'éléments slaves. Mais il y reste encore un fonds de deux cents mots environ qui ne se retrouve dans aucune langue connue et que l'on croit être un débris de l'ancien dace parlé avant l'occupation romaine. En outre, le valaque se distingue foncièrement des langues romanes de l'Occident par l'habitude de placer l'article et le pronom démonstratif après le substantif. Ce phénomène se présente aussi dans l'albanais et le bulgare, ce qui autorise à supposer que c'est là un trait de l'ancienne langue des aborigènes, transmis depuis aux autres habitants du pays. Un trait non moins caractéristique de l'idiome roumain se retrouve dans la façon de prononcer les voyelles. »



Types et costumes de la Roumanie.

Le peuple roumain, pris en masse, ignore ces détails, et s'il les connaissait, il ne s'arrêterait pas à de pareilles subtilités. Encore tout fier de la gloire des anciens conquérants romains, le moindre paysan valaque se croit descendu des patriciens de Rome. Plusieurs de ses coutumes, à la naissance des enfants, aux mariages, aux cérémonies mortuaires, rappellent encore celles des Romains : la danse des *Calouchares* n'est autre, dit-on, que celle des anciens prêtres saliens.

Le Valaque aime à parler de son « père » Trajan, auquel il attribue tout ce qu'il voit de grand dans son pays, non-seulement les ruines de ponts, de forteresses et de chemins, mais jusqu'aux œuvres que d'autres peuples attribuaient à Roland, à Fingal, aux puissances divines ou infernales. Maint défilé de montagne a été ouvert d'un coup par le glaive de Trajan ; l'avalanche qui se détache des cimes, c'est le « tonnerre de Trajan » ; la Voie lactée même est devenue le « chemin de Trajan » : pendant le cours

des siècles, l'apothéose est devenue complète. Ayant choisi le vieil empereur pour le représentant même de sa nation, le Roumain se refuse donc à considérer comme ses ancêtres les Gètes et les Daces ; il ignore ce que furent les Goths, et s'il est vrai qu'il soit leur parent par l'origine première, certes il a cessé de leur ressembler, si ce n'est dans les montagnes, où l'on voit beaucoup d'hommes grands, aux yeux bleus, à la blonde chevelure flottante, comme devaient être probablement les anciennes populations du pays.

En général, les Roumains de la plaine, et parmi eux principalement les Valaques, ont de beaux visages bruns, les yeux pleins d'expression, une bouche finement dessinée montrant dans le rire deux rangées de dents d'une éclatante blancheur ; ils se distinguent par la petitesse de leurs pieds et de leurs mains et par la finesse de leurs attaches. Ils aiment à laisser croître leur chevelure, et l'on raconte que nombre de jeunes hommes se font réfractaires au service de l'armée uniquement pour sauver les belles boucles flottant sur leurs épaules. Adroits de leur corps, lestes, gracieux dans tous leurs mouvements, ils sont, en outre, infatigables a la marche et supportent sans se plaindre les plus dures fatigues. Ils portent leur costume avec une aisance admirable, et même le berger valaque, avec sa haute *cachoula* ou bonnet de poil de mouton, la large ceinture de cuir qui lui sert de poche, la peau de mouton jetée sur une épaule, et ses caleçons qui rappellent la braie des Daces sculptés sur la colonne de Trajan, impose par la noblesse de son attitude.

Les femmes de la Roumanie sont la grâce même. Soit qu'elles observent encore les anciennes modes nationales et portent la chemisette brodée, la veste flottante, le grand tablier multicolore où dominent le rouge et le bleu, la résille d'or et de sequins sur les cheveux, soit qu'elles aient adopté la toilette moderne, elles charment toujours par leur élégance et leur goût. A ses avantages extérieurs, la Roumaine ajoute une intelligence rapide, une gaieté communicative, un esprit de repartie qui en font la Parisienne de l'Orient.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LE PETIT RAMONEUR DE NOEL

VEILLE DE NOEL 1852

Quand les feuilles mortes s'en vont roulant sur les chemins, les noirs petits ramoneurs, hirondelles d'hiver, à la suite de l'automne arrivent en troupes dans les villes. Qui de nous n'a rencontré le long des rues, trottinant à travers l'humide brouillard du matin, ces pauvres enfants de la Savoie? Ils ont l'air de chérubins déguisés en bons démons. Là-haut, au sein de leurs montagnes arides et froides, les marmottes en grimpant sur les arbres leur enseignent à gravir les murailles. C'est M. de Buffon qui le dit. Donc, quand les bambins sont devenus un peu plus grands et plus forts que la marmotte, un maître les ramasse dans toute chaumière misérable où le blé manque et où les enfants abondent et il les emmène avec lui dans nos cités, ces forêts d'innombrables tuyaux de cheminée.

Le maître est avare : il est exigeant, il est brutal. Il distribue plus de coups que de morceaux de pain et, si les pauvres expatriés ont bien envie de se plaindre, ils n'ont pas le droit de pleurer.

Or, la veille de Noel 1852, dans un carrefour, l'un de ces intéressants oiseaux de frimas sautillait et vaquait, un petit ramoneur de Noutans. Il était orphelin et, pour tout héritage, il n'avait reçu de ses parents et partout n'emportait que son nom, assez gai du reste, Jean Chanterose. C'était, hélas! bien peu. Le ciel, par surcroît, lui avait cependant donné une vive intelligence et un excellent cœur, ce qui est, ma foi! beaucoup.

Jean Chanterose longeait, au crépuscule, la vieille église du carrefour en jetant aux échos des quatre rues son cri aigu : « Ramonez-ci! Ramonez là! »

Au-dessus du triomphal portail, à l'abri d'une niche sculptée, une Sainte Vierge Marie, en pierre, tenait sur son bras l'enfant Jésus, comme la mère de Jean le tenait aussi jadis ; il s'en souvenait encore, son plus lointain et son meilleur souvenir.

L'enfant s'arrêta et joignit les mains, non sans avoir toutefois au préalable ôté respectueusement son bonnet doublé de suie : « Mon doux petit Jésus, supplia-t-il, accordez-moi de trouver au moins, ce soir veille de votre fête, une cheminée à ramoner ! » Et, après avoir fait avec dévotion le signe de la croix : « Ramonez ci! Ramonez là! » reprit-il en continuant son chemin.

Une fenêtre s'entrebâilla quelque part. « Ohé! psit! psit! Le petit ramoneur! »

Dieu exauce toujours les bonnes prières ferventes. Voici, en effet, une cheminée à ramoner du haut en bas.

Jean Chanterose y alla des genoux, de son rameau de pin, de la raclette et de tout son cœur; on l'entendait monter, s'éloigner, se perdre le long du puits obscur et étouffé, et, lorsque l'enfant eut atteint l'ouverture sur le toit débouchant dans le firmament aux étoiles d'or, la besogne était consciencieusement terminée. Les rideaux de suie gisaient en poudre dans le foyer. Seulement plus rien là-haut, ni bruit ni ramoneur. « Ohe? » Néant. Qu'était donc devenu le petit Savoyard ? On parcourut du regard par la lucarne toutes les tuiles de la maison et au delà où le crépuscule permettait de distinguer un peu. Pas le moindre ramoneur. On ne



L'arrivée de Jean Chanterose. (P. 58, col. 2.)

sut vraiment qu'en dire et il fallut se résigner à n'en rien penser du tout.

Jean Chanterose, lui, aurait pu raconter du pois à la fève, suivant l'expression favorite de mon aïeule. Il était pauvre et malheureux. Pauvre? Soit! Le bon Dieu le voulait ainsi. Le maître le battait? Passe encore! Mais personne ne l'aimait, et cette pensée-là suffisait à le rendre malheureux. Il ne jalousait pas la fortune d'autrui, ni l'hôtel de M. le préfet, ni la chape de monseigneur l'évêque. Non! Ce qu'il enviait, c'était simplement le bonheur des enfants qui ont une chaude maison, un lit blanc et un père, une mère pour les caresser, les choyer et les instruire. Aussi, la veille de Noël, Jean se parla à lui-même comme il suit :

« Cette nuit, le petit Jésus va descendre par toutes ces cheminées jusque dans les souliers et les sabots de Noël. Il n'a pas d'autre chemin, et, ce chemin-là, c'est le mien. Dans le grenier du maître sans cheminée, comment le petit Jésus pourrait-il venir? Je l'attendrai donc sur les toits; il faudra bien qu'il me rencontre et qu'il m'écoute. »

Voilà pourquoi Jean Chanterose priait le Fils de la sainte Vierge Marie qu'il lui envoyât ce soir la bonne fortune d'une cheminée à ramoner. Cette cheminée lui avait semblé la clef du paradis.

Jean Chanterose avait alors en cachette voyagé d'une toiture à l'autre. Il plongeait l'œil çà et là dans les gaines de suie qu'il rencontrait en route. Laquelle choisirait-il pour la visite de minuit?

Les cheminées ont toutes une physionomie personnelle, absolument comme les visages humains. Il en est de joyeuses qui fument et sentent bon; d'autres, à côté, qui, tristes et noires, restent glacées. Certaines ont été revêtues d'un badigeon rose ou bleu et coiffées d'un chapeau de zinc, les cheminées élégantes et riches du grand monde. Il s'en rencontre un plus grand nombre qui, défraîchies, sous un bonnet de planches pourries tombent en lambeaux : ce sont celles qui ont beaucoup de peine à cuire une soupe dans la mansarde des pauvres gens. Au fond de celles-ci il remarquait de lourds sabots grossiers. Il admirait, au contraire, dans le foyer de celles-là de ravissantes et mignonnes bottines.

Enfin il arrêta son choix sur un tuyau d'où sortait le chuchotement de trois voix qui causaient dans le salon.

La première disait — c'était la voix tendre d'une maman : « Marc, sois bien obéissant, si tu veux que le petit Jésus t'envoie cette nuit par ses anges quelque beau présent de Noël. »

La seconde voix répondit — c'était celle du petit garçon : « Je veux absolument que Jésus vienne lui-même; je le veux, je le veux, » et l'enfant frappait du pied.

La troisième voix plus grave — celle du papa — reprenait sévèrement : « Marc, le petit Jésus n'aime pas les enfants volontaires. Prends garde de ne trouver dans ton soulier qu'une verge de genêt pour te corriger. »

Jean Chanterose n'en écouta pas davantage. C'est décidément là qu'il attendrait le petit Jésus. Il se blottit donc entre deux gaines adossées, celle du salon et celle de la cuisine. Mais le ciel fondait sur lui en neige; mais le froid se glissait avec la bise sous ses minces haillons déchirés; mais le besoin de dormir rendait ses paupières pesantes, toujours plus pesantes.

« Hélas! murmura Jean Chanterose, je serai bien sûr mort avant que sonne minuit à la cime des clochers. Si je m'introduisais dans la riche cheminée? J'y puis tenir et c'est mon métier. J'aurais les reins appuyés contre la cheminée flambante dont le feu a réchauffé tout le jour les parois. Enfin, si je viens à m'endormir, je suis certain que le petit Jésus n'y pourra passer sans m'éveiller. »

Sitôt résolu, sitôt exécuté.

Seulement, la neige floconnait sans repos; la bise soufflait plus violemment et les cloches commençaient à se répandre des quatre coins de la ville et à faire frissonner d'allégresse tous les combles et toute la forêt de tuyaux. Le grondement étourdissant des sonneries, la dent aiguë du vent, les tourbillons d'étoiles blanches et le sommeil s'acharnèrent si bien sur le pauvre Jean Chanterose qu'il dégringola dans la gaine de la cheminée, malgré tous les efforts de ses genouillères de cuir pour l'arrêter en chemin.

Il était enfin tombé dans l'âtre et avait mis en déroute, à travers les cendres, les jolies bottines rangées côte à côte comme deux chevaux d'étagère.

L'appartement était superbe. Mais quels cris de terreur éclatèrent à l'arrivée subite et irrégulière du ramoneur! Le papa, la maman et le petit garçon bondirent brusquement de leurs fauteuils.

« D'où arrives-tu, méchant vaurien? exclama le père un peu en colère.

— Le froid en est cause, mon bon monsieur; je n'ai plus eu la force de me retenir; je suis le petit ramoneur Jean Chanterose. Ne me battez pas!

— Eh! que faisais-tu là-haut à cette heure-ci? interrogea la mère que le joli visage effrayé de Jean intéressait déjà.

— Hélas! madame, j'attendais le petit Jésus; car je suis orphelin et bien malheureux, allez, et je voulais lui demander de rendre le maître moins méchant, l'hiver moins froid et la vie moins pauvre et moins triste. Ne me battez pas!

— Il ne faut pas lui faire de mal, papa, cria Marc de sa fraîche voix craintive.

— N'aie pas peur, mon pauvre petit Savoyard. Marc, tu prétendais que Jésus descendît lui-même ici, cette nuit? Regarde, il a pris la forme et les vêtements des enfants qu'il chérit le plus en ce monde : des enfants misérables.

— Peut-être dites-vous vrai, mon ami, interrompit la mère en levant vers son mari des yeux doux et

chagrins, et si remplis de larmes ; Marc, offre ton fauteuil au petit Jésus et cours lui chercher quelques bonbons. »

Jean Chanterose était devenu muet d'étonnement et de surprise, il grelottait.

Le père et la mère s'entretinrent un moment à voix basse. C'étaient de braves gens, riches, charitables et pieux. Ils avaient perdu, l'un après l'autre, quatre jeunes enfants et il ne restait plus à la maison que Marc, dont la santé, secouée par la croissance comme une feuille fragile, peuplait d'angoisses leurs jours et leurs nuits.

« Si nous gardions ce petit auprès de nous, puisqu'il est seul, afin que Dieu bénisse et nous conserve notre Marc? » hasarda timidement la mère.

Le père embrassa sa femme sur le front.

« Merci, ma chère amie, dit-il, j'y avais songé. »

Puis, se tournant du côté du pauvret honteux :

« Comment te nomme-t-on?

— Jean Chanterose pour vous servir, mon bon monsieur.

— Et tu n'as plus ni père ni mère? Alors voudrais-tu rester ici toujours? »

L'enfant recommença à trembler. Ses yeux grands ouverts étincelaient et ses lèvres... Non, il ne put rien répondre, absolument rien.

« Serais-tu sage et aimerais-tu apprendre à lire, à écrire et devenir le compagnon de Marc? »

Marc entrait en ce moment chargé de boîtes en si grand nombre qu'à chaque pas il en tombait au moins une sur le tapis. Excellent petit garçon!

« Quel bonheur! » cria-t-il en gambadant. Il avait entendu les dernières paroles de son père.

Quant à Jean Chanterose, je vous laisse à penser s'il était fou de joie. Il n'en respirait plus. Il se précipita à deux genoux, joignit ses mains noires et se mit à pleurer.

« Bon petit Jésus, balbutia-t-il ; bon petit Jésus, merci! »

La mère et le père relevèrent l'enfant et, malgré le masque de ses joues, l'embrassèrent. Marc fit de même et ne voulait plus quitter celui qu'il appelait son petit frère de Noël.

Enfin, la mère put emmener le petit frère de Noël pour le débarbouiller de la suie qui lui donnait les apparences d'un gros grillon. Pendant ce temps, à côté des bottines de Marc, dans la cheminée, on en plaçait une autre belle paire pour Jean.

Quand Jean rentra conduit par la main, ce n'était vraiment plus le petit ramoneur. On l'avait habillé d'un costume de Marc; Marc et Jean se trouvaient être de même taille. Ses doigts étaient redevenus blancs ; sa figure ressemblait à une rose de satin, et ses yeux brillaient comme deux perles. Il fallait voir ses cheveux soigneusement peignés. C'est qu'il était réellement très-joli, Jean Chanterose, et personne ne s'en était peut-être jamais aperçu ; d'autant plus joli que le bonheur illuminait sa délicieuse et naïve petite figure de neuf ans. Ah! le bonheur est bien vraiment le soleil qui fait épanouir le frais visage des enfants!

Minuit avait sonné à la fin et toutes les cloches s'en donnaient à cœur et folle joie sous les brumes et la neige de la nuit de Noël.

On mena solennellement Marc et Jean devant le manteau de la cheminée. Tous se signèrent ensemble sur le front et la poitrine, puis la maman récita une courte prière au nom des deux enfants agenouillés. Quand il leur fut ensuite permis de fouiller dans les bottines visitées par le petit Jésus, quelle surprise! quelle richesse! quel ravissement! Dans les bottines de Marc, parmi les bonbons, scintillait une mignonne croix d'honneur en argent. Cela s'explique: Marc parlait toujours de devenir général.

Dans les bottines de Jean, un mignon crucifix, d'argent aussi, étincelait au milieu des gâteaux. Jean n'avait jamais rien vu d'aussi friand, ni d'aussi cher, ni d'aussi magnifique, et ce bijou était pour lui? Voilà ce qu'il ne pouvait arriver à se persuader.

« O bon petit Jésus de Noël, » répétait-il.

Puis il se reprit à sangloter avec tant d'entrain que les caresses seules du papa, de la maman et de Marc vinrent à bout de le consoler. Après un long silence :

« J'ai donc maintenant un père, une mère et un frère, murmura-t-il ; oh! oui, je serai très-sage, très-studieux, et je sens que je vous aime déjà énormément tous les trois. »

A suivre. Aimé Giron.

LA HARPE DU PIFFERARO[1]

II

Le pifferaro.

Mme d'A... voulut bien excuser ma démarche, et elle parut s'intéresser comme moi au sort du pauvre enfant inconnu, abandonnant sans y penser son petit pécule avec l'instrument qu'il mettait en gage, sans doute pour une faible somme.

Mais elle ne put m'expliquer comment sa carte se trouvait entre les mains du musicien ambulant. Elle ne se rappelait pas être venue en aide à un pifferaro ni même avoir entendu parler d'aucun petit musicien italien par les membres des nombreuses associations de bienfaisance dont elle faisait partie.

« Cependant, lui dis-je, ce malheureux a dû recevoir votre carte de quelqu'un, à qui vous aviez promis de lui venir en aide, ou qui peut-être, ayant eu personnellement des preuves de votre charité, de votre sympathie pour ceux qui souffrent, avait engagé son ami à recourir à vous pour obtenir quelques secours. »

1. Suite et fin. — Voy. page 43.

Mme d'A... réfléchissait.

« Écoutez, dit-elle, après un silence de quelques instants, je me rappelle un fait qui peut-être nous aidera à expliquer la présence de ma carte dans le tiroir de la harpe. L'hiver dernier, — il y a eu un an au mois de décembre — je rencontrais assez souvent dans la rue de Rennes, non loin de la rue Saint-Placide, une fillette d'une dizaine d'années, qui ne portait pas le costume des petits Romains, mais dont le type régulier et le teint un peu bistré, malgré ses cheveux blonds, auraient révélé l'origine quand même son accent ne l'aurait pas trahie.

» Cette petite remplissait l'office de servante chez une vieille femme de son pays, qui la nourrissait et la logeait tant bien que mal.

» La pauvre enfant avait perdu sa mère six mois auparavant, et n'ayant plus d'autre famille qu'un frère de douze ans, nommé Stefano, elle avait consenti à suivre la vieille à Paris pour tâcher d'y retrouver ce frère, qui, disait-elle, était artiste.

» Le mot « artiste » dans la bouche de Lucia, — c'était le nom de la petite, — signifiait musicien ambulant. Selon elle, Stefano jouait de la harpe, avec un véritable talent, et il aimait tant sa harpe qu'il l'avait nommée Lucia, en souvenir de la petite sœur à qui il était tendrement attaché.

« Ceci témoigne du moins en faveur de son affection fraternelle, si cela n'est pas une preuve de son talent comme musicien, dis-je en souriant.

— Plus j'y songe, plus je suis convaincue que la harpe a dû appartenir à Stefano, reprit Mme d'A..., sans me répondre. Lucia n'était pas heureuse avec la vieille Italienne, le froid surtout la faisait cruellement souffrir, car la pauvre petite était faible et chétive; aussi je la fis plusieurs fois venir chez moi pour se réchauffer un peu. J'avais essayé de lui donner des vêtements chauds, mais la vieille Italienne s'emparait de tout ce que l'enfant apportait au logis et je dus y renoncer; je lui remis seulement ma carte, en l'engageant à venir me trouver si la vieille la chassait, comme elle l'en avait menacée plusieurs fois. Bientôt je cessai de rencontrer Lucia; j'allai rue Saint-Placide; la vieille me dit que c'était une ingrate, qui s'était enfuie en lui volant différents objets. Je fis quelques démarches pour savoir ce qu'elle était devenue, mais je ne pus y parvenir. »

Le récit de Mme d'A... me donnait la conviction que la harpe — ma harpe — était bien celle de Stefano, mais je n'en étais pas plus avancé pour cela.

Évidemment, Lucia avait retrouvé son frère, elle lui avait donné la carte de Mme d'A... et cette carte, sans doute, dans un moment de trouble et de désastre, avait été oubliée dans le tiroir de la harpe aussi bien que les dix-sept sous.

Sans grand espoir d'apprendre quelque chose sur le sort des deux enfants, je me rendis à mon tour, rue Saint-Placide, je trouvai là toute une colonie de petits Romains et petites Romaines, riant et montrant leurs dents blanches en demandant « un petit sou ».

Je ne sais quel secret instinct m'avertit de ne pas parler de Lucia; la vieille demeurait peut-être encore là, et si elle s'était mal conduite à l'égard de l'enfant, ses compatriotes hésiteraient peut-être à me dire ce qu'était devenue la pauvre petite.

Donc, avisant un bambin dont la physionomie intelligente attira mon attention, je lui promis, non pas un, mais plusieurs petits sous s'il pouvait me donner des nouvelles d'un garçon de treize à quatorze ans, nommé Stefano, qui gagnait sa vie en jouant de la harpe.

Le bambin devint tout à coup sérieux, et se tournant vers un de ses camarades :

« Stefano! murmura-t-il, c'est le frère de Lucia. »

Je tressaillis, mais, dissimulant mon émotion, je dis seulement :

« Veux-tu m'apprendre où il est maintenant? cette pièce blanche sera pour toi.

— Je veux bien tout de même vous le dire, fit tristement l'enfant; mais je crois que le pauvre Stefano ne tardera pas à rejoindre sa sœur dans l'autre monde.

— Quoi! Lucia est morte!

— Oui, morte l'hiver dernier, un mois après avoir retrouvé son frère qu'elle cherchait depuis longtemps. Si vous voulez venir avec moi, je vous conduirai près de Stefano; il demeure pas loin de la place de l'Observatoire, chez un sculpteur à qui il a autrefois servi de modèle et qui a eu pitié de lui. »

Je suivis l'enfant, persuadé que Stefano était bien le pifferaro que je cherchais; l'époque de la mort de Lucia coïncidait avec celle où la harpe avait dû être engagée. Je ne m'étais pas trompé en supposant que le malheureux musicien avait dû être égaré par une douleur poignante, pour oublier dans le tiroir de l'instrument la petite somme récoltée à grand'peine pendant toute une journée.

Le sculpteur, que je trouvai heureusement chez lui, et qui, ému de pitié pour la triste position de son ancien modèle, l'avait placé dans une petite pièce voisine de son atelier, me raconta enfin toute l'histoire des deux pauvres enfants.

Lucia, malade et affaiblie comme elle l'était, ne pouvait plus rendre de grands services à sa vieille compatriote; celle-ci, par une froide journée de commencement de janvier, la força de sortir pour mendier, lui déclarant que, lasse de nourrir une bouche inutile, elle ne la recevrait plus que si elle lui apportait de l'argent.

La pauvre petite, transie de froid, essaya d'implorer la charité de quelques passants, mais elle ne put rien obtenir. Aussi, quand la nuit arriva, n'osant pas rentrer sans argent, mourant de faim et de froid, elle se blottit contre la porte d'une maison et se mit à pleurer amèrement.

Elle resta là pendant assez longtemps; la nuit

était tout à fait venue, quand elle entendit s'avancer en fredonnant quelqu'un dont il lui sembla reconnaître la voix. Tandis qu'elle écoutait, tremblant d'espoir et d'émotion presque autant que de froid, on passa devant elle, et la même voix dit d'un ton joyeux :

« Allons! allons, ma vieille camarade! tu te fais lourde ce soir : est-ce que tu es fatiguée comme ton maître?

— Stefano! » s'écria la jeune fille, qui vint tomber dans les bras de son frère.

Un quart d'heure plus tard les deux enfants étaient dans un petit grenier qui, non loin de la place Maubert, servait de logement au jeune musicien. Stefano avait dépensé sans compter tout ce qu'il possédait pour préparer un brasier afin de réchauffer les membres engourdis de sa sœur; il lui avait apporté du lait, du pain blanc, il s'efforçait de la consoler. Tous deux pleurèrent ensemble au souvenir de la bonne mère, morte au pays sans avoir pu bénir son fils. Stefano s'indigna en songeant à la manière dont la vieille Italienne avait traité sa sœur; il déclara que Lucia ne le quitterait plus et qu'il saurait suffire à leurs besoins à tous deux.

Lucia sourit tristement.

« Je suis contente de t'avoir revu, fit-elle, ç'aurait été bien dur pour moi de mourir sans te dire adieu.

— Mourir! s'écria Stefano; à quoi penses-tu donc, petite? »

Alors seulement il remarqua les terribles ravages que la maladie et les souffrances de toutes sortes avaient déjà causés dans la frêle organisation de l'enfant.

« Non, dit-il, tu ne mourras pas! je te soignerai, je te guérirai. Tu resteras ici à te reposer, j'irai chanter avec ma harpe que j'ai appelée Lucia, en souvenir de toi. Nous deux nous te rapporterons chaque jour tout ce qu'il te faudra pour regagner ta santé et tes forces. »

Lucia sourit tristement en appuyant sur son cœur sa petite main amaigrie, mais la crainte d'affliger son frère l'empêcha de répondre.

Depuis lors Stefano chanta avec plus d'animation que jamais, multipliant les gambades et les joyeuses plaisanteries pour arracher aux badauds quelques sous de plus, afin que Lucia ne manquât de rien.



Lucia et Stefano. (P. 61, col. 1.)

Cependant le pauvre enfant avait l'âme bien triste : malgré les efforts de son dévouement fraternel, il voyait sa chère petite sœur dépérir de jour en jour, et tout faisait prévoir que l'âme abandonnerait bientôt ce corps si frêle, qu'à peine semblait-il appartenir à la terre.

La fin de janvier amena quelques journées d'un froid rigoureux, dont les soins vigilants de Stefano ne purent garantir la petite malade. Un matin, comme il partait pour aller faire sa tournée habituelle, Lucia embrassa son frère plus tendrement qu'à l'ordinaire, puis elle lui dit d'une voix faible :

« Ne sois pas longtemps, Stefano, je ne voudrais pas partir sans te dire adieu.

— Adieu? répondit-il en essayant de rire pour dissimuler l'angoisse terrible qui lui serrait le cœur. Je te défends bien de bouger par ce temps épouvantable! Vienne le printemps et nous irons courir ensemble dans la campagne où le gai soleil rendra à tes joues leurs jolies couleurs roses.

— Tu me comprends bien, reprit la petite, je ne verrai plus le soleil du printemps; je vais partir... partir pour rejoindre notre mère!... Ne pleure pas, Stefano... je serai heureuse près du bon Dieu et je prierai pour toi. Mais promets-moi que tu reviendras bientôt, tout à l'heure... Tu me le promets, n'est-ce pas? »

Ses petites mains suppliantes se joignirent un

instant, puis retombèrent sans force sur le misérable lit où Stefano, pour la garantir du froid, avait entassé tous les vêtements que renfermait le pauvre logis.

« Je... je te promets de revenir bientôt, » dit-il en s'éloignant précipitamment, car les sanglots l'étouffaient.

A cette promesse l'enfant parut plus calme et un sourire d'ange vint éclairer son doux visage.

Quant à Stefano, saisi d'une horrible appréhension, il n'avait pas même le courage de faire résonner sa harpe. La pauvre Lucia restait muette à côté de lui, tandis qu'il songeait à l'autre Lucia, sa sœur, qui allait mourir.

De temps en temps un passant, ému de pitié en voyant ce pâle enfant immobile auprès de sa harpe et paraissant abîmé dans son désespoir, lui jetait quelques sous que Stefano ramassait machinalement et mettait dans le tiroir de la harpe.

Enfin, ne pouvant plus supporter l'inquiétude qui le dévorait, il prit son instrument et revint auprès de Lucia.

Elle fixa sur lui ses grands yeux expressifs, mais sans paraître le reconnaître.

Elle murmurait des paroles entrecoupées; elle s'adressait à son frère, mais sans avoir conscience de sa présence auprès d'elle.

« Tu es bon, Stefano! disait Lucia... donne, donne encore des fleurs,... je veux porter un bouquet à la bonne Vierge... Tu vois bien la madone qui est devant notre maison... c'est là que notre mère nous faisait prier,... Donne-moi une robe blanche... et des fleurs... beaucoup de fleurs, Stefano!... Vite... dépêche-toi!... la bonne Vierge m'appelle... je ne serai pas prête... Oh! pourquoi ne me donnes-tu pas des fleurs?... des fleurs et une robe blanche... Stefano, je t'en prie! »

Sa physionomie exprimait un chagrin poignant, de grosses larmes inondaient son visage. Elle regardait son frère sans le voir et s'adressait à un Stefano imaginaire, qui, disait-elle, lui refusait la robe blanche et les fleurs qu'elle demandait.

Le malheureux, fou de douleur, cherchait à calmer Lucia, mais elle ne l'entendait même pas et répétait sans cesse :

« Ma robe, ma belle robe blanche... et des fleurs... pour donner un bouquet à la sainte Vierge!

— Tu vas avoir ce que tu demandes! s'écria Stefano, appuyant ses lèvres sur le front de Lucia.

— Vrai? dit-elle en tressaillant et en le regardant comme si, pour la première fois, elle se fût aperçue qu'il était là. Va, frère, je t'attendrai... je ne partirai pas sans ma robe blanche. »

Stefano explora vivement le grenier du regard, cherchant quel objet il pourrait vendre pour satisfaire au dernier désir de la mourante. Il ne vit rien... rien que la harpe, qu'en entrant il avait posée près du lit.

Il s'en saisit, et descendant rapidement l'escalier, entra chez le premier marchand de bric-à-brac qu'il trouva sur son passage.

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cette machine? dit le marchand à qui il proposa de vendre son instrument. Tu auras de la peine à t'en défaire, je t'en avertis.

— Mais il me faut de l'argent tout de suite, pour acheter une robe blanche et des fleurs à ma sœur qui va mourir! sanglota Stefano.

— Mais engage ta harpe au Mont-de-Piété, tu auras autant d'argent que si tu la vendais et tu pourras la racheter plus tard. »

Stefano courut au Mont-de-Piété, dont les bureaux étaient encore ouverts; puis, muni de la petite somme qu'on lui donna, il entra chez une lingère pour acheter une robe blanche.

La lingère, voyant ce pauvre garçon qui pleurait en demandant à acheter une robe avec une somme qui ne représentait pas le quart de sa valeur, l'interrogea, et, prise de pitié, lui donna pour rien une robe blanche qu'elle portait étant enfant.

Stefano se rendit alors chez une fleuriste, il dépensa tout l'argent qu'on lui avait donné en échange de quelques fleurs cultivées en serre et à grands frais pendant cet hiver rigoureux.

Puis, revenant auprès de Lucia, il jeta sur son lit les fleurs et la robe blanche.

Un faible sourire effleura les lèvres de la mourante, elle essaya d'approcher la mousseline de son visage, elle essaya de saisir une des roses éparses sur son lit... mais elle ne put y parvenir.

Stefano prit une rose et la lui mit dans la main...

Alors, d'une voix faible comme un souffle, Lucia murmura ce seul mot :

« Merci! »

Ce fut son dernier mot... et son dernier soupir.

. . . .

Stefano voulut qu'elle fût ensevelie avec la robe blanche et les fleurs tant désirées par elle.

. . . .

Depuis lors le pauvre enfant, ne pouvant se décider à retourner dans le grenier où sa sœur avait rendu le dernier soupir, erra de tous côtés, recueilli tantôt par l'un, tantôt par l'autre de ses compatriotes, jusqu'au moment où il fut rencontré par le sculpteur à qui autrefois il avait servi de modèle et qui eut peine à le reconnaître, tant le malheureux était changé.

Celui-ci l'emmena, espérant qu'un genre d'existence moins précaire lui rendrait la santé. Mais le chagrin, plus encore que les souffrances physiques, avait usé l'organisation de Stefano; il était atteint de la maladie de langueur qui avait emporté Lucia, et le sculpteur, après m'avoir raconté son histoire, ajouta tristement que le pauvre pifferaro, condamné par les médecins, n'avait plus, il le craignait, que bien peu de jours à vivre.

« J'aurais voulu, dit-il, pouvoir lui rendre sa harpe qu'il réclame dans son délire, comme Lucia

demandait une robe blanche et des fleurs; mais dans le trouble où le jetait la douleur il avait perdu la reconnaissance du Mont-de-Piété : je n'ai donc pas pu dégager l'instrument. C'est la Providence qui vous a inspiré la pensée de l'acheter et de rechercher le malheureux enfant qui l'avait engagé. »

Nous nous rendîmes près de Stefano pour lui annoncer que sa harpe allait lui être rendue; avant que la maladie eût altéré ses traits, il devait réaliser le beau type de ces têtes italiennes, expressives et intelligentes, que nous admirons dans nos musées; je compris qu'un sculpteur eût choisi ce type pour modèle.

Maintenant son visage amaigri, entouré de longs cheveux noirs retombant en désordre, avait une expression presque farouche due sans doute à ses grands yeux noirs qui brillaient d'un éclat fiévreux.

En apprenant qu'il allait revoir sa harpe, sa chère Lucia, comme il n'avait cessé de l'appeler, Stefano fondit en larmes et, me saisissant les mains, les couvrit de baisers, avant que j'eusse eu le temps de m'opposer à cette démonstration de gratitude.

Le jour même le pifferaro rentrait en possession de l'instrument tant regretté, et son ami le sculpteur se reprenait à l'espoir de le sauver en voyant avec quelle ardeur il jouait les airs de son pays, surtout ceux que sa sœur préférait.

Au bout de peu de jours nous remarquâmes que Stefano faisait, comme musicien, des progrès étonnants; abandonnant peu à peu les vieux airs du pays natal; il obéissait à son inspiration en improvisant des chants d'une douceur, d'une poésie qui semblait appartenir à l'autre monde.

Hélas! c'était le chant du cygne!

Dans le demi-délire qui ne le quittait pas le pauvre malade confondait en une seule affection « ses deux Lucia », la sœur qu'il avait tant aimée et la harpe dont les vibrations exprimaient si bien la douleur qu'il éprouvait. Stefano croyait retrouver sa sœur lorsqu'il chantait en s'accompagnant de sa harpe; parfois il se faisait apporter les draperies blanches dont le sculpteur se servait pour draper ses mannequins, il en enveloppait la harpe et l'entourait de guirlandes qu'il formait avec les premières fleurs du printemps.

Enfin, vers le milieu du mois d'avril dernier — on le voit, cette histoire date d'hier — Stefano. qui s'était habitué à me considérer comme un ami, me pria d'approcher la harpe de son lit, car depuis longtemps déjà le pauvre enfant était trop faible pour se lever.

J'obéis avec répugnance, car je savais qu'il n'aurait même pas la force de se pencher vers l'instrument pour le faire résonner. En effet, il ne put y parvenir. Sa physionomie prit alors une si navrante expression de désespoir, que le sculpteur et moi nous entreprîmes de le faire asseoir en l'entourant d'oreillers pour le soutenir, puis nous plaçâmes la harpe sur son lit, en la maintenant de manière qu'il pût sans aucun effort en faire vibrer les cordes.

Alors il se passa une scène étrange et qui nous impressionna vivement.

Les mains de Stefano s'élevèrent jusqu'à l'instrument, qui rendit un son plaintif, lugubre, ressemblant à un gémissement, puis le visage du jeune musicien s'anima, ses yeux brillaient d'un éclat presque surnaturel, toute sa physionomie exprima une sorte d'extase; il parut complétement oublier notre présence, et, sous ses doigts affaiblis, la harpe fit entendre un chant d'abord lent et triste, un peu vague, qui semblait produit par des voix lointaines; puis l'inspiration musicale se joignant au délire de la fièvre communiqua au musicien une énergie et une vigueur factices; les notes se pressèrent, vives et joyeuses, comme un souvenir des devises de la patrie, suivi bientôt par un chant grave et solennel. De grosses larmes coulaient sur les joues de Stefano; nous comprîmes qu'il assistait par la pensée aux derniers moments de sa mère, morte au pays, tandis qu'au loin il rêvait de lui assurer une paisible vieillesse. Ensuite ce fut le tableau du triste hiver si rigoureux, dont l'aspect lugubre était un instant égayé par le joyeux babil et les chants enfantins de Lucia.

Et de nouveau les notes résonnèrent plus faiblement; c'était un doux chant de triomphe et d'amour, comme si les anges au ciel avaient souhaité la bienvenue à l'ange que leur envoyait la terre...

Nous écoutions avec une sorte de recueillement, n'osant faire un mouvement de peur de troubler l'extase du musicien, oubliant même ce qu'une pareille surexcitation pouvait avoir de dangereux pour lui.

Soudain la faible et tendre harmonie fut brusquement interrompue...

D'une voix rauque, stridente, le malade s'écria : « Lucia! »

Puis ses mains crispées s'accrochèrent si désespérément aux cordes de la harpe, que plusieurs de celles-ci se rompirent avec un bruit sinistre.

Effrayés, nous enlevâmes en toute hâte l'instrument pour donner des secours au malade, dont les grands yeux noirs et fixes n'avaient plus de regard.

Mais tous nos efforts furent vains, Stefano avait cessé d'exister.

Nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure. Le sculpteur me pria de lui laisser la harpe en souvenir du malheureux pifferaro, qu'il avait connu si gai, si insouciant et qui, après tant de souffrances et de douleurs, était mort loin de sa patrie, sans famille, sans autres secours que ceux de la charité, sans autre consolation que la harpe, compagne de ses bons et de ses mauvais jours.

Telles furent, dit le narrateur en achevant son récit, les suites de ma visite à la salle de vente qui avoisine la place Maubert.

Marie Guerrier de Haupt.

LES FOURRURES [1]

Sous Louis XIV, les robes se décolletèrent; la duchesse d'Orléans, qui était fille de l'Électeur Palatin et qui arrivait d'un pays où la mode était arriérée, mit un fichu de marte qu'on nomma palatine; nous avons encore le mot et la chose. Le soir, les belles frileuses endossèrent la pelisse, et le manchon prit grande faveur. Adopté par les hommes, il fut porté même à cheval et avec l'habit militaire. Mais ces élégances ne sortaient guère de la cour, où l'étiquette en restreignait l'usage à l'hiver officiel : les fourrures se prenaient à la Toussaint et se quittaient le jour de Pâques, y eût-il de la neige.

Sur ces entrefaites arrive du Canada un chargement de pelleteries. « Il est acheté, dit M. Roland, par un marchand de peaux de lapin, qui colporte sa marchandise, tient la dragée haute et insinue le goût des fourrures à des gens qui n'y avaient jamais pensé. Enchanté de l'affaire, notre homme excite les armateurs; les sauvages se mettent en chasse et la pelleterie arrive. La demande s'accroît; on fait en France comme au Canada : champs, forêts, montagnes sont battus et rebattus; on emploie fusils, lacets, filets, trappes, embûches, piéges de toute espèce; et le tout est dépouillé, apprêté, lustré, masqué, travesti et vendu ».



Élégant à la mode de 1779.

Le manchon fut alors accessible à la bourgeoisie, et le plus modeste mantelet put avoir sa bande de marte. Mais en haut lieu la vogue se retirait des fourrures; le rococo leur était funeste et un coup terrible allait bientôt les frapper : M. Roland, devenu ministre, n'avait pas achevé son discours sur les différentes matières propres à l'habillement, que la révolution déchirait le manteau royal, emportant avec lui les insignes qui lui devaient leur prestige.

La toilette reparut sous le Directoire; 1800 fut une bonne année pour les fourreurs. Quatre ans après, le manteau impérial rapportait l'aumusse, la robe et le mortier dans ses plis, toutefois sans leur rendre le passé. Qui donc aujourd'hui songerait à dire simplement : « les fourrures, » au lieu des magistrats, comme au temps de La Bruyère? Qui sait que l'épitoge, cette épaulette du bataillon fourré, est la queue du chaperon, dont l'origine remonte aux premiers Carlovingiens, et qui, sous Charles VII, quand vint la mode des chapeaux, fut mise sur l'épaule gauche, où elle indique, par le nombre de ses galons d'hermine, le grade de celui qui la porte? Lorsqu'on parle de fourrures, on ne songe maintenant qu'à celles de tout le monde. Tombées dans le droit commun, elles y ont gagné d'être recherchées pour elles-mêmes, et d'être portées dans la saison où personne ne conteste plus leur mérite.

A part l'extrême Nord, où la pelleterie est à peu près le seul vêtement, les contrées où elle est le plus répandue sont la Chine, la Russie et la Grande-Bretagne. Dans le Céleste Empire, c'est toujours le luxe des grands et l'un des signes honorifiques. En Angleterre, où le climat est humide, les fourrures se portent neuf mois de l'année. Pas besoin de dire qu'il y en a de très-riches dans le Royaume-Uni; mais la masse est naturellement de qualité médiocre.

C'est en Russie qu'on voit les plus précieuses, surtout en plus grand nombre; et comme on les voit bien! L'espace est libre, la terre est blanche, elle brille et se reflète dans le ciel. « Passe un carillon pimpant : trois chevaux superbes, faisant voler ce qu'ils traînent. Vous ne distinguez que le visage, animé par le froid; tout le reste n'est que pelisses, manchons, peaux d'ours blanc ou noir. » L'œil est fixé; rien ne le distrait; la neige éteint le bruit. « Les petits fouets des moudjicks ne claquent pas, les maîtres ne disent rien; tout cela se meut avec une activité silencieuse, au milieu d'un tourbillon muet, » a dit Théophile Gautier.

On porte à Paris d'aussi belles fourrures qu'à Saint-Pétersbourg; seulement elles y sont plus rares et surtout moins visibles. Mais si les dépouilles d'un prix exceptionnel n'y courent pas les rues, c'est en France que l'art du fourreur est arrivé à sa plus haute perfection.

Mme HENRIETTE LOREAU.

1. Suite et fin. — Voy. vol. VIII, page 399, et vol. IX, page 38.



La baronne passait ses journées étendue sur un sopha. (P. 65, col. 1.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

IX

Où Lisette et Marton apportent du renfort à Mademoiselle.

Pendant quelques semaines, donc, Adélaïde n'eut point le loisir de s'occuper de Jeannette. Mais quand tous les visiteurs eurent défilé l'un après l'autre dans le salon et dans la salle à manger de Kerléonik, que le cuisinier de Paris eut épuisé toute sa science en leur honneur, et que les clefs de dame Levellec, lasses d'ouvrir et de fermer les armoires aux provisions, apaisèrent enfin leur continuel tapage, Adélaïde commença à s'ennuyer, et, comme on était à ce moment-là dans une série de jours pluvieux qui la retenaient au logis, elle envoya chercher Jeannette qui la distrairait.

Jeannette ne demandait pas mieux. Elle mit sa belle toilette, en soupirant de ce que cette toilette n'était pas semblable à celle de Mademoiselle, et elle se rendit au château, chargée par sa mère d'un pot de crème pour Adélaïde. Ce pot de crème fut l'occasion d'un triomphe pour Marianne, l'ex-cuisinière reléguée au second plan par l'arrivée du cuisinier de Paris, et chargée désormais de la seule cuisine des domestiques; elle fut seule capable de faire des galettes pour accompagner la crème, le cuisinier dédaignant ces mets rustiques et ne se chargeant pas de leur confection. Adélaïde s'amusa beaucoup, et compara Jeannette au petit Chaperon Rouge, dont elle lui raconta la triste histoire. Jeannette passa une journée enchantée, et ne partit qu'avec le désir de revenir le plus tôt possible.

Ce désir fut exaucé : Adélaïde prit l'habitude de l'envoyer chercher dès qu'elle s'ennuyait, et elle s'ennuyait souvent. Ce n'était pas absolument sa faute : les gens qui l'entouraient déteignaient sur elle. La baronne n'avait rien de champêtre dans le caractère; elle regrettait Versailles et Paris et aspirait à la fin de son deuil. Elle passait ses journées, quand il ne venait pas quelque visite, étendue sur un sopha, à regarder languissamment les ébats de son héritier et de son petit chien; et Mlle Carmelinde, depuis qu'elle avait vu de près la réalité de la campagne, s'était, de plus belle, replongée dans la fiction. Elle avait toujours quelque bonne raison pour ne pas faire la promenade qu'Adélaïde désirait. Il faisait trop chaud, le soleil leur brûlerait le teint; ou bien il avait plu, et il était dangereux de se mouiller les pieds; on pouvait craindre de rencontrer des vipères, si on allait du côté de la lande des Pierres-Longues; et dans telle autre direction des vaches paissaient dans les prés, et les vaches avec leurs cornes étaient aussi des animaux très-redoutables Pour ces raisons et d'autres du même genre, Mlle Carmelinde restait au château en compagnie de Tircis, de Daphné, de Chloé, de Myrtil et autres héros idylliques; et Adélaïde s'ennuyait.

Lisette et Marton, les deux soubrettes, s'ennuyaient aussi. Quand elles avaient taquiné les grands laquais et excité la fureur de Margot, de Marianne et d'Hervé en critiquant les gens de Bretagne, leurs costumes et leurs usages, elles ne savaient plus que faire, et elles trouvèrent drôle de s'amuser un peu de cette petite Jeannette, « qui n'était pas trop sotte pour une paysanne. » Elles entreprirent donc de lui

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

apprendre comment on devait se présenter chez les maîtres, comment on devait parler à Monseigneur, à Madame, à la gouvernante, à la jeune baronne, aux différents domestiques, selon les degrés de la hiérarchie. Elles substituèrent à son naïf « bonjour la compagnie » des formules plus variées et moins surannées ; et Adélaïde s'émerveillait de voir comme sa petite sauvagesse prenait vite des façons civilisées.

Mais ces façons civilisées, qui avaient tant de succès au château, n'en avaient pas du tout à la ferme. La sœur aînée de Jeannette en particulier, qui s'était mariée sans quitter la maison, parce que la ferme était fort étendue et avait besoin de beaucoup de travailleurs, ne cachait pas sa mauvaise humeur contre la jeune fille. Javotte était une personne laborieuse, dure à elle même et aux autres aussi, et qui trouvait fort mauvais que sa sœur fît la belle avec la demoiselle du château, pendant que tout le tracas du ménage retombait sur les autres femmes de la maison. Encore si Jeannette n'eût fait que passer quelques heures au château par-ci par-là, et qu'elle eût réparé le temps perdu en travaillant double le reste de la journée ! Mais point : elle n'en finissait plus d'ôter ses hardes de cérémonie, de les plier, de les serrer, de les ranger dans le bahut, de reprendre sa cotte et son corset de travail ; et quand enfin elle se mettait à l'ouvrage, on voyait bien qu'elle n'avait pas le cœur à la besogne. Que faisait-elle donc aux champs, pendant que Cyrus gardait ses moutons? on ne voyait pas souvent de ses écheveaux de fil à la maison. Javotte se souvenait bien que, quand elle était jeune fille, elle épuisait sa quenouillée en moins de temps que Jeannette ne devait en mettre à charger sa quenouille, vu l'ouvrage qu'elle rapportait. Et cela se passait sans que la fermière, qui avait élevé si sévèrement Javotte, donnât à Jeannette les corrections qu'elle méritait ! On la ménageait, pour flatter la demoiselle du château, qui s'était coiffée de cette fainéante ! Moitié par jalousie, moitié par esprit de justice, Javotte devenait de plus en plus l'ennemie de Jeannette.

Heureusement, ou malheureusement, pour la jeune fille, Javotte n'osait pas exprimer hautement son opinion là-dessus en présence de la fermière. Agathe Gouarhé était si glorieuse de voir sa fille reçue familièrement par la demoiselle du château, qu'elle ne souffrait pas le moindre blâme là-dessus ; et elle avait un jour fort rabroué Jean, qui se plaignait de ne plus trouver Jeannette à la ferme quand il venait. Le fermier, son gendre et ses fils, qui travaillaient aux champs toute la journée, ne s'apercevaient de rien, et Gothon, quoiqu'elle fût tout attristée de la tournure que prenaient les choses, défendait cependant sa Jeannette contre les attaques de Javotte, et lui trouvait de bonnes excuses. L'enfant était si jeune, elle aurait bien le temps d'avoir la vie dure par la suite ; c'était tout simple qu'elle aimât à s'amuser, et ce n'était pas sa faute si les maîtres la trouvaient aimable ; il fallait compter sur son bon cœur et sur l'âge pour la rendre raisonnable. Tout cela ne persuadait pas Javotte, ni peut-être bien Gothon elle-même. Quant à Jean, on ne le voyait plus : l'été n'est pas la saison du loisir, et comme le père Peuvraz avait attrapé en faisant les foins un refroidissement et une fièvre qui l'avaient mis dans son lit pour un bon bout de temps, Jean devait faire à lui seul tout l'ouvrage de Kérentré.

L'été se passa donc ainsi : et monsieur le baron, qui, après tout, était un Breton, reprenait goût à la vie du château, aux grandes courses à cheval, à la chasse et à la liberté ; il parlait même de passer l'hiver à Kerléonik. A cette idée la baronne avait ses vapeurs, maladie contagieuse qui gagnait Mlle Carmelinde ; Adelaïde elle-même, avec l'inconstance de son âge, trouvait des charmes au Cours-la-Reine, et n'aurait pas été fâchée de retourner à Paris. Mais où la nostalgie de Paris et de la Cour prenait des proportions formidables, c'était dans les régions de l'office et de l'antichambre. « Passer l'hiver dans ce pays de sauvages ! » s'écriaient mesdemoiselles Lisette et Marton. « Rester encore six mois hors du monde ! » répondaient les grands laquais poudrés, et les valets de chambre Lafleur et Jasmin. Le cuisinier ne disait rien, mais il pensait à donner congé à Monseigneur, si Monseigneur avait réellement le projet de le condamner plus longtemps à servir à des bouches de hobereaux le résultat de ses délicates combinaisons. « On se rouille ici ; mon imagination se flétrit ; je n'ai rien inventé de sérieux depuis que nous sommes exilés chez ces mangeurs de blé noir ; il faut absolument que j'aille me retremper au centre de la science culinaire ! » se disait-il à part lui. Seulement, où aller? La place était bonne chez Monseigneur. N'y aurait-il pas un moyen de tout arranger ?

Ce moyen, il le trouva, ou plutôt ce fut le hasard qui le lui apporta. Un matin le messager lui remit une



lettre de sa cousine Louison, soubrette de Mme la marquise de Boisgaudry, qui lui mandait les nouvelles de la ville et de la Cour. Entre autres nouvelles intéressantes, Louison apprenait à son cousin que M. le vicomte de la Tour-du-Mont, lieutenant des chasses du roi pour la conservation des bêtes fauves, avait l'intention de se démettre de sa charge.

La chose était certaine: Louison la tenait du valet de pied de monsieur le vicomte, qui devait savoir à quoi s'en tenir. On ignorait encore quel serait le successeur du vicomte.

Là-dessus la tête du cuisinier travailla. Si M. le baron de Kerléonik pouvait être nommé lieutenant des chasses du roi pour la conservation des bêtes fauves, les devoirs de sa charge le retiendraient à la Cour une bonne partie de l'année, et il ne pourrait plus être question pour monsieur le baron, ni pour ses gens, de passer l'hiver à Kerléonik.

Le cuisinier, par Lisette et Marton, trouva moyen de faire parvenir la nouvelle aux oreilles de madame la baronne; et Marton, qui était dans les bonnes grâces de madame, se chargea de lui insinuer que « cet office conviendrait bien à monsieur le baron ».

Madame la baronne fut de l'avis de Marton; elle écrivit lettre sur lettre, fit agir ses parents et ses amis, et manœuvra tant et si bien qu'avant la fin de septembre le baron de Kerléonik reçut, dans une grande lettre ornée d'un vaste cachet de cire rouge aux armes de la Maison du roi, sa nomination à la charge de « lieutenant des chasses du roi pour la conservation des bêtes fauves » et l'ordre de venir sans délai prêter serment ès mains du capitaine-général des chasses et s'acquitter des devoirs de sa charge.



M. Lorhan était un fort savant homme. (P. 67, col. 2.)



X

Adieux à monseigneur le lieutenant des chasses du roi.

Il régnait une grande agitation au château, dans le village et aux environs. « Vous savez la nouvelle? Monseigneur s'en va! » Voilà ce que Marton, qui coiffait madame la baronne lorsque monsieur le baron lui avait lui-même apporté la grande lettre, avait dit à Lisette et au cuisinier; et tous les trois s'en étaient frotté les mains.

« Monseigneur s'en va; nous nous en allons! » avaient-ils répété sur tous les tons à dame Levellec, à qui cela n'avait pas fait de peine, aux valets, aux laquais, aux paysans qui venaient approvisionner les cuisines, et à Loïc, par qui la nouvelle s'était vite répandue. La journée n'était pas finie que sur toute l'étendue des terres qui formaient le domaine de Kerléonik, on se disait dans chaque chaumière: « Vous savez la nouvelle? Monseigneur s'en va! »

Parmi les gens qui apprenaient ce départ, il y en avait de contents, il y en avait de fâchés; et parmi ceux qui en étaient fâchés, il n'y en avait pas de plus fâchés que Jeannette Gouarhé; elle en pleura toute seule en gardant ses moutons, et s'entretint de son chagrin avec Chloris, seul vestige qui dût lui rester désormais d'une si heureuse période de sa vie. Javotte triompha et Jean murmura plus d'une fois entre ses dents: « Bon voyage! »

Quelqu'un qui ne savait pas trop s'il était content ou fâché, c'était M. Lorhan, le régisseur. Il n'était pas fâché, parce qu'après tout c'est le régisseur qui est le maître quand le maître est absent, et que tout le monde aime à commander; il n'était pas content non plus, parce que Monseigneur était un maître fort généreux et que, depuis qu'il habitait le château, il avait accordé à M. Lorhan bien des petits avantages que M. Lorhan n'aurait pas osé s'accorder à lui-même; mais il était fort préoccupé.

M. Lorhan était, pour sa position, un fort savant homme, et il aimait à compulser les vieux parchemins; il avait, à force de recherches, trouvé les notices détaillées de toutes les réceptions faites par les vassaux de Kerléonik à leurs seigneurs, lorsque lesdits seigneurs étaient revenus dans leurs domaines après une longue absence. Il n'en manquait pas une, depuis le temps d'Alain Barbe-Torte, où le seigneur de Kerléonik était resté dix ans à guerroyer sans revoir son castel; et le régisseur songeait avec effroi que, lui vivant, les vassaux de Kerléonik auraient pour la première fois reçu leur seigneur sans le fêter; il y avait de quoi déshonorer un régisseur.

Ce n'était pas sa faute, assurément; le grand deuil avait empêché toute manifestation joyeuse, mais enfin aucune fête n'avait eu lieu, et c'était dans les annales de Kerléonik une lacune irréparable.

Était-elle irréparable? et des adieux solennels au seigneur et à sa famille, avec des vœux pour leur prochain retour, ne pourraient-ils remplacer la réception qui n'avait pu leur être faite selon la coutume? Sans doute cela se pourrait, et même cette fête du départ serait un titre d'honneur pour le régisseur Lorhan qui l'aurait imaginée. Seulement il faudrait quelque chose de nouveau; le régisseur n'avait pas l'esprit inventif et le temps pressait : comment faire? M. Lorhan, ne trouvant rien tout seul, s'en alla consulter Mlle Carmelinde, que la baronne avait plusieurs fois chargée de conférer avec lui pour différentes affaires, et qu'il jugeait plus capable que personne de le tirer d'embarras.

Mlle Carmelinde trouva l'idée très-convenable, et cita immédiatement au régisseur une douzaine de cas où des vassaux n'ayant pu accueillir leur seigneur avec les cérémonies d'usage, avaient saisi la première occasion de lui témoigner leurs sentiments. Quant aux détails de la fête, si on voulait du nouveau, c'était dans la fiction qu'il fallait le chercher; et, après en avoir causé avec Adélaide, Mlle Carmelinde déclara à M. Lorhan qu'elle se chargeait de la partie imprévue et originale de la solennité. M. Lorhan n'avait qu'à préparer le petit discours qu'il voulait adresser à Monseigneur, et à convoquer tous les paysans des domaines de Kerléonik pour un jour et une heure qu'elle fixa (c'était la veille du départ). Ils seraient en habits de fête, bien entendu, et auraient pour consigne de crier, quand on leur en donnerait le signal : « Vive Monseigneur! vive Monsieur le chevalier! vive Madame la baronne! vive Mademoiselle! » M. Lorhan, satisfait et rassuré, s'en alla méditer son discours.

La semaine qui restait jusqu'au départ vit une foule de conciliabules secrets et prolongés entre Mlle Carmelinde, Adélaide, Lisette et Marton, et aussi Jeannette, qui dut passer toutes ses journées au château : Pierre Gouarhé fit garder ses moutons par qui il voulut. Il commença à trouver qu'il était temps que les maîtres partissent : d'autant plus que la veille de la fête un agneau manqua, un agneau à peine sevré. C'était la première fois qu'on pouvait accuser Cyrus de négligence.

Le grand jour arriva : la cour d'honneur se remplit de paysans aux longs cheveux et aux costumes pittoresques, et de paysannes aux coiffes blanches et aux corsages à galons d'argent. M. Lorhan était là, coiffé de sa perruque poudrée et vêtu de son habit de grands jours, avec son gilet brodé de paillettes, sa culotte courte, ses bas de soie et ses souliers à boucles d'argent. Son cœur battait à secouer son jabot de dentelle, et le discours, qu'il avait mis par écrit pour venir en aide à sa mémoire si par malheur elle lui faisait défaut, tremblait dans sa main comme la feuille au vent. Il pouvait bien être ému, car il ne savait pas plus que les autres ce qui allait se passer. Pourtant, il était bien sûr que Mlle Carmelinde avait préparé quelque chose; car des guirlandes de feuillage entrelacées formaient comme un dais au-dessus du grand perron, et une espèce de grotte de verdure, placée au bas de l'escalier, ne pouvait pas être venue là par hasard. Mais la grotte était close tout autour, et personne ne pouvait voir ce qu'elle contenait.

Plus indifférents que M. Lorhan, les paysans étaient presque aussi curieux. « Qu'est-ce que nous allons faire? disaient les uns.

— Saluer nos seigneurs et leur souhaiter un bon voyage, répondaient les autres.

— Est-ce que ce sera comme autrefois, quand le père de Monseigneur est rentré chez lui en revenant de la guerre? Ma grand'mère m'a dit qu'on avait dansé au son du biniou et qu'on avait bu du cidre et du vin.

— On ne sait pas : M. Lorhan n'a rien voulu dire.

— Comme ça se trouve! il fait un temps superbe. Aussi tous les tenanciers de Monseigneur sont venus... Ah! voilà les Peuvraz de Kerentré... Où sont donc les Gouarhé?

— Par ici... tiens! leur Jeannette n'y est pas! est-ce qu'elle est malade?

— Malade? je l'ai rencontrée ce matin. Pas possible qu'elle n'y soit pas, elle que la demoiselle du château aime tant!

— Ah! voilà qu'on ouvre la grande porte... Voila Monseigneur! voilà Mme la baronne! Est-elle belle Mme la baronne! et M. le chevalier, est-il gentil! et la jeune demoiselle, est-elle jolie! fraîche comme la petite rose des buissons... Vive Monseigneur! vive Madame la baronne et toute la famille! »

La baronne était rayonnante, le baron souriait, le petit chevalier riait, battait des mains et sautait sur le bras de sa berceuse. Adélaide et Mlle Carmelinde souriaient aussi; mais elles avaient toutes les deux les yeux fixés sur la grotte de verdure qui piquait la curiosité de M. Lorhan et elles n'écoutèrent ni l'une ni l'autre le pompeux discours que débita ledit M. Lorhan. Il y comparait les châtelains de Kerléonik à la rosée qui fertilise la terre et au soleil qui mûrit les moissons, et leurs vassaux aux peuples lointains du Nord, que le départ de l'astre radieux plonge dans l'horreur des ténèbres, jusqu'à ce qu'une nouvelle aurore vienne leur rendre la lumière et le bonheur. Heureusement que les paysans n'étaient pas assez près de M. Lorhan pour entendre son discours, car la perspective d'une nuit qui durerait jusqu'au retour de Monseigneur les aurait jetés dans la consternation.

Quand M. Lorhan eut fini de parler, il se retourna vers les paysans et leur fit signe de crier, selon qu'il avait été convenu : « Vive Monseigneur! » Ils crièrent tous comme un seul homme.

Monseigneur répondit (et il parla, lui, de manière à être entendu) qu'il était très-touché, très-reconnaissant, et que certainement il viendrait tous les ans passer une partie de l'été auprès de ses bons vassaux de Kerléonik, lorsque ses nouveaux devoirs auprès du roi le lui permettraient; et on cria de nouveau : « Vive Monseigneur! » Il y eut même des gens, ceux qui avaient appris des valets du château la haute dignité qui venait d'être conférée à Monseigneur, qui crièrent : « Vive Monseigneur le lieutenant des chasses du roi! »

A ce moment la grotte mystérieuse s'ouvrit, et une bergère qui semblait détachée d'un trumeau ou d'un éventail en sortit, monta les degrés du perron et vint faire la révérence à la famille seigneuriale. Elle ressemblait exactement à la poupée que connaissait tout le village : mêmes cheveux frisés, poudrés et galamment relevés avec des pompons roses; même chapeau de paille entouré d'une guirlande de fleurs des champs, même corset de velours vert, lacé de rubans roses, même jupe de soie brochée de couleurs tendres et variées, même jupon court rayé de vert et de rose, même tablier de mousseline et de dentelles, mêmes souliers à bouffettes roses et à boucles d'argent, même houlette enrubannée. La pannetière était absente, mais la bergère l'avait remplacée par une élégante corbeille où s'étalaient, sur de la mousse fraîche, des œufs blancs comme neige, un joli pot de beurre qui aurait fait envie au petit Chaperon Rouge, un fromage frais dans sa cage d'osier, et deux tourterelles ou plutôt deux pigeons, qui paraissaient apprivoisés, car ils ne bougeaient pas, ce qui n'est point le fait des pigeons à l'état de nature (on n'était pas obligé de laisser voir au public les ficelles qui leur liaient les pattes et qui leur passaient sous les ailes, sur la queue et autour du cou pour les tenir fixés à la corbeille). Outre ces innocents animaux, la bergère menait en laisse, avec un ruban rose, un agneau aussi blanc qu'on avait pu l'obtenir à force de savon, d'eau chaude et de poudre à coiffer. Il paraissait fort ahuri de sa situation et bêlait d'une façon lamentable, ce qui augmentait la vérité du tableau.


Le berger et la bergère vinrent faire leur révérence aux seigneurs. (P. 69, col. 2.)

La bergère avait un compagnon qui sortit de la grotte en même temps qu'elle et qui vint avec elle faire sa révérence aux seigneurs. C'était un berger, naturellement, un berger frisé, poudré, pomponné, du dernier galant, avec son chapeau de paille orné de rubans, sa veste gris-perle, sa chemise à jabot bien plissé et sa culotte de taffetas vert-pomme. Il portait une corbeille où brillaient des poires jaunes et des pommes rouges, et un bouquet d'épis dérobé dans quelque grange où l'on n'avait pas encore battu. Le berger et la ber-

gère déposèrent leurs corbeilles aux pieds des maîtres de Kerléonik; le berger sortit de sa poche un flageolet et en tira quelques sons qui avaient la prétention de représenter un air rustique; puis il s'arrêta, et la bergère chanta, sur l'air d'une chanson du pays, le petit compliment suivant :

Monseigneur, en ce triste jour
Les vassaux de votre domaine,
En même temps que leur amour,
Viennent vous témoigner leur peine.
Vous avez fait notre bonheur,
Vous partez, et chacun vous pleure,
Et l'on dit dans chaque demeure :
Que Dieu bénisse Monseigneur !

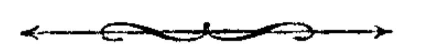
Au nom de tous, bonne maîtresse,
Nous venons vous offrir ces dons,
Ces prémices de nos moissons,
Hommage de notre tendresse.
Vous emportez notre bonheur,
Et notre amour vous accompagne.
A Paris, ainsi qu'en Bretagne,
Vivent Madame et Monseigneur !

Sur le signal du régisseur, les paysans répétèrent le dernier vers; puis le berger termina par un petit air de pipeaux, c'est-à-dire de flageolet; après quoi il prit la main de la bergère pour faire avec elle une nouvelle révérence.

Le baron et la baronne riaient de bon cœur, ce qui ne les empêcha pas d'embrasser la bergère et de répondre fort gracieusement à ses couplets. Pour Adélaïde et Mlle Carmelinde, qui avaient eu l'air très-sérieux et même un peu inquiet jusqu'à la fin de la chanson, elles s'épanouissaient de satisfaction : leur surprise avait parfaitement réussi, et Mlle Carmelinde en particulier, qui avait prêté à la bergère son langage poétique, se complaisait dans son œuvre. Les soubrettes riaient derrière leurs maîtres, et les paysans, tout en trouvant la mascarade bien belle, se demandaient les uns aux autres qui pouvait être cette bergère-là.

Ils furent distraits de leur curiosité par M. le régisseur à qui M. le baron avait parlé tout bas et qui agitait son rouleau de papier pour demander du silence. Il annonça à tous les vassaux et tenanciers de Kerléonik que Monseigneur, en signe de satisfaction et remercîment de leur politesse, allait faire mander les sonneurs de biniou et qu'il mettait, pour jusqu'à l'Angelus, la grande prairie proche le château à la disposition des danseurs. Et comme Monseigneur entendait qu'on se rafraîchît à ses frais, il ferait apporter sur le pré et mettre en perce des tonneaux de vin et de cidre, autant qu'il en faudrait pour désaltérer tout le monde, danseurs, sonneurs et promeneurs. Pour le coup, les acclamations redoublèrent : Monseigneur avait trouvé le moyen de se faire regretter; et la foule s'écoula peu à peu vers la prairie.

A suivre. Mme Colomb.



LA ROUMANIE[1]

La nation roumaine est encore dans sa période de transition entre l'âge féodal et l'époque moderne. Les révolutions de 1848, peut-être plus importantes dans l'Europe danubienne qu'elles ne le furent en France et en Italie, ne firent qu'ébranler l'ancien régime dans les Principautés Roumaines, mais elles ne le détruisirent point. Encore en 1856 les paysans valaques et moldaves étaient asservis à la glèbe; sans droits, sans avoir personnel, presque sans famille, puisqu'ils étaient à la merci du caprice, les malheureux passaient leur existence à cultiver la terre des seigneurs ou des couvents et vivaient eux-mêmes dans de misérables tanières boueuses, que souvent on ne distinguait pas même des broussailles et des amas d'immondices. Les maîtres du sol et de ses habitants étaient environ cinq ou six mille boyards, descendant des anciens « braves », ou devenus nobles à prix d'argent; mais parmi ces seigneurs eux-mêmes régnait une grande inégalité : la plupart n'étaient que de petits propriétaires, tandis que soixante dix feudataires en Valaquie et trois cents en Moldavie se partageaient avec les monastères la possession du territoire presque tout entier.

Depuis que le paysan cultive sa propriété, les progrès intellectuels de la nation ont au moins égalé ses progrès matériels, et ceux-ci sont vraiment considérables. Libéré officiellement en 1856, mais encore retenu longtemps par les liens d'un demi-servage, le paysan a fini par posséder au moins une partie du sol. Tant que le seigneur resta l'unique possesseur de la terre, il fut aussi le « maître du pain » et l'ancien serf n'avait qu'une liberté presque illusoire. Enfin la loi de 1862, plus ou moins bien appliquée pendant les années suivantes, remit à chaque chef de famille agricole une parcelle des terrains qu'il cultivait, variant de 3 a 27 hectares; et, depuis cette époque, les paysans, devenus plus libres, ont aussi gagné singulièrement en dignité et en amour du travail. Leur terre, si fertile, quoique si mal labourée par la vieille charrue romaine et privée de tout engrais, produit des quantités énormes de céréales, dont le prix, soldé en beaux écus sonnants, réjouit le cultivateur et l'encourage a une plus grande activité. La Roumanie est désormais un des principaux pays d'exportation pour les blés; et, dans les années favorables, quand les sauterelles d'Orient ne sont pas venues s'abattre sur ses campagnes, quand les violences d'une température extrême n'ont pas tué les plantes, elle est même pour l'Europe occidentale un grenier plus riche que la Hongrie.

La Roumanie, composée des deux anciennes principautés danubiennes de Moldavie et de Valaquie, forme un État demi indépendant, ne reconnaissant la suzeraineté de la Porte que par un tribut annuel

1. Suite et fin Voy page 54

insignifiant. Elle est gouvernée par un prince héréditaire qui porte le titre de Domnu ou Domnitor. Les institutions du pays sont constitutionnelles et parlementaires. La population de la principauté s'élève à 5 millions d'habitants presque tous Roumains, sauf quelques milliers de juifs et de tsiganes. Mais ces 5 millions d'individus ne représentent pas à eux seuls la race roumaine, qui, en comptant les Roumains de la Hongrie et de la Turquie, possède près de 9 millions de représentants.

Bukarest, à la fois la capitale de la Valaquie et de la Roumanie, compte déjà parmi les grandes cités de l'Europe. Après Constantinople et Pesth, c'est la ville la plus populeuse du sud-est de l'Europe. Elle se donne à elle-même le nom de « Paris de l'Orient. »



Bukarest, capitale de la Roumanie.

Naguère pourtant ce n'était encore qu'une collection de villages, fort pittoresques de loin, à cause de leurs tours et de leurs dômes brillant au milieu des bosquets de verdure, mais assez désagréables à l'intérieur, mal bâtis, traversés de rues toujours infectes, remplies, suivant les saisons, de poussière ou de boue. Mais, grâce à l'influence de la population, qui dépasse aujourd'hui 200,000 âmes, à l'accroissement rapide du commerce et de la richesse, Bukarest se transforme rapidement, et de grandes rues, propres et bordées de beaux hôtels, des places fort animées, de vastes parcs bien entretenus, lui donnent dans les quartiers du centre l'apparence d'une capitale européenne, méritant son nom qui signifie, dit-on, « ville joyeuse. » Cependant sa situation au milieu de terrains bas et marécageux en fait une des cités les plus malsaines de l'Europe.

Jassy, la seconde ville de la Roumanie, capitale de la Moldavie, occupe une position moins centrale que Bukarest ; mais la fertilité de ses campagnes, le voisinage du Pruth et de la Russie, à laquelle elle sert d'entrepôt, sa situation sur le grand chemin commercial qui réunit la mer Baltique à la mer Noire, devaient lui donner aussi une population nombreuse ; comme Bukarest, elle est devenue florissante, quoique l'union des deux principautés roumaines en un seul État l'ait privée de son titre de capitale. Bâtie sur les derniers renflements de collines exposées au soleil du midi, baignée par la petite rivière de Bahlui, qui serpente au milieu des ombrages, Jassy se présente sous un aspect assez grandiose qui ne dément point la vue des beaux quartiers de l'intérieur.

La Roumanie, en somme, est un pays jeune, plein d'avenir. et qui mérite que nous lui rendions toute la sympathie qu'elle témoigne pour la France. Véritable avant-garde de la nation latine, il faut espérer qu'au milieu des terribles éventualités qui menacent l'Orient, elle saura porter haut et sans défaillance l'étendard sur lequel elle a inscrit le nom de Rome.

Louis Rousselet.

LA SAGACITÉ DE TOM

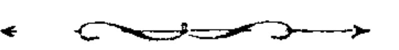
Tom, un vieux chien, a toute l'affection de la famille sous le toit de laquelle il a été élevé. Il adore la campagne, et ses maîtres y passent régulièrement une partie de l'année. Aussi, lorsque ceux ci, dès les premiers jours de l'année dernière, l'emmenèrent à Montgeron, où est leur maison d'été, le brave animal témoigna-t-il la joie la plus vive. Faute de réfléchir que les beaux jours étaient encore loin, il croyait qu'on allait s'installer tout de suite dans sa résidence favorite, tandis qu'on n'y devait faire qu'une très-courte apparition. Quand, au bout d'une couple de jours, il s'aperçut qu'on reprenait la route de Paris, grand fut donc son mécontentement, qu'il ne dissimula point.

On n'en tint compte, comme bien vous pensez, et Tom dut se laisser embarquer. Mais quelles furent la surprise et le chagrin de ses maîtres quand, en descendant de wagon, ils apprirent que le chien s'était échappé un peu après la station de Villeneuve-Saint-Georges, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Craignant qu'il ne soit arrivé malheur à ce « pauvre ami » (expression du narrateur), l'un d'eux repart aussitôt pour Montgeron, tandis que les autres prennent tristement le chemin de leur demeure. Maintenant, il faut laisser la parole à M. Abel Flourens, qui a raconté cette merveilleuse anecdote dans une lettre adressée au président de la société protectrice, M. Villette :

« A sept heures, un vigoureux coup de sonnette nous fit accourir. C'était Émile, suivi de Tom un peu penaud, et du regard sollicitant son conducteur de faire cesser par son récit la gêne évidente qu'il éprouvait. « A peine arrivais-je à Montgeron, nous dit mon frère, que le chef de gare vint à moi. Tom, inquiet et très-ému, se tenait derrière. — Vous avez un drôle de chien, me dit le chef de gare ; une heure après votre départ il est revenu essoufflé et tout en sueur. Il s'est directement adressé à moi et très-positivement m'a conduit vers l'endroit du bureau où sont délivrés les billets à son usage, me faisant parfaitement entendre, par gestes et par cajoleries, qu'il demandait à être envoyé à Paris, et j'allais vous l'expédier par le même train. » Dès le début du récit, la main du maître avait appris au coupable qu'il était pardonné; aussi tout fut-il joie au retour. Nous ne pouvions que nous associer à cette indulgence.

» Tom ne se sauve plus, mais les employés du chemin de fer ont une sorte de respect pour ce qu'ils appellent son esprit. »

VICTOR MEUNIER.



LE PETIT RAMONEUR DE NOËL[1]

II

VEILLE DE NOEL 1868

Les deux enfants, Jean et Marc, furent élevés et instruits ensemble. Même existence, mêmes leçons, et comme tous deux etaient très-intelligents et pleins de cœur, ils rivalisaient à qui travaillerait le plus et à qui le mieux aussi aimerait l'autre.

Le père et la mère s'applaudissaient chaque jour d'avoir donné à leur fils Marc un compagnon qui stimulait son zèle et partageait ses jeux, se confondait en dévouements pour lui et leur avait voué à eux-mêmes une profonde et tendre reconnaissance. D'un bon grain de ble il ne peut germer qu'un bon épi.

Les deux enfants grandirent côte à côte. Jean n'oubliait rien du passé et les rudes premières années de son enfance l'avaient rendu grave et mélancolique. Marc, toujours aimé et gâté, en resta plus gai et plus hardi.

Les adolescents devinrent des jeunes gens et le moment arriva de choisir un des mille sentiers qui partent de la maison paternelle et s'en éloignent à travers le monde et parmi les hommes, — l'heure décisive d'une vocation.

Marc avait persisté à embrasser la carrière militaire : il entra donc à l'école de Saint-Cyr. Jean se destinant au sacerdoce, le séminaire s'ouvrit pour lui. Il échangeait le court veston de suie du ramoneur contre la longue robe noire du prêtre, comme s'il eût voulu consacrer à Dieu la livrée sombre que lui avait faite la misere ici-bas.

Les annees s'ecoulèrent. Le temps accourt, passe et s'enfuit indifferent; a chacun de nous d'en bien employer les secondes et les mois.

Quand Marc reçut les épaulettes d'officier, il fut convenu en famille que l'on attendrait l'epoque où Jean dirait sa première messe pour célébrer cette double joie par une même fête, et l'on choisit naturellement la veille de Noel.

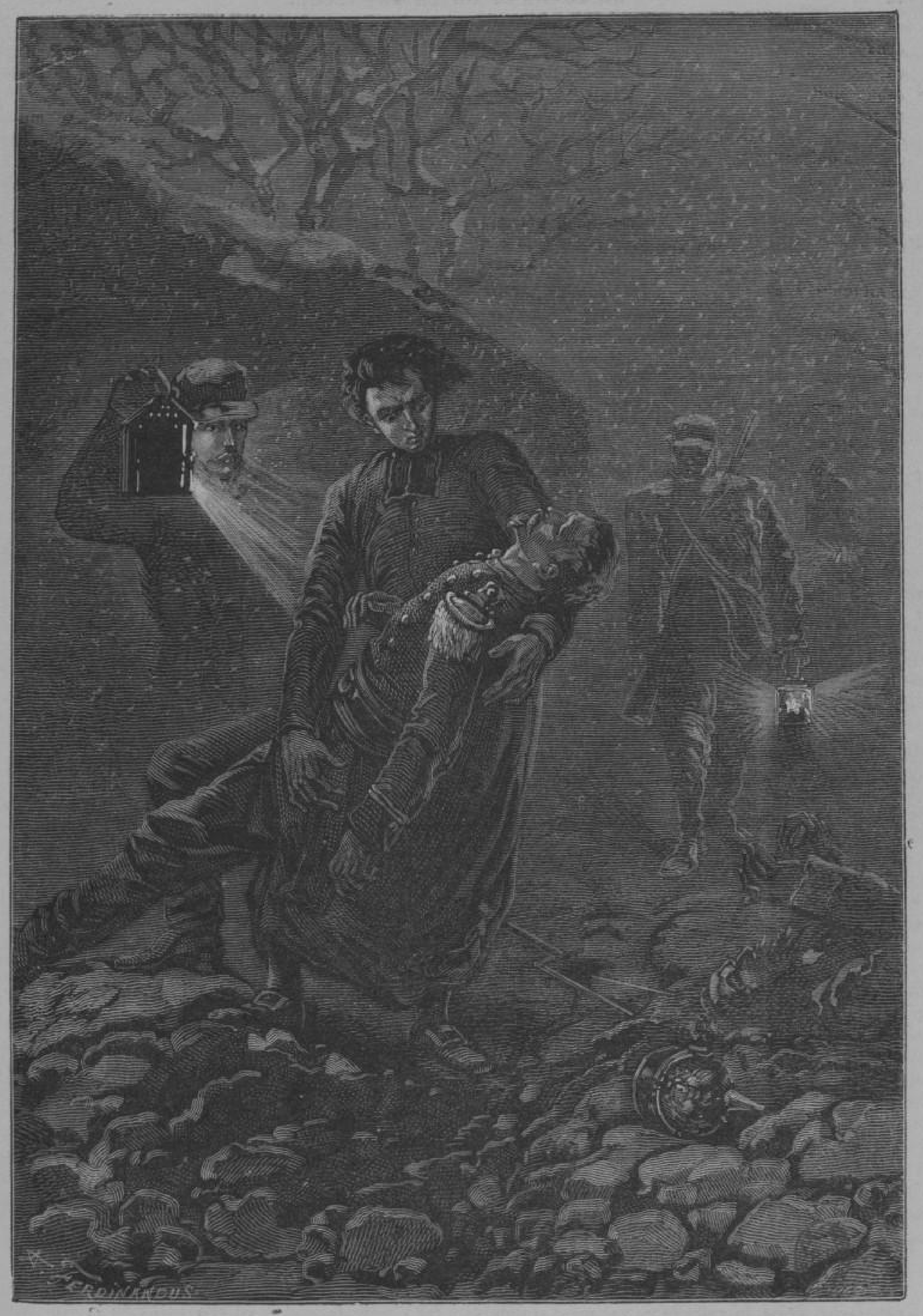
C'est pourquoi, le 24 décembre, l'on mangea l'oie traditionnelle et l'on se chauffa a la grosse bûche en nombreuse et amicale compagnie. Ce fut l'abbé Jean qui, au commencement du repas, récita le *Benedicite* et dit encore les *Graces* en quittant la table.

Il s'adressa au ciel avec une touchante ferveur; Marc, leurs parents et les amis répondirent avec attendrissement. Ils se sentaient tous heureux cette nuit-là.

Dieu cache le bonheur au fond des bonnes actions : c'est leur première récompense en ce monde.

Marc et Jean se chérissaient étroitement comme

1 Suite et fin Voy page 56



L'abbé saisit le blessé entre ses bras. (P. 74, col. 2.)

deux vrais frères, et l'âge ne faisait que resserrer encore ce lien contracté d'une si étrange façon, une sainte nuit de Noël. D'ailleurs, leur vocation se ressemblait au fond. Marc était ici-bas le défenseur de la patrie, cette terre des aïeux qui sont morts, des enfants qui naîtront; et Jean prêchait et gardait la patrie de là-haut, ce paradis de nos espérances et de nos âmes.

Marc fut envoyé à la tête d'une compagnie dans un régiment en garnison sur la frontière, et Jean alla se perdre modestement dans une vicairie de montagnes, sous les sapins.

« Jean, avait dit Marc en l'embrassant au départ, sois béni et prie pour nous. Au revoir !

— Au revoir, Marc, avait répondu Jean, sois bon soldat et reste bon chrétien. »

Ils se retrouvaient une fois par an, à Noël, à la fête de famille si religieusement observée. Le père et la mère ne savaient depuis longtemps lequel ils affectionnaient le plus, de l'enfant du foyer ou du fils adoptif.

III

VEILLE DE NOEL 1870

Sur ces entrefaites, éclata la guerre de 1870. Ai-je besoin de vous en raconter les péripéties et les douleurs, mes chers enfants? Vos pères en ont souvent parlé et vos mères assez pleuré.

Les Prussiens se jetaient sur la France comme une bande de cruelles panthères affamées, et notre pauvre France en a conservé le cœur déchiré et la face sanglante.

Partout l'on se battait et tout le monde était en armes; cela, par un hiver effroyable et sous des avalanches de neige. La France, pendant plusieurs mois, resta couverte d'un voile épais de brume et de fumée de poudre.

Jean Chanterose, pour ne point abandonner son frère Marc au milieu des périls et afin de remplir mieux aussi sa mission devant Dieu, avait délaissé son humble et petite vicairie. Il s'était enrôlé comme aumônier militaire dans le corps d'armée dont Marc faisait partie.

Personne, dans la neige et dans le sang, dans l'espoir ou le revers, ne se montra plus courageux et plus pieux que les deux frères, parce qu'ils aimaient par-dessus tout leur pays, leur famille et Dieu, et qu'aimer tout cela ensemble et fermement, ce n'est pas autre chose que le devoir.

La veille de Noël, la guerre se poursuivait encore avec le même acharnement qu'au début. Il avait neigé tout le jour, et tout le jour l'on s'était battu.

La compagnie du lieutenant Marc faisant fonction de capitaine avait, entre les murs d'un cimetière de campagne, sauvé la retraite du régiment et débusqué à la baïonnette les Prussiens d'un village qui leur servait de redoute. Cette vaillante compagnie était presque tout entière restée couchée dans les chaumes givrés ou aux abords du champ funèbre. La nuit venue, le régiment français, harassé et mutilé, occupait enfin le village désert, au pied de son église dévastée, pantelante et à demi incendiée.

L'abbé Jean Chanterose rentra avec les ténèbres le dernier comme d'habitude, après avoir répandu, sous la mitraille ou à l'écart, toutes les bénédictions de Dieu sur les mourants et prodigué des secours aux blessés. C'était une âme évangélique dans un corps de fer : aussi était-il admiré et adoré de ses soldats.

Accroupi sous sa toile, auprès d'un feu de bivouac, Jean attendait Marc.

Les heures se traînaient lentes, longues, lourdes, et son cœur battait si vite ! L'inquiétude se trahissait parfois dans sa voix et dans ses gestes; Marc, son frère, ne rentrait pas. La compagnie avait été en effet hachée dans son héroïque fait d'armes, et, des rares soldats échappés, aucun ne pouvait donner de nouvelles de leur lieutenant qu'ils n'avaient point vu sortir de la bagarre.

A dix heures du soir, l'abbé Jean Chanterose se leva. Il prit avec lui quatre hommes de bonne volonté munis de lanternes, et cette troupe silencieuse revint errer à travers le vaste champ de bataille. L'interminable nappe de neige avait été bouleversée par la mêlée et était devenue fange ; la neige nouvelle qui tombait à flocons pressés avait peine à la recouvrir. Çà et là, quelques cadavres d'hommes et de chevaux, quelques canons abandonnés, quelques fusils jetés ou quelques sacs perdus, — partout, sous les pieds et à l'horizon, de la boue et du sang. — Ces cinq lanternes voltigeaient comme cinq follets, furetant, rasant le sol, se relevant dans le brouillard, allant et venant.

Tout à coup, sous la muraille basse du cimetière, Jean heurta un corps. Son âme, avant ses regards, avait reconnu Marc. Marc respirait encore.

« O notre mère! ô notre père! » exclama Jean.

L'abbé saisit le blessé entre ses bras — il était robuste — et, comme un enfant endormi, il l'emporta contre sa poitrine, essayant de communiquer à ce cœur presque éteint la chaleur et les palpitations de son cœur.

« Marc? appelait-il à voix basse à travers ses larmes.

— Mon frère, soupira faiblement le blessé. Si tu ne me sauves pour ce monde, que ta sainte absolution me sauve pour l'autre! C'est toi. Je mourrai entre tes bras; je suis heureux. Tu consoleras... »

L'abbé Jean Chanterose tressaillit. Il se hâtait; la sueur ruisselait sur tout son corps. Il put déposer enfin son fardeau devant l'âtre de la chaumière où campait l'état-major.

« Lui? mon brave lieutenant! » exclama le général ***; et, détachant de son uniforme la croix de chevalier de la Légion d'honneur, il la plaça sur le

cœur de l'officier, après s'être découvert avec piété.

« Voici la croix du petit Jésus dans mon soulier de Noel, » murmura Marc en souriant d'un triste et radieux sourire.

Jean embrassait son frère et la croix sans pouvoir proférer une seule parole.

Le chirurgien pansa le blessé. L'officier avait reçu trois coups de baïonnette dans la poitrine. Le chirurgien, néanmoins, conservait quelque espoir; Jean, lui, avait confiance en Dieu. Il était minuit. Le prêtre se rappela la fête de Noel et il se disposa à aller célébrer la messe dans la vieille église ruinée. Cette nuit de Noel, elle lui était restée chère et sacrée.

« Jean, fais-moi porter à l'église; je me sens assez fort et Dieu m'aidera. Si je meurs, que ce soit près de toi et je désire mourir aussi dans la paix du Seigneur. »

Le chirurgien consulté, on transporta l'officier sur un brancard. C'était dans la maison de Dieu qu'avait été établie l'ambulance. Les blessés la remplissaient de gémissements; quelques-uns râlaient, beaucoup étaient déjà morts.

Les murs, pillés et nus, se perdaient dans les voûtes ténébreuses, noircis par la flamme et lézardés par les boulets. Le clocher, écroulé sous les obus, avait crevé la toiture et, sur le pavé, le sang et l'eau formaient une humidité d'où s'exhalait une odeur nauséabonde. Cinq ou six méchants falots, dispersés parmi les bottes de paille où les blessés étaient étendus pêle-mêle, jetaient de solennels reflets mornes sur des fronts livides, sur des faces saignantes. De grandes ombres s'agitaient sinistrement sur les parois comme les personnages lugubres d'une gigantesque danse macabre Mais la France et Dieu vivaient encore là et logeaient en commun.

L'aumônier, tant bien que mal, reconstitua l'autel avec les linges froissés et les vases d'étain doublés d'argent qu'il emportait avec lui partout le long de cette désastreuse campagne.

Marc se confessa à Jean. Quel spectacle émouvant que celui de ce frère penché vers son frère et répandant sur son repentir humilié le tout-puissant et dernier pardon, à cette heure nocturne! dans cet encombrement de morts et de mourants. Jean reprit sur la poitrine de Marc la croix d'honneur et la deposa sur l'autel au pied du calice.

La messe fut servie par un vieux sergent aidé des réponses de Marc et qui se souvenait d'avoir été enfant de chœur, il y avait bien longtemps. C'était simple et grand comme une de ces premières messes des catacombes célébrées au milieu des martyrs. Les blessés répondaient de tous les coins du sanctuaire aux demandes du prêtre avec cette ferveur mélancolique des souffrances qui veulent être consolées. Ils oubliaient de se plaindre; ils ne songeaient maintenant qu'à prier.

Au moment de l'élévation, l'aumônier éleva la large hostie blanche perdue dans les ténèbres au-dessus de sa tête; mais quand ses deux mains fermées redescendirent dans la lueur des maigres cires de l'autel, d'entre leurs doigts s'échappèrent des scintillements. Dans l'une le prêtre serrait la croix d'honneur de Marc; dans l'autre, le crucifix d'argent de la nuit de Noel. En tendant vers le ciel ces deux symboles de gloire et de charité, il semblait vouloir implorer mieux pour Marc la bénédiction et le secours de Dieu. Marc communia. Jean tremblait et une larme du saint prêtre était tombée sur l'hostie.

La messe terminée, les deux frères s'embrassèrent avec un affectueux élan. La terre et le ciel s'étaient réunis dans cette étreinte, et la mort comme la vie ne pouvaient plus séparer ces pieuses et nobles âmes.

Au point du jour, Marc s'éveilla moins faible; le chirurgien paria à jeu sûr pour la guérison. Le régiment évacua le village et l'ambulance fut dirigée sur la ville la plus voisine.

Deux semaines après, Marc avait pu regagner le toit natal et il entrait en convalescence sous les baisers de sa mère.

Le père et la mère pleuraient encore, mais de bonheur et d'orgueil.

« Jean a sauvé notre fils, murmurait doucement la mère; je savais bien que, par lui, Dieu bénirait et nous conserverait notre enfant. »

L'abbé Jean Chanterose resta infatigable et intrépide sur les champs de bataille jusqu'à la conclusion de la paix. Puis, après avoir couru embrasser sa chère famille adoptive qui versait des larmes de reconnaissance sur ses deux mains serrées, et avoir admiré à son aise cette superbe croix si vaillamment gagnée, il reprit humblement et simplement le sentier de sa vicairie de montagne, sous les sapins.

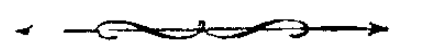
Marc, complétement rétabli, rejoignit bientôt, — capitaine en titre cette fois, — les débris de son héroïque compagnie.

Les deux frères s'aiment toujours, davantage peut-être. Que feriez-vous, mon cher lecteur, si vous étiez Marc ou si vous étiez Jean?

Dieu a béni cette fraternité de la charité. Heureux les gâtés de ce monde s'ils savent comprendre qu'ils sont les frères aînés des pauvres et des souffrants!

Le petit Jésus était bien venu lui-même, en cette nuit de Noel, comme le voulait Marc, le bon riche, comme le désirait Jean, le ramoneur. Il avait apporté, présages de l'avenir, dans leurs mignons souliers d'enfants, les présents destinés aux hommes faits : à Marc, la glorieuse croix du soldat; à Jean, la sainte croix du prêtre.

AIMÉ GIRON.



HEUR ET MALHEUR

I

La maison et le jardin de M. Guérin.

A quelques lieues de Lyon, dans un pays de vignobles confinant au Beaujolais, se trouve une vieille maison de campagne qui a conservé tout entière l'antique simplicité. Bâtie en équerre, elle forme, au nord et à l'est, les deux côtés d'un carré, complété au sud par un vaste hangar et les écuries, et à l'ouest par un petit mur de briques aux assises de pierre. Le portail, flanqué de deux petites portes latérales, s'ouvre au milieu de ce mur et donne accès dans une grande cour, très-rustique, où se prélasse ordinairement un troupeau d'oies blanches et de jars au plumage gris. Une nichée d'enfants vient souvent s'ébattre au milieu des paisibles volatiles qui, tout effarés, se dispersent à la hâte et jettent avec ensemble le cri de détresse peu mélodieux qui sauva naguère le Capitole.

C'est ce qui venait justement d'arriver un beau matin du mois d'août. La sonnette de la porte d'entrée avait retenti, et toute la bande des enfants en vacances s'était précipitée pour ouvrir; car les enfants, si vous l'avez remarqué, aiment beaucoup à ouvrir les portes. Ce qui se cache derrière, c'est l'inconnu, l'imprévu, un visiteur peut-être, un événement, un message, enfin du nouveau. Cette fois, c'était le facteur rural, donc une lettre; car le père Vignot, qui savait son métier, se contentait de jeter le journal dans la boîte, quand il n'apportait que le journal. Une douzaine de bras se tendirent pour recevoir la fameuse lettre, la main de Lucien la happa au passage. Il y jeta les yeux, vit le timbre de Lyon : « Pour ma tante, » cria-t-il. La tante, qui était restée près du perron, fit deux ou trois pas pour rejoindre son neveu, déchira l'enveloppe et lut rapidement.

« Quel contre-temps ! dit-elle, en se retournant vers sa sœur, Mme Guérin, qui la suivait; mon beau-père est malade, assez malade, je le crains, puisqu'on le veille la nuit. Grand'mère ajoute pourtant que cette indisposition n'a pas de gravité et qu'il ne faut ni me tourmenter, ni changer mes projets. Elle a beau dire, je ne puis la laisser dans cet embarras, cette inquiétude peut-être. Seule, elle se fatiguerait tellement qu'elle tomberait malade à son tour. Elle sera enchantée de m'avoir, je le sais, mais par dévouement elle n'en conviendrait jamais ; ainsi, je n'ai point à la consulter, je vais faire ma malle et partir ce soir à quatre heures. Ce qui me désole, c'est le chagrin de mon pauvre Georges. Il était si content, prenait si bonne mine, si bon appétit ! A la ville, il va redevenir tout pâlot, énervé, ne plus rien manger. »

Les enfants s'étaient rapprochés et avaient compris de quoi il s'agissait. Georges, voyant qu'on s'apitoyait sur son compte, se mit à gémir et à pleurer d'une façon lamentable. Il se trouvait l'être le plus malheureux de la création et se plaignait en sanglotant de son triste sort, sans s'inquiéter le moins du monde des souffrances de son pauvre grand-père et du chagrin de bonne maman, qui cependant, en cette circonstance, s'oubliait elle-même, comme toujours, pour ne songer qu'à la santé, au bien-être et à l'amusement de son petit-fils bien-aimé.



Le bébé se mit à pousser les hauts cris. (P. 76, col. 2.)

Georges geignait si fort que son désespoir fut contagieux. Son cousin André fondit en larmes. Le bébé, épouvanté de leurs clameurs, se mit à pousser les hauts cris dans les bras de sa mère; les oies renforcèrent le vacarme; c'était à ne pas s'entendre. La petite bonne Mariette, qui était d'humeur joviale, fut sur le point d'en rire; mais Mme Marcey s'émut tellement de la douleur de son pauvre Georges, qu'elle se sentit prête à pleurer, et sa sœur le devina bien.

« Écoute, dit-elle, il est très-facile de tout arranger. Tu dois venir en aide à tes parents, c'est évident ; mais Georges, au milieu de cette maladie, ne serait pour vous qu'un embarras. Laisse-le-nous; il achèvera les vacances avec ses cousins. Si ton beau-père se remet promptement, tu viendras le rejoindre bientôt, ou le reprendre dans six semaines si la maladie se prolonge. »

Mme Marcey hésitait, car elle n'avait jamais quitté son fils. « Et puis, disait-elle à sa sœur, il te donnera trop de souci; il est si vif, si entreprenant! » Un autre aurait dit volontaire, indiscipliné; mais le vocabulaire des mamans est plein de tendres indul-

gences. Mme Guérin insista avec bonté; les enfants parlaient tous à la fois, imploraient, suppliaient, les yeux de Georges pétillaient de désirs. Cela, plus que tout le reste, décida de la victoire.

« Allons, j'accepte, puisque vous le voulez tous, dit Mme Marcey; mais tu seras bien sage, mon petit Georges, bien obéissant avec ta tante, bien complaisant avec tes cousins. »

Quand on obtient ce qu'on souhaite, les promesses ne coûtent rien; Georges en fit tant qu'on voulut. Il allait être studieux comme Lucien, raisonnable comme Alice, paisible comme André, en un mot un petit saint. Mme Marcey partit le soir, après mille et mille recommandations à Mme Guérin, à Mariette, à Catherine la cuisinière, à Vincent le vigneron, à Simonne sa femme, même à Alice et à Lucien, enfin à tous ceux qui pouvaient surveiller ce précieux enfant, joli, éveillé, caressant, mais étourdi comme une linotte et obstiné comme une mule.



Une douzaine de bras se tendirent. (P. 76, col. 1.)

« Ne t'inquiète donc pas tant, lui disait Mme Guérin : dans les nombreuses familles les enfants s'aident et se contrôlent entre eux et, quand ils sont bien élevés, ils exercent les uns sur les autres un entraînement qui facilite beaucoup la tâche des parents. Le tien se mettra au pas et tout ira comme sur des roulettes. »

Elle n'en était pas tout à fait aussi sûre qu'elle cherchait à le faire croire, mais elle tenait à rendre service à sa sœur et à la laisser partir en toute sécurité. Il y avait à cela deux raisons : la première, c'est que Mme Guérin avait l'habitude d'obliger et de secourir tous ceux qui pouvaient avoir besoin d'elle; la seconde, c'est qu'elle aimait tendrement sa sœur et la plaignait beaucoup d'être restée veuve au bout de cinq ans de mariage, en ne conservant qu'un enfant.

Quand Mme Marcey se fut installée dans la voiture publique, quand elle eut fait par la portière beaucoup de signes d'amitié, qu'on lui eut crié mille adieux, agité tous les mouchoirs, quand enfin la lourde patache eut disparu au tournant de la route, les enfants rentrèrent et le portail se referma.

Il s'agissait d'installer M. Georges; mais, comme la maison de Mme Guérin était une vieille maison, cela ne fut pas difficile. Ces maisons-là, en effet, sont de bonne composition, on en fait tout ce qu'on veut. Comme les costumes rustiques, elles ont été créées en vue de l'utilité, non de l'apparence. Les maîtres n'en sont point les très-humbles serviteurs, ne s'embarrassent point, pour les entretenir, d'une nuée de domestiques; quelques seaux d'eau et quelques coups de balai les rendent en un moment très-présentables. En revanche, car il faut tout dire, ces maisons-là manquent d'architecture, la distribution

en est irrégulière, on les a traitées sans façon et arrangées suivant les goûts et les besoins de chacun. Les qualités brillantes leur manquent, c'est incontestable, mais on le leur pardonne et elles savent se faire aimer quand même. Un hôte inattendu ne risque jamais d'en être éconduit poliment, sous prétexte que la place manque ; il est toujours facile d'ajouter quelques couverts à la grande table, de mettre des draps blancs à quelques lits inoccupés. Oh! les bonnes maisons, complaisantes, hospitalières, prêtes à tout! comme on s'y plaît, comme on s'y trouve bien, comme on les quitte à regret, comme on y revient avec joie, surtout quand on doit y retrouver une aimable et excellente famille comme celle de M. et de Mme Guérin!

Un ancien dont on trouvait la maison trop petite répondit, suivant les auteurs : « Puisse-t-elle seulement être pleine d'amis! » Quoique celle où vivait Georges fût très-grande, le souhait de Socrate s'y réalisait pour lui. On comprend alors combien il était heureux, d'autant plus que la plupart de ces amis étaient de son âge : le plaisir des jeux les plus animés se joignait au charme de l'intimité. A dire le vrai, en cette saison, la maison n'en était pas souvent témoin; on se contentait d'y dormir et d'y manger et, comme le temps était beau, le reste des journées se passait au grand air, dans les vignes, dans les bois, plus souvent encore au jardin, ce beau jardin anglais planté par le père de M. Guérin et qui avait, trente ans auparavant, soulevé tant d'objections, ne se trouvant pas conforme, à cette époque, au goût classique de l'arrondissement.

L'avez-vous vu? se disait-on ; il n'a ni goût ni grâce, c'est un fouillis abominable, on se croirait dans un bois. Parlez-moi du jardin de M. Galichon ; celui-là au moins a de belles allées d'arbres bien droits, des quinconces bien alignés, des charmilles taillées au cordeau et qui ressemblent absolument à de grandes murailles de verdure : c'est noble, régulier et, ce qui est encore au-dessus de tout, ce sont les ifs. On les a travaillés dans la perfection : ils ont la forme de pyramides, de boules, de tours ; il y en a même une rangée qui imite d'une manière étonnante des caisses d'orangers, avec leurs oranges ; à dix pas, c'est à s'y méprendre, et voilà ce que l'on peut appeler un beau jardin!

M. Guérin, le père, vit bien ce qu'on pensait de ses innovations ; mais il savait qu'on ne peut contenter tout le monde, et il ne tint compte des critiques : ses arbres non plus, qui poussèrent drus et vigoureux. Il y en avait de toutes sortes : des arbres du nord et du midi ; des acacias et des sapins, des mélèzes et des tuyas, des bouleaux de Norvége et des peupliers d'Amérique et d'Italie, puis mille variétés d'arbres à fruits et d'arbustes à fleurs. Tout cela jetait son ombre sur les pentes gazonnées, abritait des centaines de nids, remplissait l'air, au printemps, des mille parfums des lilas, de l'aubépine, du cytise, se couvrait en automne de poires, de prunes, de pommes, de nèfles, de noisettes et, au midi, sur une superbe treille en espalier, de grappes lourdes et dorées ; enfin, c'était à la fois un verger, un parterre, une prairie, une forêt, mieux encore, une salle de récréation délicieuse, avec de larges allées pour faire tourner la corde ou courir le cerceau, de belles pelouses pour lancer la balle ou le cerf-volant, des fourrés impénétrables pour abriter des jeux de cache-cache, pleins d'émotions palpitantes et de découvertes imprévues. Comme il était sage, ce grand-père qui avait compris que le vrai et charmant luxe d'une maison de campagne, c'est son jardin!

A suivre. EMMA D'ERWIN.

UN PAPIER IMPERMÉABLE

On a trouvé récemment un excellent moyen de fabriquer du papier imperméable. Ce moyen est basé sur la solubilité de la cellulose dans une solution ammoniacale de cuivre.

Cette solution, appelée en chimie *liqueur de Schweitzer*, se prépare en traitant des lames de cuivre par de l'ammoniaque (de 0,88 de densité) au contact de l'air. Lorsqu'on plonge un instant une feuille de papier dans cette solution, puis qu'on la cylindre et qu'on la sèche, elle devient complétement imperméable à l'eau, et ne perd même pas sa consistance sous l'influence de l'eau bouillante.

Si l'on cylindre ensemble deux feuilles de papier ainsi préparées, elles adhèrent complétement l'une à l'autre.

En associant de même un grand nombre de feuilles de papier, on obtient des cartons d'une grande épaisseur, dont on peut augmenter la cohésion et la résistance par l'interposition de fibres ou de tissus. La matière ainsi préparée ne le cède en solidité à aucun bois de même épaisseur.

P. VINCENT.

L'HIBERNATION CHEZ LES INSECTES

I

En voyant, pendant l'été, tous ces brillants insectes qui courent si agiles, si pleins de vie, sur nos chemins, vous vous êtes sans doute demandé d'où viennent tous ces milliers d'êtres qu'un rayon de soleil fait sortir comme par enchantement des entrailles de la terre. Ont-ils passé l'hiver dans l'état où nous les voyons? ou bien sont-ce leurs larves, leurs œufs qui, déposés sous l'écorce des arbres, dans la profondeur du sol, dans des nids chaude-

ment confectionnés, à l'abri des injures du temps, ont résisté au froid et, dès les premières chaleurs, se sont tranformés en insectes parfaits? Oui, les uns ont bravé l'hiver, les autres sont morts avant le froid après avoir assuré l'existence à leur postérité. La plupart sont tombés dans cet état d'engourdissement connu sous le nom d'hibernation.

Nous avons déjà étudié le phénomène de l'hibernation chez les animaux dont la température est le moins élevée, chez les reptiles qui semblent le plus justifier la dénomination d'animaux à sang froid, quoiqu'ils ne soient pas entièrement privés de la propriété de dégager de la chaleur.

Nous avons vu que, dans les circonstances ordinaires, ils sont toujours de quelques degrés au-dessus de la température environnante; nous savons que leur température peut varier avec celle du milieu au sein duquel ils sont placés, nous avons constaté que plus l'air dans lequel ils vivent est chaud, plus aussi leur vie est active; nous avons remarqué que, l'imperfection de leur système respiratoire ne leur permettant pas de consommer assez d'oxygène, de développer assez de chaleur intérieure pour lutter contre le froid, ils s'engourdissent, ils hibernent.

Chez les insectes, la respiration est plus complete, la calorification plus grande, le système nerveux plus développé: les phénomènes de la vie doivent donc être d'un ordre plus élevé. Ils sont beaucoup moins simples que chez les reptiles. En effet, les insectes résistent à l'excès de la chaleur comme à celui du froid.

Notre célèbre naturaliste Réaumur a fait des expériences pour constater la résistance des insectes au froid. J'étais curieux, dit-il, de savoir quel degré d'abaissement de température est capable de faire périr les chenilles. Il était préoccupé d'une idée utile : il voulait savoir si la rigueur de l'hiver avait une influence sur la multiplication de ces insectes nuisibles.

Vers la fin de février et pendant les premiers jours de mars, il plaça un thermomètre au milieu d'un mélange de glace pilée et de sel marin. Le thermomètre descendit à 15 degrés au-dessous de zéro. Alors il enfonça un petit tube de verre dans lequel il avait mis sept à huit petites chenilles; il laissa ce tube pendant près d'une demi-heure dans le vase réfrigérant, et, lorsqu'il retira les chenilles, elles parurent mortes. Puis il les échauffa peu à peu en les mettant d'abord dans de la glace ordinaire. En moins d'un quart d'heure elles se remuèrent et marcherent.

Dans d'autres expériences, Réaumur fit souffrir aux chenilles un froid de 19 degrés sans qu'elles mourussent.

Toutes les chenilles ne sont pas capables de supporter un tel degré de froid. Ainsi les chenilles du pin sont complétement gelees à 15 degres au-dessous de la congélation; elles sont raides et dures comme la glace, on peut les couper comme une pierre tendre. Dans cet état, elles ne reviennent point à la vie.

Les chenilles des petites espèces résistent mieux au froid que d'autres qui sont plus grandes. Est-ce parce qu'elles ont une circulation plus rapide? C'est la question que Réaumur s'est posée, s'appuyant sur ce fait que le mouvement de l'eau est un obstacle à sa congélation; une eau tranquille, celle d'un fossé, d'un étang se gèle, tandis que l'eau d'une rivière conserve sa liquidité; plus un torrent est rapide et moins le froid a de prise sur lui pour le geler. Notre célèbre naturaliste s'est dit : Si la circulation de nos petites chenilles est plus rapide que celle des chenilles du pin, il faut un plus grand froid pour congeler les premières.

Réaumur coupa la tête à trois petites chenilles, il les mit dans un tube de verre avec d'autres chenilles vivantes de même espèce. Il plongea le tube dans un mélange de sel et de glace donnant un froid de 15 degrés. Puis, au bout de quelques minutes, il retira ces petites bêtes du tube. Celles qui avaient la tête coupée étaient souples et molles comme les autres, leurs liquides n'étaient pas gelés. D'où il conclut que pour lutter contre un froid de 15 degrés les liquides n'ont pas besoin d'être dans le mouvement d'une circulation rapide. Cette résistance au froid lui donna à penser que le sang des insectes n'est pas aussi simple qu'on pourrait le supposer. Le sang des grands animaux, celui des oiseaux, celui des quadrupèdes et le nôtre même, se coagule aisément et il est bien plus vite converti en glace que le sang des insectes.

Faites couler du sang de pigeon tout chaud dans un tube, soumettez-le à un froid de 7 degrés, il devient dur comme glace. A 5 degrés, le sang d'un agneau est converti en glace.

Ainsi voilà des phénomènes bien curieux. Les animaux supérieurs ou animaux à sang chaud, ceux qui par leur chaleur propre résistent le plus énergiquement à l'action du froid dans l'état physiologique, sont ceux dont le sang, une fois sorti du torrent circulatoire, se gèle le plus facilement. De plus, parmi ces animaux, les marmottes, les chauves-souris, les loirs subissent par exception l'engourdissement hivernal.

D'un autre côté, les animaux dont la température du sang est le moins élevée et qui tombent le plus vite dans l'hibernation sont ceux qui, une fois engourdis, supportent le plus grand abaissement de température sans que leur existence soit atteinte.

Néanmoins parmi les insectes un certain nombre ne s'engourdissent pas, on en voit qui volent au-dessus de la neige. Il existe même des papillons dont les adultes n'éclosent qu'en hiver. A quoi tiennent ces exceptions? C'est ce que nous chercherons à démontrer.

A suivre. ERNEST MENAULT.

A TRAVERS LA FRANCE

CASTELLANE

Le nom de Castellane vient du latin *Castellum*, qui signifiait un château. Cette étymologie serait loin toutefois d'indiquer une origine romaine, car c'est principalement au moyen âge, époque où chaque centre d'habitation tant soit peu important était une place forte, c'est principalement au moyen âge que ce mot de *castel* ou de *château*, augmenté de terminaisons diverses ou d'un surnom, servait à désigner les villages ou les villes. Mais le nom actuel de Castellane n'a plus rien de commun avec le nom primitif; celui-ci assure à la ville une haute antiquité, car c'est celui d'une peuplade gauloise, les Saliniens, dont elle était la capitale. La cité gauloise et romaine a néanmoins laissé peu de traces dans l'histoire : elle n'attira point l'attention des apôtres du christianisme, qui, après avoir établi des évêchés dans les chefs-lieux des tribus voisines, oublièrent la ville des Saliniens.

Castellane perdit son nom antique, avec tous ses monuments, à la suite des invasions des Sarrasins qui la ruinèrent, et elle reçut son nom nouveau d'un Charles-Martel provençal qui, après avoir refoulé les musulmans, bâtit sur les décombres de la cité détruite une forteresse dans les murs de laquelle vinrent se réfugier les habitants échappés au désastre.

Fiers des services qu'ils avaient rendus à leur pays en chassant les Sarrasins, et forts du désordre qui régnait dans la société carlovingienne, les seigneurs de la ville ressuscitée s'arrogèrent peu à peu tous les droits de la souveraineté. Ils furent, à la fin, punis de leur ambition, et attirèrent deux fois sur la ville, qui fut prise, les armées des comtes de Provence.

Castellane fut plus malheureuse encore au XVI[e] siècle. Par ordre de François I[er], la Provence fut ravagée pour enlever toute ressource à Charles-Quint, qui l'avait envahie, et l'ancienne capitale des Saliniens vit dévaster ses campagnes et démolir ses plus beaux édifices. Elle conserva néanmoins ses remparts, qui arrêtèrent les armées impériales, et qui, quelques années plus tard, la sauvèrent des fureurs des huguenots. Dans cette dernière circonstance, ce fut aussi au courage de leurs femmes que les habitants durent leur salut. Elles découvrirent les premières l'approche de l'ennemi et luttèrent victorieusement contre lui lorsqu'il fut au pied des murailles.



Castellane.

Il reste encore d'importants débris des murailles que défendirent si bien les héroïnes de Castellane. Avec le curieux rocher qui les domine et le pont non moins curieux qui relie les deux berges du Verdon, ces ruines sont le principal attrait qui dirige les pas des voyageurs vers cette ville, aujourd'hui obscure et paisible sous-préfecture du département des Basses-Alpes.

A. SAINT-PAUL.





Jean poursuivi par les grands laquais... (P. 83, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XI

Comme quoi la fête ne fut pas absolument du goût de tout le monde.

Pendant que Margot, la fille de basse-cour, s'empressait de porter le beurre et les œufs à la cuisine et de couper les ficelles qui retenaient les pigeons, pauvres bêtes! le berger offrait galamment la main à la bergère, tout à fait à la manière des messieurs de la ville, et tous les deux descendaient les marches du perron, accompagnés de l'agneau qui les suivait à contre-cœur en tirant sur sa laisse. Et quand ils furent arrivés en bas et qu'on put voir de près leur figure, il y eut deux grands cris d'étonnement, de la part des gens du château et de celle des paysans du village; les premiers s'écriant: « Jasmin! » et les autres: « Jeannette! »

C'étaient en effet Jeannette et Jasmin. Adélaïde et Mlle Carmelinde, ayant dressé le plan de la fête, avaient jugé qu'il serait charmant de faire remplir le rôle de la bergère par une vraie bergère, puisqu'elles avaient Jeannette sous la main. Lisette et Marton, mises du complot, avaient confectionné le costume de la bergère en le copiant sur celui de Chloris, et Mlle Carmelinde, ayant fait chanter à Jeannette bon nombre de complaintes et de chansons, y avait choisi l'air qui lui avait paru le plus convenable et y avait adapté des paroles de sa façon, pour que Jeannette n'eût pas la peine d'apprendre un nouvel air. Jeannette s'était prêtée à tout: elle ne demandait pas mieux que de porter une belle robe et d'être coiffée comme Mademoiselle, par les mains des soubrettes, elle qui avait tant essayé de se faire à elle-même cette coiffure-là! Mais une bergère sans berger, cela ne s'est jamais vu dans aucune idylle antique ou moderne; où pourrait-on bien prendre le berger? Adélaïde proposa de demander à Jean, le cousin de Jeannette, de se charger de ce personnage; Jeannette repoussa cette proposition avec un tel effroi que la petite baronne n'en reparla plus. Il fut question de prendre Loïc; mais Loïc était trop sot, il ne pourrait jamais apprendre à se tenir comme il fallait, et puis il était bavard et il éventerait la surprise. Adélaïde et sa gouvernante étaient donc bien embarrassées, quand Jasmin, à qui Lisette avait dit en confidence deux mots de l'affaire, leur fit offrir ses services. Il n'avait à la vérité jamais gardé de moutons, mais, avant de se faire valet de chambre, il avait été comédien sur un théâtre de la foire, et de plus il savait un peu jouer du flageolet, talent inappréciable chez un berger. On accepta ses offres et on lui fit un costume; les modèles ne manquaient pas sur les éventails de ces dames, non plus que dans les dessins que M. Gessner, le poëte suisse, avait faits lui-même pour mettre en tête de ses pastorales: on n'eut que l'embarras du choix. Il apprit tant bien que mal sur son flageolet l'air des couplets que chantait Jeannette, pour lui faire une ritournelle; et on garda si bien le secret, que la surprise en fut une pour tout le monde.

Seulement elle ne fut pas également agréable à tout le monde. Si les habitants du château, maîtres et serviteurs, trouvèrent très-plaisant de voir Jasmin en berger et Jeannette en bergère; si la fermière

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

des Châtaigniers fut on ne peut plus glorieuse de l'honneur fait à sa fille; si la plupart des filles du village et des environs furent dévorées de jalousie à la vue des beaux affiquets de leur camarade, il y eut au moins trois personnes à qui cette mascarade ne plut guère.

Gothon, d'abord, était dans le même état qu'une poule qui a couvé des canards et qui les voit s'en aller à l'eau; Jeannette dans ses beaux atours, Jeannette chantant une chanson de la ville, Jeannette pareille, sauf la taille, à la pimpante Chloris, ce n'était plus sa Jeannette. « Comment cela finira-t-il! » se demandait tristement la bonne fille; et l'inquiétude lui alourdissait le cœur.

Pierre Gouarhé, qui avait laissé sa fille fréquenter les dames du château parce qu'il avait cru y trouver son avantage, commençait a n'être pas content. Monseigneur l'avait exempté de certaines corvées et de certaines redevances, en remercîment de ce que Jeannette avait tué la vipère : c'était très-bien. Mais madame la baronne s'était chargée de faire un sort à Jeannette : ce n'était peut-être pas aussi beau que cela en avait l'air. Quel sort pouvait-on faire à la fille d'un paysan, sinon de lui donner une petite dot pour entrer en ménage avec un honnête garçon, bon breton, bon chretien et bon travailleur? L'honnête garçon, on l'avait sous la main : c'était Jean, à qui Jeannette avait été fiancée lors de son baptême, et qui n'avait de sa vie donné sujet de plainte a personne. Mais ces comédies, ces balivernes de toilettes païennes, ce temps perdu dans la société de belles dames oisives ou de leurs valets, pour préparer à un laboureur breton une « moitié de maison » honnête, laborieuse et sage? Il est grand temps que nos maîtres s'en aillent, pensait Pierre Gouarhé, et puissent-ils ne pas revenir de sitôt, quand même ils devraient ne rien faire pour Jeannette! Ils ne se sont peut-être que trop occupés d'elle déjà, en lui tournant l'esprit à la vanité et a la fainéantise. Les plaintes de Javotte, auxquelles il n'avait pas fait grande attention jusque-là, lui revenaient en mémoire, et il n'était pas éloigné de donner raison à Javotte.

Si telles étaient les pensées de Pierre Gouarhé, que devaient être celles de Jean Penvraz? Jean Penvraz était furieux, et il entrevoyait son propre avenir sous les couleurs les plus sombres. Malheureux Jean! il repassait dans son esprit ses riants projets d'autrefois, en les comparant à la réalité d'aujourd'hui, et le rapprochement n'était pas gai. Que de fois, le soir, lorsque la mère Penvraz, qui se faisait vieille, chauffait un instant ses mains tremblantes au feu de genêts, avant de gagner son lit, en se lamentant de la fatigue qui endolorissait son pauvre corps courbé, le père Penvraz l'avait encouragée en lui disant: « Allons, femme, encore un peu de patience; dans deux ou trois ans nous aurons une fille alerte et vigoureuse, qui travaillera pour toi et qui égayera la maison par sa bonne mine et sa bonne humeur; et toi, tu te reposeras au coin du feu. Voilà Jeannette qui grandit: un peu de courage, ma bonne Fanchon, nous n'avons plus longtemps à l'attendre. » La mère Fanchon se redressait et souriait, protestant qu'elle avait encore de la force, et qu'elle serait bien fâchée de laisser toute la besogne à sa bru; et elle faisait l'éloge de Jeannette, de sa gaieté, de son bon cœur et de son adresse à l'ouvrage. Le père Penvraz riait aussi, et hochait la tête pour approuver les paroles de sa femme, en disant de temps en temps : « C'est une bonne fille, pour sûr, et une jolie fille, aussi vrai que notre Jean est un brave garçon. Va, ma bonne Fanchon, nous aurons encore une lueur de bonheur sur nos vieux jours: ces enfants-là nous rendront notre jeunesse. » Pauvres vieux! ils pouvaient bien dire adieu à leur espérance. Ils n'étaient pas venus à la fête, et c'était bien heureux; qu'auraient-ils dit s'ils avaient vu Jeannette telle qu'elle était ce soir-là?

Jeannette était véritablement très-jolie. Un peu de blanc, un peu de rouge, un œil de poudre dans les cheveux, et surtout le plaisir d'être la reine de la fête et de recevoir des compliments, donnaient à son visage un éclat inaccoutumé. Elle était comme grisée par le succès, et ne remarquait ni la tristesse de Gothon, ni l'air soucieux du père Gouarhé, ni la colère concentrée de Jean, ni les mines hostiles des paysans excités par Javotte. Aucun d'eux ne s'approchait d'elle, aucun d'eux ne lui parlait; peu lui importait d'ailleurs, elle trouvait assez à qui parler parmi les gens du château. Jasmin continuait à jouer en conscience son rôle de berger: le drôle avait été comédien, et sa mémoire lui fournissait plus de tirades des pastorales en vogue qu'il n'en fallait pour tourner la tête à une paysanne ignorante, qui croyait toutes ces belles choses-là improvisées expres pour elle. Elle baissait les yeux, rougissait, et répondait en pinçant les lèvres et en cherchant à imiter les façons des deux soubrettes, qui lui paraissaient le suprême bon ton: « Ah! monsieur Jasmin! ah! monsieur Jasmin! » Ce n'était pas éminemment spirituel; mais elle ne pouvait pas trouver autre chose.

Les autres domestiques du château, mis en gaieté par la perspective de quitter le lendemain ce qu'ils appelaient leur exil, renchérissaient sur les compliments de Jasmin; et Jeannette, à force de s'entendre comparer à une fleur, à une pêche veloutée, à une aurore, à un astre, finit par oublier qu'elle n'était que Jeannette, et par rêver je ne sais quel avenir doré, où elle portait tous les jours des vêtements comme ceux qu'elle avait aujourd'hui; et Jasmin, ou d'autres personnages semblables à lui, jouaient un grand rôle dans cette brillante existence.

Tout à coup le son nasillard du biniou s'éleva à l'autre bout de la prairie.

« La musique! s'écria Jasmin; les vingt-quatre violons de Sa Majesté! Dansons, dansons! Mais fi de ces danses de campagne! Je ne danse que le menuet, et quelquefois la gavotte; c'est antique, c'est

suranné, mais cela se danse à la Cour. Vous ne savez pas ces danses-là? Rien de plus facile. Donnez-moi la main: la pointe du pied en avant, et partez du pied droit..... arrondissez les bras..... effacez les épaules..... comme cela; regardez-moi. En cadence, maintenant: la, la, la, la, tra la la, la, deridera; très-bien! Vous êtes les trois Grâces en une! »

Un cercle s'était formé autour d'eux; les soubrettes riaient, les valets applaudissaient, Margot et Marianne haussaient les épaules; le cuisinier, les mains dans les poches, regardait du haut de sa grandeur, et, un peu en arrière, Jean, les sourcils froncés, serrait de sa main crispée la tête de son penbaz. Gothon se glissa près de lui.

« Jean! dit-elle doucement en lui touchant le bras, viens avec moi!

— Pourquoi? laisse-moi regarder; il y en a bien d'autres qui regardent!

— Non, viens, je veux te parler, dit-elle en l'entraînant. Je sais ce que tu penses, et je pense comme toi; mais rappelle-toi qu'ils partent demain. Elle ne les verra plus, elle les oubliera, et ce sera comme s'ils n'étaient jamais venus.



Cyrus bondit en même temps que le loup. (P. 86, col. 1.)

— Qui sait? Elle est bien capable de s'en aller avec ces baladins!

— Si tu le croyais, Jean, reprit vivement Gothon, tu ne ferais pas ton devoir en restant là. »

Et comme il la regardait étonné:

« Non, tu ne ferais pas ton devoir, tu ne tiendrais pas ta promesse! Tu as promis de la protéger, et tu ne ferais rien pour l'empêcher de courir à son malheur? Jean, je ne crois pas, moi, qu'elle songe à partir; je crois qu'elle s'amuse comme une enfant qu'elle est; mais si tu le crois, toi, et que tu n'ailles pas la tirer de là, tu ne fais pas ce que tu dois!

— Je ne fais pas ce que je dois!... Tu vas voir, Gothon! Et tu vas voir aussi si elle m'écoutera! »

Il écarta des deux bras le groupe des regardants, et s'élança vers Jeannette. Elle s'éventait en se reposant sur un escabeau qu'on lui avait apporté.

« Jeannette! lui dit-il à demi-voix en se penchant vers elle, entends-tu les binious? Viens là-bas avec moi; ta mère t'attend, et ton père, et Gothon, tous ceux qui t'aiment..... »

Jeannette n'eut pas le temps de lui répondre.

« Hé bien! quoi? s'écria Jasmin en se glissant entre eux. Vous voulez m'enlever mon élève, jeune homme? Elle aura bien le temps de danser au son



de vos pipeaux rustiques! Laissez-moi enseigner les danses de la Cour à la bergère; elle a de merveilleuses dispositions!

— Oui, oui, crièrent les autres, laissez le berger danser avec la bergère! Allez retrouver vos semblables, jeune homme! allez retrouver votre musique villageoise! »

Et Jean, repoussé, bafoué, poursuivi par les grands laquais qui lui cornaient aux oreilles un air breton en imitant le son du biniou, s'enfuit, la rage dans le cœur, sans regarder si Jeannette n'essayait pas de le retenir.

XII

Qui finit par un combat singulier et un événement inattendu.

Jeannette s'attendait à une verte semonce de son père, soit dans le chemin, soit au retour, car sa conscience n'était pas sans lui faire quelques reproches. Mais Pierre Gouarhé était un homme prudent, et il s'abstint de toute remontrance qui aurait pu revenir aux oreilles des maîtres du château et les mécontenter. Il remit au lendemain les paroles sévères qu'il se proposait d'adresser à la jeune fille, et il imposa même silence à Javotte, qui voulait ouvrir le feu des récriminations. Il se contenta d'envoyer tout le monde au lit, « pour qu'on fût de bonne heure à l'ouvrage le lendemain. »

Quand le lendemain arriva, Pierre Gouarhé avait

réfléchi. Les maîtres avaient promis de revenir au printemps ; mais ça n'était pas aussi sûr que le retour des hirondelles. Ils ne reviendraient peut-être que dans des années, peut-être même ne reviendraient-ils pas du tout ; et alors, à quoi bon obstiner l'enfant, qui avait la tête bretonne et contredisante, dans des idées qui finiraient nécessairement par s'en aller toutes seules ? Il n'y avait qu'à ne rien dire du tout : Jeannette ne pourrait plus s'habiller en masque, ni danser avec les valets du château, puisque le château allait être vide. Elle s'ennuierait un peu d'abord, et puis elle se consolerait ; il serait temps de prendre ses précautions quand Monseigneur annoncerait son retour. Et si ce retour tardait seulement deux années, Jeannette, qui allait sur ses seize ans, serait mariée quand les maîtres reviendraient, et elle aurait autre chose à faire que d'aller amuser la jeune baronne. Pierre Gouarhé ne parla donc de rien à Jeannette.

Pierre Gouarhé eut tort. Ses raisons pouvaient être fort bonnes, mais il est toujours plus sûr de remettre dans le bon chemin les gens qui se sont perdus que d'attendre qu'ils le retrouvent eux-mêmes. Quelques paroles sévères et selon la raison auraient peut-être suffi pour chasser du cerveau de Jeannette toutes ses folles visées et pour la ramener au bon sens. Comme on ne les lui dit point, elle continua à s'amollir l'âme dans ses rêvasseries et elle acheva de perdre le goût de l'honnête bonheur qui était à sa portée.

Comme elle trouva dure sa vie de labeur, la pauvre Jeannette ! Et que de fois, en mangeant son pain noir, elle songea aux friandises qu'Adélaïde lui faisait servir dans des assiettes d'argent ! Que de fois, en abritant ses pieds nus sous son rude cotillon de bure, elle soupira au souvenir de son brillant costume de bergère ! Elle contait ses peines à Chloris ; elle lui demandait si le berger avec lequel elle dansait était aussi en voyage, et s'il avait coutume de lui dire, comme Jasmin l'avait dit à la bergère Jeannette, qu'elle était fraîche comme une rose et brillante comme un soleil ; et sa dernière question était toujours : Vont-ils revenir au printemps ? Chloris ne répondait point ; mais qui ne dit mot consent, et Jeannette comptait sur le prochain retour des seigneurs de Kerléonik et de leurs gens : cela la consolait un peu dans sa misère.

Sa misère ! on peut bien le dire, car quelle plus grande misère que de sentir s'éloigner de soi tous les cœurs qui vous aimaient, surtout quand on les a éloignés par sa faute ! Pierre Gouarhé ne disait rien à sa fille, mais il était soucieux, surtout quand il avait par hasard entendu dire à M. Lorhan que Monseigneur recommandait de tenir en bon état les appartements du château ; et Jeannette sentait un blâme dans son air attristé. Javotte n'épargnait pas les mots piquants à sa jeune sœur ; Gothon marquait à la jeune fille une tendresse mêlée de pitié ; et Jean, sous prétexte de son travail, de l'hiver, de la neige et des mauvais chemins, ne venait plus à la ferme. La fermière seule n'avait rien compris aux sentiments des autres et continuait à vanter le bonheur qu'avait eu Jeannette de trouver cette vipère sous son sabot.

Et Adélaïde, oubliait-elle Jeannette ? Nullement. Elle l'oubliait si peu que, vers ce temps-là, elle découvrit qu'à l'âge qu'elle avait, il était bien temps qu'elle eût sa soubrette particulière, au lieu d'être habillée et coiffée par celles de sa mère et de sa gouvernante ; et elle fit si bien qu'elle persuada à la baronne de faire venir Jeannette du fond de la Bretagne pour l'attacher à sa personne. Et comme M. Lorhan était sur le point de partir pour aller porter à Monseigneur les revenus de son domaine et conférer avec lui de différentes affaires, la baronne lui écrivit qu'il eût à se rendre à la ferme des Châtaigniers pour faire part à Pierre Gouarhé de la haute fortune dont sa fille était favorisée. M. Lorhan devait aussi se charger d'amener Jeannette à Versailles.

M. Lorhan, fier de sa mission, se transporta de sa personne, à travers les chemins creux remplis de neige, à la ferme des Châtaigniers. Tout en choisissant ses pas, pour éviter de disparaître dans les fondrières, il composa son petit discours et prépara aussi de quoi répondre dignement à la réponse que lui feraient le fermier et sa famille ; car il s'attendait à des transports de reconnaissance.

Il n'en rencontra point : la fermière n'osa pas en montrer, parce que son mari la fit taire et l'envoya traire les vaches, se chargeant seul d'arranger l'affaire ; et il l'arrangea de telle sorte que M. Lorhan reprit bientôt la route du village, qu'il trouva encore plus désagréable que lorsqu'il était venu.

A la suite de cette aventure, Pierre Gouarhé commença à nourrir contre sa fille cadette de la rancune et de l'humeur. Savait-il comment Monseigneur prendrait son refus ? S'il allait juger ses raisons mauvaises et trouver que, malgré sa jeunesse et son ignorance, malgré le mariage projeté entre elle et son cousin, Jeannette aurait dû quitter sa famille, son pays et tous ses liens pour obéir au caprice de la jeune baronne ! Le pauvre Pierre Gouarhé voyait poindre à l'horizon toute une série de vexations, d'exigences, de tracasseries : il ne faisait pas bon d'exciter le mécontentement de son seigneur. Et tous les ennuis, peut-être les chagrins qu'il prévoyait, il les devrait à cette sotte de Jeannette, qui n'avait pas su se tenir à sa place et qui s'était plu à servir d'amusette à la demoiselle du château, au lieu de s'appliquer à son ouvrage. Le fermier, une fois prévenu contre sa fille, remarqua jusqu'à ses moindres manquements, d'autant plus que Javotte ne se fit pas faute de les lui signaler, et il ne lui épargna pas les reproches ni les paroles dures.

Jeannette, qui se sentait dans son tort, n'aurait sûrement pas osé se plaindre, si la fermière n'avait commis l'imprudence de lui dire de quelle mission M. Lorhan avait été chargé par Monseigneur : la

fermière regrettait pour Jeannette la position brillante refusée par son mari, et elle espérait toujours qu'on pourrait revenir là-dessus. Jeannette se considéra comme une malheureuse victime, innocente et persécutée, qu'on retenait injustement prisonnière loin de la fortune et du bonheur qui lui étaient offerts. Mais ces persécutions auraient une fin : le printemps approchait, et Monseigneur ne tarderait sûrement pas à arriver; elle irait se jeter à ses pieds, elle se mettrait sous sa protection, elle protesterait de son obéissance à ses ordres, de son grand désir de servir Mlle Adélaïde, et l'on verrait bien quel était le maître, du fermier ou de son seigneur. La malheureuse, dans son égoïsme féroce, oubliait que ce fermier était son père.

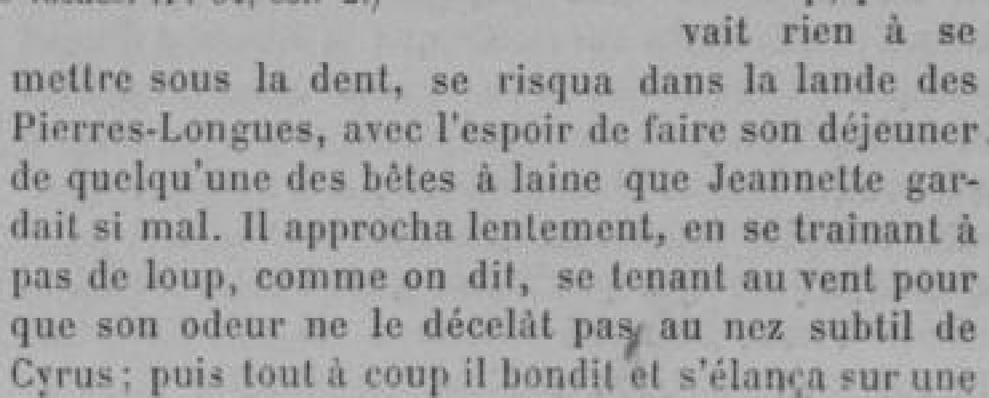
Elle eût été fort penaude si elle eût assisté à la réception de M. Lorhan à l'hôtel de Kerléonik. Adélaïde, qui avait eu l'honneur d'être invitée à une fête donnée dans le parc de Versailles par les enfants de la famille royale et des princes du sang, ne pensait plus qu'à cette fête et aux atours qu'elle y porterait, et elle se consola fort aisément de ne pas voir arriver Jeannette. Pour le baron, il écouta en souriant les explications entortillées du régisseur, qui lui transmettait timidement les raisons de Pierre Gouarhé, en ayant soin d'ajouter que lui Lorhan n'était pour rien dans son refus; et, quand le régisseur eut fini, il lui répondit sans aucune colère : « Gouarhé n'est pas bête. » Et il parla d'autre chose.



Son mari l'envoya traire les vaches. (P. 84, col. 2.)

Mademoiselle continuait à jouer un grand rôle dans la vie de Jeannette : ne fallait-il pas qu'elle se préparât à sa future dignité de soubrette en apprenant à ressembler à ce qu'était Mademoiselle, à ce qu'elle-même avait été pendant une demi-journée? Et Jeannette, pour se procurer un teint uni et des mains blanches, n'allait plus aux champs qu'entortillée dans tous les chiffons qu'elle pouvait se procurer. Elle s'en faisait un masque et des espèces de gants, et elle volait de la farine à sa mère pour s'en blanchir la peau. Il fallait que Cyrus fût bien intelligent et les moutons bien bêtes pour ne pas fausser compagnie à une pareille bergère. Elle poursuivait aussi ses études de coiffure, pendant lesquelles le troupeau devenait ce qu'il pouvait.

Or, vers la fin de l'hiver, il advint qu'un énorme loup, qui n'avait rien à se



mettre sous la dent, se risqua dans la lande des Pierres-Longues, avec l'espoir de faire son déjeuner de quelqu'une des bêtes à laine que Jeannette gardait si mal. Il approcha lentement, en se traînant à pas de loup, comme on dit, se tenant au vent pour que son odeur ne le décelât pas au nez subtil de Cyrus; puis tout à coup il bondit et s'élança sur une

innocente brebis qui broutait en se félicitant de la fonte des neiges.

Il ne demandait, le scélérat, qu'à lui faire passer le goût de l'herbe pour la fin de ses jours ; mais il avait compté sans Cyrus. Cyrus, s'il avait bon nez, avait bon œil et bonne oreille aussi : il avait pressenti le péril et se tenait prêt. Il bondit en même temps que le loup, et l'animal féroce, obligé de gagner son repas à la spartiate, l'attaqua avec fureur.

« Chante, ô Muse, le combat de ces deux héros, égaux en force et en courage, mais non en droit et en vertu! L'un combat pour la proie, l'autre pour son serment et sa bannière. Le sauvage hôte des forêts ouvre sa gueule sanglante, hérisse sa fauve crinière, et cherchant à fasciner son noble ennemi de ses yeux semblables à des charbons ardents, se jette sur lui et enfonce dans sa noble poitrine ses dents meurtrières.

» Le noble Cyrus est blessé, mais non pas abattu ; il jette non une plainte, mais un cri de fureur, et de ses crocs vaillants il déchire et emporte l'oreille de l'agresseur. Le loup recule : Cyrus le poursuit, le saisit au cou, le jette sur la poussière. Les voilà tous deux enlacés, se roulant l'un sur l'autre, mordant et mordus ; leur sang rougit la lande et leurs rugissements ébranlent les airs, tandis que les moutons timides s'enfuient de tous côtés, et que Jeannette, éperdue d'épouvante, jette aux échos des appels déchirants.

» Le combat est fini : le loup mord la poussière et expire au moment où des pâtres, attirés par les cris de la bergère, arrivent pour porter secours là où l'on n'en a plus besoin : tel le guet ou la maréchaussée se présente en bon ordre, après une bagarre nocturne, pour relever les blessés et emporter les morts. On forme une civière de branches et de feuillage ; on y couche le vaillant Cyrus, blessé, mais respirant encore, côte à côte avec le cadavre de son ennemi ; Jeannette rassemble à grand'peine ses moutons, et le cortége se dirige vers la ferme des Châtaigniers. »

Ce que la Muse ne dit point, c'est que Jeannette avait eu l'imprudence d'installer son troupeau tout au bout de la lande, sur la lisière du bois, parce qu'il s'y trouvait des chênes aux troncs rugueux pourvus de bosses et de cavités très-propres à loger un miroir de toilette. Et elle n'avait pas vu venir le loup, parce qu'elle était à ce moment-là debout devant le susdit miroir, très-occupée à échafauder sur sa tête ses cheveux saupoudrés de farine et entremêlés de rubans roses. Ce que la Muse ne dit pas non plus, c'est que la malheureuse bergère, affolée et désespérée, prit machinalement sous son bras sa quenouille vide et Mademoiselle, son modèle, et oublia complétement son absurde coiffure, si bien qu'elle n'y songea pas même quand elle entra à la ferme. Pierre Gouarhé se trouvait là. Quelle fut sa fureur, en voyant son meilleur chien blessé et peut-être mourant, malheur qu'on ne pouvait attribuer qu'à la négligence de la bergère! Il regarda Cyrus, qui soulevait sa tête défaillante comme pour quêter une caresse ; il regarda Jeannette, avec sa poupée sous le bras, dans son grotesque attirail ; et la colère qu'il couvait depuis longtemps éclata enfin. Il prit sa fille par le bras, lui arracha Chloris, impassible dans sa robe à fleurs et son tablier de dentelle ; et secouant vigoureusement Jeannette :

« Misérable! cria-t-il, voilà ce que tu fais, au lieu de travailler comme une honnête chrétienne? Tu t'exerces à ressembler à cette créature diabolique qui a apporté la vanité et la fainéantise dans ma maison! Va-t'en, si tu ne veux pas que je t'écrase contre les murs comme elle! »

Éperdue de douleur, Jeannette étendit les mains pour ressaisir son idole ; mais le fermier, la brandissant en l'air, la lança... Jeannette ne vit pas où, car elle fut elle-même violemment poussée hors de la maison et la porte se referma sur elle.

A suivre. Mme Colomb.

COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES DANS LES APPARTEMENTS[1]

VI

L'AUTOMNE ET L'HIVER

L'automne arrive, puis l'hiver, et avec eux quelques soins particuliers à donner aux plantes confinées dans nos appartements. Notre culture en pots, en caisses ou en jardinières ne varie pas beaucoup dans ces mois d'automne, qui, plus tempérés que les précédents, sont plus favorables à la santé des végétaux renfermés, parce que les coups de soleil intenses ne sont plus à redouter. Non-seulement on devra continuer les arrosements modérés qui ont pour but de maintenir toujours la terre fraîche et non humide, mais encore le bassinage des feuilles et leur lavage répété souvent avec un soin méticuleux ; car de leur propreté dépend le bon fonctionnement de ces organes si nécessaires à la vie des plantes. Que l'on veuille donc bien remarquer que la plupart des plantes d'appartement sont des végétaux à feuillage ornemental avant tout, par conséquent sont recherchés plus pour ces feuilles mêmes que pour leurs fleurs ou leurs fruits, et que, en conséquence, le feuillage très-abondant chez eux a une importance plus grande, relativement, que chez toute autre plante. Cela nous mène à cette conclusion que les soins de bassinage et de lavage ont sur ces plantes une influence encore

1. Suite. — Voy. vol. V, page 302 ; vol. VI, pages 214 et 236 ; et vol. VII, pages 42 et 366.

plus décidée que sur beaucoup d'autres dont le feuillage n'est pour ainsi dire pas l'important, mais l'accessoire.

Ce que nous voulons rappeler, c'est que, dès le mois de septembre, il est temps de procéder, dans un coin des grandes jardinières, à quelques plantations d'oignons à fleurs qui égaieront pendant l'hiver le feuillage des plantes voisines. Il faut commencer naturellement par les espèces les plus hâtives comme Narcisses de Constantinople, grands Soleils d'or, Jacinthes simples, Crocus divers, Tulipes, etc.

Si l'on veut mieux réussir encore, il faudra faire choix d'une jardinière plus petite et dont le vase intérieur puisse tenir l'eau; ou y mettre des Sphaignes de marais (*Sphagnum*), maintenues toujours humides par l'eau placée au-dessous, et dans ces sphaignes, on fera tenir les oignons de Jacinthes, de Narcisses, de toutes les plantes que l'on cultive aussi sur des carafes faites exprès. Elles viendront bien plus belles dans la mousse humide, et leurs fleurs, se détachant du milieu des teintes vertes et fraîches de leur support, produiront un effet des plus frappants.

A partir de la première quinzaine d'octobre, il faut faire attention que la plupart des plantes habituées aux appartements ne peuvent plus passer la nuit dehors, non-seulement par suite de leur structure devenue délicate à cause de leur réclusion, mais parce que les gelées sont à craindre. Cependant, pendant la journée, on aura soin, de même que durant l'hiver, toutes les fois que cela sera possible, de leur faire prendre l'air. Leur santé est à ce prix.

Autre précepte : partout et toujours, on placera les plantes de façon qu'elles reçoivent le plus de lumière possible. La lumière, l'air et l'eau sont indispensables, nous l'avons dit plus haut, à tous les végétaux. Cette règle ne doit jamais être oubliée.

Nous rappellerons encore, en cette saison qui commence l'hiver dans nos climats, que les arrosages ne doivent jamais être faits qu'avec de l'eau aérée et à la température de l'appartement : tout brusque changement de chaleur, d'air, d'eau étant préjudiciable aux plantes, et cela, d'autant plus qu'elles sont plus délicates et plus précieuses.

Nous ne voulons pas cacher à nos lectrices que le bon temps est passé : nous tenons, au contraire, à les bien prévenir que les difficultés vont survenir, de plus en plus nombreuses, pour conserver les jolies plantes qui ont si bien réjoui leurs regards, embelli leur retraite pendant la belle saison. Je ne sais pourquoi, mais je penserais qu'elle a le cœur bien sec, la femme qui jetterait, de gaieté de cœur, la plante vivace, désormais défleurie, qui lui a tenu compagnie pendant de longs mois, ornant sa demeure de ses fraîches et vives couleurs.

Il me semble, au contraire, que nous contractons une sorte de dette de reconnaissance vis-à-vis de ces pauvres végétaux qui nous ont tout donné, leur beauté, leur parfum, leur vie trop souvent... Ils sont devenus quelque peu intimes avec nous, quand ils ont participé par leur présence à nos douleurs et à nos joies; en un mot ils sont devenus *nos amis* et nous nous sommes habitués à leur figure, à leur maintien. Nous les reconnaissons même à leur silhouette, comme un familier que nous voyons passer assez loin pour n'en pas distinguer les traits. Nous leur devons la vie pour l'an prochain; l'hospitalité et les soins pendant la saison mauvaise, la nourriture et même des friandises pendant le temps des frimas et de la faim. On a eu raison de le dire : Ceux-là sont bons qui aiment les fleurs!

Ce n'est pas tout encore : les difficultés vont commencer avec les fleurs achetées chez les horticulteurs, afin de les maintenir en bonne santé. Elles sortent de serres où la température est soigneusement maintenue à un degré uniforme et le plus favorable; elles reçoivent des soins assidus : eau tiède, air chaud, humidité moyenne, que sais-je?... Elles vont arriver dans un salon dont la température est variable, non-seulement de la nuit au jour, mais suivant le caprice, les sorties, les visites de la maîtresse de céans; les courants d'air vont frapper de ci de là; la nuit, une transition brusque rendra la pauvre plante malade. Puis on oubliera de l'arroser... Le lendemain, on la noiera d'eau glacée!...

Un peu plus de constance dans les soins est ce qu'on peut, en général, souhaiter aux plantes de nos demeures : quand on s'y est habitué, le succès est si certain, les résultats si charmants!

Si nous ne craignions pas de sembler demander des choses impossibles, nous imposerions à nos lectrices, autant que possible, la mise des pots dans de beaucoup plus grands, remplis de terre semblable à celle du petit. Nous ferions pour nos plantes ce qu'on fait pour le vin, *un double fût*. Cela présente deux grands avantages : le premier de maintenir plus facilement la terre au même degré d'humidité convenable, en arrosant au dehors comme au dedans; le second que, presque toujours, les plantes que nous achetons sont mises dans des récipients beaucoup trop petits pour elles. Je ne dis pas que cette coutume ne favorise pas, jusqu'à un certain point, comme le prétendent les marchands, la *mise à fleur*; mais ma conviction bien arrêtée est que les trois quarts du temps il y a là une simple question de bénéfice. Le vase ne se vendant point à part, moins il vaut dans le prix total du végétal, plus le marchand gagne. Le point de vue de l'amateur qui veut garder sa plante est tout autre, et nous suivons les règles de l'hygiène végétale, en faisant remarquer qu'à l'époque indiquée de la floraison les plantes ont dû beaucoup accumuler de matériaux

assimilables pour beaucoup dépenser; c'est pourquoi, la floraison passée, elles sont épuisées; tandis que si nous leur offrons, dès avant ou pendant, un terrain riche, substantiel et étendu, elles y trouveront toute la nourriture dont elles ont besoin.

Nous sommes donc convaincu que la floraison est d'autant plus belle, plus abondante, plus vive, que les plantes peuvent végéter plus *plantureusement :* le mot a été fait pour elles. Notre système à deux pots offre d'ailleurs cet autre avantage qu'on peut enlever le pot intérieur et remettre la plante, sans lui, à sa place, ce qui équivaut à une mise au large facultative et sans secousse de la plante, au moment même où elle a le plus besoin d'aliments, et cela sans les dangers du *rempotage*.

Arrivons maintenant à la question des *plantes grasses :* l'hiver est le moment de leur triomphe. Sous ce nom de *plantes grasses*, il faut reconnaître que tout le monde réunit un groupe horticole parfaitement hétérogène, parce que la plupart d'entre elles appartiennent à plusieurs familles distinctes et n'ayant pour ainsi dire aucun rapport entre elles qu'une certaine conformité extérieure d'apparence et de tempérament. La plupart sont charnues, épaisses; quelques-unes même sont tout à fait semblables aux cactées, d'autres se distinguent par leurs épines, leurs tissus coriaces, presque toutes par la bizarrerie de leur forme, l'étrangeté de leur port. Beaucoup se recommandent par leurs fleurs, généralement confinées dans la gamme des couleurs blanche, jaune et rouge, mais souvent splendides et odorantes.

Citons comme curiosité de cette spécialité, pour laquelle on a créé des serres et tout un traitement, les Aloès qui sont des *Liliacées*, les Agavés qui sont des *Amaryllidées*, les Stapelias appartenant aux *Asclépiadées*, les Euphorbes charnues de l'Afrique et de l'Inde qu'on confond au premier abord avec des Cierges ou des Echinocactes et qui sont de la famille des *Euphorbiacées ;* n'oublions pas les Ficoïdes si nombreuses, si diverses et si charmantes, et toute la famille des *Crassulacées*.

Ce qui rassemble encore ces plantes pour l'amateur, c'est leur rusticité, et leur aptitude à fleurir, quand elles sont un peu poussées à la chaleur, dans les dimensions les plus restreintes, en vraies boutures de l'année. Comme ces plantes n'ont que très-peu de racines et puisent leur principale nourriture dans l'atmosphère, on en a profité pour leur fournir des pots presque microscopiques qui n'ont pour but que de leur offrir un point d'appui, mais les arrosements n'en sont pas devenus plus faciles. Ils doivent heureusement être très-modérés, surtout pendant l'hiver ; cependant on ne peut point laisser arriver la terre de ces végétaux à ressembler à de la cendre : il faut s'efforcer de maintenir un juste milieu qui n'est pas toujours aisé avec une pincée de terre semblable dans ces petits vases.

Les plus jolies de ces miniatures peuvent être demandées aux *Aloès*, aux *Cactus échinocactes*, aux *Mamillaires*, aux *Opuntias ;* on trouvera parmi les *Ficoïdes*, les *Crassules*, de charmantes dispositions ou couleurs de feuilles, et, ce qui vaut mieux, de très-jolies fleurs. Ajoutons les *Echeveria*, *Euphorbes*, *Sedum* ou *Orpins*, *Sempervivum* ou Joubarbes, *Stapelia*, et même *Agavés* de formes très-heureusement variées. On vient d'introduire parmi ces derniers, qui représentent ordinairement des végétaux extrêmement grands, des espèces nouvelles qui atteignent aux proportions de nos Joubarbes communes, et sont minuscules.

Pour ces plantes miniatures, les petites serres fermées ressemblant aux boites à la Ward qui servent à rapporter les plantes des pays d'outre-mer, sont très-commodes ; nous en parlerons dans notre prochaine causerie, ainsi que de leurs applications aux Fougères diverses qui ornent si bien les appartements et peuvent y être conservées assez longtemps, avec un peu d'adresse et de bonne volonté.

H. de la Blanchère.

WILBROD LE ROUGE

Après avoir longtemps couru la poule, ravagé le plat pays, mis à sac les villages et les villes qui n'étaient point remparées, pillé les couvents et les églises, les malandrins tombèrent dans une embuscade, et Monseigneur le Duc les fit comparaître l'un après l'autre en sa présence.

Les uns grinçaient des dents comme des loups pris au piége, et se roidissaient pour rompre les cordes dont on les avait liés ; mais les cordes étaient neuves, et Monseigneur le Duc détournait les yeux de ces bêtes féroces, en disant : « Qu'on en fasse justice ! »

Les autres gardaient un silence farouche, tant leur pesait la conscience de leurs forfaits. D'autres osaient faire appel à la pitié de Monseigneur le Duc, se rejetant sur la dureté des temps, qui les avait contraints de chercher leur vie à la pointe de l'épée. Quelques-uns pleuraient, ils avaient des femmes et des petits enfants, ce qui ne les avait point empêchés de massacrer les femmes et les petits enfants des autres. « Qu'on en fasse justice », disait Monseigneur le Duc, et l'on passait à d'autres.

Enfin, comparut un routier qui déclara effrontément que si Monseigneur savait à qui il avait affaire, il serait trop heureux de le prendre à son service. Son nom seul ferait plus que dix enseignes d'hommes d'armes pour épouvanter les ennemis de Monseigneur.



Wilbrod avait tiré de sa poche un rosaire. (P. 90, col. 2.)

« Qui est celui-ci ? » demanda Monseigneur en se tournant vers ses familiers.

Le capitaine Saint-Wast qui se trouvait présent répondit : « C'est Wilbrod, que les uns appellent le Rouge, à cause de la couleur de son poil, et les autres le Diable, à cause de la noirceur de ses forfaits. »

A ces mots, Wilbrod se redressa, comme un honnête homme à qui l'on rend justice, et sur sa peau sèche et tannée il se forma une foule de petits plis autour des yeux et de la bouche : c'était sa manière de sourire, quand on lui faisait un compliment. Il était hideux; mais, du reste, content de lui.

Monseigneur voulut voir jusqu'où allait la perversité de cet homme, et lui demanda :

« Pour qui te bats-tu?

— Pour qui me paye le plus! répondit l'autre d'une voix assurée.

— Pourquoi te bats-tu ?

— Pour amasser de l'argent.

— Pourquoi massacres-tu des gens sans défense ?

— C'est une des nécessités du métier. Les marchands sont obligés de voler; nous sommes obligés de tuer; sans cela point d'affaires. Monseigneur ne sait pas comme les gens sont obstinés quand ils ont mis dans leur tête de ne pas dire où est leur argent. Les menaces ne suffisent pas toujours, alors il faut bien en venir aux coups. C'est comme cela qu'on se fait une bonne réputation. C'est un proverbe parmi mes compagnons que partout où passe Wilbrod le Rouge, le lard tremble de lui-même au croc, les poules savent que leur fin est proche, et les pièces d'or sautent hors de leur cachette. Mettez-moi en face de vos ennemis; ils ne vous gêneront plus guère. Tue! tue! tel est mon cri de guerre, car plus on tue, moins il en reste. »

Tout fier de sa logique et de son éloquence, Wilbrod le Rouge allongea le cou pour entendre ce que Monseigneur trouverait à répondre à cela.

« Mais, misérable! reprit le prince qui tremblait d'indignation, tu n'éprouves donc jamais de remords? tu ne crois donc pas en Dieu? tu ne crains donc pas sa justice?

— Si on peut dire de pareilles choses, reprit le brigand avec un air de dignité offensée, et me le dire à moi, qui ne parus jamais devant une croix sans ôter ma toque et sans dire mes patenôtres. Moi, ne pas croire en Dieu! moi qui ne laisse jamais le soleil se coucher sans régler mes comptes avec lui ! Le matin, je ne manque jamais de lui demander bien dévotement de bénir ma journée, et de me fournir l'occasion de faire un bon coup. Le soir, quand la journée a été rude, que j'ai été tenté au delà de mes forces, que j'ai frappé un coup de plus qu'il n'était nécessaire, que j'ai été un peu vif, que j'ai brûlé les gens avec la maison, je ne manque pas de tirer mon chapelet, et de dire une oraison pour compenser le peu de mal que j'ai pu faire. Tant pour un coup de pertuisane, tant pour une maison brûlée, tant pour quelques vases précieux recueillis dans une église, où ils étaient mal gardés, et où le premier venu les pourrait prendre aussi bien que moi. Pour faire bonne mesure et n'être point en reste, je me découvre et je me signe devant toutes les croix; et même si la besogne ne presse pas trop, je m'arrête pour prier. Et l'on me vient dire en face que je ne crois pas en Dieu, et que je dois craindre sa justice! »

Le prince l'interrompit du geste, et se tourna vers les assistants, comme pour les prendre à témoin.

Alors le capitaine Saint Wast raconta que des gens du pays l'avaient vu, en effet, le jour même où il fut pris, rester en arrière du reste de la bande, et s'arrêter devant une croix de bois, au coin d'un chemin. Appuyé sur sa pertuisane, dont la pointe venait de percer des poitrines humaines, chargé encore des ornements sacrés qu'il venait de voler dans une église, il avait tiré de sa poche un rosaire, et s'était mis à prier avec les apparences de la plus grande dévotion.

Le chapelain de Monseigneur se signa et les assistants firent entendre un murmure d'horreur.

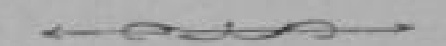
« Tu as fait cela? demanda Monseigneur en cherchant à se contenir.

— Je l'ai fait, répondit le malandrin, parce que telle est ma coutume. Encore une fois, quand j'ai réglé mes comptes avec Dieu, ma conscience ne me reproche plus rien !

— Vilain! s'écria Monseigneur, tu es dix fois pire que tous les autres, puisque tu te joues du saint nom de Dieu, et que tu prétends le mettre de moitié dans tous tes crimes. Ta prière ne monte pas vers son trône, car elle ne part point d'un cœur contrit et humilié. C'est une nouvelle insulte à sa majesté et à sa justice. C'est un nouveau sacrilége, plus noir que tous les autres. Qu'on me délivre au plus vite de la vue de cet abominable réprouvé. »

La chronique ajoute ceci : « Ce qui suivit fit bien voir que la prétendue piété de Wilbrod n'était que feinte et menterie. Au lieu de se tourner vers son Créateur pour lui demander consolation, il le détesta comme un débiteur de mauvaise foy, qui refuse de payer sa dette, et maltraita en paroles le bon religieux qui venait l'exhorter à se repentir et à faire une fin chrétienne. Ledit Wilbrod mourut donc comme un payen, de quoi nul ne s'esmerveilla, parmi ceux qui cognoissaient à plein quelle avait été la teneur de sa vie, et quelle la nature de son âme. La prétendue foy de ce meschant homme ne ressemblait pas plus à la saincte foy qui nous saulve, que le plomb le plus vil à l'or le plus fin sorti tout pur du creuset. »

J. Girardin.



HEUR ET MALHEUR[1]

II

Les nœuds de Mariette et la vache Bardelle.

Georges, pendant près d'un mois, fut si content que l'on n'eut presque rien à lui reprocher. Il était docile sans peine, l'exemple de ses cousins l'entraînait comme l'avait prévu Mme Guérin ; puis il n'était encore blasé sur rien et les journées lui semblaient trop courtes; mais, au bout de quelque temps, sa nature inquiète et aventureuse commença à reprendre le dessus et, depuis une quinzaine, il donnait, comme disait Mariette, bien du *tintouin*, lorsque Mme Marcey revint le chercher. Le grand-père allait mieux ; mais sa belle-fille ne voulait ni l'abandonner encore, ni laisser à sa sœur qui allait être fort occupée par les vendanges prochaines, la garde absorbante d'un enfant turbulent. Elle était donc arrivée un jeudi matin pour repartir le lendemain et, tout en causant avec sa sœur, s'occupait à remplir la malle de Georges. De qui parlait-elle? encore de Georges. Elle voulait savoir tout ce qu'il avait dit, tout ce qu'il avait fait, pendant ces six semaines. Mme Guérin profita de l'occasion pour donner quelques bons avis, conseiller plus de fermeté.

« Tu aimes ton enfant, dit-elle, c'est très-permis ; aime-le *beaucoup*, mais aime-le *bien*. L'amour maternel n'est qu'une passion, toute semblable aux autres, et tout aussi peu méritoire, s'il en partage les faiblesses et les entraînements ; pour devenir une vertu, il faut qu'il soit doublé du sentiment du devoir, qu'il sache s'imposer au besoin de saintes violences. Je sais bien qu'avec un seul enfant tout est plus difficile, les choses se font avec plus d'art et moins de naturel ; cependant on peut réussir.

— Il y a bien des ressources avec Georges, répondit Mme Marcey, il m'aime tant, il est si sensible!

— Ne t'y fie pas ; la sensibilité est peu de chose sans la force de la volonté et l'empire sur soi-même ; elle peut même se combiner parfaitement avec l'égoïsme. Les enfants doués de sensibilité, je l'ai vu plus d'une fois, se croient bons parce qu'ils sont émus, et contents d'eux, se tiennent tranquilles; mais la vraie bonté se prouve par des actes, et surtout par des sacrifices. Georges te mange de caresses et te tyrannise sans pitié. N'as-tu pas remarqué sa manière de se justifier? Quand il a fait quelque sottise, il ne manque jamais de te dire : « Oui, je suis bien étourdi, bien emporté ; mais je t'aime bien et j'*ai bon cœur.* » Il ne sort pas de là, et c'est très-commode, en effet. Avec ce bon cœur, on est volontaire, impatient, paresseux, et on croit tout racheter par quelques câlineries et quelques larmes. On voit les autres soumis, aimables, pleins d'égards, et l'on ne s'en étonne pas ; les autres en ont besoin pour se faire aimer, car, après tout, ils ne vous valent pas : *ils ont moins bon cœur.*

— Comme tu es sévère ! Il y a du vrai dans ce que tu viens de dire ; toutefois, tu exagères beaucoup.

— Pas le moins du monde ; j'élève une nombreuse famille, j'ai déjà de l'expérience et je tâche de t'en faire profiter. Malheureusement, l'expérience d'autrui ne nous sert que bien rarement, et l'expérience personnelle ne s'acquiert que par des épreuves souvent très-douloureuses. Mon affection voudrait te les épargner, et c'est pourquoi je moralise au risque de t'impatienter. Je souffre en voyant tes transes perpétuelles au sujet de Georges. A force de surveillance, tu l'as préservé jusqu'à présent de tout grave accident ; mais tu te fatigues, tu te consumes, et plus il grandira, moins tu pourras le suivre pas à pas. Son esprit d'indépendance croîtra forcément avec les années ; que d'angoisses tu t'éviterais si tu pouvais auparavant lui donner l'habitude de l'obéissance. Mes enfants sont loin d'être parfaits ; pourtant, à eux cinq, ils me donnent moins de peine que Georges ne t'en donne à lui tout seul, parce qu'on ne peut en rien compter sur lui et qu'il ne pense jamais qu'à éluder nos défenses, quand il ne les brave pas. »

Mme Marcey le sentait si bien qu'elle interrompit sa sœur pour lui demander si elle était bien sûre que l'on surveillât les enfants. « Leur oncle et Mariette sont auprès d'eux, tu peux être tran-

Georgesse jeta à la renverse. (P. 93, col. 1.)

1. Suite. — Voy. page 76.

quille ; d'ailleurs ils vont rentrer, car voici la pluie. »

Mme Marcey fit encore deux ou trois voyages de la commode à la malle, puis ne put s'empêcher de remarquer que Georges ne revenait pas et qu'il allait se mouiller et s'enrhumer.

« Le voilà justement, reprit Mme Guérin, il traverse la cour avec les autres. Bon, ils s'en vont sous le hangar, c'est leur salon d'été, les voilà tous qui grimpent sur les pressoirs ; ils vont jouer la comédie, cela nous donne une heure de sécurité. »

La conversation se renoua, les mères étaient tranquilles; les enfants, enchantés.

Ils avaient passé une charmante après-midi, parce que l'oncle Charles avait joué aux quilles et à colin-maillard avec eux, et que les enfants s'amusent toujours mieux quand une grande personne se mêle à leurs jeux. Il paraît que, même pour cela, une direction n'est pas inutile. Malheureusement, on appela M. Guérin pour une affaire, Mariette resta seule à la tête du bataillon. Il y avait là sept enfants bien comptés, Mariette trouvait que c'était beaucoup.

« Passe pour les miens, disait-elle, mais les autres sont de vrais démons. » Les siens, c'étaient : Lucien, l'aîné de la famille, leste, adroit et déjà raisonnable ; sa sœur Alice, douce et paisible, qui passait des heures entières à retourner son jardinet. Elle avait dix ans, son frère en avait treize, leur sœur Cécile était près d'achever sa neuvième année; André n'avait que six ans; enfin, le dernier-né, désigné sous le nom de Toto, se démenait dans les bras de Mariette qui le déclarait le plus gentil de la bande. « Je n'ai pas peur qu'il monte aux arbres ou se jette dans le puits, celui-là, » disait-elle, et jamais sécurité ne fut mieux fondée puisque Toto ne marchait pas encore. Mariette avait d'ailleurs bien besoin de ce soulagement : depuis six semaines Georges ne lui laissait pas un moment de repos.

« Je n'ai jamais vu un enfant pareil, murmurait-elle, il se fera tuer quelque jour, on n'a pas idée de ses inventions ; on dirait qu'il a le diable au corps. Il *exale* notre André, comme dit madame, et détraque même les petites filles. Où a-t-il passé? il vous glisse dans la main comme une anguille. Ici encore, je suis assez tranquille, mais j'ai peur de l'étang qui est au bout du pré et du puits du jardin potager. Je vais m'asseoir sur le banc qui est à côté du puits, ça fait que je monterai la garde, comme dit mon cousin le soldat. Oui, mais l'étang ? la barrière ne ferme que par un petit loquet, et M. Georges pourrait l'ouvrir, je l'y ai déjà pris deux fois. Comment m'arranger ? Ah ! j'ai un bout de corde dans ma poche, voilà mon affaire. »

Et Mariette, posant Toto sur le gazon, se mit à consolider la fermeture par d'inextricables nœuds. Elle s'y reprit à plusieurs fois et ne fut contente que lorsqu'elle eut essayé de les dénouer sans y parvenir. « Voilà qui est bien, dit-elle ; ce soir, en emmenant les enfants, je couperai la corde pour que Simonne puisse rentrer avec ses vaches. En attendant, M. Georges aura le temps de s'escrimer si ça l'amuse, il ne viendra pas à bout de mes nœuds, j'en réponds. Mais où est-il ? j'ai beau chercher, je ne le vois pas. Monsieur Georges! monsieur Georges! »

Georges, qui était en train de dévaliser un massif de noisetiers, acheva de bourrer ses poches, puis se présenta d'un air candide. « Mon Dieu, Mariette, je suis là, le loup ne m'a pas mangé, que tu es ennuyeuse avec tes peurs.

— Bon, bon, monsieur Georges, tout va bien pour cette fois, mais vous êtes si lutin que je me méfie, car si vous vous cassiez bras et jambes, votre maman dirait que c'est ma faute. Allez jouer à la balle avec André ; c'est très-amusant et on n'y risque rien. »

Georges se dirigea du côté de son cousin, et Mariette alla se mettre en faction près du puits; mais elle n'y était pas encore que Georges, se dissimulant derrière les arbres, s'était rapproché de la barrière. Il examina le nœud.

« Mariette a raison, dit-il, impossible de le défaire, elle a dit qu'elle le couperait, je l'ai bien entendu ; il n'y a pas d'autre moyen en effet. Et, tirant de sa poche un petit couteau, il attaqua l'obstacle. Est-elle grosse, cette corde, et ces nœuds.... il y en a bien cinquante. Est-il possible de les serrer si fort? Cette Mariette est d'un entêtement ! »

Tout en poursuivant son monologue, Georges avançait sa belle besogne. André l'appela, mais il n'eut garde de répondre : « Je veux voir les vaches encore une fois, puisque je m'en vais demain ; la noire est bien belle, mais je ne m'y fie pas. Si je pouvais traire Bardelle, comme ce serait amusant ! Elle n'a pas l'air méchant .. quand elle lèche son petit veau, elle me rappelle maman quand elle me débarbouille. Seulement elle a de bien grandes cornes. A quoi lui servent-elles, ces cornes ? A me faire peur, voilà tout. Eh bien, je n'aurai pas peur. Est-ce qu'un homme a peur? et je suis un homme puisque j'ai plus de sept ans. Maman voudrait m'élever comme une petite fille, me mettre dans du coton. Simonne file, elle ne me verra pas, Mariette est sur le banc, près du puits ; mais elle me fait perdre tout mon temps avec ces maudits nœuds. Encore celui-là, et puis cet autre, courage, ouf !... c'est fini. »

Et M. Georges, tout fier de sa victoire, ouvrit lestement la barrière, la referma derrière lui et se mit à courir dans la prairie. Il était ravi, s'ébattait comme un petit chevreau en liberté et, de temps en temps, regardait Bardelle, en se demandant s'il allait l'aborder. La physionomie de la pauvre bête était fort encourageante, elle broutait son herbe avec la plus grande placidité. Georges se rapprocha peu à peu, Bardelle continuait à brouter, Simonne filait

toujours. Le petit garçon se planta en face de la vache qui ne parut pas y faire attention. « Faut-il la traire ? se demandait Georges, on dit que c'est difficile. Bah ! essayons. »

Il se glissa sous le ventre de la bonne mère nourrice, son petit veau le regardait d'un air étonné. Il saisit le pis tout gonflé de lait, la vache battit l'air avec sa queue, le petit veau avança la tête. « Rien ne vient. Comment fait-on donc ? » Il tira plus fort ; la vache leva son pied gauche et en donna sur l'herbe un grand coup. Georges fit un mouvement en arrière, puis se rapprocha et recommença. Cette fois, il avait tiré plus fort et tout aussi maladroitement. La vache mécontente fit entendre un formidable beuglement. Georges se jeta à la renverse et bien lui en prit, car Bardelle, pour se débarrasser de lui, s'était mise à courir dans le pré comme une folle et le petit veau cabriolait à ses côtés. Cette fugue fit relever la tête à Simonne, elle vit Georges et vint à lui. « Allez-vous-en, monsieur Georges, dit-elle, mes vaches ne vous connaissent pas, et elles ont des cornes, puis vous les tracassez toujours ; elles ont beau être *amitieuses*, elles finiraient par se fâcher et il vous en arriverait du mal.

— Oh ! je ne veux pas les tourmenter, dit Georges qui en avait assez, je venais seulement pour faire un bouquet de ces belles fleurs qui sont au bord de l'étang, cela ne me fera point de mal. » Et, avec sa vivacité ordinaire, il avait déjà cueilli une touffe de salicaires roses, arrachant la racine avec la tige ; mais il voulait en atteindre d'autres et se penchait, se penchait... si bien que Simonne n'eut que le temps de le retenir par le bout de sa jaquette, au moment où il allait perdre l'équilibre.

Elle s'y reprit à plusieurs fois. (P. 92, col. 1.)

« Vrai, monsieur Georges, lui dit-elle, il faut retourner là-bas ; vous l'avez échappé belle. Tenez, en voilà des fleurs, en voilà, en voilà plein mon tablier. Vous en avez assez, j'espère, emportez-les vite, et que ce soit fini. On aurait bien dû fermer la barrière du jardin au cadenas, car vous êtes toujours à vous faufiler partout comme un furet. Ça n'est pas ici comme à la ville, voyez-vous ; il y a des bêtes, il y a de l'eau. Il faut se méfier, sans ça la culbute, et puis, bonsoir, plus de petit garçon. Et la pauvre maman qu'est-ce qu'elle ferait dans ce monde sans son petit Georges ? Il faut penser à ça et ne pas être si écervelé. »

Elle le reconduisit elle-même jusqu'à la barrière qu'elle referma et fit ensuite un soupir de soulagement.

« Gentil, se disait-elle, en retournant vers Bardelle, bien gentil, mais gâté. Pauvre dame, ça se comprend, elle est veuve et elle n'a que lui. Et puis, il est drôle, mignon, quoique bien harcelant. Je parie qu'il a *taquillé* mes vaches tout à l'heure,

quand Bardelle s'est mise à *druger*. A-t-elle sauté! a-t-elle beuglé! Bien sûr elle avait quelque chose. Bon, voilà le petit avec les autres, je suis tranquille à présent. »

A suivre. EMMA D'ERWIN.

JANVIER

Janvier! mois des étrennes et des premières vacances! débuts d'une année qui nous apportera sans doute, comme toutes celles qui l'ont précédée, son contingent de joies et de peines, mais que l'invincible espérance nous présente sous l'aspect le plus riant. La nature elle-même nous semble plus aimable. Je sais bien que la saison est froide, rigoureuse parfois; que nous entrons à peine dans l'hiver et que le vent et la neige vont encore nous assaillir. Mais une simple réflexion va nous faire prendre notre mal en patience. Depuis une semaine, les jours ont cessé de diminuer. Ils augmentent lentement, bien lentement, il est vrai, mais nous apercevons enfin, dans un avenir peu éloigné, la fin de ces journées grises et tristes, plus fâcheuses encore que les longues soirées qui les suivent.

Janvier, dont nous voulons parler aujourd'hui, est un nouveau venu dans la grande famille des mois; il possède avec février ce singulier privilège de n'avoir pas toujours existé. Je m'explique. Les premiers Romains n'avaient qu'une année de 10 mois, commençant en mars et finissant en décembre. Ne vous hâtez pas toutefois d'envier le sort des lycéens de ce temps-là, car ces 10 mois de 30 jours étaient suivis de 60 jours dits complémentaires, de telle sorte que leur année avait la même durée que la nôtre.

Ce fut, dit-on, le roi Numa Pompilius qui porta à douze le nombre des mois en ajoutant janvier et février à la suite des dix mois qui composaient alors le calendrier romain. Janvier occupait le onzième rang; février le douzième.

Quarante-cinq ans avant notre ère, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ, Jules César réforma le calendrier et fit commencer l'année au premier jour de janvier. Mais on conserva les noms des anciens mois, de telle sorte qu'aujourd'hui encore septembre, octobre, novembre et décembre, dont les noms signifient septième, huitième, neuvième et dixième mois, représentent les neuvième, dixième, onzième et douzième mois de l'année. Jules César avait eu l'idée de commencer l'année au jour le plus court qui tombait, l'an 46 avant notre ère, le 24 décembre. Mais la raison qui l'engagea à reculer cette date de sept jours fut, dit-on, le désir de flatter la superstition romaine en faisant coïncider avec la nouvelle lune le commencement de l'année réformée. On trouve, en effet, qu'il y avait nouvelle lune à Rome le 1er janvier de l'année 45.

Lorsque les Francs pénétrèrent dans les Gaules, ils modifièrent le calendrier de César et placèrent le premier de l'an au milieu du mois de mars.

Charlemagne introduisit dans le calendrier un changement important: il emprunta à l'Italie l'usage de commencer l'année à Noël.

On abandonna, au xe siècle, l'usage de dater de la Nativité de Jésus-Christ et l'origine de l'année fut placée à Pâques.

Pendant les siècles mêmes où le commencement de l'année était fixé en mars, à Noël ou à Pâques, on fêtait toujours le premier jour de janvier. « Le second concile de Tours, tenu en 567, interdit les cérémonies païennes qui se célébraient ce jour-là en l'honneur de Janus. Il confirma une ordonnance rendue antérieurement par l'Église pour imposer un jeûne de trois jours avant le 1er janvier et détourner les peuples par cette pénitence de rendre un culte aux faux dieux. »

En 1563, le roi Charles IX, par un édit donné à Roussillon en Dauphiné, ordonna que désormais l'année commencerait au 1er janvier. L'édit fut appliqué seulement en 1567.

Lorsque en 1582 le pape Grégoire XIII fit réformer le calendrier julien, il conserva au 1er janvier l'origine de l'année; mais, pour exécuter cette réforme, dont nous pourrons un jour vous entretenir avec détails, il dut supprimer dix jours de l'année, de telle sorte que le lendemain du 5 octobre 1582 s'appela 15 octobre. La réforme grégorienne fut presque généralement adoptée, cependant les Grecs et les Russes conservèrent le calendrier julien. Leur premier janvier tombe donc après le nôtre.

Le 5 octobre 1793, la Convention nationale décréta qu'à l'avenir l'année commencerait à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire le 22 septembre, à minuit. Ce jour fut choisi, de préférence à l'équinoxe du printemps, parce que, par une circonstance toute fortuite, la proclamation de la République avait eu lieu le 22 septembre 1792. Les noms de mois étaient en même temps remplacés par des noms tirés des phénomènes propres à notre climat. C'est ainsi que nivôse (mois de la neige) commençait le 21 décembre et finissait le 20 janvier et que pluviôse (mois de la pluie), commençant le 20 janvier, se terminait le 19 février. Un décret du 22 fructidor an XIII (10 septembre 1805) abolit le calendrier républicain et rétablit l'ancien à partir du 1er janvier 1806; c'est celui que nous suivons aujourd'hui.

Toutefois les différents peuples n'ont pas encore adopté cette origine commune de l'année. Vous savez par exemple que l'année russe commence le 13 janvier, nous vous avons dit tout à l'heure pour quelle raison; l'année religieuse des israélites a commencé le 19 septembre dernier; l'année des Turcs commencera le 29 janvier prochain.

Lorsque le roi Numa introduisit deux nouveaux mois réguliers dans le calendrier romain, il donna, à celui qui nous occupe, le nom de *Januarius*, en l'hon-

neur du dieu Janus. Vous savez que, d'après les légendes anciennes, Saturne, poursuivi par Jupiter, se réfugia dans les États du roi Janus où il trouva une retraite assurée. Le pays sur lequel regnait Janus, l'Italie, prit le nom de *Latium* (de *latere*, se cacher). Saturne donna à son sauveur le pouvoir de connaître le passé et l'avenir. C'est pourquoi Janus est ordinairement représenté avec deux visages adossés. Romulus lui érigea dans la ville qu'il venait de fonder un temple célèbre, dont les portes restaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix. De *januarius*, nous avons fait *janvier*.

Les phénomènes astronomiques de janvier 1877 sont peu nombreux. La terre, qui était, le 21 décembre, aussi rapprochée du soleil qu'elle peut l'être, s'en éloigne de plus en plus. Les jours égaux aux nuits à cette même époque deviennent de plus en plus grands. Le soleil qui, le 1er janvier, se lève à 7 h. 56 m. et se couche à 4 h. 12 m. se lèvera à 7 h. 34 m. à la fin du mois, et se couchera à 4 h. 55 m. Du commencement à la fin de janvier, les jours augmentent donc de 1 h. 5 m., savoir de 22 minutes le matin, et de 43 minutes le soir.

Nous n'avons à vous signaler durant ce mois aucune éclipse de lune ou de soleil.

C'est en janvier que la température moyenne est, à Paris, la plus basse. Avant de comparer cette température à celle des autres mois, il convient de bien définir ce qu'on entend par *température moyenne*. Les météorologistes, c'est-à-dire les savants qui s'occupent de la science du temps, se sont astreints depuis un temps déjà long à observer le thermomètre à chacune des 24 heures du jour. Si chaque jour on additionne ensemble les 24 températures obtenues et qu'on divise la somme par 24, on aura la *température moyenne du jour*. Si l'on ajoute ensemble toutes les températures moyennes des jours d'un même mois et qu'on divise cette somme par 30, on aura la *température moyenne du mois*. Vous voyez aisément comment on obtiendrait la *température moyenne de l'année*.

Si l'on compare les résultats obtenus par 60 années d'observations faites à Paris, de 1806 à 1870, on trouve que la température moyenne de janvier est la plus basse. On obtient pour ces températures le tableau suivant :

Janvier . .	2°,4	Juillet . .	18°,9
Février .	4, 5	Août . .	18, 5
Mars .	6 4	Septembre	15, 7
Avril . .	10, 1	Octobre. . .	11, 3
Mai. . .	14, 2	Novembre .	6, 5
Juin . . .	17, 2	Décembre . .	3, 7

On remarque encore que c'est en janvier que tombent les jours les plus froids de l'année, principalement vers les 2, 3, 7 et 10 du mois.

L'intensité de ces froids varie dans les différentes villes de France. C'est ainsi que la moyenne des températures de l'hiver est : à Bastia, de 10°,2 ; à Marseille, de 7°,5 ; à Bordeaux, de 6°,4 ; à Lyon, de 3°3 ; à Paris, de 3°,3 ; à Rouen, de 2°,4 ; à Nancy, de 1°,5 ; a Epinal, de 0°,4.

Le froid le plus vif observé à Paris a été de 23°,5 au-dessous de zéro, le 25 janvier 1795 ; la température la plus basse observée en France a été de 31°,3 au-dessous de zéro, à Pontarlier, le 31 décembre 1788.

Les anciennes chroniques nous apprennent que « en 1408, a esté telle froidure que nul ne povoit besogner; le greffier même (cette note est extraite des Registres du parlement) combien qu'il eut prins feu de lez lui en une pelette pour garder l'encre de son cornet de geler, toutes voyes l'encre se geloit en sa plume de deux ou trois mots en trois mots et tant que enregistrer ne povoit. » Et ailleurs : « En 1422, janvier, douziesme jour, fit le plus aspre froit que homme eust vu faire ; car il gela si terriblement qu'en moins de trois jours le vinaigre, le vergus geloient dans les celliers et pendoient les glaçons ès voultes des caves.. Vray est que les coqs et gelines avoient les crestes gelées jusques à la teste. » Le 10 janvier 1608, dans l'église de Saint-André des Arcs, le vin gela dans le calice; « il fallut, dit l'*Estoile*, chercher un rechaux pour le fondre. »

Préparons-nous donc, malgré la douceur relative des mois qui viennent de s'écouler, à supporter les froids qui ne manqueront pas de nous atteindre en janvier.

Et sur ce, chers lecteurs, en attendant notre prochaine causerie sur février, me conformant aux usages du mois que nous venons d'étudier ensemble, je vous souhaite bon jour, bon an.

ALBERT LÉVY.

LES COLOSSES DE L'ILE DE PAQUES

Lorsque en 1774 le capitaine Cook approcha de l'île de Pâques, la plus orientale des Sporades australes, il aperçut avec surprise un grand nombre de colonnes rangées sur le rivage : les unes étaient par groupes de deux, d'autres de trois, de quatre et même de cinq ; plusieurs étaient exhaussées sur des espèces de plates-formes.

A mesure que les navigateurs approchaient de la côte, ils distinguaient plus nettement les objets qu'ils avaient pris pour des colonnes : c'étaient de grands blocs de pierre grossièrement taillés ; la partie supérieure représentait une tête et des épaules humaines, le bas était informe.

A peine débarqué, Cook examina de près ces étranges statues et particulièrement l'une d'elles, dressée sur un emplacement pavé de dalles carrées. « Sur une tête mal dessinée, dit-il, on aperçoit à peine les yeux, le nez et la bouche ; les oreilles, excessivement longues, sont moins mal exécutées que le reste. Le cou est court et on ne distingue presque pas les épaules et les bras. Il y a sur le

sommet de la tête un énorme cylindre de pierre, placé tout droit, ayant cinq pieds de diamètre et autant de hauteur. Ce chapiteau est formé d'une pierre rougeâtre, différente de celle de la statue. La tête et le cylindre qui la surmonte font, à eux seuls, la moitié de la figure.

« ... Nous n'avons pas remarqué, ajoute le navigateur, que les naturels rendissent aucun culte à ces colonnes ; ils paraissaient cependant avoir pour elles de la vénération, car ils témoignaient du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace pavé qui les entourait et que nous approchions d'elles pour les examiner... Nous fîmes diverses questions sur la nature de ces pierres à ceux qui semblaient les plus intelligents, et de leurs réponses nous crûmes pouvoir conclure que ce sont des monuments élevés à la mémoire de leurs rois. Les alentours du piédestal ont l'apparence d'un cimetière ; j'y trouvai des ossements humains qui confirmèrent cette conjecture. »

Deux officiers et un détachement des hommes de l'équipage, qui explorèrent l'île, trouvèrent sur différents points une quantité de figures gigantesques, les unes groupées sur des plates-formes, les autres isolées. L'une de ces dernières, qui était couchée par terre, n'avait pas moins de vingt-sept pieds de longueur sur huit pieds de diamètre aux épaules, et cependant elle paraissait petite auprès d'une autre qui était debout et dont l'ombre suffisait pour abriter toute la troupe des voyageurs, au nombre de trente. Les plates-formes, longues de vingt-cinq, de trente et même de quarante pieds, hautes de dix ou douze, qui servaient de base aux statues groupées, témoignaient d'une remarquable habileté de main-d'œuvre ; les pierres taillées qui les formaient étaient très-exactement jointes, sans ciment, comme dans les constructions cyclopéennes.

Dans l'opinion du capitaine Cook, il était impossible que les insulaires qu'il avait vus, misérables, nus, occupés du seul soin de pourvoir à leurs premiers besoins, sans outils, eussent construit ces ouvrages de maçonnerie et, surtout, eussent sculpté et dressé ces énormes blocs de pierre, surmontés d'autres pierres rondes ou cylindriques, d'un volume et d'un poids si considérables ; de pareils monuments devaient être attribués à un ancien peuple, plus nombreux, plus riche, plus industrieux.

Colosses de l'île de Pâques. (P. 95, col. 2.)

La Pérouse, qui visita plus tard l'île de Pâques, et qui y vit aussi un grand nombre de ces pierres sculptées, ne jugea pas que les insulaires, malgré la pauvreté de leurs ressources, fussent incapables d'en être les auteurs. Il remarqua que toutes les statues étaient faites d'une pierre volcanique très-tendre et très-légère, ce qui avait dû diminuer la difficulté de la taille et de l'érection de ces monuments. L'un des officiers de l'expédition, s'étant avancé dans l'intérieur de l'île, découvrit, à côté d'un groupe de bustes gigantesques, une espèce de mannequin en jonc de dix pieds de longueur, imitant assez fidèlement les proportions du corps humain. Cette grande poupée était enveloppée d'une étoffe blanche ; à son cou étaient attachés un filet contenant des herbes sèches et une petite figure d'enfant, de deux pieds de long, dont les bras étaient repliés en croix sur la poitrine. Ceux qui avaient fait un pareil ouvrage ne devaient pas être hors d'état de façonner grossièrement une roche tendre.

Les colosses de l'île de Pâques, dont un certain nombre étaient encore intacts en 1826, ont été renversés depuis soit par l'action du temps, soit par les ordres des missionnaires, qui ont vu en eux de dangereux vestiges d'idolâtrie.

E. LESBAZEILLES.





Pauvre Jeannette! (P. 98, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XIII

Une mauvaise nuit.

Jeannette était tombée rudement; elle resta un moment étourdie, sans songer à se relever; puis, quand la réflexion lui fut revenue, elle se demanda ce qu'elle allait faire.

Elle n'avait pas envie de s'exposer de nouveau à la colère de son père, mais elle aurait voulu savoir comment allait le pauvre Cyrus; elle résolut de se cacher dans la grange jusqu'à ce qu'elle eût vu sortir Pierre Gouarhé, et de rentrer ensuite en cachette, et d'appeler Gothon pour lui demander des nouvelles du pauvre chien. Elle aurait bien voulu savoir aussi ce qu'on disait d'elle, et elle fit un détour pour aller écouter à une porte qui donnait de la grange dans la maison, et dont les ais n'étaient pas bien joints. De là, elle entendit sa mère qui prenait sa défense et elle se trouva bien mal défendue. La pauvre Agathe n'alléguait que de mauvaises raisons en faveur de la coupable, peut-être parce qu'il n'en existait pas de bonnes. Gothon ne l'excusait pas, elle demandait seulement de l'indulgence pour elle à cause de son âge, et il sembla à Jeannette que son père écoutait un peu Gothon; il fit même taire Javotte qui appuyait sur les torts de sa jeune sœur. Mais il déclara qu'il ne souffrirait pas que Jeannette remît jamais les pieds au château, et il refusa de la faire rentrer dans la maison, disant qu'elle pouvait aller coucher avec les moutons à la place de Cyrus, et que c'était bien assez bon pour elle.

Jeannette fut révoltée. Ah! on la chassait, on lui refusait la porte, on ne voulait pas qu'elle remît les pieds au château! Eh bien, elle s'y rendrait, au château, et tout de suite encore! M. Lorhan ne pourrait pas refuser de la recevoir, puisque Monseigneur lui avait ordonné, il n'y avait pas longtemps, de la conduire à Versailles; il voudrait obéir à Monseigneur, et il la ferait partir pour aller trouver Mlle Adélaïde. Dès demain elle serait bien loin des Châtaigniers. Elle en avait assez des moutons, de la ferme, de la vie qu'elle menait et des reproches qu'on lui faisait: Adieu tout cela! Et elle partit vivement dans la direction du château.

Jeannette connaissait le chemin, elle l'avait fait cent fois à toute heure et n'était pas en péril de s'égarer, quoiqu'il commençât à faire nuit. Mais rien ne trouble les yeux et la tête comme une mauvaise conscience, et d'ailleurs Jeannette, brave comme un lion en plein jour quand il s'agissait d'une vipère ou de toute autre mauvaise bête, croyait, comme tout le monde dans son village, aux lavandières de nuit, aux nains et aux fées qui vous prennent de force par les mains et vous font danser jusqu'à ce que mort s'ensuive; à la Bête qui vous saute sur le dos, grande comme un lapin, et qui vous force à la porter toute la nuit, en grossissant toujours, si bien qu'on finit par se trouver chargé du poids d'un bœuf. Elle croyait à tout cela, et à une foule d'autres choses encore plus terribles, qui font qu'on n'aime pas à se trouver dehors après le soleil couché; elle les avait oubliées dans le premier moment, mais, à me-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

sure qu'elle s'éloignait de la ferme, elles lui revenaient toutes en l'esprit et la faisaient trembler comme la feuille.

Elle arriva à une clairière où elle se rassura un peu : il y faisait moins sombre que dans le chemin creux d'où elle sortait. De la clairière partaient plusieurs sentiers : c'était celui du milieu qui conduisait au château. Jeannette cherchait à le reconnaître à un grand chêne qui devait s'y trouver à quelques pas de l'entrée, lorsqu'elle entendit un grand froufrou dans les feuilles, et quelque chose passa comme l'éclair entre elle et le sentier. « Si c'était la Bête! » se dit-elle; et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se jeta dans un chemin opposé à celui qu'avait pris le lièvre inoffensif qui causait son effroi. Elle marcha, marcha, de plus en plus affolée; les cris des oiseaux de nuit lui semblaient des présages de malheur, et à chaque objet menaçant entrevu dans les ténèbres croissantes elle changeait de route, passant à travers les prés et les champs, si bien qu'à la fin la malheureuse fille ne sut plus du tout où elle était. Il faisait froid, le froid piquant d'une nuit de mars; Jeannette grelottait sous sa mante de bure et le sang coulait de ses jambes nues déchirées par les ronces; elle avait faim, car elle n'avait pas soupé le soir, et la fatigue l'accablait. Où aller? Que devenir? Elle ne pouvait plus marcher; elle se traînait, tâtant avec les mains les talus et les buissons. En cherchant ainsi, elle rencontra un creux, une espèce de grotte; elle s'y blottit, un peu abritée contre la bise, et, s'enveloppant de son mieux dans sa mante et se ramassant sur elle-même pour moins sentir le froid, elle essaya de s'endormir en attendant le jour.

A grand'peine, et sans cesser de souffrir, elle finit par sommeiller un peu. Pendant combien de temps, elle ne le sut pas; quand elle s'éveilla, le froid redoublait aux approches de l'aube, et les ténèbres déjà moins profondes laissaient entrevoir des formes indécises enveloppées de brouillard. Vers l'orient, il faisait un peu plus clair, et la brume planait sur les prés en grandes traînées blanchâtres qui se mouvaient lentement. « Les lavandières! » se dit en frémissant Jeannette, qui se crut déjà entraînée par les laveuses de nuit et forcée de tordre leur linge avec elles jusqu'au jugement dernier.

Elle se leva et voulut fuir : au même moment un bruit sinistre se fit entendre, un bruit de lourdes roues et d'essieux mal graissés. « La charrette de l'Ankou, qui passe pour recueillir les âmes des morts! » pensa la malheureuse enfant. Qui l'entend est en grand danger; qui la voit est perdu. Jeannette l'entendait; un instant encore, et elle aperçut vaguement comme une forme de chariot traîné par des bœufs..... elle jeta un grand cri et tomba sans connaissance.

A ce cri, tout s'arrêta, l'attelage et la charrue; car ce n'était pas le char de l'Ankou : c'était tout simplement une charrue qui s'en allait labourer la terre pour les semailles de mars, et le laboureur diligent, qui demeurait loin du champ où il avait à travailler, était parti bien avant le jour pour qu'il n'y eût pas de temps perdu.

Il arrêta donc ses bœufs et sa charrue, et fit seul quelques pas en avant, son aiguillon à la main; puis il écouta et regarda, et, ne voyant rien et n'entendant rien :

« Hein? dit-il, qui est là? Allons, répondez donc! On a crié par ici..... Si seulement il ne faisait pas si nuit..... Mais si, on commence à voir un peu clair au-dessus de sa tête, en bas c'est noir comme dans un four. Il faut pourtant voir ce que c'est. »

Il tira de sa poche sa pierre à fusil et son amadou, battit le briquet et obtint bientôt une étincelle : l'amadou prit feu.

« Là! il y a des sapins par ici, ça ne sera pas difficile à allumer..... voilà justement des branches sèches; une bonne petite flambée, et on saura à qui on a affaire..... Tiens! une femme étendue par terre..... Ah! mon Dieu! pauvre Jeannette! »

Et Jean, car c'était lui (Jeannette dans sa course nocturne était arrivée sans le savoir, tout près de Kerentré), Jean, oubliant sa rancune et ses griefs, se jeta à genoux auprès d'elle, lui parla tendrement, lui réchauffa les mains de son haleine..... Peine perdue : Jeannette restait immobile, les yeux fermés et les dents serrées.

« Elle ne revient pas; si elle allait mourir là! se dit le pauvre garçon saisi d'effroi; il faut que je l'emporte à la maison; ma mère saura mieux que moi ce qu'il y a à faire. Ohé! mes braves bœufs! Ohé! rentrons, les bonnes bêtes! nous irons aux champs un peu plus tard. »

Il toucha ses bœufs pour leur faire reprendre la route de l'étable; puis, quand il les vit en bon chemin, il souleva Jeannette dans ses bras, tout doucement, en ayant soin de ne pas lui faire de mal, et il l'emporta comme il eût fait d'une gerbe de blé.

Qui fut bien étonné, ce fut la mère Penvraz, qui allumait sa chandelle de résine pour y voir à délayer sa farine de blé noir, lorsqu'elle entendit revenir la charrue et les bœufs, et que tout aussitôt Jean rouvrit la porte et rentra, portant sur ses bras Jeannette évanouie. Elle ne la reconnut pas d'abord; puis, quand elle l'eut reconnue, elle se mit à se lamenter, en demandant comment un tel malheur avait pu arriver. Mais comme personne ne pouvait la renseigner là-dessus, elle se rabattit sur la seule chose qu'il y eût à faire pour le moment, à savoir, de ranimer Jeannette.

Ce ne fut pas bien difficile. Une bonne bourrée jetée sur le foyer devant lequel on l'avait étendue lui rendit sa chaleur; un peu de lait tiède que la mère Penvraz lui fit couler entre les dents acheva de la faire revenir à elle. Elle ouvrit des yeux craintifs, ne sachant quelles terribles choses allait rencontrer son premier regard, et elle les referma aussitôt en rougissant, car elle avait reconnu Jean et sa mère; elle ne savait pas sur quel accueil elle pouvait

compter de leur part. Elle fut vite rassurée par leur joie et leurs soins ; sa faiblesse lui fournissait d'ailleurs un bon prétexte pour ne pas répondre aux questions de la mère Penvraz.

« Ma pauvre Jeannette ! Qu'est-ce qu'il y a donc ? Comment es-tu venue là ? Quel bonheur que Jean t'ait trouvée ! Tu te seras égarée ? Tu n'auras pas pu retrouver ton chemin ? Est-elle dans un état, la pauvre petite ! Vois donc, Jean, elle est tout en sang ! Ah ! Seigneur ! Ah ! bonne dame sainte Anne ! S'il n'y a pas de quoi pleurer, de voir une pauvre petite enfant dans un état pareil !... Bois encore un peu de lait chaud, ma fille, cela te fera du bien..... Tu vas mieux, n'est-ce pas ?..... Jean, mon garçon, va délier tes bœufs, tu ne pourras pas labourer ce matin ; il faut que tu ailles vite aux Châtaigniers dire que la petite est ici : les Gouarhé doivent être fièrement inquiets... Tu secoues la tête, ma fille ? Il y aura eu quelque chose là-bas ?..... On dit que ça n'allait pas très-bien depuis quelque temps ? Eh bien, ça n'est pas une raison pour qu'on veuille ta mort. Va où je t'ai dit, Jean, je vais la faire coucher, elle est à moitié morte de fatigue. »



Jean portait sur ses bras Jeannette évanouie. (P. 98, col. 2.)

Quand Jean eut délié ses bœufs, qui n'y comprenaient rien, et qu'il vint prendre des nouvelles de la malade, Jeannette était couchée bien chaudement dans le lit clos, et la mère Penvraz avait tiré d'elle un court récit de sa triste aventure. La mère Penvraz, qui ne savait pas quelle série de petits méfaits avait indisposé Gouarhé contre sa fille, le trouva un peu sévère ; mais elle n'en dit rien, et remontra au contraire à l'enfant les torts qu'elle avait eus. Comme son blâme était tempéré par un air de tendresse et de pitié, Jeannette n'en fut point blessée, et ne mit point opposition aux paroles de soumission que la mère Penvraz chargea Jean de porter à Pierre Gouarhé de la part de sa fille. Jean partit en sifflotant ; depuis longtemps il ne s'était pas senti le cœur aussi joyeux. Le jour s'était levé clair et beau ; Jean regardait l'herbe mouillée qui brillait au soleil, et les bourgeons qui faisaient de loin autour des branchages comme un brouillard rougeâtre, les petits oiseaux qui voletaient, emportant de grands brins de paille pour leur nid, le ciel bleu et la campagne verte ; et toutes ses pensées n'avaient qu'un seul refrain : « J'ai retrouvé Jeannette ! »

Il n'eut pas grand'peine à réussir dans sa négociation. Pierre Gouarhé, qui croyait que Jeannette serait allée se réfugier dans la bergerie, avait défendu qu'on s'occupât d'elle et qu'on la fît rentrer dans la maison ; une mauvaise nuit passée sans souper ne lui paraissait pas une punition trop sévère. Mais lorsque Gothon, qui s'était levée sur la pointe des pieds quand elle l'avait jugé endormi, pour

aller à la recherche de la coupable, vint tout éplorée déclarer qu'elle ne l'avait trouvée ni dans la bergerie, ni dans l'étable, ni dans la grange, ni nulle part, on commença à s'inquiéter. On chercha, on appela, on fouilla en vain tous les alentours, et quand Jean Penvraz arriva, il trouva les femmes en larmes, surtout Javotte qui s'accusait d'être cause du malheur, et le fermier, à qui sa dignité de père de famille défendait de se donner tort, accablé par son chagrin, sombre et muet sur un banc au coin de l'âtre. Il ne dit rien; mais on vit bien, à la façon dont il étreignit les mains du porteur de bonne nouvelle, qu'il avait souffert autant que les autres cette nuit-là.

On ne fit point de reproches à Jeannette quand elle revint le lendemain, encore pâle et faible, à la ferme des Châtaigniers; on ne reparla plus de ce qui s'était passé, pas même des blessures de Cyrus, qui allait mieux, ni du loup, dont la peau avait été remise à M. Lorhan pour être offerte à Monseigneur; pas même de Chloris, qui avait disparu dans la tempête, et dont Gothon avait prudemment mis les dernières nippes à l'abri de tout regard. Tout parut rentré dans l'ordre: Jeannette, confuse et humiliée, reprit sa quenouille et la conduite de son troupeau, escortée d'un nouveau chien qui ne valait pas Cyrus; et Jean recommença à trouver journellement de bonnes raisons pour se transporter de Kérentré à la ferme des Châtaigniers. Ainsi s'écoula le temps jusqu'à la semaine de Pâques.



XIV

Où les uns se marient, et où les autres ne se marient pas.

Ce fut vers Pâques de cette année-là que M. le curé de Kerléonik annonça au prône, pendant trois dimanches consécutifs, qu'il y avait promesse de mariage entre Thomas, valet à la ferme des Châtaigniers, et Gothon, servante à la même ferme. Ce mariage ne faisait de tort à personne, car les deux époux devaient continuer de servir les mêmes maîtres et de demeurer chez eux, ce qui convenait également aux maîtres et aux serviteurs.

Comme Pierre Gouarhé était très-content de garder Thomas et Gothon, il voulut leur marquer sa satisfaction et l'état qu'il faisait d'eux en les mariant presque comme s'ils eussent été ses enfants. Il voulut que le tailleur vînt en cérémonie faire la demande de la fiancée, et que tout se passât selon les anciens usages; que la noce se fît chez lui; qu'on dînât à ses frais, et qu'on dansât dans son pré. Ce fut une vraie fête de famille; tout le village aimait Gothon et son fiancé; on leur apporta des cadeaux, chacun selon son pouvoir, et il n'y eut qu'une voix pour dire qu'on n'avait pas vu de longtemps une noce plus gaie, quoique les mariés ne fussent que de pauvres gens.

Ce fut pourtant à cette noce que Jeannette recommença à nourrir ses folles idées. Cette fête lui en rappela une autre, dont elle avait été la reine; et le château, la jeune baronne, le berger, son rôle de bergère, ses espérances et ses rêves lui apparurent plus brillants que jamais. Elle avait d'ailleurs quelques raisons de se retourner vers le passé: sa famille avait pardonné, Jean avait pardonné, mais les habitants du village et les tenanciers de Kerléonik n'avaient pas oublié ses grands airs au jour du départ des seigneurs, non plus que sa mascarade, qui l'avait rangée, pour eux, dans la classe des comédiens, gens fort mal famés en Bretagne; et ils lui en gardaient rancune. Personne ne lui parlait, personne ne s'occupait d'elle; et, sans son cousin Jean, elle serait restée seule dans un coin toute la journée. Elle savait gré à Jean de ne pas l'abandonner, mais Jean, à lui tout seul, pouvait-il suffire pour éclipser tous ses souvenirs et lui faire oublier ses regrets? Il faut croire que non, car, à la suite de la noce de Gothon, Jeannette redevint soucieuse et préoccupée, et se remit à soupirer après le retour de Monseigneur et de sa famille.

Justement, vers le mois de juin, Lafleur, le valet de pied de la baronne, arriva à Kerléonik. Il était chargé de conférer avec M. Lorhan et Mme Levellec pour certains arrangements intérieurs; il s'agissait de préparer des appartements pour un assez grand nombre de visiteurs. Monseigneur ne pouvait pas venir passer l'été dans ses terres, étant à ce moment-là de service auprès du roi; mais il serait libre au commencement de septembre, et se proposait d'arriver alors et d'amener avec lui joyeuse compagnie pour prendre le plaisir de la chasse. Cette nouvelle, qui se répandit bien vite dans tout le pays, fit faire la grimace à tous les tenanciers de Kerléonik. Heureusement que la moisson serait rentrée à ce moment-là; mais gare aux cultures qui seraient encore sur pied! les chevaux, les meutes, les piqueurs, les chasseurs, en feraient un terrible gâchis, et les paysans auraient bien de la peine à garder de quoi passer l'hiver, quand ils auraient satisfait aux gens du roi et à ceux de Monseigneur, payé la taille et la dîme, fait leurs corvées et payé le sel au grenier du roi. Et puis, nombreuse compagnie au château, c'était beaucoup de bouches à nourrir, et M. Lorhan, qui d'ordinaire était assez bon homme, se montrerait bien plus exigeant à réclamer les redevances de

chacun. On commençait à regretter tout bas que le roi ne gardât pas Monseigneur toute l'année.

Le père Gouarhé n'avait pas été le dernier à apprendre les nouvelles; et elles ne l'avaient pas réjoui plus que les autres paysans : au contraire. Il se rappelait parfaitement tout ce qui s'était passé, et il ne voulait pas que cela recommençât. Pourtant, si la jeune baronne envoyait chercher Jeannette, comment lui répondre brutalement : « Je ne veux pas! » Ce n'était pas faisable. Mais, si l'on envoie chercher pour s'amuser une petite bergère qui n'a guère autre chose à faire que de garder des moutons, on ne peut pas agir de la même façon avec une femme qui a son ménage, sa maison et son mari à soigner. Jeannette était grande et forte, Jeannette avait seize ans et demi, il n'y avait qu'à la marier avant l'arrivée des maîtres du château. Ce serait, à la vérité, deux ou trois ans plus tôt qu'on n'avait compté, mais cela valait encore mieux que de la laisser retourner dans des compagnies qui lui mettaient la tête à l'envers. Et le père Gouarhé décida de hâter le mariage de Jeannette.

Il en parla au vieux Penvraz, qui fut de son avis. Les femmes ne furent pas consultées : en Bretagne, ce sont les pères de famille qui arrangent les mariages, et personne ne peut aller à l'encontre de leur volonté. D'ailleurs, le mariage des deux enfants, ayant été convenu de tout temps, ne pouvait causer de surprise à personne. La mère Penvraz, qui s'était aperçue l'été précédent de la tristesse de son garçon, en avait bien pris un peu de rancune contre Jeannette; mais cette rancune n'avait pas tenu contre ce lamentable spectacle de Jeannette égarée la nuit, à moité morte de froid et de peur, de fatigue et de besoin; et comme la petite était, depuis cette aventure, devenue beaucoup plus douce et plus traitable que par le passé, la mère Penvraz lui avait tout à fait rendu son cœur.

Elle fut donc toute joyeuse quand le père Penvraz lui dit un soir, pendant qu'elle rangeait son rouet sur le bahut avant d'aller se mettre au lit : « Femme, il faut préparer la maison pour recevoir notre bru : nous avons décidé, Gouarhé et moi, que le mariage se ferait sitôt la moisson, à la Notre-Dame d'Août. » Elle tira bien vite une bonne quantité de filasse et la mit auprès du rouet, pour avoir de l'ouvrage tout prêt le lendemain matin; elle voulait pouvoir offrir de la toile neuve au jeune ménage. Elle se promit aussi de consulter Jean sur la chambre que Jeannette préférerait (il y en avait deux dans la maison) et sur la meilleure manière d'y placer les bahuts, la table et les bancs.

Le lendemain, avant le jour, le père Penvraz et son fils Jean, tous deux leur faux sur l'épaule, partirent pour un pré un peu éloigné de leur maison. Ils voulaient le faucher avant que le soleil fût haut dans le ciel; de cette façon, ils ne souffriraient pas trop de la chaleur, et le soleil, depuis midi jusqu'au soir, aurait le temps de faner assez l'herbe pour qu'elle fût bonne à retourner le lendemain matin.

Les deux hommes firent la route sans dire mot; seulement, quand ils furent au moment de se séparer pour faucher chacun un côté du pré, le père Penvraz mit sa main sur le bras de Jean et lui dit :

« Jean, quand nous aurons fini de faucher, tu feras bien d'aller trouver Jeannette au pâturage pour t'entendre avec elle. Gouarhé est convenu avec moi de faire la noce dans six semaines d'ici; ainsi il sera temps dimanche de faire les accords pour vos fiançailles.



Lafleur reconnut la bergère. (P. 102, col. 2.)

— Oui, père, j'irai », répondit Jean. Il n'en dit pas davantage et prit sa faux pour se mettre au travail; mais quelle joie il avait dans le cœur, le brave Jean, pendant qu'il donnait de grands coups de faux dans les hautes herbes, qu'il couchait les unes sur les autres en rangs pressés. La faux allait et venait, brillant au soleil, passant comme un éclair, et le pré se dépouillait peu à peu de son ondoyante parure. La sueur ruisselait du front du faucheur, mais ses bras robustes n'étaient point las : il se sentait une force nouvelle. Travailler pour gagner son pain est pénible, c'est la dure loi de la nécessité; travailler pour adoucir la vieillesse des parents qui vous ont reçu des mains de Dieu et qui, à force de peine et d'amour, ont fait de vous un homme, c'est une douce tâche pour un fils reconnaissant; travailler pour fonder une nouvelle famille, pour assurer l'existence de la femme qui sera votre compagne dans la vie, pour préparer le berceau des enfants qui prendront après vous votre place sur la terre, c'est la joie et la gloire de

l'homme, c'est l'accomplissement de sa destinée. C'est pourquoi Jean se sentait si heureux et donnait de si grands coups de faux, en se disant : « C'est pour elle que je travaille, à partir d'aujourd'hui! »

Il avait bien de l'amitié pour sa cousine Jeannette, ce brave Jean! Tout petit garçon, il s'était habitué à la considérer comme sa femme future : les pères avaient décidé cette union, c'était comme si elle eût été faite. Jean s'était plu à protéger, à amuser cette faible enfant qui devait partager sa vie; il l'avait vue grandir, il s'était réjoui de ses bonnes qualités, et il l'avait reprise de ses défauts, comme s'il eût déjà été chargé de la diriger; et peut-être Jeannette avait-elle vu trop tôt un maître en lui et s'était-elle fait un malin plaisir de lui échapper. Pour lui, quand il l'avait vue prendre une voie si éloignée de celle des ménagères bretonnes, il s'était dit que Jeannette ne pouvait plus convenir à ses parents, et que le père Penvraz rendrait sûrement au premier jour à Pierre Gouarhé la parole qu'il avait reçue de lui; et il s'était efforcé de ne plus songer à elle. Résolution plus facile à prendre qu'à exécuter; tout son passé était plein de Jeannette, et il ne pouvait penser à rien sans la retrouver mêlée à tous ses souvenirs, à tous ses projets, à toutes ses occupations. Le pauvre garçon était sans cesse en colère contre lui-même, de continuer à avoir de l'affection pour Jeannette, tout en la jugeant si peu digne de cette affection : il en maigrissait, il en devenait malade. Aussi, avec quelle joie s'accorda-t-il la permission de lui pardonner, quand il l'eut trouvée évanouie sur le chemin, et qu'il la vit redevenue raisonnable comme autrefois! Il pensait bien avec inquiétude au retour possible des seigneurs du château, et souhaitait qu'ils ne revinssent pas de sitôt; mais il n'aurait pas osé demander aux anciens de hâter le mariage. A présent que l'idée leur était venue, tout était pour le mieux : Jean n'avait plus rien à craindre.

Il était rayonnant de joie, lorsque, le pré fauché, il prit congé de son père pour aller trouver Jeannette. Le vieux Penvraz le regarda un instant, tout ému : il pensait peut-être au jour où sa femme, aujourd'hui si vieille et si cassée, était une jeunesse florissante comme Jeannette, et où ils étaient entrés si pleins d'espoir dans cette dure vie où ils avaient trouvé tant de peines et de traverses. Il mit sa main qui tremblait sur le front du jeune homme incliné devant lui, et lui dit : « Que Dieu te bénisse, mon garçon, qu'il fasse de toi un bon chef de famille, et qu'il te rende capable de diriger ta maison selon sa loi! » Puis il se sépara de lui, et reprit lentement le chemin de son logis où l'attendait sa femme; et Jean, d'un pas alerte, se dirigea vers la lande des Pierres-Longues, où il savait trouver Jeannette.

A quoi tiennent les choses de ce monde! Si Jean n'avait pas eu de pré à faucher ce jour-là, et qu'il fût parti dès le point du jour pour la lande des Pierres-Longues, que serait-il arrivé? Jeannette, qui après tout, n'avait du côté du château que des espérances assez vagues, ne l'aurait probablement pas mal reçu ; elle aurait consenti à fixer le jour de fiançailles; et, ensuite, n'ayant aucune raison pour résister à l'autorité des deux pères de famille, et ne pouvant d'ailleurs recourir à personne dans sa résistance, elle se serait laissé marier tout doucement à un honnête garçon, prêt à se jeter au feu pour elle, et se serait épargné bien des chagrins. Mais Jean avait fauché son pré; et pendant qu'il le fauchait, quelqu'un avait traversé la lande des Pierres-Longues et tourné à mal les dispositions de Jeannette.

Ce quelqu'un, c'était Lafleur, le messager, le commissionnaire du baron. Il se promenait ce matin-là, sans but, uniquement pour prendre le frais ; et sa promenade l'amena sur la lande, à quelques pas de Jeannette. Il reconnut la bergère, qu'il avait vue souvent venir au château ; et comme il aimait à causer, il alla tout droit à elle. Elle se leva pour le saluer, et Cyrus, guéri de ses blessures et remis à la tête de son troupeau, put entendre simultanément :

« Bonjour, monsieur Lafleur!

— Bonjour, mademoiselle Jeannette! »

Une fois engagée, la conversation continua. Jeannette apprit que Mlle Adélaïde était devenue grande, et qu'on parlait déjà de sa beauté ; qu'elle était allée à des fêtes chez le roi, où elle avait joué avec les enfants du roi et des princes ; ici une kyrielle de noms de princes et de princesses qui éblouissaient Jeannette : elle en écarquillait les yeux. Mademoiselle avait parlé de Jeannette; elle avait été bien fâchée de ne pas la voir arriver avec M. Lorhan, et elle espérait, quand elle viendrait à l'automne, décider Pierre Gouarhe à lui céder sa fille. Marton et Lisette avaient chargé Lafleur de leurs civilités pour Mlle Jeannette ; Marton, qui songeait à se marier, espérait que Mlle Jeannette la remplacerait dans ses fonctions : et quant à Jasmin, quand il avait su que son camarade partait pour Kerléonik, il lui avait dit : « Ne manque pas de me mettre aux pieds de la bergère, et assure-la de mon entier dévouement pour sa personne. »

Jasmin avait-il eu le tort de le dire, ou Lafleur eut-il le tort de l'inventer? Peu importe; mais cette sotte phrase transporta Jeannette au septième ciel. Jasmin l'assurait de son dévouement! sûrement elle avait bien compris, elle ne s'était point trompée sur les intentions qu'elle avait cru deviner à travers ses compliments. Et il allait revenir! Il la demanderait en mariage, ou plutôt il la ferait demander par Monseigneur, à qui son père n'oserait rien refuser ; et elle deviendrait Mme Jasmin, et elle serait soubrette de Mlle Adélaïde, avec des robes à fleurs et des tabliers de dentelle ; et elle vivrait dans des châteaux et des hôtels, dans la ville où demeurait le roi! Adieu la campagne, les chaumières, les cotillons de bure et le pain noir! Jeannette serait presque une grande dame! Jean avait, sans le savoir, bien mal choisi son moment.

Il arrivait pourtant, le brave Jean, alerte et joyeux,

et le cœur palpitant. En passant auprès d'un ruisseau qui babillait avec les cailloux de son lit, il y avait fait un brin de toilette et s'en était servi comme d'un miroir pour arranger ses longs cheveux blonds et ajuster ses pauvres vêtements de travail, de façon à leur donner bonne mine. Il avait lavé ses sabots et mis à son chapeau une branche de genêt fleuri. Avec sa haute taille, sa robuste carrure, ses traits mâles et son air de franchise, il était certainement plus beau que Jasmin, Lafleur et toute la valetaille du château : mais Jeannette n'en jugeait pas ainsi. Et quand il lui dit, avec un regard où elle aurait dû lire tout le dévouement et toute la tendresse de son honnête cœur : « Ma cousine Jeannette, les anciens ont décidé que notre noce se ferait à la Notre-Dame d'Août : voulez-vous qu'on fasse les accordailles dimanche? Jamais, depuis que vous êtes au monde, je n'ai eu qu'une pensée, c'est d'être votre mari, et je ne demande qu'à vous rendre heureuse, avec l'aide de Dieu, jusqu'à mon dernier soupir. » Elle détourna la tête avec dédain, et lui répondit sèchement : « Non, je ne peux pas me marier avec toi. »

Le visage de Jean changea tout à coup : « Tu ne peux pas! s'écria-t-il, quittant le ton solennel qu'il avait pris pour lui faire sa demande, tu ne peux pas! Pourquoi? qu'est ce qui t'en empêche? Tu ne peux pas, Jeannette? Est-ce vrai? ou bien plutôt, serait-ce que tu ne veux pas?

— C'est la même chose, répondit-elle.

— Tu ne veux pas! Qu'est-ce que je t'ai fait? Depuis quand? Ma mère qui t'attend, mon père qui t'aime, et moi! Tu veux donc nous faire mourir de chagrin? Jeannette! Pourquoi ne veux tu pas?

— Parce qu'on ne peut pas avoir deux maris : et une fille peut bien choisir son mari, je pense. Monseigneur va revenir, et il me mariera avec M. Jasmin; je serai soubrette de Mademoiselle, je porterai de beaux habits, j'irai à Versailles, et j'accompagnerai ma maîtresse quand elle ira chez le roi : voilà pourquoi je ne peux pas me marier avec toi. »

Jean était consterné : il restait devant elle, et on aurait dit un mort qui se tiendrait debout, si deux grosses larmes n'avaient coulé tout le long de ses joues. Il aurait attendri un rocher; mais Jeannette, à ce moment-là, avait pour lui un cœur pire qu'un rocher. Elle se leva, appela Cyrus qui la regarda d'un air étonné : il pensait évidemment qu'il n'était pas encore l'heure de rentrer. Mais, en chien obéissant, il rassembla son troupeau, et chien, moutons et bergère disparurent bientôt au bout de la lande.

Jean resta là, tout ahuri de surprise et de chagrin : il ne s'était pas attendu à cela, et le coup lui avait porté en plein cœur. « Elle ne veut pas! Elle ne veut pas! » Cette pensée surnageait seule au dessus de la confusion de ses idées. Et puis il se disait : « Mon père et ma mère m'attendent, il faut que j'aille les retrouver. » Et il n'avait pas le courage de se mettre en route, il lui semblait toujours que Jeannette allait revenir. A la fin, pourtant, il fit un grand effort et s'arracha de cette lande maudite. C'était là que Jeannette avait tué la vipère : fallait-il qu'une bonne action eût amené le malheur!

Il s'en alla en chancelant comme un homme ivre, si troublé, qu'il tourna le dos à Kerentré. Quand il s'en aperçut, il ne revint point sur ses pas. « Je ne peux pas rentrer comme cela à la maison, pensait-il, cela ferait trop de peine à la mere de me voir ; il vaut mieux attendre que j'aie un peu surmonté mon chagrin. » Et il s'éloigna de plus en plus.

Il était déjà loin, lorsqu'il rencontra le gros Thomas qui, frappé de sa mine défaite, lui demanda ce qu'il avait et où il allait. « Je suis bien aise de te trouver, Thomas, lui répondit le pauvre garçon ; tu vas me rendre un service. Va-t'en à Kérentré et dis au père que Jeannette ne veut plus de moi et que je prie qu'on ne la tourmente pas à mon sujet. Qu'il ne s'inquiète pas de moi, je reviendrai ce soir ; je vais me promener un peu pour chasser mon chagrin. » Et, sans écouter Thomas qui voulait le consoler, Jean prit ses jambes à son cou et s'enfuit du côté de la grande route.

A suivre. Mme COLOMB.



LA PEINTURE MURALE
CHEZ LES ANCIENS

On a cru pendant longtemps que les anciens ne peignaient sur les murs qu'à *fresque*, ou du moins que ce procédé était le plus en usage chez les Grecs et chez les Romains. L'ignorance a été poussée si loin, que chaque fois que les auteurs grecs et latins ont parlé de la *peinture sur les murs*, sans indiquer le procédé, les traducteurs ont toujours rendu cette expression par *peinture à fresque*. Bien plus, lorsqu'ils rencontraient dans les textes les mots de *peinture à la cire*, de *cire fondue*, les traducteurs n'en faisaient pas même mention. Il est résulté de là que les grands maîtres de la Renaissance, lorsqu'ils furent appelés à décorer les murs que la munificence du pape, des souverains ou des simples particuliers mettait à la disposition de leur génie, ne connaissant pour ainsi dire que la fresque, ne se servirent que de ce procédé. Malheureusement les fresques s'altèrent assez vite, et si toutes ne sont pas aussi dégradées que la *Cène* de Léonard de Vinci à Milan, si les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphael à la chapelle Sixtine et au Vatican sont relativement assez bien conservés, il n'en est pas moins regrettable que ces maîtres n'aient pas employé d'autres procédés qui auraient conservé à leurs créations une durée et une fraîcheur indéfinies.

On sait aujourd'hui que les anciens employèrent sur les murs trois sortes de peintures : la fresque, l'encaustique au pinceau et la détrempe vernie.

La *peinture à fresque* s'exécutait avec des couleurs

à l'eau sur un mur revêtu d'un enduit frais, épais de quelques millimètres. Cet enduit se composait le plus ordinairemeet de chaux éteinte et de sable très-fin. On n'appliquait chaque fois qu'une petite portion d'enduit et juste autant qu'on en voulait peindre dans la même séance. L'enduit ne devait être ni trop humide, ni trop sec : trop humide, il aurait nui à la netteté du dessin; trop sec, il n'aurait pas fait corps avec la couleur et, au lieu de fresque, on aurait eu seulement de la peinture en détrempe. Un travail exécuté dans des conditions de temps si limitées exigeait une grande sûreté de main. La composition, préliminairement arrêtée sur un carton de la grandeur de la fresque était successivement décalquée sur l'enduit; quelquefois même, pour plus de précision, les contours étaient fixés par un trait creusé avec une pointe. Les couleurs employées, devant être délayées dans l'eau de chaux, étaient choisies parmi celles que la chaux n'altère pas (le blanc était formé de chaux éteinte). On commençait à peindre par le haut, et on complétait ordinairement l'effet de la peinture par une mixture que l'on exécutait avec un mélange d'œufs, de vinaigre et d'eau, ou bien de colle chaude à l'œuf. Les anciens remplaçaient quelquefois dans l'enduit le sable fin par de la poudre de marbre, puis polissaient la fresque, qui acquérait ainsi tant de solidité que, suivant Vitruve, des fragments de ces peintures enlevés de dessus les murs servaient à former des tables et étaient conservés comme des objets de curiosité.

Suivant Emeric David, l'emploi de la peinture à fresque fut très-rare chez les Grecs à partir de Pamphile. « Ce peintre, dit-il, ainsi que Lysippe qui l'avait précédé, Aristide, son contemporain, Apelles et Pausias ses élèves, Nicias et Protogène, qui vécurent peu de temps après lui, peignaient sur les murs à l'encaustique au pinceau. » L'usage de la fresque se répandit à Rome, sous Auguste, lorsque le luxe exigea que les appartements qui n'étaient point ornés de tentures asiatiques fussent entièrement couverts de peintures.

Les procédés de l'encaustique au pinceau, ignorés pendant longtemps, furent à la fois retrouvés par l'abbé italien Requeno.

Dans ce genre de peinture, la cire et les couleurs étaient mêlées à des substances résineuses, telles que le bitume solide, le mastic, l'encens ou la colle de viande. Le mur bien sec recevait d'abord une couche d'huile, puis une seconde couche composée de poix grecque, de mastic ou de toute autre substance de cette nature. Un réchaud plat, promené devant le mur, faisait fondre de nouveau ces corps résineux et les faisait adhérer avec le mortier. Sur cette couche était appliquée *l'impression*, qui était un composé de cire ou de mastic et d'une matière colorante, ordinairement blanche. C'est sur cette impression que l'artiste exécutait son ouvrage, sans le secours du feu, après avoir broyé ses couleurs à l'eau, avec le mélange de résine et de cire, qu'il avait auparavant fait durcir. La peinture une fois achevée, il le recouvrait d'un vernis. Chaque maître avait le secret de la préparation de son vernis, et personne n'a pu reconnaître en quoi consistait celui qu'employait Apelles. On croit que le vernis le plus généralement employé dut être composé de cire vierge, de mastic, et peut-être de quelque bitume liquide. Au rapport de Pline, celui qu'Apelles appliquait sur ses ouvrages terminés était très-noir et donnait beaucoup de lustre aux couleurs. Après le vernissage venait la *cautérisation*, qui s'opérait avec le même réchaud et de la même manière que précédemment.

La *peinture en détrempe*, telle que la pratiquaient les anciens, n'était à proprement parler qu'un encaustique imparfait. Les couleurs étaient d'abord fixées par une colle. On passait ensuite le vernis employé dans l'encaustique. L'ouvrage était chauffé et poli par les mêmes procédés.

Des trois procédés précédemment décrits, le seconde c'est-à-dire l'encaustique, fut le plus usité. Les mentions que l'on trouve dans les historiens, depuis Apulée jusqu'à Procope, se rapportent presque toutes à des ouvrages exécutés *à la cire et au pinceau*. « Tous, dit M. Emeric David, parlent de *cire fondue*, de *cire pénétrée par l'action du feu*, et nous sommes obligés de tirer de là cette conséquence, que l'encaustique fut encore de leur temps non sans doute la meilleure manière de peindre, mais la plus estimée et vraisemblablement la plus générale. » L'encaustique fut fréquemment employé jusque vers le milieu du neuvième siècle, dans le courant du dixième, il fut généralement abandonné en France, en Allemagne et en Italie.

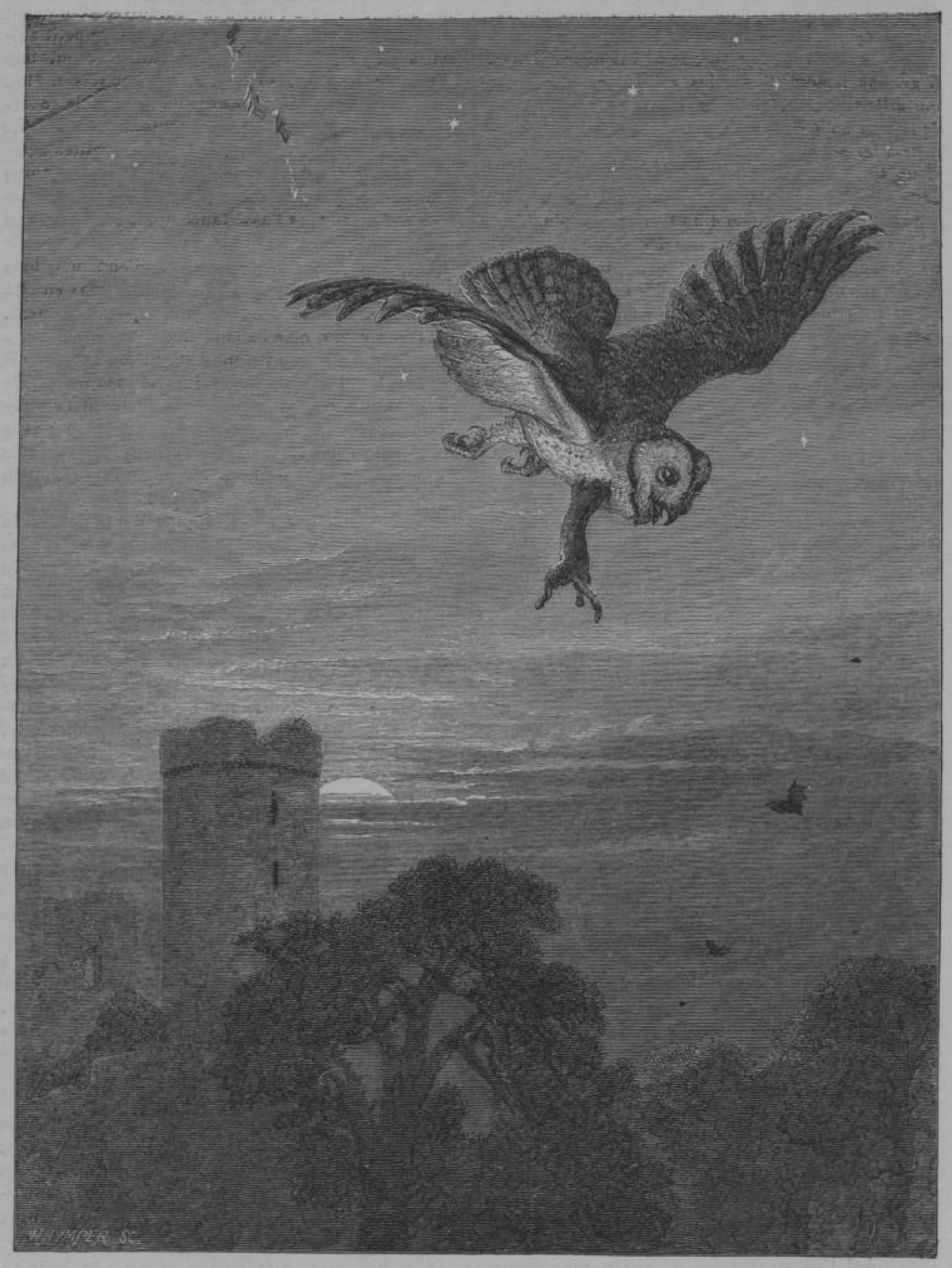
Ch. de Raymond.



LA BELETTE

De tous les petits carnassiers la belette est le plus petit. Quoiqu'elle ne soit pas plus grande que la main, elle paraît très-longue parce qu'elle est très-mince. Son corps a presque partout, d'un bout à l'autre, la même épaisseur, ou plutôt il est uniformément fluet. Ses pattes, très-courtes, l'exhaussent à peine au-dessus du sol et contribuent à le faire paraître encore plus long.

La belette est remarquablement souple. On la trouverait gracieuse, si ses mouvements onduleux et furtifs ne lui donnaient l'air d'un reptile. Voyez-la, dans un champ, se faufiler, ramper entre les pierres ou les touffes d'herbe; tout à coup elle s'arrête, le dos fortement arqué, pour examiner un trou de souris qu'elle a aperçu dans une motte de terre; quoiqu'elle ne bouge pas, ses yeux, ses oreilles, son nez sont continuellement en mouvement; au plus léger bruit, elle se dresse, se tient



Elle plante ses dents aiguës dans la gorge de son ravisseur. (P. 106 col. 2.)

debout comme un écureuil et regarde dans toutes les directions ; un instant après elle a disparu : à peine a-t-on vu passer quelque chose, une ombre, avec la rapidité d'un trait.

Ce petit quadrupède est d'une agilité merveilleuse. Il grimpe lestement sur les arbres, court sur une muraille verticale, fait des bonds de plusieurs pieds, de bas en haut comme de haut en bas. Il en profite pour aller se loger dans une fente de l'écorce d'un vieux tronc, sous les solives d'un toit de grange, dans une étroite crevasse d'un mur aussi bien qu'au fond d'une taupinière ou d'un terrier de lapin. L'eau n'est pas pour lui un obstacle; il s'y jette sans hésiter, traverse à la nage un ruisseau, une rivière; il plonge et poursuit les rats d'eau dans leurs évolutions aquatiques; on le prendrait pour une petite loutre.

Il est heureux que la taille et la force manquent à la belette, car avec les instincts sanguinaires dont elle est douée, elle serait la plus redoutable des bêtes féroces. Sa voracité lui inspire une audace extraordinaire. Non-seulement elle égorge et dévore tous les petits animaux qu'elle peut attraper, souris, rats, taupes, mulots, alouettes, cailles, perdrix, mais elle attaque les gros rongeurs tels que le lapin et le lièvre. Il semble que ceux-ci, qui, grâce à leur agilité et à leurs ruses, mettent en défaut des chiens, pourraient aisément lui échapper, mais ils ne l'essayent même pas; paralysés par la peur, ils sont incapables de défendre leur vie. Dès que le lapin se voit surpris par la belette, il oublie qu'il a de bonnes jambes; au lieu de se sauver, il va et vient, il tourne en rond en poussant de petits cris plaintifs. Il ne songe pas à se réfugier dans son terrier, où d'ailleurs son ennemie le suivrait. Il se croit perdu et il l'est. Le lièvre n'a pas plus de présence d'esprit; en deux bonds il serait hors d'atteinte, mais il hésite, il ne part pas. Quand il part, il n'est plus temps; il emporte avec lui la belette, qui l'a saisi à la gorge et qui lui suce le sang.

Il n'est pas besoin de dire que la belette n'attaque pas l'homme; elle l'évite; mais provoquée, menacée par lui, elle ose lui tenir tête; et si ces intrépides petits animaux sont en nombre et unissent leurs forces, ils peuvent devenir pour lui un sérieux embarras, même un danger. Un naturaliste anglais raconte qu'un de ses amis, traversant un bois aux environs d'Édimbourg, aperçut au loin, dans une clairière, un homme qui se démenait en gesticulant avec violence. Il le prit d'abord pour un fou ; mais en s'approchant il reconnut que cet homme s'agitait ainsi pour se défendre contre une bande de petits quadrupèdes, semblables à des rats, qui l'assaillaient de tous côtés. Ces animaux étaient des belettes. Il y en avait quinze ou vingt. Le témoin de cette scène étrange courut au secours du combattant, et, comme il avait une canne, il en frappa plusieurs belettes, qui restèrent mortes sur la place. Les autres, intimidées, s'enfuirent et disparurent dans la fente d'un rocher. Le paysan, qu'un secours si opportun venait de délivrer, apprit à son libérateur que, se promenant dans ce bois, il avait aperçu une belette et s'était mis à la poursuivre. Comme il lui coupait la retraite de tous les côtés, le petit animal avait poussé un cri d'alarme : aussitôt toute une troupe de belettes, sortie d'un rocher voisin, était accourue et l'avait attaqué avec un incroyable acharnement. Il affirma qu'il avait soutenu une lutte de plus de vingt minutes, que les affreuses petites bêtes grimpaient comme à l'assaut le long de son corps pour arriver jusqu'à son cou, qu'il était à bout de forces et que, sans l'assistance qu'il avait reçue, il aurait succombé.

La belette a sans doute beaucoup d'ennemis, bien mieux armés qu'elle et à qui elle n'est pas en état de résister : les oiseaux de proie principalement. Mais son courage ne l'abandonne jamais, elle lutte jusqu'à la dernière extrémité et, même dans les situations les plus désespérées, il n'est pas rare qu'elle réussisse à se tirer d'affaire. Si le rapace ne l'étouffe pas d'abord dans ses serres ou ne lui brise pas le crâne d'un coup de bec, il est exposé à voir sa proie lui échapper et à devenir lui-même la victime du chétif adversaire dont il ne s'est pas défié.

Pareil accident est arrivé plus d'une fois à la chouette, assez imprudente pour ne pas prendre plus de précautions avec la belette qu'avec la souris ou le mulot. L'oiseau de proie, en faisant dans les airs sa ronde nocturne, aperçoit à la clarté de la lune un petit quadrupède cheminant entre deux sillons; il fond sur lui et l'enlève pour le porter à ses petits. La belette, — car c'en est une, — semble d'abord perdue; elle essaye inutilement de se dégager des ongles crochus qui la tiennent par le milieu du corps, et qui ont pénétré dans sa chair; mais à force de se tordre, de s'allonger, elle atteint du bout de son museau la poitrine, puis la gorge de son ravisseur et elle y plante ses dents aiguës; rien ne lui fera lâcher prise, elle s'y est en quelque sorte greffée. Dès lors les rôles ont changé; la chouette s'arrête dans son ascension aérienne ; elle ne se dirige plus; ses ailes battent l'air au hasard, par des mouvements irréguliers, convulsifs; ses serres ont abandonné leur capture, elles se crispent dans le vide; tout à l'heure son cri strident annonçait sa victoire, elle pousse maintenant un râle de détresse et d'agonie. Bientôt l'oiseau de nuit s'abat et gît sur le sol, palpitant, les ailes étendues; la belette, qui pendait à son cou comme une sangsue, sentant qu'elle touche terre, s'est détachée; elle reste un moment immobile pour se reconnaître, pour se remettre, puis elle fait quelques pas, se secoue, trottine en divers sens, et enfin s'éloigne par petits bonds dans la direction de son gîte. Le lendemain matin, le laboureur s'étonnera de trouver dans son champ une chouette morte, la poitrine sanglante, la gorge ouverte.

E. Lesbazeilles.

HEUR ET MALHEUR[1]

III

Le pressoir et le bouquet de Georges.

Simonne, n'ayant rien de mieux à faire, se remit à filer; mais elle ne fila pas longtemps, car une ondée arriva et ramena bêtes et gens à l'étable ou à la maison.

« Rentrons, mes enfants, criait Mariette de son côté, en rassemblant son troupeau où ne se trouvaient pas que des moutons, rentrons, voici la pluie. »

Les enfants ne se hâtaient pas et regrettaient le jardin; mais Georges eut une inspiration et cria, de toute la force de ses poumons : « Aux pressoirs ! aux pressoirs ! »

C'est en l'entendant que les deux mères plus tranquilles reprirent leur conversation comme on l'a dit plus haut.

« Aux pressoirs ! » répétèrent tous les autres dans un superbe unisson, en se bousculant à l'envi. Ils y grimpèrent comme des chats, car, tant qu'on est petit, on aime à grimper, cela nous donne en une seconde une taille de géant; on regarde ceux qui sont en bas du haut de sa grandeur. Ensuite, ces pressoirs (il y en avait deux) servaient de théâtre au besoin. On les avait laissés sous le hangar, où ils étaient établis de temps immémorial ; mais c'étaient de vieux serviteurs, incommodes, difficiles à manœuvrer; ils ne servaient que dans les années de grande abondance. Le reste du temps, ceux du cellier, beaucoup mieux agencés, suffisaient aux vignerons. Les enfants se regardaient donc comme chez eux, sur ce plancher massif, entre ces lourds plateaux de chêne. Dès qu'ils savaient marcher ils escaladaient le petit marchepied qui y conduisait et passaient là des heures entières; après avoir joué, parfois ils s'endormaient. Toto lui-même s'y plaisait, c'était pour tous comme un second berceau.

« Nous allons jouer la première pièce, dit Lucien, je prends Cécile, Antoine et André. (Antoine était un voisin de campagne à peu près de son âge.)

— Et moi, et moi, qu'est-ce que je ferai ? cria Georges.

— Toi, tu regarderas avec Alice, Mariette et Toto; il faut bien quelqu'un pour regarder. Tout à l'heure tu joueras à ton tour. »

Georges n'était pas trop content; mais Alice, qui s'en aperçut, l'entraîna doucement. Lucien, sans en avoir l'air, était déjà diplomate; il savait bien ce qu'il faisait et il avait justement laissé Alice pour qu'elle s'occupât de Georges dont la personnalité brouillonne eût troublé ses essais dramatiques. Alice, en effet, obtenait plus de Georges que toute autre. Elle avait sur lui la supériorité de l'âge, et puis celle que lui donnaient son caractère, sa complaisance, sa raison, sa douceur.

« Viens, mon petit ami, dit-elle, pendant qu'ils préparent leur pièce, inventons la nôtre, quel rôle veux-tu faire ? »

Georges chercha, s'anima, s'amusa, sa bonne humeur revint, elle dura environ cinq minutes, mais ensuite un regret l'assombrit.

Il passa la tête par l'ouverture de la niche. (P. 110, col. 1.)

« Que je suis fâché de ne pas voir la vendange, dit-il. Bon papa aurait bien dû être malade plus tôt, il serait guéri à présent et maman resterait ici. »

André, dont le rôle n'était pas long à apprendre probablement, qui avait même peut-être un rôle muet, allait et sautait d'un pressoir à l'autre; il entendit le mot *vendanges*.

« Ah ! oui, c'est bien amusant, dit-il; quand on emmène sur la charrette les bennes vides à la vigne, je monte dedans ; quand elles sont pleines, je les suis par derrière. On jette tout le raisin dans la grande cuve et il se met à bouillir, bouillir comme le pot-au-feu de Catherine ; on entend le bruit et on voit une écume blanche, toujours comme sur le pot-au-feu ; seulement on n'écume pas : il faudrait de trop grandes écumoires. Quand tout a bien bouilli, on presse la grappe en faisant tourner une roue. Il y a deux hommes pour la manœuvrer, mais on ne me laisse pas approcher; ensuite, papa goûte le vin nouveau ; il a un petit gobelet en argent, avec un anneau que l'on passe à son doigt comme une grande bague; on me fait goû-

1. Suite. — Voy. pages 76 et 91.

ter aussi : c'est doux comme du sirop, c'est très-bon.

— Comme tu dis ça! je parie que tu vas devenir ivrogne.

— Oh non! reprit André, rouge d'indignation, jamais! Je ne veux pas ressembler au père Vincent. Je l'aime bien, les jours ordinaires, mais pas les jours où il est ivrogne. C'est les dimanches, on ne le reconnaît presque plus. Il va en zigzag; il ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Tu ne l'as pas entendu la dernière fois ; figure-toi qu'il a appelé maman: « Ma petite commère, » puis il a voulu embrasser Catherine, qu'il n'aime guère, et battre Simonne, qu'il aime beaucoup. C'est bien bête et bien vilain, un ivrogne, je ne le serai jamais. »

Après cette profession de foi, André rejoignit sa troupe ; Georges resta à contempler le pressoir.

« Je ne comprends pas bien ce qu'il m'a dit; comment presse-t-on? A quoi servent ces grosses machines de bois qui sont là sur les côtés, accrochées au poteau par ce gros crochet de fer? explique-moi donc ça, Alice.

— Ces gros plateaux de chêne se rabattent sur la grappe que l'on a mise en tas au milieu du pressoir. Deux hommes les saisissent de chaque côté, pendant qu'un autre vigneron ôte le crochet qui les tient relevés contre le poteau. Papa dit que c'est incommode, dangereux, on ne s'en sert pas souvent.

— Incommode, pourquoi? Est-ce que c'est bien difficile d'ôter ce crochet? dit Georges, qui s'était rapproché pour l'examiner et y portait déjà la main.

— Georges, Georges, n'y touche pas, maman l'a bien défendu, s'écria Alice; nous n'y touchons jamais, tu te ferais écraser.

— Tu crois ?

— Mais certainement, c'est horriblement lourd.

— Alice, Alice, cria Cécile, en avançant sa bonne mine fraîche, c'est moi qui suis la reine, viens donc faire tenir dans mes cheveux ces belles plumes d'oie; les garçons ne peuvent pas en venir à bout, ils sont si maladroits !

— Viens-tu, Georges? dit Alice.

— Non, non, dit vivement Cecile, il ne faut pas qu'il voie les costumes; d'ailleurs ce sera fait tout de suite. »

Georges resta seul. Il regardait les plateaux de chêne et le crochet.

« Cela n'a pas l'air si lourd, pensait-il. J'aime bien Alice, mais elle a peur de tout; au fait, c'est une fille. Sa mère lui fait des contes, je parie ; on a cette habitude avec les enfants. Elle les croit, mais moi, pas si bête, et puis, je suis déjà très-fort. Voilà ce que je vais faire, je vais mettre mon beau bouquet, que j'ai pris dans le pré, entre la planche et le poteau ; il me gêne, mes mains chaudes le flétrissent; une fois qu'il sera placé, je rentrerai le crochet dans l'anneau, ça tiendra parfaitement, et ce sera on ne peut plus joli. Seulement c'est difficile de l'ôter ce crochet, je crois qu'il est rouillé; appuyons le genoux; maintenant tirons bien, nous y sommes..... Ah !..... »

Alice revenait au même moment ; elle poussa un grand cri : « Georges ! » et courut à lui.....

Mariette, depuis quelques minutes, était en train de causer à l'autre bout de la cour avec son amie Claudine qui venait acheter des œufs chez Simonne, et elle lui disait à ce moment même : « Je vais avoir du bon temps, M. Georges part demain ; il est bien mignon, bien avisé, mais avec lui on est toujours dans les transes ; on dirait qu'il a du vif-argent dans les veines et il n'en fait qu'à sa tête. Il a des inventions diaboliques, figure-toi..... »

Elle s'arrêta court et devint blanche comme son tablier. Elle avait entendu le cri d'Alice, puis un bruit sourd. « Ah! mon Dieu ! mon Dieu ! » dit-elle. Et, mettant Toto dans les bras de Claudine, elle courut vers le pressoir.

IV

Pauvres mères, comme on les fait souffrir!

Mme Guérin, sous une forme nouvelle, insinuait pour la dixième fois à sa sœur cette vieille vérité de la nécessité absolue d'habituer les enfants à l'obéissance, lorsqu'un tumulte inusité vint glacer le sang dans ses veines. Des cris horribles, déchirants se faisaient entendre dans la cour. Les deux sœurs se regardèrent; elles avaient compris : toutes deux croyaient à un grand malheur. Mais lequel? Elles se trouvèrent en même temps au bas de l'escalier ; il semblait qu'un tourbillon les eût emportées. Un groupe effaré s'agitait au fond de la cour ; elles y coururent; personne ne prit garde à elles, on ne les vit pas. Mme Guérin arriva la première. Elle aperçut Toto qui pleurait à quelques pas sur les bras de Claudine, Lucien pâle et immobile un peu plus près, Cécile et André qui, serrés l'un contre l'autre, poussaient des cris affreux. Ce n'étaient donc pas ceux-là; mais son regard perçant cherchait les autres. Tout à coup il s'arrêta fixe, terrifié, puis d'un bond elle se retourna, enveloppant sa sœur de ses bras, s'efforçant de l'entraîner.

« Georges! Georges! criait Mme Marcey, où est-il? » Hélas! la malheureuse mère se tut ; elle venait d'apercevoir son cher enfant, immobile et livide au milieu d'une gerbe de fleurs éparses et toutes tachées de son sang. Alice, étendue près de lui, les yeux entr'ouverts, mais vagues et éteints, semblait mourante comme lui.

« Mes pauvres enfants! murmura Mme Guérin.

— Mon Georges ! » s'écria sa sœur, en se précipitant sur le corps inerte du pauvre petit.

Le sang coulait de sa tête par une large blessure, mais il respirait encore et son cœur battait faiblement. Mme Marcey, de ses mains tremblantes, se hâta de bander la plaie avec son mouchoir. Les do-

mestiques, les vignerons, s'empressaient. Avec des précautions infinies, ils enlevèrent dans leurs bras les deux enfants et les emportèrent à pas lents vers la maison. Les mères suivaient ce triste cortége, se demandant si dans une minute tout espoir ne serait pas perdu.

Les mauvaises nouvelles vont vite. M. Guérin, qui faisait une tournée dans le village, apprit bientôt l'affreux accident, et, plein d'angoisses, se hâta de rentrer chez lui. Malgré ses craintes, il espérait un peu que l'on aurait exagéré; mais, du premier coup d'œil, il comprit qu'il s'était trompé.

« Jean, dit-il au domestique, attelez le phaéton, courez au Bois-d'Oingt à bride abattue et ramenez le médecin, M. Castignac. Qu'il quitte tout, qu'il apporte sa trousse; *sa trousse*, vous vous rappellerez le mot. Dites-lui que c'est grave, très-grave; que je le prie de prendre ses mesures pour passer la nuit avec nous. Vous entendez bien, n'oubliez rien, courez ventre à terre. » Il regarda sa montre. « Quatre heures et demie; avant six heures vous pouvez être ici. Je vais vous aider à atteler pour que ce soit plus vite fait. »

Quelques minutes plus tard, les roues du phaéton brûlaient les cailloux de la route.

M. Guérin revint près des enfants. Ils étaient toujours dans le même état; Georges plongé dans un profond évanouissement, Alice dans une complète prostration. Mme Guérin allait de l'un à l'autre, égale dans ses soins et sa sollicitude. Mme Marcey, à genoux devant le lit de son fils, ne voyait rien, n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle. Elle tenait dans sa main la main glacée de son cher enfant, épiait son souffle, interrogeait son pâle visage.



Alice était étendue près de lui. (P. 108, col. 1.)

Ce petit Georges, c'était le seul bonheur qui lui restât, tout son espoir, tout son avenir. Comme il ressemblait maintenant à son père! allait-il s'en aller aussi et la laisser en ce monde, seule, brisée, désolée? Que l'attente était longue; pourquoi ce médecin n'arrivait-il pas? Sans lui, on n'osait rien essayer, rien hasarder, et cependant une minute de retard pouvait tout perdre. Les heures s'écoulaient et le secours n'arrivait pas. Pauvre femme, il lui semblait qu'elle souffrait depuis un siècle et elle n'avait encore attendu qu'un quart d'heure; son supplice n'était pas près de finir.

Sa sœur était torturée d'une autre manière et se faisait mille reproches. Il lui semblait qu'elle était responsable de ce malheur. Si Mme Marcey perdait son fils, pourrait-elle jamais revoir ce pays, cette maison? Quelle séparation cruelle pour les deux sœurs, si tendrement unies, quelle source d'inconsolables regrets!

Un silence lugubre régnait dans la grande

chambre ; Lucien et Cécile se tenaient immobiles dans un coin, mais André et Toto n'avaient pas reparu, et leur mère, au milieu de ses angoisses, se souvint de ces deux petits et pria son mari de se mettre à leur recherche.

Il n'eut pas besoin d'aller bien loin pour trouver Toto, qui dormait dans son berceau comme un petit loir. Le pauvre baby, entendant crier et pleurer une heure auparavant, avait crié et pleuré comme les autres; puis, déshabillé, caressé et bercé par Claudine, il s'était consolé d'autant plus facilement qu'il ne savait plus du tout pourquoi il avait eu du chagrin. Heureux âge !

La bonne Mariette, malgré ses dix-sept ans, n'en était plus là ; car, agenouillée dans le coin le plus sombre, elle soupirait et pleurait à chaudes larmes en priant Dieu de toute son âme. Les autres ne le savaient pas encore, mais, quant à elle, elle ne le savait que trop, ce malheur était arrivé par sa faute ; sa négligence avait tout perdu ; cette conviction la désespérait. M. Guérin crut à sa sensibilité, mais ne soupçonna pas ses remords, et se remit à la recherche d'André.

M. Guérin visita toutes les chambres, regarda derrière les meubles, sous les lits, dans les embrasures des fenêtres, et ne trouva point l'enfant. Il commençait à être inquiet, et, l'esprit frappé de l'accident qui venait d'arriver, n'était pas loin d'en redouter un autre. Il sortit de la maison et se mit à explorer, sans plus de succès, les écuries et dépendances. Sa crainte augmentait d'instant en instant, lorsqu'un petit chapeau de paille, sur lequel il mit le pied en longeant la cour, attira son attention. Il se baissa pour le ramasser, et en se baissant aperçut une forme indistincte dans la niche des Terre-Neuve. Il s'agenouilla alors, avança la tête vers l'ouverture et vit son André, fraternellement endormi entre les deux petits chiens de trois mois, ses bons amis, qui en se serrant un peu avaient pu lui faire place.

« André ! André ! dit M. Guérin, que fais-tu là, mon pauvre enfant? »

Le petit, avant de s'éveiller tout à fait, poussa un de ces gros soupirs qui ne sont que des sanglots étouffés, puis ouvrit les yeux à demi et les referma aussitôt en disant : « Laisse-moi là, papa, oh ! j'ai peur, j'ai bien peur.

— Mais non, mon petit, je ne puis te laisser dans ce trou ; ta mère est en peine de toi, elle m'a envoyé à ta recherche; seulement je ne peux pas aller te prendre, je n'entrerais jamais là-dedans. » Et il lui tendait la main, l'encourageait, l'attirait vers lui. L'enfant, couché à plat ventre, s'avança en rampant et passa la tête par l'ouverture de la niche, puis jeta sur la cour un regard effaré.

« Où sont-ils? » demanda-t-il tout bas.

M. Guérin comprit son énigmatique question et répondit que Georges et Alice étaient dans leur chambre, bien soignés par leurs mères.

« Sont-ils morts ? ajouta le petit d'une voix presque inintelligible.

— Mais non, mon pauvre enfant, reprit le père, nous espérons bien les guérir ; viens près de Mariette, elle te donnera ton souper, puis tu dormiras dans ton lit bien mieux que dans cette niche. » Et tout en parlant, M. Guérin avait opéré l'extraction d'André, avait remis le bambin sur ses pieds et l'entraînait vers la maison; mais le pauvre petit, au bout de quelques pas, se raidit en mettant la main sur ses yeux.

« Pas là, papa, je t'en prie, je ne veux pas rentrer ; mène-moi chez Simonne, elle me donnera une écuelle de soupe et me fera un tas de paille pour dormir. »

Il était tout tremblant; la frayeur avait trop ébranlé son organisation impressionnable ; il fallait le distraire, le caresser, le calmer. Qui pouvait le faire en ce moment? Mariette seule. M. Guérin le prit donc dans ses bras, l'emporta dans la chambre de Toto et le remit aux soins de la jeune bonne.

« Ne l'effrayez pas, dit-il, contez-lui quelque histoire et tâchez de l'endormir. »

Il retourna ensuite près de Mme Guérin qu'il rassura en deux mots, puis redescendit dans la cour pour voir si le médecin n'arrivait pas. Il ouvrit la porte qui donnait sur la route, regarda au loin : rien. C'était à peu près l'heure cependant, et ces pauvres enfants étaient toujours là-haut, entre la vie et la mort. Il remonta pour les voir, puis redescendit pour épier l'arrivée du docteur. Il aurait voulu se dédoubler, se multiplier : vœux inutiles ! Il ne pouvait qu'entrer et sortir, descendre et remonter ; c'est ce qu'il faisait sans prendre un seul instant de repos. Dans une de ces pérégrinations inquiètes, il se croisa avec Vincent qui venait remiser ses outils sous le hangar. Le vigneron était consterné de l'accident arrivé aux petits maîtres, comme il les appelait ; aussi, en passant, ne put-il s'empêcher de jeter sur le pressoir un regard de reproche :

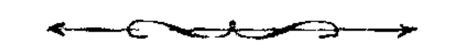
S'étant approché, il vit sur le plancher de larges taches de sang à demi liquide.

« Si on ne dirait pas que c'est du vin nouveau, reprit-il en haussant les épaules par un mouvement de profonde compassion. Vrai, c'est à m'en dégoûter pour le reste de mes jours. Ces pauvres petits, dire qu'ils ont été pressés comme la première grappe venue ! Je ne peux pas laisser là ces taches rouges ; si les parents les voyaient, ça leur ferait trop mal au cœur ! Monsieur est rentré, profitons-en. »

Et Vincent alla tirer du puits deux grands seaux d'eau, les répandit sur le pressoir et, armé d'un solide balai de bruyère, se mit à laver les planches avec une sorte de rage. Quelques taches plus tenaces se montraient encore çà et là ; deux nouveaux seaux d'eau en firent justice. Le balai raclait le plancher avec frénésie. Vincent s'escrimait, allait, venait, soulagé dans son chagrin de pouvoir s'en prendre à quelque chose. Une nouvelle apparition

de M. Guérin put seule l'arrêter. Le maître, pour la centième fois, regardait sa montre ; le jour baissait, il était six heures un quart.

A suivre. EMMA D'ERWIN.



L'HIBERNATION CHEZ LES INSECTES[1]

II

Je vous ai promis de vous expliquer comment il se fait que, parmi les insectes considérés à tort comme animaux à sang froid, il y en a beaucoup qui subissent l'hibernation, tandis qu'un certain nombre peuvent lutter contre cet engourdissement hibernal. Je vous ai dit que chez les animaux dont ce système respiratoire est incomplet et qui ne peuvent pas brûler assez d'oxygène pour activer suffisamment la combustion intérieure, la production de chaleur est insuffisante pour lutter contre le froid. C'est à un naturaliste anglais, Newport, que nous devons d'avoir démontré, il y a une trentaine d'années, les rapports qui existent chez les insectes entre l'intensité des phénomènes respiratoires et la quantité de chaleur produite. Ainsi, quand la respiration est accélérée, la température augmente ; elle s'abaisse si la respiration diminue.

Newport a également démontré que la quantité de chaleur est beaucoup plus grande chez les insectes volants que chez les autres. Chez eux, en effet, les organes respiratoires sont beaucoup plus développés et ils y introduisent une plus forte proportion d'air, par conséquent, la calorification est plus intense; leur chaleur plus élevée, plus capable de résister au froid, à l'engourdissement hibernal. Vous prévoyez déjà quels sont les insectes qui seront plus susceptibles de s'engourdir. Vous prévoyez également que si, parmi les insectes qui volent, qui produisent une chaleur plus intense, il y en a qui vivent en société comme les abeilles, ces insectes pourront produire une quantité de chaleur plus grande encore pour lutter contre les rigueurs de l'hiver. C'est ce que nous voyons tous les ans dans les ruches; mais il ne suffit pas que les abeilles soient réunies sous une ruche pour ne pas être prises d'engourdissement, il faut qu'elles aient assez de miel pour se nourrir, car ces insectes sont comme nous : plus il fait froid, plus elles ont besoin de manger, plus il leur faut d'aliments pour la quantité d'air qu'ils respirent, pour combattre l'abaissement de la température intérieure. C'est ainsi que la chaleur, dont la première source est dans la respiration, ne peut s'entretenir sans la nutrition. D'où il est facile de comprendre que plus les abeilles sont nombreuses dans une ruche, plus elles produisent de chaleur, moins elles ont besoin d'aliments pour lutter contre le froid. D'où encore, mes jeunes amis, ce principe que tout agriculteur devrait connaître : c'est que, pour ne pas perdre ses ruches pendant l'hiver, *il faut une population nombreuse et bien nourrie.*

L'agriculteur n'est jamais assez pénétré de l'importance de ce principe. La première année que j'ai cultivé les abeilles, l'hiver a été très-rigoureux, et quoique M. Hamet, mon professeur, m'eût bien recommandé de laisser assez de miel à mes abeilles, j'avais trop exploité ces laborieuses ouvrières. Quand j'allai pour examiner si elles avaient assez à manger, je les vis toutes au sommet des ruches : elles étaient immobiles et silencieuses ; j'eus beau leur présenter du miel, elles ne bougèrent pas, elles étaient engourdies, elles périrent, tandis que celles qui étaient dans des ruches moins grandes, dont la population était plus forte, la nourriture plus abondante, firent entendre leur bruissement aussitôt que j'eus touché à leur ruche.

Vous vous demandez, j'en suis sûr, quelle doit être la température d'une ruche pour que les abeilles puissent y vivre sans être exposées à l'engourdissement. Je m'étais posé cette question au commencement de l'hiver; mais mes expériences à ce sujet n'ont pas été assez concluantes pour que je puisse aujourd'hui vous donner une réponse suffisamment précise. M. Hamet dit que la chaleur de la ruche ne doit pas descendre au-dessous de 20 à 24 degrés. Il admet l'engourdissement, sans fixer à quel froid il se produit.

Dans ses expériences sur les abeilles, Spallanzani s'est assuré que ces hyménoptères peuvent déjà s'engourdir à 9°,5 au dessous de zéro et que plus le froid qu'elles ont éprouvé est grand, plus il leur faut de temps et une température élevée pour se ranimer.

Il fait voir encore que les abeilles peuvent rester à une température de 2 à 4 degrés (Réaumur) au-dessous de zéro et cela pendant plusieurs heures sans geler; alors elles sont encore susceptibles de reprendre le mouvement, mais elles périssent bientôt après, tandis que celles qui n'ont éprouvé qu'un froid de 0°,5 reprennent promptement leur première activité.

En rapportant ces expériences, Straus-Durchkeim fait remarquer que ces insectes pouvant résister pendant plusieurs heures à un froid de — 3 degrés sans geler; ils ont, comme les animaux à sang chaud, une chaleur naturelle qui les maintient au-dessus de la température de l'élément ambiant.

Newport a étudié les variations de température des ruches pendant toute l'année, et il ressort clairement de ses expériences que la chaleur des ruches est toujours liée à l'énergie de la respiration des abeilles, que la température de la ruche s'abaisse graduellement à mesure qu'on approche du mois de décembre et de janvier, au point qu'alors elle ne dépassait pas 7 degrés au-dessus de zéro. Les abeilles

[1] Suite. — Voy page 78

tombent alors en engourdissement et leur respiration devient presque nulle. Newport a même constaté parfois dans les hivers 1835-1836 et 1836-1837 une température de la ruche inférieure à la congélation de l'eau. Newport reconnaît que son opinion est en contradiction avec les anciennes observations de Swammerdam, de Réaumur et d'Huber, d'après lesquelles il se maintiendrait en hiver, dans les ruches, la température élevée d'un printemps éternel.

A suivre. ERNEST MENAULT.

A TRAVERS LA FRANCE

RIEZ

Riez est un nom qui appartient à l'histoire bien plus qu'à la géographie. Le lieu qui le porte, simple chef-lieu d'un pauvre canton, petit bourg ignoré au fond d'une vallée des Basses-Alpes, n'est plus que l'ombre de lui-même; le titre administratif qui lui a été accordé le sauve seul aujourd'hui d'un oubli complet, comme son siége épiscopal avait prolongé péniblement son existence jusqu'à la Révolution.

Cette ancienne ville était, à l'époque gauloise, la capitale d'une tribu guerrière qui lui a laissé son nom, les Réiens. Le peuple réien habitait, entre les gorges du Verdon, au sud, et les vallées que ravagent l'Asse et la Durance, au nord et à l'ouest, une région montueuse et boisée, où Auguste vint le chercher pour le réduire à l'obéissance. Cette partie de la Provence, qui ne peut plus nourrir ses enfants, participait, durant l'antiquité, du climat et des agréments des rivages méditerranéens; aussi de riches Romains vinrent-ils grossir la population de ses cités et bâtir des villas dans ses campagnes. La métropole des Réiens ne fut point oubliée par les vainqueurs; ils lui accordèrent divers priviléges, la relièrent par des voies pavées aux villes maritimes, et l'embellirent de grandioses monuments.

Malgré l'importance et la prospérité qu'atteignit sous les Romains la cité de Riez, elle n'aurait guère survécu à leur domination si, aux premiers temps du christianisme, saint Maxime n'était venu établir en ce lieu le centre de son apostolat. Ravagée par les Barbares du Nord, saccagée par les Lombards, ruinée par les Sarrasins, qui ne laissèrent rien d'intact sur les rivages de la Méditerranée, elle ne conserva quelques habitants que grâce au séjour de ses évêques.

Riez, demeurée la capitale religieuse du pays, dut à cette circonstance plus de malheurs que de prospérité; les seigneurs avides ou les aventuriers qui infestèrent la Provence au moyen âge l'attaquèrent pour s'emparer des richesses de son clergé et de ses églises; les guerres du XVIe siècle lui portèrent des coups encore plus funestes. On lui avait alors donné pour évêque un capitaine de troupes, qui n'avait jamais reçu les ordres et n'avait brigué cette dignité que pour en palper les revenus. Il voulut tout prendre à la fois, rentes et capital. Attaché secrètement au parti calviniste, l'intrus attira sur la malheureuse ville une armée de partisans huguenots, qui s'y livrèrent à toutes sortes d'horreurs. La cathédrale, les églises et les remparts furent détruits et la population cruellement maltraitée.



Ruines romaines, à Riez.

Riez ne s'est jamais relevée de ce dernier coup; sa cathédrale fut mesquinement reconstruite, son diocèse conservé pour deux siècles encore; mais elle n'avait plus d'autres monuments que les curieux restes d'architecture romaine, — son seul attrait pour des étrangers, — qu'on y remarque actuellement. Notre dessin représente les débris les plus curieux: quatre colonnes de granit qui faisaient sans doute partie d'un temple ou d'une somptueuse villa, et qui supportent encore leur entablement; les archéologues ne manquent pas d'aller visiter aussi un baptistère, édifice unique en France, et dont les colonnes et les matériaux ont été fournis par des édifices antiques. Dans ce précieux monument ont reçu asile de curieuses inscriptions, dont l'une couvre un autel destiné aux sacrifices.

A. SAINT-PAUL.



Les pauvres vieillards ne s'en apercevaient guère. (P. 114, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XV

Disparu !

Cependant le père Penvraz regagnait sa maison. Il marchait tout courbé, car il portait deux faux au lieu d'une; mais ce surcroît de charge ne le mettait point de mauvaise humeur. Au contraire il riait en lui-même, et se disait : « Faut-il que le gars ait l'esprit tourné par le contentement, pour avoir oublié sa faux et me l'avoir laissée à porter, lui qui est si soigneux, et qui met toujours ma charge sur son dos par-dessus la sienne ! » Et il s'avançait tout ragaillardi par l'idée que son fils était heureux.

« Et Jean ? » lui cria la mère Penvraz, du plus loin qu'elle l'aperçut. Le bon homme lui montra le chemin par où on allait à la ferme des Châtaigniers, et se mit à rire; sa femme comprit et se mit à rire aussi : leurs vieux visages se ridèrent comme des pommes de reinette qui ont passé l'hiver. La mère Penvraz débarrassa son mari des deux faux et les porta dans la grange; puis revenant à lui : « Comment a-t-il pris la chose ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Quelle mine a-t-il faite? demanda-t-elle.

— Il n'a rien dit, presque rien : « Oui, père, j'y vais, » et il est parti. Mais il n'avait pas l'air fâché, oh non ! pas du tout. Donne-moi mon diner, femme ; nous n'avons pas besoin de l'attendre : les jeunesses ça n'en finit plus de causer, et peut-être qu'il reconduira Jeannette et qu'on le fera diner chez Gouarhé ! Le brave garçon ! il a fauché presque les trois quarts du pré à lui tout seul. Je le laissais faire, ça m'amusait de le regarder : il est si grand, si fort, si beau garçon ! Ç'a été dur, femme, quand le bon Dieu nous a repris un à un nos autres enfants ; eh bien, je me disais qu'il nous a encore laissé le plus beau et le meilleur, et qu'on n'a pas à se plaindre, quand on voit continuer sa race par un fils pareil.

— Tu as raison, dit la mère Penvraz, en soupirant toutefois au souvenir des enfants qu'elle avait perdus. Crois-tu qu'il rentrera ce soir pour souper? Qui sait ? Il nous amènera peut-être les Gouarhé! Je vais mettre tremper de la pâte pour leur faire de la galette s'ils viennent. Chère petite Jeannette! comme je l'embrasserai de bon cœur! J'ai déjà pensé à l'arrangement de la maison : l'autre chambre est la plus grande, elle leur conviendrait bien, si seulement la pluie ne tombait pas par le toit et s'il ne venait pas tant de vent par les trous du mur. La demoiselle du château devrait nous faire réparer la maison, puisqu'elle veut tant de bien à Jeannette! Il faudra que Jeannette aille l'en prier. »

Tout en parlant, la mère Penvraz servait le dîner de son mari, allait et venait par la chambre, mangeait sa soupe, jetait une poignée de blé noir à ses poules et caressait son chat gris, à qui elle apprenait qu'il allait bientôt avoir deux maîtresses au lieu d'une. Cette journée fut une heureuse journée pour les vieux Penvraz.

Vers le soir, ils commencèrent à se dire : « Jean ne va pas tarder maintenant, » et la vieille mère, qui avait porté son rouet dehors pour voir plus tôt

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

revenir son fils, levait la tête à chaque instant et regardait vers les Châtaigniers. « Enfin ! le voilà ! » dit tout à coup le père Penvraz, en apercevant un homme au bout du chemin. Mais l'homme approcha ; ce n'était pas Jean ! « C'est Thomas ! s'écria la mère Penvraz ; il vient nous chercher de la part des Gouarhé ! » et elle arrêta son rouet et alla avec son mari au-devant de Thomas.

Thomas avait un air embarrassé qui leur fit peur, et dans le temps qu'il mit à ouvrir la bouche, la mère Penvraz trouva moyen de supposer cinq ou six malheurs qui avaient pu arriver à Jean, comme de dévaler dans une ravine, de recevoir un coup de corne d'un taureau maussade, de choir du haut d'un arbre ou d'être mordu par un serpent; quant à la vérité, elle était à cent lieues de la deviner, et sa surprise ne fut pas mince, sa consternation non plus. Elle dit beaucoup de mal de Jeannette, en quoi elle n'eut pas tort ; mais, tout en ressentant vivement l'injure qui était faite à son fils, elle n'était pas trop inquiète sur la manière dont cela finirait. Puisque Gouarhé et Penvraz voulaient ce mariage, il faudrait bien qu'il se fît, et Jeannette serait trop heureuse de devenir la femme de Jean ; où pourrait-elle trouver mieux ? La mère Penvraz s'occupa donc à arranger dans sa tête tout ce qu'elle voulait dire à son fils quand il rentrerait, pour le consoler, l'encourager et lui donner de l'espoir ; ce qui ne l'empêcha pas de s'apercevoir que le soleil baissait, que les ombres s'allongeaient, que le ciel devenait rouge au couchant, et qu'enfin la nuit venait sans que Jean reparût. Les étoiles s'allumerent au ciel, et Jean ne revint pas ; le ciel blanchit à l'orient et un nouveau jour éclaira la chaumière de Kérentré, sans que les deux vieillards qui l'habitaient eussent fermé l'œil. La mère Penvraz se lamentait, faisait cent suppositions ; le père Penvraz ne disait rien ; mais dès qu'il vit le soleil se lever, il chaussa ses sabots, prit sa veste de toile, et il s'en alla à la recherche de son fils.

Autant la journée de la veille avait été pleine de joie et d'espérance pour la mere Penvraz, autant celle-ci fut amere et désolée. Au moindre bruit, son pauvre cœur sautait comme à l'approche d'un malheur; elle usait ses vieux yeux à regarder au loin, de tous les côtés ; rien ne venait, ni son mari, ni son gars : étaient ils donc perdus tous les deux ?

Enfin, à la nuit noire, le père Penvraz arriva à moitié mort de fatigue et de chagrin ; de faim aussi, s'il eût été capable de s'apercevoir qu'il n'avait pas mangé de la journée. Il était alle aux Châtaigniers pour savoir de Thomas où il avait rencontré Jean : c'etait loin, mais le pauvre vieillard ne s'etait pas demandé jusqu'où ses jambes pourraient le porter, et il avait suivi la piste de son fils, demandant a tous les gens qu'il rencontrait s'ils ne l'avaient point vu passer. Il alla si loin ainsi, que vers le soir il tomba epuisé au pied d'un calvaire, et qu'il y serait sans doute resté, si un paysan qui revenait de la corvée avec sa charrette et son attelage, et qui allait du côté de Kérentré, ne l'eût pris sur sa charrette et ne l'eût ramené à quelques centaines de pas de sa maison.

Que de fois, cette nuit-là et les nuits suivantes, les deux vieux Penvraz, après s'être endormis de lassitude, se réveillèrent en sursaut, au bruit du vent qui secouait les ais vermoulus de leur porte, et sautèrent à bas de leur lit clos, le cœur palpitant de joie, en croyant que c'était Jean qui revenait ! Mais les nuits et les jours s'ecoulèrent et formèrent des semaines, et Jean ne revint pas.

On eut beau interroger les mendiants qui parcourent le pays en chantant des complaintes et en demandant l'aumône à chaque porte, et on eut beau demander aux pèlerins, qui viennent parfois de lointains pays, s'ils ne l'avaient point rencontré, nul ne put donner de ses nouvelles. On rechercha son corps dans les ravins et dans les mares, non qu'on le soupçonnât de s'être detruit lui-même, on le savait trop bon fils et trop bon chrétien pour cela ; mais un malheur est vite arrivé, et l'on pensait que le pied aurait pu lui glisser dans la nuit. Mais on ne le retrouva ni mort ni vivant, et au bout de quelque temps les vieilles femmes de l'endroit commencèrent à hocher la tête, quand M. le recteur, le dimanche, arrêtait la mère Penvraz au sortir de la messe pour lui dire qu'il venait encore d'ecrire à tel ou tel de ses confrères pour qu'il fît des recherches dans sa paroisse. Dans leur idee, c'était bien inutile, et toutes les recherches du monde ne feraient pas retrouver Jean : puisqu'il n'était pas revenu, c'est que les esprits l'avaient emporte. Quelques-unes même évitaient la compagnie des Penvraz : quand on a un fils emporté par les esprits, par les mauvais esprits, s'entend, car les bons ne jouent pas de ces tours-là au monde, on n'est pas loin soi-même d'avoir des accointances avec eux et de sentir quelque peu le fagot. Les pauvres vieillards ne s'en apercevaient guère, la douleur les minait, et peu leur importait qu'on ne vînt pas s'asseoir à leur foyer, puisque Jean n'y était plus. Toute la journée, ils vaquaient tristement à leurs travaux, et quand le soir



les réunissait, quel douloureux moment pour eux que l'heure du repos ! Le vieux Penvraz s'asseyait sous la cheminée et restait immobile et silencieux, les yeux fixes sur la place vide de Jean ; parfois une larme coulait lentement le long de sa joue ridee et

venait tomber sur sa main. Alors la mère Penvraz éclatait en sanglots, en plaintes et en invectives contre Jeannette qu'elle avait aimée comme son enfant, et qui causait leur malheur.

Et Jeannette? Sa situation n'était pas des plus heureuses, assurément. Ses seize ans et demi ne l'avaient point préservée de sentir combien pouvait être lourde à l'occasion la main de Pierre Gouarhé, furieux de la rébellion de sa fille et désolé de la disparition de son neveu; et les jours s'écoulaient sans que le fermier parût disposé à lui accorder un pardon que d'ailleurs elle ne se pressait pas de demander. Il la traitait durement, et ne lui parlait que pour lui faire des reproches. Javotte triomphait; la mère Gouarhé n'osait prendre le parti de sa fille cadette, d'autant plus qu'elle était aussi très-affligée de la perte de Jean. Tous les voisins, tous les gens du village s'écartaient à l'approche de Jeannette et évitaient de lui parler; et elle entendait les enfants dire sur son passage : « Voilà cette vilaine qui est cause que le père et la mère Penvraz ont perdu leur gars. »

Gothon seule ne lui marquait ni mépris ni rancune; elle ne lui parlait pas, mais elle se tenait prête à lui ouvrir ses bras, au moindre signe de repentir... Bonne Gothon! elle ne lisait pas dans le cœur de Jeannette. Jeannette évitait les vieux Penvraz et s'en allait quand on parlait d'eux, parce que leur douleur lui faisait mal; c'était de la pitié, c'était quelque chose comme ce qu'on éprouve à la vue d'une plaie, mais ce n'était pas du repentir. Elle avait refusé Jean : était-ce une raison pour qu'il s'en allât courir on ne savait où, pour désoler ses parents et lui causer, à elle, toutes sortes de désagréments? C'était Jean qui était coupable et non pas elle. Pour son père, il était fâché, mais cela ne durerait pas; Monseigneur ne tarderait plus beaucoup à arriver, et Jeannette croyait déjà l'entendre, disant au fermier qu'il aurait mandé au château : « Pierre Gouarhé, j'ai résolu de marier votre fille à mon valet Jasmin et de les attacher tous les deux au service de la baronne et de ma fille; je me charge de la noce et j'aurai soin de la fortune des mariés. » Pierre Gouarhé saluerait bien bas et dirait : «Monseigneur leur fait trop d'honneur et à moi aussi. » Et sa colère s'en irait en fumée. Quelle belle noce il y aurait! On la ferait au château et tous ces gens qui faisaient la mine à Jeannette seraient trop heureux qu'elle voulût bien les y inviter. Avec ces idées-là pour la soutenir, Jeannette supportait assez facilement son état de brebis galeuse.



Les valets s'écartèrent. (P. 116, col. 1.)

XVI

Les châteaux en Espagne.

Le mois de septembre arriva et ramena les seigneurs de Kerléonik. On sut qu'il était venu avec eux une nombreuse compagnie de maîtres et de valets, avec des chevaux et des chiens pour la chasse; et M. Lorhan fit sa tournée chez tous les tenanciers du château, pour réclamer à chacun ce qu'il devait en blé, foin, paille, volailles, œufs, beurre, lait, porcs, moutons et autres redevances. Jeannette était présente quand il vint à la ferme des Châtaigniers; elle écouta de toutes ses oreilles, espérant toujours entendre ces bienheureuses paroles : « Mademoiselle fait dire à Jeannette de venir la trouver. » Mais il ne fut pas question d'elle. M. Lorhan oubliait-il la commission de la jeune baronne, ou la jeune baronne avait-elle oublié Jeannette? Comme le père Gouarhé était là, Jeannette ne jugea pas prudent d'éclaircir ce point. Mais le lendemain elle emporta furtivement sous sa mante un paquet qu'elle alla cacher dans la lande des Pierres-Longues : les pierres formaient des grottes tout à fait propres à servir de cabinets de toilette. Car c'étaient ses habits de fête que Jeannette emportait ainsi; et sitôt qu'elle eut installé ses moutons sous la garde de Cyrus, remis de ses blessures, elle se hâta de s'habiller et, marchant le plus vite qu'elle put, elle se rendit au château.

Il y avait là, dans la grande cour, un tohu-bohu de valets, les uns flânant ouvertement, les autres faisant semblant de se livrer à quelque travail, tous riant, chantant, criant, se disputant, se poursuivant, et disposés à saisir au vol toute occasion de divertissement ou de plaisanterie. Dès que Jeannette parut, elle devint la cible de leurs propos; on l'entoura,

on l'accabla de questions saugrenues, de compliments ironiques. Jeannette n'était pas précisément timide, et à cette demande : « Qui êtes-vous et que voulez-vous? » elle répondit fièrement : « Je suis Jeannette et je viens voir Mlle de Kerléonik. »

Mais elle parlait à des gens qui ne la connaissaient pas, et à qui cette déclaration parut immensément drôle : on lui rit au nez.

« Jeannette! voilà un beau nom!

— Surtout pour venir voir une demoiselle de qualité.

— C'est peut-être un nom de princesse, dans ce pays-ci?

— C'est cela! La princesse Jeannette!

— Où Son Altesse a-t-elle laissé sa suite?

— Taisez-vous donc! Ne voyez-vous pas que Son Altesse est déguisée?

— Son Altesse voyage incognito!

— Et, par coquetterie, elle a pris le costume d'une des naturelles du pays!

— Le fait est qu'il ne lui va point mal.

— Certainement! C'est une jolie princesse que la princesse Jeannette. Chapeau bas, messieurs! N'y a-t-il pas ici des mousquetaires ou des gardes-françaises pour rendre les honneurs à Son Altesse?

— Voilà! voilà! » Et les mauvais plaisants, dont quelques-uns s'occupaient justement à fourbir les épées de leurs maîtres, entourèrent Jeannette, avec de profonds saluts, et faisant briller à ses yeux ces lames étincelantes qui lui faisaient grand peur. La pauvre fille ne savait plus où se fourrer.

La Providence lui envoya un protecteur, juste celui qu'elle aurait choisi. Jasmin, qui était de service dans l'antichambre de la baronne, et qui occupait de temps en temps ses loisirs à venir tambouriner une marche sur les vitres, aperçut Jeannette au milieu de ses persécuteurs. Il rit d'abord de sa piteuse mine; puis, comme il n'était pas méchant et qu'il trouvait là l'occasion de jouer une petite scène de comédie, il descendit l'escalier quatre à quatre, et s'élança aux pieds de la jeune fille.

« Voici la bergère! s'écria-t-il, permettez à un fidèle et respectueux berger de vous offrir sa main et de vous conduire aux lieux où elle désire se rendre! »

Ce disant, il lui présenta la main avec un geste de grand seigneur. Jeannette, orgueilleuse et ravie, y posa le bout de ses doigts. Les valets continuaient à rire.

« Jasmin connaît la princesse! Heureux Jasmin! disaient-ils.

— C'est la ravissante bergère, répondit gravement Jasmin; pendant six heures et même davantage, j'ai été Myrtil, et elle a été Chloris : ces choses-là ne s'oublient pas. Faites-moi place, que je conduise la charmante bergère où elle veut aller. »

Les valets s'écartèrent et formèrent la haie, chacun gardait à la main l'objet dont il s'occupait : qui un harnais, qui une botte, qui une arme, qui des éperons. Même le petit marmiton, qui était venu recurer la batterie de cuisine, se mit à jouer une marche sur une casserole avec une cuiller à pot. Tous saluaient profondément au passage Jeannette et Jasmin ; Jasmin rendait les saluts avec un grand sérieux, et Jeannette faisait ses plus belles révérences. Ce fut ainsi qu'elle rentra dans le château de Kerléonik.

Jasmin la conduisit à l'appartement de la jeune baronne et la remit aux mains de Lisette. Lisette reçut très-bien Jeannette, la trouva fort embellie, lui fit compliment sur sa bonne mine et lui assura que « Mademoiselle serait enchantée de la voir. » Jeannette ne demandait pas mieux que de le croire.

Adélaïde était à sa toilette et Marton lui bâtissait sur la tête tout un édifice de boucles, de rouleaux, de crêpés, de coques et de tire-bouchons, au moment où Jeannette entra. La jeune baronne avait beaucoup grandi en un an, et elle avait pris l'air et la tournure d'une jeune fille. Pourtant elle ne paraissait pas porter grand intérêt à l'œuvre de Marton, dont elle suivait les progrès dans un petit miroir qu'elle tenait à la main, non plus qu'à l'Aminte du Tasse, que Mlle Carmelinde, déjà habillée pour le dîner, lui lisait afin de la familiariser avec la langue italienne ; elle n'avait pas encore des goûts de grande personne. Elle bondit en apercevant Jeannette, jeta son miroir sur la toilette et sauta, sans respect pour sa dignité, au cou de la jeune paysanne.

« Ah! ma Jeannette! ma brave tueuse de vipères! que je suis aise de te revoir! Je ne t'ai pas oubliée, va! Je n'ai pas encore pu t'envoyer chercher, nous avons tant de société ici! Tu as bien fait de venir de toi-même. J'irai à la ferme dès que je pourrai : ta mère fait-elle toujours d'aussi bonnes crêpes? Et les petits poussins, sont-ils devenus grands? Y a-t-il de nouveaux agneaux? Et Cyrus, comment se porte-t-il? Comme tu as embelli! comme tu es grande! tu es tout à fait bonne à marier, maintenant. N'est-ce pas, ma bonne amie, que Jeannette est bonne à marier? Je veux danser à sa noce. »

Jeannette était très-contente : tout allait précisément comme dans ses rêves. Elle répondit à toutes les questions de la jeune baronne et raconta le combat du loup et de Cyrus et la victoire de celui-ci. Adelaïde en frémit et se promit de complimenter Cyrus sur sa vaillance et de le récompenser par quelque bon morceau. Inutile de dire que Jeannette ne parla point du rôle qu'elle avait joué avant et après la bataille.

Au milieu de leur conversation, une cloche retentit. « Ah! mon Dieu! c'est le dîner qui sonne! dit Adélaïde, et je ne suis pas encore coiffée! Vite, Marton, finissez-en : Jeannette vous tiendra les épingles. »

Tenir les épingles! n'était-ce pas un acheminement vers ce poste envié de soubrette? Jeannette prit les épingles avec un battement de cœur.

Marton mettait la dernière main à son œuvre.

« Quel dommage, dit tout à coup Adélaïde, qu'on n'ait pas recommencé à notre arrivée la fête du départ! Mais après tout, le plus amusant, c'étaient les préparatifs, et je n'aurais pas été là pour m'en occuper. Nous trouverons bien moyen d'arranger une fête, à propos de n'importe quoi, et tu pourras faire encore la bergère : tu as si bien chanté les couplets de ma bonne amie! »

Jeannette ne se sentait plus de joie.

« A propos de bergère, reprit Adélaïde, pourquoi, petite sournoise, ne nous as-tu pas dit que tu avais pour fiancé un berger? J'aurais désiré te prendre à mon service; mais ton père a eu bien raison de refuser: on ne sépare pas une bergère du berger. Ce pauvre Jean! J'aurais été bien fâchée de lui causer du chagrin. »

Jeannette se sentait descendre des nues. Elle en tombait lentement, lourdement : où la chute s'arrêterait-elle?

Marton posa le peigne. « Là! mademoiselle n'a jamais été si jolie! » Mademoiselle sourit à son miroir, dit : « Merci, Marton, c'est très-bien; » puis elle se leva, ajusta la rose qui ornait son corsage, renvoya sa lourde jupe en arrière d'un gracieux coup d'éventail et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, elle s'arrêta, et, se tournant vers Jeannette :

« Tu reviendras souvent me voir, n'est-ce pas? Dis à ton père que je ne lui en veux pas, et que je te ferai un joli cadeau : tu me diras ce que tu préfères. J'espère bien que ta noce se fera pendant notre séjour à Kerléonik? J'aime beaucoup les noces, c'est très-amusant; j'ai promis à Marton d'assister à la sienne, qui se fera dès notre retour à Paris. Marton va me quitter; c'est pour la remplacer que je voulais te prendre. Elle s'établit marchande à la toilette et son mari aura un emploi dans la gabelle. Tu le connais bien, son prétendu : c'est un valet de chambre de mon père, l'ancien berger Jasmin... A revoir, ma petite, à bientôt! »



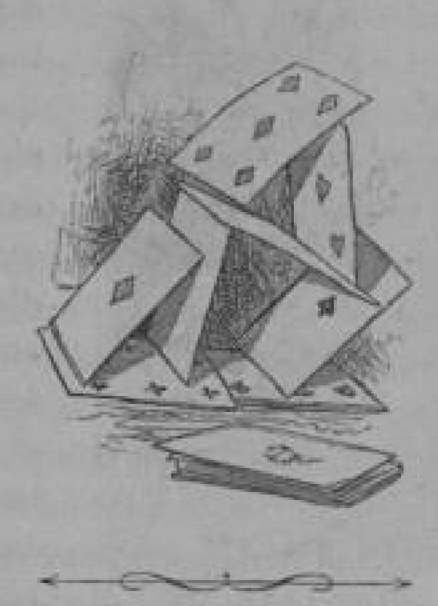
Elle sauta au cou de la jeune paysanne. (P. 116, col 2.)

Et Adélaïde s'enfuit, sans se douter du trait qu'elle venait d'enfoncer au cœur de la pauvre Jeannette.

Jeannette resta là, pétrifiée. Jasmin se mariait et ce n'était pas avec elle! et même, il ne paraissait pas qu'il eût jamais songé à elle. Elle s'était trompée! Tous ses châteaux en l'air s'écroulaient d'un seul coup, et elle demeurait seule! Il lui revint en mémoire une histoire que Mlle Adélaïde lui avait lue l'année précédente, dans un petit livre où les histoires avaient des formes de chansons : il y était question d'un chien qui lâchait sa proie pour en saisir l'ombre et qui se trouvait à la fin n'avoir rien du tout. Elle comprit qu'elle avait fait comme ce chien, en repoussant d'une façon si hautaine le brave Jean pour un Jasmin qui n'avait fait que se moquer d'elle. Le rouge lui monta tout à coup au visage; elle pen-

sait à l'accueil qu'il venait de lui faire, à sa politesse ironique, à ses grands airs de respect; et l'idée de le rencontrer en sortant lui parut si odieuse que, profitant de ce que Marton, occupée à ranger la toilette de sa maitresse, ne faisait pas attention à elle, elle s'enfuit, passa par un petit escalier dérobé et gagna la campagne par les portes de derrière. Il lui semblait entendre les valets du château qui la poursuivaient de leurs rires et de leurs propos moqueurs. « Ha! ha! ha! elle croyait se marier avec Jasmin! elle faisait déjà la grande dame! elle méprisait les gens de sa sorte! la belle Jeannette! la princesse Jeannette! elle ne voyait pas qu'on se moquait d'elle : pauvre sotte! » Personne ne la poursuivait que son imagination; mais ce que son imagination, ou plutôt sa conscience, lui disait, les valets n'auraient pas manqué de le lui dire, s'ils avaient su sa déconvenue. Elle courut de toutes ses jambes, et ne s'arrêta qu'à la lande des Pierres-Longues.

A suivre. Mme Colomb.



L'HIBERNATION CHEZ LES INSECTES[1]

III

Nous avons vu comment des insectes d'une constitution extrêmement délicate savent vivre en société, se réunir dans le même nid, accumuler leur chaleur propre, déterminer ainsi autour d'eux une température assez élevée pour résister aux rigueurs de l'hiver, pour exister longtemps sans tomber dans l'engourdissement, dans l'oubli de la vie qui ne peut convenir à des êtres aussi intelligents que les abeilles et les fourmis. Mais cette source de la chaleur animale serait bien vite épuisée chez des insectes, si, le froid devenant très-intense, ces petites bêtes étaient privées d'aliments; c'est, comme je vous l'ai dit, ce qui fait que tant d'abeilles meurent pendant l'hiver, lorsque l'apiculteur a pris une dîme trop forte sur leur provision de miel.

Nous avons encore parmi les hyménoptères d'autres familles qui vivent en commun, mais leur société est moins nombreuse; aussi vous prévoyez qu'elles résisteront moins au froid. Ainsi les bourdons ne sont guère plus de quatre-vingts en réunion; dès le commencement de l'hiver, souvent même pendant l'automme, on voit les mâles et les neutres périr, puis après les mères qui ont construit leur nid au printemps. Quelques autres survivent : ce sont les grosses femelles nées à la fin de l'été ; elles se retirent dans les fissures des murs ou dans des trous d'arbres, où elles s'engourdissent pour se réveiller au printemps et commencer leur nid.

Newport a remarqué qu'en automne les bourdons ont notablement moins de calorique qu'au printemps, et donnent, dans les mêmes conditions, des excès de température à peu près moitié moindres. Au printemps, les grosses femelles errent dans les prairies et dans les bois, cherchant, comme je vous l'ai dit, des cavités où elles pourront nidifier, et l'instinct maternel les tient dans une activité incessante. En automme, elles se préparent peu à peu par une décroissance de la combustion respiratoire à l'engourdissement hibernal. C'est ainsi que, grâce à l'hibernation, à un sommeil momentané, la vie se conserve dans la nature, qu'elle peut se transmettre à d'autres générations.

Les guêpes, dont la société est moins nombreuse que celle des abeilles, n'affrontent pas non plus facilement l'hiver. Dès le mois d'octobre les individus neutres cessent de construire et de nourrir les larves; ils jettent dehors les dernières nées, qui du reste périraient de faim; puis les mâles, les ouvrières, une partie des femelles meurent de froid.

A peine les premiers froids, dit M. Victor Rendu, se sont-ils fait sentir, qu'une révolution complète s'opère chez les guêpes. Leur tempérament moral en est tout bouleversé. Plus de cœur à l'ouvrage : adieu l'énergie qui brave les situations les plus désespérées et sait en triompher; la république s'abandonne, elle périra bientôt. On ne songe plus à nourrir les petits ; toutes les larves qui dans la première quinzaine de novembre n'ont pas encore formé leurs cellules sont vouées à l'extermination ; les ouvrières, les mâles érigés en grands justiciers les arrachent de leurs berceaux ; ni le sexe, ni l'âge ne sont épargnés : on tue jusqu'aux nymphes elles-mêmes. On dirait que les guêpes, pressentant que bientôt l'hiver ne leur permettra plus de nourrir leur progéniture, s'en défont pour que les petits n'aient pas à périr de misère et de faim. Elles-mêmes, du reste, n'ont plus que peu de jours à vivre, confinées dans leur gîte par le mauvais temps, sans provision aucune au logis, sans ressource au dehors où il n'y a plus un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau ; elles sont d'abord obligées de faire diète ; bientôt la diète devient jeûne, et jeûne atroce : elle épargne à peine quelques estomacs ; la gelée leur évite une longue et cruelle agonie. La mort moissonne tout d'abord et sans exception les ouvrières et les mâles aussitôt que le thermomètre descend à quelques degrés au-dessous de

1. Suite. — Voy. pages 78 et 111.

zéro. Vient ensuite le tour des femelles : presque toutes périssent ; à peine en reste-t-il quelques-unes qui traversent difficilement l'hiver, plongées dans l'engourdissement et sans prendre la moindre nourriture. Au début du printemps, de tout cet édifice somptueux qui a coûté tant de travail et de dévouement, de toute cette nation naguère si animée et si populeuse, il ne reste plus qu'une habitation déserte : le froid, la faim, la mort en ont fait une solitude silencieuse. Le guêpier, entièrement abandonné, n'a servi qu'une année. On n'y voit plus une seule guêpe; tout ce qui a échappé à la ruine a dit un dernier adieu à la commune patrie : Ilion n'est plus! Chacun, nouvel Énée, s'en est allé à la recherche d'un lieu favorable pour jeter les fondements d'une autre république ; elle passera à son tour par les mêmes vicissitudes.

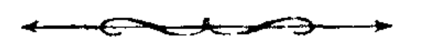
Après avoir étudié les conditions de l'hibernation chez les hyménoptères sociaux, il nous reste à savoir comment tous les autres insectes du même ordre qui vivent solitaires résistent au froid; vous prévoyez, mes jeunes amis, que ces insectes n'ayant pas l'habitude de vivre en société, de produire en commun de la chaleur, ne pourront pas lutter contre le froid. C'est en effet ce qui arrive. Presque tous, aux approches de l'hiver, se retirent dans leur retraite et y subissent l'engourdissement.

Toutes les abeilles solitaires que nous voyons nidifier et pondre au printemps ont passé l'hiver dans l'engourdissement. Ainsi l'abeille xylocope ou perce-bois, ainsi l'abeille maçonne. Duhamel et Réaumur ont vu des abeilles maçonnes travailler à bâtir des nids dès le 15 ou le 20 avril.

Réaumur en a observé d'autres qui y étaient occupées vers la fin de juin! Mais, malgré toutes ses recherches, il lui a été impossible, passé cette époque, d'en découvrir une seule. Il y a beaucoup d'apparence, dit notre célèbre naturaliste, qu'elles périssent, comme la plupart des autres insectes, quand elles ont satisfait à ce qu'exige la conservation de leur espèce. J'en dirai autant des abeilles mineuses, que j'ai particulièrement observées.

Nous étudierons prochainement d'autres insectes qui ne vivent pas en société et ne savent pas, comme les hyménoptères, produire de la chaleur pour se garantir contre le froid. Aussi la plupart n'hibernent point, et ceux qui, par exception, passent l'hiver sous l'écorce des arbres ou dans d'autres retraites, sont munis d'élytres formant des espèces d'écailles résistantes, opaques, plus ou moins rigides, abri protecteur des véritables ailes et du corps; ces insectes peuvent ainsi braver la pluie et être moins vite atteints par le froid. On les appelle coléoptères, leur nom (κολεὸς, étui, πτερὸν, aile) indique lui-même la conformation de leurs ailes.

A suivre. ERNEST MENAULT.



LA DÉCOUVERTE DE LA PEINTURE A L'HUILE

Michel-Ange, lorsqu'il couvrait les murs de la chapelle Sixtine de ses fresques sublimes représentant le *Jugement dernier*, la *Création du monde* et la *Chute de l'homme*, disait, en parlant de la peinture à l'huile, « que ce procédé était bon pour les femmes et les enfants. » Cette boutade du grand artiste ne doit pas être prise à la lettre. Michel-Ange, dont le fougueux génie cherchait à frapper plutôt qu'à plaire et qui faisait passer du premier jet sa pensée dans ses œuvres, devait, par la condition même de son esprit, préférer la fresque à la peinture à l'huile. Pour peindre à fresque, il fallait, comme lui, faire vite et bien, et l'impossibilité des retouches, en empêchant de revenir sur le travail accompli, donnait au peintre la fermeté et la vigueur, et lui faisait négliger le précieux et le fini, qualités de décadence qui ne s'obtiennent guère qu'au détriment de la pensée. Mais si la fresque devait être le triomphe de Michel-Ange, on comprend que, pour des artistes qui n'avaient ni sa sûreté de main, ni sa science anatomique, un pareil procédé présentait de nombreux inconvénients. Aussi la peinture à l'huile, qui remédiait à tous ces désavantages, fit abandonner en moins de deux siècles l'ancien système. « La peinture à l'huile, dit M. J. Coindet, a une durée que n'a surpassée aucun autre procédé. Des tableaux qui ont une existence de plus de trois siècles sont dans les mêmes conditions que le jour où ils sortirent des mains de l'artiste, peut-être même quelques-uns ont-ils acquis une plus parfaite harmonie dans les teintes. La vivacité et la profondeur des couleurs, le moelleux et la fermeté de la touche, la facilité de revenir sur le travail pour le porter au plus haut degré de perfection, voilà les avantages qui ont fait prévaloir la peinture à l'huile. »

On ignore si ce procédé fut connu des anciens. Rien dans les ouvrages des critiques grecs et latins n'indique que les peintres de l'antiquité aient connu l'emploi de l'huile dans la préparation des couleurs. C'est donc dans l'art du moyen âge qu'il faut en chercher les premiers indices. Mais ici les opinions des historiens sont bien divergentes. Plusieurs nations revendiquent pour elles la gloire de cette découverte. Les Flamands, d'accord en cela avec la majorité des historiens, attribuent à Van Eyck, appelé aussi Jean de Bruges, du nom de sa ville natale, le mérite d'avoir le premier mis en pratique la peinture à l'huile. Les Italiens, au contraire, protestent en faveur d'Antonello de Messine. Les uns et les autres ont tort. Ce procédé était connu bien avant les deux artistes qne nous venons de mentionner; ajoutons cependant que, s'il était

connu, il n'avait pas donné les bons résultats que les arts en tirèrent par la suite, et le mérite fut, non pas dans la découverte, mais dans l'application que Van Eyck en fit. Il rendit populaire une invention jusque-là stérile. La même remarque pourrait s'appliquer à presque toutes les découvertes de la science et de l'industrie : c'est ainsi que la force motrice de la vapeur était déjà connue dans l'antiquité; mais Salomon de Caus et Denis Papin furent les premiers qui l'appliquèrent à un travail mécanique et utilisèrent ainsi une force jusque-là négligée dans l'industrie. Les grandes inventions, suivant la juste remarque d'Arago, ne sont pas sorties spontanément de la tête d'un penseur, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter; mais elles sont souvent le résultat de plusieurs siècles d'expériences et de tâtonnements.

Le moine Théophile, dans un manuscrit latin du XIe siècle, traduit en français en 1843, ouvrage précieux pour l'histoire de l'art puisqu'il traite de la peinture sur toile, sur bois, sur vélin, à fresque et sur verre, des émaux, de la mosaïque, de l'art de nieller, de damasquiner, de l'orfèvrerie en général, parle de la manière de préparer l'huile de lin et de s'en servir pour étendre les couleurs. D'autres documents existent encore pour prouver l'ancienneté de la découverte. On lit dans une pièce datée de 1325, conservée aux archives de Turin, que le peintre florentin Giorgio d'Aquila, au service du duc de Savoie, reçut 200 livres d'huile de noix pour peindre (*ad pingendum*) Une autre pièce, déposée aux Archives nationales de France et datée du 25 mars 1356, contient un ordre du duc de Normandie enjoignant de payer au peintre Jehan Coste une somme équivalant à 3 131 fr. 25 pour peindre différents sujets sacrés et profanes *en fines couleurs a l huile*. Si l'on en croit Lorenzo Ghiberti, sculpteur et architecte florentin, mort en 1455, qui publia un commentaire sur l'histoire de l'art, Giotto aurait déjà connu le procédé de la peinture à l'huile, puisque Ghiberti dit de lui qu'il peignit sur les murs et sur bois : *lavoro in muro, lavoro a lio, lavoro in tavolo*. Cennino Cennini, élève d'Agnolo Gaddi, écrivit en 1437 son Traité de la peinture, dans lequel plusieurs chapitres sont consacrés à la manière de peindre à l'huile.

Les documents que nous venons de citer ne laissent aucun doute et prouvent surabondamment que Van Eyck n'est pas l'inventeur de la peinture a l'huile. Mais si le procédé était connu, il était loin d'avoir atteint sa perfection. Théophile raconte, en effet, qu'il fallait, après l'application d'une couleur, laisser sécher le tableau au soleil avant d'apposer une nouvelle couleur, pratique lente et ennuyeuse (*quod in imaginibus diuturnum et nimis tædiosum est*), ajoute Théophile : de sorte que les couleurs ne pouvaient jamais se fondre ensemble. Aussi ne doit-on pas s'étonner que la peinture à l'huile fût peu répandue et qu'on lui préférât la détrempe et l'encaustique. Van Eyck, ne se laissant pas décourager par ces inconvénients, peignait a l'huile; mais la légende raconte qu'un jour, ayant mis à sécher au soleil, par une chaleur excessive, un panneau peint, le panneau se fendit et éclata. L'artiste chercha alors un moyen qui lui permît de faire sécher les couleurs à l'ombre, et sans artifice. « Il revint à l'emploi de l'huile de lin, l'étudia, le perfectionna et parvint à composer un vernis qui, dit Vasari, une fois sec, ne craint plus l'eau, avive les couleurs, les rend plus lucides et les unit admirablement. » Le nom de Van Eyck est trop célèbre pour que nous ne donnions pas quelques détails biographiques sur cet éminent artiste.

Jean Van Eyck naquit entre 1381 et 1395. Les travaux des critiques ont été jusqu'ici impuissants à préciser d'une manière plus exacte la date de sa naissance. Quelques-uns prétendent qu'il était fils de Jean de Bruges, peintre de Charles V, roi de France. Originaire de Maseyck, il avait suivi à Bruges sa sœur Marguerite et son frère Hubert, dont il fut l'élève. Outre son talent d'artiste, il montra de bonne heure de grandes dispositions diplomatiques, ce qui lui valut de cumuler des fonctions bien diverses, comme Rubens fit plus tard. Attaché d'abord à la personne de Jean de Bavière, il devint, à la mort de celui-ci (1425), peintre et valet de chambre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Bien que sa position parût humble en apparence, ses qualités et la confiance qu'il inspirait le firent charger de missions secrètes assez importantes. En 1428, il accompagna en Portugal l'ambassadeur chargé de demander la main de la princesse Isabelle; il fit le portrait de cette princesse et visita la Gallice et la Castille. Dans les années suivantes il accomplit d'autres voyages pour Philippe le Bon. Fixé à Bruges, où il possédait plusieurs maisons, il se maria vers 1430 En 1434, il eut un fils, dont le duc fut parrain. Les dernières années de sa vie sont peu connues : on sait seulement qu'il mourut le 9 juillet de l'année 1440. Suivant M. Viardot, la date de sa découverte doit être placée entre 1410 et 1420. « Longtemps placé au-dessus de son frère Hubert, Jean Van Eyck, dit M. Siret, fut cependant loin de l'égaler en grandeur et en noblesse; il avait plus d'initiative, plus d'originalité, mais ses idées et son exécution sont de l'école naturaliste, et si ses peintures gagnent pour l'effet, elles perdent à l'analyse pour la distinction. Il prenait ses types autour de lui, sans les idéaliser, et rendait la nature avec une vérité sans égale. Il possédait au plus haut degré l'art et la science de la couleur et savait joindre au fini le plus admirable une largeur et une décision qui seules dénotent le génie. » Les œuvres de Jean Van Eyck, assez nombreuses et admirables de fraîcheur et de conservation, sont répandues dans tous les musées de l'Europe. La Pinacothèque de Munich possède de lui trois *Adoration des Mages*, et la National Gallery de Londres n'a pas moins de quatre pages authentiques de ce vieux maître. Le musée du



Les frères Van Eyck. (P. 120, col. 2.)

Louvre est moins bien partagé que ses rivaux, car on n'y voit qu'un seul tableau, la *Vierge au donataire*, qui puisse être attribué à Jean Van Eyck, et encore ce petit tableau rappelle-t-il très-peu par sa pâleur le brillant coloris qui, sous le nom de *pourpre* de Van Eyck, est devenu une expression commune parmi les artistes, comme l'*or* de Titien et l'*argent* de Véronèse. « Je regarde comme un vrai malheur, dit M. Viardot, que nous ne possédions pas en France une grande œuvre de Jean Van Eyck, car il n'est nul endroit au monde où la vue et l'étude d'une telle œuvre fussent plus utiles. Ce n'est pas seulement le secret des plus hautes qualités de l'art de peindre qu'on y pourrait chercher, il s'y trouverait encore une leçon d'un autre genre : dans ce temps où l'industrie veut se substituer à l'art, où les peintres eux-mêmes font le commerce de leurs tableaux, où l'emploi des huiles grasses et de tous les moyens expéditifs semble permis pour travailler vite et produire beaucoup, où le résultat de toutes ces belles maximes est qu'au bout de dix ans un tableau s'écaille, se craquelle, tombe en poussière, et qu'au bout de vingt ans il n'en reste que la toile et le châssis ; peut-être qu'en voyant si frais, si brillants, si jeunes, j'oserais dire si immortels, des tableaux qui comptent plus de quatre cents ans d'âge, un artiste finirait par comprendre qu'il doit joindre à tous ses éclatants mérites celui de la simple probité. »

La façon dont la découverte de Van Eyck s'est répandue en Italie a donné lieu à bien des récits. Voici la version la plus populaire et qui tient plutôt du roman que de l'histoire.

Bien que le procédé de Van Eyck date au plus tard de 1420, le bruit de sa découverte se répandit assez lentement, à cause de la difficulté des communications à cette époque, et ce ne fut que vers 1442 que le roi de Naples, Alphonse V, reçut un tableau de Jean de Bruges ayant pour sujet l'*Adoration des Mages*. Vasari raconte qu'un jeune peintre, Antonello de Messine, émerveillé à la vue de ce tableau, résolut d'aller en Flandre pour arracher au maître le secret de sa composition. Mais Van Eyck était mort. Antonello ne trouva à Bruges que son élève, Roger Van der Weyden, possesseur du précieux secret. Il obtint la communication du procédé, les uns disent en échange d'un grand nombre de dessins italiens, par supercherie, disent les autres. Suivant ces derniers, Antonello se serait présenté au peintre flamand comme un grand seigneur désireux d'avoir son portrait, et aurait ainsi dérobé la connaissance du secret en voyant l'artiste à l'œuvre. Fort de sa découverte, Antonello revint en Italie et exécuta de nombreux tableaux d'après ce nouveau procédé, notamment à Venise, où il était en 1475, où il séjourna et où il mourut. Avant de mourir, Antonello avait communiqué son secret à son ami intime Domenico, de Venise, qui, après s'en être servi pour exécuter quelques travaux dans sa ville natale, ainsi qu'à Loreto et à Pérouse, alla se fixer à Florence.

Grâce à son secret, dit la légende, Domenico, qui n'était qu'un artiste médiocre, excita dans ses œuvres l'enthousiasme du public et la jalousie de ses confrères. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Andrea del Castagno, plus connu sous le nom de Andrea *degl' Impiccati* (des pendus), parce qu'il avait peint, pendus par les pieds, les Pazzi et leurs complices, assassins de Julien de Médicis. Artiste d'un grand talent, mais d'une âme envieuse et perfide, Andrea se fit l'ami de Domenico, et ayant obtenu de lui, à force de ruses et de démonstrations d'une fausse amitié, la communication de son secret, il l'assassina ensuite. Après son crime, Andrea montra en public une telle douleur, on le savait si intimement lié avec Domenico, que jamais les soupçons ne se portèrent sur lui ; on ne reconnut sa culpabilité que par l'aveu qu'il en fit lui-même à son lit de mort. Mais, comme pour racheter son crime, Andrea ne voulut pas rester seul en possession de son secret et le répandit parmi ses contemporains. Ce fut directement de lui que Pollajuolo, Ghirlandajo, le Pérugin et Andrea Verrocchio apprirent les procédés de la peinture à l'huile et les transmirent à leurs illustres élèves Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, qui marquèrent l'apogée de l'art.

CH. DE RAYMOND.

HEUR ET MALHEUR

V

Pénible attente ! mais heureux contre-temps.

Vincent, quitte de son nettoyage, se mit avec lui aux aguets, mais vingt minutes se passèrent encore sans qu'on vît rien venir. Enfin un petit point noir se montra au bout de la grande route. Vincent se hâta d'ouvrir le portail ; on commençait à distinguer quelque chose qui avait l'apparence d'une voiture et qui se détachait à l'horizon sur le ciel éclairé des derniers rayons du couchant. Il était temps ; on était à bout de forces, de patience. M. Guérin regardait de tous ses yeux, et, se croyant aveuglé par les rayons obliques du soleil, il venait, pour s'en garantir, de mettre sa main droite étendue à la hauteur de ses sourcils ; mais, malgré cette visière improvisée, il ne voyait toujours que l'unique silhouette de Jean.

Dès qu'il crut le véhicule à portée de sa voix :

« Monsieur Castignac ? » cria-t-il.

Question perdue, le cheval allait d'un train d'enfer ; Jean le fouettait impitoyablement, les étincelles jaillissaient sous ses sabots. Ce ne fut qu'à trois pas du portail que son allure se ralentit et que Jean laissa son fouet au repos. M. Guérin en profita pour renouveler sa question, bien inutile, hélas ! car les

1. Suite. — Voy. page 76, 91 et 107.

choses parlaient assez d'elles-mêmes.

« Monsieur Castignac? répondit Jean. Absent.

— Absent! quelle fatalité!

— J'ai couru tout le Bois d'Oingt, reprit Jean. Chaque fois que j'arrivais dans une maison, M. Castignac venait d'en partir. La dernière fois, on n'a plus su me dire où il était: on savait seulement que c'était à deux lieues de là et qu'il y passerait la nuit. J'étais enragé d'avoir perdu mon temps à courir après lui; je suis revenu ventre à terre, car je savais bien que tout le monde ici se brûlait le sang en m'attendant. Me voilà; si Monsieur veut, je vais repartir pour Villefranche; c'est plus loin, mais tant pis si le cheval en crève; au moins, là il y a deux ou trois médecins; j'en amènerai bien au moins un, quand je devrais le prendre au collet.

— Huit kilomètres au lieu de cinq, dit M. Guérin, ce serait trop long. J'ai une autre idée: comment ne m'est-elle pas venue plus tôt? Donnez un peu d'avoine au cheval, faites-le boire; cette fois, c'est moi qui ferai le voyage. Je vais dire un mot à ma femme, et je redescends; dépêchez-vous, je suis là dans deux minutes. »

Le cheval n'avait pas pris en effet la moitié de son picotin, lorsque M. Guérin reparut. On arracha le sac d'avoine du cou du malheureux Coco, et son maître se mit à le pousser impitoyablement, pendant que Jean s'en allait tout triste demander des nouvelles à la cuisine. Le phaéton avança rapidement tant qu'il fut sur la grande route; mais, au bout d'un instant, il fallut prendre un de ces chemins de village, si séduisants pour les flâneurs, si désespérants pour les gens pressés, vrai chemin d'école buissonnière, où le père avait vu tant de fois s'ébattre ses jeunes écoliers. Cinq ou six jours auparavant, il les y avait promenés pleins de gaîté, d'agilité, brillants de fraîcheur et de santé. Cécile y cueillait des baies d'églantine, Alice des guirlandes de clématite, pendant que les grands garçons collectionnaient des insectes et que les petits se poursuivaient, se saisissaient avec de bruyants éclats de rire. Georges était d'une gaîté folle, il barbouillait avec des mûres sauvages les joues de son jeune compagnon, qui se vengeait en dessinant à son tour sur les lèvres de son cousin une superbe moustache vermeille. Il y avait de cela quelques jours seulement, et que ce temps semblait déjà loin! Alors rien ne pressait, il ne s'agissait que de rire et de sauter; maintenant il fallait arriver au plus vite, et un instant de retard pouvait sacrifier deux vies précieuses. M. Guérin ne pouvait donc s'empêcher de maudire ce raidillon qui essoufflait Coco et le forçait à chaque instant à reprendre le pas; pourtant, à force de harceler le cheval, il arriva en moins d'une demi-heure à destination. Il était presque nuit; la voiture s'arrêta, et son conducteur en descendit pour sonner à la porte d'une maison située sur un petit plateau et entourée d'un parterre et de quelques grands arbres.

Il expliqua avec les termes techniques. (P. 126, col. 1.)

Au bruit de la sonnette, un gros chien de garde se mit à aboyer; on entendit des pas lourds dans le vestibule et une grosse servante, qui ouvrit la porte, montra sa mine ronde tout ébahie.

Il paraît qu'on ne recevait pas souvent de visites dans cette maison-là, car, lorsque M. Guérin eut demandé à parler tout de suite à M. Loreau, la servante se récria en disant qu'elle allait d'abord prévenir Madame. Madame parut bientôt, escortée de la servante qui portait un flambeau. C'était une femme de petite taille, si maigre et si délicate qu'il semblait qu'elle n'eût, comme on dit vulgairement, que le souffle. Ses traits étaient encore jeunes, mais elle avait des cheveux tout gris, et l'on ne savait trop quel âge lui donner. Sa bouche avait un pli qui semblait l'indice d'une grande tristesse, mais une profonde bonté se lisait dans ses yeux.

« Vous voulez parler à mon mari? dit-elle, dès qu'elle aperçut M. Guérin; vous vous trompez sans doute, on vous a mal renseigné. M. Loreau, dont la santé est très-ébranlée, n'exerce plus la médecine depuis près de quatre ans.

— Je le sais, madame, répondit le visiteur, et jamais je n'aurais troublé son repos s'il ne s'agissait de la vie de deux pauvres enfants.

— Les vôtres, monsieur? demanda Mme Loreau avec émotion.

— Oui, mes enfants, c'est-à-dire ma fille et mon neveu, fils unique d'une mère veuve, et que j'aime comme s'il était l'un des miens. »

Il expliqua ensuite en quelques mots ce qui était arrivé.

« Ah! monsieur, pardonnez-moi ce que je vous

ai dit, reprit la bonne dame aux cheveux gris ; c'est que, voyez-vous, je n'ai plus d'enfant, moi, et je soigne mon mari comme un fils depuis qu'il est affaibli et souffrant. Il ne me reste plus que lui, nous avons été si malheureux! »

Une larme vint au bord de ses doux yeux et, d'un geste, elle invita M. Guérin à entrer dans la pièce d'où elle sortait et où le couvert n'était pas encore enlevé.

« C'est moi qui vais parler à mon mari, repritelle; il est en haut dans sa chambre. Que je voudrais donc être bonne à quelque chose, aller avec vous à sa place ! mais cela ne se peut pas et je vous l'enverrai. »

« Deux pauvres enfants, on ne peut les laisser sans secours, ce serait une cruauté, se disait-elle en montant l'escalier; mais mon mari tousse, il est tard, il a plu, et cette course me tourmente bien. »

« Jeannette, vite mes souliers, mon manteau! cria, au bout de deux ou trois minutes, une voix d'homme sur le palier. » Jeannette se précipita à cet appel ; on voyait que le maître réglait dans cette maison tous les mouvements et toutes les volontés.

M. Guérin achevait à peine d'allumer les lanternes du phaéton, lorsque le docteur parut sur le seuil de la porte. Il monta si rapidement dans la voiture, que son client eut à peine le temps de l'apercevoir. Sa physionomie était bien différente de celle de sa femme ; il avait de gros traits, des yeux enfoncés quoique perçants : dans l'ensemble, ce qu'on appelle un air bourru. Il semblait avare de paroles et salua M. Guérin en silence.

« C'est loin ? demanda-t-il seulement, une fois installé sur la banquette.

— Une demi-heure à peu près; je vous demande pardon de vous emmener dans cette voiture ouverte ; j'aurais dû prendre le coupé, je n'y ai pas songé, tant j'étais préoccupé.

— Il s'agit bien de cela, répondit le docteur en haussant les épaules ; combien y a-t-il de temps que l'accident est arrivé ?

— Deux heures et demie environ, monsieur.

— Et depuis ce temps-là vos enfants n'ont pas repris connaissance ?

— Mon neveu, non : il me semble bien mal ; ma fille a ouvert les yeux deux ou trois fois, mais n'a pu nous parler. »

M. Guérin regardait son compagnon, croyant qu'il allait émettre une opinion, mais M. Loreau ne souffla mot. Le pauvre père n'y put tenir.

« Il n'y a donc plus d'espoir? demanda-t-il navré.

— Je ne dis pas cela.

— Alors, vous les sauverez ? »

Le docteur fit un geste d'impatience.

« Eh! puis-je le savoir? je ne les ai pas vus, et quand même je les aurais vus..... »

Il fallait bien se contenter de cette réponse d'oracle, car le docteur après cela retomba dans son mutisme et n'en sortit plus pendant le reste du trajet.

VI

Les deux docteurs.

On était arrivé. Comme dans un palais enchanté, le portail semblait s'être ouvert de lui-même : Jean s'y était trouvé à point nommé pour prendre la bride du cheval; Catherine, une lampe à la main, avait paru instantanément au bas de l'escalier ; les deux mères en avaient descendu la moitié pour venir à la rencontre du docteur. C'est que tout le monde attendait, écoutait, devinait. Ce médecin, comme on l'avait désiré! maintenant qu'il était là, on tremblait. Qu'allait-il dire ? Un médecin est aussi terrible qu'un juge ; il rend comme lui des arrêts de vie ou de mort.

M. Loreau alla droit au lit des enfants, les regarda attentivement, interrogea leur pouls, puis revint à Georges et procéda à un examen minutieux de ses blessures, pendant que M. Guérin l'éclairait en tenant la lampe très-près de la tête de son neveu. Le sang qui s'était coagulé avait arrêté l'hémorrhagie, un petit suintement se produisait seul.

« Des ciseaux, dit M. Loreau, de grands ciseaux. »

Mme Guérin fouilla dans sa corbeille à ouvrage et présenta au docteur ce qu'il demandait. Celui-ci, s'armant des ciseaux, tira un peu sa manche pour dégager son poignet et se mit à couper rapidement la brune chevelure de Georges. Les belles boucles de l'enfant, collées par le sang, tombaient autour de lui comme les feuilles autour d'un arbre quand vient l'hiver. La mère, qui les aimait tant, ne songeait pas à les regretter ; mais elle frissonnait en voyant les innombrables meurtrissures qui tuméfiaient cette pauvre tête mise à nu.

Quand le docteur eut fini, il jeta les ciseaux, demanda une éponge, de l'eau tiède, et se mit à laver doucement le crâne du petit garçon ; ensuite il examina une à une les contusions et les blessures, sonda les plus profondes et enfin procéda à un pansement général. Très-attentif à son travail, il continuait à se taire et personne n'osait l'interrompre ni l'interroger. Cependant, quand il eut reposé sur l'oreiller cette tête dépouillée, et qu'après être resté courbé vingt minutes, il se redressa pour reprendre haleine, Mme Marcey lui dit d'une voix tremblante :

« Eh bien, docteur?

— L'os me paraît intact, dit-il, c'est quelque chose.

— Alors il est sauvé? s'écria-t-elle.

— Sauvé, est-ce qu'on sait jamais? répliqua-t-il brusquement.

— Ah ! mon Dieu! murmura la pauvre mère défaillante.

— Je ne dis pas non plus qu'il soit perdu, reprit-il avec humeur.

— Pourtant, objecta Mme Marcey d'une voix éteinte, son évanouissement s'éternise.

— Nous allons nous en occuper, » répondit le docteur radouci.

Il se fit apporter une pièce de flanelle, y versa à moitié le contenu d'un petit flacon qu'il avait apporté avec sa trousse, puis se mit à frictionner Georges par tout le corps.

« Vous voyez comment on s'y prend, dit-il au bout d'un instant; continuez de même; il est temps de s'occuper de la petite fille.» Il s'approcha d'elle et prépara un cordial énergique qu'il lui fit prendre par cuillerées et qui l'eut bientôt ranimée. Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, remua les lèvres comme si elle eût voulu parler, mais, dans ce premier instant, ne put rien articuler. Après un moment de repos, elle fit un nouvel effort qui fut plus heureux.

« Georges? dit-elle.

— Nous l'avons vu, mon enfant, il est mieux, répondit M. Loreau visiblement content. Rassurez-vous, tout ira bien. Maintenant, restez bien tranquille, je vais vous panser à votre tour. »

M. Guérin n'avait pas encore entendu un si long discours, il en fut étonné. Mme Loreau l'eût été encore davantage; car, depuis qu'il avait perdu un fils unique et charmant, le pauvre père ne conversait plus qu'avec ses livres et ses souvenirs et n'adressait aux vivants que de rares monosyllabes.

Après avoir rassuré Alice, il rentra dans ses habitudes laconiques et procéda à ce qu'il avait à faire. Comme nous le savons, la pauvre petite, en entendant le cri de Georges sur le pressoir, avait couru pour le secourir, mais n'avait pu arriver à temps et le lourd plateau de chêne l'avait saisie à mi-corps. Sa tête, ses épaules, sa poitrine, étaient intacts; puis, à partir de la ceinture, ses petits membres étaient horriblement meurtris, sans fracture apparente toutefois.

« Souffrez-vous, mon enfant? demanda M. Loreau.

— Oui, monsieur, depuis quelques minutes.

— Allons, tant mieux; je veux dire qu'il est bon que la sensibilité soit revenue, mais nous allons vous soulager. »

Et le docteur la fit couvrir de larges compresses imbibées d'eau blanche.

« Cela vous rafraichit, dit-il en souriant pour la première fois. A présent, reposez-vous, tâchez de dormir, pendant que je retourne vers votre petit compagnon. »

Il procéda à un examen minutieux. (P. 124, col. 1.)

Employant pour Georges les frictions et les révulsifs, pour Alice les boissons et les applications calmantes, M. Loreau resta toute la soirée près des deux enfants, allant sans cesse de l'un à l'autre, infatigable dans ses soins et son dévouement.

A onze heures, Mme Guérin, le voyant jeter un coup d'œil sur la pendule, ne douta pas qu'il ne fût sur le

point de se retirer et, après l'avoir remercié avec effusion, elle le pria d'indiquer bien exactement ce qu'il y aurait à faire en son absence.

« Comment, mon absence? dit-il d'une voix rude et en la regardant de travers.

— Pardon, docteur, j'ai cru que vous alliez nous quitter; il est si tard, vous devez être tellement fatigué!

— Fatigué, c'est possible, mais tant pis pour moi; est-ce qu'on déserte le champ de bataille!

— Comment, en vérité, vous resteriez encore?

— Parbleu! ce serait beau de vous planter là dans des circonstances pareilles. Quand mon collègue sera arrivé, ce sera différent, je lui remettrai mes pouvoirs. »

Mme Guérin aurait volontiers embrassé ses genoux, mais elle vit qu'il ne fallait pas même le remercier: telle était sa fantaisie.

Il resta jusqu'au jour; Alice sommeillait assez paisiblement, Georges ne sortait pas de son effrayante torpeur. M. Castignac arriva sur les six heures et, après avoir conféré un instant avec lui, M. Loreau prit congé de la famille.

« Je me sens un peu de frisson, dit-il à son confrère, je vais me mettre au lit, je ne suis plus bon à rien. »

Il emporta avec lui la reconnaissance de tous. Bourru, triple bourru, il l'était sans doute, mais bourru bienfaisant s'il en fut jamais.

M. Castignac, harcelé par une nombreuse clientèle, ne pouvait, comme lui, s'intaller dans cette maison. Il commença donc par déclarer qu'il ne pourrait s'arrêter qu'une demi-heure, puis il fit de longues prescriptions, entra dans des détails minutieux qu'il répéta deux ou trois fois, expliqua avec les termes techniques à Mme Marcey, qui en frissonna, les causes de l'état cataleptique de Georges. Il y avait eu compression du cerveau, évidemment; tel phénomène s'était produit. Il avait pu observer un cas analogue à Montpellier, en 1847. Le malade était resté quarante-huit heures sans connaissance; mais depuis, chose bien plus extraordinaire, il avait vu, à la suite d'une chute de cheval, un jeune homme rester neuf jours dans un état de mort apparente, puis revenir à lui et se rétablir. Il décrivit toutes les phases de la maladie et de la guérison, n'oublia aucun incident, fit de nombreuses digressions. Les circonstances les plus graves ne pouvaient l'empêcher d'être intarissable, et il y avait entre lui et M. Loreau une différence équivalente à la distance qui sépare la Bretagne, patrie du second, de la Gascogne, berceau du premier. Au bout d'une heure, il regarda sa montre, se récria sur le temps écoulé, et s'en alla en courant et en criant qu'il reviendrait le soir.

A suivre. EMMA D'ERWIN.

LE TUNNEL SOUS-MARIN

DU PAS DE CALAIS[1]

De nombreuses tentatives ont été faites depuis quelques années dans le but de rendre plus commodes et plus rapides les communications entre la France et l'Angleterre. On vous a dit déjà que les divers projets présentés par les ingénieurs qui se sont occupés de cette très-intéressante question se rattachaient tous à l'une des trois idées suivantes: établissement d'un pont jeté sur la Manche; — construction de navires spéciaux destinés à effectuer la traversée dans le temps le plus court possible, en évitant les retards de l'embarquement et du débarquement; — percement d'un tunnel sous-marin dans l'intérieur duquel circuleraient nos locomotives et nos wagons.

Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur les deux premiers projets dont il vous a été déjà parlé longuement et dont l'un parait d'ailleurs complétement abandonné. Il n'est pas sans intérêt, au contraire, de vous tenir au courant des essais qui ont lieu en ce moment même en France et en Angleterre, et dont les premiers résultats semblent favorables à l'établissement d'un tunnel sous-marin.

Ces essais, entrepris des deux côtés du détroit par les ingénieurs les plus renommés des deux pays, doivent avant tout donner une réponse satisfaisante à la question suivante : Les terrains que le tunnel doit traverser sont-ils assez *tendres* pour permettre une percée facile, tout en étant assez *compactes* pour résister à l'infiltration des eaux et aux dangers des éboulements?

Ce tunnel doit avoir une longueur totale de 38 kilomètres, dont 28 sous la mer. Les premiers sondages ont montré que la profondeur de la mer dans le Pas de Calais est inférieure à 60 mètres; le sol du tunnel sera établi à 100 mètres au-dessous du niveau de la basse mer. Les travaux d'essai ont été commencés il y a quelques mois à Sangatte, près de Calais. Le puits d'entrée est déjà creusé à près de 100 mètres. Lorsque la profondeur de 100 mètres aura été atteinte, on commencera sur une longueur de 1 kilomètre le percement de la galerie d'essai. C'est à ce moment que l'on pourra se rendre un compte exact de la solidité des terrains crayeux que le tunnel doit traverser.

Mais en admettant, comme on l'espère, que les conditions essentielles que nous avons énumérées soient remplies, les ingénieurs chargés de la construction du tunnel se trouveront en présence de quelques difficultés particulières, sur lesquelles je voudrais appeler un instant votre attention.

Lorsqu'on veut exploiter une mine située à une assez grande profondeur dans le sol, on commence

1. Voy. vol. I, page 42, et vol. V, page 182.

par percer des puits qui descendent au niveau de la couche exploitable; des ouvriers pénètrent au fond de ces puits et creusent à l'aide de pioches, de pics, de pointerolles, et en utilisant la force destructive de la poudre, de la nitro glycérine ou de la dynamite, des galeries horizontales qui se raccordent entre elles. Ces puits permettent en outre d'établir une ventilation suffisante pour rendre la vie possible à ces profondeurs en renouvelant l'air vicié, soit par le dégagement de gaz délétères, comme cela a lieu dans les mines de houille, soit par les gaz produits pendant l'explosion de la poudre, ou simplement par la respiration des ouvriers et la combustion des lampes.

Plus on multipliera ces puits, et plus le travail de creusement des galeries sera rendu facile ; on augmentera à volonté le nombre des ouvriers et la galerie totale se trouvera décomposée en une suite de petites galeries que les mineurs pourront attaquer sur leurs deux faces, de façon à se rencontrer en leur milieu.

La construction de cette grande galerie sous-marine qui sera le tunnel du Pas de Calais ne pourra pas se faire comme nous venons de l'indiquer. Il sera matériellement impossible d'établir entre les deux puits installés, l'un près de Calais et l'autre près de Douvres, des puits intermédiaires permettant d'augmenter la rapidité du travail. Mais alors comment donnera-t-on aux ouvriers, à 100 mètres au-dessous du sol, l'air respirable dont ils ont besoin? Quelle issue sera offerte aux gaz délétères que produirait l'explosion de la poudre, si l'on voulait se servir de cet utile engin?

Cette même difficulté s'était déjà présentée il y a quelques années, alors qu'on résolut de creuser dans le Mont-Cenis un tunnel devant relier la France et l'Italie. Vous savez comment elle a été résolue. On a utilisé *l'air comprimé* comme force motrice des machines qui devaient percer la roche. Douze compresseurs, empruntant leur puissance à des sources d'eau voisines, comprimaient en moyenne, par vingt-quatre heures, 116 000 mètres cubes d'air à la pression ordinaire, et la pression à laquelle cet air était fourni aux machines perforatrices atteignait *sept atmosphères*. Cet air comprimé servait non-seulement à l'alimentation des machines, mais à la respiration des ouvriers et à la ventilation du tunnel.
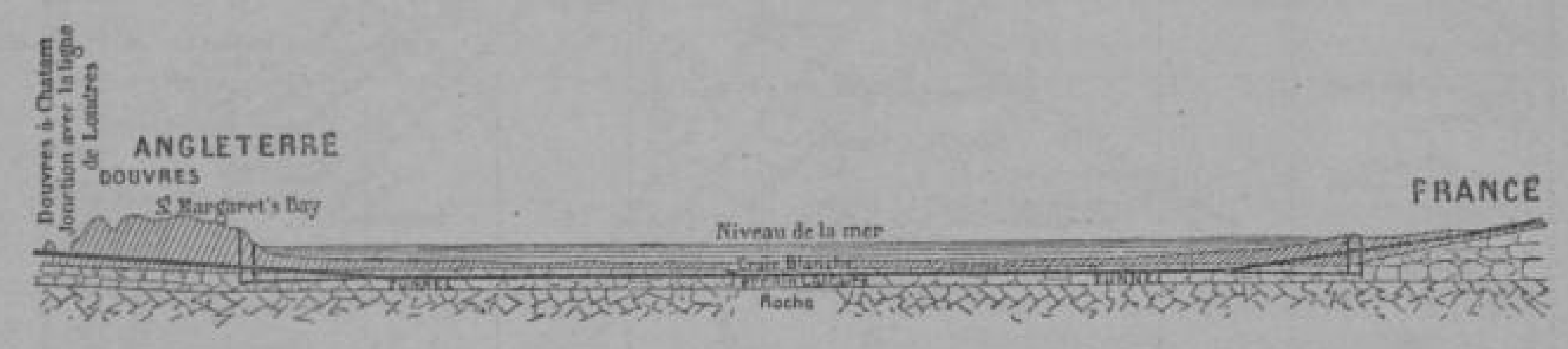
Nous ne vous indiquerons pas aujourd'hui par quel mécanisme cet air comprimé, en pénétrant dans un cylindre muni d'un piston, communiquait à ce dernier et à sa tige le mouvement de va-et-vient qui, transmis aux fleurets, déterminait le choc répété des outils sur la roche. Vous trouverez tous ces détails dans le bel ouvrage de M. Guillemin : *les Phénomènes de la physique*.

Je veux insister cependant sur une question particulière d'un haut intérêt : les conditions de la vie pour les ouvriers chargés d'exécuter ce travail.

Je vous disais tout à l'heure que la pression à laquelle l'air était fourni aux machines s'élevait à sept atmosphères ; il convient d'expliquer ce que cela veut dire. Vous savez que cette masse gazeuse qui entoure le globe que nous habitons, et qu'on appelle l'atmosphère, est pesante. Une colonne d'air qui aurait pour base 1 centimètre carré et pour élévation la hauteur totale de l'atmosphère pèserait 1033 grammes ; c'est le poids d'une colonne d'eau de même base, et dont la hauteur serait d'environ 10 mètres. Si cet air est comprimé, sa pression augmente; la hauteur de la colonne d'eau qui lui fait équilibre va en augmentant, et lorsqu'elle atteint 2×10 mètres, 3×10 mètres, etc., 7×10 mètres, on dit que l'air est soumis à une pression de 2, 3, etc., 7 atmosphères.

Cet air comprimé doit servir à mettre en mouvement les machines perforatrices ; mais en même temps il est destiné à remplacer l'air du tunnel vicié par la respiration des hommes, par la combustion des lampes, etc. Lorsque l'air n'est pas renouvelé dans une enceinte qui renferme des hommes ou des animaux, vous savez qu'au bout d'un certain temps la respiration devient difficile, et que, si ce temps se prolonge, l'asphyxie ne tarde pas à venir. Les ouvriers employés à la construction du tunnel sous la Manche, placés à 100 mètres au-dessous du sol, ne tarderaient pas à périr dans ce milieu non ventilé, si l'on ne renouvelait pas artificiellement la provision d'air qui leur est nécessaire. Nous avons dit qu'on pourrait leur créer une atmosphère d'air comprimé ; n'y aura-t-il aucun inconvénient de séjourner dans un pareil milieu?

Si vous vous rappelez à quel point de faibles changements dans la pression atmosphérique incommodent l'homme et les animaux, combien par les temps orageux on se sent mal à l'aise, vous comprendrez

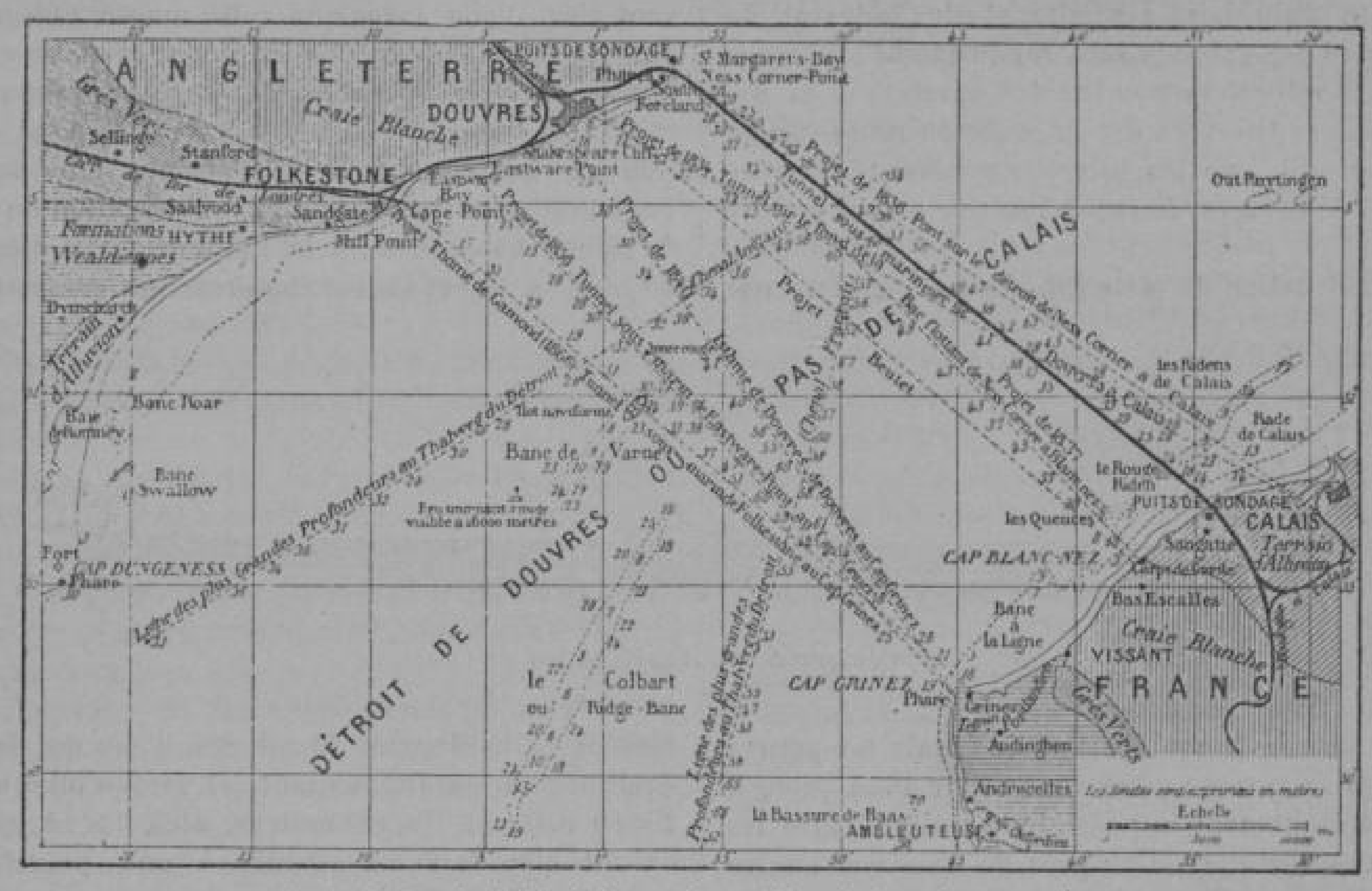


Coupe du tunnel sous-marin du Pas de Calais.

aisément que l'homme doive être péniblement affecté quand il est plongé dans un air comprimé. Les ouvriers qui travaillent dans les mines ou ceux qui construisent sous l'eau des piles de ponts sont parfois soumis à des accidents graves; ceux qui ont travaillé pendant un certain temps dans un air comprimé sont sujets à de terribles accidents : leur peau ternit, leurs digestions deviennent difficiles, des troubles circulatoires et nerveux les poursuivent, leurs forces diminuent. « Chose curieuse, dit M. Bert, auquel on doit d'intéressants travaux sur cette question, lorsque les ouvriers devenus malades par leur séjour dans l'air comprimé se replacent dans l'air comprimé, leur santé semble tout à coup s'améliorer, mais le malaise est aggravé lors du retour à la pression normale. »

L'air est un mélange de deux gaz, l'oxygène et l'azote, qui jouissent de propriétés tout à fait différentes, et qui se trouvent dans l'air normal en proportions invariables. Des hommes respirant dans un air qui ne se renouvelle pas périssent *asphyxiés* : l'oxygène de l'air leur faisant défaut. Au contraire, dans un air comprimé, ces mêmes hommes périssent *empoisonnés*, à cause du trop grand excès d'oxygène. Dans ces mêmes conditions, les animaux éprouvent les mêmes effets ; cependant ils offrent entre eux des résistances inégales à la mort. Ainsi, dans un milieu d'air comprimé, voici l'ordre dans lequel périraient des animaux qui y seraient plongés : en premier lieu les mouches ; puis les abeilles, les papillons, les libellules, les punaises, les fourmis, les cloportes ; enfin, en dernier lieu, les vers de terre et les limaçons.

S'il y a un danger véritable à séjourner dans un air comprimé à plusieurs atmosphères ou dans un air raréfié, le danger n'est pas moindre quand on revient brusquement à la pression normale. Si la décompression a été trop vive, l'ouvrier ressent de vives douleurs; il peut être frappé de paralysie et quelquefois même de mort, et ces mêmes effets influencent d'une manière variable les différents animaux. On peut impunément, dit M. Bert, ramener un rat ou un moineau, en quelques secondes, de 7 à 8 atmosphères à la pression normale. Le rat en parait à peine impressionné ; l'oiseau est pendant un moment fort tourmenté par la dilatation subite de ses sacs pulmonaires, mais il se remet très-vite. Dans ces mêmes conditions les grenouilles éclatent véritablement avec projection de l'estomac et des intestins.



Carte du Pas de Calais indiquant la position du tunnel sous-marin.

Ces accidents graves ne se manifestent toutefois que sous des pressions dépassant 3 atmosphères. Par conséquent, et c'est là le résumé des observations que je tenais à vous présenter aujourd'hui, il faudra d'une part ventiler ce tunnel et donner aux ouvriers l'air respirable qui leur ferait défaut : des machines à air comprimé seront installées dans ce but; mais l'atmosphère artificielle qui sera créée pour les travailleurs ne devra pas dépasser la limite que nous venons d'assigner, et au delà de laquelle les ouvriers contracteraient des maladies graves pouvant même se terminer par la mort.

ALBERT LÉVY.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



Pierre arriva chez sa cousine. (P. 130, col. 1.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XVII

Le chien est l'ami de l'homme.

Là seulement la pauvre Jeannette se crut en sûreté. Essoufflée, épuisée, ne pouvant plus se soutenir, elle se laissa tomber sur l'herbe, et, ne voyant personne qui pût insulter à sa douleur, elle se mit à pleurer.

Elle pleura longtemps sans penser, rien que pour pleurer, comme font les enfants; puis peu à peu la réflexion lui revint : elle passa en revue tout ce qui l'entourait, tous les événements du passé, et le présent et l'avenir. Pauvre Jeannette! impossible de trouver dans tout cela le moindre sujet d'encouragement. Où se réfugier? Dans sa famille? Personne ne l'aimait plus, et sa mère, la seule dont elle ne sentît pas le blâme peser sur elle, était justement celle dont les consolations lui faisaient plus de peur que d'envie; car elle lui parlerait du château... Oh! le château! Pierre Gouarhé n'aurait pas besoin de défendre à sa fille d'y retourner; jamais elle n'y remettrait les pieds, jamais elle ne voudrait se retrouver en présence de Jasmin ni de Marton. Irait-elle à Kérentré? c'était là qu'on devait la haïr! Elle pensa à cette terrible nuit où Jean l'avait recueillie, si malade et si malheureuse; elle se rappela les soins et les caresses de la mère Penvraz, la joie de Jean lorsqu'il l'avait vue revenir à elle, et considérant leur bonté, leur amitié, et l'ingratitude dont elle avait payé tout cela, elle eut horreur d'elle-même. Ses sanglots redoublèrent et elle s'écria : « Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! faites-moi mourir, puisque personne ne peut plus m'aimer, pas même moi. »

Quelque chose de chaud et de doux s'appuya à ce moment contre sa joue, et un souffle caressant passa sur sa figure qu'elle cachait dans ses deux mains. Elle ôta ses mains, elle ouvrit les yeux : Cyrus était là. Cyrus l'avait vue revenir, il l'avait entendue pleurer, et il avait sans doute jugé qu'une caresse d'un ami, fût-il chien, fait toujours du bien aux gens qui pleurent; car il s'était approché de Jeannette, il l'avait regardée un instant, attendant qu'elle l'appelât; puis, comme elle ne faisait point attention à lui, il s'était risqué à lui lécher bien doucement la main de sa grande langue rose. Et ensuite, content d'avoir réussi à attirer son regard, il lui mit ses deux pattes sur les épaules et la combla de caresses. Jeannette, tout attendrie, entoura de ses bras le cou du bon chien et le serra sur son cœur, comme s'il eût été une personne. Cyrus fit éclater sa joie à sa manière ; il remuait la queue, il frottait sa tête noire et hérissée contre la joue de Jeannette. Jeannette pleurait encore, mais c'étaient des larmes d'attendrissement et non plus des larmes de désespoir. Elle caressait Cyrus, elle l'embrassait, elle lui disait : « Tu m'aimes donc encore, toi, mon vieux chien? tu ne m'en veux pas, tu me pardonnes, à moi qui ai manqué causer ta mort! Tu es mon seul ami, tu ne m'abandonnes pas! » Et Cyrus, dans son langage, lui répondait les choses les plus tendres ; ce fut à Cyrus que Jeannette

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

dut de ne pas succomber à son chagrin ce jour-là.

Quand elle eut bien essuyé ses yeux, qu'elle les eut rafraîchis avec l'eau de sa gourde, et que les sanglots qui soulevaient sa poitrine se furent apaisés, Jeannette s'aperçut que l'heure de rentrer était proche. Elle ôta en soupirant ses beaux habits, remit sa jupe et sa mante de travail, et regagna la ferme. Cyrus, en gardien vigilant, allait et venait tout autour du troupeau, ramenant d'un coup de dent les ouailles récalcitrantes; mais il s'agitait beaucoup plus qu'à l'ordinaire, car il venait à chaque instant frotter son museau noir contre la main de Jeannette, comme pour lui dire : « Ne t'inquiète pas, je suis ton ami, et je ne t'abandonnerai point. »

Ce soir-là à la ferme tout se passa comme à l'ordinaire. Mais les valets du château n'avaient point juré de garder le secret sur l'escapade de Jeannette, et ils ne le gardèrent pas. Même ceux qui n'avaient rien vu, retenus qu'ils étaient par leur service dans les profondeurs des cuisines, dans les divers compartiments de la basse-cour ou sur les banquettes des antichambres, instruits par les autres de ce qui s'était passé, le racontèrent avec force enjolivements et amplifications aux paysans qui venaient apporter leurs denrées au maître d'hôtel. L'histoire fit le tour du village, non sans changer beaucoup en route, et arriva jusqu'aux oreilles de Pierre Gouarhé, qu'elle mit dans une belle colère contre Jeannette. Heureusement pour la pauvre fille qu'il était à une bonne lieue d'elle, occupé à empierrer la route avec Thomas, lorsque l'affaire lui fut contée. Il eut le temps de réfléchir pendant qu'il cassait ses cailloux, et sa colère se trouva calmée lorsqu'il eut fini son ouvrage. Il avait pris un parti, et, renvoyant Thomas à la ferme avec la charrette vide et un seul cheval, il enfourcha l'autre bidet et partit pour le bourg de Saint-Luc, qui était à quatre lieues de là.

Saint-Luc était un gros bourg, à cheval sur la grand'route, et il y passait beaucoup de voyageurs. Aussi l'auberge du *Pommier d'or*, à Saint-Luc, faisait-elle de très-bonnes affaires, et l'hôtesse du *Pommier d'or*, la veuve Lucette Tavernier, pouvait penser sans inquiétude à ses vieux jours : elle aurait de bonnes rentes et pourrait vivre comme une bourgeoise.

Dame Lucette était du village de Kerléonik, et Pierre Gouarhé était un peu son cousin. Ils ne s'étaient pas vus souvent, depuis vingt-cinq ou trente ans que l'hôte du *Pommier d'or* avait épousé Lucette pour sa mine accorte et ses beaux yeux; mais dame Lucette avait conservé de l'amitié pour sa famille, et elle ne manquait jamais, quand Pierre Gouarhé venait à Saint-Luc, de le questionner en grand détail sur ses enfants grands et petits et de marquer beaucoup d'intérêt pour eux. Elle avait même dit deux ou trois fois au fermier : « Cousin, vous devriez me donner votre plus jeune fille pendant quelque temps, elle m'aiderait à recevoir les voyageurs, et cela l'amuserait de voir un peu le monde. » Pierre Gouarhé avait refusé poliment, mais il avait gardé souvenir de l'invitation, et il se rendait à Saint-Luc pour la rappeler à sa cousine.

Ce n'était pas que cela lui plût beaucoup d'envoyer Jeannette au milieu des étrangers, dans la disposition d'esprit où elle était; mais entre deux maux il faut choisir le moindre, et Pierre Gouarhé voulait à toute force pouvoir répondre : « Jeannette n'est plus au pays, » quand Mlle Adélaïde la ferait mander au château. « On a beau être paysan et vassal de Monseigneur, pensait-il, ce n'est pas une raison pour jeter sa fille en jouet aux dames du château, à leurs chambrières et à leurs gens. » Refuser Monseigneur, à la vérité, semblait difficile : le départ de Jeannette arrangeait tout.

Pierre arriva donc à nuitée chez sa cousine qui le reçut à merveille, et lui servit gratis une éclanche de mouton et une chopine de son meilleur vin. Elle lui demanda, comme à ses autres visites, des nouvelles de telle ou telle de ses anciennes connaissances et finit par cette question : « Vous avez donc affaire par ici? »

Certainement Gouarhé avait affaire; et il expliqua à la veuve comment il en était venu à vouloir éloigner Jeannette pendant quelques mois. Dame Tavernier consentit à prendre la jeune fille chez elle, et il fut convenu que Pierre Gouarhé l'amènerait dès le lendemain. Et comme le cheval du fermier était trop fatigué pour s'en retourner ce soir-là et être en état de traîner la charrette de bonne heure le lendemain, la veuve l'envoya se reposer dans son écurie, et prêta à son cousin le cheval de l'auberge, qui était aussi bon à monter qu'à atteler. Et Pierre Gouarhé s'en retourna chez lui.

Il eut beau n'y arriver qu'au milieu de la nuit, cela ne l'empêcha pas d'être sur pied le matin avant Jeannette.

Dès qu'il l'entendit remuer, il l'appela, et lui ordonna de faire un paquet de ses nippes, parce qu'il allait l'emmener chez la cousine de Saint-Luc. Il



s'attendait à des pleurs et peut-être à de la rebellion; il ne devinait pas quelle délivrance c'était pour Jeannette de s'en aller loin du château ; aussi fut-il étonné de sa soumission et de son calme. Elle fit vitement son paquet, prit congé de toute la maison-

née, et monta dans la charrette où son père avait attelé le cheval de la cousine.

Comme ils passaient devant la bergerie, Cyrus, qui rôdait par là en attendant l'heure d'aller à la lande, accourut au-devant d'eux. Il fit toutes sortes d'amitiés à Jeannette, avec des bonds et des aboiements qui signifiaient d'une façon très-claire : « Où vas-tu donc? Pourquoi ne viens-tu pas garder nos moutons? Pourquoi me quittes-tu? Est-ce que nous ne sommes pas bons amis? » Jeannette, qui n'avait encore rien dit et qui était partie de la maison sans paraître regretter personne, ne put se tenir d'appeler Cyrus; le chien sauta dans la charrette et reçut les adieux de sa bergère qui pleura en l'embrassant. Il faisait mine de vouloir continuer le voyage avec elle ; mais le fermier lui dit : « A tes moutons, Cyrus! » et le gardien obéissant s'en alla se poster à la porte de la bergerie, d'où il suivit longtemps la charrette des yeux.

Pierre Gouarhé, si mal disposé qu'il fût envers sa fille, ne put s'empêcher d'être touché. « Allons, se dit-il, elle a encore du bon, cette petite, puisque son chien l'aime et qu'elle aime son chien. » Il s'adoucit un peu à l'égard de Jeannette, et même, quand il repartit de Saint-Luc après l'avoir recommandée à la veuve Tavernier, il l'embrassa en lui disant d'une voix moins rude qu'à l'ordinaire : « A revoir, petite, sois bonne fille; j'espère qu'il ne me reviendra pas de reproches de toi.

— Je tâcherai de vous contenter, père, » répondit humblement Jeannette ; et ils se séparèrent.

XVIII

Nouvelles!

Les choses se passèrent beaucoup mieux que Pierre Gouarhé ne l'espérait. Adélaïde envoya bien chercher Jeannette au bout d'une semaine ; mais quand elle apprit que la jeune fille était allée à Saint-Luc pour aider sa cousine à tenir son auberge, elle trouva cela tout simple, et elle n'y pensa plus. Elle avait été contente de revoir Jeannette ; mais après tout Jeannette n'était pas nécessaire à son bonheur. Ce qu'il lui fallait, c'était de la société, et elle n'en manquait pas ; tous les jours de nombreux carrosses déposaient devant le perron du château des visiteurs en habits de fête ou en équipage de chasse ; on tenait table, on courait la campagne avec les meutes et les cors, on dansait, on jouait au pharaon ou au piquet, tout comme à la cour. Il fallait changer sans cesse de toilette, se faire coiffer et recoiffer, s'amuser et amuser les autres : Adélaïde avait bien le temps de songer à Jeannette ! Pierre Gouarhé se trouva donc libre d'inquiétude de ce côté-là.

Au bout de quelques semaines (il ne pouvait pas quitter souvent la ferme), il alla voir à Saint-Luc comment les choses se passaient, et en revint content. La cousine Tavernier s'était prise d'amitié pour Jeannette et n'avait que du bien à dire d'elle. La petite était douce, docile, elle ne boudait point devant l'ouvrage, elle servait vivement et poliment les pratiques; seulement elle était triste, et cela peinait dame Tavernier, qui pensait que la jeunesse est l'âge de rire, de chanter et de s'égayer. Pierre Gouarhé ne dit rien, mais il trouva moyen de revenir au bout de quinze jours, et cette fois il amena Cyrus, et prit plaisir à voir avec quelle joie Jeannette reçut les caresses de son ami. Mais il ne parla point encore du retour à la ferme : la ferme était trop près du château.



Il est vivant! (P. 134, col. 1.)

Dame Lucette Tavernier ne se trompait point en trouvant Jeannette triste ; la pauvre fille l'était jusqu'au fond du cœur. Seulement, sa tristesse n'était plus mêlée de colère ni de rancune ; elle avait fini par comprendre son injustice et sa folie, et son repentir faisait à présent la moitié de son chagrin. « Je l'ai mérité ! » se disait-elle en pensant aux dures paroles de Javotte, à la sévérité de son père, au mépris que lui témoignaient les gens du village ; et elle baissait tristement la tête sans que son cœur se révoltât. Elle se sentait rougir de honte quand elle se figurait l'accueil que lui feraient les valets du château ; mais elle n'y retournerait plus, au château ! là, du moins, on n'aurait plus l'occasion de se moquer d'elle. Mais où son cœur se brisait, c'était quand elle pensait à Jean et aux vieux Penvraz ! Pauvres vieux ! si doux, si bons, si tendres

pour elle ! plus tendres, plus indulgents que son propre père et sa propre mère ! Ils l'avaient aimée d'avance comme leur fille, et c'était elle qui les avait privés de leur fils ! Il semblait à Jeannette que si elle osait désirer quelque chose en ce monde, ce serait d'aller se jeter aux genoux des deux pauvres vieillards, de leur dire sa douleur et son repentir et d'implorer leur pardon. Mais oserait-elle jamais se montrer devant eux ?

Et Jean ? Elle ne se disait pas qu'elle donnerait de grand cœur sa vie pour avoir des nouvelles de Jean : elle n'y tenait guère, à sa vie, elle était si malheureuse ! Mais elle aurait accepté de souffrir n'importe quoi, tout le temps qu'on aurait voulu, pour être sûre que Jean n'était pas mort et qu'on le reverrait un jour. Et ce qui causait sa peine et qui la renouvelait sans cesse, c'était le regret d'avoir repoussé dédaigneusement, comme d'un coup de pied, le bonheur pour elle et pour les autres, et d'avoir fait tant de mal qu'il lui était impossible de réparer. Voilà pourquoi Jeannette était triste, et pourquoi elle devenait pâle et mince comme une demoiselle. Le barbier de Saint-Luc, à qui on la fit voir, déclara que c'était une fièvre qu'elle avait, et lui donna une drogue pour la guérir. La drogue n'y fit rien, comme de juste ; il lui fallait d'autres médicaments, et la Providence se chargea de les lui envoyer.

L'auberge du *Pommier d'Or* était bien achalandée, et il y venait toute espèce de monde. Les marchands ambulants qui parcouraient le pays y descendaient volontiers, car ils savaient y trouver bonne table et bon lit ; et les gentilshommes qui passaient par Saint-Luc dans leur carrosse armorié ne manquaient pas de s'arrêter devant la porte et d'envoyer leurs valets demander à dame Tavernier un bon coup de son vieux vin. Dame Tavernier tenait en réserve pour eux de beaux verres en cristal ornés d'une fleur de lis, et elle venait elle-même à la portière de leur carrosse leur présenter à boire avec toutes sortes de politesses et de respects, pendant que ses servantes apportaient des pichets de cidre à leurs domestiques. Mais les pauvres gens, eux aussi, trouvaient bon accueil à l'auberge du *Pommier d'Or*, et la maîtresse leur faisait toujours bonne mesure de piquette et de pain bis ; même, s'ils n'avaient pas un denier vaillant dans leur escarcelle, dame Lucette connaissait le proverbe : « Qui donne au pauvre prête à Dieu. »

Un jour de février, par une de ces belles gelées qui remplacent le feuillage des arbres par de la poussière de diamant, un pauvre diable, tout hâve et tout défait, vêtu d'un débris d'uniforme et coiffé d'un vieux tricorne râpé, vint à passer par Saint-Luc. Il marchait péniblement, non qu'il fût bien chargé, car le petit paquet qu'il portait sur son dos ne devait pas contenir grand'chose ; mais des deux jambes que le bon Dieu lui avait données en l'envoyant dans ce monde, il ne lui en restait plus qu'une ; la remplaçante de l'autre était en bois, et quoiqu'elle s'aidât de la collaboration d'une béquille, cela ne pouvait pas valoir une vraie jambe en chair et en os. Le pauvre soldat (car les enfants du village jugèrent tout de suite avec raison que ce devait être un soldat réformé qui retournait dans ses foyers) regarda un instant l'enseigne où le *Pommier d'Or* étalait son vert feuillage et ses fruits jaunes ; et, jugeant sans doute qu'une auberge aussi luxueuse était destinée à des gens plus riches que lui, il soupira et passa sans entrer. Seulement, voyant un peu au delà de la porte un banc de pierre le long de la maison, il s'y assit pour se reposer un instant.

Dame Lucette mettait en ce moment le nez à la fenêtre. « Tiens ! un soldat ! dit-elle ; viens donc voir, Jeannette. Pauvre garçon ! a-t-il l'air malade et fatigué ! Ah ! mon Dieu ! il a une jambe de bois ! Si ça ne fait pas saigner le cœur de voir des choses pareilles ! Le roi prend les hommes vigoureux, frais et gaillards, pour les envoyer à la guerre ; et voilà comment il les rend à nos campagnes, quand ils ont versé leur sang pour lui ! Hé! monsieur le soldat! Ne voulez-vous point entrer chez nous ? Il y a bon feu dans la salle, et de la soupe chaude et du bon vin pour vous remettre le cœur. »

Le soldat remercia ; l'hôtesse était bien bonne, et il serait aise de se chauffer un peu ; il avait déjeuné le matin, mais si on voulait lui vendre un morceau de pain qu'il emporterait pour son souper..... les soldats n'étaient pas fortunés.....

« Bon, bon, répliqua en riant la bonne hôtesse, entrez, nous nous arrangerons toujours. Vous nous raconterez les nouvelles ; c'est bien juste que nous donnions à dîner aux braves gens qui se sont battus pour empêcher la guerre d'arriver jusque chez nous..... Là ! asseyez vous près du feu, et buvez un coup : quand vous serez réchauffé, Jeannette vous servira de la soupe et du lard. »

L'invalide était tout ému ; il se chauffa, mangea et but, et pour payer son écot il raconta comment on se battait sur les vaisseaux de Sa Majesté ; car c'était là qu'il avait servi. Les gens qui l'entouraient (car l'auberge s'était remplie peu à peu) frémissaient et levaient les mains au ciel en l'écoutant parler des batailles sur mer, où les hommes étaient si proches les uns des autres que les boulets ennemis ne manquaient jamais d'emporter sur leur passage des bras et des jambes et des têtes souvent aussi. Lui, il n'avait perdu qu'une jambe, par suite de quoi on l'avait renvoyé du service avec une pension de quelques écus. Il retournait dans son pays, où il vivrait comme il pourrait ; seulement le voyage était long, et il ne marchait pas vite, avec sa béquille et sa jambe de bois. Quand il en eut assez conté, il se leva pour partir : il voulait arriver avant la nuit au prochain village, où il trouverait bien quelque âme charitable qui lui permettrait de dormir dans une grange : c'était ainsi qu'il logeait le plus souvent.

La compatissante hôtesse connaissait quelqu'un dans le village où il allait, un paysan avec qui elle avait été marraine. Elle se rappela tout à coup qu'elle avait des futailles vides à renvoyer à son compère et des bottes de foin à lui demander, et elle proposa au soldat de le faire conduire sur sa charrette avec les futailles; son valet le recommanderait au paysan, qui le recevrait bien. Le soldat accepta avec reconnaissance; et pendant que dame Lucette s'occupait de faire charger ses futailles, il resta seul avec Jeannette.


Le soldat remercia. (P. 132, col. 2.)

Jeannette allait et venait, et il la regardait comme s'il avait eu envie de lui demander quelque chose. A la fin, comme elle lui remplissait sa gourde et lui creusait un morceau de pain pour y mettre le reste de son lard, il se décida à lui parler :

« Grand merci, la jolie fille! lui dit-il; que Dieu vous le rende!.... Vous êtes la fille de l'hôtesse, n'est-ce pas? vous êtes de ce pays-ci?

— Je suis de Kerléonik, à quatre lieues d'ici; je ne suis pas la fille de dame Tavernier, je suis seulement sa petite nièce à la mode dé Bretagne.

— Ah!.... et vous avez un frère au service? Je vous demande ça, parce que j'ai eu un camarade, un bien bon garçon, qui vous ressemblait. Quand je dis qu'il vous ressemblait, il n'avait pas vos yeux ni vos cheveux, car il était blond avec des yeux bleus; mais c'était quelque chose dans la bouche, dans le nez, dans toute la retirance, comme qui dirait un air de famille, enfin; et plus je vous regarde, plus vous me faites penser à lui. Il était justement de ce pays-ci : d'un endroit qui s'appelle Kérentré....

— Jean! s'écria Jeannette en s'élançant vers le soldat. Était-ce Jean? Jean Penvraz?

— Justement : c'est son nom. Ah! le brave Jean! il m'a sauvé plus d'une fois la vie, allez! Eh bien, ça me fait plaisir de parler de lui avec quelqu'un qui le connaît. Est-ce que vous êtes sa sœur?

— Non, pas sa sœur... mais c'est tout comme. Nos parents sont cousins-germains, et nous nous sommes connus tout petits... Pauvre Jean! Et il est vivant, monsieur le soldat? dites-moi qu'il est vivant! Où l'avez-vous laissé?

— Ah! sur une frégate du roi, *la Belle-Poule*. Les Anglais nous ont attaqués; ç'a été le premier grand combat de ce côté-là; nous avons bien répondu à leur feu, et nous leur avons mis une frégate dans un joli état : *l'Aréthuse*, qu'on l'appelait; on ne la verra pas de sitôt courir les mers. Seulement, je n'ai pas vu la fin de la bataille; un maudit boulet m'a emporté une jambe, et je crois qu'elle est tombée à l'eau, car les camarades m'ont dit qu'on n'avait pas pu la retrouver. On m'en a donné une de

bois, mais ça n'est pas la même chose. J'ai encore vu Jean quand on m'a descendu dans le canot qui ramenait les blessés à terre; il était vivant, il n'avait rien attrapé : depuis, on ne peut pas savoir..... »

Jeannette ne fit pas attention à cette restriction; elle était toute à sa joie.

« Il est vivant! il est vivant! Ses pauvres parents, vont-ils être heureux! Mais pourquoi n'a-t-il jamais donné de ses nouvelles? nous ne savions seulement pas qu'il s'était fait soldat!

— Dame! si vous croyez qu'on trouve des écrivains à l'armée, pour se faire écrire des lettres! Vous ne saviez pas qu'il s'était fait soldat? il n'en savait rien lui-même au commencement, le pauvre garçon! Il m'a conté son histoire; et c'est l'histoire de bien d'autres, allez! Il avait du chagrin, un soir; il a marché tant qu'il a pu pour se fatiguer et se distraire; il est arrivé n'en pouvant plus dans un village, dont je ne sais pas le nom. L'aubergiste, qui le connaissait, l'a appelé, l'a fait entrer chez lui et l'a invité à se rafraîchir. Il y avait là un personnage qui se disait l'ami de l'aubergiste; il a trinqué avec Jean Penvraz, et il lui a proposé de boire avec lui à la santé du roi..... Une santé pareille, ça ne se refuse pas en France, et Jean a bu; et puis, comme il était très-las, il s'est endormi. Quand il s'est réveillé, il n'était plus dans l'auberge, ni dans le village; il était dans une prison où on l'avait porté; et on lui a montré un écrit, qu'il n'a pas lu, puisqu'il ne sait pas lire, mais qu'on lui a lu. C'était un engagement pour être soldat pendant six ans, et les gens qui le retenaient prisonnier lui ont dit qu'il l'avait signé, que d'ailleurs il avait bu à la santé du roi, et qu'il n'y avait plus moyen de s'en dédire. Le personnage avec qui il avait bu était un racoleur, et l'aubergiste s'entendait avec lui. Pour ce qui est de la signature, il y avait bien une croix au bas du papier, mais Jean n'est pas sûr du tout que ce soit lui qui l'ait faite, et dans tous les cas il l'aura faite sans le vouloir. Enfin il était soldat; il a cherché à s'échapper, à faire savoir à ses parents où il était, mais on l'a gardé le jour et la nuit, jusqu'à l'arrivée d'un sergent qui faisait des recrues pour son colonel. Une fois le sergent arrivé, il a fait entrer Jean dans un uniforme et l'a mis dans un bataillon : il n'y avait plus à songer à décamper, on se serait fait fusiller comme déserteur. C'est comme ça qu'on fait les soldats, ma belle enfant, et ça ne les empêche pas de bien se battre, une fois qu'ils sont devant l'ennemi.

— Et Jean est soldat pour six ans! et il n'y a pas encore un an qu'il est parti! Six ans!.... On ne pourra pas le ravoir avant six ans?

— Impossible..... à moins qu'il ne lui en arrive autant qu'à moi..... Ce n'est pas ça que vous désirez, n'est-ce pas? Ah! si on connaissait un grand seigneur, de ceux-là qui vont chez le roi et qui lui parlent comme ils veulent, on pourrait peut-être bien obtenir le congé de Jean Penvraz : essayez, si vous connaissez quelqu'un de ces seigneurs-là. Votre cousin est pour le moment embarqué sur la frégate *la Belle-Poule*, de l'escadre du comte d'Orvilliers.

— Monsieur le soldat! la charrette est attelée, » dit dame Tavernier en passant la tête par la porte entr'ouverte.

Le soldat se leva, reprit sa béquille, et partit en renouvelant ses remercîments. Au moment où la charrette s'ébranla, il tourna la tête vers Jeannette, et, levant un doigt en l'air, il lui dit :

« Vous vous rappelez bien : *la Belle-Poule*, escadre du comte d'Orvilliers. »

Puis la charrette se mit en marche.

A suivre. Mme COLOMB.



L'HIBERNATION CHEZ LES INSECTES[1]

V

Les coléoptères ne sont organisés ni en république comme les fourmis, ni en monarchie comme les abeilles : ils ne vivent point en société; ce n'est donc pas à l'aide d'une chaleur développée en commun qu'ils peuvent résister au froid ni exister plus d'une saison. Leur régime alimentaire ne leur permet pas non plus une grande longévité. La plupart se nourrissent de végétaux vite épuisés; aussi l'existence des coléoptères est-elle généralement de courte durée.

Les périodes de leur croissance, les époques de leur jeunesse et de leurs métamorphoses sont fort rapprochées. Le mâle succombe le premier. La mère, ne cesse de vivre qu'après avoir bien préparé l'alimentation à ses petits, qu'elle ne connaîtra pas.

D'autres coléoptères se nourrissent de bois, de graines sèches ou même de chair. Leur existence se trouve par cela même assurée pour plus longtemps, ils trouvent dans les arbres en même temps que leur nourriture, un abri qui leur permet de résister aux premiers froids, puis de s'engourdir quand la température devient plus rigoureuse.

S'ils ne mangent plus pendant leur engour-

1. Suite et fin. — Voy. pages 78, 111 et 118.

dissement, ils vivent aux dépens d'eux-mêmes. On peut voir, en effet, à leur réveil, combien ils sont maigres et affaiblis : ils se sont nourris de leur graisse. Mais, disons-le tout de suite, c'est par exception, en quelque sorte, que les coléoptères lignivores subissent l'hibernation.

Parmi ces insectes, nous citerons l'Hylobe du pin, connu sous le nom de charançon du pin (*Curculio pini*). Ce petit coléoptère, de couleur brune, couvert de poils jaunes, s'attaque à la pousse terminale, aux bourgeons, à l'écorce des jeunes tiges du pin et de l'épicea, en arrête la végétation et cause ainsi un dommage considérable à ces arbres. Il en est de même d'un autre insecte plus petit que le précédent, le Pissodes noté, *Pissodes notatus*, dont la voracité n'est pas moins funeste aux mêmes arbres.

Dans certains cas ces deux insectes ont soin, dès les premières rigueurs de la saison, de se laisser tomber à terre, puis de se glisser sous les mousses ou entre les gerçures de l'écorce des pins ; ils s'y engourdissent et y passent la saison froide pour se réveiller, se dégeler au printemps et recommencer leurs ravages.

Un autre hibernant, ravageur des forêts, non moins redoutable que les précédents, l'Hylésine du pin, attaque dès le mois de juillet la base des jeunes pousses de cet arbre, s'y creuse une loge et s'y promène, s'y nourrit et gagne ainsi le bourgeon terminal par lequel il sort pour recommencer son travail de mineur sur une autre jeune pousse. Puis, quand la bise est venue, il s'en va se cacher au pied des arbres, dans la mousse, ou bien il s'insinue sous l'écorce, pénètre jusque dans l'aubier pour se garantir du froid et ensuite s'engourdir.

Le Bostriche typographe, dont le travail singulier sur le liber de l'épicéa a été comparé à des caractères de typographie, est encore un ravageur hibernant. Dès le mois de mai, il commence son travail de destruction en s'attaquant à la base des grosses branches, il traverse l'écorce, creuse dans le liber une petite chambre, demeure des premiers occupants et rendez-vous d'autres insectes. C'est une sorte de salon commun d'où partent des galeries particulières qui se dirigent de haut en bas. Ce nid préparé, la femelle pond alors soixante à quatre-vingts petits œufs, transparents, blanchâtres et placés chacun dans une petite entaille. Cette prévoyante mère les recouvre de vermoulure formée par le bois qu'elle a travaillé ou mangé, puis, sa tâche accomplie, elle meurt.

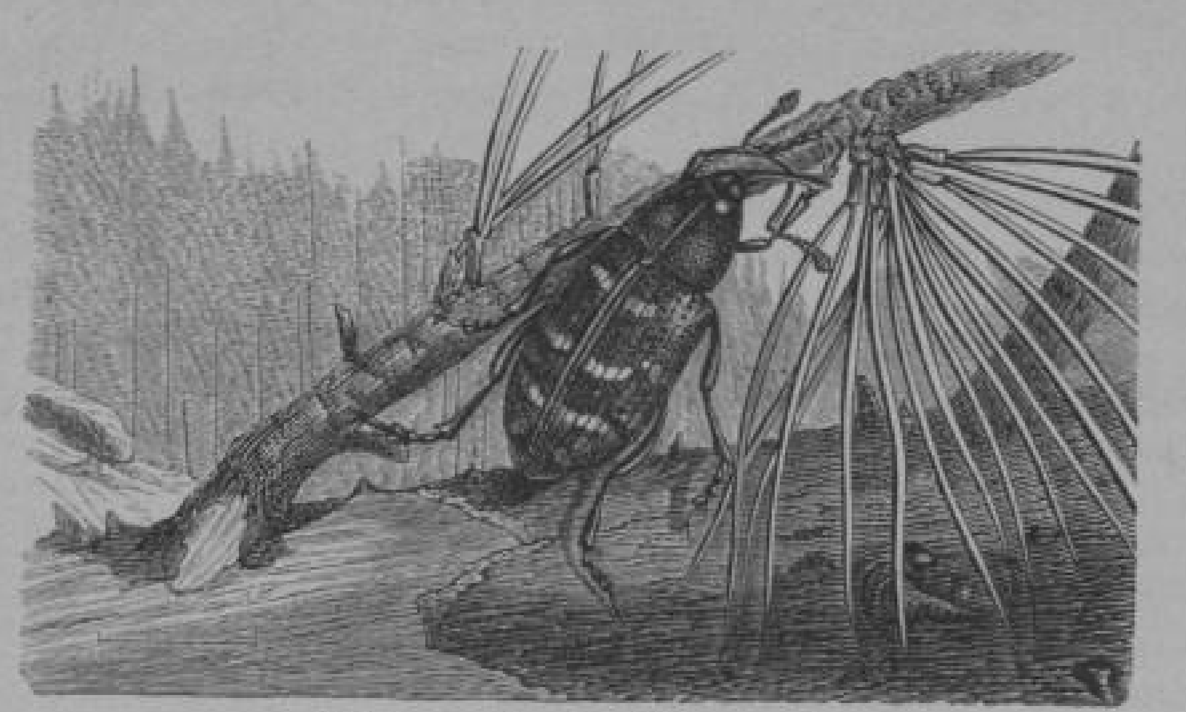
Dix jours après, les petites larves sont écloses; aussitôt elles se mettent à manger entre le liber et l'écorce intérieure, et en peu de temps elles arrivent à l'état adulte. Elles se construisent une petite chambre où elles se métamorphosent en dix ou douze semaines.

Ce n'est pas seulement aux arbres des forêts, mais aussi à ceux de nos jardins que s'attaquent les coléoptères hibernants.

Ainsi, le Coupe-bourgeon, joli petit insecte d'un beau bleu foncé, revêtu par la science d'un vilain nom, *Rhynchites conicus*, se remarque fréquemment au mois de mai autour de nos arbres à fruit. La mère, pressée par le besoin de pondre, choisit un bourgeon tendre, puis, à l'aide de son rostre, elle y creuse un trou oblique, y dépose un œuf; cela fait, notre mère prévoyante descend au-dessous de l'endroit où elle a déposé son précieux fardeau, elle entaille circulairement le bourgeon dans les trois quarts de sa circonférence; elle sait instinctivement que sa larve périrait dans un bourgeon sain : ce qu'il lui faut, c'est un bois dans lequel la séve ne circule pour ainsi dire plus. L'incision circulaire a pour but d'interrompre la circulation de cette séve. En effet le bourgeon se flétrit, se casse, pend à la branche et enfin tombe à terre lorsque la larve, devenue plus forte, ne doit vivre que de bois pourri. Tout cela est admirablement calculé de façon que l'insecte atteigne tout le développement nécessaire pour pouvoir ensuite s'enfoncer dans le sol, s'y envelopper de fines parties de terre et se former une coque sphérique dans laquelle il va passer ses quartiers d'hiver, bravant la pluie, la neige et le froid. Dans les années ordinaires, la larve se change en chrysalide à la fin d'avril, et en insecte parfait dès la première quinzaine de mai. Mais dans les années chaudes l'insecte éclôt en septembre et les femelles se réfugient soit dans l'écorce soulevée d'un arbre, soit dans une fente ou dans une crevasse, où elles passent l'hiver.

Il en est de même du grand rongeur de la vigne, insecte du midi de la France, qui attaque le robinier, le figuier, la clématite, le mûrier, le bois mort de l'olivier et les sarments de la vigne.

De même enfin, le Charançon, à l'approche de l'hiver, quitte les tas de blé et va chercher un gîte pour passer les temps froids ; il se réfugie dans un


Hylobe du pin. (P. 135, col. 1.)

trou de mur, une gerçure de bois, s'y engourdit jusqu'au retour du printemps.

C'est ainsi que l'étude de l'hibernation, qui tout d'abord ne paraît avoir qu'un intérêt de curiosité physiologique, devient cependant très-intéressante au point de vue des ravages causés par les insectes à nos forêts et à nos moissons. Elle nous montre en outre comment cet engourdissement momentané de la vie, cette apparence de la mort n'est qu'un repos nécessaire pour la conservation de l'espèce. C'est ainsi que par des alternatives de mouvement et de repos, par des transformations, des métamorphoses la vie s'entretient, se développe, se ralentit, se réveille, s'exalte, se répand et semble s'arrêter et finir quand, dans la décomposition même, elle trouve de nouveaux éléments de force, de chaleur et de mouvement.

ERNEST MENAULT

LES ARBRES GÉANTS DE L'AUSTRALIE

Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs les principaux arbres géants du globe[1].

Un journal de Melbourne, l'*Australasian*, raconte qu'on vient de découvrir dans une forêt, près de Dandenons (colonie de Victoria), un arbre gigantesque. Il mesure 128 mètres. C'est un *eucalyptus amygdalina* (l'arbre à menthe poivrée, ou l'arbre à gomme de la terre de Van Diémen).

Un autre arbre de la même espece, le Kassi Eucalypte (*eucalyptus colossua*), mesuré par M. Pemberton Walcott, dans un vallon de l'Australie Orientale, s'élève à une hauteur de 133 mètres. Quatre hommes à cheval peuvent entrer dans l'intérieur du tronc, et s'y mouvoir facilement. M. Boyle a mesuré un *eucalyptus amygdalina*, qu'il avait abattu dans une des gorges profondes des montagnes de Dandenons, et il a trouvé une longueur de 40 metres, avec une grosseur proportionnelle.

On ne connaît qu'un seul arbre dont les dimensions dépassent celles du géant australien : c'est le *wellingtonia gigantea* de la Californie, qui atteint jusqu'à 138 metres. Nous donnerons facilement une idée d'une telle hauteur en disant que le clocher le plus élevé de l'Europe, celui de Strasbourg, n'a que 142 mètres.

Les arbres de l'Australie rivalisent donc en hauteur, sinon en grosseur, avec les célèbres géants des forêts de la Californie. Leur cime ombragerait le sommet du clocher de la cathédrale de Strasbourg, et dépasserait en élévation la pyramide de Cheops.

P. VINCENT.

1 Voy. vol IV p 6



LA BUSE

La marte glissant à pas furtifs à travers la vieille forêt a entendu l'aigre glapissement des jeunes buses que la mère a laissées seules dans le nid, pendant qu'aidée de son compagnon elle cherche aux environs le repas du jour. Profitant de son absence, le cruel carnassier grimpe lentement, sans bruit, s'aidant de ses griffes, le long du tronc séculaire; déjà il approche de l'énorme branche sur laquelle repose l'aire. Mais les petits s'agitent, leurs cris redoublent, leur instinct les avertit du danger. La buse a entendu leur appel; rapide comme une flèche, elle fend l'air, et au moment où la marte montre sa tête au-dessus de la fourche, la mère est déjà à son poste, prête à défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang la vie de ses chers petits.

Quel sera le vainqueur de la lutte? Peu nous importe, me répondra-t-on sans doute. Ce sont là batailles de brigands, et si l'issue du combat devait mettre hors d'état de nuire et la buse, et la marte, nous n'aurions tous qu'à nous applaudir du résultat. Si la marte ravage les forêts, massacrant les lapins, les écureuils, et les oiseaux par nichées, la buse de son côté n'est-elle pas un danger constant pour nos basses-cours?

Eh bien, on nous permettra cependant de faire des vœux pour la buse : non pas seulement parce que, oubliant tous ses torts vrais ou faux, nous sommes attendris par son dévouement maternel, mais encore parce que la pauvre bête est, paraît-il, victime d'une noire calomnie.

Un éminent zoologiste, M. Victor Rendu, a pris la défense de la buse dans son beau livre sur les *Animaux de la France*.

« La buse a été calomniée, dit-il : on lui fait un crime de manger, de temps à autre, quelque caille, quelque perdrix, des petits oiseaux, et de visiter en outre plus d'un nid; mais on ne lui sait aucun gré des services multipliés qu'elle nous rend. Elle est pourtant un de nos auxiliaires précieux contre les souris, les mulots, les campagnols et autres petits rongeurs; au lieu donc de la vouer a l'extermination, comme on le fait trop souvent, il serait plus sage de l'épargner : ses délits de chasse sont couverts, et au delà, par son utile rôle de garde champêtre. »

La buse a encore le mérite d'avoir pour ses petits une affection que l'on trouve rarement chez les rapaces, au cœur dur et sanguinaire. Elle fait son nid avec un soin qu'on ne trouve ni chez l'aigle, ni chez le milan, son congénère le plus rapproché. Elle tapisse les rudes aspérités de la grossière bâtisse avec de menues branches, de la laine enlevée aux brebis, des plumes arrachées sur son propre corps. C'est pendant l'éducation de ses petits, qu'elle prolonge jusqu'à ce



Buse défendant son nid contre une marte. (P. 136, col. 2.)

qu'ils puissent se suffire, que la buse rend surtout de grands services à l'agriculture.

On a calculé qu'une seule buse peut avaler chaque jour une vingtaine de rongeurs : ce serait déjà 6260 de moins au bout de l'année. Avec ses petits qui restent à peu près dans les mêmes parages, il faut tripler ce chiffre : on arrive alors à 18 780 mulots, détruits par une seule famille dans l'espace d'un an. Les buses, n'eussent-elles à remplir que cet office, mériteraient à coup sûr autre chose que le coup de fusil qu'on est toujours disposé à leur envoyer; faute de gibier plus relevé, elles se nourrissent encore d'insectes.

Voilà donc la buse bel et bien réhabilitée, et toutes nos sympathies lui étant acquises, espérons que la marte recevra quelque bon coup de bec sur son museau délicat et redescendra de l'arbre plus vite qu'elle n'y est montée.

Th. Lally.



HEUR ET MALHEUR[1]

VII

Les questions d'André.

Les deux mères restèrent près de leurs malades; on éloigna les enfants. Lucien, peu démonstratif, mais posé, sérieux et plein de qualités modestes, prit soin d'occuper la petite famille et fit si bien qu'elle ne souffrit pas de son isolement, ne fit aucun bruit et n'importuna personne. Cécile l'aida à distraire ses jeunes frères et rendit dans la maison, sans qu'on y fît attention, mille petits services. André, qui avait besoin d'être protégé, se réfugia sous son aile. Bien qu'un peu rassuré, il était resté tout pensif et semblait ruminer on ne savait quel problème. A un moment où il se promenait dans le jardin, il tira sa sœur à l'écart; puis, regardant autour de lui pour voir si on ne pouvait les entendre, il lui dit à demi-voix, d'un air mystérieux et préoccupé :

« Cécile, c'est bien terrible de mourir? »

La petite resta tout étonnée, comprenant instinctivement qu'elle ne devait pas effrayer son frère.

« Est-ce que tu ne le sais pas? reprit-il. Moi, je le sais depuis la mort du vieux Mathurin qui cassait des cailloux sur la route. Comme je ne le voyais plus, j'ai demandé à Mariette où il était allé. Elle m'a répondu qu'il était mort. Qu'est-ce que c'est? ai-je dit. Alors elle me l'a expliqué. Il paraît que lorsqu'on est mort, on ne voit plus, on n'entend plus, on ne parle plus, et qu'on vous met sous la terre avec une grosse pierre par-dessus quand on est riche, et une croix de bois quand on est pauvre. »

L'enfant s'arrêta une seconde et reprit d'un air craintif :

« Est-ce qu'Alice et Georges vont mourir?

— Mais non, répondit vivement Cécile, M. Castignac a dit ce matin : Nous les sauverons. Je l'ai entendu, je passais dans le vestibule.

— Tu dis ça pour me consoler, reprit le petit d'un air de doute, mais je crois que Georges est déjà mort. Hier, quand je suis rentré, la porte de sa chambre était ouverte; je l'ai vu sur son lit, il ne bougeait pas, il avait les yeux fermés, je l'ai appelé et il ne m'a pas entendu; aussi, je crois bien qu'il est mort pour le moment, mais il ne faut pas le mettre dans la terre et il revivra peut-être.

— Non, mon petit, dit Cécile en l'embrassant, il n'est pas mort, je t'en réponds et j'espère qu'il guérira; mais, si le bon Dieu avait voulu qu'il mourût, rien ne pourrait le faire revivre.

— Le bon Dieu, pourquoi dis-tu le bon Dieu? S'il prend les petits enfants à leurs mères, il est bien méchant.

— Tais-toi, tais-toi, mon André, je t'ai dit que les enfants ne peuvent pas revivre sur la terre, mais le bon Dieu les fait revivre près de lui dans son beau paradis.

— Alors Mariette a menti. Si le bon Dieu les prend, on n'a pas besoin de les mettre dans la terre, et c'est ça surtout qui me faisait peur.

— Non, Mariette n'a pas menti; c'est leur corps qu'on met dans la terre et leur âme s'envole vers le bon Dieu.

— Qu'est-ce que c'est que l'âme? » dit André.

Cécile aurait pu lui répéter la réponse qu'elle avait apprise dans son catéchisme, mais elle pensa qu'il ne la comprendrait pas.

« Ce que c'est que l'âme, c'est difficile à t'expliquer, parce que tu n'as que six ans, reprit-elle après un moment de réflexion; mais ton corps, tu sais bien ce que c'est.

— Si je le sais! dit André. C'est ça, c'est ça, c'est ça. » Et il touchait en même temps sa tête, ses bras, sa poitrine, enfin toutes les parties de sa petite personne.

— Eh bien, dis-moi, est-ce avec ton front, ton cou, tes mains, que tu m'aimes?

Il se mit à rire :

« T'aimer avec mes mains, par exemple! mais non, ça ne se peut pas.

— En effet, c'est avec ton âme. Et quand tu penses à quelque chose, à la mort comme tout à l'heure, par exemple, ce n'est pas non plus avec ton corps, c'est toujours avec ton âme. Enfin, quand tu prends la résolution d'être obéissant et gentil, c'est ton âme qui veut bien faire, et ce n'est pas ton corps. As-tu compris?

— Parfaitement, ma Cécy. Ainsi, mon âme ira vers le bon Dieu?

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107 et 122.

— Si tu es sage.

— Oui, si je suis sage. Mais tu me dis qu'elle s'envolera : c'est donc un oiseau? »

Cécile ne put s'empêcher de rire, ce qui mortifia le petit garçon.

« Écoute donc, dit-il en faisant la moue, tu as neuf ans, je n'en ai que six.

— Tu as raison, mon minet, reprit Cécile en le caressant. Viens donc avec moi près de Simonne, elle tiendra la vache pendant que nous regarderons le petit veau. »

Il y avait dans cette diversion une pointe de diplomatie. Cécile commençait à craindre de rester court ; son frère était si questionneur, qu'il l'avait déjà bien des fois mise au pied du mur sur des sujets moins transcendants. Elle chercha donc à le distraire et, comme la petite cervelle d'André avait beaucoup travaillé depuis deux jours, c'était justement ce qu'elle pouvait faire de mieux.

VIII

Le voyage de la grand'mère.

Que devenaient pendant ce temps-là le grand-père Marcey qui venait d'être malade et la pauvre bonne-maman qui attendait son petit-fils?

Ils furent tous les deux bien étonnés de ne pas le voir arriver le jeudi soir, comme ils y avaient compté ; mais, après tout, il n'y avait rien là de fort extraordinaire : une visite, un dérangement étaient survenus sans doute, la malle n'avait pu être faite à temps ; ce serait pour le lendemain. Le lendemain pourtant se passa comme la veille sans amener personne. Cela devenait sérieux. « Je ne comprends pas que Pauline étant retenue là-bas ne nous ait pas écrit, pensait la grand'mère : il faut qu'elle soit malade ; mais sa sœur pouvait nous avertir à sa place, et rien... c'est bien étrange. »

Son mari lui disait ce que l'on dit en pareil cas ; mais comme il n'en pensait pas un mot, il ne la persuadait guère et elle continuait à se tourmenter beaucoup. Le samedi, ce fut bien pis ; elle ne tenait pas en place. Après avoir passé une très-mauvaise nuit, elle était sur pied à cinq heures du matin, espérant un peu que le premier courrier allait la rassurer ; mais elle eut beau descendre en personne cinq ou six fois chez le concierge, elle n'y trouva rien à son adresse. La dernière fois, comme le facteur était venu, elle ne pouvait plus conserver d'illusion, et ce silence prolongé de sa belle-fille l'effraya tellement que ses jambes tremblaient pendant qu'elle remontait chez elle. Son mari l'attendait sur le palier.

« Rien! » dit-elle.

Le grand-père leva ses deux bras, puis les laissa retomber avec découragement.

« Eh bien, il faut aller là-bas, dit-il, devinant son désir et le partageant; prépare-toi pendant que je vais consulter mon indicateur. »

Un train partait à neuf heures ; il en était huit et demie ; si on manquait celui-là, il faudrait attendre jusqu'à midi. La grand'mère était un peu lourde et n'allait pas très-vite ordinairement.

« Tu ne seras jamais prête, lui dit son mari.

— Tu vas voir, » répondit-elle. Et ce disant, elle mit son châle de travers, son chapeau à l'aventure, prit son mouchoir de poche, oublia ses gants, et descendit. Françoise la rattrapa au milieu de l'escalier pour lui donner son porte-monnaie qu'elle avait laissé sur sa commode.

« Mais tu n'as pas déjeuné, ma pauvre femme, criait en même temps le grand-père, penché sur la rampe.

— Ne t'inquiète pas, répondit-elle pour le tranquilliser, je déjeunerai à la gare.

— Suivez-la, Françoise, dit le grand-père, donnez-lui le bras, faites-lui prendre son café au lait, aidez-la à monter dans le wagon.

— Oui, monsieur, oui, monsieur, » cria Françoise, tout en courant pour rattraper sa maîtresse, qui était déjà au milieu de la rue ; elle l'atteignit à l'entrée de la gare seulement. Cette pauvre grand'mère était haletante, les boucles de ses cheveux blancs tombaient défrisées sur sa poitrine, elle portait son parapluie par la pointe, et, pour courir plus vite, retroussait très-haut son jupon. Un écolier, qui allait en classe, la toisa en passant et la trouva fort ridicule.

« Vois donc, dit-il en poussant son camarade par le coude, si on ne jurerait pas la mère Michel à la recherche de son chat. »

C'est ainsi que bien souvent la moquerie insulte de saintes douleurs ou de touchants dévouements. Les deux écoliers firent un salut ironique à la vieille dame qui, sans les reconnaître, ni démêler leur intention, le leur rendit avec sa bonté ordinaire.

« Allons, elle n'est pas méchante, dit le premier écolier ; père Lustucru, rendez-lui son chat. »

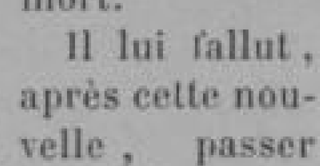
La grand'mère ne s'inquiéta pas plus de leur discours qu'elle n'eût fait de son déjeuner, si Françoise n'avait pris soin de le lui apporter dans le wagon. Bientôt le signal fut donné, le coup de sifflet retentit et la grand'mère, cette fois, sûre de partir, passa la tête à la portière pour recommander à Françoise de bien soigner son maître.

Pauvres vieilles gens, depuis quarante ans ils avaient pris l'habitude de penser l'un à l'autre, et quoique certaines personnes n'approuvent pas ce qu'elles appellent l'égoïsme à deux, cet égoïsme-là n'en vaut pas moins beaucoup mieux que son prétendu frère.

Le trajet de Lyon à Villefranche dura près de deux heures. Un omnibus stationnait à la porte de la gare, M[me] Marcey y courut, mais le trouva déjà au complet. Elle voulait s'installer sur le marchepied, monter sur le siége près du cocher ; au besoin, elle

se fût juchée sur l'impériale, entre les barriques d'huile et les sacs de farine. Elle avait l'air si malheureux, si agité, que deux ou trois bonnes âmes en eurent pitié. Quinze personnes, sans compter deux chiens et trois enfants, s'étaient déjà empilées dans la voiture qui, d'après le règlement, n'en devait contenir que douze; mais, à force de bonne volonté, on parvint à trouver une seizième place. Jamais cette pauvre grand'mère n'avait tant maudit son embonpoint; elle avait beau serrer les coudes, se tenir sur le bord de la banquette, la loi physique de l'impénétrabilité des corps n'en subsistait pas moins pour son malheur, et elle opprimait ses voisins bien malgré elle.

Quand on se fut bien tassé, les conversations commencèrent. Absorbée comme elle l'était dans son inquiétude, Mme Marcey n'y prit aucune part. N'étant jamais venue dans le pays, elle n'y était connue de personne, et personne, par conséquent, ne lui adressait la parole.

Les deux écoliers firent un salut ironique. (P. 139, col. 2.)

Il fut question d'abord des derniers marchés, du cours des denrées, des affaires qui s'étaient faites ce jour-là à Villefranche, puis on retomba sur les vendanges prochaines, sur ce qu'on pouvait en espérer. La fleur avait coulé, mais la graine était ronde et pleine, la dernière petite pluie avait fait merveille, le prix des tonneaux augmentait. Comme cela touchait la corde sensible de la plupart des voyageurs, ils ne tarissaient pas. A la longue, cependant, la matière semblant épuisée, le silence allait se faire lorsqu'un gros homme demanda si M. Guérin avait déjà loué ses vendangeurs.

« Monsieur Guérin, répondit une bonne femme, il n'y pense guère après le malheur qui est arrivé chez lui. »

La pauvre grand'mère fit un tel soubresaut et devint si pâle, que la bonne femme, qui pourtant n'était pas bien fine, comprit qu'elle aurait cent fois mieux fait de se taire. Elle seule dans la voiture était de Flavigny, les autres voyageurs allaient au Bois-d'Oingt et dans les villages environnants; elle fut donc obligée, à son corps défendant, de répondre aux questions de Mme Marcey, et c'est ainsi que cette pauvre grand'mère apprit d'une bouche indifférente, dans une voiture publique, que son cher petit-fils était encore entre la vie et la mort.

Il lui fallut, après cette nouvelle, passer trois grands quarts d'heure dans l'anxiété; enfin, les chevaux efflanqués de la vieille carriole s'arrêtèrent devant le portail. Mme Marcey descendit, sonna et la porte lui fut ouverte par Simonne.

« Comment vont-ils? » demanda-t-elle en toute hâte, sans penser à se faire connaître; mais Simonne, à son accent, la devina, et, en quelques

mots, s'efforça de lui donner espoir sans trop la tromper, puis la conduisit vers la maison. Mme Marcey monta, entra dans la chambre de Georges, courut au lit de douleur, regarda avec angoisse le petit blessé, puis serra sa mère dans ses bras :

« Pauvre chère fille ! » dit elle.

Oh! oui, elle était bien sa fille chérie et, si les saints s'aiment en Dieu, ces deux femmes s'aimaient dans le père mort et l'enfant mourant. Ces deux affections, pures de toute rivalité, les avaient unies indissolublement, et elles démentaient par leur exemple l'opinion si accréditée de la foncière incompatibilité qui doit exister nécessairement, dit-on, entre les belles-mères et les belles-filles.



M Castignac se mit à se frotter les mains. (P. 142, col. 1.)

IX

Georges rouvre enfin les yeux.

On était arrivé au samedi. Alice avait entièrement repris connaissance, et, quoiqu'elle souffrît beaucoup et fût très-faible encore, son état n'inspirait pas de graves inquiétudes. Quant à Georges, malgré tous les moyens employés, il était resté sur son lit, inerte et livide comme au premier moment; une faible pulsation du pouls, un léger battement du cœur indiquaient seuls que la vie ne l'avait pas tout à fait abandonné.

La grand'mère s'assit au pied de ce lit. C'est là qu'elle se reposa des fatigues de son voyage précipité, là que Catherine, la cuisinière, lui apporta un bol de bouillon fumant et la força à le prendre, là qu'elle resta quatre grandes heures immobile et silencieuse. Elle ne sentait en effet ni la faim, ni la soif, ni le sommeil, ni la lassitude; elle ne s'apercevait pas qu'elle avait un corps, tant son âme était possédée d'une seule crainte et d'un seul désir.

Vers quatre heures, il lui sembla que la figure mourante de son petit Georges se ranimait un peu, elle crut entendre un faible soupir. Déjà elle était debout, penchée sur ce cher enfant; sa belle-fille, par un même mouvement, s'était approchée. Les paupières du petit malade s'entr'ouvrirent, puis se refermèrent. Était-ce le dernier regard, le dernier souffle ? Les deux mères tremblaient : mais qui pourra dire leur ineffable joie lorsqu'elles virent enfin ces yeux se rouvrir et le rayon de la vie et de l'intelligence s'y rallumer?

Il était sauvé, il vivrait! Les pauvres femmes se jetèrent ensemble à genoux et éclatèrent en sanglots. Mme Guérin survint et comprit tout d'un coup d'œil. Sa sœur, en la voyant, se releva et, comprimant les mouvements de son cœur, se mit, aidée par elle, à exécuter avec un soin scrupuleux toutes les prescriptions indiquées par le docteur Castignac en prévision de cette heureuse éventualité. Il les

surprit au milieu de cette occupation. Il ne pleura pas de joie comme Mme Marcey; il se mit à rire, au contraire, à se frotter les mains, à parler tout seul en arpentant la chambre en tous sens. Qui fut arrivé inopinément l'eût cru fou, et les deux mères désolées; le fait est qu'ils étaient tous au comble du bonheur, mais les natures expansives s'expriment comme elles peuvent; il faut seulement qu'elles débordent, sans quoi elles étoufferaient.

Un coup discret, frappé à la porte, put seul rappeler M. Castignac au décorum professionnel. C'était Jeannette, la servante de M. Loreau. Si le bon docteur n'avait pas reparu, c'est qu'il était malade, obligé de garder le lit. La fraîcheur de la nuit, le jour de l'accident, avait sans doute aggravé son rhume. Il toussait, avait de la fièvre, de l'oppression, et priait M. Castignac de venir lui donner ses conseils. Le docteur, après avoir laissé ses instructions, y courut et rapporta des nouvelles le lendemain.

« Est-ce que vous croyez par hasard que c'est pour lui que mon doyen m'a appelé? dit-il. Détrompez-vous; il bouillonnait de ne pas savoir ce que devenaient vos enfants, il ne m'a parlé que d'eux. Vous savez qu'il n'est pas bavard. Eh! bien, il m'a tenu une demi-heure sur la sellette, m'a demandé un tas de choses! Quant à lui, il a une bronchite aiguë, de l'emphysème; avec des soins, il s'en tirera parfaitement, mais pour le moment il n'est pas à son aise et ne s'en inquiète guère. — Pauvres enfants, pauvres enfants, disait-il de temps en temps en m'écoutant, puis tout à coup il s'est repris. C'est: pauvres parents que je devrais dire, ils ont cruellement souffert, enfin les voilà consolés. Alors il est devenu tout sombre, s'est renfoncé dans son lit et m'a laissé partir. J'ai bien vu qu'il pensait à son fils. »

La convalescence des enfants suivit pendant quelque temps sa marche normale; bientôt M. Castignac put éloigner ses visites et ne plus venir que le matin. Régulièrement, en s'en retournant, il entrait chez M. Loreau qui l'avait voulu ainsi pour avoir des nouvelles fraîches. Georges, après sa résurrection, fut d'abord bien faible, bien accablé, et en même temps d'une remarquable douceur. C'était tout simple, il n'avait plus la force de se fâcher; mais, lorsque par de bons soins et des consommés substantiels on l'eut un peu remonté, il devint volontaire et difficile comme aux plus beaux jours. Son épaule droite, dont on s'était peu inquiété pendant sa longue léthargie, était presque aussi meurtrie que sa tête; il fallait la panser tous les matins, et alors c'étaient des discussions et des cris insupportables.

« Mais tenez-vous donc tranquille, petit démon, disait M. Castignac, autrement je vais vous estropier malgré moi; vous aurez l'épaule de travers et vous ferez un joli garçon. On vous appellera Tortibusis ou Torticolis; ce sont des noms flatteurs, qu'en pensez-vous? »

Georges faisait la grimace et se contenait une seconde, puis recommençait. Ce n'était pas amusant pour le docteur, il s'en faut; du moins, une fois son affaire faite, il avait la ressource de souhaiter le bonsoir à M. Georges, mais bonne maman Marcey, mais sa belle-fille, ne pouvaient ni ne voulaient s'en aller et passaient de rudes journées, heureuses encore lorsque les nuits étaient bonnes. Elles ne se plaignaient pas, ne pensaient qu'à Georges. Elles l'aimaient tant! Lui aussi les aimait à sa manière; seulement il les tourmentait, c'était une vieille habitude. Les mères ne sont-elles pas créées et mises au monde pour être au service de leurs enfants? Hélas! qu'il est triste que la bonté engendre si souvent l'ingratitude et l'exigence!

Si Georges se plaignait à l'excès de ses maux et n'épargnait pas les fatigues et les tracasseries à ses gardes-malades, il faut dire à sa décharge qu'il semblait très-peiné des souffrances d'Alice. Plusieurs fois par jour, il demandait de ses nouvelles et paraissait désolé quand elles étaient moins bonnes et ravi quand elles se trouvaient meilleures. Sa mère lui en savait gré.

« Il est très-bon, se disait-elle, toujours indulgente; une fois guéri, il se corrigera de ses petits défauts. » Sous le rapport de la santé, il semblait en bonne voie, ses blessures se fermaient rapidement, et il reprenait des forces à vue d'œil. Sa pauvre petite compagne, au contraire, dont l'état avait paru d'abord beaucoup moins grave, languissait et paraissait très-abattue. Elle supportait ses souffrances avec sa douceur et sa patience accoutumées; tout le monde en était touché.

« Elle est trop bonne et trop gentille, disait Mariette, j'ai peur qu'elle ne vive pas.

— Veux-tu te taire, petite sotte, ripostait Catherine. A ce compte-là, madame et sa sœur seraient donc des diablesses puisqu'elles sont encore de ce monde? On fait mieux de se taire, entends-tu, que de dire des bêtises.

— Oh! mais, Catherine, ne vous fâchez pas, il n'y a pas de quoi m'avaler; ce que j'en dis n'est que par grande amitié; après mon Toto, cette petite est ma préférée.

— La mienne aussi, reprenait Catherine, c'est-à-dire qu'autrefois c'était Lucien, parce que je suis entrée dans la maison deux mois avant sa naissance, mais vous n'imaginez pas comme mam'selle Cécile est intelligente pour les choses du ménage; il y avait double ouvrage ces temps derniers; elle savait son métier presque aussi bien que moi; elle s'entend à tout, sans avoir rien appris; je n'en reviens pas. Il y a le petit André qui est bien à mon goût aussi; après ça, votre Toto est à croquer. Ma foi, je ne sais pas lequel j'aime le mieux. Que le bon Dieu les conserve tous, voilà ce qu'on peut demander. »

A suivre. EMMA D'ERWIN.

A TRAVERS LA FRANCE

—

BOURG ET L'ÉGLISE DE BROU

Bourg, ville de 15,000 habitants environ, et chef-lieu du département de l'Ain depuis qu'il a cessé d'être la capitale de la Bresse, est situé sur la Reyssouze, affluent de la Saône, remarquable par ses sources abondantes. Le nom de Bourg, qui, dans la basse antiquité, signifiait un petit château, indique assez ce que durent être les commencements de cette localité. Au XIVe siècle, elle avait acquis assez d'importance pour qu'une enceinte urbaine entourât ses habitations; peu après, elle devenait le centre politique de la Bresse; au XVIe siècle, elle obtenait un évêché, qui ne dura pas.

L'église Notre-Dame, bâtie en partie à l'époque où la ville possédait son siége épiscopal, présente dans le chœur un luxe de cathédrale; par ses beautés architecturales et par les objets d'art qu'elle renferme: stalles, vitraux, etc., elle reste la principale curiosité de Bourg. On admire aussi, sur une des places publiques, une statue du médecin Bichat, chef-d'œuvre de David d'Angers. Bichat n'est point né à Bourg, mais il y a fait ses études médicales. Cette ville n'est pas néanmoins dépourvue d'illustrations; elle est notamment la patrie de l'astronome Lalande, qui, dès l'âge de vingt ans, était élu membre de l'Académie des sciences, qui voyagea dans toute l'Europe et composa un grand nombre de traités.



Église Notre-Dame, à Bourg

C'est dans un des faubourgs qu'il faut s'engager si l'on veut visiter la merveille de la Bresse: l'église de Brou. Ce splendide édifice est avant tout un monument commémoratif. Avant sa construction, Brou, dont le nom latin *Brovium* paraît indiquer une origine reculée, n'était encore qu'un lieu sans importance, où se trouvait un oratoire desservi par quelques religieux. En 1480, Philippe II, depuis duc de Savoie, s'étant grièvement blessé à la chasse, sa femme, Marguerite de Bourbon, fit vœu de bâtir, s'il guérissait, un magnifique monastère. Le vœu fut exécuté par Marguerite d'Autriche, belle-fille du prince, qui voulut en même temps ériger à sa famille une nécropole digne de sa prospérité toujours croissante (on sait que les ducs de Savoie, simples comtes d'abord, sont la tige des rois de Sardaigne, devenus, en 1861, rois de toute l'Italie). Un architecte français ménagea pour l'église projetée toutes les délicatesses de l'art gothique ou ogival arrivé à sa dernière floraison et déjà altéré par les réminiscences de l'architecture gréco-romaine, qui devait bientôt le supplanter tout à fait. Des sculpteurs et des peintres furent appelés de Flandre, où les arts se ressentaient encore de l'impulsion féconde que leur avaient imprimée les brillants ducs de Bourgogne. De l'œuvre des peintres, il n'est guère demeuré que quelques verrières; mais l'architecte et les sculpteurs vivent encore dans les pierres qu'ils ont façonnées et animées.

L'église a les dimensions d'une petite cathédrale, telle qu'on l'entendait au moyen âge dans le nord de la France: 70 mètres de longueur, 20 de hauteur. Elle comprend trois nefs, dont celle du centre est plus large et plus élevée, une nef transversale, appelée transsept, qui donne au plan de l'église la forme traditionnelle de la croix, et un chœur flanqué d'une haute tour que devait surmonter une pyramide à jour ou un dôme. Les parties extérieures de l'édifice occupent l'œil par la variété et la bonne exécution de leurs détails; mais trop de profusion y détruit l'élégance. Le portail, vrai chef-d'œuvre de délicatesse, est orné de bas-reliefs et de quelques statues, parmi lesquelles on remarque celle de saint Nicolas de Tolentin (le patron de l'église), adossée au trumeau qui partage en deux parties la baie de la porte. A l'intérieur, la sculpture, parfaitement distribuée, laisse aux piliers, aux arcades et aux voûtes, toute la majesté de leurs proportions, toute la grâce de leurs harmonieux contours. Là c'est moins sur l'édifice que sur son contenu que le ciseau s'est exercé, et ce ciseau de maître n'a vraiment pas perdu sa peine, car nous lui devons trois des plus belles productions de l'architecture ogivale appliquée aux monuments funéraires.

Le premier mausolée est celui de Philibert le

Beau, époux de la fondatrice et fils de Philippe II. De petits piliers, au nombre symbolique de douze, soutiennent la table de marbre où le duc est représenté vivant et armé de pied en cap. Un lion, emblème de la force, est couché aux pieds de Philibert; des Génies debout portent ses armoiries. Une autre table de marbre, à l'intérieur de la cellule formée par les piliers, représente le prince à l'état de cadavre, suivant un usage devenu assez fréquent au XVIe siècle. Contre les piliers eux-mêmes sont appuyées les statuettes des principales sibylles. Les sibylles, prophétesses de l'antiquité (celles de Cumes et de Tibur étaient les plus célèbres), passaient autrefois pour avoir émis des prédictions relatives à la venue du Christ; on les voyait souvent figurer à côté des vrais prophètes et des apôtres.

Des statuettes de pleureuses ornent le tombeau de Marguerite de Bourbon et semblent témoigner des regrets qu'elle laissa dans le cœur de sa belle-fille.



Mausolée de Marguerite d'Autriche, dans l'église de Brou. (P. 144, col. 1.)

Le mausolée de Marguerite d'Autriche est, comme les deux autres, surchargé d'ornements, et ne leur cède en rien pour l'originale beauté de son architecture. C'est celui que représente notre gravure. La duchesse, comme son époux Philibert, est représentée vivante sur la table supérieure, morte sur la table inférieure. Partout est gravée la devise qu'elle avait adoptée : FORTUNE INFORTUNE FORT UNE, jeu de mots qui signifiait : « La fortune (le destin) rend une femme bien infortunée. » La femme infortunée, c'était Marguerite. Les richesses, les grandeurs, la vertu même, n'empêchèrent pas, en effet, cette princesse d'être une des plus malheureuses de son temps. Née dans la pourpre, puisqu'elle était fille de l'empereur Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, elle fut fiancée au jeune et chevaleresque Charles VIII, roi de France, et vit ses fiançailles rompues par la préférence accordée à Anne de Bretagne et à sa riche dot. La dot de Marguerite eût été la Bourgogne, puisqu'elle était aussi la petite-fille de Charles le Téméraire; mais Louis XI s'était déjà saisi d'une bonne partie de cette magnifique province. Mariée à un infant (prince héritier) d'Espagne, Marguerite devint veuve au bout d'un an. Son union avec Philibert ne dura guère davantage; et ce fut pour occuper son second veuvage et laisser un témoignage durable de sa douleur qu'elle se voua tout entière à l'exécution du vœu de sa belle-mère, Marguerite de Bourbon.

Le luxe que cette princesse avait déployé pour l'édifice et les mausolées qu'il contient se retrouve dans les autres objets d'art qui s'y sont conservés : dans le jubé qui sépare le chœur de la nef (on appelle *jubé* une galerie haute, occupant la largeur du chœur et servant, dans les grandes solennités, à diverses cérémonies liturgiques), dans le retable, orné des scènes de la vie de la Vierge, qui surmonte l'autel d'une chapelle, dans les stalles, décorées avec une charmante variété. L'ameublement de cette église, qui avait souffert de la Révolution, a été restauré et somptueusement complété de nos jours.

L'église de Brou sert aujourd'hui de chapelle au grand séminaire du diocèse de Belley, établi dans les bâtiments de l'ancien monastère.

A. SAINT-PAUL.



Il recula en reconnaissant Jeannette. (P. 145, col 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XIX

Qui ne peut pas réussir à être gai.

La première chose que fit Jeannette après le départ du soldat, ce fut de courir à sa chambrette, de s'envelopper de sa mante et de chausser ses sabots ; puis elle revint trouver la veuve Tavernier, et lui déclara que Jean était vivant, et qu'elle partait pour aller le dire à ses parents. La bonne hôtesse se récria, remercia le bon Dieu, s'effraya du projet de Jeannette, se réjouit de la joie des vieux Penvraz, le tout dans la même minute. Jeannette partageait tous ses sentiments, excepté la peur ; elle était leste et bonne marcheuse, trois ou quatre lieues ne l'effrayaient point, et en partant tout de suite elle avait le temps d'arriver avant la nuit : elle ne voulait pas laisser un jour de plus les vieux Penvraz dans la peine. Jeannette avait été têtue pour le mal, elle pouvait l'être pour le bien ; elle réussit à convaincre dame Tavernier et partit en lui promettant de revenir le lendemain.

Il n'y a rien qui vous mette des ailes aux talons comme la joie de porter une bonne nouvelle. Jeannette fit tout d'un trait les trois lieues et demie qui la séparaient de Kerentré, et elle arriva au moment où le père Penvraz, sa journée finie, venait de rentrer et de fermer sa porte. En entendant frapper, il devint tout pâle, et sa femme murmura tout bas : « Si c'était Jean ! » Le vieillard alla ouvrir, sa chandelle à la main, et il recula en reconnaissant Jeannette. Elle, qui n'avait songé qu'à la joie qu'elle leur apportait, se ressouvint alors des raisons qu'ils avaient de lui en vouloir, et elle baissa la tête, toute honteuse et toute triste. Elle entra pourtant, et dit d'une voix tremblante : « Père Penvraz, je suis venue de Saint-Luc pour vous dire que Jean est vivant ; j'ai vu aujourd'hui quelqu'un qui l'a quitté il y a deux mois. »

Deux cris de joie lui répondirent ; l'instant d'après, elle était dans les bras des deux vieillards qui l'embrassaient et qui la remerciaient en riant et en pleurant. Puis ils voulurent savoir comment elle avait appris cette bienheureuse nouvelle ; et il fallut que Jeannette leur racontât l'aventure du soldat. Le récit lui fut pénible ; ces misères que souffrait Jean, n'était-ce pas son ouvrage, à elle ? Le père et la mère faisaient peut-être la même réflexion, mais ils ne le lui dirent pas. Elle dormit sous leur toit cette nuit-là, lasse de son voyage et de ses émotions, mais les deux vieillards ne dormirent pas ; ils étaient trop occupés, de leur joie d'abord, et puis de chercher les mots qui pourraient le mieux persuader à Monseigneur de demander au roi le congé du soldat Jean Penvraz, embarqué sur la *Belle-Poule*.

Les vieux Penvraz, qui ne sortaient guère de chez eux, n'étaient point au courant de ce qui se passait au château. Monseigneur venait de partir pour la cour avec toute sa famille ; cela fut même cause que Jeannette ne retourna à Saint-Luc que pour prendre congé de dame Lucette et la remercier de son hospitalité, et elle revint ensuite chez son père.

La joie de tous les amis de Jean ne fut pas de

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

longue durée. On savait comment Jean avait disparu et où il se trouvait deux mois avant le jour où l'on avait eu de ses nouvelles; mais depuis ce temps-là qu'était-il devenu? Il y avait eu tous les jours des batailles, et les malins du village, ceux qui allaient quelquefois à la ville et qui en rapportaient les nouvelles, parlaient avec tremblement de l'amiral Keppel, du comte d'Estaing, des Américains, des Espagnols, des Irlandais, des Hollandais. Quant à démêler là-dedans les amis des ennemis, ils ne s'y appliquaient pas, jugeant l'entreprise trop difficile : tout cela portait des armes et s'en servait, et bienheureux qui dans toutes ces bagarres n'attrapait pas un coup de sabre ou de mousquet! Et le pauvre Jean était au milieu de tous ces ferrailleurs, sur un bateau d'où il n'y avait pas moyen de se sauver! il y avait bien des chances pour qu'on ne le revît jamais.

Les vieux Penvraz, désolés de ne pas trouver Monseigneur au château, supplièrent M. Lorhan de lui écrire et de lui conter l'affaire. Mais M. Lorhan secoua la tête et répondit qu'un soldat n'obtenait jamais son congé en temps de guerre, à moins qu'il ne fût estropié et incapable de servir. Il promit pourtant d'écrire; peut-être que Monseigneur trouverait moyen d'avoir des nouvelles de Jean et d'en faire parvenir à sa famille. M. Lorhan tint sa promesse, et le baron prit la peine d'aller au ministère pour s'informer de Jean Penvraz. Mais le baron n'était pas un aussi grand potentat qu'on se l'imaginait à Kerléonik, et son intervention ne produisit rien du tout. D'ailleurs, avec toute la confusion des batailles, des marches de l'escadre qui était tantôt ici et tantôt là, des communications souvent coupées et des lettres arrêtées, perdues ou capturées en route, comment aurait-on pu se procurer des lettres d'un simple soldat, quand à peine on pouvait en avoir des officiers.

Le temps passa donc sans apporter de consolation aux deux pauvres vieillards; il semblait même qu'ils fussent plus malheureux, à présent qu'ils savaient leur fils exposé à tout moment à la mort, que quand ils ignoraient ce qu'il était devenu. Jeannette était bien malheureuse, elle aussi. Depuis son retour de Saint-Luc, on ne l'envoyait plus garder les moutons; son neveu, le fils aîné de Javotte, qui venait d'atteindre l'âge de raison, l'avait remplacée, et elle travaillait à la terre, à la basse-cour, à la laiterie et au ménage avec les femmes de la ferme. Elle avait donc toujours de la société, et ce fut ce qui la sauva, car si elle fût restée tout le long du jour, pendant des mois entiers, à se ronger le cœur dans la solitude, elle aurait fini par mourir de chagrin. Mais elle avait beau être occupée à travailler rudement du matin au soir et n'être jamais seule, elle portait sans cesse avec elle sa peine et son remords. Et comme ce n'était pas une âme bien forte, elle finit par se laisser aller à sa tristesse sans faire plus d'efforts pour se relever. Elle faisait l'ouvrage qu'on lui commandait, elle allait où on l'envoyait, mais elle ne prenait point de goût à la besogne, et, tout comme au temps où Chloris régnait sur son esprit, elle laissait souvent tomber ses mains sur ses genoux, et ses pensées s'en allaient au loin se perdre en creuses rêveries. Tout la blessait, tout la faisait souffrir, même les marques d'intérêt, dont elle ne se croyait pas digne : une tendre parole de Gothon ou de Pierre Gouarhé, qui s'était beaucoup adouci à son égard, lui donnait envie de pleurer; mais elle ne voulait pas qu'on s'en aperçût, et elle se sauvait dans la grange ou dans le grenier pour s'attendrir à son aise. Par contre, elle voyait dans les expressions les plus indifférentes des allusions et des reproches qui la mettaient au désespoir.

Elle n'osait plus, les jours de fête, fréquenter les jeunes filles de son âge qui se réunissaient par groupes sur la place du village; elle les avait longtemps évitées par dédain, et maintenant les rôles étaient changés, et c'étaient leurs regards et leurs propos méprisants qui la faisaient fuir.

Elle allait quelquefois à Kérentré, pour aider la mère Penvraz, dont les forces avaient bien baissé depuis le départ de son fils; mais la vue des deux vieillards lui était un reproche continuel. Et puis, que de souvenirs de Jean dans la maison et aux alentours! Que de jolis jouets il lui avait fabriqués avec son couteau, sur ce banc où maintenant le père Penvraz s'asseyait seul! Que de bateaux il avait lancés pour elle sur la mare! C'était sous ce noyer, tout jeune alors, qu'il avait appris à Jeannette à gauler des noix; et il riait parce que son petit bras ne pouvait pas lancer la gaule assez haut. Il avait une fois déchiré sa chemise, et un peu son bras, en voulant atteindre au haut de cet ormeau un nid que désirait Jeannette; c'était sur cette pierre qu'il avait un jour déposé sa petite cousine, qu'il avait portée sur son dos depuis la ferme des Châtaigniers; il était en nage, et elle lui avait essuyé le front avec son tablier, il riait et disait que sa petite femme n'était pas lourde. Jeannette repassait dans sa mémoire toutes



ces choses et bien d'autres encore; et la fin de tout cela, c'était toujours : « Je l'ai chassé, je l'ai désespéré, je l'ai peut-être tué! » C'était un triste sort que celui de Jeannette.

Et Jean? Jean était soldat, il menait la vie d'un

soldat, il entendait, lui aussi, parler des Anglais, des Américains et des autres, et il savait qu'il devait s'aligner sur le pont avec les camarades dès qu'on apercevait un navire anglais, et se tenir prêt à tirer dessus ; mais pourquoi tirait-on sur les Anglais ? Il n'en savait absolument rien. Il avait le mal de mer quand le temps était mauvais; il buvait de l'eau croupie et mangeait du biscuit de mer; il faisait l'exercice et apprenait à avoir le pied marin ; il brossait son uniforme qu'il avait grand'peine à tenir à peu près propre ; et il ne savait plus du tout où il était, à force de rouler sur mer. Quelquefois la frégate passait assez près d'une côte pour qu'il pût voir des amas de maisons ; et il entendait dire que c'était telle ou telle ville ! mais il n'était pas capable de s'en rappeler les noms, ni même souvent de les prononcer. Les jours de bataille, il se mettait où son caporal le postait, et il tirait son coup de mousquet quand on lui criait : « Feu ! » Il entendait les boulets et les balles siffler à ses oreilles ; il voyait ses camarades tomber autour de lui, et dans les combats à l'abordage il attrapait parfois quelques estafilades que le chirurgien pansait quand il en avait le temps : A la guerre comme à la guerre ! Au milieu de tout cela il ne cessait pas un instant de regretter son village, ses parents, et même son ingrate cousine. Il se désolait en pensant que son père et sa mère pleuraient sa mort, ou se figuraient qu'il les avait abandonnés, et il aurait bien voulu leur faire parvenir de ses nouvelles. Une fois son sergent, qui savait écrire, avait consenti à lui faire une lettre : à eux deux, ils avaient mis huit jours à la composer, à l'écrire, à la relire, à la recopier, et la lettre, pourvue d'une adresse bien lisible et bien détaillée, attendait dans le sac du sergent le jour où l'on rencontrerait un vaisseau ami allant en France, quand l'escadre fut attaquée par les Anglais. Dans le combat, le sergent fut tué et son sac tomba à la mer avec lui. Ni l'un ni l'autre ne furent repêchés, et Jean ne retrouva plus une aussi bonne occasion d'écrire.

Il tirait son coup de mousquet. (P. 147, col. 1.)

XX

La seconde poupée de Jeannette.

Il y avait grand contentement ce matin-là à la ferme des Châtaigniers : une petite fille venait d'y naître, une jolie petite fille, délicate, mais bien portante, qui criait de manière à prouver qu'elle avait bonne envie de vivre. Tous les gens de la maison étaient venus l'embrasser et féliciter sa mère, la bonne Gothon, qui recevait les compliments de l'air le plus content du monde. Thomas riait et regardait sa petite fille, qu'il n'osait pas toucher de peur de la casser. Gothon était bien installée avec son enfant à côté d'elle, car le fermier et la fermière l'estimaient

autant que leurs propres filles, et ils voulaient qu'elle fût bien soignée.

Quand on eut bien admiré la nouvelle-née, comme l'ouvrage pressait aux champs, chacun s'en fut à sa besogne, excepté la mère Gouarhé, qui restait à la maison, tant pour faire le ménage et pour préparer le dîner que pour soigner Gothon et sa petite fille.

Jeannette, ce jour-là, avait à sarcler une pièce de terre fort éloignée de la maison, et pour ne pas perdre de temps en allées et venues, elle emporta son dîner avec elle. Jamais elle ne s'était sentie si triste que ce jour-là. Elle se rappelait que la première fois qu'on l'avait employée à sarcler, c'était justement dans ce champ-là, et que c'était Jean qui lui avait appris à distinguer les mauvaises herbes des bonnes. Pauvre Jean! comme Jeannette avait d'affection pour lui depuis qu'il était perdu, et perdu par sa faute! « Quand même il reviendrait un jour, se disait-elle, il serait toujours perdu pour moi; il me mépriserait, il me détesterait, et il aurait bien raison! Personne ne m'aimera jamais! personne ne me permettra jamais de l'aimer! Oh! que je voudrais avoir quelque chose à aimer! Quand j'étais bergère, au moins j'avais Cyrus; à présent je ne l'ai plus, et il s'attachera à son berger. » La pauvre Jeannette passa toute la journée à se décourager elle-même en arrachant ses herbes.

Quand elle n'y vit plus clair, elle reprit le chemin de la ferme. Elle en était tout près, et elle allait enjamber la dernière barrière, lorsqu'elle vit accourir vers elle son petit cousin Mathieu, qui l'avait remplacée auprès des moutons et de Cyrus. Il se dépêchait pour la joindre et lui faisait signe de l'attendre. Elle s'assit sur la barrière et attendit.

Dès que l'enfant fut près d'elle, tout essoufflé, il commença à lui dire, en mots entrecoupés, car il était hors d'haleine, de fatigue et d'émotion: « Ne va pas à la maison, ma pauvre Jeannette! je viens de rentrer, on m'a renvoyé. Si tu savais quel malheur! Le pauvre Thomas conduisait une charretée de grosses pierres; l'essieu a cassé, la charrette a versé, les grosses pierres ont roulé sur Thomas qui marchait à côté de la charrette, et il y en a une qui lui a cassé la tête. Le père et le grand-père l'ont rapporté mort.

— O mon Dieu! s'écria Jeannette en joignant convulsivement les mains. Pauvre Gothon! le sait-elle? Laisse-moi passer, Mathieu, je veux la voir.

— N'y va pas, on ne te laissera pas entrer. On dit que ça lui a porté un coup, et qu'elle va mourir aussi; Monsieur le curé est avec elle..... »

Mais Jeannette ne l'écoutait plus; elle avait franchi la barrière et courait aussi vite que ses jambes tremblantes pouvaient la porter. On ne lui refusa point l'entrée de la maison; elle poussa la porte sans bruit et écouta. Gothon parlait d'une voix faible et mourante.

« Ma pauvre petite fille! disait-elle, orpheline au jour de sa naissance!

— N'ayez crainte pour elle, Gothon, répondit le fermier; vous étiez comme notre fille, et la petite sera élevée comme nos petits-enfants. Si le bon Dieu vous rappelle, partez en paix; l'enfant ne manquera ni de pain, ni d'amitié. »

Gothon ne remercia que par un sourire plein de tendresse et de reconnaissance. Jeannette, qui s'était un peu avancée, voyait son pâle visage et la figure émue du curé debout à son chevet. Les yeux de Gothon semblaient chercher quelqu'un.

« Jeannette! est-ce que Jeannette ne vient pas? » demanda-t-elle.

A cet appel, la jeune fille s'élança, vint tomber à genoux près de la mourante, et couvrit de larmes et de baisers sa pauvre main qui n'avait plus la force de répondre à ses étreintes. Gothon la reconnut, lui sourit, et, retirant sa main, lui désigna sa petite fille.

« Prends-la, » murmura-t-elle.

Jeannette obéit, et présenta l'enfant à Gothon, qui remuait ses lèvres pâlies, comme pour lui donner un suprême baiser.

Elle embrassa son enfant, elle embrassa Jeannette, et, lui montrant l'orpheline:

« Garde-la..... je te la donne..... à toi..... Monsieur le curé, vous lui direz..... »

Elle ne put continuer et retomba sans force sur son oreiller. Le curé la regarda un instant, puis il s'agenouilla près du lit.

« Partez, âme chrétienne, au nom du Dieu tout-puissant qui vous a créée, » dit-il à voix haute; et tous les assistants répétèrent après lui la prière des agonisants. Quand il la termina, Gothon était morte et Jeannette pressait sur son cœur la petite orpheline qu'elle arrosait de ses larmes.

Le surlendemain, deux bières furent conduites à Kerléonik; et quand on les eut descendues dans la fosse, le cortége rentra à l'église où le prêtre, qui venait de bénir la tombe des parents, allait bénir le berceau de l'orpheline. On entoura les fonts baptismaux, et Jeannette, qui portait la petite fille dans ses bras, s'approcha avec son père. Pierre Gouarhé voulait être le parrain de l'enfant, et le curé avait déclaré que Gothon elle-même avait choisi Jeannette comme marraine.

Quand il eut demandé à Pierre Gouarhé s'il consentait à être le parrain et le protecteur de l'enfant et à lui tenir lieu de père, il s'arrêta un instant avant de faire la même question à Jeannette. Il la regardait comme s'il eût voulu lire dans son cœur.

« Ma fille, lui dit-il enfin, j'ai promis à la pauvre morte de vous parler de sa part, et c'est ici, en présence de Dieu, que je veux le faire. La pauvre Gothon vous aimait, Jeannette, et parce qu'elle vous aimait, elle avait depuis longtemps un grand chagrin à cause de vous. Elle vous avait vue entrer dans une mauvaise voie, tourner le dos à tout ce que vous deviez aimer et respecter; elle avait compris que votre tête n'était pleine que de pensées de

vanité, que vous rêviez de sortir de votre honnête condition, et que vous n'étiez plus capable d'écouter des paroles de raison et de devoir. Elle a vu la mauvaise humeur remplacer votre gaîté d'autrefois, et votre activité se changer en langueur et en paresse ; et enfin, de maussade que vous étiez, elle vous a vue devenir triste et désolée, comme si, mécontente de vous-même et n'ayant plus de confiance en personne, vous en veniez à douter aussi de la bonté de Dieu. Gothon a pleuré sur vous, mon enfant ; mais elle n'a pas désespéré de vous, et elle a attendu patiemment le jour où sa chère Jeannette rentrerait en elle-même et se remettrait courageusement à son devoir. Ce jour-là, Dieu n'a pas permis qu'elle le vît ; il l'a rappelée à lui, et vous savez que sa dernière pensée a été pour vous. En vous confiant sa fille, Gothon n'a pas songé à l'enfant, qui n'était pas en danger de manquer de soins ni d'amitié ; elle a surtout songé à vous, et elle vous a donné cette innocente comme un ange gardien, pour vous préserver du mal. Elle a pensé que quand vous auriez accepté la tâche de faire une chrétienne de cette enfant, vous comprendriez que vous devez commencer par devenir chrétienne vous-même ; elle a pensé que pour pouvoir dire à votre fille adoptive : « Sois humble, sois douce, sois patiente et courageuse, cherche ton bonheur à la place où Dieu t'a mise, et ne fais jamais rien qui puisse affliger ceux qui t'aiment, » vous vous efforceriez de lui donner l'exemple de toutes les vertus. Gothon a compté sur vous, Jeannette ! ne trompez pas sa confiance. Redevenez ce que vous avez été, meilleure même, et plus digne d'estime et d'amitié, puisqu'il vous aura fallu combattre pour vaincre : il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Interrogez donc votre cœur, mon enfant ; voyez si vous êtes décidée à être une vraie mère pour cette petite fille, et à répondre de son âme à sa mère et à Dieu. Et si vous vous sentez une ferme volonté de vous dévouer à elle et de ne plus penser à vous-même, alors, ma fille, acceptez sans crainte l'héritage de Gothon. Ayez bon courage, et ne vous inquiétez ni des tentations ni des difficultés : Dieu vous aidera, car c'est pour les bergers, pour les pauvres et pour les petits que les anges chantaient autour de la crèche de Bethléem : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Jeannette pleurait ; mais ce n'étaient plus ces larmes égoïstes qu'elle avait si souvent versées sur son propre malheur, c'étaient les douces larmes de la réconciliation, et la paix descendait dans son cœur avec la bonne volonté. Elle pressa de ses lèvres le front de l'orpheline. Gothon, si elle lisait dans son âme, pouvait se réjouir : son enfant avait trouvé une mère.

Le curé ne demanda pas à Jeannette d'autre réponse que ces larmes et ce baiser. Il acheva le baptême, et la fille de Gothon reçut le nom de sa marraine et eut pour patron saint Jean. Seulement, comme on ne peut pas dans une famille avoir deux personnes qui s'appellent absolument de la même manière, il fut convenu qu'on la nommerait Jeanneton.



Jeannette présenta l'enfant à Gothon. (P. 148, col. 2.)

A partir de ce jour, on ne rencontra jamais Jeanneton sans Jeannette ni Jeannette sans Jeanneton. A vrai dire, la jeune fille eut d'abord quelque peine à prendre pleine et entière possession de sa filleule ; et ce fut même au retour du baptême qu'elle eut à livrer son premier combat.

Ce fut contre Javotte qu'elle le livra. Javotte était de ces personnes à esprit court qui ne se fient qu'à elles-mêmes et qui voudraient tenir toute la terre en tutelle. Elle pensait que M. le curé avait très-bien parlé ; mais, pensait-elle, un sermon, ça ne suffit pas pour changer les gens en un tour de main : et elle n'avait pas confiance dans la conversion de Jeannette. Et puis, quand même elle serait à présent pétrie de bons sentiments, cette Jeannette, est-ce que ça lui apprendrait à emmaillotter un enfant, à le lever, à le coucher, à le faire boire ? Il fallait une femme d'expérience pour ces soins-là ; et elle, Javotte, qui ne manquait pas d'expérience, ayant élevé quatre enfants à elle, sans parler de Jeannette qu'elle avait vue naître, était justement ce qu'il fallait pour élever Jeanneton. Donc elle alla prendre la bercelonnette que Jeannette avait posée sur son propre lit, et elle l'emporta dans sa chambre. Jeannette, après avoir débarrassé sa filleule de son bonnet et de sa robe de baptême, voulut la mettre dans son berceau pendant qu'elle lui

ferait chauffer du lait ; et ne trouvant point le berceau, elle le réclama vivement à toute la famille. Javotte l'attendait là : elle la traita de petite fille, bonne à rien, incapable d'élever un enfant ; bien sûr, elle ne saurait pas emmaillotter la petite, elle la laisserait découverte la nuit, elle ne se réveillerait pas quand elle crierait, elle la ferait avaler de travers en lui donnant a boire, etc., etc. Sa conclusion fut qu'elle entendait se charger de Jeanneton jusqu'à ce qu'elle marchât toute seule.

Jeannette, révoltée, allégua son titre de marraine, et refusa de céder son enfant. Elle passa la un mauvais quart d'heure, car Javotte, peu delicate sur le choix de ses arguments, lui rappela sans ménagement toutes ses fautes, grandes et petites : ce fut un acte d'accusation complet. La pauvre Jeannette finit par s'en prendre à ses yeux ; et pendant ce temps-là Jeanneton criait dans ses bras, trouvant sans doute que toutes ces discussions ne lui donnaient pas à boire. Heureusement que Pierre Gouarhé, attiré par le bruit, vint s'informer de ce qui se passait. Il haussa les épaules, prit Javotte par le bras et la mit à la porte.

« Donne à boire à ta filleule, dit-il ensuite à Jeannette, et sois tranquille, on ne te l'ôtera pas, puisque la pauvre Gothon te l'a donnée. J'aime mieux pour toi cette poupée-là que l'autre. »

A suivre. Mme COLOMB.



LES DERNIÈRES

EXPLORATIONS ARCTIQUES

L'expédition anglaise au pôle Nord, dont nous avions annoncé le départ en 1875[1], est de retour depuis quelques mois. Pas plus que les précédentes elle n'a atteint le but de tous les désirs : la conquête du pôle; mais les résultats obtenus sont encore immenses. Petit à petit le cercle mystérieux se restreint, les terres à peine entrevues se dessinent, et le point central, assiégé de tous côtés, ne peut tarder à capituler. Il suffira de jeter un coup d'œil sur la superbe carte des régions arctiques qui va inaugurer, ces jours-ci, la publication du grand atlas de M. Vivien de Saint-Martin, pour se rendre compte de l'importance des dernières découvertes. Déjà, dans une précédente causerie[1], nous avons analysé les plus récentes expéditions. Nous allons reprendre aujourd'hui la suite de ce journal de la *conquête du pôle*.

I

EXPÉDITION DU *Polaris*.

En 1870, le gouvernement des États-Unis ayant résolu d'envoyer une nouvelle expédition au pôle Nord, en confia le commandement au capitaine Hall.

Francis Hall avait déjà un nom célèbre dans les annales de l'exploration arctique. Né en 1821, d'abord forgeron, puis graveur, puis journaliste, il fit en 1860 son premier voyage dans les régions boréales. En 1864, il repartait pour une exploration nouvelle qui ne dura pas moins de cinq ans, et pendant laquelle il réussit à percer le mystère qui enveloppait encore la destinée du commandant Franklin.

Ayant équipé avec soin le navire mis à sa disposition par l'Etat, et auquel il donna le nom de *Polaris*, Hall se mit en route le 29 juin 1871. Il avait pour second un ancien capitaine baleinier, Sidney Buddington, qui devait se montrer bien au-dessus de sa tâche ; et pour lieutenant le capitaine Tyson, qui allait jouer le principal rôle dans ce drame. L'équipage était presque entièrement composé d'Allemands, ainsi que les deux tiers du corps scientifique attaché à l'expédition.

A peine le *Polaris* avait-il perdu de vue la côte américaine, qu'il eut à subir une épouvantable tempête. Au même instant, ce qui était plus grave, commençaient entre le capitaine Hall et le corps scientifique des discussions qui devaient les mettre bientôt en hostilité déclarée.

Le 10 août, le *Polaris* fut rejoint par le *Congress*, navire envoyé de New-York avec des provisions nouvelles, des vivres et du charbon. Comme déjà des signes d'insubordination s'étaient manifestés dans une partie de l'equipage, le capitaine voulut renvoyer à New-York, par le *Congress*, les hommes qu'il considérait comme les plus dangereux : malheureusement les matelots allemands avaient formé une ligue défensive, et menacèrent de se retirer en masse, si un seul d'entre eux était expulsé. Comme l'exécution de cette menace eût désorganisé l'expédition, le capitaine dut se resigner à garder ces éléments déplorables.

De tristes pressentiments inquiétèrent alors son âme jusque-là si confiante ; il avait emporté avec lui les notes de ses anciennes campagnes pour les rédiger pendant les longs loisirs des hivernages ; changeant d'idées, il confia ses manuscrits au gouverneur de Disco, et c'est à ce moment de doute qu'on doit leur conservation, ils auraient été à jamais perdus, s'il les avait gardés à bord du *Polaris*.

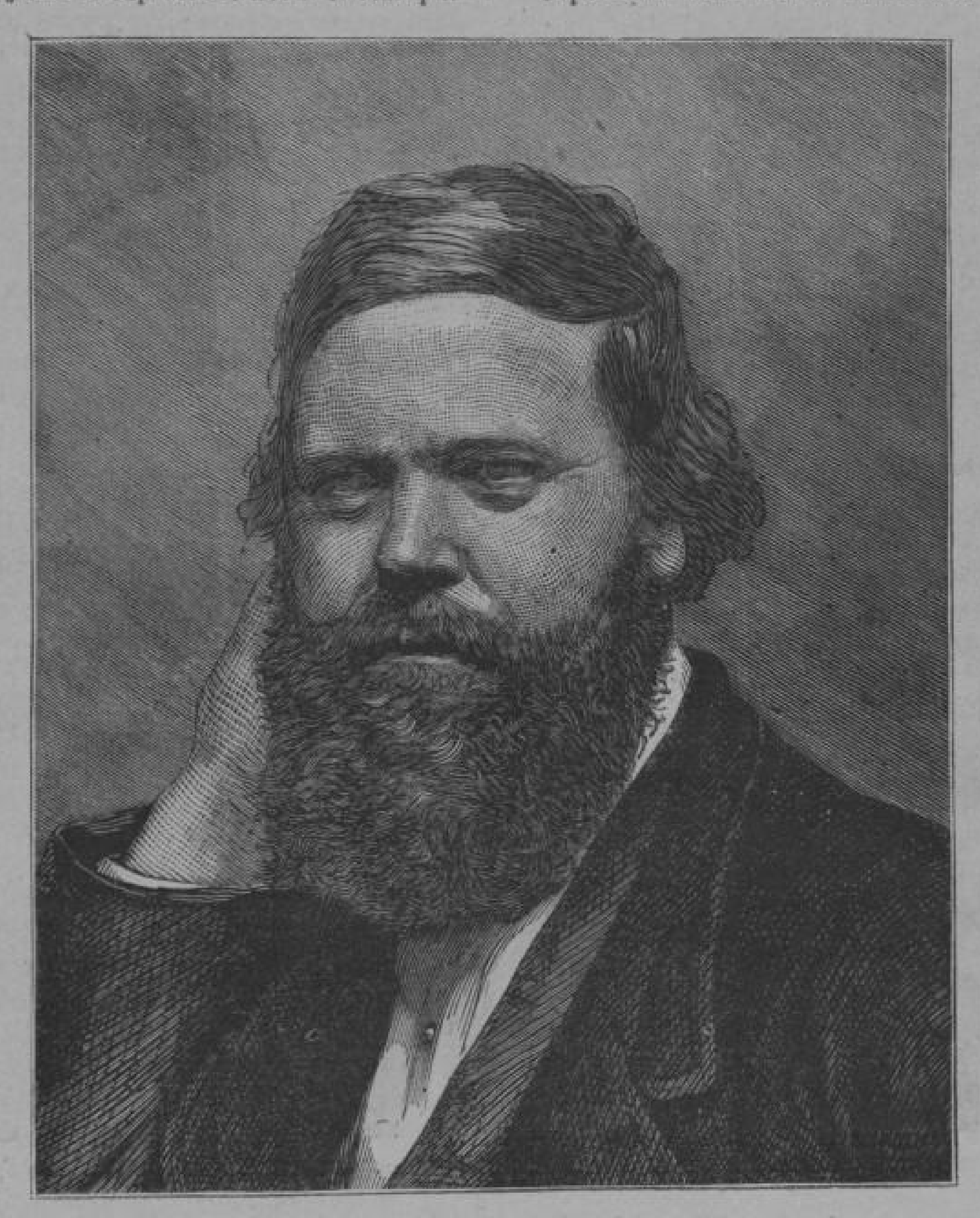
A la fin du mois d'août, le navire était en pleine région polaire et commençait à avancer avec les plus grandes difficultés; de tout côté on était entouré de

1. Voy. vol. VI, page 53.

1. Voy. vol. IV, pages 358, 383, 394 et 410.

banquises. On parvint ainsi, à force d'efforts, à 81° 35′; c'est alors que le capitaine Hall aperçut à l'horizon un bras de mer qu'il appela le *détroit de Robeson*, nom du secrétaire de la marine qui avait patronné énergiquement l'expédition.

Mais bientôt il fallut relever l'hélice pour éviter sa rupture. Cependant, malgré les obstacles et les dangers qu'on rencontrait sans cesse, le capitaine Hall mettait toujours le cap vers le nord. Il était parvenu au quatre-vingt-deuxième degré, lorsque les résistances obstinées de Buddington et d'une partie de l'équipage le contraignirent à revenir en arrière. Le 3 septembre 1871, il fut obligé de s'arrêter.



Le capitaine Hall. (P. 150, col. 2.)

Il résolut alors d'hiverner plus au sud, espérant prendre au printemps prochain un nouvel essor, et il choisit une baie située au sud, à 80° 38′, et qu'il appela *baie Thanksgod*. Pendant que les matelots disposaient le navire pour l'hivernage, en l'ensevelissant sous une montagne de neige afin de le protéger contre le froid, l'infatigable Hall partit dans un traîneau traîné par des chiens. Son exploration, qui se prolongea du 9 au 24 septembre, fut à peu près infructueuse. Des tourmentes incessantes de neige se déchainaient autour de son traîneau, qui ne pouvait avancer qu'avec la plus grande difficulté sur un sol formé de glaçons amoncelés en désordre; continuellement ses chiens étaient renversés et roulaient au fond de gouffres d'où ils ne se tiraient que par miracle.

Cependant Hall n'était nullement découragé; il avait la même foi ardente, la même ardeur indomptable qu'à son départ, quand tout à coup, le 24 octobre, après avoir pris une tasse de café, il s'affaisse; bientôt il est pris de délire et de fièvre, et le 8 novembre il meurt. Le 11, l'équipage l'ensevelissait après avoir creusé sa tombe dans le sol durci par un froid terrible.

Le capitaine Hall mort, l'expédition reprit la route du sud. On sait quelle fut sa dramatique conclusion. Au milieu d'une tempête, une partie de l'équipage se vit séparée du navire, et ne fut recueillie qu'après être restée 197 jours

exposée aux fureurs de l'Océan sur un îlot de glace[1].

II

EXPÉDITION DU *Tegetthoff*.

On se souvient de l'expédition allemande de la *Germania* et de la *Hansa*, dont nous avons résumé la relation en 1874[2].

Le capitaine Payer, qui en avait fait partie, proposa au gouvernement autrichien de reprendre la route du cercle arctique et, laissant à l'ouest le Groenland, de tenter l'abord du pôle par une voie nouvelle.

Le gouvernement autrichien secondant les vues du capitaine Payer lui accorda une subvention qui, grossie par une souscription publique, permit de fréter un navire à vapeur, *le Tegetthoff*, et de réunir un équipage.

Le 13 juin 1872, l'expédition du *Tegetthoff*, sous le commandement de M. Payer et de M. Weyprecht, officier de la marine autrichienne, quittait le port de Brême et se dirigeait vers Tromsoë pour s'adjoindre le capitaine Carlsen, vétéran des mers arctiques, auquel on doit la curieuse découverte des reliques de Barentz[1].

Sous la conduite du capitaine Carlsen le *Tegetthoff* atteignait au mois d'août la côte de la Nouvelle-Zemble, où il se rencontrait avec l'*Ibsjörn*, navire monté par une expédition suédoise ayant pour but l'exploration scientifique de cette région.

Le 20 août, les deux navires se séparèrent, et, tandis que l'*Ibsjörn* se dirigeait vers le sud, le *Tegetthoff* s'enfonçait dans les mers inconnues, au nord de la Nouvelle-Zemble.

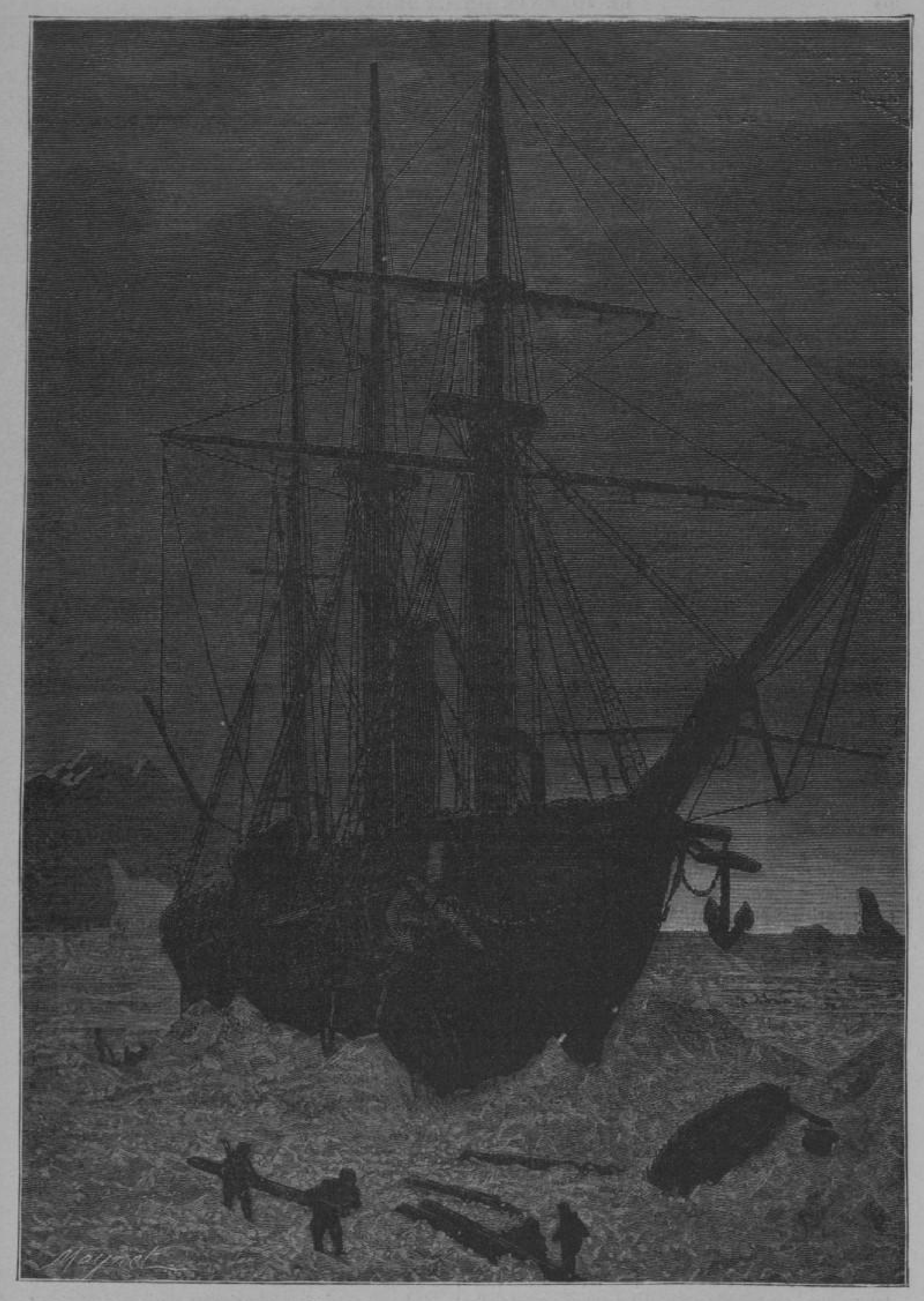


Le radeau de glace du *Polaris*. (P. 151, col. 2.)

Le chenal cependant allait sans cesse se rétrécissant, et la glace, surtout dans le voisinage de la côte, s'épaississait de plus en plus. La nuit venue, d'énormes agglomérations de blocs soudés les uns aux autres fermèrent complètement la route, et il fallut jeter l'ancre pour attendre quelque favorable éventualité. Mais, au lieu de se disjoindre et de s'émietter, la glace continua de se masser de toutes parts et d'investir le bâtiment. Bientôt toute trace d'eau vive eut disparu, la moindre flaque fut comblée, et le blocus devint absolu; ce *blocus*, le *Tegetthoff ne devait jamais le rompre*.

1. Voy. vol. II, pages 70 et 357.
2. Vol. IV, page 358.

1. Voy. vol. I, page 372.



Le *Tegetthoff* pris dans les glaces. (P. 152, col. 2.)

Les hommes, fort heureusement, n'ont point la notion claire de l'avenir ; au sein des plus irrémédiables catastrophes, ils conservent toujours l'espérance, et cette espérance vivace les soutient dans toutes leurs épreuves. Qui sait quel découragement eût pu s'emparer de ces pauvres marins et de leurs chefs, s'ils eussent su, dès cette nuit fatale, qu'ils étaient condamnés à suivre durant vingt-quatre mois l'unique caprice des éléments polaires, et qu'au lieu d'être une glorieuse phalange de pionniers, ils n'étaient plus qu'une épave sans résistance et sans volonté, incrustée dans un radeau de glace que le vent allait emporter à son gré ?

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

FÉVRIER

Le second des deux mois ajoutés par le roi Numa au calendrier des Romains fut consacré à Neptune.

Le nouveau mois ne porta pas le nom du dieu auquel il était consacré. Numa l'appela *februarius*, du mot latin *februare*, qui signifie purifier. A cette époque de l'année avaient lieu, en effet, des fêtes publiques expiatoires appelées lupercales et fébruales. Les fêtes lupercales avaient été fondées, dit-on, par Romulus et Rémus, en l'honneur de la louve (en latin, *lupa*) qui les avait nourris. Des pontifes appelés luperques sacrifiaient aux dieux, durant ces fêtes, des chèvres et des jeunes chiens, et avec des lanières de la peau des chèvres ils fustigeaient les passants.

Les fébruales, qui commençaient le premier février et duraient huit jours, avaient été instituées en l'honneur des morts. En signe de deuil, les magistrats ne portaient que la toge blanche des simples particuliers, au lieu de la toge blanche ornée d'une bande de pourpre qu'on appelait la toge prétexte.

Février se distingue de tous les autres mois par une assez curieuse particularité : c'est le mois pendant lequel (je prie mes jeunes lectrices de m'excuser) les jeunes filles parlent le moins, dit-on. Et les mauvaises langues ajoutent que c'est uniquement parce que février n'a que 28 jours. Vous savez, en effet, que les 365 jours qui composent notre année sont inégalement répartis entre les différents mois. Janvier, mars, mai, juillet, août, octobre, décembre ont 31 jours, soit ensemble 217 jours. Avril, juin, septembre, novembre ont chacun 30 jours, soit 120 jours. 217 et 120 font 337 : il ne reste plus que 28 jours pour février. Ce mois a cependant tous les quatre ans un jour de plus ; vous allez aisément comprendre pourquoi.

La terre tourne sur elle-même et effectue une rotation entière en un temps que nous appelons *jour*. Mais la terre, animée d'un second mouvement, décrit autour du soleil un cercle qu'elle parcourt en un temps que l'on appelle *année*. Or l'année, ainsi définie, ne comprend pas un nombre entier de jours ; sa durée est de 365 jours et un quart.

Au bout de 365 jours, la terre n'est donc pas revenue à sa position primitive ; un jour plus tard, elle l'aurait dépassée. L'année suivante, le retard est d'une demi-journée ; au bout de quatre ans, le retard est d'un jour entier. Comme nos usages civils ont été établis d'après la durée du jour, il aurait été difficile de commencer l'année à des heures différentes de la journée. On a donc décidé que tous les quatre ans on ajouterait un jour à l'année, de telle sorte qu'au commencement de chacune de ces périodes le retard de la terre n'existerait plus.

Ce jour complémentaire est actuellement placé à la fin de février, qui possède donc, tous les quatre ans, une durée de 29 jours. Cette année-là est dite bissextile. L'année 1876, qui vient de finir, était bissextile ; les années 1880, 1884, 1888..... le seront. Mais d'où vient ce mot bissextile?

Quand nous étions au collége, mes camarades et moi, tout en aimant comme il le convient les heures consacrées à l'étude, nous aspirions après le dimanche qui nous ramenait pour un jour dans notre famille. Et ce désir était si grand que chaque soir nous effacions d'un trait de plume, sur notre calendrier, la journée qui venait de s'écouler, en soupirant : « Encore quatre jours, encore trois jours, encore deux jours ! » Nous ne disions donc pas, par exemple : « C'est aujourd'hui le 15 du mois, » mais bien « c'est aujourd'hui le quatrième jour avant la sortie ! »

Eh bien, en divisant ainsi notre semaine, nous n'inventions rien ; nous supputions le temps, sans nous en douter, à la manière des anciens Romains. Chez les Romains, le mois était divisé en trois parties : par les *calendes*, qui tombaient le premier du mois, par les *nones* qui tombaient le cinquième jour, par les *ides* qui se plaçaient vers le 13. Les jours compris entre les calendes et les nones s'appelaient : jours avant les nones ; les jours compris entre les nones et les ides s'appelaient : jours avant les ides ; les jours compris entre les ides et les calendes du mois suivant, s'appelaient : jours avant les calendes. Ainsi, calendes, nones et ides jouaient chez les Romains le même rôle que le dimanche dans notre vie de collégien. Le 2 février, par exemple, s'appelait : quatrième jour avant les nones ; le 24 février s'appellait *sexto kalendas*, sixième jour avant les calendes de mars.

Le jour complémentaire, ajouté tous les quatre ans à l'année, se plaçait, chez les Romains, entre le 23 et le 24 février ; ce jour complémentaire était un second sexto kalendas ou un *bis sexto kalendas*. Vous apercevez l'origine du mot *bissextile*. Par extension, on donna le nom d'année bissextile à celle qui comptait un jour de plus en février.

En février, les jours augmentent d'une manière sensible[1]. Le soleil qui, le 1er février 1877, se lève à

1 Il s'est glissé, dans notre dernier article sur Janvier, une

7 h. 32 m. et se couche à 4 h. 56 m., se lève à 6 h. 46 m. et se couche à 5 h. 40 m. à la fin du mois. Le jour croît donc de 1 h. 30 m.; savoir : de 46 m. le matin et de 44 m. le soir. Durant ce mois, les plus belles planètes resteront invisibles; Mercure, Vénus, Mars, Jupiter se lèvent trop tard et se couchent trop tôt pour que nous puissions les apercevoir. Cependant Saturne et Uranus pourraient être observés, la première planète un peu avant son coucher, la seconde un peu après son lever, si malheureusement ces deux astres, à cause de leur faible éclat, n'exigeaient, pour être vus, l'emploi des lunettes.

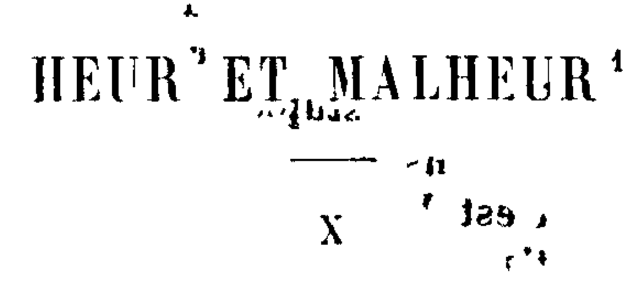
Le 27 février, aura lieu une éclipse totale de lune, en partie visible à Paris. Ce phénomène, assez rare, il n'y en aura que deux en 1877, est dû, vous le savez, à l'interposition de la Terre entre le Soleil et la Lune. Les rayons lumineux que le Soleil envoie sur la Lune sont interceptés par notre globe qui, projetant son ombre sur la Lune, la rend invisible pendant quelques heures. La Lune entrera dans l'ombre de la Terre à 5 h. 39 m.; elle sera complétement éclipsée à 6 h. 36 m.; la fin de l'éclipse totale aura lieu à 8 h. 12 m., et enfin la Lune sortira complétement de l'ombre à 9 h. 10 m. Nous vous recommandons de bien observer la tache d'ombre produite par la Terre; vous verrez que cette tache est terminée par un contour parfaitement circulaire, ce qui vous démontrera que la Terre a la forme d'une sphère.

Les journées sont encore très-froides en février. La température moyenne de ce mois, déduite de 64 années d'observations faites à Paris, de 1806 à 1870, n'est que de 4°,5. Les pluies sont généralement abondantes; vous vous souvenez que ce mois était consacré à Neptune. Dans le calendrier républicain, pluviôse (mois des pluies) commençait le 20 janvier et se terminait le 19 février; ventôse (mois des vents), qui lui succédait, se terminait le 20 mars. Au point de vue météorologique, février présente un phénomène très-singulier dont je vous ai parlé autrefois. Tous les ans, vers le 13 février, on observe pendant quelques jours un refroidissement de la température ; ce phénomène météorologique, avant d'avoir été constaté par les savants, avait été remarqué des agriculteurs, qui donnaient à cette période le nom de *saints de glace*[1] de février. Nous aurons l'occasion de vous expliquer la cause de ces brusques changements qu'on observe encore en mai, août et novembre. Nous ne voulons aujourd'hui qu'attirer votre attention sur ces phénomènes, dont on peut, en toute assurance, prédire le retour.

ALBERT LÉVY.

erreur que nos lecteurs auront sans doute rectifiée eux-mêmes. *Au lieu de* « Les jours égaux aux nuits à cette même époque deviennent de plus en plus grands (page 95, col. 1) », *il fallait dire.* « Les jours, qui ont diminué jusqu'à cette même époque, deviennent de plus en plus grands. »

1 Voyez les *Saints de glace*, t III, page 362



HEUR ET MALHEUR[1]

X

Un bon sentiment en fait naître d'autres — Les conseils d'Alice et les résolutions de Georges.

« Maman, dit Georges un matin, j'ai bien envie de quelque chose? »

Qu'est-ce que ce pouvait être? On l'interrogea; il se fit prier. Il n'osait pas; si on allait le lui refuser, il en serait désolé. Il accompagna ses discours de toutes sortes de câlineries. Ces longs préambules inquiétèrent Mme Marcey; elle pensait que, puisqu'il faisait tant de façons pour s'expliquer, c'est qu'il avait en tête quelque absurdité. Quand le petit rusé vit sa mère bien intriguée, il se décida à parler. Il voulait que l'on roulât son lit auprès de celui d'Alice, ce ne serait pas difficile, leurs chambres étaient voisines ; ils se tiendraient réciproquement compagnie, ne s'ennuieraient plus.

Mme Marcey alla en parler à sa sœur et revint dire à Georges que dans l'après-midi, après qu'Alice se serait bien reposée, on le transporterait pour deux heures auprès d'elle. Georges parut dans l'enchantement de cette promesse, s'engagea à tout ce qu'on voulut. Il ne serait ni capricieux, ni tapageur, s'efforcerait de distraire sa petite amie sans la fatiguer, n'aurait pas l'air effrayé de sa pâleur. Le moment venu, au lieu de se livrer, comme on s'y attendait, à une joie bruyante, il sembla recueilli et presque triste. D'abord, sans rien dire à sa cousine, il la regarda d'un air affectueux et pensif, puis demanda que l'on poussât sa couchette un peu plus près de la sienne, étendit jusqu'à elle son bras gauche, le seul qu'il pût mouvoir, et lui serra tendrement la main. Ils causèrent ensuite un instant bien posément et, après cela, Georges pria sa mère de lui donner une tasse de bouillon. Elle quitta la chambre pour la demander. Georges avait probablement compté là-dessus ; car il guetta du coin de l'œil sa sortie et quand la porte se fut refermée, il soupira comme soulagé et, laissant tout à coup son ton compassé :

« Écoute, fit-il, j'ai quelque chose à te dire, j'y pense depuis je ne sais combien de jours. »

Elle le regarda, étonnée de son air ému et sérieux : « Qu'est-ce donc, mon Georges? demanda-t-elle.

— Oh! je veux te dire, Alice, que je suis bien fâché de ce que tu souffres et que je te demande mille fois pardon. Sans mon entêtement et ma désobéissance, tu ne serais pas malade. Tu devrais bien m'en vouloir; eh bien, je parie que tu vas me pardonner, quoique je ne le mérite guère. Tu es si bonne, toi.

— Je crois bien que je vais te pardonner, et même, à te dire le vrai, c'est déjà fait.

— Eh bien, moi, je ne me pardonne pas, reprit

1 Suite Voy pages 76, 91, 107, 122 et 130

Georges en donnant de sa main gauche un grand coup de poing sur son oreiller. Je suis mauvais, capricieux, stupide. Aller ôter ce crochet, cela avait-il le sens commun? Le plateau m'est tombé dessus, c'est bien fait, je l'avais mérité; mais comment t'a-t-il attrapée, puisque tu étais sur l'autre pressoir? Je n'y ai encore rien compris. »

C'était bien simple : elle était accourue à son cri de détresse, s'était précipitée pour le secourir, mais il était trop tard et tous deux étaient tombés presque écrasés.

« Alors, dit Georges, c'est exprès que tu t'es fait presque tuer pour moi. Ce n'était pas la peine, va; un imbécile, un entêté! Tiens, je me battrais, je m'en veux, je me déteste. »

Il était si sincère et si comique à la fois, qu'Alice ne put s'empêcher de rire.

« Tu ris, tu as bien raison. Je continue à n'avoir pas le sens commun. Je te demande un peu le bien que cela te ferait quand même je me battrais. Il faut trouver autre chose: un remède pour te guérir tout de suite, par exemple. Malheureusement, je ne suis pas le bon Dieu, mes bonnes intentions ne servent à rien du tout. C'est désolant; j'ai pu te faire du mal et, à présent, je ne puis te faire du bien; s'il n'y a pas de quoi en pleurer! » Et, en effet, les larmes lui venaient aux yeux.


Il lui serra tendrement la main. (P. 155, col. 2.)

« Mais si, dit-elle en souriant, tu peux me faire du bien, beaucoup de bien.

— Est-ce vrai? ne te moques-tu pas de moi? reprit Georges. Dis-moi donc vite comment il faut m'y prendre.

— Eh bien, il faut être bon, patient. Ne pas crier quand M. Castignac touche à ta tête et à ton épaule. Je t'entends tous les matins, cela me fait du mal, je t'assure.

— Sois tranquille, tu ne m'entendras plus; et ensuite?

— Ensuite, il ne faudra plus tourmenter ta mère et ta grand'mère.

— Mais je ne les tourmente pas.

— Tu crois? Cependant, tu ne les laisses pas une minute tranquilles pendant le jour, et la nuit tu les réveilles à chaque instant.

— C'est que je ne dors pas.

— Est-ce que, par hasard, ça te fait dormir de les réveiller?

— Mon Dieu non, mais ça me désennuie.

— Alors, c'est que nous ne nous ressemblons pas : rien ne m'ennuie tant que de déranger et de fatiguer les autres. A ta place, sais-tu ce que je me dirais? Allons, elles font un bon somme; il n'y a que moi qui ne dorme pas, tant mieux. Ma pauvre maman se repose, elle en a bien besoin. Pendant que j'étais sans connaissance, que je ne sentais rien, que je ne pensais à rien, elle n'a pas eu un moment de sommeil, ni de tranquillité. C'est à son tour de prendre un peu de bon temps.

— Ce sont de bonnes idées que tu aurais là, dit Georges; je les comprends bien, mais elles ne me seraient pas venues toutes seules.

— Eh! oui, mon pauvre petit, tu serais resté ingrat sans t'en douter. J'ai beau t'aimer beaucoup, je vois bien que tu abuses de la bonté de ta mère. J'ai parlé de la nuit. Et le jour, donc! Tu la fatigues à l'excès. Pourquoi veux-tu ne te laisser soigner que par elle?

— Parce que les autres sont maladroits.

— Elle est donc adroite?

— Je crois bien.

— Alors, pourquoi te plains-tu sans cesse?

— Parce que j'ai cette habitude, répondit Georges, forcé dans ses derniers retranchements, je suis fait comme ça.

— Il faut te refaire, essaye, tu me feras tant de plaisir, et puis, tu le dois; il faut nous dédommager, nous consoler.

— C'est vrai, je vous ai fait du chagrin.

— Oui, tu nous as donné à tous une terrible inquiétude. Maman, qui m'aime tant, ne pensait presque pas à moi, je l'ai bien vu, tant elle était en peine de toi; ta mère et ta grand'mère ont laissé pour te soigner le grand-père tout seul depuis quatorze jours, le pauvre M. Loreau s'est rendu malade en venant nous voir. Tout cela est arrivé par ta faute, mon petit Georges, il faut le réparer.

— Oh! oui, dit Georges avec ferveur, je le ferai. »

Mme Marcey revenait au même instant avec sa tasse fumante. Elle trouvait le bouillon un peu salé et s'attendait aux plaintes de Georges, mais il but sans

observation, remercia sa mère et rendit la tasse.

« Comment le trouves-tu? demanda-t-elle étonnée.

— Je le trouve bon.

— Pas trop salé?

— Un peu, mais bon tout de même. »

Mme Marcey fut enchantée. Jusque-là elle n'avait pas été gâtée par son petit garçon, cette pauvre maman.

La nuit, ce fut encore mieux : il ne l'appela que trois fois. Quand sa tête ou son épaule lui faisaient mal, il se souvenait de sa promesse et souffrait en silence; d'ailleurs, il souffrit moins et dormit mieux. Son impatience habituelle l'entretenait dans un état d'irritation nerveuse qui se calma après un moment d'effort et de bonne volonté.

Dans la journée, il voulut que sa mère et sa grand'mère allassent prendre leur repas à la table de famille au lieu de dîner à la hâte et incommodément dans sa chambre de malade.

Le lendemain matin, il accueillit le docteur avec une mine souriante et, lorsqu'il l'eut vu faire les préparatifs ordinaires du pansement, il lui dit avec la familiarité câline des enfants qui ont l'habitude d'être choyés :

« Mon bon Gnac, voudriez-vous avoir la complaisance d'ouvrir ma porte et celle qui est en face?

— Pourquoi, s'il vous plaît, monsieur Georges! répondit le docteur étonné de cet apparent caprice ; vous allez assourdir toute la maison.

— Qu'en savez-vous? essayez toujours, je vous aimerai tant! »

Il fit si bien que M. Castignac céda à cette fantaisie, puis se mit à sa besogne. Georges serra les poings et mordit ses draps, mais ne poussa pas un cri.

«Bravissimo!» dit le docteur.

Alice entendit sa voix sans comprendre ses paroles.

« Courage, mon petit Georges! cria-t-elle.

— Courage? répondit Georges en riant aux éclats, c'est fini. »

Le reste répondit à ce brillant début. Georges, à partir de ce moment, se montra content de tout. Il ne trouva plus sa boisson trop chaude ou trop froide, son oreiller trop haut ou trop bas, son lit trop mou ou trop dur, ses persiennes trop ouvertes ou trop fermées. La famille ne revenait pas de ce changement auquel elle ne comprenait rien; Alice, qui aurait pu l'expliquer, s'en gardait bien. Elle n'avait pas l'orgueil de ses bonnes actions, cette fillette, comme on voit ; il est vrai que, si elle avait eu de l'orgueil, ses actions n'eussent plus été bonnes, puisque l'orgueil n'est qu'une des formes de l'amour de soi-même, qui ne vaut pas grand'chose, ou plutôt qui ne vaut rien du tout.



M. le curé prit donc sa prise. (P. 158, col. 2.)

XI

Lubie inattendue.

On jouissait depuis cinq ou six jours de ce calme inespéré, lorque des nuages imprévus se montrèrent à l'horizon. Georges ne voulut plus entendre parler de Catherine, la cuisinière, qui, en dernier lieu, lui avait assez souvent servi de garde-malade. D'où venait cette lubie? Catherine était un peu rustique, Catherine avait le nez trop gros, les yeux louches et la bouche trop grande; Catherine faisait fréquemment, en parlant, de ces liaisons appelées dangereuses; mais, la semaine d'avant, elle n'avait pas des façons plus raffinées, un nez plus délicat, des yeux plus droits, une bouche plus petite et un langage plus épuré. Cependant alors Georges la supportait, et maintenant elle semblait devenue sa bête d'aversion.

Il ne s'expliquait pas toutefois, se contentant de maintenir son ennemie intime à une respectueuse distance de son impressionnable personne. C'était très-gênant, très-ennuyeux, très-injuste; mais il fallut en passer par là, car Georges fit la sourde oreille aux insinuations d'abord, puis aux questions. On en prit son parti, se résignant à ajourner jusqu'à sa guérison la solution de ce problème.

Le curé du village venait de temps en temps voir les petits malades. C'était un excellent homme et un bon prêtre qui, tout en amusant et en distrayant les enfants, s'efforçait de leur inoculer une morale bien présentée et administrée à petites doses. Georges le recevait bien et semblait content de ses visites. Un jour qu'il se trouva seul avec lui, il lui dit à brûle-pourpoint :

« Monsieur le curé, est-ce que Dieu punit toujours les mauvaises actions et récompense toujours les bonnes?

— Sans aucun doute, mon enfant, répondit le curé, qui ne savait où il voulait en venir; cela ne peut être autrement, puisqu'il est la justice même.

— Alors, pourriez-vous m'expliquer pourquoi ma cousine Alice, qui faisait une bonne action en venant à mon secours, a été blessée sous le pressoir? »

Le curé, qui venait de tirer sa tabatière de sa poche et qui tenait une prise entre le pouce et l'index, s'arrêta court :

« Oh! oh! se dit-il, un petit raisonneur de huit ans! faisons bien attention à ce que nous allons dire. »

Il se souvenait de la parole de son Maître : « Mieux vaudrait pour vous être jeté dans la rivière avec une meule pesante que de scandaliser un de ces petits. » Il réfléchit donc un instant, puis dit au petit garçon :

« Oui, Dieu ne peut laisser une bonne action sans récompense, ni une mauvaise sans punition; mais c'est souvent dans l'autre monde et non dans celui-ci qu'il punit et qu'il récompense.

— Pourquoi cela? dit Georges pensif.

— Je vais répondre à votre question par une autre, mon cher petit : Vos parents vous expliquent-ils toujours les motifs de leurs actes?

— Oh! pour ça non, certainement, répliqua Georges.

— Et quand cela arrive et que vous les interrogez, que vous disent-ils?

— Ils nous disent que nous ne les comprendrions pas.

— Et ils ont parfaitement raison, reprit le curé, parce que la raison et le jugement des enfants sont moins grands que ceux des parents; mais, entre l'intelligence de l'homme et celle de Dieu, il y a une différence infiniment plus considérable encore. Voilà pourquoi Dieu ne nous explique pas ses motifs. Beaucoup ne veulent pas accepter cela et, au lieu de se soumettre en enfants tendres et dociles, s'irritent et se révoltent comme firent les paroissiens du curé de Saint-Gingolph.

— Les paroissiens du curé de Saint-Gingolph? dit Georges en ouvrant de grands yeux.

— Oui, c'est une petite histoire, assez bonne à retenir, que j'ai entendue autrefois et que je vous conterai si vous voulez. »

Certes, oui, Georges voulait; il n'aimait rien tant que les histoires. M. le curé prit donc sa prise de tabac, referma sa tabatière et commença son récit.

Il parla avec bonhomie et finesse, mais longuement, prenant plaisir à lire sur le visage de Georges toutes ses impressions.

Nous voudrions que quelque sténographe eût pu nous conserver son récit dans son éloquente simplicité; tout ce que nous pouvons en rapporter ici, c'est que le pasteur de Saint-Gingolph, plein de zèle et de vertu, voyait avec chagrin une partie de ses paroissiens oublier, le dimanche, le chemin de l'église. Il fut, une fois, obligé de s'absenter bien à regret, et de laisser la conduite de son troupeau à un jeune vicaire qu'il venait à peine d'installer. Le premier dimanche qui suivit son retour, il fut bien surpris de l'affluence extraordinaire qui se pressait dans la nef, mais plus encore de la mine presque indignée que firent ses nouveaux auditeurs lorsque, montant en chaire, il avoua que les pécheurs nagent souvent dans la joie et l'abondance, tandis que les justes fléchissent sous le poids de leur affliction. Il ne retrouva partout des figures attendries que lorsqu'il termina son sermon en déclarant que, si la faiblesse de notre intelligence ne nous permet pas de comprendre les profonds décrets de la Providence, notre foi en la justice divine doit nous persuader qu'en définitive chacun recevra selon ses œuvres.

Qu'était-il donc arrivé? Le jeune vicaire, trop ardent, avait menacé de la grêle les vignerons de Saint-Gingolph s'ils ne s'amendaient pas; il avait promis la rosée du ciel à ceux qui se montreraient dociles. Des cœurs intéressés et ignorants l'avaient cru et, faisant comme un marché avec Dieu, étaient venus grossir les rangs des paroissiens

fidèles. Mais hélas ! dès le lendemain, un orage épouvantable renversa toutes les espérances, hacha la récolte et fit évanouir des conversions sans racines. Le jeune vicaire fut désolé et s'accusa auprès de son curé, qui le consola avec bonté, en lui disant : « Nous n'avons pas gagné ce que vous espériez, mais nous n'avons rien perdu non plus. Avec du temps et de la prudence, nous effacerons la mauvaise impression que vos promesses non exaucées ont pu faire ressentir à quelques âmes dures et sordides. Contentons-nous à l'avenir de prêcher la loi de Dieu, sans avoir la témérité de vouloir expliquer ses impénétrables décrets. Lui seul sait quand il *punit* et quand il *recompense*. »

Georges avait paru fort attentif à ce récit dont nous résumons seulement la substance, et sa figure intelligente et mobile en avait reflété en quelque sorte les diverses péripéties. Quand M. le curé eut cessé de parler ; il resta un instant silencieux et pensif, puis tout à coup, comme si la mémoire lui fût revenue soudainement :

« Quelle bonne histoire! s'écria-t-il, je vais la raconter à Catherine ; on la dirait faite pour elle, elle sera bien attrapée ! »

Catherine? Qu'avait-elle à voir là-dedans? Elle travaillait comme un nègre toute la semaine, ne buvait que de l'eau et allait à l'église tous les dimanches. M. le curé de Flavigny était pour le moment aussi dérouté que celui de Saint-Gingolph, et Georges avait assez bien caché son jeu, puisque ses questions captieuses visaient Catherine depuis le commencement.

Quel était donc le crime de cette malheureuse Catherine? Le voici. Elle s'était permis de dire à M. Georges, un jour qu'il se plaignait devant elle avec humeur et impatience : « Ne geignez donc pas si fort ; vous vous en prenez à tout le monde de votre mal de tête, et nous n'en pouvons mais, après tout. Vous désobéissez toujours, il ne faut pas vous plaindre si Dieu vous a puni une bonne fois. »

Inde iræ. Georges n'avait pas l'habitude d'être traité si rondement, et il avait voué à la bonne Catherine une rancune soigneusement couvée. Il croyait maintenant l'avoir fait sanctionner par M. le curé, et cela lui faisait un sensible plaisir.

M. le curé s'en aperçut. Le petit sournois, se dit-il, il est déjà comme mes grands paroissiens qui, la moitié du temps, appliquent mes prônes au voisin. Il chercha donc à justifier Catherine. Sa faute, après tout, était vénielle, et puis l'Évangile ne dit-il pas : « Pardonnez et on vous pardonnera. »

M. le curé vit bien que ses sages discours frappaient les oreilles de son petit auditeur sans arriver jusqu'à son cœur ; aussi dit-il bientôt adieu à Georges : L'un sème et l'autre moissonne, pensait-il en retournant au presbytère, et le grain jeté en novembre dans le sillon ne germe pourtant qu'au printemps ; les âmes aussi sont lentes à produire leur fruit, il faut avoir patience. »

XII

La meringue de Catherine.

Le soir de ce même jour, quand l'heure du repas fut arrivée, Georges demanda à sa grand'mère qui allait le quitter pour un moment si Catherine ne pourrait pas venir près de lui pendant que Mariette servirait le dîner. La grand'mère, enchantée de voir finir un injuste ostracisme, répondit que rien n'était plus facile, alla chercher elle-même Catherine et l'installa auprès du lit de son petit-fils qui lui fit bon visage et, quand ils furent seuls, la pria immédiatement de lui conter une histoire. Catherine s'excusa : elle n'en savait aucune et n'avait de mémoire que pour les recettes de ménage.

« Eh bien ! alors, Catherine, reprit Georges, intérieurement très-satisfait d'en être venu à ses fins, c'est moi qui vais vous en dire une. M. le curé me l'a contée ce matin, je l'ai bien retenue : elle est amusante, je vous en réponds, et puis instructive surtout, vous verrez.

— Une histoire de M. le curé, ça doit être bien sérieux et pas très-gai, pourtant. Comment appelez-vous celle-là?

— Le curé de Saint-Gingolph.

— Un drôle de nom. Est-ce que c'est long, cette histoire?

— Assez long.

— Alors, monsieur Georges, avant de commencer, laissez-moi aller faire un tour à la cuisine. J'ai quelque chose sur le feu qui me tracasse ; j'ai bien dit à Mariette de le soigner, mais ce n'est pas son métier. Restez bien tranquille, je reviens tout de suite. »

Catherine descendit, et Georges l'entendit dévaler le long de l'escalier avec ses gros souliers. En son absence, il savourait sa vengeance et se remémorait sa leçon : il ne faut pas que j'oublie ceci, ni cela, la morale surtout. Si elle ne la comprend pas tout de suite, je lui mettrai les points sur les *i*. Dire que le bon Dieu m'a puni, quelle méchanceté !

Catherine remontait déjà, mais comme la porte de la chambre s'ouvrait derrière le lit, Georges qui ne pouvait guère se remuer ne la vit pas d'abord quand elle entra.

« J'ai joliment bien fait de descendre, dit Catherine ; il était temps, une minute de plus, on la laissait brûler. C'est comme un instinct ; quand mes plats vont se perdre, je sens ça d'une lieue. Enfin, pour réussie, elle est réussie, qu'en dites-vous ? »

Et Catherine, se démasquant, posa sur la petite table de Georges une meringue croustillante, monumentale, ornée à son sommet de trois petits pigeons de pâte coloriée qui se balançaient avec grâce sur leurs fils d'archal en spirale.

Georges ébloui ne pensa plus à ses griefs :

« Oh oui! dit-il avec conviction, elle est joli-

ment réussie, mais est-ce qu'on m'en laissera manger?

— Si on vous en laissera manger! soyez donc tranquille, j'ai pris mes précautions. Je ne fais pas mes meringues pour le roi de Prusse. Avant de commencer celle-là, j'ai consulté M. Castignac. Est-ce que j'aurais le cœur de fabriquer des friandises si vous n'en pouviez pas profiter?

— Eh bien! Catherine, s'écria Georges avec effusion, vous êtes une bonne fille et une fameuse cuisinière, c'est moi qui vous le dis. »

Catherine était si joyeuse de le voir content, que sa grande bouche s'ouvrit jusqu'aux oreilles pour laisser passer un éclat de rire cordial. « Il y a plaisir à faire quelque chose pour vous, dit-elle. Je vais chercher votre potage, et puis votre aile de poulet, et la meringue fera le dessert. »

Georges dîna bien; il reprenait de l'appétit, et puis l'attention de Catherine ajoutait à ce dîner-là un excellent assaisonnement. Quand Georges eut fini, qu'il fut recouché, rebordé dans son lit, il dit après un silence :

« Catherine?

— Monsieur Georges?

— Puisque le bon Dieu me punit, comme vous me l'avez dit l'autre jour, vous ne devriez pas tant me gâter.

— Eh! mon pauvre petit, vous êtes bien déjà assez malheureux d'avoir la tête fendue et l'épaule en marmelade.

— Vous trouviez pourtant mardi dernier que je l'avais bien mérité.

— Je vous ai dit ça? Alors, c'est que vous me faisiez joliment enrager. C'est égal, j'ai eu tort, je suis trop prompte; est-ce que je dois me mêler de vous faire des sermons?

— Et pourquoi ne m'en feriez-vous pas tout comme les autres, Catherine? Tout le monde peut bien m'en faire, allez; j'en ai bon besoin; si au moins j'en profitais!

— Pauvre petit, répondit Catherine attendrie, ça viendra, vous êtes si jeune! Tout le monde a ses défauts; mais quand on les avoue, on s'en corrige bientôt.

— J'ai été bien désagréable avec vous l'autre jour, Catherine, bien malhonnête, bien exigeant.

— Est-ce vrai? Je l'ai oublié, je n'en sais plus rien. D'ailleurs, j'ai des gros souliers qui craquent, de grosses mains maladroites, ça doit impatienter les malades. Dame! quand le mal vous tient, on n'est pas d'une humeur endurante. Demandez à Mariette; quand j'ai eu ma fièvre l'année dernière, elle me disait souvent : « Catherine, vous avez mis votre bonnet de travers aujourd'hui. »

— C'était pour plaisanter, j'en suis sûr. Et puis, moi, c'est encore pis; je mets souvent mon bonnet de travers, même quand je me porte bien. Depuis que je suis au lit, j'ai eu le temps de réfléchir et j'ai bien vu que jusqu'à présent j'ai été quinteux, désobéissant, emporté, volontaire, enfin insupportable. »

Catherine, qui était touchée de son repentir et souffrait de ses humbles aveux, essaya de détourner la conversation.


Vous avez mis votre bonnet de travers. (P. 160, col. 2.)

« Ah! monsieur Georges, à propos, dit-elle, vous alliez me conter une histoire quand la meringue est arrivée; j'ai bien envie de l'entendre à présent; ça s'appelle, à ce que vous disiez : Le curé de Saint-Gin... Ginguet... Gingon... je ne peux pas retenir ce nom-là.

— De Saint-Gingolph.

— C'est ça même : de Saint-Gingolph; dites-la-moi vite.

— Ce n'est vraiment pas la peine, Catherine, répondit Georges doucement, je ne vous en parlais que pour passer le temps. A présent, il est tard, je vais me reposer et vous aller dîner. »

Dîner! rien ne pressait, elle n'avait pas faim. Règle générale, en effet, Catherine n'avait jamais faim, tant qu'on avait besoin d'elle ou qu'il lui restait quelque chose à faire.

« Eh bien, vous dînerez sans avoir faim, reprit Georges, et même vous mangerez de ma meringue... de votre meringue, c'est-à-dire; et vous en ferez goûter à Mariette, et vous en donnerez à tout le monde, sans oublier Alice, bien entendu.

— Oh! Mlle Alice, elle ne s'en soucie guère, elle est si peu gourmande!

— Et moi, il paraît que je le suis, Catherine, puisque vous me faites des meringues? demanda Georges en riant avec malice.

— Un tantinet, répondit-elle en riant plus fort, mais il n'y a pas grand mal. S'il n'y avait pas de gourmands, qui est-ce qui rendrait justice aux cuisinières? »

A suivre. EMMA D'ERWIN.



Jeannette tenait Jeanneton debout sur ses genoux. (P. 162, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XXI

Qui traite de la supériorité des poupées vivantes sur les poupées en carton.

Le mot du père de famille ne tomba pas par terre; il fit fortune dans la maison et bientôt on n'appela plus Jeanneton que « la poupée de Jeannette ». Seulement, ce titre, les gens le lui donnaient avec des intentions très-variées. Javotte la nommait ainsi par malice, pour rappeler le souvenir de Chloris avec tout son cortége désagréable; la mère Gouarhé, parce qu'elle ne réfléchissait guère à ce qu'elle disait; son mari, parce que Jeanneton était toute mince et petite comme une vraie poupée; et les autres, par esprit d'imitation. Mais cette fois Jeannette n'eut pas besoin de se cacher pour jouer à la poupée. Sa mère, sur l'ordre de Pierre Gouarhé, lui facilita sa tâche autant que possible; on ne l'envoya plus travailler aux champs, on l'employa dans la maison, pour qu'elle pût en faisant son ouvrage surveiller sa petite orpheline. Mais toutes les ménagères qui ont élevé elles-mêmes leur premier enfant (pour les suivants on en prend plus à son aise) savent quelle difficulté c'est de s'occuper à la fois du poupon et du ménage. Jeannette ne voulait pas laisser crier Jeanneton : dès qu'elle l'entendait remuer dans son berceau, elle quittait son travail pour aller la prendre, la dorloter, la caresser, lui tenir une foule de discours, comme elle avait fait autrefois pour Chloris; seulement ce n'étaient pas les mêmes choses qu'elle lui disait. Jeanneton ne lui répondait pas beaucoup plus que Chloris, et elle lui donnait infiniment plus de peine; cependant Jeannette l'aimait comme elle n'avait jamais aimé l'autre poupée, comme elle n'avait jamais rien aimé encore. Et pourtant, si elle eût additionné tous les désagréments que lui rapportait sa filleule, Jeannette serait arrivée à un total formidable. A dix-huit ans on dort si bien! c'est fort ennuyeux d'être réveillée à toutes les heures de la nuit par un petit être qui crie, qui crie jusqu'à ce qu'on ait fait sa volonté. Les biberons n'étaient pas inventés, et Jeannette devait, à chaque fois que Jeanneton lui donnait à entendre qu'elle avait soif, quitter son lit pour aller à la cheminée chercher le petit pot de lait qu'elle avait enfoui dans les cendres chaudes; et le matin la trouvait souvent tout engourdie par la fatigue et le besoin de sommeil. N'importe, il fallait se lever : Jeanneton avait bien dormi, elle trouvait qu'il était temps de sortir de son berceau; et Jeannette, se fourrant les poings dans les yeux pour se réveiller, mettait vite sa jupe et s'occupait de la toilette et du déjeuner de sa filleule. Le jour ne lui donnait pas plus de repos que la nuit : Jeanneton se trouvait mieux sur les bras de sa marraine que dans son lit, et elle le disait à sa manière. Jeannette quittait son ouvrage pour elle, et l'ouvrage ne se faisant pas tout seul, sa complaisance pour Jeanneton lui valait mainte rebuffade de Javotte, qui l'appelait fainéante et lui reprochait d'inventer toujours de nouvelles raisons pour laisser sa tâche à la moitié. Et puis, Jeannette était encore fort novice dans son métier de mère de famille; elle ne savait comment s'y prendre pour emmaillot-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

ter son enfant, pour l'habiller, pour la soigner; elle avait peur de lui casser les bras en les faisant entrer dans ses manches, de la piquer avec les épingles de ses langes, de la brûler avec sa bouillie. La peur de lui faire du mal la rendait maladroite, et les cris de Jeanneton lui reprochaient sa maladresse: la pauvre Jeannette était souvent en nage quand elle avait fini la toilette de sa poupée. Elle aurait dû lui en vouloir; point du tout, elle lui était attachée par toutes les fibres de son cœur, et tout son sang ne faisait qu'un tour quand elle lui trouvait mauvaise mine le matin et qu'elle s'imaginait qu'elle était malade. Et malgré sa fatigue et ses inquiétudes, Jeannette était plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs années..... depuis le jour où elle avait écrasé la vipère sous son sabot. Gothon avait été bien inspirée: en léguant son enfant à Jeannette, elle avait donné un aliment à son esprit et à son cœur; et maintenant Jeannette, uniquement occupée de l'orpheline, oubliait toutes ses préoccupations malsaines, en même temps que le bonheur de se dévouer la consolait de ses chagrins et adoucissait ses remords. Ce n'était pas qu'elle eût cessé de se trouver coupable, mais elle se sentait devenir meilleure, et à mesure qu'elle se désintéressait davantage de son propre bonheur, la paix rentrait dans son âme, et l'espérance avec la paix. Il lui semblait que Jean ne pouvait pas être perdu, et qu'un jour il serait rendu, non à elle, qui l'avait méconnu et s'était rendue indigne de lui, mais à ses vieux parents, et elle n'en demandait pas davantage.

Les semaines passèrent et formèrent des mois, et Jeanneton se chargea elle-même de payer Jeannette de ses peines. Quelle joie, le jour où, au lieu de l'éternel sourire qui entr'ouvrait les lèvres de carton peint de Chloris, Jeannette vit sur le petit visage de sa seconde poupée un vrai sourire vivant, premier témoignage d'intelligence et de tendresse! Et c'était à elle que ce sourire s'adressait: sûrement il voulait dire: « Je t'aime! » car Jeanneton ne l'accordait à personne qu'à sa marraine; et bientôt, quand elle sut rire aux éclats, c'était encore Jeannette toute seule qui avait le privilége d'exciter sa gaieté. Elle en était fière, et elle ne pouvait dissimuler son orgueil quand elle voyait tous les habitants de la ferme, grands et petits, échouer dans cette grande entreprise. Lorsque tous avaient essayé en vain, elle leur reprenait sa filleule, lui parlait, lui faisait cent singeries, et finissait par obtenir l'éclat de rire réclamé.

Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Jeannette avait commencé à devenir meilleure, il ne devait donc pas lui être trop difficile de devenir bonne. Mais la route du bien, comme les autres routes, n'est pas toujours tout unie: il y a des espaces plus ou moins longs où l'on avance sans obstacle, et puis vient une barrière, un trou, une flaque d'eau difficile à passer: on s'y arrête quelquefois longtemps. Or Jeannette avait un certain nombre d'obstacles à franchir. Le chemin qu'elle avait fait n'était pas le plus difficile; elle avait changé d'idole, à la vérité, en se mettant à aimer Jeanneton par-dessus toute chose, au lieu de s'aimer elle-même; mais, après tout, était-ce si différent? Jeanneton était son bien, sa propriété, et l'aimer c'était encore un peu s'aimer elle-même: elle n'y avait pas grand' peine, ni grand mérite par conséquent; mais, quant à faire l'effort d'étendre ses affections, d'élargir son cœur pour y donner place à ceux qui s'étaient montrés envers elle durs, sévères ou seulement justes, Jeannette n'y pensait pas encore. Jeanneton et moi, moi et Jeanneton, aurait-elle pu dire: le reste de l'univers n'existait pas.

Ce fut pourtant Jeanneton qui la rapprocha de sa famille. Pierre Gouarhé, qui avait été fort affligé de la triste fin de Thomas et de Gothon, s'intéressait beaucoup à leur petite fille; il la regardait souvent, et par la même occasion il regardait aussi Jeannette et ne pouvait s'empêcher de remarquer avec quelle patience et quelle tendresse elle prenait soin de l'orpheline. Un jour d'été qu'il revenait des champs, sa pioche sur l'épaule, il entendit, en approchant de sa maison, de frais éclats de rire qui résonnaient dans l'air calme du soir. Il leva les yeux: Jeannette, assise sur le banc de pierre, à côté de la porte, tenait Jeanneton debout sur ses genoux, et l'enfant agitait ses petits pieds nus en poussant des cris d'impatience. « Allons, grimpe! » lui disait Jeannette en se penchant en arrière. Elle la soutenait sous les bras, et les petits pieds nus montaient comme à un escalier, tout le long de Jeannette, depuis les genoux jusqu'à la tête..... Une fois qu'elle y était arrivée, Jeanneton riait aux éclats et frappait dans ses petites mains; Jeannette l'embrassait en riant aussi, et la remettait sur ses genoux pour recommencer le jeu. Pierre Gouarhé s'arrêta à quelques pas pour les regarder, et se sentit tout attendri. « Chère petite! » murmura-t-il. A laquelle des deux s'adressait il? Il n'en savait rien lui-même.

La voix grondeuse de Javotte interrompit les ébats de sa sœur.

« Allons donc, Jeannette, as-tu bientôt fini de jouer avec cette enfant au lieu de la coucher? Elle devrait dormir à l'heure qu'il est, et toi tu devrais avoir déjà filé une quenouillee. Vous ferez deux fameuses fainéantes, si ça continue. »

Jeannette se leva vivement, et rougit en apercevant son père. Mais, au lieu de joindre ses reproches à ceux de Javotte, il vint s'asseoir sur le banc à côté de Jeannette, et lui dit: « Fais-la jouer encore un peu, que je la voie! » Jeannette recommença le jeu, timidement d'abord; puis elle s'enhardit, et, voyant que son père riait autant que Jeanneton, elle lui dit:

« Essayez, vous aussi, père, vous allez voir comme c'est gentil. Prenez-la sous les bras, comme cela, tenez-la bien. Là! faites-la grimper à présent. Monte, Jeanneton, monte sur papa Gouarhé; il est

grand, lui, oh! le bel escalier! » Et bientôt Jeanneton, qui d'abord ne s'était pas beaucoup souciée de changer de mains, prit confiance, et rit de plus belle.

Au milieu de ces jeux il semblait qu'une glace se fondît entre le père et la fille; et Jeannette se sentit tout heureuse lorsque Pierre Gouarhé, en lui rendant l'enfant pour qu'elle allât la mettre au lit, la baisa au front et lui dit d'une voix grave et émue :

« Tu es une bonne petite mère de famille. »

A partir de ce soir-là, Pierre Gouarhé partagea avec Jeannette le privilége de faire rire Jeanneton. Dès qu'elle le voyait, la petite l'appelait à sa manière et lui tendait les bras. Il la prenait, et tout en la laissant fourrager dans ses cheveux gris, il s'informait auprès de Jeannette de la manière dont elle avait passé la nuit ou la journée; il causait avec sa fille, et sans lui faire de compliments, ce qui n'eût pas été de sa dignité, il trouvait moyen de lui faire entendre qu'il était content d'elle. Jeannette lui en était profondément reconnaissante. Elle l'avait trouvé autrefois bien sévère, même dur à son égard; mais sa sévérité passée ne donnait-elle pas plus de prix à sa tendresse d'aujourd'hui? Jeannette sentit s'évanouir le reste de rancune qu'elle avait longtemps gardé contre son père; elle en vint à s'avouer qu'il avait eu raison, et elle l'aima pour sa justice du présent et du passé.



L'enfant agitait ses petits pieds nus. (P. 162, col 2.)

Elle eut plus de peine à pardonner à sa mère d'avoir été trop faible; pourtant, comme elle sentait bien qu'il lui faudrait faire effort pour résister aux volontés de Jeanneton, elle finit par comprendre que c'était par tendresse que sa mère ne s'était pas opposée à ses folies, et qu'elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même.

Restait Javotte. Aimer Javotte, c'était plus difficile; car enfin, quel mal avait-elle fait à Javotte, pour que Javotte se fût toujours dressée sur son chemin comme un fagot d'épines? Jeannette avait peine à comprendre ce besoin outré d'alignement physique et moral qui rend quelquefois les personnes qui en sont possédées si désagréables pour autrui, quelles que soient d'ailleurs leurs vertus. Elle commençait pourtant à reconnaître que Javotte avait eu raison sur bien des points et à rendre justice à ses qualités; mais elle continuait à se maintenir avec elle sur le pied de paix armée, avec quelques escarmouches de langue par-ci par-là. Pour se mettre bien avec elle, il aurait fallu lui faire des avances, et Jeannette n'en était pas encore là.

Elle en avait pourtant fait indirectement, des avances, sans le savoir et sans le vouloir, et Javotte lui en savait gré, quoiqu'elle se fût bien gardée de

le lui dire. En aimant Jeanneton, Jeannette avait appris à aimer les enfants, et ceux de Javotte en avaient profité. Elle ne les rabrouait plus comme elle l'avait fait trop souvent autrefois ; elle leur parlait avec douceur, elle les amusait, elle les caressait, et, depuis le berger Mathieu jusqu'à la petite Lison, qui n'avait pas encore trois ans, tout ce jeune monde raffolait de tante Jeannette. Par ce chemin-là Jeannette était arrivée bien près du cœur de Javotte ; il appartenait à Jeanneton de faire cesser le malentendu.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin le premier éclat de rire de Jeanneton découvrit dans sa gencive supérieure une petite dépression, au milieu de laquelle brillait une imperceptible pointe blanche.

« Une dent! » se dit Jeannette, le cœur palpitant ; et elle tâta doucement du bout de son doigt la petite gencive rose.

C'était bien une dent : cela piquait, c'était pointu, d'un joli blanc laiteux, un peu transparent : quelle découverte ! Jeannette ne se sentait pas de joie.

Mais une découverte ne vaut que par le plaisir qu'on prend à la publier.

Christophe Colomb ne se fût peut-être guère soucié de l'Amérique, s'il eût dû la garder pour lui tout seul sans en parler à personne. Jeannette grillait donc de proclamer la dent de sa filleule ; à ce moment Javotte entra.

« Si je le lui disais? pensait Jeannette. — Bah ! elle ne mérite pas de le savoir. — Mais si, pour voir la mine qu'elle ferait. — Bon! elle sera mécontente de ne pas l'avoir vue la première. — Qui sait? Elle a l'air d'aimer la petite, elle aussi, et cela ne me coûterait pas grand'chose de lui faire plaisir. — Et puis j'ai hâte de le dire à quelqu'un. »

Et la conclusion de ce petit dialogue entre les différents sentiments qui s'agitaient dans le cœur de Jeannette fut cette invitation adressée à sa sœur aînée :

« Viens donc voir ici, Javotte ; je crois que la petite a une dent qui ne tardera pas à percer.

— Ah! voyons cela, » dit Javotte, flattée de cet appel à son expérience. Elle vint, regarda, toucha, et, prenant un air d'importance :

« Qu'est-ce que tu dis, qu'elle ne tardera pas à percer? Elle est percée, tout ce qu'il y a de plus percée ; tâte un peu : sens-tu la pointe? Ah ! la chère petite, elle a sa première dent! C'est pour cela qu'elle a tant pleuré toute cette semaine. Elle t'a fait passer de mauvaises nuits, ma pauvre Jeannette; mais te voilà récompensée, n'est-ce pas? ta petite a sa première dent! »

Et dans son enthousiasme, Javotte, après avoir embrassé Jeanneton, embrassa aussi Jeannette qui se laissa faire et qui fut même étonnée de trouver du plaisir à lui rendre son baiser. Puis Javotte s'en alla répandre la grande nouvelle dans toute la ferme, et le père Gouarhé, la mère Gouarhé, les frères de Jeannette, le mari de Javotte et ses quatre enfants par rang d'âge vinrent l'un après l'autre féliciter Jeannette et tâter la petite pointe blanche que Javotte se vantait d'avoir découverte. Jeannette eut la générosité de ne pas la démentir. Puis, comme cette exhibition de sa dent finissait par ennuyer Jeanneton qui se mit à crier, Jeannette renvoya les gens à leurs affaires et s'occupa de consoler sa filleule. Et pendant qu'elle la berçait sur son cœur en lui fredonnant un vieux refrain (ce n'était pas l'air des couplets de Mlle Carmelinde), elle se mit à penser à Chloris, qui possédait de naissance quatre dents de carton et qui n'en aurait jamais davantage. Elle sourit de pitié, et, appuyant ses lèvres sur la joue ronde de Jeanneton, elle murmura : « Je suis de l'avis du père, à présent; j'aime mieux cette poupée-là que l'autre. »



XXII

Revirements progressifs, et changement de domicile

Il n'est besoin d'apprendre à personne que la première dent de Jeanneton fut suivie d'un bon nombre d'autres, et que les éclats de rire qui réjouissaient tant sa marraine ne furent pas longtemps son unique langage. Les enfants de la campagne parlent ordinairement assez tard, parce qu'on ne s'occupe d'eux que pour leur donner ce qu'il leur faut et qu'on ne s'amuse pas à leur répéter des mots pour les leur apprendre ; mais comme Jeannette avait sans cesse sa filleule sur les bras, et qu'elle lui parlait toute la journée, la petite eut l'intelligence éveillée de très-bonne heure et parla aussitôt que les enfants de la ville. Et comme elle n'était point alourdie par l'embonpoint qui empêche tant d'enfants de se mouvoir et de se tenir en équilibre, elle marcha longtemps avant d'avoir accompli sa première année. C'était plaisir de la voir trottiner, alerte et vive comme un petit oiseau, si mignonne et si délicate qu'elle semblait une vraie poupée. Jeannette la suivait des yeux en tremblant, et s'élançait les bras ouverts, dès qu'elle la voyait faire un faux pas. Mais Jeanneton n'était point douillette ni plaignarde ; s'il lui arrivait de tomber, elle se relevait en riant et disait : « A bas ! » Elle était l'idole de toute la ferme, et c'était justice, car elle n'avait ni caprices, ni humeur et ne refusait ses

bonnes grâces à personne ; mais si elle consentait à recevoir les caresses de toute la famille et même à y répondre, ce n'était qu'à condition de ne pas perdre Jeannette de vue. Dès qu'elle ne la voyait plus, les coins de sa bouche s'abaissaient, ses yeux se mouillaient de larmes, et sa petite poitrine se gonflait de gros soupirs, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé « maman Nette », comme elle l'appelait. La pauvre petite entendait les autres enfants dire : « maman, » elle avait retenu ce nom, et d'instinct elle le donnait à la personne de qui elle recevait le plus de soins et de caresses. Jeannette ne le refusait pas ; elle en était heureuse et elle mettait tout son orgueil dans « sa fille ». De ses anciens goûts de coquetterie, elle avait seulement retenu l'amour de la propreté, vertu trop rare à la campagne ; et elle ne souffrait pas que Jeanneton eût le visage barbouillé et les mains noires de terre. Aussi la petite était-elle fraîche comme une rose et jolie à croquer.

Et Jeannette, était-elle jolie? Oui et non. Les gens qui veulent voir sur une figure de jeune fille de belles joues rouges et rebondies, et c'est ordinairement le goût du village, ne la trouvaient point belle du tout. Car elle se fatiguait un peu plus qu'il n'aurait fallu, depuis qu'elle s'était chargée de Jeanneton, et ses nuits ne la reposaient guère. Il est vrai que Javotte, depuis la journée mémorable de la première dent, avait cessé de taquiner sa sœur et de la traiter de fainéante ; mais, justement parce qu'elle ne recevait plus de reproches injustes, Jeannette tenait à faire tout l'ouvrage qu'on lui donnait, et à le faire bien, sans se demander s'il ne dépassait pas ses forces. Aussi était-elle un peu pâle et un peu maigre, ce qui la faisait paraître plus âgée qu'elle n'était. Mais aussi elle avait pris un air de douceur, de modestie, de raison, qui la rendait charmante pour ceux qui cherchaient dans une figure autre chose que de la jeunesse et de la fraîcheur. Si dans le village on n'était pas encore tout à fait revenu des préjugés qu'on avait eus contre elle, si on n'était pas encore arrivé à l'aimer, du moins on commençait à la respecter ; et si elle avait voulu le dimanche se mêler aux groupes des jeunes filles qui devisaient sur la place ou qui s'en allaient cueillir la noisette dans les bois, aucune ne lui aurait tourné le dos. Mais elle n'essayait point : ses dimanches, comme les autres jours, appartenaient à Jeanneton.


Adélaïde lui sauta au cou. (P. 166. col. 1.)

Elle eut à subir, à l'automne, une épreuve qui lui fit grand'peur : les châtelains, qui n'étaient pas venus l'année précédente, arrivèrent et amenèrent encore cette fois nombreuse compagnie. Jeannette aurait voulu se creuser une taupinière et y disparaître (avec Jeanneton, s'entend) pendant tout le temps de leur séjour. Elle fut prise d'un serrement de cœur à lui couper la respiration, lorsque Lafleur vint de la part de Mme la baronne lui dire qu'on l'attendait au château. Il fallut bien obéir, et Jeannette s'en alla faire sa toilette et celle de Jeanneton. Pendant ce temps-là Lafleur, curieux et sans gêne comme un valet de grande maison, s'informa de cette jolie petite fille, et se fit conter toute l'histoire. Il l'écouta avec un grand intérêt, tout en dégustant le cidre du père Gouarhé ; et, enchanté de pouvoir apprendre quelque chose de nouveau à la domesticité du château, il repartit au plus vite pour Kerléonik.

Il en résulta que Jeannette, en arrivant toute tremblante dans la grande cour avec sa filleule dans ses bras, y trouva un groupe tout aussi nombreux que lors de sa dernière visite. Mais ce groupe ne l'accueillit point avec des quolibets ou des politesses dérisoires ; on s'écarta pour lui faire place, en la regardant avec une bienveillance respectueuse. Margot, qui passait par là avec son tablier plein de grain qu'elle portait aux poules, s'approcha d'elle, et lui fit compliment sur la jolie figure de sa filleule. Jeannette s'arrêta pour lui répondre ; et aussitôt les autres domestiques s'approchèrent aussi et vinrent regarder l'enfant. On admira sa fraîcheur et sa gentillesse ; on parla de la pauvre Gothon et de son mari Thomas ; on plaignit leur fin malheureuse : une voix ajouta que « la petite ne se sentait pas d'être orpheline, puisque sa mère était si bien remplacée. » Cette voix trouva de nombreux échos ; et tous félicitèrent Jeannette d'avoir si bien élevé Jeanneton, et Jeanneton d'avoir rencontré une petite maman si dévouée et si soigneuse. Jeannette rougissait de joie et d'orgueil ; elle sentait qu'ils pensaient ce qu'ils disaient, et qu'ils avaient raison de le penser.

Là-dessus, un rideau s'entr'ouvrit au premier étage, dans l'appartement d'Adélaïde, une jolie tête se montra et une petite main blanche frappa contre les vitres avec impatience. Jeannette leva la tête, reconnut la jeune baronne, et s'enfuit vers le grand escalier, emportant sa filleule, qui, enchantée de l'accueil qu'elle avait reçu, envoyait en riant des baisers à ses admirateurs.

Adélaïde, malgré ses quinze ans passés, ne tenait pas plus à l'étiquette que quand elle en avait douze ; et puis elle avait dans l'âme un petit grain de curiosité, et elle était pressée de savoir ce que c'était que ce petit enfant dont elle n'avait jamais entendu parler. Jeannette la trouva donc qui l'attendait à la porte de son boudoir et qui lui sauta au cou tout comme autrefois ; et puis ce fut une avalanche de paroles.

« Te voilà donc enfin ! pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt? tu attends que je t'envoie chercher, c'est vilain, cela ! Comme tu as changé depuis deux ans ! tu as l'air si raisonnable! et puis tu as trouvé une nouvelle manière d'être jolie : tu n'es plus ma bergère de la fête, ni ma sauvagesse du temps de la vipère. Où as-tu pris cette petite fille-là ? elle n'est pas à toi, toujours, tu ne te serais pas mariée sans me prévenir. Elle est jolie comme un cœur, ta petite fille. Aime-t-elle les pastilles? Tiens, voilà ma boîte, donne-lui-en. Ah! ma petite Jeannette, que je suis aise de te voir ! »

Jeannette, comme de juste, répondit à Adélaïde par l'histoire de Jeanneton. Elle ne dit pas ce qui la concernait particulièrement ; elle raconta simplement que la pauvre Gothon lui avait légué son orpheline, à qui elle s'efforçait de remplacer sa mère. Elle parla d'une façon si touchante, que quand elle eut fini, elle s'aperçut que deux larmes traçaient leurs sillons sur les joues de la jeune baronne, au grand dommage d'une petite mouche en forme de croissant que sa soubrette venait de lui poser au coin de la narine gauche, et que l'inondation menaçait d'emporter. Même Mlle Carmelinde, qui avait à peine levé la tête de dessus son livre pour répondre un « bonjour, petite, » au salut de Jeannette, se laissa distraire des malheurs de la tendre Amaryllis, et prêta, presque malgré elle, l'oreille au récit de la paysanne ; et elle dit d'une voix attendrie : « Vous êtes une brave fille, Jeannette ! » pendant qu'Adélaïde embrassait derechef la marraine et la filleule.

Cette visite-là effaça l'impression de la première et réconcilia Jeannette avec le château. Elle ne put cependant y revenir, parce qu'elle eut tout autre chose à faire.

Le lendemain, elle filait sa quenouille devant la porte, pendant que Jeanneton s'amusait à tourmenter Cyrus, quand le père Penvraz parut au bout du sentier. Jeannette s'empressa d'aller au-devant de lui, de lui souhaiter la bienvenue et de l'inviter à entrer dans la maison et à se rafraîchir d'un coup de cidre doux : on venait de faire la pressée. Mais le père Penvraz était tout abattu et encore plus triste qu'à l'ordinaire. Il s'assit accablé sur le banc de pierre, et raconta à Jeannette que sa pauvre femme était malade, et qu'il ne pouvait pas rester à la soigner, parce qu'il avait trop à travailler aux champs.

« Si je reste auprès d'elle, dit-il, l'ouvrage ne se fera pas, les récoltes ne seront pas rentrées, et nous mourrons de faim cet hiver : on a déjà assez de peine à vivre. Mais cela me fait saigner le cœur, tout le temps que je travaille, de penser qu'elle n'a personne pour lui donner seulement une goutte d'eau, et qu'elle est en danger de trépasser toute seule. Je venais donc voir si Gouarhé pourrait me prêter quelqu'une des servantes de la ferme, pour rester avec Fanchon et la soigner un peu. »

Jeannette ressentit d'abord une grande joie, puis une grande peine de la demande du père Penvraz. Son premier mouvement avait été de s'offrir : elle aurait tant désiré être utile à la mère de Jean, lui rendre tous les soins d'une fille tendre et dévouée ! Mais en avait-elle le droit? en était-elle digne? et les deux vieillards consentiraient-ils à supporter la présence de celle qui avait causé leur malheur? Ce fut donc bien timidement qu'elle répondit sans lever les yeux, en continuant de tourner entre ses doigts la pointe de son fuseau :

« Si vous vouliez m'accepter, père Penvraz, je serais bien heureuse d'aller demeurer chez vous et soigner la bonne mère Fanchon : Jeanneton n'est pas méchante, elle ne crie jamais, et elle la réjouirait par ses jolies petites mines et son gentil petit langage. Mais vous ne voudriez peut-être pas me souffrir auprès de vous, ni elle non plus..... » Elle se tut ; elle avait l'air si triste, que le père Penvraz en fut touché. Il protesta que lui et sa femme lui avaient tout pardonné, qu'ils se rappelaient seulement que leur fils avait de l'amitié pour elle et que cela les rendrait tout disposés à l'aimer aussi. Jeannette embrassa le père Penvraz, et s'en alla vite faire son paquet et celui de Jeanneton, en attendant le retour et le consentement de Pierre Gouarhé, qui ne pouvaient pas plus manquer l'un que l'autre.

En effet, Pierre Gouarhé rentra bientôt, et il ne refusa pas de laisser Jeannette s'en aller soigner la malade. Mais on voyait que ce consentement lui coûtait beaucoup et qu'il regrettait Jeannette et Jeanneton ; il fallait qu'il tînt bien à obliger son parent pour les laisser partir. Les autres gens de la maison exprimèrent leurs regrets plus ouvertement que lui ; Javotte dit même bien haut qu'elle ne savait pas comment on ferait pour se passer d'elles.

Il y eut un troisième personnage qui quitta la ferme des Châtaigniers. Le bon Cyrus ne s'était pas complétement guéri de ses blessures, elles avaient dégénéré en rhumatismes, comme il arrive souvent chez les humains, et il avait fallu lui donner un remplaçant dans la lande des Pierres-Lon-

gues. Il vivait à la maison, où il n'avait plus pour mission que d'aboyer après les gens de mauvaise mine et de servir de joujou à Jeanneton : deux emplois dont il s'acquittait en conscience. Même il avait tellement l'habitude d'être tyrannisé par la petite fille, qu'il ne comprenait pas l'existence sans elle ; et quand il la vit partir avec Jeannette, il se leva pour partir aussi. « A la maison, Cyrus ! » lui dit le fermier en le repoussant. Cyrus obéit en gémissant : le paquet que portait Jeannette lui semblait suspect ; il annonçait sûrement autre chose qu'une simple promenade. Le chien fit ses réflexions à part lui, et la conséquence de ses réflexions fut qu'il prit la clé des champs dès qu'il trouva une porte ouverte. Il s'en alla flairant et quêtant, et son nez le conduisit jusqu'à Kérentré, d'où il ne voulut plus partir. Après tout, pour le métier qu'il était capable de faire désormais, il était aussi bien là qu'ailleurs.

A suivre. Mme Colomb.



LES DERNIÈRES

EXPLORATIONS ARCTIQUES[1]

II (*suite*)

L'EXPÉDITION DU *Tegetthoff*

Le capitaine Payer put bientôt se convaincre que le *Tegetthoff* était emprisonné dans une banquise flottante, et tous ses efforts répétés pendant plusieurs semaines ne réussirent pas à donner au navire le moindre soulagement.

Le fragment de banquise qui enserrait le navire formait une véritable île de dix à douze kilomètres de largeur. Cette île commença à se mettre lentement en marche, et vers le 19 septembre les navigateurs constatèrent que, poussée par un fort courant, elle se dirigeait vers le nord-est.

Bientôt la marche devint presque régulière et MM. Payer et Weyprecht purent relever par des points réguliers leur route involontaire à travers cet océan inconnu. Ce qui était certain, c'est que le glaçon, comme entraîné par une force irrésistible, se dirigeait vers le pôle.

1. Suite. Voy. page 150

Le 13 octobre, quelque temps après avoir perdu définitivement de vue les côtes désolées de la Nouvelle-Zemble, un terrible ouragan vint agiter la mer, soulevant et brisant le champ de glaces.

« Bientôt, dit le capitaine Payer, la révolte des éléments est complète : les plaines de glace se changent en de menaçantes montagnes qui se heurtent avec un tapage infernal, avec un mélange de cris, de mugissements, de sifflements, de cliquetis et de rires moqueurs, impossible à rendre. Tout notre radeau, mis en pièces, n'est plus qu'un pêle-mêle de blocs mouvants. Les uns, dominant le navire à la hauteur de deux mètres, lui pressent le flanc d'une manière terrible ; d'autres se précipitent sous la quille, où s'ouvre tout à coup un gouffre liquide qui les engloutit : si bien que le *Tegetthoff* commença dès lors à s'élever hors de l'eau, circonstance des plus fâcheuses. »

En effet, le navire échappa comme par miracle aux glaces qui menaçaient de le broyer, mais sous l'influence de l'énorme poussée il sortit de l'eau et s'abattit sur le flanc. Il se redressa cependant suffisamment pour qu'on pût sans peine monter les escaliers intérieurs.

Fort heureusement pour nos voyageurs, ce premier soulèvement des glaces avait eu lieu à une époque où ils voyaient encore clair ; que serait-il advenu d'eux s'il les avait, au contraire, surpris en pleines ténèbres arctiques ? Combien, tout au moins, une panique aveugle dans ces circonstances eût-elle pu amener de catastrophes, faciles à éviter avec du sang-froid et de la réflexion !

Pour avoir un refuge tout prêt dans le cas d'une nouvelle tempête, l'équipage avait bâti sur la glace, à l'imitation des naufragés de la *Hansa*, une maison en briquettes de charbon. Pauvre maisonnette ! En était-il une au monde qui fût moins sûre de durer ? Tout la menaçait : la tempête qui en pourrait emporter la toiture ; le soleil, qui à son retour en liquéfierait les jointures maçonnées au moyen de neige ; le feu du foyer, qui, au moindre relâchement de surveillance, en dévorerait les parois ; le sol lui-même, qui, au premier choc, s'entr'ouvrirait instantanément et la précipiterait dans l'abîme. Pour commencer, dès le 30 octobre, survinrent, à la suite d'une pression, plusieurs fêlures de la glace qui eurent pour effet de séparer du navire ladite maisonnette.

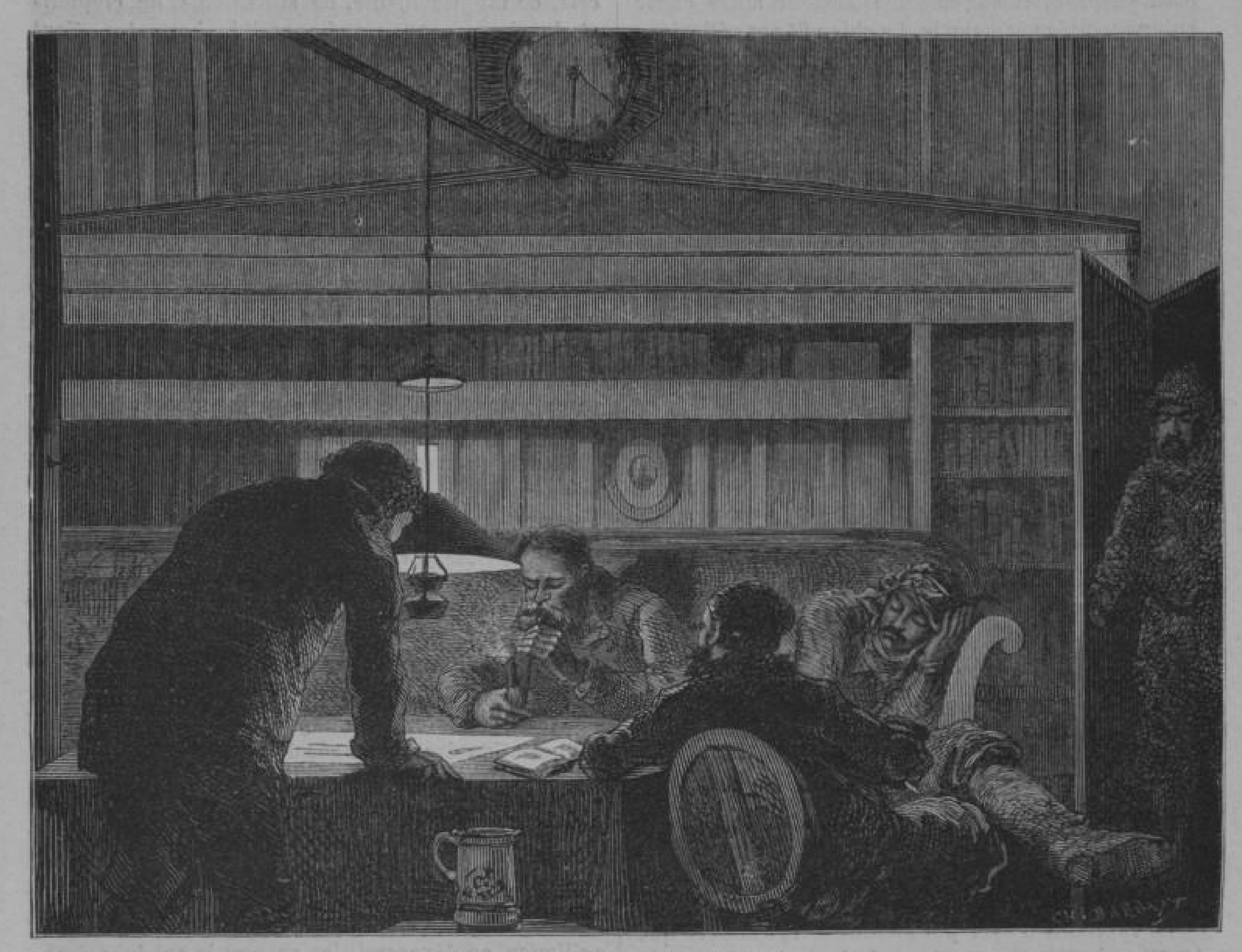
Pendant les mois de novembre et de décembre les observations constatèrent que le champ de glace entraînant le *Tegetthoff* continuait à dériver vers le nord-est.

Durant le mois de janvier 1873, il se produisit à plusieurs reprises des dislocations de la banquise qui menacèrent d'engloutir le pauvre navire. M. Payer nous donne dans son journal une saisissante description de ces redoutables phénomènes.

« Ce n'est qu'au moyen de l'ouïe qu'on peut se

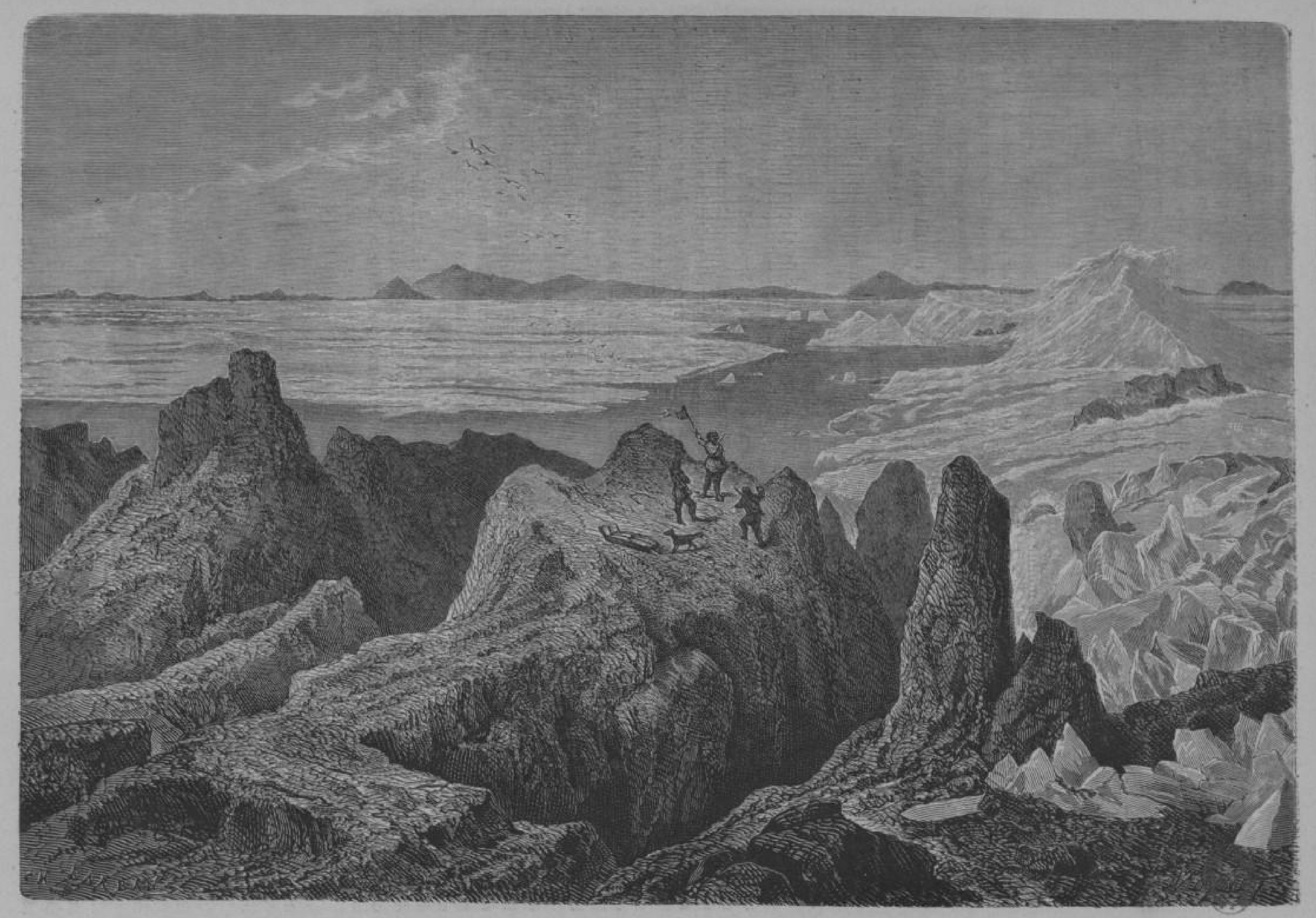
rendre compte de l'épouvantable conflit des éléments autour de soi, car on est dans une nuit profonde que nulle lanterne ne saurait éclairer.

» Ces fracas de la glace comprimée, dont les blocs se heurtent et se brisent les uns contre les autres, ont augmenté sensiblement de sonorité, à mesure que le froid s'est accru. A l'automne, alors que les plaines du *pack* ne formaient pas encore des entablements aussi énormes et aussi puissamment soudés, les convulsions étaient accompagnées de bruits graves et sourds; à présent ce sont de véritables hurlements de rage; oui, aucun autre mot ne saurait rendre la nature de ce vacarme. L'horrible grondement se rapproche de plus en plus; on dirait des centaines de chariots qui roulent sur un sol très-raviné. En même temps, l'intensité de la pression s'accroît; déjà la glace commence à trembler immédiatement au-dessous de nous et à gémir sur tous les modes imaginables. C'est d'abord comme le sifflement de mille flèches; c'est ensuite une espèce de concert furieux où les voix les plus aiguës glapissent mêlées aux plus graves; le mugissement devient de plus en plus sauvage; la glace, tout autour du navire, se rompt en fêlures concentriques, et ses fragments concassés roulent les uns sur les autres. Un rhythme particulier, marqué d'effrayantes saccades, indique le point culminant de la pression. L'oreille épie avec angoisse cette modulation bien connue. Ensuite survient un craquement; quelques raies noires strient la neige au hasard: ce sont de nouvelles crevasses qui ouvrent un instant après, tout à côté de nous, des abîmes béants. C'est souvent aussi le dernier effort du phénomène. Les hautes agglomérations s'agitent en grondant et s'écroulent, pareilles à une ville qui tombe en ruines. On entend encore, par intervalles, quelques murmures; puis tout semble rentré dans le repos. Hélas! ce n'est, pour aujourd'hui, que le commencement; avant que le tour du cadran s'achève, les mêmes convulsions vont se répéter, plus terribles encore, à deux, trois ou quatre reprises.



La cabine des officiers du *Tegetthoff*.

» Le revêtement circulaire de glaces qui protégeait le navire a été détruit dans le cataclysme. De nouveaux reliefs hérissent le pourtour de notre radeau; les blocs tabulaires se dressent perpendiculairement hors de l'Océan et forment de gigantes-



Le capitaine Payer arborant le drapeau austro-hongrois au cap Fligely. (P. 171, col. 1.)

ques voussures; toutes les plaines se couvrent d'intumescences qui témoignent de l'effrayante élasticité de la glace. De toutes parts, les masses cristallines se heurtent et se tordent, laissant ouverts dans leurs intervalles des gouffres bouillonnants où se précipite l'onde écumeuse; les rigides écueils se fracassent en mille pièces, et de leurs flancs aux gerçures béantes ruissellent des torrents de neige. Là-bas se dresse un vieux bloc, vétéran âgé de plusieurs hivers; dans ses puissantes rotations il broie les blocs plus faibles qui l'avoisinent, puis il finit par succomber lui-même, avec tous les autres, sous le choc de l'énorme iceberg, léviathan de ce monde de glaces, qui, sans souci du furieux chaos, poursuit sa trouée au travers de ces pygmées impuissants, faisant voler en éclats les frêles carapaces qu'ils lui opposent. Malheur au navire qu'il rencontrerait! Celui-là serait sûr d'être mis en miettes. Le monstre s'approche en poussant devant lui, comme une déferlante écume, des remparts de glaçons étagés les uns sur les autres; il a pour ceinture un fleuve de blocs pulvérisés, et le vent l'entraîne comme une fumée qui monte vers le ciel.

» C'est au centre de ce tourbillon que se débat le pauvre *Tegetthoff;* c'est dans ces horreurs poignantes, à plusieurs centaines de lieues de toute société humaine, que vit du matin au soir la petite équipe d'explorateurs, attendant, d'un cœur résigné, le moment fatal. »

Le 4 février, le champ de glaces s'arrêta, puis, sollicité par un autre courant, changea de direction en s'avançant vers le nord-ouest. Sa première course l'avait conduit jusqu'au 78e degré 42 minutes de latitude nord.

Le soleil apparut de nouveau le 16 février à l'horizon et sa lumière vint apporter quelques consolations aux intrépides voyageurs. Bientôt la température, qui avait été pendant tout l'hiver de 46 degrés au-dessous de zéro, s'éleva sensiblement. Les naufragés se mirent aussitôt à l'œuvre pour tenter de remettre à flot leur navire et quitter leur prison de glace, mais tous les efforts vinrent se briser contre la résistance des masses de 15 mètres d'épaisseur qui les environnaient de toutes parts.

L'été se passa en vaines tentatives, et bientôt il devint évident pour tous qu'il allait falloir passer un second hiver à la merci des caprices de ce bloc errant qu'une force mystérieuse entraînait lentement vers des régions inconnues.

« Étrange jeu des choses humaines! dit le capitaine Payer, juste à ce moment même où tout le monde parmi nous avait définitivement renoncé à l'espérance, nous touchions, sans le savoir, à l'accomplissement de nos desseins les plus chers.

» Le 30 août 1873, — jour à jamais mémorable, — nous nous trouvions par 79° 43′ de latitude nord et 59° 33′ de longitude est. C'était l'après-midi. Appuyés sur le bordage du bâtiment, nous regardions les nuées flottantes que perçait de temps à autre un rayon de soleil, lorsque tout à coup émergea au loin dans le nord-ouest, pareille à une traînée de vapeurs, une ligne de rochers abrupts, qui, dans l'espace de quelques minutes, découvrit un magnifique relief alpestre. Nous restâmes d'abord quasi fascinés, hésitant à en croire nos yeux; puis, une fois certains que cette vision bienheureuse n'était pas un fugitif mirage, nous éclatâmes tous en une clameur d'allégresse : « Terre! terre! voici enfin la terre! »

» Il n'y eut plus, instantanément, un malade à bord; en un clin d'œil la prodigieuse nouvelle eut fait le tour du navire, et chacun de se précipiter sur le pont pour s'assurer par soi-même que la chose était véritable. Oui, c'était réel. En rêve, pour ainsi dire, et de par la fantaisie voyageuse de notre glaçon, nous venions de faire œuvre féconde d'explorateurs; il ne nous restait plus qu'à reconnaître l'étendue et la nature de ce pays magiquement sorti du chaos polaire. »

Cette nouvelle terre reçut immédiatement le nom de Terre de François-Joseph, du nom de l'empereur d'Autriche.

Pendant deux mois, le glaçon portant le *Tegetthoff* longea la terre la plus voisine que l'on reconnut être une île et que l'on baptisa île Wilczek, mais sans s'en approcher suffisamment pour permettre d'y aborder. Enfin, dans les derniers jours d'octobre, Payer put, en se hasardant sur des glaçons détachés, gagner la côte et y faire une courte reconnaissance. Une longue ligne de côtes s'étendait dans le nord-ouest, mais avant que le glaçon en fût suffisamment rapproché la nuit polaire revint et avec elle toutes les terreurs et toutes les incertitudes. Par un heureux hasard, le champ de glace enveloppant le navire fut à son tour emprisonné dans l'immense banquise qui entourait la terre de François-Joseph, et le *Tegetthoff* resta immobile pendant tout l'hiver. Les calculs du bord fixent ce lieu du second hivernage à 79° 51′.

Ce second hiver fut plus terrible que le premier. Le mercure fut gelé dans les thermomètres pendant plusieurs mois, et de terribles ouragans de neige vinrent menacer d'ensevelir le navire. Cependant l'équipage ne perdit qu'un seul homme, le machiniste Krisch, qui mourut d'une phthisie pulmonaire.

Le 24 février 1874, le soleil vint de nouveau réveiller l'activité des explorateurs. Sans se laisser abattre par les dangers dont l'avenir se montrait encore chargé, MM. Payer et Weyprecht résolurent d'explorer la terre inconnue qui se dressait devant eux. Quittant le *Tegetthoff*, ils s'avancèrent résolûment en traîneau sur la glace.

Dans une première excursion, ils reconnurent les terres les plus proches de l'île Wilczek, formant la pointe méridionale de l'archipel.

Puis M. Payer reprit résolûment avec quelques hommes la route du nord. Il traversa ainsi dans toute sa longeur une grande terre qu'il appela Terre

du Prince-Rodolphe. Il en atteignit l'extrémité septentrionale le 12 avril, par 82° 5', et donna à cette pointe le nom de cap Fligely.

« Ce fut avec un véritable sentiment d'orgueil que nous plantâmes au cap Fligely le drapeau austro-hongrois. Nous avions la conscience d'avoir porté ce drapeau aussi loin que nos forces nous le permettaient. Sans doute il nous était pénible de ne pouvoir aborder aux autres terres, plus septentrionales encore, que nous distinguions devant nous, mais une nécessité majeure nous commandait de nous arrêter à l'endroit où nous étions et de réprimer les vives ardeurs de notre légitime curiosité. Donc, avant de rebrousser chemin, nous déposâmes, suivant l'usage, dans une fente de rocher une bouteille fermée qui contenait le court procès-verbal que voici :

« Nous, membres de l'expédition austro-hongroise au pôle nord, avons atteint ici, au 82° 5', notre point de latitude le plus extrême, à dix-sept jours de marche de notre navire enfermé dans les glaces au 79° 51'.

» Sous la côte, nous constatons l'existence d'un bassin d'eau libre peu étendu. Tout alentour règne le *pack*, qui rejoint, au nord et au nord-ouest, à une distance de soixante ou soixante-dix milles environ, de nouvelles terres, dont nous ne pouvons déterminer exactement la configuration ni le développement. Notre intention est de regagner immédiatement notre navire, que l'équipage tout entier abandonnera bientôt pour retourner en Europe; nous sommes réduits à cette nécessité par l'impossibilité absolue de dégager ledit navire des glaces qui l'enserrent et par le mauvais état sanitaire des hommes.

Cap Fligely, ce 12 avril 1874.

» *Signé* : Antoine ZANINOVICH, matelot; — Edouard ORKI, enseigne de vaisseau: — Jules PAYER, commandant. »

Au delà du cap Fligely, les explorateurs se trouvèrent en face d'un élargissement de l'Austria Sund, que l'on peut considérer comme une mer polaire encaissée, et où la navigation serait possible si l'on pouvait y amener un bâtiment à vapeur. Malheureusement, il faut renoncer à arriver à ce bassin autrement qu'en traîneau. L'élévation relative de la température, dans ces parages extrêmes, paraît tenir à diverses influences purement locales, au premier rang desquelles on doit placer la réverbération des rayons solaires par les rochers du littoral.

Ayant obtenu ces résultats, qui devaient bien compenser à leurs yeux les fatigues et les dangers qu'ils avaient encourus, les explorateurs regagnèrent, non sans peine, le *Tegetthoff*, qu'ils trouvèrent toujours dans la même situation, près de l'île Wilczek.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



HEUR ET MALHEUR[1]

XIII

L'été de la Saint-Martin.

Le temps a eu beau passer lentement, il a passé cependant. Chacun a fait sa petite besogne : Georges s'est guéri tout à fait, Alice à demi, Cécile a aidé Catherine et sa mère, André a goûté le vin nouveau dans le gobelet d'argent, M. Guérin a surveillé les vendanges, sa femme et sa belle-sœur ont soigné les malades et les enfants ; Toto s'est sevré sans maigrir, tout en perçant deux grosses dents; enfin, la grand'mère est retournée à Lyon, près de son mari, et l'on se trouve arrivé aux premiers jours de novembre, époque si bien appelée : été de la Saint-Martin.

Jamais elle n'a mieux que cette année mérité son nom. Le ciel est d'un bleu clair sans aucun nuage, l'air tiède et parfumé de l'odeur des feuilles sèches et des dernières fleurs. La campagne a jeté bas sa robe verte pour se couvrir d'un manteau de teinte fauve qui, sous ce beau soleil, devient brillant et doré. On profite d'une journée charmante pour donner la clé des champs aux petits prisonniers. Pour la première fois, Alice et Georges vont respirer le grand air au jardin. La petite fille, couchée dans une légère voiture peinte en blanc et doublée de cachemire bleu, semble une jeune princesse entourée de sa cour. Georges est leste et ne souffre plus; aussi, par moments, sa bouillante jeunesse se trahit-elle par une cabriole, mais bientôt il s'arrête tout contrit et regarde Alice d'un air désolé. Elle a compris son regret, son remords, et se hâte de dire bien haut que cette promenade l'enchante, que jamais elle ne s'est trouvée si bien et si heureuse. Georges a flairé l'odeur des violettes, et s'écarte avec son camarade André, qui commence à n'avoir plus peur de lui. Georges pourtant n'est plus le même, on pourrait bien le prendre pour un revenant. Sa mine s'est effilée, ses boucles brunes sont restées sur le champ de bataille, et sa mère a couvert sa tête dépouillée d'une sorte de tarbouch écarlate. Avec sa veste brodée, ses culottes bouffantes, ses grands yeux noirs et son teint pâle, il fait songer à ces jeunes Turcs que l'on voit jouer au sortir de l'école dans les toiles de Decamps. Pour lui, qui n'a point à se mettre dans la tête les versets du Coran, il court à droite et à gauche pour grossir son bouquet. André le suit pas à pas. Ces deux petits garçons s'entendent : l'un est craintif, l'autre téméraire ; il en résulte, qui l'aurait cru? une sympathie. Le premier dit : Prends garde, le second : N'aie pas peur, et tout va pour le mieux.

Après avoir parcouru le jardin en tout sens, on

1 Suite — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130 et 155

vient de remiser la voiture d'Alice dans un rond-point qui est comme le salon de ce jardin. Ce rond-point, toujours chauffé du soleil vers le centre, est toujours aussi, sur l'un de ses bords, protégé par l'ombre épaisse de beaux arbres au feuillage persistant. Les deux mères ont pris leur ouvrage ; Antoine et Lucien, qui sont sortis de pension pour les congés de la Toussaint et doivent rentrer en classe le lendemain, s'en vont un peu plus loin, savourer, bras dessus bras dessous, leurs dernières heures de liberté. Georges, aidé d'André, se met à arranger son bouquet de violettes à côté de ses petites amies. Quant à Mariette, pour ne gêner personne, elle vient de s'installer avec Toto sur un tas de feuilles sèches de l'autre côté du rond-point. Pauvre Toto, depuis quelque temps on s'est bien peu occupé de lui ; voilà ce que c'est que d'être gros et gras pendant que les autres sont faibles et malades. Il en a pris philosophiquement son parti, se contentant de sa Mariette, qui est à lui plus que jamais. M. Toto est un sage, il n'a pas besoin de l'approbation publique pour boire, manger et dormir dans la dernière perfection ; il fait tout seul son chemin dans le monde. Son chemin... mais oui, à la lettre ; sans la moindre métaphore, puisqu'il a appris à marcher.



Elle faillit réveiller le bébé. (P. 173, col. 2.)

Deux visiteurs se montrent au bout de la grande allée. Connaît-on ces figures-là? Non, aucune dame du voisinage ne ressemble à celle-ci, mais le mari?

« Ah! c'est le docteur Loreau, s'écrie M. Guérin; l'excellent homme! que j'aurai de plaisir à le remercier! »

On court au-devant de lui, on serre ses grosses mains ; il secoue la tête d'un air de contentement et de bonhomie, mais il ne répond rien et cherche des yeux ses petits blessés. Il les a bientôt devinés, l'un à sa tête rasée, l'autre à sa pose languissante ; quant à les reconnaître, sans ces indices il n'aurait pu. Il ne les a vus qu'à demi morts, livides, les yeux éteints et les voilà gais et souriants. Il enlève Georges dans ses bras et l'embrasse sur les deux joues, puis serre doucement la petite main d'Alice.

La conversation est tout de suite cordiale, intime ; on n'a pas besoin, comme avec les autres nouvelles connaissances, de s'observer, de s'étudier. Les gros sourcils noirs de M. Loreau ne font peur à personne ; on sait à quoi s'en tenir sur sa mine rébarbative. Quant à lui, il aime ces bons parents et ces deux bambins ; il leur a fait du bien, rien n'attache davantage.

Comme il n'a plus d'inquiétude, M. Guérin redevient propriétaire. Il montre son jardin, sa serre, son potager ; Georges insiste pour aller rendre une visite à Bardelle. Les dames suivent à petits pas, en devisant. On remercie Mme Loreau ; on est plus à l'aise avec elle pour exprimer toute sa reconnaissance, tout son regret de la maladie du docteur.

« Eh bien! dit-elle affectueusement, j'ai à vous remercier aussi ; mon mari n'est plus reconnaissable. Le soin qu'il a pris de vos enfants lui a fait moralement un bien infini. Il est si bon, si aimant! Depuis notre malheur, il vivait concentré dans l'étude et dans son chagrin, assombri, absorbé. Il avait beau travailler, cela occupait son esprit, mais ne consolait pas son cœur. Quand il a vu votre inquiétude, il est sorti de lui-même, n'a plus pensé qu'à vous, qu'à vos enfants. Cette préoccupation, j'en suis sûre, a aidé à sa guérison. Il avait un vif désir de revoir ses petits clients et se laissait soigner pour être plus vite rétabli, beaucoup mieux qu'il n'aurait fait sans ce motif. Je ne puis vous dire combien j'ai été heureuse en voyant le changement de son humeur ; ç'a été ma première joie depuis quatre ans. »

La bonne dame, d'une nature ouverte et affectueuse, se laissait aller à toute son expansion, parce qu'elle voyait qu'on l'écoutait avec une sincère sympathie. Pendant ce temps-là, Georges qui conduisait Alice s'était arrêté et lui disait tout à coup :

« J'ai du chagrin.

— Pourquoi cela, mon Georges? tu es guéri et je vais mieux.

— Oui, mais tu ne vas pas bien, et il faut que je m'en aille. Je voudrais rester au contraire pour traîner ta voiture, te donner des bouquets de violettes, enfin être là pour te rendre de petits services et chercher à te faire plaisir.

— Me faire plaisir? Ne sais-tu plus ce que je t'ai dit? Tu n'as qu'à continuer comme tu as commencé, devenir un bon garçon tout à fait, te corriger de tes petits défauts, voilà ce qui me fera le plus de plaisir.

— Pourtant, si je suis bon garçon, tu ne le verras pas, tu n'en sauras rien.

— Je n'en saurai rien! Pourquoi donc as-tu appris à écrire?

— Tiens, c'est vrai, je n'y pensais pas. Je ne me suis jamais servi de mon écriture que pour faire des devoirs, mais je vais t'écrire des lettres, de grandes lettres, pourvu que tu me répondes. Me promets-tu? »

Elle ne demandait pas mieux. Elle était si contente de voir son ami Georges plus patient, plus docile, qu'elle se faisait une joie de l'encourager de loin comme de près.

Le soir de cette belle journée qui avait vu la première sortie des convalescents, Mariette vint se jeter à genoux dans la chambre de sa maîtresse. Elle avait un remords; sa négligence lui pesait depuis trop longtemps, il fallait qu'elle en déchargeât son cœur.

« Madame, dit-elle en sanglotant, je ne puis rester chez vous, je ne mérite plus votre confiance. »

On dirait une jeune princesse entourée de sa cour. (P. 171, col. 2.)

Elle avoua alors sa conversation avec Claudine et son absence de quelques minutes. « Je serais partie le jour même du malheur, ajouta-t-elle, si je n'avais compris que j'ajouterais par là à votre ennui. A présent, voilà Mlle et M. Georges guéris, mon Toto sevré, je n'ai plus qu'à m'en aller. » Et les larmes de Mariette coulaient de plus belle comme deux ruisseaux.

Mme Guérin fut touchée.

« Consolez-vous, ma pauvre enfant, lui dit-elle doucement. Votre étourderie vous a coûté bien cher, mais je crois que cette leçon vous profitera aussi. Je vous garderai volontiers si cela vous convient et si vous continuez à bien soigner Toto.

— Ah! mon Toto! mon petit Toto! s'écria Mariette en sanglotant derechef, mais de joie cette fois; quand je pensais que je ne le verrais plus, il me montait à la gorge je ne sais quoi qui m'étouffait. »

Elle sortit en courant et faillit réveiller le baby à force de couvrir de baisers sa petite main qui pendait hors du berceau.

Le grand-père Marcey attendait impatiemment; le départ de Georges eut lieu deux jours plus tard et ne s'effectua pas sans larmes, car on s'aimait plus que jamais. Il y avait eu de bien tristes moments pendant ces six semaines; mais il ne faut pas juger sur les apparences, et c'étaient après tout de bonnes semaines. On avait été compatissants, secourables les uns aux autres; l'idée et le sentiment du devoir étaient entrés dans une tête légère et dans un cœur insouciant jusque-là. L'avenir semblait plus assuré.

A suivre. EMMA D'ERWIN.

LES OURSINS

La structure des étoiles de mer[1] étant bien comprise, celle des oursins sera facile à saisir.

Plaçons une étoile de mer à plat, sur sa bouche; retroussons les rayons de façon que les extrémités se rencontrent en un point; comblons par la pensée les espaces laissés libres, et, suivant que nous élèverons ou que nous abaisserons le point de rencontre, nous obtiendrons un ovoïde ou un sphéroïde qui donnera une idée assez exacte de la figure de l'oursin. Seulement l'astérie n'a que cinq rayons, tandis que l'oursin en a dix: cinq petits enchâssés dans cinq grands.

Ces dix rayons ainsi recourbés forment la loge dans laquelle vit l'animal; elle se compose de trois enveloppes superposées: la première est une membrane mince et sensible qui recouvre les viscères; la seconde un test solide parsemé de tubercules calcaires semblables à des verrues; la troisième une peau coriace, d'un violet roussâtre, hérissée de piquants.

Chez les astéries, les rayons dégagés et flexibles sont soutenus par un assemblage de petites pièces calcaires juxtaposées; chez les oursins les rayons rigides, et en apparence soudés les uns aux autres, forment un test solide, une boîte sphérique plus ou moins déprimée, ressemblant quelque peu à un melon. Cette boîte, ouvrage de marqueterie admirablement exécuté, est quelquefois composée de 10 000 pièces jointes avec la plus grande précision et protégée par plus de 4500 épines!

C'est un formidable arsenal qui renferme des armes de toutes sortes, dont la forme et la grandeur varient suivant les individus qui les portent. Il y en a de longues, de courtes, d'aiguës, d'obtuses, de tranchantes, de triangulaires, de cylindriques; parfois ce sont de simples soies inoffensives couchées sur la coque. Toutes sont concaves à leur base et s'emboîtent exactement avec les tubercules qui font saillie sur le test.

Chacune de ces épines ou baguettes, indépendante de ses voisines, est pourvue de muscles particuliers qui permettent à l'oursin de la faire tourner sur son pivot, de la coucher, de la dresser, suivant le caprice ou le besoin du moment.

Il faut avouer que notre héros n'a pas l'air fort avenant sous sa rude écorce qui lui a valu les surnoms populaires de *châtaigne de mer* et *hérisson de mer*; le nom latin d'*echinus* est dérivé du grec *echinos*, et le nom français d'*oursin* est le diminutif d'ours. C'est en tous cas un ours bien mal léché.

Cet aspect rébarbatif n'épouvante pourtant pas un petit mollusque gastéropode, le *stylifer*, qui vient se mettre à l'abri dans un de ces piquants où il fouille sa demeure improvisée pour y prendre ses aises.

Parmi les piquants et les tentacules sont disséminés des organes étranges qui portent le nom de *pédicellaires*. Figurez-vous des épingles fines et flexibles dans les deux tiers de leur longueur, dont la tête est munie de trois valves et dont la base rigide est entourée de muscles nombreux qui gouvernent les mouvements des valves.

La tête du pédicellaire se projette dans tous les sens en se séparant en trois parties comme une bouche à trois mâchoires qui ne ferait que se fermer et s'ouvrir, happant à droite et à gauche. Les rebords des valves sont garnis de petites dents aiguës qui, s'engrenant comme celles d'un rouage, ferment hermétiquement la tête du pédicellaire. L'appareil tout entier est enveloppé d'une substance gélatineuse, parsemée de petites glandes rouges et recouverte de cils vibratiles.

A quel usage ces instruments sont-ils destinés? C'est ce qu'on ne sait pas au juste; mais comme c'est autour de la bouche qu'ils sont le plus nombreux, on a présumé que ce pourraient bien être les organes de la préhension alimentaire. Voilà des fourchettes bien bizarres et bien compliquées.

Le menu des oursins est assez varié, il se compose de vers aquatiques, de mollusques, de petits poissons, de petits crustacés, voire même de varechs. Ce régime animal et végétal n'est-il pas bien entendu?

Les oursins ont dans leur premier âge une constitution tout à fait différente de celle de leur âge adulte. Un tout petit œuf rouge donne naissance à une larve ciliée ayant la forme d'un chevalet de peintre. Cette larve est tout estomac et, comme tel, remplit avidement ses fonctions. Sa croissance est très-rapide; elle ne se fait pas d'une façon imperceptible et continue, il y a transformation, métamorphose complète.

La larve de l'oursin n'est que la trame sur laquelle sera broché l'oursin parfait. Un disque apparaît d'abord sur l'estomac, puis la forme rayonnée se dessine, les piquants se montrent, une bouche s'ouvre au milieu du disque, et le jeune oursin, ayant absorbé une partie de la larve, dépouille le reste et le jette au loin comme une superfluité!

Peu à peu les côtes s'arrondissent et lorsque la forme sphéroïdale est atteinte, l'enveloppe se solidifie et l'oursin se trouve enfermé dans un squelette extérieur qui protége ses organes délicats.

Il n'est pas encore bien gros. Comment va-t-il prendre de l'accroissement? Si un côté se développe plus qu'un autre, il sera contrefait, bossu, et c'est ce qui n'arrive jamais.

Si le test est fait d'une seule pièce, le calcaire que l'animal exsude constamment se déposera à la face interne de la boîte, en diminuera promptement la cavité et finira par murer l'oursin dans sa maison de pierre.

1. Voy. vol. VIII, page 414

Pour surprendre le secret de sa conformation et de son mode de croissance, nous allons dépouiller le hérisson de mer de ses piquants. Dans cet état de nudité on lui donne le nom d'*œuf de mer*.

Nous voyons que, loin d'être construit d'un seul morceau, le test de l'animal est un assemblage de nombreuses plaques pentagonales ou hexagonales se touchant bord à bord comme les pierres d'une mosaïque et disposées sur vingt rangées. Dix de ces rangées livrent passage aux tentacules et sont dites *espaces ambulacraires;* les autres s'appellent *espaces interambulacraires*.

Il existe entre les joints un tissu qui, sécrétant constamment des particules calcaires, les dépose à la fois, d'une façon égale, sur les bords ou lisières de chaque plaque polygonale et en amplifie la surface.

De sorte qu'un jeune oursin dont la coque est composée d'un millier de plaques a d'abord mille plaques à une lisière, puis mille plaques à deux lisières, à trois, à quatre, à cinq lisières, et grossit ainsi non en augmentant le nombre de ses plaques, mais en augmentant leur dimension.

Les espaces ambulacraires sont percés de 3720 pores, groupés deux par deux, alignés comme les arbres d'une avenue, et livrant passage à 1860 tentacules tubulaires dont l'oursin se sert pour marcher, pour respirer et pour boire; chacun d'eux est terminé par une ventouse et occupe deux pores.

La partie la plus curieuse de ce curieux animal est peut-être sa bouche, qui est placée vers le milieu de la face inférieure. Elle est extrêmement compliquée et se compose de plusieurs parties connues sous les noms de *dents*, de *plumules*, de *pyramides*, de *faux* et de *compas*.

Les dents, au nombre de cinq, sont enchâssées dans un appareil osseux qui porte le nom bizarre de lanterne d'Aristote. Pourquoi lanterne? et pourquoi d'Aristote? Qui pourrait vous le dire?

Les dents, arquées, se rejoignent par le sommet en formant un cône; elles sont très-puissantes et toujours en activité, frottant l'une contre l'autre comme pour s'aiguiser. Cet exercice les use promptement par la pointe; mais privilége heureux! elles repoussent au fur et à mesure par la base comme celles des lapins. Point de brèches-dents chez les oursins.

Tous les échinodermes sont libres; ils peuvent voyager et vagabonder selon leur bon plaisir, rien ne les attache au sol. L'oursin en promenade met, comme l'astérie, des centaines de pieds en réquisition pour faire quelques centimètres de chemin; mais ses allures manquent de dignité, car, à cause de sa forme sphérique, il avance en tournant sur lui-même sans craindre de perdre l'équilibre ou de troubler sa digestion, se soutenant au besoin sur ses piquants dressés comme sur autant de béquilles.

Il escalade aussi les rochers à pic à l'aide de ses petits pieds tentaculaires, sans paraître se douter qu'il y ait des moyens de locomotion plus expéditifs.

Cet être qui ressemble plus, au premier abord, à un fruit qu'à un animal vivant, est doué d'un certain instinct de conservation. Jamais fuyard en déroute ne dépensa plus d'activité, plus de ruse, pour échapper à la poursuite de l'ennemi: en un instant il s'ensevelit dans le sable de la plage sans qu'on sache par où il a passé.

Pour creuser le trou dans lequel il a disparu, il agite rapidement ses piquants inférieurs, mettant en œuvre un plus grand nombre de baguettes à mesure que le travail avance et devient plus pénible. La place est bientôt déblayée. Tout en creusant sa retraite il a soin de ménager un puits d'aération qui doit livrer passage à l'eau autant qu'à l'air. Malheureusement cette précaution hygiénique cause sa perte et décèle sa cachette aux gourmets qui le recherchent pour manger ses ovaires cuits ou crus, car la plupart des oursins sont comestibles. Le mets n'est pas gros, mais il est savoureux et assez délicat. Chez nous les œufs de poule sont seuls servis à la coque; les anciens mangeaient ainsi les *œufs de mer* assaisonnés de vinaigre, de menthe et de silphium.

On trouve souvent à marée basse des oursins nichés au milieu d'une roche, dans des cavités qu'ils remplissent complétement. Ces petits domiciles sont tenus avec une propreté qui ferait honte à bien des ménagères. On s'est longtemps étonné que l'oursin pût trouver juste à point nommé un logis à sa taille. On y regarda de plus près; on le vit à l'œuvre et on acquit la certitude qu'au lieu de choisir un logement tout fait, il creusait son gîte lui-même en entamant la roche la plus dure de ses cinq dents aiguës avec l'aisance d'un rat qui grignote un fromage de Hollande. Ses outils sont toujours bien affûtés et bons pour le service; nous avons vu qu'ils réparent d'eux-mêmes l'usure qu'ils peuvent subir.

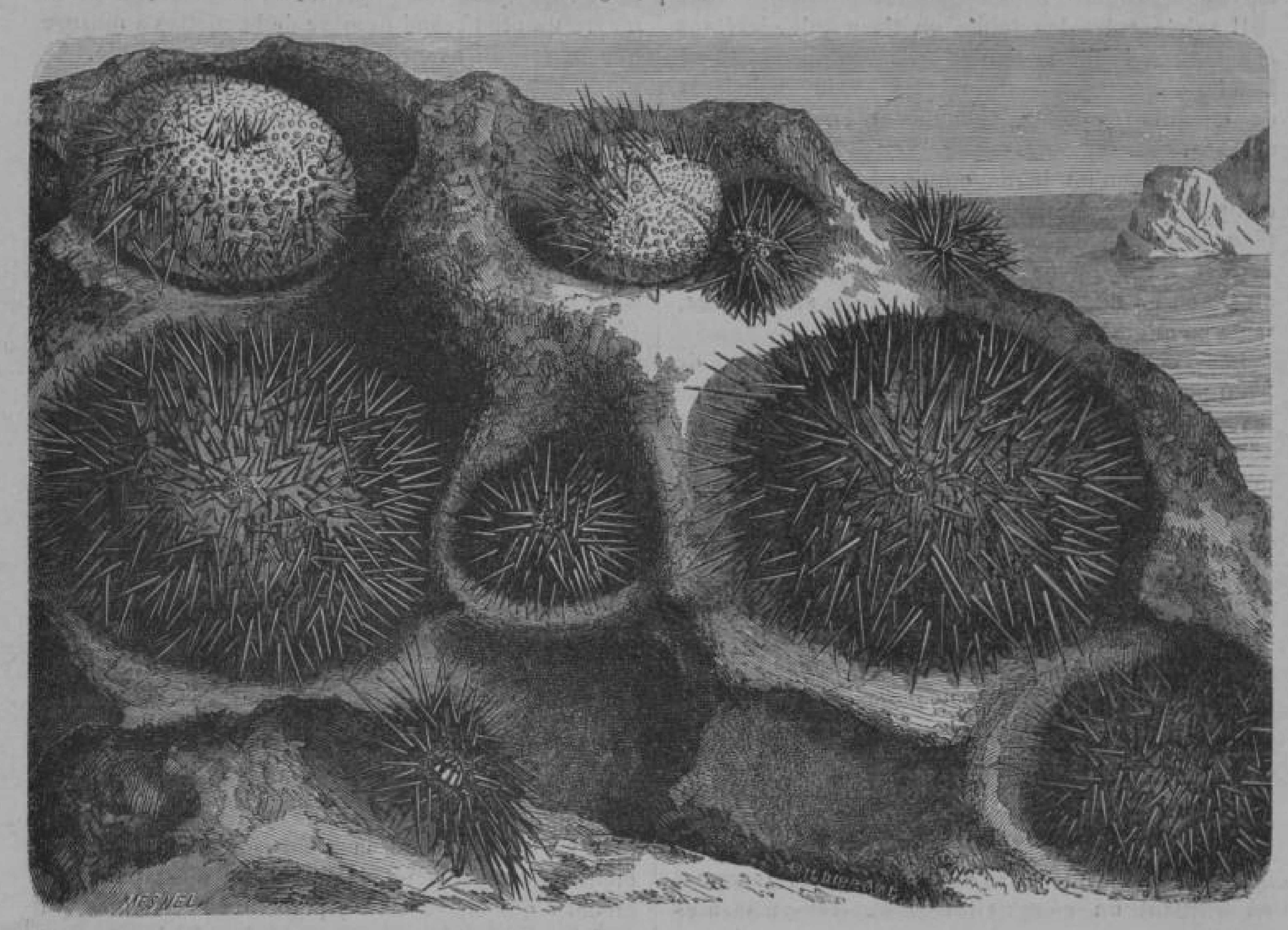
Il ne faut pas que la main pénètre inconsidérément dans ces logettes; l'habitant n'est pas commode, « qui s'y frotte s'y pique », et les épines qui se fichent dans la peau causent des douleurs assez vives, accompagnées d'inflammation. Quand les piquants sont barbelés sur la tranche, il n'est pas facile de les extraire à la pointe de l'aiguille, ce qui est pourtant de toute nécessité.

Les diverses espèces d'oursins se distinguent d'après la disposition des espaces ambulacraires: citons les *oursins proprement dits*, communs dans toutes les mers; les *spatangues*, dont le test est ovale, aplati, et la bouche placée latéralement; les *cidaris* ou oursins mamelonnés, dont les baguettes cylindriques sont très-longues; les *ananchytes*, qu'on ne trouve plus qu'à l'état fossile. De nombreuses variétés se rattachent à ces principaux genres.

Les oursins sont généralement d'un brun violacé, mais les espèces rares sont revêtues de couleurs brillantes.

M. Wyville Thomson raconte en ces termes la capture d'un spécimen d'une beauté extraordinaire amené à bord par la drague du *Porcupine* : « A mesure que la drague remonte, nous apercevons dans le sac un gros oursin écarlate. Comme le vent était assez violent et qu'il n'était pas facile de renverser la drague pour la vider de son contenu, nous prenons notre parti de ce qui nous paraît être une nécessité inévitable, et nous nous attendons à retirer l'animal en mille pièces. Nous le voyons avec étonnement rouler hors du sac sans le moindre dommage; notre surprise ne fait que s'accroître et se mélanger, au moins en ce qui me concerne, d'une certaine émotion, en voyant l'animal s'arrêter, prendre la forme d'un sphéroïde rougeâtre et se mettre à palpiter. Ces mouvements sont au moins inusités parmi ces espèces ordinairement impassibles. Il est là pourtant, avec tous les caractères de l'oursin de mer, les espaces interambulacraires et ambulacraires garnis de leurs rangées de pieds tubulaires, ses spicules, ses cinq dents aiguës et bleuâtres et les ondulations les plus singulières soulèvent son test, aussi flexible que le cuir le plus souple. Je dus faire appel à tout mon sang-froid avant de me décider à prendre dans la main ce petit monstre ensorcelé, en me félicitant cependant du plus intéressant des accroissements qui depuis longtemps eussent été accordés à ma famille de prédilection. Cet oursin est de forme circulaire et déprimée ; il a un peu plus de 120 millimètres de diamètre et environ 25 millimètres d'épaisseur.

» La structure par laquelle il s'écarte de tous les oursins actuels connus jusqu'à ce jour consiste dans la disposition des plaques ambulacraires et interambulacraires qui, au lieu de se rencontrer bord à bord et de se rejoindre pour former un test continu et dur, se dépassent et se recouvrent les unes les autres. La couleur du test est un beau cramoisi avec reflets violets. Elle est très-persistante, car l'unique spécimen complet qui ait été obtenu, conservé dans l'alcool, n'a jusqu'ici rien perdu de son éclat. »



Oursins. (P. 174, col. 1.)

Nous ne serions pas embarrassé pour citer encore bon nombre d'individus aux formes étranges, aux allures bizarres, mais le temps et la place nous manqueraient toujours pour étudier à fond la structure merveilleuse de ces singuliers animaux. Et alors que nous ne trouverions plus rien à dire, pourrions-nous nous flatter d'avoir tout dit !

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



Adélaïde la reçut très-bien. (P. 178, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XXIII

Où Adélaïde se donne une fête d'un nouveau genre.

La mère Penvraz fut très-contente de voir arriver Jeannette et Jeanneton, quoique la vue de cette jolie petite fille lui fît songer avec regret qu'elle avait espéré autrefois élever ses petits-enfants. Mais elle ne laissa pas voir son chagrin à Jeannette, et elle la remercia tendrement d'avoir quitté sa famille et la gaîté qu'elle pouvait trouver aux Châtaigniers pour venir s'enfermer avec une vieille femme malade.

Jeannette s'installa tout de suite, comme si elle eût été la fille de la maison, et se mit au courant de l'ouvrage. Il ne manquait pas dans l'armoire de paquets de chanvre et de lin, mais si on voulait en tirer quelque argent, il fallait d'abord en faire du fil; les poules ne pondaient guère, les vaches ne donnaient presque pas de lait, et le porc n'avait pas encore commencé à s'engraisser: les soins d'une bonne ménagère leur manquaient, la vieille Fanchon n'ayant plus que la force de se traîner de son lit à la cheminée pour faire la soupe de son homme. Le père Penvraz savait bien travailler la terre, mais les bêtes n'étaient pas son affaire, et il n'avait pas l'habitude de s'occuper d'elles et de donner à chacune ce qui lui convenait; et puis il avait tant de besogne qu'il ne pouvait pas la bien faire. A cause de tout cela, sa maison s'en allait à l'abandon et à la ruine, et sa terre nourrissait tout au plus sa femme et lui. Il faudrait bientôt payer la taille, la dîme, satisfaire les gens du roi et ceux de Monseigneur, payer le sel aux gens de la gabelle; et si l'argent manquait, que deviendrait-on? Ce n'était pas qu'il n'y eût des usuriers aux environs; mais se mettre dans leurs mains, c'était encore ce qu'il y avait de pire: ces gens-là sont pour le paysan comme ces bêtes qu'on appelle vampires, qui s'attachent à leur morsure et sucent jusqu'à ce qu'elles ne trouvent plus une goutte de sang. Jeannette savait cela. Elle avait souvent à la veillée entendu parler de tel ou tel que les usuriers avaient ruiné et poussé au désespoir, qui s'était fait faux-saunier, braconnier, ou même voleur de grand chemin, et qui finalement s'en était allé ramer sur les galères du roi, ou travailler dans ses arsenaux, depuis qu'il n'y avait plus de galères; mais l'un ne valait pas mieux que l'autre: le tout pour avoir emprunté vingt ou trente livres à quelqu'un de ces méchants prêteurs. Elle frémit donc en voyant en quel état se trouvaient les affaires des vieux Penvraz, et cela lui fit d'autant plus de peine que c'était sa faute; car si Jean était resté au pays, lui qui avait de la force et de l'adresse, il n'aurait pas laissé dépérir le bien de ses parents. C'était donc son devoir de remplacer Jean autant qu'elle pourrait; elle le comprit ainsi, et se mit résolûment à l'œuvre.

Elle commença par nettoyer et mettre tout en ordre, et rien qu'à la voir faire, la mère Penvraz se trouvait déjà mieux; car c'est une grande peine pour une ménagère de voir sa maison en désarroi et de ne pouvoir quitter son lit pour rendre aux choses leur place et leur bonne mine. Et puis elle n'avait plus besoin de dire dix fois le jour à son mari:

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

« Penvraz, as-tu fait sortir les poules? as-tu trait les vaches? as-tu donné du son au cochon? » Elle savait désormais que tout était fait et bien fait, et qu'elle pouvait se reposer tranquillement; et la tranquillité lui rendait tout doucement la santé.

Jeannette eut d'abord un peu d'ennui avec Jeanneton, qui avait l'habitude d'être toujours pendue à ses jupes et de l'occuper toute la journée; elle pleurait, se fâchait, et menaçait sa marraine de ses petits poings, quand Jeannette refusait de quitter son ouvrage pour l'amuser et lui fabriquer des jouets; et Jeannette avait peur que son tapage ne fît du mal à la mère Penvraz. De plus, elle était très-mortifiée de voir sa filleule si méchante, après avoir assuré qu'elle ne criait jamais. Elle fut donc très-contente de voir arriver Cyrus, qui suffisait pour occuper Jeanneton. Et en y pensant, elle se dit que c'était fort heureux pour la petite qu'elle ne pût plus être à ses ordres du matin au soir: il était temps qu'elle apprît à se tirer d'affaire toute seule.

Tant que la mère Penvraz fut tout à fait malade et obligée de garder le lit, Jeannette ne put s'occuper que d'elle, et se borna, en fait d'ouvrage, à soigner le ménage et les bêtes et à filer le chanvre et le lin. Quand la malade alla mieux et fut en état de rester seule, Jeannette s'en alla aider le père Penvraz dans le jardin et aux champs, et le vieillard s'émerveillait de la voir si adroite et si forte. Le soir, à la clarté du feu, Jeannette mettait en écheveaux le fil qu'elle avait filé; d'une main elle déroulait son fuseau, de l'autre elle faisait tourner le dévidoir, qui jetait son ombre sur le mur jaune: les pointes du dévidoir semblaient s'y poursuivre et exécuter une ronde fantastique. C'était un moment de grande joie pour Jeanneton; elle essayait de saisir ces ombres fuyantes, elle étendait ses petites mains, les appliquait sur le mur.. .. les pointes du dévidoir, avec leurs boules arrondies comme de petites têtes, semblaient se moquer d'elle et se faire un plaisir de lui échapper. « Elles dansent en rond! » disait la petite fille; et elle riait aux éclats et se mettait à danser aussi; ce mouvement et cette joie égayaient la vieille chaumière et ses habitants. Il venait un moment où sa vivacité s'apaisait, elle se frottait les yeux de ses deux poings et venait se blottir entre les genoux de Jeannette. Jeannette, laissant son dévidoir, la prenait, la déshabillait et la portait dans son berceau, à demi endormie, répétant d'une voix qui s'éteignait la prière que sa marraine lui dictait chaque soir: « Mon Dieu, ramenez-nous le pauvre Jean, et faites qu'il ne soit pas blessé. » Les deux vieillards s'associaient dans leur cœur à la prière de l'innocente, et il leur semblait que Jean, rappelé par cette douce voix, ne pouvait manquer de revenir.

Ils se seraient trouvés assez heureux, n'eût été la tournée du collecteur des tailles, dont chaque jour les rapprochait; Jeannette avait beau compter combien elle pourrait tirer de sols, de liards et de deniers de ses œufs et de ses écheveaux de fil, elle n'arrivait pas à parfaire le nombre de livres qu'il lui fallait trouver. Il lui vint enfin une idée: son fil était très-fin et très-uni; si Mme la baronne voulait bien le lui acheter pour en faire tisser de la toile? Elle pensa à cela une nuit, et, le lendemain matin, après avoir fini l'ouvrage de la maison, elle partit pour le château, chargée de Jeanneton et d'un écheveau de son fil.

Adélaïde la reçut très-bien.

« Ah! voilà Jeannette! J'ai cru que tu ne voulais plus me voir. Tu n'es plus à la ferme, à ce qu'on m'a dit; est-ce que tu es retournée à Saint-Luc? Qu'est-ce que tu portes là? »

Cette question ôtait à Jeannette l'embarras de commencer son discours. Elle montra son fil, conta à la jeune baronne ce qu'elle en désirait faire, et sut l'intéresser aux vieux Penvraz. Adélaïde ne demandait pas mieux que de faire une bonne action. Seulement elle ne s'était jamais occupée d'acheter de la toile, à plus forte raison de la faire tisser.

« Qui est-ce qui pourrait donc s'occuper de cela? murmura-t-elle. Ah! Mme Levellec qui passe dans la cour! Vite, Marton, allez me chercher Mme Levellec! »

Mme Levellec trouva que mademoiselle lui faisait beaucoup d'honneur, et gravit le grand escalier aussi vite que le lui permit son asthme; arrivée devant Adélaïde, elle ébaucha une profonde révérence que la jeune baronne ne lui laissa pas le temps de mener à bien. Elle lui mit l'écheveau entre les mains, en lui disant avec impétuosité:

« Madame Levellec, vous voyez ce fil? Je veux qu'on m'en fasse de la toile; on peut la faire ici, n'est-ce pas?

— Un tisserand, souffla Jeannette.

— Voulez-vous vous charger de donner le fil à un tisserand? Je payerai ce qu'il faudra. »

Mme Levellec examinait le fil d'un air dégoûté.

« Quelle toile mademoiselle veut-elle qu'on lui fasse avec ce fil? et qu'est-ce que mademoiselle compte faire de cette toile?

— Mais..... je ne sais pas, moi!.... de la toile pour..... Au fait, qu'est-ce qu'on peut faire avec de la toile?

— Des draps, souffla de nouveau Jeannette.

— Des draps, répéta Adélaïde. Faites-moi faire de la toile avec le fil, et des draps avec cette toile. »

Mme Levellec eut un sourire superbe.

« Mademoiselle ne pourrait se servir de draps pareils, dit-elle; tous les draps du château sont de fine toile de Hollande; mademoiselle se croirait couchée sur une râpe si elle avait ces draps-là dans son lit; les domestiques du château eux-mêmes n'en voudraient pas. Le fil est très-uni, je ne dis pas le contraire; c'est une bonne filandière qui l'a fait; mais ça n'est tout de même pas assez fin pour des gens de qualité. Ça ferait de bonnes chemises de paysans, voilà tout. »

Jeannette, triste et humiliée, baissait la tête.

« Comme c'est ennuyeux! dit Adélaïde. Ah! une idée. Madame Levellec, y a-t-il dans le village des enfants qui aient besoin de chemises? »

Malgré tout son respect pour l'héritière de Kerléonik, dame Levellec ne put s'empêcher de rire.

« S'il y en a, mademoiselle! Je parierais qu'on n'en trouverait pas dix qui aient seulement une chemise de rechange; les autres s'en passent le samedi pendant que leur mère la lave pour le dimanche.

— Très-bien! très-bien! »

Adélaïde était si contente de son idée qu'elle ne voyait pas ce qu'il y avait de triste dans la réponse de dame Levellec.

« Faites-moi tisser de la toile bien vite, et puis on en fera des chemises pour tous les enfants de Kerléonik. Il doit bien y avoir des ouvrières, ici? Tu sais faire les chemises, toi, Jeannette?

— Sûrement, mademoiselle; je taille et je couds celles de Jeanneton.

— Eh bien, tu auras ta tâche comme les autres. Madame Levellec, je paierai le fil à Jeannette, je paierai la toile au tisserand, je paierai la façon des chemises aux ouvrières, et j'habillerai tous les enfants du pays. J'aime bien mieux cela que d'acheter des plumes pour ma coiffure ou une nouvelle garniture de robe. Dépêchez le tisserand; je voudrais voir déjà les piles de chemises »



Il prit le pain sans rien dire (P. 180. col. 2.)

Ce fut ainsi qu'un caprice de bienfaisance, inspiré à Adélaïde par Jeannette, couvrit ceux qui étaient nus et sema la reconnaissance dans tous les cœurs d'un pauvre hameau. Le fil et l'ouvrage furent bien payés à Jeannette; et, pendant que toutes les filles du village s'évertuaient à coudre la toile des chemises, Adélaïde imagina une petite fête où elle les distribuerait, en y joignant des sabots, des culottes, des blouses et des cotillons. Toutes les aiguilles eurent de la besogne; le tailleur et la tailleuse ne surent où donner de la tête, et le sabotier eut une si bonne commande qu'il put payer cette année-là une dette qui pesait depuis plus de vingt ans sur sa pauvre vie. Et comme on sut que Jeannette était cause que cette pluie d'or se répandait sur les tenanciers de Kerléonik, on changea tout à fait d'avis sur elle, et on la tint désormais en grande estime; elle aurait pu entendre ses louanges dans toutes les maisons, le soir de la fête de saint Nicolas, jour qu'Adélaïde avait choisi pour ses largesses. Tous les enfants des domaines de Kerléonik se décidèrent à grand'peine à se coucher ce soir-là, tant il leur coûtait de se séparer de leurs beaux habits neufs; et ils les mirent soigneusement pliés au pied de leur pauvre grabat, pour les revoir le lendemain dès qu'ils ouvriraient les yeux. Ils firent de beaux

rêves, comme des enfants qui ont fait un bon repas pour la première fois de leur vie. Disons, sauf respect, que le porc de Kérentré, convenablement engraissé par Jeannette, avait été acheté un bon prix par le maître d'hôtel de Kerléonik. C'était à lui qu'on devait le lard, les saucisses et les boudins de la fête, et les convives les avaient si bien appréciés qu'ils n'en avaient pas laissé miette. Dom pourceau n'avait sûrement pas été consulté; mais que voulez-vous! il faut toujours que quelqu'un paye les frais de la guerre.



XXIV

Un coup d'œil à Versailles et un autre à Kerentré.

L'hiver était venu, et dame Levellec promenait de nouveau son trousseau de clefs avec un cliquetis de serpent à sonnettes dans les appartements déserts du château.

Le seigneur et sa famille étaient retournés à Versailles, et l'on savait que Mlle Adélaïde avait été présentée à Sa Majesté la Reine, qui l'avait accueillie le plus gracieusement du monde et l'avait admise à une promenade en traîneau sur le grand canal. On disait même (M. Lorhan savait cela par Lisette, qui écrivait quelquefois à Mme la régisseuse) que la reine avait donné à Mademoiselle, pour conduire son traîneau, un des plus aimables cavaliers de la cour, le jeune marquis de Mello, qui s'était distingué sur mer dans plusieurs combats contre les Anglais, notamment dans la bataille malheureuse des Saintes, où l'amiral Rodney avait vaincu la flotte française et pris six vaisseaux et le comte de Grasse lui-même.

Le marquis avait été ramené en France grièvement blessé; il était maintenant presque guéri, et attendait le départ du vaisseau sur lequel il devait reprendre son service. Le roi l'avait mandé à Versailles pour le complimenter lui-même sur sa belle conduite et lui remettre la croix de Saint-Louis, et la reine l'invitait à toutes ses parties de plaisir. Lisette disait que M. le marquis ne laissait perdre aucune occasion d'offrir la main à Mlle Adélaïde, et que de plus il était aux petits soins auprès de Mme la baronne, ce qui signifiait sûrement quelque chose. C'était bien dommage qu'un si gentil seigneur dût retourner à la guerre, d'où il ne reviendrait peut-être pas tout entier; et Lisette souhaitait de tout son cœur que la paix fût faite avant le départ de M. le marquis.

La paix! Jeannette se souciait peu des marquis; mais il y a des balles, des boulets et des coups de sabre pour les soldats comme pour les officiers. Si la paix se faisait, Jean ne courrait plus de dangers et pourrait peut-être revenir au pays. Pourvu qu'il fût encore en vie!

Par un beau jour de février, Jeanneton et Cyrus jouaient devant la porte de la maison de Kérentré, pendant que Jeannette vaquait aux soins du ménage et que la mère Penvraz, assise sur la pierre du foyer, filait sa quenouille en réchauffant ses vieux os au maigre feu qui faisait bouillir la marmite. L'hiver avait été long et rude cette année-là; le soleil faisait étinceler le givre des arbres, qu'il ne parvenait pas à faire fondre. Jeanneton s'amusait à enfoncer à grands coups de ses petits sabots la légère croûte durcie qui recouvrait la neige; Cyrus la suivait pas à pas en remuant la queue, et de temps en temps, rajeuni par les éclats de rire de sa brebis, la seule qu'il eût désormais à conduire, il se couchait sur le dos, les quatre pattes en l'air, et se roulait dans la neige avec l'abandon d'un chien adolescent. Jeanneton alors riait de plus belle, et, se jetant sur Cyrus, essayait de le couvrir de la neige qu'elle ramassait avec ses petites mains. Mais le chien se relevait d'un bond comme pour lui faire pièce et l'éclaboussait en se secouant vigoureusement, puis s'enfuyait à quelques pas, et s'arrêtait ensuite pour l'attendre.

Ils étaient arrivés ainsi à quelque distance de la maison, dans un chemin creux qui s'en allait rejoindre la grande route. Tout à coup Jeanneton s'arrêta dans ses jeux; un homme venait d'apparaître au tournant du chemin, et la petite fille effrayée se rapprocha de Cyrus comme pour se mettre sous sa protection. Le chien se redressa sur ses quatre pattes, le poil hérissé, montrant ses dents blanches d'une façon qui disait clairement à l'intrus: « Ne t'avise pas de toucher à ma brebis; j'ai été chien de berger, et je n'ai pas encore oublié mon ancien métier. »

L'homme n'avait pourtant pas l'air méchant ni redoutable; il marchait affaissé comme quelqu'un de très-las, et s'arrêtait de temps en temps pour regarder autour de lui. On aurait dit un mendiant, car ses vêtements étaient en haillons; pourtant il ne portait point de besace sur son épaule, comme font les pauvres qui s'en vont de maison en maison, demandant du pain aux ménagères. Quand il fut à quelques pas de Jeanneton, celle-ci cessa d'avoir peur de lui; elle pensa qu'il devait sûrement être très-malheureux, et qu'il devait avoir grand froid, puisqu'on voyait sa peau à travers les trous de ses vêtements. Elle s'avança résolûment vers lui, et, lui tendant un morceau de pain qu'elle avait commencé à grignoter:

« Tiens, pauvre homme, lui dit-elle, mange mon pain! »

Le pauvre homme la regarda, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il prit le pain sans rien dire, et sa main trembla en touchant celle de Jeanneton.

« Viens te chauffer à la maison, lui dit-elle.

— A la maison! Dans quelle maison, ma bonne petite?

— A la maison du père Penvraz; c'est ma maison à présent.

— A toi? Comment t'appelles-tu, petite?

— Jeanneton, pour vous servir. » Et en employant cette formule cérémonieuse dans laquelle elle cessait de tutoyer l'étranger, Jeanneton lui fit une belle révérence.

« Et à qui es-tu, Jeanneton?

— A maman Jeannette! » répondit l'enfant, qui croyait que Jeannette était connue de tout l'univers.

Le pauvre voyageur devint tout pâle, et s'appuya sur son bâton comme s'il eût eu peur de tomber. A ce moment, Cyrus, qui s'était rapproché et qui le regardait en le flairant depuis qu'il causait avec Jeanneton, sauta sur lui en poussant des cris de joie, et se mit à lécher ses mains, à se frotter contre lui, à lui poser ses pattes sur les épaules; et le voyageur lui rendit ses caresses, avec plus d'attendrissement que de gaieté.



La promenade en traîneau sur le grand canal. (P. 180, col. 1.)

« Cyrus, mon bon Cyrus! tu m'as reconnu! disait-il. Tu m'as vu si souvent avec Jeannette! Est-ce qu'elle est ici, Jeannette? »

Cyrus comprit probablement, car il se mit à trotter du côté de la maison, en retournant la tête à chaque instant, comme pour dire au voyageur : « Viens-tu? c'est par ici. Est-ce que tu ne reconnais pas le chemin? »

Oh! il le reconnaissait bien, le pauvre exilé qui revenait après une si longue absence; et s'il ne marchait pas plus vite, c'est que les sentiments qui s'agitaient dans son cœur rendaient ses pas chancelants.

Son pays, ses champs, sa chère maison, quelle joie de revoir tout cela! Mais cette joie, devait-il s'y abandonner?

Qu'allait-il trouver, dans cette maison dont il voyait fumer le toit entre les arbres dépouillés par l'hiver?

Son père, sa mère, étaient-ils là? Étaient-ils vivants seulement? Et Jeannette, y était-elle? comment, pourquoi? L'enfant avait dit : « Maman Jeannette. » Était-elle donc mariée, et cette maison était-elle devenue la sienne et celle de son mari? Le pauvre Jean n'osait s'approcher, et il s'arrêta à quelques pas de la porte.

A ce moment Jeannette parut sur le seuil; elle venait voir ce que devenait Jeanneton, dont elle n'entendait plus les rires joyeux. Elle vit le voyageur, fit quelques pas vers lui, le regarda au visage..., et elle n'hésita pas.

Oubliant tout le passé, ne sentant que le bonheur de retrouver celui qu'elle avait tant pleuré, elle se jeta dans ses bras avec un cri perçant, et l'embrassa comme une sœur embrasse un frère qu'elle a cru perdu.

Jean la serra sur son cœur en pleurant de joie, et Cyrus se mit de la partie, en sautant autour d'eux et en souhaitant dans son langage la bienvenue au voyageur, pendant que Jeanneton, qui n'y comprenait rien, les regardait ébahie.

Ce fut bien autre chose quand la mère Penvraz, qui, attirée par le cri de Jeannette, s'était levée et était venue, en s'appuyant aux murs, voir de quoi il s'agissait, arriva auprès d'eux et reconnut son fils. Et pour compléter la réunion, le père Penvraz revint des champs, car l'heure du dîner approchait.

Seulement personne, excepté Jeanneton, ne fit honneur au repas; tous les autres, même Cyrus, avaient ce jour-là bien autre chose à faire que de manger.



A suivre. Mme Colomb.



LES DERNIÈRES
EXPLORATIONS ARCTIQUES[1]

II (*suite*)

L'EXPÉDITION DU *Tegetthoff*

Après s'être convaincus qu'aucun effort ne pourrait délivrer le malheureux *Tegetthoff*, et sur l'assurance du docteur Kepes qu'un troisième hivernage serait fatal à l'équipage, MM. Payer et Weyprecht se décidèrent à prendre le chemin de l'Europe. Un seul espoir de salut leur restait : c'était d'atteindre, sur la glace, le voisinage de la Nouvelle-Zemble. Les embarcations furent placées sur des traîneaux, et, le 20 mai, la petite troupe se mit en marche. Cette marche fut fort lente; on se fera une idée des difficultés qui l'entravèrent à tout instant lorsqu'on saura qu'après deux mois d'efforts et de fatigues les hardis voyageurs n'avaient réussi qu'à franchir 16 kilometres. Enfin, par bonheur, le 13 août 1873, par 79°41′ de latitude, ils atteignirent la mer libre, et trois jours après ils touchaient à la côte de la Nouvelle-Zemble, près du cap Nassau. Ils longèrent la côte de cette île inhospitalière pendant plusieurs jours, quand, le 29 août, ils aperçurent, ancré dans une baie, un navire russe. C'était le schooner *Nicolai*, qui, les ayant recueillis, les débarqua à Vardo, en Norvége.

En somme, l'exploration faite par MM. Payer et Weyprecht est, sinon la plus hardie, du moins une des plus hardies qu'on ait tentées vers le pôle, et elle a donné des résultats considérables.

L'étendue des terres qu'elle a découvertes équivaut à celle des îles du Spitzberg, et enfin la latitude extrême, 83° nord, qu'elle a reconnue, n'est distante du pôle que de 7 degrés, environ 700 kilomètres, et est la plus haute qui ait été atteinte jusque là.

III

L'EXPÉDITION DE L'*Alert* ET DU *Discovery*

Les glorieux naufragés du *Tegetthoff* étaient à peine de retour en Europe que le gouvernement anglais, cédant aux instances de la Société de géographie de Londres, et aussi à un certain mouvement d'opinion provoqué par la découverte de la Terre François-Joseph, décidait l'envoi d'une expédition scientifique dans les régions arctiques.

L'expédition, commandée par le capitaine Nares, navigateur éminent, se composait des deux navires *Alert* et *Discovery*, et devait être accompagnée, jusqu'à l'entrée des régions boréales, par la *Pandora*. Le départ eut lieu de Portsmouth le 29 mai 1875, au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste. Après une absence de dix-sept mois, l'expédition rentrait en Angleterre, et touchait les côtes d'Irlande, le 27 octobre 1876.

Le programme du capitaine Nares était d'explorer et d'étudier, sur une étendue aussi considérable que possible, la région inconnue qui environne le Pôle nord, en suivant la route considérée comme la meilleure : celle du Smith Sound. Si l'on ne rencontrait pas d'insurmontables difficultés, l'expédition devait s'efforcer d'atteindre le pôle. Nous allons voir que, sans réussir dans cette extrême tentative, le capitaine Nares devait, dans cette expédition, une des plus courtes faites dans ces régions, recueillir de magnifiques résultats. Le *Tour du monde* en a donné une analyse que nous résumons ici.

Le 26 juillet 1875, l'*Alert* et le *Discovery* quittèrent la *Pandora* à la hauteur des îles Carey. Ils atteignirent l'île Littleton presque sans rencontrer de glaces; mais les difficultés commencèrent en face du cap Sabine, à l'entrée du détroit de Hayes, et la marche de l'expédition ne fut plus possible qu'au prix d'une lutte énergique et incessante pour éviter les glaces flottantes, mobiles écueils qui menaçaient à chaque instant de briser les navires. Le chef de l'expédition ne quitta plus, ni de jour ni de nuit, la hune la plus élevée, le *crow's nest* (nid de corbeau). surveillant l'état des glaces et donnant des ordres où la prudence et l'audace étaient tour à tour nécessaires.

Le *Discovery*, qui devait servir de base d'opération, s'établit, pour hiverner, entre la côte septentrionale de la baie de Franklin et l'île Bellot, par 81° 44′ de latitude nord et 65° 3′ de longitude ouest, tandis que l'*Alert*, continuant sa route vers le nord, fut contraint, le 3 septembre 1875, de s'arrêter par 82° 27′ et 61° 22′ de longitude ouest, au delà du cap Union et à la limite des terres polaires. C'est là qu'il passa l'hiver, dans les conditions les plus rudes qu'ait jamais subies un navire, malgré les distractions de toute nature, y compris un théâtre, que la prévoyance de l'Amirauté avait préparées pour l'équipage.

Dès que l'*Alert* eut pris ses quartiers d'hiver, on se préoccupa de diriger quelques reconnaissances et d'assurer les communications avec le *Discovery*. L'une des reconnaissances, celle du lieutenant Markham, qu'avait précédé en éclaireur le lieutenant Aldrich, s'éleva jusqu'à 82° 48′, dépassant ainsi, pour la première fois, la latitude atteinte par le célèbre Parry en 1827. Ces expéditions furent de rudes préparations à des épreuves qui devaient être plus rudes encore. Deux tentatives énergiques, restées infructueuses, démontrèrent l'impossibilité de se mettre en relation avec le *Discovery*. L'épaisseur de la neige était telle qu'on ne réussit pas, en dix jours, à faire beaucoup plus de 11 kilomètres.

De son côté, le *Discovery* détachait des explorateurs vers le Groenland, mais il leur fallut renoncer à pénétrer dans l'intérieur et se contenter de reconnaître

[1] Suite et fin — Voy pages 150 et 167.

la côte. A une certaine distance on apercevait des montagnes de plus de mille mètres ; le soleil en les éclairant de ses lueurs donnait aux navigateurs un admirable spectacle.

A partir d'octobre et jusqu'au commencement de mars, la nuit polaire enveloppa les navires : nuit de 142 jours pour l'*Alert*, de 127 jours seulement pour le *Discovery*. Ce dernier était resté à 117 kilomètres environ au sud de l'*Alert*. De temps à autre, pendant quelques heures, les rayons de la lune ou une aurore boréale sans éclat venaient dissiper un peu l'obscurité.

Dès le mois de mars, deux officiers, avec le Danois Neils Christian Petersen (celui-là même qui accompagnait le docteur Hayes dans son voyage au Smith Sound en 1860 et 1861), quittèrent l'*Alert* pour tenter de porter des nouvelles au *Discovery* ; mais telle était l'intensité du froid, que Petersen eut les deux pieds gelés, et, malgré les soins dévoués de ses compagnons de route, il subit au retour une double amputation dont les suites l'emportèrent. On réussit enfin, la semaine suivante, à atteindre le *Discovery*, où l'anxiété était grande sur le sort de l'autre navire.

Avec le printemps partirent trois expéditions de traîneaux. L'une, commandée par le lieutenant Aldrich, devait explorer, du côté de l'ouest, les côtes de l'Océan polaire ; le lieutenant Beaumont reçut mission d'en diriger une à l'est, pour déterminer la côte nord du Groenland ; enfin, l'expédition du lieutenant Markham eut le nord direct comme objectif. Le 3 avril, par un froid intense, les traîneaux des expéditions, surmontés chacun d'un guidon aux couleurs britanniques et pourvus de vivres pour un temps considérable, se mettaient en route.

M. Aldrich suivit la côte de la Terre de Grant jusqu'à 86° 30′ à l'ouest, par 82° 10′ de latitude nord : c'est une distance de plus de 350 kilomètres. A partir du cap Columbia, point le plus septentrional de ce trajet (83° 7′ nord), la côte tend à s'infléchir vers le sud-ouest. Atteint du scorbut, l'équipage du lieutenant Aldrich ne dut le salut qu'à l'énergie et au sang-froid de son chef. L'officier et l'un de ses hommes avaient seuls, au retour, la force nécessaire pour haler un traîneau.

L'expédition du lieutenant Beaumont, qui s'avança vers l'est jusque par 84° 33′ (longitude ouest) et 82° 54′ (latitude nord), point où le littoral inclinait vers le sud, fut aussi durement éprouvée. Deux hommes moururent à la peine, et ces pertes n'eussent pas été les seules, sans le secours que l'expédition reçut du docteur Coppinger. Dans ce cas encore, au moment de l'arrivée, les officiers seuls avaient conservé quelque force.

Quant à la troupe du lieutenant Markham, elle partait, le 11 avril, du cap Joseph-Henry pour marcher vers le nord ; mais, dès le début, on se trouva au milieu d'énormes amoncellements de glaces et de neiges ; la hache et le pic furent constamment nécessaires pour se frayer une route à travers les blocs de 10 mètres de hauteur et d'une étendue de 30 à 250 mètres. En ces conditions, le progrès n'était guère que d'un kilomètre et demi à trois kilomètres par journée de dix à douze heures de travail ininterrompu. Au dixième jour, le scorbut fit son apparition ; après trois semaines, deux hommes ne pouvaient plus marcher ; enfin, à 83° 20′ 26″ (c'est-à-dire à 726 kilomètres du Pôle), la plus haute latitude qui ait jamais été atteinte, il fallut abandonner toute idée d'aller plus loin. On avait devant soi, jusqu'à un horizon sans limite, cette mer formée de glaces anciennes à laquelle l'expédition a donné le nom d'*Ocean Palæocrystique*. S'avancer plus loin eût été, sans résultat possible, conduire tout le monde à une mort certaine. Le retour fut des plus rudes ; les hommes allaient toujours s'affaiblissant, et l'un d'eux mourut. Quand on fut revenu au cap Joseph-Henry, la situation était telle qu'il eût été impossible aux hommes de regagner l'*Alert*, si le lieutenant Parr ne se fût dévoué pour aller seul en avant réclamer du secours. L'énergique officier marcha vingt-deux heures de suite et arriva lui-même au navire dans un état déplorable. La petite troupe de M. Markham, diminuée d'un homme mort pendant l'absence du lieutenant Parr, revit enfin l'*Alert* après soixante-douze jours de voyage et un trajet de plus de 900 kilomètres. Des quatorze hommes qui revenaient, il fallut en hisser onze sur le pont du navire, tant ils étaient épuisés par la maladie et les fatigues.

De son côté, l'équipage du *Discovery* n'était point resté inactif ; il faut porter à son avoir l'exploration de la baie Lady-Franklin, qui avait jusqu'alors été considérée comme un détroit, et une tentative, bientôt arrêtée par une barrière de glaces, pour pénétrer dans la baie Petermann, enfin, des reconnaissances sur les côtes inhospitalières du Groenland bordées de rochers à pic.

L'espace manque pour donner ici plus de détails sur les opérations de cette campagne, mais il convient de résumer brièvement les résultats dont la géographie sera redevable à l'*Alert* et au *Discovery*. En termes généraux, le canal Kennedy et le canal Robeson ont été trouvés un peu moins larges que ne les faisait la carte publiée par l'Amirauté américaine à la suite du voyage de Hall ; il en est de même pour l'entrée du détroit de Hayes, dans lequel on n'a d'ailleurs pas pénétré. La limite septentrionale du Groenland, jusqu'ici indéterminée, a été suivie assez loin vers l'est, comme on l'a vu, et du côté de l'ouest, la Terre de Grant a été l'objet d'une étude analogue, sur une longueur de côtes encore plus considérable ; enfin la Terre du Président, que croyait avoir vue l'expédition de Hall au loin vers le nord, n'existerait pas.

La carte de la région circumpolaire boréale subira ainsi des changements assez notables, destinés sans doute à persister, car il est peu probable que de nouvelles expéditions reprennent de longtemps la

route du Smith Sound : le commandant Nares, en effet, déclare le Pôle inabordable par cette voie, si tant est qu'il soit abordable par une autre.

L'expédition polaire anglaise a enlevé à Parry l'honneur de s'être le plus approché du Pôle. Ce navigateur, qui, en 1827, était parvenu à 82° 45', est actuellement distancé de près de 65 kilomètres par le commandant Markham. Aucun navire ne s'est élevé aussi haut que l'*Alert* (82° 48'). En 1806, Scoresby était arrivé à 81° 30'. Le navire de Parry avait eu 81° 5' comme limite. La *Sophia*, navire suédois, s'était arrêtée à 81° 42', et le yacht de M. Leigh Smith à 81° 24'. Enfin, Hall, avec le *Polaris*, était à peine arrivé à 82° 16'. Jamais non plus hivernage ne s'était fait à une aussi haute latitude, et la nuit de cent quarante-deux jours qu'ont traversée les hommes de l'*Alert* est la plus longue que personne ait traversée avant eux.

On voit avec quelle lenteur on approche du Pôle. Cependant ces difficultés ne lassent pas le courage des explorateurs, et au dernier moment nous apprenons que le gouvernement américain va envoyer une expédition aux régions polaires, pour tenter d'approcher du Pôle par la voie du détroit du Bering.

LOUIS ROUSSELET.

LES NARCOTIQUES

CHEZ TOUS LES PEUPLES

Des recherches sur l'usage des narcotiques chez les différents peuples ont amené les curieux détails suivants.

La Sibérie a les fongus ; la Turquie, l'Inde et la Chine ont leur opium ; la Perse, l'Inde et la Turquie, avec toute l'Afrique, depuis le Maroc jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et même les Indiens du Brésil, ont leur chanvre et leur hatchich ; l'Inde, la Chine et l'Archipel du Levant, ont leur noix de bétel et leur poivre de bétel. Les îles de la Polynésie ont leur hava quotidien ; le Pérou et la Bolivie leur coca ; la Nouvelle-Grenade et les chaînes des Andes leurs pommes épines rouges et communes ; l'Asie, l'Amérique et le monde entier peut-être ont le tabac ; les Indiens de la Floride leur houx émétique ; le nord de l'Europe et l'Amérique ont leur pedum et leur galle douce ; les Anglais et les Allemands ont le houblon, et les Français la laitue.

On estime que les narcotiques sont en usage, savoir : le tabac, parmi 900 millions d'hommes ; l'opium parmi 400 millions ; le chanvre et le hatchich parmi 300 millions ; le bétel parmi 100 millions ; le coca parmi 10 millions, et les autres narcotiques divers parmi 25 millions d'hommes.

P. VINCENT.



LE VOYAGE DU BALLON

LA VILLE-D'ORLÉANS

Le voyage le plus émouvant, le plus extraordinaire, qui se soit accompli au sein de l'atmosphère pendant le siége de Paris, est incontestablement celui de MM. Rolier et Bezier, qui débutaient tous les deux dans la carrière aérostatique.

Les deux voyageurs s'élevèrent de Paris le 24 novembre, dans l'aérostat-poste *la Ville-d'Orléans*, à onze heures quarante minutes du soir. Après quatorze heures de séjour au sein de l'atmosphère, ils atterrirent, emportés par un courant rapide, au mont Lid, en Norvége, à 350 kilomètres au nord de Christiania, à 1650 kilomètres de notre capitale investie, avec une vitesse de 112 kilomètres à l'heure !

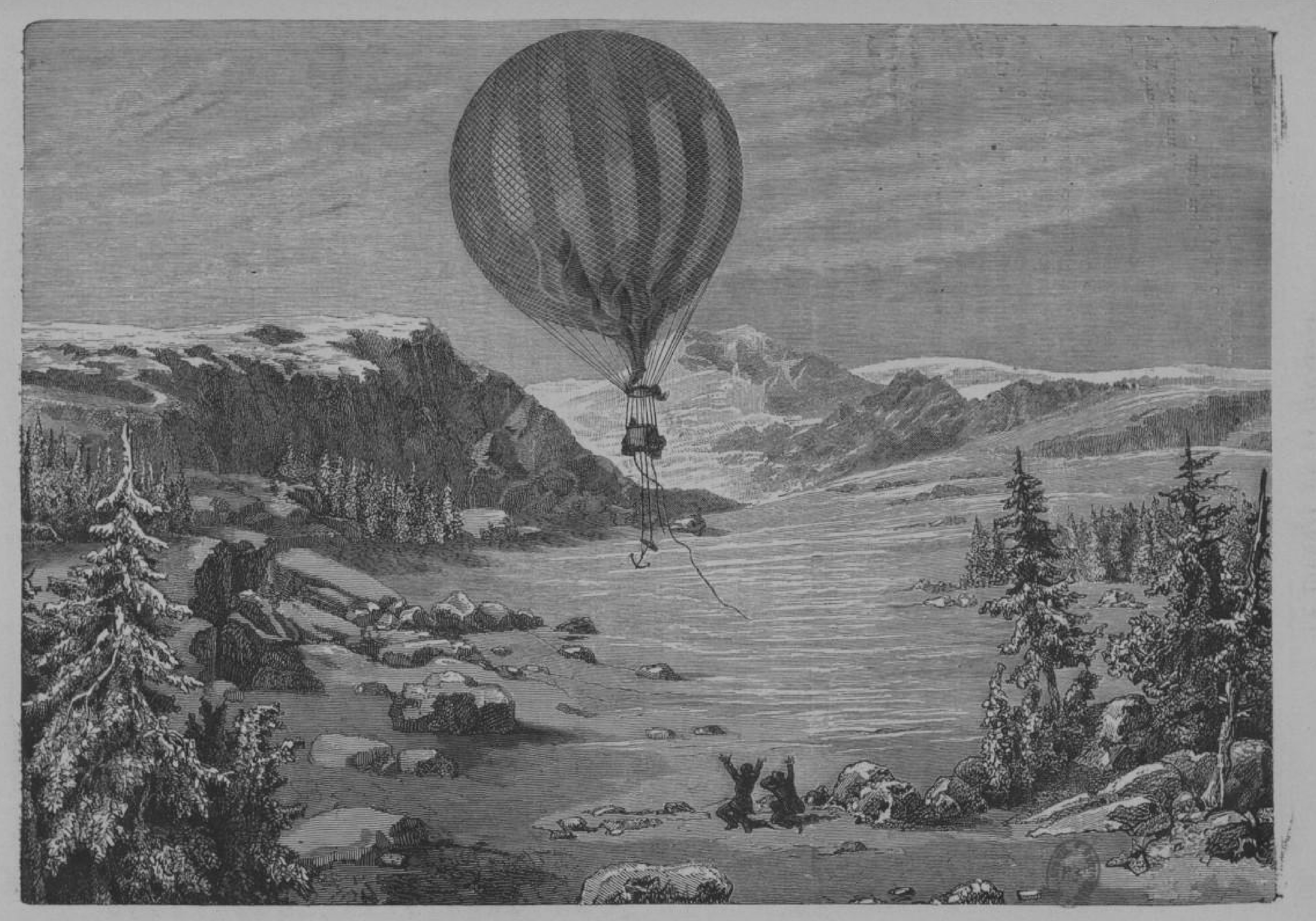
M. Paul Rolier a bien voulu nous donner des documents complets au sujet de cette étonnante traversée aérienne, qui restera comme un des faits les plus dramatiques de l'histoire de l'aérostation.

Un grand nombre de spectateurs étaient réunis le soir du 30 novembre 1870 à la gare du Nord, un des ports de départ des ballons du siége. Le ballon *la Ville-d'Orléans* se gonfle, à la lueur de lanternes. Le ciel est noir, le vent violent. M. Paul Rolier monte avec son compagnon dans la nacelle, où l'on a attaché des sacs de dépêches, et où l'on a placé une cage contenant six pigeons voyageurs. On est silencieux, on attend avec anxiété l'heure du départ. Après l'équilibrage de la nacelle, l'aérostat s'élève et disparaît dans l'atmosphère sombre.

Les deux voyageurs atteignent l'altitude de 2700 mètres ; ils voient Paris qui s'éloigne ; des villes, des villages qui se succèdent et que quelques lumières font apparaître d'intervalle en intervalle, dans les bas-fonds de l'océan aérien. L'air se remplit de vapeurs denses ; les aéronautes attendent non sans émotion l'apparition de l'aurore. Le soleil se lève enfin à l'horizon ; les nuées inférieures deviennent opalines, semi-transparentes ; elles se dissipent peu à peu.

M. Rolier examine la surface terrestre ; il y aperçoit indistinctement quelques taches blanches qui paraissent remuer. Il saisit sa lunette.... Une sueur froide ruisselle tout à coup sur son front ; ces taches mobiles sont formées par l'écume des flots, qui s'étendent à perte de vue vers tous les points de l'horizon. Le vent entraîne l'aérostat vers le centre de la mer du Nord.

Après de longues heures d'angoisse, quelques navires apparaissent à la surface océanique. C'est en vain que M. Rolier se rapproche du niveau de la mer, c'est en vain qu'il y laisse flotter sa corde traînante et qu'il appelle au secours. Un des vaisseaux qu'il aperçoit tire des bordées en s'efforçant d'at-



Le ballon, ainsi délesté, repart seul dans l'atmosphère. (P. 186, col. 1.)

teindre le ballon; un coup de canon retentit même à bord pour saluer les deux voyageurs aériens, leur donner confiance, et leur faire comprendre que des amis inconnus vont leur venir en aide. Mais l'aérostat est emporté au sein de l'atmosphère, bien plus vite que le vaisseau au milieu des eaux; il s'éloigne peu à peu, et tout espoir de salut semble s'évanouir. Rolier se prépare à la mort, ainsi que son compagnon; il prend un des pigeons voyageurs qui lui ont été confiés, et attache à la queue de l'oiseau qu'il va abandonner une légère dépêche, écrite au crayon sur un morceau de papier. Il l'adresse, à la grâce de Dieu, au gouverneur de Paris, pour envoyer à ceux qu'il aime et à sa patrie un adieu suprême.

Le brouillard, qui a disparu au lever du jour, se forme de nouveau; en même temps la provision de lest contenue dans la nacelle s'épuise. Les aéronautes se voient obligés de recourir aux sacs de dépêches; ils en jettent un tout entier à la mer, au moment où le ballon se met à descendre avec une vitesse considérable[1]. L'aérostat, débarrassé d'un poids de 60 kilogrammes, bondit dans la nue, et les courants supérieurs lui font continuer sa route vers le nord, à une hauteur de plus de 3000 mètres, au milieu de nuées compactes, où d'abondantes paillettes de givre prennent bientôt naissance. La formation de ces cristaux de glace semble être le coup de grâce des voyageurs; la surface du ballon en est bientôt couverte; un surcroît de poids considérable l'alourdit sans cesse et l'entraîne fatalement vers l'Océan. C'en est fait du navire aérien et de ses pilotes. Les nuages s'éclaircissent cependant à des niveaux inférieurs, l'Océan va apparaître. Tout à coup M. Bezier fait entendre un cri de stupeur. M. Rolier se penche en dehors de la nacelle, il regarde. Il aperçoit, non pas l'étendue des vagues de la mer, mais une forêt de sapins, blanche de neige, qui a succédé comme par miracle à l'immense nappe d'eau de la mer. Les aéronautes regardent avec étonnement ce spectacle étrange; mais la forêt de sapins s'approche, grandit, prend des proportions énormes. L'aérostat tombe au milieu d'une plaine couverte d'une épaisse couche de neige qui amortit le choc. MM. Rolier et Bezier sautent par-dessus bord; l'un d'eux tombe sur les mains; l'autre bondit sur ses jambes, et lève les bras avec stupéfaction en apercevant le ballon *la Ville-d'Orléans* qui, ainsi délesté, repart seul dans l'atmosphère.

Voilà nos voyageurs, sans armes, sans couvertures, sans vivres, échoués sur une terre inconnue, au milieu d'un sol accidenté situé sur le versant d'une haute montagne. Une forêt de sapins s'offre à leurs yeux; un manteau de neige couvre partout le sol et la végétation jusqu'à perte de vue.

Après une longue nuit passée en plein air, ils se mettent en marche et arrivent enfin devant une cabane presque entièrement cachée sous la neige. La porte de l'habitation est entr'ouverte, elle est vite poussée du pied. Un feu ardent flambe dans l'âtre, et des pommes de terre cuisent dans une marmite. Malgré des appels réitérés, personne ne répond. Mais les pommes de terre dégagent un fumet auquel ne sauraient résister des naufragés. Ils en mangent, Dieu sait avec quel appétit! Ils se réchauffent, et, par surcroît de bonheur, découvrent sur une planche un pot de lait aigre avec lequel ils se désaltèrent.

Mais des voix se font entendre au dehors. Un homme entre dans la cabane en criant : « Clas! Clas! » Il est bientôt suivi du compagnon qu'il appelle ainsi. On jugera facilement de la surprise que les deux nouveaux venus éprouvent en apercevant les aéronautes attablés dans la cabane, ayant ôté leurs bottes qui sèchent au feu et mangeant sans gêne les provisions de bouche. Le maître du logis lève les bras au ciel; Rolier lui répond par une mimique à laquelle il ne comprend rien. Cependant tout à coup l'un des hôtes paraît étonné en considérant les bottes des voyageurs; la forme de ces chaussures a attiré son attention. Il en prend une, l'examine, et lit sur la tige l'étiquette suivante : X.... *fournisseur de l'impératrice. Paris.*

« *Paris! Paris!* s'écrie-t-il, *vo French? French?*

— *Ya, ya,* répond Rolier, *Paris! Paris! Balloun, balloun,* » ajoute-t-il au même instant, en montrant la voûte du ciel et en abaissant le bras d'une façon expressive, pour indiquer l'action de la descente.

Après un accueil hospitalier, après avoir accompli en traîneau cinq relais et fait vingt heures de course, Rolier et Bezier arrivèrent à Kongsberg, d'où ils se rendirent à Drammen et trouvèrent l'agent consulaire français, M. Omsted. Le télégraphe fait connaître la descente du ballon *la Ville-d'Orléans* dans toutes les villes de la Norvége, et désormais les voyageurs rencontrent partout sur leur passage une foule immense, sympathique, qui les salue avec enthousiasme.

L'ovation allait être encore plus touchante à Christiania; elle y fut si sincère, si sympathique, que son récit aura toujours le privilége de faire naître l'émotion, la joie, la reconnaissance dans le cœur d'un Français.

Les aéronautes arrivent dans la ville au milieu d'une foule considérable qui crie : « Vive la France! vive la belle France! » Ils se rendent à l'hôtel qui leur a été réservé, et bientôt une députation de dames est introduite et les acclame. Des femmes du peuple veulent aussi voir les aéronautes, et, tenant leurs enfants par la main, elles disent aux voyageurs : « Bénissez nos fils, pour que plus tard ils soient braves comme vous! » Des jeunes filles se présentent avec des bouquets tricolores; des étudiants passent sous les fenêtres en chantant les airs nationaux français.

Le soir, la ville de Christiania offre aux aéronautes français un banquet de quinze cents personnes. Au

1. Ce sac de dépêches a été recueilli en mer par un navire qui l'expédia en France, où toutes les lettres qu'il contenait furent envoyées à destination.

dessert, un chœur se fait entendre. on chante un hymne à la France que vient de composer le poète norvégien Jonas Lie.

Rolier et Bezier quittèrent la Norvége le surlendemain. Au moment du départ, on remit aux voyageurs 23 800 francs en faveur des blessés français.

Ainsi se termina le voyage des aéronautes du ballon-poste *la Ville-d'Orleans*. Les dépêches dont ils étaient porteurs, et qui avaient une importance de premier ordre, arrivèrent en France trop tard pour annoncer utilement à l'armee de la Loire la sortie de l'armée de Paris, sous les ordres du général Ducrot.

Ce naufrage du ballon de M. Rolier en Norvége doit être considéré comme une nouvelle fatalité dans ce drame sanglant du siége de Paris, où l'histoire dira que le malheur s'est acharné sur la France, comme pour la faire repentir de ses fautes passées et de son oubli d'elle-même. Mais si quelque chose peut nous consoler des suites funestes de l'atterrissage de ce ballon au delà des mers, c'est bien la reception faite aux aéronautes. Le naufrage lointain de *la Ville-d'Orleans* nous a prouvé qu'il y avait au nord un pays sympathique à la France, une nation honnête et sage, où le droit est respecté et où la justice n'est pas un vain mot.

Gaston Tissandier.

HEUR ET MALHEUR[1]

XIV

Correspondance. — La partie de piquet et la bataille. — Un nid dans une boite aux lettres.

La correspondance promise s'établit entre Georges et Alice ; on se racontait sa vie ; on échangeait ses remarques et ses réflexions. Georges écrivait :

« Tu sais comme nous sommes arrangés : grand-père et grand'mère au second étage, maman et moi au troisième, dans la même maison ; on se voit deux ou trois fois dans la journée, puis on passe toutes ses soirées ensemble. Après dîner, nous descendons et, comme les jours deviennent courts, Françoise allume la lampe quand nous arrivons. Au bout d'un moment, nous nous installons près du feu, autour de la table. Bonne maman tricote un gros jupon de laine, grand-père se met à jouer au piquet avec maman, pendant que je lis des choses amusantes dans des livres à images. C'est drôle ; jusqu'à ces vacances, je ne faisais attention à rien et je m'étais toujours figuré que, puisque maman jouait au piquet tous les soirs, c'est qu'elle aimait beaucoup ce jeu-là, mais pas du tout, je vois très-bien à présent ce qu'il en est. Elle a l'air bien appliquée à ses cartes, c'est vrai, elle sourit même chaque fois qu'elle fait un bon coup, mais tout ça, c'est pour mieux tromper grand-père ; car, de temps en temps, je m'aperçois qu'elle a une terrible envie de bâiller ; alors elle se dépêche de tirer son mouchoir de sa poche et de faire semblant de se moucher ou de s'essuyer les yeux. Il y a des jours où cela arrive plus souvent qu'à l'ordinaire, et alors grand-père lui dit : « Prenez garde, ma bonne Pauline, je crois que vous commencez un rhume de cerveau, vous ne vous couvrez pas assez pour descendre l'escalier. » Maman répond que ce n'est rien et, pendant un bon moment, se tient si bien sur ses gardes qu'elle ne bâille plus. La partie continue et, quand grand-père gagne, il est tout gai. Alors il jette les cartes sur la table. — « Les joueurs sont bien ennuyeux, dit-il ; moi, ma partie de piquet, c'est comme pour d'autres leur tasse de café ou leur prise de tabac ; mais ce n'est point de votre âge, je n'y pense pas assez et je vous mets en pénitence tous les soirs. » Maman s'en tire en plaisantant, car, même pour de bonnes choses, elle n'aime pas à dire le contraire de ce qu'elle pense. Eh bien, vois-tu, Alice, j'admire vraiment ma petite mère. S'ennuyer pour les autres, c'est tout ce qu'il y a de plus courageux et de meilleur. Pense donc! c'est tellement ennuyeux de s'ennuyer; je n'en aurais pas encore le courage ; ça viendra peut-être.

» En attendant, sais-tu ce que je fais? De temps en temps, je quitte mes livres, et je prie grand-père de jouer à la bataille avec moi. Ce n'est pas mal inventé, va ; pendant ce temps-là, maman lit ou travaille à sa tapisserie qui l'amuse, et moi je m'amuse aussi. Quant à grand-père, il remplace maman ; il oublie son goût pour contenter le mien. Mais tu ne sais pas une chose : c'est que je crois qu'il y trouve du plaisir beaucoup plus que maman. Pourquoi est-ce comme ça? Pourquoi les grands-parents ont-ils moins besoin de complaisance pour faire les volontes de leurs petits-enfants? Je n'y comprends rien ; mais je vois bien à la mine de grand-père qu'il est content de me faire des niches, content de me prendre mes rois et mes as, et puis de me laisser gagner à la fin.

» Enfin, quand même il ne s'ennuie pas trop, je lui sais bon gré tout de même et, l'année prochaine, je tâcherai d'apprendre le piquet pour remplacer maman et rendre service à tout le monde. »

Alice lui répondait :

« Nous sommes comme vous au coin du feu, mon petit Georges, dans la chambre de maman qui est exposée au midi et plus chaude que le salon. Devant la porte, on a mis un grand paravent que tu as peut-être vu au grenier cet été. Il est couvert de paysages où les arbres montent dans la lune et où les roses sont plus grosses que les personnes. De gros Chinois se promènent au milieu de ces pay-

1. Suite. — Voy pages 76, 91, 107, 122, 130, 155 et 174.

sages, avec des robes bleu et or et des parasols orange et écarlate. C'est à côté de ces messieurs que tu me trouverais, sur mon lit de repos, d'où je ne bouge guère. Ne va pas croire que les gros mandarins soient seuls à me tenir compagnie. Cécile et maman sont toujours près de moi, et Toto peut s'asseoir sans me gêner sur le bord de ma couchette. Je lui fabrique à la douzaine des bateaux et des cocottes en papier de toutes les couleurs, et il est le plus heureux des marmots. Pendant ce temps-là, papa, qui sort par tous les temps, surveille ses vignerons et ses ouvriers et, quand il fait beau, il emmène André. Le soir, on s'établit, comme chez vous, autour de la lampe; seulement, papa ne joue pas au piquet, il lit son journal, et c'est heureux pour maman, qui a toujours tant de robes, de vestes, de pantalons et de chaussettes à réparer. Les garçons surtout sont terribles; ils ne sortent pas sans rapporter des accrocs. C'est plus vite fait que raccommodé, comme tu penses, et ma pauvre maman n'en voit jamais la fin. N'importe, elle est toujours gaie et gracieuse, tandis que Mme Branjon est au désespoir de ses embarras. Tu me demanderas lesquels, puisqu'elle n'a que deux enfants bien portants et une maison beaucoup moins lourde que la nôtre. Je ne puis pas te dire au juste ce qui l'agite; toujours est-il que M. Branjon ne bouge presque plus de chez nous, tant son intérieur est triste. Que deviendrait donc Mme Branjon si elle avait, comme maman, une Alice qui n'est plus bonne à rien et qu'il faut soigner comme une vieille grand'mère ou un tout petit enfant? On ne me laisse pas mettre le pied par terre, et parfois je suis triste de donner tant de peine; puis je me console, parce que je m'aperçois que vraiment cette peine est presque un plaisir. Tu vois que tous les parents se ressemblent, et que je fais de mon côté les mêmes remarques que toi au sujet de ton grand-père. Je me laisse donc dorloter, ce n'est pas très-dur après tout. D'ailleurs je n'ai pas le choix; mais, quand je pourrai rendre aux autres ce qu'ils font pour moi, comme je me dédommagerai! »



La partie de piquet. (P. 187, col. 2.)

Alice, douce et résignée, prenait son mal en patience; l'hiver pourtant fut triste pour elle : ses maux s'aggravèrent, et ses parents, à plusieurs reprises, eurent de sérieux sujets d'inquiétude. Enfin, le printemps sembla la ranimer un peu. Les lettres de son ami Georges venaient toujours de temps en temps l'égayer. Il n'était plus question du coin du feu, ni des parties de piquet, mais de la bonne odeur du foin coupé sur la colline de Sainte-Foy qui arrivait le soir par les fenêtres ouvertes jusqu'à la chambre du petit garçon.

Une autre fois, il racontait une promenade à l'île Barbe, ou bien parlait des hirondelles, revenues depuis quelques jours, et qui volaient par centaines autour du clocher de la petite église Saint-Georges; et Alice lui répondait :

« Nous aussi, nous avons des hirondelles, puis des pinsons, des rossignols, des fauvettes, mais, mon Georges, nous avons quelque chose de mieux. Que n'es-tu ici, tu y prendrais plaisir comme nous. Connais-tu les mésanges? Non, je parie, je n'en avais pas encore vu non plus. C'est le plus petit des oiseaux d'Europe, à ce que dit papa. Eh bien, figure-toi que nous avons une mésange qui a fait son nid dans la boîte aux lettres du portail. Pendant plusieurs jours, Mariette et Cécile en ouvrant la boîte y ont trouvé des brins d'herbe et de mousse. Les premières fois, elles n'y ont rien compris; puis elles ont cru que c'étaient les gamins du village qui nous jouaient de petits tours de leur façon, et elles ont nettoyé la boîte bien soigneusement. Enfin, un jour, elles ouvrent et que voient-elles? La mésange tout effarée, qui n'avait pas eu cette fois le temps de s'envoler, et qui tenait encore dans son bec un petit morceau de mousse verte. Alors on a compris le mystère et prévenu le facteur qui sonne maintenant pour donner son paquet, au lieu de le jeter dans la maison de nos oiseaux. Au bout de quelques jours, la mésange a pondu dix œufs, et nous avons aujourd'hui la plus jolie petite nichée du monde qui réjouit André et Toto et nous intéresse bien aussi. »

Georges se passionna de loin pour cette jeune famille. Il rêvait déjà d'emporter les petits dans une cage, pour voir naître à son tour de nouvelles couvées; mais, quinze jours plus tard, Alice lui écrivait :

« Tu nous envies nos plaisirs champêtres. Hélas! ils n'ont pas duré longtemps; notre jolie nichée

n'existe plus. D'affreux gamins, le petit Chapotin en tête, se sont acharnés sur nos pauvres oiseaux ; ils ont tant fait, que nous les avons vus mourir les uns après les autres. Le père et la mère n'osaient plus leur donner à manger, et je crois qu'ils sont morts de faim. Nous en avons pleuré ; ils étaient si jolis, venaient si bien que, sans ces méchants garnements, nous aurions eu le plaisir de les voir s'envoler tout joyeux en nous remerciant par leurs chansons. »

Il fallait qu'Alice eût, en effet, bien du chagrin pour donner à Chapotin et compagnie le nom qu'ils méritaient.

XV

Les peurs d'André et le bec du père l'Oie.

Sa gazette de famille aurait pu s'enrichir encore d'une mémorable histoire; mais celui qui y remplissait le personnage principal avait demandé le secret sur sa triste aventure. C'est du petit André qu'il s'agit.

Le pauvre enfant, né peureux comme un lièvre, n'avait pu jusque-là parvenir à s'aguerrir. Il en était vraiment malheureux. La crainte empoisonnait tous ses plaisirs et aggravait toutes ses peines; il avait le désagrément de passer sa vie dans les transes, et celui d'en être puni par des moqueries et des mercuriales. Mme Guérin parfois avait pitié de lui, mais M. Guérin ne pouvait prendre son parti de sa pusillanimité. Quelle poule mouillée ! se disait-il, nous n'en ferons jamais un homme. Le petit garçon, d'une nature aimante et douce, était désolé de mécontenter ses parents et faisait pour se vaincre de grands efforts, mais le sort taquin semblait s'acharner à mettre à l'épreuve son frêle courage.



Toute la bande se mit à battre en retraite. (P. 190, col. 1.)

« Le père l'Oie » était pour lui l'épouvantail capital et chronique. Les enfants et les domestiques désignaient par ce nom le doyen de la basse-cour, le gros jars gris, à l'humeur farouche, à la voix discordante. André était persuadé que ce vorace animal lui en voulait particulièrement et, un jour ou l'autre, viendrait à bout de le dévorer. Sa muette préoccupation tournait à l'idée fixe, le souvenir du père l'Oie s'associait chez lui à mille objets qui auraient paru devoir y rester absolument étrangers. Apprenait-il, par exemple, sa leçon d'histoire de France : « Duguesclin, Bayard, pensait le petit trembleur, je voudrais bien savoir ce qu'ils auraient fait à ma place ! Ce n'était pas difficile de leur temps d'avoir du courage. Qu'on me donne un casque, un bouclier et une cuirasse, et on verra ! »

Faute d'armure, André cherchait des alliés et accrochait sa vaillance au tablier de Catherine, à la blouse de Vincent. Vincent portait une pioche ordinairement, cela avait du bon. En sa compagnie, André

se risquait à affronter le bec du père l'Oie dardé contre lui. Quel bec, quel affreux bec, jaune, ouvert, menaçant! Pourquoi ne le fermait-on pas avec une muselière?

On ne pouvait arriver au jardin qu'en traversant la cour et le passage voûté qui s'ouvrait sous l'aile gauche de la maison; jugez du supplice. André devait souvent opter entre l'épouvante ou la réclusion, car il ne trouvait pas toujours de défenseur à point nommé.

Un jour, entre autres, il venait d'obtenir la permission d'aller jouer au jardin. Il mit le pied sur le seuil de la porte et examina le terrain. Les oies, ô bonheur, serrées en masse compacte à l'autre bout de la cour, se délectaient à dépêcher un gros tas d'épluchures que Simonne venait de leur jeter. André en profita pour descendre les trois marches du perron et s'avancer du côté du passage. Il allait tout doucement pour ne pas faire de bruit; mais, justement, le père l'Oie, qui venait d'avaler un trop gros morceau et avait failli s'étrangler, leva le cou pour reprendre haleine et aperçut le petit garçon. Celui-ci comprit qu'il allait être attaqué et se mit à courir droit devant lui; mais ses jambes tremblaient, et le père l'Oie avançait avec une rapidité effrayante. André courut plus vite encore; toute la troupe emplumée, emboîtant le pas derrière son chef de file, redoubla comme lui de vélocité, menaçant de ses douze becs formidables le malheureux fuyard. Il perdit la tête et se précipita vers le passage en poussant des cris dechirants, auxquels les oies répondirent par une salve infernale.

A ce bruit assourdissant, Simonne sortit de l'étable, Cécile et Catherine se montrèrent aux fenêtres du premier étage, Jean avança la tête par la lucarne du grenier à foin, et M. Castignac, qui venait faire à Alice sa visite accoutumée, s'arrêta à deux pas du tableau, tout étonné de cette étrange musique. André, complétement démoralisé, se trouvait alors à la merci de ses ennemis et, à l'instant où la porte du jardin s'ouvrait d'un côté, le bec acéré du père l'Oie happait de l'autre le pantalon du pauvre André, avec une portion notable de son contenu.

Les cris d'effroi de l'enfant se transformerent en hurlements douloureux, et ce combat inégal aurait cruellement fini si M. Guérin n'avait paru fort à propos.

Il prit le petit garçon par le bras et l'attira vivement à lui, pendant qu'il distribuait au père l'Oie et à ses plus proches voisins une demi-douzaine de vigoureux coups de pied. Toute la bande se mit à battre en retraite en grand désordre, les ailes à demi étendues, poursuivie par M. Guérin jusqu'au fond de la cour.

L'effet ordinaire d'une action rapide est de stupéfier les spectateurs; aussi, jusque-là, personne n'avait bougé, ni dit un mot. Mais quand M. Guérin, après sa triomphante revanche, se dirigea du côté de son fils, qui, les joues encore mouillées de larmes, le regardait ebahi.....

« Bravo, bravissimo! cria de sa voix sonore M. Castignac. Je me souviendrai de ce combat singulier; rien n'y manque : deux généraux, des soldats, des vainqueurs, des vaincus, même un blessé, si je ne me trompe. Celui-là me revient de droit, je m'en empare. Voyons, petit André, viens ici, que j'examine un peu la partie lésée. »

Et, joignant le geste aux paroles, M. Castignac se mettait déjà en devoir de déboutonner le pantalon de son jeune client, lorsque, à son contact, André, retrouvant soudain ses esprits, lui échappa comme une anguille et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

« Eh bien, qu'est-ce qui te prend? lui criait le docteur en le poursuivant, je ne veux pas te faire mal, au contraire; deviens-tu fou? »

André n'en courait que plus vite, talonné par une peur nouvelle, la peur terrible du ridicule. M. Castignac, fort de ses bonnes intentions, luttait d'agilité avec l'enfant, qui, pareil à un gibier aux abois, faisait des crochets pour le dépister. A la fin pourtant, le rusé docteur parvint à l'acculer dans un angle et, l'enlevant comme une plume, le déshabilla en un tour de main et se rendit compte de la gravité de la blessure. André se débattait de toutes ses forces, en pleurant de rage et de confusion. Le docteur n'y comprenait rien et continuait à plaisanter suivant son habitude :

« Il n'y va pas mollement le père l'Oie, le coup de bec a été bien asséné; mais c'est égal, ce ne sera rien : quelques compresses d'arnica et il n'y paraîtra plus. Ne pleure donc pas, ajouta-t-il en posant André par terre et lui renfilant son haut-de-chausses; es-tu douillet! je te dis que ce ne sera rien! »

André, furieux et humilié, voyait à travers ses larmes les quatre paires d'yeux braquées sur lui, les quatre bouches épanouies, chez les uns par un fou rire, chez les autres par un rire étouffé, et cela pour le moment était beaucoup plus cuisant que sa blessure.

« Je ne me plains pas, dit-il en sanglotant à M. Castignac, je ne vous demande rien; ne me laissera-t-on jamais tranquille? »

M. Guérin eut pitié de lui et, le prenant par la main, alla le remettre aux soins compatissants de sa mère.

André passa tristement la journée, ne pouvant ni marcher ni s'asseoir sans douleur. Son sommeil, la nuit suivante, fut très-agité. Il vit en rêve, pendant une heure au moins, une nuée de becs formidables, tout grands ouverts et prêts à l'engloutir; heureusement, une pluie de semelles de bottes tombait du ciel tout exprès pour le délivrer et étranglait net les oies enragées. Après cela, il dormit un instant plus tranquille. Mais bientôt il se trouvait aux prises avec un méchant diablotin qui le poursuivait, le houspillait, le déshabillait et lui disait avec un accent gascon et un rire agaçant : « Eh! eh! eh! mon

petit homme, à la basse-cour comme à la guerre, souviens-toi qu'il faut toujours regarder l'ennemi en face. »

A suivre. EMMA D'ERWIN.

LE BOUC ÉMISSAIRE
ET L'ARCHE SAINTE

J'avais douze ans : j'étais fort ignorante, présomptueuse, gâtée à l'excès, et pleine de ce sot orgueil qui rougit de s'instruire en hasardant une question. — Avec cela, un secret penchant au pédantisme, si ce mot peut s'appliquer à une enfant de douze ans, penchant encouragé autour de moi par mon grand-père et deux ou trois oncles et tantes dont j'étais l'unique tendresse.

Voici quels étaient mes petits procédés :

Quand je saisissais dans la conversation quelque mot à effet, quelque trait saillant, je m'empressais de me l'approprier, et sans rime ni raison je le plaçais un jour ou l'autre dans mes bavardages, qu'écoutait avec une complaisance fâcheuse le cercle de la famille et des amis.

Un jour que, tout en jouant à la poupée dans l'embrasure d'une fenêtre, j'écoutais des deux oreilles suivant mon habitude (car j'étais aussi fort curieuse, j'ai oublié de vous le dire), j'entendis mon oncle Étienne discuter vivement avec mon parrain.

« C'est convenu, disait celui-ci d'un ton piqué, et je me garderai d'y revenir; j'avais oublié un instant que pour vous tous ici le docteur Goupil est l'arche sainte.

— Non, reprenait mon grand'père de sa voix conciliante, je ne me crois pas si exagéré que vous voulez bien le dire dans mes prédilections. Goupil n'est pas l'arche sainte, mais soyez juste à votre tour, et n'en faites pas à tout propos le bouc émissaire. »

Arche sainte! En fait d'arche, je ne connaissais que l'arche de Noé, et quant au bouc émissaire, je n'avais pas à son sujet le moindre soupçon. Ces deux expressions nouvelles me parurent originales et piquantes, je me promis bien de m'en servir au premier jour.

Quelque temps après, on dînait à la fabrique, chez mon oncle Urbain, celui de tous qui me gâtait le plus. Les convives étaient nombreux, mais rien ne réussit, au grand désespoir de ma pauvre tante. Le potage était froid, le poisson mal cuit, les ris de veau s'en allaient à la nage dans une sauce indigeste, enfin deux faisans dorés, sur lesquels tout le monde comptait comme un dédommagement suprême, se trouvèrent avoir reçu un coup de feu de trop. — Mon oncle, de fort mauvaise humeur, annonça qu'il tancerait lui-même l'insupportable Rosalie qui n'en faisait jamais d'autre les jours de gala.

« Mon ami, disait ma tante avec sa plus douce voix d'intercession, Rosalie est une excellente fille, vous le savez; elle fait de son mieux, mais elle se trouble facilement, et l'excès de sa bonne volonté paralyse ses moyens dans les grandes occasions.

— Tout ce que vous voudrez, reprenait mon oncle en débouchant soigneusement une bouteille de vieux pomard ; mais il est fort désagréable d'empoisonner ses convives, et si votre cuisinière est insuffisante, remplacez-la, que diable! »

Les larmes vinrent aux yeux de ma tante, qui tenait beaucoup à l'excellente Rosalie.

« Mon oncle, m'écriai-je du bout de la table avec l'assurance d'une enfant toujours sûre d'être applaudie, je demande grâce pour elle ; ne faites pas le bouc émissaire de cette pauvre fille qui m'aime tant. »

C'était absurde, mais ce fut trouvé charmant, et chacun de se récrier.

« Cette petite fille est étonnante, dit mon oncle en promenant les yeux autour de la table : sans jamais avoir l'air d'apprendre, c'est inouï tout ce qu'elle sait! Elle a parfois des mots d'une profondeur!... »

Au mois d'octobre, je fus placée comme pensionnaire chez les dames de la Sagesse, aux portes de la ville. J'apportais un trousseau de princesse, un fourgon de jouets, de poupées, de friandises, et un petit air d'aplomb qui, joint aux dites friandises, fit une certaine impression sur mes jeunes compagnes. Mais en classe ce fut autre chose! Là, plus de gâteries, de flatteries complaisantes, de louanges hyperboliques ; la justice pour tous, l'égalité devant la loi, et chacun jugé, apprécié, placé suivant son mérite. A la première composition, je fus trentième sur trente. A la seconde, je gagnai un rang parce que la vingt-neuvième de la semaine précédente était à l'infirmerie. Dans une rédaction qui devait être lue tout haut, j'avais écrit que Moïse avait le visage le plus long qu'on eût jamais vu, parce qu'on nous avait parlé de la grande figure du saint législateur, la plus grande de toute l'Histoire sainte, avait-on dit. Bruyante explosion de rires qui me firent monter le rouge au visage.

Toute la classe était en liesse et la mère Thomassine eut grand'peine à rétablir l'ordre.

« C'est un vilain rôle que celui de loustic, me dit-elle d'une voix sévère, et si vous persistez encore à le jouer, je me verrai contrainte à vous mettre hors de la leçon, dont vous troublez le recueillement. »

On ne riait plus tout haut, mais on continuait à rire tout bas ; et j'entendis une grande, non loin de moi, dire sans se gêner : « Décidément Alix Guyot est une sotte avec ses airs spirituels. » — Je voyais cinquante regards malicieux dirigés de mon côté. Il me fallait une revanche éclatante ; je cherchai un de mes mots d'autrefois, un de ces mots qui faisaient fortune chez mes parents. Mais rien ne me venait, rien que le souvenir de l'arche sainte et du bouc émissaire, et encore au milieu d'un tel trouble

d'idées que, tout en roulant dans mon cerveau le docteur Goupil et le dîner manqué de Rosalie, il m'était impossible de me rappeler le sens attaché à ces deux expressions énigmatiques. N'importe, je n'avais pas de ménagements à garder, il fallait à tout prix rompre le silence humiliant qui m'écrasait.

« Madame, dis-je en cherchant à affermir ma voix, je n'ai mis aucune malice dans ma réponse ; si ces demoiselles rient, ce n'est pas ma faute, et je ne puis accepter d'être l'arche sainte. »

Pour le coup, personne n'y tint plus, et un fugitif sourire passa même sur les lèvres de la mère Thomassine.

« Non, non, repris-je, car la lumière commençait à poindre, mais trop tard pour mon orgueil ; recueillie au désert. A l'exception de quelques lévites désignés, il était défendu sous peine de mort de toucher à cette précieuse cassette, appelée arche sainte ou arche d'alliance. De là l'expression qui était devenue pour moi une source de tant de déboires. — Quant au bouc émissaire, j'appris de façon à ne jamais l'oublier qu'au jour solennel de la fête des Expiations, cinq jours avant la fête des Tabernacles, le grand-prêtre prenait deux boucs, en immolait un, chargeait l'autre des iniquités d'Israël et de mille malédictions, puis le chassait hors du camp, au milieu du désert, à travers les précipices. Cette victime expiatoire des fautes nationales portait chez les Juifs le nom de bouc émissaire, qui s'est transmis jusqu'à nous.



Pas un mot à répondre. (P. 192, col. 1.)

je veux dire que je ne dois pas être le bouc émissaire.

— Eh bien, mon enfant, dit la maîtresse avec froideur, expliquez-nous comment il ne peut y avoir de confusion possible entre ces deux expressions. »

Pas un mot à répondre ! Pas une syllabe ! Je restais au milieu de la classe, rouge comme une pivoine, avec un bourdonnement confus dans les oreilles.

« Voilà ce que c'est que de parler à la façon des perroquets, reprit la mère Thomassine. Allez au tableau, et vous y écrirez sous la dictée de la plus jeune de la classe l'explication que vous ignorez et que vous copierez dix fois à la récréation de midi. »

J'appris ainsi dans ce malheureux jour que l'arche sainte n'avait aucune ressemblance avec l'arche de Noé. Renfermée dans le Saint des Saints, au fond du Tabernacle, elle contenait les tables du Décalogue, la verge fleurie d'Aaron, et un vase de la manne

Ce soir-là, je pleurai beaucoup seule au dortoir, et je me promis d'écrire dès le lendemain à mon grand-père que je n'étais pas faite pour la vie de pension. Heureusement que la mère Thomassine, en faisant sa ronde, vint me consoler à mon petit lit. Elle me dit entre autres choses que les blessures d'amour-propre n'excitaient guère la compassion, qu'il était ridicule et fâcheux de viser à la science : « Le vrai savoir se laisse découvrir, mon enfant ; il jouit de lui, en lui-même, sans chercher à éblouir les autres. Vous qui ne savez rien encore, ayez au moins la simplicité de l'ignorance, devenez d'abord une bonne fille, et ensuite, s'il y a en vous l'étoffe nécessaire, nous tâcherons de faire de vous une femme instruite, à qui nous apprendrons avant tout à ne pas devenir une femme savante. »

MARIE MARÉCHAL.





Des bateaux ennemis ont tiré sur nous (P. 196, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XXV

Odyssée de Jean Penvraz.

Les gens trop heureux, comme les gens trop malheureux, ne trouvent rien à dire du tout : on aurait entendu une souris courir dans la chambre où la famille Penvraz se trouvait réunie. Jeanneton elle-même, voyant tous les autres silencieux, n'osait pas parler, et faisait une petite moue comme si elle allait pleurer. Jean s'était assis entre son père et sa mère, et chacun d'eux avait pris une de ses mains et la serrait avec ravissement; ils étaient tous les trois trop heureux pour être gais. Jeannette allait de la cheminée à la table et de la table à la cheminée pour servir les convives, et tout le temps elle regardait Jean à la dérobée. Comme il était changé! On eût dit qu'il était parti depuis quinze ans : il était si ridé, si maigre et si pâle, et ses yeux, si vifs autrefois, semblaient avoir tant de peine à s'ouvrir!

A mesure que Jeannette le regardait, la joie s'effaçait peu à peu de son cœur, et faisait place à la pitié et à l'inquiétude. Fallait-il qu'il eût souffert sur les vaisseaux du roi! Le soldat, son camarade, l'avait dit : on ne renvoyait les hommes que quand ils ne pouvaient plus servir; Jean rapportait ses deux bras et ses deux jambes : pourquoi donc lui avait-on rendu sa liberté? le jugeait-on tellement malade qu'on le renvoyait chez lui pour y mourir? « Si c'est cela, ce sera toujours moi qui l'aurai tué, » se dit la pauvre Jeannette, et de nouveau l'angoisse lui serra le cœur.

Les deux vieillards, eux, n'avaient plus de bien bons yeux, et ils ne remarquaient pas le changement de leur fils ; ils étaient tout à la joie de le revoir.

Quand Jeannette eut lavé les écuelles et la marmite, elle vint s'asseoir auprès du feu et prit Jeanneton pour la déshabiller. La petite fille se laissa faire en silence, sans rire et sans jouer comme de coutume; elle regardait Jean avec défiance, et elle finit par dire tout bas à Jeannette en le lui montrant du doigt : « Est-ce qu'il t'a fait du chagrin, le vilain homme? »

Jeannette secoua la tête et embrassa Jeanneton, qui, un peu rassurée, s'agenouilla pour dire sa prière. Elle commençait : « Mon Dieu, faites revenir le pauvre Jean, » lorsque sa marraine l'arrêta.

« Il est revenu, ma mignonne! le bon Dieu nous l'a rendu! Ne dis plus cette prière-là; dis maintenant, tous les jours de ta vie : « Mon Dieu, merci de nous avoir rendu notre Jean! »

Jeanneton commençait à comprendre. Elle répéta les paroles de sa marraine; puis, prenant un air fin :

« Je sais bien qui c'est, moi, le pauvre Jean! le voilà! »

Elle montrait Jean du bout de son doigt; et comme il lui sourit, elle s'enhardit et se jeta à son cou. Jean lui rendit ses caresses, et ils furent bientôt si bons amis qu'elle voulut être portée par lui dans son berceau. Là seulement elle détacha ses bras

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

du cou du jeune homme; le sommeil la prenait, et elle ferma les yeux en murmurant : « Bonsoir, pauvre Jean! »

Jean revint s'asseoir près de l'âtre, et il commença à retrouver la parole. Il s'informa de la santé des deux vieillards, qui lui paraissaient bien cassés.

« Nous avons eu nos mauvais jours, dit le père, mais c'est passé à présent.

— Près de cinq ans sans te revoir! Nous avons eu une fois de tes nouvelles, mais il y a longtemps de cela, et tu aurais bien pu mourir depuis, dans toutes ces terribles batailles.

— C'est Jeannette qui a vu un de tes camarades, et qui est venue de Saint-Luc pour nous en porter la nouvelle.

— Cette bonne Jeannette! Sans elle nous serions morts dix fois. Tout allait mal pour nous : tout a été bien depuis qu'elle est venue ici pour me soigner.

— C'est vrai, mon Jean, ta mère était bien malade; c'est Jeannette qui l'a remise en santé.

— La maison était en désarroi, elle l'a remise en ordre.

— Sans elle nous n'aurions jamais pu payer nos taxes.

— Elle a travaillé pour nous comme notre propre fille ne l'aurait pas fait; et si douce, si tendre, si patiente! un véritable ange du paradis! »

Jean écoutait l'éloge de Jeannette avec une joie mêlée de regret. Elle était donc devenue telle qu'il l'aurait voulue dans le temps où elle devait être sa femme! et il avait eu raison de continuer à avoir de l'amitié pour elle, malgré sa folie passagère. A présent elle était digne de toute son affection et de toute sa confiance; oui, mais n'était-elle pas la femme d'un autre? Où donc était son mari, et comment avait-il pu consentir à se séparer ainsi de sa femme et de son enfant? Peut-être que lui aussi habitait ordinairement Kérentré, qu'il avait remplacé les vieux Penvraz dans leur ferme et qu'il les gardait chez lui par charité? Ou bien Jeannette serait-elle veuve? Oh! alors, combien Jean serait heureux de la protéger, de travailler pour elle, de devenir le père de cette chère petite qui de sa voix innocente priait Dieu pour « le pauvre Jean! » Il ne fallait qu'une question pour éclairer le jeune homme; cette question, il ne se sentit pas le courage de la faire ce soir-là : il n'était pas pressé de perdre son espérance.

Jeannette avait fini de ranger le ménage et de préparer le lit de Jean dans une ancienne petite tourelle où il couchait autrefois. Elle vint s'asseoir, elle aussi, près du foyer, et tout en faisant tourner son fuseau elle raconta à Jean comment elle avait su qu'il était encore en vie. Le récit de l'invalide était exact : c'était bien comme il l'avait dit que Jean était devenu soldat. Jean ne revint pas là-dessus et ne donna pas de nouveaux détails; s'il avait parlé de son chagrin, Jeannette aurait pu prendre cela pour un reproche.

Une fois incorporé dans un régiment (et comme il était Breton, on l'avait employé sur la flotte), il n'avait plus songé à s'échapper : on l'avait prévenu tout de suite qu'on fusillait ou qu'on pendait les déserteurs. Or Jean ne tenait pas à sa peau plus qu'un honnête homme ne doit y tenir, et un coup de mousquet ennemi ne lui faisait pas peur; mais des balles françaises! une corde! il y avait de quoi faire reculer. Plus tard, tout en continuant à regretter la ferme et son cher pays, il avait compris l'honneur et accepté le devoir militaire, et il était devenu un bon soldat. Il raconta ses campagnes, et le vieux Penvraz, quoiqu'il n'eût jamais été au service, s'anima à l'idée de ces grands vaisseaux chargés d'hommes, qui se choquaient au milieu de la fumée et de l'odeur de la poudre. La mère Penvraz levait les mains au ciel, et ne comprenait pas pourquoi on tuait des gens qui ne vous avaient jamais fait de mal; et elle disait :

« Seigneur! est-ce heureux que je n'aie pas su comment ça se faisait, la guerre sur mer! j'en serais morte de peur, rien que d'y penser! Ah! mon pauvre Jean! comment as-tu fait pour échapper à cette boucherie? »

Jean avait servi d'abord sur la *Belle-Poule*, et il raconta à ses parents le combat de la *Belle-Poule* et de l'*Aréthuse*, la bataille d'Ouessant et celle des îles Sorlingues.

« Après cela, dit-il, j'ai été débarqué, rembarqué, envoyé du côté de la Hollande, et ensuite en Amérique. Cette fois-là, c'était M. le comte de Grasse qui était notre lieutenant général. Il avait vingt-deux vaisseaux sous ses ordres : on n'a jamais vu une plus belle flotte; et nous escortions un convoi, c'est-à-dire une quantité de bâtiments du commerce qui portaient en Amérique des armes et des habillements. Il paraît que les Américains sont d'anciens Anglais qui ont quitté leur pays il y a longtemps, parce que le roi de ce temps-là les tourmentait. Ils avaient continué à lui payer des impôts et à lui obéir en bien des choses; mais il est venu un autre roi qui a voulu leur tirer trop d'argent, et alors ils ont déclaré qu'ils voulaient faire un pays à part; du moins, c'est ce que le quartier-maître Ravajou, qui est au service depuis vingt ans, a raconté devant moi aux hommes de quart. Alors, comme les Anglais sont nos ennemis, naturellement nous avons été pour les Américains, et nous leur avons fourni des fusils, des armes et tout ce qu'il leur fallait. Nous nous sommes joliment battus pour eux, nous autres, la flotte de M. le comte de Grasse; pas sur mer seulement, mais encore sur terre, car on nous a débarqués tout exprès pour les aider à prendre une ville où était le plus grand général des Anglais. Ensuite on nous a rembarqués, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas été tués ni blessés; et nous avons encore pris des îles aux Anglais. Seulement, ç'a été la fin de notre chance. Il y a eu une grande bataille, auprès d'un tas de petites îles qu'on appelle les Saintes; je ne les prendrai pas pour patronnes, ces

saintes-là. Jamais on n'a vu une rage pareille; c'était à faire frémir, si on avait eu le temps d'y penser, tous ces hommes qui tombaient à chaque bordée de l'ennemi. On marchait dessus, et comme ils gênaient, on les jetait à la mer : il ne faut pas songer à être enterré en terre sainte, quand on meurt sur un bateau.

— Ah! Seigneur! s'écria la mère Penvraz en joignant les mains.

— Oui, c'est terrible, reprit Jean; et le pire, c'est qu'on avait beau faire de notre côté, c'étaient les Anglais qui l'emportaient, et il était clair que nous perdions la bataille.

— Alors, mon Dieu! pourquoi continuer à se faire tuer? demanda la vieille femme.

— Et le drapeau, donc! Vois-tu, mère, tu ne peux pas comprendre ce que c'est que le drapeau : c'est comme l'image du pays, qu'on emporte avec soi, et on l'aime comme on aime sa famille et la Bretagne. Ce jour-là, j'ai vu tomber des camarades que j'aimais bien, et je n'ai pas pris le temps de les pleurer; mais quand j'ai entendu : « Amenez le pavillon » et que je l'ai vu descendre, notre beau drapeau de France, alors, ça m'a porté un coup dans le cœur, et j'ai pleuré!

— Je comprends ça, moi! » murmura le vieux Penvraz.

Jeannette ne dit rien, mais elle pressa la main de Jean; il la regarda et vit qu'elle avait les yeux humides.



Nous avons sauté à la mer (P. 196, col. 1.)

« Oui, le drapeau est tombé, reprit-il au bout d'un instant; les Anglais nous avaient déjà pris cinq vaisseaux, le nôtre était le sixième, et comme notre chef était dessus, la bataille a été finie. Les Anglais nous ont fait passer sur leurs vaisseaux pour nous garder; tous, depuis le lieutenant général jusqu'aux mousses, nous étions prisonniers!

— Et on vous a mis en prison? s'écria le père Penvraz.

— Oui, et une drôle de prison. On nous a amenés en Angleterre, et là on nous a enfermés dans des vieux vaisseaux qui ne peuvent plus servir, et qui n'ont plus ni mâts ni cordages : on les appelle des pontons. Nous étions bien malheureux là-dedans! empilés les uns sur les autres, pas d'air, presque nus, à peine de quoi manger.... Il est vrai que si nous manquions de place au commencement, nous en avons bientôt eu assez, à cause des maladies qui se sont mises parmi nous: tous les matins les gardiens qui venaient nous visiter avaient des morts à emporter...

— Et votre général, l'avait-on mis avec vous? demanda la mère Fanchon.

— Oh! non; les grands officiers, on leur fait donner leur parole de ne pas se sauver, et on les laisse libres dans une ville. M. le comte de Grasse se promenait donc comme il voulait, avec son uniforme français. Les mauvais sujets de la ville le suivaient

en l'insultant et en lui jetant des pierres; ils l'appelaient, dans leur langue, chien de Français. C'était lâche, car ce n'était pas de sa faute s'il était prisonnier : il s'était assez bien battu! Lui, un jour, il a fait une drôle de chose. Il s'est retourné, et il a dit à celui des mauvais drôles qui était le plus près de lui : « Veux-tu té tairé! » Il faut dire que M. le comte de Grasse a une drôle de manière de parler, parce qu'il est de la Provence, et qu'il est grand et fort, comme je ne connais personne dans le village d'aussi grand et d'aussi fort. Il passait à ce moment-là un tombereau où on ramassait toute la boue et toutes les saletés des rues : c'était épais comme de la bouillie, et noir! Voilà M. le comte de Grasse qui répète au mauvais drôle : « Veux-tu té tairé? » et l'autre qui continue à l'appeler chien de Français. « Ah! tu né veux pas té tairé! » dit le lieutenant général. Et d'une main, comme ça, il l'empoigne par le col de son habit, il l'enlève comme un poupon de deux jours, et il le trempe dans le tombereau jusqu'au cou, et même un peu la figure aussi. L'autre gigottait, criait : « Lâchez-moi! ôtez-moi de là! — Tu vas té tairé, alors! » lui dit M. le comte, et il le remet par terre. Il s'est secoué comme un chien mouillé, et tout le monde s'écartait de lui. Il a voulu faire le méchant; mais les Anglais qui étaient là n'ont pas pris son parti; ils lui ont dit que c'était bien fait, et ils ont crié hourra! pour M. le comte de Grasse et l'ont reconduit comme en triomphe à son hôtel. C'est vrai, cette histoire-là; ce sont nos gardiens qui nous l'ont dite, et ils ne l'auraient pas inventée, bien sûr.

— Est-il encore chez les Anglais, ton général? dit le père Penvraz.

— Bien sûr, puisqu'il avait donné sa parole d'y rester. Moi, on ne me l'avait pas demandée, aussi je me suis sauvé...

— Sauvé! comment as-tu fait?

— Ah! voilà! ça n'a pas été facile. Nous étions six, décidés à nous échapper ensemble, et nous avons bien calculé notre affaire. La nuit de Noel, les Anglais passent leur temps à boire et à manger jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus : ils finissent par dormir comme des taupes; c'est ce moment-là que nous avons choisi. Notre ponton n'était pas bien loin de la terre; nous avons attendu la moitié de la nuit, et quand nous avons pensé que nos gardiens avaient assez bu pour ne s'apercevoir de rien, nous avons défoncé un sabord, qui est une espèce de fenêtre, sur le côté des vaisseaux, par où l'on fait passer la gueule d'un canon; et nous avons sauté à la mer. La sentinelle se promenait de l'autre côté du ponton, elle n'a rien vu, et nous avons pu gagner la terre en nageant.

— Mais c'était la terre des Anglais? interrompit Jeannette.

— Justement : c'était là le mauvais. Il ne fallait pas rencontrer de gens, ils nous auraient fait remettre en prison. Nous avons cherché, tout le long de la côte, s'il n'y aurait pas une barque vide que nous pourrions prendre. Il ne la fallait pas trop petite, pour traverser la mer; il ne la fallait pas trop grande non plus, parce que nous n'avions que deux marins parmi nous, et encore l'un de ceux-là était un mousse de quatorze ans. Les autres étaient des soldats comme moi, bons pour se battre, mais pas pour conduire un bateau. Enfin nous avons trouvé une barque avec ses agrès, et personne dedans : ses maîtres fêtaient Noel quelque part. Nous nous sommes embarqués, tout mouillés, avec chacun un morceau de pain pour toute provision, et nous avons tâché de gagner la côte de France. J'ai bien cru que nous n'y arriverions jamais. Notre matelot ne savait pas par où il fallait aller : il était du Midi, et ne connaissait pas beaucoup le pays du côté de l'Angleterre. Nous avons rencontré des bateaux ennemis qui ont tiré sur nous et qui ont touché deux de nos compagnons; nous avons manqué mourir de faim et de soif. Enfin un matin, au lever du soleil, nous avons vu la terre tout près de nous, et nous sommes venus y échouer notre bateau. Seulement, nous ne savions pas où nous étions, et nous avions grand' peur de nous retrouver chez les Anglais. Il n'y avait personne là, qu'une chèvre qui broutait entre les pierres : le mousse a couru la chercher pour la traire dans les écopes du bateau. Je crois que son lait nous a sauvé la vie, car nous ne pouvions plus nous soutenir. Nous n'avions pas fini, quand une vieille femme est arrivée, tout en colère : la chèvre était à elle, et elle nous injuriait, Dieu sait comme! mais c'était dans notre langue, ça valait mieux que des compliments en anglais. Nous lui avons conté notre histoire, et sa colère est tombée tout d'un coup; elle nous a emmenés chez elle, elle nous a donné à manger, elle nous a fait coucher dans sa grange : jamais je n'ai si bien dormi. Le lendemain nous nous sommes séparés, pour tâcher de rejoindre chacun notre régiment ou notre bateau; mais quand j'ai su que j'étais en Bretagne, j'ai voulu vous embrasser avant tout. J'ai demandé le chemin de Kerléonik, et je suis venu à pied en mendiant sur la route. J'avais le cœur



bien inquiet : est-ce qu'on sait ce qu'on retrouvera, quand on revient à sa maison au bout de près de cinq ans! »

Pauvre Jean! il pensait, en disant cela, qu'il ne savait pas même encore si Jeannette était fille, femme ou veuve; et il n'en sut pas davantage ce soir-là,

car le coq se mit à chanter. La mère Penvraz se leva alors, en déclarant que ce coq-là ne chantait que vers le minuit, et qu'il était bien temps d'envoyer Jean se reposer.

XXVI

Où l'on pourrait croire que le conte est fini.

Si le coq de minuit avait trouvé les gens de Kérentré encore réunis sous la cheminée, le coq qui chante à l'aube trouva Jeannette déjà levée, s'occupant des soins du ménage. Elle travaillait activement, en tâchant de ne pas faire de bruit ; mais elle avait grand'peine à s'empêcher de fredonner toutes ses chansons, tant elle se sentait le cœur gai. « Jean est revenu ! Jean est revenu ! » entendait-elle dans les battements du vieux coucou, dans les mugissements des vaches renfermées dans l'étable, dans le bruissement du vent à travers les arbres dépouillés. « Jean est revenu ! il est vivant, il n'a perdu ni bras ni jambes, et il paraît avoir toujours le même cœur ! » Il semblait à Jeannette que les dernières années n'étaient qu'un mauvais rêve, et qu'elles n'avaient jamais existé.



La maison se trouva bientôt trop petite. (P. 198, col. 1.)

On heurta tout doucement à la porte, et Jeannette, au lieu de crier : « Entrez ! » ce qui aurait pu réveiller les deux vieillards, alla ouvrir la porte. Jean entra, et Jeannette, pour le coup, put se croire rajeunie de cinq ans ; car ce n'était plus le misérable de la veille, avec ses haillons, sa barbe longue et ses cheveux réunis en queue. Il avait défait sa queue et peigné ses cheveux blonds ; il s'était rasé, et la veste et le bragou-bras des Bretons avaient remplacé les guenilles du prisonnier. Seulement il y flottait à l'aise, et l'on voyait qu'il avait bien maigri depuis qu'il ne les portait plus. N'importe : au premier coup d'œil, c'était presque le Jean d'autrefois. Jeannette, joyeuse, lui sourit ; et mettant un doigt sur ses lèvres en lui montrant le lit où dormaient ses parents, elle le prit par la main et l'emmena dehors. Le soleil n'était pas levé, mais le ciel était déjà clair, les étoiles s'effaçaient l'une après l'autre, et sur la terre on commençait à distinguer les formes des objets les plus rapprochés, tandis que les autres étaient encore noyés dans la brume du matin. Jean n'était pas frileux, ni Jeannette non plus ; ils s'assirent sur le banc de pierre et se mirent à causer. Il y avait une question que Jean brûlait de faire à sa cousine, et c'est pourquoi il ne la lui fit pas ; il commença par la remercier d'être venue soigner ses parents. Il avait bien souvent pensé à leur solitude, à leur vieillesse, et s'était demandé comment ils feraient pour vivre sans lui : il s'attendait à les retrouver manquant de tout et perdus de dettes, et il voulut savoir comment Jeannette avait fait pour maintenir leurs affaires en bon état. Elle le raconta simplement, sans vanterie ni fausse humilité. Quand elle en vint à parler de Mlle Adélaïde, elle vit Jean qui faisait une mine longue ; elle continua pourtant, et conta toute l'histoire du fil et de la toile, et du bien qui en était sorti pour tous les enfants des vassaux de Monseigneur et même pour leurs parents. Jean redevint de bonne humeur, et pensa à part lui : « A la bonne heure, voilà qui vaut un peu mieux que les mascarades et les comédies de l'ancien temps ; » mais il ne le dit pas.

A ce moment-là, on frappa sur la vitre d'une lucarne placée juste derrière le banc ; Jean et Jeannette se retournèrent, et aperçurent la petite tête ébouriffée de Jeanneton qui riait. Jeannette se leva.

« Allons, dit-elle, voilà ma petite qui est réveillée, il faut que j'aille l'habiller ; et puis il sera temps de traire les vaches et de leur donner à manger, et aux autres bêtes aussi. Va voir si ton père et ta mère sont levés ; je suis sûre que ça leur fera grand plaisir de te revoir dans tes habits du pays. Moi j'ai de l'ouvrage, il ne faut plus que je m'amuse. »

Elle rentra dans la maison ; les vieux Penvraz se montrèrent bientôt, et après quelques instants passés à se réjouir et à remercier Dieu, chacun se mit à son travail. Jean n'avait pas oublié son métier de campagnard, et il ne laissa presque rien à faire à son père. La mère Penvraz, qui ne pouvait plus se remuer beaucoup, s'était installée dehors avec son rouet, malgré la froidure, pour voir son Jean fendre du bois, porter de l'eau, aller de l'étable à la grange, réparer les outils, boucher les trous du toit ; ses yeux et son cœur allaient de lui à Jean-

nette, et elle renouait, elle aussi, la chaîne interrompue du passé. Quand Jeannette vint la prévenir que le repas était prêt, et qu'elle avait fait un dîner de fête, elle se leva aussi vite qu'elle put, en disant :

« C'est bon, ma fille ; dépêchons-nous de manger, pour que nos hommes aillent ensuite aux Châtaigniers annoncer le retour de Jean. »

Ils n'eurent pas besoin d'y aller : Pierre Gouarhé arriva comme ils mangeaient encore. Il venait d'entendre dire qu'on avait vu la veille au soir un homme de mauvaise mine tout près de Kérentré, et il accourait, craignant qu'il ne fût arrivé quelque chose à sa fille et aux vieux Penvraz ; il avait même amené son valet de ferme pour lui prêter main-forte au besoin. On peut juger de sa joie quand il sut que l'homme de mauvaise mine était Jean lui-même. Il resta à Kérentré pour voir à son aise le revenant, et renvoya son valet annoncer la bonne nouvelle à la ferme.

Ce ne furent pas les gens de la ferme qui l'apprirent les premiers. Simon, le valet de Pierre Gouarhé, était de ces gens qui n'aiment pas à mettre la lumière sous le boisseau ; et, après tout, pourquoi l'y aurait-il mise, et quel mal y avait-il à ce que toutes les âmes vivantes de Kerléonik et des environs sussent que Jean Penvraz était revenu au pays ? Donc Simon le dit à tous les pâtres, à tous les vachers, à tous les laboureurs, à toutes les bergères, à toutes les commères et à tous les mendiants qu'il rencontra sur son chemin, et comme chacun de ceux-là le répéta à un bon nombre d'autres, il s'ensuivit que la maison de Kérentré se trouva bientôt trop petite pour contenir les visiteurs. Tous voulaient savoir, d'abord, si la nouvelle était vraie ; et puis, voir Jean ; et puis, lui entendre raconter son histoire. Ceux qui l'avaient entendue se chargeaient de la répéter ; si bien que, vers le soir, il y en avait déjà une douzaine de versions, dont la moins extraordinaire portait que Jean Penvraz et ses compagnons étaient venus à la nage d'Angleterre en Bretagne, en se reposant de temps en temps sur le dos d'un gros poisson très-complaisant qui les suivait tout exprès pour leur porter secours.

Pendant ce temps-là, Jeannette regardait Jean, et, la première joie du retour passée, elle se sentait reprise par l'inquiétude. Elle le voyait au grand jour maintenant, et non plus à la lueur du feu ou à la clarté grise du matin, et elle le trouvait encore plus changé que la veille. Était-ce seulement la fatigue, étaient-ce les misères de cette affreuse prison d'où il sortait qui avaient ainsi amaigri son corps et ridé son visage, ou bien était-il malade, et n'allait-il pas mourir, à présent qu'il pourrait être heureux ? Une autre pensée tourmentait Jeannette. Jean était encore soldat pour plus d'une année, et il avait parlé, pour lui et ses compagnons, de rejoindre chacun son bateau ou son régiment : la guerre durait encore, et il avait bien des fois le temps d'être tué en un an, surtout épuisé comme il l'était. La pauvre fille avait le cœur tout serré.

Vers le soir, la maison se désemplit peu à peu, et les Penvraz finirent par se retrouver seuls chez eux. Jean paraissait las et fit peu d'honneur au souper. Il n'était pas pressé d'aller se coucher, et il s'assit dans la cheminée pour se reposer un peu avant de gagner son lit. Les deux vieillards furent bientôt endormis, et Jeannette, qui déshabillait sa filleule, s'inquiéta de la figure fatiguée de son cousin et lui demanda s'il n'avait besoin de rien.

« Je n'ai besoin de rien, ma bonne Jeannette, que de te voir un peu ; il est venu tant de monde ici aujourd'hui que j'en suis tout ahuri ; la tête me tourne et je ne sais plus où j'en suis. Je n'ai pas pu causer avec toi de toute la journée. »

Jeannette vint s'asseoir vis-à-vis de lui ; et il chercha comment il pourrait tourner ce qu'il avait à lui demander ; mais comme il ne trouva point, il pensa que cela viendrait à la suite d'autre chose.

« Je voudrais bien savoir, dit-il, ce que la bonne Gothon et son mari Thomas sont devenus. Sont-ils encore chez ton père ? Peut-être qu'ils étaient restés à garder la maison pendant que les autres venaient ici ? J'aurai beaucoup de plaisir à les revoir, et j'irai demain tout exprès aux Châtaigniers, bien sûr.

— Ils sont morts tous les deux le même jour, mon pauvre Jean, répondit tristement Jeannette : il y avait tout juste un an qu'ils étaient mariés. Ça été un grand malheur, et un grand chagrin pour toute la famille. Et leur pauvre petite fille, qui ne connaîtra jamais ses parents ! On dit que je la caresse trop, que je l'élève trop doucement et que cela lui fera paraître la vie plus dure par la suite ; mais je ne peux pas faire autrement : pauvre mignonne ! il faut bien tâcher de lui rendre ce qu'elle a perdu. »

Jean commençait à comprendre.

« Leur petite fille ! où est-elle ? demanda-t-il.

— La voilà ! » dit Jeannette en montrant Jeanneton qui s'était endormie.

Jean ne dit rien, mais il s'élança de son banc et vint tomber à genoux près de l'enfant qu'il couvrit de baisers.

« Ne la réveille donc pas, Jean ! » dit Jeannette en riant.

Jeanneton ouvrit les yeux, sourit en reconnaissant le jeune homme, et retomba dans son sommeil.

« C'est l'enfant de Gothon ! dit Jean, qui tira un banc près de Jeannette et vint s'y installer. Et c'est toi qui l'élèves, ma bonne Jeannette ! tu as fait bien jeune le métier de mère de famille. Tu ne m'avais pas dit cela ! Comment est-ce donc arrivé ? »

Jeannette raconta tout, sans se ménager ; elle dit comment Gothon mourante lui avait légué sa fille ; elle répéta à Jean les paroles du curé le jour du baptême de Jeanneton ; elle avoua sa folie, ses rêves ambitieux ; elle conta même, en rougissant, son humiliation et son désespoir le jour où elle avait compris son erreur. Elle ajouta que ce n'était

pas même cela qui l'avait corrigée, parce que, faute de prendre le chagrin par le bon côté, elle était devenue de jour en jour plus indolente, plus irritée, plus à charge aux autres et à elle-même.

« C'est Jeanneton qui m'a sauvée, dit-elle enfin. J'avais la tête et le cœur tout remplis de méchantes idées; du moment que j'ai eu cette petite dans les bras, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je n'ai plus pensé qu'à elle et j'ai eu envie de devenir bonne. Tu vois bien que je ne pourrai jamais assez l'aimer, la pauvre chérie. »

Jean fit signe qu'elle avait raison ; puis il resta un moment la tête penchée, regardant le feu.

« Jeannette, dit-il ensuite d'une voix qui tâchait d'être résolue, te rappelles-tu ce que je t'ai dit dans la lande des Pierres-Longues, la dernière fois que nous nous sommes vus?

—Oui, répondit Jeannette tout bas, sans le regarder.

— Et si je te faisais aujourd'hui la même demande, consentirais-tu à me faire une autre réponse? Si tu voulais, Jeannette, Jeanneton aurait un père et une mère, et Gothon s'en réjouirait en paradis. Veux-tu redevenir ma fiancée comme autrefois, dis?

— Si tu m'en trouves digne, Jean, je ferai tout mon possible pour te rendre aussi heureux que je t'ai rendu malheureux. Je n'espérais pas tant de toi..... je ne demandais que ton pardon.

— Pardon! c'est un vilain mot, Jeannette; ne parlons jamais de pardon. J'ai des torts, moi aussi, j'ai voulu faire le maître avec toi, et ce n'est pas le moyen de se faire aimer. Je crois que je vaux un peu mieux que dans ce temps-là : nous n'aurons pas de peine à nous entendre. »

Jeannette lui tendit la main, puis elle se leva doucement.

« Bonsoir, Jean, lui dit-elle; tu es fatigué, et il faut que j'aille coucher ma poupée Tu ne sais pas? à la maison, ils l'appellent la poupée de Jeannette : elle ne ressemble pas à l'autre......

— Et c'est cette poupée-là qui a défait l'ouvrage de l'ancienne et qui m'a rendu ma petite femme? Je l'aimerai, Jeannette, quand ça ne serait que par reconnaissance. Bonsoir, ma Jeannette! bonsoir, ma petite fille! »

Jean embrassa de nouveau l'enfant endormie, et les deux fiancés se séparèrent.

A suivre. Mme COLOMB.



LE LAMANTIN

Le lamantin est un des plus curieux représentants de l'ordre des mammifères cétacés, dont il forme avec le dugong, son seul congénère, la petite famille des cétacés herbivores.

Confiné dans certaines parties de l'Amérique du Sud, le lamantin est peu connu, ou tout au moins a été décrit d'une façon fort inexacte dans tous les livres d'histoire naturelle existants.

C'est ainsi que l'on a prétendu que les lamantins possédaient toutes les qualités des amphibies, c'est-à-dire que, quittant à volonté l'élément liquide, ils pouvaient se mouvoir sur le sol, y demeurer un temps considérable et y franchir de grandes distances pour paître les herbages comme des bestiaux. On a prétendu aussi que la femelle se servait de ses nageoires pour porter son petit au-dessus de l'eau, particularité qui explique les fables des anciens navigateurs sur les sirènes, les femmes-poissons, etc.

Un voyageur émérite, M. Paul Marcoy, à qui l'on doit un si bel ouvrage sur l'Amérique du Sud, a eu le bonheur de pouvoir étudier de près ces intéressants cétacés, et de réfuter ainsi toutes ces assertions fautives.

Selon lui, le lamantin ne fréquente que les eaux douces ou saumâtres des grands fleuves de l'Amérique du Sud. Son corps est oblong, mais la saillie des côtes lui donne l'apparence d'un carré dont on aurait émoussé les angles. Il est terminé par une large nageoire caudale et armé de deux nageoires antérieures munies à leur extrémité de doigts courts et recourbés au nombre de trois.

Ces nageoires antérieures ne sont pour le lamantin qu'un agent de locomotion fluviatile, de natation, mais non de préhension. Tout au plus se sert-il de cette nageoire comme d'un crochet pour courber et amener à portée de sa bouche la tige d'herbe que celle-ci ne peut atteindre. Jamais on ne le trouve à terre; en revanche on le voit souvent près du bord. Cela tient, non pas au goût particulier de ce cétacé pour le plancher des vaches, bien que les Brésiliens l'aient surnommé *poisson-bœuf* et les Péruviens *vache marine*, mais simplement à ce que le plantain d'eau et le faux maïs dont il s'alimente croissent près du rivage.

Ajoutons que la progéniture du lamantin — toujours d'un seul petit — nage à ses côtés comme le baleineau près de la baleine. La tendre mère le guide, le surveille, folâtre avec lui, le rappelle à l'ordre par un coup d'aileron, le défend au besoin contre la brutalité des mâles, le laisse teter à ses heures, mais ne le prend jamais dans ses bras-nageoires, comme une nourrice pourrait faire de son poupon, fort empêchée qu'elle serait, la pauvre bête, d'exécuter un pareil tour de force.

La tête du lamantin est courte, de forme conique,

et se termine par un museau charnu, épais. La lèvre supérieure est de plus garnie d'une moustache de poils rudes, et sa bouche est armée de molaires plates, comme chez les herbivores. Les yeux microscopiques sont profondément enfoncés dans la peau. On avouera que ce portrait ne rappelle que vaguement celui de la fabuleuse sirène antique.

En revanche le lamantin est d'une utilité incontestable. Sa chair est d'un goût agréable, analogue à celui de la viande de porc; enfin sa graisse fournit une huile excellente et son cuir épais et souple se prête à diverses industries.

D'après les anciennes relations, le lamantin atteindrait et dépasserait même une taille de 15 pieds de longueur. Les cétacés de cette espèce que l'on capture aujourd'hui dans les eaux de l'Amazone sont loin d'atteindre à ces dimensions. Les plus grands d'entre eux ne mesurent guère que six à sept pieds du mufle à l'extrémité de la queue. Cette exiguïté de taille des cétacés américains est le résultat de la guerre d'extermination que le commerce, depuis tantôt deux siècles, fait à leur malheureuse espèce. Sous l'insidieux prétexte que sa chair est bonne à manger et son huile propre à l'éclairage, on la poursuit, on l'assiége, on la traque. Chaque année on l'oblige à fournir à la consommation et à l'exportation une effroyable quantité de viande et d'huile. Comment aurait-elle le temps de croître et d'atteindre à son entier développement?

Indignés des persécutions dont ils étaient l'objet de la part de l'homme, les lamantins ont déserté en foule l'embouchure des grands fleuves de l'Amérique, où on les chercherait en vain, et sont allés s'établir dans les lacs de l'intérieur. Mais le commerce qui ne pouvait se passer d'eux a envoyé des délégués à leur poursuite et le massacre a recommencé de plus belle. Au train dont vont les choses, il est facile de prévoir que dans un temps donné l'espèce de ces animaux aura disparu de cette partie de l' Amérique.

Rien de plus simple et de moins dispendieux que la façon de pêcher le lamantin dans les lacs de l'Amérique du Sud. Guidé par le souffle de l'animal qui émerge toutes les dix minutes pour expulser de ses poumons l'acide carbonique et le remplacer par une provision d'oxygène et d'azote, le pêcheur dirige doucement sa barque vers le cetacé et s'en approche à portée de harpon. Ce harpon est un clou de six pouces, aiguisé sur la pierre et emmanché d'un bâton auquel est attachée une corde de quelques brasses. Il suffit au pêcheur de planter cet engin dans une partie quelconque du corps de l'animal pour étourdir ce dernier et s'en rendre maître. Cette masse informe et puissante, qu'on croirait susceptible de résister au choc d'un bélier, cède au moindre effort et succombe à la première blessure.

M. Marcoy nous raconte une de ces curieuses pêches :

« Après quelques minutes d'attente, dit-il, un léger bruit se fit entendre à notre droite. Tous les yeux se tournerent de ce côté. Le mufle noirâtre d'un lamantin pointait au-dessus des herbes noyées. L'animal souffla bruyamment pour expulser de ses poumons un air vicié, aspira coup sur coup quelques bouffees d'air atmosphérique ; puis, ayant satisfait de la sorte aux exigences de sa nature d'amphibie, se mit à nager vers le milieu du lac.

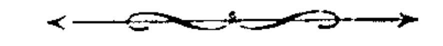
» Comme il en approchait, cinq individus de son espèce se montrèrent presque en même temps au-dessus de l'eau, que l'extrémité de leur mufle dépassait seule. Sans la crainte d'effaroucher les nouveaux venus, nos gens eussent battu des mains, car la pêche promettait d'être magnifique. En apercevant le premier lamantin, les cinq autres étaient venus à sa rencontre, et, mus par la même pensée, si tant est que les lamantins aient une pensée, manœuvraient de façon à le prendre au milieu d'un cercle. Parvenus à quelques pas de l'animal, ils ne prirent que le temps de souffler et de renifler et fondirent sur lui la tête baissée, mais celui-ci esquiva le choc en plongeant, et les cétaces se heurterent avec furie.

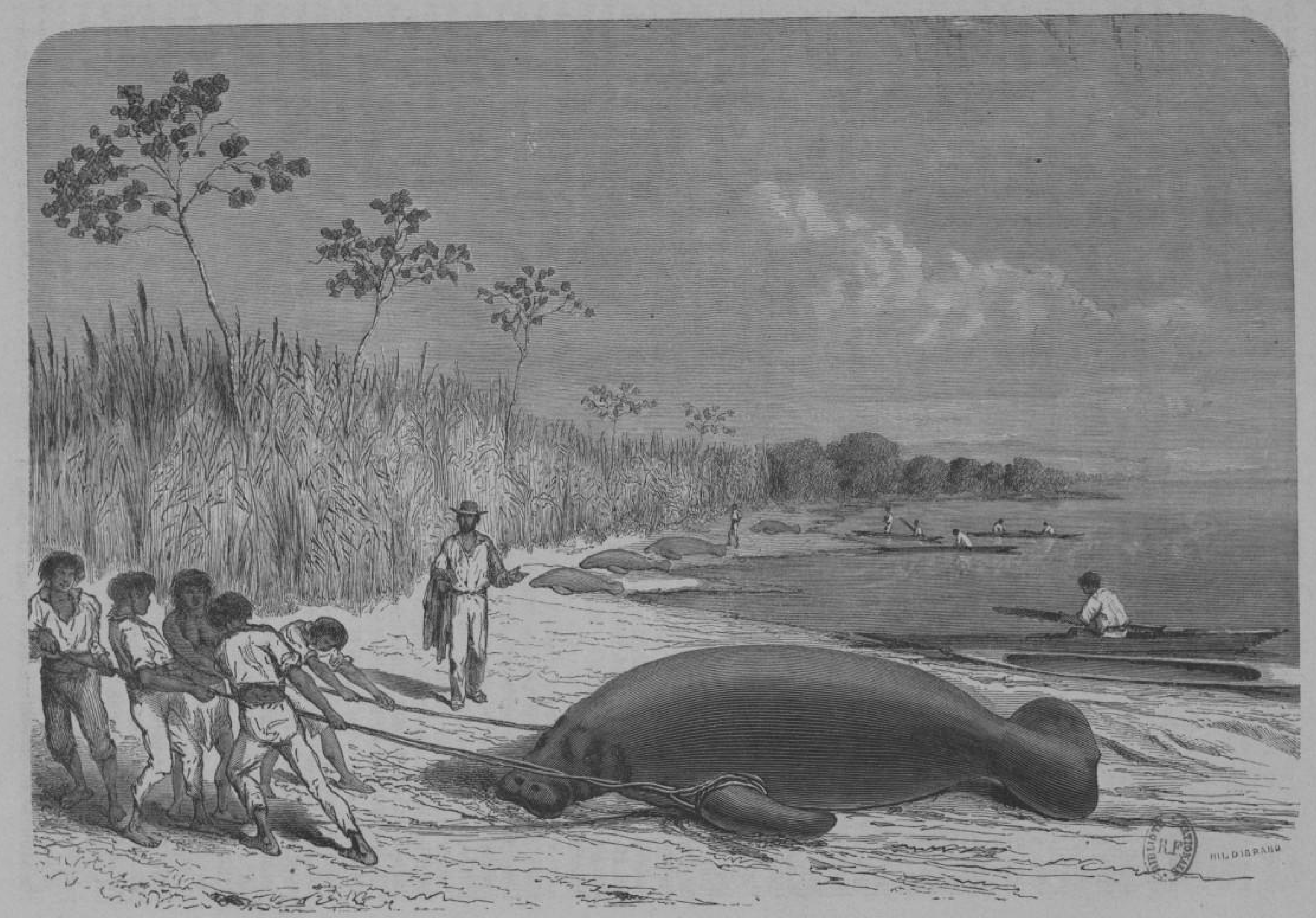
» Leur rencontre fit jaillir une trombe d'eau. Le lac se troubla, la vase du fond remonta à la surface, labourée qu'elle était par les évolutions rapides et les coups de queue pareils à des coups de battoir que les amphibies s'administraient à qui mieux mieux.

» Au milieu de cette onde fangeuse qui se creusait, s'enflait, bouillonnait comme si des feux souterrains l'eussent échauffée, des hures reniflantes, des ailerons charnus, de larges queues spatulées passaient et repassaient avec de tels bonds et de si etranges culbutes, que je demandais tout bas au père Antonio à quelle gymnastique insensée pouvaient se livrer les lamantins de Mabuiso. Ce que dans mon ignorance des mœurs de ces cétacés j'avais pris pour un exercice de gymnastique, était le combat à outrance de lamantins mâles.

» Des trois lamantins de cette troupe que nous réussîmes a capturer, le premier fut atteint dans les plis du col, le second au milieu du corps, le troisième entre les vertèbres caudales. Le coup de grâce fut donné à chacun d'eux, et leurs cadavres, attachés par les ailerons, furent remorques jusqu'a l'Ucayali, puis traînés à renfort de bras sur la plage qui nous avait paru offrir les commodités desirables pour une cuisine en plein air. Là, les cétacés, placés le ventre en l'air, furent incisés par les maîtres bouchers qui commencèrent à les dépouiller de leur cuir. Une armure de lard, épaisse de trois pouces, recouvrait la chair de ces amphibies, chair si rose, si ferme et si appetissante qu'on était tenté de la manger crue. Jamais viande et couenne de porc ne me parurent plus dignes que celles de ces lamantins de figurer dans le poeme de *la Gastronomie* ou sur la carte d'un restaurateur en renom. »

Th. Lally.





Capture de lamantins sur les bords de l'Ucayali. (P. 200, col. 2.)

ROBINSON

Mon village est situé au fond d'un entonnoir de montagnes, à quelques pas de la Suisse. Deux rivières l'entourent comme une ceinture. A leur confluent est une petite île, verte comme une émeraude, plantée de saules et d'arbustes, qu'on appelle l'*Ile aux Canards*. Quand les eaux sont grandes, elle disparaît; on n'aperçoit plus que l'extrémité des branches, qui feraient croire qu'un grand arbre est couché dans la rivière.

C'est dans Robinson Crusoé que j'ai appris à lire. Robinson était mon homme. Toutes mes ambitions les plus lointaines se bornaient à trois choses : m'embarquer sur un vaisseau, faire naufrage et aborder dans une île déserte. Vivre seul du produit de ma chasse et de ma pêche, me construire une habitation, tirer des coups de fusil et fumer toute la journée, tel fut un des rêves de mon enfance. Je me demande aujourd'hui si manger au restaurant, tirer sur ses semblables, habiter un petit compartiment sous l'autocratie d'un portier et fumer des cigares est un sort plus digne d'envie.

Robinson dans son île est un être colossal. Le Robinson Suisse est un colon savant; ce n'est pas un Robinson, c'est un fermier-modèle. Voilà mon opinion, et je la garde.

Pour les enfants, rêver et agir sont deux verbes qui se conjuguent au même temps. Une fois bien pénétré de mon modèle, j'étais résolu à vivre comme lui dans l'Ile aux Canards.

Ce projet présentait des difficultés relativement assez sérieuses. Je n'avais pas de vaisseau; je n'avais rien du tout. L'île n'était pas non plus dans les conditions nécessaires pour y construire des palissades. Ensuite, pensée décevante, mes camarades venaient s'y baigner; enfin, outre cet inconvénient majeur pour une île déserte, je ne pouvais me dissimuler que je serais submergé, corps et biens, dans la saison des pluies. Toutes ces considérations étaient fort graves et me donnaient sérieusement à réfléchir.

Je cherchais à vaincre ces difficultés, lorsqu'un accident providentiel vint favoriser mon projet. Près de l'Ile aux Canards, au confluent des deux rivières, l'eau se creuse en entonnoir, et les nageurs les plus robustes n'osent lutter contre l'attraction du gouffre. Un enfant faillit s'y noyer. Le maire de Val-d'Ajoie fit battre la caisse sur la place de l'Église, le dimanche, avant la grand'messe, pour faire savoir à tous enfants, grands et petits, que défense était faite d'aller dans l'Ile aux Canards, terrain communal, sous peine d'amende à leurs parents.

Cette sage mesure, d'après mes prévisions, allait rendre l'île réellement déserte et respectée pendant un mois. Je n'hésitai plus.

La nuit venue et toute la maison plongée dans le sommeil, je me lève sans bruit, je m'habille, j'ouvre la porte et, mes souliers d'une main, une énorme clef de l'autre, je grimpe les escaliers et je me glisse dans la *chambre du haut*.

La chambre du haut était une espèce d'immense grenier de débarras, où on reléguait les meubles hors de service, et dans lequel étaient des provisions de toute nature : lard, saucissons, jambons, confitures variées, fruits, conserves, liqueurs, etc., etc. Pour ce qui était des vieux meubles, il y avait de quoi meubler trois îles comme la mienne. Après un inventaire rapide de ces richesses accumulées, je descendis à la cave, et je remontai avec des bouteilles de vin d'Arbois. Je les intercalai dans un sac de copeaux, sur lequel j'avais jeté mon dévolu, et que je destinais à me servir de matelas. Enfin, après une dernière inspection de mon arsenal, je retournai me coucher, décidé à abandonner ma famille et ma patrie.

Le lendemain, qui était un samedi, je quittai la classe, et je me rendis dans l'île pour baser mes opérations. Il y avait, vers le milieu, trois saules énormes à tête ronde, plantés en triangle, que nous appelions *les Trois Bossus*. Avec des planches, il était facile de se construire une habitation. Les arbustes vigoureux qui couvraient l'île suffisaient à la masquer jusqu'à une hauteur convenable. L'île était le rendez-vous habituel des canards de la localité, qui venaient y déposer leurs œufs; le poisson était facile à prendre, les écrevisses abondaient. Quand l'eau de la rivière était à niveau bas, on pouvait communiquer à pied sec avec le continent, par le moyen de grosses pierres espacées à cet effet.

Le lendemain dimanche, il ne fallait pas songer à aller dans l'île, et j'utilisai cette journée à dresser de mémoire l'inventaire des objets qui m'étaient nécessaires.

A partir du lundi, je résolus de commencer le déménagement du grenier. A dix heures du soir, la ville était complétement endormie, et, en faisant un détour, je pouvais opérer tranquillement mes transports.

Le soir même, j'emportai dans un grand panier un marteau, une scie, des clous, des tenailles et différents ustensiles de cuisine. A quelque distance de l'île était une scierie, et il m'était facile de prendre des planches de sapin dans les piles alignées sur la route.

Mon premier soin fut de clouer les planches transversalement, de manière à relier les trois saules, en ayant soin de laisser un espace vide pour entrer dans mon habitation triangulaire, car je ne me sentais pas assez habile ouvrier pour arriver à confectionner une porte. Pour le toit, ce fut une autre affaire. J'avais déjà vu couvrir des maisons. A côté de la scierie, il y avait un hangar couvert en tuiles. J'en enlevai une quantité suffi-

sante, et, au moyen de lattes fixées sur les planches, j'obtins un toit qui défiait les intempéries du ciel.

Ces premiers travaux me prirent plusieurs jours. Je passe sous silence tout le soin que j'employai pour clouer mes planches la nuit avec prudence, les précautions que je dus employer pour aller au grenier ou à la cave, ainsi que pour sortir la nuit sans éveiller de soupçons. Je me rappelle qu'on eut besoin du marteau de la maison et qu'on le chercha longtemps.

Enfin, j'avais une habitation, et le grenier largement approvisionné était pour moi le navire de Robinson. En second lieu, j'étais habillé, ce qui n'était point un mince avantage.

A suivre. CHARLES JOLIET.



PIERRE CORNEILLE

Dans le courant de l'année 1629 débarquait du coche de Rouen un jeune avocat à la tournure commune, à la conversation pesante, et qui apportait à Paris une comédie, *Mélite*. Cette comédie n'était qu'un *imbroglio* dans le goût du temps ; mais on y remarqua tout de suite de l'unité, chose rare, de l'esprit, chose plus ordinaire, mais hors du théâtre, et enfin du sentiment. Le succès fut tel que les comédiens se virent obligés de se séparer et de représenter la pièce à la fois au Marais et à l'hôtel de Bourgogne. Le nom de Pierre Corneille fut vite connu, et la tragédie de *Médée* commença à révéler le génie du poete, qui éclata dans la tragédie du *Cid* en 1636.

Corneille avait alors trente ans, car il était né à Rouen le 6 juin 1606, dans une maison de la *rue de la Pie*. La maison n'existe plus : elle a été sacrifiée aux nécessités modernes de l'alignement, mais l'emplacement est indiqué par une plaque attachée à une maison voisine en 1857 par les soins de l'Académie de Rouen. La famille de Corneille appartenait à cette bourgeoisie plus honorable que riche et qui obtenait en remplissant des fonctions judiciaires plus de considération que d'argent. Le père de Corneille, maître des eaux et forêts, était inflexible dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, et il ne craignit pas de lutter contre un des riches seigneurs du pays qui ne put ni le corrompre, ni l'intimider. C'était un rude métier, à ces époques de misère, de protéger les forêts, et le père de Corneille s'en lassa si vite qu'il céda sa charge en 1620. Un long procès d'ailleurs, qu'il avait soutenu pour les limites de sa propriété de campagne, au Petit-Couronne, n'avait pas été sans influence sur sa décision, et il se consacra dès lors tout entier aux soins que réclamait cette propriété.

Cette propriété du Petit-Couronne nous intéresse surtout parce qu'elle vit les premiers ébats du poète. Acquise par le père de Corneille en 1608, elle se composait d'une maison assez grande, où l'on comptait trois pièces au rez-de-chaussée, trois grandes chambres au premier, et un grenier au-dessus ; un vaste jardin entourait la maison, et la mare dite *de Couronne* bornait à l'ouest la propriété, d'ailleurs assez mal close. Cette maison existe encore aujourd'hui à peu près telle qu'elle se trouvait au XVII[e] siècle : de la famille de Corneille elle passa plus tard à des nobles, et le dernier propriétaire ayant émigré en 1793, la maison fut vendue comme bien national ; elle appartenait en 1864, époque où M. Gosselin a publié sur cette propriété des détails circonstanciés, à une famille Guéroult.

Pierre Corneille d'ailleurs ne passait que l'été sous les ombrages de Petit Couronne : il revenait avec ses parents à Rouen tous les hivers. C'est à Rouen qu'il avait étudié au collège des Jésuites. C'est à Rouen, que, après avoir pâli comme tant d'autres sur les *Pandectes* et sur les *Coutumes*, il fut reçu avocat et prêta serment en cette qualité au parlement. Mais la charge qu'il acheta, d'avocat général à la table de marbre du Palais, ne l'engageait qu'à fort peu de chose. La table de marbre du Palais, à Rouen, connaissait des eaux et forêts en appel, et jugeait en première instance tout ce qui concernait la navigation. Corneille avait tout le temps de se livrer à ses méditations poétiques, et, la comédie de *Mélite* ayant réussi à Paris, il suivit son génie, sans toutefois renoncer à sa ville natale.

Bien que connu du cardinal de Richelieu, bien qu'enrôlé par lui dans la troupe des poetes qui composaient des pièces de théâtre sous sa direction, Corneille ne se décidait point à séjourner à Paris, et le soin de ses affaires à Rouen lui fut un excellent prétexte pour se dégager des liens où Richelieu s'efforçait de le retenir, malgré le défaut d'*esprit de suite* qu'il lui reprochait. Le *Cid* mit le comble à la réputation de Corneille, et on n'a pas encore remarqué que cette pièce valut en réalité des lettres d'anoblissement au père du poete. Pierre Corneille le père fut en effet anobli au mois de janvier 1637, soi-disant pour les services qu'il avait rendus comme maître des eaux et forêts. Or les recherches de M. Gosselin, publiées dans la *Revue de Normandie* de 1864, ont établi que le père de Corneille n'exerçait plus sa charge depuis dix-sept ans. C'est donc le fils qu'on anoblissait dans la personne du père, et le fils hérita du titre d'écuyer à la mort de son père en 1639.

Corneille hérita en outre de la petite maison de la rue de la Pie, puis de quelques pièces de terre situées dans des îles, et c'est sans doute à cause de ces îles que le frère du poete, Thomas, se fit appeler seigneur de l'Isle. On montre sur la route de Rouen,

à Bapaume, une ferme qui, dit-on, aurait appartenu à Corneille; un receveur général, M. Reiser, y avait même placé, en 1834, un buste du poëte ; mais les travaux les plus récents des critiques ont démontré que cette ferme avait appartenu à un cousin du poëte, non au poëte lui-même.

Corneille avait produit *Horace* et *Cinna* lorsqu'il se maria (1640). Il épousa Marie de Lampérière, fille de Mathieu de Lampérière, lieutenant général aux Andelys, et, si l'on encroit Fontenelle, il fallut l'intervention puissante du cardinal pour obtenir le consentement du père. Le grand poëte d'ailleurs était simple, timide, pesant. « La première fois que je le vis, dit un contemporain, je le pris pour un marchand de Rouen. » Une princesse disait qu'il ne fallait point l'écouter ailleurs qu'à l'hôtel de Bourgogne. Corneille se négligeait trop, mais il répondait à ses amis qui lui reprochaient cette négligence : « Je n'en suis pas moins pour cela Pierre de Corneille. » Fierté bien légitime du génie qui a conscience de lui-même et s'élève au-dessus des misères humaines.

Malgré le succès de ses pièces, Corneille demeurait toujours à Rouen, où il soignait sa vieille mère. Il faisait élever ses quatre fils au collége des Jésuites, rue du Grand-Maulevrier, où lui-même avait été instruit, et sa fille se fit religieuse dans un couvent du faubourg Cauchoise. Son séjour dans sa ville natale n'avait pas été une des moindres raisons qui l'avaient empêché jusqu'alors d'être reçu à l'Académie française. L'Académie, bien que revenue depuis longtemps des sentiments avec lesquels elle avait critiqué le *Cid*, n'accueillit le poëte qu'en 1647. Corneille s'était vu préférer successivement M. de Salomon, M. du Ryer. On lui aurait encore préféré un M. Ballesdens, si celui-ci n'avait pas retiré sa candidature et si Corneille n'avait pas fait dire à la Compagnie qu'il avait disposé ses affaires de telle sorte qu'il pourrait passer une partie de l'année à Paris.

En 1650 le poëte résigna ses fonctions d'avocat du roi en la table de marbre. Il vendit sa charge à



Pierre Corneille (P. 203, col. 1.)

maître Alexandre Leprovost moyennant la somme de six mille livres tournois payables ainsi : sept cents livres immédiatement, deux mille trois cents lorsque Corneille aurait obtenu les lettres de provision pour son successeur, et pour le reste le poëte devait toucher une rente de 114 livres tournois tant que le sieur Leprovost n'aurait pas acquitté le capital. Ce n'était pas là encore toutefois l'indice d'un prochain départ. Corneille, de 1651 à 1652, fut trésorier de la paroisse de Saint-Sauveur.

...La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et
[l'esprit de Cinna]

ne dédaigna pas d'aligner les comptes d'une simple paroisse et d'établir la balance entre les recettes et les dépenses. Ce n'est qu'après la mort de sa mère qu'il dit adieu à la maison de la rue de la Pie. En 1662, au mois d'avril, il écrit à l'abbé de Pure, cet abbé si maltraité par Boileau et pourtant très-estimé de Corneille : « Le déménagement que je prépare pour me transporter à Paris me donne tant d'affaires que je ne sais si j'aurai assez de liberté d'esprit pour mettre quelque chose cette année sur le théâtre. »

Corneille ne vint donc se fixer à Paris qu'à l'âge de cinquante-six ans. L'obligation où il se trouvait de produire sans cesse pour subvenir aux besoins d'une famille nombreuse, les réunions savantes auxquelles il aimait prendre part, malgré son caractère taciturne, lui faisaient une nécessité de se fixer dans la capitale même, là où il avait conquis sa gloire, et près de la cour brillante de Louis XIV, dont on a fort injustement accusé l'indifférence.

Les déclamations sur la misère de Corneille se sont appuyées d'une lettre, écrite en 1679 par un parent qui était venu voir le vieux poëte : « J'ai vu hier, dit ce Rouennais, M. Corneille, notre parent et ami ; il se porte assez bien pour son âge. Il m'a prié de vous faire ses amitiés. Nous sommes sortis ensemble après le dîner, et, en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure qui était décousue. Il s'est assis sur une planche et moi auprès de lui ; et lorsque l'ouvrier eut refait, il lui a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous fûmes rentrés, je lui ai offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fût réduit à cet excès de misère. »



La maison de Pierre Corneille, à Paris, rue d'Argenteuil. (P. 205, col. 2.)

Cette lettre toutefois montre la fierté digne du poëte qui ne se considérait pas sans doute dans une situation aussi grave, puisqu'il refusait l'assistance d'un parent et d'un ami. Louis XIV, averti par Boileau, dont le dévouement fut alors si noble, que la pension de Corneille allait être supprimée par suite de la détresse des finances, non-seulement ordonna de continuer cette pension, mais envoya immédiatement deux cents louis au poëte. Les registres manuscrits du secrétariat (*Archives nationales*, série E) en font foi à la date du 18 juin 1683 : « Au sieur Corneille, en considération de divers ouvrages de poésie qu'il a composés, la somme de 2000 livres tournois. »

Sans doute, aux yeux de ceux qui vont construire ou occuper les maisons confortables appelées à remplacer les vieilles maisons de la rue d'Argenteuil, cette somme est bien peu de chose. Mais, si l'on se reporte au temps de Corneille, si on compare la valeur de l'argent aux différentes époques, on reconnaîtra qu'elle n'était pas indigne, je ne dirai point du génie de Corneille, chose inestimable, mais de la munificence royale.

Quoi qu'il en soit de ces discussions où l'esprit de parti est trop souvent intervenu, le fils aîné fut officier de la maison du roi ; un autre fut officier dans les armées et mourut à la suite de blessures glo-

gieuses au siége de Graves; un autre devint abbé d'Aiguevives. Corneille eut du moins d'autres funérailles que Molière et une autre sépulture, car nous avons l'acte même relatant son inhumation : « Dudit jour, second octobre 1684, Mre Pierre Corneille escuyer, ci-devant avocat général à la table de marbre à Rouen, âgé d'environ soixante et dix-huit ans, décédé hier rue d'Argenteuil, de cette paroisse, a été inhumé en l'église (de Saint-Roch), en présence de Mre Thomas Corneille, escuyer, sr de Lisle, demeurant rue Clos-Gergeau, en cette paroisse, et de Mre Michel Bicheure, prêtre de cette église, y demeurant proche. »

Je ne puis m'empêcher, quand j'entends accuser sans cesse l'ingratitude des contemporains, de me faire cette réflexion par laquelle je terminerai ces quelques notes sur Corneille. « Qui donc commence la réputation, la gloire des grands écrivains, si ce ne sont pas les contemporains? »

G. Ducoudray.

HEUR ET MALHEUR[1]

XVI

La fête du village et les réformes de M. le Maire.

La blessure physique d'André guérit assez vite; celle de son amour-propre saigna plus longtemps. M. Castignac lui était devenu particulièrement antipathique et, dès qu'il le voyait arriver, il se sauvait au plus vite pour échapper à ses joviales railleries. Il avait, comme nous l'avons dit, instamment prié les témoins de sa mésaventure de n'en pas parler à Georges, et son camarade en arrivant aux vacances suivantes ne se doutait de rien. André s'en trouva plus à l'aise, et reprit avec lui toutes ses anciennes habitudes de jeu et de familiarité. Il en résulta qu'avant la fin de la première journée il n'avait plus rien à lui cacher et lui avait fait des aveux complets.

Georges ne put d'abord s'empêcher de rire, puis, comme il vit qu'André en était très-mortifié, il lui offrit son appui, envers et contre tous, y compris le docteur et le père l'Oie.

« Pour commencer, lui dit-il, nous allons nous fabriquer des fouets bien emmanchés et à nous deux, je t'en réponds, nous fustigerons les oies de la belle manière si elles s'avisent seulement d'ouvrir le bec. »

Les deux enfants, sur cette espérance, se dirigèrent en riant vers le bûcher; c'était à la nuit tombante, les poules étaient rentrées, les oies endormies; ils traversèrent la cour silencieuse et déserte et arrivèrent ensemble devant la porte du petit bâtiment où l'on serrait le bois.

1 Suite. — Voy pages 70, 91, 107, 122, 130, 155, 174 et 187

Il y faisait déjà noir à cette heure et Georges objecta qu'il n'y verrait pas assez pour choisir les baguettes. André, impatient, assura qu'il saurait bien trouver les fagots de noisetier; seulement, comme il ne se plaisait guère dans les ténèbres, il pria Georges de l'accompagner; mais on n'avait pas fait trois pas en avant qu'André en reculant brusquement marcha sur l'orteil de son compagnon.

« Haie! fit Georges.

— Tais-toi donc, dit André, d'une voix basse et étranglée, vois donc, là-bas au fond.... »

Georges, qui commençait à s'accoutumer à l'obscurité, aperçut alors deux formes noires qui se mouvaient au fond du bûcher.

« C'est bien entendu, disait la plus grande, vous allez la tuer tout de suite.

— Oui, je la tuerai, mais laquelle, il faudrait me la montrer. »

André tremblait de tous ses membres en enfonçant ses ongles dans le bras de son camarade.

« Parbleu, reprit la première voix, laquelle il faut tuer? la plus belle, bien entendu; pour les décider, on ne peut leur donner moins qu'une oie grasse, et très-grasse. »

Georges partit d'un éclat de rire, car il venait de reconnaître son oncle Guérin et la bonne Catherine, armée d'un fagot de sarments qu'elle venait chercher pour allumer son feu.

« Vous nous avez joliment fait peur, dit André. Comment pouvions-nous deviner que c'était papa qui se chargeait maintenant de commander le dîner.

— Je ne m'en charge pas non plus, mon petit, je désignais seulement une victime pour le tir à l'oie qui se fera demain, comme c'est l'usage à la fête.

— Papa, insinua l'enfant d'une voix câline, si vous preniez le père l'Oie? »

M. Guérin se mit à rire.

« Ce serait en effet un friand morceau, il est dur comme un vieux cuir tanné. Tu ne pratiques pas le pardon des offenses, mon garçon, à ce que je vois; mais, j'en suis bien fâché, je donnerai à nos lutteurs une pièce un peu moins coriace. »

Là-dessus il sortit du bûcher avec Catherine, lui fit choisir l'oie la mieux nourrie et la chargea de trancher sans douleur le fil de ses jours; ensuite, suivi de Catherine et de son oie, il s'en alla chez Pierre Tournichon, l'organisateur ordinaire du jeu de tir.

M. Guérin avait son idée : il venait d'être nommé maire et voulait que cela servît à quelque chose. Je tâcherai de faire du bien aux gens, se disait-il, et pour cela je commencerai par les empêcher de faire du mal aux bêtes, l'habitude de la cruauté n'est pas bonne à cultiver. Attacher vivant à un poteau un malheureux volatile, lui faire courir sus par toute la jeunesse du pays qui, en passant devant lui, au grand galop de ses chevaux, s'escrime à arracher son long cou pendant, jusqu'à ce que mort s'ensuive, n'est-ce pas de la sauvagerie toute pure? Cela m'a toujours

révolté, je ne veux plus le tolérer; si on n'est pas de mon avis, je donne ma démission. »

M. Guérin, on le voit, ne manquait pas de volonté; mais, comme il avait aussi de l'expérience, il savait parfaitement que s'attaquer à un amusement traditionnel n'est pas chose facile. Voilà pourquoi il avait eu une conférence avec Catherine, pourquoi il s'en allait avec elle entre chien et loup chez Tournichon, car il savait aussi que dans les choses de ce monde « un peu d'adresse ne nuit pas ».

« Vous êtes un garçon raisonnable, dit-il à Pierre Tournichon un peu surpris de sa visite, je viens m'entendre avec vous. Je sais qu'on vous a chargé d'acheter l'oie chez le père Belou, mais je vous en apporte une qui vaut cent fois mieux que les siennes. »

Ici Catherine démasqua sa pièce de *conviction*, qu'elle avait tenue jusque-là cachée sous son tablier, et en fit admirer les flancs rebondis.

« Elle est belle, c'est vrai, dit Tournichon en se grattant l'oreille, très-belle même, mais elle est morte, et, M. le maire le sait bien, on n'a jamais attaché au poteau qu'une oie vive.

— C'est un jeu de bourreaux que votre tir à l'oie, affirma impétueusement Catherine.



Tournichon réfléchissait. (P. 207, col 1.)

— Un amusement tout à fait barbare, reprit avec autorité M. Guérin. Prenez donc mon oie, Tournichon; elle est morte, c'est vrai, mais elle ne vous coûtera rien. »

Tournichon réfléchissait. Il avait l'habitude d'être le vainqueur du tir et se disait que cette oie, convenablement rôtie, serait un bien fin régal pour sa prétendue Fanchon, qu'il devait le lendemain festoyer avec toute sa famille.

« Voyons, Tournichon, décidez-vous, reprit M. Guérin; vous ferez entendre raison aux autres; nous sommes des gens civilisés, après tout, il faut le montrer; et puis, soyez sûr d'une chose, c'est que le père Belou, qui est serré, le bonhomme, ne vous donnerait pas son oie à moins de deux écus. »

Tournichon continuait à réfléchir, et ce dernier argument le rendait bien perplexe. La voix tonnante de l'opinion publique lui criait très-haut : « Refuse; » la voix de Fanchon lui murmurait tout bas : « Accepte. » Entre ces deux voix, le pauvre Tournichon se trouvait aussi embarrassé que naguère le bon Panurge en écoutant le son des cloches qui, de loin, lui disaient : « Marie-toi, » et de près : « Ne te marie point. »

« Deux écus, reprit Catherine, dites plutôt deux écus et demi; les pommes de terre ont complétement manqué et les oies coûtent gros cette année. »

C'en était trop pour Tournichon : la voix de Catherine n'avait rien d'enchanteur; mais elle produisit sur lui l'effet d'un bourdon de cathédrale, elle étouffa le son de sa cloche de village qui lui semblait si retentissante un instant auparavant.

« Eh bien, dit-il, monsieur le maire, je serais fâché de vous contrarier, je me charge d'arranger l'affaire. Vous avez cent fois raison : nous ne sommes pas des bourreaux, des barbares, et ça ne sert à rien, n'est-ce pas? de jeter l'argent par les fenêtres quand on peut faire mieux. »

M. Guérin s'en alla très-satisfait; Tournichon ne l'était pas moins.

Le lendemain, après la grand'messe, il arriva triomphant dans la cour de M. le maire. Une touffe de rubans, flottant au vent sur son chapeau, annonçait sa victoire, car il avait enlevé l'oie comme il s'y attendait. Fièrement campé sur son gros cheval gris-pommelé, il déployait toutes les grâces qu'il tenait de l'art et de la nature, et se livrait à des voltiges qui ne sentaient en rien la haute école. Une nombreuse jeunesse l'accompagnait en semblable équipage, servant d'escorte à quatre piétons qui portaient solennellement sur une civière une énorme brioche enrubannée aux couleurs tricolores.

M. Guérin, entouré de sa femme, de sa belle-sœur et de ses filles, vint se placer sur le perron, pendant que ses fils et son neveu se mêlaient dans la cour à la foule des jeunes gens. Aussitôt Nicolas Gigoux se mit à souffler dans son cornet à piston, Jean Pastou à s'évertuer sur son flageolet et Pierrot Michu à taper à tour de bras sur sa grosse caisse. A ce formidable vacarme, les oies s'enfuirent en criant, les chiens aboyèrent à pleine voix, pendant que la monumentale brioche s'avançait avec lenteur et majesté comme un mérovingien porté sur le pavois. M. Guérin l'accepta, cela va sans dire, et offrit en retour à ses administrés une barrique de vin vieux qui fut saluée par des hourras bien accentués.

Mais ce n'était là que le prélude de la fête; bientôt la danse commença sur la place, à l'ombre d'un vieil ormeau deux ou trois fois séculaire. Il faisait un temps superbe, les habitants endimanchés remplissaient les chemins. On voyait par les portes ouvertes les broches qui tournaient bien garnies sous les larges cheminées et, le long des murailles, des files de gâteaux appétissants, alignés sur des planches soutenues par des tréteaux. L'usage exige que l'on en pétrisse assez dans chaque ménage pour s'en régaler quinze jours à domicile, sans préjudice de ce que les parents et amis des villages voisins emportent dans leurs paniers.

Georges, André et Lucien, fêtés et régalés partout, passèrent deux ou trois heures à se promener gaiement, puis, dans l'après-midi, se rapprochèrent de la danse où Mme Guérin venait d'arriver avec le reste de la famille.

Antoine, Perrine sa sœur, et M. Branjon les rejoignirent un instant après; toute cette jeunesse avait bien envie de remuer ses jambes agiles. Lucien invita Perrine, Antoine fit vis-à-vis, à côté de Cécile. Quant à Georges, il voulait danser avec Alice et déjà lui tendait la main, lorsque la pauvre enfant, secouant la tête, avec un sourire très-doux quoiqu'un peu triste, lui fit comprendre que ce serait trop fatigant pour elle.

Fièrement campé sur son cheval. (P. 207, col. 2.)

Aussitôt, toute la gaieté de Georges s'évanouit. Il se rappela combien sa petite amie sautait et dansait légèrement l'année d'avant, et les larmes lui vinrent aux yeux en la voyant par sa faute privée des amusements de son âge. Pour rien au monde il n'aurait dansé avec une autre fillette, mais André, qui n'avait personne pour le conduire, le tirait par la manche avec insistance.

« Laisse-moi donc, » dit Georges brusquement.

Alice l'entendit et vit la figure de son jeune frère pleine de désir et d'impatience.

« Allons, dit-elle à Georges, sois gentil, fais-le danser.

— Ma foi non, j'aime mieux regarder les autres avec toi.

— Mais pas du tout, ce sera de vous voir qui m'amusera, reprit Alice; va donc, tu me feras tant de plaisir. »

Georges céda et, *pour amuser Alice*, débuta par un salut comique et cérémonieux, puis tendit sa main au petit André, qui la saisit avec ravissement, et se mit à gambader comme un vrai cabri. Ses belles boucles sautaient avec lui, il était rouge de plaisir. Alice riait de ses entrechats, et Georges, en voyant rire Alice, rivalisait d'entrain et de souplesse avec son petit ami.

A suivre. EMMA D'ERWIN.





Jeannette se dressa devant l'escorte. (P. 210, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XXVII

Du Capitole à la roche Tarpéienne.

Le lendemain Jean, malgré la joie de son cœur, se sentit faible et allangui; et quand Jeannette toucha sa main, elle fut effrayée de la trouver si chaude.

« Mon Dieu, Jean, qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle, tout inquiète. On dirait que tu as la fièvre? Est-ce que tu es malade?

— Je crois bien qu'oui; je vois tout trouble et j'ai de la peine à me tenir. C'est un reste de fatigue, j'ai eu tant de mal ces derniers temps! Je serai guéri demain, bien sûr. Je voulais partir aujourd'hui, mais je crois que je ne pourrai pas... j'attendrai à demain.

— Partir! Pourquoi partir? Où veux-tu aller?

— Mais, à la ville, pour savoir où est mon régiment, et sur quel bateau il faut que j'aille m'embarquer pour le rejoindre. Je suis encore soldat, ma pauvre Jeannette! et si je ne retournais pas à l'armée, on m'arrêterait comme déserteur. Mais sois tranquille : il faut du temps pour retourner aux endroits où l'on se bat, et on parlait déjà de la paix quand j'ai été pris. On la fera peut-être bientôt, et alors on renverra chez eux les soldats qui ont presque fini leur temps: ne t'inquiète pas, ma Jeannette. »

La journée s'écoula et Jean n'alla pas mieux; la nuit redoubla sa fièvre, et loin d'être en état de partir le lendemain, il n'était même pas capable de se lever et il ne reconnaissait plus personne. La fièvre et le délire durèrent toute une semaine, au bout de laquelle il retrouva sa connaissance; et quelques jours après il put se lever et, appuyé sur l'épaule de Jeannette, faire quelques pas devant la porte. Les deux familles se réjouissaient et faisaient les plus beaux projets. Jean irait, dès qu'il serait guéri, déclarer son retour à ses chefs; mais en même temps M. le curé ferait une belle lettre à M. le baron, pour le prier de demander qu'on ne renvoyât pas Jean en Amérique et qu'on lui fit finir son temps dans un port de Bretagne. Et si la paix était près de se faire, comme M. Lorhan l'avait entendu dire la dernière fois qu'il était allé à la ville, Jean aurait son congé définitif et on pourrait faire la noce.

On était au Mardi-Gras; Jeannette, la poêle à la main, faisait cuire des crêpes de blé noir que Jeanneton portait au vieux Penvraz et à « papa Jean », comme il aimait qu'elle l'appelât d'avance. Les convives commençaient à y mordre; Jean badinait avec la petite fille, lorsque tout à coup un pas précipité s'approcha et on frappa vivement à la porte. Jeannette ouvrit.

« Jean! cache-toi! cria le petit Mathieu qui accourait hors d'haleine. La maréchaussée! »

Jean devint pâle comme un mort. Il regarda autour de lui, instinctivement, comme pour chercher une cachette; mais aussitôt il secoua la tête.

« C'est inutile! dit-il. Ils fouilleraient partout! Ils jetteraient la maison à bas!

— Par où viennent-ils? dit Jeannette à l'enfant.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

— Par la grand'route et le chemin du Vieux-Moulin : ils seront ici dans un instant.

— Fuis, Jean! fuis vite! Voilà ta veste, voilà du pain, voilà de l'argent (et elle réunissait vivement, sans perdre la tête, tout ce qui lui était nécessaire). Prends la traverse, glisse-toi dans le taillis, tu ne les rencontreras pas et tu auras le temps d'arriver à la ville avant eux et d'aller te déclarer : comme cela on ne t'arrêtera pas. Je me charge de leur faire croire que tu es caché ici pour les retarder. Sauve-toi! »

Elle parlait avec résolution, et Jean comprit qu'elle lui offrait la seule chance de salut qui lui restât.

« Je pars, amuse-les, » dit-il à Jeannette; et il regarda au dehors pour voir si le passage était encore libre. Hélas! il était trop tard! Les gens du roi paraissaient au bout du sentier par où Jean était arrivé prisonnier, échappé des pontons anglais. En un clin d'œil la maison fut cernée; et l'exempt de la maréchaussée, frappant à la porte, somma les habitants, de par le roi, de lui livrer la personne de Jean Penvraz, soldat accusé du crime de désertion.

Ce fut Jean qui ouvrit.

« Me voici, monsieur l'exempt, dit-il d'un air résigné. Je me suis échappé des pontons anglais à la nage et en bateau, et j'ai voulu embrasser mes parents avant de retourner à la guerre. Je comptais rejoindre mon drapeau tout de suite : après la maladie m'a cloué ici; je devais partir demain sans être bien guéri, et vous voilà! Que la volonté de Dieu soit faite! »

Il embrassa sa mère, son père et Jeannette, et tendit ses mains aux menottes.

A cette vue, la mère Penvraz, qui était demeurée muette et comme pétrifiée, éclata en sanglots.

« Mon fils! mon pauvre enfant! mon dernier enfant! Monsieur l'officier, c'est vrai, ce qu'il vous a dit! c'est la maladie qui l'a retenu : il voulait partir, il était seulement venu pour nous embrasser une seule pauvre fois! En cinq ans, monsieur l'officier, nous n'avions eu qu'une fois de ses nouvelles! Le roi n'a pas besoin de lui; s'il était resté en prison chez les Anglais, son régiment se serait bien passé de lui : et il s'est sauvé de prison tout exprès pour retourner à son régiment. Ayez pitié de lui, monsieur l'officier! Ayez pitié de moi! »

L'exempt fit comme beaucoup de gens auraient fait à sa place : il fut brutal pour cacher qu'il était ému.

« Tout cela ne sert à rien, dit-il d'un ton bourru, Otez-vous de là, la vieille; et toi, mon garçon, marche! »

Et il le poussa dehors. Jean se laissa faire; il tourna seulement la tête en passant le seuil, pour revoir d'un dernier regard tous ceux qu'il aimait. Son père et sa mère, accablés, sanglotaient en se tordant les mains, et Jeanneton jetait des cris aigus. Jeannette n'était pas là.

« J'aurais voulu lui dire adieu avant de m'en aller mourir, » se dit le pauvre garçon; et dans le fond de son cœur il accusait presque Jeannette d'indifférence.

Il se trompait. Au bout du sentier, à la place où on cessait de voir la maison, Jeannette se dressa tout à coup devant son escorte, et, saluant respectueusement l'exempt :

« Pardonnez-moi, s'il vous plaît, monsieur l'officier..... c'est comme déserteur qu'on l'arrête? »

L'exempt, touché du courage de cette jeune fille qui ne pleurait pas, quoiqu'elle tremblât de tous ses membres, et qui était venue l'attendre là pour l'interroger loin des vieux parents, n'osa pas la repousser. Il n'osait guère lui répondre non plus, et il hocha la tête en signe d'adhésion. Jeannette comprit.

« Et..... les déserteurs....., est-ce vrai qu'ils sont fusillés?

— Déserteur en temps de guerre..... c'est grave, ma pauvre enfant, » dit l'exempt avec pitié.

Jeannette se redressa.

« Il n'a pas déserté, monsieur l'officier, il est innocent! on ne peut pas faire mourir un innocent! le roi ne le voudrait pas! Jean expliquera ses raisons, et on verra bien qu'il n'est pas un déserteur! »

L'exempt secoua la tête.

« Le conseil de guerre n'écoute pas les raisons, dit-il; quand un homme est trouvé loin de son régiment en temps de guerre, on l'appelle un déserteur, et on ne peut pas acquitter un déserteur. S'il était revenu de lui-même, à la bonne heure; mais voilà quinze jours qu'il est chez vous; les bavards de votre village l'ont dit à tort et à travers, l'autorité a été prévenue, et une fois l'ordre d'arrestation parti, il est trop tard. Vous parliez du roi tout à l'heure, le roi peut faire grâce à un condamné, mais il ne pourrait pas empêcher de condamner un déserteur. »

Jeannette réfléchissait.

« Quand sera-t-il jugé? demanda-t-elle.

— Pas tout de suite : on ramasse en ce moment des déserteurs de tous les côtés, et on les met ensemble en attendant que le conseil se réunisse. Ce



ne sera pas avant quinze jours, peut-être vingt; et si vous connaissez des seigneurs qui soient puissants, ils vous feront peut-être obtenir la permission de le revoir, avant.....

— Merci, monsieur l'officier ; soyez bon pour mon pauvre Jean..... A revoir, mon cher Jean, et compte sur moi ! »

Une heure après, Jeannette entrait à la ferme des Châtaigniers, portant Jeanneton dans ses bras.

« Mon père, ma mère, dit-elle, il est arrivé un grand malheur à Kérentré! Donnez-moi, s'il vous plait, votre bénédiction, et votre permission pour m'en aller en voyage. Jean est arrêté comme déteur, et les déserteurs sont fusillés. Il n'y a que le roi qui puisse accorder sa grâce : je vais trouver le roi pour qu'il m'accorde la grâce de Jean ! »

Tous les Gouarhé étaient consternés. La mère Agathe se lamentait, Javotte embrassait Jeannette en pleurant; les jeunes gens avaient des visages sombres et parlaient tout bas de rattraper la maréchaussée pour lui enlever Jean ; et les enfants pleuraient de voir le chagrin de leurs parents.

Pierre Gouarhé entoura sa fille de ses deux bras, la baisa au front, et, la serrant contre sa poitrine :

« Jeannette, lui dit-il d'une voix grave, tu es une bonne fille! Que Dieu te bénisse et te protége, car tu mérites de réussir. Mais tu n'iras pas seule. Écoutez-moi, vous tous : Je remets à mon fils aîné, ici présent, le gouvernement de la maison et le commandement de la famille. Obéissez-lui comme à moi-même : je vais avec Jeannette trouver le roi! »



Le voyage commençait bien. (P. 212, col. 2.)

La mère Agathe essaya en vain de prouver à sa fille et à son mari que Paris devait être à plus de mille lieues et qu'ils n'y arriveraient jamais ; que le roi était gardé par de très-méchants soldats qui perçaient de leurs grandes piques quiconque cherchait à s'approcher de Sa Majesté, et que d'ailleurs Jean ne pouvait pas être mis à mort, puisqu'il n'avait jamais fait de mal à personne. Pierre Gouarhé n'admit point ses raisons, et il chargea Javotte de faire un paquet de ses habits de fête et de ceux de Jeannette : il savait qu'il faut être bien mis pour se présenter chez le roi. Puis il ordonna à Simon de seller deux chevaux ; il enfourcha l'un et prit Jeannette en croupe et Jeanneton sur le devant de la selle. Simon les accompagna, emportant leurs paquets sur l'autre cheval.

Pierre Gouarhé ne savait non plus que Jeannette le chemin à prendre pour aller trouver le roi ; mais il savait que Monseigneur, quand il s'en retournait à la cour, avait l'habitude de coucher le soir à Grémigny, qui était à douze lieues de Kerléonik. Pierre Gouarhé se rendait à Grémigny : une fois là, les voyageurs trouveraient bien à se faire indiquer leur route.

XXVIII

De Kerléonik à Versailles.

Ni Pierre Gouarhé ni sa fille ne savaient au juste combien il y avait de lieues entre Kerléonik et Versailles : une centaine, à peu près; il fallait les faire, arriver jusqu'au roi, obtenir du roi la grâce de Jean et la lui rapporter, tout cela en quinze jours! Le fermier calculait le temps et désespérait en lui-même de réussir. S'il eût été un seigneur, ou seulement un riche bourgeois, il aurait pu aller en carrosse et faire une vingtaine de lieues par jour, en changeant de chevaux ; mais Pierre Gouarhé n'était qu'un pauvre homme, et le seul moyen de transport qu'il eût à sa disposition était celui que le bon Dieu donne gratuitement à tout homme venant en ce monde, à savoir, une paire de jambes. Il ne craignait pas qu'elles lui manquassent, il avait assez l'habitude de s'en servir, et Jeannette aussi était bonne marcheuse. Quant à Jeanneton, lorsqu'elle serait lasse, on la porterait : la petite n'était pas lourde. Seulement les gens ne peuvent pas marcher aussi vite que les chevaux : voilà ce qui inquiétait Pierre Gouarhé.

Pour Jeannette, elle avait la foi, et son courage ne chancelait pas. Si Jean était mis à mort, innocent comme il l'était, il mourrait donc de la main de Jeannette, puisque sans elle il n'aurait jamais été fait soldat! Ce n'était pas possible! Dieu ne le permettrait pas! Jeannette n'avait pas mérité cette horrible punition; elle avait racheté ses fautes, elle le sentait, et elle se sentait digne d'obtenir la grâce de Jean. Elle aurait voulu marcher sans s'arrêter; et quand son père eut fait mettre à l'écurie, dans l'auberge de Grémigny, les chevaux que Simon devait

remmener le lendemain matin, elle prit son paquet d'une main et Jeanneton de l'autre pour repartir; elle croyait qu'ils allaient dès ce soir-là continuer leur voyage à pied. Mais Pierre Gouarhé lui dit qu'il fallait se reposer la nuit, et ménager ses forces pour pouvoir aller jusqu'au bout. Il la força de souper, quoiqu'elle n'eût pas faim; puis, avant d'aller dormir dans l'écurie à côté des chevaux, car il n'avait voulu payer de lit que pour Jeannette et sa filleule, il s'en alla à la recherche du magister. Grémigny était un endroit important, qui devait avoir une école, et un magister devait être un homme savant, capable de le renseigner sur le chemin qu'il devait prendre.

Le magister n'était pas très-savant, mais c'était un brave homme, et il avait un fils sous les drapeaux. Il ne demanda pas mieux que d'obliger Pierre Gouarhé.

« Suivez demain matin le chemin de l'autre côté du village jusqu'a Moutier, lui dit-il : c'est à cinq lieues d'ici. Vous irez chez mon frère le forgeron, pour qui je vais vous donner un mot d'écrit : je lui ai appris à lire. Il vous recevra bien, et vous fera conduire par la traverse jusqu'au bourg de Tallec, où vous trouverez la grand'route; cela vous aura fait gagner un bon bout de chemin. La femme de mon frère a ses parents à Tallec, elle vous adressera chez eux, je vais lui marquer cela dans ma lettre, et ils ne refuseront pas de vous être utiles. »

Pierre Gouarhé remercia le bon magister et attendit sa lettre, qui fut longue à écrire : il est vrai qu'elle était d'une si belle écriture! Il alla ensuite dormir quelques heures et fut debout au chant du coq. Il alla querir Jeannette qui était déjà prête, paya sa dépense et partit en recommandant a Simon de reconduire promptement les chevaux; on en avait besoin à la ferme, et Pierre Gouarhé n'osait pas les emmener plus loin.

Il faisait encore nuit noire, et la terre gelée craquait sous les pieds des voyageurs. Comme Jeanneton n'était qu'à moitie reveillee, Jeannette l'enveloppa dans sa mante et la porta dans ses bras, et la petite, chaudement abritée, ne tarda pas à se rendormir.

Elle se réveilla à l'aube, comme l'alouette, aussi vive et aussi gaie qu'elle. Elle parut d'abord un peu étonnée de se trouver portée par Pierre Gouarhé, car elle ne s'était point aperçue qu'il l'eût prise pour soulager Jeannette; mais elle demanda bientôt à monter à califourchon sur ses épaules, et se fit donner une petite branche de genêt pour fouetter son cheval « tout doucement, pour rire, sans lui faire de mal, parce que c'était un bon dada. » Ensuite elle voulut marcher, et s'amusa de tout en route, babillant, gazouillant, faisant cent questions avant d'attendre une réponse, et rendant sans le savoir à ses compagnons le service de les distraire de leurs pensées. Elle commençait à être un peu lasse, lorsqu'on arriva à Moutier. Pierre Gouarhé n'eut pas de peine à trouver la forge de Clément Mauriac, le frère du magister : on entendait ses marteaux d'assez loin. Clément Mauriac reçut fort bien les hôtes que lui envoyait son frère, et leur fit partager le repas de sa famille. Quand ils se furent assez reposés, il leur donna pour les conduire à Tallec son apprenti, qui fut bien joyeux de s'en aller courir les champs, au lieu de faire marcher le soufflet de la forge. Et ils arrivèrent à Tallec avant la tombée de la nuit.

Là encore ils trouvèrent de bonnes gens. La femme du forgeron avait chargé le petit apprenti de recommander les voyageurs a son père de sa part; et non-seulement on leur donna a souper et à coucher, mais on les fit monter le lendemain matin sur une charrette qui s'en allait porter du foin à un aubergiste de la ville. De cette façon, s'ils n'allaient guère plus vite qu'à pied, du moins ils ne se fatiguaient pas.

Le voyage commençait bien. Mais la bonne chance ne peut pas toujours durer, et pendant les journées suivantes nos voyageurs ne trouvèrent pas la moindre occasion d'épargner leur temps et leurs jambes. Ils avaient peur de ne pas aller assez vite et de ne pas se rapprocher de Versailles; ils demandaient sans cesse à combien de lieues ils en étaient : tantôt les gens ne le savaient pas, tantôt ils leur faisaient des réponses qui n'étaient pas claires, si bien que les pauvres pèlerins croyaient parfois avoir perdu leur chemin et s'éloigner du but au lieu de s'en approcher, et que le chagrin les fatiguait encore plus que la marche.

Il vint un moment où Jeannette épuisée, les pieds en sang, se laissa tomber, à la fin du jour, sur la route où elle marchait depuis le matin sans avoir trouvé une maison. Elle avait donné à Jeanneton son dernier morceau de pain, et s'en allait d'inanition et de lassitude. Pierre Gouarhé essaya d'enlever sa fille dans ses bras et de marcher ainsi (il avait déja l'enfant sur ses épaules). Mais il avait eu beau serrer bien fort, pour s'empêcher de sentir la faim, la ceinture de laine qui lui faisait trois fois le tour du corps, cela ne lui avait rien mis dans l'estomac, et il était à bout de forces. Il fit quelques centaines de pas, et fut obligé de s'arrêter.

« Parrain, disait Jeanneton en gémissant, j'ai faim! Il fait froid ici; est-ce que nous n'allons pas entrer dans une maison pour nous coucher? Je voudrais bien dormir! »

La nuit venait. Pierre Gouarhé coucha sa fille sur le côté de la route, et monta sur un arbre, absolument comme le Petit-Poucet, pour regarder au loin s'il n'apercevrait pas quelque toit ou quelque lumière. Il ne vit rien et redescendit tristement. Jeannette était toujours évanouie. Le pauvre homme se mit à genoux et se pencha vers elle, essayant de la réchauffer de son haleine et de ses larmes qui coulaient sur le visage de la jeune fille. Jeanneton poussait des cris perçants.

« O mon Dieu! s'écria Pierre Gouarhé, j'ai fait

tout ce que j'ai pu; vous qui êtes tout-puissant, aidez-nous, ou bien ces enfants vont mourir là cette nuit! »

Jeanneton cessa tout à coup ses plaintes.

« Parrain! le follet! le follet qui vient là-bas! » dit-elle d'une voix effrayée.

Ce n'était point un feu follet, cette lumière qui brillait sur la route. D'abord, le follet est capricieux, il va à droite, à gauche, en zigzag, il est en arrière de vous, et puis il se trouve en avant, il n'y a pas moyen de le suivre dans sa course; au lieu que cette lumière-là marchait tout tranquillement et tout droit; et puis le follet est silencieux, et la lumière que signalait la petite fille était accompagnée d'un bruit cadencé facile à reconnaître.

« Une lanterne! un cheval s'écria le fermier. Reste là, Jeanneton; vois-tu, le bon Dieu m'a entendu. »

Il s'élança vers le cheval. Celui qui le montait s'arrêta, effrayé sans doute, car il dit d'une voix peu assurée :

Passez votre chemin, l'homme. (P. 213, col. 1.)

« Passez votre chemin, l'homme, je n'ai ni or ni argent; je ne suis qu'un pauvre prêtre et je viens de visiter des malades dans la campagne. Passez votre chemin, vous ne trouverez rien sur moi.

— Ah! monsieur le curé, ayez pitié de ma pauvre fille qui est là étendue comme morte. C'est la faim, c'est la fatigue, monsieur le curé, et le froid, et le chagrin. Dites-moi où il y a une maison, pour que je tâche de l'y porter. »

Le curé présenta sa lanterne devant le visage de Pierre Gouarhé, et trouvant qu'il avait affaire à une honnête figure, il lui dit :

« C'est différent... Où est-elle, votre fille? Prenez Cocotte par la bride, et conduisez-nous. Je suis un peu médecin... Voyons cela! »

Il mit pied à terre auprès de Jeannette, et la regarda à la clarté de sa lanterne.

« La faim, dites-vous? Attendez : nous avons ici ce qu'il lui faut. Tout doux, Cocotte, tout doux; ne sois pas si pressée de rentrer à l'écurie, ma fille! »

Il chercha dans ses bougettes, et en tira un gobelet, du pain blanc, et un flacon où il restait encore un peu de vin. Il trempa un morceau de mie de pain dans le vin, et le pressa contre les lèvres de Jeannette. Jeannette fit comme un enfant qui tette tout en dormant; elle suça, et aspira quelques gouttes de vin. Le curé recommença, et au bout d'un instant la jeune fille ouvrit les yeux.

« Là! ça va mieux, n'est-ce pas, mon enfant? lui dit le curé en lui souriant pour l'encourager. Mettez-vous sur votre séant, vous serez plus à votre aise. Mangez un peu de pain.... ah! vous le donnez à la petite? elle a faim, elle aussi? En voilà d'autre, et votre père en aura sa part. C'est dommage qu'il ne

me reste pas plus de vin; mais nous en trouverons d'autre chez moi. Pouvez-vous vous relever, à présent? Ça ne va pas fort, n'est-ce pas? Attendez! Vous, l'homme, mettez-la sur Cocotte avec l'enfant; nous irons à pied, nous autres : il n'y a plus qu'une petite demi-lieue à faire. Là! hue, Cocotte! »

On trouvera peut-être étonnant que le curé de Saint-Loup, joli bourg du Haut-Perche, emportât des provisions de pain blanc et de vin pour s'en aller visiter ses pauvres ouailles de la campagne dans leurs misérables taudis. C'était une précaution de dame Gertrude, sa gouvernante, qui prétendait que M. le curé avait l'estomac très-délicat, et qu'il ne s'arrangerait pas de boire de l'eau ou du mauvais cidre et de manger du pain noir. M. le curé la laissait faire, et ne rapportait jamais qu'une très-petite partie de ses provisions; mais ce n'était pas lui qui y avait touché. Chez les paysans qui n'étaient pas trop misérables, il partageait leur repas tel qu'il était, pour ne pas les humilier; et il laissait son pain et son vin chez les vieillards ou les malades, pour les réconforter, en riant à part lui de l'opinion de dame Gertrude sur la délicatesse de son estomac.

Qui fut bien étonnée, plus étonnée que contente, quand elle vit revenir son maître à pied et Cocotte chargée d'une femme et d'un enfant, ce fut dame Gertrude. « Voilà encore monsieur le curé qui a ramassé des mendiants, » grommela-t-elle en ouvrant la porte. Mais elle n'eut pas le temps de faire des questions.

« Vite, Gertrude, un bon feu, de la soupe chaude, quelque chose à manger; voilà deux pauvres enfants qui périssaient de faim et de froid sur la route. Vous mettrez des draps blancs dans le lit des voyageurs : dépêchez-vous. Entrez, mes amis, je vais conduire Cocotte à l'écurie; elle a faim aussi, la pauvre bête! »

Gertrude conduisit les hôtes de son maître dans la salle basse, où le feu était allumé, et resta là, les regardant du coin de l'œil avec un air soupçonneux. Mais dame Gertrude était loin d'avoir un cœur de rocher, la figure souffrante de Jeannette l'attendrit bien vite. Elle regarda Jeanneton, qui sautait de joie en étendant ses petites mains devant la flamme brillante, et elle ne put s'empêcher de dire tout haut : « La jolie petite fille! »

« Oh! que c'est bon, maman Jeannette! viens te chauffer! dit l'enfant.

— C'est à vous, cette petite-là? elle est bien grande pour une si jeune mère!

— Non, ce n'est pas ma fille; sa mère me l'a donnée en mourant, et je l'ai élevée.

— Ah! vous êtes une bonne fille, vraiment! » dit dame Gertrude d'une voix radoucie. Là-dessus le curé revint, et la gouvernante s'en alla chercher le souper. Elle eut soin de laisser les portes ouvertes pendant ses allées et venues, pour entendre ce qui se dirait dans la salle; car elle pensait bien que les voyageurs raconteraient à M. le curé pourquoi ils se trouvaient à cette heure mourant de faim sur la grand'route.

En effet, quand le curé vit ses hôtes bien réconfortés, il s'informa discrètement du motif de leur voyage, non par curiosité, mais pour voir s'il ne pourrait pas leur être utile. Et quand Jeannette eut fini son récit, on entendit à la porte ouverte quelqu'un qui se mouchait bruyamment : c'était dame Gertrude qui pleurait à chaudes larmes.

Cette nuit-là, Jeannette et sa filleule dormirent dans un bon lit; et le lendemain matin elles partirent bien reposées, commodément assises sur le dos de Cocotte, que Pierre Gouarhé devait laisser le soir chez le curé de Beaulieu, ami du curé de Saint-Loup, qui avait donné aux voyageurs une lettre de recommandation pour lui. Ils n'étaient plus qu'à quarante lieues de Versailles; mais il y avait six jours qu'ils étaient en route.

Le curé de Beaulieu les fit encore avancer dans leur voyage; il les recommanda à une de ses paroissiennes, une vieille baronne qui s'en allait à la ville voisine avec une quantité de valets, de soubrettes et de petits chiens, comme c'était la mode d'en avoir. Cette dame avait une place libre dans une de ses voitures, et elle la donna à Jeannette, qui eut la permission de prendre Jeanneton sur ses genoux. Il n'y avait pas de place dans la voiture pour Pierre Gouarhé, mais le laquais de madame la baronne offrit de lui en faire une à côté de lui sur le siége de derrière, à condition qu'il n'y monterait que hors du village, et qu'il en descendrait avant d'entrer en ville. Messire Champagne voulait bien rendre service à son prochain, mais il avait peur de se compromettre en mettant à côté de lui sur son siége un campagnard aussi mal mis que Pierre Gouarhé. Celui-ci, qui d'ailleurs était aussi fier à sa manière que le laquais Champagne, n'avait nulle envie de se montrer derrière une voiture : il n'y eut donc pas de contestations.

Enfin, le soir du neuvième jour, les trois Bretons arrivèrent à Versailles. Il faisait nuit; aussi n'osèrent-ils pas chercher à pénétrer ce soir-là auprès du baron de Kerléonik. Ils savaient où il demeurait,



car ils s'étaient fait donner son adresse en écriture par M. Lorhan; ils le trouveraient plus facilement le lendemain matin, et ils pourraient mettre leurs

beaux habits et se nettoyer de la poussière du voyage. Ils cherchèrent donc un gîte, et s'arrêtèrent à l'auberge de la Croix-Verte, parce que ce fut la première qu'ils rencontrèrent en entrant en ville. Ils se couchèrent pleins d'espoir; ils venaient d'entendre dire aux gens de l'auberge que le roi venait d'arriver d'une grande partie de chasse, et qu'il allait rester plusieurs jours au château. Jeannette rêva qu'elle parlait au roi, qu'elle lui faisait sa plus belle révérence, et que le roi embrassait Jeanneton et accordait la grâce de Jean.

A suivre. Mme Colomb.

LE DÉCAPITÉ PARLANT

Tout le monde se souvient du succès qu'eut cette curieuse mystification, inaugurée à Paris, il y a quelques années. Nous ne voulons pas apprécier le caractère de cette exhibition, ni l'impression produite sur les spectateurs payants et mystifiés: nous ne ferons qu'envisager le côté scientifique de la question, en expliquant de quelle manière l'illusion était produite.

Voici comment la chose se passait : Le spectateur était placé dans un sous-sol, où régnait une demi-obscurité, favorable à l'illusion. Les objets restaient ainsi plongés dans une demi-teinte vague, qui les garantissait des regards indiscrets. Au fond de la salle on apercevait une table toute nue, reposant sur le sol par quatre pieds; sur cette table une tête d'homme exécutait divers exercices, se dodelinant de droite à gauche, faisant même un bout de conversation avec les personnes qui voulaient bien lui adresser la parole. Et l'on restait assez intrigué.

On l'eût été beaucoup moins, si l'on eût aperçu deux glaces très-brillantes placées devant les pieds de la table, et derrière ces glaces un pauvre diable, parfaitement dissimulé, et dont le rôle se bornait à passer la tête à travers un trou pratiqué dans le meuble, et à remuer ladite tête suivant sa fantaisie. Ces glaces se coupant à angle droit et inclinées à 45 degrés par rapport aux murs latéraux, renvoyaient au spectateur l'image des murs de côté, tandis que celui-ci croyait voir le mur du fond. On devait donc croire que le dessous de la table était complétement vide, puisqu'on apercevait un mur derrière. Mais ce mur était tout simplement figuré par la réflexion des murs latéraux, les deux images parfaitement symétriques se confondant en une seule. Le phénomène se réduisait donc à une simple illusion d'optique.

P. Vincent.

LA PASSIFLORE

De graves circonstances m'avaient retenue à Paris pendant des mois et des mois; enfin il se fit une éclaircie dans mon ciel, et par une nuit sombre, me voici frappant à la porte d'amis qui habitent à quelque cent kilomètres vers le sud.

Le lendemain, dès le lever du soleil, j'étais au jardin : vue ravissante, parfums délicieux, enivrante harmonie, ces horizons verts et bleus, ces mille et mille senteurs qui s'exhalent à la fois des fleurs, des feuilles, des tiges et des gazons ; ce chant des oiseaux, ces bruits mystérieux de la nature s'élevant de tous les points, à toutes les heures, mais particulièrement au matin, alors que la création entière semble s'éveiller à ma joie nouvelle en commençant un jour nouveau.

Moi aussi je croyais renaître, et ma nuit avait été longue; elle avait duré tout un an!

J'allais de taillis en taillis, d'arbre en arbre, de corbeille en corbeille, de fleur en fleur, avec un plaisir d'enfant. J'admirais tout, me penchant sur chaque plante pour la mieux reconnaître, lui donner son nom, refaire en mon esprit son histoire, et multiplier ainsi mes jouissances : et les heures passaient.

J'avais exploré tous les coins du jardin, quand de grandes fleurs bleues grimpant sur un mur bien exposé attirèrent vivement mon attention, elles sont rares, les fleurs bleues, et nous les aimons.

« La Passiflore! » m'écriai-je après une seconde d'examen.

Je n'ai jamais rencontré la Passiflore sans une certaine émotion. Quand j'étais petite fille, ma mère m'avait traduit ce nom, Passiflore : or, ce nom veut dire Fleur de la Passion. « Et, vois-tu, avait-elle ajouté, cette fleur est un symbole, un souvenir de ce qui s'est passé au Calvaire. Il y a là tous les instruments de la Passion. Effeuille toi-même les cinq sépales du calice, les cinq pétales de la corolle : ce sont les lances des soldats. Ce triple rang de filets, de filaments forme la couronne d'épines, et remarque que les extrémités inférieures des filets sont presque rougeâtres; le sang du Sauveur les a teints. Les trois styles sont les trois clous, deux pour les mains, un pour les pieds; les étamines figurent les marteaux qui ont servi à enfoncer les clous.

Comme au temps de ma pauvre mère et de ma petite enfance, je cueillis la fleur, j'effeuillai pétales et sépales, je répétai la gracieuse légende, et, bien que je ne sois pas rêveuse, je me pris à rêver : il est si doux et si bon parfois de vivre dans un passé qui ne nous appartient plus!

C'était encore comme jadis : les lances, le sanglant diadème, les clous et les marteaux.

La connaissez-vous, la Passiflore, notre Passiflore, la Passiflore bleue?

Elle nous vient du Brésil ou du Pérou. Sa tige grim-

pante acquiert de dix à quinze mètres de longueur, si on la soigne bien, comme chez mes amis, à une bonne exposition, au pied d'un mur; elle vous fera, avec ces conditions et dans un climat un peu plus chaud que celui de notre Paris, dans le midi de la France, par exemple, des berceaux délicieux. Dans l'Amérique du Sud, ses tiges grimpantes forment souvent d'immenses et impénétrables massifs.

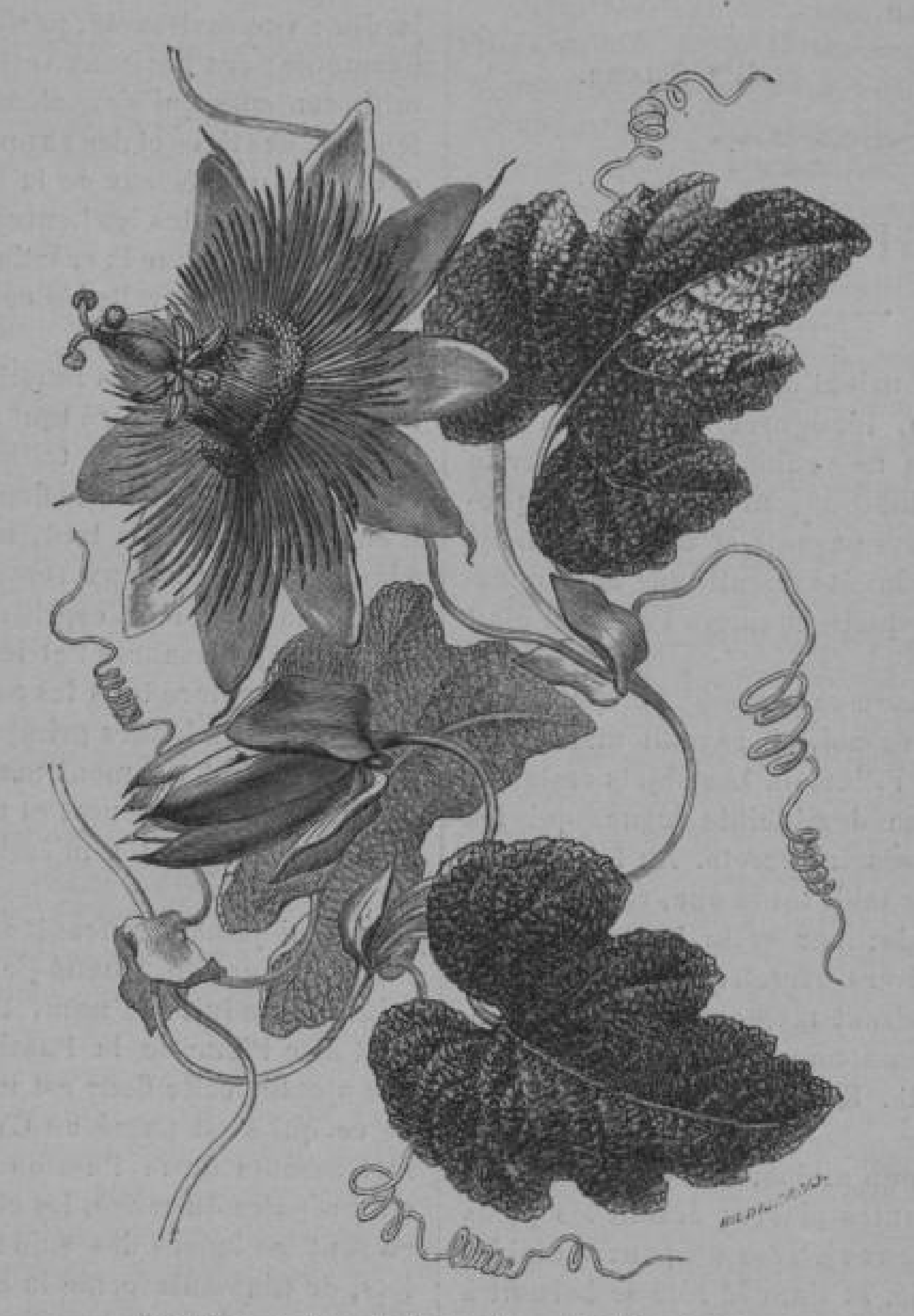
Les rameaux de la Passiflore sont cylindriques et striés; les feuilles alternes, profondément lobées, glabres et glauques en dessous; la fleur légèrement odorante, verdâtre en dehors, d'un bleu pâle en dedans, atteint un développement de sept à huit centimètres.

Cette fleur axillaire, c'est-à-dire naissant à l'aisselle d'une feuille, est portée sur un pédoncule uniflore : donc la fleur est solitaire, chaque pédoncule n'en a qu'une.

Double enveloppe florale : le calice, urcéolé à sa base, et ses cinq sépales verts profondément lobés; la corolle et ses cinq pétales bleu clair et lancéolés : pétales et sépales de même longueur, si bien que de Jussieu n'accordait à la Passiflore qu'un calice à deux rangs sans corolle du tout.

A la gorge de la corolle, et entre cette corolle et le pistil, qui, dans toutes les fleurs possibles, occupe le centre, est soudé, sur un large disque, ce double, ce triple rang de filaments représentant la couronne d'épines, filaments nombreux, rouge violacé à la base, presque blancs au milieu et bleu foncé à l'extrémité; aussi longs que les pétales qu'ils garnissent en dedans à la manière d'une épaisse collerette, ils deviennent ensuite sensiblement plus courts, et disparaissent enfin sous les étamines. Cette couronne donne à la Passiflore la singularité d'aspect et l'élégance qui la distinguent de toutes les autres plantes.

On sait que les étamines et le pistil, étamines et pistil plus ou moins complets, constituent les organes essentiels de la fleur.


Passiflore ou fleur de la Passion. (P. 215, col. 2.)

Dans la Passiflore, étamines complètes : filet, anthères, pollen. Soudées à la base en un tube qui entoure la colonnette du pistil, ces étamines se divisent en quatre ou cinq filets portant des anthères penchées. Les anthères représentent les marteaux.

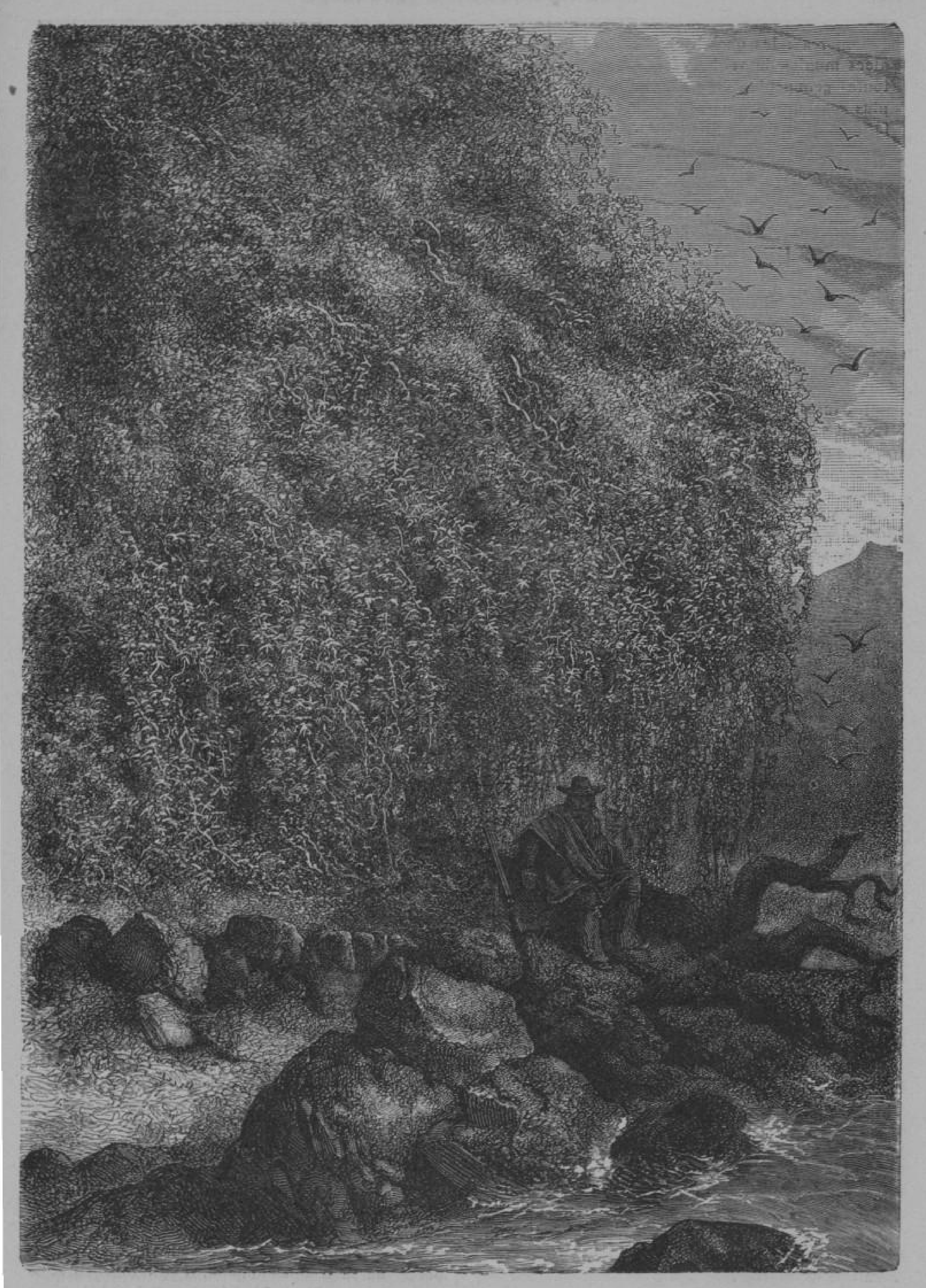
Pistil aussi complet que l'appareil des étamines : ovaire, style et stigmate. L'ovaire, point central de toute fleur, organe principal, puisqu'il contient en germe le fruit et la graine ou semence, est uniloculaire à ovules nombreux; trois styles s'élèvent gracieusement de l'ovaire et se terminent par des stigmates capités : nos clous.

Et voilà notre Passiflore, dite aussi grenadille, parce que son fruit ressemble à la grenade.

Mais elle est fleur d'une nombreuse famille. Ses sœurs, sœurs aînées, car celles-ci la surpassent toutes en beauté et en grandeur, s'épanouissent au Nouveau-Monde et en Asie dans les régions tropicales.

Ainsi la Passiflore incarnate dont la fleur, d'un bleu pâle comme la nôtre, est relevée par une couronne pourpre annelée de blanc ; — la Passiflore pourpre, à fleurs d'un pourpre vif, à couronne violacée ; — la Passiflore du Brésil, à tiges volubiles et en zigzags, et offrant successivement entre deux stipules une feuille, une vrille et une fleur ; corolle rouge brun à reflets bleuâtres ; — la Passiflore quadrangulaire, qu'on cultive en serre chez nous, et qui croît spontanément dans les contrées équatoriales : grande fleur odorante, couleur de pourpre, à couronne panachée de rouge, de blanc et de violet; fruit ovoïde, jaunâtre luisant, de la grosseur d'un petit melon et qu'on mange assaisonné de sucre à la manière des fraises et des framboises. Cette espèce, dont la tige atteint un développement de quinze à vingt mètres, forme de délicieux bosquets : écureuils et rats y accourent en foule pour les fruits, serpents venimeux pour dévorer rats et écureuils.

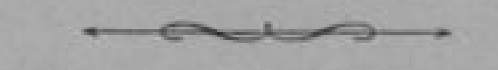
Nous pourrions citer cent cinquante espèces de



Massif de Passiflores, dans une vallée de l'Amazone (P. 216, col. 1.)

Passiflores : les unes herbacées ou frutescentes et alors munies de vrilles ; les autres arborescentes, toutes grimpantes ; mais nulle n'est plus jolie ni plus gracieuse que notre Passiflore bleue, type de la famille, la véritable fleur de la Passion.

Mme Barbé.



HEUR ET MALHEUR[1]

XVII

La procession des balais.

Il dansa ainsi une bonne heure. Chaque fois qu'il voulait se reposer, André le suppliait de continuer encore un moment, et cela semblait devoir durer indéfiniment, lorsque tout à coup André lui-même s'arrêta :

« Écoute », dit-il à son cousin.

Georges prêta l'oreille et distingua bientôt, malgré le bruit de la danse et de la musique, une rumeur confuse qui s'élevait dans le lointain. André lui prit la main et se mit à courir avec lui du côté d'où semblait venir ce murmure insolite.

« Viens vite, viens vite, disait-il tout en courant, c'est maintenant le plus amusant, il ne faut pas manquer le commencement. »

Les deux renforts, en quelques minutes, arrivèrent tout essoufflés au bout du village, devant la maison du père Belou. Son aire à battre le blé, vaste et isolée, avait été désignée comme lieu de rendez-vous. Il n'y avait là que des hommes, la plupart gens raisonnables et d'âge mûr. A la dernière lueur du crépuscule, André y reconnut son ami Vincent qui semblait investi du commandement.

De tous côtés, les enfants arrivaient; évidemment il se préparait quelque action belliqueuse. Lorsque Vincent jugea que la réunion était au grand complet, il vint se placer à trois pas en avant du reste de la troupe.

« Attention au commandement ! cria-t-il : Une, deux, trois : Marche ! »

La masse entière s'ébranla, tambour battant, bannière en tête.

« Quelle drôle de procession ! disait Georges.

— Oh ! tu n'as encore rien vu, » répondait André.

Il avait raison, car, dès qu'on eut enfilé la première rue, Georges, fort ébahi, se trouva en face d'un étrange spectacle. Les portes des maisons étaient toutes grandes ouvertes, et sur le seuil se tenaient les ménagères armées de balais de toutes provenances, de toutes formes et de toutes dimensions. Il y en avait de chiendent, de bruyère, de gros crin ; il y en avait d'énormes, de moyens, de petits, de plats, d'allongés et de cylindriques.

A mesure que la troupe passait, les hommes, tour à tour, s'en détachaient et allaient recevoir des mains de leurs femmes ces armes dont Georges ne comprenait pas encore l'utilité. Bientôt tous furent pourvus et se mirent à brandir fièrement au-dessus de leur tête cette forêt mouvante.

« De plus en plus drôle, dit Georges ; mais où veulent-ils en venir ?

— Tu vas le voir, » répondit André, qui mettait un art instinctif à ménager ses effets.

Quand tout le gros bataillon eut défilé, une nuée de gamins apparut à l'arrière-garde, tenant à la main de longs buissons épineux et se bousculant à l'envi sous la conduite de l'illustre Chapotin que sa vaillance et ses mérites particuliers désignaient pour ce poste d'honneur. Georges et André ne purent échapper à la contagion de l'exemple et, arrachant à droite et à gauche quelques rameaux piquants, quittèrent pour des fonctions plus militantes leur rôle de simples spectateurs.

Le tambour battait toujours ; le bruit cadencé des souliers ferrés résonnait sur la route pierreuse. Arrivée devant la place du village, la troupe ralentit son mouvement, puis, au signal de Vincent, s'arrêta court. Le tambour en même temps cessa ses roulements frénétiques et se mit à battre la charge avec lenteur. Les hommes mariés pénétrèrent au milieu des danseurs, qui refluèrent à droite et à gauche comme les eaux divisées par un vaisseau de guerre. Les balais, portés haut, dominaient toutes les têtes ; les hommes avançaient au pas militaire, aussi fermes que la phalange macédonienne. Il s'agissait pour eux de reconquérir le terrain accaparé par les blancs-becs. La foule regardait avec intérêt ces préliminaires du combat.

Parvenus au bout de la place, les barbons firent un tour sur eux-mêmes et recommencèrent en sens inverse leur émouvante promenade. Les danseurs essayaient bien de les débander, mais ils se brisaient contre leur masse impénétrable et ne purent les empêcher d'arriver en bon ordre à l'autre extrémité de la salle de danse. A cette limite, ils s'arrêtèrent d'un mouvement brusque, tous les balais s'abattirent à la fois, pratiquant avec frénésie sur le sol piétiné un formidable balayage qui souleva en une minute un épais nuage de poussière.

Ce fut alors un tumulte indescriptible, un sauve-qui-peut effaré, où les cris, les rires, les quolibets et les jurons se confondirent en un épouvantable brouhaha. Les danseuses, craignant pour leurs fraîches toilettes, entraînèrent au loin leurs danseurs et se dispersèrent dans toutes les directions ; mais quelques mauvaises têtes s'obstinèrent à résister. Ce fut alors que les gamins, venant à la rescousse, s'escrimèrent sur les retardataires. Georges, qui se trouvait au milieu de la mêlée, s'étonnait de se sentir cinglé à chaque instant comme s'il eût fait partie de la troupe ennemie. Il se retournait et ne voyait rien que Chapotin, le nez en l'air et le buisson

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187 et 198.

pendant. D'ailleurs, il n'eut pas le temps de s'inquiéter de ses piqûres ; Tournichon, avec une audace imprévue, venait de reprendre l'offensive.

La grosse Fanchon, bien régalée d'oie grasse, lui avait en effet le matin même à peu près promis de fixer au mois prochain le jour de leur mariage, et Tournichon transporté n'aurait voulu pour rien au monde perdre à ses yeux le prestige des vainqueurs. La place cependant était vide de danseurs et les musiciens essoufflés, voyant le combat fini faute de combattants, n'avaient pas été fâchés de reprendre haleine avant la fin de leur galop. Mais ils avaient compté sans l'impétueux Tournichon. Criant impérieusement à l'orchestre de continuer, il enleva Fanchon dans ses bras et, malgré balais et buissons, l'emporta d'une seule traite jusqu'au beau milieu de la place. Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce coup d'éclat. Vincent, se piquant au jeu, revint l'arme haute sur son adversaire ; mais celui-ci était déjà lancé à toute vitesse dans un galop vertigineux ; et sa force d'impulsion fut telle, que d'un coup d'épaule il envoya rouler à trois pas dans la poussière le malheureux Vincent. Les musiciens, pour célébrer ce triomphe, redoublèrent leurs flonflons ; l'assistance électrisée battit des mains, et Tournichon, ivre de joie, acheva sans encombre son ébouriffant galop ; après quoi, voulant se distinguer par la modération autant que par l'audace, il opéra, comblé de gloire, une honorable retraite.

La procession des balais. (P. 218, col. 1.)

Les *vieux* étaient maîtres du champ de bataille ; les gamins, jetant leurs buissons, abattirent la poussière à grands coups d'arrosoir et les hommes mariés dansèrent à leur tour avec les mères de famille. Il fut bientôt évident qu'ils n'avaient lutté que pour le point d'honneur; car, moins d'une heure après, en gens sages et rangés, ils avaient tous abandonné la partie.

« Te voilà beau! mon homme, disait Simonne en s'en allant au bras de son mari; de l'eau sur de la poussière, ça fait de la boue, et ta veste neuve est bien accommodée.

— Que veux-tu que j'y fasse? répondait Vincent; c'est cet enragé de Chapotin qui a vidé sur moi tous ses arrosoirs.

— Et pourquoi a-t-il pu les vider sur ta veste, mon pauvre homme? sinon parce que tu étais par terre, car autrement il est plus petit que toi, n'est-ce pas? mais quand tu es par terre, il est plus grand. Et pourquoi étais-tu par terre? Je souhaite que les autres ne le devinent pas, mais moi je le sais bien : c'est parce que tu n'étais pas solide sur tes jambes. Et pourquoi n'étais-tu pas solide? Pourquoi? tu t'en doutes aussi bien que moi, et je n'ose pas seulement te le dire, tant j'en ai honte. Ah!

Vincent, mon ami, pourquoi faut-il qu'un homme comme toi, si bon mari et si fin vigneron, faute de boire à la cruche l'eau que je tire du puits, soit arrangé de cette façon par celle qui tombe sur la place de l'arrosoir d'un Chapotin ?

« Tiens, disait de son côté Lucien à Georges en entrant dans le salon, tu t'es battu avec le chat, tes jambes sont sillonnées comme une carte de géographie. »

Georges regarda ses mollets qui saignaient sous mille écorchures.

« C'est égal, dit-il, je me suis bien amusé ; à la guerre comme à la guerre. »

Le fait est que Chapotin, remarquant ses braies de zouave et ses fines et courtes chaussettes, avait trouvé fort divertissant de le fustiger sans miséricorde. L'amour-propre se niche où il peut, et Chapotin mettait le sien à inspirer ou à perpétrer toutes les malices, mystifications et mauvais tours qui se commettaient dans le canton. Pierre le trouvait très-amusant quand il faisait enrager Paul, et Paul quand il faisait enrager Pierre ; mais Pierre et Paul le déclaraient un détestable garnement, quand c'était leur tour d'être sa victime.



Ce fut un tumulte indescriptible. (P. 218, col. 2.)

XVIII

Questions indiscrètes. — Une larme.

Georges n'avait de sa vie été si heureux que pendant ces vacances. Comme les autres étaient beaucoup plus contents de lui, il était de son côté infiniment plus content des autres. Tous lui faisaient bon accueil et il faisait en retour fête à chacun. Souvent il allait voir son ami, M. Loreau, et de temps en temps lui portait quelques primeurs, une plante rare, de beaux fruits ; mais, selon qu'il était reçu par le docteur ou par sa femme, l'accueil était bien différent.

« Toujours les mains pleines, disait M. Loreau d'un air bourru, cela passe la permission. Fais bien attention à ce que je vais te dire, Georges : la première fois que tu reviens, je ne te reçois pas si tu es encore encombré de bagages.

— C'est que ce sont des pêches Michal, monsieur Loreau, et mon oncle sait que vous n'en avez pas, répondait Georges d'un air insinuant.

— Eh ! bien oui, c'est vrai, je n'en ai pas, mais ce n'est point une raison pour que ton oncle dévalise son jardin. »

Quant à Mme Loreau, elle lui parlait sur un autre ton. « Ah ! bonjour, mon cher petit ami, disait-elle ; c'est donc pour moi ce beau bouquet? vous êtes trop gentil. C'est votre maman qui l'a cueilli, je le vois bien, elle a tant de goût ! elle donne de la grâce à tout ce qu'elle touche. Mais comme vous avez chaud ! asseyez-vous là ; je vais vous faire boire quelque chose, vous en avez grand besoin. »

Georges était très-reconnaissant à la bonne dame de ses douceurs et ne s'effarouchait point des rudesses de son mari ; il savait que, quoique l'air ne se ressemblât guère, la chanson pourtant était la même.

M. Loreau, une fois qu'il avait pris son parti des pêches Michal, montrait à son petit visiteur ses collections d'insectes et de papillons. Georges s'extasiait. Il trouvait que les papillons ressemblaient à des fleurs et les insectes à des bijoux.

« Comment s'appelle celui-ci, qui a de grandes cornes pareilles à des scies? demanda-t-il un jour en désignant un gros coléoptère au corselet brun.

— Ces cornes s'appellent des antennes, mon enfant, et l'insecte est un *Prione corroyeur*. On le nomme ainsi parce qu'il vit dans le tronc pourri de nos saules et de nos bouleaux, et tu n'ignores pas que l'écorce de ces arbres fournit le tan dont on se sert pour assouplir les peaux de nos animaux domestiques et les transformer en cuirs propres à mille usages.

— Oh ! que c'est amusant ; je n'oublierai pas ce nom-là. Mais il n'est pas des plus beaux, mon vieux corroyeur. Son voisin lui fait tort ; c'est un élégant, je parie qu'il vit de ses rentes. »

Et Georges montrait du doigt un charmant coléoptère d'un bleu cendré, avec six taches noires disposées longitudinalemenl sur chaque élytre.

« Ah ! celui-là, c'est l'Acanthoptère Rosalie. Le premier nom t'écorchera la bouche, mais le second t'est bien connu. On appelle aussi cet insecte Capricorne des Alpes. Je l'ai rapporté de la Forclaz, près de Chamonix et, comme tu ne le trouverais pas

dans nos pays de plaines, je vais te le donner ; ce sera le commencement de ta collection. »

Tout en parlant, M. Loreau fouillait dans ses tiroirs et en retirait une petite boîte au fond de laquelle il fixait bien soigneusement le Capricorne.

Georges était ravi. Il admira encore, entre autres, un beau Carabe d'un vert doré en dessus, d'un noir velouté en dessous, et apprit avec une grande satisfaction qu'il se nomme le *jardinier*, parce qu'il détruit quantité d'insectes nuisibles.

La leçon d'histoire naturelle tirait à sa fin et Georges se promettait de faire aux Coléoptères une chasse assidue, lorsqu'il avisa dans un coin un Bupreste d'un beau vert bronzé.

« N'en trouverai-je pas un pareil dans notre pays? demanda-t-il à M. Loreau ; il est bien habillé ; j'aime la couleur de son manteau ; comment l'appelle-t-on?

— Le Bupreste vert, mon enfant ; mais il est rare.

— Oh! alors, mon bon ami, voulez-vous m'en faire cadeau comme de votre Rosalie des Alpes ? (Il unissait ainsi les deux noms qui lui étaient le plus faciles à retenir.) Je serais si content, ce serait un commencement superbe pour ma collection. »



Le Bupreste cherchait à s'échapper. (P. 221, col. 2.)

Georges avait relevé la tête pour regarder M. Loreau, ne doutant pas de son consentement.

« Non, Georges, dit le docteur d'une voix légèrement tremblante, je ne te donnerai pas celui-là, ni à toi ni à personne; c'est impossible, tout à fait impossible. »

Georges vit alors à son grand étonnement un voile de tristesse obscurcir la figure de son vieil ami, et il resta muet et interdit.

Mme Loreau, fort heureusement, entra à cet instant, le journal à la main, et le docteur se retira pour le lire dans la pièce voisine.

Georges, plongé dans ses réflexions, était demeuré immobile en face de la vitrine aux insectes,

« Vous allez devenir un habile naturaliste à ce que je vois, dit la bonne dame ; vous restez-là en contemplation comme un vieux savant. »

Georges avait bien envie de la questionner, et craignait cependant de faire quelque nouvelle maladresse.

« C'est ce Bupreste vert que je regardais, dit-il avec embarras ; l'avez-vous remarqué, madame ?

— Si je l'ai remarqué, mon cher petit? ah! certes oui. Il a été trouvé dans les bois de Meudon par mon cher fils, mon Émile. C'était un jour de congé, un jeudi. Il était si gai ce jour-là, si bien portant, ce pauvre enfant! Je le vois encore, courant à droite et à gauche. Tout à coup, il se met à genoux, se couche à plat ventre, fouille dans l'herbe. Le Bupreste cherchait à s'échapper, paraissait, disparaissait. Émile, qui brûlait de le prendre, tremblait en même temps de l'abîmer ; enfin il s'en saisit et vint vers moi triomphant, tenant délicatement sa capture entre ses deux doigts. Le soir, il l'a montrée à son père et piquée à cette place. Ç'a été sa dernière joie, et la nôtre aussi, hélas ! »

Mme Loreau soupirait tristement et Georges, qui se reprochait sa sotte curiosité, avait les larmes aux yeux.

« Pardonnez-moi mes questions, madame, dit-il d'un ton navré.

— Vous pardonner, cher petit ? pourquoi donc? vous n'avez aucun tort, c'est moi qui vous attriste, et la tristesse n'est pas bonne à votre âge. Venez, venez, le grand air nous fera du bien à tous les deux. »

Elle le promena dans le jardin, chercha à le distraire et à l'amuser ; enfin, au moment du départ, elle voulut absolument lui faire emporter dans une petite cage un joli chardonneret. Elle avait remarqué le goût de Cécile pour les oiseaux et avait élevé celui-là à son intention. Quant à Alice, Georges serait chargé de lui remettre une charmante bouture de fuchsia.

Lorsque le petit garçon revint au logis, chargé de ses richesses, Mme Marcey craignit qu'il n'eût sollicité étourdiment la générosité de ses bons voisins.

« Fais attention, mon enfant, dit-elle ; M. et Mme Loreau sont excellents, mais il faut bien prendre garde d'en abuser.

— Oh! maman, répondit Georges avec un sérieux extraordinaire, souviens-toi bien d'une chose : c'est qu'à partir d'aujourd'hui et jusqu'à la fin de mes jours, je ne demanderai jamais, jamais rien à personne. »

A suivre. EMMA D'ERWIN.

MARS

Le fondateur de Rome, voulant donner à son peuple un calendrier nouveau, divisa l'année en dix mois de trente jours, suivis de soixante jours complémentaires et consacra le premier de ces mois au dieu Mars, dont les Romains le prétendaient issu.

Mars est le dieu de la force brutale. Tous les peuples de l'antiquité l'adoraient; et l'on assure même que, de nos jours, quelques nations le placent encore au-dessus de la déesse Thémis qui représente la justice et le droit.

Mars, dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon, avait, sous le nom d'Arès, des autels dans toute la Grèce. On raconte que Mars, cité devant les dieux par Neptune dont il avait tué le fils, fut acquitté par ses juges, réunis sur une colline près d'Athènes. En souvenir de ce fait mémorable, les Grecs donnèrent à leur tribunal, installé au lieu même où Mars fut jugé, le nom d'Aréopage, qui veut dire colline de Mars.

Nous avons dit que Romulus avait donné le nom de son père, Mars, au premier mois du nouveau calendrier romain; ce même nom fut donné plus tard à l'un des jours de la semaine, le mardi; à l'une des planètes que connaissaient les anciens, et enfin au métal, le fer, qui servait à fabriquer les armes de guerre. Le mois de Mars était symbolisé par un homme vêtu d'une peau de louve.

Ajoutons enfin que les prêtres de Mars portaient à Rome le nom de *saliens* (de *salire*, sauter, ou *saltare*, danser), parce que «chaque année, au mois de mars, ils parcouraient la ville, portant au bras les boucliers sacrés et exécutant, au son des instruments de musique, des danses et des chants solennels.»

Le mois de Mars présentera, cette année, deux phénomènes astronomiques intéressants. L'un régulier, qui arrive tous les ans vers le vingt et unième jour du mois : le commencement du printemps; l'autre accidentel, propre à l'année 1877 : une éclipse de soleil.

Le 15 mars, à 1 heure 24 minutes du matin, le soleil sera partiellement éclipsé. Malheureusement, à cette heure, le soleil n'est pas encore levé dans nos pays; nous n'apercevrons donc pas l'éclipse. Seuls les habitants de l'Amérique du Nord et les marins qui fréquentent l'océan Atlantique septentrional, pourront jouir de ce beau spectacle. Nous vous avons dit déjà quelques mots des éclipses de lune; ajoutons quelques explications succinctes relatives aux éclipses de soleil.

La Terre tourne autour du Soleil et décrit un cercle entier en une année. La Lune tourne autour de la Terre et décrit un cercle entier en un mois. Lorsque ces trois astres : Soleil, Terre, Lune occupent les positions indiquées par l'ordre même dans lequel nous les nommons, les rayons du Soleil, arrêtés par la Terre, n'arrivent pas jusqu'à la Lune, qui est rendue en partie ou totalement invisible. Il y a éclipse de Lune.

Lorsque ces trois astres se présentent dans l'ordre suivant : Soleil, Lune, Terre, la Lune nous empêche de recevoir tous les rayons émanés du Soleil, qui devient alors totalement ou partiellement invisible. Il y a éclipse de Soleil.

Puisque la Lune accomplit en un mois sa révolution autour de notre planète, elle se trouve donc une fois par mois entre le Soleil et la Terre et, quinze jours après, de l'autre côté de la Terre par rapport au Soleil. Il semble donc qu'il devrait y avoir tous les mois une éclipse de Lune et une éclipse de Soleil.

Nous savons qu'il n'en est pas ainsi. Cela tient à ce que la Lune, dans ces deux positions, n'a pas toujours son centre sur la ligne qui joint les centres du Soleil et de la Terre; il est tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du plan dans lequel se meut la Terre. Les éclipses n'ont lieu que lorsque le centre de la Lune se trouve dans le plan de l'orbite terrestre, qu'on appelle *écliptique* pour cette raison.

Tous les 18 ans 11 jours, la lune reprend exactement la même position par rapport à la Terre et au Soleil. Les éclipses qu'on a observées pendant cette période se reproduisent donc en même nombre et à des époques correspondantes dans la période suivante. Ainsi, le 15 mars 1877 il y aura éclipse de Soleil; une pareille éclipse aura donc lieu le 15 + 11, ou 26 mars, de l'année 1877 + 18 ou 1895. Ajoutons que l'observation a montré qu'en moyenne, dans l'espace de 18 ans 11 jours, il y a 70 éclipses, dont 29 de Lune et 41 de Soleil. Jamais il n'y a plus de 7 éclipses dans une année, et jamais il n'y en a moins de deux; quand il n'y en a que deux, elles sont toutes deux de Soleil.

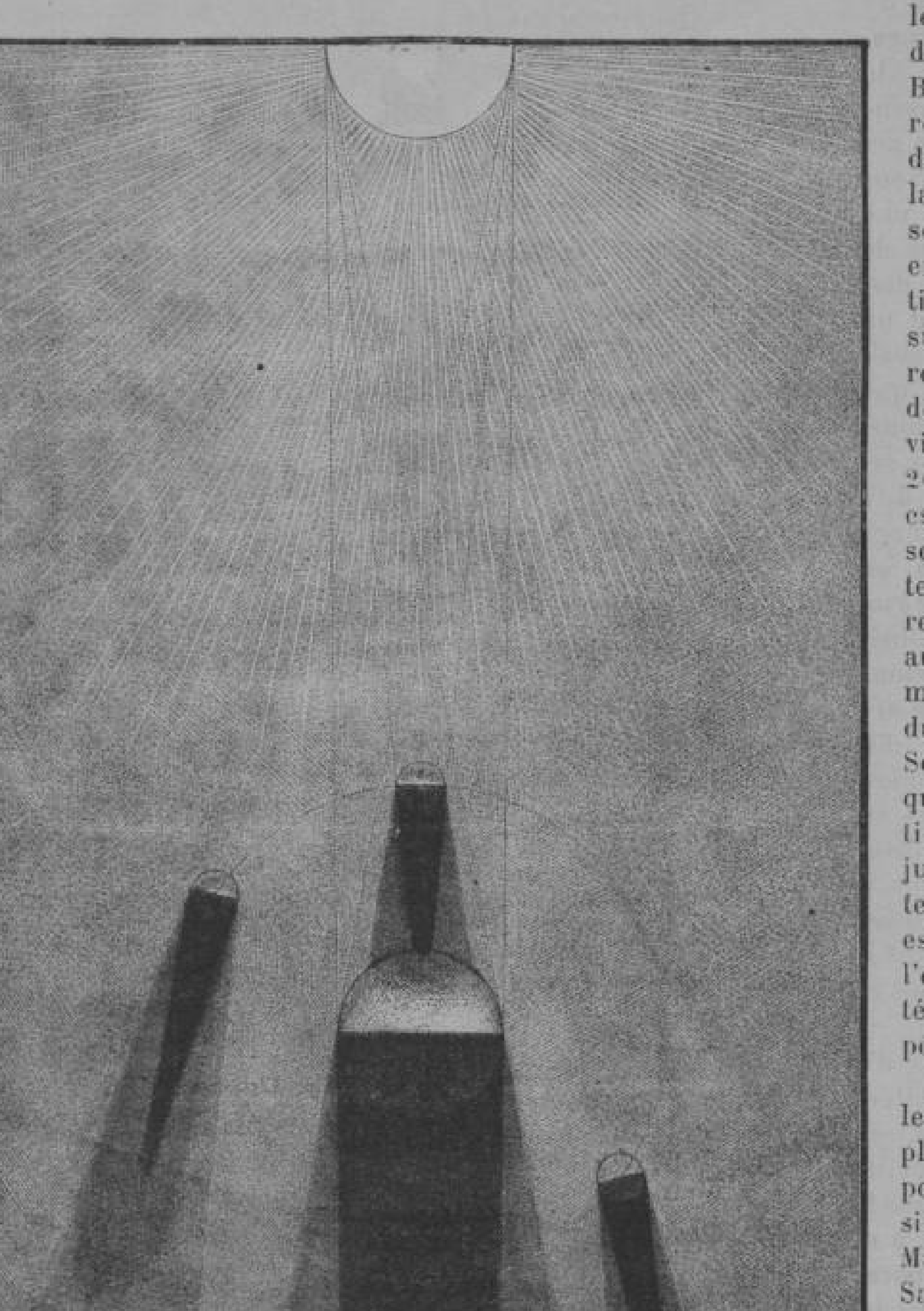
Le 20 mars, à 11 heures 57 minutes du matin, commence cette belle saison, le printemps, que les poëtes ont justement appelée la jeunesse de l'année. Ce jour-là, le soleil se lève à 6 heures 5 minutes le matin et se couche à 6 heures 11 minutes le soir; la durée du jour, douze heures, est égale à la durée de la nuit : nous sommes à l'équinoxe. Le Soleil passe de l'hémisphère austral dans l'hémisphère boréal, en pénétrant dans le signe du zodiaque qu'on appelle le Bélier. Expliquons ce que cela veut dire. Nous savons aujourd'hui que la Terre tourne autour du Soleil; mais pour nous, habitants de cette Terre, c'est le Soleil qui *semble* se mouvoir autour de notre globe. De même, quand nous sommes emportés par un wagon rapide, nous nous croyons parfois immobiles et il nous semble que ce sont les arbres de la route qui se déplacent dans la direction opposée à celle que nous parcourons. Dans son mouvement *apparent*, le Soleil décrit une courbe presque circulaire que l'on appelle écliptique : nous vous avons dit tout à l'heure pour quelle raison. Cette région que le Soleil semble parcourir en une année est bordée de constellations,

c'est-à-dire de groupes d'étoiles bien connus des premiers astronomes qui leur avaient donné des noms d'animaux : le Bélier, le Taureau, le Capricorne, etc.; pour cette raison, cette région fut appelée *zodiaque*, d'un mot grec qui signifie petits animaux. Le zodiaque est divisé en douze parties égales qu'on appelle *signes* et que l'on désigne par les noms des constellations principales qui s'y trouvent : signe du Bélier, des Poissons, etc. Vous retiendrez facilement les noms de ces douze constellations, en vous souvenant de ce distique latin qui les énumère dans l'ordre même de leur succession :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

C'est-à-dire : le Bélier (Aries), le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire (Arcitenens), le Capricorne, le Verseau et les Poissons.

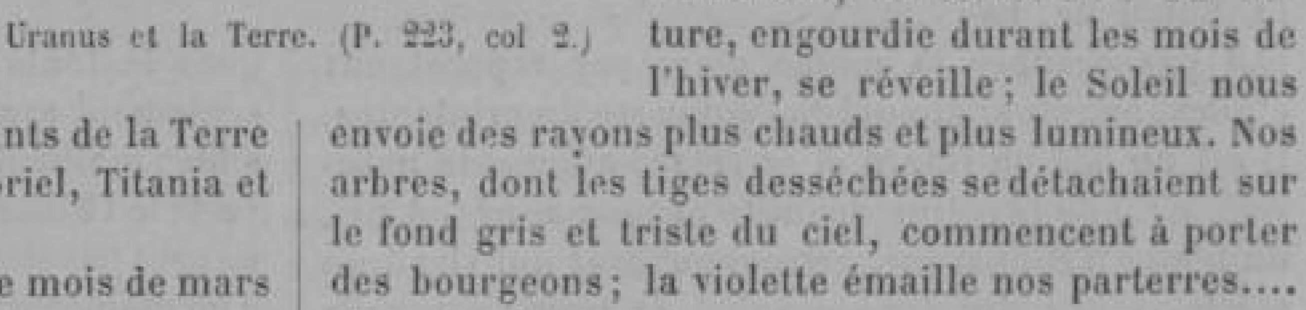
Le 21 mars, le Soleil est situé dans le signe du Bélier et successivement il atteint chaque mois le signe suivant. Mais, il faut le dire, le Soleil ne paraît pas occuper la même place par rapport aux étoiles, au retour annuel de l'équinoxe du printemps. Il est un peu en retard et ce retard augmente naturellement de la même quantité chaque année. Ainsi, du temps d'Hipparque, astronome grec qui vivait un siècle avant notre ère, le Soleil se trouvait dans la constellation du Bélier au moment de l'équinoxe. Aujourd'hui, à cette même époque, le Soleil se trouve dans la constellation des Poissons. Dans 2000 ans, le Soleil se trouvera à l'équinoxe d'automne dans la constellation du Verseau; dans 4000 ans, dans la constellation du Capricorne; enfin, dans 22 000 ans, le Soleil, après avoir rétrogradé d'un tour entier, se retrouvera dans la constellation du Bélier. On a conservé néanmoins aux *signes* du Zodiaque les mêmes noms qu'autrefois et, par une bizarrerie dont je tenais à vous prévenir, on dit toujours que le 21 Mars le Soleil entre dans le *signe* du Bélier, bien qu'en réalité il se trouve dans la constellation des Poissons. Ajoutons encore que l'écliptique est incliné sur l'équateur terrestre d'un angle de 23 degrés environ. Avant le 20 mars, le Soleil est situé au-dessous de l'équateur, du côté qui regarde le pôle austral. Le 20 mars, à l'équinoxe du printemps, le Soleil atteint l'équateur et, à partir de cette époque jusqu'au 21 septembre, le Soleil est au-dessus de l'équateur, du côté qui regarde le pôle boréal.



Eclipse de soleil. (P. 222, col. 2.)

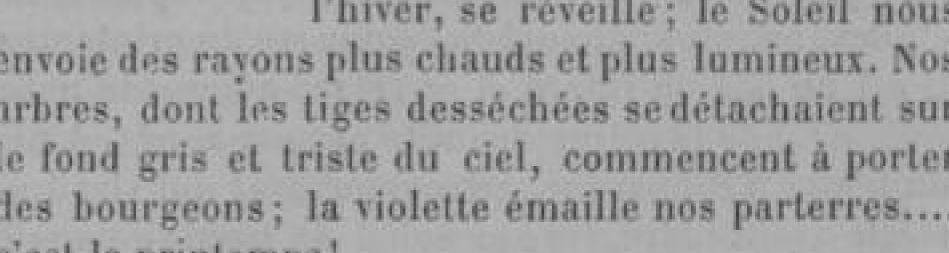
Durant ce mois, les principales planètes seront pour nous invisibles. Mercure, Mars, Jupiter, Saturne se lèvent trop tard et se couchent trop tôt. Peut-être pourrions-nous observer pendant quelques instants Vénus, qui se lève quelques minutes seulement avant le Soleil. Uranus toutefois sera visible : malheureusement cette belle planète, découverte le 13 mars 1781, par l'illustre William Herschel, ne peut pas être facilement observée à l'œil nu. Uranus a un diamètre quatre fois et un cinquième plus grand que celui de la Terre, ce qui correspond à un volume 74 fois et demi plus grand. La figure ci-après représente les dimensions comparées d'Uranus et de la Terre. Uranus, comme toutes les planètes, tourne autour

du Soleil et effectue sa révolution en 84 ans; sa distance au Soleil est en moyenne de 710 millions de lieues. Lorsque la Terre et Uranus, dans leurs mouvements indépendants, se trouvent de part et d'autre du Soleil, la distance qui les sépare est de 779 millions de lieues, se décomposant ainsi : distance d'Uranus au Soleil, 742 millions de lieues; distance du Soleil à la Terre 37 millions de lieues. Ces gros chiffres, à la vérité, ne représentent rien de bien net à notre esprit. Nous pouvons avoir une idée plus précise de cette énorme distance en prenant un terme de comparaison. Vous savez que la lumière parcourt 75 000 lieues par seconde, c'est-à-dire que si, à une distance de 75 000 lieues, on allumait un astre à un moment déterminé, nous n'apercevrions cet astre qu'une seconde après. Eh bien, la lumière émanée d'Uranus, en supposant que cette planète soit tout à coup placée au firmament, ne nous arriverait qu'au bout de $\frac{779\,000\,000}{75\,000}$ secondes, c'est-à-dire au bout de 10386,6 secondes ou 2 heures 53 minutes et 6 secondes.



Le Zodiaque (P. 223. col. 1.)

Les habitants d'Uranus (en admettant que cette planète soit habitée) sont bien moins partagés que nous : le Soleil, qui leur apparaît 370 fois plus petit qu'à nous, ne leur envoie qu'une faible lumière et peu de chaleur, à cause de la distance qui le sépare de la planète. Toutefois, si leurs jours sont moins éclairés que les nôtres, leurs nuits doivent être plus claires, car ils possèdent quatre lunes qui leur réfléchissent la lumière du Soleil Voulez-vous connaître les noms de ces quatre satellites? (je parle bien entendu des noms que les habitants de la Terre leur ont donnés), ce sont : Ariel, Umbriel, Titania et Oberon.



Uranus et la Terre. (P. 223, col 2.)

Au point de vue météorologique, le mois de mars n'est pas moins intéressant. La température moyenne, qui a atteint en janvier son point le plus bas, 2°,4, se relève de plus en plus; elle était de 4°,5 en février, elle est de 6°,4 en mars. Ce n'est pas que nous soyons délivrés des froids de l'hiver, car mars est souvent froid et pluvieux; les pluies, courtes et fréquentes, qui tombent alors que rien ne semblait les faire prévoir, vous sont bien connues sous le nom de *giboulées*. Enfin, le mois est souvent brumeux et ces brouillards de mars vont vous fournir l'occasion de faire une prédiction relative à la température du mois de mai. Depuis longtemps, les agriculteurs ont remarqué que si l'on note avec soin les jours de brouillard de mars, on peut être assuré qu'il y aura en mai des gelées blanches aux jours correspondants, soit un jour auparavant, soit un jour après. Ce dicton : *Brouillards en mars, gelées en mai*, est-il exact? Nous ne saurions vous le dire, car le nombre des coïncidences sérieusement constatées est encore trop faible; nous vous engageons à le vérifier vous-mêmes en notant, durant ce mois, les jours où l'humidité de l'air se précipitera en brouillards.

Malgré les mauvais temps que présentent souvent les vingt premiers jours de mars qui terminent le mois républicain de ventôse, n'oublions pas qu'avec l'équinoxe du printemps arrive germinal, c'est-à-dire le temps où la semence confiée à la terre commence à germer. La terre, déjà préparée, va recevoir durant ce mois : les avoines, les blés de printemps, les pois, les lentilles, les carottes, le lin, le tabac.... C'est l'époque favorable pour le semis des arbres résineux : le pin sylvestre, le pin maritime. Le jardinier termine les labours et va semer les laitues, les chicorées, le cerfeuil.... La nature, engourdie durant les mois de l'hiver, se réveille; le Soleil nous envoie des rayons plus chauds et plus lumineux. Nos arbres, dont les tiges desséchées se détachaient sur le fond gris et triste du ciel, commencent à porter des bourgeons; la violette émaille nos parterres.... c'est le printemps!

ALBERT LÉVY.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

M. Kaiser, un alsacien de proportions majestueuses. P. 225, col. 2.)

CHLORIS ET JEANNETON[1]

XXIX

A Trianon.

Jeannette et son père, et même Jeanneton, étaient si las de leurs neuf jours de voyage, qu'ils dormirent jusqu'à ce qu'il fît grand jour dans le grenier où l'aubergiste de la Croix-Verte, pressentant en eux des hôtes peu fortunés, leur avait permis de passer la nuit. Jeannette alla regarder à la fenêtre, et se crut penchée à la margelle d'un grand puits, tant la cour lui parut profonde et sombre. Il devait être tard, car dans cette cour on entendait beaucoup de gens et de bêtes qui s'agitaient; on attelait des charrettes, on pansait des chevaux, on parlait : Jeannette se dit qu'il fallait se dépêcher de s'habiller pour aller chez le roi. Elle éveilla donc Jeanneton et s'appliqua à la faire belle; elle fit aussi sa propre toilette, avec autant de soin que le jour de sa première visite au château. Pendant ce temps-là Pierre Gouarhé descendit pour s'enquérir d'un barbier, et il revint rasé de frais et bien peigné. Avec le costume de son pays, son grand chapeau à la main et ses longs cheveux blancs tombant sur ses épaules, il pouvait se présenter partout, même chez le roi, tant il avait l'air respectable. Jeannette et Jeanneton étaient charmantes toutes les deux. Aussi l'hôte de la Croix-Verte reconnut à peine les misérables mendiants qu'il avait logés la veille; il leur fit servir à déjeuner, et envoya un de ses garçons les conduire à la maison de M. le baron de Kerléonik, qui demeurait, comme l'avait marqué M. Lorhan, « rūe de l'Orangerie, presque au coin de la rūe Royale ».

Si tard qu'il fût dans l'opinion de Jeannette, il était encore de fort bonne heure pour les gens du baron de Kerléonik : à la ville on ne se lève pas sitôt qu'aux champs, et le portier n'aurait pas manqué d'éconduire les visiteurs, si Lisette, qui passait dans le vestibule un plumeau à la main, n'eût par hasard regardé à la fenêtre. « Tiens! Jeannette! s'écria-t-elle. C'est mademoiselle qui va être contente! Par ici, Jeannette! Laissez passer, monsieur Kaiser; ce sont des gens de la Bretagne, des tenanciers de monseigneur! »

M. Kaiser, un Alsacien de proportions majestueuses, introduisit Jeannette et son père, et Jeanneton, qui semblait la miniature de sa marraine, car elle avait quitté le béguin à trois pièces des petits enfants et portait comme Jeannette la coiffe blanche aux ailes relevées, le corsage échancré orné de velours et la jupe de drap à gros plis serrés; petite et menue comme elle était, Jeanneton faisait la plus jolie poupée qu'on pût voir.

Adélaïde jouait du clavecin lorsque Lisette, entr'ouvrant la porte du boudoir, dit avec un sourire mystérieux que quelqu'un demandait à parler à Mademoiselle et, s'effaçant aussitôt, livra passage à Jeannette.

« Jeannette ici! s'écria Adélaïde. Pourquoi? Comme tu as l'air triste! Ton père avec toi! et Jeanneton! qu'est-ce que tout cela veut dire? »

Il ne fallut pas beaucoup de temps ni de paroles pour mettre Adélaïde au courant de la situation; et

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

Jeannette put voir à sa physionomie combien elle était touchée du malheur de Jean. Quand Jeannette, en finissant son récit, dit qu'elle venait prier monseigneur de la mener chez le roi, la jeune baronne s'écria :

« Quel malheur! mon père est parti hier pour plusieurs jours!... Mais attends un peu .. oui, c'est cela; je m'en charge ... Lisette va m'habiller bien vite, et puis vous viendrez avec moi.... Je sais quelqu'un qui pourra nous obtenir la grâce de Jean: une dame très-puissante.... Elle est matinale; nous la trouverons à cette heure-ci dans son jardin. Je suis à vous dans un instant. Viens vite, Lisette! »

Si Jeannette n'eût pas été dans une disposition d'esprit à trouver le temps long, elle aurait sans doute admiré combien Adélaide était prompte à faire sa toilette. La jeune baronne reparut au bout de quelques minutes avec Mlle Carmelinde, qui adressa à Jeannette quelques paroles de compassion et d'encouragement; au même moment un valet vint annoncer que le carrosse attendait Mademoiselle.

Adélaide saisit la main de Jeannette.

« Viens vite! ma mere trouve que j'ai une bonne idée, et elle nous souhaite de réussir Tu iras la saluer en revenant; à présent il ne faut pas nous attarder. Monte dans le carrosse, devant moi, et Jeanneton devant Mlle Carmelinde; ton père ira à côté du cocher. En route, maintenant! »

Le cocher savait où on allait, car il partit sans hésitation, et dès qu'il eut dépassé les rues peuplées il lança ses chevaux à toute vitesse, « à tombeau ouvert », comme on disait. Le carrosse s'engagea bientôt dans une longue et large avenue, et vint enfin s'arrêter à une porte fermée.

Le laquais juché derrière le carrosse sauta à terre et alla sonner; la porte s'ouvrit au moment où Adélaide, qui avait tout juste attendu pour descendre que le marchepied fût abaissé, s'y présenta tenant Jeanneton par la main.

« Oui, mademoiselle, » répondit le portier à une question qu'elle lui avait faite tout bas; et elle entra en faisant signe à Jeannette et à Pierre Gouarhé de la suivre.

Ils traversèrent un lieu charmant : jardin, ou campagne? ils auraient été bien en peine de le dire. On y voyait de l'eau où nageaient de grands oiseaux blancs au long col recourbé; on y voyait des prairies, des bois, tout cela en petit, mais si joli, si frais, que Jeanneton demanda tout bas à sa marraine si c'était là le jardin du paradis et si elle aurait la permission de cueillir les violettes du bon Dieu. On était aux premiers jours d'avril; après un long hiver, le printemps était arrivé tout d'un coup et avait fait éclore par milliers les violettes dans l'herbe en même temps qu'il débarrassait les bourgeons de leur coque brune. Le soleil resplendissait dans le ciel bleu et les petits oiseaux voletaient d'un air affairé, en quête de matériaux pour leurs nids : tout était gai et plein d'espérance.

« Nous y voici! » dit Adélaide à Jeannette en lui montrant un groupe de maisonnettes aux toits de chaume. De jeunes seigneurs et de belles dames apparaissaient aux fenêtres ouvertes, ou devisaient assis aux portes des maisonnettes; et Jeannette s'étonna de les y voir, car ils semblaient faits pour habiter des châteaux plutôt que des chaumières.

« Attendez-moi un peu ici, je vais vous annoncer, » dit la jeune baronne.

Elle passa un petit pont, tourna à gauche et entra dans une des chaumières un peu isolée des autres. Au bout d'un instant elle revint.

« Tout va bien! dit-elle en souriant. Tu vas raconter ton histoire à la dame qui est là, comme tu me l'as dite ce matin; ne crains pas de l'ennuyer, elle est tres-bonne et elle t'écoutera bien. N'oublie pas qu'elle peut te faire avoir la grâce de Jean. »

Jeannette suivit sa protectrice. Le cœur lui battait et ses jambes tremblaient; il n'aurait pas fallu qu'une vipère vint à passer par la, car elle aurait sûrement manqué son coup de sabot. Elle entra dans la chaumière, et vit que le dedans était bien digne de loger des dames et des seigneurs, car c'était une belle salle pavée de carreaux noirs et blancs; on y voyait des tables de marbre blanc comme Jeannette en avait vu au château de Kerléonik, et sur ces tables il y avait des jattes et des pots remplis de creme ou de lait. Plusieurs jeunes dames, vêtues d'une maniere qui rappelait l'accoutrement de Chloris, s'occupaient a battre de la crème, et l'une d'elles, au moment où Jeannette entra, disait en riant qu'elle était décidément la meilleure laitière, puisque son beurre commençait à prendre avant celui des autres.

« C'est cette dame, dit Adélaide tout bas, la plus grande, celle qui a une figure rose et des yeux bleus.... Va lui baiser la main, va, n'aie pas peur! »

Elle poussait doucement Jeannette, qui se trouva sans savoir comment tout près de la dame aux yeux bleus. Interdite, elle s'agenouilla, et, levant les yeux, elle vit la jeune dame qui lui souriait. Elle l'entendit qui disait :

« C'est Jeannette, n'est-ce pas? Allons, relevez-vous, mon enfant : on dit que vous avez quelque chose à me demander? Parlez, n'ayez pas peur. »

Elle lui tendait une belle main blanche ornée de bagues qui brillaient comme des étoiles. Jeannette la baisa respectueusement, et, rassemblant ses forces et son courage, elle raconta à la belle dame comment Jean, échappé des prisons des Anglais, avait voulu venir embrasser ses parents avant de rejoindre son régiment, par suite de quoi il était en danger d'être fusillé.

« Pauvre Jean! dit la jeune dame avec un air de pitié. Est-il votre frère, ma petite? »

Jeannette expliqua quels liens l'attachaient à Jean. La jeune dame sourit.

« Ah! dit-elle en se tournant vers une des laitières aux mains blanches, c'est encore une idylle! Vous rappelez-vous, ma chère Lamballe, cette petite Marie

qui soignait nos vaches et qui pleurait son fiancé? Vous n'avez pas oublié sa romance? »

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que je suis loin de toi,
Je manque de tout sur la terre!

Après avoir fredonné ces quatre vers, la dame aux yeux bleus se retourna vers Jeannette.

« Et vous avez beaucoup d'affection pour votre Jean, ma petite? lui dit-elle.

— Oh! oui, madame! et puis.... ce n'est pas encore cela,... mais s'il meurt, ce sera moi qui l'aurai tué!

— Comment? vous n'avez pourtant pas une figure d'assassin. Expliquez-vous, mon enfant. »

Jeannette s'expliqua. Elle raconta le projet d'alliance formé par les deux familles quand elle était encore au berceau; elle dit les soins que Jean avait pris de son enfance, son amitié, sa bonté, sa confiance en elle; elle avoua ses torts, et, encouragée par le sourire bienveillant qui accueillait ses aveux, elle fit sans honte et sans peur sa confession générale. Adélaïde, qui l'écoutait, comprit pour la première fois l'étendue du mal qu'elle avait fait à Jeannette en voulant lui faire du bien; et, consternée, elle joignit les mains et s'écria :

« Mais alors, c'est moi qui suis cause que le pauvre Jean est en danger! » Ses jolis yeux riants se voilèrent de larmes, et elle se mit elle aussi à genoux en demandant la grâce de Jean.

« Rassurez-vous, Adélaïde, tous les coupables auront leur grâce, répondit-elle : nous allons arranger cela.... M. de Vaudreuil, le marquis de Mello n'est-il pas ici? je l'ai fait appeler dès ce matin.

— Oui, madame, répondit en saluant jusqu'à terre celui à qui elle s'adressait; je le vois à la porte de la maison du garde.

— Très-bien; allez me le chercher, s'il vous plaît. Tu m'as dit, Jeannette, que ton Jean servait dernièrement sur l'escadre du comte de Grasse?

— Oui, madame.

— Eh bien, voilà précisément son colonel. Monsieur de Mello, je vous ai fait mander à Trianon ce matin pour vous remettre votre brevet : le roi est heureux de l'accorder à un brave tel que vous. Maintenant j'ai une petite grâce à vous demander : un colonel ne refuse jamais la première grâce que lui demande une dame. Il s'agit d'un pauvre soldat que je ne veux pas qu'on fusille : on l'accuse d'avoir déserté....

— Jean n'est pas un déserteur! interrompit Pierre Gouarhé, qui était resté jusque-là immobile et silencieux. Jean a bien servi le roi pendant cinq ans, et il s'est échappé de prison pour revenir à son devoir. Il a été malade, et c'est pour cela qu'il n'a pas



Jeannette s'agenouilla. (P. 226, col. 2.)

rejoint son capitaine; mais Jean ne voudrait pas qu'on le prît pour un déserteur. »

La jeune dame avait froncé le sourcil, et elle regarda d'un air étonné, presque indigné, celui qui se permettait de lui couper la parole. Mais son courroux s'apaisa bien vite à la vue de ce beau vieillard qui défendait l'honneur de l'accusé.

« C'est le père de Jean? dit-elle à Jeannette.

— Non, madame, c'est mon père : il est venu avec moi et Jeanneton.

— Ah! Jeanneton est là aussi? Montrez-la-moi, que je voie la seconde poupée! La jolie petite fille! Sais-tu parler, mignonne?

— Oh oui! madame! dit Jeanneton en faisant sa petite révérence de campagne.

— Eh bien, dis à ce monsieur-là que s'il te donne le congé de Jean, il fera grand plaisir à mademoiselle de Kerléonik.... Que répondrez-vous à cela, monsieur de Mello?

— Je répondrai, madame, qu'on ne donne pas à un soldat son congé en temps de guerre; mais je vais écrire qu'on ne fasse pas passer en jugement le soldat Jean Penvraz, et à la paix il aura son congé définitif.

— La paix se fera bientôt, j'espère; et alors on verra bien des mariages.... il y en aura un dont je veux signer le contrat.... Au revoir, monsieur le colonel; donnez la main à mademoiselle de Kerléonik et allez vous-même annoncer votre nouveau grade au baron et à la baronne. Adieu, ma petite Jeannette : Jean est sauvé; et je me charge de ta dot.

— Remercie Sa Majesté, Jeannette! dit en riant Adélaïde.

— C'était la reine! balbutia Jeannette saisie d'effroi.

— Eh oui, c'était la reine, répéta Marie-Antoinette. Il paraît, petite, que j'ai bien fait de défendre à ta protectrice de te dire à qui tu allais parler; si tu l'avais su, tu n'aurais jamais pu me conter ton histoire. Comme c'est triste d'être reine! on a beau se déguiser en laitière, cela ne vous empêche pas de faire peur aux gens!



— Jeanneton n'a pas peur! dit résolûment la petite fille, qui avait à peu près compris ce que disait la reine. Jeanneton aime bien la belle dame, et Jeannette aussi, parce que la belle dame empêchera qu'on tue le pauvre Jean! »

La reine sourit, se pencha vers Jeanneton et la baisa au front, pendant que Jeannette, revenue de son saisissement, la remerciait en pleurant de joie. Puis Jeannette, son père et Jeanneton, avec Adélaïde et le marquis de Mello, quittèrent les frais ombrages de Trianon, et jamais on n'a vu une réunion de gens plus heureux : ils avaient tous de bonnes raisons pour être contents de leur sort. Pendant ce temps-là Marie-Antoinette, l'âme toute réjouie par le bien qu'elle venait de faire, battait son beurre en chantonnant son rôle du *Devin de Village :*

« J'ai perdu mon serviteur
J'ai perdu tout mon bonheur
Colin me délaisse! »

XXX

Fin terrible de Chloris.

Le printemps a passé et l'été aussi; l'automne est venu et il a amené la signature de la paix : grande joie dans tous les cœurs, amis et ennemis. Que dis-je, ennemis? Il n'y en a plus, et l'on échange fraternellement, au lieu de coups de mousquet, des poignées de mains et des rasades. Quelques semaines se passent encore, et Mme Levellec fait retentir son trousseau de clefs à tous les étages du château : ne faut-il pas préparer un nouvel appartement pour la nouvelle marquise? On l'a tendu de soie brochée, blanc et bleu de ciel, avec des garnitures de point, à l'imitation de la chambre que la reine habite au Petit-Trianon, et Adélaïde, devenue marquise de Mello, a commandé pour son retour une fête (elle aime toujours les fêtes), où elle distribuera des secours à toutes les familles pauvres du pays. Aussi on l'attend avec impatience, et Jeannette va chaque jour au château pour guetter son arrivée; elle veut être la première à baiser la main de ses bienfaiteurs. Car c'est à Adélaïde qu'elle doit la vie de Jean; c'est à elle aussi qu'elle doit la dot que la reine, fidèle à sa promesse, lui a fait remettre avant qu'elle quittât Versailles; et c'est le marquis de Mello qui a voulu faire bâtir à ses frais une belle et solide maison couverte de tuiles à la place de la vieille chaumière de Kérentré. Le marquis prétend qu'il ne fait que payer une dette, puisque le coup de sabot de la petite bergère a sauvé jadis la future marquise de Mello; mais Jeannette ne se croit pas pour cela dispensée de la reconnaissance. La nouvelle maison est prête, toute blanche, avec son toit rouge et ses volets verts; elle est plus grande que l'ancienne, et le baron a rajouté des terres à la ferme. Jean va revenir, et il a assez de courage et des bras assez vigoureux pour entretenir un grand domaine. Avec la dot de Jeannette, on a acheté des instruments, des grains, de nouvelles vaches et un beau troupeau de moutons dont le vieux cœur de Cyrus est tout réjoui. Il ne peut pas aller les garder aux champs, mais il ne manquerait pour rien au

monde d'assister à leur sortie et à leur rentrée : il ne se fie pas complétement à leur gardien, un jeune chien sans grande expérience. Les vieux Penvraz sont dans la joie : ils ne se seraient jamais attendus, disent-ils, à devenir des seigneurs sur leurs vieux jours.

Tout est en l'air au château ! Monseigneur est revenu, et toute sa famille avec lui : tous les jours, chasses et promenades, dîners de gala, visites et assemblées ; le baron présente son gendre à toute la province et raconte avec orgueil que Leurs Majestés ont daigné signer au contrat. Adélaïde est gaie et charmante ; elle sort à pied le matin avec le marquis, qu'elle mène chez tous les pauvres de Kerléonik. Le marquis est ravi de sa grâce et de sa bonté ; il la prie en riant de ne pas dépenser tout son bon cœur à Kerléonik, et d'en garder un peu pour les tenanciers de Mello, où il doit l'emmener passer l'hiver.

Ils sont partis ! Le baron et la baronne s'en retournent à Versailles, et dame Levellec laisse enfin reposer son infatigable trousseau de clefs. La nouvelle ferme de Kérentré a reçu ses habitants. Jean est revenu, pourvu d'un congé en bonne et due forme, et on a pu l'admirer tout un jour dans son habit de soldat du roi, qu'il a déposé avec joie le lendemain tout au fond d'un bahut pour reprendre sa veste et son bragou-bras : le voilà redevenu paysan pour jusqu'à la fin de ses jours. On n'attendait que lui pour faire la noce ; aussi l'a-t-on faite bien vite, et ç'a été une belle noce : les vieillards qui marchent le dos courbé et le menton à la hauteur de la poignée de leur bâton ne se souviennent pas d'en avoir vu une pareille. C'est au château qu'elle s'est faite, et c'est Monseigneur qui a payé le repas, le vin et les binious : c'est tout dire. Et, de plus, Monseigneur a voulu conduire lui-même la mariée à l'église. M. le chevalier, sous prétexte qu'il est un homme et que son beau-frère lui a fait cadeau d'une petite épée, avait la prétention de se charger de ce soin, et on a eu beaucoup de peine à lui faire entendre raison. Il a fini par se contenter de donner la main à Jeanneton, qui était beaucoup plus assortie à sa taille que Jeannette, et il a pu entendre dire sur son passage qu'elle et lui n'étaient pas les moins gentils du cortége.



Monseigneur a conduit la mariée à l'église. (P. 229, col. 1.)

A présent, les fêtes sont finies, et le bonheur les a remplacées. Où serait le bonheur en effet, s'il n'était pas dans une famille bien unie, où l'on travaille et où l'on s'aime? Les vieux Penvraz, bien soignés, bien choyés, libres de se reposer quand la fatigue les prend, semblent avoir rajeuni, et leurs enfants espèrent bien les conserver longtemps encore. Jeanneton a maintenant un père et une mère ; et les parents qu'elle a perdus n'auraient pas pu l'aimer mieux que ne font Jean et Jeannette.

Et Chloris? Qu'était-elle devenue le jour où Pierre Gouarhé, dans sa trop juste indignation, l'avait lancée en l'air à tour de bras ? Il n'aurait pas fallu le demander à Pierre Gouarhé lui-même, car il n'en savait absolument rien : il était bien trop en colère pour s'être aperçu de l'endroit où était allée tomber la malheureuse bergère. Mais personne ne peut échapper à sa destinée. Quand la nouvelle ferme de Kérentré fut bâtie, il fallut la meubler, comme de juste ; et Pierre Gouarhé, voulant monter le ménage de sa fille, chargea sur une charrette, avec divers ustensiles de ménage, une immense armoire en vieux chêne qui montait presque jusqu'aux solives du toit de la ferme des Châtaigniers. On l'apporta à Kérentré, quelques jours après que Jeannette fut devenue Mme Jean : les travaux des champs n'avaient pas permis plus tôt de distraire les charrettes de leur besogne accoutumée. On la déchargea devant la maison, et Jeannette, en bonne ménagère, monta sur une échelle pour la nettoyer soigneusement avant de la faire mettre à sa place.

Tout à coup Jean, qui était resté en bas, la vit rougir.

« Qu'as-tu? t'es-tu fait du mal ? » lui cria-t-il tout inquiet. Mais Jeannette se mit à rire.

« Si tu savais qui je viens de trouver là-haut, prise entre deux planches ! Tiens, tends tes deux mains ! »

Et elle lui lança à la tête un objet multicolore qu'il ne reconnut pas au premier moment, quand il lui passa comme un éclair devant les yeux avant d'aller s'aplatir contre le sol. Ce ne fut que là, gisante et défigurée, qu'il reconnut enfin, sous l'épais voile gris de poussière et de toiles d'araignées

dont six années lui avaient fait un linceul, l'objet de son aversion, la cause première de toutes ses épreuves, la malheureuse Chloris. Combien elle était changée ! comme son sourire éternel semblait grimaçant ! comme les roses de ses joues, vaincues par le temps, avaient cédé à son outrage ! Les couleurs de sa jupe avaient passé comme celles de son visage, et c'était pitié de la voir, impassible sous son chapeau de paille orné de fleurs flétries, tenant toujours en laisse son agneau blanc, qui n'était plus blanc, au bout d'un ruban rose, qui n'était plus rose.

Jeannette, descendue de son échelle, la regardait. « La voilà donc ! » murmura-t-elle. Elle la releva, la retourna, la contempla longtemps, et tout le passé lui revint en mémoire, si bien qu'un gros soupir gonfla sa poitrine et qu'une larme se montra au coin de son œil.

« Allons ! s'écria Jean, voilà que tu pleures, à présent, pour ce méchant morceau de carton ! Elle n'en finira donc pas de faire du mal, cette scélérate-là !

— C'est de regret que je pleurais, dit Jeannette, en le regardant avec un sourire. Je ne peux pas me pardonner d'avoir été si folle, et quand je pense que c'est pour ce bel objet-là que je t'ai fait tant de chagrin.

— Attends, attends, elle n'en fera plus à personne, je vais l'en empêcher, moi ! Il ne faut pas que Jeanneton la trouve : elle n'aurait qu'à lui tourner la tête, à elle aussi !... Jugée, condamnée et exécutée... si pourtant cela ne te fait pas de peine, ma Jeannette. Un, deux, trois ! tu n'y tiens plus ? tu ne l'aimes plus ?

— Oh ! plus du tout ! Mets-la en charpie, si tu veux.

— Ça y est ! »

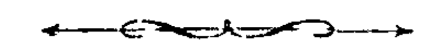
La pioche que Jean venait de rapporter des champs s'abattit, se releva, s'abattit encore sur la malheureuse Chloris ; puis un trou creusé dans le sol de la cour reçut tout ce qui restait d'elle : un hachis de carton et d'oripeaux flétris. Jean la recouvrit, égalisa la terre, piétina dessus...

« Là ! dit-il en s'essuyant le front, car il y allait de bon cœur et s'était mis en nage ; elle ne fera plus de mal à personne, la maudite poupée ! »

En ce moment, Jeanneton parut au bout du sentier, traînant après elle Cyrus qu'elle avait enguirlandé de liserons sauvages. Elle courut se jeter dans les bras de Jean. Il la prit et l'embrassa ; puis, la tendant à Jeannette :

« Ton père avait bien raison, lui dit-il : cette poupée-là vaut mieux que l'autre. »

Mme Colomb.



ROBINSON[1]

Restaient le mobilier et les provisions. Je commençai par porter dans mon île une vieille chaise, un escabeau pour me tenir lieu de table, plus deux sacs, l'un rempli de copeaux et l'autre de feuilles sèches de maïs. Outre les menus ustensiles de cuisine que j'avais déjà, j'emportai un fourneau de terre et une grande quantité de charbon. Il ne fallait pas songer à faire du feu de bois, car la fumée n'aurait pas manqué de me faire découvrir.

Dans le grenier était un vieux fusil à pierre que son mauvais état rendait aussi inutile que l'absence de munitions ; je l'emportai, ainsi que mon *Robinson*, des lignes bien armées, un parapluie, un bon couteau, un moulin à café, un almanach, une lampe, une jarre d'huile et des chandelles.

J'attachai un soin particulier aux provisions de bouche de toute nature ; je ne me dissimulais pas qu'une fois installé dans mon île, je cessais forcément toute relation avec le continent.

Je fis une récapitulation générale.

J'avais du vin, du sel, du café, du lard, des jambons fumés, des pommes de terre, des fruits secs, des pots de confitures. Avec les œufs de canard, les poissons et les écrevisses, je n'avais pas à craindre la disette. En résumé, j'étais assuré du gîte, du vêtement et de la nourriture. J'emportai peu de pain, prévoyant qu'il ne résisterait pas longtemps à la sécheresse et à la moisissure ; les pommes de terre pouvaient le remplacer.

Tous mes préparatifs étaient achevés dans la nuit du vendredi de la semaine suivante. Le samedi, vers deux heures du matin, je pris une barque avec laquelle je fis le tour de mon île, et je constatai qu'aucun sauvage n'était venu piller mon habitation. La journée du dimanche se passa sans incident remarquable.

Ce fut dans la nuit du dimanche que je résolus de fuir le monde civilisé et la maison natale.

Je ne me dissimulais pas que ma disparition allait consterner ma famille ; mais rien ne pouvait m'arrêter, et comme mes excursions nocturnes ne me permettaient pas de dormir tout mon content, le remords n'avait pas alors la puissance de troubler mon sommeil.

Donc, bien affermi dans ma resolution, et n'éprouvant pas le besoin d'une solitude absolue, j'emmenai mon chien Tapageot, qui ne fit aucune difficulté pour me suivre, ainsi qu'une chèvre laitière appartenant à ma grand'mère, après lui avoir préalablement ôté une petite clochette qu'elle portait au cou.

Une fois dans mon île, je me déshabillai, je me jetai à l'eau et traversai la rivière en ligne droite, puis je revins à la nage, et je me jetai à genoux sur

1. Suite et fin — Voy page 202

le rivage, en remerciant la Providence. Moyennant quoi, je me rhabillai, j'entrai dans mon habitation, je mangeai un morceau, je bus quelques gouttes de brou de noix, et je fumai une pipe, en lisant un chapitre de *Robinson* à la lueur de ma lampe.

Cependant les étoiles pâlissaient au ciel, et la nature s'éveilla. Aux cris des oiseaux se mêla bientôt le bruit de la scierie, le tintement des colliers des chevaux qui passaient sur la route. Je pris mon vieux fusil et j'explorai mon île, que je connaissais comme ma poche. Je comptai mes pas, et je constatai qu'elle en avait de cent quinze à cent vingt de longueur, c'est-à-dire quatre-vingts metres environ.

Après cette excursion, je songeai à déjeuner sérieusement. Comme il fallait ménager mes provisions de réserve, je commençai par pêcher quelques poissons et des écrevisses. J'allumai mon fourneau, je fis cuire le tout, plus un œuf de canard, et ce premier repas fut couronné par une tasse de cafe.

Un instant j'eus la pensée de faire cuire un canard pour mon dîner. Je m'emparai facilement d'un de ces lourds volatiles; mais, je dois l'avouer, le courage me manqua pour lui tordre ou lui couper le cou. J'aurais volontiers tiré dessus à coups de fusil; malheureusement cette fantaisie m'était interdite, et je rendis la liberté et la vie au canard.

Je n'avais que trois mauvaises chances à craindre : un enfant méprisant la défense des autorités locales, le capitaine Picaud et son chien *Braque*, enfin le percepteur.

En effet, vers huit heures, car mon île était assez rapprochée de la ville pour que je pusse entendre l'heure sonner au clocher de l'église, et même le bruit régulier du marteau de Joseph, le serrurier, sur son enclume, vers huit heures, le percepteur vint s'installer à sa place accoutumée, du côté de la rivière opposé à celui de la route, précisément à la hauteur de la pointe de l'île. Ce voisinage me condamnait à ne pas me montrer de huit à dix heures, mais il n'avait rien de particulièrement dangereux.

Le danger hypothétique était la violation de mon territoire par un camarade; mais un danger sérieux et pour ainsi dire inévitable, c'était le capitaine Picaud. Il est mort aujourd'hui, le brave capitaine Picaud.

Le capitaine Picaud avait l'habitude, dans la matinée, de se promener sur le pont et de tuer le poisson à coups de fusil. Quand il l'avait touché, le poisson *tournait blanc* et flottait à la dérive, le ventre en l'air. Le capitaine descendait alors au bord de l'eau, montait dans sa barque et rattrapait le poisson, généralement dans les environs de l'île. Quelquefois il abordait là, soit pour visiter une nasse, soit pour tuer du gibier à plumes.

J'entendis plusieurs coups de fusil, et bientôt j'aperçus la barque montée par le capitaine et Braque.

J'étais rentré dans mon habitation, en écartant les branches des arbustes qui la masquaient, je le vis aborder. Quelle ne fut pas ma stupeur quand je le vis se baisser pour ramasser quelque chose. J'avais eu la précaution de rentrer mes ustensiles du déjeuner; mais j'avais oublié de faire disparaître les coquilles de l'œuf et les carapaces des écrevisses. Heureusement, il ne lui vint pas à l'idée que ces débris accusaient la présence d'un habitant. Il héla le percepteur en remettant sa barque à flot.

J'allais respirer, quand tout à coup, — horrible spectacle ! — je vis entrer Braque, son chien, attiré sans doute par Tapageot ou la chèvre, ou plutôt par l'odeur des jambons fumés pendus dans mon habitation. A ce danger s'en joignait un autre : Tapageot, en sa qualité de roquet, pouvait chercher une querelle à l'énorme Braque. Par une grâce de la Providence, rien de fâcheux n'arriva. Le capitaine siffla son chien d'une façon qui n'admettait pas la réflexion, car Braque n'en était pas à sa première volée de coups de fouet.

Ce fut avec un soupir de soulagement et de satisfaction que je vis la barque quitter le rivage de l'île. Le percepteur s'éloigna a son heure habituelle, et, sauf une embarcation qui passa dans mes parages naviguant du côté du Moulin-Neuf, je pus me croire en sécurité et sortir de ma cachette jusqu'à nouvelle alerte.

Ce jour-là, je fumai beaucoup de pipes et je passai l'après-midi à lire mon *Robinson*, assis à l'ombre des saules qui servaient de colonnes à ma maisonnette.

Jamais je n'avais si bien compris la beauté de cette admirable histoire. A part moi je me disais que, dès le premier jour, j'en étais au point où lui, Robinson, n'etait arrivé que par des miracles d'industrie. Je me sentais heureux de n'avoir à redouter ni les sauvages, ni les bêtes féroces, ni les serpents à sonnettes. Je n'avais à craindre que deux dangers : le capitaine Picaud et la crue des eaux, et encore, en été, ce dernier était-il peu menaçant.

J'eus un moment de faiblesse à la suite de cette lecture : j'entamai un pot de confitures et une bouteille de vin, me promettant d'être plus réservé dans l'avenir; mais, ma foi, les confitures de grand-maman étaient excellentes. Je m'installai ensuite dans une espèce de petite anse bien abritée, et je pris du poisson.

Après un dîner copieux, où je ne résistai pas à la tentation de goûter un jambon fumé qui avait bonne mine, je visitai mon île pour la seconde fois.

C'était l'heure où les canards rentraient. Le soleil venait de se coucher derrière la chapelle de Notre-Dame-du-Mont, et la nuit arrivait. J'avais souvent couché à la belle étoile, en compagnie de bergers, mais ce ne fut pas sans une certaine appréhension que je suivis le rapide déclin du jour.

La chèvre bêlait. Tapageot, gravement assis devant moi, me considérait avec persistance; dans son œil intelligent et son attitude inquiète je lisais clairement une muette interrogation : Allions-nous passer la nuit seuls dans cette île?

Malgré moi, l'image de mes parents se présenta à ma pensée, et, malgré ma détermination bien arrêtée, je me sentis pris d'un sentiment d'indéfinissable malaise.

Une heure environ s'écoula dans ces dispositions mélancoliques. La lune s'était levée et les étoiles brillaient comme dans un ciel d'hiver.

Tout à coup, j'entendis les airs traversés par un cri surhumain.

C'était la voix de mon frère aîné qui criait mon nom: « Maurice! » comme s'il avait appelé au secours.

Ce cri déchira mon âme. Il semblait venir du milieu de la rivière. Je m'approchai, indécis.

J'entendis encore un appel, qui se perdit dans le vide.

Tapageot se mit à aboyer avec fureur.

J'étais perdu.

En effet, quelques minutes après, la barque aborda.

« Maurice! dit la voix avec autorité.

— Me voici, répondis-je.

— Ta mère est dans un bel état. Toute la ville est sur pied. On bat la montagne et on sonde la rivière.... Qu'est-ce que tu fais ici?

— Rien.

— Allons, monte dans la barque, et rentrons. »

La famille était en larmes. Personne ne songea à me gronder.

Une heure après, j'étais dans mon lit.

J'eus un épouvantable cauchemar, causé par des cannibales, des serpents, le capitaine Picaud et des crocodiles.

CHARLES JOLIET.

LE CRIN VÉGÉTAL

On appelle crin végétal un produit fabriqué avec les feuilles du palmier nain.

Le végétal, appelé *duoms* en arabe, croît abondamment dans le Tell, et particulièrement dans les provinces d'Alger et d'Oran. Ses feuilles, convenablement préparées, fournissent des filaments que l'on teint en noir, et qui, frisés, donnent une substance analogue au crin. On en tire un bon parti dans l'ameublement, pour remplacer économiquement le crin de cheval.

La préparation des feuilles est fort simple : des femmes et des enfants séparent les fibres des côtes ; on les sèche et on les frise pour les envoyer à la fabrique. Les fibres destinées à la teinture sont passées dans plusieurs bains de sulfate de fer et de bois de Campêche : elles sont ensuite frisées et replongées dans les bains.

La quantité de crin végétal expédiée chaque année, d'Algérie, est esitmée à plus de 9 millions de kilogrammes.

Il existe plusieurs usines en Algérie dans lesquelles la fabrication du crin végétal marche sur une grande échelle. La matière brute, non teinte, vaut 20 ou 22 francs les 50 kilogrammes ; lorsqu'elle est teinte, elle se vend de 29 à 38 francs, suivant la qualité.

On emploie ce nouveau textile, en dehors de l'ameublement, à la confection des cordes, des paniers, des malles. On s'en sert aussi pour fabriquer du papier.

P. VINCENT.

A TRAVERS LA FRANCE

MENTON

Assise sur un des points les plus pittoresquement beaux de notre rivage méditerranéen, à la frontière même de l'Italie, Menton est devenu depuis quelques années une station d'hiver fort à la mode. Les personnes delicates, les valétudinaires fuyant devant les intempéries des régions froides vont jouir dans cette ville privilégiée du charmant printemps qui y règne de novembre à mars.

Le climat de Menton se distingue surtout par sa douceur et la faiblesse de ses oscillations. La moyenne annuelle de la température est d'environ 16°, c'est-à-dire égale à celle de Cannes et de Naples, et supérieure d'un demi-degré à celle de Nice, de Rome et de Pise. Les moyennes sont de 9°,5 pour l'hiver, de 15° pour le printemps, de 23° pour l'été, de 17° pour l'automne. C'est à quelques dixièmes près le climat moyen de Naples.

Sur le littoral français de la Méditerranée, une seule ville jouit d'une température annuelle comprise entre des limites extrêmes aussi rapprochées : c'est la ville de Cannes.

Grâce à l'abri que lui offrent les montagnes du côté du nord et à la réverbération des rayons solaires sur les pentes, Menton n'est pour ainsi dire jamais visité par des froids inférieurs à zéro. Cette dernière température ne se présente même que rarement et ne dure que peu d'heures. En été, les brises constantes qui soufflent, le jour vers la terre, et la nuit vers la mer, rafraîchissent la température ; rarement le maximum de chaleur dépasse 30°.

Les saisons les plus agréables à Menton sont l'hiver et l'été. En automne, surtout au mois de novembre, les pluies d'orage sont parfois désagréables et les changements de température assez brusques. Au printemps, les vents soufflent fréquemment.

Menton est ville française, chef-lieu de canton du département des Alpes-Maritimes depuis 1860. Elle avait déjà appartenu à la France pendant toute la durée de la République et de l'Empire ; mais en 1815 elle



Menton, vue du côté ouest. (P. 232, col. 1.)

fut rendue aux princes de Monaco. Le 21 mars 1848, le peuple mentonais se souleva contre ses oppresseurs et se constitua avec sa voisine Roquebrune en république indépendante. En dépit de continuelles intrigues et d'une émeute en 1854, à la suite de laquelle les Mentonais se contentèrent généreusement de mettre au corps de garde l'envahisseur, le prince Florestan de Monaco, la petite république jouit de son autonomie jusqu'à sa réunion volontaire à la France, en 1860.

En jetant un coup d'œil sur notre gravure, on voit que Menton domine une double baie, qu'encadrent des montagnes aux formes gracieuses. La frontière italienne est marquée par le premier ravin qui indente la colline à l'est de la baie.

« Il y a, dit M. Adolphe Joanne, deux villes bien distinctes à Menton : la ville moderne, la ville d'hiver, la ville des étrangers et des malades, celle qui longe la mer et qui commence à s'etendre dans les vallées, et la vieille ville, la ville des Mentonais, la ville de toutes les saisons, qui s'était étagée et blottie au pied de son château fort sur un promontoire rocheux, derrière de solides murailles aujourd'hui démolies, pour s'y mettre à l'abri des incursions de tous les pirates de la Mediterranée.

» Avant 1811 les voitures étaient inconnues à Menton, comme les touristes. On ne pouvait y venir que par mer, ou soit à pied, soit à dos de mulet. Les murailles de la vieille ville tombaient a pic dans la mer, qui rendait tout passage impossible. Il fallait, pour aller de la baie occidentale dans la baie orientale, longer la *rue Longue*, qui existe encore aujourd'hui et que fermait à son extrémite orientale une porte fortifiée dont une partie s'est conservée jusqu'à nos jours.

» Quand Napoléon fit construire la célèbre route de la Corniche, il dut bâtir au-dessous des fortifications du sud-est ce beau quai prolongé depuis presque jusqu'a l'extrémité de la baie, près de la douane française Le chemin de fer, trouvant la place prise, a dû passer sous la vieille ville dans un tunnel de 500 mètres.

» Si fréquentée qu'elle fût, la route de poste qui, vers la fin du premier Empire, mit Menton en communication avec la France et l'Italie, ne lui profita guère pendant de longues annees. Les chaises de poste y relayaient, mais elles ne s'y arrêtaient pas; les voiturins se contentaient d'y coucher. Vers 1850 seulement Menton se vit classée parmi les stations médicales de la Méditerranée. Elle est aujourd'hui au premier rang. Chaque année de nouvelles villas, de nouveaux hôtels s'y construisent; car chaque année le nombre des étrangers augmente. Des terrains qui n'avaient presque aucune valeur s'y vendent à des prix fabuleux. Il n'en restera bientôt plus pour bâtir à une distance convenable de la ville. Déjà la baie de l'est est complète ou presque complète. On devra, dans la baie de l'ouest, émigrer jusqu'au cap Martin pour y trouver un emplacement libre.

» La vieille ville, où jamais voiture n'a pénétré, grimpe trop lestement sur la colline qu'elle recouvre en amphithéâtre, pour qu'on soit tenté de lui rendre de nombreuses visites. Et pourtant qu'elle est plus intéressante que sa jeune rivale! On s'y croirait encore presque partout en plein moyen âge! Ses rues escarpées, étroites, silencieuses et sombres, ne sont que des escaliers tortueux, souvent mal pavés et trop raides. Mais quels magnifiques effets de lumiere au delà de ces voûtes obscures et basses qui relient les maisons entre elles! Si l'air semble manquer sur certains points aux cœurs malades ou aux poitrines délicates, la chaleur n'y est jamais importune. A chaque pas on découvre le motif d'un dessin ou d'un tableau. Tout en esquissant à la hâte sur nos albums les coins les plus pittoresques comme si nous n'eussions dû jamais les revoir, nous nous apitoyons sur le sort des habitants de ces maisons au rez-de-chaussée plus noir et plus humide qu'une cave. Mais nous constatâmes presque en même temps que tous les étages supérieurs jouissent — tant la pente est forte — de la vue de la mer et des caresses du soleil. »

Les pauvres sont rares à Menton, et les riches y sont très-nombreux et très-riches.

Cette fortune, Menton la doit à son climat qui fait prospérer ses citronniers et qui, y attirant l'hiver des milliers d'étrangers, assure une valeur de plus en plus grande à tous les terrains propres à bâtir. D'après la légende populaire, c'est à notre mere commune, Ève elle-même, que Menton doit l'origine de ses citronniers. M. Joanne rapporte d'une façon pittoresque cette curieuse légende :

« Lorsque nos premiers parents, Adam et Ève, furent, apres leur désobéissance, expulsés du paradis, ils perdirent complétement la tête et s'éloignèrent le plus vite qu'ils purent, tout contrits de leur châtiment, sans songer à rien prendre parmi toutes les merveilles dont ils allaient être privés pour toujours. Ève, moins repentante ou moins affligée qu'Adam, jetait de côté et d'autre, en se sauvant, un regard d'envie. Quand elle arriva près de la porte de sortie, d'un geste aussi rapide que la pensée elle cueillit un magnifique citron qui se trouva par hasard assez rapproché de sa main droite. Si l'on doit ajouter foi à la légende, elle le cacha dans son tablier! Mais avait-elle vraiment un tablier? je ne le crois guère. N'importe, elle ne fut ni aperçue ni fouillée, et, dès qu'elle eut franchi le seuil du paradis, elle s'écria : « Ce fruit, je le donnerai au plus beau pays que je verrai sur la terre! »

» Adam et Ève errèrent longtemps sans qu'Ève se fût décidée à se débarrasser de son citron volé au paradis! Enfin ils arrivèrent à Menton. A la vue de cette région fortunée, ils éprouvèrent un tel ravissement qu'Ève, dans son extase, lança sans hésiter sur une terrasse le fruit divin. « Va, dit-elle, crois, prospère et multiplie; fais un paradis de ces lieux, et que les mortels qui l'habiteront y retrouvent d'âge

en âge quelque chose des saveurs et des bénédictions de l'Eden! »

Ève, dans cette légende, en jetant son citron sur une terrasse de Menton avait eu la main heureuse. Il lui eût fallu aller jusqu'en Sicile, à cinq degrés de latitude plus au sud, pour trouver un terrain ou plutôt un climat aussi favorable à la culture du seul frutt qu'elle eût emporté du paradis. De Menton à Palerme, on chercherait en vain un vallon privilégié où le citronnier prospère en pleine terre comme les pommiers en Normandie ou en Picardie. Et encore à Palerme, dit M. Bennet, les vergers plantés de citronniers sont-ils protégés des vents du nord par de hautes murailles ou dans de petits ravins.

Le citronnier, en effet, ne peut pas supporter le froid; il souffre quand le thermomètre approche du zéro centigrade; à un ou deux degrés au-dessous de zéro, il meurt.

Du reste la fertilité de ce sol privilégié, qui possède la seule chose venue du paradis, — toujours suivant la légende, — est tellement extraordinaire qu'une tradition toute moderne en donne le témoignage suivant :

« Un étranger vient faire une visite à un Mentonais. Avant d'entrer, il pique sa canne dans la terre à quelques pas de la porte. En sortant, il l'oublie. Quelques jours après il revient la chercher. Quelle n'est pas sa stupéfaction! sa canne était déjà un petit arbre couvert, je ne dirai pas de fleurs et de fruits, mais de jeunes rameaux et de feuilles. Ce petit arbre qui s'est constamment développé depuis sa plantation involontaire se voit encore dans la rue Saint-Michel, près du célèbre bazar modèle où tous les étrangers vont s'approvisionner de tout ce dont ils peuvent avoir besoin. »

Le sol mentonais est aussi célèbre pour ses oliviers, qui sont les plus beaux que l'on puisse voir.

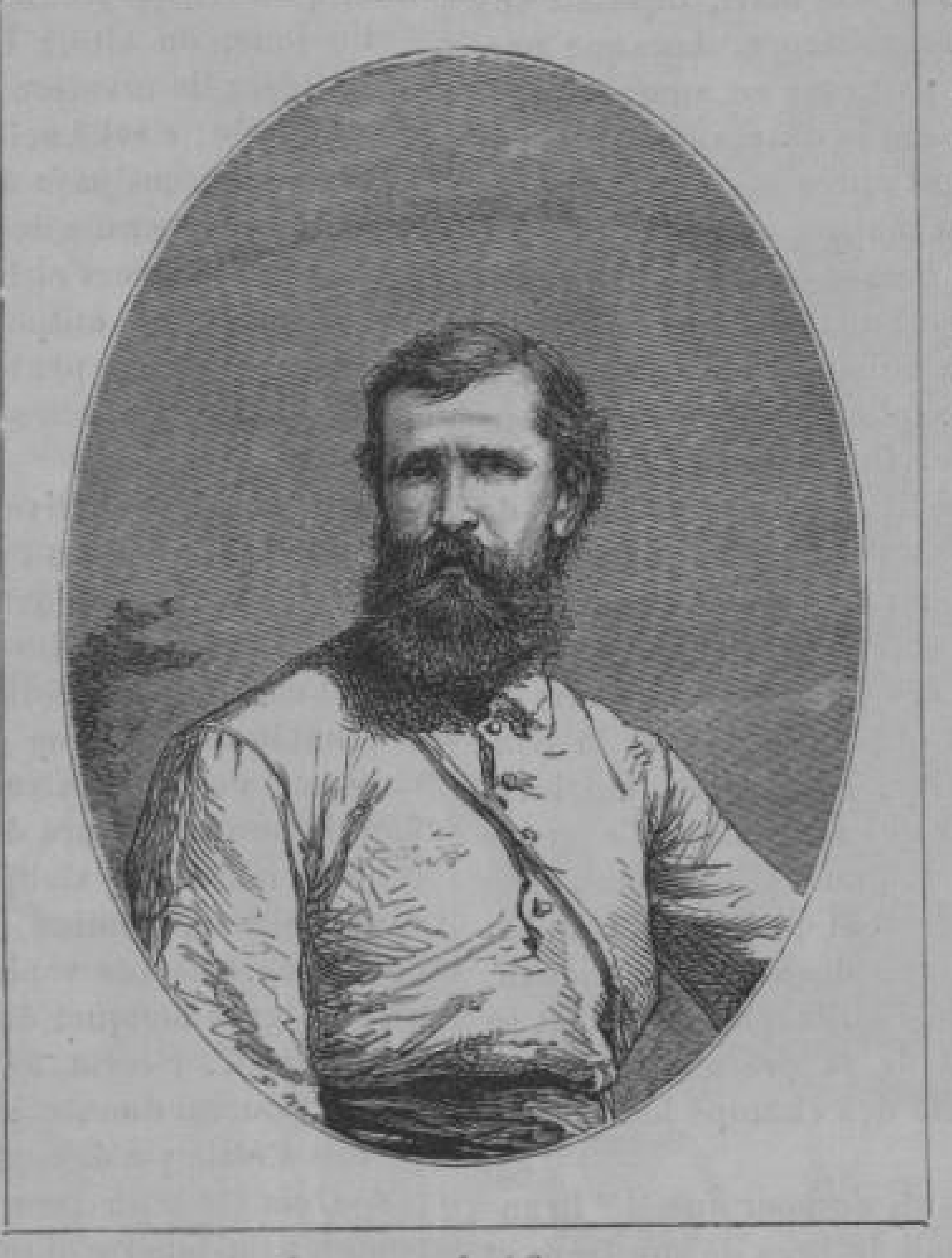
Enfin les environs de Menton abondent en sites merveilleux, vallées profondes, cimes élevées d'où l'on embrasse de charmants panoramas; tout, on le voit, se réunit pour faire de ce coin de notre France un véritable paradis.

Ét. Leroux.

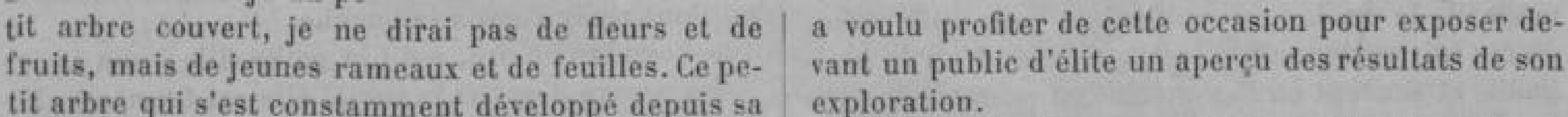
CAMERON

Nous avons exposé rapidement dans une précédente causerie[1] les merveilleuses découvertes faites par le lieutenant Cameron, qui, parti en 1873 à la recherche de Livingstone, a réussi à traverser le continent africain, de Zanzibar sur la côte orientale, à Saiut-Philippe de Benguela, sur la côte occidentale.

M. Verney Lovet Cameron appartient à l'une des plus anciennes familles de l'Écosse; il est entré de bonne heure dans la marine royale où il occupe depuis onze ans le grade de lieutenant de vaisseau. C'est un homme d'une taille moyenne, un peu maigre; il a trente et un ans. Ses traits réguliers, sa physionomie douce, presque timide, laissent peu deviner au premier abord qu'on a devant soi un voyageur venant de traverser l'Afrique et de vivre pendant près de trois années au milieu des tribus sauvages.



Le commandant Cameron.



L'intrépide explorateur, élevé par le gouvernement britannique au grade de commandant, a obtenu la plus haute récompense que puisse décerner notre Société nationale de Géographie, la grande médaille d'or.

Il est venu à Paris recevoir cette récompense et a voulu profiter de cette occasion pour exposer devant un public d'élite un aperçu des résultats de son exploration.

Tous nos lecteurs savent avec quel enthousiasme les Parisiens ont accueilli ce noble pionnier de la civilisation.

Sa relation de voyage est publiée en ce moment-ci dans le *Tour du monde*. Nous attendrons qu'elle soit complète pour en donner, selon notre habitude, un résumé à nos lecteurs; pour aujourd'hui nous nous contentons de leur présenter la sympathique physionomie du jeune voyageur.

Louis Rousselet.

1 Voy. vol. VIII, page 104.

HEUR ET MALHEUR[1]

XIX

Dodon Michonneau et les fromages de la Bigolette.

M. et Mme Branjon étaient, avec M. Loreau, les plus proches voisins de la famille Guérin ; pourtant, quoique ce fussent de très bonnes gens, on ne s'aventurait pas souvent du côté de leur demeure.

Mme Branjon, par ses minuties exagérées, chassait ses domestiques, tyrannisait son mari, désolait ses enfants et faisait fuir ses visiteurs. Lorsque parfois, de loin en loin, la politesse en amenait chez elle quelques-uns, ils avaient le désagrément, si par malheur ils se retournaient après avoir pris congé, de voir la maîtresse de la maison agenouillée dans le vestibule pour effacer, brosse en main, les souillures de son parquet. Quant aux enfants, ils étaient reçus invariablement à la cuisine ; encore fallait-il qu'ils traitassent avec les plus grands égards tous les ustensiles de ménage. Un pareil accueil ne les attirait guère, on le conçoit, et ils se hâtaient de s'envoler vers des pénates plus hospitaliers. Perrine Branjon elle-même ne se trouvait jamais si heureuse que lorsqu'elle obtenait la permission de passer l'après-midi chez ses jeunes amis, mais sa mère la retenait souvent auprès d'elle et la condamnait à balayer, récurer, épousseter, cuisiner, pour suppléer à la disette des servantes. Ce genre de vie l'ennuyait à mourir et, quand elle en était trop lasse, elle commettait à dessein quelque lourde bévue, brisait une porcelaine, déchirait un rideau, répandait autour d'elle de l'huile ou du vin ; et sa mère indignée la chassait de sa présence, c'est-à-dire lui rendait avec la clé des champs le bonheur et la liberté.

Elle se sauvait en courant, de peur que Mme Branjon ne la rappelât, prenait le bras de son frère et arrivait essoufflée chez Mme Guérin. Elle se dédommageait de sa longue contrainte par mille folies qu'on lui pardonnait, parce qu'au fond on la plaignait, et souvent on l'emmenait en promenade dans les environs.

Parfois, c'était du côté des bois et des étangs d'Alix, peu éloignés ; sur le soir, on explorait les bruyères parsemées de champignons. Toto, qui devenait un personnage, regardait dans l'herbe avec un petit air capable pour faire comme les autres et, quand il découvrait un champignon, le touchait du bout de son doigt mignon :

« Petit parapluie, disait-il, petit parapluie. »

Cécile, qui aimait l'exactitude, ne manquait pas alors de faire remarquer à Toto que les champignons ressemblent beaucoup plus à des ombrelles blanches, doublées de rose, qu'à des parapluies, et Toto ne faisait pas d'objection ; mais, à la première occasion, il recommençait à dire obstinément : petit parapluie ! et Cécile finissait par comprendre qu'il était inutile de le contredire et que le mot d'ombrelle n'entrerait que l'année suivante dans son vocabulaire.

La cueillette faite, tous les paniers se vidaient dans celui de Perrine qui, voyant approcher le moment du retour, cherchait les moyens d'apaiser sa mère. Mme Branjon comprenait en effet l'utilité d'une course qui avait pour résultat un plat de champignons ; mais se promener pour se promener, disait-elle, quel temps perdu !

Un jour, on attela le break et la bande joyeuse s'y entassa de manière à n'y pouvoir laisser tomber une épingle ; c'est Lucien qui conduisait.

Il y a dans ces pays de vignobles de petits vallons qui forment comme de fraîches oasis. Un filet d'eau y court ; les noyers et les saules y croissent au bord du ruisselet, au milieu des prés verts. Une chèvre qui broute sur les pentes, quelques vaches qui paissent au-dessous d'elles suffisent pour composer un riant tableau.

Les enfants en arrivant au village s'éparpillèrent en quête d'un endroit où l'on pût ouvrir le panier aux provisions. Une jatte de lait crémeux, une corbeille de fruits cueillis dans les vergers voisins devaient compléter la collation.

L'habitation voisine était entourée d'un jardinet clos par une haie vive et où croissaient de belles fleurs, non des fleurs de serre ou d'importation récente, mais ces vieilles fleurs toujours jeunes : roses, œillets, jasmins, chèvrefeuilles. L'air en était embaumé. Georges voulut emporter, comme souvenir, un gros bouquet destiné à Mme Marcey.

« Et moi, s'écria Perrine avec effroi, qu'est-ce que je pourrai donner à maman ? »

Mais Cécile y a déjà pensé.

A trois pas, un grand panier à claire-voie, suspendu à la fenêtre d'un premier étage, s'y balance doucement au gré du vent. Il est rempli de fromages qui font venir l'eau à la bouche.

« Voilà ton affaire, » dit la petite fille à son amie.

On essaye d'ouvrir la porte, elle est fermée à clé ; personne aux alentours. Quelle contrariété ! On va à la découverte. A la fin, on apprend que la maison appartient à Marion Bigolet, qui est allée conduire sa chèvre à un petit pâturage qu'elle possède en haut de la colline. Les enfants se mettent à sa recherche et, après une assez longue étape, aperçoivent enfin, sur une pente rocailleuse et semée de broussailles, la Phyllis quadragénaire qui file activement sa quenouille.

Les pourparlers commencent ; Mlle Bigolet, assez rechignée de son naturel, fait d'autant plus la renchérie que le désir de ses jeunes acheteurs est plus vif et se trahit davantage : elle ne vend pas ses fromages, elle n'a pas envie de faire une demi-lieue

[1] Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 171, 187, 198 et 218.

pour les aller décrocher. Mlle Bigolet est une personne entendue en affaires et qui trouverait, à ce que disent ses voisines, le moyen de tondre sur un œuf. Elle eut, il y a bien longtemps, quelque velléité de se marier; mais quand elle en vint à marchander sa robe de noce et qu'elle vit que pour être nippée décemment il lui faudrait dépenser au moins dix écus, plutôt que d'être réduite à cette extrémité, elle opta définitivement pour le célibat. Les enfants, décidés à la fléchir, en passeront par où elle voudra. Elle grille de son côté de tenir leur argent; pourtant ce n'est qu'à force de supplications que l'on arrive à conclure le marché. Mlle Bigolet, par grande obligeance et pure bonté, se dessaisira de sa douzaine de fromages moyennant la modique somme de cinq francs et dix sous. Les enfants boursillent, comptent, recomptent.

« Est-il possible! s'écrie Perrine; je suis perdue, nous n'avons à nous tous que quatre francs trente-cinq centimes. »

Grande perplexité, car Mlle Bigolet, qui soupçonne chez les autres des ruses dont elle serait fort capable, paraît complétement insensible à son désespoir.

Tout à coup une forme courte et rondelette apparaît au détour du sentier.

« Tiens, c'est maman Michon, » s'écrie Georges, et il va se jeter au cou de la bonne femme.



Mme Michonneau et Mlle Bigolet échangeaient des aménités. (P. 238, col 1.)

Maman Michon, autrement dit Dodon Michonneau, est sa nourrice; elle adore son Geogeo, comme elle l'appelle, et même le gâte sans rime ni raison. Elle habite le joli village de Théizé, situé sur la hauteur, à trois kilomètres environ du vallon qui vit naître l'inexorable Marion.

« Qu'est-ce que vous venez faire par ici, mes enfants? dit-elle amicalement. Voilà ce qui peut s'appeler une bonne chance de me trouver à point nommé sur votre chemin.

— Nous venons nous promener, Nounou, répondit Georges, et puis aussi acheter des fromages pour notre amie, Mlle Branjon, qui doit les rapporter à sa mère; mais c'est nous qui avons une fameuse chance de te rencontrer; il nous manquait vingt-trois sous pour payer nos fromages, et je parie que tu vas nous les prêter.

— Vingt-trois sous, mon chéri. Ah! je crois bien, je voudrais que ce soit vingt-trois mille francs et pouvoir te les donner tout de suite. Il paraît que pour le moment ta bourse n'est pas bien garnie. Combien donc coûtent-ils, ces fromages?

— Cinq francs cinquante la douzaine, ma bonne Michon, pas un sou de moins.

— Cinq francs cinquante la douzaine! s'écria maman Michon. Ah! les pauvres innocents, s'il est permis de les voler de cette façon!

— De quoi te mêles-tu? la Michonne, reprit aigrement Marion; pour te plaire, il faudrait te ressembler, être comme toi panier percé. Tu mourras sur la paille, entends-tu bien? et moi j'aurai de quoi m'acheter un bon lit.

— Oui, mais tu le laisseras chez le marchand et tu garderas ton grabat.

— Chacun est libre, et tu ferais mieux de continuer ton chemin que de t'arrêter pour faire la leçon aux autres.

— Oh! je m'arrêterai pour autre chose encore, reprit maman Michon en s'asseyant sur une grosse pierre moussue. Venez voir un peu par ici, mes enfants. »

Et la bonne femme, posant son panier sur ses genoux, en leva le couvercle et retira de ses profondeurs deux jolis fromages.

« J'en ai justement dix-huit, reprit-elle, ça fait on ne peut mieux notre compte. Mlle Branjon en emportera douze, puisqu'il lui en faut douze, et mon Geogeo gardera les six autres, parce que je sais qu'il les aime. Remettez votre argent dans votre poche, mes enfants; et toi, Marion, garde ta marchandise, s'il te plaît. Miséricorde! cinq francs dix sous! mais un vieux juif n'aurait pas fait pis. »

Il n'y eut jamais moyen de les lui payer, et les enfants durent en outre lui emprunter son panier.

Ils la quittèrent, après force gros baisers échangés entre elle et son Geogeo, et la petite troupe n'avait pas fait trois pas pour s'éloigner que Mme Michonneau et Mlle Bigolet échangeaient déjà des aménités.

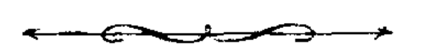
Les enfants en s'en retournant passèrent comme le matin devant la maison de M. Latuile qui, en fabriquant et vendant des briques, était parvenu à s'amasser une jolie petite fortune. C'était un personnage important, membre du conseil municipal, et bien convaincu que s'il avait réussi il ne le devait qu'à son génie supérieur. On l'appelait dans le pays *le roi de carreau*, et André n'avait pas manqué au départ de le designer à Perrine par ce sobriquet. Perrine avait beaucoup ri, il est vrai qu'elle riait de tout; mais André n'en avait pas moins été très-flatté; aussi, le soir, en se retrouvant devant la porte du bonhomme, eut-il bien soin de lever très-haut son chapeau en s'écriant: « Salut à sa majesté le roi de carreau! » Lucien haussa les épaules, Georges fit une moue dédaigneuse, les autres se turent et Perrine elle-même ne se dérida point.

« Décidément, remarqua Cécile, une bêtise dite deux fois n'est pas spirituelle. »

Elle avait du bon sens, en vérité, cette petite personne.

André se mordit les lèvres, un peu confus, et comprit qu'un effet trop cherché est généralement un effet manqué.

A suivre. EMMA D'ERWIN.



LES CRUES DE LA SEINE

Il est possible d'annoncer plusieurs jours à l'avance les crues de la Seine, d'indiquer la hauteur qu'elles atteindront et de mettre en garde, par conséquent, les riverains contre les dangers des inondations.

Les inondations n'ont jamais d'autre origine que les pluies du ciel ou la fonte des neiges et des glaces, lorsqu'elles sont à la fois très-abondantes et subites. Cette année, les neiges ont été peu fréquentes sur le bassin de la Seine, mais les pluies ont grossi le fleuve et ses affluents de telle manière, que nous pouvons craindre, au moment où nous écrivons ces lignes, un débordement de la Seine.

La quantité d'eau qui tombe dans une pluie se mesure, dans les observatoires, au moyen d'instruments spéciaux qu'on appelle *pluviomètres* ou *udomètres* Ces instruments se composent d'un entonnoir dont la grande surface, exposée à la pluie, est exactement connue. L'eau qui pénètre dans ce réservoir est conduite dans un récipient fermé dans lequel elle séjourne, sans qu'elle puisse s'évaporer, jusqu'au moment où on la fait tomber dans un vase gradué. On lit alors la hauteur du liquide recueilli. Si nous supposons que le vase gradué, cylindrique, a une surface de 10 centimètres carrés et que la hauteur de l'eau soit de 10 centimètres, le volume de la pluie est $10 \times 10 = 100$ centimètres cubes, correspondant à la surface de l'entonnoir. Si cette surface est de 1000 centimetres carrés, la hauteur de la pluie est de $\frac{100}{1000}$ ou 0,1 centimetre.

On a trouvé que, en moyenne, la hauteur totale de la pluie qui tombe annuellement à Paris est de 514 millimètres, se répartissant inégalement entre les différents mois. C'est en juin et en juillet que tombent les plus fortes averses; le minimum de pluie arrive en février et en mars. Jusqu'à ce jour, l'année 1866 a été la plus humide du siecle : il est tombé 640 millimetres d'eau à Paris; l'année 185. a été la plus sèche : il n'est tombé que 350 millimètres d'eau.

En France, la moyenne annuelle de la hauteur de pluie est de 580 millimètres, correspondant à un nombre moyen de 113 jours de pluie. Dans cette moyenne disparaissent evidemment les grandes inégalites que l'on constate, sous le rapport de la pluie tombée, entre les diverses parties de notre territoire.

La Seine prend sa source au mont Tasselot, dans la commune de Chanceaux, département de la Côte-d'Or, à 435 metres au-dessus du niveau de la mer. Elle traverse successivement les departements de la Côte-d'Or, de l'Aube, de la Marne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Seine, repasse dans Seine-et-Oise, traverse les départements de l'Eure, de la Seine-Inferieure et va se jeter dans la mer entre le Havre et Honfleur, après un parcours de 800 kilomètres.

Les eaux du fleuve sont grossies par celles de ses affluents; et si nous nous bornons à indiquer les crues de la Seine à Paris, il suffira de considérer les rivières ou les sources qui se jettent dans la Seine en amont de Paris.

Nous vous rappelons que le mot amont, du latin *ad montem*, indique la partie du fleuve comprise entre un point désigné et la montagne d'où ce fleuve a pris naissance; aller *en aval* (du latin *ad vallum*, vers la vallée), c'est descendre le fleuve vers son embouchure.

Les principales rivières qui se jettent dans la Seine, en amont de Paris, sont : sur la rive droite : l'Aube, la rivière d'Yères, la Marne qui, grossie de la Blaise, de l'Ornain, du Petit et du Grand Morin, de l'Ourcq, se jette dans la Seine à Charenton; sur la rive gauche : l'Yonne, qui, accrue de l'Armançon, se jette dans la Seine à Montereau Fault-Yonne (c'est-à-dire Montereau où l'Yonne fait défaut), le Loing, l'Essonne, la Bièvre.

Tous ces cours d'eau, grossis par les pluies, enflent démesurément parfois le volume de la Seine; mais ce serait une erreur de croire que les crues des plus grosses rivières ont une influence plus considérable sur les mouvements du fleuve. *L'influence des cours d'eau dépend essentiellement des terrains sur lesquels ils circulent.*

Ces terrains peuvent être divisés en deux classes : ceux qui sont perméables et ceux qui ne le sont pas. Lorsque le sol est perméable, il boit, pour ainsi dire, l'eau du cours d'eau, dont la hauteur se trouve ainsi diminuée. Sans doute cette eau n'est pas complètement perdue et, grâce à la pente du sol, elle finira par rejoindre le fleuve mais, du moins cet écoulement sera ralenti. Si, au contraire, le sol est imperméable, l'eau du cours d'eau se précipitera en torrent vers le fleuve, qu'il grossira instantanément.

Ce sont, vous le comprenez, les crues des cours d'eau torrentiels qui déterminent les inondations du fleuve; ce sont surtout ces cours d'eau qu'il faut surveiller quand on veut prévoir les grandes crues du fleuve.

L'étendue du bassin de la Seine est de 79 000 kilomètres carrés, recevant annuellement un volume d'eau égal à 700 000 000 000 000 × 51,5 centimètres cubes, ou 40 milliards 685 millions de mètres cubes d'eau, en prenant comme hauteur moyenne de la pluie 51^{m},5 centimètres. Mais, sur ces 79 000 kilomètres carrés, il n'y a que 19 140 kilomètres carrés de terrains imperméables, c'est-à-dire ayant une action sur les crues de la Seine; le reste, formant une surface de 59 000 kilomètres carrés environ, n'a aucune influence sur les débordements du fleuve.

L'annonce des crues subites de la Seine est donc possible quand on est prévenu des crues de ses affluents torrentiels.

Avant de vous donner une idée de l'organisation adoptée, cherchons quelques indications sur les principales inondations de la Seine.

Lorsqu'on veut connaître la hauteur de la Seine à Paris, on va lire à l'échelle du pont de la Tournelle, ou à celle du pont Royal, la division qui correspond au niveau du fleuve; ces deux lectures ne sont pas les mêmes, le point zéro des deux échelles n'étant pas placé à la même hauteur. L'échelle du pont de la Tournelle a été posée au commencement du XVIIIe siècle; son zéro a été placé au niveau des *plus basses eaux observées jusque-là*, c'est-à-dire d'une manière arbitraire. Depuis cette époque, en effet, la Seine est descendue plusieurs fois au-dessous de ce niveau, et, dans ce cas, les hauteurs du fleuve indiquées portent la mention : *au-dessus de l'étiage*. Au pont Royal, le zéro de l'échelle est placé à 50 centimètres au-dessus du zéro de l'échelle du pont de la Tournelle : les nombres lus au pont Royal doivent donc être corrigés de cette même quantité si l'on veut les comparer à ceux de l'échelle d'étiage.

Ajoutons encore que la largeur de la Seine est différente en ces deux points : elle est de 97 mètres au pont de la Tournelle et de 84 mètres seulement au pont Royal. Pour un même volume d'eau qui passe sous ces deux ponts la hauteur marquée à l'échelle est donc plus élevée au Pont-Royal.

La hauteur moyenne de la Seine à Paris est de 1^{m},24. Cette hauteur est, en hiver, de 2 mètres; au printemps, de 1^{m},50; en été de 0^{m},65; en automne, de 0^{m},83.

Les plus basses eaux de la Seine, depuis le commencement du siècle, ont été celles du 13 septembre 1803 : 26 centimètres au-dessous de l'étiage. Les plus hautes eaux ont été : celles de 1809, 7^{m},45; celles de 1836, 6^{m},40. La Seine entre en grande crue ordinaire lorsqu'elle atteint la cote 5 mètres à l'échelle du pont de la Tournelle et la cote 6 mètres au pont Royal. Elle effleure alors les bords des grands cercles de fonte des culées du pont des Saints-Pères et submerge certaines rues basses de Paris, notamment le quai de Bercy et la rue Hérold à Auteuil. La crue du 17 mars 1876 a été par sa hauteur la troisième du siècle : elle a atteint 6^{m},30 au pont de la Tournelle.

Les inondations de la Seine étaient assez fréquentes pendant les siècles passés; les débâcles étaient surtout redoutées. Les ponts étaient formés d'arches très-étroites, les glaces s'accumulaient en amont et y formaient de véritables barrages qu'on nommait *embâcles*.

Au moment de la débâcle, ces eaux se lâchaient brusquement et formaient une crue qui grossissait de pont en pont. Depuis 1830 on a ouvert de grandes arches marinières dans tous les ponts; les débâcles ne présentent plus de danger spécial. Nous avons recherché dans les annales du vieux Paris des indications sur les inondations de la Seine et nous trouvons qu'en janvier 1280 tous les ponts de Paris

furent détruits, comme on le voit dans la *Chronique de Saint-Magloire :*

> L'an mil deux cents et quatre vins
> Rompirent li pont de Paris
> Pour Sainne qui crût à outrage
> Et fist en maint leu grand domage.

Des inondations désastreuses eurent lieu en 1649, 1651, 1658. En 1658, disent les historiens, les eaux couvrirent plus de la moitié de Paris et s'élevèrent à 20 pieds 9 pouces au-dessus des plus basses eaux. Cette crue emporta plusieurs ponts, notamment le pont Marie ; 22 maisons bâties sur ce pont tombèrent dans l'eau et près de 120 personnes qui habitaient ces maisons furent noyées. Nous signalerons encore les crues de 1665, 1667, 1690 ; dans cette dernière inondation, « l'eau pénétra jusque dans les cours du Palais et dans le cloître de Notre-Dame. »

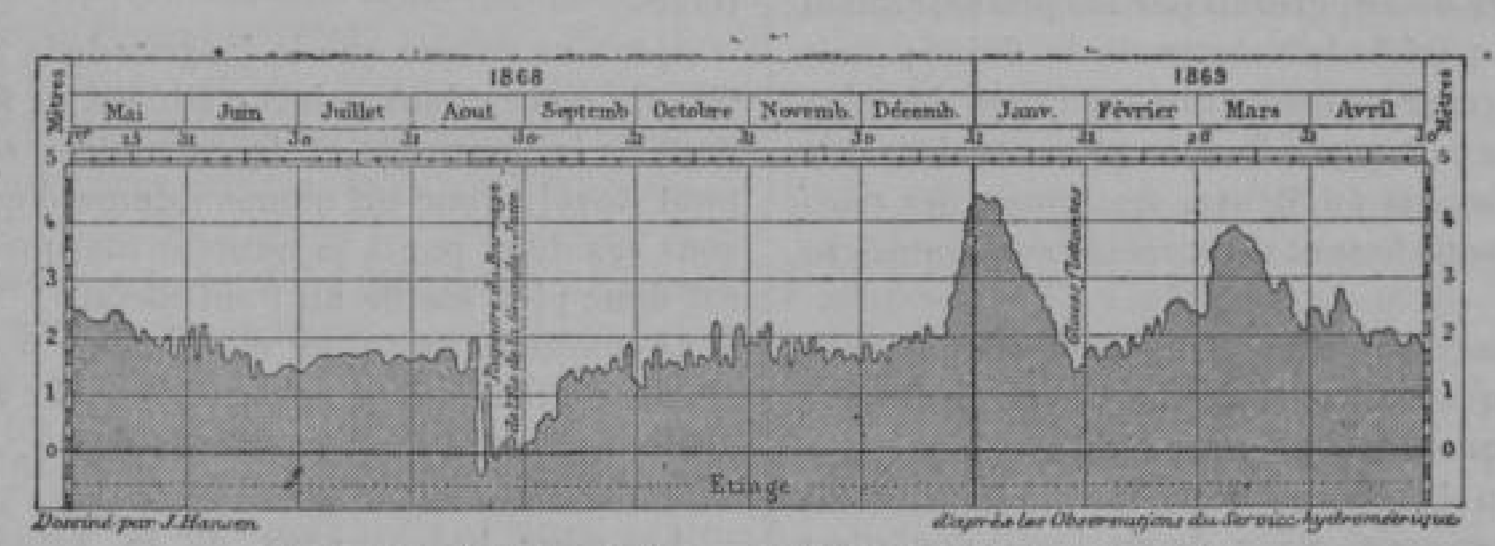
Nous vous avons dit, d'une part, que les pluies provoquaient les inondations et, d'autre part, que c'est en juin et en juillet que la quantité d'eau tombée est la plus grande. Vous pourriez en conclure que ce doit être durant ces deux mois que les crues de la Seine sont le plus à redouter ; ce serait une erreur. Les inondations de la Seine ont principalement lieu en hiver ; cela tient à ce que *« les pluies des mois chauds ne profitent pas aux cours d'eau. »* Le savant ingénieur qui a établi cette vérité, M. Dausse, explique par l'évaporation active due aux chaleurs de l'été le peu d'influence, au point de vue des crues, des pluies tombées du 1er mai au 1er octobre.

Vous pourriez encore penser, d'après ce qui précède, que pour prévoir une crue il doit suffire de relever, à l'aide de pluviomètres, la hauteur d'eau tombée sur les terrains imperméables. Malheureusement la loi des relations qui doivent exister entre la hauteur des pluies et celle des crues n'est pas encore connue ; et, par exemple, nous venons de vous dire que les pluies d'été, malgré leur abondance, étaient presque sans action sur les cours d'eau. Un éminent ingénieur, M. Belgrand, a observé depuis de longues années les relations qui existent entre les crues de la Seine et celles de ses affluents torrentiels, et il est arrivé à déduire des résultats pratiques très-suffisamment exacts ; il prédit les crues de la Seine d'après les crues de ses affluents.

Voici la règle suivie : pour chaque pluie torrentielle de ses affluents, la Seine, à Paris, a une crue dont la durée varie entre trois et quatre jours. La hauteur de cette crue, à Paris, est égale à la hauteur moyenne de la crue des affluents multipliée par $2^m,05$; si le fleuve était en décroissance au moment d'une nouvelle crue, c'est par $1^m,55$ et non par $2^m,05$ qu'il faudrait multiplier la hauteur de la crue des rivières torrentielles.

Ainsi, on annonce une crue des affluents de la Seine. Nous en concluons immédiatement que la Seine va monter, à Paris, dans trois ou quatre jours. On nous dit, en outre, que la hauteur moyenne de ces affluents s'est élevée de 2 mètres : la hauteur du fleuve sera de $2^m \times 2^m,05$ ou $4^m,10$; si le fleuve était en décroissance, sa hauteur atteindrait seulement $2^m \times 1^m,55$ ou $3^m,10$.

Il serait désirable sans doute que des règles analogues fussent établies pour tous les fleuves de France ; malheureusement ces observations sont organisées depuis un temps relativement très-court et, s'il est facile de comprendre qu'il sera possible un jour de prédire les crues de tous les cours d'eau, il faut avouer que nous ne sommes pas encore en état de le faire aujourd'hui.



Hauteur de la Seine à Paris *(pont Royal)* pendant une année du 1er Mai 1868 au 30 Avril 1869.

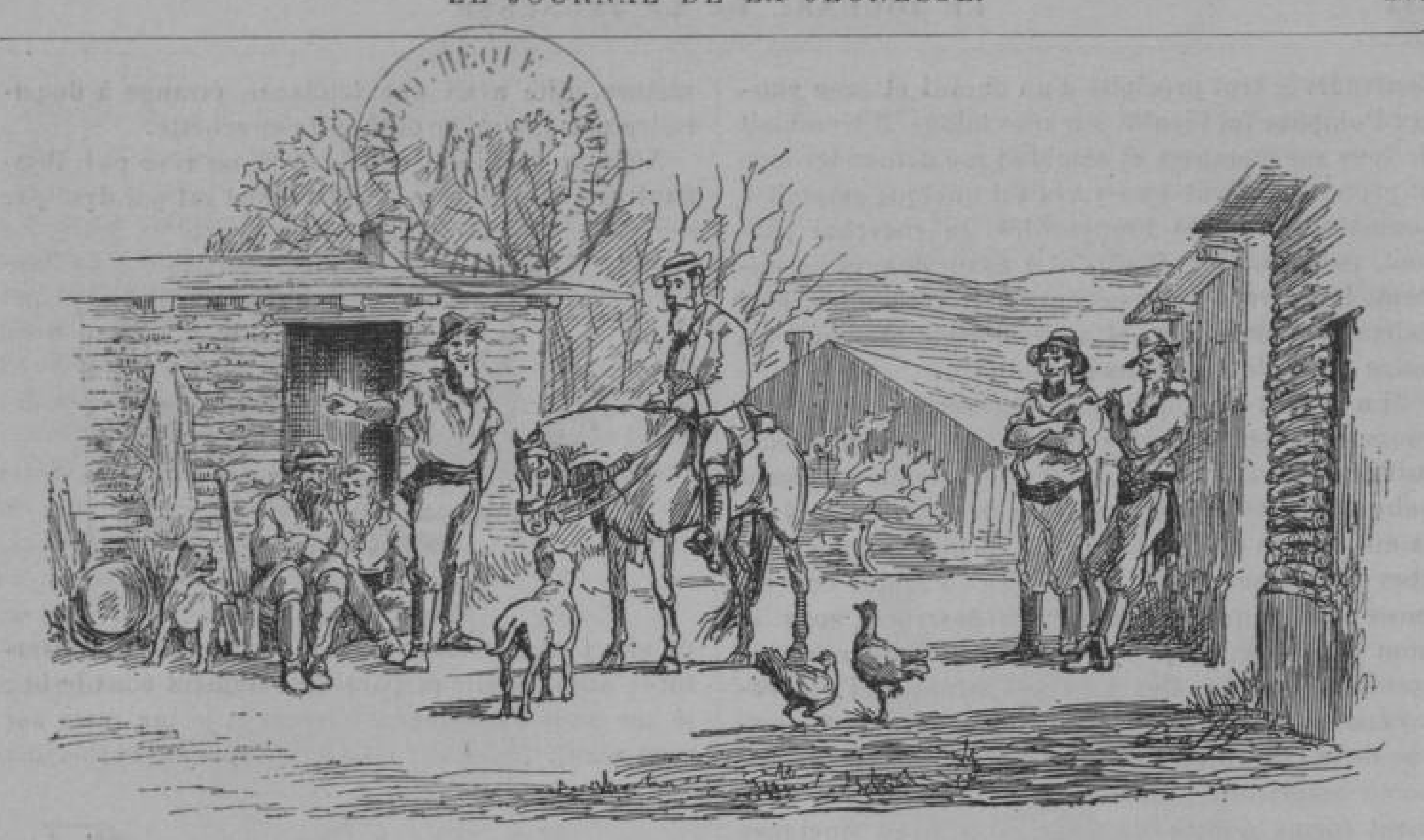
Nota : *Les variations brusques de niveau sont dues aux éclusées d'Yonne et de Seine*

Nous pouvons cependant, pour compléter ces renseignements, emprunter à M. l'ingénieur Lemoine quelques règles à suivre pour annoncer les crues de la Seine en amont du confluent de la Marne, de l'Yonne et de l'Aisne : « La montée des crues est sensiblement la même pour l'Yonne à Sens, la Seine à Montereau, à Melun et à Corbeil. On obtient cette montée en multipliant par $1^m,20$ la moyenne des montées de l'Yonne et de l'Armançon, ou par $1^m,30$ la moyenne des montées de l'Yonne, du Cousin et de l'Armançon.

» Il n'est pas encore possible d'indiquer une règle pour déterminer les crues de la Marne. »

ALBERT LÉVY.





J'étais arrivé de bonne heure. (P. 241, col. 1.)

HISTOIRE DE BÉBÉ

C'est dans un petit campement de mineurs, en pleines sierras californiennes, que je le vis pour la première fois.

J'étais arrivé de bonne heure; pas assez tôt cependant pour surprendre au gîte l'ami que je venais voir. Il était allé quelque part, par là-bas, et il ne devait revenir probablement qu'assez tard dans la soirée. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attendre son retour. Telle était l'opinion des bonnes gens que je venais de rencontrer au bord de la rivière.

Attendre, c'est bientôt dit; mais où attendre?

Oh! n'importe où; par exemple dans le lit desséché de la rivière, où mes interlocuteurs étaient descendus pour quelque besogne mystérieuse; ou bien je pouvais m'installer dans la première cabine venue; je pouvais encore pousser jusqu'à la cabine de mon ami, là-haut sur la colline. La vue y était agréable, et il y faisait plus frais que dans la plaine. J'y trouverais des livres, et au besoin je pourrais jouer avec le bébé.

« Jouer avec qui? » criai-je tout surpris, à mes gens qui étaient déjà à une bonne distance.

Ils me répondirent : « Avec le bébé! »

Il est évident qu'il y avait là une méprise, ou que j'avais mal entendu. Mon ami Dick Sylvester n'était point marié, et il avait bien autre chose à faire pour le moment que d'adopter des bébés.

Je tournai, tout pensif, la tête de mon cheval du côté de la colline et je me mis à la grimper lentement.

Pour un moment, je regrettai presque de n'être pas descendu avec les mineurs dans le lit de la rivière. Mais tout à coup une petite brise légère agita les branches des pins, et mon cheval prit le petit trot. Je fus bientôt en vue de la cabine de Dick Sylvester.



J'attachai mon cheval à un jeune arbre et je me dirigeai vers la porte. Mais au bout de quelques pas

j'entendis le trot précipité d'un cheval et mon pauvre Pomposo fut bientôt sur mes talons. Il tremblait de tous ses membres et semblait me demander aide et protection. Peut-être y avait-il quelque serpent à sonnettes dans les broussailles. Je cherchai partout, pas le moindre serpent à sonnettes ; et cependant, le pauvre Pomposo continuait à trembler. Je le calmai de mon mieux, et après l'avoir attaché à un autre arbre j'entrai dans la cabine.

Il n'y avait personne ; mais je reconnus, dans l'arrangement des moindres détails, la trace des goûts raffinés de mon ami. Le foyer était scrupuleusement balayé ; il y avait quelque chose de pittoresque dans la disposition des fourrures qui recouvraient le plancher et les meubles ; une de ces élégantes couvertures rayées que les Mexicains désignent sous le nom de *serapé*, était soigneusement étendue sur la couchette de bois. Des gravures tirées de l'*Illustrated London News* étaient collées sur les murs. Au-dessus de la cheminée, j'aperçus le portrait du célèbre poëte américain Emerson, dans un joli encadrement formé d'ailes de geai. Il y avait quelques livres favoris sur les tablettes, et sur le *serapé* le dernier numéro du *Punch*. Ce cher Dick, comme je le reconnaissais bien là ! Il est probable qu'il manquait parfois de pain, mais il recevait régulièrement son journal.

Je m'étendis sur la couchette et j'essayai de lire ;



mais je ne pris qu'un intérêt médiocre à la lecture et je me surpris à regarder vaguement par la porte ouverte les flancs de la colline verdoyante. La brise se remit à souffler et répandit une délicieuse fraîcheur. A travers la toiture de toile j'entendais le bourdonnement des mouches, le cri doux et rauque des corbeaux m'arrivait de la montagne lointaine ; j'étais fatigué de ma course du matin, et je sentis que j'allais m'endormir. Je me couvris du *serapé* en prévision de la fraîcheur des brises du soir et je m'endormis.

Combien de temps dura mon sommeil? Je n'en sais rien. Seulement il me parut à plusieurs reprises, tout endormi que j'étais, que j'avais peine à maintenir le *serapé*. Deux ou trois fois, en effet, je me réveillai juste assez pour m'apercevoir que je faisais des efforts désespérés afin de retenir la couverture. Elle avait une tendance étrange à disparaître par-dessus le pied de la couchette.

Ah! par exemple! cette fois je ne rêve pas. Pendant que je tire à moi, mon effort est paralysé par



un effort en sens contraire. Je laisse aller la couverture ; aussitôt elle disparait prestement sous le lit : je me sens frissonner d'horreur et je me mets sur mon séant.



Aussitôt, de dessous le lit, je vois sortir quelque chose qui ressemble à un gros manchon. Le gros manchon traîne après lui le *serapé*. Plus de doute, cette chose étrange est un ourson.

De ma vie je n'ai rien vu de si drôle que mon ourson, quand il leva sur moi ses petits yeux clignotants, tout surpris. Comme il avait les pattes de



devant ridiculement courtes en comparaison des pattes de derrière, sitôt qu'il faisait quatre pas, il tombait sur le nez ; après chacune de ces culbutes involontaires, il se relevait avec un étonnement toujours nouveau et sa figure prenait une expression de gravité bouffonne. Pour comble de disgrâce, le malheureux, par mégarde, avait fourré une de ses pattes de

derrière dans un des souliers de Sylvester et ne pouvait parvenir à l'en extraire. Ainsi pris au piége, il lui fut impossible de s'enfuir, comme il en avait d'abord manifesté l'intention. Alors il se tourna de mon côté, et, sans doute reconnaissant que l'étranger était de la même espèce que son maître, il s'arrêta.

Lentement, il se dressa sur ses pattes de derrière et fit des gestes timides, presque suppliants, avec sa maladroite petite patte de poupon, frangée de petites griffes d'acier. Je saisis cette espèce de menotte et



je la secouai le plus gravement du monde. Après cette présentation en règle, nous étions amis. La petite affaire du *serapé* était oubliée.

Néanmoins, je crus qu'il était bon de cimenter notre amitié par un acte de délicate courtoisie. En suivant la direction de ses regards, je trouvai du premier coup la boîte au sucre, placée sur une tablette hors de sa portée. Pendant qu'il mangeait son sucre, j'eus tout le temps de l'examiner à loisir. Il était d'un



gris soyeux et foncé, qui devenait noir aux pattes et au museau. Son poil était long, épais, aussi doux au toucher que le duvet du cygne. Toutes les lignes de son corps étaient arrondies comme celles d'un gros bébé; toute sa personne (moins les petites griffes) respirait la candeur et l'innocence. Bref, il gagna mon cœur et fit ma conquête en un clin d'œil.

Quand il eut achevé son régal, il roula jusqu'à la porte et se mit à me regarder avec des yeux qui disaient clairement : « C'est peut-être un peu familier, mais si j'osais, je vous demanderais de venir faire un petit tour avec moi. »

Comment donc! trop heureux, cher ami.

Quand nous fûmes sur le seuil, Pomposo fit un écart et se remit à trembler au pied de son arbre. Je compris alors la cause de ses premières terreurs et je jugeai prudent de diriger la promenade d'un autre côté Pendant que mon ami trottinait à côté de moi, avec la démarche d'un matelot ivre, je



m'aperçus qu'il portait un collier de cuir, sur lequel on avait écrit ce seul mot : « Bébé! »

Je compris alors les mystérieuses paroles des mineurs. J'avais devant moi le bébé avec lequel on m'avait conseillé de jouer pour prendre patience.

Hé bien! ma foi, jouons donc! Je commence par faire rouler Bébé le long de la pente; chaque fois il



remonte en rampant, tout haletant et tout essoufflé, mais de la meilleure humeur du monde. Il grimpe après un jeune arbre, sur lequel j'ai lancé mon panama; il attrape mon chapeau, mais en revanche il refuse de descendre, et c'est à mon tour d'attendre son bon plaisir. Une fois descendu, il s'entête à mar-

cher sur trois pattes, pressant avec la quatrième mon panama sur son cœur. Pauvre panama! Tout d'un coup Bébé disparaît, je ne sais plus ce qu'il est devenu. Je le retrouve, assis sur une table, dans une cabine dont le maître était absent. Il tient une



bouteille de sirop entre ses pattes et fait de vains efforts pour en extraire le contenu.

Quand Dick Sylvester revint, j'étais littéralement recru de fatigue; quant à Bébé, roulé en boule au



pied de la couchette, il dormait du sommeil de l'innocence.

A peine Sylvester m'eut-il souhaité la bienvenue, qu'il me dit à brûle-pourpoint :

« N'est-ce pas qu'il est charmant?

— Charmant! répondis-je avec une profonde conviction. Où l'avez-vous trouvé?

— Sous le cadavre de sa mère à cinq milles d'ici. Un beau coup de fusil; tuée du coup. Elle le portait probablement dans sa gueule, quand elle se retourna pour faire tête. Il ne devait pas avoir plus de trois jours, car il ne se tenait pas sur ses pattes. Je l'ai élevé au biberon; comme il n'y a pas une goutte de lait dans le campement, un exprès m'en apporte tous les matins à sept heures! »

Je pris congé de Bébé le lendemain de très-bonne heure. J'eus, en partant à cheval, comme une fantai-



sie de le revoir encore; mais, par égard pour les nerfs de Pomposo, je me privai de ce plaisir. Seulement, la nuit précédente, j'avais fait jurer solennellement



à Dick Sylvester que si pour une raison quelconque il se séparait jamais de Bébé, c'est à moi que reviendrait l'objet de notre commune affection. « Très-bien, m'avait dit Sylvester, mais je dois vous prévenir que



la mort seule me séparera de lui, et je vous avouerai que je ne me sens nullement en disposition de mourir. »

Deux mois après cette conversation, j'étais dans mon bureau, à San Francisco, occupé à dépouiller ma correspondance, lorsque je reconnus sur une en-

veloppe l'écriture de Sylvester. La lettre était timbrée de Stockton, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que je l'ouvris.

Obligé de partir pour un des États de l'Est, où Bébé ne pouvait l'accompagner, il me rappelait notre conversation et nos conventions au sujet de son cher pupille.

« O Frank, me disait-il dans sa lettre, je sais que vous aimez Bébé. Mais entre nous, mon bon ami, la



main sur la conscience, vous sentez-vous capable d'être un vrai père pour lui? Songez-y bien. Vous êtes jeune, léger, malgré toutes vos bonnes intentions. Croyez-vous sérieusement pouvoir être le guide, le bon génie, le gardien d'un petit être aussi innocent? Vous sentez-vous de taille à être le Mentor de ce Télémaque? Quand vous aurez bien examiné la question, envoyez-moi un télégramme pour me faire connaître votre décision. J'ai pu l'amener jusqu'ici avec moi, mais il ne laisse pas que de causer quelque trouble dans l'hôtel. »

Il me donnait à entendre que Bébé avait grandi et grossi, et que ses manières n'étaient plus tout à fait aussi enfantines. Il faisait même allusion à un certain Watson, qui avait manqué de procédés avec Bébé et qui n'avait pas eu lieu de s'en applaudir.

Mon désir d'avoir Bébé était si vif, que je fermai les yeux sur toute autre considération et j'expédiai sur-le-champ un télégramme à Sylvester.

Quand je rentrai de mon bureau, assez tard dans



l'après-midi, ma propriétaire m'attendait, une dépêche à la main.

« All right! disait Sylvester. Bébé part avec le bateau de nuit. Soyez un père pour lui. — S. »

Bébé allait donc arriver à une heure du matin.

Un moment, je fus effrayé de ma propre précipitation. Je n'avais fait aucun préparatif, je n'avais pas même parlé à ma propriétaire de son nouvel hôte. J'avais compté arranger les choses à loisir.

Pourquoi Sylvester s'était-il tant pressé? J'avais compté sur douze bonnes heures de plus pour me retourner.

Cependant il fallait agir sans retard. Je me tournai vers Mme Brown, et après deux ou trois exordes pitoyables où elle ne comprit pas un mot, je vis qu'il fallait brusquer les choses et je lui mis le télégramme sous les yeux.

Après l'avoir lu et relu, elle me demanda si elle devait comprendre que la mère viendrait avec le Bébé.

« Oh mon Dieu non! m'écriai-je. Sylvester a tué la mère quand Bébé n'avait encore que trois jours.



— Tué la mère! » s'écria-t-elle avec horreur.

Je vis bien qu'un aveu franc et sincère pourrait seul me tirer d'affaire. Je lui avouai donc que Bébé était un ourson, mais si doux, si joli, si aimable, si inoffensif! J'éprouvais intérieurement quelque remords à présenter Bébé sous un jour si flatteur. Car enfin il y avait deux mois que je ne l'avais vu, et les allusions de Sylvester à la mésaventure du sieur Watson me revenaient à l'esprit et ne laissaient pas de m'inquiéter.

La physionomie de Mme Brown s'éclaircit; elle avait cru Sylvester coupable d'homicide. Elle regretta cependant qu'il se fût montré si dur envers la mère de Bébé, et conclut en me disant qu'elle veillerait avec moi jusqu'à l'arrivée du jeune voyageur.

Une heure sonna; pas de Bébé; deux heures, trois heures, pas de Bébé. Il n'était pas loin de quatre heures, quand nous entendîmes un furieux piétinement de chevaux, et un fourgon s'arrêta avec une brusque secousse. Aussitôt je me précipitai vers la porte que j'ouvris toute grande, et je me trouvai nez à nez avec un étranger. Je remarquai, en même temps, que le conducteur du fourgon avait de la peine à retenir ses chevaux, qui faisaient mine de s'emporter.

L'extérieur de l'étranger n'était pas fait pour prévenir en sa faveur. Ses vêtements lacérés pendillaient dans le plus piteux désordre; une de ses mains

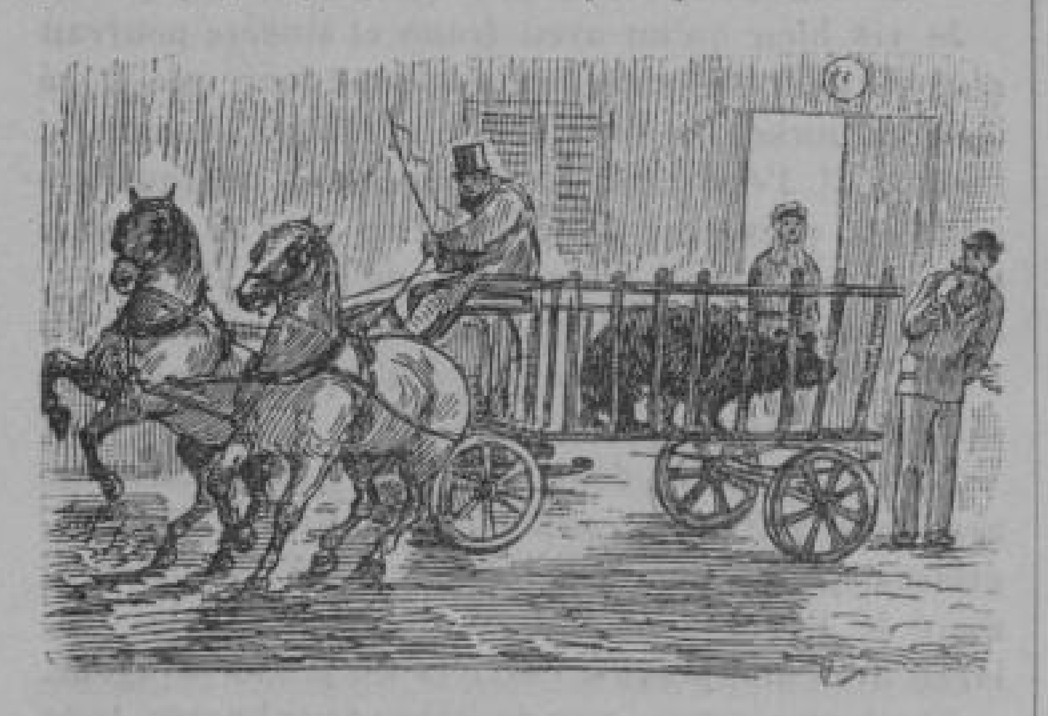
était enveloppée d'un linge, il avait la figure égratignée, ses cheveux étaient ébouriffés, et il avait perdu son chapeau. Pour se consoler de son désastre, il avait eu recours à la boisson et il se balançait



de droite à gauche en se retenant à la poignée de la porte. D'une voix rude et éraillée, il me dit qu'il avait là « quelque chose » pour moi. Les chevaux recommencèrent à se débattre de plus belle.

Mme Brown suggéra l'idée qu'ils avaient sans doute peur de quelque chose.

« Peur! grogna l'étranger en riant avec une amère ironie. Oh! non! les chevaux n'ont pas peur. Ils n'ont pris que quatre fois le mors aux dents depuis le débarcadère jusqu'ici! Oh! non! personne n'a peur! Tout va bien, n'est-ce pas, Bill? dit-il en s'adressant au conducteur. Je ne suis tombé que deux fois du fourgon et nous n'avons enfoncé qu'une porte. Ça ne compte pas, non! Il n'y a que deux hommes



de blessés; ils sont entre les mains du chirurgien à Stockton. Il n'y a pas pour plus de six mille dollars de dommage! ce n'est pas la peine d'en parler! »

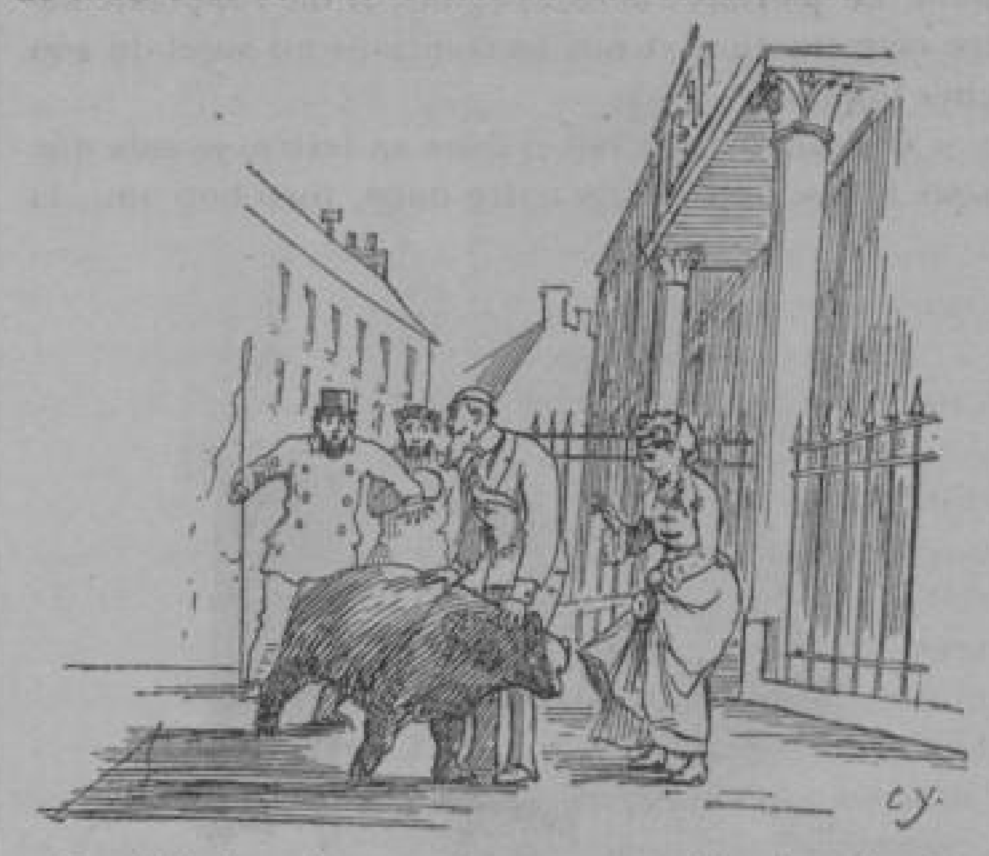
J'étais trop effaré pour répondre un mot; je me contentai de me diriger vers le fourgon. L'étranger me regarda avec une surprise qui le dégrisa presque.

« Ah! çà, me dit-il en me toisant de la tête aux pieds, vous n'allez pas me faire croire que vous songez à faire descendre cet animal-là vous-même. »

Je continuai à m'avancer sans répondre, affectant une confiance que j'étais loin d'éprouver et j'appelai Bébé!

« Très-bien, dit l'homme. Bill, défaites les courroies et méfiez-vous! »

Les courroies coupées, le terrible Bébé, le redoutable Bébé sauta tranquillement du fourgon, trotta de mon côté et vint frotter sa tête contre moi.



Je n'ai jamais vu stupeur pareille à celle des deux hommes. Sans proférer une seule parole, l'ivrogne sauta dans le fourgon, et les chevaux partirent au galop.

Et Bébé? Il avait pas mal grandi, mais il était maigre et l'on voyait bien qu'il avait été maltraité. Son pelage était terne et bourru; on lui avait rogné les ongles. Il y avait dans son regard quelque chose de furtif et d'inquiet. Autrefois il avait la physionomie stupide, mais heureuse; l'intelligence lui était venue, et avec elle la défiance. Si son commerce avec le genre humain avait relevé le niveau de ses facultés intellectuelles, il avait singulièrement rabaissé celui de ses facultés morales.

Traduit de l'anglais de Bred Harte,

A suivre. Par J. Girardin.



LES HOLOTHURIES

Laissons les élégants bâiller sur la plage qu'ils se contentent d'explorer à coups de lorgnette. Nous allons, nous autres, avec autant de fatigue peut-être, mais avec infiniment plus de profit, nous procurer un des plus vifs plaisirs qu'on puisse goûter au bord de la mer.

Chaussons nos espadrilles, armons-nous d'un bâton ferré, passons commodément notre gibecière d'osier en bandoulière, et suivons à marée basse les mareyeurs qui connaissent les bons gîtes et nous donneront à temps le signal du retour.

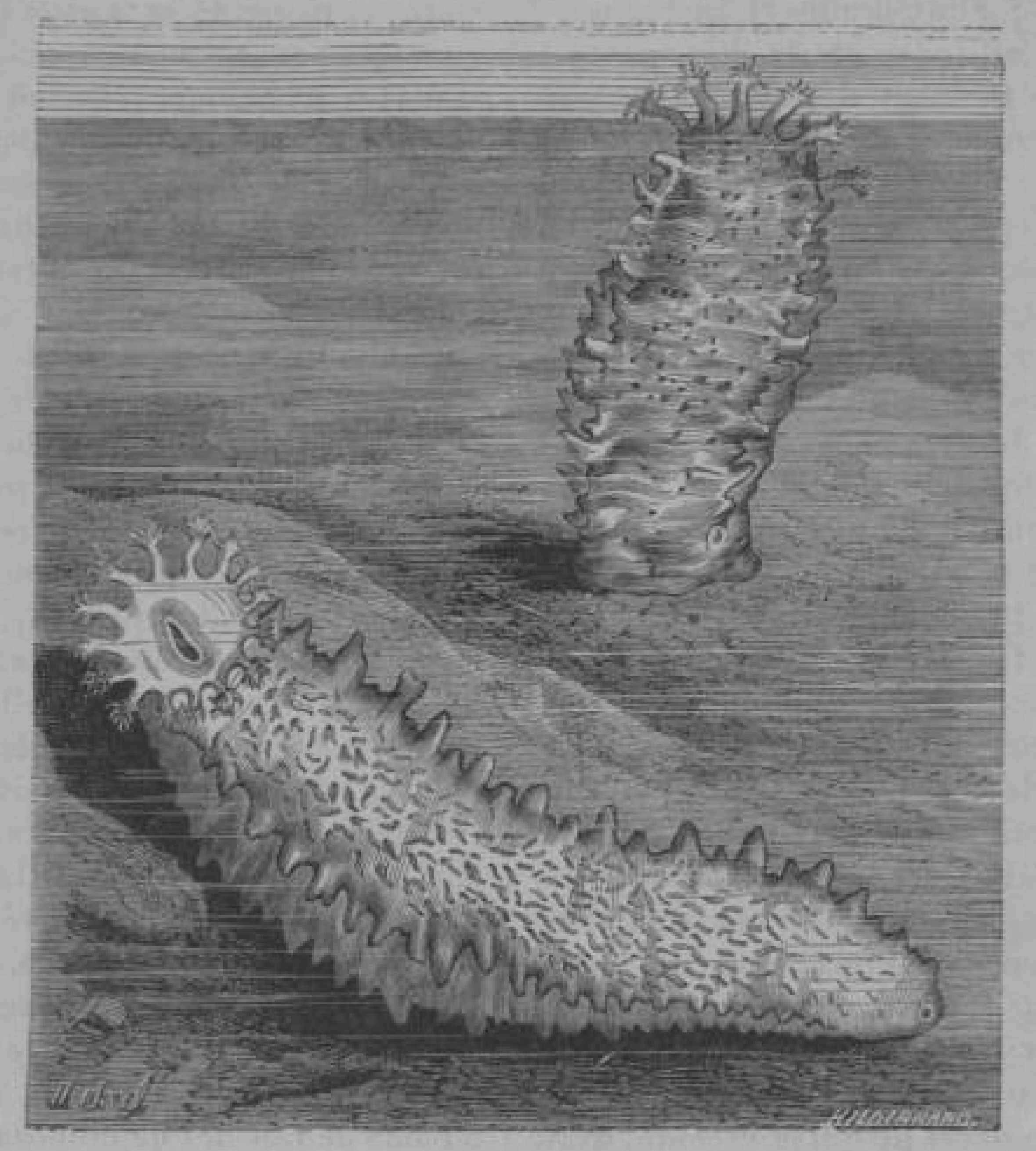
Nous sommes tous sûrs de rapporter, avec un excellent appétit, une abondante récolte de choses curieuses et intéressantes. La conversation ne chômera pas dans la soirée, sans qu'il soit besoin, pour l'alimenter, d'entamer la réputation du prochain.

Que notre escouade joyeuse se partage en bandes de volontaires, où chacun s'enrôlera suivant son goût et ses aptitudes. Les gens posés, se méfiant des glissades, arpenteront prudemment les rochers en quête de coquillages, de plantes marines, d'anémones ou de patelles. D'autres, moins timides, barboteront les pieds dans l'eau jusqu'à la cheville, plongeant leurs épuisettes dans les flaques d'eau de mer pour y faire une pêche plus ou moins miraculeuse. Enfin les plus ardents et les plus hardis entreront dans l'eau jusqu'à mi-jambes, soulèveront les pierres pour dénicher les crabes, les pieuvres, les anguilles, les cornichons de mer...

Les *Cornichons de mer !* c'est bien la peine de nous affriander ainsi et de nous équiper de la sorte pour nous faire courir après des cornichons!

Soyez tranquilles; les *Cornichons* ou *Concombres de mer* dont il s'agit ici ne sont point des Cucurbitacées, mais des Rayonnés appartenant, comme les Étoiles de mer et les Oursins, à l'embranchement des Échinodermes, et ils ne le cèdent en étrangeté à aucun membre de leur singulière famille. Les savants les ont appelés *Holothuries*, nom bizarre que nous tâcherons de traduire et sous lequel nous les reconnaîtrons.

Quand nous les ramasserons, ces Holothuries nous apparaîtront comme de pauvres animaux de forme cylindrique ou pentagonale, enveloppés d'une peau coriace parsemée de grains calcaires, ressemblant à des cornichons, à des sangsues, à des chenilles, à de gros vers mal tournés. Ne les dédaignons pas. Les Astéries, les Oursins, les Anémones nous ont rendus avisés et nous ont appris ce qu'il faut faire pour jouir d'un spectacle curieux.



Holothuries.

Si nous avons la chance, et c'est probable, de trouver des Cornichons de mer, nous aurons donc soin de les placer dans un bocal rempli non de vinaigre, mais d'eau de mer; et si nous réussissons à gagner leur confiance, ils ne tarderont pas à mériter notre estime. Nous les verrons s'épanouir comme des fleurs, déployer autour de leur bouche une collerette de jolis pétales branchus ou plumeux, ou une fraise bien tuyautée; puis, aligner le long de leur corps des rangées de pieds tentaculaires dont ils feront le même usage que les Astéries et les Oursins. Chez quelques espèces, les pieds sont réunis en faisceau au milieu du ventre sur un disque à l'aide duquel l'animal se traîne à la manière des limaces.

Les Holothuries vivent à diverses profondeurs, et leur taille varie entre trois ou quatre centimètres à un mètre. Celles-ci sont des géantes qui n'habitent que l'océan Pacifique et personne ne va les troubler au gîte, car leur contact produit une cuisson brûlante, une démangeaison insupportable. Les Holothuries qui vivent sur nos côtes sont des pygmées et ne dépassent guère les dimensions du modeste fruit dont elles portent le nom. Quand nous les saisirons, elles se contenteront de rentrer leur collerette et leurs tentacules et de rejeter d'un air mécontent l'eau qu'elles contiennent : vaine protestation dont nous ne tiendrons aucun compte.

Je crois que nos Cornichons commencent à vous intéresser, et pourtant vous ne connaissez pas encore le plus curieux de leur histoire.

Pour se nourrir, ils aspirent l'eau par la bouche, la retiennent dans leur corps en y laissant flotter leurs viscères, et de temps en temps la chassent par l'ouverture opposée, faisant ainsi fonction de fontaine intermittente. Ne serait-ce pas de là que leur viendrait ce nom d'holothuries, composé de deux mots grecs signifiant *entier* et *petite porte?* L'animal tout entier n'est-il pas, en effet, une porte par laquelle l'eau ne fait qu'entrer et sortir?

La souplesse des Holothuries dépasse celle de l'homme caoutchouc; elles prennent instantanément toute espèce d'attitudes et de dimensions: elles se couchent, se tiennent debout, s'allongent jusqu'à tripler leur longueur, se raccourcissent, se mettent en boule en se remplissant d'eau, affectant la forme d'un sablier, en dilatant les extrémités de leur corps et amincissant le milieu. Quelquefois, à force de faire trop fine taille, elles se divisent spontanément en deux parties, qui deviennent avec le temps deux Holothuries complètes.

Ces Zoophytes ont les passions violentes. Sous l'influence de la terreur, de la colère ou du dégoût, ils attentent à leurs jours de la façon la plus grotesque. N'ayant pas, comme les Ophiures en général et la Luidia en particulier, de membres cassants à désarticuler, ils ont trouvé, pour se suicider, un procédé qu'on peut accuser de manquer de tenue.

Lorsqu'on les taquine ou qu'on les effraye, ils rejettent tous leurs viscères par la bouche et cela d'une façon si violente, que leur corps n'est plus qu'un sac complétement vide. C'est comme une indigestion de la vie. On dirait qu'ils en ont la nausée! Toutefois l'indigestion misanthropique de notre Cornichon n'est le plus souvent qu'un suicide manqué: quand sa constitution est solide, il sort de cette crise épuré, rajeuni et révivifié.

Le docteur Johnston, c'est lui qui le raconte, avait placé une Holothurie dans de l'eau qu'on avait oublié de renouveler; vexée de ce manque d'égards, elle vomit tous ses viscères, qui s'éparpillèrent au fond du vase. Lorsque le docteur voulut saisir ce qu'il croyait n'être qu'un cadavre, il fut tout surpris de voir le sac se contracter brusquement; il replaça la malade dans un vase dont on eut soin de changer l'eau, et elle acheva promptement sa convalescence. Au bout de quatre mois, elle était rentrée en possession de tous ses organes, probablement prête à les jeter de nouveau à la tête du premier importun. Singulière façon de venger les injures personnelles!

Comment se fait-il qu'un animal d'un si mauvais caractère consente à donner asile à un parasite des plus sans-gêne? Cet intrus est un petit poisson du genre *Fierasfer*, qui pénètre dans le corps de l'Holothurie et va se nicher entre l'estomac et la peau de notre Échinoderme, qui n'en paraît ni inquiété ni incommodé.

La plupart des Holothuries sont comestibles: à Naples, on estime la *Tubuleuse*, aux îles Mariannes le *Guam*, en Chine le *Trépang* ou *Tripang*, qui est l'objet d'un commerce considérable.

Tous les ans, des centaines de praos, jonques malaises, quittent Macassar, ancienne capitale de Célèbes, et, d'autre part, les îles de la Sonde pour aller à la pêche du Trépang. La flotte part en automne, à la mousson d'ouest, relâche d'île en île, côtoie la partie occidentale et septentrionale de l'Australie et rentre, en avril, à la mousson d'est. Quelques navigateurs plus audacieux poussent jusqu'en Nouvelle-Calédonie, où les indigènes, du reste, exploitent maintenant eux-mêmes cette lucrative industrie.

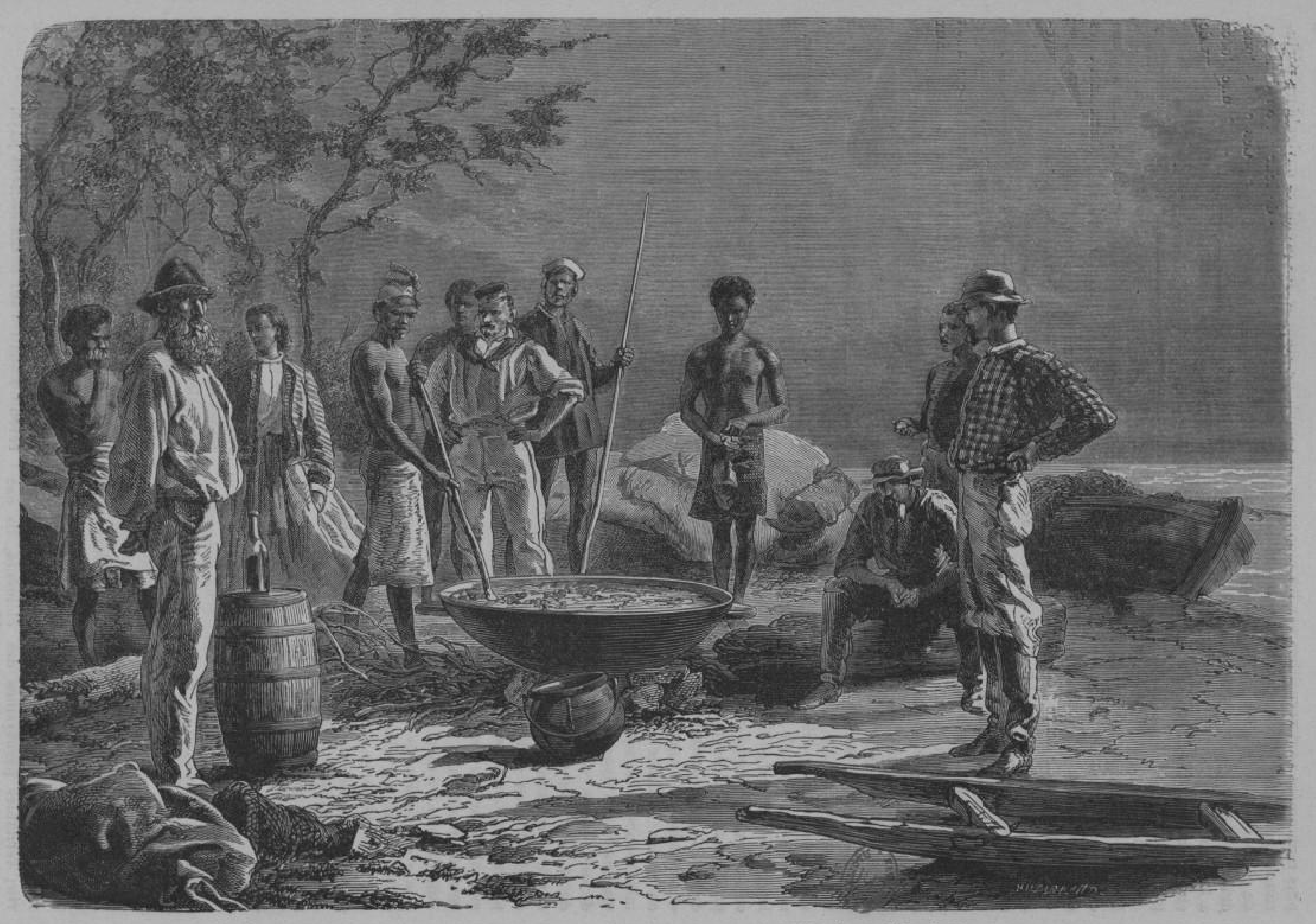
Chaque prao est montée par une trentaine d'hommes et porte six chaloupes. Quand on arrive dans les parages où abondent les Cornichons de mer, on jette l'ancre, on met les chaloupes à la mer, on installe sur le rivage voisin les fourneaux et les hangars nécessaires à la préparation desdits Cornichons, et la pêche commence.

C'est à midi, au moment le plus chaud de la journée, sous un ciel implacable, qu'elle est en pleine activité, parce qu'à cette heure le soleil, au plus haut point de sa course, permet au plongeur de distinguer plus facilement le Trépang qui rampe à plusieurs brasses de profondeur. A chaque plongeon, il revient les mains pleines, jette sa prise dans la chaloupe et disparaît tout aussitôt sans reprendre haleine. Quelle vigueur, quelle énergie, quelle prestesse déploient ces habiles plongeurs malais au coup d'œil si sûr, au corps si alerte! Des Européens ne résisteraient pas quinze jours à un pareil métier; ils succomberaient vite à la fatigue ou à l'asphyxie.

Quand une chaloupe est remplie, elle transporte son chargement sur le rivage, où il est préparé séance tenante. On fend le Trépang pour en arracher les viscères, on le jette dans une grande chaudière où il rend son eau, on le fume, ou plutôt on l'enfume, à l'aide de vapeurs de mimosa, puis on le fait sécher sur des claies de bambous. Après quoi, on l'embarque et on l'expédie sur les marchés de Manille, de la Chine et de la Cochinchine, où les amateurs se l'arrachent. Cette friandise, vendue de 1 fr. 50 c. à 1 fr. 80 c. le kilogramme, est à la portée de bien des bourses; son abondance et son bas prix relatif donnent pleinement satisfaction aux gourmets du Céleste-Empire. Le Trépang, coupé en fines lanières et bouilli avec les condiments prescrits par le code de la *Cuisinière chinoise*, constitue, dit-on là-bas, un potage d'une suprême délicatesse, dont la fameuse soupe à la tortue ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

Nous ne sommes pas forcés de nous en rapporter au palais chinois habitué à déguster des mets qui ne nous inspireraient souvent que du dégoût.

Dans l'archipel malais, on compte six espèces comestibles; les plus communes se glanent à marée basse sur les récifs, à la lueur des torches; les



Préparation du trépang sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie. (P. 248, col. 2.)

plus renommées sont recueillies par les plongeurs, comme nous l'avons raconté, ou harponnées à coups de pique dans les bas-fonds. Dans ce cas, le pêcheur debout à l'avant de la barque, un long bâton ferré à la main, scrute attentivement la surface des rochers, et, dès qu'il aperçoit une Holothurie, la transperce d'un seul coup.

Quelques Échinodermes ayant de l'analogie avec les Holothuries, mais dépourvus d'organes de locomotion, n'accomplissent que de lents mouvements de reptation en s'allongeant et se contractant comme les vers de terre ; ce sont les *Synaptes*, dont l'espèce la plus remarquable a été découverte aux îles Chausey par M. de Quatrefages.

« Figurez-vous, dit ce savant, un cylindre de cristal, d'un rose tendre un peu lilas, ayant quelquefois jusqu'à 0m,50 de longueur, parcouru dans toute son étendue par cinq petites bandelettes de soie blanche opaque et surmonté d'une fleur vivante, à douze pétales étroits et pinnatifides d'un blanc mat, garnis de petites ventouses qui se recourbent gracieusement en arrière. Au milieu de ces tissus, dont la délicatesse semble défier les produits les plus raffinés de notre industrie, placez un intestin de la gaze la plus ténue, gorgé d'un bout à l'autre de corpuscules de granit dont l'œil distingue parfaitement les pointes vives et les arêtes tranchantes. Les parois du corps ont à peine un demi-millimètre d'épaisseur, et cependant on peut y compter sept couches plus ou moins distinctes, une peau, des muscles, des membranes... Lorsque l'on conserve pendant quelque temps les Synaptes vivantes dans un vase d'eau de mer, on les voit se morceler d'elles-mêmes. On dirait que l'animal, sentant qu'il ne peut se nourrir tout entier, supprime successivement les parties dont l'entretien coûterait trop à l'ensemble, à peu près comme on chasse les bouches inutiles d'une ville assiégée. Au bout de quelques jours il ne reste souvent qu'un petit ballon sphérique couronné de tentacules. La Synapte, pour conserver la vie a sa tête, s'est à peu près retranché tout le corps. »

Est-il besoin d'aller chercher le merveilleux au pays des chimères quand de véritables merveilles frappent constamment nos regards ? Quels contes fantastiques, quelles légendes mensongères vaudront jamais les leçons attrayantes de la nature ?

Mme Gustave Demoulin.

LES CYCLONES AU BENGALE

I

Parmi les plus terribles convulsions auxquelles est parfois soumise l'atmosphère à la surface de l'Océan, on doit citer les *Cyclones* ou tempêtes tournantes. Ces ouragans ont toujours été l'effroi du marin ; véritables paroxysmes des éléments, ils ont rempli de stupeur les premiers navigateurs portugais qui ont subi la violence de leur action dans les mers de l'Inde et de la Chine. Ces vents tournants, autrefois appelés *tornados*, ont une force incalculable ; ils décrivent à la surface des eaux de vastes circonférences à l'intérieur desquelles règne un calme relatif. Dans le mouvement qui les entraîne avec une vitesse qui atteint soixante lieues à l'heure, ils parcourent d'immenses étendues ; animés d'une véritable rage, ils bouleversent profondément les surfaces marines.

Le cyclone n'est pas seulement doué d'un mouvement de rotation ; cette sorte d'anneau atmosphérique, mis en branle par des forces gigantesques, se déplace lui-même ; il possède un véritable mouvement de translation qui lui fait parcourir de grands espaces à la surface du globe. Cependant grâce aux règles établies par les observateurs, les cyclones sont aujourd'hui moins dangereux pour le navigateur que pour l'habitant des rivages de l'océan Indien.

C'est surtout sur les pays qui avoisinent le golfe du Bengale, et principalement sur le Bengale lui-même, que les cyclones font peser leur redoutable fureur.

En 1864, un de ces ouragans faillit détruire la grande métropole de l'Inde, Calcutta. « Le vent, dit M. Louis Rousselet, refoulant avec une irrésistible puissance le courant de l'Hougly, lança ses eaux comme un rempart mouvant hors de leur lit, entraînant avec elles les 240 navires qui y étaient encrés, les broyant les uns contre les autres et semant la désolation sur les deux rives du fleuve. Le tourbillon atmosphérique après ce premier méfait se précipita avec une rage diabolique sur la malheureuse cité ; d'un seul coup, il balaya les quartiers pauvres des indigènes, enlevant les huttes, projetant au loin leurs débris en poussière, brisant comme des fétus les flexibles palmiers qui résistent aux plus violentes tempêtes. Laissant alors deux cent mille malheureux sans abri, sous une pluie torrentielle, le fléau parut chercher de plus sérieux adversaires et vint battre en brèche les lourds et massifs édifices de la ville européenne ; ses rafales, avec la puissance de mille béliers, entamèrent les murailles, jetèrent à bas les portiques et les colonnades, tordirent les balcons de fer, enlevèrent les toitures. Puis au moment où la population tremblante n'espérait plus de salut, le météore s'éloigna subitement, le calme se rétablit, la ville était sauvée. Mais à quel prix ! deux cents navires perdus ou broyés, des centaines de palais renversés, des milliers de huttes anéanties, et, chose plus terrible que les millions que représentaient toutes ces richesses, vingt mille cadavres dans la cité, cent mille dans les plaines voisines ; partout les villages détruits, les moissons enlevées sur toute l'étendue du Bas-Bengale[1] »

On peut se souvenir de l'émotion que produisit en Europe l'annonce de cet affreux cataclysme ; on s'épouvantait à l'idée que le terrible fléau pouvait revenir s'abattre sur le malheureux pays.

Ces craintes se sont malheureusement réalisées, et un nouveau cyclone plus épouvantable que le précédent est venu, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1876, dévaster les côtes du Bengale.

Cette fois-ci le désastre est immense, plus de 300 000 personnes ont péri.

Voici quelques détails fournis sur cette catastrophe par les journaux de Calcutta :

Près de l'embouchure du Gange et du Brahmapoutra, à l'angle oriental du delta formé par ces deux fleuves, se trouvent de nombreuses îles, de grandes dimensions, et dont quelques-unes sont très-peuplées. Nous pouvons citer notamment les îles de Dekkan-Chahabazpour, de Hattiah et de Sandip. La première avait 240 000 habitants, les deux autres, prises ensemble, environ 100 000.

Le 31 octobre 1876, une effrayante tempête régnait sur la côte méridionale du Bengale, mais rien jusqu'à onze heures du soir ne faisait prévoir le moindre danger. Tout à coup la tempête redoubla de violence. Une vague énorme, monstrueuse, se forma au large et vint submerger les trois îles que nous venons de citer. Puis, sa force n'étant pas épuisée, elle s'avança jusqu'à deux ou trois lieues dans l'intérieur des Sunderbunds. L'eau presque partout s'éleva en quelques instants à une hauteur de 7 mètres.

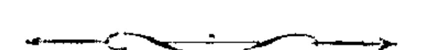
Toute cette côte est absolument plate. Les habitants n'avaient donc aucun asile où se réfugier pour échapper à l'envahissement subit des eaux. La plupart s'élancèrent sur les terrasses de leurs maisons, mais *pas une seule* de ces maisons ne resta debout; toutes furent balayées par la vague et entraînées à la mer. Heureusement presque tous les villages sont entourés de bosquets de cocotiers et de palmiers taras. Les habitants qui furent assez heureux pour gagner les arbres et se hisser à leur sommet furent seuls sauvés. Tous les bestiaux ont été entraînés à la mer et noyés, tous les bateaux emportés. Et ce ne sont pas les indigènes seuls qui ont souffert : tous les résidents européens, tous les fonctionnaires anglais ont partagé le sort de la population.

Ces régions, des plus riches du Bengale, sont absolument ruinées. La famine y est menaçante, et le choléra a éclaté en quelques localités : en effet, des milliers de morts restent encore partout sans sépulture.

Cinq cent mille morts ; tout un peuple englouti ; toute une contrée ravagée ; la famine et le choléra pour achever cette œuvre de dévastation ; voilà le résultat d'un cyclone de quelques heures !

Le Bas-Bengale reste donc perpétuellement menacé, car il est bien prouvé maintenant qu'il se trouve près d'un des principaux points de formation de ces redoutables phénomènes météoriques.

LUCIEN D'ELNE.



HEUR ET MALHEUR[1]

XX

Perrine Cendrillon.

Peu de temps après cette promenade, on apporta à Cécile, de la part de Perrine Branjon, un billet plein de fautes d'orthographe, et où elle avertissait son amie que sa mère était au lit, très-souffrante. Elle priait Cécile de venir à son secours en lui envoyant quelques provisions, à cause de l'arrivée de ses deux tantes, Mme Thomassin et Mlle Pulchérie.

Mme Guérin, toujours serviable, voulut aller dans l'après-midi savoir des nouvelles de Mme Branjon. La première personne qu'elle aperçut dans le jardin fut Perrine, accroupie au milieu d'un carré de légumes, et qui, en l'apercevant, se releva vivement et vint à elle en courant.

« Que faisiez-vous donc là ? mon enfant, demanda Mme Guérin.

— Vous le voyez ! madame, répondit Perrine qui éleva d'un air tragique vers le ciel un bouquet composé de.... deux navets et de trois carottes qu'elle dissimulait jusque-là dans les plis de sa robe.

— Et Tiennette ? c'est son affaire.

— Tiennette, elle est en train de faire son paquet et s'en ira dans une heure. C'est maman qui la chasse. Tiennette apporte ce matin une tisane à maman, qui est au lit, elle veut poser la bouilloire sur la table : « Malheureuse ! dit maman, et mon vernis ! La tisane était bouillante, Tiennette se brûlait les doigts. N'y tenant plus, elle plante son ustensile sur le parquet. Alors maman saute pieds nus de son lit avec une mine si terrible que Tiennette prend peur, rattrape sa bouilloire, se brûle encore, et enfin, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'en débarrasse sur le marbre blanc de la cheminée. Maman, qui était restée debout, s'avance, soulève la bouilloire, et voit un épouvantable rond noir. — Tiennette s'écrie-t-elle, je vais faire votre compte, vous partirez dans une heure. — Avec plaisir, madame, répond Tiennette en regardant ses ampoules. — Et voilà pourquoi, madame, ajouta Perrine, je venais arracher ces carottes au potager et pourquoi il faut que je m'en aille à la cuisine de ce pas pour écumer le pot-au-feu à la place de la cuisinière. »

Mme Guérin était partagée entre l'envie de rire et la compassion. Elle monta chez la malade pour la faire consentir au moins à un sursis, si elle ne pouvait la décider à reprendre Tiennette.

1. Suite — Voy pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 171, 187, 198, 218 et 236.

« Je suis bien désolée de ce qui vous arrive, dit-elle en entrant; vous voilà alitée et votre domestique s'en va; cela doit vraiment vous ennuyer.

— M'ennuyer! chère madame? Ah Tiennette n'est pas à regretter. Une fille si maladroite, si malpropre, qui me fait des ronds noirs.....

— Sur la cheminée.

— Ah! vous savez, Perrine vous a dit; alors vous devez comprendre que je suis tout à fait enchantée de me débarrasser de Tiennette. »

Règle générale, Mme Branjon était toujours enchantée lorsqu'elle renvoyait une domestique, mais cela ne l'empêchait pas, au bout d'une quinzaine, de se mettre en campagne pour s'en procurer une autre. Il faut croire qu'on se lasse de tout, même du bonheur, et celui de Mme Branjon était, convenons-en, d'une nature singulièrement laborieuse. Pour le moment, elle était toute à la satisfaction de penser qu'elle ne verrait plus de ronds noirs sur sa cheminée, et il n'y eut pas moyen de la faire revenir sur son coup d'État.

Elle était occupée à placer un nœud de rubans dans ses cheveux. (P. 253, col. 2.)

Avant de partir, Mme Guérin, voulant dire adieu à Perrine, se rendit à la cuisine.

« Comment allez-vous vous en tirer? ma pauvre enfant, lui demanda-t-elle.

— Ah! d'abord, ma tante Thomassin, qui devait passer la semaine ici, vient tout à coup de se rappeler qu'elle a une affaire importante à Lyon, et veut absolument s'en aller ce soir. Ma tante Pulchérie partira en même temps; elle n'aime pas, dit-elle, à voyager seule. Papa, de son côté, s'en ira à Villefranche dîner à la Boule d'Or; Antoine mangera à la chasse une croûte de pain et une tranche de jambon; et moi, je resterai toute seule au coin de mon feu comme Cendrillon; seulement je n'ai pas de marraine, elle est morte, et d'ailleurs n'était pas fée; je ne m'en aperçois que trop. »

Mme Guérin la consola comme elle put, promit de lui envoyer Mariette dans la journée pour l'aider aux gros ouvrages et partit en cherchant, chemin faisant, le moyen de procurer à cette enfant un genre de vie à la fois plus agréable et plus convenable.

L'indisposition de Mme Branjon provenait d'un simple refroidissement qui lui avait donné avec un violent mal de gorge beaucoup d'enrouement. Mme Guérin pensa que cette circonstance pourrait favoriser son projet en forçant Mme Branjon à l'écouter, ce qu'elle ne faisait guère ordinairement, comme toutes les personnes possédées d'une seule idée et qui abondent dans leur propre sens.

Deux jours plus tard, elle trouva sa voisine debout et, quoique très-faible encore, en train de brosser ses meubles. Après quelques circonlocutions,

Mme Guérin chercha à lui faire entendre qu'il serait bon de mettre Perrine en pension à la rentrée prochaine et de l'y laisser pendant deux ou trois ans. Elle vit alors que ses précautions oratoires avaient été perdues, car l'effet de ses insinuations fut si foudroyant, que Mme Branjon atterée laissa tomber sa brosse.

« Mettre Perrine en pension, dit-elle, grand Dieu! mais le ménage, comment marcherait-il alors? Je ne puis suffire à tout. D'ailleurs, le plus grand service que je puisse rendre à Perrine, n'est-ce pas de faire d'elle une bonne ménagère? »

Mme Guérin en convint, mais objecta cependant qu'une jeune fille bien élevée doit avoir aussi quelque teinture de grammaire et d'orthographe, voire même d'histoire et de géographie. Mme Branjon affirma qu'à la rigueur on pouvait s'en passer, et elle allait développer ses raisons lorsqu'une quinte de toux la força de s'arrêter, et donna à Mme Guérin la possibilité de plaider la cause de Perrine.

Elle le fit avec tant d'adresse, qu'elle finit par ébranler son interlocutrice.

« A dire vrai, dit celle-ci, à mesure que Perrine grandit, elle devient rétive, elle prend des airs de victime qui m'exaspèrent. N'est-elle pas trop heureuse, pourtant? Sa chambre a l'air d'une petite chapelle. Je manque souvent de domestiques, vous le savez, mais je trouve le moyen de m'en passer sans qu'il y paraisse; tout est en ordre, tout reluit dans la maison. Certes, on peut le dire, Perrine a un intérieur des plus agéables. Croiriez-vous qu'elle n'a pas seulement l'air de s'en douter? Elle est si étourdie, si légère! Figurez-vous que je l'ai surprise l'autre jour occupée à placer un nœud de rubans dans ses cheveux; et devant quel miroir s'il vous plaît? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Le grand chaudron aux confitures! Avouez qu'elle a tort de n'être pas contente; car, après tout, il n'y a pas beaucoup de ménages où les chaudrons puissent servir de miroirs. »

Mme Guérin en tomba d'accord, sachant que, pour ramener les gens à la raison, il est parfois nécessaire de condescendre à leur folie. Elle se rendit même à la cuisine pour admirer le chaudron, et rajusta son châle devant sa face reluisante.

Cette complaisance gagna le cœur de Mme Branjon, qui promit à sa visiteuse de réfléchir sérieusement à tout ce qu'elle lui avait représenté.

Mme Branjon revint d'un air aimable. (P. 255, col. 1.)

Une semaine plus tard, Perrine, toute rayonnante, vint annoncer à ses amies que sa mère préparait son trousseau et la mettrait en pension le mois suivant.

Alice et Cécile ne comprenaient rien à sa joie.

« Est-ce étrange, se dirent-elles après son départ,

que l'on soit si heureuse de s'éloigner de sa famille? Mme Branjon est pourtant très-bonne; seulement elle a des manies, et il paraît que c'est terrible, les manies; comment faire pour s'en défendre? Mme Guérin entrait, elles lui posèrent la question.

— A ce défaut-là comme à beaucoup d'autres, il n'y a qu'un remède, dit la mère : penser aux autres. »

XXI

Les incarnations de Mme Branjon.

Un an plus tard, ce fut le tour de Georges d'aller en pension. Son grand-père était souvent malade; sa bonne grand'mère devenait de plus en plus lourde, et Mme Marcey, qui était obligée de la mener promener au petit pas sur les quais, ne pouvait plus faire, avec son fils, les jours de congé, ces grandes courses lointaines qui égayaient l'écolier et lui faisaient tant de bien.

Il fallut aviser : une maison d'éducation, située à Saint-Irénée, parut réunir toutes les conditions désirables. Georges y fit son entrée assez bravement, mais il éprouva un grand serrement de cœur quand la porte se referma, quand il se trouva brusquement transporté dans ce milieu indifférent et banal. Il fut bien triste pendant un mois, puis il se plia à son nouveau genre de vie, y trouva des compensations. Quel plaisir, après la classe, de s'étouffer aux portes pour se précipiter en plein air, en plein soleil, à l'heure de la récréation. Et quelles bonnes parties de barres, de ballon, de saute-mouton! Quelles délices de détendre ses muscles, de dégourdir ses jambes, de crier à pleins poumons! Et les amitiés, et les batailles, les tapes amicales sur l'épaule, les grands coups de poing à droite et à gauche. Georges connut tous ces plaisirs, toutes ces émotions; l'intérêt de l'étude vint au bout de quelque temps s'y ajouter. Il avait commencé, en effet, par avoir les dernières places dans sa classe de cinquième; mais, au bout de trois mois, il ne bougea plus des premières. Comme le cœur lui battait le jour des prix, comme il était fier chaque fois que son nom retentissait, et comme il était heureux de voir à travers sa couronne de laurier en papier peint qui lui tombait sur les yeux, sa mère lui sourire du milieu de la foule!

Il arriva à Flavigny dans tout l'enivrement de son triomphe et se hâta d'étaler ses trophées; mais, quoique bien affectueusement embrassé et complimenté, il trouva que l'on passait bien vite à autre chose. C'est que les enfants étaient impatients de lui communiquer une grande nouvelle :

« Tu ne sais pas? dit André.

— Je vais t'expliquer, commença Cécile.

— Te rappelles-tu l'intendant du château de Bagnols? reprit Alice.

— Si vous parlez tous à la fois, remarqua Lucien, Georges n'y comprendra rien.

— En effet, je m'y perds, » dit Georges, et il pria Lucien de le mettre au courant de la situation.

Lucien lui conta alors que le propriétaire du château, M. de Mornay, très-vieux et trop économe, venait de mourir. Il ne mettait jamais les pieds à Bagnols et en avait fait boucher presque toutes les fenêtres pour payer moins d'impôts; mais, depuis un mois, les maçons du pays étaient occupés à rouvrir les yeux du pauvre éborgné, parce que M. de Lestange, arrière-petit-cousin de M. de Mornay et son principal héritier, allait venir prochainement habiter le château.

« Tu comprends que c'est un événement, ajouta Lucien : il n'en faut pas tant à la campagne pour délier toutes les langues. On assure que M. de Lestange est un homme charmant, plein d'instruction, de bonne grâce et de politesse. On se demande s'il verra tout le monde, s'il ne verra personne, s'il fera des choix et des exclusions, enfin nous nous occupons fort de lui, qui, probablement ne s'occupe guère de nous; et toute la société du pays attend son arrivée avec une grande impatience et une non moins grande curiosité.

— Eh bien! moi, je ne suis pas comme la société : qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, peu m'importe, dit Georges, toujours un peu piqué.

— M. de Lestange est veuf, mais il a des enfants, reprit Alice.

— Un fils? dit André.

— Une fille, dit Cécile.

— Ah! c'est différent, très-différent, reprit Georges. Et quel âge ont-ils, ces enfants?

— De douze à quinze ans, je crois, répondit Lucien, je ne puis pas te dire au juste. Le vieil Anselme, comme tu sais, n'est pas bavard; avec cela sourd, mais sourd à faire à chaque instant des coq-à-l'âne. Et puis, il prend de grands airs. Comme voilà vingt-cinq ans qu'il habite le château, il s'en croit le maître, ou peu s'en faut. C'est très-drôle, cet orgueil par réverbération. Enfin, en voilà assez sur M. de Lestange, nous n'aurons peut-être jamais affaire à lui; mais c'est égal, je lui accorde mon estime, puisqu'il fait restaurer son château. »

M. de Lestange, qui était un homme de sens, prit le parti d'aller voir tous ses voisins de campagne. « Cela me coûtera peut-être un peu d'ennui, se dit-il, mais, par contre m'épargnera beaucoup d'inimitiés. Je n'aurai peut-être jamais besoin de mes voisins; n'importe, s'ils peuvent avoir besoin de moi, pourquoi m'ôter l'occasion de les obliger? » Il alla donc voir au Bois-d'Oingt le maire et les deux adjoints, puis le médecin, le notaire, le receveur des contributions et un grand propriétaire, membre du conseil général. Le jour suivant fut consacré à visiter M. Loreau, les Branjon et, enfin, la famille Guérin, qui se trouvaient dans le même rayon.

Le bon docteur, chez lequel il s'arrêta le premier,

lui fut, ainsi que sa femme, très-sympathique, et il commençait à penser qu'il pourrait trouver dans le pays quelque ressource de société, lorsqu'il arriva chez Mme Branjon.

La bonne dame, qui n'avait pas été prévenue, venait de renvoyer la veille sa cinquante-deuxième domestique; en conséquence, Perrine, chargée par elle de quelques emplettes, l'avait laissée seule à la maison. Ordinairement, quand il lui arrivait d'être surprise à l'improviste, elle avait l'habitude de fermer sa porte au plus vite et d'observer les visiteurs par un petit judas pratiqué dans le panneau. S'il lui semblait que ce fussent des gens trop considérables et que sa toilette en même temps lui parût trop négligée, elle faisait la sourde oreille et les laissait carillonner. Ils finissaient par déposer leurs cartes dans le trou de la serrure, assez aises en général d'en être quittes à si bon marché, et Mme Branjon retournait à ses nettoyages en toute sécurité. Malheureusement, l'arrivée de M. de Lestange la prit au dépourvu; car elle était si acharnée à faire reluire le bouton de sa porte que les visiteurs se trouvaient au bas du perron avant qu'elle les eût aperçus. Son embarras fut cruel. D'une main, elle tenait une terrine pleine de poudre à nettoyer, de l'autre un chiffon d'où s'échappait un nuage de poussière rouge. La fuite était impossible, et pourtant quelle confusion de paraître dans cet accoutrement!

Mme Branjon portait ce jour-là une robe de chambre en simple cotonnade, un tablier de grosse toile écrue et des souliers à cordons en assez mauvais état. Ses pantoufles en tapisserie, toutes neuves, montaient en revanche la garde sur le seuil; car, aussi respectueuse pour sa maison que les musulmans le sont pour leurs mosquées, elle n'y entrait jamais sans quitter sa chaussure. Hélas! des pieds à la tête, le costume de Mme Branjon laissait à désirer, car elle n'avait pas même ôté ses papillottes, dont elle avait emprunté le papier à un vieux journal. En face d'elle, quel contraste! se tenait M. de Lestange dans une mise aussi simple qu'irréprochable, et, sur les marches, ses deux enfants coquettement parés. Une fleur de grâce et de distinction émanait de ce groupe, et Mme Branjon aurait voulu rentrer à dix pieds sous terre plutôt que d'affronter sa présence.

Dans les cas désespérés, une inspiration subite nous fait parfois trouver le salut; ce fut ce qui arriva. Mme Branjon, qui roulait autour d'elle des yeux égarés, aperçut tout à coup son chapeau de jardin pendu au clou dans le vestibule. Se précipiter, s'en emparer, le rabattre sur ses yeux de manière à dissimuler les trois quarts au moins de sa figure, fut l'affaire d'une seconde; puis, ainsi masquée, Mme Branjon revint d'un air aimable et empressé auprès de ses visiteurs.

« M. et Mme Branjon sont-ils chez eux? demanda M. de Lestange, qui la prit pour une femme de service.

— M. et Mme Branjon sont sortis, dit-elle avec ravissement; ils seront vraiment bien désolés; si monsieur veut me laisser sa carte.... »

Pendant que M. de Lestange la cherchait dans son carnet, la femme de charge supposée vit le péril reparaître plus pressant sous la figure de Perrine qui entrait dans le jardin, son panier au bras. Si cette petite sotte allait s'avancer étourdiment et l'appeler maman? Mme Branjon en avait d'avance la chair de poule.

« Mais, monsieur, j'y pense, reprit-elle avec volubilité, en refusant la carte que M. de Lestange lui tendait, madame est peut-être dans le verger, à deux pas d'ici, veuillez entrer au salon, j'irai la prévenir. »

Et, sans attendre la réponse, elle courut ouvrir toute grande la porte du salon, puis, comme il y faisait aussi noir que dans un four, poussa vivement les persiennes. A peine achevait-elle, qu'elle entendit le pas de Perrine dans le vestibule.

« Je l'ai échappé belle, » se dit-elle tout émue; elle sortit en courant, referma la porte avec tant de hâte que la robe de Mlle de Lestange s'y trouva prise, mit un doigt sur sa bouche pour imposer silence à Perrine et l'entraîna rapidement du côté de l'escalier.

« M. de Lestange est en bas, lui dit-elle, sur le palier du premier étage. Je viens d'avoir une belle alerte; il m'a trouvée nettoyant mes cuivres. Heureusement, ne m'ayant jamais vue, il ne m'a pas reconnue. A présent, il me faut faire en une minute une toilette présentable; aide-moi, Perrine, je suis en nage. Ah! que c'est pénible, ces agitations-là! »

Et, tout en parlant, Mme Branjon arrachait ses papillottes, roulait ses boucles sur ses doigts, allait décrocher dans l'armoire une superbe robe de soie gorge de pigeon et l'enfilait avec une rapidité fiévreuse.

« Ah! mon Dieu! et mon col? j'ai oublié mon col. Que devenir? Je n'en ai point de propre; cette insupportable Fanchette est partie sans finir son repassage. »

Perrine courut à sa chambre pour donner à sa mère une de ses collerettes; l'encolure était trop étroite; mais, dans les circonstances difficiles, on ne s'inquiète pas de si peu de chose : Mme Branjon en fut quitte pour ne pas boutonner la collerette.

« Mes bottines, à présent, mes bottines, » dit-elle à Perrine.

La fillette les apporta.

« Bon, voilà le lacet qui casse à présent, je suis ensorcelée, c'est à en devenir folle; tant pis, je reprends mes gros souliers, qu'est-ce que cela fait à la campagne? »

Mme Branjon était cramoisie; il fallut pourtant encore qu'elle cherchât son mouchoir de poche et se rinçât le bout des doigts, tout rouges de poudre de Tripoli.

« A présent, dit'elle à sa fille, tu vas descendre bien doucement; puis tu iras ouvrir la porte du fond en

faisant assez de bruit pour avoir l'air de rentrer, et tu arriveras au salon en disant à M. de Lestange de vouloir bien prendre patience et que ta mère te suit. Tu comprends, n'est-ce pas? »

Perrine, accoutumée à ces manéges, joua sa petite comédie avec assez d'aplomb et sa mère ne tarda pas à faire, dans ses brillants atours, une entrée triomphante au salon.

Elle s'excusa beaucoup et fit tous les frais d'amabilité dont elle fut capable après tant d'angoisses; mais une arrière-pensée jetait un peu d'incohérence et d'obscurité dans ses discours; ainsi, elle disait :

« Je vous ai fait bien attendre, monsieur, ma domestique est un peu lente, c'est qu'elle n'est plus jeune; quel âge lui donneriez-vous?

— Une cinquantaine d'années à peu près, répondait avec distraction M. de Lestange.

— Bon, pensait Mme Branjon, je n'en ai que trente-neuf, donc il ne croit pas que ce soit moi.

— D'ailleurs, continuait le comte, je ne puis guère en juger pertinemment, car je suis, il faut l'avouer, un peu myope.

— Ah! quel bonheur! s'écriait Mme Branjon; je veux dire, monsieur, qu'il est fort heureux que vous puissiez, malgré cela, vous passer de lunettes.

— Mon lorgnon me suffit, » reprenait en souriant M. de Lestange, assez surpris de cette conclusion.

En somme, la conversation languissait, et comme le comte avait perdu vingt minutes à attendre, il ne tarda pas à se retirer.

« La femme de charge s'exprime très-convenablement pour sa condition, dit-il à ses enfants, une fois remonté en voiture. En vérité j'aimerais autant causer avec elle qu'avec sa maîtresse qui ne parle qu'à bâtons rompus et qui met une robe gorge de pigeon pour aller se promener dans son verger.

— Papa, dit Mlle Berthe d'un air fin, est-ce que vous ne vous êtes douté de rien?

— Et de quoi veux-tu que je me doute?

— Par exemple, que Mme Branjon et sa femme de charge ne font qu'une seule et même personne.

— Tu crois?

— J'en suis sûre. Je l'ai reconnue à ses gros souliers à cordons, puis à sa tournure, au son de sa voix.



Bon, voilà le lacet qui casse! (P. 225, col. 2.)

— Voyez un peu cette petite fille qui s'avise d'avoir des yeux de lynx quand monsieur son papa a la vue basse; c'est une impertinence. Ma foi, comme je ne pouvais pas braquer mon lorgnon sur la figure de ces dames, les incarnations de Brahma sont restées pour moi inaperçues. »

M. de Lestange passa son temps plus agréablement à Flavigny. M. Guérin lui plut par son accueil simple et son air de bonhomie intelligente, les dames lui parurent charmantes, les enfants bien élevés. Son fils Fernand fraternisa cordialement avec les trois garçons, et Georges, ébloui par son élégance, sa bonne grâce et sa gaieté, crut découvrir en lui un être tout à fait supérieur.

Une visite à la campagne ne s'achève guère sans qu'il y soit plus ou moins question des voisins; Mme Branjon finit par être mise sur le tapis.

« Nous avons été reçus d'abord par sa domestique coiffée avec des papillottes, ensuite par elle-même qui avait des boucles à l'anglaise, dit Mlle Berthe; seulement, tant que nous avons vu la domestique, nous n'avons pas vu Mme Branjon, et, quand enfin nous avons vu paraître Mme Branjon, nous n'avons plus revu sa domestique. »

Cécile regarda Alice en dessous, Mme Marcey regarda sa sœur : ce fut comme une étincelle sur une traînée de poudre, tout le monde se mit à rire à la fois.

Mlle Berthe était assez contente d'avoir produit son petit effet; mais son père était fort contrarié de la boutade de Mlle sa fille. « Grâce à elle, pensait-il, nos voisins vont s'imaginer que nous n'allons chez eux que pour les épiloguer. « Il objecta donc un peu sèchement que les domestiques n'ont pas l'habitude de se mêler à la conversation, une fois les maîtres arrivés, et qu'il n'y avait par conséquent rien d'étonnant à ce que la vieille bonne à papillottes n'eût pas reparu.

Cela plut à M. Guérin. « Voilà un homme bien élevé, se dit-il, et qui a un bon esprit, puisqu'il aime mieux faire montre de bienveillance et de politesse que de finesse et de moquerie. »

A suivre. EMMA D'ERWIN.



Les exempts étaient pesamment chargés. (P. 257, col. 2.)

SCÈNES HISTORIQUES

HENRI, DUC DE MONTMORENCY (1632)

C'était au mois d'août 1632. La duchesse de Montmorency, Marie-Félicie des Ursins, était assise dans un grand fauteuil auprès de la fenêtre d'un vaste salon. Elle ne contemplait pas les beaux arbres de son grand jardin, verdoyant et frais, malgré la chaleur accablante et la poussière des rues de Paris; elle avait les yeux attachés sur la grande porte de la cour soigneusement fermée sur la petite poterne qui s'ouvrait parfois pour laisser passer un domestique ou un messager. Personne depuis le matin n'était venu interrompre sa solitude et les douloureuses pensées qui oppressaient son âme. « On nous abandonne déjà, se disait-elle. Ah! Henri, Henri! vous ai-je perdu en aimant votre grandeur mieux que mon repos? »

Au même moment, des coups retentissaient à la grande porte, la duchesse tressaillit; le concierge hésitait, inquiet et troublé. Marie des Ursins ouvrit la fenêtre. « Voyez d'abord qui frappe, et puis ouvrez! » dit-elle d'une voix ferme. Le serviteur s'approcha sous la large fenêtre : «Madame, ce sont les gens du roi, je les ai vus venir par le *judas*. — Ouvrez donc à l'instant! » et la duchesse s'assit résolûment dans son fauteuil, pendant que la lourde porte grinçait sur ses gonds; elle attendait.

Elle attendit vainement : nul ne parut devant elle. Les pas des exempts retentissaient dans les galeries et les grandes salles; elle les entendait passer de chambre en chambre, leurs voix ne s'élevaient pas au-dessus du murmure. Une seule altercation se fit entendre et la duchesse reconnut les accents désespérés de Pierre Varin, l'intendant du duc, fidèle serviteur plein de dévouement et de courage. « Je ne saurais, disait-il; Mme la duchesse est en sa chambre, laissez-moi lui parler! » Dans le silence qui régnait autour d'elle, la duchesse entendit distinctement armer des mousquets. La voix de l'intendant s'éteignit. Lorsque les exempts reparurent dans la cour, ils étaient pesamment chargés et pliaient sous le poids de gros sacs d'argent. « On a pris en ce jour toutes les réserves de Monseigneur! s'écriait douloureusement Pierre Varin qui s'était précipité aux pieds de Mme de Montmorency dès que les soldats l'avaient relâché. Il avait laissé en ma garde cinq

cent cinquante mille livres, et les exempts les ont emportées, ils ont mis en tous lieux les scellés, par ordre du roi. Ils disent (et le brave intendant baissait la voix) que cet hôtel appartient déjà à Sa Majesté, avec tout ce qui s'y trouve, car Monseigneur est assuré de n'y jamais rentrer. »

La duchesse avait écouté sans pâlir, avec un peu de curiosité, comme on écoute une histoire qui intéresse, mais qu'on sait d'avance. « Il est donc temps pour moi de partir, et d'aller retrouver Monseigneur, dit-elle froidement. Pierre, faites préparer mes équipages et prévenez mes femmes. Je me mettrai en route dès demain matin. »

Pierre avait reculé d'un pas. « Madame ne sait donc pas que Sa Majesté va partir aussi avec M. le cardinal; le roi est en ce jour à Paris, c'est lui-même qui a donné l'ordre de venir céans. » Mme de Montmorency sourit amèrement. « Et moi, je vous donne l'ordre de tout préparer pour mon départ, dit-elle. Monseigneur m'avait laissée en ce lieu pour garder son logis et sa réputation, l'un est pris, et l'autre me semble attaquée. Je puis aller où mon cœur m'appelle, » murmurait-elle encore pendant que le vieux serviteur, ému jusqu'au fond de l'âme, se hâtait pour lui obéir.

Tandis qu'une agitation soigneusement contenue régnait dans les offices et dans la chambre des femmes de la duchesse, tandis que le grand carrosse de voyage sortait des remises et que les valets faisaient le poil des six chevaux flamands qui devaient l'entraîner sur les routes poudreuses, la duchesse avait elle-même fermé la cassette de ses pierreries et compté les rouleaux d'or qu'elle avait réservés depuis longtemps malgré les plaisanteries de son mari; elle était à genoux sur son prie-Dieu, la tête cachée dans ses mains, lorsqu'elle sentit derrière elle la présence d'une créature vivante. Aucun bruit ne s'était fait entendre, et cependant la princesse de Condé, sa belle-sœur, était debout à côté d'elle. « Françoise! » s'écria Mme de Montmorency.

La princesse mit le doigt sur sa bouche. « Le roi part, Marie! » dit-elle à demi-voix. La duchesse s'était redressée. « Je le sais. — Et le cardinal aussi. — Oui. — M. de Soissons doit commander dans Paris en leur absence et.... » la princesse hésitait, « et les provinces du Centre sont coupées à M. mon mari.... » Mme de Montmorency souriait sans répondre. « Il ne me l'a pas dit lui-même, continua la princesse de Condé, mais j'en suis bien informée. » Mme de Montmorency s'était relevée, elle s'était assise sur son prie-Dieu. « Tant que Monsieur a été seul avec les mauvais régiments que lui a donnés don Gonzalve de Cordoue, Sa Majesté et M. le cardinal l'ont paisiblement laissé marcher en Bourgogne, dont nulle ville ne lui ouvrait les portes, dit-elle enfin; maintenant tout est changé!

» Maintenant, — et la princesse de Condé, profondément troublée, se tenait debout devant sa belle-sœur, maintenant, l'homme que nous aimons le mieux au monde vous et moi, s'est fié à celui qui abandonne toujours ses amis en péril; il a cru beau de ramener en France la mère et le frère du roi, il s'est cru appelé à remettre l'union dans la famille royale et la paix dans le royaume, et il y aventure tout ce qu'il possède, ses biens, son rang, sa vie peut-être....

» Françoise! — et la duchesse était debout aussi, palpitante et les yeux hagards. — Chalais et le maréchal de Marillac sont là pour vous répondre, continua la sœur de Montmorency, et ils n'avaient pas été si avant en la révolte qu'Henri! — Ils avaient conspiré, dit fièrement la duchesse, Henri ne conspire pas! » Elle rougissait cependant en parlant ainsi; n'avait-elle pas vu un jour le plus affidé secrétaire de son mari partir pour Madrid sans qu'elle pût savoir quelle mission secrète lui était confiée auprès des ennemis du royaume?

La princesse de Condé se taisait, elle en avait dit assez pour effrayer sa belle-sœur, sans trahir les intérêts de son mari. Elle appuyait la main sur la tapisserie. « Que cherchez-vous donc? lui demanda Mme de Montmorency. — La porte secrète! — Quelle porte? — Vous ne la connaissez pas? » Sous les doigts de la princesse un bouton venait de se pousser, une petite porte s'était ouverte derrière les lourdes tentures. « C'était par ici que nous arrivions, Henri et moi, dans la chambre de Mme ma mère, quand nous nous voulions sauver de nos gouverneurs et gouvernantes. Comment ne vous a-t-il jamais montré ce chemin? » Elle s'enfonçait déjà dans les corridors, pressée de disparaître sans qu'on l'eût vue, et le cœur soulagé dans son amère inquiétude d'avoir averti sa belle-sœur de l'étendue du danger. Mme de Montmorency referma la petite porte. « M. le prince est bien pressé de s'enrôler contre son beau-frère, murmurait-elle entre ses dents; la lutte est à mort entre le cardinal et lui, mais Henri n'est pas encore vaincu. »

D'autres comptaient moins sur le succès de la révolte du Languedoc et sur la levée de boucliers du duc d'Orléans. A la nuit tombante, comme le cardinal de Richelieu jouait avec ses chats en dictant les lettres aux gouverneurs des places dans les provinces voisines du Languedoc, on annonça la princesse de Guéménée. Le cardinal s'avança courtoisement vers elle. La princesse était une vieille connaissance à lui, résolue, brusque et fidèle à ses amis. Elle fit un geste pour désigner les secrétaires. Richelieu les fit sortir. « Monsieur le cardinal, dit aussitôt la princesse, on raconte que vous partez pour le Midi avec Sa Majesté? » Le cardinal ne répondit que par un signe de tête. « Si vous rencontrez sur votre chemin M. le duc de Montmorency, et j'imagine que vous y allez avec cet espoir, que Votre Éminence n'oublie pas les obligations qu'elle a envers lui et les grandes marques d'attachement qu'il vous a données quand Votre Éminence n'était pas si assurée qu'aujourd'hui en sa grandeur, et que la reine-mère avait un peu plus de pouvoir, à Lyon, il y a deux ans.

C'était à M. de Montmorency que Sa Majesté avait confié votre protection, et il en avait accepté la charge.... » Elle s'arrêta un instant, regardant attentivement l'impassible visage du cardinal qui avait repris ses jeux avec les deux chats tigrés couchés sur ses genoux. « Ce sont choses que vous ne sauriez oublier sans grande ingratitude, » s'écria-t-elle enfin, poussée à bout par le silence de Richelieu. Il sourit, et, relevant la tête, il attacha sur elle ses yeux pénétrants. « Madame, dit-il sèchement, ce n'est pas moi qui ai rompu le premier. » Il caressait doucement ses favoris. Toute courageuse qu'elle était, la princesse n'osa pas insister davantage; elle rentra chez elle la mort dans l'âme.

Richelieu n'avait pas rompu le premier, il avait eu peine à croire à la coupable folie du duc de Montmorency, pour lequel il avait personnellement du goût. Louis XIII n'en avait pas; secrètement jaloux, sans le savoir, de la beauté, de l'entrain facile, de l'aimable et joyeuse humeur du duc, il n'avait d'ailleurs jamais oublié les paroles du roi son père au président Jeannin. « Voyez-vous, mon fils, Montmorency, disait Henri IV qui aimait l'enfant, comme il est beau et bien fait; si jamais la maison de Bourbon venait à manquer, il n'y aurait pas de famille en France qui méritât si bien la couronne que la sienne, dont les grands hommes l'ont toujours soutenue et même augmentée au prix de leur sang. » La maison de Bourbon était encore sans héritier, Anne d'Autriche n'avait point d'enfants, M. le duc d'Orléans niait effrontément l'union qu'il venait de conclure avec la princesse Marguerite de Lorraine. Sa première femme, Mlle de Montpensier, ne lui avait laissé qu'une fille. L'ambition du duc de Montmorency pouvait aller bien haut et bien loin. Le roi préparait son départ avec autant de zèle que son ministre.



La princesse de Condé était à côté d'elle. (P. 258, col. 1.)

La duchesse de Montmorency était partie, malade et triste; elle faisait de longues journées, profitant de l'été pour partir de grand matin et pour s'arrêter tard, indifférente à la chaleur, à la poussière, à l'entassement de ses femmes dans son carrosse. Celles-ci se lamentaient entre elles; parfois elles poussaient des cris de terreur et recommandaient leurs âmes à tous les saints du Paradis. Les soldats épars dans la campagne menaçaient la sûreté des voyageurs, mais l'escorte de la duchesse était nombreuse, et son nom inquiétait les malfaiteurs, qui n'osaient pas s'attaquer à si puissante personne. Marie des Ursins touchait au terme de son voyage: elle venait d'entrer à Béziers. Le duc n'y était pas, il était parti pour Pézenas où se tenait l'assemblée des États.

C'était à regret et sans ardeur que le duc Henri de Montmorency avait levé l'étendard de la révolte. Il

avait été naguère séduit par un émissaire du duc d'Orléans, l'abbé d'Elbume, fort avant dans les bonnes grâces du prince et frère de l'évêque d'Alby. Le soulèvement devait embrasser plusieurs provinces; le duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, n'attendait qu'un signal. « Dites à Monsieur que je suis son serviteur, avait-il fait dire au duc d'Orléans, mais qu'il se mette en état d'être servi. » Les huguenots du Midi étaient ardents à la vengeance contre leur mortel ennemi, le cardinal, vainqueur de la Rochelle, et qui avait fait démolir les remparts de Montauban.

Au fond de son cœur, Mme de Montmorency n'oubliait pas un seul instant le jour où son mari indécis et perplexe était entré dans sa chambre et s'était assis à ses pieds sur un tabouret. Le duc était séduisant et charmant; la duchesse lui portait la plus tendre affection «Ma mie, dit-il, Monsieur me propose une grande entreprise qui me semble périlleuse, contre le cardinal et sa tyrannie auprès du roi; si elle réussit cependant, je serai connétable. — Comme l'ont déjà été quatre fois vos ancêtres! » Et les yeux de la duchesse brillaient tandis qu'elle appuyait tendrement sa main sur l'épaule de son mari. « Comme mes ancêtres, comme Anne de Montmorency.» Le duc riait, mais il s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre. « D'ailleurs on ne saurait plus, quand on est gentilhomme et qu'on porte une bonne épée, supporter la tyrannie du cardinal. Il aveugle les yeux du roi et fait haïr son autorité; il a entraîné Sa Majesté en péché mortel par sa conduite envers la reine sa mère. Le Languedoc obéira tout entier à ma voix.... — Allez donc, et que Dieu vous ait en sa sainte garde, » avait dit Marie des Ursins, le regard étincelant, les joues enflammées comme son mari lui-même. Le duc était sorti résolu de cette chambre, où il était entré encore indécis : il avait engagé sa foi au duc d'Orléans. La nuit et le jour, Mme de Montmorency entendait sa propre voix retentir à ses oreilles. Elle avait dit à son mari : « Allez donc! » L'avait-elle envoyé à la mort?

M. le duc d'Orléans était entré dans le Languedoc, plutôt qu'il n'avait été attendu, pressé par l'expédition du roi contre M. le duc de Lorraine qui lui avait donné asile et dont il avait secrètement épousé la sœur. Il avait amené avec lui dix-huit cents hommes seulement, et les recrues qu'Henri de Montmorency levait à la hâte dans son gouvernement étaient sans expérience des armes; on n'avait pas le loisir de les former. Le duc avait fait parler aux principaux ministres huguenots de la province : on pouvait trouver parmi les sectaires de la religion des hommes robustes endurcis à la guerre. Les protestants s'étaient réunis en consistoire : « Mes frères, avaient dit les pasteurs, monsieur le gouverneur nous encourage à la révolte et Mgr l'évêque de Nîmes nous a fait sous main promettre de grands avantages si nous consentons à engager nos troupeaux dans les armées de Monsieur, qu'en pensez-vous? » Un murmure courait parmi les membres de la petite assemblée. Un vieillard aux cheveux blancs, grand commerçant, riche et charitable, se leva enfin et fit un pas. « Nos frères ont souffert beaucoup en ce royaume, dit-il, jamais ils n'ont enduré plus de maux qu'en se mêlant aux querelles des grands et en fomentant des divisions intestines; m'est avis que mieux vaudrait nous tenir tranquilles en nos maisons en priant Dieu de faire justice au droit. — C'est également notre avis, monsieur Fontanès, » dirent les pasteurs. Dans les troupeaux, quelques jeunes écervelés avaient déjà pris fait et cause pour la révolte : leurs parents les firent rentrer dans le devoir; les huguenots continuèrent d'aller à leurs affaires, à leur négoce ou à leurs champs, pas un seul ne rejoignit les régiments de Montmorency. « Le Seigneur fera lui-même vengeance! » murmuraient les vieillards dont les fils avaient péri dans les troupes du duc de Rohan, ou qui avaient vu leurs demeures pillées par les soldats du roi. « Monsieur le gouverneur lui-même était à la tête de ceux qui brûlaient nos chaumières, » se disaient tout bas les paysans de la religion. Les pasteurs de Nîmes avaient fait prévenir le maréchal de la Force, déjà campé au Pont-Saint-Esprit, des menées qui se tramaient dans leur ville autour de l'évêque. « Nous n'avons voulu y tremper en aucune sorte et avons requis MM. les consuls de s'engager ainsi que nous par un serment de fidélité au roi; mais ils n'y ont voulu entendre, » avaient fait dire les ministres au maréchal. Celui-ci fit aussitôt marcher des chevau-légers sur Nîmes; dans les rues le peuple criait : « Vive le roi! » L'évêque avait appelé un de ses grands vicaires, le plus confident de ses prêtres. « Il ne fait plus bon ici pour nous, avait-il dit, et croyons qu'il sera plus sûr d'aller rejoindre à Pézenas ceux de nos amis qui siégent aux États. » Les deux ecclésiastiques étaient hardiment sortis dans les rues, monseigneur donnait sa bénédiction aux passants prosternés. A la porte de la ville, des chevaux rapides et sûrs les attendaient; l'évêque et son compagnon se mirent en selle, ils parurent le lendemain à Pézenas. Nîmes resta fidèle au roi, le maréchal de la Force en fit honneur aux ministres huguenots. « Si vous aviez été en tous lieux d'aussi grande raison et fidélité, disait-il, nous n'aurions pas vu tant de sang versé. » Le maréchal appartenait à une famille longtemps protestante avec éclat et dont bien des membres restaient fidèles à la foi réformée. Le vieux ministre auquel il parlait souriait tristement. « Si vous et les vôtres étiez demeurés dans la religion, monseigneur, les choses eussent peut-être tourné autrement qu'elles ne firent. » Le maréchal n'avait pas continué la conversation.

Le duc de Montmorency était seul dans sa chambre à Pézenas, il lisait et relisait une lettre de sa femme que venait de lui apporter un page. Marie des Ursins était restée malade à Béziers, sans pouvoir rejoindre le mari qu'elle adorait et dont elle aurait voulu partager tous les dangers. « Tu dis, demanda-

t-il en levant les yeux sur le jeune page, cousin de la duchesse et passionnément attaché à la gloire de sa maison, tu dis que Sa Majesté a été elle-même au Parlement de Paris pour faire enregistrer l'édit contre Monsieur et contre ses serviteurs? Et sais-tu si ces longues robes ont été récalcitrantes aux volontés du roi, comme plus d'une fois il leur est advenu? » Le jeune gentilhomme souriait dédaigneusement. « Ils ont voté des deux mains, monseigneur, comme on dit ici qu'ils ont fait à Toulouse. » Le duc rougit violemment. L'opposition des magistrats dans son propre gouvernement l'avait vivement irrité. « Si nous réussissons, ils me le payeront cher! » s'écria-t-il; puis se calmant avec la bonne humeur facile qui lui était ordinaire: « Nos gens des États valent mieux, dit-il, sauf Mgr de Narbonne, qui nous a déclaré ne pouvoir présider un amas de rebelles ni même assister à leurs séances. Il est sorti en relevant les pans de sa robe, comme s'il avait peur d'être souillé à notre contact. Qui a voyagé avec vous en venant de Paris? Madame ma femme est-elle seule en ce triste Béziers où je ne saurais aller la retrouver aussi vite que je le voudrais?» Le page baissa les yeux: « Mlle de Chazelles est avec elle, ainsi que Mlle de Vignerol. — Et vous êtes pressé de retrouver Béziers et les délices de cette cour des dames? » poursuivit malignement le duc. Il avait maintes fois remarqué l'affection que son jeune cousin portait à Mlle de Chazelles. « Quand Monseigneur voudra. — Demain nous marchons sur Beaucaire, dit Henri de Montmorency, le gouverneur en est à nous, et nous ouvrira ses portes. On m'a reproché d'avoir laissé partir les marchands de la foire sans saisir leurs marchandises et leur faire payer rançon. Il aurait été beau de voir le gouverneur du Languedoc faire le métier d'exacteur et troubler le commerce de ceux qu'il doit protéger de tout son pouvoir.... Pour vous, mon cousin, vous pouvez chevaucher vers Béziers; il n'y aura point de coups à donner à Beaucaire, et je n'aurais que faire de votre bras. Dites à madame ma femme que je la voudrais céans auprès de moi ou être moi auprès d'elle, et que j'ai bon espoir de notre entreprise, malgré les Parlements, et bien que le cardinal eût dérangé Sa Majesté, qui serait mieux à Saint-Germain par ce temps chaud qu'en chemin pour le Languedoc. Adieu, mon cousin, parlez de moi à Mlle de Chazelles : elle est vraiment charmante. »



Le duc de Montmorency lisait. (P. 260. col. 2.)

Le jeune homme rougissant avait à peine fermé la porte, qu'Henri de Montmorency se levait de son siége, marchant de long en large dans la vaste chambre, assez mal meublée, que la maison de ville de Pézenas avait mise à la disposition de son illustre hôte. « Bon espoir, marmottait-il entre ses dents, bon espoir, je ne l'ai jamais eu, pas même au jour où j'ai donné ma parole à cet enjôleur d'Elbène; moins que jamais depuis que j'ai vu les forces qu'amenait Monsieur et la hâte que j'étais obligé de faire en ce lieu. Tout quitter pour cela, tout risquer! Personne ne bouge, personne ne se lève, nous n'avons pas reçu deux cents hommes en dehors du Languedoc. Marie insultée dans sa maison, mes biens saisis et mis sous scellés tandis qu'elle était là sous mon toit, et Monsieur, Monsieur me reprochant de n'avoir pas dans mon gouvernement la puissance dont je m'étais vanté, Monsieur qui n'a pour soldats que des coupe-jarrets, pour argent que des promesses, et qui ne rêve qu'à la Lorraine où il a laissé la princesse! Qu'est-ce qu'il risque... lui?... il ira la retrouver; mais tous ces braves gens des États, tous les gentilshommes de ce comté...? Les évêques retomberont toujours sur leurs pieds, les gens du tiers ne perdront qu'un peu d'argent, mais mes pauvres amis.... et moi-même! » Il appuyait son front contre les petits carreaux de la fenêtre retenus dans leurs cadres de plomb. Le ciel était étincelant d'étoiles, une lune argentée baignait de sa douce clarté la vieille ville plongée dans le sommeil; on entendait des rires et des cris joyeux dans le corps de garde où veillaient les soldats. Le duc se laissa un moment aller à des rêveries amères, puis se redressant brusquement : « Allons! s'écria-t-il tout haut, si nous battons les troupes du roi, nous aurons bientôt des villes assez; si nous sommes vaincus, nous irons faire notre cour à Bruxelles! »

Charles de Saint-Gaudens était rentré à Béziers, inquiet et troublé malgré les messages consolants du duc; il avait causé avec quelques capitaines, il avait fait route avec quelques marchands revenant de Beaucaire. Personne ne parlait du soulèvement

du Languedoc comme d'une grande guerre civile, personne ne paraissait douter du triomphe du roi, ni de sa fidélité obstinée au cardinal. « Ils sont plus mariés qu'à l'Église,» avait dit un marchand d'étoffes de Perse, venu de loin avec ses riches tapis qu'il avait mal vendus à la foire de Beaucaire, ce qui l'avait mis de mauvaise humeur. « Notre gouverneur est un sot d'avoir risqué contre lui son grand nom, ses grands biens et peut-être sa tête pour l'amour de Monsieur ; il a toujours trahi tous ses amis et les a laissés souffrir en sa place. Il est frère du roi et bien tranquille sur sa peau. Toutes les robes rouges n'ont pas encore atteint si haut. » Les soldats étaient prêts à se battre, par habitude et par métier, ils n'avaient guère d'espoir de la victoire ou du pillage. « Les maréchaux sont plus forts que nous, disaient-ils, et ne sont pas embarrassés de tant de recrues. » Lorsque le jeune page se présenta devant la duchesse couchée dans son lit et fatiguée par la fièvre, elle attacha sur lui un regard pénétrant. « Vous n'apportez pas céans de bonnes nouvelles, dit-elle. — Monseigneur m'a chargé de vous assurer qu'il avait bon espoir, répondit le page, mais son accent démentait involontairement ses paroles. — Il espérera jusqu'à son dernier jour, il espérerait au pied de l'échafaud de Chalais! » murmura la malheureuse femme; et sans faire d'autres questions, elle détourna la tête. Ce fut Mlle de Chazelles qui interrogea le messager.

A suivre. Mme DE WITT (née GUIZOT).

HISTOIRE DE BÉBÉ[1]

Si j'avais laissé faire Mme Brown, elle aurait enveloppé Bébé dans des couvertures et lui aurait donné une indigestion de sucreries. Je l'emmenai dans ma



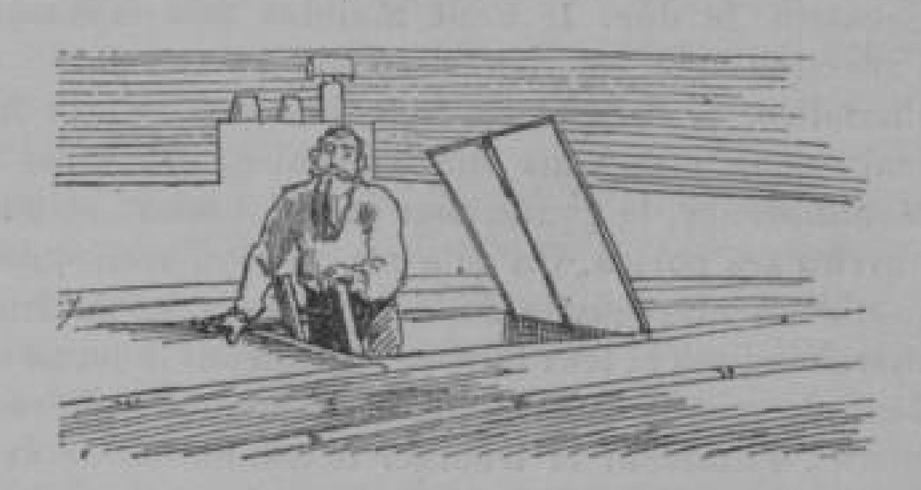
chambre; il se pelotonna dans un coin et s'endormit aussitôt. Je demeurai quelque temps éveillé, songeant à son avenir. Je l'emmènerais à Oakland, où je m'étais fait construire un cottage et où je passais tous mes dimanches. Oui! je l'emmènerais, et pas plus tard que le lendemain. Et tout en rêvant à notre futur bonheur domestique, je m'endormis profondément.

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour; mes yeux se portèrent tout naturellement vers le coin de Bébé. Bébé n'y était plus. D'un bond, je sautai à terre; je regardai sous mon lit et dans mon cabinet de toilette sans rien trouver. La porte était fermée, mais j'aperçus des éraillures que ses griffes rognées avaient faites sur l'appui de la fenêtre. Je l'avais



laissée ouverte par mégarde, et c'est par là qu'il avait décampé. Où était-il maintenant? Ma fenêtre donnait sur un balcon qui ne communiquait qu'avec le vestibule. Évidemment Bébé était encore dans la maison.

J'allais sonner, lorsqu'une réflexion m'arrêta court. S'il n'avait encore signalé sa présence par aucun méfait, pourquoi donner l'alarme à toute la maison? Je m'habillai à la hâte, et je pris, à pas de loup, la direction du vestibule. Le premier objet qui frappa mes regards, ce fut une botte dans l'escalier. Elle portait l'empreinte des dents de Bébé. En inspectant le vestibule, je vis que les bottes des locataires n'étaient plus à la place où on les mettait d'habitude après qu'elles avaient été cirées. En montant l'escalier je trouvai une seconde botte : le



cirage avait été léché jusqu'au cuir. Au troisième étage gisaient deux ou trois autres bottes; celles-là portaient seulement la trace de quelques coups de langue; évidemment Bébé s'était subitement dégoûté du cirage.

Un peu plus haut, il y avait une échelle qui aboutissait à un vasistas ouvert. Je grimpai les échelons et je parvins sur le toit en terrasse qui était de plain-pied avec les autres toits du pâté de maisons. Der-

1. Suite. — Voy. page 241.

rière la cheminée du dernier toit, il y avait quelque chose qui semblait être aux aguets. C'était mon fugitif. Il était tout couvert de poussière, de toiles d'araignées et de petits fragments de verre. Assis sur son séant, avec un mélange d'inquiétude et d'indicible satisfaction, il mordait dans quelque friandise volée je ne sais où et d'où découlaient de grosses gouttes de mélasse. Il me sembla que le drôle, à mon approche, se frottait l'estomac avec la patte qu'il avait de libre. Il savait bien que c'était lui que je cherchais, et son œil disait clairement : « Je ne sais pas ce qui m'attend ; mais ce qui est mangé est mangé ; et c'était bien bon ! »

Je l'entraînai vivement vers la lucarne et je descendis en faisant le moins de bruit possible. Il sem-



blait comprendre que nous courions un grand danger, car il marchait tout doucement et retenait son haleine. Comme il n'osait même pas avaler sa dernière bouchée, il faillit s'étrangler. Enfin, nous parvînmes jusqu'à ma chambre sans avoir été aperçus.



Je l'enfermai avec soin, lorsque je descendis pour le déjeuner. La plus grande agitation régnait parmi les pensionnaires de Mme Brown ; des brigands s'étaient introduits dans la maison, la nuit dernière. Ils en voulaient aux bottes des locataires ; quelque bruit, sans doute, les avait effrayés, car ils s'étaient sauvés par la lucarne, en semant les bottes par l'escalier. Ils avaient enfoncé la devanture du confiseur du coin, dans l'intention évidente de forcer la caisse.



La rougeur me montait aux joues et la sueur au front, pendant que l'on me donnait ces détails et bien d'autres. Certain sourire malicieux de Mme Brown augmentait mon malaise : elle savait tout !

La nuit suivante, dans le plus grand secret, comme deux malfaiteurs, Bébé et moi, nous quittâmes la maison. N'osant prendre une voiture, dont le cheval aurait pu s'emporter, en sentant Bébé si



près de lui, j'avais loué un haquet, tiré par un vigoureux Irlandais, pour transporter mon ourson jusqu'au bac. Afin de complaire à Bébé, je fus obligé, tantôt de marcher à côté du haquet, tantôt d'y grimper avec lui.

Mme Brown, enveloppée dans un énorme châle, assistait à notre départ. Ses dernières paroles furent celles-ci : « On pourrait désirer que cela fût moins lugubre ; cela a tout à fait l'air du convoi d'un pauvre. »

Une fois sur le bac, comme il faisait très-noir, personne ne remarqua la présence de Bébé, sauf un ivrogne qui s'approcha de moi pour me demander du feu. Il fit un bond en arrière et alla se réfugier dans la cabine des messieurs. Là la bizarrerie de ses

paroles et l'incohérence de son récit furent considérées comme les avant-coureurs d'une attaque de *delirium tremens*.

Il était environ minuit quand j'arrivai à mon petit cottage, situé dans un des faubourgs d'Oakland; et c'est avec un soupir de soulagement que je refermai la porte sur nous.

Traduit de l'anglais de BRET HARTE.

A suivre. Par J. GIRARDIN.



LA PETITE CHRISTEL

La maison de Barbe Sibel est bien calme à présent. Les hommes sont à leur travail, les aînés des enfants sont à l'école; seule la petite Christel est restée avec sa mère. On ne l'envoie pas encore à l'école, la petite Christel; l'école est loin, et ses petites jambes auraient trop de peine à l'y porter; d'ailleurs elle n'a que cinq ans, elle a bien le temps d'apprendre à lire. Christel est contente de tenir compagnie à sa mère, sans cela, la pauvre maman s'ennuierait certainement toute seule.

Si Barbe Sibel ne s'est pas encore ennuyée aujourd'hui, ce n'est pourtant pas la compagnie de Christel qui a pu la récréer beaucoup. Christel a joué dans la cour avec le chien Mosco, et elle ne l'a lâché que quand Mosco, las de se laisser tirer les oreilles, est allé s'endormir dans un coin et n'a plus voulu répondre à ses agaceries. Elle a cueilli des fleurs, qu'elle a ensuite plantées dans le sable pour se faire un petit jardin; mais elle a eu beau les arroser, les fleurs se sont flétries, et Christel, dépitée, s'en est allée savonner dans une écuelle le linge de sa poupée. Puis, sa lessive étendue, elle a cherché d'autres occupations; elle a réveillé le chat qui dormait au soleil, et qui s'est sauvé bien loin sur le toit; elle a poursuivi les petits poussins, qui n'ont pas voulu se laisser prendre; et enfin, lasse et ne sachant plus que faire, elle a fini par rentrer dans la maison.

Barbe l'accueille avec un sourire. Elle se repose en filant sa quenouille, la vaillante ménagère; elle a fini de ranger sa maison, de frotter les tables et les escabeaux, de réparer les vêtements de la famille; elle a du loisir en attendant l'heure de préparer le repas du soir, et comme pour elle le repos n'est pas l'oisiveté, elle file en chantonnant un vieux refrain. Le fil s'allonge, blond et délié. Le beau fil! et quelle fine toile en fera le tisserand! La ménagère aime à voir s'entasser dans ses armoires les piles de bon linge : c'est la richesse de la maison.

La petite Christel vient se jeter sur les genoux de sa mère. « Mère! je m'ennuie! je ne sais que faire! mère! donne-moi de quoi m'amuser! — De quoi t'amuser, ma mignonne? où est donc ta poupée? — Elle m'ennuie! — Et Mosco? — Il ne veut plus jouer avec moi! — Et le chat? — Il s'est sauvé sur le toit. — Et les petits poussins? — Je ne peux pas les attraper! J'ai joué avec tout, mère, et je m'ennuie; je voudrais quelque chose de nouveau! »

Quelque chose de nouveau! Pour qui travaille toute la journée, ce qui est nouveau, c'est un peu de repos, un peu de loisir; pour qui joue sans cesse, c'est le travail qui est nouveau; et la mère se dit que l'heure est peut-être venue d'enseigner à la petite Christel le plaisir qu'on peut trouver à se donner de la peine. Elle se lève et va à son armoire; elle en tire un joli carré de linge blanc, autour duquel elle marque de l'ongle un double pli; elle enfile de fil fin une aiguille brillante, et mettant l'aiguille et l'étoffe dans les mains de la petite Christel : « Tiens! lui dit-elle, tu vas faire un bel ourlet, comme ta grande sœur Catherine! »

Christel est un peu surprise : c'était un nouveau joujou qu'elle désirait, et non pas un ouvrage. Mais sa mère lui sourit si tendrement, elle a l'air de penser que c'est un si grand honneur de faire un ourlet comme les grandes personnes! Christel n'ose pas refuser : après tout, peut-être que c'est amusant, de coudre. Elle prend l'ouvrage; sa mère lui montre comment le tenir, comment piquer l'aiguille, comment tirer le fil. « Là, lui dit-elle, c'est très-bien! voilà un joli point! Fais-en un autre à présent, un peu plus petit, pas tout à fait aussi droit.... Ah! celui-ci est un peu de travers.... le suivant sera mieux ... En voilà un qui est tout à fait bien ... Ah! la belle petite fille! comme elle apprend vite à coudre! C'est Catherine qui sera étonnée, ce soir! »

Christel s'applique tant qu'elle peut : elle en a chaud. Elle serre les lèvres à force d'attention, et ne lève pas les yeux de dessus son ouvrage : Mosco, le chat, les poussins et la mère poule pourraient venir rôder autour d'elle, qu'elle ne les verrait pas. C'est bien difficile à faire, un ourlet! Est-ce que c'est amusant? Franchement, non, ce n'est pas aussi amusant que de jouer. Pourquoi donc Christel ne s'en va-t-elle pas? pourquoi ne jette-t-elle pas là son aiguille, au lieu de la piquer péniblement dans l'étoffe? Ah! c'est que sa mère, qui voit ses efforts, continue à lui parler; elle l'encourage, elle lui vante le plaisir qu'il y a à avoir achevé quelque chose, et à se dire : « C'est moi qui l'ai fait! » Elle lui dit combien il est agréable de savoir travailler, de pouvoir faire, de son ouvrage, de petits cadeaux aux personnes que l'on aime; elle lui raconte que quand elle était petite, elle a cousu un bonnet pour son petit frère Jean qui venait de naître, et qu'elle a eu pour sa peine la permission de le lui mettre elle-même. Et Christel, qui n'a pas de petit frère, pense qu'elle pourrait peut-être bien faire un bonnet pour son petit cousin qui n'a encore que six mois. Comme ce serait beau! Elle se rengorge d'avance, à cette bonne idée.

Peu à peu un autre sentiment lui vient, le plai-



— Christel s'applique tant qu'elle peut. (P. 264, col 2.)

sir de vaincre une difficulté. Elle était très-contente de ses premiers points, elle n'y voyait aucun défaut : à mesure qu'elle avance, elle devient plus difficile. Comme c'est irrégulier ! les uns sont droits, les autres couchés ; ceux-ci vont à gauche, ceux-là vont à droite ; il y en a de petits, il y en a de grands : cela ne ressemble guère aux ourlets de Catherine! Et Christel est confuse d'avoir produit quelque chose de si laid : il faut qu'elle arrive à faire mieux. Elle redouble d'attention : voilà six points de suite qui se ressemblent, c'est un vrai ourlet, maintenant! L'autre côté du mouchoir sera tout à fait cousu comme par une grande personne. Et pendant qu'elle s'y applique, sans lever les yeux et sans dire mot, sa mère la regarde, le cœur plein de joie. Christel sera une bonne travailleuse, une bonne ménagère; elle sera heureuse, et on sera heureux autour d'elle ; elle aimera son devoir et l'accomplira avec conscience. La mère voit tout cela, rien que dans le premier ourlet de son enfant ; elle a le droit de l'y voir, car ce qu'elle pense de Christel, sa mère le disait d'elle quand elle était toute petite, et elle ne l'a pas fait mentir.

Christel a fini! Elle se lève, tout engourdie; elle s'étire un peu, et, le cœur ému, elle s'en va porter son ouvrage à sa mère. Que va-t-elle dire, la mère? le trouvera-t-elle bien fait? Christel n'en est pas sûre, elle est un peu inquiète. Mais sa mère l'embrasse : « C'est très-bien, ma chérie; va jouer, à présent. » Christel s'échappe joyeuse, elle n'a jamais été si gaie. Le soleil s'abaisse au bout de la prairie; l'ombre de Christel est longue, longue; on dirait l'ombre d'un géant. La poule rassemble ses poussins; Mosco s'est réveillé et vient au-devant de Christel en remuant la queue; le chat se frotte en ronronnant contre elle : tout est de bonne humeur à présent! Et voilà que dans le sentier des voix joyeuses se font entendre : ce sont les frères et les sœurs qui reviennent de l'école. Christel court les rejoindre; elle a hâte d'apprendre à Catherine qu'elle aussi sait ourler les mouchoirs!

L'ourlet de la petite Christel a passé de main en main; on l'a loué, on l'a admiré, et Christel, fêtée et comblée de caresses, a fini par s'endormir dans sa gloire. Tout repose maintenant dans la maison ; Barbe Sibel, qui est restée la dernière pour fermer la porte et couvrir le feu, plie soigneusement le premier ouvrage de son enfant. Elle le regarde d'un œil attendri, et le serre parmi ses reliques, entre son livre de prières et sa pièce de mariage. « Que Dieu bénisse, dit-elle dans son cœur, le premier ouvrage de ma petite fille, et qu'il l'aide à devenir une bonne travailleuse! Moi, je le garde, son pauvre petit ourlet; j'aurai du plaisir à le lui montrer plus tard, quand elle sera grande et qu'elle sera devenue une habile ouvrière. »

Mme Colomb.

LES PETITS PIEDS DES CHINOISES

On doit placer au rang des usages bizarres, et nous dirons même barbares et inhumains, les moyens qu'emploient les Chinois pour conserver à leurs filles le pied à peu près aussi petit qu'elles l'ont apporté en naissant. Mais pour la Chinoise un petit pied lui paraît une chose si précieuse, qu'elle ne croit pas avoir payé trop cher cet avantage : elle se dévoue elle-même à de nouvelles douleurs pour maintenir son pied dans toute sa petitesse, car le signe distinctif de la beauté chez la femme chinoise est dans le pied. Cependant il ne faut pas croire que cet usage de se déformer le pied soit universel : la classe des femmes domestiques et des gens du commun, ayant besoin de travailler et de marcher, laissent à leurs pieds la forme que la nature leur a donnée, et elles ne voient dans cette déformation qu'un obstacle à leurs travaux quotidiens. Bref, il n'y a que les parents riches qui soient en état de donner à leurs filles le luxe d'un petit pied.

Jamais on n'a pu donner une raison bien satisfaisante à cette singulière coutume. Les Européens aiment à se persuader que les Chinois ont inventé cet usage afin de tenir leurs femmes recluses dans l'intérieur de leurs maisons : on ne doit pas croire cependant que ce soit l'unique motif de cet usage. Un auteur attribue cet usage à une impératrice nommée Taki ; étant née avec un pied-bot, elle exigea de son mari de faire adopter cette forme de pied comme un type de beauté, et par un édit impérial ce faible prince obligea ses sujets à déformer les pieds de leurs enfants pour arriver à la forme de celui de sa prétentieuse femme.

Cet usage remonterait à 1100 ans avant l'ère chrétienne; selon d'autres auteurs, cette coutume n'aurait été mise en vigueur que bien plus tard, sous le roi Yangti, et enfin sous le roi tyrannique Hiyod. Néanmoins on ne peut préciser rien de certain sur la naissance de cette coutume absurde.

C'est ordinairement vers la cinquième ou sixième année que l'on commence à soumettre les pieds des petites filles à cette cruelle opération. Pendant ces premières années, on chausse le pied d'une large pantoufle dont la partie antérieure, presque rectangulaire, est beaucoup plus large que le talon ; c'est tantôt la mère qui se charge de l'opération, tantôt ce sont des femmes spéciales remplissant le rôle de médecins intimes. Il résulte de cette déformation que la femme chinoise ne marche pas, ou du moins, si elle marche, son pas est précipité et elle semble se tenir sur son talon. L'instabilité forcée qu'occasionne cette déformation, la prédispose aux

chutes de toute nature, à des entorses, etc. ; enfin les femmes chinoises des classes aisées, et vivant dans des conditions hygiéniques relativement bonnes, sont souvent anémiques : on est tout disposé à croire que ce n'est que le résultat de cette coutume barbare qui les condamne à ne sortir qu'en voiture et à être privées d'exercice. D'un certain côté il est bien étrange, bien extraordinaire, de voir des jeunes filles, ayant subi l'opération de déformation, exécuter des danses excentriques ou jouer à différents jeux qui demandent une grande agilité.

Parlons un peu maintenant de la forme de la déformation, des accidents dus à la compression du pied et enfin des manœuvres employées pour produire la déformation. Nous empruntons ces détails à un travail extrêmement curieux qu'a publié M. Morache.

Les orteils sont fléchis sous la plante des pieds, le pouce restant libre ; la face plantaire forme une forte concavité inférieure ; de plus il y a un changement du calcanéum qui d'horizontal devient vertical : de là tous les désordres produits dans l'articulation du tarse ; il y a un autre mode de déformation, qui ne change pas la direction du calcanéum : par un bandage bien serré on produit un raccourcissement de tout le pied, une sorte de tassement antéro-postérieur des os du tarse, une exagération de la voûte, mais le calcanéum reste intact. Les Chinois ayant déjà les mains et les pieds très-petits peuvent les obtenir tels sans faire basculer le calcanéum ; ce moyen terme permet à la femme de marcher et de travailler.

Les accidents dus à la compression du pied sont cependant assez rares et n'amènent dans tous les cas aucun retentissement dans l'organisme. Ainsi donc pour arriver à cette déformation on commence à masser le pied, à fléchir les derniers orteils et à les maintenir dans cette position par un bandage en huit ; ce bandage se fait avec une bande de coton ou de soie de 0^m,06 de large et de 1^m,50 de long. Peu à peu on augmente la tension du bandage et l'on arrive avec ce système à produire un pied vulgaire, usité principalement parmi les classes pauvres. Mais si la mère veut donner à sa fille un pied plus élégant, elle a recours à d'autres procédés. Lorsque la flexion des orteils est permanente, on commence à exercer un massage plus énergique, puis on place sous la face plantaire un morceau de métal de forme demi-cylindrique et d'un volume proportionné au pied ; on applique le bandage en huit par-dessus le tout en le serrant fortement et en portant les entrecroisements, non plus sur le bord interne du pied, mais sur la face plantaire. Un puissant moyen se trouve encore dans le massage ; la mère, appuyant sur son genou la face interne du demi-cylindre de métal, saisit d'une main le calcanéum, de l'autre la partie antérieure du pied et cherche à le plier ; on dit même que dans ces effets elle produit quelquefois une fracture des os du tarse et que, si elle n'y parvient pas, elle frappe avec un caillou sur la face dorsale ; enfin dans certaines provinces on enlèverait même un os, le scaphoïde.



Pieds et chaussures de dames chinoises.

On a fait aussi des essais sur des petites filles dont la compression avait été commencée : on a voulu voir si le pied, un fois en liberté, reprendrait sa forme normale. En quelques semaines le pied avait repris sa forme naturelle : ces filles évidemment étaient fort jeunes, et l'altération des formes n'était encore qu'indiquée.

Cette mode de petits pieds est sans contredit, comme nous l'avons dit plus haut, barbare, ridicule et nuisible au développement des forces physiques. Certains empereurs de Chine ont voulu même user de rigueur contre cette extrême sauvagerie ; ont-ils réussi ? Pas plus qu'on ne réussirait à supprimer l'usage et surtout l'abus de l'opium.

Spol.



HEUR ET MALHEUR[1]

XXII

Visite au château de Bagnols. — Le rayon de soleil sur le front de l'aveugle et dans le cœur d'Alice.

La famille Guérin, qui n'avait pas, comme M. de Lestange, plusieurs paires de chevaux anglais dans ses écuries, ne put se rendre à Bagnols que la semaine suivante, lorsque le gros Coco eut complétement achevé de rentrer le regain.

Que ces huit jours parurent longs et ennuyeux à Georges! Il avait pris feu à première vue, ne pensait qu'à Fernand, ne parlait que de Fernand. Il voyait en lui un abrégé de toutes les perfections physiques et morales : Fernand marchait si bien, Fernand saluait avec tant d'aisance, Fernand avait des manières si gracieuses, Fernand était d'une rare intelligence! Bref, Lucien, André et Toto ne pesaient plus une once auprès de Fernand.



La fillette obéit. (P. 270. col. 1.)

Les enfants étaient un peu vexés de cet engouement, surtout André, habitué aux préférences de son cousin; mais l'espoir de pénétrer dans le château de Bagnols, jusque-là muré et mystérieux, réjouissait fort toute la petite société.

Enfin on partit. Mme Guérin faisait part à ses filles de ses conjectures : Bagnols avait dû sûrement recevoir la visite de Mme de Sévigné. Comment croire en effet que la charmante marquise, qui allait voir à Theizé Mme de Rochebonne, sœur de M. de Grignan, ne se fût pas arrêtée, quelques jours au moins, chez Mme de Bagnols, sœur de Mme de Coulanges, son amie, belle-sœur par conséquent du petit Coulanges, son cher et sémillant cousin?

Oui, sans doute, quoique sa correspondance n'en fasse pas mention, Marie de Chantal, en s'en allant en Provence retrouver sa fille bien-aimée, aura franchi ce pont-levis, maintenant immobile, ces fossés profonds, pleins d'eau peut-être à cette époque, mais où croissent aujourd'hui, entre des talus gazonnés, les pêchers, les pruniers, les amandiers qui les remplissent de verdure et de fleurs. Les enfants, tout occupés à regarder autour d'eux, ne s'arrêtaient guère à ces souvenirs; on était arrivé tout près du château, construction massive, d'époque féodale, posée au sommet de la colline. Sa façade crénelée et flanquée de deux grosses tours rondes regarde la campagne, doucement accidentée, où s'étagent sur les pentes les vignobles et les bouquets de bois. On pénètre dans le sombre bâtiment par une cour intérieure qui communique avec la place du village. Pendant qu'on examinait curieusement les étroites meurtrières, les murailles épaisses de huit pieds, les fenêtres, dont chaque embrasure forme une sorte de parloir isolé, M. de Lestange arriva avec ses enfants, et Georges, transporté, serra avec ardeur son ami dans ses bras, tandis que les parents se saluaient et que les jeunes filles s'abordaient amicalement. Du côté de la jeunesse, l'entente s'établit avec une rapidité merveilleuse, et, dans le camp masculin, le tutoiement en témoigna bientôt.

« Viens donc, Georges; viens donc, Lucien; arrive aussi, petit André, cria Fernand : je vais vous montrer à tous les deux galeries, les escaliers en colimaçon, les plates-formes, puis nous descendrons aux oubliettes.

— Est-ce que les jeunes filles sont exclues? demanda Cécile.

— Comment donc, mesdemoiselles, trop enchantés de vous avoir. » Et il offrit en riant son bras à Cécile, pendant que Lucien s'empressait de donner le sien à Mlle Berthe.

Fernand leur montra les immenses galeries de la façade, décorées toutes deux de cheminées monumentales; celle du rez-de-chaussée du plus pur style gothique et celle du premier étage, dans le goût élégant de la Renaissance. Quelques toiles enfumées, quelques armures rouillées, étaient suspendues contre les murailles. Georges, qui toute sa vie avait été un peu bravache, courut s'emparer d'une vieille rapière; André jugea l'occasion bonne pour faire montre de vaillance, et alla en décrocher une autre; mais les papas qui se trouvaient là par bonheur pensèrent qu'avec de si bonnes lames et des cer-

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218 236 et 251.

velles si peu calmes le jeu pourrait n'être pas sans danger, et proposèrent comme diversion la visite aux oubliettes.

On y descend par un étroit escalier pris dans l'épaisseur de la muraille, sombre, étouffé, sinistre; André en frémissait déjà d'horreur. Ce fut bien pis lorsque, arrivé sous une voûte de forme circulaire, il aperçut une énorme pierre et que Fernand lui dit : « C'est de là qu'on précipitait les condamnés. On passait un levier dans ce gros anneau de fer, on enlevait la pierre, et puis on descendait les malheureux dans le trou. Veux-tu y aller?

— Non, certes non! s'écria André; c'est abominable, ce grand trou!

— Mais je te mènerai, si tu veux, aux oubliettes par un autre chemin, reprit Fernand en riant; maintenant qu'on n'y jette plus personne, on a pratiqué pour y arriver ce petit escalier que tu vois là, de côté.

— Descendons, dit Georges vivement.

— Attends donc, attends donc un peu, reprit André : si nous allions y trouver des ossements ! »



Georges s'empara d'une vieille rapière. (P. 268, col. 2.)

Fernand s'amusait beaucoup de ses terreurs.

« Oui, Prudentissimus, il y en a, des ossements; mais n'écarquille pas tant les yeux : ce ne sont que ceux des gigots, des quartiers de bœuf et des volailles que le cuisinier vient prendre au croc; car les oubliettes ne sont plus qu'un caveau, excellent pour conserver les viandes. »

Cécile, en bonne ménagère, voulut voir ce garde-manger, mais en dépit de sa prosaïque destination moderne, le caveau n'était pas des plus gais et l'on ne s'y arrêta guère. Alice n'avait pas été tentée de s'y aventurer. Forcée d'éviter la fatigue, elle était restée dans la galerie à regarder les charmants détails de sculpture de la grande cheminée.

Un bruit infernal lui apprit que ses jeunes amis avaient quitté le souterrain ; mais la bande étourdie passa comme un ouragan et se mit à escalader le raide escalier tournant qui conduit au sommet de la tour. Une chaîne, fixée au mur par de gros anneaux de fer placés de distance en distance, sert de main courante, le jour n'y pénètre que par d'étroites meurtrières. Les enfants arrivèrent aveuglés et essoufflés sur la plate-forme. Que le soleil brillant, que le ciel bleu, leur semblèrent beaux au sortir de ces ténèbres ! Un parapet assez élevé qui entoure la terrasse leur permettait de regarder sans crainte la vaste campagne. Quelques tiges de giroflées et de gueules de loup, qui avaient poussé par aventure entre les pierres disjointes par le temps, faisaient au vieux donjon une légère et riante couronne. Les hirondelles avaient en grand nombre bâti leurs nids d'argile dans les enfoncements des créneaux, et on les voyait voler et se croiser dans l'espace avec mille

petits cris perçants. C'était grandiose et riant, imposant et gracieux.

Alice entendit d'en bas les rires et les exclamations; elle s'était approchée d'une fenêtre ouverte, et ces voix joyeuses, ces chants d'oiseaux arrivaient jusqu'à elle.

« Oh! je voudrais aller là-haut, se dit-elle; monter près du ciel, près des nuages; si j'essayais! » Et elle s'avançait lentement du côté de l'escalier.

« Il y a une chaine, cela m'aidera, » pensa-t-elle. Sa main mignonne s'en saisit, et la délicate enfant commença à gravir l'escalier. Hélas! il était difficile, dangereux; cette spirale étroite et sombre semblait ne devoir jamais finir, et Alice sentait déjà ses forces défaillir, son front se mouiller de sueur; pourtant un désir tenace la soutenait encore, mais elle fit un faux pas, faillit tomber, se crut déjà précipitée et fut obligée de s'asseoir épuisée sur l'une des marches.

Elle entendait toujours les voix rieuses au-dessus d'elle. Cécile se mit à chanter de sa voix fraîche un petit couplet champêtre :

Quand j'étais petite fille,
Mes moutons j'allais garder,
J'étais joueuse et gentille,
Assez bonne à regarder.

Que de fois Alice avait entendu ces paroles sans s'émouvoir! Mais en cet instant, sentant son cœur se gonfler, elle couvrit ses yeux de ses deux mains et des larmes coulèrent entre ses doigts.

Oui, elle aussi avait été joueuse et gentille : elle pouvait alors à son gré, voyageuse ou bergère, comme la petite fille de la chanson, s'ébattre en liberté dans la campagne; mais, depuis trois ans, le monde semblait s'être rétréci devant ses pas chancelants; sa vie n'avait plus été qu'une longue réclusion. Emprisonnée par sa faiblesse, elle ne pouvait revoir le ciel, les arbres, toute cette nature qu'elle aimait tant, qu'en se faisant traîner à quelques pas dans sa triste voiture d'infirme. De loin en loin, à force de patience, de soins, de privations, elle avait pu se croire guérie, recouvrer une demi-liberté, puis le mal l'avait ressaisie, et la déception, après cette lueur d'espoir, n'avait été que plus cruelle. Maintenant elle approchait de ses quinze ans et sa faiblesse persistait toujours; elle voyait sa mère suivre d'un regard navré sa marche hésitante et inégale : elle comprenait que la partie était perdue et qu'après son enfance sacrifiée elle ne pouvait attendre qu'une triste jeunesse. Que les autres étaient heureuses auprès d'elle, qu'elle enviait l'insouciance de Berthe, la gaieté de Cécile! Des bribes de la chanson de sa sœur lui arrivaient par intervalles :

Cherchant l'airelle ou la fraise,
Je m'ébattais tout le jour,
M'amusant fort à mon aise...

Chaque mot de cette idylle naïve lui perçait le cœur. Et Georges, pour qui elle souffrait tout cela, Georges, qu'elle avait voulu sauver, il l'oubliait en ce moment; son rire étourdi se mêlait aux notes de la chanson :

De plaisir, je saute et chante,
L'ami Jean saute avec moi...

C'en était trop; Alice ne voulut plus rien entendre. Avec peine elle se traîna, redescendit l'interminable escalier, arriva exténuée à la galerie où son premier soin fut de fermer la fenêtre qui donnait du côté de la tour pour faire autour d'elle le silence, la solitude. Hélas! sa mère, croyant que son regret serait trop grand si elle restait cette fois au logis, avait voulu l'emmener pour l'égayer, la distraire; combien pourtant elle eût été moins triste là bas, où les murailles, les arbres même, lui semblaient, à ce qu'elle croyait, compatir à sa peine!

Elle s'était dirigée à pas lents vers l'embrasure d'une seconde fenêtre, s'ouvrant sur la cour intérieure, et elle s'était laissée tomber dans un vieux fauteuil de bois sculpté couvert d'une tapisserie du XVI[e] siècle. Elle resta longtemps absorbée dans ses tristes pensées, ne voyant rien de ce qui se passait autour d'elle; à la fin cependant, une voix cassée, qui se fit entendre sous la fenêtre, attira son attention.

« Merci, fillette, c'est très-bien; j'aime à sentir le soleil puisque je ne peux plus le voir; nous allons nous arrêter là un moment, » disait la voix.

Alice avança un peu la tête et aperçut un pauvre vieillard à cheveux blancs qui venait de s'asseoir contre la muraille, sur un banc de pierre. Il était bien vieux, bien misérable; on ne savait plus de quelle couleur avaient été ses vêtements, tant ils étaient usés, ternis, rapiécés. Une petite fille de sept ou huit ans se tenait pieds nus devant lui. Elle avait, malgré sa misère visible, une mine riante et douce et de gentilles attentions pour le pauvre vieux.

« Êtes-vous bien, grand-père? disait-elle; avez-vous faim? J'ai encore un morceau de pain dans ma poche; ne vous gênez pas, je n'en veux plus.

— Merci, merci, mon petit mouton, répondait l'aveugle, en passant sa main ridée sur la tête bouclée de la mignonne; le pain du château est bien bon, c'est vrai, mais il ne faut pas être trop gourmand.

— Ah bien! moi, je le suis; mais j'ai trouvé tant de mûres sauvages dans les haies, que le pain aura tort pour aujourd'hui. »

L'aveugle paraissait tout heureux de reposer ses vieux membres sur ce banc, en se chauffant au soleil.

« Quelle bénédiction que l'été! reprenait-il au bout d'un moment; hein! fillette, qu'en dis-tu? Ah! dame, cet hiver, nous avons eu froid, nous avons eu faim, et, sans sa petite Mimi, le pauvre vieux aurait eu bien envie d'aller voir, à six pieds

sous terre, s'il ne faisait pas un peu plus chaud. Eh bien, il aurait eu tort, grand tort, ce fou de grand papa, car enfin, s'il n'avait pas vu l'hiver, n'est-ce pas? il n'aurait pas vu non plus le printemps. »

Alice venait de plonger sa main dans sa poche avec un peu d'anxiété. Avait-elle pris sa bourse? elle n'en savait rien ; on a si peu besoin de sa bourse à la campagne. Alice fut tout heureuse de trouver la sienne au fond de sa poche ; mais qu'y avait-il dans cette bourse? Pas grand chose, de la monnaie de cuivre. Ah! si, pourtant, une petite pièce blanche. Alice appela la fillette :

« Écoute un peu, mignonne, par ici. »

La petite leva la tête et s'avança en souriant.

« Tends-moi ta jupe avec tes deux mains. »

La fillette obéit et Alice laissa tomber sa pièce blanche dans le petit jupon éraillé.

« Merci bien, ma bonne demoiselle, dit la petite joyeusement.

— Mimi, Mimi, que fais-tu? demanda le vieux ; on nous a déjà donné deux sous et un gros morceau de pain blanc, il ne faut pas abuser de la charité du château.

— Tranquillisez-vous, mon brave homme, répondit Alice, je ne suis pas du château, je n'y viens qu'en visite et vous pouvez accepter ma petite offrande sans inquiétude. »

Le vieux se confondit en remerciments et Alice passa un doux moment à contempler son air de satisfaction. Il se leva enfin, aidé par Mimi, et reprit son chemin, non sans agiter plusieurs fois son chapeau en signe d'adieu et de reconnaissance.

« Quelle bonne journée! fillette, disait-il en s'en allant ; un si beau temps et une pièce de dix sous ; on peut dire que nous en avons, du bonheur! »

Alice ne pleurait plus, elle souriait, au contraire.

« Pauvre vieux, il trouve qu'il en a, du bonheur ; et moi donc, n'en ai-je pas? pensait-elle. On m'aime tant et je n'ai jamais ni froid, ni faim. Et puis y voir, regarder la campagne, les fleurs, même cette belle cheminée, ce vieux fauteuil si délicatement sculpté, et puis surtout, surtout les chers visages de tous les miens, ce sont des joies, de grandes joies. Oui, j'ai aussi mes bonheurs à moi. Qui sait? tout le monde peut-être a les siens ; Dieu les distribue dans la mesure qu'il lui plaît, comme la pluie et le soleil. Pourquoi donc voudrais-je accaparer pour moi seule tout le bonheur de l'univers? Non, non... Ils se sont amusés sur la plate-forme, eh bien! tant mieux. Si j'y étais montée avec eux, je n'aurais pas vu mon pauvre aveugle et il s'en serait allé moins content. »

Des pieds agiles se firent entendre sur les dernières marches de l'escalier en colimaçon, et bientôt la troupe joyeuse reparut dans la galerie.

« Comment, tu étais là? ma pauvre Alice, dit Georges ; je croyais que tu serais allée rejoindre nos parents. Regardez-la donc un peu dans cette fenêtre ; ne dirait-on pas une petite sainte dans sa niche? Est-elle patiente, est-elle douce! Comment fait-elle pour ne jamais se plaindre? Donne-moi ta recette, dis, j'en ai tant besoin.

— Ah! ces recettes-là, répondit Alice gaiement, il faut les trouver soi-même, c'est-à-dire les chercher ; et puis, un beau jour, Dieu vous les envoie, bien claires, bien compréhensibles, et on n'a plus qu'à les suivre. »

A suivre. Emma d'Erwin.

LES EFFETS DU FROID
DANS LES RÉGIONS POLAIRES

Le savant explorateur des régions arctiques, le lieutenant Payer, qui a eu l'honneur de découvrir avec le capitaine Weyprecht la terre François-Joseph, a fait connaître à la Société géographique de Vienne de curieux effets du froid qu'il a observés dans les régions voisines du pôle.

Dans un de ses voyages en traîneau, M. Payer vit le thermomètre descendre jusqu'à 36°,6 de froid. Les voyageurs, voulant boire du rhum, ne pouvaient toucher de leurs lèvres les coupes en métal : elles leur faisaient éprouver la sensation d'une brûlure. La liqueur alcoolique n'avait ni chaleur ni force ; elle était visqueuse comme de l'huile, et fade comme de l'eau. Quand on voulait fumer, les cigares et les pipes se couvraient d'aiguilles de glace.

A ce degré de froid, la volonté est paralysée ; la démarche devient incertaine ; on bégaie en voulant parler ; les idées deviennent lourdes et lentes, et l'on est comme dans un état d'ivresse. L'évaporation à la surface de la peau occasionne une soif ardente. Il est dangereux de se désaltérer avec de la neige, qui détermine des inflammations violentes de la gorge, du palais et de la langue. Quand on avale de la neige, on éprouve la sensation d'un corps très-chaud.

Des vapeurs formées par la transpiration enveloppaient les explorateurs qui traversaient des champs de glace. La condensation de ces vapeurs se faisait sous forme de paillettes de givre qui, en tombant à terre, produisaient un léger bruissement. L'air était humide, et pourtant une sensation désagréable de sécheresse se faisait sentir.

On pouvait percevoir les sons à de grandes distances. A quatre-vingts mètres, on entendait aisément une conversation faite à voix ordinaire. L'affaiblissement du goût et de l'odorat était très-sensible ; les forces étaient diminuées ; les yeux se fermaient involontairement. La plante des pieds devenait insensible lorsqu'on s'arrêtait.

Tels sont, sommairement, les effets constatés par le lieutenant Payer, pendant son séjour dans les régions polaires.

P. Vincent.

A TRAVERS LA FRANCE

PONTIVY.

Pontivy, petite ville de 8,000 habitants environ, est le chef-lieu de l'arrondissement le plus septentrional du département du Morbihan. Le Blavet, canalisé, le sépare en deux parties ; mais la ville est bâtie presque tout entière sur la rive gauche et offre encore de ce côté deux quartiers fort distincts : le vieux Pontivy, fondé au moyen âge, et Napoléonville, cité moderne, qui, sous les deux empires, donnait son nom à la ville tout entière.



Château de Pontivy.

Le vieux Pontivy dut son origine à un monastère fondé par saint Ivy, moine de l'île de Bretagne, qui était venu se fixer dans l'antique Armorique, à l'exemple d'un grand nombre de ses compatriotes. La cité naissante se développa sous la protection d'un château, qui appartint à la maison de Rohan, et que les princes de cette famille célèbre firent reconstruire, peu d'années après avoir achevé leur magnifique résidence de Josselin.

Le château des Rohan n'existe plus qu'à moitié. De ses quatre tours, deux seulement sont entières ; ceux des bâtiments qui ont été conservés rappellent par leurs lucarnes et le dessin de leurs fenêtres l'époque où expirait, à la fin du xv[e] siècle, l'architecture française nationale, que l'on calomnie trop souvent du nom de gothique. L'église principale de Pontivy est contemporaine de son château, mais elle est moins remarquable.

Pontivy joua, durant la Révolution française, un rôle qui attira sur lui l'attention du général Bonaparte. Cette ville s'était déclarée avec tant d'enthousiasme pour les idées nouvelles, que les députés des gardes nationales bretonnes s'y réunirent, en 1790, et y jurèrent solennellement un pacte fédératif qui devint l'origine de la grande fédération du Champ-de-Mars. Mais elle était aussi entourée d'un pays disposé à s'insurger et que Napoléon, devenu empereur, voulut contenir en fondant à côté de l'ancienne ville une ville nouvelle, une ville militaire, qu'il appela Napoléonville. La cité impériale se construisit lentement et se peupla avec beaucoup de peine; seuls, quelques soldats lui donnent une certaine animation. Pontivy est resté le noyau ancien de l'agglomération municipale, et lui a rendu son nom, que les agrandissements modernes n'autorisaient pas suffisamment à effacer de la géographie.

Pontivy a élevé, sur sa place d'armes, une statue au plus glorieux de ses enfants, le général de Lourmel, qui mourut, en 1854, d'une blessure reçue sous les murs de Sébastopol.

Les environs de Pontivy présentent, particulièrement sur les bords du Blavet, les plus gracieux paysages. On y trouve aussi de jolies chapelles du moyen âge, avec leur belle architecture à ogives et leurs poétiques légendes.

A. Saint-Paul.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF



Elle traversa lentement la ville (Page 276, col. 2.)

SCÈNES HISTORIQUES[1]

HENRI, DUC DE MONTMORENCY (1632)

II

Tandis que la duchesse de Montmorency était ainsi livrée aux plus douloureuses angoisses, M. le duc d'Orléans et Henri de Montmorency marchaient sur Beaucaire. Le gouverneur avait voulu leur ouvrir les portes, mais les bourgeois avaient dit : « Nenni ! » Ils avaient pris les armes, et lorsque la petite armée rebelle s'était présentée devant la place, elle avait été accueillie à coups de mousquets. Il n'entrait pas dans la vue du prince de faire le siége des villes, il était déjà mécontent et dégoûté de son entreprise ; la mobilité et la légèreté naturelles de son esprit lui avaient représenté la conquête du midi de la France comme facile et sûre ; avec l'aide du duc de Montmorency, il forcerait sans peine la main à son frère, le délivrerait du Cardinal et reviendrait trôner à Paris avec la Reine sa mère. Le Roi était maladif, sans enfants, et la couronne paraissait quelquefois bien proche. En réponse à tous ces beaux rêves, Louis XIII s'avançait contre son frère, accompagné par ce « tyran qui s'était emparé de son autorité par artifices et calomnies étranges ». Une nouvelle proclamation venait d'être publiée, récapitulant les crimes de Monsieur, pour la quatrième fois révolté contre le Roi. Six semaines lui avaient été accordées pour rentrer dans le devoir, quinze jours seulement aux prélats et gentilshommes qui l'avaient soutenu dans sa coupable entreprise. Ordre était donné au Parlement de Toulouse de faire le procès au duc Henri de Montmorency, accusé de haute trahison.

« Si j'étais femme et duchesse, disait le Roi, je me garderais de donner à mon fils le nom de Henri : ce souvenir de feu le Roi mon père n'a pas été heureux au duc Henri de Rohan, il ne portera pas bonheur au duc Henri de Montmorency.

— Ce qui leur porte malheur, ce sont leurs rébellions, sire, disait gravement Richelieu ; quant au duc de Rohan, il avait ceci pour excuse qu'il défendait sa religion, la croyant plus menacée qu'elle n'était ; celui-ci ne défend rien.... que Monsieur !

— Qui se défendra à son tour en l'abandonnant, »

1. Suite. — Voy. page 257.

repartit le Roi qui venait de signer l'ordre au Parlement. Déjà le maréchal de la Force avait battu près de Privas M. de l'Estrange, l'un des gentilshommes les plus estimés du duc, l'avait fait prisonnier, et détruit à moitié sa petite armée. Le Vivarais était resté sourd aux appels de la révolte, le gouverneur de Montpellier avait refusé les offres du duc d'Orléans.

« Je serais ravi de devenir maréchal de France par la main du Roi, avait-il dit; je reste, en attendant, ce que Sa Majesté m'a fait. »

Les rebelles avaient résolu d'attaquer les troupes royales avant l'arrivée du Roi. Louis XIII était encore à Cosne-sur-Loire.

Un petit château fort dominait le bourg de Saint-Félix-de-Carmain; quatre frères, gentilshommes du Lauraguais, s'en étaient emparés pour le duc d'Orléans: il leur avait donné à cet effet douze cents livres. Les habitants du bourg appelèrent à leur secours le maréchal de Schomberg. Celui-ci était en marche, il n'avait point de canons ni de matériel de siége; il s'arrêta cependant. « Je ne saurais décourager les serviteurs du Roi qui ont bonne volonté pour Sa Majesté, » dit-il, et il rangea ses troupes devant le château. Avant de donner l'assaut, il fit offrir dix mille livres aux défenseurs; le commerce était bon et l'affaire avantageuse: le château fut livré sans coup férir et le maréchal reprit le chemin de Castelnaudary.

« Par bonheur, M. le Cardinal m'avait mieux pourvu d'argent que d'artillerie, marmottait le vieux soldat; si j'en avais assez, je pourrais peut-être acheter Monsieur.... Quant à Montmorency — et il secouait la tête — celui-là n'est pas de ceux qui se vendent, mais il sera de ceux qui se battent, et nous verrons. »

Le jour était venu. Pendant que Schomberg était retenu devant Saint-Félix-de-Carmain, M. le duc d'Orléans et Montmorency avaient marché sur Castelnaudary: ils espéraient s'en emparer par un coup de main avant l'arrivée du maréchal; celui-ci leur coupa le passage, à une demi-lieue de la ville. Il avait passé le petit ruisseau du Fresquel pour couvrir la place. L'armée insurgée était en vue, deux cavaliers s'en détachèrent. Un petit cheval barbe, rapide et leste, portant fièrement un panache aux couleurs du duc d'Orléans, frappa les regards de Schomberg comme de ses officiers.

« Par Dieu, c'est Henri lui-même! » s'écria le maréchal, qui avait fait amitié avec le duc de Montmorency dès son enfance. Les deux éclaireurs s'étaient repliés sur le gros de la cavalerie. Naguère Montmorency avait tenté quelques ouvertures auprès du Cardinal, qui les avait repoussées. Sur le champ de bataille, en face des troupes royales, le duc n'avait point de propositions de paix à faire, ses soldats avaient déjà passé le Fresquel.

On commençait à prendre rang pour le combat. L'infanterie était encore sur l'autre bord du ruisseau lorsque le comte de Moret, qui commandait l'aile gauche, fit commencer le feu. On s'était déjà disputé à qui aurait l'honneur d'attaquer. M. le duc d'Orléans et le duc de Montmorency avaient oublié leurs querelles. Monsieur était un peu en arrière; Montmorency s'élança aux premiers rangs, il était à la tête d'un escadron de cavalerie.

« Monsieur, dit en courant un vieux gentilhomme qui l'accompagnait, M. de Rieux, je vous promets de me faire tuer à vos pieds. » On était déjà au milieu des ennemis, et M. de Rieux tombait mort. Montmorency avait lancé son bon cheval dans la mêlée: le petit barbe aspirait l'odeur du combat, il hennissait et se cabrait, portant son maître en avant, malgré les coups de feu et d'épée. Déjà le duc avait passé sur le ventre des mousquetaires, il était engagé parmi les chevau-légers du Roi, appelant en vain à le suivre le régiment de Ventadour. Il était seul, emporté par cette impétuosité dont tous les hommes vaillants sont saisis en pareille rencontre, et plus indigné de se voir abandonné par ses amis qu'effrayé de son danger. Déjà il avait reçu plusieurs blessures, lorsque deux officiers des chevau-légers, le père et le fils, lui déchargèrent à la fois leurs pistolets dans la figure. Deux coups d'épée du duc les renversèrent à terre; mais au même moment le petit barbe s'abattait pour ne se plus relever, il était percé de coups comme son maître, qui, entraîné dans sa chute, étouffait sous le poids de son compagnon expirant.

Tout échauffé encore de l'ardeur du combat, Henri de Montmorency ne sentait pas la douleur de ses dix-sept blessures, mais il sentait la vie qui lui échappait. « Mieux vaut ceci! » murmurait-il en s'accrochant encore à la crinière de son cheval. Un nuage passa devant ses yeux. « Meà culpà! » disait le guerrier mourant.

Le comte de Moret avait déjà rendu le dernier soupir. Le duc d'Orléans avait vu de loin et jugé le désastre; il était naturellement brave, mais aussi indolent et indifférent qu'il était frivolement aventureux. Il se mit à siffler entre ses dents.

« Tout est perdu! » dit-il. La panique avait déjà saisi ses troupes, nul régiment n'avait voulu marcher au combat. Les gentilshommes les plus illustres de la petite armée avaient seuls porté l'effort et payé les frais de la journée; le plus illustre de tous se retira sans coup férir. Le lendemain, il fit offrir la bataille au maréchal de Schomberg.

« Je connais trop mon devoir pour attaquer Monsieur, repartit le maréchal: s'il marche sur moi, je ferai de mon mieux pour me défendre. » Le duc d'Orléans ne lui donna pas cet embarras.

Quelques soldats des gardes royales avaient vu tomber le duc de Montmorency. Ils coururent à lui.

« Monseigneur vit encore, » disaient-ils entre eux; ils avaient oublié la révolte, ils ne savaient rien des coupables menées: ils se souvenaient seulement du chef intrépide qui les avait tant de fois commandés, du général compatissant et bon qui veillait au bien-

être de ses soldats dans les longues journées de marche; ils avaient les larmes aux yeux lorsqu'ils le retirèrent expirant sous le cadavre de son bon cheval. Le duc souleva sa main défaillante pour caresser encore une fois la tête de son compagnon de combat. « C'est fini, Flamingo, » murmura-t-il. Il semblait mort, comme son cheval, lorsque les soldats l'emportèrent à Castelnaudary sur leurs mousquets croisés. Tous pleuraient en marchant à côté de lui. Sa mine était si fière qu'il semblait que les coups du malheur l'eussent en vain frappé.

La duchesse était toujours à Béziers, malade et faible. Elle avait deux fois envoyé Saint-Gaudens aux nouvelles; lorsqu'il revint enfin, il s'arrêta à la porte de sa chambre, sans oser entrer. Mlle de Chazelles l'avait aperçu; les yeux de la malade étaient fermés, elle se glissa vers le messager.

« Qu'avez-vous appris? dit-elle effrayée en remarquant les traits bouleversés du jeune homme.

— Nos gens ont combattu, murmura le page; tout est mort ou pris.

— Et Monseigneur? »



Le petit barbe s'abattait. (Page 274, col. 2.)

Charles de Saint-Gaudens s'était couvert les yeux de ses mains, il étouffait ses sanglots. Une voix faible, mais ferme encore, répéta la question du fond de la chambre.

« Monseigneur? » disait la duchesse.

Le page fit un pas comme pour s'enfuir. Mlle de Chazelles toucha son bras.

« Madame attend! » dit-elle. Saint-Gaudens tomba à genoux.

« Monseigneur est mort, ou si blessé qu'il va mourir, s'écria-t-il. Il a chargé les ennemis presque seul avec de Rieux, son régiment même ne l'a pas accompagné; les gens du Roi l'ont retiré du champ de bataille. Flamingo était mort avant lui! »

La duchesse n'avait rien entendu du récit du combat. Elle avait fermé les yeux aux premières paroles.

« Mort! » répétait-elle dans son cœur, accablée et comme étourdie par sa douleur. Elle restait immobile et si pâle que Mlle de Vignerol appela précipitamment sa compagne.

« Hélas! s'écria-t-elle, Madame est morte du même coup que Monseigneur! »

La mort ne vient pas si vite et les cœurs ne se brisent pas si aisément que le croit la jeunesse. Marie des Ursins devait longtemps pleurer son mari dans la retraite où elle alla s'ensevelir. Henri retenait encore cette existence qu'il devait rendre à Dieu plus amèrement que sur le champ de bataille et dans l'enivrement du combat. La duchesse commençait à retrouver ses sens. Avec la vue de son malheur, lui revenait en même temps une ombre d'espérance.

« Partez sur l'heure pour Castelnaudary, dit-elle

à Charles de Saint-Gaudens, en menant avec vous ce savant docteur qui est venu de Montpellier pour soigner ma pauvre santé. Puisqu'il n'a pu encore me mettre en état d'aller moi-même soigner Monseigneur, qu'il y aille à ma place et ne le quitte plus. Pour vous, vous reviendrez céans me dire comment vous l'avez trouvé, à moins... (et ses yeux lançaient des éclairs de dédain), à moins que ses serviteurs n'aient été aussi infidèles que les amis pour lesquels il a aussi tout sacrifié... Si vous le trouvez seul, vous resterez, Charles, et vous me le ferez savoir. Morte ou vive, je parviendrai jusques à ses côtés.

— Monseigneur n'est pas seul, s'écria Marguerite de Vignerol, petite méridionale ardente et démonstrative; je réponds de M. de Castellane et de Pierre de Brézé. »

La duchesse s'était laissée retomber sur ses oreillers.

« Deux, ma belle, vous répondez de deux, c'est beaucoup, murmurait la malade.

— L'un est mon cousin et l'autre mon fiancé, » ripostait Marguerite, mais elle répondait aux gestes indignés de sa compagne bien plutôt qu'à sa maîtresse. La duchesse ne l'entendait pas.

Le page n'avait pas trouvé le duc abandonné de ses amis et de ses serviteurs, il l'avait trouvé cloué sur son lit par la douleur et la fièvre de ses nombreuses blessures.

Le roi n'avait pas compté sur ces liens douloureux, il savait la sympathie que le prisonnier inspirait aux soldats et le dévouement passionné de ses domestiques; il avait envoyé ses gardes pour veiller autour de Montmorency et pour empêcher une évasion.

Charles de Saint-Gaudens pénétra cependant jusqu'à son maître. Il n'avait été chargé d'aucun message compromettant, mais seulement de savoir la vérité sur l'état du duc.

Celui-ci ne répondit aux questions du jeune homme qu'après avoir été rassuré sur la santé de sa femme.

« Dites à Monsieur mon mari que j'aurai le temps de penser plus tard à moi, avait-elle dit, je suis en ce moment toute pour le servir. »

Montmorency hochait tristement la tête en écoutant ces paroles; il fit panser ses plaies devant le jeune homme.

« Tu raconteras à ma femme le nombre et l'étendue des blessures que tu as vues, lui dit-il, et tu l'assureras que celle que j'ai faite à son esprit m'est infiniment plus sensible que toutes les autres. »

Lorsque Marie des Ursins reçut ce message, elle se prit à pleurer sur l'amertume des chagrins passés plutôt que sur les terribles dangers du présent. Elle avait plusieurs fois fait solliciter du maréchal de Schomberg l'autorisation de rejoindre son mari à Castelnaudary. Celui-ci l'avait refusée.

« Attachez-vous plutôt à Monsieur, avait-il dit, et prenez soin qu'il n'oublie ni n'abandonne votre mari quand il fera son accommodement. Sa Majesté est déjà à Lyon. »

Le roi avançait en effet, et les villes rebelles, effrayées et honteuses, rentraient l'une après l'autre dans le devoir. Alby avait déjà chassé son évêque, qui l'avait entraînée à sa perte, disaient les bourgeois. Le palais épiscopal était ouvert à tous venants, les pères jésuites et les capucins s'étaient partagé la bibliothèque. On vint prévenir la duchesse de Montmorency que Béziers même, la place forte de la révolte, dont les murs avaient été relevés par le duc d'Orléans, se préparait à se rendre. Marie des Ursins fit préparer sa litière.

« Je suivrai Monsieur en quelque lieu qu'il aille, » dit-elle, et elle traversa lentement la ville, les rideaux de cuir entr'ouverts, afin d'examiner le visage des passants. Tous paraissaient dominés par la terreur; on s'écartait pour laisser passer la litière, mais sans marques de regret ou d'attachement pour le gouverneur qui avait compromis sa province dans sa rébellion.

La duchesse s'appuya lourdement sur ses oreillers.

« Ils ont oublié les plaintes qu'ils poussaient il y a six mois sur la perte de leurs privilèges, dit-elle à M[lle] de Chazelles, assise à ses pieds et peu soucieuse des griefs du Languedoc; ils maudissaient assez haut M. le Cardinal alors et ne parlaient que de sa tyrannie; en ce jour ils sont prêts à l'adorer comme un dieu. »

Le bruit courait en effet dans la foule qu'à la requête du Cardinal le roi avait renoncé à faire régler les impôts par ses commissaires élus, et que la province recouvrait le droit de se taxer elle-même.

« Ceci est de la clémence de notre bon roi! » disait-on dans les rues.

M[me] de Montmorency souriait douloureusement. « Jusqu'où ira la clémence? » murmurait-elle.

Les amis d'Henri de Montmorency se posaient partout la même question; le roi n'avait même pas répondu aux premières propositions d'accommodement que lui avait envoyées son frère. Outre la liberté de Montmorency, Gaston demandait la réintégration dans leurs charges et dignités de tous les serviteurs de sa mère et des siens, de même qu'une place de sûreté pour elle et pour lui. Un second émissaire avait été mis en prison. Le roi était à Pont-Saint-Esprit, non loin du prince rebelle; il lui fit à son tour adresser ses conditions.

« Dites à mon frère qu'il peut rentrer à Béziers, et que je traiterai avec lui en ce lieu témoin de son crime, mais que je n'y veux d'autres que lui, » avait dit Louis XIII.

Gaston d'Orléans avait livré quatre de ses serviteurs comme otages de sa sincérité; la duchesse de Montmorency n'avait pu entrer à Béziers, elle avait établi ses quartiers dans un petit bourg de la cam-

pagne. Elle envoyait message sur message au duc d'Orléans, mais ses serviteurs commençaient à être connus, plusieurs s'étaient vu refuser l'entrée de la ville. La garde était sévère, le temps pressait, le surintendant de Bullion et le marquis des Fossés étaient arrivés pour conclure l'accommodement des deux frères. Mlle de Chazelles vint trouver sa maîtresse.

« Si vous permettiez, madame, dit-elle, je me déguiserais comme une paysanne qui va au marché, et je saurais bien avec mon panier d'œufs entrer en cette ville et parler à Monsieur. Il ne saurait abandonner Monseigneur qui a tout risqué pour lui, à moins qu'il n'ait en son corps l'âme d'un laquais, au lieu de celle d'un fils de France, » ajouta-t-elle en baissant la voix.

Marie des Ursins connaissait le duc d'Orléans mieux que sa jeune suivante, elle était habituée aux lâchetés des cours, et avait vu leurs meilleurs amis s'éloigner des malheureux ; elle comptait encore sur la grandeur de la situation de son mari et sur les nombreux attachements qu'il avait su inspirer. La fièvre la dévorait, elle ne retrouvait aucune force, épuisée qu'elle était par ses soucis et par les efforts qu'elle tentait de toutes parts.



Elle portait un panier d'œufs. (P. 277, col. 2.)

Une tentative d'évasion était impossible : à peine le duc pouvait-il se soutenir. Elle regarda Mlle de Chazelles debout devant elle.

« Marguerite de Vignerol conviendrait mieux que vous à cette aventure, murmura-t-elle. Toute jolie qu'elle est, son teint et ses yeux ressemblent davantage aux paysannes de ce lieu-ci que vos yeux bleus et votre peau blanche. Cependant... (et comme elle voyait déjà les larmes rouler sur les joues de sa jeune suivante) elle ne l'a pas proposé, et vous l'avez fait. »

Un éclair d'honnête franchise passa dans l'âme de la jeune fille, toute possédée de l'ardeur de son entreprise.

« Elle l'aurait bien dit comme moi, madame, murmura-t-elle, et elle s'agenouillait auprès du lit, mais Pierre de Brézé ne serait pas content; c'est son frère le marquis qui est, dit-on, désigné pour conduire Monseigneur à Toulouse. »

La duchesse ne put retenir un tressaillement.

« Partout les mêmes, disait-elle : Brézé à la tête des gardes qui entourent mon mari, et il a été élevé à côté de moi comme un frère, et Châteauneuf, qui a été nourri page dans la maison de Monsieur mon beau-frère, chargé de présider le parlement contre lui. Allez ! dit-elle en se relevant à demi, habillez-vous comme vous voudrez, entrez dans Béziers comme vous pourrez, et dites à Monsieur, si vous pouvez parvenir jusqu'à lui, ce que Dieu vous inspirera. Je n'ai plus de raisons à faire valoir auprès de sa lâcheté. »

Elle avait repris ses prières, seule consolation qui pût un moment calmer sa douleur, lorsqu'une paysanne fraîche et jolie, coiffée d'un mouchoir aux vives couleurs, et soigneusement vêtue à la mode des filles aisées de la campagne, sortit sans bruit de la ferme où s'était installée la duchesse. Elle portait un panier d'œufs, petit et peu rempli ; elle le trouvait lourd cependant, et ses bras délicats s'étaient fatigués l'un après l'autre, lorsqu'elle atteignit les portes de Béziers. Les gardes la laissèrent passer, avec quelques plaisanteries grossières sur sa bonne mine.

La jeune fille rougit si violemment qu'un des soldats l'arrêta par sa robe.

« Tu n'es donc pas accoutumée à entendre dire que tu es jolie? » demanda-t-il en la regardant de près avec un air de méfiance.

Elle arracha sa jupe de ses mains par un si brusque mouvement que tous les œufs s'entre-choquèrent dans son panier, et elle prit sa course vers la maison du riche bourgeois qui avait l'honneur de loger Monsieur. Déjà la ville était pleine, le roi avait annoncé qu'il tiendrait lui-même les états à Béziers.

Deux heures plus tard, la même jeune fille, pâle et les yeux gonflés par les larmes, redescendait tristement le long des rues étroites de la ville. Son entreprise n'avait pas réussi, elle n'avait pas vu M. le duc d'Orléans, mais elle en avait assez appris pour n'avoir aucun désir de le voir, sinon pour lui manquer de respect et lui arracher les yeux. Puy-Laurens, le favori de Monsieur et le confident de ses pensées les plus secrètes, avait promptement reconnu Mlle de Chazelles ; il lui avait souvent parlé à la cour; les paroles qu'il avait chuchotées

ce jour-là à son oreille étaient d'une autre nature.

« Monsieur a dû songer à sa sûreté, avait-il dit bien bas, et comme s'il avait lui-même honte de ce qu'il avait conseillé. M. de Baillon a été inflexible, il a obligé le prince à renoncer à toute intelligence avec l'Espagne et la Lorraine, bien plus, avec la Reine sa mère, et il s'est engagé à ne prendre aucun intérêt en celui de ceux qui se sont liés avec lui en ces occasions pour faire leurs affaires, et à ne se plaindre pas quand Sa Majesté leur ferait subir ce qu'ils avaient mérité..... »

Puy-Laurens n'ajoutait pas qu'il avait eu soin de faire ajouter un article pour protéger les domestiques personnels de Gaston d'Orléans. La petite paysanne s'était redressée singulièrement sous ses modestes coiffes.

« Et cela est-il signé? demanda-t-elle.

— Non-seulement signé, mais écrit de la propre main de Monsieur, répondit Puy-Laurens, à chaque instant plus embarrassé de la mission qu'il avait acceptée.

— Et reste-t-il ici jusqu'à ce que la hache ait fait raison de ses amis? continua la jeune fille.

— Il part demain même pour Tours où Sa Majesté lui a assigné sa résidence, à condition d'y vivre en bon sujet et bon frère. M. le Cardinal y a veillé, nous allons être entourés de ses créatures et de ses espions. »

M[lle] de Chazelles se retourna vers le favori aussi lâche et perfide que son maître.

« Si je devais suivre un autre homme que monsieur mon père et celui que Dieu me donnera pour mari, dit-elle, j'aimerais cent fois mieux servir M. le Cardinal qui frappe ses ennemis en face, qu'un prince qui entraîne ses amis à leur perte pour les abandonner au bord de l'abîme. Adieu ! »

Elle n'avait pas tremblé et ses yeux étaient restés secs dans leur ardent dédain. Lorsqu'elle eut quitté Puy-Laurens, la petite paysanne sous le fichu de laquelle battait le cœur d'une fille de noble race s'assit au bord du chemin et pleura longtemps.

La duchesse ne lui fit pas de questions, lorsqu'elle la vit rentrer dans sa chambre, épuisée de fatigue et le visage altéré par les émotions qu'elle avait subies.

« C'est fini ! » dit la jeune suivante qui avait repris ses vêtements accoutumés.

« L'accord est signé! et elle cachait sa tête dans les couvertures.

— Sans faire mention de Monseigneur?

— En abandonnant les amis de Monsieur au bon plaisir de Sa Majesté..... »

M[me] de Montmorency leva les yeux au ciel.

« Il ne me reste donc d'espoir qu'en vous, mon Dieu, » murmura-t-elle.

M[lle] de Chazelles s'était relevée. « Les gardes qui l'ont relevé sur le champ de bataille ont raconté qu'il leur avait dit : « Je me suis perdu pour des lâches! » marmottait entre ses dents la jeune fille, il aurait pu dire pour un lâche. L'âme de M. le duc d'Orléans a passé chez tous ses serviteurs. »

A suivre. M[me] de Witt (née Guizot).

SUR LE GOUT DE LA SOCIÉTÉ

CHEZ LES ANIMAUX

Il y a dans la création animale un étonnant besoin de sociabilité. Les congrégations d'oiseaux voyageant par troupes en sont un exemple remarquable. Il n'est pas rare de voir des chevaux, fort tranquilles en compagnie, se refuser à rester seuls une minute en plein champ, et les plus fortes barrières ne sauraient les y retenir. Le cheval d'un de mes voisins ne supporte pas, non-seulement d'être laissé seul dehors, mais encore dans une écurie étrangère, sans témoigner la plus vive impatience et sans travailler de ses pieds de devant à briser le râtelier et la mangeoire; on l'a vu, pour se retrouver en société, sauter hors de la fenêtre par laquelle on faisait passer le fumier; cependant à tout autre égard il est très-doux et très-docile. — Les bœufs et les vaches n'aiment pas à paître isolément et dédaigneront les plus beaux pâturages s'ils n'y rencontrent que la solitude. Nous ne dirons rien des moutons, qui toujours se réunissent en troupeaux.

Ce penchant ne se manifeste pas exclusivement entre individus de même espèce. Nous avons vu une biche qui, élevée toute petite parmi les vaches d'une laiterie, allait aux champs et revenait à l'étable avec elles. Les chiens du logis ayant l'habitude de la voir ne remarquaient plus la bête fauve, mais les chiens étrangers ne manquaient pas de lui donner la chasse; et le maître de la maison souriait alors en suivant des yeux sa favorite, bondissant, entraînant sans crainte ses persécuteurs par-dessus les haies, les portes, les barrières, jusqu'à ce que son bon plaisir les ramenât près des vaches ses amies, qui, mugissant de toutes leurs forces et montrant des cornes menaçantes, chassaient les assaillants hors du pâturage.

Les plus grands contrastes d'espèces et de tailles n'empêchent même pas toujours ces mutuelles avances de sociabilité et de camaraderie. Une personne très-intelligente et observatrice me disait que, dans sa jeunesse, ne gardant qu'un seul cheval, elle s'était trouvée momentanément n'avoir aussi qu'*une* poule.

Ces animaux, si peu faits l'un pour l'autre, passaient ensemble une partie de leur temps dans un verger où ils ne voyaient aucun autre être vivant. Peu à peu, ces deux créatures séquestrées semblè-

rent se porter réciproquement un certain intérêt.

Le volatile s'approchait du quadrupède avec de petits cris de satisfaction, se frottant doucement contre ses jambes; tandis que le cheval, abaissant son regard d'un air de complaisance, apportait dans ses mouvements une circonspection et une mesure extrêmes, de peur de fouler aux pieds son infime compagne; et, par cet échange de bons procédés, ils semblaient adoucir leur solitude respective.

Un propriétaire écossais avait enfermé dans un poulailler, où se trouvait alors un seul poulet, un faisan doré qu'il avait reçu en présent. Ces oiseaux conçurent l'un pour l'autre un attachement qu'ils se témoignaient de mille manières. Cependant le faisan vint à mourir et fut aussitôt empaillé. Après la mort de son ami, le poulet semblait malheureux et dépérit visiblement. Un jour, l'ayant aperçu par hasard dans sa nouvelle condition, il fit de vains efforts pour aller à lui, abattit tristement ses ailes, et ne tarda pas à mourir aussi.

L'esprit de sociabilité n'est pas toujours la cause unique de ces étranges tendresses, on leur reconnaît une autre origine dont il faut faire la part.

Un petit levraut abandonné fut apporté a l'un de mes aînés, et les domestiques le nourrissaient à la cuiller, avec du lait.

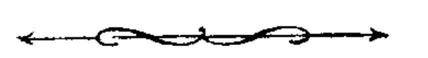
Vers le même temps, la chatte avait fait des petits dont on s'était debarrassé. Bientôt après, le levraut disparut; on supposa que, comme la plupart des nouveau-nés sans mère, il avait été dévoré par quelque chien ou par un chat. Mais, une quinzaine de jours plus tard, le maître étant assis dans son jardin à la tombée de la nuit vit sa chatte venir à lui en trottinant, la queue en l'air, et faisant entendre ces petites notes brèves, contenues, amicales, dont les animaux de cette espèce se servent pour appeler leurs petits; quelque chose, en effet, gambadait derrière elle, et ce n'était autre que le levraut. La pauvre bête l'avait adopté, nourri de son lait et continuait de le soutenir et de le soigner avec beaucoup d'affection; ainsi un animal herbivore était redevable de la vie à un animal carnivore.

Qu'un individu de la race féroce des félins (*felis*), d'instinct sanguinaire, comme le chat, que le lion des souris (*murium leo*), selon l'expression de Linné, puisse ressentir quelque tendresse pour une créature vivante qui est sa proie naturelle, n'est pas chose facile à expliquer.

Il est probable que ce sentiment étrange naquit d'abord du vif besoin de satisfaction de ce tendre instinct maternel qu'avait trompé la perte de ses petits, mais aussi du bien-être qu'elle éprouvait à se sentir débarrassée de son lait, jusqu'à ce que, par habitude, elle s'attacha à son nourrisson comme si elle en eût été réellement la mère. Les mamelles gonflées de lait deviennent douloureuses pour l'animal; ces petites bouches avides le soulagent en aspirant le liquide. Il a été admirablement et providentiellement ordonné que la mère ait autant de plaisir à nourrir son nouveau-né que celui-ci à recevoir l'aliment qui le fait vivre.

Les faits merveilleux rapportés par de graves historiens, aussi bien que par des poètes, au sujet de jeunes enfants abandonnés, trouvent en ce qui précède une solution assez acceptable. Est-il beaucoup plus étonnant de voir Romulus et Rémus allaités par une louve, qu'un pauvre petit levraut allaité et chéri par une bête cruelle et toujours avide de sang?

Mme S. Doys.



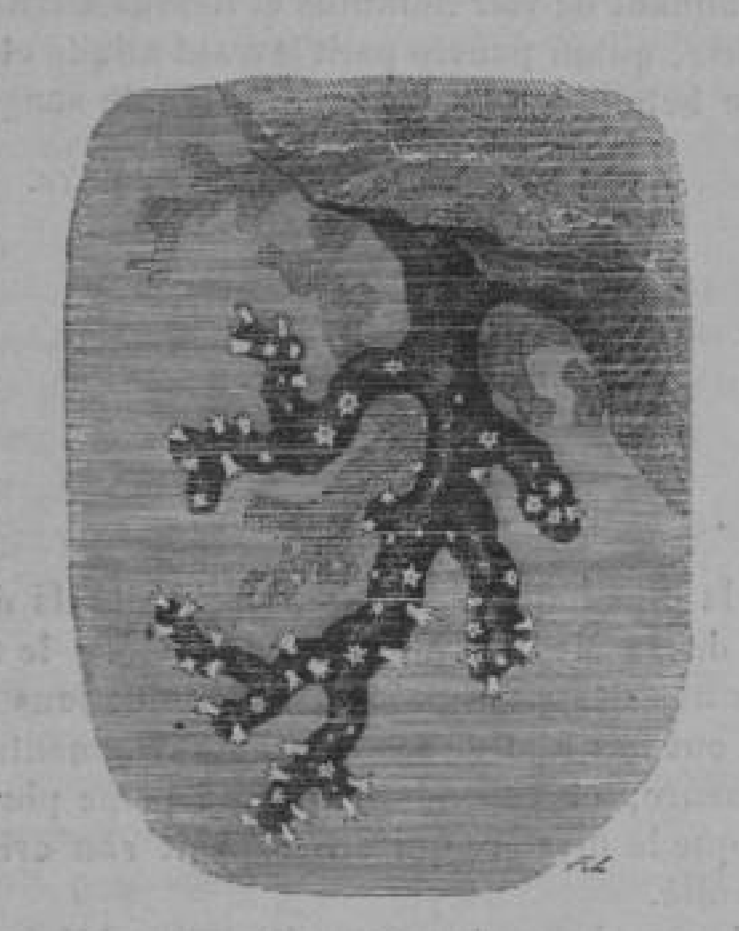
LE CORAIL

Dès la plus haute antiquité, les habitants des rivages de la Méditerranée ont considéré le Corail comme une des plus précieuses productions de la mer et ont fait figurer ses éclatants fragments dans leur parure, et cependant il y a à peine plus d'un siècle que le mystère qui enveloppait son origine a été dévoilé.

Quelques observateurs anciens considérèrent le Corail, à cause de son extrême dureté, comme une substance minérale. Mais l'idée qui parut dominer toutes les autres, c'était que le Corail ne représentait qu'un arbrisseau sous-marin. Telle fut l'opinion de Pline et de Dioscoride; et ces deux érudits, en le voyant si dur et si compacte, ajoutaient même que cet arbrisseau ne nous apparaissait avec une telle consistance, que parce qu'il se pétrifiait subitement en sortant des flots, lorsque l'air le frappait

« Tournefort, ce voyageur si judicieux, dit M. Pouchet, ne tira, à ce sujet, aucun avantage de ses pérégrinations en Orient, la patrie du célèbre polypier. Il le considéra aussi comme une plante et le fit même figurer, à ce titre, dans l'une des planches de son magnifique ouvrage. Il y est placé dans la vingt-deuxième classe du règne végétal, parmi la section qu'il intitule : *Des herbes marines ou fluviatiles, desquelles les fleurs et les fruits sont inconnus du vulgaire.* Un moment, mais seulement un moment, hélas! l'opinion du botaniste français parut reposer sur la plus stricte observation. Durant le XVIIIe siècle, le comte de Marsigli annonça au monde savant qu'il venait de découvrir les fleurs du Corail, et que, par conséquent, sa nature végétale ne pouvait plus être mise en doute. En plaçant des branches de ce polypier dans de l'eau de mer, immédiatement après qu'elles venaient d'être pêchées, l'observateur italien avait vu les espèces de bourgeons qui couvrent leur surface s'épanouir comme autant de fleurs à huit pétales, formées de gentilles petites corolles blanches et étoilées, qui se dessinaient sur l'écorce rougeâtre des tiges. Marsigli n'en doutait plus; c'étaient là les fleurs de l'arbrisseau paradoxal: il avait

résolu le problème laissé encore incomplet par Tournefort. Dans sa joie, en proclamant sa découverte dans le sein de l'Académie des sciences en lui faisant passer les pièces de conviction, il écrivait au président : « Je vous envoie quelques branches de Corail, couvertes de fleurs blanches. Cette découverte m'a fait presque passer pour sorcier dans le pays, personne, même les pêcheurs, n'ayant rien ou presque rien vu de semblable. » L'illustre compagnie savante fut convaincue. Mais ses convictions et la quiétude de Marsigli ne devaient avoir qu'une courte durée. Peu de temps après le moment où l'on avait cru avoir mis enfin le doigt sur la vérité, un médecin français, Peyssonnel, qui, en 1725, parcourait les côtes de la Barbarie, ayant assisté à la pêche du Corail et fait sur celui-ci de longues recherches, découvrit que ces prétendues fleurs n'étaient qu'autant de petits animaux ou polypes analogues à ceux des madrépores, et qui, comme eux, bâtissaient le faux arbrisseau pierreux. Convaincu de l'exactitude de ses observations, Peyssonnel, à son tour, en fit part à l'Académie des sciences. Mais celle-ci, encore fascinée par les fleurs du Corail que le comte italien lui avait adressées, n'ajouta aucune confiance aux découvertes du médecin français, et l'évinça de la façon la plus gracieuse. Réaumur ayant été chargé par ce corps savant de faire un rapport sur cette découverte, crut, par ménagement, comme il le dit, n'en pas devoir nommer l'auteur. Et c'était avec un ton mêlé d'ironie et de compassion qu'il en écrivait à celui-ci, en lui accusant réception de son mémoire. Ce qu'il y eut encore de plus impardonnable, ce fut l'attitude du calme et consciencieux Bernard de Jussieu. Il adressa à Peyssonnel une lettre exempte de cette raillerie badine qui n'était nullement dans son caractère, mais tout aussi décourageante que celle de Réaumur. De Jussieu était cependant beaucoup plus coupable, car le plus superficiel examen des prétendues fleurs du Corail lui eût démontré l'erreur. Tout ce que l'appareil floral a de fondamental y manquait; mais, paraît-il, le botaniste ne se donna pas la peine d'y regarder. L'affaire eut un grand retentissement, et bon gré mal gré, il fallut bien la débrouiller. Puis, au moment où la lumière se fit, on s'aperçut enfin que c'était le simple médecin de province qui avait raison contre l'Académie. Les fleurs du Corail n'étaient que des polypes, et l'arbrisseau pierreux, un madrépore, sculpté et façonné par de tout petits animaux marins.

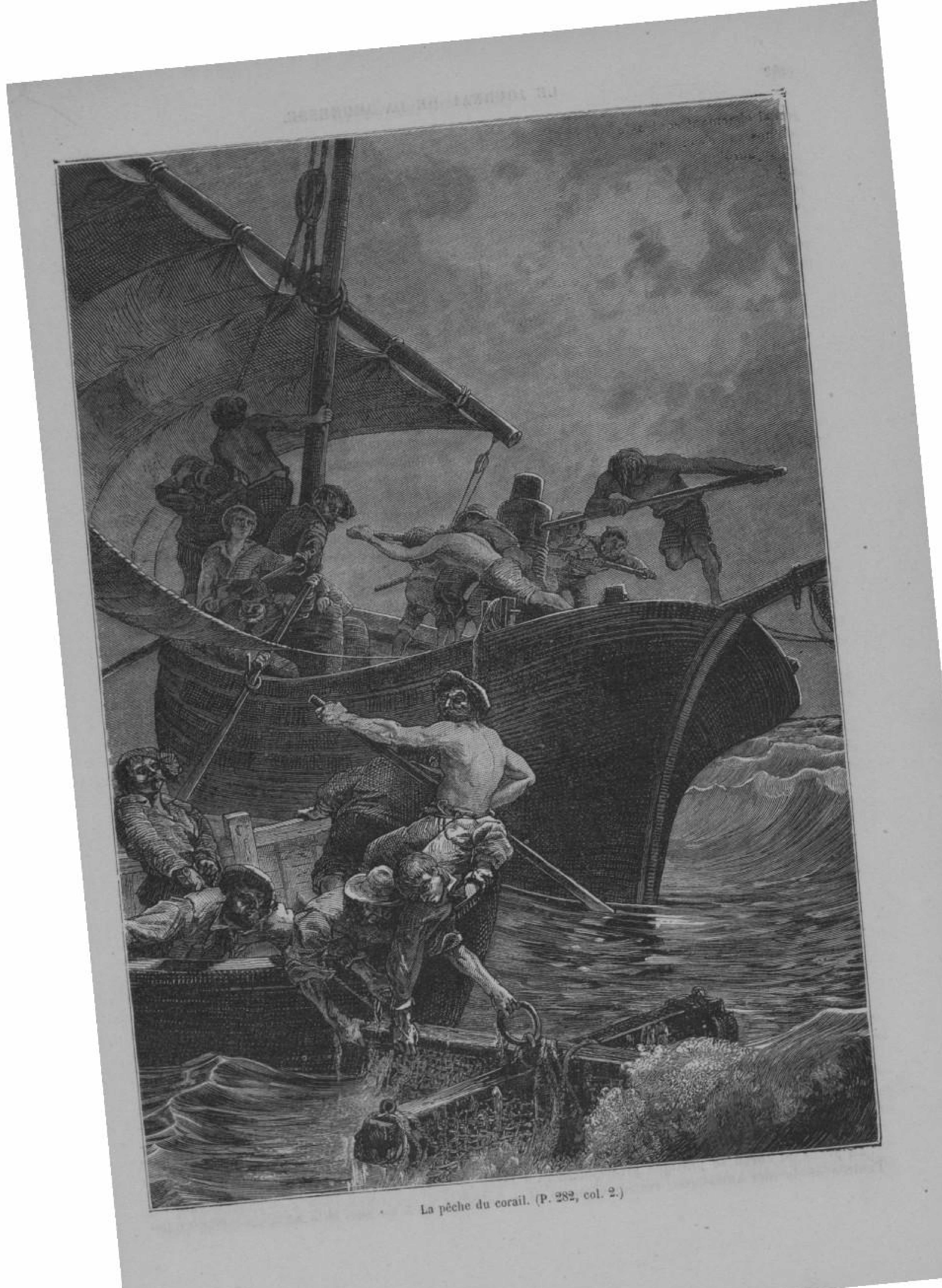


Arbuste du corail.

« Telle est la vérité relativement à la nature du Corail; revenons sur la seconde erreur qui ternit son histoire. On ne concevait pas trop comment un corps si dur pouvait cependant n'être qu'un tissu végétal. Les pêcheurs, en suivant la tradition ancienne, expliquaient parfaitement la chose, et tout le monde ajoutait foi à leurs paroles. Ils prétendaient aussi que, sous l'eau, l'arbrisseau marin n'avait que la consistance de toutes les plantes terrestres analogues, mais qu'il durcissait subitement au contact de l'air. Cette étrange opinion était profondément enracinée parmi les masses et rangée au nombre des faits les plus avérés. Cependant, M. de Nicolaï, qui était inspecteur des pêches, voulut tout vérifier. Il fit plonger un de ses corailleurs, afin qu'il vérifiât quelle était la consistance du polypier. Celui-ci rapporta que, dans la mer, le Corail avait la même dureté qu'à l'air. Mais tel était l'empire du préjugé, que M. de Nicolaï ne crut qu'à demi son employé. En définitive, il se décida aussi à plonger pour s'assurer lui-même du fait, et il reconnut alors qu'au milieu des flots le polypier possède réellement toute sa consistance. Ainsi, on a oscillé deux mille ans, chose désespérante, avant de parvenir à déterminer la véritable nature du Corail. Il a fallu tout ce temps pour établir que celui-ci n'est qu'un simple polypier marin; et que, dans les gouffres de la mer qu'il habite, et où les pêcheurs vont l'arracher avec leurs filets, il est tout aussi dur que quand il forme ces bracelets ou ces riches colliers dont le vermillon fait



Coupe d'une branche de corail.

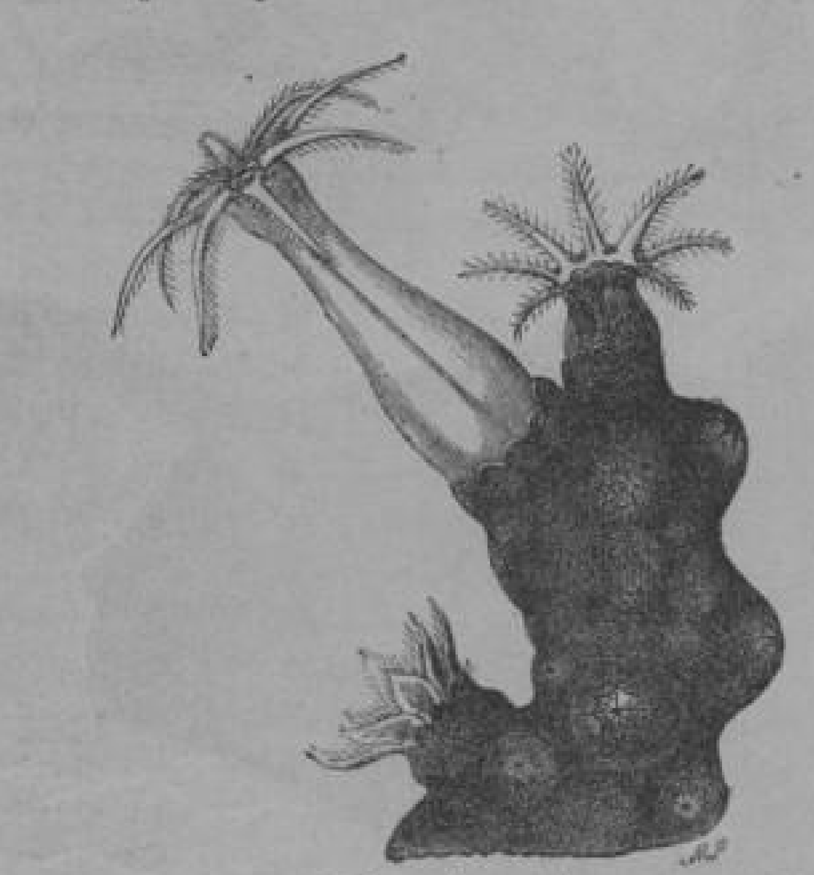


La pêche du corail. (P. 282, col. 2.)

un si charmant contraste avec la blancheur du teint de nos dames élégantes. »

Aujourd'hui, pour tous les naturalistes, le Corail est un membre de la grande famille des polypiers ou animaux composites dont il forme le groupe des Coralliens.

Le Corail habite surtout dans la Méditerranée et dans la mer Rouge, où on le trouve jusqu'à 300 mètres de profondeur. Quand on le retire de la mer, il ressemble absolument, par la disposition de ses rameaux, à un arbuste en miniature; et la coupe de sa tige, elle-même, présente des couches concentriques analogues à celles de certains végétaux. Les branches sont couvertes d'une écorce rose et molle, et elles offrent de place en place de petits trous dans chacun desquels réside l'un de leurs constructeurs. Ceux-ci sont autant de Polypes qui, lorsqu'ils viennent à s'épanouir, ont toute l'apparence de jolies petites fleurs d'un assez beau blanc,



Polypes du corail.

à huit divisions étalées comme des rayons, et dont les bords sont ornementés d'une rangée de cils. Ce fut cette trompeuse apparence qui fit tant osciller les naturalistes relativement à la nature du Corail.

Le polypier du Corail ne passe pas son existence entière dans son immobilité végétale. Après sa naissance, il prend, au bout de peu de temps, la forme d'un petit ver blanchâtre et demi-transparent, qui nage en tous sens avec une extrême agilité. Le moment étant venu de se fixer, l'animal abandonne sa forme de ver, se soude au rocher et laisse sortir de sa bouche les huit tentacules qui lui serviront désormais à happer sa nourriture au passage. Il jouit alors de la propriété singulière de produire par bourgeonnements de nouveaux êtres qui se développant autour de leur mère forment ces branches si caractéristiques du Corail.

La pêche du corail se pratique principalement à l'entrée de la mer Adriatique; sur les côtes de Sicile et aux environs de Bône et de la Calle en Algérie.

Cette pêche se fait d'une façon extrêmement simple mais elle est très-pénible : aussi dit-on souvent en Italie que, pour aller pêcher le Corail, il faut avoir été voleur ou assassin, ce qui est une offense gratuite à d'honnêtes matelots, mais ce qui donne bien l'idée des fatigues de ce travail de mer.

Cinq ou six pêcheurs, placés sur une barque, plongent dans la mer une sorte de croix de bois horizontale, à branches égales, portant à chaque extrémité un filet en forme de cône, tissé avec de l'étoupe. Au centre de l'appareil est ajouté en dessous une grosse pierre, qui l'entraîne rapidement au fond de l'eau. On le descend au moyen d'une forte corde à 60 ou 100 mètres de profondeur. Un pêcheur élève et abaisse alternativement cet appareil; en même temps les autres rament lentement de manière à balayer la surface d'un certain nombre de rochers. Les mailles lâches des quatre filets promenés sur les coraux accrochent leurs branches, les cassent, ou arrachent les polypiers tout entiers. Quand on suppose que la prise est suffisante, on remonte l'appareil, labeur lent, dur et des plus pénibles, puis on détache la récolte et on la dépose dans le bateau.

Nous avons déjà dit que les anciens regardaient le corail comme une matière précieuse; ce n'était pas seulement à cause de sa beauté, mais parce qu'ils lui attribuaient des vertus merveilleuses.

Les Gaulois paraient de corail leurs armures pour se rendre invulnérables; les Romains, imités en ceci par les Italiens modernes, en portaient des fragments comme amulettes pour se préserver du mauvais sort et des maladies contagieuses.

Cette crédulité ne doit pas nous faire trop sourire, car le corail est resté jusqu'à nos jours inscrit parmi les ressources de notre médecine.

Comme joyau, le corail tire sa valeur de l'uniformité et de l'éclat de sa couleur et aussi des dimensions de ses fragments. Le rouge vif, dit écume de sang, est fort estimé, mais le rose est le plus rare et le plus cher.

H. Norval.



HISTOIRE DE BÉBÉ[1]

Je laissai Bébé en liberté dans le vestibule; du moins, s'il commettait désormais quelque déprédation, ce ne serait qu'à mes dépens. Il fut très-sage et s'endormit dans un coin, non sans avoir fait toutefois un peu de gymnastique après les patères, et avoir aplati quelques chapeaux.

1. Suite et fin. — Voy. pages 241 et 262.

Je l'installai, bien à son aise, dans un enclos entouré de bonnes palissades. En une semaine, il eut recouvré toute sa santé et toute sa gaieté. Tous mes voisins ignoraient sa présence; seuls les chevaux semblaient la deviner; celui du boulanger surtout



et celui du laitier désespéraient ces honnêtes négociants, par leur obstination à ne plus vouloir les attendre devant la porte des pratiques.

A la fin de la semaine, j'invitai quelques amis à venir assister à une séance solennelle où Bébé montrerait tous ses talents.

A l'heure dite, mes amis arrivèrent, mais Bébé avait disparu. Mon cuisinier chinois ne put me dire



où il était passé. Après bien des recherches inutiles, je vins m'excuser auprès de mes hôtes, qui s'étaient installés sur la véranda.

Mon ami Barker, qui s'était couché sans façon sur les planches, faisait de vains efforts pour se relever; il semblait cloué au sol par une influence mystérieuse.

« Hé mais! qu'est-ce que c'est que cela? dit un autre qui se précipitait à son secours. Voilà que mes pieds sont collés au sol. Il doit y avoir là quelque chose! »

Évidemment, il y avait quelque chose. Le plancher de la véranda était enduit d'une substance gluante. En y regardant de près, je vis que c'était du sirop.

Cette découverte fut pour moi un trait de lumière. Je courus à la grange. Le petit baril de sirop que j'avais acheté la veille était là sur le sol, défoncé et vide. Tout autour, Bébé avait laissé des empreintes; mais lui, où était-il?

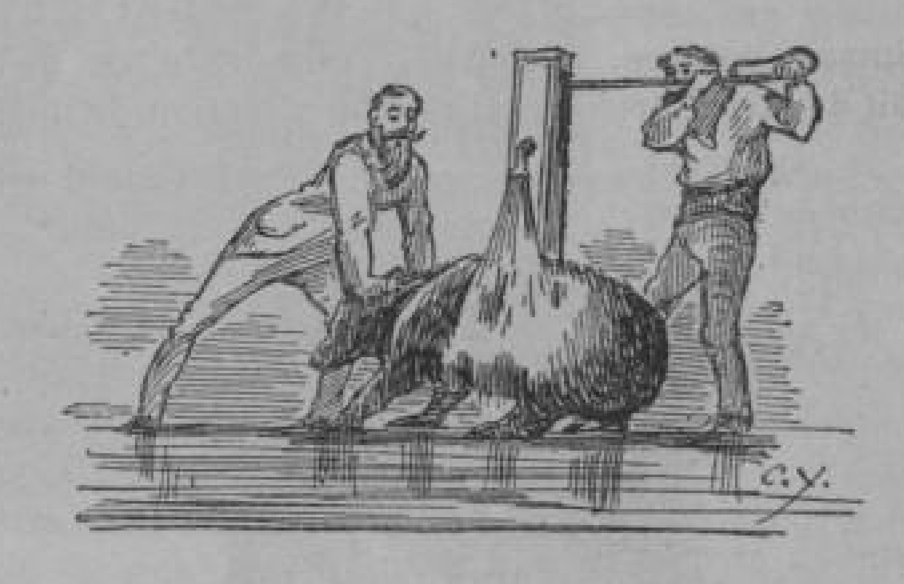
« Il me semble, dit Barker, que je vois remuer quelque chose, là-bas dans ce terrain vague, près de ce monceau d'ordures. »



Il avait raison. Je courus au tas d'ordures; Bébé creusait la terre avec une surprenante agilité. Cherchait-il à se dérober aux regards de son maître irrité? Essayait-il de sécher son pelage tout englué de sirop? Je ne le saurai jamais; car, ce jour-là, je le voyais pour la dernière fois.

Quand on eut pompé sur lui pendant plus de deux heures, il était encore tout gluant. Je l'enveloppai de couvertures et je l'emprisonnai dans le magasin.

Le lendemain matin, il était parti. Il avait brisé les vitres de la fenêtre. Il s'était souvenu à propos de l'expérience qu'il avait faite sur la devanture du



confiseur le jour de son entrée dans la vie civilisée. Rattachant les effets aux causes, il s'était dit qu'on gagne toujours quelque chose à briser une vitre.

Je promis une bonne récompense à qui me le ramènerait, je mis la police sur pied; mais tous mes efforts furent inutiles. Je ne le revis plus jusqu'au jour où...

Mais était-ce bien lui? Il y a quelques jours, je parcourais en voiture la Sixième Avenue, lorsque les che

vaux s'emportèrent, quittèrent la chaussée et se jetèrent dans la contre-allée. Juste devant la voiture



un cercle de curieux s'était formé autour d'un homme qui faisait danser deux ours. L'un de ces



animaux, maigre, décharné, l'ombre de ce qu'il avait dû être autrefois, attira mon attention. Je m'efforçai d'attirer la sienne. Il tourna de mon côté deux



yeux chassieux, sans expression, et n'eut pas l'air de me reconnaître le moins du monde. Je me penchai à la portière et j'appelai doucement : « Bébé! » Il n'y fit même pas attention. Je relevai la glace. La voiture s'ébranlait déjà, lorsqu'il se retourna brusquement et, soit simple hasard, soit dessein de sa part, allongea à travers la glace une patte toute calleuse et toute déformée.

« Carreau cassé, un dollar et demi! grommela le cocher. Voilà ce que c'est que de jouer avec des ours! »

Imité de l'anglais de Bret Harte,

Par J. Girardin.

HEUR ET MALHEUR[1]

XXIII

Châteaux en Espagne.

Le mois d'août s'achevait à peine que Georges et Fernand étaient devenus tout à fait inséparables. Pouvait-il en être autrement? Georges était traité en égal par Fernand qui avait deux ans de plus que lui. Fernand prêtait à Georges ses beaux livres, son excellent fusil Lefaucheux, son joli cheval corse. Il lui donnait des leçons de tir, d'équitation, d'escrime, car Fernand savait tout, réussissait à tout; il était bon cavalier, visait bien, tirait bien, enfin c'était un garçon accompli, à part une légère lacune toutefois; car Georges était bien forcé de s'avouer que, si son ami n'était pas fort en thème, il était aussi très-faible en version. Mais ce n'était pas sa faute; il était trop répandu, voyait trop de monde: pour peu qu'il s'appliquât, avec sa prodigieuse facilité il rattraperait vite le temps perdu. Les jeunes filles, de leur côté, trouvaient Berthe très-gentille. Le fait est que ces deux enfants, polis par l'usage du monde, ne présentaient aucune aspérité saillante. Ils étaient gracieux, obligeants, de caractère facile et de manières agréables, charmants, en un mot, tant qu'ils s'amusaient ; seulement, ils ne pouvaient pas s'ennuyer.

« Positivement, ils ne peuvent pas s'ennuyer, disait M. Guérin en secouant la tête.

— Ah! mon oncle, si vous trouvez que c'est là un défaut; vous êtes trop sévère, reprenait Georges vivement; tout le monde en est là : moi non plus je n'aime pas à m'ennuyer.

— C'est bien ce que je te reproche, mon garçon; il faut savoir s'ennuyer sans impatience. Parbleu! la vie réelle n'est pas toujours amusante, j'en conviens ; c'est pour cela qu'il ne faut pas se faire une vie

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251 et 268.

factice de distractions et de plaisirs. D'abord, dans cette vie-là, la satiété arrive très-vite et, quand on y échapperait tôt ou tard, on ne s'en trouverait pas moins aux prises avec la réalité. J'attends ton aimable Fernand à sa première maladie; à coup sûr, il ne sera pas commode à soigner. Vois-tu, crois-en mon expérience, il n'y a pas de gens plus ennuyés et plus ennuyeux que ceux qui se sont trop amusés et qui ne s'amusent plus.

— Alors, mon oncle, autant dire qu'il faut tout de suite nous enterrer vifs, puisque nous devons mourir un jour.

— Bon! voilà que tu me prêtes des absurdités pour triompher plus facilement; mais il n'en est pas moins vrai qu'une vie d'amusement perpétuel n'est pas faite pour développer l'esprit ni tremper le caractère. »

M. de Lestange était bien du même avis, malheureusement ce n'était pas lui qui avait élevé ses enfants. Confiés, après son veuvage, à une tante très-bonne, mais parfaitement frivole, ils avaient appris, et c'était à peu près tout, à se présenter, se poser et caqueter dans un salon. Pendant ce temps-là, M. de Lestange, que son mariage avec une femme d'esprit et de mérite avait pu seul détourner de sa violente passion pour les voyages, avait commencé un tour du monde qui dura, non quatre-vingts jours, mais six années entières. Au retour, il s'était aperçu de la fausse direction donnée à l'éducation de ses enfants et s'était promis de faire son possible pour y remédier. Il avait sans doute d'excellentes intentions, mais son existence aventureuse ne l'avait pas très-bien préparé aux soins patients et minutieux que demande une éducation pour produire de bons résultats; puis Berthe et Fernand avaient toutes sortes de petites adresses pour se dispenser de travailler.



Il lui donnait des leçons de tir. (P. 284, col. 2.)

Au moment où son père venait de l'installer en face de ses dictionnaires, Fernand lui faisait adroitement quelque question sur la Cochinchine ou le Japon. Le père, qui connaissait ces pays-là beaucoup mieux que son arrondissement, ne pouvait s'empêcher de répondre; une chose en amenait une autre, l'heure s'écoulait; un vigneron, un homme d'affaires, un visiteur arrivait; on appelait M. de Lestange et le travail en restait là, et Fernand, au lieu d'avoir approfondi ses auteurs grecs et latins, n'avait pris qu'une leçon de géographie, fort intéressante il est vrai, mais qu'il devait bientôt oublier, comme tout ce qu'on apprend superficiellement et sans effort personnel.

L'intimité qui se noua bientôt entre la famille Guérin et les habitants de Bagnols fut une nouvelle cause de distractions. Berthe, qui ne demandait qu'à se promener et babiller, prétendit éprouver pour

Alice et Cécile une sympathie des plus vives. Fernand renchérit encore sur elle. Il trouvait en Lucien un ami solide, un doux et gracieux protégé dans le petit André, et puis Georges! oh! Georges, c'était son Patrocle, son Pylade, son Pythias, assurait-il, cherchant ainsi, pour la première fois, les comparaisons classiques qu'il jugeait propres à attendrir son père.

Le va-et-vient devint continuel d'un village à l'autre : Berthe emmenait les jeunes filles en voiture, Fernand venait chercher Georges à cheval; le comte, de son côté, avait toujours quelque conseil à demander à M. Guérin.

« Venez à mon aide, mon cher voisin, lui disait-il, vous voyez l'homme le plus embarrassé du département; car je m'entends beaucoup mieux à l'aménagement des rizières qu'à celui de mes prairies et je suis infiniment plus ferré sur la culture du caféier et de la canne à sucre que sur celle du blé et du raisin. »

M. Guérin donnait son avis, puis on entrait chez ces dames.

Mme Guérin, flattée des attentions du comte, s'était prise pour lui d'une véritable sympathie.

« Quel homme charmant, n'est-ce pas? disait-elle à sa sœur.

— Charmant, répondait Mme Marcey.

— Extrêmement poli ?

— Extrêmement poli.

— On ne peut plus serviable?

— On ne peut plus serviable.

— Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui, Pauline? tu parles comme un écho.

— Je n'ai pas de raisons pour te contredire.

— Mais on dirait que tu en as pour être mécontente.

— En effet, cette atmosphère d'élégance et de dissipation ne vaut rien pour Georges. Sa position ne ressemblera guère à celle de Fernand; je serais donc bien fâchée de lui voir prendre des goûts qu'il ne pourra satisfaire. »

Il est certain que Mme Marcey aurait désiré se tenir plus à l'écart, mais cela était difficile, car toute la famille se trouvait entraînée dans le mouvement.

Tout à coup de grands conciliabules s'établirent entre Georges et Fernand; ils faisaient un rêve à deux, ah! mais un rêve charmant. C'était de s'en aller ensemble près de Fréjus, au petit port de Saint-Raphael, pour quinze jours ou trois semaines; M. de Lestange devait s'y rendre prochainement.

« Tu verras, tu verras, disait Fernand, quel ciel! quelle mer! un paradis terrestre. Nous louerons une barque, nous irons au large, mon père est très-bon marin. Tu ne connais pas la mer, n'est-ce pas? ni les falaises? Je te ferai voir sur celles-là deux beaux rochers rouges qui ont des noms superbes : le Lion de Terre et le Lion de Mer. Nous t'emmènerons. Mme Marcey ne peut vraiment pas refuser, elle n'aura à s'inquiéter de rien. »

Georges fut chargé de sonder le terrain, de lancer d'adroites insinuations : sa mère n'eut pas l'air de comprendre. Il devint plus explicite : Mme Marcey resta froide. Georges démasqua ses batteries : sa mère prit un air sévère. Enfin le malheureux enfant, tremblant d'anxiété, développa tout son plan avec une éloquence qui, à coup sûr, venait du cœur.

« Il est inutile d'y penser davantage, Georges, répondit Mme Marcey avec une grande fermeté; tu ne feras pas ce voyage, je t'en préviens, tu as eu grand tort de te monter la tête. »

Quel coup de massue! Georges éclata en sanglots, mais il vit que la résolution de sa mère était irrévocable, et il courut cacher sa douleur dans le coin le plus sombre et le plus retiré du jardin.

Fernand vint le soir aux nouvelles : Georges avait-il parlé? qu'avait-on répondu? Hélas! il fallut avouer la triste vérité, et Fernand, qui n'avait pas l'habitude d'être contrecarré, s'en retourna tout triste et un peu furieux.

Le comte partit deux jours plus tard. Fernand ne se sépara de Georges qu'après lui avoir juré une amitié éternelle; et Georges, désolé de son départ, resta sombre et agressif. Tout le fâchait, tout l'irritait, rien n'avait plus le don de lui plaire. Proposait-on, par exemple, une promenade aux étangs d'Alix :

« Les étangs? disait-il, c'est bien la peine, des grenouillères! Ah! s'il s'agissait de la mer, ce serait différent, il volerait, il ferait cent lieues; c'était si beau, la mer, si majestueux, si sublime! » Et il continuait sur ce ton pendant cinq minutes.

« Tu parles des beautés de la mer comme un aveugle des couleurs, lui dit à la fin M. Guérin impatienté, car tu ne les as jamais vues.

— Ah! malheureusement; mais ce n'est certes pas ma faute, répondit Georges, les enfants sont souvent assez tyrannisés.

— Surtout toi, je te conseille de te plaindre. Tu es choyé, chéri, beaucoup plus, ma foi, que tu ne le mérites. Ta mère ne pense qu'à ce qui peut t'être bon.

— Ou à ce qui l'arrange, » répliqua Georges hors de lui.

M. Guérin ne put s'empêcher de lever les épaules à la hauteur de ses oreilles et de jeter à son neveu un regard indigné; mais il se tut, comprenant que, pour le moment, le bon sens et même le cœur ne pouvaient qu'avoir tort.

XXIV

Georges à l'institution Legrand.

Georges rentra en classe ulcéré. Il avait espéré d'abord que Fernand, fidèle à de solennelles promesses, le dédommagerait par ses lettres de leur intimité si cruellement rompue, mais les semaines s'écoulaient et les lettres n'arrivaient pas. « Cela ne

m'étonne pas, disait Georges, que cela pourtant étonnait beaucoup ; Fernand et son père nous ont donné tous les témoignages de l'affection la plus vive et la plus sincère, et comment y avons-nous répondu ? Par l'indifférence, le mépris. Fernand a du cœur, il nous en veut, il est dans son droit. » Et, pour justifier l'oublieux ami de quelques jours, il accusait dans son for intérieur l'ami tendre et dévoué de toute sa vie.

Georges, pour se distraire, se plongea dans le travail, car les succès chatouillaient agréablement son amour-propre ; malheureusement un nouvel écolier très-fort vint les lui disputer. Il se nommait Raynaud et, sans avoir autant de facilité que son émule, l'emportait souvent sur lui à force de travail acharné et sans trêve ; Georges en était dépité.

Détestable élève en lettres et en sciences, mais passé maître en mauvais tours, Ganiveau s'en aperçut et se mit à attiser le feu qui couvait sous la cendre. Il s'y prit d'une manière adroite et perfide, en tournant en ridicule le pauvre Raynaud. Georges, ne se voyant pas visé, ne se tint pas sur ses gardes.

« Sont-ils bêtes, ces piocheurs! » soufflait Ganiveau dans l'oreille de Georges, quand il avait fait une bonne farce à Raynaud. Il est vrai que ce brave garçon, avec ses gros yeux arrondis, sa bouche entr'ouverte, sa mine étonnée, n'avait pas, dans ces moments-là, l'air très-spirituel.

Les jours de composition, quand Georges, tout à son affaire, achevait laborieusement sa version :

« Raynaud numéro deux ! » lui disait en passant Ganiveau ; car l'illustre Ganiveau avait fini, lui ! Il ne moisissait pas sur ses compositions comme ces tortues des premières places ; Ganiveau, au contraire, s'en allait tout fier vingt minutes avant l'heure réglementaire déposer sur la chaire du professeur une version pleine de contre-sens, mais si facilement faite, si crânement enlevée, comme il disait.

« Je crois qu'il se moque de moi, ce cancre-là, pensait Georges en le regardant se pavaner. Il est paresseux comme un loir, mais bien intelligent cependant. S'il voulait travailler, il enfoncerait Raynaud. »

Ganiveau faisait tout pour accréditer une opinion si peu justifiée, et répétait sans cesse de son côté : « Si je voulais travailler ! oui, si je voulais travailler !!! » Mais il s'en gardait bien de vouloir, parce qu'alors on aurait su de quoi il était capable.

« Raynaud numéro deux. » Cela tintait dans l'oreille de Georges comme une crécelle aigre et agaçante. « Raynaud numéro deux, répétait-il. Eh bien! pourquoi pas? Ça vaut encore mieux, il me semble, que d'être Ganiveau numéro un. » Et, si sa place était bonne, Georges se moquait intérieurement de Ganiveau et le trouvait décidément un drôle de sire ; mais si par malheur elle se trouvait mauvaise, les actions de Ganiveau haussaient immédiatement. « Il s'amuse au moins, lui, remarquait Georges ; moi, je bûche comme un galérien et n'en suis pas plus avancé. »

« Septième seulement, mon enfant! lui disait Mme Marcey à la première sortie ; comme tu as reculé ! Allons, donne un bon coup de collier ; souviens-toi de ton père qui a tant travaillé. »

Georges prenait une bonne résolution, car le nom de son père n'était jamais prononcé devant lui sans le remplir d'une généreuse ambition. Il savait tout ce que ce père, dans une vie trop courte, avait accumulé de remarquables travaux et d'efforts énergiques.

Une fois un étranger, un passant, l'entendant nommer, lui avait demandé : « Êtes-vous le fils de M. Marcey l'ingénieur ? » Et, d'après la réponse affirmative de Georges, avait ajouté un mot d'éloge et de regret qui avait fait battre le cœur de l'enfant d'une émotion pleine de tendre orgueil et de filiale émulation. Oh! s'il avait toujours pensé à son père, il aurait toujours été irréprochable, mais il regrettait Fernand, mais il subissait l'influence de Ganiveau, mais il ruminait ses petits griefs contre sa mère, et le travail en souffrait, et les bonnes habitudes se perdaient de jour en jour.

« C'est étonnant, disait M. Legrand, le directeur, en compulsant les notes des élèves, c'est étonnant comme Marcey est inégal. Je croyais l'année dernière que nous aurions en lui un soldat d'élite, mais pas du tout : à présent il ne combat qu'en amateur, en volontaire, à ses heures ; quelquefois brillant, presque aussi souvent médiocre, je ne m'explique pas ce revirement. »

L'hiver se passa dans ces alternatives. Le professeur de Georges conservait toujours pour lui beaucoup de bienveillance, parce qu'il comptait sur son intelligence et n'avait pas en somme à se plaindre de sa conduite ; mais les caprices de l'écolier faisaient le désespoir d'un malheureux surveillant avec lequel les mauvais élèves en prenaient beaucoup plus à leur aise. Le bonhomme, déjà vieux, un peu sourd, portant des lunettes vertes, était le souffre-douleur de cette impitoyable engeance. La nécessité de maintenir la discipline le forçait à distribuer maintes punitions, mais, sentant que si ses rigueurs prenaient une extension inusitée, il serait accusé de manquer de savoir-faire, il se bornait à frapper ceux dont la réputation de paresseux et de tapageurs était bien établie, Ganiveau en tête.

Georges, inscrit assez souvent au tableau d'honneur, ne tombait donc pas sous sa coupe, et Georges ne manquait pas d'abuser, comme on peut le penser, de l'indulgence du pauvre surveillant. Malheureusement pour lui, ce maître commode se vit, au commencement du printemps, dans la nécessité de résigner ses fonctions, sa santé détruite lui imposant un repos absolu.

Il s'en allait tout triste, car cette petite place avait été jusque-là son principal, sinon son seul gagne-pain. Heureusement le directeur, touché de sa dé-

tresse et de ses longs services, s'engagea à lui servir par quartiers une pension, forcément bien modique, mais qui n'en combla pas moins le pauvre homme de joie et de reconnaissance.

Toutefois, comme les ressources d'un directeur d'établissement privé ne sont pas très-étendues, M. Legrand, une fois cette bonne œuvre accomplie, chercha pour succéder à ce modeste serviteur un sujet qui pût joindre la jeunesse à une vigoureuse santé. M. Prosper Gaillard lui parut réunir les qualités requises et, un beau matin d'avril, remplaça, brillant et dispos, son prédécesseur cacochyme.

Les mutations, quelles qu'elles soient, sont en général agréables aux écoliers ; il est rare qu'elles n'entraînent pas un peu de désordre dans les études, d'incertitude dans la direction, et ces messieurs en profitent pour s'émanciper au moins quelques jours : c'est un demi-congé qui les délasse et les divertit.

M. Prosper Gaillard avait fait son entrée dans la classe, et les élèves, tout en ayant l'air d'étudier leur leçon, le regardaient en dessous à chaque instant, afin de se former une opinion sur leur nouveau maître. Évidemment c'était un autre homme ; il avait la vue perçante, la respiration libre, l'air robuste et décidé. « Il ne faut pas s'y frotter, » dit Ganiveau à son voisin Georges, après un silencieux et profond examen.


Il passa le premier. (P. 288, col. 2.)

Tout ce qui avait un air de défi impatientait le voisin Georges.

C'était plus fort que lui; il était toujours prêt à relever le gant et même à le jeter, pour peu qu'on semblât croire qu'il ne l'oserait pas. Donc, lorsque Ganiveau, qui le connaissait bien, l'eut assuré qu'il ne fallait pas s'y frotter :

« Pourquoi pas? » répondit-il.

Il résulta de cette disposition malencontreuse qu'une sourde hostilité s'établit presque immédiatement entre Georges et M. Gaillard. Ganiveau ne manqua pas de verser l'huile sur le feu, ayant l'air de se mettre en avant, puis se cachant ensuite derrière Georges, qu'il laissait exposé seul à la colère du nouveau surveillant.

Instruit et capable, excellent homme au fond, M. Gaillard savait qu'avec la jeunesse étourdie, et souvent peu généreuse, il faut, dès le premier jour, imposer le respect. C'est une bataille à livrer et qu'il faut gagner à tout prix pour que la vie demeure ensuite supportable. Trouvant toujours Georges devant lui et ne le connaissant pas encore, M. Gaillard ne pouvait pas hésiter. A la fin de la semaine, la situation était trop tendue pour que l'orage n'éclatât pas au moindre incident.

Mons Ganiveau fit si bien qu'une peccadille dont il était l'auteur fut attribuée à Georges par le maître d'études qui lui intima l'ordre de sortir. Georges, fort de son innocence, résista en disant tout bas à Ganiveau :

« Déclare-toi !

— Vas-tu moucharder, à présent? » lui répondit effrontément le mauvais drôle.

Georges, malgré des sommations réitérées, ne bougeant non plus qu'un terme, M. Gaillard fit prévenir le directeur.

M. Legrand, en entrant dans la classe, s'adressa immédiatement à Georges.

« Marcey, dit-il, vous vous êtes rendu coupable, depuis lundi dernier, de plusieurs actes d'indiscipline tout à fait inexcusables, vous allez donc en faire publiquement vos excuses à M. Gaillard ; c'est une réparation nécessaire... Allons, mon enfant, ajouta-t-il d'un ton paternel, faites ce que j'ordonne, vous le devez.

— Je ne suis pas coupable, répondit Georges d'une voix étranglée.

— Réfléchissez, reprit le directeur, ne me forcez pas à la sévérité.

— Je ne suis pas coupable, répéta Georges avec force.

— Puisque vous refusez d'obéir, monsieur, je vais être obligé de vous faire conduire à l'instant même au cachot.

— J'irai bien tout seul, » répondit Georges fièrement en voyant un garçon de salle s'avancer vers lui.

Il passa le premier, dernier et mince triomphe, et une minute après la porte du cachot se referma sur lui.

A suivre. EMMA D'ERWIN.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF



Le maréchal de Châtillon avait montré au Roi. (P. 292, col. 2.)

SCÈNES HISTORIQUES[1]

HENRI, DUC DE MONTMORENCY (1632)

III

Cependant Louis XIII avait quitté Béziers, il se rendait à Toulouse. Le prisonnier y avait été transféré, malade encore, mais le cœur ferme et sans trouble. Il n'avait pas douté un moment du sort qui l'attendait; seul avec ses serviteurs et ses gardes, il leur racontait ses aventures et parlait de ses dangers si hardiment qu'il semblait qu'il parlât des affaires d'un autre homme : il ne s'était attendri qu'en recevant les messages de la Duchesse, et en apprenant que les capitouls de Toulouse avaient refusé de le garder dans la place plus longtemps qu'il n'était strictement nécessaire pour le procès. « Quand Sa Majesté sera céans avec sa maison, avaient dit les magistrats, les officiers répondront du prisonnier; nous ne le saurions faire avec huit cents soldats dans une ville où, jusqu'au dernier petit enfant, tout lui est dévoué. » « Pauvre peuple! » avait dit Montmorency, et ses serviteurs remarquèrent qu'il gardait longtemps le silence, comme s'il pensait aux maux qu'il avait voulu soulager et qu'il avait aggravés par sa rébellion. « Votre château est-il assez fort pour me garder? » avait-il demandé en souriant au gouverneur de Lectoure lorsqu'il y avait été transporté, dès que ses blessures avaient permis de lui faire quitter Castelnaudary. Le 27 octobre, il entrait à Toulouse entre deux haies de soldats. Le premier spectacle qui frappa ses regards en entrant dans la citadelle fut les cadavres de deux gentilshommes qui s'étaient battus en duel quelques jours auparavant et qui avaient payé de leur vie l'infraction aux édits. Le Duc les reconnut pour les avoir rencontrés aux occasions de guerre; sa pensée se reporta vers le passé : son parent et son ami avaient naguère commis la même faute et subi le même châtiment.

« Hélas! pauvre Boutteville! » dit-il tout haut.

Ses serviteurs l'écoutaient avec étonnement; ce fut en plaignant d'autres malheurs que les siens qu'Henri de Montmorency entra dans le dernier lieu

1. Suite et fin. — Voy. pages 257 et 273.

où il dût habiter sur la terre. « Faites-moi venir un confesseur, » avait-il dit aussitôt.

Mme de Montmorency n'était plus seule dans sa douleur et ses efforts passionnés pour le salut de son mari : la princesse de Condé était arrivée, laissant son habile et prudent mari maître de surveiller à son aise les prisonniers qui lui avaient été confiés par le Cardinal. Elle allait droit à Toulouse, pressée de se jeter aux pieds du Roi, assurée, pensait-elle, d'obtenir au moins un sursis. Le crime était patent, et la hauteur d'âme dont le prisonnier avait fait preuve depuis la bataille de Castelnaudary n'avait pas contribué à adoucir le ressentiment légitime du Roi. Le Cardinal avait comme de coutume posé devant Louis XIII les deux alternatives, le pardon ou la condamnation. « Pour moi, avait-il dit, proposant un moyen terme, ce qu'il n'avait pas habitude de faire, il me semble qu'on pourrait faire condamner le duc, mais surseoir au châtiment, en se tenant tout prêts à l'exécution dès qu'on aurait à se plaindre de M. le duc d'Orléans, et cela sans autre forme que d'envoyer le grand prévôt faire sa charge dans le lieu où le prisonnier serait gardé.

— Vous voudriez faire du bourreau de Montmorency le gardien de l'honneur et de la fidélité de mon frère? dit lentement Louis XIII, après avoir écouté le Cardinal; ce serait honteux pour lui et gênant pour moi; la tâche de garder tel prisonnier serait difficile et odieuse : laissons faire aussitôt le grand prévôt. »

La princesse de Condé reçut l'ordre de ne point entrer à Toulouse. Elle courut trouver sa belle-sœur, qui s'était rapprochée du lieu où était renfermé son mari.

« Je vous l'avais bien dit à Paris, il y a plus de deux mois, s'écria-t-elle en entrant.

— Il était trop tard, Françoise. » La princesse recula avec effroi tant la voix de sa belle-sœur était faible, ses joues creuses, ses yeux brillants de l'éclat d'une fièvre continue. « Elle sera dans son tombeau avant que le parlement ait dressé l'échafaud d'Henri, pensait-elle. »

En s'éloignant des portes de Toulouse, en renonçant à l'espoir d'intercéder auprès du Roi pour son malheureux frère, la princesse de Condé avait fait passer à celui-ci un mémoire qu'elle avait apporté, sorte de plaidoyer destiné à défendre sa vie. On l'apporta secrètement au prisonnier, écrit sur papier fin, et facile à cacher. Il le déploya ouvertement devant ses gardes et le lut d'un bout à l'autre sans que personne y fit objection. Il souriait parfois en remarquant l'habileté des procureurs. Lorsqu'il eut achevé, il déchira en mille morceaux le précieux document.

« Je ne m'en servirai point, dit-il; ma sœur a bien pensé pour moi, mais j'ai depuis longtemps résolu de ne point chicaner ma vie. » Il devait le lendemain comparaître devant la cour.

Un moment de faiblesse trahit son courage au début du procès. Il était seul, aucun des amis qui se pressaient autour du Roi, implorant sa grâce, n'avait été admis dans la cellule du prisonnier. Amené devant la cour, il rejeta toute sa faute sur les ordres de M. le duc d'Orléans, et nia les faits de rébellion dont il était accusé dans son gouvernement du Languedoc.

Ce ne fut qu'un instant de lâche et coupable abattement : le repentir et la résolution de bien mourir avaient pris possession de ce noble cœur égaré par des faux semblants et de chimériques espérances. « Je reconnais ma faute, dit-il, dans laquelle je suis tombé plus par imprudence que par malice, et j'en ai maintes fois demandé pardon à Dieu et au Roi, comme je le fais encore présentement. » Il était à genoux sur la sellette, calme et serein; ses gardes l'aidèrent à se relever, il marchait encore avec peine. « Vous pouvez vous retirer, monsieur, » dit le garde des sceaux Chateauneuf, et les magistrats qui siégeaient autour de lui remarquèrent que sa voix tremblait. Elle se raffermit pour lire l'arrêt. Montmorency n'était plus là, en face de l'ami de son enfance, dans la douloureuse attitude d'un condamné devant son juge.

A peine la condamnation fut-elle connue dans la ville, que le vieux duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, et qui avait maintenu sa province dans le devoir, força toutes les consignes qui fermaient les approches du cabinet du Roi; il entra chez Sa Majesté, accompagné par son second fils, le cardinal de la Valette, l'un des confidents serviteurs de Louis XIII et du cardinal de Richelieu. « Je viens vous demander la grâce de mon cousin le duc de Montmorency, dit hardiment le vieux gouverneur, et s'il a failli grièvement en cette occasion, ce que je ne saurais nier, je supplie Votre Majesté de se souvenir de mes services à moi et aux miens. On dit que le roi votre père, dont Dieu veuille avoir l'âme, n'a point épargné le maréchal de Biron; mais il m'avait épargné moi qui lui avais été hostile au début de son règne, et Votre Majesté se doit rappeler que depuis l'entreprise de la reine sa mère à Blois en 1619, je l'ai fidèlement et constamment servie, non sans quelque avantage pour sa grandeur. »

Le cardinal de la Valette ajouta ses instances à celles de son père. Tous deux étaient profondément émus; les yeux perçants du vieux militaire étaient voilés de larmes, le prélat avait plié le genou devant le Roi.

Louis XIII les avait écoutés en silence, frappant sur sa table du bout des doigts. Pas un geste, pas un signe n'avaient trahi les mouvements de son âme. Il leva lentement les yeux vers le duc d'Épernon, comme un peu étonné de voir une larme couler sur sa barbe grise.

« Vous pouvez vous retirer, monsieur le duc! » dit-il d'une voix froide et brève.

Le courage des deux solliciteurs était vaincu, ils saluèrent Sa Majesté et sortirent sans ajouter un

mot de plus à leurs prières ; seulement, lorsque le père et le fils se retrouvèrent dans leur carrosse à la porte du palais :

« Morbleu ! dit le vieillard, naguère l'élégant mignon de cour d'Henri III, toujours mécontent et remuant même sous la main habile et forte d'Henri IV, qui aurait jamais dit que le sang du Béarnais se refroidirait ainsi dans les veines de son fils ! Montmorency vaut mieux que lui. »

Le cardinal avait mis le doigt sur la bouche de son père : « Le nom de Sa Majesté est Louis le Juste ! » dit-il prudemment, et il ne fit pas attention au geste d'impatience du duc.

Montmorency n'avait rien espéré des requêtes de ses amis, il avait envoyé un messager chargé de ses adieux pour sa femme. Comme il était rentré dans sa cellule et qu'il s'entretenait avec son confesseur, Charles de Saint-Gaudens entra dans la petite chambre. Depuis longtemps le jeune page n'avait pu pénétrer auprès de son maître ; il s'arrêta sur le seuil, confondu et troublé par l'habit de toile blanche que le duc avait revêtu, dès qu'il avait connu l'issue de son procès. Montmorency releva la tête et aperçut le jeune homme. « Ceci est mon linceul, dit-il, je l'ai fait faire à Castelnaudary, dès que les médecins ont été assurés que je ne mourrais pas de mes blessures. J'étais bien assuré dès lors que je ne mourrais pas dans mon lit. » Saint-Gaudens avait perdu la parole ; il contemplait en silence cette haute taille, ces traits charmants altérés par la souffrance, sans rien perdre de leur séduisante douceur. « Madame la duchesse m'a chargé de dire à Monseigneur que, si Dieu ne lui fait pas la grâce de mourir dans sa maladie, ce dont elle a plus d'une fois semblé si près que ses demoiselles ont épié son souffle sur ses lèvres, elle descendra vivante dans son tombeau, et n'en sortira que pour le rejoindre en paradis. » Le duc regarda son confesseur ; le prêtre n'avait point bougé, et ne témoignait aucune émotion. « Elle le fera comme elle le dit ! » murmura l'époux, naguère frivole et léger, sans avoir jamais perdu son respect et son affection pour la noble compagne que Dieu lui avait donnée ; puis, se levant avec difficulté et passant le bras autour du cou du jeune page : « Dis-lui que j'accepte le rendez-vous, et que je l'attendrai ! » murmura-t-il ; puis se retournant vers le prêtre toujours immobile : « Allons, dit-il, mon père, aidez-moi à tenir ma promesse, et me montrez le chemin du ciel le plus court et le plus certain que vous pourrez trouver ; je n'ai plus rien à espérer, ni à souhaiter que Dieu. » Saint-Gaudens attendait encore, ne sachant pas si quelque message nouveau n'allait pas lui être confié ; mais le duc était à genoux devant le prêtre,



Saint-Gaudens entra. (P. 291, col. 1.)

murmurant à voix basse des paroles pieuses, le pénitent répondait parfois, souvent il se frappait la poitrine. Le jeune page se retira en silence, pénétré de douleur et de respect.

« Monseigneur est déjà plus d'à moitié dans le ciel! » dit-il à Mlle de Chazelles.

La duchesse, toujours malade, s'était assoupie dans son fauteuil, le crépuscule était venu, les deux jeunes gens causaient à demi-voix.

« Le passage qu'il lui reste à franchir avant d'y être tout à fait est dur et amer ! »

Elle frissonnait en parlant. Une main se posa sur son épaule. Marie des Ursins avait ouvert les yeux.

« Il est court, ma fille! » dit-elle, comme si son âme eût fait un effort suprême pour se mettre à l'unisson de celle de son mari. Elle retomba sur ses oreillers. Les deux enfants se regardaient, effrayés et touchés. « Elle aussi est bientôt arrivée en paradis! » disait la jeune suivante. Elle ne savait pas quelle longue route sa maîtresse avait encore à parcourir avant d'atteindre le jour du repos.

Henri de Montmorency touchait au terme de la course. Il avait pris ses dernieres dispositions, écrit à sa femme, à sa sœur, au cardinal de la Valette; il recommandait à ce dernier d'intercéder auprès du Roi et du Cardinal en faveur de ses serviteurs.

« Je sais que tous mes biens sont forfaits à Sa Majesté, dit-il, et pour la première fois en ma vie, je suis heureux que ma femme ne m'ait point donné d'enfants qui puissent maudire ma mémoire. Elle aura soin de ceux des miens qui auraient besoin de quelques secours. »

Il cherchait dans sa mémoire ce qu'il avait pu oublier.

« Je ne songeais pas à mes tableaux, » dit-il tout à coup, et il légua l'une de ces précieuses toiles à sa sœur, la princesse de Condé, la seconde à la maison professe des Jésuites : il avait été élevé dans son enfance par un religieux de cet ordre, et leur était toujours demeuré attaché. Un troisième tableau restait encore, le plus beau, un *Martyre de Saint Sebastien*. « Je le veux léguer, en signe de pardon, au plus implacable de mes ennemis, » dit le condamné à demi-voix, et il écrivit le nom du cardinal de Richelieu. Le père Arnoux, son confesseur, était là; il avait naguère été confesseur du Roi, et la disgrâce du Cardinal l'avait atteint; il triomphait de ses ressentiments comme prêtre et comme chrétien, lorsqu'il appuya la main sur l'épaule de son pénitent :

« Votre plus implacable ennemi n'a point été M. le Cardinal, mais bien vous-même, mon fils, » dit-il d'une voix grave.

Montmorency baissa la tête.

« Vous dites vrai, mon père. »

Il n'avait pas prononcé le nom de Gaston d'Orléans, depuis le moment où il l'avait accusé devant le parlement. Une seule fois le confesseur avait fait allusion aux entraînements coupables et au lâche abandon qu'avaient subi les amis de Monsieur.

« Laissons cela, mon père, avait dit Montmorency; je l'ai beaucoup aimé, en ce jour je lui pardonne, et voudrais ne plus penser à lui. Parlez-moi de mon Seigneur Jésus-Christ et de lui seul. »

On s'entretenait pieusement dans la cellule du condamné, la ville tout entière était en proie à l'agitation la plus vive; le duc et la duchesse de Chevreuse, le duc de Saint-Simon, le favori du roi, et les enfants de son ami le connétable de Luynes avaient renouvelé la tentative du vieux duc d'Epernon; on avait sollicité le Cardinal, celui-ci renvoyait constamment les prières à Sa Majesté.

« Seul le Roi a le droit de faire grâce ou justice, » disait-il.

Les bourgeois et le peuple de Toulouse étaient rassemblés sous les fenêtres de la maison qu'habitait Louis XIII, criant grâce chaque fois que le monarque paraissait. Une jeune paysanne au costume coquet des femmes de Béziers passait souvent dans les groupes; quelques courtisans avaient cru reconnaître le doux regard de Mlle de Chazelles : elle disparut et ne revint plus. Elle n'avait pas parlé à sa maîtresse de cette tentative désespérée, Mme de Montmorency etait enfermée dans son oratoire comme son mari dans sa cellule, gravissant lentement avec lui chaque pas du Calvaire, portant sa croix comme il portait la sienne, absorbée dans sa douleur et les consolations pieuses. Ses serviteurs s'arrêtaient sur le seuil.

« Je ne puis parler qu'à Dieu seul aujourd'hui, » dit-elle, lorsque sa belle-sœur, éclatant en sanglots, vint la trouver pour lui raconter l'échec d'une dernière espérance; le marechal de Châtillon avait montre au Roi les yeux gonflés de toutes les dames, les tristes et sombres regards des courtisans les plus habituellement frivoles.

« Un mot de Votre Majesté nous rendrait à tous la joie, » avait-il dit.

Louis XIII s'était arrêté dans sa mélancolique promenade entre les deux rangées des seigneurs et des dames, il avait relevé la tête à la voix de son illustre serviteur.

« Monsieur le maréchal, dit-il, et tous les cœurs étaient suspendus à sa parole, je ne serais pas un roi si mes sentiments étaient semblables à ceux des autres hommes. »

Il reprit sa marche; les courtisans se regardèrent en silence. Henri de Montmorency etait perdu.

Louis XIII n'avait pas appris ce qu'Henri IV avait deviné dans la franche sympathie de son âme avec la nature humaine : c'est que la grandeur de ceux qui commandent aux hommes n'est pas de sentir autrement qu'eux, mais comme eux, pour eux et mieux qu'eux.

Une seule faveur avait été accordée à Montmorency. Au lieu de subir son supplice sur la place publique, il avait été admis, comme naguère le maréchal de Biron, à souffrir dans la cour de l'hôtel

de ville. Cet acte de clémence avait été suggéré par le Cardinal.

« Vous aurez plus de cris et de larmes qu'il ne convient en une ville où le Roi se trouve, » avait dit l'habile ministre.

L'échafaud avait été dressé dans la nuit du 29 au 30 octobre. Louis XIII avait envoyé demander au Duc le bâton de maréchal et le collier de l'ordre. Henri de Montmorency retint un moment dans ses mains les insignes de sa grandeur.

« Ai-je jamais fait cas de ces babioles? dit-il en se tournant vers son confesseur. Il me semble qu'il s'agit d'un autre, mon père, et que, pour moi, je suis déjà mort. »

Le condamné dormait paisiblement, il était grand jour, un mouvement inaccoutumé régnait dans l'hôtel de ville. Le père Arnoux entra dans la cellule. Montmorency se réveilla aussitôt, comme un soldat accoutumé à la vigilance. Il se souleva sur son lit :

« *Surgite, eamus !* » dit-il en se redressant avec l'aide de ses gardes. Il demanda des ciseaux pour couper lui-même sa moustache. Les soldats, la tête nue et sans armes, l'accompagnèrent jusqu'à la chapelle. Il était prosterné devant l'autel, insensible à ce qui se passait autour de lui; un léger mouvement se manifesta parmi les gardes. Le lieutenant avait été appelé auprès de Sa Majesté; il revenait, tous les regards se tournèrent vers lui; seuls le père Arnoux et le condamné n'avaient pas levé les yeux. Le lieutenant secoua tristement la tête.

« Le grand prévôt a l'ordre de faire son office, » murmura-t-il à l'oreille de celui qui se trouvait auprès de lui. Nul n'avait besoin d'en demander davantage, la physionomie du nouvel arrivé avait suffi.

Le chirurgien du duc l'attendait à la porte de la chapelle : il voulait panser ses blessures, Montmorency sourit.

« Ceci est une peine inutile pour vous comme pour moi, dit-il; voici l'heure de guérir toutes mes plaies par une seule. »

Il marchait d'un pas ferme, sans hâte et sans lenteur, saluant dans la cour ceux des officiers qu'il connaissait, et simplement occupé des prières que répétait à côté de lui son confesseur. L'exécuteur s'approcha, le duc lui laissa couper ses cheveux et fendre le col de sa chemise.

« Prends soin que ma tête ne vienne pas à rouler aux pieds de l'échafaud, » dit-il en se plaçant avec peine sur le billot.

« Je ne saurais me tenir droit à cause de mes blessures, mais tu les auras bientôt guéries d'un coup de ta hache. »

Il se tourna encore une fois vers son confesseur :

« Je tiens cet arrêt de la justice du roi pour un arrêt de la miséricorde de Dieu, dit-il, et levant les yeux au ciel : *Domine Jesu, accipe spiritum.* »

La tête tomba; les gardes n'essayèrent pas d'empêcher les assistants de tremper des linges dans le sang qui coulait goutte à goutte. L'un des soldats se baissa et toucha du bout de sa pique le corps palpitant.

« J'en serai invincible à l'ennemi, dit-il à son voisin, comme il l'était de son vivant.

— Sauf à Castelnaudary, répondit le camarade.

— A Castelnaudary il se battait contre le Roi, et c'est ce que je ne ferai jamais, » dit le soldat.

Tous rentrèrent dans leurs quartiers; la sévère justice de Louis XIII et la prévoyante politique de Richelieu avaient assuré par ce grand exemple quelques années de repos au tout-puissant ministre. Gaston d'Orléans avait déjà manqué aux conditions de son accommodement.

Le pardon du duc de Montmorency en était la condition tacite, avait-il dit, et sa vie n'était pas en sûreté; il quitta Tours et se retira en Flandre.

Mme de Montmorency avait dit adieu à la terre, le jour où elle avait perdu l'espoir de sauver son mari. Rendue pour de longues années à une santé chancelante, elle se fit porter dans un couvent de Moulins. L'abbesse l'attendait sur le seuil. « Recevez-moi, ma mère, pour vivre avec vous et pour mourir chez vous, » dit-elle en entrant.

Le tombeau d'Henri de Montmorency s'élevait lentement dans la chapelle digne de son nom et de l'inconsolable douleur de sa veuve. Lorsqu'il fut enfin terminé, elle comptait mourir; Dieu lui réservait encore de longues années de larmes.

Louis XIII et le cardinal de Richelieu étaient morts; Anne d'Autriche et Mazarin gouvernaient la

La religieuse faisait une profonde révérence. (P. 294, col. 1.)

France. En traversant le Bourbonnais, au sein des troubles de la France, ils s'arrêtèrent un jour à Moulins ; la reine alla voir la religieuse cachée sous ses voiles noirs, toujours abîmée dans sa douleur.

« Depuis quand Votre Majesté a-t-elle pris la peine d'entrer dans les tombeaux? » demanda Marie des Ursins, en levant sur la reine des yeux à peine ternis par les pleurs, charmants encore, comme au jour où elle avait dit adieu à son mari partant pour le Languedoc, plein d'illusions et d'espérances.

« Depuis que j'essaye tous les jours le mien en souvenir du roi Charles Ier, » dit lentement Anne d'Autriche, et elle regardait autour d'elle, écoutant le chant des oiseaux dans le jardin du couvent et la voix des religieuses qui s'élevait au chœur. « Quand je serai trop lasse, et que mon fils sera majeur, je vous rejoindrai en ce lieu.

— Ce lui serait trop d'honneur, Madame, et la duchesse cachée sous l'habit de la religieuse faisait une profonde révérence ; tout ce que je demande à Dieu, c'est de n'y point attendre Votre Majesté ! »

Mme de Witt (née Guizot).

LES ABEILLES

CONTE ATTIQUE

Avant de vivre en société, comme elles font aujourd'hui, réunissant leurs efforts et leurs talents pour fabriquer le miel, dans les temps très-anciens, au commencement du monde, les abeilles, dit-on, vivaient isolées, et sans plus de souci les unes des autres que si elles n'avaient pas appartenu à la même famille.

Elles volaient ainsi, solitaires, et, se posant sur les fleurs, les pillaient avec une gourmandise égoïste. Les plus actives se mettaient à l'ouvrage dès que les coudriers et les saules laissaient pendre leurs premiers chatons, d'autres attendaient que l'ardeur de l'été eût fait épanouir les étoiles roses ou blanches des lauriers et des myrtes ; les paresseuses tardaient jusqu'à l'automne et, pour réparer le temps perdu, se hâtaient de butiner sur les bruyères, ce demi-deuil des bois qu'attriste le pressentiment de l'hiver.

Chacune, exclusive dans ses goûts, dédaignait toute autre fleur que la fleur préférée et en tirait un miel, excellent à son gré, détestable pour un palais délicat.

C'étaient autant de sortes de miel, d'une saveur âcre ou fade, selon la plante qui l'avait fourni. Aussi les dieux, à qui les abeilles offrirent un jour en hommage un échantillon de leur industrie, firent la grimace en le goûtant et le refusèrent avec dédain.

L'amour-propre froissé éclaira les abeilles. Elles tinrent conseil et la plus sage dit ces paroles : « Mes sœurs, nous nous sommes trompées. Nous ne pouvons changer notre nature, ni obliger celles de nos sœurs qui préfèrent le cytise à se nourrir des sucs du grenadier ou du romarin. Mais, au lieu de garder pour soi, avec jalousie, le fruit de son travail, que chacune apporte au trésor commun le superflu de sa provision : nous en composerons un miel nouveau. Les diverses saveurs se corrigeront l'une par l'autre. De tous les parfums, fondus ensemble, se formera un parfum délicieux qui rappellera toutes les fleurs, sans appartenir à aucune, et qui attestera notre concorde et notre habileté. Les dieux alors agréeront notre offrande et Bacchus même préférera notre nectar à la liqueur qu'il a, dit-on, inventée. »

Le conseil fut suivi, et depuis lors Jupiter n'accepta point de sacrifice où le miel ne figurât avec honneur. Les hommes mêmes réclamèrent leur part et payèrent les abeilles de leurs peines et de leur sagesse par les chants harmonieux qu'ils consacrèrent à leurs bienfaits.

Aidons-nous les uns les autres : c'est le seul moyen d'accomplir notre destinée et de produire des œuvres qui contribuent à la gloire et au bonheur de l'humanité.

Adolphe Aderer.

NOS COLONIES

TAHITI

Dans notre voyage à travers notre empire colonial, nous avons déjà visité le Sénégal, le Gabon, la Guyane[1]. Comme nous ne nous sommes imposé aucun ordre régulier, nous allons aujourd'hui sans transition au milieu de nos possessions océaniennes.

Parmi les îles qui, parsemant le vaste océan Pacifique, forment la cinquième partie du monde, la France fait flotter son drapeau sur des groupes d'importance diverse : la Nouvelle-Calédonie et ses annexes, les Marquises, les Tuamotou, l'archipel Toubouai, les îles Gambier, le groupe des Wallis et Foutoua, et enfin les îles de la Société, dont la plus connue est la charmante Tahiti.

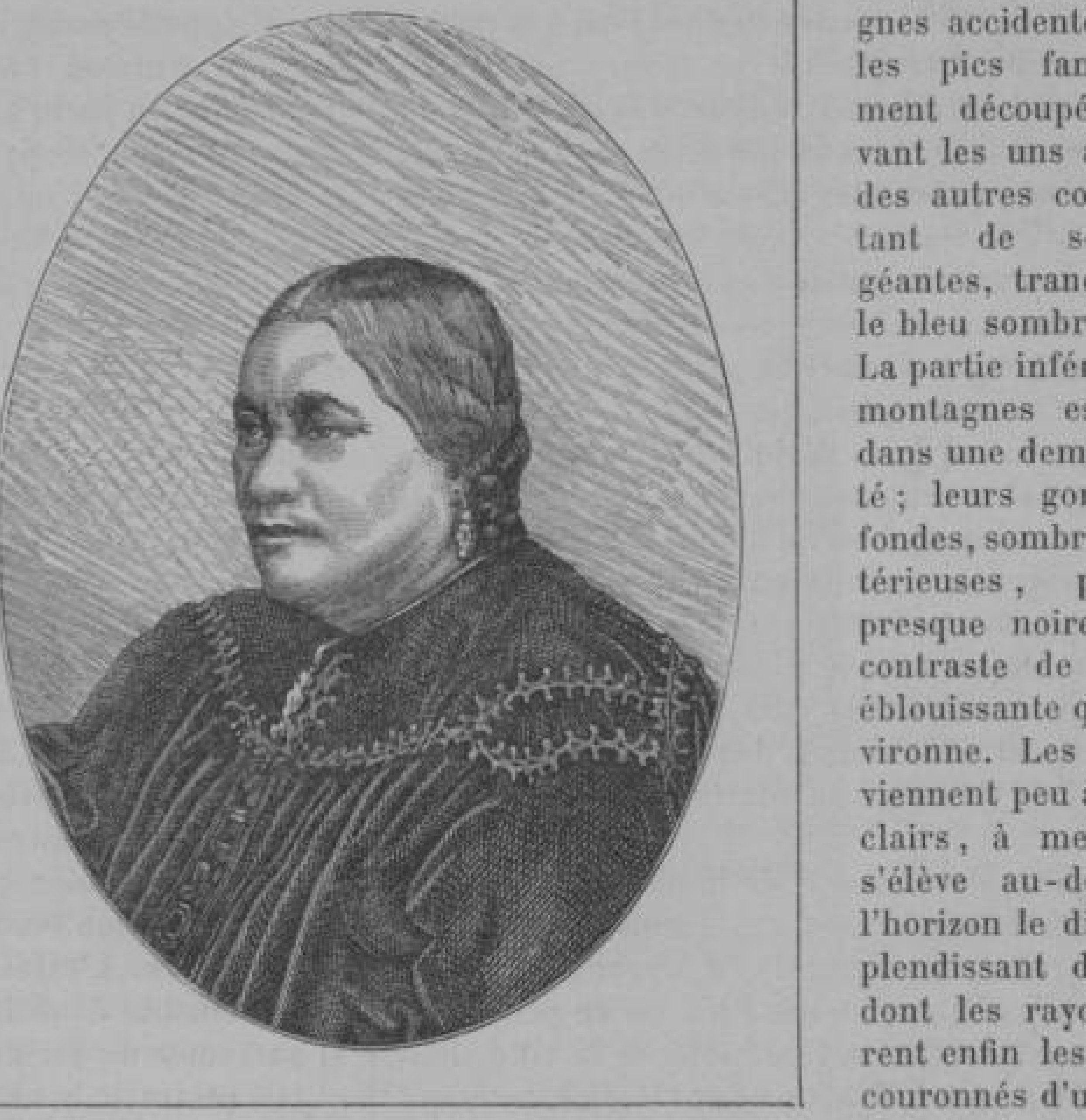
C'est vers cette dernière que nous allons aujourd'hui nous diriger, en prenant pour guide M. Pailhès, enseigne de vaisseau, qui a publié récemment dans le *Tour du Monde* une excellente monographie de ces pays français.

Lorsque les premiers navigateurs européens abordèrent dans l'archipel de la Société, ils furent charmés de la beauté de ces îles, de leurs gracieux pay-

1. Voy. vol. VI, pages 24, 47, 216, 231 et 407

sages, de la douceur de leur climat, et surtout de la bonne grâce, de l'entrain et de la gaieté de leurs habitants. Bougainville célébra surtout les enchantements de Tahiti, et la surnomma la Nouvelle-Cythère.

En 1842, la France, pour faire cesser les persécutions dont les missionnaires français établis dans l'île étaient l'objet de la part des naturels, s'empara de l'archipel, moins quelques îles, mais en laissant subsister l'ancien gouvernement indigène. La souveraine actuelle est la reine Pomaré III; elle règne depuis 1813 et s'est toujours montrée notre fidèle vassale. L'administration du pays est exercée par des fonctionnaires français avec le concours des serviteurs de la reine. Ajoutons, pour terminer cet aperçu politique, que Tahiti et ses dépendances avaient, en 1863, un peu plus de 10 000 habitants.


La reine Pomaré.

L'île de Tahiti se subdivise en deux parties inégales bien distinctes, Tahiti et la presqu'île du Taiarapu, reliées entre elles par un isthme d'un peu plus de 2 kilomètres de largeur, dont la plus grande hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 14 mètres, au point où se trouve le fortin de Taravao. Chacune de ces parties est à peu près circulaire. De hautes montagnes, produit d'un soulèvement volcanique, en occupent le centre : les plus élevées sont dans Tahiti et dépassent 2000 mètres de hauteur.

Ce soulèvement volcanique paraît être le même que celui qui fit émerger, au-dessus des eaux Moorea, les îles Sous-le-Vent, les Gambier, Toubouai, et peut-être d'autres archipels de la Polynésie. Il n'a pas été aussi complet dans les Tuamotou, et ce sont les coraux qui, en s'établissant sur le bord des cratères, arrivés presque à la surface de l'eau, ont donné naissance à ces îles basses où le lagon intérieur marque l'emplacement même des cratères.

Le sol de Tahiti, pierreux et dur au sommet des montagnes, est souvent, sur les plateaux intermédiaires, formé de masses d'argile; mais, en revanche, dans les vallées et sur le bord de la mer, une épaisse couche de terre végétale le recouvre et le rend propre à toutes les productions tropicales. Cette bande de terrain féconde qui s'étend le long de la mer est plate, quelquefois très-étroite; elle prend, en quelques endroits, près de trois kilomètres de largeur. Elle repose sur les coraux. Elle peut fournir à l'agriculture une superficie d'environ vingt-cinq mille hectares.

Le premier aspect de l'île est digne de sa renommée universelle. Cédons la parole à M. Pailhès, qui décrit avec enthousiasme son arrivée dans la Nouvelle-Cythère.

« Nous sommes tous sur le pont, armés de nos jumelles, avides de jouir du spectacle grandiose qui s'offre à nous. Le soleil, qui s'élance radieux de l'océan, éclaire le sommet de hautes montagnes accidentées, dont les pics fantastiquement découpés, s'élevant les uns au-dessus des autres comme autant de sentinelles géantes, tranchent sur le bleu sombre du ciel. La partie inférieure des montagnes est encore dans une demi-obscurité; leurs gorges profondes, sombres et mystérieuses, paraissent presque noires par le contraste de la clarté éblouissante qui les environne. Les tons deviennent peu à peu plus clairs, à mesure que s'élève au-dessus de l'horizon le disque resplendissant du soleil, dont les rayons éclairent enfin les brisants, couronnés d'une écume blanche qui scintille comme de l'argent liquide. A ce moment, mais pendant quelques minutes seulement, les moindres détails sont visibles : bientôt des nuages se forment, glissent rapidement sur les flancs boisés des montagnes et viennent couronner les pics aigus qu'ils masquent pendant le reste de la journée.

» Une végétation exubérante s'étend depuis la base des montagnes jusqu'à la plage; les cimes immobiles des gracieux cocotiers dominent seules l'épaisse verdure qui les entoure. Droit devant nous, se montrent la pointe Vénus et la tour blanche du phare placé sur son extrémité sablonneuse. Une baleinière, montée par des indigènes, nous apporte le pilote, qui nous dirige très-habilement dans la passe difficile et tortueuse de Tanoa. Les bancs de corail qui la limitent des deux côtés sont balisés au moyen de

vieux canons. La pointe de Fareute doublée, le chenal s'élargit, le bassin, uni comme un miroir, qui forme la rade de Papéiti s'ouvre devant nous. Charmant spectacle que celui qui s'offre à nos regards, avides de tout voir à la fois! Je renonce à le décrire : tout tableau serait pâle et insuffisant, même sous la main d'un maître en l'art de peindre par les mots. »

La ville de Papéiti, capitale du petit État tahitien, centre du gouvernement de notre protectorat, lequel s'étend sur Tahiti et sa voisine Moorea, les Tuamotou, l'archipel Toubouai, etc., est bâtie entre la plage de la baie et les collines rapprochées qui forment le premier plan des hauteurs de l'île. Comme je l'ai déjà dit, le sémaphore du port est placé sur une de ces collines. La ville commence dans l'est à la pointe sablonneuse de Fareute, où se trouve notre petit arsenal maritime. Les maisons se succèdent le long de la plage, jusque dans le voisinage de la batterie de l'*Embuscade*, qui est destinée à défendre la grande passe.

Sur la plus grande partie de ce parcours se trouvent des quais. Le fond est considérable très-près de terre : aussi les grands navires peuvent-ils s'amarrer directement sur ces quais, position très-commode, qui supprime à bord des bâtiments de guerre le service désagréablement régulier des embarcations. Une jolie fontaine, qui sert d'aiguade, amène sur le quai, au moyen de tuyaux en fer, l'eau excellente d'un des nombreux petits ruisseaux qui traversent Papéiti. On débarque, en général; tout près de la fontaine, au centre de la ville. Non loin de là, s'élève un élégant édifice dans lequel sont réunis les magasins des vivres de la marine et la manutention.

«Les façades des maisons de la plage sont ombragées par les beaux arbres qui garnissent les deux côtés de la route. Les magasins des grands commerçants sont naturellement installés en ce point. Les rues qui conduisent dans l'intérieur de la ville viennent aboutir au quai. Prenons l'une d'elles, celle qui débouche devant la fontaine, si vous voulez. Le décor change. On pénètre immédiatement dans une espèce de vaste jardin, les larges rues de Papéiti, se coupant à angle droit, en représentent les allées. Ces avenues sont des endroits charmants pour s'y promener le soir, lorsque la chaleur du jour commence à tomber. Je voudrais analyser les sensations que m'a fait éprouver pendant mon séjour la vue de ces tableaux d'une beauté pittoresque presque unique au monde, et je ne puis trouver les expressions qui pourraient donner a mes lecteurs une juste idée de la coquetterie, de la splendeur, de la perfection, de l'harmonie générale des scènes qui s'offrent de tous côtés aux regards délicieusement ravis. »

Et les naturels! Comme ils animent bien ce gracieux spectacle! Les femmes, avec leur démarche dégagée, portent des robes aux vives couleurs, blanches, vertes, rouges ou bigarrées, suivant le goût personnel de chacune d'elles, qui est invariablement bon; ces étoffes éclatantes flottent librement en leur procurant une fraîcheur agréable. Leurs tresses noires, luxuriantes, sont ornées d'une couronne de *pia* gracieusement tressée, dont la couleur jaune pâle, au reflet doré, contraste avec l'ébène de leur longue chevelure ; le sourire anime leurs traits ; leurs voix chantantes, gazouillantes, sont remplies de douces cadences. Tout cela est mis en relief par les rayons brisés, éparpillés, de la lumière verte qui éclaire les allées ombreuses. Quel tableau pour un artiste!

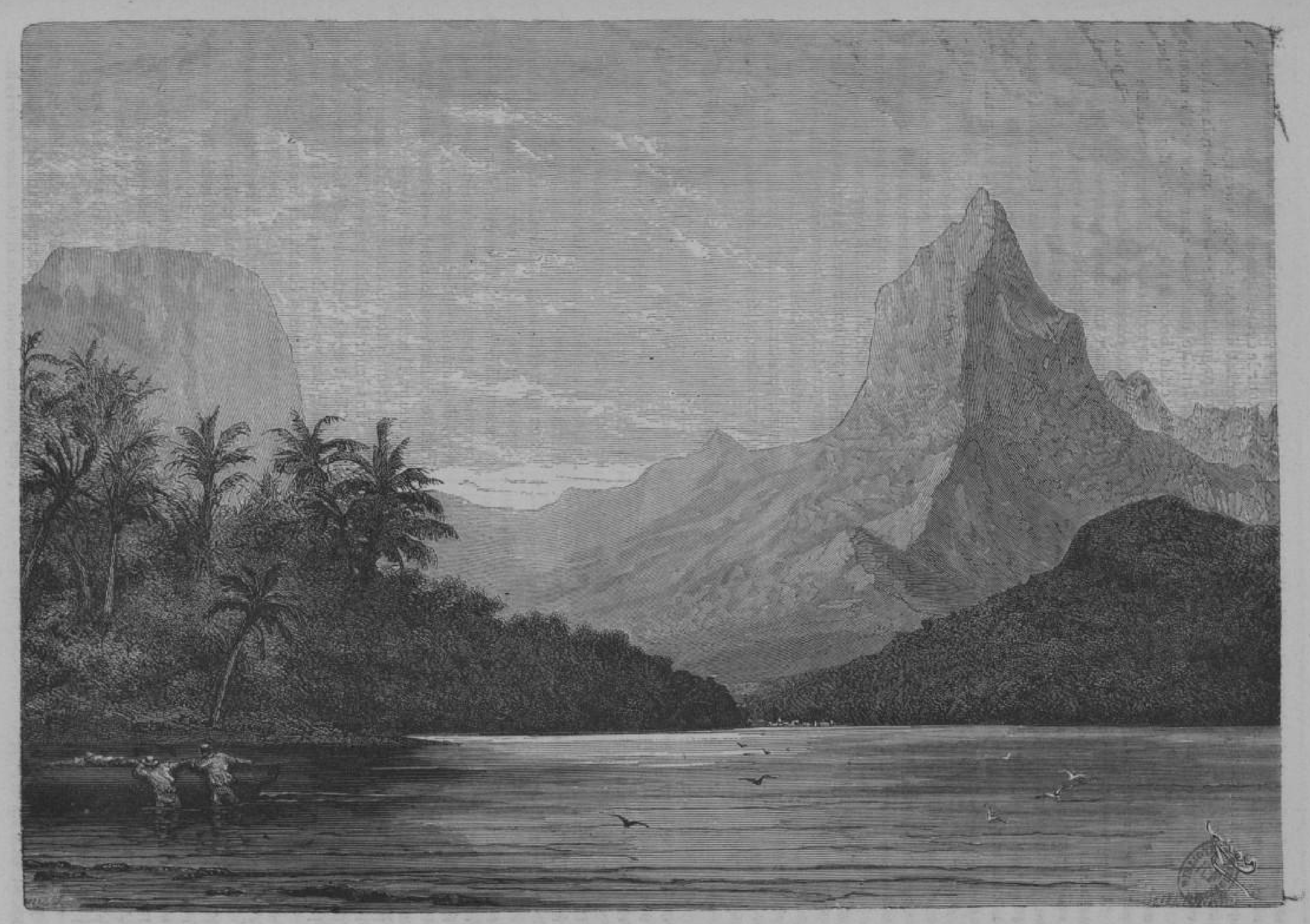
Le costume habituel des indigènes se compose d'une pièce d'etoffe en cotonnade de couleur ayant la forme d'un long rectangle. Cette partie du vêtement, appelée *pareu*, remplace la jupe pour les femmes, le pantalon pour les hommes. On place un des bords du *pareu* au-dessus des hanches, puis on l'enroule sur le corps en serrant fortement les tours; le bout libre est engagé entre la peau et les plis serrés de l'étoffe. Le bord inférieur du *pareu* atteint la cheville. Par-dessus ce vêtement, les femmes mettent une longue robe montante, sans corsage, semblable à un peignoir fermé; les hommes, une chemise de confection européenne, qui flotte librement.

En général, les Tahitiennes vont tête nue, leurs longs cheveux ornés de fleurs blanches et séparés en deux tresses tombant sur les épaules. Le *horo* est un gracieux ornement que les femmes, et quelquefois les jeunes gens élégants, mettent derrière l'oreille ou dans les cheveux. Il se fabrique avec une baguette fine de 10 a 15 centimètres de longueur. A l'une des extrémités de cette baguette, on attache, une à une, les petites feuilles odorantes et inaltérables d'une orchidée qui croît sur les montagnes. On forme ainsi une touffe verte de 2 à 3 centimètres de diamètre. L'extrémité libre de la baguette est fichée ensuite dans le tube de la corolle de la fleur si parfumée du *gardenia* tahitien Cette fleur encadre et fait ressortir la verdure du *horo;* ses sept pétales blancs s'épanouissent en étoile tout autour.

Le bourgeon terminal du cocotier, composé de jeunes feuilles blanches et tendres, sert aussi à fabriquer un gracieux ornement pour la tête. Les Tahitiennes enlèvent avec beaucoup d'adresse l'épiderme des feuilles du bourgeon et en font des panaches légers, qui produisent le meilleur effet sur leur chevelure noire. L'ornement habituel de la tête, pour les indigènes des deux sexes, est une couronne de fleurs et de verdure.

Pour aller au soleil, les femmes mettent des chapeaux de paille fabriqués dans l'Amérique du Sud, et, les jours de fête, des chapeaux confectionnés dans le pays avec l'écorce rouie des longues hampes florifères du *pia*. Le chapeau panama est aussi porté par les hommes.

En général, les indigènes vont pieds nus, les élégantes mettent cependant, dans les grandes circon-



Vue de la côte de Tahiti.

stances, des bas et des bottines; mais il n'est pas rare de les voir enlever ces instruments de torture, qu'elles portent alors à la main. Les Tahitiens riches, à l'occasion des cérémonies publiques, s'habillent complétement à l'européenne.

Les rues de Papéiti sont très-animées pendant la nuit. Quel bruit, quel mouvement, quelle joie, à partir de huit heures du soir!

Un pays charmant, un climat d'une douceur extrême, une population gaie, gracieuse, avenante, voilà certes de quoi amener à Tahiti un mouvement sérieux de colonisation, et cependant on ne compte pas pour le moment plus de 200 Français dans l'Archipel.

Louis Rousselet.

HEUR ET MALHEUR[1]

XXV

La fuite et les pensées de Georges. — La flèche de M. le curé.

Georges passa une heure au moins dans un état de violente colère. Le traiter ainsi, lui Marcey, une des gloires de l'institution Legrand! Et pourquoi cette rigueur? pour des plaisanteries, des vétilles. D'ailleurs, cette fois, le coupable était Ganiveau; et Georges en voulait à Ganiveau, à M. Gaillard, à M. le directeur, à l'univers entier.

Son exaltation dura longtemps; mais comme en ce monde il n'est rien qui ne finisse, l'exaltation tomba pour faire place à la stupeur, puis la stupeur elle-même fut remplacée par l'ennui, cet ennui morne et pesant des prisonniers. Georges, d'une nature active et ardente, en devait souffrir plus qu'un autre. Il se leva, fit le tour de son cachot, secoua la porte: le cachot était étroit, la porte solide; Georges revint s'asseoir sur son escabeau et se mit à rêver profondément. Quelques mots sans suite lui échappaient par moments:

« Oui, c'est cela... je ne puis rester ici... il n'y a pas d'autre moyen... je me ferais renvoyer... j'aime mieux m'en aller. »

A six heures, quand le garçon qui servait au réfectoire vint lui apporter sa pitance, savoir: une cruche d'eau et un gros morceau de pain, Georges, qui s'était mis en embuscade derrière la porte, l'accueillit par un croc en jambes énergique qui le renversa dans le cachot, au milieu d'une mare d'eau produite par la cruche répandue; et il n'avait pas eu le temps de se relever, que son prisonnier s'était précipité dans le vestibule, après avoir enfermé à double tour le domestique abasourdi. Georges mit la clé du cachot dans sa poche, s'avança rapidement, mais avec précaution, et se laissa tomber dans la cour par une fenêtre du rez-de-chaussée. Tout le monde étant à cette heure au réfectoire, il put exécuter sans qu'on l'aperçût cette audacieuse sortie. En face de la loge du concierge, le danger renaissait plus pressant; mais un domestique, venu du dehors, laissa tout à point la porte entr'ouverte, et, pendant qu'il parlementait avec le père Dubois, Georges se glissa comme une couleuvre dans le chemin du Gourguillon.

Tout n'était pas fini cependant, car avant peu, sans aucun doute, on allait donner l'alarme; il faisait encore jour et sa tunique d'écolier pouvait le trahir! Il fallait réussir à tout prix, autrement quelle honte! Être ramené piteusement par les oreilles dans cette maison où il avait juré de ne plus rentrer, quel piètre dénoûment! Il rougissait rien que d'y penser. Les remontrances des maîtres, les quolibets des camarades, bourdonnaient par anticipation à ses oreilles, et il allait, il allait devant lui, furtif, inquiet, haletant, n'osant se retourner et croyant toujours entendre des pas sur ses talons, sentir une main sur son épaule. Pourtant il fallait s'éloigner d'un air calme, ralentir son allure: la fuite l'aurait dénoncé. Quel supplice de se contenir ainsi, de raser les murs comme un criminel, de chercher les ruelles tortueuses, les recoins déserts! Heureusement, il gagnait du terrain, la nuit venait, il avait fait tant de tours et de détours que sa piste devait être perdue, et il reprenait avec plus de courage sa course obstinée.

Son plan était fait; il l'avait ruminé pendant ses deux heures de prison et n'avait plus qu'à l'exécuter sans hésitation. Il marcha donc tant que ses forces le lui permirent. La Saône jusque-là lui avait servi de boussole; il savait qu'en la remontant il irait toujours vers le nord, qui était sa route, et longtemps il avait suivi des hauteurs son ruban d'argent; mais tout commençait à s'effacer par cette nuit sans lune; il fallait penser à s'abriter quelque part. C'était une question non de bien-être, mais de sécurité; car un vagabond qui dort à la belle étoile court grand risque d'être ramassé avant le jour par quelque gendarme.

La faim néanmoins se faisait sentir; sous ce rapport, Georges était tranquille; il ne mourrait pas d'inanition; sa mère lui avait donné la veille son argent de poche de la semaine, une belle pièce d'un franc qui sonnait dans son gousset en compagnie du reliquat de la semaine précédente, trois sous. Total: vingt-trois sous. C'était une fortune en ce moment; Georges pouvait se mettre en quête de son souper.

Pour tout autre, rien n'eût été plus simple; mais, pour lui, c'était une aventure pleine de périls, puisque pour acheter du pain il faut entrer chez le bou-

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268 et 284.

langer; et les boulangers sont des gens si curieux! il y a tant de monde chez eux! Si, dans le nombre des allants et des venants, Georges allait tomber par hasard sur un agent de police? Il serait reconnu à son uniforme, à ses boutons surtout, ses maudits boutons étalant sur leur face luisante un I et un L accolés qui sautaient aux yeux. L'écolier continuait, comme dans son enfance, à porter sur lui un petit couteau, outil précieux qui lui avait servi naguère à trancher le nœud gordien de Mariette et qui allait lui rendre le service de le débarrasser de ses boutons. Il se blottit dans un coin sombre et se mit à travailler avec rage; les boutons, vivement attaqués, tombèrent un à un de la tunique, et quelques-uns plus tenaces emportèrent en même temps avec eux un petit morceau rond de l'étoffe.

Quand l'opération fut achevée, Georges se releva, replia sur sa poitrine en guise de parements les deux bords de son habit déshonoré et crut pouvoir, ainsi accoutré, se présenter chez le boulanger.

« Ma tunique doit ressembler maintenant à une redingote, » pensait-il. — « Pour trois sous de pain, » demanda-t-il résolûment.



Georges l'accueillit par un croc en jambes. (P. 298, col. 1.)

Rien n'était plus simple que d'acheter du pain pour trois sous; pourtant il lui sembla que le boulanger le toisait d'une façon inquiétante. Le boulanger, en effet, trouvait un air un peu singulier à ce gamin qui avait la tête nue et portait un habit comme on n'en avait jamais vu; toutefois, l'office d'un boulanger étant de servir ses pratiques et non de prendre leur signalement, le nôtre se décida et se mit à couper, à une grosse miche entamée, un bon morceau de pain blanc. Georges étendait déjà la main droite pour s'en saisir et présentait de la gauche ses trois sous, lorsque la porte s'ouvrit; le malheureux fuyard eut un soubresaut. Il regarda de côté et respira; ce n'était qu'une vieille bonne femme, il ne serait pas arrêté cette fois; mais pourquoi ce lambin de boulanger le faisait-il languir ainsi? Il avait mis le pain dans les balances et le pesait avec une minutie désespérante. Avant qu'il eut fini, un nouveau client entra, un homme cette fois, et qui avait l'air sournois; Georges se demandait s'il n'allait pas lui mettre la main au collet, lorsqu'enfin le boulanger lui tendit son morceau de pain. Il le paya lestement, se dirigea vers la porte d'un pas mesuré, tourna le bouton, passa le seuil et, une fois dehors, se mit à courir à perdre haleine.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut tout à fait exténué et, se laissant tomber alors dans un terrain vague bien désert, se mit à dévorer à belles dents son maigre souper. Pensa-t-il en ce moment que celui du cachot n'aurait pas été pire? C'est peu probable; il était dans la fièvre de sa folle escapade, le temps de la sagesse et de la réflexion n'était pas encore venu.

Une fois son morceau de pain avalé, il se désaltéra à la première fontaine qui se trouva sur son chemin, puis se mit à chercher un asile pour la nuit. Ce fut une grande affaire, car les yeux effrayés de Georges ne voyaient partout que des ennemis et des embûches; il fut trop heureux à la fin de se fabriquer, au milieu d'un fagotier, une petite niche qui lui parut très-sûre, si elle n'était pas très-moelleuse. Il s'y glissa bien content, ramena un des fagots au-dessus de sa tête et, sous ce ciel de lit rustique, s'endormit bientôt, non du sommeil de l'innocence, mais de celui de la jeunesse fourbue et rassurée.

Il ne fut réveillé qu'au jour par la cloche qui donnait, à la gare de Collonges, le signal du départ pour le train de cinq heures. Il ouvrit les yeux et, ne sachant d'abord où il se trouvait, crut au premier moment entendre le carillon qui annonçait l'heure du lever aux élèves de l'institution Legrand; mais la vue de son fagotier lui remit promptement en mémoire les incidents singuliers de la journée précédente, et la prudence lui cria de quitter au plus vite son lit improvisé.

Il en sortit moulu et transi, réconforté cependant. L'air était doux, le ciel pur, la campagne avait cette fraicheur ravissante des heures matinales; l'alouette s'envolait des blés verts et montait vers le ciel en chantant; de légères fumées commençaient à tournoyer au-dessus des toits, et Georges, en cet instant, ne sentait que le plaisir de vivre par ce beau temps et d'aller devant lui en pleine liberté.

Sa joie cependant fut de courte durée. Ce matin même sans doute, le directeur faisait avertir sa mère de sa disparition; quelle n'était pas l'inquiétude de

Mme Marcey, la désolation des grands-parents? A cette pensée, il sentit faiblir sa résolution, s'arrêta et se demanda s'il ne ferait pas mieux de rétrograder au plus vite; puis l'orgueil prit le dessus : « Si je retourne, se dit-il, je désarme, je suis vaincu, obligé par conséquent de subir toutes les conditions qu'on voudra m'infliger. Je ne veux pas que cela soit. J'ai été puni injustement à l'institution Legrand, je ne retournerai pas à l'institution Legrand ; voilà qui est dit. »

Et frappant du pied sur la terre avec énergie comme pour y enfoncer sa résolution, il reprit son chemin d'un bon pas, ayant soin d'éviter la grande route et de s'éloigner des passants à mine suspecte.

Son ordinaire fut ce jour-là celui de la veille : du pain qu'il acheta dans les fermes et de l'eau claire qu'il but chemin faisant; il y ajouta une fois, par grand régal, un tout petit morceau de lard. Il commençait à se rassurer, étant assez éloigné à la fois de son point de départ et du terme de son voyage pour ne pas risquer d'être reconnu.

A mesure qu'on s'éloigne des grandes villes, la confiance des habitants est plus entière, leurs fermetures moins exactes; Georges, qui avait dû se contenter à la première couchée d'un lit de fagots, parvint, pour la seconde, à se glisser dans une grange, où il trouva sur une botte de paille toutes les délices d'un sybarite. D'ailleurs, il les avait bien gagnées par une étape considérable pour un fantassin de son âge; car il approchait de Villefranche et n'avait pas fait ce jour-là moins de vingt-deux kilomètres.

Le temps continuait à lui être propice : le soleil lui souhaitait au réveil la bienvenue, les lilas lui envoyaient leurs parfums par-dessus les haies des jardins et les arbres fruitiers, tout en fleurs, faisaient au milieu des prés verts et de la vigne sombre des taches éclatantes, blanches ou doucement rosées. Combien Georges eût été heureux s'il avait pu s'abandonner au charme qui émanait de toutes choses ; mais la nature lui prodiguait en vain ses caresses, elles étaient pour lui sans attraits, une pensée suffisait pour tout assombrir.

« Que c'est fatigant de penser ! se disait l'écolier. Cette vache, aux grands yeux stupides, qui broute paisiblement dans le pré, est plus heureuse que moi; ce chat blanc qui fait sa toilette devant la porte et ronronne au soleil est cent fois plus tranquille ; faisons comme eux : ne pensons pas. » Mais les pensées sont taquines : plus on les chasse, plus elles vous poursuivent; Georges en était vraiment bien obsédé.

Sa fatigue physique était grande aussi, et quoique les longues promenades de la pension l'eussent habitué à la marche, cette vie de Juif-Errant, solitaire et sans repos, commençait à lui peser.

Il crut, le second jour de son voyage, qu'il allait pouvoir se faire un peu voiturer; car un char à bancs, qui venait derrière lui au grand trot, lui fit retourner la tête, et il se dit que le conducteur ne refuserait pas sans doute de le laisser monter à côté de lui pour un petit bout de chemin. Au lieu donc de s'éloigner comme il l'avait fait jusque-là à chaque rencontre, il attendit de pied ferme, se disposant à héler le voiturier dès qu'il se trouverait à sa portée. Malheureusement, à mesure que le char à bancs se rapprocha, Georges crut reconnaître dans le conducteur une tournure de sa connaissance. Hélas ! oui, il n'en fallait plus douter : c'était Tournichon, le brillant Tournichon, Tournichon lui-même, avec sa blouse bleue et son chapeau de feutre gris, Tournichon enfin qui, si l'écolier s'arrêtait une minute de plus, allait le signaler, trahir son incognito. Georges n'eut que le temps de se jeter derrière une haie, et le char à bancs, lancé à toute vitesse, fit voler au passage les cailloux de la route.

L'esprit de Georges galopait accroché à ce char à bancs. Il avait reconnu le gros cheval gris pommelé et s'en allait avec lui dans un pays qu'il aimait. Il croyait se voir encore à cette fête de village où il s'était tant amusé, mais où la pauvre Alice n'avait pas dansé. Alice! que dirait-elle de son étrange équipée? Il ne le savait que trop, ce qu'elle en dirait, et c'était encore une de ces choses auxquelles il ne voulait pas penser.

Il continua son chemin tout triste, cent fois plus fatigué. Il était presque au terme de son voyage; mais il devait maintenant redoubler de précautions, car il approchait de Flavigny, et, à deux ou trois lieues à la ronde, il n'aurait pu rencontrer personne sans entendre aussitôt cette exclamation : « Tiens, c'est M. Georges! Qu'est-ce qu'il vient donc faire par ici ? »

Pour plus de sûreté, il s'en allait par les bois, toutes les fois que cela ne l'écartait pas trop de sa route. Il cheminait sur la lisière de ceux d'Alix, lorsqu'il aperçut tout à coup un objet sans doute très-effrayant, car sa vue le fit soudainement tressaillir. Cet objet, fort opaque, était couvert d'une longue robe noire et portait un chapeau plat, à larges bords ; ajoutez-y une ceinture, un rabat et des souliers à boucles, et vous aurez au complet le costume de M. le curé.

Cette rencontre parut à Georges des plus inopportunes, et pour comble de contrariété, M. le curé n'était pas seul : le docteur Loreau s'avançait à grands pas pour le rejoindre. Un salut s'échangea à distance, une poignée de mains à proximité; ensuite M. le curé tira sa tabatière de sa poche et offrit une prise au docteur; après quoi les deux amis, cheminant de compagnie, vinrent tout droit du côté de Georges. L'écolier, tout effaré, s'accroupit à la hâte derrière un buisson de houx; sans ce complaisant buisson, il eût été découvert, puisque les bois au mois d'avril ont plus de bourgeons que de feuilles.

Le docteur et M. le curé venaient de s'asseoir sur

un tronc d'arbre renversé et devisaient amicalement. Georges, de sa cachette, entendait bien malgré lui leur conversation :

« Voyez-vous, disait M. Loreau en ouvrant une boite à insectes, il y en a dix assez beaux que je donnerais tous pour un seul bupreste. Voilà deux ans que je le cherche. J'en voudrais faire cadeau à mon petit ami Marcey, mais je commence à craindre qu'il ne soit introuvable dans ce pays.

— Oh! vous avez du temps devant vous, répondit le curé. Georges ne viendra à Flavigny qu'aux vacances. Je pense qu'il nous arrivera, cette année encore, chargé de couronnes; il devient vraiment bien raisonnable et bien travailleur.

— Oui, mon cher abbé, j'ai confiance dans l'avenir de ce petit homme-là; croyez-en mes prévisions, il deviendra avec le temps tout à fait distingué sous le rapport de l'intelligence et du caractère.

— Je le crois comme vous; c'était autrefois une tête un peu vive, mais un bon cœur, une conscience droite. Je me souviens toujours de sa brouillerie avec Catherine, la cuisinière de Mme Guérin; une mercuriale un peu vive de la pauvre fille l'avait exaspéré, une petite attention l'a tout de suite ramené. Tout ce que je vous conte là est maintenant de l'histoire ancienne, la raison a pris le dessus depuis longtemps, et je suis sûr que cet enfant sera la consolation et la joie de sa mère. »

Ici la conversation fut interrompue par un bruit de feuilles sèches et de branches cassées et M. le curé, qui s'était vivement retourné, n'eut que le temps d'apercevoir à vingt pas devant lui un jeune garçon qui fuyait à travers les arbres, aussi agile qu'un chevreuil pressé par la meute.

« Qu'est-ce que cela? dit-il au docteur; un voleur de bois sans doute qui aura craint d'être surpris. Voyons donc s'il n'aura pas laissé près d'ici son fagot? »

Et M. le curé s'enfonça dans le taillis en regardant de tous côtés; mais il eut beau fureter, il ne trouva que des violettes et des primevères qu'il ne cherchait pas, et nul vestige du fagot qu'il cherchait.

Georges, pendant ce temps-là, courait toujours. Hélas! il n'y gagnait rien, car il emportait comme un faon blessé sa flèche avec lui :

« Je suis sûr que cet enfant sera la consolation et la joie de sa mère, » avait dit le curé. Oh! que cette parole amicale et confiante perçait son cœur douloureusement. Méchant Ganiveau, aviez-vous besoin de le houspiller si sottement? Décidément, c'était à vous qu'il en voulait le plus à cette heure, peut-être même n'en voulait-il plus qu'à vous.

Un nouveau client entra. (P. 299, col. 1.)

A suivre. EMMA D'ERWIN.



AVRIL

Les Romains donnaient au mois qui succède à mars le nom d'*Aprilis*, du mot latin *aperire*, qui veut dire : ouvrir, soit « parce que, dans ce mois, les bourgeons commencent à s'ouvrir, » soit « parce que la terre semble ouvrir son sein en se couvrant d'une végétation nouvelle. » Du mot latin *Aprilis* nous avons fait avril.

Le poete Ausone représente le mois d'avril sous les traits « d'un jeune homme couronné de myrte et qui semble danser au son des instruments. Près de lui est une cassolette d'où l'encens s'exhale en fumée et le flambeau qui brûle dans sa main répand des odeurs aromatiques. »

Le mois d'avril était consacré à la déesse Cybèle, la mère des dieux, comme l'appelaient les Grecs. C'était à Pessinonte, en Phrygie, que se trouvait le principal temple consacré à Cybèle; on l'y adorait sous la forme d'une pierre noire qui était, disait-on, tombée du ciel. Pendant la seconde des guerres que les Romains firent aux Carthaginois, un événement qui parut extraordinaire, une pluie de pierres, terrifia les esprits. On consulta les livres sibyllins et l'on trouva une prédiction portant que l'ennemi serait vaincu si l'on apportait à Rome la *mere des dieux* de Pessinonte. La pierre noire, qui représentait Cybèle, fut apportée en grande pompe à Rome, et des jeux annuels, les jeux Mégalésiens, furent institués en l'honneur de la déesse pour perpétuer le souvenir de son entrée dans la capitale de l'Italie. Ces jeux commençaient le 4 avril et duraient sept jours; ils consistaient en représentations dramatiques exécutées sur le mont Palatin devant le temple même de Cybèle. Phidias représente la déesse assise sur un trône entre deux lions, ayant sur la tête une couronne murale de laquelle descend un voile. Quelquefois Cybèle est representée tenant une clef et paraissant écarter son voile, allégorie qui rappelle l'étymologie d'avril.

Le 1[er] avril de cette année a lieu la fete de Pâques, qui célebre, dans l'église chrétienne, la résurrection de Jésus-Christ. Le mot paque est derivé de l'hébreu *pascha* qui signifie *passer*. La pàque juive rappelait en effet aux Hébreux un double passage : celui de l'ange qui, en exterminant les premiers-nés des Egyptiens, avait contraint le Pharaon à rendre la liberté à Moïse et à son peuple, et le passage de la mer Rouge. Cette fête, chez les Israélites, arrive tous les ans au même jour, le 15 du mois appelé *Nissan*. La Pâque chrétienne n'a pas lieu, chaque année, à la même date. Elle doit tomber un dimanche et être aussi rapprochée que possible de la pleine lune qui arrive apres l'équinoxe du printemps. Si donc il y a pleine lune le 21 mars et que le lendemain soit un dimanche, Pâques arrivera cette année-là le 22 mars. Si, au contraire, il y a pleine lune le 20 mars, la première pleine lune après l'equinoxe n'arrivera que le 19 avril, et si ce jour-là est un lundi, il faudra encore attendre au dimanche suivant, c'est-à-dire au 25 avril, pour avoir la fète de Pâques. Du 22 mars au 25 avril, ces deux termes compris, il y a 35 jours. Pâques peut donc occuper trente-cinq positions dans le cours des années. En 1877, la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps tombe le jeudi 29 mars; Pâques se trouve donc le dimanche suivant, 1[er] avril.

De la date de la fête de Pâques dépendent celles des fêtes appelees *mobiles* parce qu'elles n'ont pas de jour fixe dans l'année. Ainsi : le quarantième jour après Pâques est le jour de l'Ascension; le cinquantième est la Pentecôte...

Nous avons dit, dans notre causerie sur Février, que l'année astronomique ne se composait pas d'un nombre entier de jours, la Terre ne revenant à son point de depart, apres une révolution entière autour du Soleil, qu'au bout de 365 jours et 6 heures. L'année civile ne pouvant commencer à des heures differentes de la journée, on fixa sa durée à 365 jours entiers, et on ajouta tous les quatre ans un jour supplémentaire qui fut placé en février; cette année-la fut appelée bissextile.

Toutefois Jules César se trompait en évaluant à 365 jours et 6 heures la durée de l'année astronomique; on reconnut depuis qu'elle n'était que de 365 jours 5 heures 48 minutes 16 secondes. Tous les quatre ans, la Terre ne se trouve donc en retard que de 4 fois $5^h 48^m 46^s$ ou $23^h 15^m 4^s$, et en ajoutant un jour entier, comme l'indique la réforme julienne, la Terre avait en réalité une avance de $44^m 56^s$. L'équinoxe du printemps retardait donc tous les quatre ans de $44^m 56^s$ et l'erreur commise par Jules César aurait fini par rejeter en plein hiver la célébration de la fête de Pâques, dont la date est liée, comme nous l'avons dit, à celle de l'équinoxe.

Le pape Grégoire XIII réussit, en 1582, à opérer une réforme réclamée depuis longtemps par l'Eglise. Dans le calendrier julien, toute année dont le millésime est divisible par 4 est une année bissextile; en particulier les années seculaires 1600, 1700,... sont bissextiles. On décida que, parmi les séculaires, celles-là seules seraient bissextiles qui se composeraient *d'un nombre de siècles divisible par 4.* Ainsi 1600 est bissextile; 1700, 1800, 1900 ne le sont pas; 2000 est bissextile.... Toutes les quatre années communes il y a donc une année bissextile, sauf pour les années séculaires *dont le chiffre n'est pas divisible par 4*. Ainsi, 1900 étant divisible par 4, cette année devrait être bissextile d'apres la réforme julienne; mais comme cette année-là est séculaire, et que 19 n'est pas divisible par 4, l'année 1900 n'est pas bissextile.

Examinons le résultat obtenu. Tous les quatre ans, avec le système julien, la terre a une avance de

44^m 36^s. Au bout de 400 ans cette avance est de 4400^m 3600^s ou 74^h 53^m 20^s, et comme le calendrier grégorien supprime trois années bissextiles durant cette période, l'avance n'est plus que de 2^h 53^m 20^s. Au bout de 10 000 ans, cette avance doit être multipliée par $\frac{10000}{400}$ ou 25, c'est-à-dire qu'elle est de 68^h 3^m 20^s ou 2 jours 20^h 3^m 20^s. On voit que la réforme julienne, modifiée par le pape Grégoire XIII, assure la fixité de la date de l'équinoxe du printemps à deux jours près au bout d'une période de dix mille années.

Nous vous avons dit déjà que, au douzième et au treizième siècle, l'année commençait à Pâques. Si cet usage avait été maintenu, cette année 1877 aurait commencé au 1er avril et se serait terminée à la Pâque suivante, qui tombera le 21 avril 1878. Cette année 1877 aurait donc eu deux *premier* avril, deux jours nommés *deux* avril, deux *trois* avril, deux *vingt* avril! Vous voyez l'inconvénient grave qu'il y avait à rapporter le commencement de l'année à la célébration d'une fête aussi mobile que celle de Pâques.

Du commencement à la fin d'avril, les jours augmentent de 1 heure 40 minutes, savoir : de 57 minutes le matin et de 43 minutes le soir. Le soleil qui, le 1er avril, se lève à 5^h 40^m et se couche à 6^h 29^m, se lève à 4^h 43^m, et ne se couche qu'à 7^h 12^m à la fin de ce mois. Des deux belles planètes qu'on aperçoit à l'œil nu, Vénus et Jupiter, la première sera à peine visible, car elle se lève en même temps que le soleil et se couche un peu avant lui. Jupiter sera visible depuis 1 heure du matin jusqu'au lever du soleil.

En avril, la température moyenne continue à s'élever, elle atteint 10 degrés et cependant nous devons nous attendre encore à des séries de mauvais jours : les pluies, le froid, la neige même parfois ne nous ont point irrévocablement quittés, et les gelées peuvent compromettre le succès des récoltes qui seraient, comme cette année, trop hâtives. Vous connaissez le dicton : « Il n'est si gentil mois d'avril qui n'ait son chapeau de grésil. » Il y a d'ailleurs, dans ce mois, une échéance qui terrifie un grand nombre de nos paysans et qui suscite chez eux les croyances les plus superstitieuses : je veux parler de la lune rousse.

Le roi Louis XVIII, recevant un jour une députation d'astronomes, leur dit :

« Je suis charmé, messieurs, de vous voir réunis autour de moi, car vous m'expliquerez nettement ce que c'est que la lune rousse et quel est son mode d'action sur les récoltes. »

Arago, qui rapporte cet incident, ajoute que le grand astronome Laplace, à qui s'adressaient plus particulièrement ces paroles, resta comme atterré; lui qui avait tant écrit sur la lune n'avait en effet jamais songé à la lune rousse. Laplace consultait tous ses voisins du regard, mais ne voyant personne disposé à prendre la parole : « Sire, dit-il, la lune rousse n'occupe aucune place dans les théories astronomiques; nous ne sommes donc pas en mesure de satisfaire la curiosité de Votre Majesté. » Le soir, le roi s'égaya beaucoup de l'embarras dans lequel il avait mis ses astronomes.

Si vous étiez interrogés sur ce même sujet, voici ce que vous pourriez répondre. Les agriculteurs appellent *lune rousse* la lune qui, commençant en avril, devient pleine soit à la fin d'avril, soit au commencement de mai. Cette année, la lune rousse commence le 13 avril à 5^h 58^m du soir, devient pleine le 27 et finit le 13 mai. La *lumière de la lune*, disent les jardiniers, exerce une action fâcheuse sur les plantes. « Ils assurent avoir observé que la nuit, quand le ciel est serein, les feuilles, les bourgeons, *exposés à cette lumière*, roussissent, c'est-à-dire gèlent lors même que la température de l'air se maintient à quelques degrés au-dessus de zéro. Ils ajoutent que si le ciel est couvert, les rayons de la lune n'arrivant pas jusqu'aux plantes, la gelée n'a pas lieu. »

Est-il vrai, tout d'abord, que ces effets de gelée se produisent en avril et en mai? Oui, bien certainement; les récoltes trop souvent compromises par ces gelées tardives n'attestent que trop vivement la réalité de l'observation. Est-il vrai que les gelées se produisent quand le ciel est serein, quand la lune brille, et qu'elles n'ont pas lieu quand le ciel est couvert? Oui encore. L'effet produit paraît donc bien dû à l'action de la lune? C'est ici que les agriculteurs qui croient à l'influence de la lune se trompent. Les objets terrestres, échauffés pendant le jour par les rayons du soleil, perdent de leur chaleur pendant la nuit en renvoyant dans l'espace la chaleur qu'ils ont reçue; ce refroidissement peut être tel que ces objets soient gelés alors même que la température de l'air est au-dessus de zéro. Cette perte de chaleur de la terre *est favorisée par un ciel pur;* aussi dans les nuits d'avril et de mai, quand la température de l'air ne dépasse pas quatre à cinq degrés et que le ciel est serein, les plantes gèlent. Il est bien vrai, par conséquent, que durant ces nuits, *si la lune brille,* la gelée se produit; mais la lune ne brille que *parce que le ciel est pur* et c'est la pureté du ciel qui détermine la congélation des plantes. « Dans ces gelées, disait spirituellement Babinet, notre lune n'est pas complice, mais simplement témoin du délit et du dégât. » Et cela est si vrai que, dans les mêmes conditions de sérénité du ciel, s'il n'y a pas de lune, la gelée se produit de la même façon.

Rappelons enfin que le mois républicain de germinal, qui commence le 21 mars, se termine au 20 avril et qu'à cette date nous entrons dans le mois de floréal, c'est-à-dire dans le mois des fleurs!

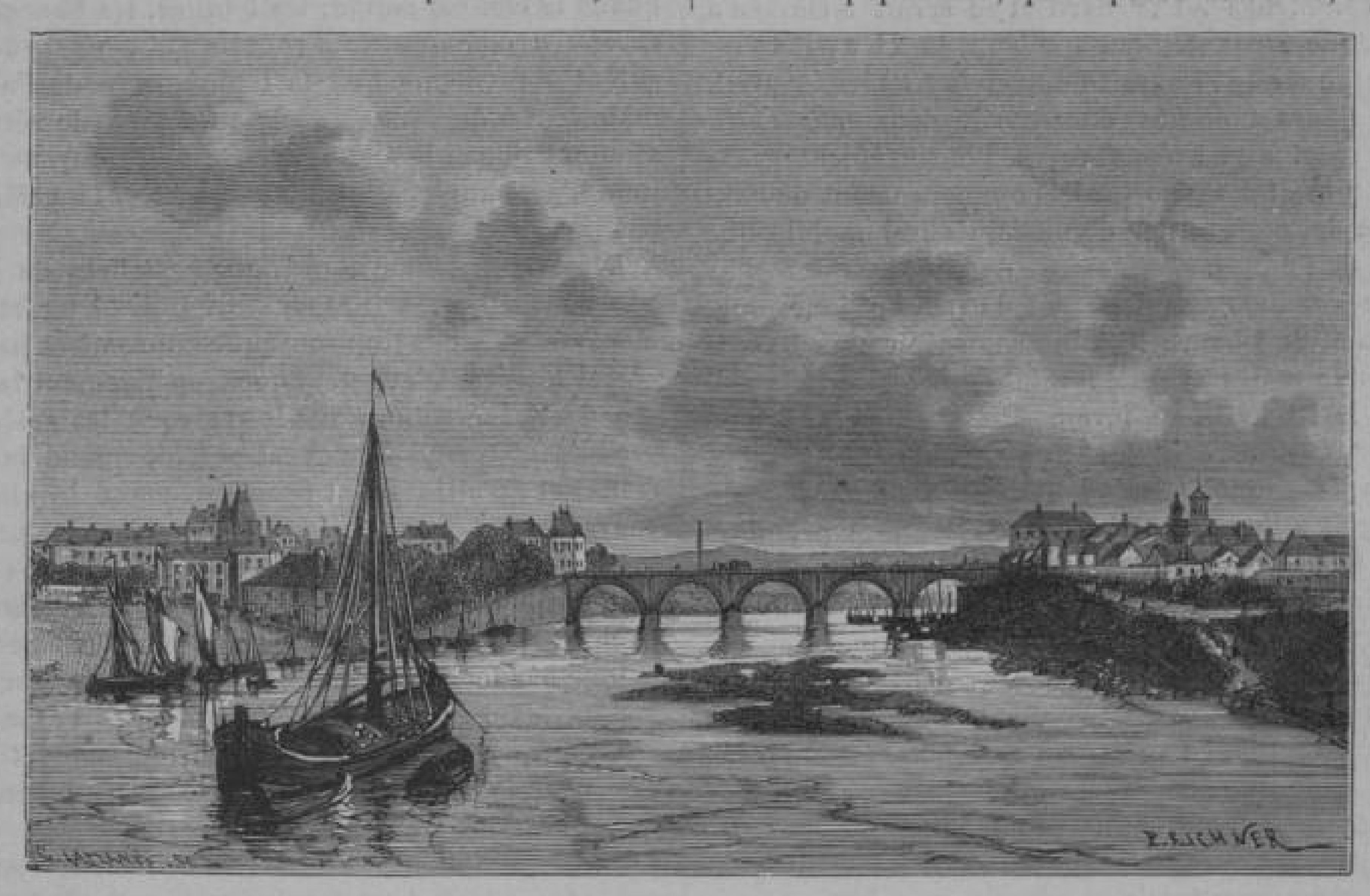
ALBERT LÉVY.

A TRAVERS LA FRANCE

BERGERAC

Bergerac, chef-lieu d'arrondissement et la seconde ville de la Dordogne, est situé sur la rivière qui a donné son nom au département, au milieu d'une fertile plaine que dominent au sud les coteaux de Monbazillac, renommés pour leurs vins blancs.

Bergerac n'a d'existence bien constatée que depuis le IXe siècle. C'était alors un simple château, entouré de quelques maisons dont les Anglais s'emparèrent, en 1345, et firent une ville forte. L'administration généralement sage des Anglais ne leur gagna pas les cœurs des habitants, qui restèrent Français d'affection et se donnèrent à Charles V, dès qu'ils crurent ce prince en état de les soutenir. La ville fut néanmoins perdue pendant la démence de Charles VI, et recouvrée seulement d'une manière définitive après la bataille de Castillon, qui rendit à la France toute la Guyenne.



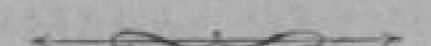
Bergerac.

Ce fut durant les guerres de religion que Bergerac prit une grande importance politique. Après avoir été prise et reprise tour à tour par les catholiques et par les huguenots, elle vit se terminer, en 1577, la sixième guerre civile par un traité où Henri III, malgré les avantages militaires qu'il avait remportés, confirma et compléta les concessions accordées aux calvinistes, l'année précédente, à Châtenoy (dans le département actuel de Seine-et-Marne). La paix de Bergerac fut « reçue, dit De Thou, avec un applaudissement universel. » La ville où elle avait été conclue devint une des places de sûreté des protestants, et beaucoup d'entre eux vinrent s'y fixer, pour jouir des immunités attachées à ce titre. Mais Louis XIII, irrité contre les protestants du Midi, qui s'étaient soulevés, prit plusieurs villes et notamment Bergerac, dont il fit démolir les fortifications. La révocation de l'Édit de Nantes frappa d'un coup plus terrible encore la cité calviniste, qui vit sa population se réduire de plus de moitié par l'émigration forcée des protestants.

Bergerac ne s'est pas encore complétement relevé. Sa population, qui dépassa autrefois, dit-on, 30 000 âmes, n'est aujourd'hui que de 12 000 habitants. De ses monuments du moyen âge, il ne lui en reste plus aucun digne d'être mentionné. Mais l'activité de cette ville, qui ne s'était jamais complétement endormie, grâce aux vins et aux truffes que produisent les environs, semble s'être accrue depuis la construction récente d'un chemin de fer qui la relie à Bordeaux; et l'époque moderne l'a dotée d'un pont hardi, et surtout d'une magnifique église dont le clocher, haut de 80 mètres, est le monument le plus élevé de tout le département de la Dordogne.

On remarque aussi à Bergerac un barrage que sa hauteur et la largeur de la rivière sur ce point rendent un des plus beaux qui aient été construits en France.

A. Saint-Paul.





Septima enveloppa le pied. (P. 308, col. 1.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

LES FRAISIERS DE SEPTIMA

En 186... je fus envoyé à Norton-Disney, dans le Lincolnshire, comme délégué de la Société d'agriculture de ....., et adressé à sir William Stanton, président du comice de son comté. Sir William était le vrai gentleman anglais, froid dans ses manières et chaud dans son hospitalité à la fois simple et fastueuse; sa femme, Française de naissance et d'habitudes, parut heureuse de recevoir un compatriote et m'accueillit avec une grâce charmante. Il était tard quand j'arrivai, et tard quand je me levai le lendemain matin. A peine si j'eus le loisir avant le déjeuner de jeter par ma fenêtre un rapide coup d'œil sur un de ces admirables parcs où la nature semble avoir tout fait, tandis que la main de l'homme se cache avec un art infini et dissimule partout son ouvrage. Stanton Castle était un vieux manoir conservé à travers les siècles; j'entrevis de tous côtés une végétation splendide, au delà du parc des horizons paisibles revêtus d'une gaze légère, et sur ma gauche, presque enfouie dans la verdure, une petite chapelle gothique, en ruines, s'adossant à un antique donjon paré de lierre centenaire. La cloche du déjeuner, sonnant pour la seconde fois, m'arracha à mes contemplations, et j'arrivai le dernier dans la vaste salle où nous avions soupé la veille au soir.

A la fin du repas, une jeune gouvernante apporta un de ces jolis babies roses et blancs dont l'Angleterre semble avoir le privilége : c'était une petite fille de deux ans, mignonne et avisée déjà, qui répondait au nom bizarre de Fraisine. Je supposais que c'était quelque appellation familière, quelque diminutif anglais qui m'était inconnu, et je ne cherchai pas l'étymologie. J'avais d'ailleurs mieux à faire. On venait de poser au milieu de la table, entourée de mousse et de fleurs printanières, une pyramide d'admirables fraises; or nous n'étions qu'à la fin d'avril! Je n'avais jamais rien vu de si frais, de si gros et de si parfumé, et quand lady Stanton m'en eut servi elle-même une douzaine qui remplissaient mon assiette, je pus déclarer en conscience que ces beaux fruits étaient encore meilleurs que bons. La châtelaine reçut cet éloge de ses fraises comme un compliment personnel, et elle n'aurait pas eu l'air plus flattée si je lui avais dit ce que je pensais de ses grands yeux bruns, doux et intelligents, et de son opulente chevelure d'un blond cendré fort rare. Elle chercha du regard le regard de son mari, il y eut entre eux une affectueuse entente que je compris plus tard.

« Vous prenez lady Stanton par son faible, mon cher collègue, me dit sir William, n'est-ce pas, Septima? »

Septima! quel nom étrange! Il paraît que mon étonnement se peignit sur ma figure, car sir William reprit en riant :

« Le nom de ma femme a produit sur vous son effet ordinaire. Je n'ai jamais vu personne l'entendre sans dresser l'oreille. »

J'avouai en effet ma surprise et je demandai s'il y avait dans le calendrier ou le martyrologe une patronne de ce nom.

« Pas une patronne, mais un patron, répondit-elle.

— Septime-Sévère, dis-je en plaisantant.

— Non, non, mieux que cela. Un saint Septime, martyr au IIIe siècle.

— Pardon, milady, repris-je, mais puisque vous avez ouvert vous-même la porte à ma curiosité, me permettrez-vous de vous demander d'où vient le nom de Fraisine? Est-ce une de ces appellations caressantes comme on en donne aux enfants dans chaque pays, et que mon ignorance de la langue anglaise ne me permet pas de saisir?

— Fraisine est français, bien français, » s'empressa de répondre sir William, et l'on en resta là.

Quelques jours après je profitai des faibles rayons d'un pâle soleil printanier pour me promener dans le parc de grand matin. J'admirai à mon aise des gazons et des prairies comme on n'en voit que sous le ciel voilé de la vieille Angleterre, des arbres de toutes les essences, portant fièrement leur verte vieillesse, et les chevreuils bondissant en toute liberté dans les taillis dont ils dévoraient les jeunes pousses.

« Il fait bon vivre là, » me dis-je, en entrant dans une vaste serre où se trouvaient réunies aux arbustes exotiques nos plus belles fleurs européennes. Derrière cette grande serre, et à demi cachée par un mimosa gigantesque dont le feuillage de dentelle et les grappes parfumées d'un beau jaune tombaient jusqu'à terre, se trouvait une autre serre plus basse et moins longue que celle que je venais de visiter. Elle ne contenait que des planches de fraisiers qui montraient leurs fleurs et leurs fruits sous les vitrages qui les recouvraient. J'allais avancer, lorsqu'un bruit de pas légers me retint sur le seuil de la porte. Caché derrière les branches touffues du mimosa, je vis lady Stanton coiffée d'un grand chapeau de paille, un petit panier au bras, s'avançant lentement au milieu de la serre. Elle ôta ses gants de Suède, et prenant dans sa main délicate, mais un peu brune, une paire de grands ciseaux, elle commença à cueillir les fraises mûres, qu'elle déposait dans son petit panier. A ce moment, un accès de toux que je ne pus retenir révéla ma présence, et lady Stanton se retourna surprise :

« Quoi, c'est vous, monsieur, dit-elle, en me tendant la main à la cordiale façon anglaise. Levé de si bonne heure!

— Je vous répondrais, madame, qu'il est bien plus surprenant encore de vous voir debout à pareille heure, si je n'avais d'abord hâte de m'excuser de mon indiscrétion.

— Personne que moi et l'intendant ne cultive ces fraises, répondit la châtelaine en agréant mes excuses par un joli sourire. Je viens ici de bonne heure pendant que ma fille dort encore; dans la journée elle ne me quitte guère, et à son âge on ne respecte rien, ni fleurs, ni fruits. Ma pauvre serre se trouverait vite au pillage. Fraisine ne sait pas encore tout ce qu'elle doit à mes fraisiers.

— Ah! m'écriai-je malgré moi, Fraisine! fraisiers! J'y suis enfin!

— Avez-vous vraiment cherché cette étymologie? me demanda lady Stanton. Je vous l'aurais donnée bien volontiers. »

L'arrivée de son mari coupa court à la demande que j'allais lui faire.

Ce ne fut que le soir après dîner que j'eus l'occasion de la renouveler.

« Ah! c'est toute une histoire à laquelle vous vous condamnez, me dit sir William d'un air de complaisance; mais vous êtes déjà assez notre ami pour que nous ne redoutions pas trop de vous la faire subir. Qu'on demande Armel, » dit-il au domestique qui accourait à sa sonnette.

Armel était un robuste jeune homme d'une trentaine d'années, trapu et carré comme un vrai Breton qu'il était, et remplissant dans le château les fonctions d'intendant. J'avais déjà été frappé des manières d'être de lady Stanton à son égard, et plus encore peut-être de la familiarité respectueuse du serviteur que du ton affectueux de la maîtresse. Elle lui parla à voix basse. Il disparut quelques instants et revint avec un petit livre somptueusement relié en maroquin rouge. La châtelaine me le présenta :

« Emportez-le pour vous endormir, me dit-elle. C'est une simple histoire qui n'a que deux mérites : elle est vraie d'un bout à l'autre, et elle a bien fini, » ajouta-t-elle en lançant vers son mari un de ces regards affectueux et reconnaissants comme j'en avais déjà surpris quelques-uns.

Si vous êtes aussi curieux que moi, ami lecteur, lisez les quelques pages qui vont suivre; j'ai demandé la permission de les copier pour vous.

Nous sommes dans une modeste petite maison de campagne aux environs de Rennes. Il est midi. Un homme de quarante à cinquante ans monte sur la pointe des pieds l'escalier qui conduit au premier étage où il s'arrête, frappe à la porte entr'ouverte et attend. Une figure de paysanne bretonne passe par l'étroite ouverture.

« Quoi de nouveau? lui demande-t-il anxieusement.

— Rien encore, monsieur. Ayez un peu de patience.

— Eh bien, en ce cas, vous viendrez m'avertir, Mathurine. Je redescends dans mon cabinet finir un problème inachevé.

— Oui, oui, allez à vos *plobémes*, dit la paysanne en fermant la porte.

— Ah! si la pauvre chère dame n'avait que lui pour la soigner, elle serait bien à plaindre. »

Une heure après, c'est au tour de Mathurine de descendre.

« Monsieur, monsieur, crie-t-elle de toutes ses forces, il y a du nouveau cette fois.

— Ah ! Dieu soit loué ! dit le savant en déposant sa plume, et c'est un garçon ?

— Oh ben ouiche, un garçon ! Faut pas vous attendre à ça, monsieur ! C'est encore une petite rogne-part.

— La septième, » murmure M. Devriès avec un soupir de résignation, et il se remet à ses *x* avec une sérénité admirable.

Le lendemain à la même heure, Mathurine vint encore frapper à la porte du cabinet.

« Monsieur, on n'attend plus que vous pour le baptême. Madame vous fait demander si vous avez pensé à choisir un nom, comme vous le lui avez promis hier soir.

— Un nom ! un nom ! reprend le mathématicien. Si c'était un garçon, je n'en manquerais pas ! Il y en a de très-beaux : Archimède ! Euclide ! Pascal ! Voilà des patrons ! Mais une fille ! Et une septième ! Je suis à bout d'imagination. Une septième, répéta-t-il. Eh ! parbleu, voilà le nom tout trouvé : Septième, Septima. »

Et il se retourna avec satisfaction vers la paysanne qui cherchait à comprendre.

« Cétina, dit-elle enfin. Mais c'est pas un nom de chrétien, ça ! »

M. Devriès ne l'entendit pas, et deux heures après, la petite nouvelle venue, si mal accueillie à son entrée en ce monde, était inscrite à la mairie sous le nom de Marie-Septima Devriès, au grand scandale de Mathurine, qui se promit bien de ne jamais l'appeler ainsi.



Armel obéit de point en point. (P. 309, col. 2.)

Septima avait six ans lorsque Mme Devriès mourut. La mort avait déjà frappé bien des fois à la porte de la maison depuis la naissance de notre héroïne. Trois de ses sœurs avaient succombé dans la même année pendant une épidémie de fièvre typhoïde. L'aînée de toutes s'était faite religieuse ; la seconde s'était mariée et avait emmené avec elle sa favorite Noémie ; la petite dernière, jusque-là Cendrillon du foyer, se trouvait donc maintenant seule compagne du vieux savant.

A vrai dire, il n'avait pas besoin de compagnie. Assis tout le jour à son bureau, la plume à la main et les lunettes sur le nez, entre ses livres de prédilection : Laplace et Cauchy, il ne demandait rien à personne, pas plus qu'on n'était tenté de lui rien demander. Abandonnée tout le jour, car Mathurine, dans sa grossière intelligence, n'avait rien à lui donner avec les soins d'entretien et de nourriture, Septima regrettait sa mère avec une précocité de sentiment bien rare chez une enfant aussi jeune. Après le déjeuner elle allait s'asseoir au bord d'un petit ruisseau qui coulait au bas de leur jardin ; elle regardait l'eau s'enfuir, les nuages glisser au ciel, redemandant sa mère à tout ce qui l'entourait, à l'étoile du soir et aux rayons du matin quand elle cherchait vainement auprès d'elle ce doux baiser quotidien que rien ne remplace quand les lèvres maternelles sont fermées pour jamais.

Le curé du village, l'abbé Robert, homme pieux, intelligent et dévoué, ne put voir sans compassion cette pauvre petite brebis abandonnée de son troupeau. Il entreprit d'instruire une enfant douée d'ailleurs des plus heureuses dispositions, et il fut secondé dans sa tâche par sa sœur, Mlle Colette, qui se promit d'apprendre à la petite fille tout ce qu'elle savait en couture et menus ouvrages de femme.

Un jour que Septima revenait du presbytère, ses livres et ses cahiers sous le bras, elle rencontra un

petit garçon déguenillé qui, assis au bord de la route, essayait de panser avec un peu d'herbe et des feuilles son pied ensanglanté. Septima recula d'abord : le garçon avait des yeux noirs farouches, la chevelure en désordre et la figure peu engageante; mais son bon cœur reprit le dessus, et elle demanda au petit malheureux s'il s'était blessé.

« Oh ! ce n'est rien, répondit-il d'un air insouciant. J'ai marché sur un tesson de bouteille. Y a pas grand mal. »

Le sang coulait toujours. Septima eut pitié. Elle courut au ruisseau chercher de l'eau dans la bouteille de son goûter; elle lava à plusieurs reprises la blessure comme elle l'avait vu faire à Mlle Colette, et enveloppa le pied dans son petit mouchoir de poche, liant l'appareil improvisé avec ses rubans noirs qui retenaient ses belles tresses blondes. Enfin, elle acheva son œuvre de miséricorde en donnant au patient une tartine de beurre qui lui restait, et demeura auprès de lui, regardant avec plaisir son robuste appétit, jusqu'à ce que la dernière bouchée de pain fût avalée.

« Vous avez encore faim, lui demanda-t-elle?

— J'ai toujours faim, répondit laconiquement le garçon, qui paraissait peu causeur.

— Comment vous appelez-vous ? continua Septima sans se décourager.

— Armel Guyot.

— Où demeurent vos parents ?

— Je n'en ai plus.

— Pauvre petit, dit Septima avec un redoublement de compassion! Qui prend soin de vous alors ?

— Il y a la mère Gobet, pas loin d'ici, qui me permet de coucher auprès de sa chèvre; elle me donne quelquefois des croûtes de pain et le reste du temps j'en demande.

— Attends-moi là, dit tout à coup la petite fille qui courut à la maison et arriva en sueur auprès de Mathurine.

— Comme vous voilà faite, grommela celle-ci. Encore les rubans de vos nattes perdus ! C'est une ruine que cette enfant-là ! Ah ! si toutes vos sœurs avaient été comme vous, jamais je ne serais venue à bout de les élever.

— Je n'ai pas perdu mes rubans, ma bonne, reprit doucement Septima. Je m'en suis servie pour attacher mon mouchoir de poche autour du pied d'un petit garçon blessé.

— En voilà bien d'une autre ! Un mouchoir tout neuf ! Mais c't' enfant-là a perdu la tête !

— Non, ma bonne, mais son pied saignait. Il n'a pas de souliers. Voudrais-tu me donner un peu d'argent pour lui acheter une paire de sabots ?

— De l'argent! dit Mathurine avec aigreur. Avec cela qu'il y en a tant par chez nous. Une maison où il y a eu sept filles, c'est comme si la grêle y avait passé.

— Mais, ma bonne, il se coupera encore...

— Eh ! qu'est-ce que cela me fait? continua la domestique impatientée.

— Ah ! que c'est mal ! dit la jeune fille en joignant les mains comme pour demander pardon d'un pareil blasphème. Tu ne te souviens donc pas de ce qu'a expliqué M. le curé dimanche : On gagne le ciel en habillant ceux qui sont nus. »

Mathurine avait la foi, cette foi bretonne qui ne sait pas marchander lorsqu'on lui parle au nom de Dieu. Debout devant elle, le visage ému de pieuse compassion et de surnaturelle tendresse, se tenait l'enfant, qui lui parut un petit prophète. Puis le nom de M. le curé était bien puissant sur ce cœur simple. C'était de lui qu'il tenait toute lumière !

Elle n'hésita plus, s'élança dans l'escalier qu'on entendit crier sous ses pas pesants, puis elle revint avec la même vitesse.

« Tenez, dit-elle en tendant à la petite fille une paire de pantoufles en tapisserie dont les couleurs étaient effacées, mais qui paraissaient encore solides; cela vient de votre papa, je les mettais le dimanche quand j'avais fini mon ouvrage, cela délasse. Mais je vous les donne pour lui. Il mettra de la paille au bout. Puis elle coupa dans la miche de pain bis qu'elle cuisait elle-même tous les quinze jours une grosse tartine. Donnez-lui encore ça. J'en ai bien le droit. Ça fera tout de même ma quinzaine. »

A partir de cette aventure, Septima trouva presque chaque jour Armel sur son chemin. Il lui apportait des fleurs, des petits oiseaux, des cailloux rares, et elle partageait avec lui son modeste goûter. Bientôt elle se mit en tête de lui apprendre à lire. Ce fut une rude tâche. S'asseyant auprès de lui, sous un grand châtaignier, derrière le presbytère, elle suait sang et eau pour faire entrer les lettres dans cette tête rude ; mais, une fois entrées, elles n'en sortaient plus, et au bout de quelques semaines la petite maîtresse attaqua les syllabes. Ils en étaient là lorsque l'abbé Robert les surprit un jour dans toute l'ardeur de la leçon. Immobile derrière le gros arbre, il écouta l'espèce de catéchisme qui succédait à la lecture.

« Personne ne t'a donc jamais parlé de Dieu ? mon pauvre Armel, disait la petite fille.

— Non, personne.

— Eh bien, reprit-elle en cherchant de son mieux à se mettre à la portée de cette intelligence en retard, le bon Dieu est le père de tout le monde. C'est lui qui nous nourrit!

— Pour ça non, répondit Armel d'un ton peu respecteux, c'est pas lui! C'est vous, c'est Mlle Mathurine, la mère Gobet et un tas d'autres.

— Que tu es donc simple ! reprit Septima. Je veux dire que c'est lui qui fait pousser le blé, l'herbe et les fruits. C'est encore lui qui éteint le soleil chaque soir et le rallume tous les matins. S'il nous oubliait un seul instant (mais ça ne peut arriver, sois tranquille), nous ne verrions pas plus clair le jour que tu ne vois la nuit dans ton étable. »

C'était un touchant spectacle que celui de cette petite fille trouvant dans son cœur d'enfant l'intelligence et le dévouement de l'apostolat. L'abbé Robert, toujours caché, se sentait heureux et attendri. La semence qu'il avait jetée dans cette petite âme rendait déjà des fruits au centuple. — « Ma sœur, annonça-t-il en rentrant au presbytère, que diriez-vous si je vous donnais pour vous aider dans les soins du ménage qui commencent à devenir trop lourds pour votre faible santé, un garçon de neuf ou dix ans, robuste et vigoureux?

— Mais, mon frère, je n'ai besoin de personne! Grâce à Dieu, j'ai toujours eu le bonheur de vous servir.

— Vous me servirez encore, ma sœur, mais vous aurez plus de loisirs, et puis, c'est une bonne œuvre. »

Devant cette parole qui était l'*ultima ratio* du curé, Mlle Colette se sentit vaincue. Elle se soumit de bonne grâce, et le lendemain Armel Guyot était installé au presbytère, où il devait être nourri, logé, vêtu et instruit en retour des faibles services qu'on attendait de lui.

Un jeudi, jour de grande récréation pour Septima, Armel la trouva si absorbée dans une lecture, que contre son ordinaire elle ne lui répondit pas.

Armel coupait l'admirable chevelure. (P. 311, col. 1.)

« Que lisez-vous donc là, mam'selle Tima? demanda-t-il enfin.

— Oh! laisse-moi! Si tu savais comme c'est joli, Armel! Imagine-toi que c'est l'histoire d'une fleur qui pousse dans la cour d'une prison; un prisonnier en prend soin; il l'arrose avec sa ration d'eau, et il mourra de chagrin si cette fleur vient à mourir. Elle s'appelait Picciola.... Écoute.... Je vais t'en lire un peu. »

Et la petite fille lut quelques pages d'une voix attendrie. C'étaient les angoisses du captif lorsque le gouverneur de la citadelle veut faire arracher cette pauvre plante qui trouble l'ordre, éveille le soupçon, etc.

Armel écoutait : il avait l'air de ne rien comprendre.

« N'est-ce pas comme c'est beau? demanda la lectrice.

— C'est toujours beau quand vous lisez, mam'selle Tima, mais je n'aime pas mieux ça qu'aut' chose. Qué que ça lui fait au Monsieur ce petit brin d'herbe entre des pavés? »

Septima haussa les épaules d'un air de profonde commisération.

« Eh bien, Armel, j'en veux une, moi, une Picciola.

— Ce n'est pas difficile, reprit le garçon en riant; il ne manque pas de plantes par chez nous.

— Mais tu ne comprends donc pas, dit la petite fille en s'impatientant pour la première fois, que j'aimerais à avoir une plante que je trouverais seule, malade, mourante et à qui je rendrais la santé à force de soins? »

Armel secoua la tête sans oser mettre au jour ses prosaïques réflexions, et les deux enfants marchèrent en silence dans un étroit sentier qui menait à travers bois à la maison Devriès. — Septima baissait la tête; tout à coup elle poussa un cri de joie.

« En voilà une! Voilà une Picciola!

— Ça? c'est un fraisier! dit dédaigneusement Armel.

— Oh! c'est tout ce qu'il me faut. Regarde ses feuilles un peu flétries, ses petites fleurs si petites qui ont l'air de n'avoir pas de vie. As-tu un couteau sur toi, mon bon Armel. Déracine bien doucement ma Picciola, laisse beaucoup de terre tout autour, et emportons-la vite à la maison. »

Armel obéit de point en point en répétant plusieurs fois : « Picciola! quel drôle de nom! »

Chaque jour cependant il vint savoir des nouvelles de la malade. Le petit fraisier venait à merveille. On l'avait mis à l'ombre comme dans le bois, on l'avait entouré de terreau, et deux fois par jour Sep-

tima l'arrosait doucement. Un mois après, il était couvert de fruits, et les enfants, mis en goût par ce succès, passèrent dorénavant leurs heures de loisir à transporter dans le jardin des fraisiers du petit bois, qui leur donnèrent au commencement de l'automne une petite moisson journalière.

L'hiver était venu : Adieu au jardinage et aux récréations en plein air; la maison avait pris un grand air de tristesse; les choses allaient fort mal pour M. Devries; sa négligence et son incurie avaient fini par réduire de beaucoup ses modiques revenus, et Mathurine parlait souvent devant Septima de la peine qu'elle avait à joindre les deux bouts.

« S'il n'y avait pas eu tant d'enfants, disait-elle avec un soupir, on aurait pu s'en tirer, mais ces naissances, ces maladies! Monsieur a emprunté pour suffire à tout, et maintenant il faut bien de l'économie. »

« S'il n'y avait pas eu tant d'enfants! » Cette parole résonnait sans cesse aux oreilles de Septima. Elle se reprochait d'être venue aggraver encore le fardeau de la famille, et elle devenait soucieuse. Sa petite cervelle travaillait; et mille projets enfantins et irréalisables se présentaient à tour de rôle pour être rejetés presque aussitôt. Un soir qu'assise en silence auprès de son père, absorbé comme d'habitude dans ses chiffres, elle regardait distraitement le journal, ses yeux tombèrent sur les lignes suivantes : « La culture des pêches à Montreuil fait la fortune du pays. On en exporte annuellement 8 ou 10 millions, et en Russie, dans les restaurants à la mode, une pêche de Montreuil se vend jusqu'à 10 francs. » Septima bondit sur sa chaise. « J'ai trouvé! » se dit-elle.

Et dès le lendemain elle fit part à Armel de ses projets et de ses espérances. Cultiver beaucoup de fraisiers! Tâcher d'obtenir de beaux produits, et les vendre le plus cher possible! Jusque-là tout allait bien; mais comment se procurer des espèces rares?

« Autrefois, dit Armel ingénument, je n'aurais pas été embarrassé. J'aurais escaladé la haie du parc de M. de Kérisouet, et j'aurais pris ce qu'il me fallait dans la grande serre et dans le potager.

— Mais c'est voler! interrompit la petite fille avec effroi.

— Je le sais maintenant, mais autrefois je ne savais pas, répondit philosophiquement Armel en manière de justification. C'est égal! Soyez tranquille, mam'selle Tima. J'aurai ce qu'il vous faut. J'irai le demander à Bénard, le jardinier du château.

— Il ne faut pas demander non plus, dit gravement Septima; ce n'est pas si laid que de prendre, mais c'est laid tout de même.»

Quand le moment fut venu de faire les plantations, Armel arriva avec une grande bourriche d'osier pleine de petits plants soigneusement étiquetés. « Tenez, mam'selle Tima, dit-il, en déposant son tribut aux pieds de sa petite amie. En v'là de toutes les espèces : Fraises de Clamart, fraises du Chili, fraises de Nantes. Et de la Virginie, donc! Ce sont les plus belles, à ce qu'il paraît.

— Où as-tu trouvé tout cela? demanda la petite fille dont le cœur bondissait.

— Je ne les ai ni volées, ni quémandées. Je les ai gagnées en arrachant des mauvaises herbes, répondit-il fièrement. C'étaient des orties; pas un garçon dans le village ne voulait s'en mêler. J'y ai trouvé bien des cloches, allez, continua-t-il en étalant complaisamment ses grosses mains rouges, marbrées de boursouflures blanches, mais j'ai trouvé aussi ces beaux fraisiers. »

Après mûres réflexions, il fut décidé qu'on établirait les nouveaux venus auprès du ruisseau, afin de pouvoir les arroser plus facilement. La terre se trouva excellente; l'eau ne manquait pas, ni les soins non plus. Armel avait la force, Septima l'intelligence. L'un bêchait, sarclait, préparait le terreau; l'autre cherchait dans les traités d'horticulture pratique qu'elle avait trouvés chez son père et chez l'abbé Robert, des idées nouvelles et faciles à appliquer; elle demandait des conseils à Bénard, qui, émerveillé de son goût pour le jardinage et de son savoir-faire, venait souvent le soir lui donner un coup de main et des encouragements. De cela, elle n'avait pas besoin. Persévérante plus encore qu'active, elle marchait en avant, les yeux fixés sur un but encore bien lointain et ne se laissait décourager par rien.

L'été qui suivit, Armel put aller de temps à autre à Rennes porter des paniers de fraises qu'il vendait fort bien. Mais Septima avait de plus hautes ambitions encore; sans cesse, elle remuait les livres et quêtait des renseignements. Le journal où elle avait lu l'article sur la culture des pêches à Montreuil était toujours devant ses yeux : « Dix francs pièce en Russie, se répétait-elle parfois! Si je pouvais, moi aussi, obtenir plus tard des produits rares! Mais que de choses il nous faudrait qu'on ne peut se procurer qu'avec de l'argent! des bâches, des cloches, de bons engrais, des paillassons, etc. »

Un jour qu'elle était allée porter une lettre au village, elle fut accostée par deux messieurs qui descendaient de cabriolet et qui lui demandèrent si le bureau de poste était encore éloigné. Septima les engagea à la suivre.

« Quelle chevelure! dit le plus vieux des deux en regardant leur petite conductrice!

— Voilà des nattes que je vendrais bien 500 francs à Paris. C'est rare, allez, un blond cendré de cette espèce, et puis si fins, si doux, si soyeux!

— Mais ces cheveux-là ne doivent pas être à vendre, reprit le premier des deux compagnons, qui trouvait à Septima un air de grande distinction.

— N'importe, essayez tout de même.

— Me permettez-vous, ma petite demoiselle, de regarder de près ces belles nattes? » demanda l'homme à l'échantillon.

Septima avait l'oreille fine : elle n'avait pas perdu un mot de la conversation de ses compagnons de

route, et elle avait deviné qu'elle avait affaire à des marchands de cheveux comme il en vient chaque année en Bretagne parcourir les campagnes et faire des marchés d'or avec les paysannes ignorantes.

« Volontiers, répondit-elle.

— Et vous n'êtes pas fatiguée de porter tout cela, lui demanda-t-on en soulevant l'une après l'autre, comme pour les peser, ses nattes épaisses.

— Oh si, monsieur, s'empressa-t-elle de dire, et je voudrais bien en être débarrassée.

— A merveille! Eh bien, que diriez-vous si, en vous débarrassant de cette parure fatigante, on vous donnait une belle paire de boucles d'oreilles? »

Septima secoua sa jolie tête pour dire non.

« Vous n'aimez donc pas les bijoux! Que voulez-vous en ce cas?

— Je voudrais de l'argent, reprit-elle toute rougissante, mais résolue cependant en pensant à ses fraisiers.

— De l'argent! Fi donc! Et que dirait votre maman si elle savait que vous avez donné cette belle chevelure pour de l'argent?

— Je n'ai plus de mère, » dit Septima en baissant la voix.

Le débat continua quelques instants encore; puis la ténacité de la petite fille l'emporta, et il fut décidé que, le lendemain matin, celui qui se présenterait à l'hôtel de France, à Rennes, avec les deux fameuses nattes blond cendré, recevrait cent francs en échange.

Une fois le marché conclu, Septima reprit sa course vers le presbytère, où elle chercha son confident qu'elle entraîna au bout du jardin. En deux mots elle le mit au courant de ce qui venait de se passer, et prenant les ciseaux qui pendaient à sa ceinture :

« Coupe, lui dit-elle; il n'y a que toi qui puisses me rendre ce service; je leur ai promis de tailler bien haut et le plus ras possible, et je ne puis atteindre moi-même par derrière. Dépêche-toi; on pourrait venir. »

Armel, tout tremblant, mais n'essayant même pas de résister, prit les ciseaux que sa petite amie lui tendait. Sa grosse main, si habile au labour, était maladroite au possible en maniant pour la première fois cet instrument féminin.

« Bien ras, bien ras, » disait Septima en l'encourageant de sa voix douce. Et Armel coupait, coupait, ou plutôt il sciait l'admirable chevelure de l'enfant.

L'argent fut employé avec discernement et intelligence, et la petite jardinière redoubla de zèle et de travail. Jamais Hollandais fanatique ne soigna ses précieuses tulipes avec autant d'amour et de patience que la petite Tima ses fraisiers (c'est ainsi qu'on avait gardé l'habitude de l'appeler au village).

Dès le commencement de juin de l'année suivante, nous la trouvons, un dimanche matin, agenouillée devant ses plates-bandes et cueillant sous les yeux d'Armel, qui la regarde faire avec admiration, tout ce qu'elle juge bien mûr dans quelques plants chargés de fruits.

« Est-ce beau! s'écrie-t-elle en tenant à la main un bouquet formé de cinq ou six fraises d'une grosseur rare. Comme M. le curé va être content! Ce sont des fraises de la Virginie, tu sais, Armel! Elles viennent d'Amérique! On les couperait en quatre tant elles sont belles! Et quel parfum! »

M. le curé fut bien content en effet; si content qu'il porta son panier d'osier tressé par Armel, où les fruits étaient rangés sur de la mousse fraîche, à Mme de Kérisouët, chez laquelle il dînait ce dimanche-là. Le panier, entouré de fleurs, fut placé au milieu de la table dans toute la simplicité de sa grâce rustique; et au dessert, le curé, à la demande de la châtelaine, raconta la petite histoire des fraises que tout le monde admirait. Quand il en vint au sacrifice des nattes coupées, il fut interrompu par un gros monsieur qui avait écouté mieux que personne: « Il faut faire quelque chose pour cette enfant, dit-il brusquement.

— Cela vous est plus facile qu'à tout autre en votre qualité de directeur du *Messager de l'Ouest*, répondit la maîtresse de maison. Racontez en feuilleton l'histoire des fraisiers de Septima, et vous donnerez ainsi la vogue à notre petite héroïne. Et vous, messieurs, quelle sera votre part dans cette œuvre de justice, car on ne saurait trop encourager le travail et la persévérance?

— Moi, dit un autre convive, riche Parisien, qui était venu passer quelques semaines en Bretagne, je m'engage d'honneur à faire avoir à cette intéressante petite jardinière la pratique de Chevet dont je suis un client fort ancien déjà.

— Et moi, ajouta le préfet, si Dieu me prête vie, je raconterai ce que je viens d'entendre au Comité d'horticulture, et je tâcherai d'attirer l'attention du jury sur la culture de cette enfant. »

Chose extraordinaire, tous les enthousiastes de ce jour tinrent parole, toutes les promesses furent respectées! Il parut dans le *Messager de l'Ouest* quelques charmants feuilletons signés d'un nom aimé des lecteurs, et tout l'été ce ne furent que visites, achats et promenades à la maison Devriès. Septima ne savait réellement où donner de la tête: ses fraises étaient enlevées et payées presque avant d'être mûres. Au mois de juillet le Parisien de Mme de Kérisouët retourna à Paris et obtint de Chevet tout ce qu'il voulut. Chaque jour, un panier bien emballé était porté par Armel à la gare de Rennes, et chaque mois il allait toucher chez le banquier une jolie somme, qu'il rapportait triomphalement à sa petite amie. A partir de ce moment, les conditions de la culture des fraisiers changèrent bien pour Septima; elle resta reine et maîtresse du vaste jardin, envahi presque tout entier désormais par ses plantes favorites; mais elle eut des aides nombreux, qu'elle choisissait parmi les plus pauvres du village pour avoir le bonheur de faire un peu de bien par le travail. Armel, placé chez M. de Kérisouët qui s'occupait de faire valoir lui-même, donnait tous ses loisirs aux

chers fraisiers qui lui avaient procuré tant de bonheur, et l'aisance était revenue à la maison Devriès, grâce à cette petite rogne-part que Mathurine regardait maintenant avec une respectueuse considération.

Le préfet, lui aussi, avait tenu sa promesse : Septima eut une médaille d'argent à l'Exposition de Rennes, et quand, le soir du concours, elle dîna chez Mme de Kérisouet avec Armel, admis ce jour-là à la table du châtelain, il crut rêver et fut bien près de prendre pour une fée la petite amie d'autrefois qu'il avait tant aidée, sans jamais vouloir le reconnaître ni se l'avouer à lui-même.

Cinq ans se sont écoulés. Sir William Stanton que nous avons entrevu au commencement de ce récit est venu en France pour assister à l'Exposition florale des Champs-Elysées. Grand amateur d'horticulture et en particulier de fraisiers dont il veut importer dans sa résidence la culture perfectionnée, il a admiré la partie réservée à la Bretagne, à ces fraises de Nantes, si vivaces et si charnues, et il a résolu d'aller jusqu'à Rennes demander des conseils et des renseignements à une nommée Septima, qui a obtenu le premier prix, la grande médaille d'or. Nous n'avons pas besoin de dire quelle fut la surprise de sir William en trouvant une jeune fille gracieuse et intelligente à la place de l'horticulteur qu'il croyait rencontrer. Son cœur généreux, aidé de l'originalité anglaise, fut promptement subjugué : il oublia les fraises pour ne plus songer qu'à la jardinière, et, avant le retour du printemps, Septima Devriès était devenue lady Stanton. Son père et le fidèle Armel Guyot suivirent en Angleterre les nouveaux époux, qui se fixèrent dans le riche domaine de Stanton Castle dont sir William venait d'hériter par la mort d'un oncle.

Marie Maréchal.

LE CHATAIGNIER

L'histoire du châtaignier est aussi vieille que le monde; je veux dire que cet arbre a toujours été connu et cultivé pour ses fruits. Les races primitives se nourrissaient de châtaignes : nos bons aïeux, Galls ou Kymris, les mangeaient toutes crues. Aujourd'hui la châtaigne forme encore le fond de la nourriture dans les Apennins, en Corse, dans nos provinces montagneuses du Centre, mais on les fait cuire.

Et voulez-vous chercher avec moi l'etymologie du mot châtaignier? Naturellement châtaignier vient de châtaigne, qui est lui-même tiré du latin *Castanea*, lequel Castanea s'implante sur le grec Castana, nom de deux villes, l'une du Pont, l'autre de la Thessalie, ce qui, par parenthèse, porte assez loin de nos Cévennes la patrie du châtaignier. A nos chers jeunes savants à trouver autre chose. Je ne sais ni la langue d'Homère, ni celle de Virgile, et pourtant je les en défie.

Le châtaignier est un grand arbre de la famille des Amentacées, du genre des Cupulifères.

Oh ! ne vous effrayez pas : c'est si simple !

Les Amentacées sont les plantes à chatons; les Cupulifères ont leurs fleurs enveloppées dans une sorte de godet qui persiste autour du fruit : la cupule de la châtaigne n'est autre que cet involucre épineux que vous savez bien.

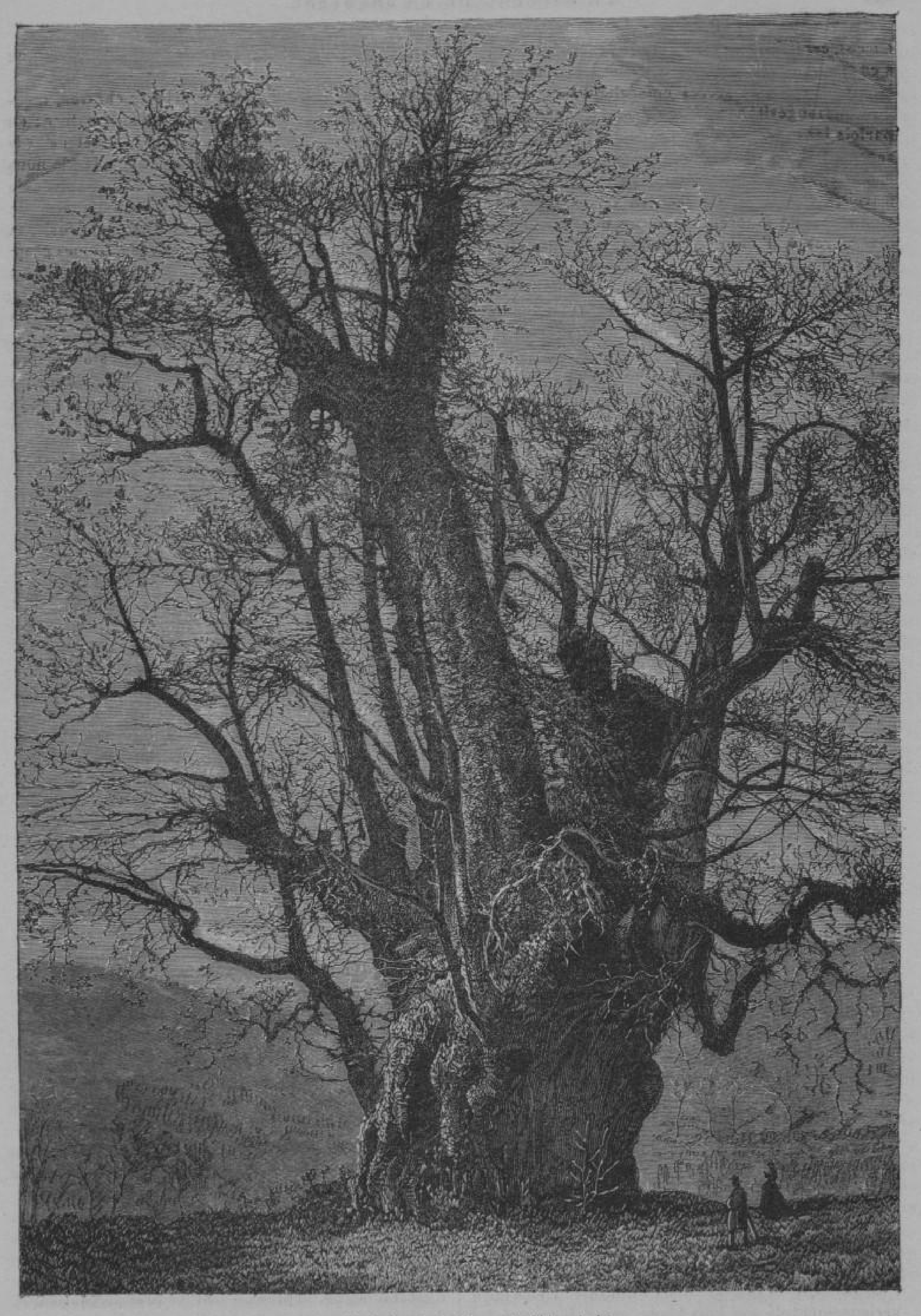
Donc, un grand arbre que le châtaignier, le châtaignier commun, qui croît naturellement en Europe, le bon et vrai châtaignier : tige droite, et haute souvent de plus de 10 mètres; écorce grisâtre dans la jeunesse, rougeâtre plus tard, fendillée; branches et rameaux étalés avec de nombreuses et grandes feuilles, glabres, luisantes, ovales, lancéolées et fortement dentées en scie; avec des fleurs verdâtres, monoïques et disposées en chatons; avec des fruits hémisphériques ou anguleux, indéhiscents, coriaces, ligneux, solitaires ou groupés par deux, par trois dans la cupule.

Il est entendu, n'est-ce pas, que le fruit du châtaignier est toute la chose verte, de là mes épithètes qui vous ont peut-être révoltés, d'anguleux, ligneux, coriaces... La châtaigne proprement dite est la graine, graine se composant de deux énormes cotylédons revêtus d'une pellicule rougeâtre et d'une écorce brune.

Dans le Nord on ne cultive le châtaignier que comme arbre forestier. Il aime la chaleur, il fleurit tard, et il lui faut un long et bon été pour mûrir ses fruits; aussi réussit-il à merveille, comme arbre fruitier, dans les vallées des hautes montagnes du Midi, sur les coteaux et les sommets d'élévation moyenne.

Le mode de propagation le plus usité est le semis des châtaignes; parfois on sème en pépinière et on transplante le jeune sujet au bout de deux à cinq ans, suivant les circonstances locales. La croissance est lente d'abord : c'est un enfant chétif, capricieux, paresseux : il lui faut des soins; mais qu'il nous paye avec usure! Il commence à rapporter dès la cinquième ou la sixième année de greffe, et donne de plus en plus jusqu'à l'âge de soixante ans. Il est alors dans toute la vigueur et la gloire de la jeunesse, et cette gloire, cette vigueur, cette admirable fécondité dure tout un siècle! A cent cinquante ans, il se couronne et devient presque stérile : on coupe alors les branches secondaires; il pousse de nouvelles ramifications, et le fruit est abondant pendant cinquante ans encore.

Les châtaigniers cultivés comme arbres forestiers sont abattus au moment de leur splendeur, à cent ans; la carie intérieure les menace dans la vieillesse, et le bois est précieux. Ce bois, parfaitement blanc d'abord, tire sur le fauve avec les années. Il est dur, souple, tenace, élastique, plus léger et moins solide que le chêne, mais il résiste mieux au temps, ne craignant pas ou craignant peu la vermoulure. On l'emploie pour la menuiserie, la charpente, et avec



Le châtaignier de la Nave. (P. 314, col. 1.)

succès, car il dure plusieurs siècles sans s'altérer ; on s'en sert pour les futailles, et avec succès encore, car les pores petits et serrés empêchent l'évaporation.

D'une longévité considérable, le châtaignier atteint parfois les plus grandes dimensions. Il n'est point rare de trouver dans les contrées à châtaigniers des sujets âgés de deux à trois siècles et ayant de deux à trois mètres de tour. Vous en verrez, quand vous voudrez, à Montmorency ; on vous montrera celui de ces arbres à l'ombre duquel travaillait ou rêvait J.-J. Rousseau. Dans les environs de Sancerre, c'est bien autre chose ! Le roi de nos châtaigniers : dix mètres de tour à hauteur d'homme ! On le qualifiait déjà au XIII[e] siècle de gros châtaignier ! Il a mille ans d'existence.

Le roi des rois, c'est le fameux châtaignier aux Cent Chevaux de l'Etna. Cent cavaliers qui accompagnaient Jeanne d'Aragon à Naples se refugièrent, dit-on, sous son abri, eux et leurs montures, pendant un violent orage. Le tronc de cet arbre avait alors 60 mètres de tour. Son âge est respectable : quatre mille ans !

Mon Dieu ! Deux mille ans avant notre ère, c'était Abraham, Isaac, Jacob, tout là-bas, dans un petit coin de l'Asie ; c'étaient peut-être les premiers Pharaons ; ce n'était pas encore Sémiramis ni Sésostris... Qu'y avait-il en Sicile ?

Le châtaignier aux Cent Chevaux n'est plus un seul arbre. Au premier coup d'œil, il offre sept troncs distincts, cinq grands et deux petits ; il n'en a réellement que trois. Dans la partie centrale, entièrement détruite aujourd'hui, un chemin qui donne facilement passage à deux voitures marchant de front ; les troncs, creux à l'intérieur, abritent un berger, sa maison, sa famille, son troupeau. Et pourtant le colosse a encore des branches puissantes, des rameaux nombreux, des feuilles, des fruits !

A peu de distance, au nord, sur l'Etna, un autre arbre superbe, le châtaignier de la Nave : dix-huit mètres de circonférence, et une vigueur, une splendeur qui semblent encore la jeunesse et qui promettent abri, si besoin est, dans la suite des âges, à une Jeanne nouvelle et à ses cent chevaliers.

Le châtaignier a produit un grand nombre de variétés. La plus intéressante et la plus estimée est le marronnier : un seul fruit dans l'involucre, et par conséquent ce fruit acquiert un plus grand volume : marrons de Lyon, de Luc, d'Aubray ou d'Agen.

A côté du châtaignier, un arbre gothique qui lui ressemble par la forme des fruits, le marronnier d'Inde, mais qui est d'une tout autre famille, les Hippocastanées.

Si l'on me permettait une comparaison, je pourrais dire que le châtaignier est l'emblème du bon, de l'utile, du labeur, de la fécondité, de la prospérité ; il nous donne son bois, il nous donne ses fruits, il nous donne son ombrage. Le marronnier d'Inde, c'est le luxe, c'est la beauté et la grâce mais l'inutilité : rien à faire sérieusement de son bois blanc, mou, léger, résistant peu à l'air ; rien à faire de ses fruits qu'un peu de colle.

Ne soyons point ingrats pourtant : chèvres, moutons et daims mangent les marrons en nature ; en Turquie on les écrase pour les chevaux, et de là le nom d'Hippocastanées. Le marronnier d'Inde nous donne aussi son ombre, et il fait par la hauteur de sa taille, la disposition élégante de son feuillage, la symétrie et la richesse de ses Thyrses fleuris, la splendeur de nos jardins. Quelles magnifiques grappes de fleurs blanches tachées de rose vif ou lavées de jaune.

Les premiers marronniers d'Inde plantés à Paris venaient d'Asie par Constantinople : c'était en 1665. Trois individus seulement furent plantés alors : l'un à l'hôtel Soubise, au Marais, où on l'admirait encore il y a quelques années ; l'autre au Luxembourg ; le troisième au jardin du Roi ou Jardin des Plantes. Ce sont ces trois individus qui ont peuplé nos parcs et nos jardins ; leur postérité est nombreuse et brillante.

M[me] BARBÉ.

LA PRÉVISION DU TEMPS

L'étude des phénomènes météorologiques a depuis quelques années fait de grands progrès et donne des résultats pratiques très-importants. L'attention des savants est plus que jamais attirée vers la solution de problèmes d'un si grand intérêt pour la marine, le commerce et l'agriculture. De nouveaux observatoires se sont établis sur divers points du globe, et grâce à la concordance de leurs travaux, on a pu établir de véritables lois météorologiques. C'est ainsi qu'il y a quelque temps les météorologistes de New-York ont pu annoncer dix et douze jours à l'avance les tempêtes qui allaient nous frapper.

Mais avant que la physique eût révélé ces lois aux savants, les ignorants devaient à l'observation et à l'expérience des enseignements qu'il n'est pas inutile de rassembler. Plusieurs auteurs, entre autres l'amiral Fitz Roy et MM. Zurcher et Margollé se sont occupés de réunir les pronostics recueillis par les marins et les hommes de la campagne.

Voici donc, d'après ces travaux, les principaux signes du temps, dont la connaissance peut être utile en l'absence des indications données par les instruments.

Qu'il soit clair ou nuageux, un ciel rosé au couchant annonce le beau temps ; si le ciel est rouge, c'est un signe de vent. — Si le soleil est clair et brillant, il présage une belle journée ; mais quand le ciel est rouge au levant avant son apparition, et quand cette rougeur s'efface au moment où le soleil se montre, c'est un signe de pluie. — Si les premières lueurs du jour paraissent au-dessus d'une couche de nuages,

vent. — Si elles paraissent à l'horizon, beau temps. — Un ciel d'un jaune brillant au coucher du soleil annonce du vent ; — jaune pâle, de la pluie. — Suivant que les teintes rouges, jaunes ou grises prédominent, on peut prévoir le temps avec une grande approximation, surtout si l'on ajoute à ces signes les indications des instruments.

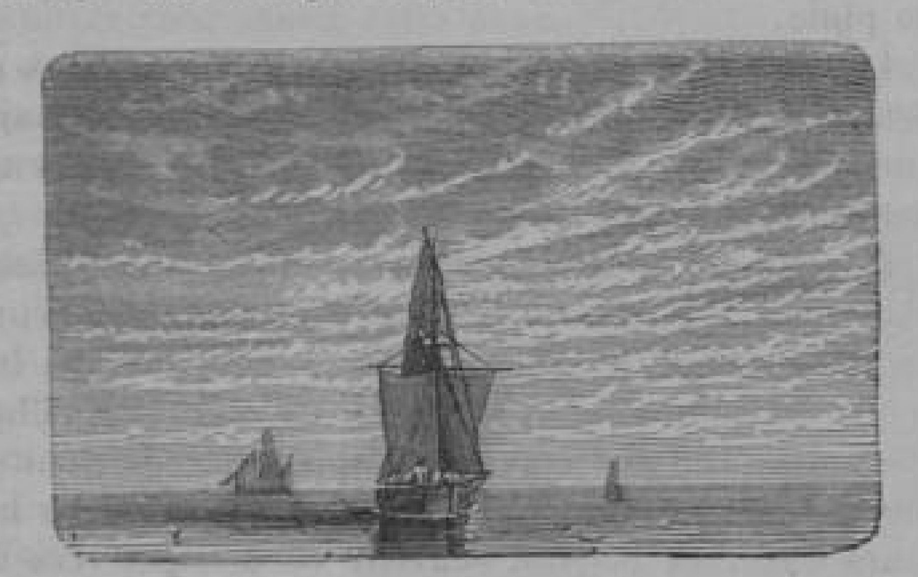
De légers nuages à contours indécis annoncent du beau temps et des brises modérées ; — des nuages épais, à contours définis, du vent. Plus ces nuages sont roulés, tourmentés, déchiquetés, plus le vent sera fort.

De petits nuages couleur d'encre annoncent de la pluie ; — des nuages légers courant au-devant de masses épaisses, du vent ou de la pluie ; — s'ils sont seuls, du vent seulement, proportionné à la vitesse de leur course.

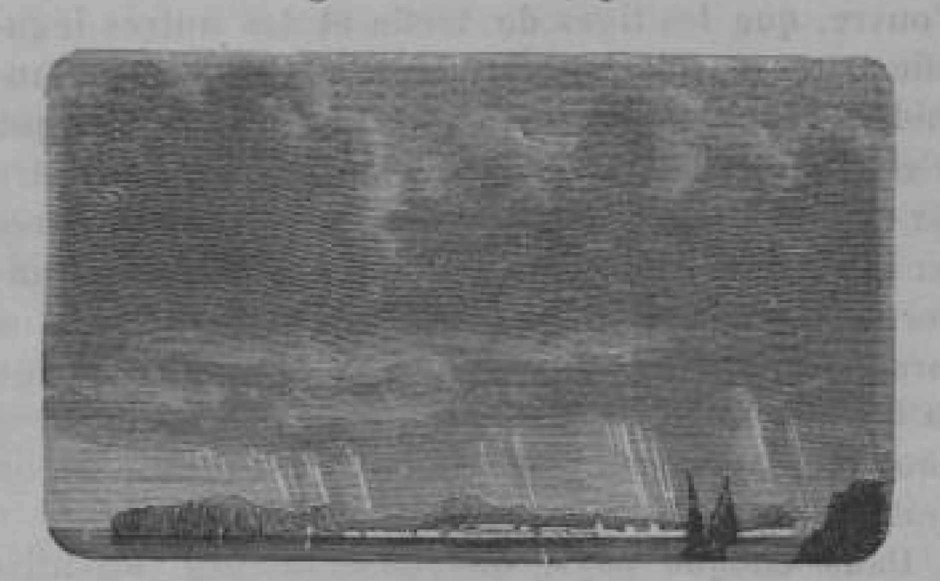
Si le vent inférieur augmente beaucoup, et que les nuages marchent en sens contraire, ou dans des directions faisant un angle assez ouvert, on juge que le vent inférieur va céder la place au vent supérieur.

Les nuages fixes, situés du côté où souffle le vent n'amènent que la continuité du vent ; ils annoncent sa fin s'ils apparaissent du côté opposé.

Les nuages arrivant à la fois, et par des vents contraires, annoncent un orage prochain. Observez les nuages qui se forment sur le flanc des montagnes et s'y accumulent ; s'ils s'y maintiennent, s'amassent et descendent, c'est signe de vent et de pluie ; s'ils montent et se dispersent, c'est signe de beau temps.



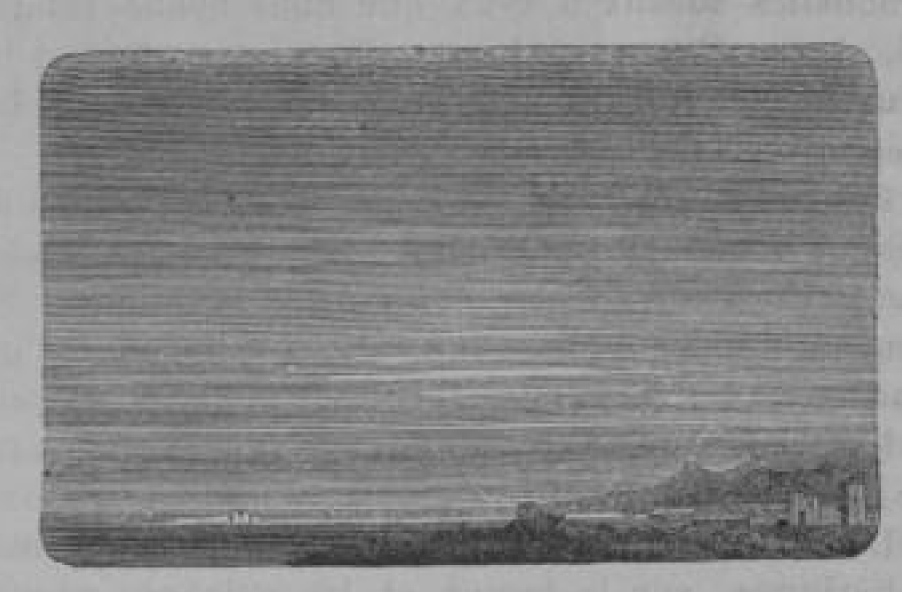
Cirrus, ou queue de chat.



Nimbus.



Cumulus.



Stratus.

Deux vents de qualité opposée qui se succèdent amènent la pluie. Ainsi, un vent froid arrivant dans une atmosphère imprégnée d'humidité par le vent chaud qui le précédait, déterminera une précipitation aqueuse ; c'est ce que produit aussi le vent humide et chaud arrivant dans un air refroidi par le vent qui l'avait précédé.

La transparence de l'air qui fait que les objets éloignés semblent se rapprocher de nous est un des signes qui annoncent la pluie. Cette transparence, indiquant l'état d'équilibre des couches atmosphériques, joint à leur saturation presque complète de vapeur, se remarque surtout en été.

La rosée et la gelée blanche, qui annoncent la saturation de l'air, sont aussi des précurseurs de la pluie ou de la neige.

Les halos, des fragments d'arc-en-ciel sur des nuages détachés, indiquent que le vent augmentera plus ou moins ; peut-être on aura de la pluie.

La pâleur du soleil annonce la pluie ; on ne le voit alors qu'à travers un air chargé de vapeur ; s'il fait éprouver une chaleur étouffante, c'est aussi un signe de pluie. On se trouve entouré d'une atmosphère saturée de vapeur et plus propre à s'échauffer à cause de son défaut de transparence.

La couleur pâle de la lune, les cercles concentriques plus ou moins obscurs dont elle est entourée, ses cornes mal terminées, l'auréole lumineuse qui s'étend autour d'elle et qui fait dire que *la lune baigne*, sont autant de signes de pluie. Les étoiles présentent des signes pareils : leur lumière perd de sa vivacité et elles *baignent* aux approches de la pluie.

Quand les oiseaux de mer prennent leur vol le matin vers le large, on aura du beau temps et des brises modérées ; — s'ils restent près de terre, s'ils se dirigent vers l'intérieur, c'est signe de coups de vent et de tempêtes.

Beaucoup d'autres animaux sont sensibles aux variations atmosphériques. Ainsi, à l'approche de la pluie, les hirondelles se tiennent près des habitations et rasent la terre dans leur vol, les lézards se cachent, les chats se fardent, les oiseaux lustrent leurs plumes, les mouches piquent fortement, les poissons sautent hors de l'eau, les oiseaux aquatiques battent des ailes et se baignent, etc.

On a remarqué aussi que la fleur de la pimprenelle s'ouvre, que les tiges de trèfle et des autres légumineuses se redressent quand l'air se charge d'humidité. Linné a observé que le souci d'Afrique (*Calendula humilis*) ouvrait ses fleurs le matin, entre six et sept heures, et les refermait à quatre heures du soir par un temps sec, mais que s'il devait tomber de la pluie, il ne s'ouvrait pas le matin ; — que lorsque le laiteron de Sibérie (*Sonchus sibericus*) ferme sa fleur pendant la nuit, on a du beau temps le lendemain; que si, au contraire, elle reste ouverte, on doit s'attendre à de la pluie.

Dans chaque pays, des observateurs attentifs pourront facilement ajouter un grand nombre de pronostics locaux à ceux que nous avons relatés ici, et remarquer certains autres rapports qui ne peuvent être fortuits entre la nature animée et les météores.

Des proverbes ruraux pour les différents mois de l'année ont été aussi transmis d'âge en âge dans les campagnes. Dictés par une longue expérience, ils peuvent donner d'utiles indications relatives à l'influence du temps sur les cultures; mais, en les consultant, il faut tenir compte des différences provenant de l'observation locale.

L'influence de la lune sur les phénomènes atmosphériques, sur le temps et les saisons, admise depuis l'antiquité par les navigateurs, et qui prend une si large part dans les anciennes maximes agricoles, a été longtemps niée par la plupart des savants, ou regardée comme trop faible pour produire des effets appréciables. Il est cependant hors de doute que l'action attractive de la lune et du soleil qui produit les marées de l'Océan produit aussi des marées atmosphériques, et il est probable que ces marées, surtout aux époques où elles sont le plus fortes, peuvent déterminer des changements dans l'état du temps.

On trouve souvent dans la description des nuages, relative aux pronostics du temps, des noms qui indiquent leurs formes principales: *cirrus*, *stratus*, *nimbus*, *cumulus*. — Les *cirrus* sont les nuages déliés et transparents qui ressemblent à des barbes de plume et qui se maintiennent toujours à une grande élévation. On les voit souvent disposés en bandes parallèles, en filaments paraissant diverger d'un point de l'horizon et converger vers le point diamétralement opposé. La blancheur des cirrus provient des particules de glace dont ils sont probablement composés. Leur apparence leur a fait donner les noms de *queues de chat*, *queues de cheval*, *arbres de vent*. Ils annoncent presque toujours un changement de temps.

Les *stratus* sont de longues bandes horizontales de nuages, à contours vagues, qu'on voit souvent s'étendre à l'horizon au lever ou au coucher du soleil. Leur forme est due à un effet de perspective. Ce sont des couches de nuages que l'on aperçoit par la tranche. Elles peuvent être assez épaisses et assez étendues pour couvrir le ciel, mais elles ne donnent pas de pluie.

Le *nimbus* est un amas confus de nuages noirs et denses, qui annonce la pluie ou l'orage. Un nuage quelconque, se résolvant en pluie, se transforme toujours alors en nimbus.

Les *cumulus* sont des nuages de beau temps; leur blancheur, qui contraste avec l'azur du ciel, leurs formes arrondies, leurs contours bien définis, les rendent aisément reconnaissables. Accumulés à l'horizon, ils prennent souvent l'apparence de hautes montagnes neigeuses, et formés le matin, dans les jours d'été, on les voit souvent se dissiper vers le soir. Mais s'ils deviennent au contraire plus épais, s'ils sont surmontés de cirrus, si on les voit s'obscurcir en même temps que la couche inférieure s'allonge en stratus, on peut s'attendre à de la pluie ou à des orages.

La combinaison de ces noms de nuages deux à deux exprime les états intermédiaires. Ainsi, par exemple, les *cirro-cumulus* sont les petits nuages arrondis, nommés souvent nuages *moutonnés*; quand le ciel en est couvert, on dit qu'il est *pommelé*. Un changement de temps est alors probable et de là le proverbe :

Ciel pommelé, femme fardée,
Ne sont pas de longue durée.

P. VINCENT.



HEUR ET MALHEUR[1]

XXVI

Philosophie de maman Michonneau. — Le repentir du coupable arrive à temps.

La nuit tombait, une bonne femme occupée dans sa maisonnette à préparer le repas du soir venait de jeter dans l'âtre une grosse brassée de sarment. Comme le temps était doux, elle avait laissé sa porte grande ouverte et, tout absorbée par son petit ménage, ne s'apercevait pas que depuis un instant

1 Suite — Voy pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284 et 298

quelqu'un la regardait du seuil de cette porte.

La bonne femme, après avoir accroché sa marmite à la crémaillère, se retourna pour prendre sur la table un paquet de légumes, et, en se retournant, elle vit se détacher dans l'encadrement de la porte un petit homme noir dont la subite apparition l'effraya. « Ah! » fit-elle; mais aussitôt le petit homme, ne faisant qu'un saut jusqu'à elle, lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa bruyamment sur les deux joues.

« C'est moi, maman Michon, dit-il; est-ce qu'on ne me reconnaît pas?

— Mon Geogeo! s'écria maman Michon toute joyeuse. Ah! bien, voilà ce qu'on peut appeler une surprise. Mais d'où sors-tu, mon chéri, pour te trouver chez moi à cette heure?

—Ah!... ça, nourrice, répondit Georges, c'est toute une histoire, une longue histoire; sois tranquille, je te la conterai, mais pas maintenant, car je suis terriblement las, et puis, vois-tu? j'ai une faim, une faim à te dévorer, si tu ne me donnes pas tout de suite à souper.

— Ce pauvre minet, a-t-on idée de ça! Que peut-il donc lui être arrivé? Tu n'as point de mal au moins, tu te portes bien?



M. Guérin se dirigea vers l'étang. (P. 319, col. 2.)

— Mais certainement, puisque je te dis que je meurs de faim.

— Oui, c'est vrai, tu as bonne mine, c'est-à-dire que tu es rouge, mais rouge comme une écrevisse; ce n'est même pas naturel : tu dois avoir mal à la tête; je parie que tu as attrapé un coup de soleil.

— C'est bien possible; il fait froid le matin et trop chaud à midi.

— Et ton chapeau? qu'as-tu fait de ton chapeau? Voilà bien mon étourdi, il l'aura perdu en route.

— Rassure-toi, il est resté à l'institution Legrand.

— A l'institution Legrand? Je croyais que tu venais de chez ton oncle; qu'est-ce que tout ça veut dire?

— Et mon souper, nourrice, mon souper?

— Tu as raison, c'est le plus pressé; tu vas l'avoir, ton souper. La marmite chante déjà, mes légumes seront bientôt cuits, et, dans une demi-heure, je te tremperai une bonne soupe, bien chaude, et j'y mettrai un gros morceau de beurre frais; mais, en attendant, qu'est-ce que tu veux? Voilà du pain, du vin, une tranche de lard. Aimes-tu mieux un fromage de chèvre? tu sais, un petit fromage comme ceux que je t'ai donnés le jour où la Bigolette voulait vous vendre les siens cinq francs dix sous. Tu te rappelles bien, tu les as trouvés bons.

— Excellents, maman Michon, va pour les fromages. » Et Georges, s'installant sur un escabeau, se mit à dévorer avec une voracité de jeune loup.

Tout en surveillant sa marmite, Dodon Michonneau le regardait. « Comme il a l'air éreinté! se disait-elle; puis quel drôle d'habit! Par devant, on dirait une écumoire; c'est plein de petits trous ronds. »

Le gros croûton de pain et la moitié du fromage avaient déjà disparu; Dodon versait à boire à son chéri, qui d'un trait vidait son verre.

« Il est bon, mon vin, n'est-ce pas? Déjà vieux. Celui-là, mon homme n'en boit que les dimanches; mais quand je vois mon Geogeo, dame, c'est tous les jours fête.

— Encore un petit coup, s'il te plaît, disait Georges, ça me regaillardit; pense donc, depuis deux jours je n'ai bu que de l'eau.

— Que de l'eau! dit Dodon d'un ton de compassion.

— Oui, de l'eau pure. Allons, me voilà un peu réconforté; je vais te raconter mon aventure, car je vois bien que tu grilles de la connaître. »

Et Georges commença l'émouvant récit de la scène qui avait amené sa fuite. Il y mettait beaucoup de feu, en même temps qu'une certaine habileté, car il tenait à convaincre maman Michon de sa parfaite innocence.

« Tu comprends bien, disait-il, que je ne pouvais pas demander pardon; ç'aurait été une faiblesse, une honte, une lâcheté, puisque en toute sincérité ce n'était pas moi qui avais lâché ces maudits hannetons... c'était Ganiveau.

— Oui, oui, je comprends parfaitement : quand on a tort, on fait des excuses; quand on a raison, on n'en fait pas. Seulement, je suis en peine de ta maman. Mon Dieu, comme elle doit être tourmentée de ne pas savoir ce que tu es devenu!

— Si tu crois que ça ne me chagrine pas, tu te trompes; mais que pouvais-je faire? je te le demande.

— Lui écrire un petit mot, lui dire qu'on t'avait fait des injustices et que tu venais chez moi.

— C'est ça, on m'aurait tout de suite rattrapé. Vois-tu, j'étais absolument forcé d'inquiéter maman, j'en suis désolé ; mais, au moins, quand elle me retrouvera, elle verra que c'est sérieux et ne me refusera pas ce que je lui demanderai.

— Et tu ne rentreras plus dans cette pension où on te traite si mal, où on te met au cachot ; ça me fait plaisir.

— Eh bien, moi, tu vas me trouver drôle, ça me fâche un peu ; aussi j'en veux à Ganneau, je t'en réponds ; mais je n'ai pas le choix, il faut en passer par là.

— Oui, on te mettra ailleurs ; on ne manque pas de bonnes pensions à Lyon.

— Certainement ; pourtant je t'avoue que l'institution Legrand est une des meilleures. Et puis j'ai une inquiétude. Quand on me présentera dans une nouvelle pension, on demandera, bien sûr, où j'ai commencé mon éducation ; maman qui ne ment jamais le dira ; on voudra savoir les causes de mon départ, on prendra des renseignements, et peut-être le directeur ne voudra-t-il pas me recevoir.

— Eh bien, tant pis pour lui ; des élèves comme toi, on ne vous en offre pas tous les jours. Et puis, si on ne peut pas te caser à Lyon, on cherchera ailleurs, à Grenoble, à Saint-Étienne, que sais-je ?

— Oh ! nourrice, qu'est-ce que tu dis là ? Maman viendrait me voir de temps en temps, je le sais bien, mais ma grand'mère ? elle ne pourrait pas ; ça me ferait un grand chagrin, et à elle donc ! Si tu la voyais arriver en voiture à Saint-Irénée tous les jeudis, cette pauvre grand'mère, tu comprendrais que je ne peux pas m'en aller loin d'elle. Quand je suis premier, c'est une joie, une joie, dont tu n'as pas d'idée, et elle m'embrasse je ne sais combien de fois, si fort, de si bon cœur..., comme tu faisais tout à l'heure. Quand je ne suis pas premier, elle m'embrasse encore, pour me consoler, et si maman me gronde un peu : Allons, Pauline, dit-elle, ce n'est peut-être pas sa faute, on a quelquefois du malheur, vous allez voir qu'il va regagner son rang. Ensuite, grand'mère ouvre son sac.... je l'aime, ce vieux sac ; il est vert foncé avec une chaîne d'acier... Tu n'imagines pas comme grand'mère est contente d'y fouiller. C'est qu'elle y cache des friandises, elle croit toujours que j'ai six ans, que je suis gourmand : elle déplie son petit paquet : — Vois-tu, mon Georges, voilà tes macarons, puis des meringues à la crème ; tu les aimes toujours, n'est-ce pas ? Tu comprends bien, nourrice, qu'un grand garçon comme moi ne s'en soucie plus guère, mais puis-je ôter à grand'mère son plaisir ? J'ai donc l'air d'aimer beaucoup les meringues à la crème et je donne les trois quarts de mes gâteaux à mes camarades. Tout est pour le mieux : je me fais des amis et grand'mère s'en va contente. Elle est si heureuse de me gâter ! Non, réellement, il n'y a pas moyen que je fasse mes études à Grenoble.

— Tu as raison, tu es un trop bon garçon pour chagriner ta famille. Pour moi, je te trouve bien assez savant. Est-ce qu'un petit monsieur comme toi a besoin en effet de suer sang et eau ? Autant vaudrait être vigneron alors. Mais tu peux te donner la vie douce. Qu'est-ce qui t'empêcherait, par exemple, d'acheter un petit bien dans ce pays, et de venir y demeurer ?

— C'est que je voulais devenir général, ou capitaine de vaisseau, ou bien encore ingénieur.

— Ingénieur, je comprends ça, ton père l'a été ; mais tout de même, ingénieur, militaire, marin, c'est des rudes métiers.

— Est-ce que tu crois par hasard, nourrice, que je crains la peine ?

— Mais non, mon petit, je sais bien que tu as du cœur et tout plein d'esprit. Seulement, tu ne veux plus rentrer à l'institution Legrand, tu as peur qu'on ne te reçoive pas dans les autres et tu ne te déciderais pas non plus à aller à Grenoble ; alors, comment veux-tu faire ? Tu es bien obligé de planter tes choux.

— Tu crois ?... pourtant, ce n'était pas mon idée.

— Je t'assure que tu serais très-heureux. Mon Claude te servirait de vigneron et ton vignoble serait en bon état, je t'en réponds. Depuis que nous avons perdu ton frère de lait, nous n'avions pas grand cœur à l'ouvrage, nous en prenions à notre aise, mais pour toi, nous nous mettrions en quatre. Claude s'entend à son affaire, ton bien ne dépérirait pas. Moi, je laverais tes lessives, je te fournirais de beurre et de fromage, tu ne manquerais de rien, et tu vivrais comme un coq en pâte.

— Oui, ma bonne nourrice, vous trimeriez pour moi ; mais moi, pendant ce temps-là, qu'est-ce que je ferais ?

— Eh bien, les jours de beau temps, tu te promènerais, les mains dans tes poches, ou bien tu t'en irais faire un tour de chasse. Les jours de pluie, tu lirais ton journal au coin de ton feu, et, quand tu en aurais assez, tu irais passer un petit moment au café. Tu ferais une partie de billard ou de dominos, comme M. Rupillon, le gros mercier retiré de la rue Tupin. Si tu l'avais vu quand il est arrivé, tu ne le reconnaîtrais plus ; il était jaune comme un coing, maigre comme un clou. A présent, il vous a un teint fleuri et, en trois ans, il est devenu si gras qu'il ne peut plus entrer dans ses pantalons. C'est vrai ça, je ne te mens pas ; c'est Mme Rupillon qui me l'a dit. »

Georges, à ce tableau de ses félicités futures, devenait tout rêveur. Cette petite vie routinière et paresseuse ne ressemblait guère à celle qu'il avait tant de fois rêvée. — « Mais je deviendrais une huître, tout simplement, pensait-il. Le bon M. Rupillon au moins dans son temps a vendu du fil et des aiguilles ; c'était bien, puisqu'il ne pouvait pas faire autre chose et qu'il y a des gens qui sont obligés

d'acheter des aiguilles et du fil. Mais moi, le fils de mon père, je serais un fainéant et un incapable, je m'abrutirais dans la paresse et les niaiseries ! Ah ! Ganiveau! si, grâce à tes malices, c'était là mon existence !... »

« Qu'est-ce que tu rumines donc, mon Geogeo ? demanda maman Michon. Est-ce que tu n'as plus faim ? Voilà ma soupe prête, flaire un peu si elle sent bon. Je pense que Claude va rentrer, il est en retard, mais nous pouvons très-bien commencer sans lui. »

Et Dodon Michonneau mettait devant son jeune convive une assiette en faïence peinte, pleine jusqu'au bord d'une soupe aux choux d'un fumet très-appétissant.

Georges, malgré sa préoccupation, y fit honneur ; toutefois, il ne retrouva plus sa première éloquence. Sa bonne nourrice avait peine, malgré ses agaceries, à lui arracher quelques monosyllabes.

« Il n'en peut plus de fatigue, cet enfant, pensait-elle ; aussitôt qu'il aura soupé, je mettrai des draps blancs à notre lit et le ferai coucher. Je suis sûre qu'il fera un fameux somme, mon Geogeo, il en a un fier besoin. »

Le père Claude était rentré au milieu du repas. Dodon lui conta par quelle suite de circonstances Georges leur faisait une visite si inattendue. Il était huit heures du soir, la nuit était complétement venue ; Georges, tout songeur, restait accoudé sur la table et ne disait mot. Sa nourrice, croyant qu'il dormait debout, l'engagea à venir s'étendre dans son bon lit, bien bourré de paille de maïs ; mais Georges, qui ne pensait nullement à se reposer, lui demanda si elle ne pourrait pas trouver par hasard, dans un coin de son armoire, un encrier et un bout de papier.

Mme Michonneau s'imagina qu'il se décidait à écrire à sa mère, et elle s'empressa de chercher les objets demandés. Elle éclaircit l'encre trop épaisse avec une goutte de vin, et, quant au papier, elle s'en procura en déchirant par le milieu le dernier reçu du tonnelier qui ne remplissait que la moitié de la page.

Georges se mit à écrire rapidement ; au bout de trois lignes, il s'arrêta.

« C'est déjà fait ? demanda sa nourrice un peu surprise.

— Oui, il ne manque plus que l'adresse. »

Il plia le billet et, en le pliant, dit au père Claude : « Je vais vous faire lever demain de bon matin ; c'est qu'il faudrait porter cette lettre....

— A la poste ? dit le bonhomme.

— Non, à Flavigny, chez mon oncle, M. Guérin. Vous lui donnerez la lettre à lui-même, sans qu'on vous voie ; vous aurez soin de le faire avertir par Simonne ; toi, nourrice, tu auras la complaisance de me réveiller à quatre heures, parce que je me rendrai de mon côté à Flavigny.

— Comment, tu vas t'en aller chez ton oncle, à présent ? Tu me disais en arrivant que tu te serais bien gardé d'entrer chez lui, parce qu'il t'aurait trop mal reçu.

— Eh bien, j'espère qu'il me recevra passablement ; la manière de s'y prendre fait beaucoup, répondit Georges d'un air gai.

— Toujours le même, pensait maman Michon. Triste, gai, sérieux, rieur, d'une minute à l'autre ; c'est le jour et la nuit, on n'y comprend rien. Avec tout ça, bon, gentil, amusant, et fin comme l'ambre. »

Elle l'embrassa dix fois, le borda dans son lit ; car Georges avait eu beau s'en défendre, il lui avait fallu, bon gré mal gré, accepter le lit des bonnes gens, qui s'en allèrent coucher à la grange.

Le lendemain, à cinq heures du matin, M. Guérin se promenait de long en large dans la cour en attendant son déjeuner, lorsque Simonne l'aborda d'un air mystérieux.

« Une lettre pour vous, monsieur ; dit-elle, le père Michonneau vient de l'apporter et m'a dit de n'en pas parler à Madame. »

M. Guérin était passablement intrigué, car évidemment ce n'était pas l'heure des messages ni des visites. Il déplia donc avec étonnement le petit chiffon de papier jauni, et cet étonnement ne fit qu'augmenter en reconnaissant l'écriture et en lisant les lignes suivantes :

« Mon cher oncle,

» Si je me noyais, vous me tendriez la main ; eh bien, c'est absolument la même chose. Je vous en conjure, venez immédiatement me parler. Vous me trouverez caché derrière l'étang, dans la petite cabane à tirer les alouettes. Vous pourrez me rendre un service que je n'oublierai de ma vie.

» Votre neveu coupable et repentant,

« Georges. »

« Bon, qu'est-ce qu'il a fait ? pensa l'oncle ; je crois qu'il devient fou ; il tombe de la lune tout au moins. Je vais voir au surplus de quoi il retourne. »

M. Guérin se dirigea vers l'étang, mais il n'était pas encore entré dans la cabane qu'un malheureux écolier, confus, hâlé, déchiré et désespéré se jetait tout en larmes dans ses bras.

« Mon oncle, je suis un extravagant, un maladroit, un orgueilleux ; j'ai fait une faute énorme, une bêtise insigne, mais j'en suis au désespoir et rien ne me coûtera pour la réparer. »

Un récit humble et sincère suivit ce beau mouvement ; l'oncle Guérin, qui était arrivé un peu hérissé, se radoucit, fit atteler le break, y fit monter son neveu et fila avec lui sur Villefranche, où ils purent arriver assez tôt pour prendre le train de sept heures.

Si Georges avait senti battre son cœur en franchissant le seuil de la porte pour sortir de l'institution Legrand, ce fut bien pis lorsqu'il dut repasser par cette porte pour rentrer dans la maison. Le

concierge, M. Dubois, leva les bras au ciel en l'apercevant, et son oncle, le laissant seul dans le vestibule, entra dans le cabinet de M. le directeur. Vraiment, on éprouve souvent dans la vie de grandes anxiétés ; mais il en est peu qui égalent celles d'un coupable dont le sort est en suspens et qui se dit : « Si je suis condamné, je ne l'aurai que trop mérité. »

Le temps, dans ce vestibule, semblait à Georges d'une longueur mortelle, mais, quand il entendit la porte du cabinet s'ouvrir et M. Legrand l'appeler, il aurait bien préféré attendre encore une demi-journée.

Il s'avança chancelant, les yeux baissés. M. le directeur était grave et silencieux ; on voyait qu'il n'avait pas l'habitude de pardonner de semblables escapades. Georges cependant parvint à le fléchir, à force de franchise et de repentir, et apprit de lui avec une joie ineffable que, pendant qu'on mettait à ses trousses toute la gendarmerie du département, sa mère, à laquelle on avait voulu épargner une émotion trop cruelle, n'avait pas été avertie de ce qui se passait.



Georges restait accoudé sur la table. (P. 319, col. 1.)

Le directeur mit le comble à ses bontés en accédant à la demande que lui fit Georges de changer de place à l'étude ; l'écolier, sans dénoncer Ganiveau, avait eu soin de faire entendre que le voisinage de Raynaud lui serait fort avantageux et tout à fait propre à étayer sa vertu chancelante. M. Legrand vint donc l'installer à côté de cet élève modèle, après l'avoir présenté à M. Gaillard, qui reçut ses excuses avec indulgence.

M. Guérin n'avait plus rien à faire à l'institution Legrand, il prit congé de son neveu et celui-ci, après avoir quitté sa tunique percée, revint heureux et plein de zèle s'asseoir à côté du paisible Raynaud.

« Ah ! cher père, pensait-il, c'est à vous que je ressemblerai, et non pas à M. Rupillon. » Et il travaillait avec application pour rattraper ses deux journées perdues.

Une heure à peine s'était écoulée, lorsque la porte de l'étude s'ouvrit tout à coup.

« Monsieur Marcey, dit le garçon de salle, M. le directeur vous prie de passer chez lui. »

— Qu'y a-t-il donc? se demandait Georges, avec une vague inquiétude. M. Legrand aurait-il changé d'idée? Voudrait-il maintenant me renvoyer? »

« Mon enfant, lui dit le directeur, votre grand'mère est gravement malade et désire vous embrasser. Vous allez suivre le concierge de votre maison qui vous attend dans la cour.

— Ah ! mon Dieu, se dit Georges, et si je n'étais pas revenu, si je n'avais pas été là ! »

A suivre. EMMA D'ERWIN.





L'enfant s'élança au cou de sa mère. (P. 324, col. 1.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE

I

Bavardages.

« Une lettre pour monsieur, mademoiselle Babet.

— Est-elle affranchie au moins? demanda Mlle Babet d'un air soupçonneux.

— Oui, mademoiselle, et ça a dû coûter bon à celui qui l'envoie, car elle est lourde : voyez plutôt!

— Cela nous est bien égal, du moment qu'elle est affranchie, » dit Babet en regardant la lettre avec défiance, comme si c'eût été un engin pyrotechnique, tout prêt à faire explosion.

« L'essentiel c'est que ça ne nous donne pas de nouveaux tracas. Car, Dieu merci, ce n'est pas ce qui nous manque ici! »

Le facteur rural prit un air de condoléance, toussa pour se donner du courage, et exprima l'espoir que madame n'allait pas plus mal.

« Pas plus mal! s'écria Babet avec indignation; de quel droit osez-vous dire qu'elle ne va pas plus mal? Si! elle va plus mal! Et j'en perds la tête. Ma pauvre Angéline, qui était si fraîche et si belle; je défie ceux qui ne l'ont pas vue depuis six mois de la reconnaître. Oui, depuis six mois, elle dépérit à vue d'œil, et ce n'est pas étonnant quand on songe à son entourage!

— Ah oui! son entourage, dit le facteur d'un air entendu, parlons-en de son entourage!

— Qu'est-ce que vous avez à en dire, vous? » s'écria Babet avec une énergie qui fit tressaillir le facteur.

Babet appartenait à cette race de domestiques grognons et dévoués, qui se donnent volontiers la satisfaction de pester contre leurs maîtres, mais qui ne souffrent pas que les autres s'en mêlent.

Le facteur vit qu'il avait fait une école; mais dans son trouble il aggrava sa faute, au lieu de l'atténuer. Il reprit d'un air penaud et déconfit :

« Monsieur est si vif! si brusque! un vrai ouragan, quoi! du moins à ce qu'on dit. Il paraît que quand le vent tourne à l'est, et que les choses ne vont pas comme il veut, il est comme un chat en colère, et naturellement les enfants s'en ressentent. »

Babet fit deux pas vers le facteur rural et, avant de donner cours à son indignation, le toisa d'un regard qui le fit trembler de la tête aux pieds.

« Autant de paroles, autant de calomnies! » s'écria-t-elle, oubliant que le malheureux facteur, désireux d'abonder dans son sens, ne faisait que lui répéter ses propres confidences.

Au lieu de discuter le point en litige, Babet entama l'éloge des qualités de son maître. Était-il la crème des hommes, oui ou non? Était-il bon pour les malheureux, oui ou non? Était-il généreux avec

tous ceux qui l'approchaient? Le facteur ne le savait-il pas mieux que personne?

Le facteur ôta sa casquette de toile cirée, s'essuya le front avec un mouchoir de cotonnade à carreaux et essaya de louvoyer devant l'orage.

« La langue m'a fourché, dit-il d'un ton piteux; je voulais seulement parler de M. Hervé. Vous savez aussi bien que moi que celui-là impatienterait un saint; c'est un garçon qui m'a fait bien souvent enrager pour ma part! hier encore n'a-t-il pas fourré du poivre plein ma sacoche. Entre nous, ce n'est pas gentil, ce qu'il a fait là. Les personnes n'aiment pas à recevoir des lettres qui sentent le poivre, naturellement! Tenez, Mme de la Grincharderie, que vous connaissez bien, a porté son journal à son nez en faisant la grimace, et m'a demandé si les facteurs étaient payés par le gouvernement pour faire les commissions de l'épicier.

Vous ne lui avez toujours pas dit que c'était Hervé qui...

— Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place? reprit le facteur d'un ton lamentable.

— Il l'avoue, s'écria Babet pâle de colère; il avoue qu'il a vilipendé notre pauvre Hervé! et il se figure que je lui donnerai une tasse de café comme d'habitude. Un espion! un calomniateur! Allez demander du café à Mme de la Grincharderie, vous viendrez me dire demain s'il était bien sucré!

— Vous vous faites plus méchante que vous ne l'êtes, dit humblement le facteur.

— Je n'ai pas besoin de me faire plus méchante que je ne suis. Je suis très-méchante quand on touche aux miens. Oser décrier Hervé, un brave petit que j'ai élevé moi-même! Un enfant gai, obligeant, poli, adroit, actif, charitable... et bon! le cœur de son père et celui de sa mère, c'est tout dire! qui est-ce qui a tiré le petit Fersoun du vivier? c'est mon Hervé! Personne n'osait y aller, vous tout le premier, vous aviez peur; un homme de cinq pieds six pouces, fort comme un Turc, qui restait là à piailler au secours, pendant que mon pauvre enfant se jetait à l'eau sans savoir s'il en sortirait vivant!

— Permettez, mamzelle Babet... » balbutia le facteur, avec un sourire qui ressemblait à une grimace.

Mais mamzelle Babet ne permit rien du tout. Du bras droit, elle fit un geste circulaire qui semblait prendre à témoin la batterie de cuisine tout entière, et, étendant la main dans la direction du coupable, elle l'acheva par ces paroles accablantes : « Ça, un homme! allons donc! ça a peur de l'eau! et ça déchire la réputation des pauvres innocents! »

Le facteur, s'il eût osé, se fût mis en colère, mais il n'osa pas, parce qu'il aimait le café fort, chaud, et sucré.

Il sacrifia donc à sa passion favorite une partie de sa dignité d'homme, et defendit faiblement le reste, en plaidant les circonstances atténuantes. Comme homme, il ne craignait pas l'eau, et l'on n'avait qu'à le mettre à l'épreuve! Comme facteur, il n'avait le droit ni de se separer de sa sacoche, ni de la précipiter dans l'eau avec lui!

L'impitoyable Babet poursuivit : « Est-ce comme homme ou comme facteur que vous avez le droit de déchirer le monde? Allez, ne vous gênez pas. Tombez sur Régina! parce qu'elle porte fièrement son joli nom et qu'elle sait ce que l'on doit à sa noblesse, à sa beauté; dites donc qu'elle est pétrie d'orgueil et qu'on n'ose pas seulement l'approcher. Et ma Bathilde, la jumelle d'Hervé, allons! traitez-la voir un peu comme son frère! Elle chasse pour se dégourdir un peu les jambes; dites tout de suite que c'est un gros péché! Quand elle grimperait un peu aux arbres, le grand mal! à son âge on s'amuse comme on peut!

— En y regardant de près, dit le facteur d'un ton conciliant, on est bien forcé de reconnaître qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un chat; au fond je ne vois guere que M. Yvon et Mlle Colibri....

— Merci pour eux! reprit Babet avec une ironie écrasante; ces deux-là sont des monstres; dites-le, qu'on vous entende.

— Des monstres, c'est trop dire.

— Ah! vraiment, je ne croyais pas.

— Madame doit avoir du chagrin de voir autour d'elle un garçon qui ne dit jamais rien, qui vous a un air en dessous, qui vous fait froid dans le dos rien qu'à le regarder; on lui parle, pas de réponse. Monsieur, avez-vous des commissions? Un signe de tête, ça veut dire non : je connais son langage de muet à présent. Voulez-vous que je vous apporte des billes nouvelles? j'en ai vu de belles chez l'épicier! Encore un signe. Comment vous portez-vous? Pour le coup il se décide a ouvrir la bouche : Va-t'en, bavard! »

Babet ne put s'empêcher de sourire tant elle trouvait l'épithète heureusement choisie pour coiffer le facteur. Ce modeste fonctionnaire, enhardi par le sourire de Babet, reprit tout à fait courage, et passa lestement du portrait d'Yvon à celui de Colibri.

« Quel malheur, dit-il d'un ton aimable, de voir une aussi gentille demoiselle que cette petite Claire toujours à grogner, à pleurnicher quand on ne fait pas ses quatre volontés! Vous toute la première, vous lui cédez, et cela ne contribue pas à mettre la paix dans la maison. Il suffirait des cris de cette enfant pour fendre la tête à la pauvre madame. »

Vers la fin d'un orage, lorsque le tonnerre ne fait plus entendre que des grondements sourds dans le lointain, il arrive parfois qu'un violent coup de foudre fait trembler les vitres et pâlir les plus braves.

Le facteur, trompé par le calme apparent de Babet, fut réveillé en sursaut par ces paroles terribles :

« Et ça croit, après des abominations pareilles, que ça s'attablera encore à notre table pour boire notre café. Quand on a dit sur les personnes tout ce que vous avez osé inventer sur le compte de la fa-

mille, on doit bien penser que leur café serait *de la poison.*

— Dans tous les cas, répondit le facteur, en s'efforçant de tourner la chose en plaisanterie, c'est de la *trop bonne poison*, pour qu'on ne se risque pas à *la* boire. Écoutez, mamzelle Babet, je comprends que vous défendiez la famille comme vous le faites, mais il ne faut pas non plus me faire l'affront de me refuser mon café, parce que je répète, sans malice, sans méchanceté, quelques petites choses que je vous ai entendue répéter plus d'une fois vous-même.

— Moi? dit Babet; je ne vous ai jamais parlé....

— Oh! que si! Ne vous fâchez pas pour si peu! Mon Dieu, chacun a ses défauts et ses qualités; vos maîtres ont bien du bon, mais dame! ils ont du mauvais aussi; et ce n'est pas étonnant que ceux qui en souffrent s'en aperçoivent vite et le disent, sans vouloir leur faire de tort. »

Tout en parlant, le facteur avait déposé son bâton dans un coin, sa sacoche sur le bout de la table et il s'était mis à humer son café à petites gorgées. Tout en buvant, il clignait de l'œil du côté de la vieille servante comme pour lui dire :

« Voilà tout de même du fameux café! »

Babet était redevenue silencieuse, elle semblait avoir oublié la présence du facteur et l'escarmouche qu'elle venait d'avoir avec lui. Soucieuse, absorbée, elle regardait machinalement la lettre qu'elle tenait à la main depuis le commencement de cette scène. Tout à coup elle fit un geste brusque, comme pour se débarrasser de préoccupations pénibles, et sortant à la hâte se dirigea vers le cabinet de travail de son maître. Pour marcher avec autant d'assurance que le faisait Babet dans une pièce aussi encombrée, aussi mal rangée que ce cabinet de travail, il fallait une grande adresse et une extrême habitude des personnes et des choses. Au premier coup d'œil, un étranger reculait épouvanté devant ce chaos de meubles et d'instruments, de papiers et de livres, d'habits et de provisions de toute espèce, le tout accumulé dans un désordre inouï.

Sans prendre la peine inutile de rien ranger sur son passage, Babet enjamba une paire de bottes, côtoya habilement un mannequin posant en attitude de gladiateur, passa entre deux piles de manuscrits et aborda devant un bureau, plus encombré à lui seul que tout le reste de la pièce.

« Personne, se dit-elle, à la fois étonnée et inquiète. Comment! personne à cette heure-ci? Est-ce que madame serait plus souffrante? » Et elle se dirigea en hochant la tête vers une porte de communication qui donnait sur le grand escalier.

Comme elle montait, un violent coup de sonnette retentit. Elle tressaillit et se mit à courir aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes.

« La! grommela-t-elle, je m'en doutais ce matin, la pauvre enfant était si pâle! elle n'a pas même voulu avaler ma tisane. Terrible femme, va! vous verrez qu'elle ne se laissera soigner que quand il ne sera plus temps.

— Babet, vite donc! ma mie Babet! Angéline a une faiblesse, cria une voix d'homme par-dessus la rampe du premier étage; du vinaigre! les sels ne suffisent pas.

— Voilà, voilà, monsieur, répondit Babet en s'élançant chez sa maîtresse; le flacon est sur la cheminée, je l'avais mis à portée, parce que je me méfiais de quelque chose. Ah! ma pauvre enfant! dans quel état elle est, Seigneur! »

L'émotion de Babet n'était que trop justifiée par le spectacle qui s'offrit à ses regards.

Sur un canapé était étendue une femme, jeune et belle encore, dont la figure et toute la personne révélaient un complet et précoce épuisement. Elle était

Elle remorquait le bon vieux docteur. (P. 326, col. 2.)

soutenue par un jeune garçon de quinze ans remarquablement grand et fort pour son âge, qui l'embrassait les larmes aux yeux : c'était Hervé. De l'autre côté se tenait une jeune fille du même âge : c'était sa sœur jumelle ; elle ressemblait d'une manière frappante à son frère. Son extérieur avait quelque chose de bizarre. Son attirail, plus masculin que féminin, son air brusque et décidé rendaient, par le contraste, son attitude présente encore plus singulière et plus touchante. A genoux près de la malade, elle frottait doucement ses mains glacées, essayant de les réchauffer par son souffle, et les pressant souvent sur son cœur.

« Otez-vous de là tous les deux, dit Babet, en écartant délibérément le frère et la sœur qui n'opposèrent aucune résistance. Ce n'est pas avec des embrassades qu'on guérit les gens ; où est Régina? Il faut qu'elle m'aide.

— Elle est allée écrire au médecin de venir tout de suite, dit M. de la Taudière, qui préparait d'une main tremblante un verre d'eau de fleur d'oranger.

— Et Yvon? dit Babet sans cesser de s'occuper de la malade.

— Il a couru dire de faire seller le cheval d'Hervé. »

Ce dernier soutenait sa mère et ne pouvait bouger.

Un sanglot partit d'un des coins de la chambre, et une jolie fillette de quatre ans bondit vers le canapé en criant à travers ses sanglots :

« Ma mie Babet, rends-moi maman; quand elle est toute blanche comme cela, elle me fait peur, je ne la reconnais plus! » A ce cri d'enfant, Mme de la Taudière ouvrit les yeux et essaya de tendre les bras à sa petite fille. L'enfant poussa une exclamation de joie et s'élança au cou de sa mère en balbutiant :

« Pardon, maman, pardon, maman chérie, je serai sage ; mais vous ne serez plus malade, n'est-ce pas?

— Que s'est-il donc passé? » demanda la vieille servante en écartant doucement Claire et en prodiguant ses soins intelligents à Mme de la Taudière.

Personne ne répondit. Claire baissa la tête. Hervé et Bathilde rougirent. M. de la Taudière fronça les sourcils, tandis que la pauvre mère essuyait les yeux de sa dernière fille en disant à voix basse :

« Presque rien, n'en parlons plus ! D'ailleurs, on ne recommencera pas, n'est-ce pas, mes enfants? Claire l'a promis, pour sa part. »



II

Scènes de famille

Babet regarda tout le monde d'un air méfiant et hostile. Celle qu'elle appelait son Angéline était malade, et cependant *on* l'avait tourmentée : cela ne pouvait se passer ainsi ; elle voulait, elle devait connaître les coupables, et jusqu'au moindre détail de la faute.

« Monsieur veut-il me dire ce qu'on a fait à madame? demanda-t-elle d'un ton bref ; je devine d'avance que Tempête est pour quelque chose dans tout cela.

— Pas tant que moi, ma mie Babet! s'écria Hervé avec un généreux empressement ; c'est moi qui ai commencé, c'est moi qui ai taquiné Colibri ; elle n'a fait que m'aider, voilà tout.

— Elle m'a plus ennuyée que toi, vilain! dit Claire en remuant sa jolie petite tête d'un air vindicatif : elle a fait des moustaches à ma belle poupée, et toi, tu m'avais seulement peint ma robe en rouge.

— Fi! la petite criarde! dit Bathilde avec un emportement qui justifiait amplement le surnom de Tempête qu'on lui donnait familièrement ; je la laverai, ta poupée ; avais-tu donc besoin d'aller pleurnicher près de maman pour si peu de chose? Sans cette manie ridicule d'aller toujours faire la rapporteuse, nous ne nous serions pas tous disputés devant elle, et elle n'aurait pas eu une crise nerveuse. »

M. de la Taudière avait jusque-là gardé le silence. Il fronçait les sourcils et regardait les coupables d'un air mécontent.

« Tout cela me prouve, dit-il enfin, que j'ai eu grand tort d'user d'indulgence avec vous, tous ces temps-ci ; je serai dorénavant d'une sévérité impitoyable, et malheur au premier qui.... »

Une exclamation de Babet l'interrompit.

« Tous tant que vous êtes, s'écria-t-elle d'un ton d'autorité, vous n'avez pas un grain de bon sens. Vous allez me rendre ma pauvre enfant plus malade que jamais avec toutes vos chamailleries. Assez disputé ! Monsieur, voilà une lettre, lisez-la, cela vous occupera pendant que je soignerai madame toute seule ; votre eau sucrée ne lui fera pas de bien, c'est moi qui vous le dis. Hervé, pars tout de suite porter la lettre de Régina au docteur. Tempête, va-t'en faire tes devoirs tout de suite, c'est demain que tu vas à la ville, à ton cours, et tu seras encore la dernière de ta classe ; tu verras ça ! Toi, Colibri, va chercher Régina ; dis à Yvon de veiller à ce que l'on ne fasse pas de bruit et à ce qu'on n'entre pas ici.

— Et je reviendrai après, n'est-ce pas, ma petite mie? dit Claire d'un ton suppliant ; tu verras comme je serai gentille ! je serai tranquille comme Yvon. »

Babet ne put s'empêcher de rire, tandis qu'un léger sourire se jouait sur les lèvres pâles de Mme de la Taudière.

« Oui, répondit-elle, reviens ; mais gare à toi, si tu es encore méchante !

— Oh! tu verras, chère mie! » dit l'enfant toute joyeuse.

Et elle s'élança hors de la chambre, justifiant par sa gracieuse légèreté le joli surnom qu'on lui avait donné.

La pauvre Colibri était, hélas! une enfant gâtée, et très-gâtée! Hervé et Tempête avaient suivi Claire de très-près. A peine sortis, ils entamèrent une discussion, dont le bruit fit tressaillir douloureusement Mme de la Taudière; la pauvre mère se laissa retomber avec découragement sur son canapé.

« Mon Dieu, dit-elle! Comment se fait-il que ces enfants ne puissent s'empêcher d'être si bruyants, si terribles et si pétulants!

— Je vais les punir sévèrement, ma chère! s'écria M. de la Taudière en s'avançant vers la porte.

— Pour l'amour du ciel, n'en faites rien, Alfred! dit la malade, qui était devenue toute tremblante.

— N'ayez pas peur, madame, reprit Babet, inquiète de l'émotion produite par les paroles de M. de la Taudière. Il n'ira pas, car je ferme la porte à clef, la! Que monsieur lise gentiment sa lettre ici, ça tranquillisera et ça distraira madame. Moi, je vais à côté, chez Régina, préparer une potion calmante; êtes-vous bien, ma petite Angéline? Oui? allons, tant mieux! Étendez-vous, ma fille, et restez bien calme, c'est tout ce qu'il vous faut! »


Babet le toisa d'un regard. (P. 321, col. 2.)

Ayant prononcé ces paroles d'un ton doux et mesuré, le ton que l'on prend avec les malades, elle ajouta, une fois la porte refermée sur elle :

« Et c'est ce qui vous manque le plus! »

Restés seuls, M. et Mme de la Taudière se regardèrent en souriant; habitués au dévouement impérieux de la vieille bonne, ils n'avaient pas songé à se formaliser de ses allures et de ses injonctions. M. de la Taudière s'assit donc tranquillement près de la cheminée et ouvrit la lettre que Babet lui avait remise.

« Ah! ah! quelle chose étrange, Angéline! La Roche-Ploerhouet qui m'écrit. Voilà la première lettre que j'ai reçue de lui en six ans. Depuis la mort de cette pauvre Marie, il n'avait répondu à aucune de mes lettres, et il n'avait plus donné signe de vie. »

Il parcourut la lettre. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses traits s'altéraient et tout à coup il passa sa main sur ses yeux devenus humides. Mme de la Taudière l'observait avec une anxieuse inquiétude; on voyait qu'elle désirait et tout à la fois redoutait des explications.

« Pauvre homme! pauvre ami! reprit M. de la Taudière d'une voix émue; il est bien malheureux, Angéline! Tenez, ma chère, lisez cette lettre : je ne sais si je serais capable de vous en faire tout haut la lecture, je me sens bouleversé. »

Il tendit le papier à sa femme et s'en alla s'accouder sur la cheminée, le front appuyé sur une main, tandis que l'autre tourmentait fiévreusement sa moustache. Mme de la Taudière lut donc à demi-voix la lettre suivante :

« Mon cher Alfred,

» Six ans se sont passés depuis mon malheur... six ans, ou plutôt six siècles d'une torture indescriptible, mais que ta vieille et solide affection devinera facilement. A souffrir ainsi, on vieillit vite et maintenant je me meurs, mon ami. Je serais heureux de rejoindre ma chère femme si je ne me sentais troublé par la présence de l'enfant qu'elle m'a laissée. Marie-Ange est trop délicate pour aller au couvent, trop jeune pour vivre seule... à qui la confier, hélas! Veux-tu en avoir pitié, mon bon Alfred? Ton excellente femme voudra-t-elle accueillir cette orpheline dès à présent, afin de lui épargner la vue de mes derniers moments. La sachant adoptée par vous, je mourrai tranquille. Elle a quatorze ans. Orpheline à quatorze ans! comprends-tu toute mon angoisse? Mais elle ne sera pas orpheline si j'en crois ma confiance en toi, en vous deux! Viens vite ici avec ma cousine, j'ai bien peu de temps devant moi, et il me faut te mettre au courant de ce qui concerne mes affaires et mes biens. Ci-joint quelques papiers à conserver pour Marie-Ange.

» Ton frère de cœur,

» Albert. »

Un long silence suivit cette triste lecture. Mme de la Taudière pleurait en silence. Son mari s'efforçait de dominer son émotion. Plusieurs fois il essaya, mais en vain, de dire quelques mots.

« Il faut partir dès demain, Alfred, dit Mme de la Taudière en se levant avec effort. Préparons tout pour ce voyage.

— Mais votre santé, Angéline? s'écria M. de la Taudière en tressaillant. Vous êtes déjà si faible, si souffrante! jamais vous ne pourrez supporter ces fatigues, ces émotions! Songez qu'Albert demeure près de ***, et que nous sommes dans les environs de Vannes! Quel voyage pour vous!

— Le docteur vous dira lui-même que je peux partir, mon ami, répondit l'excellente femme. Je serais

dévorée de remords si je n'allais pas moi-même chercher et ramener, comme le désire un pauvre mourant, l'orpheline qu'il désigne à notre tendresse. Je me regarde déjà comme sa mère. Songez-y! »

Elle achevait à peine ces mots lorsque la porte s'ouvrit : l'on vit entrer lentement une fière, une royale jeune fille de seize à dix-sept ans; elle portait comme un diadème ses nattes épaisses d'un noir bleuâtre; grande et svelte, elle semblait, par son attitude de commandement, réclamer l'admiration qu'inspiraient d'eux-mêmes ses traits de statue grecque et ses yeux, qui avaient tantôt la douceur du velours, tantôt l'éclat de la flamme la plus vive. Chose bizarre, ces yeux admirables étaient d'un bleu sombre et formaient un contraste étrange et charmant avec sa chevelure et ses cils noirs et si épais. Les sourcils, noirs aussi, étaient finement tracés et se rejoignaient presque. Cette circonstance donnait à cette beauté un caractère particulièrement sombre lorsque Régina était sérieuse... ou irritée.

Yvon suivait sa sœur. Quoique âgé de seize ans, il était petit et maigre; toute sa personne formait un contraste frappant avec celle de Régina. Sa figure était pâle, presque blême, ses yeux vagues et distraits; mais lorsqu'une émotion douce s'emparait de ce chétif adolescent, son regard s'illuminait d'une lumière soudaine.

Les enfants interrogèrent d'un regard surpris M de la Taudière; leur mère, malade tout à l'heure, était debout, une valise à la main.

« Oui, dit M. de la Taudière répondant à cette muette interrogation, je pars demain, et votre mère veut m'accompagner... »

Il expliqua alors en peu de mots l'état des choses et l'arrivée prochaine de Marie-Ange.

« Maman commet une imprudence, dit Regina en fronçant ses noirs sourcils.

— N'est-ce pas? dit son père, visiblement satisfait d'être soutenu par l'aînée de la famille.

— Maman agira comme une chrétienne et comme une femme de cœur, » dit nettement Yvon.

Régina ouvrait la bouche pour répliquer, quand le visage grognon de Babet apparut à la porte.

« Un enfant de plus dans cette terrible maison! s'écria-t-elle; encore quelqu'un pour me faire enrager, pour crier après moi et pour rendre plus bruyant le fameux château de la *Pétaudière*. Faites excuse si je me sers de ce mot-là; mais il n'est pas de moi, et il est juste, quoiqu'il ait été inventé par Mme de la Grincharderie. En vérité, on dirait qu'Angéline n'a pas assez, pour la faire mourir à petit feu, des révoltes de Régina, des incartades d'Hervé, des bourrasques de Tempête, des entêtements d'Yvon, et des pleurnicheries de Claire, sans compter les boutades de monsieur.

— Babet! dit Mme de la Taudière d'un ton de doux reproche, Babet, tu vas trop loin... Voilà la première fois que je trouve ton bon cœur en défaut. Il s'agit d'une pauvre petite parente orpheline; ne l'as-tu pas compris? »

Yvon s'approcha de Babet et lui dit en la regardant bien en face :

« Babet, rappelle-toi ce que c'est que *le devoir*.

— Maman, cria du dehors la voix tonnante de Tempête, voilà le docteur. »

Et la jeune fille fit invasion dans la chambre : elle remorquait par une série de secousses le bon vieux docteur qu'elle avait fait prisonnier dès le perron.

« Diable de Tempête! grommela le brave homme en se laissant choir sur une causeuse, son surnom lui va comme un gant. Eh bien..., chère madame..., comment vous portez-vous aujourd'hui? Excusez-moi, votre fillette m'a mis hors d'haleine... Ah! vous êtes debout... Bon signe. Voyons, de quoi s'agit-il? »

Promptement mis au courant de la situation, le docteur hocha la tête, réfléchit, tendit la main à Mme de la Taudière et dit gravement :

« Votre santé est bien délicate, mais, en prenant des précautions, vous êtes en état d'accomplir ce voyage. Je compte sur les enfants pour ne pas susciter d'obstacles à votre départ. S'ils sont sages, je réponds de vous. »

Tempête se laissa glisser sur ses genoux et passa ses bras autour du cou de sa mère :

« Je me contiendrai, murmura-t-elle; vous serez content de moi, docteur.

— De moi aussi, parbleu! grommela Hervé, » qui était entré dans la chambre à la suite du médecin.

Yvon baisa silencieusement la main de sa mère. Ses yeux parlaient, sans qu'il fût besoin d'un autre langage.

— Et moi, donc! soupira Claire, je serai la meilleure de tous. Méchant docteur! il a l'air de croire que je fais exprès de tourmenter maman.

— Je crois inutile de faire aucune protestation, dit Régina en se redressant. Ma conduite parlera pour moi. »

Satisfait de ces assurances, le docteur prescrivit ce qu'il jugeait nécessaire. Pendant qu'il écrivait son ordonnance et faisait à M. de la Taudière des recommandations particulières, les enfants se pressaient autour de leur mère, lui prodiguant les baisers et les plus tendres paroles.

Babet regardait cela en marmottant : « Ça va bien pour le moment, mais ça durera-t-il? Pauvre Angéline! penser que sa santé, sa vie est entre toutes ces mains-là! »

A suivre. Mme la V^sse^ DE PITRAY, née DE SÉGUR.



UN FAMEUX CARNAVAL

« Quel vilain temps ! encore de la neige et du vent, et du froid ! Enveloppe-toi bien, mon pauvre homme : il ne faut pas que tu retombes malade. Ne t'inquiète pas de ton dîner, j irai à midi te le porter. Mme Vansteer est très-bonne, elle me permettra de faire chauffer ta soupe sur son poêle, cela te fera plus de bien que ce que tu pourrais acheter chez le charcutier. Va vite, voilà le quart avant l'heure qui sonne au carillon, tu n'as que juste le temps d'arriver à ton ouvrage. »

Catherine Dankin, en parlant ainsi, relevait le collet de la houppelande de son mari, et lui entourait le cou et les oreilles d'un chaud cache-nez de tricot. Elle lui ouvrit la porte, lui adressa un dernier sourire et le regarda s'éloigner. Puis, en rentrant dans la maison, elle se hâta de mettre dans une petite marmite la soupe qu'elle avait promise à l'ouvrier, coupa un morceau de pain qui était sur la table, et prit au fond d'un tonneau un hareng saur qu'elle enveloppa dans du papier ; le tout placé dans son panier, Catherine s'enveloppa de sa mante et se prépara à se rendre, elle aussi, à son travail.

« Au revoir, ma Seraphine, dit-elle à une fillette d'environ dix ans qui débarbouillait un gros garçon encore éloigné de l'âge de raison. Aie bien soin des petits et de la grand'mère. Veille à ne pas mettre beaucoup de charbon dans le poêle ; nous n'en avons presque plus, et je ne pourrai pas en acheter avant la fin de la semaine ; remplis la chaufferette de grand'mère avec des cendres chaudes, et fais le dîner à midi juste ; tu sais qu'elle n'aime pas à attendre.

— Sois tranquille, maman, j'aurai soin de tout. Et pour souper, qu'est-ce que je ferai ?

— Il y a encore quelques harengs dans le tonneau....

Maman, cria le gros garçon, c'est carnaval aujourd'hui, n'est-ce pas ? aurons-nous quelque chose de bon pour le carnaval ? Moi, j'aime le boudin, et puis les couques [1], et puis...

— Pas aujourd'hui, Pierre, répondit la mere d'une voix triste, une autre fois. Ce sera encore carnaval demain, et je tâcherai de te donner du boudin. A ce soir, obéis bien à Séraphine, et ne tourmente pas ton petit frère. »

Et Catherine Dankin partit à travers la tempête de neige : un temps bien dur pour s'en aller travailler hors de chez soi. La pauvre femme ne pouvait pas rester bien chaudement au logis, à soigner son ménage et s'occuper de ses enfants ; il fallait qu'elle passât la journée au dehors pour gagner quelques sous, et c'était la petite Séraphine qui servait de mère, pendant ce temps-là, à deux garçons de quatre et de cinq ans, toujours en mouvement, ainsi qu'à la pouponne, la grosse Mariette qui commençait à marcher, et qu'il fallait empêcher de se brûler au poêle et de se casser la tête contre les meubles. Il y avait bien une grande personne dans la maison, mais elle ne pouvait pas aider Séraphine, au contraire. Elle ne bougeait pas de son fauteuil de paille placé près de la fenêtre où elle occupait, à regarder dans son *espion*, les loisirs que lui faisaient l'âge et la maladie. Catherine l'y installait le matin, après l'avoir levée et habillée comme un petit enfant, et Séraphine n'avait plus qu'a la servir le reste de la journée. Séraphine aimait beaucoup sa grand'mère, et cherchait à rendre à la pauvre vieille le bien qu'elle avait reçu d'elle autrefois. Catherine Dankin pouvait s'en aller sans inquiétude à son travail, la grand'mère et les petits enfants ne souffriraient pas de son absence. Après avoir mis tout en ordre, Séraphine prépara le dîner de midi, fit manger elle-même la pauvre vieille, et partagea avec les petits le reste de ce frugal repas. Puis les enfants se mirent à jouer.

« Je ne peux pas gréer mon bateau, s'écria tout à coup Pierre en repoussant un informe morceau de bois qu'il appelait son bateau et où il s'efforçait de planter un mât et d'entrelacer des ficelles en manière de cordages. Si Jean était là, il saurait bien me gréer mon bateau ! Quand reviendra-t-il, Jean ? Dis, Séraphine.

— Il reviendra avec l'oncle Éloi et avec mon parrain, puisqu'il est parti avec eux sur le même bateau. Je voudrais bien qu'il revînt, Jean ! et l'oncle aussi, et aussi mon parrain ! Il a un beau béret bleu comme l'oncle Eloi, mon grand frère Jean ! et une vareuse, et un gilet rayé ; et moi aussi j'en aurai, quand je serai mousse. Est-ce bientôt que je serai mousse, Séraphine ?

— Quand tu seras grand comme Jean, et que tu ne déchireras plus tes blouses. Sur les grands bateaux, les mousses ne déchirent jamais leurs blouses : tu comprends, ils n'ont pas de sœurs pour les raccommoder.

Ah ! c'est vrai ! » répondit le petit. Puis, revenant à son idee du matin : « Pourquoi donc est-ce que nous n'aurons pas de boudin aujourd'hui, puisque c'est carnaval ? »

Séraphine savait bien pourquoi, mais elle fit semblant de n'avoir pas entendu, et elle se leva pour arranger la chaufferette de la grand'mere. Au même moment, la porte s'ouvrit, et deux hommes parurent sur le seuil.

Quand je dis deux hommes, cela signifie qu'ils paraissaient tels au premier coup d'œil : au second, on voyait que l'un des deux était destiné à grandir encore pendant cinq ou six années, moyennant quoi il arriverait a une taille de cuirassier, pour le moins. Tous les deux portaient le béret et la vareuse des marins, et Séraphine n'eut pas besoin de longues

[1] On appelle *couques*, en Flandre, certaines pâtisseries où il entre du raisin de Corinthe

réflexions pour sauter au cou de l'un, et puis de l'autre, en criant :

« Mon cher Jean ! mon oncle Eloi ! »

Il y eut pendant quelques minutes une confusion d'embrassades à ne pas s'y reconnaître ; puis l'oncle Eloi, entraînant ses neveux pendus après lui, s'approcha de sa vieille mère, qui l'avait reconnue et qui pleurait de joie en essayant de lui tendre ses vieilles mains paralysées ; et Jean, le mousse de treize ans, chargé de la pouponne, qu'il avait ramassée par terre et qu'il mangeait de caresses, vint aussi embrasser sa grand'mère. Ensuite on s'assit, l'oncle Éloi alluma sa pipe, et l'on causa :

« Brrr ! il fait diantrement froid, ma petite ! dit l'oncle à Séraphine. Où est donc ta mère ? Elle ne se promène pas, je pense, par un temps pareil ?

— Maman est à son ouvrage ; elle travaille chez Mme Vansteer, la couturière ; elle y va tous les matins et ne revient que pour souper.

— Comment ! Elle n'allait pas en journée autrefois ?

— Oui, elle travaillait à la maison, mais elle n'avait pas toujours de l'ouvrage ; elle a mieux aimé être sûre de ses journées. C'est que, vois-tu, mon oncle, papa a été malade tout l'hiver ; il n'a pas pu travailler, de sorte que nous n'avons plus du tout d'argent.

— Pauvres enfants ! dit l'oncle Eloi en passant sur sa figure basanée le revers de sa main qu'il retira tout humide. Malade tout l'hiver ! Et que fait-il à présent ?

— Il retourne chez son patron depuis huit jours. Il est très-bon M. Debacker ; il fait attention à ne pas lui donner d'ouvrage trop dur et à ne pas trop le fatiguer au commencement. Maman dit que nous sommes sauvés, si seulement le propriétaire veut bien attendre pour le terme, et aussi le boulanger à qui nous devons deux mois... »

Le marin l'interrompit.

« Vois-tu, petit Jean, cria-t-il en frappant du poing sur la table, on peut bien dire que le bon Dieu s'en est mêlé, et nous irons demain faire brûler des cierges à Notre-Dame-des-Dunes. S'il ne nous avait pas envoyé sur le bateau cette fièvre qui a décidé le capitaine à nous rapatrier plus vite qu'il ne comptait, nous ne serions revenus que dans trois mois, et nos gens auraient eu trois mois de plus à souffrir ; car ta mère a beau dire : nous sommes sauvés, je suis sûr que la famille aurait mangé du pain sec bien longtemps avant d'arriver à payer les dettes. Dis, petite, n'est-ce pas que vous n'êtes pas trop bien nourris ? Qu'est-ce que tu as dans le garde-manger ?

— Pas grand'chose, mon oncle ; j'ai encore quelques harengs saurs, et un peu de pois secs ; il y a aussi un petit morceau de lard, mais c'est pour grand'mère : maman dit qu'elle doit être la dernière à pâtir. Le reste de bière est aussi pour elle : nous, nous buvons de l'eau.

— Tout ça va finir ! s'écria le marin. Tiens, petite, regarde-moi ça ! »

Il avait défait sa ceinture, et il la jeta en l'air. La ceinture, en retombant sur la table, rendit un son métallique ; et Jean, ôtant sa ceinture à son tour, la mit en riant entre les mains de sa sœur.

« Soupèse-moi ça ! lui dit-il. C'est lourd, hein ? et ce ne sont pas des sous, c'est du vrai argent. Il y a de quoi payer le loyer, et le pain, et puis une robe pour toi, ma petite Séraphine ; je veux que tu sois belle quand je te mènerai au Rosendael. Tu n'es pas malade, toi, ma bonne petite sœur. tu as toujours tes joues roses ! Tu dois pourtant te donner bien du mal, à présent que la mère ne reste plus à la maison.

— Oui, c'est moi qui fais le ménage. Regarde si la maison n'est pas propre ? Je fais la cuisine, aussi... quand il y a de quoi !

— Il y en aura aujourd'hui ! interrompit l'oncle Eloi. Tiens, voilà une belle pièce jaune : fais-nous un bon souper. C'est ton père et Catherine qui vont avoir une belle surprise ! Tu entends, un bon souper, avec du vin, ça vaut mieux que la bière pour les malades. Va vite : nous garderons la maison et tout ce qui est dedans. Dis au vieux Maas d'apporter une *razière* de charbon : il faut que nous ayons chaud ce soir. Ton parrain viendra pour sûr. »

Séraphine riait, en s'enveloppant de son grand châle et en prenant le plus grand cabas de la maison pour rapporter ses provisions : il n'aurait pas fallu lui dire que la neige tombait à aveugler les passants, qui ressemblaient tous au bonhomme hiver, et que le vent était capable de l'emporter. Elle prit le parapluie de sa grand'mère, un parapluie de coton bleu, orné tout autour d'une guirlande de fleurs imprimées ; un parapluie grand comme une tente, et solide à abriter quatre générations sans avoir besoin d'être recouvert ; et elle s'en alla, riant toujours à ses pensées qui étaient toutes couleur de rose. Tout lui paraissait gai : les gamins poudrés à blanc qui se poursuivaient, les arbres dont les branches noires pliaient sous des paquets de neige, les trous que faisaient ses pieds dans cet épais tapis de ouate froide, le vent qui la poussait par derrière et qui avait la complaisance de l'aider à marcher vite, et jusqu'au poids de son grand parapluie chargé de neige, qu'elle était obligée de tenir à deux mains. Elle fit vivement ses emplettes ; et comme la bourrasque s'était un peu calmée quand elle revint, elle ne fut pas obligée de lutter contre le vent pour rentrer chez elle chargée de son futur souper. Décidément Séraphine avait de la chance ce jour-là. Quelle différence d'avec la veille ! La veille pourtant il faisait beau, le soleil brillait, et Séraphine, qui avait eu des commissions à faire en ville, aurait pu trouver la promenade amusante, du faubourg où elle demeurait près des Quatre-Écluses, à la rue de l'Église où elle allait reporter de l'ouvrage chez Mme Vansteer. Les masques fourmillaient dans la rue des Capucins, et formaient sur la place Jean-Bart de



Le vent la poussait par derrière. (P. 330, col. 1.)

grandes farandoles qui enlaçaient les passants et les forçaient à danser ; les promeneurs en habits de fête avaient tous des figures réjouies, et par les fenêtres des cuisines arrivaient toutes sortes de bonnes odeurs qui révélaient le Dimanche-Gras. Mais la pauvre petite Séraphine n'avait pris aucun plaisir à tout cela ; elle pensait que chez elle la huche était vide, que le poêle ne donnait qu'une maigre chaleur, que le père n'avait pas encore repris ses forces, et que la mère paraissait bien fatiguée. Elle avait rougi en saluant, sans oser le regarder, M. Vanberg, le propriétaire à qui on devait un terme, et elle avait évité, en traversant la place où le carillon chantait dans sa tour, de passer devant la boulangerie de Mme Waast. Aujourd'hui, point de masques et point de soleil ! mais Séraphine entra fièrement chez Mme Waast pour y prendre un supplément de pain ; et elle pria la boulangère de ne point dire à son père, qui se chargeait tous les soirs de rapporter le pain de la famille, qu'elle était déjà venue en chercher :

« Parce que, voyez-vous, madame Waast, mon oncle et Jean sont arrivés et ils veulent faire une surprise à papa et à maman. »

Mme Waast comprit très-bien que l'air triomphant de la petite fille voulait dire :

« Mon oncle et Jean ont rapporté de l'argent ; on vous payera ce qu'on vous doit, et nous pourrons aller partout tête haute comme des gens qui n'ont pas de dettes. » Et puis la petite tête de Séraphine travaillait si bien, pendant qu'elle trottait au milieu des tourbillons de neige, que cela l'empêchait de sentir le froid. Elle se représentait la joie de ses parents, celle des petits, le bon souper, la gaie soirée qu'on allait passer en famille. Ce serait elle qui jouirait le plus de tout cela, puisqu'elle avait le plaisir d'y penser d'avance.

Le soir est venu ! Corneille Dankin, l'ouvrier menuisier, chemine péniblement sur la route de son logis. La nuit a ramené la gelée, et Corneille Dankin entend derrière lui un pas précipité qui fait craquer la neige durcie. Il se retourne, car il a reconnu le pas ; il sait bien qui se hâte pour le rejoindre, et pourquoi *elle* se hâte. Catherine l'atteint, toute essoufflée.

« Tu es las, mon pauvre homme ! Donne-moi ce pain, que je le porte. Tu n'es pas trop fatigué ? tu n'es pas malade ? Nous voilà tout à l'heure chez nous : c'est bon de rentrer chez soi, par le temps qu'il fait ! » Et Catherine marche à côté du convalescent, en tâchant de l'égayer par de bonnes paroles. Corneille Dankin n'est pas gai : il sent que ses forces ont de la peine à revenir, et il a bien besoin qu'elles reviennent, pourtant !

Les voilà arrivés : on les a épiés, car la porte s'ouvre devant eux. Sont-ils bien chez eux ? ne se sont-ils pas trompés de maison ? La chambre est illuminée comme pour une fête ; le poêle ronfle, et une bonne bouffée de chaleur frappe au visage les arrivants transis de froid ; on sent une bonne odeur de cuisine, et sur la table couverte d'une nappe blanche fument une belle tranche de lard et les boudins réclamés par le petit Pierre. La friture chante sur le fourneau, et Séraphine, armée d'une écumoire plus longue que son bras, trempe des tranches de pommes dans de la pâte à beignets. Quoi encore ? des bouteilles de vin, du café grillé qui parfume l'air, des couques où brillent les petits grains noirs du raisin de Corinthe : voilà ce que verraient Corneille et Catherine, s'ils étaient capables de voir quelque chose. Mais ils sont éblouis, saisis, et ils se trouvent sans savoir comment dans les bras de deux marins, un grand et un petit, qui les embrassent, qui les serrent, qui rient et qui pleurent à la fois, pendant que les petits sautent tout autour d'eux, et que la pouponne, réveillée dans son berceau, se met à crier pour faire, elle aussi, sa partie dans le chœur.

A table à présent ! il ne faut pas laisser refroidir le souper.

« Hé bien ! s'écrie Pierre quand il s'est rassasié de boudin, voilà un fameux carnaval ! »

Tout le monde applaudit ; et pour que la joie soit complète, voici des amis qui viennent en prendre leur part. Mme Waast n'a rien dit à Corneille Dankin, mais elle ne s'est pas privée de raconter à une douzaine de personnes qu'Eloi Dankin et le petit Jean étaient revenus, ainsi que Martin Bollaert, le parrain de la petite Séraphine ; et la nouvelle s'en est bien vite répandue. La maison se remplit bientôt de vieux camarades qui viennent serrer la main aux voyageurs. Martin Bollaert, qui n'a ni femme ni enfants et qui considère la famille de sa filleule comme sa propre famille, ne manque pas de venir aussi ; et comme il sait que « ces braves Dankin ne sont pas bien au large », il a apporté une bouteille de sa vieille eau-de-vie et un paquet de tabac de contrebande. Il porte la santé de toute la famille, tant des malades ou des convalescents que de ceux qui se portent bien.

« Vous voilà tirés d'affaire, dit-il ; mais vous avez eu un rude moment à passer : faut-il que je me sois trouvé en voyage pendant ce temps-là ! Si j'avais été ici, je ne vous aurais pas laissés pâtir : c'est avoir du guignon, vrai !

— C'est passé à présent, répond Catherine, et il est sorti de là quelque chose de bon. Je n'aurais jamais su, si nous avions toujours été heureux, tout ce que valait ma chère petite fille. Une vraie petite mère de famille, adroite, soigneuse, douce, travaillant toujours, pensant aux autres avant de penser à elle. Chère mignonne ! ai-je souvent pleuré en cachette, quand je la voyais prendre sur sa part pour ajouter à celle de ses petits frères qui avaient encore faim ! Je suis bien aise de lui dire cela devant vous : quand j'étais tentée de me trouver à plaindre, je n'avais qu'à la regarder pour sentir au fond de mon cœur que j'étais encore heureuse, malgré toutes mes peines, puisque j'avais une si bonne fille !

— Bravo ! maman ! vive Séraphine ! cria Jean.

— A la santé de Séraphine! » répondirent tous les autres en élevant leurs verres.

L'héroïne de la fête, complimentée, choyée par tout le monde, se déroba bientôt à son triomphe pour aller coucher les petits. Pierre dormait debout pendant qu'elle le déshabillait; il rouvrit pourtant les yeux quand elle l'eut bien bordé dans son lit, et il balbutia d'une voix qui s'éteignait :

« N'est-ce pas, sœur, que c'était un fameux carnaval! »

Mme COLOMB.

HEUR ET MALHEUR[1]

XXVII

La mort de l'aïeule.

« Est-ce grave? monsieur Marchand, demandait-il en descendant à grands pas le Gourguillon. Pauvre grand'mère, que lui est-il donc arrivé? »

Elle avait eu le matin même une attaque de paralysie et venait seulement de reprendre connaissance. Immédiatement, elle s'était souvenue de son petit Georges et avait demandé à le voir. Le pauvre enfant était bien peiné, bien inquiet, moins cependant qu'il ne l'eût été quelques années plus tard ; car l'idée de la mort n'entre pas facilement dans l'esprit de la jeunesse. Pourtant l'anxiété de Georges augmenta en arrivant chez lui ; sous la porte cochère, il croisa le curé de la paroisse d'Ainay et comprit pourquoi il était venu. Sa mère, qui guettait son arrivée, le serra dans ses bras, puis, le prenant par la main, entra avec lui dans la chambre de la malade.

Sa tête pâle reposait accablée sur l'oreiller, ses yeux éteints semblaient ne rien voir; mais, quand la porte s'ouvrit, que l'enfant bien-aimé s'approcha, un regard d'ineffable tendresse lui fit comprendre qu'il était reconnu.

Il s'était jeté à genoux devant le lit, baisait la main glacée étendue sur la couverture : « Oh! grand'mère! grand'mère! disait-il en sanglotant.

— Ne pleure pas si fort, mon enfant, lui dit tout bas sa mère, tu l'agiterais et je serais forcée de t'emmener.

— Oh! laisse-moi, petite mère, je ne pleure plus, » répondit Georges en contenant ses larmes. Et il resta immobile et silencieux à contempler cette chère figure, si calme devant la mort prochaine, et si douce malgré la souffrance.

« Mon petit Georges! répétait de temps en temps la grand'mère, mon petit Georges! » Elle n'en pouvait dire davantage, mais qu'il y avait de choses dans ces deux mots!

1. Suite — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298 et 316

A la fin pourtant, elle fit un effort :

« Ecoute, dit-elle, mon bien cher enfant. Tu aimes ta mère et ton grand-père, tu les aimes beaucoup; eh bien, à l'avenir, aime-les encore davantage.... aime-les pour moi, sois leur consolation. Je puis compter sur toi, je le sais, tu es un bon enfant. Que de progrès tu as faits depuis deux ou trois ans! Te voilà corrigé de tes petits défauts, tous les jours tu nous donnais plus de contentement; aussi, vois-tu, j'étais heureuse, et il m'en coûte de te quitter. Quand j'ai perdu ton père, le courage m'a manqué et j'aurais voulu mourir; puis les soins si tendres de ma chère fille, les caresses de mon petit Georges m'avaient rattachée à la vie, ce que je n'aurais jamais cru possible. A présent, il faut que je m'en aille, je vais retrouver un de mes bien-aimés, les autres ne m'oublieront pas. Pense à moi, mon enfant chéri; chaque fois que tu te trouveras en face d'un devoir difficile, dis-toi : Grand'mère me regarde, car, bien sûr, Dieu me permettra de te voir encore, là où je vais. »

Georges avait recommencé à pleurer bien fort, et ses larmes mouillaient la main de sa grand'mère.

« Pauvre enfant, reprit-elle, il m'aime donc tant que cela? Allons, il faut te résigner; tout ce que Dieu ordonne est juste et bon, et je suis soumise à sa volonté. Laisse-moi un peu maintenant, cher enfant, j'ai besoin de penser à lui et de le prier pour vous. »

Georges sortit et alla se jeter au cou de son grand-père, qui restait dans la pièce voisine, immobile et les yeux fixes. En apercevant Georges, il essaya de lui parler, de se soulever pour aller à sa rencontre; mais il n'en eut pas la force et retomba accablé dans son fauteuil.

Le curé revint dans la soirée pour donner le viatique à la mourante, qui le reçut avec une pleine connaissance et une joie recueillie ; ensuite elle voulut embrasser tous les siens, même sa bonne Françoise, à qui elle recommanda son mari comme elle l'avait fait le jour du départ pour Flavigny, puis elle s'assoupit profondément, et Georges, brisé de fatigue et d'émotion, alla prendre un peu de repos. Quand il s'éveilla, l'agonie avait commencé et sa chère grand'mère ne le reconnut plus. Elle mourut vers le soir. A l'approche du dernier moment, sa raison obscurcie recouvra soudain sa lucidité et, en voyant autour d'elle ceux qu'elle aimait tant, un doux sourire éclaira son visage. Il ne s'effaça plus; la mort le fixa sur ses lèvres.

Rien ne put empêcher Georges de passer une grande partie de la nuit près de cette chère dépouille. Ses larmes, à force d'avoir coulé, s'étaient taries; il pouvait prier et réfléchir. Ce deuil n'était pas pour lui le premier, un souvenir presque effacé lui revenait. Il se rappelait ce jour lointain où sa mère, l'embrassant tout en larmes, lui avait mis un vêtement noir au lieu du petit costume bleu qu'il portait

la veille. Georges avait pleuré parce qu'il n'aimait pas cette couleur sombre ; on lui avait dit alors que son père venait de mourir, mais l'enfant ne savait ce que c'était que mourir et il avait déjà oublié son père parti six mois auparavant pour l'Algérie.

Ce n'était que plus tard qu'il s'était mis à l'aimer. Bien souvent, sa mère, lorsqu'elle se trouvait seule avec lui, ouvrait une cassette et en tirait un petit portrait qu'elle faisait regarder à son fils : « Qui est-ce ? disait-elle ; le connais-tu ? » Georges d'abord secouait la tête, car cette image ne lui rappelait rien. « C'est ton père, reprenait Mme Marcey, ton bon père qui t'a tant aimé. » Elle était émue, et l'enfant, touché de sa tristesse, prenait le portrait dans ses petites mains et y déposait de tendres baisers. Hélas ! il n'avait alors d'autre manière de témoigner son affection, et auparavant il n'avait rien pu faire pour son père, car l'enfance, pendant bien longtemps, reçoit tout et ne donne rien.

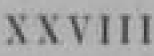
A son tour, sa grand'mère le quittait, mais Georges, entré dans l'âge de raison, responsable de ses actes, avait-il au moins fait pour elle tout ce qu'il aurait dû ? Que de fois il l'avait tourmentée et chagrinée ! Sans doute, dans son indulgence, elle lui avait pardonné ses fautes, mais elle en avait souffert et Georges se les reprochait amèrement. Combien ses remords eussent été plus poignants, s'il lui avait infligé par son orgueilleuse obstination une dernière angoisse ! Combien il remerciait Dieu, qui lui avait donné le courage de revenir sur ses pas et qui lui avait ainsi épargné l'inconsolable regret d'arriver trop tard à ce lit de mort !

Oh ! si sa vie était à recommencer, quels ne seraient pas son attention, ses efforts, pour ne donner que du bonheur à sa chère aïeule ! mais il était en face de l'irréparable, et il se disait : Puisque nos bons parents doivent nous quitter un jour, faisons au moins tout pour eux, pendant que cela est en notre pouvoir.

Deux jours plus tard, il suivit au cimetière de Loyasse le convoi de sa chère grand'mère. Les funérailles ont à Lyon un caractère plus touchant et moins banal que dans l'immense Paris, forcément distrait et indifférent : point de luxe funèbre, théâtral et de commande, point de corbillard aux panaches prétentieux ; le cercueil est porté à bras, le clergé le suit à pied avec des cierges allumés. Les habitants du quartier vous connaissent et semblent prendre quelque part à votre malheur. Cela toutefois ne pouvait consoler Georges et, comme tout blesse un cœur déchiré, il souffrait de voir en chemin les aubépines en fleurs et d'entendre chanter les oiseaux.

Sa mère, une fois les derniers devoirs accomplis, le garda quelques jours auprès d'elle, dans l'espoir que sa présence ferait un peu de bien au grand-père ; mais le pauvre vieillard, pour la première fois de sa vie, paraissait insensible aux caresses de son petit-fils, et la profonde tristesse de Georges s'accroissait de celle de ses parents. Mme Marcey, qui le voyait fort abattu et un peu souffrant, jugea, au bout d'une semaine, qu'il était nécessaire de le distraire par le travail de ces scènes de deuil. Elle le renvoya donc à l'institution Legrand, où, pendant tout le reste de l'année, ses maîtres n'eurent pas un seul reproche à lui adresser.

Le docteur s'accrochait à Chapotin. (P. 333, col. 1.)



XXVIII

Le chien enragé. — Éclipse du grand Tournichon, aurore du petit André.

Aux vacances suivantes, on avait repris à Flavigny le train de vie accoutumé, et M. Guérin s'en allait tous les matins faire un tour au village pour s'occuper des affaires de la mairie.

Un jour il arriva fort en retard au déjeuner, mais son excuse n'était que trop valable : un chien, de mine suspecte, venait de mordre cruellement le grand Pierre Tournichon. M. Guérin avait trouvé tout le pays en émoi ; les voisins entouraient le pauvre Pierre et faisaient grand bruit en parlant tous à la fois : les uns se lamentaient à n'en plus finir, les autres proposaient des remèdes inapplicables ; M. Latuile, enfin, avec son ton d'oracle, décrivait minutieusement les épouvantables effets de la rage. Tournichon, en l'entendant, se voyait déjà à l'article de la mort et voulait se jeter dans les bras de sa femme pour lui faire ses derniers adieux ; mais la grosse Fanchon, croyant que son accès le prenait, s'enfuyait épouvantée en poussant les hauts cris.

« Pour moi, ajoutait M. Guérin, qui décrivait cette

scène, j'ai lavé la plaie avec de l'eau salée et tâché d'apaiser le vacarme. Je voulais emmener Tournichon chez le docteur, mais le pauvre diable ne se tenait plus sur ses jambes; heureusement, j'ai aperçu parmi les curieux la mine de fouine de Chapotin. C'est un dangereux compagnon, mais un leste furet. Il a enfourché le gris-pommelé, et, vingt minutes après, nous a ramené en croupe Castignac qu'il avait rencontré en chemin. Le docteur, qui n'a pas l'habitude de monter à poil, s'accrochait à notre Chapotin; c'était un couple fantastique qui filait comme le vent. Castignac a cautérisé tout de suite : le patient geignait, sa femme pleurait, les voisins criaient; toutefois le docteur a bon espoir et s'est efforcé de remonter le moral de son client.

— Et le chien? demanda Mme Guérin.

— Le chien? il court encore, voilà bien le mal. Pas une de ces mouches du coche ne s'est mise en peine de l'abattre; mais j'ai chargé le père Vignot, le facteur, de le signaler à tout le pays, et j'espère qu'il n'ira pas loin. »



Il décharge sur la tête de l'affreux chien. (P. 334, col. 2.)

M. Guérin retourna dans l'après-midi prendre des nouvelles de Tournichon, car les belles promesses de son médecin Tant-Mieux ne le rassuraient pas tout à fait; les jeunes gens voulurent l'accompagner.

« Viens-tu, André? dirent-ils.

— Merci, pas cette fois, j'aime autant rester.

— Es-tu malade? lui demanda sa mère.

— Non, maman, mais... j'ai mal au pied.

— Ah! tu as mal au pied, » répéta M. Guérin d'un ton peu convaincu.

Il n'insista pas cependant, il n'avait que trop compris la cause de ce mal subit. Ainsi, son pauvre André tombait de la poltronnerie dans le mensonge; un seul défaut, dont il avait honte, menaçait de corrompre tout son caractère. C'était une épine pour ses parents. Sans cela, Lucien bachelier, Alice mieux portante, Cécile plus studieuse, qu'eussent-ils pu désirer? puisque, de l'avis de tous, Toto était un amour d'enfant.

« Voyez-vous, madame, disait Mariette, il n'y en a point comme lui. Il trouve de ces choses étonnantes, je ne comprends pas où il va les chercher. Hier, comme vous savez, nous sommes rentrés tard, il faisait un beau clair de lune. Toto s'en revenait, le nez en l'air, et ne desserrait pas les dents. Tout à coup il me dit : — La lune est plus grande aujourd'hui qu'hier, pourquoi ça, ma bonne? — Ah! pourquoi ça? est-ce que je le sais, je n'y avais seulement jamais pensé. Ce petit sera un grand astronome, à ce que je crois... Avec ça, comique... Figurez-vous que ce matin, en faisant sa prière, il s'arrête tout à coup : — Donnez-nous aujourd'hui... Bon, dit-il, je dirai ça

demain ; aujourd'hui, c'est inutile de demander le pain, le boulanger l'a apporté. — J'ai voulu prendre mes airs sérieux, mais pas moyen. Est-ce que vous ne ririez pas aussi, madame? Et tous les jours de nouvelles drôleries! Il aime tant l'histoire du Petit-Poucet, eh bien ! il lui ressemble à son Poucet, et il a plus d'esprit dans son petit doigt que les autres dans toute leur personne. »

La bonne Mariette n'en finissait pas chaque fois qu'elle entamait le panégyrique de son benjamin ; ses grâces et ses naïvetés la dédommageaient de toutes ses peines, et c'était justice. On l'aurait cruellement offensée, si l'on avait seulement paru douter que cet enfant ne fût pas un phénix et une huitième merveille du monde. Ces sortes d'illusions sont assez générales ; les progrès rapides de l'enfance ont de quoi étonner, et les bons parents, les sevreuses dévouées, ont raison d'en jouir. Grâce à ces progrès, en effet, leurs jolis enfants ne seront pas tout à fait idiots, et, s'ils restent nuls ou médiocres, comme cela arrive et se voit tous les jours, leur famille aura du moins goûté quelques instants de bonheur.

André, lui aussi, aimait bien son Toto. Il pouvait, pour la première fois de sa vie, jouer vis-à-vis de quelqu'un le rôle de protecteur. C'était André qui maintenait le marmot en équilibre chaque fois qu'il lui prenait fantaisie de s'essayer à l'équitation sur le dos de Lion, le gros terre-neuve, aussi doux qu'un mouton ; André, qui lui faisait sauter à pieds joints les rigoles, où ne se pouvaient noyer que des cigales. Toto lui savait un gré infini de ces services signalés, et ils étaient les meilleurs amis du monde.

Cette après-midi, restés seuls dans la cour, ils s'amusaient à creuser un bassin qu'ils se promettaient de remplir ensuite avec un arrosoir. André s'escrimait de sa petite bêche, Toto avait la prétention d'avancer beaucoup l'ouvrage au moyen de sa pelle de bois blanc. Tout à coup André s'arrête, relève la tête, prête l'oreille et pâlit. Il a entendu crier de l'autre côté du portail, qui malheureusement est resté entr'ouvert. Un chien de berger, à l'air hagard et farouche, vient de pénétrer dans la cour par cette ouverture. Chapotin le suit de près et jette des cris perçants de menace et d'alarme. Le chien n'en fuit que plus vite ; il se dirige du côté des enfants qui sont restés immobiles, l'un de surprise et l'autre d'effroi.

« Au chien enragé ! au chien enragé ! » crie de plus belle Chapotin, qui décrit un moulinet avec son gourdin, mais se garde bien de toucher la bête furieuse. Le chien exaspéré, se voyant traqué, fait mine de se jeter sur Toto : un malheur semble inévitable, puisqu'on ne peut compter sur André pour défendre son jeune frère.

André cependant, au lieu de fuir comme la prudence le conseille, est resté à son poste. Le péril devient imminent, André fait un pas, se rapproche de l'ennemi, et, au moment où sa gueule béante effleure la jaquette de Toto, il décharge sur la tête de l'affreux chien un coup de bêche si violent, qu'il l'envoie rouler à demi mort aux pieds de l'enfant. Vincent accourt et l'achève avec sa pioche, et enfin, quand il est bien mort, Chapotin laboure de son gourdin ses côtes efflanquées.

En une seconde, la cour s'est remplie de monde : c'est Mme Guérin toute pâle, Jean tout étonné, Catherine tout ahurie, Mariette folle à la fois d'épouvante et de joie. Toto, un peu excité, répète à satiété : « André a tué le vilain chien ! André l'a tué ! »

Tout invraisemblable que cela puisse paraître, il faut bien se rendre à l'évidence ; le jeune vainqueur serre encore son arme d'une main convulsive ; le chien a rendu le dernier soupir, le baby est sain et sauf.

« Oh ! mon cher petit André, dit la mère transportée de bonheur et d'orgueil, comment as-tu osé? qui t'a rendu si brave? »

Le pauvre enfant, après son coup de maître, est resté comme pétrifié ; à la voix émue de sa mère, il recouvre enfin ses esprits, et, pressant dans ses bras son petit frère, murmure en le couvrant de baisers : « Il allait mordre Toto, Toto en serait mort. O mon Toto, mon petit Toto !

— Hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi !... » Croirait-on jamais que ce fût à ce moment pathétique que l'insupportable Chapotin se permît d'éclater de rire.

« Veux-tu te sauver, vilain singe ! lui cria Vincent en lui montrant le poing.

— Oh ! le monstre ! ajouta Mariette ; rire quand mon Toto aurait pu en mourir !

— Pas sûr, pas sûr, répondit Chapotin, en la narguant ; on revient souvent de plus loin.

— C'est toujours pas toi qui aurais tué le chien enragé, reprit Catherine en levant les épaules, t'es bon à rien qu'à taquiner les gens.

— Merci bien, Catherine aux yeux doux, répondit, en levant son chapeau, l'impudent gamin, qui ne perdait pas une occasion de rappeler à la pauvre fille son strabisme prononcé. Je vous demande un peu pourquoi je n'aurais pas pu tuer le chien, aussi bien que votre petit monsieur, puisque c'est moi qui lui courais dessus. »

Le débat en était là, lorsque M. Guérin rentra avec son escorte. Il en résulta une scène d'effusion à laquelle Chapotin jugea opportun de se soustraire. André n'avait jamais été si heureux de sa vie ; il se sentait grandi de cent coudées. Le poids de terreur et d'alarme qui l'oppressait depuis sa naissance venait d'être subitement enlevé. Il respirait plus librement et croyait marcher sur les nuages tant il se trouvait léger.

Le *père l'oie*, qui avait l'habitude de prendre part aux événements importants, arriva en ce moment du fond de la cour et tendit son long cou vers son ancienne victime ; mais André, d'un seul mouvement de sa bêche, l'obligea immédiatement à rétrograder.

M. Guérin embrassa ses deux enfants et serra

plus tendrement encore dans ses bras le petit brave, dans lequel enfin il reconnaissait son sang.

« Tu vois bien, mon ami, lui disait le soir Mme Guérin, tu vois bien que j'avais raison et qu'il fallait prendre patience. Sans André, Toto était perdu. »

« Pas sûr, pas sûr, » aurait répété la voix railleuse de Chapotin.

Le fait est que toute cette alerte avait été préparée par l'aimable garçon. M. Guérin, au bout de quelques jours, ne put, à cet égard, conserver le moindre doute. Le méchant gamin était parvenu à venger à la fois tous ses griefs. Il en voulait particulièrement à Marion Bigolet et à son chien et avait gardé un souvenir amer de la correction, aussi vigoureuse que bien méritée, infligée un jour par la vieille fille à l'effronté maraudeur qu'elle avait surpris dévalisant ses pommiers. Depuis ce jour néfaste, Chapotin guettait le chien, trop bien dressé, qui, sur l'ordre de sa maîtresse, l'avait appréhendé au corps; et, la première fois qu'il put le rencontrer sans la redoutable Marion, il se mit à le harceler et à le poursuivre avec un gros paquet de houx dont les piqûres exaspérèrent promptement le pacifique animal. Quand Chapotin le vit bien furieux, il le rabattit sur le village en criant de toute sa force : « Le chien enragé! le chien enragé! » L'alarme se répandit aussitôt, et le garnement jubilait en voyant l'air effaré de toute la population. « Comme ils gobent ça! » disait-il en riant sous cape. Chemin faisant, il se souvint qu'il avait un compte à régler avec Tournichon. Celui là aussi, pour quelque méfait, l'avait récemment fustigé et le gaillard avait le poing solide. Il dirigea donc le chien du côté de la maison de Tournichon; et celui-ci, ayant essayé de se défendre, y gagna un bon coup de dent.

On sait le reste. Chapotin poussa la scélératesse jusqu'à persister dans sa comédie, et la frayeur de Tournichon lui parut d'un burlesque tout à fait réjouissant: « Le v'là blanc comme un meunier, se disait-il; je peux me vanter de lui avoir donné une fameuse venette. Plus tard, je lui dirai que le chien n'était pas plus enragé que son mouton, et Fanchon se moquera de lui. »

Il eut bien soin de profiter de la bagarre pour faire disparaître le chien, afin qu'on ne pût s'assurer de son état sanitaire, et il se crut après cela maître de son secret; mais il avait compté sans les réclamations de Marion Bigolet, qui redemandait son chien à tous les échos et qui finit par éventer l'affaire. Chapotin avait traversé Theize un mardi, sur les huit heures, et à neuf le malheureux Labri avait disparu. La pauvre bête, à ce moment-là, se portait à merveille, ajoutait Marion, à preuve qu'elle venait de boire une grande jatte d'eau fraîche; ainsi elle n'était point enragée, ainsi Tournichon n'avait rien à craindre, ainsi Chapotin était un vaurien de la pire espèce.

Du même coup, le laurier tardif du pauvre André se fanait instantanément. N'était-ce pas décourageant? Lucien, frais émoulu de philosophie, jugea à propos de lui réconforter le moral à coups de syllogismes. « L'homme de cœur ne fuit pas le danger, disait-il, or André n'a pas fui le danger: donc André est un homme de cœur. »

Mais Lucien prenait là des soins inutiles : la révolution était accomplie, l'enfant avait recouvré la conscience de ses forces et la possession de lui-même; aussi, quand Georges, qui devait l'emmener à la rentrée à l'institution Legrand, se permettait de lui dire : « Je te défendrai, » André ne manquait pas de répondre : « Oh! je me défendrai bien tout seul. »

Quant à Marion Bigolet, elle pleura son chien quelques jours, puis se consola lorsqu'elle vint à réfléchir que, malgré sa sobriété, cet animal mangeait pourtant quelquefois.

A suivre. EMMA D'ERWIN.

LA MINERVE DU PARTHÉNON[1]

Chacun sait que le Parthénon, situé dans l'Acropole d'Athènes, était, comme son nom l'indique, le temple de la Vierge, c'est-à-dire de Minerve. Ce magnifique édifice, tout en marbre, formait un rectangle allongé, entouré d'une colonnade simple sur les côtés, double sur les deux façades. Une frise régnait à l'extérieur, au-dessus des colonnes, et une autre sous le péristyle; chaque façade était surmontée d'un fronton. Le Parthénon avait 69 mètres de long et 30 de large; sa hauteur ne dépassait pas 18 mètres.

L'intérieur était divisé en trois nefs; c'est dans celle du milieu, la plus grande, que se trouvait la colossale statue de Minerve en or et en ivoire, l'un des chefs-d'œuvre de Phidias. On voit encore l'emplacement du piédestal et la trace des crampons par lesquels il était scellé dans le sol. On attribue à ce piédestal une hauteur de huit à dix pieds: la statue en avait trente-sept; l'élévation totale du monument devait donc être de quarante-cinq à quarante-sept pieds : c'est, à quelques pieds près, celle du plafond du temple.

Plusieurs auteurs anciens, Pausanias, Platon, Pline, Plutarque, nous ont transmis des renseignements assez précis sur la Minerve du Parthénon. A l'aide de ces documents, complétés par l'examen des statues antiques de la même déesse et des monnaies sur lesquelles son image est figurée, les archéologues ont essayé de se représenter l'œuvre de Phidias telle qu'elle devait être; quelques-uns ont même entrepris de la reproduire : M. Quatremère de Quincy en a donné un dessin colorié; M. le duc de Luynes l'a fait exécuter en ivoire et en vermeil par un sculpteur éminent, M. Simart.

Cette belle statue, qui a figuré à l'Exposition uni-

verselle des Beaux-Arts en 1855, est placée au château de Dampierre. Elle a trois mètres de hauteur. Le ton de l'ivoire, plus doux que le froid éclat du marbre, donne au visage une réalité singulière. Une pierre d'iris forme la prunelle et communique au regard quelque chose de vivant qui impressionne. La bouche est ferme et sérieuse; tous les traits expriment une gravité sévère. La tête est coiffée d'un casque surmonté de trois aigrettes, orné d'un sphinx, de deux griffons et de huit chevaux, comme sur certains camées et sur certaines monnaies d'Athènes. La déesse porte des pendants d'oreilles et un collier. Elle est vêtue d'une longue robe qui tombe à grands plis sur ses pieds et que recouvre, seulement à mi-corps, une courte et légère tunique serrée à la taille par une ceinture. De la main gauche, elle s'appuie sur son bouclier et soutient sa lance; de la droite, elle supporte une petite victoire qui se tourne vers elle et lui présente une couronne. Du même côté, au-dessous du bras levé, se dresse un serpent, ouvrant la gueule et dardant sa langue. Sur le piédestal, un bas-relief représente la naissance de Pandore, entourée de vingt divinités qui lui offrent des présents.



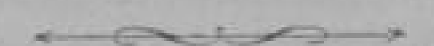
La Minerve du Parthénon. (P. 335, col. 2.)

Ce curieux essai de sculpture chryséléphantine (c'est-à-dire en or et en ivoire) n'a pas demandé moins de huit années de travail. Deux défenses d'éléphant, de cinq pieds de longueur, ont servi à former le visage, le cou, les bras, les pieds de la Minerve et le torse nu de la Victoire. La lance et le bouclier sont seuls en bronze doré; tout le reste est en vermeil. On a doré la tunique d'argent au moyen de la galvanoplastie, en la plongeant dans un bain de 1200 francs d'or. On assure que cette statue a coûté 250 000 francs et que sa valeur intrinsèque est d'au moins 100 000.

Dans la Minerve colossale de Phidias, il est évident que les parties nues avaient trop d'étendue pour pouvoir être faites en ivoire plein, bien que les anciens tirassent de l'Inde et surtout de l'Afrique des dents d'éléphants d'une grosseur énorme. Mais on possédait alors l'art de découper ces dents de façon à obtenir des plaques d'ivoires larges de 40 et même de 50 centimètres. Quand ces plaques avaient été sculptées, non au ciseau, mais avec la râpe et le burin, conformément aux différentes parties du modèle, on les appliquait sur une forme en bois et on les y fixait au moyen d'une colle très-solide. L'assemblage de toutes ces pièces différentes était fait avec tant d'exactitude qu'il était impossible d'apercevoir les joints. Le métal, l'or surtout à cause de son grand prix, était lui-même façonné en lames minces, repoussées au marteau et ciselées, que l'on plaquait sur la forme de bois.

Un ouvrage si compliqué exigeait une surveillance et des soins continuels. Il fallait frotter avec de l'huile les parties en ivoire. Quand la statue était placée dans un lieu sec et brûlant, comme l'Acropole, on entretenait l'humidité nécessaire en répandant de l'eau autour du piédestal. Si au contraire l'endroit était trop humide, on en corrigeait l'influence par des arrosages d'huile. Il fallait aussi visiter de temps en temps et réparer l'intérieur du colosse : la mobilité des lames d'or qui formaient le vêtement se prêtait à cette opération. Le jour où l'on faisait ainsi l'examen et en quelque sorte la toilette de la Minerve, jour qui revenait tous les ans au mois de mai, la statue était enveloppée de voiles, et c'était un deuil pour la ville : le peuple s'imaginait que la déesse, se dérobant à ses regards, cessait de le protéger.

E. Lesbazeilles.





Les voyageurs échangèrent un adieu. P. 338, col. 2.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

III

Le faux toupet.

Tout fut tranquille après le départ du médecin. Les enfants travaillaient sérieusement... par extraordinaire.

Aimant leur mère de toute la force de leurs excellents cœurs, ils dominaient, pour le moment, les défauts de leurs natures impétueuses. Malheureusement ces défauts ne pouvaient être réprimés par l'autorité des parents; Mme de la Taudière était trop abattue et trop souffrante; le caractère de son mari était trop faible, trop changeant, trop irrésolu.

Ce dernier, d'ailleurs, outre qu'il exerçait une surveillance active et intelligente sur ses terres, passait ses heures de loisir à peindre et à faire des recherches d'archéologie et d'histoire. Il avait donc, dans la variété de ses goûts et de ses occupations, une excuse spécieuse pour s'occuper le moins possible de ses enfants. Il les envoyait à Vannes prendre des leçons, jugeant qu'il faisait ainsi tout ce qu'il devait pour leur éducation.

Le lendemain, le calme continuait de régner au château. Tous en étaient aussi étonnés que fiers. La pauvre mère de famille en remerciait Dieu.

Au moment du déjeuner, qui avait été avancé à cause de l'heure du départ, un bruit terrible se fit entendre du côté de la cuisine.

Chacun se précipita vers l'endroit d'où provenait le tapage.

Rouge et furieuse, la cuisinière brandissait son tour de faux cheveux qu'elle venait de repêcher dans une casserole.

En même temps, d'une main fiévreuse et irritée, elle rajustait tant bien que mal son bonnet sur sa tête chauve.

« Ah ! madame, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle vit sa maîtresse, je ne peux plus supporter une vie pareille. Jusqu'à présent j'avais patienté, mais aujourd'hui ça passe les bornes. Mlle Tempête est enragée contre moi. J'aime mieux partir. J'en perds la tête.

— Et la perruque, » allait dire Hervé, qui se tenait les côtes; mais il eut le courage, vu la gravité des circonstances, de supprimer cette plaisanterie d'un goût douteux.

La scène avait un côté si comique, et l'indignation de la cuisinière était si grotesque, que tout le monde riait; les plus graves étaient forcés de se mordre les lèvres.

« Non, c'est trop fort, s'écria la victime au comble de l'exaspération, oser rire de choses pareilles! La jeunesse d'aujourd'hui ne respecte plus rien... rien!

1. Suite. — Voy. page 321.

— Je suis désolée de ce qui vient d'arriver, Nanette, dit Mme de la Taudière, en lançant un regard sévère aux rieurs, mais quelle raison avez-vous de soupçonner particulièrement Bathilde?

— Pardine! madame, répondit Nanette en pleurnichant, c'est qu'il n'y a qu'elle ici qui soit capable de choses semblables. M. Hervé ne vaut guère mieux, mais on ne peut dire que c'est lui, puisqu'il était à pêcher dans le vivier; je le voyais d'ici, ça ne peut être qu'elle; aller me prendre dans le carton vert mon tour, mon beau tour des dimanches! »

Un rire étouffé répondit à ces douloureuses paroles.

« Je regrette cette détestable plaisanterie, ma pauvre Nanette, reprit Mme de la Taudière en imposant encore silence aux assistants, je vais punir le coupable, soyez-en sûre, et je réparerai le mal au plus vite en remplaçant l'objet qui a été si sottement détérioré.

— Merci, madame, dit Nanette en pleurant, mais ce serait à recommencer demain : je ne peux plus endurer cette vie de tracas; j'aime mieux partir et, comme la mesure est comble, le plus tôt sera le meilleur.

— Voilà bien du bruit pour un méchant toupet d'occasion! dit Babet avec humeur. N'avez-vous pas honte, Nanette, d'ennuyer nos maîtres pour si peu de chose?

— Si peu de chose, cria aigrement la cuisinière. Je voudrais bien voir ce que vous diriez à ma place. Si peu de chose! vraiment! Je ne suis pas une esclave, je ne suis pas une négresse, j'ai le droit de rendre mon tablier à madame, et je le rends! »

Pour bien prouver qu'elle parlait au propre et non au figuré, la cuisinière exaspérée dénoua les cordons de son tablier, déposa cet emblème de sa dignité sur le dos d'une chaise, et se dirigea d'un pas majestueux vers la porte de la cuisine.

Babet lui adressa au passage une révérence ironique, et lui donna à entendre qu'une maison gagne au lieu de perdre au départ de certaines personnes qui ont mauvaise langue et mauvais cœur; que certaines cuisinières de sa connaissance s'en faisaient accroire sur leur talent et leur mérite; et qu'elle-même, Babet, remplacerait au pied levé et avec avantage, devant les fourneaux, ces certaines cuisinières-là. Attrape!

Mme de la Taudière avait essayé, mais en vain, d'interrompre cet échange de compliments; elle dut régler le compte de Nanette qui, dans sa fureur, prétendait partir à l'instant même; puis elle alla se mettre à table avec ses enfants.

Bathilde était honteuse et triste; Hervé essayait de la consoler. Régina haussait les épaules; Yvon secouait la tête.

La petite Claire chuchotait à l'oreille de sa mère :

« Régina dit que c'est la quatorzième cuisinière en huit mois. Quatorze, ça fait beaucoup, n'est-ce pas, mère? »

Heureusement pour Bathilde, M. de la Taudière n'avait pas entendu le vacarme; il arriva à table trop distrait pour remarquer que les visages étaient assombris. Cependant, vers la fin du dîner, il finit par soupçonner que quelque chose allait mal.

« Eh bien, qu'est-ce donc? demanda-t-il en interrogeant du regard sa femme interdite; s'agirait-il encore de quelque méfait?

— Il se fait tard, balbutia Angéline, je vous mettrai au courant en voiture, mon ami; pour le moment, veuillez me permettre d'aller préparer tout pour notre départ. La calèche est devant le perron, et j'ai à peine le temps nécessaire pour faire quelques recommandations et donner quelques ordres. »

Les enfants la suivirent en silence. Quand ils furent arrivés chez elle, Tempête se jeta dans ses bras en fondant en larmes et en implorant son pardon.

« Allons, encore une scène, murmura Régina en s'asseyant avec impatience.

— Ma fille, dit Mme de la Taudière tout en embrassant Bathilde, ta sœur fait bien de manifester son repentir; son humilité fait oublier ses fautes. Je voudrais voir tous ceux que j'aime dans les mêmes sentiments. »

Régina prit son grand air de reine offensée, et répondit d'une voix passablement sèche : « Cela veut dire que vous me trouvez orgueilleuse, sans doute? ma manière d'être vous déplaît? je vous remercie toujours, maman, de votre observation. Mais, à dire vrai, je ne m'attendais guère à essuyer un blâme, moi l'aînée, moi qui ne suis pas en faute, tandis que Tempête... c'est trop fort aussi! »

Là-dessus Régina sortit de la chambre sans regarder ni embrasser sa mère.

« Que d'orgueil! quelle susceptibilité! soupira la pauvre mère. Mon Dieu! son âme semble être la plus malade de toutes, ici! »

Les autres enfants s'empressèrent autour de la chère malade. Bathilde redoublait ses pleurs et ses protestations. Un brusque appel de M. de la Taudière fit descendre rapidement la famille. Les voyageurs échangèrent à la hâte un adieu avec ceux qui restaient; pas avec tous cependant, car le regard inquiet et triste de Mme de la Taudière chercha vainement Régina. En étouffant un soupir, Mme de la Taudière se laissa tomber au fond de la voiture, tandis que son mari multipliait ses recommandations, et embrouillait son monde à force de vouloir être clair.

« Mon Dieu! se dit tristement la pauvre mère, que deviendra cette enfant lorsque je n'y serai plus? »



IV

La Roche-qui-pleure.

Le voyage fut pour Mme de la Taudière une source de distractions forcées, bien nécessaires à son esprit, à son cœur et à sa santé. Pressée de questions par son mari, elle le mit peu à peu au courant de la scène du matin. Alfred grommela force menaces contre Tempête, parla d'établir un cachot, de s'informer d'un couvent spécial, mais la bonne Angéline sut détourner son courroux et attira son attention sur les sites admirables qu'ils traversaient. Grâce à cette puissante diversion, le voyage se passa fort bien; il aurait été charmant si les voyageurs n'avaient été péniblement préoccupés en songeant aux affligés qui les attendaient. Ils se demandaient avec tristesse ce qu'il fallait faire pour leur pauvre cousin. Il était impossible de le laisser seul dans l'état critique où il se trouvait, et pourtant, connaissant Albert comme ils le connaissaient, ils le savaient décidé à ne plus sortir de chez lui. Rester près de leur parent était bien difficile, à moins d'y faire venir les enfants, que l'on ne pouvait abandonner à eux-mêmes. Mais dans le cas où l'on prendrait cette décision, quel tumulte autour du malade! quels tracas incessants!



La cuisinière déposa cet emblème. (P. 338, col. 1.)

Ce fut au milieu de ces tristes pensées qu'ils s'arrêtèrent devant une grille magnifique, envahie par des plantes grimpantes. Avec une peine infinie le postillon réussit à en ouvrir les battants; M. de la Taudière dut même l'aider. L'avenue présentait aussi de nombreux obstacles et les branches des arbres avaient envahi le passage libre. Alfred jugea donc prudent d'aller devant les chevaux. La voiture suivit lentement; le postillon s'était remis sur son siége et grommelait chaque fois qu'une branche folle lui fouettait le visage.

Cette obscurité quasi complète, ce silence, cette morne solitude dans un site remarquablement beau, avaient quelque chose de saisissant. L'âme si tendre de Mme de la Taudière était pénétrée de tristesse. Le coude appuyé sur le rebord de la portière, elle priait en silence. Elle se sentait comme subjuguée par le chagrin immense dont cet abandon et cette incurie étaient la marque certaine de la part d'un homme renommé jadis pour la bonne tenue de ses propriétés.

Ce fut en tressaillant qu'elle vit apparaitre, au tournant d'une allée, le sombre et superbe château. Là aussi se devinait le changement terrible que peut produire, même dans l'aspect des choses inanimées, la sombre tyrannie d'un chagrin incurable. Un certain nombre de persiennes brisées pendaient à des gonds pleins de rouille. Une herbe épaisse poussait en toute liberté dans la cour d'honneur. La place des corbeilles était marquée par des touffes informes d'arbustes abandonnés à eux-mêmes. Seul un bosquet offrait le témoignage des soins les plus minutieux et les plus assidus. Un banc était entouré d'élégantes chaises de jardin ; sur l'une d'elles, gisait un petit arrosoir de femme et un léger râteau. Une des chaises était posée près d'une corbeille d'azalées avec un petit tabouret renversé.

M. de la Taudière regardait tout cela avec émotion. Il aida sa femme à descendre de voiture et lui dit tout bas :

« Voyez donc! la place favorite de la pauvre Marie est pieusement soignée ; il semble qu'elle vient de la quitter, qu'elle va y revenir. »

Mme de la Taudière inclina la tête sans répondre. Il lui aurait été impossible, quand même elle l'eût voulu, de prononcer une seule parole.

L'arrivée de la voiture, le bruit des roues, les grelots des chevaux semblaient n'avoir attiré l'attention de personne. Rien n'avait bougé dans cette étrange demeure. M. de la Taudière prit enfin le parti de se diriger vers une porte des communs, contre laquelle il frappa discrètement.

Une tête blonde et rieuse apparut aussitôt.

« Que désire monsieur? dit une voix jeune et fraîche, la voix d'une fillette de dix-huit ans, dont la tournure et les vêtements propres et soignés annonçaient une femme de chambre de bonne maison.

— Je viens voir M. de la Roche-Ploehrouet, mademoiselle, » dit M. de la Taudière sans pouvoir réprimer un léger sourire. Rien de plus comique, en effet, que la stupéfaction profonde qui se lisait sur le frais visage de la jeune fille.

« Voir monsieur ! dit la petite femme de chambre avec un étonnement croissant ; Monsieur n'est certainement pas du pays ; sans cela Monsieur saurait que jamais, au grand jamais, mon pauvre maître ne reçoit âme qui vive, hors notre vénérable curé... et le médecin, depuis quelques mois.

— Je sais tout cela, mon enfant, répondit tranquillement M. de la Taudière, mais M. de la Roche-Ploehrouet, qui est mon parent, m'a écrit ces jours-ci pour me prier de venir et de lui amener ma femme. Nous nous rendons à cet appel. »

Ce discours, joint à la vue de Mme de la Taudière,

qui s'approchait, acheva d'ôter à la jeune fille le peu de sang-froid qui pouvait lui rester. Elle ouvrit de grands yeux presque effarés, s'empressa néanmoins d'ouvrir la porte, fit la révérence par pure habitude et se sauva en courant vers une salle basse en s'écriant :

« Grand'père, des parents de monsieur demandent à le voir. Voulez-vous venir? »

Et elle disparut, légère comme un oiseau, dans les profondeurs d'un vaste escalier de pierre.

Un pas lent et lourd se fit alors entendre; un vieillard parut sur le seuil de la salle basse.

« M. et Mme de la Taudière, dit-il d'une voix émue et en ôtant respectueusement la casquette qui couvrait ses longs cheveux blancs : avec quelle impatience notre pauvre monsieur attendait cette bonne visite! Que Monsieur et Madame veuillent bien me suivre dans l'appartement qui leur est destiné... et qu'ils veuillent bien excuser Paulette (c'est ma petite-fille). Elle ignorait la prochaine arrivée de Monsieur et de Madame : moi-même je n'espérais pas avoir sitôt l'honneur de recevoir les parents de mon maître, sans cela j'aurais été ouvrir la grille et débarrasser un peu l'allée. »

Tout en parlant ainsi avec la volubilité empressée des vieux serviteurs, le brave homme conduisait les visiteurs à travers les appartements du château.



La Roche-qui-pleure. (P. 339, col. 1.)

« Merci, mon bon Guillaume, dit avec cordialité M. de la Taudière tout en guidant sa femme dans un sombre corridor, nous préférons aller voir tout de suite mon pauvre Albert; conduisez-nous directement chez lui. »

Guillaume s'arrêta court en joignant les mains.

«Voir mon maître... tout de suite! s'écria-t-il avec une stupéfaction égale à celle qu'avait manifestée Paulette. Ah! l'on voit bien que Monsieur n'a pas revu son cousin depuis son malheur; il en est resté foudroyé. Mais je ne le vois presque jamais, moi qui vous parle! il me faut attendre le moment où mon maître me sonne. Si je me présente sans être appelé, il s'enferme chez lui sans vouloir répondre; et, dans ce cas-là, il reste quelquefois jusqu'à deux jours entiers sans ouvrir. »

M. et Mme de la Taudière se regardaient avec consternation en entendant ces détails lamentables qui indiquaient un désespoir, voisin de la folie... et il y avait six ans que durait ce supplice!

«Conduisez-nous où vous voudrez, Guillaume, dit tristement M. de la Taudière, je n'insiste plus. Quel changement, grand Dieu! dans cette belle terre de La Roche-aux-Fleurs.

— Ce n'est plus La Roche-aux-Fleurs, monsieur, dit Guillaume dont les lèvres tremblaient d'émotion bien plus que de vieillesse; depuis la mort de Madame, cette terre s'appelle *La Roche-qui-pleure*. Monsieur a ordonné ce changement et a veillé à ce que dans le pays tout le monde sût comment il fallait désormais appeler son habitation. On s'est conformé à sa volonté. Il fait tant de bien, malgré sa douleur, du fond de cette solitude! on l'aime, on le plaint, et chacun fait ce qu'il a désiré. »

En achevant ces mots, le vieux domestique salua et se retira discrètement, laissant les visiteurs dans l'appartement qui leur avait été préparé.

Vastes et luxueuses, ces pièces se ressentaient, malgré les efforts de Guillaume, de l'abandon où se trouvaient le château et les alentours; les glaces étaient ternes; les meubles, humides, craquaient à tout moment; les portes et les fenêtres résistaient aux efforts que l'on faisait pour les ouvrir; et quand elles cédaient brusquement, le cri des gonds et des serrures avait quelque chose de lugubre et de sinistre.

Mme de la Taudière faisait observer tous ces détails à son mari, lorsqu'elle poussa tout à coup une exclamation de plaisir.

« Mais regardez donc, Alfred, s'écria-t-elle, quel délicieux bouquet posé sur cette fenêtre! »

Sur le balcon de sa chambre située au rez-de-chaussée, quelqu'un en effet avait posé un bouquet fraîchement cueilli.

Il est encore tout imprégné de rosée, dit M. de la Taudière en se baissant et en offrant le bouquet à sa femme.

« Qui peut avoir eu l'idée d'une attention aussi délicate? » dit Mme de la Taudière d'un air pensif, et tout en prononçant ces paroles, elle posait doucement le frais bouquet contre sa joue brûlante.

M. de la Taudière étendit vivement la main dans la direction de la fenêtre ouverte, et montra à sa femme une sorte d'apparition frêle et gracieuse qui s'enfuyait discrètement vers une porte entr'ouverte : « C'est, dit-il, Marie-Ange qui vous souhaite la bienvenue. »



V

La douleur d'Albert.

Mme de la Taudière s'élança vers la fenêtre, mais la gracieuse apparition s'était évanouie. A peine put-elle entrevoir le bout d'une robe blanche et des flots de boucles blondes qui ressemblaient à des vagues d'or.

« Tout est mystère ici, dit M. de la Taudière à sa femme. C'est Marie-Ange, j'en suis sûr. Pourquoi n'est-elle pas venue nous voir, nous embrasser? Après cette attention touchante, elle s'enfuit comme une coupable... La singulière enfant!

— Tout semble étrange, en effet, dans cette lugubre habitation! répondit en soupirant Mme de la Taudière; je saurai, je l'espère, gagner la confiance de la pauvre petite! Qu'elle doit être isolée, malheureuse ici!

— Elle a Paulette, dit M. de la Taudière d'un air pensif.

— Sans doute, mais la société de Paulette ne peut pas lui suffire, reprit vivement Angéline. Et son éducation! qui peut s'en occuper ici?

— Guillaume dit que le curé vient souvent : ce doit être une ressource précieuse, répondit Alfred.

— Mon Dieu! mon ami, reprit Angéline, ce serait parfait pour un petit garçon, mais pour une fillette? »



Paulette fit la révérence. (P. 340, col. 1.)

On frappa à la porte, et Guillaume parut.

« Mon maître est averti, dit-il, et désire voir immédiatement Monsieur et Madame; malheureusement sa faiblesse est telle qu'il ne peut ni aller au salon, ni venir ici. Il prie Monsieur et Madame de l'excuser s'il leur donne la peine de venir jusqu'à son appartement.

— Il est tout excusé, dit Mme de la Taudière en s'avançant vers la porte. Son cabinet de travail est ici à côté, je me le rappelle; n'est-ce pas, Guillaume? »

Le vieillard secoua tristement la tête.

« Depuis... oui, depuis six grandes années, dit-il, mon maître n'a plus quitté l'appartement de sa pauvre défunte. Il vous faut monter au premier. »

Et Guillaume, guidant les visiteurs, les introduisit dans une vaste chambre dont les volets à demi fermés ne laissaient pénétrer qu'une faible lueur, puis il se retira doucement.

Au fond de la pièce se tenait, debout et chancelant, un homme dont le visage était pâle, les cheveux blanchis, et dont les yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, brillaient du feu de la fièvre.

Les arrivants s'arrêtèrent, hésitant à reconnaître celui qu'ils avaient vu quelques années avant dans la force de la jeunesse et dans l'éclat du bonheur!

M. de la Roche-Plochroüet s'aperçut de leur douloureuse surprise; il voulut s'avancer au-devant d'eux, mais la force lui manqua; il serait tombé si son cousin ne se fût élancé pour le soutenir. Il s'assit tout défaillant dans son fauteuil.

« Alfred, Angéline, mes bons amis! dit-il avec effort et en serrant les mains de ses parents, aussi profondément émus que lui. Quelle bonté de votre part! vous me pardonnez donc mon silence, mon oubli apparent? Mais ma douleur est si sauvage... Il a fallu l'approche de la mort pour me décider à jeter vers vous ce cri d'appel.

— Ne parle pas de mourir, cher Albert, dit Alfred en s'asseyant près de lui et en lui prenant la main. Tu feras un effort de volonté, voyons! ne fût-ce que pour Marie-Ange!... Nous voilà près de toi maintenant, Dieu merci! Organisons tout de suite un plan de vie en commun. Il y a encore du bonheur pour toi ici-bas, pauvre père, ou du moins, il y a encore des devoirs à remplir. »

Une sorte de trouble étrange altéra le visage ravagé d'Albert.

« Marie-Ange! dit-il; oh! Marie-Ange, il faut l'éloigner d'ici, au contraire. Si tu savais! si j'osais tout t'avouer....

— Et quoi donc? dit doucement Angéline en s'emparant de l'autre main du malade : le nom de cette chère enfant vous trouble au lieu de vous consoler! »

Albert pressa les mains de ses parents, et, baissant la tête, il murmura :

« Depuis la mort de sa mère, je ne puis plus la voir sans un horrible bouleversement : elle lui ressemble tant! Je suis accablé par le souvenir de mon bonheur perdu... J'ai été faible au delà de toute expression et honteusement égoïste! La pauvre enfant s'est vite aperçue du terrible effet que produit sur moi sa présence. Elle m'aime, je le sens, je le sais, j'en ai mille preuves; et pourtant elle ose rarement m'approcher; elle a pitié de ma faiblesse. Elle doit souffrir horriblement; j'en suis sûr maintenant que l'approche de la mort m'a enfin ouvert les yeux. Sans notre saint curé, notre ange consolateur à tous deux, je ne sais ce qu'elle et moi nous serions devenus! »


Le brave homme conduisait les visiteurs. (P. 340, col. 1.)

M. et Mme de la Taudière se regardèrent en silence. Sur le visage d'Alfred, il y avait une expression de douleur et même d'effroi. Quant à Angéline, avec la délicate intuition d'une femme, elle devinait les tortures de cette pauvre âme froissée; elle comprenait pourquoi Marie-Ange s'était enfuie au lieu de venir l'embrasser. Pauvre enfant! Que devait avoir été sa vie!

« Mon cousin, dit-elle de sa douce voix, calmez-vous et ayez confiance, nous sommes là! Quelque modeste que soit notre position, elle nous permet d'offrir à Marie-Ange une place à un foyer ami et dans des cœurs dévoués. Nous nous occuperons de son instruction et son éducation ne sera pas négligée. »

Un faible sourire parut pour la première fois sur les lèvres de M. de la Roche-Ploehrouet.

« Sous ce rapport, Angéline, répondit-il, rien n'a été négligé. Grâce au zèle de notre bon curé, j'ai pu faire installer au village des maîtres qui ont suivi de près les études de ma fille. Il paraît qu'elle est déjà très-avancée pour son âge. »

« Il paraît... »

Ces deux mots firent soupirer Angéline. Ainsi Albert ne s'était jamais occupé de constater les progrès de son enfant! Pauvre, pauvre petite!

« C'est bien, mon ami, dit-elle simplement; vous êtes fatigué, je vais vous laisser seul avec Alfred; je veux aller voir Marie-Ange et refaire connaissance avec elle.

Albert était épuisé, en effet; il inclina la tête en lui adressant un regard de reconnaissance, et Mme de la Taudière sortit pour aller à la recherche de la pauvre abandonnée, qu'elle aimait déjà sans la connaître. Elle l'avait vue pour la dernière fois un an avant la mort de sa mère : le souvenir de cette charmante créature aux cheveux blond cendré, au teint de neige, était resté gravé dans son cœur. Ses grands yeux, Angéline s'en souvenait, étaient d'un beau noir velouté, et ce contraste aurait paru dur, sans le regard d'ange qui les illuminait...

Absorbée par ces pensées, peu au courant de la topographie du château, elle arriva machinalement à une porte et l'ouvrit, pensant rentrer chez elle... Mais elle se trouva dans une pièce qu'elle reconnut pour avoir été autrefois le cabinet de travail d'Albert.

Évidemment la personne qui habitait ce cabinet avait le goût de l'étude et des choses élevées. Des esquisses tapissaient les murs; un piano à queue, chargé de musique, occupait un angle de l'appartement; on voyait dans la bibliothèque des livres dont la reliure était fatiguée, preuve qu'ils avaient été lus et relus. Divers ouvrages à l'aiguille étaient posés sur un métier à tapisserie...

Après un rapide coup d'œil sur toutes ces choses, l'attention de Mme de la Taudière fut attirée par une jeune fille vêtue de blanc qui était debout, près d'un prie-Dieu.

L'enfant, les yeux pleins de larmes, regardait Mme de la Taudière, sans oser faire un pas vers elle. Angéline s'élança et la prit dans ses bras en la couvrant de baisers et de larmes.

A suivre. Mme la Vsse DE PITRAY, née DE SÉGUR.



L'ÉGLANTINE

Autrefois, aux temps héroïques, les bergers de l'Olympe voyaient parfois apparaître, comme une blanche vision, une belle jeune fille qui venait s'asseoir à leur foyer et leur raconter, en un langage divin, les épreuves et les exploits des héros, semant ses récits d'encourageantes paroles et ouvrant les esprits aux sérieuses méditations. On la disait fille des dieux, fille restée sur la terre pour être auprès des divinités la messagère consolatrice de nos souvenirs, de nos regrets, de nos joies et de nos prières.

Son front rayonnait du prestige d'une éternelle jeunesse, et tout en elle inspirait un tel respect que nul n'avait osé lui demander l'églantine rose dont elle ornait toujours son corsage.

Chacun pourtant connaissait cette fleur ; on lui attribuait des propriétés merveilleuses. Un jour un jeune pâtre s'enhardit, et en sollicita le don.

« Oh! répondit la jeune fille, il faut la mériter en bravant de tels périls que je vous supplie, comme une sœur, d'abandonner votre désir. Il vous faudrait me poursuivre par les précipices de la montagne et m'atteindre avant d'arriver au sommet.»

Le jeune homme ne fut pas effrayé de cette condition, il persista dans sa demande; il avait les pieds si agiles, et courait comme un cerf!

Le lendemain l'épreuve commença. La jeune fille ayant pris l'avance, partit, et aussitôt le pâtre s'élança sur ses pas. Ils allaient, ils montaient plus rapides que le vent; la jeune fille bondissait de roc en roc, s'élevant toujours et toujours suivie par le pâtre qui, connaissant chaque sentier, chaque détour de la montagne, gagnait du terrain.

Ils arrivaient maintenant dans une région inconnue, où des remparts de pierres s'élèvent droit au-dessus des précipices. La jeune fille courait sur la crête des rochers aussi librement que dans la plaine. Le pâtre, lui, se confiait en son audace, et où la jeune fille avait passé, il posait le pied un instant après elle.

Ils s'élevaient, ils apercevaient le but; mais que d'obstacles encore à surmonter, de rochers à gravir! Un invincible courage soutenait les forces du jeune homme. Ses mains, ses pieds, ses genoux étaient déchirés et il courait, tantôt gagnant, tantôt perdant son avance, semblant toujours entre ciel et terre, voyant toujours devant ses yeux l'églantine, le prix de sa victoire.

Qu'importe le danger! Que l'étroite arête qui sépare deux précipices sans fond se rétrécisse toujours : la jeune fille y paraît, il y est! Mais elle touche au sommet! A ce moment, par une pitié suprême, elle prit l'églantine et la jeta au jeune pâtre. Il se baissa, saisit la fleur, vit l'abime à ses pieds et, pris de vertige, roula jusqu'au fond, marquant de son sang les pointes du rocher.

Aussitôt, partout où il en tomba seulement une goutte, un églantier fleuri sortit de la pierre, tous se succédant et marquant à jamais au flanc de la montagne le chemin du Poëte.

Aujourd'hui encore, parfois un audacieux monte jusque-là et, les mains déchirées, parvient à cueillir une des merveilleuses églantines pour orner son cœur du plus éblouissant des joyaux, de la fleur de la Poésie.

CH. SCHIFFER.

PROMENADES AUX ÉTATS-UNIS[1]

WASHINGTON

Washington, la capitale officielle de l'Union Américaine, est peut-être la ville la moins intéressante de ce grand pays. Elle est sise sur la rive droite du Potomac, qui est navigable jusqu'à la mer, dans une charmante situation, choisie par Washington lui-même, le fondateur de la puissance américaine. Cependant elle n'a ni activité, ni commerce, et si on la compare aux grandes cités de New-York, de Saint-Louis, de Chicago, de San Francisco, de la Nouvelle-Orléans, Washington est une ville morte.

Ce n'est à vrai dire que le siége du gouvernement fédéral, la résidence du président, le centre de l'administration générale. Les Américains, en constituant leur confédération d'États, n'ont pas voulu que leur capitale devînt une cité puissante, qui put dicter des lois au pays entier, et ils ont créé Washington, sûrs que cette ville de bureaux et de palais ne serait jamais une Athènes, une Rome ou un Paris.

Cette jalousie particulière se retrouve, du reste, dans toute l'organisation des États-Unis. C'est ainsi que dans les États particuliers eux-mêmes le rang de capitale n'est jamais donné à la cité la plus puissante, mais à quelque humble petite ville; New-York cède son rang à Albany, Saint-Louis à Jefferson, Chicago à Springfield, San Francisco à Sacramento, etc.

Ce qui frappe le plus le voyageur qui entre pour la première fois à Washington, c'est l'immense proportion de toutes ses voies. Des avenues droites, alignées, plusieurs fois larges comme les boulevards parisiens, viennent aboutir à des places tellement vastes, qu'elles pourraient servir de champs de manœuvre. Tout cela paraît d'autant plus grand, qu'il faudrait une population d'un million d'âmes

1. Voy. vol. VIII, pages 7, 126 et 263.

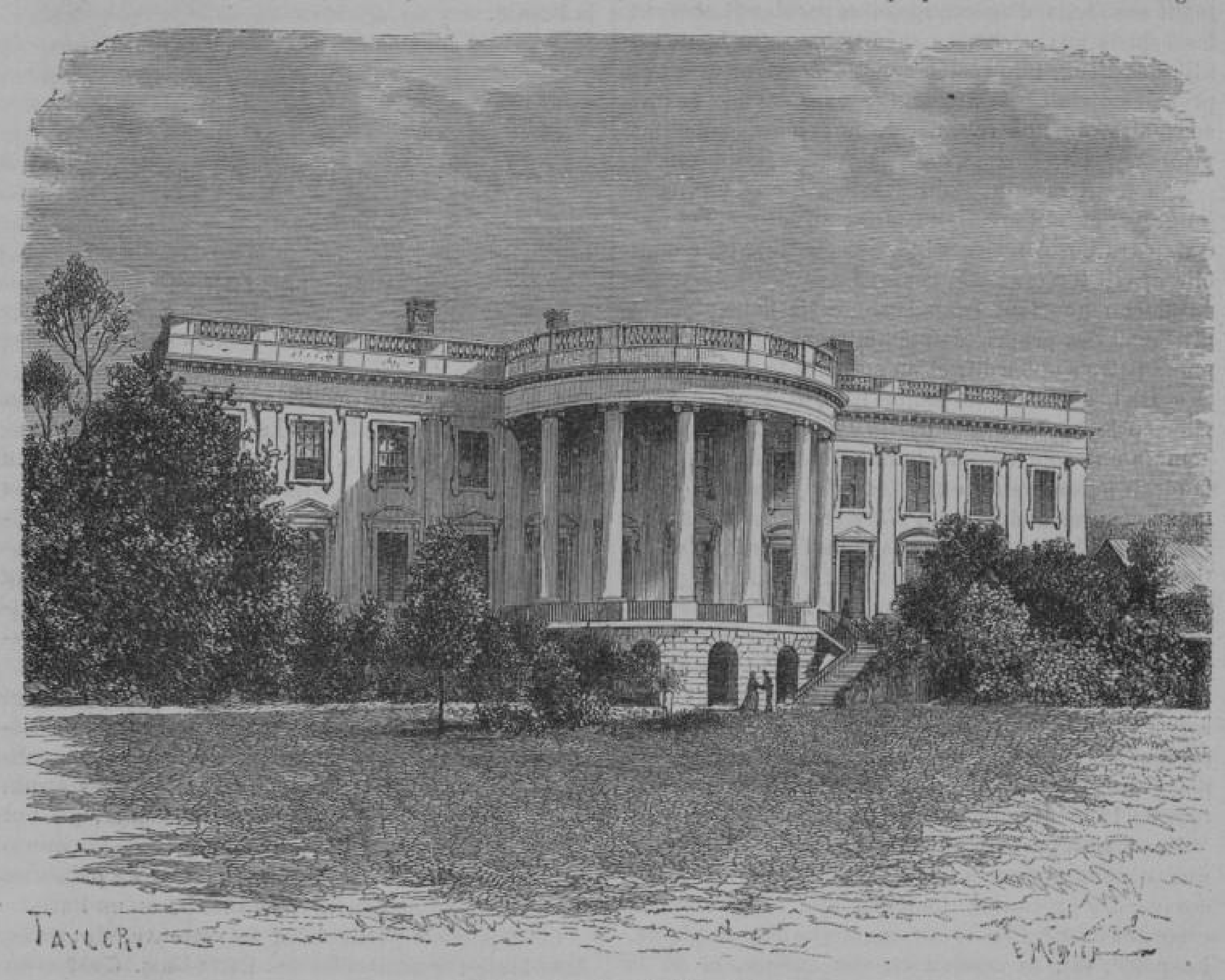
pour y amener une animation suffisante, tandis que la ville a à peine un peu plus de cent mille habitants.

Le désappointement du voyageur est encore augmenté, s'il choisit l'été pour visiter la capitale. La ville alors est véritablement déserte. Un soleil tropical grille les immenses avenues; l'air est lourd, la chaleur étouffante; la poussière et les moustiques vous poursuivent partout. « On m'assure, dit le baron de Hubner, qu'à Buenos-Ayres, et même à Rio-de-Janeiro, l'été est moins pénible et moins dangereux pour la santé qu'à Washington. »

Au centre de la cité, dans une position dominante, s'élève le Capitole, superbe palais où siége le Congrès fédéral, composé du Sénat et de la Chambre des représentants.

La résidence du président est en dehors de la ville, au milieu d'un magnifique parc. C'est une habitation sans prétention, comme son nom lui-même de White-House, ou Maison-Blanche.

Léon Dives.



La Maison-Blanche. (P. 344, col. 1.)

LES PUITS DE GAZ EN PENNSYLVANIE

Les puits ou sources naturelles de gaz d'éclairage de la Pennsylvanie, aux États-Unis, peuvent être certainement classés parmi les plus étonnantes merveilles de notre globe. Déjà dans un précédent article[1] nous avons expliqué à nos lecteurs l'origine probable de ces curieuses sources; les détails qui suivent sont tirés d'une récente publication américaine.

Les puits de gaz les plus abondants sont ceux de Burns et de Delameter, situés à 50 kilomètres de Pittsbourg, dans le comté de Buttler, et éloignés l'un de l'autre de moins d'un kilomètre. Le gaz qui se dégage de ces puits est conduit, par des tuyaux, à Pittsbourg. La profondeur de ces puits est d'environ 500 mètres.

Le puits de Delameter était d'abord un puits à pétrole, qui fournissait 1600 litres de liquide par

1. Voy. vol. II, page 238.



Le Capitole, à Washington. (P. 344, col. 1.)

jour. Creusé plus profondément, il donna un dégagement de gaz d'une pression énorme.

Ce dégagement gazeux fournit de la lumière et du combustible à tous les environs, y compris la ville de Saint-Yves. Il émerge du sol dans une vallée entourée de hautes montagnes, qui réfléchissent et concentrent la lumière produite par le gaz. Plusieurs conduites partent de ce puits; l'une amène le gaz directement au cylindre d'une machine motrice qui, par la seule pression, acquiert une prodigieuse vitesse. Si on allume le gaz qui s'échappe du tuyau de dégagement, il se produit une flamme immense.

Près du hangar de la machine, un autre tuyau alimente une énorme flamme qui peut réduire autant de minerai de fer que la moitié des hauts-fourneaux de Pittsbourg en traitent chaque jour. A 20 mètres plus loin est l'écoulement principal du puits. Une colonne de feu de 15 mètres de hauteur jaillit d'un tuyau de trois pouces, avec un bruit qui fait trembler les collines voisines. La terre est brûlée dans un rayon de 20 mètres. Mais plus loin la végétation est aussi abondante et aussi vigoureuse que sous les tropiques, et l'on semble jouir d'un été perpétuel.

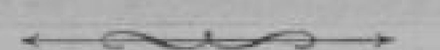
Par une nuit calme, le bruit peut s'entendre à 25 kilomètres de distance. A 6 kilomètres, on croirait entendre un train de chemin de fer passant sur un pont peu éloigné. Ce bruit augmente au fur et à mesure qu'on se rapproche, et devient semblable à celui que feraient un millier de locomotives laissant échapper toute leur vapeur. A 200 mètres de distance, il ressemble au grondement continu du canon. La voix humaine peut à peine se faire entendre, et la flamme s'élance dans les airs jusqu'à une hauteur de 20 mètres, comme un obélisque de feu.

En hiver, les collines environnantes sont couvertes de neige, mais à quelques mètres autour du puits l'herbe est verte et en pleine végétation, sauf tout auprès de l'ouverture, où la terre ressemble à de la lave éteinte. A une certaine distance on voit les troupeaux et le bétail se chauffer et brouter l'herbe qui paraît sortir d'une serre chaude.

Le gaz qui s'échappe de ces puits est presque entièrement composé d'hydrogène carboné, mélangé avec une petite quantité d'oxyde de carbone et d'acide carbonique. Sa puissance éclairante est de sept bougies et demie, celle du charbon étant à peu près de seize. La puissance calorifique est, à poids égal, de 25 pour 100 environ plus forte que celle du bon charbon bitumineux.

On estime le rendement du seul puits de Delameter à 3 millions de kilogrammes de gaz par jour. Quelques-uns de ces puits ont fourni du gaz pendant douze ans, sans diminution apparente.

P. Vincent.



LE PETIT MENDIANT

Il se tenait humblement dans un coin de ma fenêtre, et me regardait à la dérobée, d'un air piteux, sans oser faire aucun appel à ma charité.

La bise soufflait aigrement à travers le jardin. C'était un de ces longs jours d'hiver où ni rideaux épais ni portes bien closes ne sauraient empêcher un ennemi invisible de se glisser jusqu'à la moelle de vos os, un de ces jours où les noires pensées vous assiégent en foule, où l'on souhaite avec ardeur la venue d'un ami.

Mes yeux sont tombés par hasard sur le pauvre honteux, et soudain un lien amical s'est trouvé formé entre lui et moi, bien que je ne l'eusse jamais vu avant ce jour.

J'ai compris sa muette prière, et j'ai disposé sur le rebord de ma fenêtre un modeste festin.

J'aurais bien voulu lui donner une hospitalité plus ample, mais aucune invitation affectueuse n'a pu le décider à pénétrer dans mon logis.

Il a commencé son repas d'un air craintif; mais tout à coup une bande effrontée, partie d'un toit voisin, s'est abattue sur la fenêtre, et mon malheureux a pris la fuite, sans chercher à lui disputer la moindre miette.

Oh! que j'étais fâchée contre la troupe gloutonne!

Ce sont mes parasites ordinaires, ceux qui chuchotent dès l'aube derrière mes volets clos, comme des courtisans discrets attendant le réveil de leur maître pour solliciter ses faveurs.

Sans doute je ne suis pas insensible à la grâce de mes courtisans affamés, mais combien m'est plus cher maintenant le timide et misérable passereau, semblable à un vieux mendiant courbé sous le poids du malheur et des années!

Je n'ai pas seulement pour toi un intérêt ordinaire, un caprice passager, comme celui qui s'attache à une créature vive et gracieuse qui charme les yeux; je t'aime, passereau solitaire, je voudrais te voir une seule fois, ainsi que tes compagnons, sautiller sur ma fenêtre en poussant des cris joyeux.

Il semble que dans ton gosier ta langue se soit desséchée.

On dirait que tu as été mis au ban de la société. Pourquoi te tiens-tu si humblement à l'écart? Ah! mon Dieu, il y a donc aussi parmi vous des parias!

Il vient lorsque la troupe bruyante a quitté l'étroit jardin pour de plus libres espaces.

Et moi, comme une hôtesse attentive, je tiens toujours pour lui table ouverte.

Hier j'ai entendu de petits pas furtifs et pressés sur le rebord de la fenêtre : c'était mon oiseau du bon Dieu.

En m'apercevant, il a poussé quelques notes plaintives, qui ressemblaient à la complainte d'un vieux mendiant à la porte du riche.

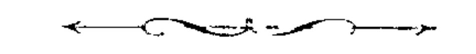
Il s'est attablé moins craintivement que de coutume, et, le repas fini, il a fait, à la hâte, un brin de toilette. J'ai cru voir son œil languissant et terne se tourner avec reconnaissance vers moi.

Ah! viens donc près de mon feu, pauvre déshérité, lorsque la neige tombe en flocons pressés sur la terre, que mon jardin est pareil à un bouquet de mariée.

Tu me tiendrais compagnie sans me gêner, et bien que tu ne soies qu'un pauvre petit compagnon, les noires pensées d'hiver, à ton aspect, n'oseraient assaillir mon foyer.

Ah! viens donc, lorsque je suis triste, petit mendiant, chanter ta complainte derrière les vitres. Le ciel gris d'hiver, la solitude avec son cortége de fantômes pèsent sur mon cœur à l'étouffer, et le remplissent d'un vague effroi. Entre sans crainte, je bénis ta présence, humble créature de Dieu.

LOUISE MUSSAT.



HEUR ET MALHEUR[1]

XXIX

La faillite — Nouveau sacrifice de Mme Marcey, Françoise veut faire aussi le sien

Georges travailla fort assidûment les deux années suivantes : il disputait les premiers prix à Raynaud, et Ganiveau ne le tourmentait plus ; car ce remarquable élève ayant traduit : *Serena tempestas*, par : une tempête calme ; et : *Dii Martiales*, par : les dieux troupiers, s'était vu condamner impitoyablement à redoubler sa quatrième.

Georges pouvait donc se flatter plus que jamais de devenir un ingénieur de premier ordre et d'ajouter au nom si honoré de son père un reflet de gloire et de renommée.

Pendant qu'il s'efforçait d'y parvenir, Mme Marcey soignait avec une sollicitude infatigable la vieillesse du grand-père. C'était parfois pénible et toujours laborieux, parce que souvent avec l'âge l'esprit s'affaiblit et le caractère s'altère ; mais son mari et sa bonne mère lui avaient laissé cette tâche et elle s'était juré de l'accomplir sans défaillance.

M. Marcey, tout en aimant beaucoup sa belle-fille, mettait son amour-propre à conserver uniquement la direction de ses affaires pécuniaires ; et, par suite de cette défiance inexplicable qu'éprouvent quelques vieillards à l'égard de ceux qui leur sont le plus dévoués, il évitait même de la consulter sur cet article. Un notaire, nommé M. Lefrêne, possédait toute sa confiance et semblait la justifier par son application aux affaires et son apparente austérité. Il était d'ailleurs universellement consideré, et tout ce que la ville comptait de gens sérieux et prudents lui avait confié ses intérêts.

1. Suite — Voy pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316 et 331.

Un matin du mois de juillet, comme le temps était chaud et que le grand-père s'était levé plus dispos qu'à l'ordinaire, il jugea que l'occasion était bonne pour aller toucher une petite somme échue depuis quelques jours. Il fit sa barbe soigneusement devant son miroir accroché à la fenêtre, arrangea ses beaux cheveux blancs, quitta sa robe de chambre de basin pour enfiler la grande redingote vert bouteille que lui présentait Françoise, et enfin prit sa canne à pomme d'ivoire et son chapeau bien lustré.

« Je vais vous accompagner, mon père, dit Mme Marcey ; en revenant, nous nous arrêterons un peu à Bellecour, le temps est si beau !

— Non, ma chère enfant, c'est inutile, répondit M. Marcey qui devina sa petite ruse ; vous disiez tout à l'heure que vous vouliez écrire à Flavigny ; ne changez rien à vos projets ; je ne suis pas encore tellement invalide que je ne puisse marcher tout seul. »

Sa belle-fille vit bien qu'elle le contrarierait en insistant davantage et qu'il fallait le laisser partir ; mais elle s'accouda au balcon pour le suivre des yeux. Il marchait d'un bon pas et semblait plus alerte que les jours précédents. Quand elle l'eut vu disparaître à l'angle du quai, elle remonta chez elle et se mit à écrire une longue lettre, la relut, la cacheta, fit sa toilette, et enfin alla demander à Françoise si son maître n'était pas encore rentré. Françoise lui fit remarquer qu'il n'était absent que depuis une heure un quart, et que, par suite de l'affluence des clients, on faisait toujours de longues séances chez M. Lefrêne. Mme Marcey, trouvant que Françoise avait raison, prit son ouvrage et tâcha d'attendre patiemment ; une demi-heure se passa ainsi, le grand-père n'était pas revenu.

« Décidément, Françoise, dit sa belle-fille, je suis tourmentée ; allez donc jusqu'à la rue de la Belle-Cordière pour me rapporter des nouvelles. Si vous rencontrez Monsieur en chemin n'ayez pas l'air de le voir ; il croira que vous êtes sortie pour des emplettes ; moi, je reste pour le recevoir. »

Françoise partie, Mme Marcey trouva que le temps se traînait avec une lenteur désespérante. Elle regardait la pendule à chaque instant et s'effrayait de plus en plus de ce retard qui commençait en effet à devenir singulier ; car le grand-père était ordinairement l'exactitude même, et cette fois l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps. Enfin, au bout d'une heure, un coup de sonnette violent ébranla toute la maison et fit sursauter Mme Marcey ; d'un bond, elle fut à la porte, elle l'ouvrit, c'était M. Marcey.

« Eh bien! mon père, qu'y a-t-il? » demanda-t-elle avec empressement.

Le vieillard, qui était d'une pâleur extrême, la regarda d'un air étrange sans lui répondre. Elle le prit par le bras pour le soutenir et le conduisit à son fauteuil.

« Souffrez-vous? dit-elle ; que vous est-il arrivé? »

M. Marcey secoua la tête d'un air absorbé et ne

répondit pas. Elle ouvrit la fenêtre pour donner de l'air, prépara un verre d'eau sucrée et revint le lui présenter. Il le prit machinalement et en but quelques gorgées.

« Une autre fois, Pauline, dit-il avec effort, vous ne mettrez pas de sucre, vous entendez bien, pas de sucre; il est trop cher pour nous. »

Mme Marcey, de plus en plus effrayée, croyait la raison de ce pauvre père pour jamais troublée. Elle multipliait les soins, les caresses, les questions, et n'en tirait que des mots sans suite. Midi sonna. Il releva la tête.

« Ah! oui, dit-il, nous avons encore une pendule. C'est bien heureux, il faudra la vendre, nous en aurons un bon prix; l'horloger est un brave homme, il en donnera ce qu'elle vaut. »

Mme Marcey se trouvait dans une cruelle situation, car elle brûlait d'aller chercher du secours et, en même temps, n'osait quitter son beau-père une seule minute dans la crainte de quelque catastrophe. Fort heureusement, elle entendit la clé de Françoise tourner dans la serrure et, laissant ouverte la porte de la chambre de M. Marcey, elle se précipita du côté de l'antichambre.

« Et Monsieur? demanda la pauvre fille dont l'émotion était visible.

— Il est là, dit Mme Marcey à demi-voix; mais je suis horriblement inquiète, ses idées sont toutes brouillées, je ne comprends pas un mot de ce qu'il me dit.

— Ah! pauvre Monsieur, il aura eu une révolution. Il y a bien de quoi. Si vous saviez, madame, ce que je viens de voir.... c'est épouvantable. Ce monsieur Lefrêne, on le croyait la crème des honnêtes gens, n'est-ce pas? Eh bien! c'est un fripon, un voleur, un scélérat, un hypocrite, il ne vaut pas la corde pour le pendre. C'est défendu de dire du mal du prochain, sans ça je l'arrangerais joliment: Ah! le monstre!

— Il a fait faillite, n'est-ce pas? interrompit Mme Marcey.

— Oui, faillite, et une soignée encore.... cinq millions!

— Ah! pauvre père, je comprends tout, son air hagard, ses bizarres idées d'économie.... il est ruiné. Françoise, j'ai une peur affreuse qu'il n'y résiste pas. Courez chez le médecin, dites que c'est urgent, indispensable. Ah! mais, je ne veux pas rester seule, que Jacqueline descende, qu'elle quitte tout, qu'elle ne perde pas une minute, vous comprenez bien. »

Françoise sortit en courant de toute la vitesse de ses jambes et Mme Marcey resta en face de ce vieillard qui continuait à divaguer dans son fauteuil. Le médecin, par bonheur, ne tarda pas à arriver et ses prescriptions eurent un si bon effet que, deux heures plus tard, le grand-père, qu'on avait recouché, put s'endormir assez paisiblement.

Sa belle-fille n'osa pas le quitter de toute cette journée et elle le veilla encore la nuit suivante. Françoise lui avait conté en détail ce qui s'était passé rue de la Belle-Cordière où elle avait eu grand'peine à pénétrer; car la nouvelle du désastre s'était répandue et une foule énorme assiégeait les abords de l'étude.



Il est parti pour l'Amérique avec sa caisse. (P. 348, col. 2.)

« Il y avait du monde, disait-elle, jusque sur la place Bellecour et, sans la gendarmerie, on se serait étouffé. Les uns juraient, les autres criaient, beaucoup pleuraient; si vous aviez vu ces pauvres femmes d'ouvriers en guenilles avec leurs petits enfants.... Ça fendait le cœur. Si M. Lefrêne avait paru, je crois bien qu'on l'aurait étranglé; mais il a pris ses précautions, on dit qu'il est parti pour l'Amérique avec sa caisse. On ne retirera pas un sou et les pauvres gens mourront de faim. Si c'est pas une horreur! Est-ce que Monsieur avait beaucoup d'argent dans cette maison? autant dire cette caverne.

— Hélas! Françoise, il y avait déposé toute sa petite fortune, c'est une ruine, une ruine complète pour ce pauvre père; mais je suis là et, quoique mes ressources soient bien bornées, j'espère que je pourrai lui conserver toutes ses habitudes et son petit bien-être.

— D'abord, Madame me fera le plaisir de ne pas me parler de mes gages, dit Françoise d'un ton décidé; avec mes vieilles robes et mes petites économies, je peux très bien m'en tirer et c'est toujours quatre cents francs de gagnés. Que Madame ne dise pas non, elle me fâcherait. »

Mme Marcey leva les yeux et crut voir une nouvelle Françoise. La bonté en effet transformait en ce mo-

ment cette vieille fille un peu sèche, à la figure en casse-noisette, et semblait effacer les angles de ses traits et de son caractère.

« Nous n'en sommes pas encore là, ma chère Françoise, dit sa maîtresse d'une voix émue ; mais si le malheur que je prévois se confirme, voilà ce que je pourrai vous proposer : ce sera de venir m'établir ici ; vous m'aiderez à tenir le petit ménage commun et je vous aiderai de mon côté à soigner M. Marcey. Après vingt-cinq ans de bons services, vous auriez eu besoin d'un peu plus de repos, je le sens, et je me vois forcée de vous imposer un peu plus de fatigue, au contraire ; mais je vous seconderai de manière que ce ne soit pas trop lourd pour vous. Quant à Jacqueline, je tâcherai de la placer convenablement. J'étais contente d'elle, mais elle n'est que depuis trois ans à mon service et ne peut nous être attachée comme vous. »

En prenant ces arrangements, Mme Marcey renonçait à toute liberté et faisait le sacrifice de tous ses goûts, mais là n'était pas sa plus grande peine, et l'avenir de Georges la préoccupait bien davantage. Elle connaissait la vivacité d'imagination de son fils ; elle savait que, s'il était capable de se passionner et de surmonter toutes les difficultés en vue d'un but intéressant ou élevé, il était tout aussi sujet à éprouver de vives répulsions pour tout ce qui ne se rapportait pas à ses goûts et à ses aptitudes. La carrière que les circonstances semblaient maintenant lui imposer avait eu de tout temps le don de lui déplaire souverainement, et il avait juré plus d'une fois que, malgré l'air de négoce que l'on respirait dans sa ville natale, jamais, de près ou de loin, il ne s'occuperait d'affaires commerciales. Comment faire cependant pour suffire aux dépenses considérables et prolongées qui préparent l'entrée aux carrières libérales ? Mme Marcey avait beau se creuser la tête, le problème lui semblait tout à fait insoluble avec le peu de revenus dont elle pourrait disposer désormais. Elle résolut de ne rien cacher à son fils, de le traiter en homme et de le livrer aux inspirations de son cœur et de sa conscience. Pour cela, il était nécessaire de causer longuement avec lui ; cependant, comme elle ne pouvait encore quitter son beau-père, elle se borna à informer Georges par un court billet de la maladie de son grand-père, l'assurant que le mieux était déjà tout à fait rassurant.


La foule assiégeait les abords de l'étude. (P. 348, col. 2.)

M. Marcey, en effet, avait recouvré l'appétit et le sommeil, mais son esprit restait sous l'empire d'une idée fixe. Livré à lui-même, il se fût laissé périr d'inanition. Il fallut le tromper, lui persuader qu'une liquidation avait permis de solder en partie les

créanciers de M. Lefrène. A force de précautions, d'adresse, de sollicitude, sa belle-fille parvint à lui rendre une sérénité relative; mais elle vit bien qu'elle ne pouvait plus attendre de lui ni secours ni conseils, et qu'avec les infirmités croissantes, ce ne serait pas trop de toutes ses ressources et de tout son courage pour procurer à ce pauvre père une douce vieillesse.

Mais Georges? Georges? Fallait-il du même coup compromettre son avenir? Ah! pour une mère, ce n'est rien de tout sacrifier à sa tendresse, mais immoler, dans une certaine mesure, sa tendresse même au devoir, c'est l'épreuve suprême, et Mme Marcey ne put s'y résigner sans un profond déchirement de cœur. Elle eut besoin de regarder en haut pour y puiser la force qui lui était nécessaire, et pour comprendre qu'elle ferait plus pour son cher fils en lui ouvrant la route de l'abnégation et du sacrifice qu'en le mettant sur le chemin du succès et de la gloire.

A suivre. EMMA D'ERWIN.

LES MIGRATIONS DES OISEAUX

I

Tous les ans, à l'automne, nous voyons passer, soit dans la campagne, soit même à la ville, des troupes nombreuses d'oiseaux de toute sorte : étourneaux, pinsons, mésanges... et d'autres espèces qui ne résident point habituellement dans nos contrées. Peu de temps auparavant, ils étaient disséminés dans les champs, dans les bois, gazouillant, voltigeant deci delà : maintenant, réunis en bandes serrées ou éparses, ils volent, volent comme si un intérêt pressant les appelait au loin; et si quelques-uns s'arrêtent, en passant, dans nos jardins, ils picorent, d'arbre en arbre, les graines ou les insectes qu'ils rencontrent, puis poursuivent leur route.

Où vont-ils? Pourquoi ces voyages?... Il y a là un grand fait d'histoire naturelle que je veux vous conter.

On estime le nombre des espèces d'oiseaux qui habitent l'Europe à trois cent dix environ. Sur ce nombre, trente ou quarante, tout au plus, tels que les moineaux, les perdrix, les troglodytes, etc., séjournent constamment dans les lieux où ils sont nés, c'est-à-dire y demeurent l'hiver. Toutes les autres émigrent vers des contrées plus chaudes aux approches de la mauvaise saison. Est-ce simplement pour se garer du froid? Beaucoup d'entre elles, il est vrai, ne pourraient supporter les rigueurs de l'hiver des contrées du Nord ou même de la région moyenne. Mais une raison plus impérieuse les détermine : c'est que le plus grand nombre y mourrait littéralement de faim. Voyons plutôt.

Les oiseaux se nourrissent, suivant les espèces, d'insectes, de vers, de graines, de baies ou de fruits, de petits animaux, et enfin d'autres oiseaux. Les insectes, lorsque viennent les premières atteintes du froid, ont achevé, pour la plupart, leur vie normale ou leur dernière transformation, et disparaissent. Leurs progénitures, à l'état de larves, dénudées et frileuses, sont cachées sous l'écorce des arbres, dans les anfractuosités ou dans la terre. Les vers eux-mêmes se sont enfoncés plus profondément dans le sol, pour ne pas être gelés. Les graines, les fruits, les baies sont absents dans les champs, sur les arbres et dans les buissons. Les petits animaux : lézards, serpents, grenouilles, rats et souris se sont mis aussi à l'abri. Les oisillons qui servent de pâture aux vilains rapaces sont partis, crainte de famine. Force est donc à tous d'émigrer vers des climats plus chauds où ils trouveront à vivre. C'est, en effet, vers le sud que vous verrez la majorité d'entre eux se diriger, pour peu que vous y preniez garde.

Quant aux quelques espèces qui restent, elles ont sans doute reçu un don spécial de dame nature pour endurer la froidure et une existence bien précaire, sans autre abri que leur toison de plumes et souvent sans nourriture sur le sol couvert de neige. Leurs tribulations, que se représentent aisément les âmes bienveillantes et amies de ces charmants êtres, sont l'origine de cet usage du Nord, la *Gerbe de Noël*, que l'on place dans les champs à leur disposition : charmante coutume qui mériterait d'être généralisée pour l'honneur de l'humanité et dont le soin serait largement compensé, comme je vous le montrerai plus loin.

Ainsi donc, c'est une loi à peu près générale pour la gent emplumée de déguerpir, à l'automne, des pays du Nord et successivement de la région dite tempérée. Mais les conditions d'existence des diverses espèces sont fort différentes : les unes sont très-frileuses, d'autres pas. Chacune a ses préférences de nourriture et d'habitation, de telle sorte que les unes sont exclusivement aquatiques, que les autres recherchent les sols humides, d'autres les terrains secs. Leurs moyens de locomotion sont aussi très-variés : les unes ont le vol élevé et puissant, d'autres lourd, d'autres bas et de courte durée. Enfin, certaines espèces sont suffisamment armées par leur vol rapide, par leur bec, par leurs serres, pour n'avoir rien à craindre ; d'autres, au contraire, ont à redouter de terribles ennemis diurnes et nocturnes. Il résulte de l'ensemble de ces conditions que toutes les espèces ne peuvent être astreintes aux mêmes époques et aux mêmes modes de voyage : toutes ont leur temps, leurs heures de jour ou de nuit, leur direction et leur manière de faire, en troupes serrées et compactes, en grands vols épars ou isolément. Ce qui fait que le

flot de tous ces émigrants s'écoule lentement, dans un espace de trois ou quatre mois. Autrement, s'ils passaient tous ensemble, la lumière du soleil en serait obscurcie, savez-vous, comme cela arrive en Amérique, nous dit on, lors des grands passages des pigeons voyageurs. La question est donc très-complexe. Mais ne croyez pas qu'elle soit sans attrait et surtout sans intérêt. Vous savez tous, sans être de fins gourmets qui ne vivent que pour leur ventre, qu'un salmis, une tourte d'oiseaux gras et dodus, un rôti de cailles ou de becasses, ne sont point choses à dédaigner. Eh bien, c'est par des centaines de millions qu'il faudrait coter la valeur de la substance alimentaire que les oiseaux nous procurent chaque année. Vous n'ignorez pas non plus le plaisir que nous avons à leur donner la chasse, source de récréation et d'exercice salutaire. Et je ne vous parle pas de leur rôle éminemment utile de destructeurs des insectes et autres bêtes malfaisantes, j'y reviendrai. La chasse seule suffirait à motiver une etude de leurs mœurs et de leurs coutumes, sans quoi on ne s'y entendrait guère. Voyez-vous un chasseur novice qui se mettrait en quête des bécasses, oiseaux qui résident l'éte dans le Nord, avant ou après leur migration? Il ferait rire de lui par ses confrères. Et de tout ainsi, à l'avenant.

Le grand attrait de l'étude des migrations résulte de ceci : c'est que tous les faits et gestes des oiseaux, durant ces longues pérégrinations, ont leur raison d'être, leur loi, comme tous les faits de la nature; et qu'il faut s'en rendre compte si on veut s'y reconnaître ou prévoir à l'occasion ce qu'il en sera. Par exemple, les passages sont precoces pour les oiseaux spécialement insectivores, parce que leur nourriture favorite est la premiere à disparaître sous les atteintes du froid ; à l'inverse, les oiseaux aquatiques, chaudement vêtus d'edredon et de plumes imperméables, assurés de trouver à vivre tant que la surface des eaux n'est pas solidifiée par la glace, sont les derniers à se mettre en route.

Secondement, les oiseaux qui ont le vol élevé et qui auraient à craindre, dans les hautes régions, les rapaces diurnes, aigles et faucons, passent clandestinement la nuit pour se garer de la voracité de ces derniers. Par contre, ceux qui ont le vol rapproché de terre passent de jour, parce qu'ils ont la ressource de trouver un refuge dans les arbres, dans les buissons, dans les hautes herbes, et que la nuit ils tomberaient sous la griffe des rapaces nocturnes, les hiboux, les effraies et les chouettes. C'est ce même sentiment de crainte qui rassemble les especes faibles, soit par leur vol peu rapide, soit par le manque d'armes defensives, en troupes nombreuses et compactes; parce que, tous ensemble, ces oiseaux peuvent tromper leurs ennemis ou se prêter aide et assistance. Le plus remarquable exemple nous en est donné par les étourneaux. Ceux-ci voyagent en bandes serrées et immenses, et ce besoin de compagnie est si grand chez eux que lorsqu'ils sont isolés ou en petit nombre, ils se joignent volontiers aux autres espèces reunies en troupes, comme les allouettes, les pluviers et les vanneaux. Et non contents de se serrer les uns aux autres, ils tourbillonnent perpétuellement, d'où leur est venu leur nom : de façon que l'oiseau qui voudrait leur donner la chasse ne sait lequel saisir, dans ce mouvement perpétuel ; absolument comme le chasseur qui, se trouvant au milieu d'un vol nombreux de gibier, ne sait lequel ajuster : il vise à droite, à gauche, cherche, hésite, et finalement lance son coup de fusil dans le vide.

Mais, se diront les jeunes observateurs, nous voyons bien ce que font les oiseaux pendant le jour; mais comment pouvons-nous connaître leurs agissements la nuit, lorsque nous ne les apercevons pas? — Souvent, c'est par leurs cris qu'on peut en juger. Ainsi, vers le 10 mai, par les chaudes soirées, entre dix et onze heures, on peut être sûr d'entendre les cailles remonter vers le Nord. Leurs *car-caïu* répétés et qui vont en s'affaiblissant par l'eloignement, indiquent même d'une maniere precise la direction qu'elles suivent. Mais généralement c'est aussi de jour qu'on le reconnait. Par exemple, il n'est point rare, soit en plaine, soit au marais, soit au bois, qu'un chasseur ne rencontre aucun oiseau d'une espèce, à certain jour, et que le lendemain ou les jours suivants son chien ne lui en fasse lever un grand nombre. Nul ne les a vus passer : il faut donc qu'ils soient survenus de nuit.

La direction est également déterminée par la température et la nourriture que chaque espece préfère. Le plus grand nombre va droit au sud et quelques-unes, auxquelles la chaleur est necessaire, n'hésitent pas à traverser la Mediterranée; plus même, à passer l'équateur et à prolonger leur vol jusqu'au cap de Bonne-Espérance, pour retrouver le climat qui leur convient. Les autres s'arrêtent dans les iles ou sur le littoral; d'autres encore, qui semblent n'émigrer qu'à regret, errent de stations en stations, ne cédant pied que lorsque le froid les chasse. D'autres especes inclinent à l'ouest : ce sont celles qui se contentent d'un climat suffisamment humide. Les côtes occidentales sont généralement le terme de leur voyage. Les troisiemes, enfin, mais en petit nombre, se dirigent à l'est.

Naturellement, pour que tous ces migrateurs passent ainsi chaque année, il faut, de toute nécessité, qu'ils reviennent à la belle saison. Et, en effet, nous les voyons repasser dès les premiers beaux jours, dans un ordre à peu près inverse, c'est-à-dire que les derniers à se mettre en voyage a l'automne sont les premiers à reprendre le chemin du nord. Et la raison en est bien simple, puisque ce sont les oiseaux qui redoutent le moins le froid. Mais, helas! leur nombre à tous a bien diminué, car ils ont eu à subir les rapines de leurs ennemis, toutes les avaries causées par les fatigues

et les intempéries. Heureusement, les nichées vont combler les vides, et à l'automne il n'y paraîtra guère.

Ces pérégrinations régulières de la généralité des oiseaux font naître une foule de réflexions. Nous avons bien vu quelle nécessité les pousse à les entreprendre ; mais est-ce l'instinct seul qui les avertit des époques, qui leur indique leur direction, qui les dirige à travers l'espace dans ces immenses voyages, et qui leur fait découvrir les meilleurs points de station?

La température et la disparition des insectes, des fruits et des graines, peuvent, à notre estime, leur indiquer que le moment est venu de prendre la volée ; mais pour toutes les autres conditions nous sommes réduits à conjecturer. Cependant, l'observation nous venant en aide, ce que nous voyons de quelques espèces peut nous fournir d'utiles indications. Nous avons tous vu, en effet, que les hirondelles ont pour habitude de se réunir en grande troupe plusieurs jours avant leur départ. C'est d'ordinaire sur le toit des grands édifices qu'ont lieu leurs réunions. Elles ont des cris particuliers, gazouillent, écoutent; quelques-unes voltigent à l'entour, s'écartent, reviennent, vont au loin. Évidemment, elles se concertent, et si nous entendions leur langage, nous comprendrions mieux leur mode d'action. D'autre part, les observateurs qui suivent le mouvement des oiseaux savent qu'il y a des passages anticipés, en quelque sorte des avant-gardes des corps d'armée, et qu'il n'est point rare ensuite de voir des oiseaux passer en sens précisément inverse de leur véritable direction. Ce printemps même, j'ai suivi avec grande attention le retour des hirondelles pour vous donner mes impressions toutes fraîches. Une ou deux sont apparues très-longtemps à l'avance, cherchant, explorant de droite et de gauche; puis se sont éclipsées. Une petite bande est venue un peu plus tard et a disparu de même ; ce n'est que très-tardivement que toutes les autres sont revenues parmi nous. De toutes ces observations, le grand historiographe des oiseaux, Toussenel, conclut que des émissaires vont en avant explorer les lieux, faire les cantonnements, en quelque sorte comme des fourriers d'avant-garde, et reviennent communiquer leurs observations à la masse de l'espèce et guider les bandes.



Vanneaux. (P. 351, col. 2.)

D'autres faits viennent à l'appui de cette opinion. Quelle que soit la régularité annuelle des passages, ils sont plus ou moins abondants néanmoins dans une contrée, selon que la nourriture y est plus ou moins en grande quantité, ou selon diverses autres conditions locales plus ou moins favorables. — D'où les oiseaux pourraient-ils le savoir? — Puis le mouvement de départ et surtout celui de retour ne se produisent pas toujours régulièrement, et de proche en proche, suivant la latitude ; souvent ils procèdent par bonds, d'une contrée à une autre très-éloignée. Ainsi, l'an dernier, les hirondelles étaient depuis longtemps installées à Paris, qu'elles étaient encore invisibles dans la vallée de la Haute-Loire, située plus au sud, mais où des courants froids venus des montagnes de l'Auvergne entretenaient une température plus basse.

Cette dernière considération est de si grande importance pour ces oiseaux, que là où ils sont sûrs de trouver un abri, tout au moins contre les fraîches nuitées, leur arrivée est toujours avancée. Exemple, le fait charmant qui se passe chaque année dans une fabrique de tissus du département de la Somme. Une colonie d'hirondelles a établi son domicile dans les ateliers mêmes de l'usine. Le mouvement des hommes, le bruit des machines et des métiers ne les effarouche point; elles vont, elles viennent, chantent, gazouillent et se livrent à tous leurs petits manéges. A la cloche qui annonce la sortie des ouvriers et la fermeture des portes, toutes rentrent au gîte; mais cette contrainte ne les rebute pas : assurées d'un logis chaud, elles reviennent tous les ans, devançant de plusieurs jours leurs compagnes du dehors. Autre détail d'une intelligence extrême : jamais elles ne laissent une ordure, même provenant des nids, dans les ateliers. Il faut qu'elles sachent, en vérité, que leur malpropreté les ferait expulser.

Nous reviendrons sur ces divers points dans l'exposé succinct de la migration des espèces, que nous retracerons prochainement.

A. de Brevans.





Elle fit un dernier signe d'adieu à sa tante. (P. 355, col. 1.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

VI

La douleur de Marie-Ange.

Étonnée, interdite, Marie-Ange se laissait faire, son beau regard interrogeait Mme de la Taudière : celle-ci attira la jeune fille sur une causeuse et s'asseyant près d'elle :

« Me reconnais-tu, Marie-Ange? dit-elle avec tendresse, ou plutôt, sais-tu qui je suis? »

Marie-Ange inclina la tête.

« Oui, dit-elle d'une voix pénétrante et douce, Guillaume m'a dit qui vous étiez, ma bonne cousine : mais ce n'était pas nécessaire, je me souvenais bien de vous. »

Mme de la Taudière, qui se penchait pour l'embrasser, se recula pour mieux la regarder.

Marie-Ange continua d'une voix musicale et d'un ton un peu lent, le ton des personnes qui ont beaucoup souffert et beaucoup réfléchi.

« Je me souvenais bien, oui, je me souvenais; d'ailleurs mère a parlé de vous avant de mourir. »

Angéline jeta un cri et serra encore plus fort l'enfant contre son cœur.

« Dis-moi cela, chère petite, balbutia-t-elle tout émue; raconte-moi ce que ta mère a pu te dire de moi. Pauvre Marie! Dieu m'est témoin que je l'aimais; et c'est avec bonheur que je me dévouerai à sa fille.... »

Elle s'arrêta tout à coup, un nuage assombrit son front.

« .... A moins, soupira-t-elle, à moins que.... oh! Seigneur, mon Dieu! plus que jamais à présent je vous dirai chaque jour : « Laissez-moi vivre! »

Le beau regard sérieux de Marie-Ange prit une expression de tendresse et de pitié. Toute jeune qu'elle était, elle savait ce que c'est que l'angoisse et la douleur; sans comprendre exactement la portée des paroles de sa tante, elle vit qu'elle souffrait, et se sentit portée à l'aimer. Elle reprit doucement :

« Mère disait à papa : « Combien je voudrais voir Angéline et Alfred protéger, garder notre enfant, si toi aussi tu viens à manquer à Marie-Ange. » Papa lui dit les larmes aux yeux : « Sois tranquille, Marie, ton désir sera un ordre pour moi. » C'est le lendemain que mère nous a quittés. »

Angéline avait le cœur troublé par une pitié profonde, en écoutant la pauvre petite. Marie-Ange parlait sans que sa voix tremblât; mais on voyait qu'elle était profondément émue.

Mme de la Taudière brûlait du désir d'en savoir davantage, mais en même temps elle craignait de froisser cette âme enfantine, au fond de laquelle elle devinait des trésors de tendresse et de dévouement.

1. Suite. — Voy. pages 321 et 337.

« Et depuis, dit-elle en hésitant, quelle a été ta vie, ma chère fille? »

En s'entendant appeler de ce doux nom, Marie-Ange eut un tressaillement soudain. Elle plongea ses regards dans ceux de sa cousine, et devina, ou plutôt sentit d'un seul coup qu'elle était aimée. Une émotion étrange, causée par les souvenirs du passé et par l'espoir de retrouver un bonheur perdu, fit affluer le sang de son cœur à ses joues; comme si elle eût été prise d'un éblouissement soudain, elle couvrit son visage de ses deux mains, et murmura d'une voix tremblante :

« C'est avec cet accent-là que maman me disait *ma fille*. Depuis six ans, personne ne m'avait appelée ainsi, chère tante. »

Elle hésita une seconde, puis son pauvre cœur blessé laissa échapper son secret : « Ah! qu'il est dur d'être toujours repoussé par celui que l'on aime tant! »

Ses joues, redevenues pâles, étaient couvertes de larmes; de sa bouche innocente sortaient des paroles entrecoupées de sanglots longtemps comprimés.

« Je vis seule.... loin de mon père! La solitude ne m'effraye pas; mais le savoir si malheureux et ne pouvoir le consoler...! Penser, au contraire, que ma vue lui fait mal, n'est-ce pas un affreux supplice? Pardonnez-moi de parler ainsi, et ne croyez pas que j'accuse celui que j'aime plus que tout au monde. Je travaille pour chasser les idées qui me viennent malgré moi. D'ailleurs, notre bon curé m'a répété que rien n'arrive sans la volonté de Dieu, qu'il frappe surtout ceux qu'il aime le plus, et que la douleur nous rapproche de lui! Ah! si seulement père pouvait supporter ma présence! je me tiendrais muette dans un coin et je serais heureuse de sentir qu'il m'est permis de le regarder. Chère tante, vous à qui on ne doit pas pouvoir résister, vous à qui j'ai dit ce que je n'ai jamais dit à personne, intercédez pour moi, obtenez-moi cette grâce.

— Ma pauvre petite, répondit Mme de la Taudière en essayant de calmer l'enfant dont l'exaltation l'inquiétait et l'effrayait, crois que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour obtenir tout ce que tu demandes. Je suis chargée de veiller sur toi, désormais aie confiance en moi. »

Marie-Ange se calma soudain par un effort puissant et, fixant sur sa cousine un regard étonné, inquiet :

« Vous allez veiller sur moi? répéta-t-elle lentement comme dans un songe, demeurer près de moi, ici? Vous n'avez donc pas d'enfants?

— J'en ai cinq, chère petite, lui répondit Mme de la Taudière un peu inquiète. C'est près d'eux, c'est près de moi que tu vas prochainement habiter. Ton père désire te confier à nos soins. Je suis venue pour t'emmener.... »

L'effet de ces simples paroles fut terrible pour Marie-Ange. Elle se dressa, pâle comme un lys, et s'écria en joignant les mains :

« Mon père me repousse! non-seulement ma vue lui est pénible, mais encore il ne peut supporter que je vive si près de lui.

— Ma chère fille! mon enfant bien-aimée, calme-toi, dit Angéline, en l'attirant sur ses genoux, et en l'entourant de ses deux bras. Me crois-tu capable d'un mensonge? »

Marie-Ange secoua la tête et appuya son front sur le sein de sa tante.

« J'ai vu ton père, reprit Mme de la Taudière avec un accent sérieux et profond. Je t'assure qu'il t'aime, et que s'il songe à t'éloigner de lui, momentanément, c'est dans l'intérêt de ton éducation et de ton avenir.

— Puisque mon père m'aime, et qu'il songe à m'éloigner de lui, reprit Marie-Ange d'une voix tremblante, c'est qu'il se sent plus malade. Oh! ma tante, jurez-moi que vous ne me séparerez pas de lui, jurez-moi que vous ne m'emmènerez pas! »

Émue jusqu'aux larmes d'un amour si naïf et si profond, effrayée de la clairvoyance de cette jeune âme, prématurément mûrie par la souffrance, la bonne tante ne trouva pas un mot à répondre.

Elle avait pour le mensonge l'horreur naturelle aux âmes droites et élevées; et elle ne pouvait prendre sur elle de mentir, même pour rassurer Marie-Ange sur la santé de son père. Quel mensonge d'ailleurs ne se serait dissipé comme une légère vapeur, devant le regard droit et franc de ces deux beaux yeux noirs attachés sur ceux d'Angéline!

Le cœur de la pauvre tante prenait parti pour la vaillante enfant que le hasard avait jetée dans ses bras. Voyant quels liens puissants attachaient ce cœur toujours rebuté, jamais lassé, à l'homme dont l'égoïste désespoir lui infligeait tant de souffrances, elle aurait eu horreur d'y porter la main soit pour les dénouer, soit pour les rompre.

N'osant d'un autre côté trahir la confiance d'Albert, en jurant de ne pas faire ce que le mourant lui demandait comme une grâce suprême, elle garda le silence et détourna ses regards qui se troublaient devant ceux de Marie-Ange.

Après quelques minutes d'un silence pénible et embarrassant, Marie-Ange reprit la parole :



« Vous détournez les yeux, dit-elle d'un ton doux et triste. Vous m'en voulez. Je vous en supplie, ne me croyez pas ingrate! Dieu sait que je vous aime : mais quitter mon père me briserait le cœur. Ayez tous pitié de moi!

— Mon enfant, répondit Mme de la Taudière, ton père saura ce qu'il doit savoir, repose-toi sur mon amitié dévouée ; tu n'es plus seule à présent. »

Accablée par ses émotions, Marie-Ange, avec une ardeur passionnée, porta la main de sa tante à ses lèvres. Ensuite elle se leva avec effort et témoigna le désir de retourner chez elle. Soutenue par Paulette, elle sortit à pas lents, en faisant un dernier signe d'adieu à sa tante.

Restée seule, Mme de la Taudière, un instant indécise, alla vers la porte, l'ouvrit, puis, lorsqu'elle se fût assurée que Marie-Ange était rentrée chez elle, elle monta résolûment au premier étage et entra chez Albert sans avoir frappé.

VII

La réunion.

M. de la Roche-Ploehrouet était seul. Alfred, après avoir causé avec lui d'affaires graves, était allé, sur sa demande, chercher dans la bibliothèque des papiers importants que le mourant voulait lui confier.

Mme de la Taudière fit un geste de joie. Par un sentiment de bonté et de délicatesse, elle préférait dire sans témoins ce qu'elle avait à dire. Elle s'avança donc vivement vers le malade surpris.



Marie-Ange couvrait de baisers ses mains amaigries. (P. 356, col. 1.)

« Ne vous étonnez pas de mon retour, lui dit-elle, et surtout ne vous offensez pas de l'indiscrétion avec laquelle je reviens si vite, cher cousin, dit-elle : j'ai à vous parler de choses graves qui ne souffrent aucun retard.

— Qu'est-ce donc? dit vivement M. de la Roche-Ploehrouet; que s'est-il passé, d'où vient que vous êtes si profondément émue? »

Il s'arrêta tout à coup; les regards de Mme de la Taudière étaient fixés sur lui avec un mélange de reproche et de douleur.

« Albert, dit-elle, quand Dieu nous envoie la souffrance, c'est pour nous sanctifier et nous enseigner la pitié envers ceux qui nous entourent. A l'exemple de notre Divin Maître, nous devrions être tendres, dévoués, doux. De nos cœurs brisés devraient s'épancher la bonté, le dévouement avec nos larmes les plus amères. Albert, pauvre ami, êtes-vous sûr d'avoir rempli *tous* vos devoirs?

— Je ne vous comprends pas, Angéline, dit péniblement M. de la Roche-Ploehrouet, je ne crois pas avoir manqué à mes devoirs envers ceux qui souffrent, envers les pauvres. La main gauche doit ignorer ce que fait la main droite; et ce ne serait pas à moi à dire ce que j'ai fait pour eux. Mais vous me mettez en demeure de me défendre, et je suis obligé de dire que j'ai prodigué les aumônes, au nom et en souvenir de celle que j'ai perdue.

— Les pauvres sont-ils seuls à souffrir? demanda Angéline d'une voix ferme, et n'y a-t-il pas des angoisses plus douloureuses que celles de la faim et de la maladie? O mon cher Albert, je vous adjure de sonder votre conscience, et de me dire si vous croyez avoir fait à l'orpheline qui vous appelle son père l'aumône de votre tendresse et de vos consolations. Vous n'avez pas, dites-vous, le courage de voir la pauvre enfant; vous êtes-vous demandé quel courage il lui fallait, à elle, pour accepter sans murmure la loi cruelle que vous lui imposez! En ce moment même, vous pensez à l'éloigner de vous, et elle, dans son amour filial saintement obstiné, elle redoute cette séparation et implore humblement la faveur de vous voir quelquefois sans être vue de vous. Père chrétien, que répondrez-vous à notre Père qui est dans les cieux? Que répondrez-vous à Marie que vous aspirez à rejoindre? »

Pendant que Mme de la Taudière parlait ainsi, la porte s'était doucement ouverte : Marie-Ange, toute tremblante, s'avançait sans bruit, écoutant sa tante, les mains jointes dans une sorte d'extase.

Une faible rougeur colorait les joues pâles d'Albert.

Ce que sa cousine lui disait avec la douceur et l'autorité d'une femme chrétienne, la conscience d'Albert le lui avait dit plus d'une fois. Mais les âmes faibles ont l'art de se dérober aux salutaires rudesses de la conscience. Albert s'était complu dans sa douleur, sa douleur était devenue une passion, et toute passion est égoïste et impérieuse. Tout ce qui ne la flatte pas lui est indifférent; tout ce qui la trouble lui est odieux.

Éclairé soudainement par les paroles solennelles de sa cousine, et sans doute aussi par l'approche de la mort, il comprit sa faute, et baissa humblement la tête. Et en même temps, aux rayons de la vérité, l'égoïsme qui avait envahi son cœur fondait comme la glace aux rayons du soleil.

C'est alors que sa fille au cœur aimant et fidèle lui adressa la parole :

« Je ne demande rien, papa, cher papa! rien, sinon de ne pas être chassée d'ici ; si seulement je pouvais vous voir sans que vous vous en doutiez, cela me suffirait, je le sens. »

Pour la première fois depuis la mort de Marie, Albert regarda longuement, tendrement, cette figure charmante qui s'inclinait avec humilité devant lui, et couvrait de baisers ses mains amaigries et tremblantes.

« Que j'ai été coupable! murmura-t-il ; mon enfant, pourras-tu me pardonner? J'ai si peu de temps à vivre pour réparer le passé, te témoigner la tendresse dont mon pauvre cœur est plein pour toi, malgré les apparences, pauvre petite!

— Moi, vous pardonner! dit Marie-Ange avec un céleste sourire. Que vous pardonnerais-je? d'avoir été malheureux et d'avoir souffert? Vous m'avez toujours aimée, vous m'aimez, vous me permettez de rester près de vous, de vous voir, de sentir que vous êtes là, et vous me demandez de vous pardonner! Malgré toutes les apparences, je n'aurais jamais dû douter de votre tendresse, et c'est à moi aujourd'hui de vous demander pardon! »

M. de la Roche Ploehrouet serra sa fille sur son cœur. Pendant quelques instants, le père et la fille se regardèrent en silence, comme on se regarde, quand on s'aime, après une longue séparation.

Du cœur de la fille s'élevaient des actions de grâces vers le trône du Dieu de bonté et de miséricorde. Pour la première fois depuis six ans, le cœur du père comprenait que la vie peut être une bénédiction, même après le coup de foudre d'un grand chagrin, qui semble l'avoir bouleversée de fond en comble. En même temps, M. de la Roche Ploehrouet comprenait qu'il était trop tard pour se rattacher à la vie; il recommandait sa fille au Père des orphelins, et murmurait, dans l'angoisse de son âme : *Fiat voluntas tua!*

Lorsque, revenus de leur profonde émotion, le père et la fille voulurent remercier Mme de la Taudière, ils s'aperçurent qu'ils étaient seuls.

« Bonne et chère Angéline! dit Albert. C'est chez elle que tu iras, ma fille, si Dieu m'appelle à lui. Sois-lui toute dévouée alors, car elle nous a rendus l'un à l'autre et m'a épargné de terribles remords.

— Père, dit Marie-Ange, soyez sûr que je ne perdrai jamais une occasion de montrer tout ce que mon cœur renferme de tendresse et de dévouement pour ma bienfaitrice. »

Marie-Ange n'était qu'une enfant; mais, dans sa bouche, cette simple parole équivalait à un engagement solennel. Elle devait être féconde en fruits admirables. Seulement Mme de la Taudière pourrait-elle en jouir ici-bas?

Alfred venait de rentrer chez son cousin; il sourit à Marie-Ange, mais il ne put dissimuler un mouvement de surprise en la trouvant près de son père.

Marie-Ange sortit pour laisser les deux hommes causer affaires et courut aussitôt à la chambre de sa tante. Il lui tardait de prodiguer à Angéline les témoignages de sa reconnaissance, car son cœur débordait de joie.

Après avoir ouvert impétueusement la porte, l'enfant s'élançait vers sa tante, lorsqu'elle étouffa un cri d'effroi et demeura immobile!

Mortellement pâle, les mains croisées sur son cœur, les traits contractés par la souffrance, Mme de la Taudière était debout, les yeux fixes et remplis de terreur. Elle sembla ne pas voir Marie-Ange; ses lèvres blêmes murmuraient avec effort ces lugubres paroles :

« Les crises sont de plus en plus terribles... la mort approche... je la sens venir.... O mon Dieu, ayez pitié d'une pauvre mère, qui vous prie au nom de ses enfants. Je ne peux pas, je ne dois pas mourir. Alfred, resté seul, serait terrible pour nos enfants, dans ses moments de colère. Régina, ma fille, qui dompterait ton orgueil? qui saurait guérir ton pauvre cœur malade? Qui saurait comprendre tes mouvements de susceptibilité, tes caprices, ton humeur altière et changeante? Tes paroles sont souvent si dures et si amères pour nous tous! Qui saurait faire naître en toi de l'indulgence pour ceux qui t'entourent, t'inspirer le dévouement, l'affection vraie? Et mon Yvon, si tendre, mais si concentré en lui-même! Quel mal irréparable lui causera ma mort! qui aurait la patience de développer ses belles et précieuses qualités? Ma Bathilde, mon Hervé, tous deux si emportés, si vifs, si fous, qui saurait leur enseigner le prix de l'instruction, la nécessité de la règle, le mérite de l'obéissance et de la douceur? Que deviendrais-tu aussi, toi, mignonne petite Claire? on continuerait à te gâter, hélas! sans que personne songe à t'élever! Ma pauvre Babel serait de plus en plus faible pour tous, blâmant d'abord, puis justifiant tout avec une aveugle tendresse. Et Marie-Ange, que j'aimais déjà tant! elle m'aurait aidée peut-être... Oh! mon Dieu, ayez pitié de tous ces pauvres êtres... laissez-moi vivre pour eux... Souf-

frir, oui, tant que vous voudrez, mais pas mourir, Seigneur, pas encore, j'ai tant à faire!... »

En achevant ces mots, la pauvre femme tressaillit, et sembla sortir d'un rêve. Elle regardait Marie-Ange avec des yeux égarés.

« Qu'y a-t-il donc? dit-elle avec effort, en se passant la main sur le front. Ah! oui! je me rappelle tout maintenant. C'est toi, ma fille, te voilà, et tes yeux sont pleins de larmes. Mon Dieu! ton père t'aurait-il repoussée?

— Non, mère, dit l'enfant en se jetant dans ses bras; je venais vous dire que, grâce à vous, mon père m'est rendu. Remettez-vous, calmez-vous, pauvre mère! Oh oui! laissez-moi vous appeler ainsi! Je sens que maman m'approuve, me bénit lorsque je vous témoigne ma reconnaissance en vous donnant ce doux nom. »

Et Marie-Ange rapporta à Mme de la Taudière les paroles de son père. Puis, avec une adresse et une habileté bien au-dessus de son âge, elle avait, tout en parlant, fait asseoir sa cousine, lui avait préparé un calmant, et lorsque Mme de la Taudière, doucement surprise, lui demanda à qui elle destinait ce breuvage, l'enfant dit en souriant :

« A vous, mère : j'ai à me reprocher les émotions qui vous ont bouleversée. Je suis cause du malaise que vous éprouvez; c'est donc mon devoir et mon droit de vous soigner. »

Hervé s'appliqua son mouchoir sur l'œil gauche. (P. 358, col. 1.)

Angéline se laissa faire en se disant avec un soupir : « Que mes filles ne lui ressemblent-elles! »

Calmée par la potion, Mme de la Taudière se laissa aller, sans s'en apercevoir, à un doux sommeil. Lorsque Marie-Ange la vit assoupie, elle s'agenouilla près d'elle, joignit les mains et, regardant tour à tour le crucifix et le pâle visage de la pauvre mère :

« Non, dit-elle avec ferveur, tes enfants ne seront jamais seuls, quand même tu viendrais à leur manquer. Ta confidence involontaire est gravée dans mon cœur, bonne mère; grâce à toi, j'ai retrouvé mon père. Puissé-je un jour faire du bien à ceux que tu aimes; j'y consacrerai avec joie ma vie tout entière, j'en fais ici la promesse devant Dieu! »



VIII

Le château de la Pétaudière dans sa splendeur.

Peu de jours après cette bonne et douce réunion de famille, M. et Mme de la Taudière se séparaient avec effort d'Albert et de sa fille; M. de la Roche-Ploehrouet avait fait à son cousin toutes les recommandations qu'il jugeait urgentes, et le médecin ayant déclaré que sa maladie de langueur pouvait traîner longtemps encore, Alfred avait pris le parti de ramener sa femme à la Taudière, de venir s'installer près d'Albert, et de ne le quitter que pour surveiller de temps en temps ses propres intérêts.

Marie-Ange était transformée; elle avait trouvé moyen de soigner constamment son père sans négliger de tenir compagnie à sa tante, ne cessant de lui prodiguer les soins et les caresses d'une fille dévouée. Elle pleura amèrement quand il lui fallut se séparer d'Angéline; mais elle avait repris son calme habituel quand elle rejoignit son père. Albert, le cœur inondé de tendresse et bourrelé de remords, ne cessait de se reprocher l'inexplicable faiblesse qui lui avait fait redouter la présence de sa fille; il remerciait souvent sa bonne parente de lui avoir ouvert les yeux et d'avoir attiré sur ses derniers jours ce bonheur inattendu et immérité.

Le retour à la Taudière se fit sans incidents. Angéline était épuisée; mais elle cachait soigneusement sa faiblesse à son mari, désirant avant tout qu'Albert et Marie-Ange ne fussent pas seuls au terrible moment.

L'arrivée au château de la Pétaudière fut signalée par une explosion de cris de joie qui firent à Mme de la Taudière plus de mal que de bien. Impuissante à réprimer les élans d'Hervé, de Tempête et même ceux de Claire, qui était entraînée par l'exemple, la pauvre femme songeait avec terreur qu'elle allait rester seule à gouverner cette bande ingouvernable. Seule... et plus malade que jamais!

Préoccupé de préparer son prompt départ, Alfred n'avait pas remarqué les angoisses silencieuses de sa femme; c'est à peine s'il prit le temps de jeter un coup d'œil sur sa propriété, et repartit pour la Roche-qui-pleure vingt-quatre heures après avoir ramené Mme de la Taudière.

A peine la voiture qui emmenait le maître du logis avait-elle franchi la grille, qu'Hervé prit Tempête par les deux mains, et se mit à la faire danser en rond. Ensuite les deux étourdis, sans dire un mot, échangèrent un regard d'intelligence qui signi-

fiait clairement : « Quand le chat est absent, les souris dansent sur la table. Nous allons avoir du bon temps. »

Régina crut qu'il était de sa dignité d'intervenir. « N'avez-vous pas honte, leur dit-elle, de vous conduire comme vous le faites. Maman a la migraine ; c'est moi qui suis chargée de maintenir l'ordre, et j'y tiendrai la main. Ainsi, prenez garde à vous! »

Hervé prit une pose tragique, et, parodiant le ton et l'attitude de sa sœur, il dit d'une voix qu'il cherchait à rendre aussi caverneuse que celle d'un traître de mélodrame : « Gardes, qu'on les saisisse, qu'on les charge de chaînes, et qu'on les enferme dans la Tour du Nord!

— Impertinent! » s'écria Régina, furieuse de voir son autorité tournée en dérision.

Hervé, au grand amusement de Tempête, tira son mouchoir de sa poche, se l'appliqua sur l'œil gauche, et déclara qu'il ne se consolerait jamais de sa vie d'avoir été traité d'impertinent devant témoin.

Comme signe extérieur de son désespoir, il se mit à exécuter sur place une gigue de sa composition.

Tempête riait aux larmes, Régina était pourpre d'indignation. « Tempête, dit-elle, laissons ce fou à ses extravagances ; viens travailler chez moi. »

Mais l'esprit de révolte avait aussi soufflé sur Bathilde. Elle déclara sans nulle vergogne que le travail l'assommait, que sa sœur l'ennuyait, qu'elle ne s'appelait pas Tempête, mais Bathilde : que ce sobriquet était stupide, immérité, et que Mme de la Grincharderie se repentirait de le lui avoir infligé!

Régina, poussée à bout, répliqua que le sobriquet n'en était pas moins juste et bien appliqué, pour avoir été décerné par Mme de la Grincharderie; que tout le monde s'en servait à la maison; que cette indignation soudaine était tout simplement un prétexte pour grogner et pour refuser de travailler.

Hervé, sans en être prié, prit parti pour Tempête, et déclara avec un sang-froid irritant : 1° que le mot *grogner* n'était pas parlementaire, et qu'il était à la fois surpris et affligé de le trouver sur les lèvres d'une personne aussi majestueuse que bien élevée; 2° que quand on veut que les autres travaillent, on doit commencer par leur donner l'exemple; 3° que si mademoiselle notre aînée tenait tant à emmener Bathilde dans ses appartements, c'était moins pour la faire travailler que pour lui faire subir ses grands airs.

Contre toutes les règles de l'art, il termina ce pompeux discours de la façon la plus plate et la plus triviale, en envoyant tout uniment promener Régina.

Là-dessus, il enfonça ses deux mains dans ses poches et siffla un petit air.

Exaspérée par le discours et outrée de la péroraison, Régina haussa les épaules, fronça ses noirs sourcils, et, à défaut d'autre proie, saisit la main de Claire.

« Viens avec moi, » dit-elle d'un ton bref au pauvre Colibri consterné.

Colibri dégagea prestement sa menotte, et déclara qu'elle voulait aller avec Hervé, parce qu'il lui avait promis de lui fabriquer un bateau.

« C'est cela, s'écria Régina, pour te noyer en allant le mettre sur l'eau! C'est absurde! Tu vas prendre ta leçon de lecture tout de suite. »

Au seul mot de lecture, Colibri poussa les hauts cris : « Je ne veux pas lire, dit-elle en pleurnichant, tu me mettras en pénitence comme hier! Hervé, emmène-moi.

— N'aie pas peur, mon petit Colibri, dit Hervé en la prenant dans ses bras, te voilà avec moi, et tu y resteras.

— Sauve qui peut! cria Bathilde en riant; car je vois poindre un autre sermon! »

Et le frère et la sœur, emportant Claire qui battait des mains, disparurent avec la rapidité de l'éclair.

« Hein! dit Régina en levant les épaules, qu'en dis-tu, Yvon? Quels charmants caractères! quels délicieux enfants! quelle joie de vivre avec eux!

— Tu prends plaisir à les provoquer, dit Yvon, sans lever les yeux de dessus le livre qu'il lisait.

— Moi! ah! par exemple! dit Régina en se récriant, je ne leur ai dit que ce que j'avais le droit de leur dire; est-ce ma faute s'ils sont grossiers, indociles?

— Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches, répliqua Yvon en continuant sa lecture.

— Tiens, dit Regina outrée, tu es encore plus stupide que les autres; eux, du moins, vont s'amuser comme des enfants de leur âge; toi, tu t'enterres tout vivant dans un tas de livres inutiles, au lieu d'étudier sérieusement, comme te l'a recommandé papa. »

Sans s'émouvoir, Yvon lui mit sous les yeux le volume qui absorbait son attention : c'était *l'Imitation de Jesus-Christ*.

Regina, un peu confuse, mais trop orgueilleuse pour s'excuser ni même pour dire une bonne parole à Yvon, s'éloigna avec un air de nonchalance ennuyée.

« Où aller? murmura-t-elle. Maman est malade, je n'ai personne pour me tenir compagnie, le travail m'ennuie; pour arriver à un résultat quelconque, il faut faire tant d'efforts, et s'astreindre à des études si sérieuses! Toute règle m'est odieuse! la triste vie! pas de but! pas d'intérêt! »

Et elle alla dans la cuisine soulager sa mauvaise humeur en se querellant avec Babet. Quand elle éprouvait le besoin de se quereller pour se désennuyer un peu, elle n'avait qu'à faire semblant de vouloir empiéter sur le domaine de la vieille servante.

Régina n'était pourtant nullement méchante, mais, ainsi qu'elle l'avait dit, elle s'ennuyait, et les gens ennuyés sont quelquefois féroces.

Voilà donc comme l'on vivait à la Taudière. La mère, qui luttait contre son mal avec une patience héroïque, ne laissait rien paraître au dehors de ses souffrances secrètes. Mais sa force n'allait pas

au delà; et, aux yeux d'un étranger malveillant, elle aurait pu passer pour une mère négligente.

Elle était un jour au salon avec Régina, examinant les cahiers d'études et se désolant du peu de progrès qu'elle y constatait, lorsqu'elle tressaillit : une voiture venait de s'arrêter devant le perron.

« Mon Dieu! dit-elle, serait-ce une visite? Regarde donc, Regina.

— Oui, maman, dit la jeune fille en s'approchant de la fenêtre, c'est notre cousine de la Grincharderie, son mari l'accompagne. »

Au même moment entrait une petite femme maigre, pâle, aux traits aigus, dont chaque regard fouillait les personnes et les choses avec un secret espoir d'y trouver à redire, et dont le sourire glacial était plus désagréable qu'une grimace. Elle se dirigea vers Mme de la Taudière, qui s'avançait lentement.

« Eh bien, chère, toujours malade? dit-elle avec un semblant d'intérêt, vous vous occupez trop, aussi... Ah! ah! en tête-à-tête avec les cahiers de vos enfants. Vous permettez, n'est-ce pas? »

Et sans attendre la permission, Mme de la Grincharderie saisit le premier cahier venu dans ses petites serres d'oiseau de proie.

« *Ortographe* sans *h*, très-bien! s'écria-t-elle en éclatant de rire. Ce doit être le fruit des travaux de Tempête... je me trompe, de Bathilde. »

Mme de la Taudière, un instant interdite, avait vite repris sa présence d'esprit.

« Pardon, dit-elle en ôtant le cahier des mains de la visiteuse, ceci n'est pas digne de votre attention, ce sont de menus détails qui n'intéressent que nous, ils ne doivent pas nous priver du plaisir de causer avec vous. Emporte ces cahiers chez moi, Régina. »

La jeune fille obéit avec empressement, encore toute froissée qu'elle était de la rebuffade de Mme de la Grincharderie. Celle-ci n'était pas femme à se déconcerter pour si peu.

« Où sont donc tous vos chers enfants? s'écria-t-elle en s'asseyant, tandis que son mari s'approchait de Mme de la Taudière et échangeait avec elle quelques compliments. Ne puis-je les voir? Vous savez qu'ils m'amusent toujours beaucoup.

— Je ne sais où sont Hervé et Bathilde, dit Angéline avec un peu d'hésitation; Claire est à côté et va prévenir Yvon de venir vous saluer. »

Claire, sommée de comparaître, arriva tout en larmes.

« Eh bien, ma toute belle, dit Mme de la Grincharderie, pourquoi cette mine piteuse? vous êtes donc bien fâchée de me voir?

— Cela ne me fait rien du tout de vous voir, répondit Colibri avec plus de franchise que de politesse. Je pleure parce que Tempête m'a fait sauter du sable dans les yeux en jetant les tuiles du toit dans la cour.

— Vous vous expliquez mal, ma petite, reprit la visiteuse; vous voulez dire que votre sœur vous a jeté du sable dans les yeux, n'est-ce pas?

— Non, répliqua l'enfant en frottant ses yeux de plus belle; je faisais des pâtes de sable pour m'amuser; la tuile en tombant de là-haut m'a éclaboussée de sable et j'en ai reçu plein les yeux. C'est assez bête de ne pas avoir compris cela tout de suite!

— Claire! dit sévèrement sa mère, allez chez moi en pénitence.

— Il serait piquant que Claire eût dit la vérité, » s'écria Mme de la Grincharderie.

Aussitôt, avec l'empressement d'un juge d'instruction appelé à constater les circonstances d'un délit, elle se leva de son fauteuil et se précipita dans la cour. Ses yeux perçants eurent bien vite déniché les deux coupables.

« Dieu! la bonne aventure! s'écria-t-elle en se retournant du côté du perron. Venez, ma cousine; c'est une chose à voir, car il faut l'avoir vue pour la croire. Voilà bien nos deux aventuriers. Quel dommage que Tempête... pardon, Bathilde ne soit pas un garçon! quelle belle recrue pour les zouaves ou même pour les turcos! »

Mme de la Taudière descendit dans la cour, leva les yeux et constata avec épouvante qu'Hervé et Bathilde étaient réellement grimpés sur le toit. Ils essayaient, mais en vain, de se cacher derrière une des vastes cheminées du château; leur attitude honteuse et leur mine déconfite redoubla la gaîté malveillante de Mme de la Grincharderie.

L'insupportable femme ne se possédait plus de joie. Quelle bonne aubaine que cette escapade et quel plaisir de la raconter partout! Elle se promit sur-le-champ de faire exprès une tournée de visites pour régaler le voisinage de la nouvelle, et l'édifier de ses bienveillants commentaires.

« Je vous réclamais tout à l'heure, mes petits amis, leur cria-t-elle, mais je vois qu'il serait égoïste à moi de troubler votre promenade. A revoir! Lorsque le toit de mon château aura besoin de réparations, je saurai à qui m'adresser. Couvreurs par vocation! c'est charmant! reprit-elle en s'adressant à Mme de la Taudière. Tant de parents sont embarrassés de savoir que faire de leurs enfants. En voilà deux, du moins, dont l'avenir est assuré. Mais il faut que je vous laisse, car je m'aperçois que cette petite espièglerie vous a tout émue, il y aurait de l'indiscrétion de ma part à rester plus longtemps. A bientôt, j'espère! Venez-vous, mon ami? » dit-elle impérieusement à son pauvre mari qui semblait fasciné par elle comme un oiseau par un serpent. C'est à peine si le timide esclave osa risquer à demi-voix quelques mots d'amitié et de sympathie cordiale à l'adresse de sa parente, qui était restée muette et comme anéantie.

Au grincement des roues sur le sable, Mme de la Taudière sortit de sa torpeur. Elle fit signe à ses enfants de quitter l'endroit dangereux où les avait attirés leur humeur aventureuse, et rentra chez elle ayant à peine la force de se soutenir.

La scène qui suivit est facile à deviner : les pleurs, les reproches mutuels, les plaintes, les récrimina-

tions firent de la maison un véritable enfer pour ceux qui l'habitaient. Si les enfants avaient pu se douter de l'état réel de la santé de leur mère, sans nul doute ils eussent fait des efforts pour rendre son existence plus paisible, en se contraignant et en combattant leurs défauts. Mais, hélas! avec l'insouciance de leur âge, ils ne remarquaient pas les changements effrayants qui se produisaient d'un jour à l'autre dans la personne de Mme de la Taudière.

Babet, plus clairvoyante, redoublait de soins près de celle qu'elle appelait sa chère enfant. En revanche, elle montrait au reste de la création un front plus soucieux, plus maussade, plus rébarbatif que par le passé. Elle en voulait tout particulièrement à monsieur, dont l'absence se prolongeait, sans que rien pût en faire prévoir le terme. Elle se demandait avec angoisse s'il reviendrait à temps?

A suivre. Vcsse DE PITRAY, née DE SÉGUR.



LES ANIMAUX DES MONTAGNES

Les animaux des montagnes mènent une vie dure. La configuration du sol, les pentes rapides, les rochers escarpés, les rampes étroites suspendues au-dessus de profonds précipices, la rigueur du climat, le voisinage des neiges et des glaces, les exposent à des dangers et à des privations sans nombre. Ces difficultés, ces menaces qui les entourent de toutes parts, développent et aiguisent leurs instincts; ils sont généralement plus prudents, plus sagaces que les animaux des plaines; mais, quoique mieux armés pour résister et pour se défendre, ils ont néanmoins beaucoup à souffrir; ils périssent souvent victimes d'accidents impossibles à prévoir et à éviter.

L'été est, pour les animaux des montagnes, la saison heureuse. Les pâturages, délivrés de la couche de neige qui les recouvrait, étalent leurs tapis de verdure; chaque buisson, chaque arbuste pousse ses bourgeons, ses feuilles, ses fleurs, se charge de fruits mûrs. Les rongeurs et les ruminants trouvent partout une herbe savoureuse; les oiseaux n'ont qu'à choisir les graines qu'ils préfèrent; les carnassiers de la terre et de l'air n'ont pas de longues courses à faire pour rencontrer leur proie; pour tous, pour les bêtes sauvages comme pour les animaux domestiques, qui ont échangé la triste captivité de l'étable contre la liberté de l'espace et du grand air, la table est mise et magnifiquement servie. Toutefois, même en été, plus d'un péril menace les hôtes de la montagne. Les orages, dans ces hautes régions, sont fréquents et terribles. Les nuages noirs qui enveloppent la terre de ténèbres, les éclairs embrasant à tout moment l'atmosphère, les coups de tonnerre qui se succèdent sans interruption, indéfiniment répétés par les échos, épouvantent les animaux, surtout le bétail, qui ne sait pas trouver un abri parmi les rochers. Les vaches fuient affolées; en vain les bergers courent, crient au milieu de l'obscurité et du vacarme de la tempête pour les retenir; bondissant sous la grêle qui les fouette et les cingle comme une pluie de mitraille, la tête tendue en avant, les yeux fermés, poussant des beuglements plaintifs, elles se précipitent droit devant elles. L'orage calmé, quand on est parvenu à rassembler le troupeau, plusieurs manquent à l'appel : elles gisent, les membres fracassés, expirantes, au fond de quelque abîme.

En hiver, ce ne sont pas seulement des catastrophes exceptionnelles que les animaux ont à craindre, c'est la misère à l'état permanent. Dans les Alpes, la neige commence à tomber dès le mois d'octobre; en une nuit, les prairies ont disparu sous une uniforme couche blanche. Bientôt les ruisseaux gèlent, les cascades se transforment en longues stalactites de glace, les rameaux des arbres, les buissons se hérissent d'aiguilles de diamant. On ne comprend pas comment des êtres vivants subsistent au milieu de cette nature hostile. Les animaux qui ont la faculté de s'engourdir pendant l'hiver sont privilégiés : l'ours reste assoupi dans sa tanière; les marmottes sommeillent au fond de leurs souterrains hermétiquement fermés. Mais les autres ont à soutenir une lutte continuelle contre le froid et la faim. Le lièvre, devenu blanc comme tout ce qui l'entoure, demeure souvent plusieurs jours sans pouvoir bouger, blotti dans la neige molle; il attend que celle-ci gèle et soit en état de le porter, pour aller dans la forêt voisine ronger l'écorce d'un sapin ou déterrer avec ses griffes quelque racine. Le renard est obligé, pour gagner son terrier, de creuser dans la neige un couloir de plusieurs mètres de longueur; il a beau parcourir la montagne en tous sens, il ne trouve rien à chasser; les petits quadrupèdes ne sortent plus de leurs retraites; il est souvent réduit à manger de la mousse, des lichens, pour ne pas mourir de faim. Les chamois, quoique plus aptes à supporter les frimas, ont aussi beaucoup à souffrir; au lieu des herbes succulentes, des pousses tendres du framboisier et du rhododendron, dont ils se nourrissent en été, ils n'ont à brouter qu'un foin sec et dur, une mousse flétrie, ou bien l'aride écorce des arbres. Les oiseaux ne sont pas plus heureux. Les pinsons, engourdis par le froid et par le jeûne, se rassemblent aux abords des hameaux et se laissent avec indifférence fusiller jusqu'au dernier par les chasseurs. Les corbeaux, las de piocher inutilement avec leurs becs dans la neige pour déterrer quelque larve ou quelque lima-



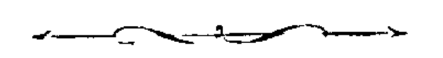
Cerfs surpris par une avalanche. (P. 362, col. 1.)

çon, sont forcés de se repaître des maigres aiguilles du sapin. Accoutumées aux froides régions, les perdrix blanches se blottissent volontiers sous plusieurs pieds de neige pour se garantir du froid ou des serres de l'aigle, mais souvent la gelée durcit les parois de leur asile et elles périssent, emprisonnées dans un sépulcre de glace.

A ces causes ordinaires de souffrance et de destruction s'ajoutent les accidents, bien plus terribles en hiver qu'en été. Les plus redoutables sont les avalanches. Il y a des avalanches de plusieurs sortes. Il s'en produit continuellement de petites. A tout moment, des amas de neige, accumulée sur le bord d'une plate-forme, sur une corniche de rocher, s'effondrent et tombent en blocs d'un poids énorme sur les terrains inférieurs, ou bien des colonnades de glace, se détachant des rochers qu'elles tapissent, s'écroulent, se brisent, roulent sur les pentes jusque dans les vallons; des fragments, aigus comme des glaives, s'enfoncent de plusieurs pouces dans le sol; d'autres, arrondis, ricochent comme des boulets, pénètrent dans le tronc des arbres, transpercent même les murs en planches des chalets. Malheur aux animaux surpris par ces chutes de neige ou de glaces! Ils sont en un clin d'œil écrasés et enfouis. Il n'est pas rare qu'une petite troupe de cerfs, abritée dans une forêt de pins près d'un escarpement de rocher, disparaisse tout entière sous de pareils éboulements; au printemps le dégel met à découvert leurs cadavres.

Les grandes avalanches, surtout celles que l'on nomme *avalanches de poudre*, répandent sur de vastes espaces la dévastation et la mort. Rien n'annonce ni le moment ni le lieu de l'apparition de ces fléaux. Une neige abondante est tombée sur les croupes inclinées de la montagne; elle recouvre d'une couche nouvelle les anciennes couches, plus denses et cimentées par la gelée; elle n'y est que posée, elle n'y adhère pas. Que le moindre ébranlement soit imprimé à un point quelconque de sa surface, qu'un chamois ou un lièvre la traverse d'un pas léger, que le vent détache d'un arbuste une petite pelote de neige, c'est assez, elle entre en mouvement. D'abord elle glisse lentement et en silence; puis sa marche s'accélère; elle pousse les dépôts placés devant elle, ouvre la voie à ceux qui la suivent. Bientôt, grossissant toujours, la masse neigeuse se précipite avec impétuosité, elle bondit par-dessus les rochers, par-dessus les ravins et les précipices, elle roule d'immenses vagues qui se poursuivent, toujours plus hautes, plus déchaînées; on dirait une mer tombant du ciel en cascade, éblouissante d'écume. On entend au loin le bruit de sa course vertigineuse, sorte de roulement de tonnerre, renforcé de détonations successives que répercutent les cimes environnantes. Enfin une dernière explosion, plus effroyable que les autres, suivie d'un complet silence, annonce que l'avalanche est arrivée au terme de sa chute et gît maintenant immobile, inerte, au fond d'une vallée. Dans l'espace de quelques minutes, elle a parcouru quatre ou cinq mille pieds. Elle n'a pas balayé seulement tout ce qui se trouvait directement sur son passage: accompagnée d'un courant d'air, d'une véritable trombe d'une violence prodigieuse, elle a étendu ses ravages à plusieurs centaines de pieds autour d'elle; elle a bouleversé des hameaux, arraché de grands arbres, enlevé comme des fétus de paille des chalets, des granges, des étables, lancé dans l'abîme des hommes, des quadrupèdes, grands et petits, des oiseaux même, emportés malgré leurs ailes par l'irrésistible torrent aérien.

E. Lesbazeilles.



MAI

L'origine du mot *Mai* n'est pas encore bien nettement établie. Quelques auteurs soutiennent que chez les Romains ce mois était consacré à la déesse Maïa, fille d'Atlas et mère de Mercure. D'autres savants pensent que ce même mois était consacré aux anciens, aux sénateurs, et que le mot *Mai* dérive du terme latin *Majores*, qui veut dire hommes âgés; cette dernière explication se trouverait justifiée par le nom du mois suivant, Juin, qui paraît avoir été consacré aux jeunes gens, en latin *Juniores*. Ce mois était représenté « sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe large, à grandes manches et tenant une corbeille de fleurs. Un paon était à ses pieds. »

Le culte de Maïa passa de Rome dans les Gaules. Lorsque, en août 1784, on construisit à Paris les bâtiments du Palais de Justice, on découvrit, en fouillant profondément le sol, une petite colonne (un cippe), présentant en relief diverses figures en pied, parmi lesquelles une femme entièrement vêtue; « sa tête est ornée d'un diadème d'or d'où part un voile qui se déploie sur ses épaules; elle tient en main un caducée. » Ce caducée, qui, vous le savez, est une baguette entourée de deux serpents et surmontée de deux ailerons, appartient comme attribut à Mercure; la figure de femme représentait donc bien la mère de ce dieu, la déesse Maïa.

Le mois de mai était célébré chez les païens par des cérémonies dont on retrouve des vestiges au moyen âge. « Le 1er mai, dit l'historien Chéruel, était dans beaucoup de contrées un jour férié. Les paysans étaient dans l'usage de planter un arbre qu'on appelait *le mai*. Beaucoup de redevances se payaient à cette époque et on les appelait, dans la basse latinité, *maiagium*. Le 1er mai, le maître des forêts recevait sur la table du roi, au bord de la forêt de Fontainebleau, les redevances, qui consistaient en gâteaux, jambons, vins, etc... » La coutume de planter un *mai* dans les villes subsistait

encore au XVIIe siècle. La corporation des orfèvres de Paris était dans l'usage de faire un présent, tous les ans, à l'église de Notre-Dame, le premier jour de mai. Ce présent, qui fut d'abord un arbre, puis une œuvre d'architecture, fut converti au XVIIe siècle en un tableau, qu'on appela le *tableau de mai*. « Ce tableau, dont le sujet était tiré des Actes des Apôtres, restait exposé devant le portail de l'église les premiers jours du mois et, pendant le reste de mai, il était suspendu dans la chapelle de la Vierge. »

C'est en mai que se tenaient sous les Carlovingiens les assemblées politiques. Les Francs avaient la coutume de réunir tous les ans en mars leurs guerriers, dans un lieu consacré qu'on appelait Champ de Mars. A l'imitation des Germains, auxquels ils avaient emprunté ces principes d'indépendance politique, les guerriers francs délibéraient sous la présidence de leur chef. « La liberté était complète. Si les paroles du chef leur plaisaient, ils y applaudissaient en frappant leurs boucliers de leurs framées; sinon, ils étouffaient sa voix par leurs murmures. »

Sous Charlemagne, la date de l'assemblée fut reculée jusqu'en mai: les évêques qui, sous Clovis, avaient été admis à ces assemblées, prirent bientôt avec les comtes et les seigneurs un rôle prépondérant, et l'élément guerrier s'effaça peu à peu.

Ces assemblées générales disparurent après la ruine de l'empire carlovingien; les *champs de mai* furent remplacés par les *Etats généraux*, dont la première convocation eut lieu en 1302, sous Philippe le Bel, et dont la dernière eut lieu en 1789, à la veille de notre révolution.

En mai, les jours augmentent de 1 heure 16 minutes, savoir : 37 minutes le matin et 39 minutes le soir. Le soleil, qui le 1er mai se lève à 4^h 41^m et se couche à 7^h 13^m, à la fin du mois se lève à 4^h 4^m et ne se couche qu'à 7^h 52^m. Pendant ce mois, les planètes Vénus et Jupiter seront visibles : la première, quelques instants avant le lever et quelques instants après le coucher du soleil; la seconde, Jupiter, de 10 heures du soir jusqu'à 7 heures du matin. Parmi les phénomènes astronomiques de mai, nous devons annoncer le retour, vers le 10 de ce mois, d'une comète connue sous le nom de comète de d'Arrest, du nom de l'astronome qui l'a observée le premier. La comete de d'Arrest est d'un faible éclat; vous ne l'apercevrez sans doute pas à l'œil nu. Elle est loin par conséquent d'intéresser vivement le public, qui préfère, on le comprend, la vue de ces brillantes comètes à longue queue et à chevelure fournie.

Cependant la comète de d'Arrest sera observée avec soin par les astronomes; voici pourquoi :

Parmi les comètes aperçues jusqu'ici, un grand nombre ont disparu ; quelques-unes seulement sont revenues et leur retour a permis de constater qu'elles tournent autour du soleil, exactement comme les planètes ; ces comètes sont donc périodiques. On ne connait encore que neuf comètes périodiques, et les durées de ces périodes sont extrêmement variables. C'est ainsi que la comète d'Encke reparaît tous les 3 ans environ, tandis que la comète de *Halley* n'a accompli sa révolution qu'au bout de 76 ans. La comète de d'Arrest compte parmi les neuf comètes périodiques ; son retour a lieu tous les 6 ans et 8 mois. Elle fut découverte le 27 juin 1851 à Leipzig et aperçue, en 1857, dans les observatoires de l'hémisphère austral. Son passage en 1864 ne put être observé, mais on la retrouva en 1870, le 31 août; on l'attend, comme nous vous le disions, vers le 10 de ce mois.

La température en mai s'élève d'une manière très-sensible. Les moyennes de janvier, février, mars, avril, étant respectivement de 2°4, 4°5, 6°4, 10°1, celle de mai s'élève à 14°2. Cependant certaines journées du mois sont encore froides et les agriculteurs redoutent avec raison l'effet désastreux des gelées tardives. Nous vous avons parlé déjà de ces gelées, qui paraissent coïncider, d'après quelques observateurs, avec les journées de brouillard de mars; nous vous avons rappelé à propos de la lune rousse que ces gelées ne sont point dues à l'action directe de la lune. Ces gelées de mai peuvent se produire, soit parce que sous l'influence des vents du nord la température générale de l'air s'abaisse au-dessous de zéro, soit parce que la température du sol s'abaisse par rayonnement au-dessous de zéro, la température de l'air pouvant être d'ailleurs de 3 ou 4 degrés de chaleur. Dans ce dernier cas, on peut parfois éviter l'effet désastreux de la gelée. Nous vous avons dit que cette gelée était favorisée par un ciel pur et empêchée quand le ciel est couvert. Quelques agriculteurs ont alors songé à produire des *nuages artificiels* destinés à diminuer le rayonnement du sol. On dispose dans le champ qu'on veut protéger des godets contenant une huile lourde, donnant une fumée épaisse, de la naphtaline, par exemple, et on y met le feu dès qu'on a lieu de craindre un trop grand refroidissement du sol. Mille procédés ont été indiqués pour perfectionner ce système, qui présente, il faut le dire, de sérieuses difficultés; on doit, en effet, multiplier ces godets d'huile sur une étendue assez vaste et par conséquent perdre beaucoup de temps et disposer de nombreux bras. Les uns ont proposé de faire communiquer ces godets par un fil électrique se terminant à chacun d'eux par une amorce de fulminate; d'autres ont proposé plus simplement de faire communiquer entre eux les godets au moyen de coton-poudre. Quel que soit le système adopté, l'emploi de ces nuages artificiels qui a donné déjà d'excellents résultats tend de plus en plus à se généraliser.

Ces gelées de mai peuvent arriver à une époque quelconque du mois, mais il a été bien constaté, depuis de longues années, qu'il y a toujours un refroidissement de la température vers les 11, 12 et 13 mai. Cette remarque n'avait pas échappé à l'esprit observateur des agriculteurs, qui donnaient aux

saints Mamert, Pancrace et Servais, auxquels sont consacrés ces trois jours de mai, les noms de *saints de glace*. Nous avons eu déjà l'occasion de vous parler de ce phénomène météorologique, sur lequel nous reviendrons encore en parlant des étoiles filantes d'août et de novembre.

En mai, les travaux de jardinage deviennent très-importants : on récolte les petits pois, les artichauts, les fraises, etc. Le 20 mai finit le mois républicain de floréal et commence prairial. La nature présente à cette époque de l'année sa plus grande activité : la vie déborde pour ainsi dire autour de nous et, j'ajouterai, en nous-mêmes. Nous en donnerons une preuve :

Vous savez que le phénomène de la respiration consiste dans l'introduction d'une certaine quantité d'air atmosphérique dans nos poumons et dans le rejet d'une autre quantité d'air qui vient de ce même organe. Le premier de ces actes est appelé *inspiration*, le second *expiration*.

L'air inspiré est presque exclusivement composé d'un mélange de deux gaz : l'oxygène et l'azote; l'air expiré contient surtout de l'azote et de l'acide carbonique. Comment ce dernier gaz s'est-il formé aux dépens de l'oxygène? L'oxygène a-t-il simplement brûlé le carbone contenu dans le sang ou bien s'est-il dissous dans le sang en déplaçant l'acide carbonique qui s'y trouvait tout formé? Nous ne le rechercherons pas aujourd'hui. Ce que nous voulons constater, c'est que la proportion d'acide carbonique rejeté varie avec certaines circonstances, dont les principales sont la nature de l'alimentation, le sexe, l'âge, l'époque de l'année. La nourriture féculente augmente la proportion d'acide carbonique; l'alcool et les boissons alcooliques la diminuent de même qu'une alimentation insuffisante.

L'homme expire une plus forte proportion d'acide carbonique que la femme. Chez l'homme cette quantité va en augmentant de huit à trente ans, puis elle commence à décroître, et dans l'extrême vieillesse elle est égale à la quantité exhalée vers l'âge de dix ans.

Le docteur Smith a montré que l'acide carbonique expiré varie avec les saisons. En septembre, la quantité d'acide carbonique est la plus faible; elle augmente en octobre, novembre..., et atteint à la fin du mois de mai sa plus grande valeur. En juin l'acide carbonique décroît jusqu'en septembre.

Ainsi, et c'est le résultat que nous voulions vous indiquer, en même temps que la nature végétale présente en mai sa plus grande activité, dans ce même mois, chez les animaux et chez l'homme en particulier, se produit un accroissement sensible dans son activité vitale, dont l'un des principaux effets est l'énergie des phénomènes chimiques qui constituent l'acte de la respiration.

ALBERT LÉVY.

BOUTONS D'OR ET PAQUERETTES



Boutons d'or et pâquerettes, ô les jolies fleurs! qui viennent, avant le printemps, nous annoncer les beaux jours brillants de soleil! Les arbres n'ont pas encore de feuilles, la campagne est encore nue, et déjà l'on voit poindre çà et là les boutons d'or et les pâquerettes.

Vaillantes petites fleurs, vous ressemblez à ces petits pauvres, enfants hardis et vigoureux, qui jouent à la porte de leur mère; le vent du nord empourpre leurs joues.

Quel temps fait-il? Que leur importe? Que sont pour eux les pluies d'orage? Ces enfants sont, parmi les hommes, ce que sont, parmi les fleurs, les boutons d'or et les pâquerettes! Celui qui les destine à une vie dure et pleine de soucis leur a donné la hardiesse, la force et la patience qui triomphe de tout.

Salut donc, jaunes boutons d'or! et à vous aussi, salut, blanches pâquerettes! Aussitôt que je songe à vous, mon âme se réjouit, car vous venez avant le printemps nous annoncer les beaux jours brillants de soleil; vous venez parler à nos cœurs de Celui qui fait bien tout ce qu'il fait.

J. GIRARDIN.



HEUR ET MALHEUR[1]

XXX

Changement de carrière.

Le dimanche suivant, Mme Marcey entrait avec une vive émotion dans le parloir de l'institution Legrand où Georges, qui l'attendait impatiemment, vint bientôt se jeter à son cou.

« Eh bien, comment va le grand-père? Et toi, chère maman, tu as veillé, tu t'es fatiguée? je te trouve pâle, maigrie. Qu'est-ce que c'est donc que ce changement de position que tu ne m'expliques pas? »

Georges fit ainsi coup sur coup vingt questions, et les réponses de sa mère lui apprirent tout ce qu'il devait savoir : la faillite de M. Lefrêne, la gêne de la famille, l'état d'esprit du grand-père. La physionomie expressive et mobile de l'écolier trahissait pendant ce récit toutes ses impressions. Il serrait ses mains l'une dans l'autre pour contenir son indignation, rapprochait ses sourcils pour ne pas laisser éclater son chagrin, puis il écoutait pensif, et son air devenait grave et concentré. En même temps que la voix de sa mère résonnait à ses oreilles, une autre voix bien chère se faisait entendre à son cœur. Cette place au parloir, n'était-ce pas la même où tant de fois il avait reçu la visite de sa bonne grand'mère? Il croyait voir encore son regard caressant, ses cheveux blancs qu'il défrisait en l'embrassant, son sourire joyeux et doux, même son châle à grands ramages et son vieux sac de cuir vert, bourré de friandises. Pauvre grand'mère, combien elle l'avait chéri, choyé, comblé de tendresse et, en le quittant, que lui avait-elle dit?

« Pense à moi chaque fois que tu te trouveras en face d'un devoir difficile. »

Le moment était venu.

Georges n'était plus assez enfant pour ne pas savoir tout ce qu'il lui en coûterait; il voyait d'un coup d'œil toute l'étendue du sacrifice qu'il devait accomplir. Il savait qu'il allait être forcé de renoncer à ces études, qui de jour en jour l'intéressaient davantage, à cet espoir de renommée qui naguère l'avait ramené soumis sous la férule de M. Gaillard. Son ambition pourtant avait été légitime, mais enfin l'amour-propre y entrait encore pour une bonne part et lui avait servi d'aiguillon; cette fois il était mis en demeure d'accepter un renoncement obscur et qui ne serait adouci ni par les rêves brillants de l'imagination ni par les promesses de l'orgueil.

Il y avait certes de quoi le rendre perplexe et songeur, mais l'égoïsme se débattait en vain dans cette âme d'enfant. Le sentiment du devoir, qui depuis quinze ans s'y développait lentement sous de saines et douces influences, était déjà assez puissant pour triompher de toutes les résistances.

« Ma chère maman sait bien ce que je dois faire, dit enfin Georges avec sérieux et fermeté; je dois l'aider au plus vite et non lui être à charge; ainsi, je vais dire adieu à ma rhétorique et commencer mes études commerciales. »



Chacun rencontre la fortune sur son chemin. (P. 367, col. 1.)

Puis, sentant le besoin d'égayer sa mère et de se réconforter en même temps, il se mit à plaisanter :

« Ah! le vieux proverbe a raison : Il ne faut pas dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Je n'en voulais pas de l'eau de la Grand'Côte, pourtant j'en goûterai. Pauvres canuts (on désigne à Lyon par ce nom familier les ouvriers en soie), pauvres canuts, les ai-je assez regardés du haut de ma grandeur! Vous voilà vengés, mes bons amis, M. Georges Marcey sera canut, tout comme vous, c'est une affaire décidée. »

En disant tout cela, il avait une larme au coin de l'œil, et il souriait cependant. C'est qu'en effet il était triste et content, désolé et courageux.

Les vacances étaient proches; il fit une dernière moisson de prix et de couronnes, puis alla prendre congé du directeur et de M. Gaillard et, avant de partir, embrassa cordialement Raynaud, consterné du départ de son camarade, quoique ce départ lui assurât des triomphes sans partage. A la porte de l'institution, il rencontra maître Ganiveau qui, n'étant embarrassé d'aucun prix, s'en allait sifflotant, les deux mains dans ses poches, et il lui donna le conseil amical de travailler convenablement,

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316, 331 et 347.

pendant qu'il en avait le temps et les moyens.

Deux mois plus tard, Georges commençait une vie toute nouvelle. Dès sept heures du matin, il se mettait en route pour la montée Bonafous à la Croix Rousse (pas trop loin de la Grand'Côte), où se trouvaient les métiers d'un ancien chef d'atelier qui enseignait à deux ou trois élèves la fabrication de la soie. C'est ce qu'on appelle un maître de pratique. Georges trouva ce travail manuel plus difficile qu'il ne l'avait pensé et vit que, pour être seulement un bon ouvrier, il faut dépenser une somme déjà fort respectable d'adresse, d'intelligence et d'activité. Cela augmenta son estime pour l'espèce humaine en général et la classe ouvrière en particulier.

L'après-midi, il se rendait chez son maître de théorie, homme assez instruit, de manières agréables, qui l'initiait, avec une vingtaine d'autres jeunes gens, à tout ce qui concerne la brillante industrie de la soierie lyonnaise et lui apprenait à connaître les différentes étoffes, à les apprécier, à les décomposer.

Georges, qui ne s'était mis à ces sortes d'études que par conscience et volonté, mais en conservant à leur endroit une secrète répugnance, fut tout surpris, au bout de très-peu de temps, de s'y intéresser. Il est en effet bien peu de choses tellement arides qu'elles ne puissent attacher lorsqu'on y apporte une application suffisante. L'ennui, presque toujours, naît de la négligence et du travail superficiel ; mais est-ce la peine de le dire ? n'apprend-on pas cela aux petits enfants sous forme de contes et d'apologues ? Malheureusement, ils y font peu d'attention, jusqu'à ce que dame expérience prenne soin de le leur démontrer victorieusement.

Après ses journées laborieuses, Georges eût été bien content de retrouver le coin du feu et la causerie de sa bonne mère, même la partie de piquet du grand-père ; mais il devait, trois fois par semaine, sortir tout de suite après le dîner pour aller suivre un cours d'allemand, car la connaissance des langues vivantes est très-nécessaire dans la carrière commerciale, et Georges, qui déjà savait passablement l'anglais, ne voulait entrer en campagne qu'avec un bagage bien complet.

Toutes ces études, qui devaient le mettre plus tard en mesure de refaire sa fortune, coûtaient cher en attendant ; et Mme Marcey avait bien été forcée d'accepter de sa sœur quelques avances d'argent. Encore une dette que Georges devait acquitter au plus vite, ce qui ne veut pas dire qu'il fût pressé de se débarrasser du poids de la reconnaissance. Oh ! la reconnaissance, n'en aurait-il pas toujours envers les habitants de ce cher Flavigny où il avait été tant aimé et si heureux ! Que de fois, tout en préparant sa pièce, en jetant la navette, il se souvenait de ce temps lointain où, fabricant de soieries, à sa manière, il faisait éclore sous son oreiller la graine de vers à soie de ses cousines, où il aidait Cécile à cueillir la feuille de mûrier, où il suivait curieusement les phases de la mue et de la montée des bombyx. Bien souvent il avait pris part à la grande opération du décoconnage, puis admiré la dextérité de la fileuse qui, semblable à une magicienne donnant la vie aux objets inanimés, faisait danser les cocons dans la chaudière d'eau bouillante au bout de son petit balai de bruyère. Ainsi ses écheveaux mêmes le ramenaient à Flavigny et peut-être bien aussi que, sans eux, son souvenir y fût tout seul retourné.

Il employa huit mois à apprendre la partie technique de son futur métier ; au bout de ce temps, il avait acquis des connaissances suffisantes pour être à même de rendre des services comme employé. Il s'agissait de se caser. Muni des lettres de recommandation de son professeur et de son chef d'atelier, il alla se présenter dans plusieurs maisons de commerce où se trouvaient, lui avait-on dit, des places vacantes. Il fut reçu poliment, mais, après l'avoir examiné et toisé, ne lui trouvant ni une taille assez élevée, ni le moindre poil de barbe au menton, on se borna à lui donner des espérances vagues et, finalement, on le congédia en l'engageant à revenir un an ou deux plus tard.

Ce fut partout la même chose.

« Et pendant ces deux ans, se disait le pauvre garçon, il faudra donc mourir de faim ou faire de nouvelles dettes ? »

Au bout d'une semaine de courses et de sollicitations infructueuses, il rentra complétement fourbu et non moins découragé. Il était d'autant plus malheureux qu'il ne put, pendant toute la soirée, échanger avec sa mère que deux ou trois phrases à la dérobée. Le grand-père n'avait plus la force morale nécessaire pour prendre sa part du fardeau commun : il fallait lui cacher beaucoup de choses, le tromper même parfois comme un enfant malade ; ainsi, pour le déterminer l'hiver précédent à se laisser acheter une bonne robe de chambre, on avait été obligé de lui persuader que Georges avait trouvé une position superbe et gagnait déjà beaucoup d'argent. Ce soir-là, il ne consentit à prendre le café qui lui était ordonné, et surtout à y mettre du sucre, qu'après s'être fait répéter que son petit-fils était en passe de devenir millionnaire. Ces belles assurances, si différentes de la réalité, augmentèrent la tristesse de Georges et de sa mère et tous deux, agités par l'inquiétude, passèrent une fort mauvaise nuit.

XXXI

C'est Françoise qui place son jeune maître, et à bonne école.

Les vieilles bonnes qui demandent à servir sans gages savent les petits secrets de la famille, et il y a à cela une bonne raison : c'est que, lorsqu'on ne les leur dit pas, elles les devinent. Françoise, frappée, en changeant les assiettes au dîner, de la mine

piteuse de Georges, comprit que ses affaires étaient moins brillantes en ce moment que le grand-père ne se plaisait à le croire, et elle aussi passa une partie de la nuit à ruminer sur la situation. Le lendemain matin, son plan était fait.

C'était un dimanche : elle se rendit comme à l'ordinaire à la messe de six heures et, quand elle fut finie, alla se poster sous le porche à demi souterrain de l'église d'Ainay. De cet observatoire, ses petits yeux perçants examinaient tous les passants et, chaque fois qu'elle démêlait dans le nombre une de ses bonnes amies, elle courait à elle, saisissait le bout de son châle ou de sa pelerine pour l'attirer dans l'enfoncement, où elle lui contait à voix basse sa petite histoire :

« Vous comprenez bien?

— Parfaitement.

— Il faudrait trouver ça tout de suite.

— Soyez tranquille; je vous rendrai réponse ce soir ou demain matin. »

Grâce à ce procédé, Françoise sema ce jour-là par la ville une demi-douzaine d'émissaires dévoués. Et ce n'était pas une mauvaise idée ; car les petits connaissent leurs semblables et, par cela même, sont plus en état d'aider les débutants; aussi la vieille Mathurine arriva-t-elle sur les huit heures porteuse de la bonne nouvelle.

Elle avait trouvé pour le jeune M. Marcey une place excellente. Ce n'était pas dans une grosse maison, mais chez de si braves gens, si peu fiers, si obligeants! On pouvait s'y présenter le lendemain matin; on donnerait tout de suite des appointements si le jeune homme était un peu entendu et intelligent. Françoise et son amie guettèrent Georges et l'arrêtèrent au passage dans le vestibule pour lui faire part de ce beau résultat, et ma foi! Georges embrassa sans façon sur les deux joues Françoise et la vieille Mathurine.

Le lendemain, il eut soin de choisir parmi ses chaussures celle qui avait les talons les plus élevés. « Si on allait encore me trouver trop petit! » se disait-il avec anxiété. Il n'eut pas ce malheur. M. Gavet, l'ayant fait causer, ayant vu ses certificats, s'arrangea tout de suite avec lui et lui dit qu'il lui donnerait pour commencer cinquante francs par mois. C'était peu, mais c'était beaucoup que de mettre le pied à l'étrier. Georges accepta avec empressement. « Je ne coûterai presque plus rien, pensa-t-il, c'est le premier article de mon programme. »

Il entra en fonctions le jour même. M. Gavet, fils de ses œuvres, n'était pas un mauvais guide pour un commençant. Georges apprit avec lui à ne jamais se rebuter d'une ennuyeuse besogne, comme à toujours profiter d'une bonne occasion.

« Croyez-moi, lui disait son patron, chacun en ce monde rencontre au moins deux ou trois fois la fortune sur son chemin, mais les niais ne savent pas la voir ni les paresseux la saisir. Ensuite ils gémissent et envient les autres, qu'ils appellent chançards. Eh! ils l'ont eue, la chance, et ils l'ont laissé échapper, ne faites pas comme eux. »

Parfois il racontait quelque épisode de sa jeunesse et disait comment l'ambition lui était venue; il expliquait par quels prodiges d'industrie son pere, simple chef d'atelier, était parvenu à élever toute sa nichée d'enfants.

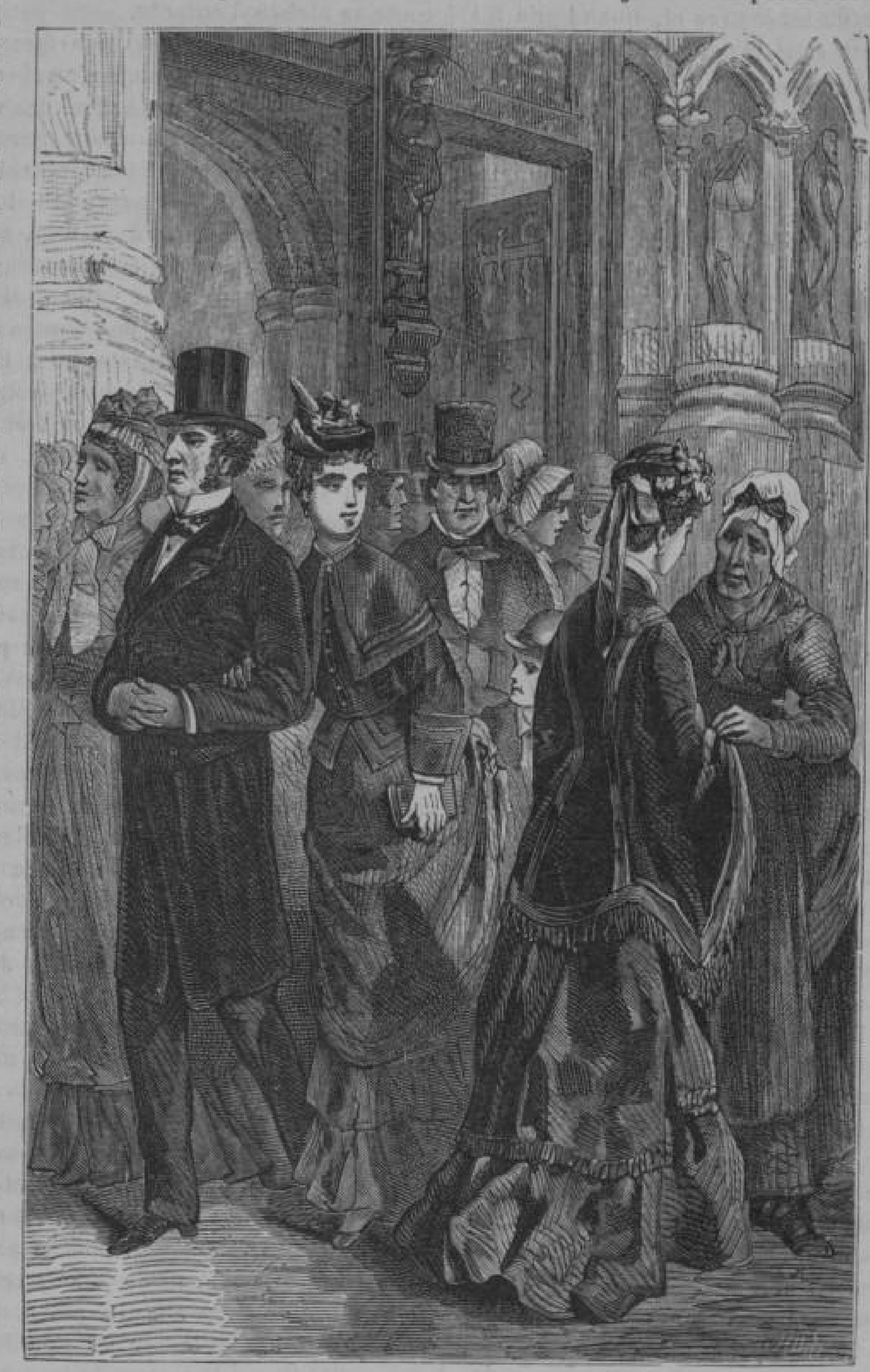
« Ah! c'est qu'il avait une femme bien habile, ajoutait-il : jamais surtout je n'en ai vu une comme ma pauvre mère pour rendre neuves les vieilles culottes. Vous pouvez m'en croire sur parole, j'avais trois aînés et j'héritais tout naturellement de leurs nippes. Ah! ce Christophe! s'y entendait-il à les mettre en loques. Ainsi, un jour, à sa fête, son parrain n'invente-t-il pas de lui faire cadeau d'un superbe pantalon café au lait? Voilà-t-il pas qu'un dimanche où il y avait des joutes sur le Rhône, le parrain emmène Christophe à l'île Barbe; mon Christophe fait des siennes, veut dénicher des pinsons, grimpe sur un peuplier, une branche l'accroche. Crac! une estafilade, depuis le genou jusqu'à l'ourlet. Christophe rentre l'oreille basse; la mère gronde, soupire, puis elle se dit que les gronderies et les soupirs ne raccommodent pas le pantalon et elle va chercher son grand sac. Il faut vous dire que ma mère fourrait dans ce grand sac tous les bouts d'étoffe qu'elle pouvait ramasser à droite et à gauche; quand elle avait besoin d'une pièce ou d'une doublure, elle fouillait là dedans et il était bien rare qu'elle n'y trouvât pas ce qu'il lui fallait. Cette fois comme les autres elle cherche et, au bout d'un moment, elle trouve un grand morceau de drap de nuance isabelle. Avec le café au lait, ça n'allait vraiment pas trop mal. La pièce est posée à l'envers, une fine reprise rapproche à l'endroit les deux bords de l'étoffe, et ma foi, après l'opération, le pantalon, lorsqu'on le regarde de quelques pas, fait encore assez bonne figure. Christophe cependant me force deux mois plus tard à l'accepter. Je suis d'abord assez content, je me pavane, mais bientôt le drap s'élime, les points reparaissent, la reprise bâille, le drap isabelle fait des apparitions indiscrètes, mes camarades se moquent de moi. Voilà ma petite vanité tout à fait blessée ; je n'avais plus de cadet, moi, il fallait garder le pantalon. Un jour, l'impatience l'emporte, je prends un grand parti et, à un moment où je suis seul, je pèse sur la déchirure et j'arrache la pièce. Ma mère rentre, aperçoit ce chef-d'œuvre. Elle pâlit. « Ah! malheureux, dit-elle, et le terme, le terme qu'il faut payer dans huit jours! Allons, couche-toi, impossible d'acheter du neuf, je vais voir s'il n'y a pas moyen d'arranger ça, car jamais je ne laisserai mes enfants sortir déguenillés. » La pauvre chère femme veilla jusqu'à minuit. Le lendemain, je repris ma malheureuse defroque, plus détériorée que la veille. A partir de ce jour, bien loin de l'endommager, je la portais comme une relique; mais chaque fois que mes yeux tombaient sur le raccommodage, je

me disais : Il faut pourtant que je sorte de ce pantalon-là.

» Et j'en suis sorti, reprenait M. Gavet en se frottant les mains; seulement, je l'ai conservé longtemps dans un tiroir de ma commode en souvenir du courage et de l'adresse de ma pauvre mère. Ah ! ceux qui ont tout à satiété ne se doutent pas de la peine que les autres sont obligés de se donner pour s'acheter seulement un pantalon. »

Pour le bon petit homme qui avait pris cette peine, sa modeste aisance était une fortune et son humble bien-être presque du luxe. Que pouvait-il souhaiter de mieux, puisqu'il avait, outre son magasin à boiseries de chêne, un salon décoré d'un beau meuble en velours d'Utrecht jaune, avec une cheminée surmontée d'une pendule à colonnes, genre empire ? puisqu'une petite servante rougeaude trottinait dans sa cuisine? puisqu'au dernier jour de l'an il avait pu offrir à Mme Gavet un cachemire de l'Inde, longtemps rêvé, et dont l'excellente femme se faisait une joie de se parer le jour du mariage de son fils Cyprien? puisqu'enfin ses affaires avaient pris assez d'extension pour que l'aide d'un employé lui devînt nécessaire ?

« Il sera traité comme le fils de la maison, » avait dit la vieille Mathurine en énumérant à Françoise les avantages que trouverait Georges chez M. Gavet, et Mathurine n'avait pas menti. Seulement, le fils de la maison étant dans l'habitude de descendre à la cave, il n'y avait pas de raison pour que M. l'employé se dispensât de passer devant lui en portant la lanterne ; le fils de la maison éclaircissant les devantures le jour où la petite servante s'en allait au lavoir, il semblait également assez convenable que son subordonné s'emparât comme lui de la peau de chamois imbibée d'esprit-de-vin. Où étaient les beaux jours de Bagnols, les leçons d'équitation de Fernand, les cravates flamboyantes , les fines chaussures, tout ce petit bagage élégant qui chatouillait si agréablement un jeune amour-propre ?



Françoise alla se poster sous le porche de l'église d'Ainay. (P. 367, col. 1.)

Ces splendeurs d'un jour s'étaient évanouies, et Georges, qui voyait de près les misères navrantes de plus d'un ménage d'ouvriers, ne pensait pas à s'en plaindre.

Lorsque, à la fin du mois, il toucha pour la première fois les cinquante francs promis, il s'en alla chez sa mère plus fier et plus content que s'il avait conquis tous les trésors de Crésus. Les meilleures joies en effet sont celles de l'âme, et le cœur peut donner un prix inestimable à l'obole gagnée par le travail et offerte par le dévouement.

A suivre. EMMA D'ERWIN.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.



Mme de la Taudière poussa un grand cri. (P. 370, col. 2.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

IX

La catastrophe.

Il y avait trois semaines que Mme de la Taudière était revenue chez elle : trois semaines qu'elle luttait contre la maladie, chaque jour plus envahissante. Alfred, absorbé par les soins continuels qu'exigeait l'état de plus en plus alarmant d'Albert, écrivait rarement, et ses lettres étaient toujours un chagrin plutôt qu'une consolation pour la pauvre mère, dévorée d'angoisses. Aussi Babet, qui devinait tout, s'en prenait à tout le monde, et rendait la vie insupportable au malheureux facteur, dès qu'il apparaissait, une lettre à la main.

« Une lettre pour.... Tiens, il n'y a personne à la cuisine, se dit le facteur avec étonnement. Elle choisit joliment son jour pour s'absenter! (Elle, c'était la terrible Babet.) Je sais, par le timbre et l'écriture, que cette lettre-là est de Monsieur. Il a mis sur l'enveloppe : *très-pressé*, et il a souligné deux fois. Et voilà justement qu'il n'y a personne pour recevoir le courrier. »

Il frappa timidement deux petits coups secs, avec son bâton, sur la table de la cuisine. Pas de réponse. Il s'avança de quelques pas, et constata avec horreur que la bouilloire au café n'était pas sur le feu.

« Quelle maison! se dit-il en haussant les épaules. Je ne puis cependant pas rester une heure à attendre! »

Il prit alors une grande résolution, s'avança vers la porte du fond, l'ouvrit toute grande, et appela à deux reprises : « Mademoiselle Babet!

— Taisez-vous, pour l'amour du ciel, malheureux, lui cria Hervé d'une voix déchirante, ma mère se meurt! »

Le facteur resta immobile et comme pétrifié.

« Pauvre femme! dit-il, aussitôt qu'il eut recouvré l'usage de la parole. Pauvres enfants! et Monsieur qui ne sait rien, et qui lui écrit; car c'est à elle que la lettre est adressée. Qu'est-ce que je vais faire? »

Il lui vint à l'idée qu'il n'aurait point de café ce jour-là; mais comme c'était un brave homme, il eut honte d'avoir eu une telle pensée, et il l'écarta de lui avec indignation.

Il tenait toujours la malheureuse lettre à la main, et la regardait d'un air perplexe. Encore une fois, que faire? Appeler quelqu'un? Mais Hervé lui avait imposé péremptoirement silence. Déposer la lettre sur un meuble? Mais, dans le trouble du moment, il se pouvait que personne n'y fit attention; et la lettre était très-pressée et probablement très-importante.

[1] Suite. — Voy. pages 321, 337 et 353.

A bout d'imagination, le facteur résolut de porter immédiatement la lettre au presbytère. Il était tout heureux et tout fier d'avoir trouvé cette solution. Car il faisait ainsi, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups. D'abord il mettait sa propre responsabilité à couvert; ensuite il envoyait au château la personne dont la présence y était le plus nécessaire.

Le brave homme s'essuya les yeux et partit alors d'un pas rapide qui contrastait singulièrement avec son allure habituelle.

Pendant que le facteur mettait son projet à exécution, Hervé était retourné au chevet de sa mère.

Voici comment la catastrophe était arrivée.

La veille au soir, Mme de la Taudière s'était couchée comme d'habitude et la nuit avait été tranquille pour tous. Le matin, sa fille aînée était entrée chez elle à huit heures, s'attendant à la trouver habillée selon sa coutume. Car, même au milieu de ses souffrances, elle avait conservé l'habitude de se lever de bonne heure. La malade était étendue sur un canapé, enveloppée d'un peignoir, fort pâle et la figure décomposée.

« Je ne me sens pas bien ce matin, chère enfant, dit-elle, je ne puis te faire travailler comme à l'ordinaire, ni les autres enfants non plus. Appelle Babet, je t'en prie. »

Régina, inquiète, courut à la recherche de Babet; celle-ci était à déblatérer contre les jumeaux, qui avaient trouvé plaisant de lui sucrer son café avec du sel. Elle n'entendit pas d'abord ce que disait Regina, parce qu'Hervé et Bathilde se faisaient un jeu de couvrir la voix de leur sœur. Comprenant enfin ce qui était arrivé, Babet se hâta de monter chez sa maîtresse, qu'elle trouva respirant avec difficulté.

« Je voudrais un peu de chloral... Babet, murmura-t-elle, il me semble que je vais étouffer. »

Babet lui donna ce qu'elle demandait et alla retrouver les enfants, après avoir engagé Angeline à rester étendue sur son canapé.

« Mes enfants, dit-elle d'un air grave qu'ils ne lui connaissaient pas, veillez à ce que la maison soit tranquille. Si le médecin n'avait pas promis de venir aujourd'hui, je l'enverrais chercher; mais il va venir, Dieu merci! et je lui demanderai s'il ne faut pas... prévenir Monsieur. »

La voix de la bonne vieille s'éteignit comme elle disait ces derniers mots.

Frappés de stupeur, les enfants se regardèrent en silence. Aucun d'eux n'osait interroger Babet. A la fin, Hervé prit la parole et dit :

« Chère mie, mère est donc malade... dangereusement? »

Babet baissa la tête. Hervé trembla de tout son corps, tandis qu'un bruit sourd de sanglots se faisait entendre autour de lui.

« Depuis combien de temps son état t'a-t-il semblé plus grave? » murmura-t-il, les yeux humides de larmes.

Babet le regarda, hésita un instant, puis elle répondit, comme en se faisant violence :

« Depuis son retour à la Taudière. »

Hervé bondit.

« Et tu ne nous as rien dit! s'écria-t-il dans un transport de douleur tel que la vieille servante en fut effrayée. Elle se meurt.... par notre faute peut-être? Oh! misérables que nous sommes! Peut-être ce qui arrive aujourd'hui arrive-t-il par notre faute.

— Calme-toi, mon Hervé, ne te désespère pas encore, dit Babet, effrayée de l'état où elle le voyait; je n'ai que des craintes, la maladie de ta mère est chronique, guérissable, mais il faut la ménager; il lui faut du calme, beaucoup de calme.

— .... Et nous habitons le château de la Pétaudière! murmura Regina les dents serrées.

— Tu es cruelle, Régina, dit Bathilde en se rapprochant d'Hervé qui gémissait. La douleur ne peut-elle nous réunir un instant; nous aimons tous notre mère pourtant, tu le sais, ma sœur! »

Régina tendit la main aux jumeaux. Pour son orgueil, c'était beaucoup que d'avouer silencieusement ses torts.

« C'est bien, dit Babet, restez unis, mes pauvres enfants; je retourne près de votre mère; ne vous éloignez pas, j'aurai peut-être besoin de l'un de vous tout à l'heure. »

En revenant près de la malade, Babet vit avec un mélange de satisfaction et de surprise qu'elle dormait paisiblement. La bonne vieille attribuait la fatigue de sa maîtresse à une course matinale qu'elle avait faite la veille à l'église. Mme de la Taudière avait tenu à se confesser et à communier pour l'anniversaire de son mariage.

Trois heures s'écoulèrent ainsi ; la malade dormait toujours : ce sommeil, qui avait d'abord rassuré Babet, l'inquiétait maintenant; elle se demandait si ses yeux ne la trompaient pas, si les traits de la malade changeaient réellement d'aspect, et si ce n'était pas l'approche de la mort qui leur donnait cette apparence nouvelle. Au moment où elle se penchait vers Mme de la Taudière pour l'examiner de plus près, celle-ci poussa un grand cri, un cri déchirant, terrible, un cri qui fit accourir près d'elle ses enfants épouvantés.



Sans paraître les voir, elle se leva toute tremblante, les mains jointes, les yeux hagards.

« Vous le voulez donc, ô mon Dieu! balbutia-t-elle; eh bien! que votre volonté soit faite! Mais, ô Sei-

gneur, Seigneur, prenez pitié de ceux que j'aime!..»

Elle resta muette et immobile tandis que les enfants et Babet la soutenaient, osant à peine respirer, puis son visage se transfigura, ses yeux rayonnèrent, un sourire angélique ouvrit ses lèvres : elle étendit les bras vers le ciel.... elle voyait....

« O Marie-Ange, merci! » murmura-t-elle.

Babet seule entendit ces étranges paroles.... A peine s'étaient-elles exhalées comme un souffle léger, que Mme de la Taudière chancela : sa tête se renversa, ses bras retombèrent sans force et un faible soupir, le dernier, souleva sa poitrine amaigrie....

D'abord les enfants ne comprenaient pas leur malheur; un instant ils crurent que leur mère respirait encore! Le respect solennel avec lequel Babet déposa doucement le corps sur le lit et s'agenouilla près de la morte leur révéla d'un seul coup qu'ils étaient orphelins.

Dans cette chambre, devenue chambre mortuaire, il y eut alors des pleurs et des gémissements. Chacun des pauvres enfants souffrait selon la nature de son caractère. Hervé se tordait les mains; Bathilde s'arrachait les cheveux; Claire se cramponnait à la main glacée de sa mère, en l'appelant d'une voix déchirante. Régina, le front sur les pieds de la morte, gémissait sans pouvoir parvenir à pleurer. Yvon, les mains jointes, contemplait celle qu'il aimait tant. Ses larmes coulaient lentement sur le visage chéri vers lequel il était tendrement penché. Babet, au désespoir elle-même, allait de l'un à l'autre, essayant de les calmer, alors qu'elle-même sanglotait à fendre le cœur.



Taisez-vous, pour l'amour du ciel. (P. 369, col. 2.)

Tout à coup la porte s'ouvrit.

Le curé du village parut tenant une lettre à la main.

« Monsieur le curé, s'écria Hervé en s'élançant vers lui, ô monsieur le curé, nous n'avons plus de mère! »

Le vieux prêtre joignit les mains, et ses lèvres murmurèrent une courte prière. Ensuite montrant aux orphelins le visage radieux d'Angéline, qui semblait leur sourire :

« Elle vous attend au ciel! dit-il, avec un mélange de solennité et de tendresse paternelle; à genoux, mes enfants, et priez Dieu de vous faire la grâce de conformer votre vie à la sienne pour la rejoindre là-haut. »

X

Le retour de M. de la Taudière.

La prière donne une force divine et calme les plus âpres douleurs : il semble que Dieu berce l'âme tout en lui enseignant le grand secret de la vie, qui est de savoir souffrir avec Jésus-Christ, et de sanctifier la souffrance.

Les pauvres orphelins en éprouvèrent les divins bienfaits; tandis que la voix douce du bon prêtre implorait Jésus crucifié, Marie au pied de la croix, Joseph, patron de la bonne mort, tandis qu'il invoquait les saints pour la chère âme qui venait de quitter la terre, les sanglots s'apaisaient, les voix suppliantes prenaient un accent plus pénétrant; à mesure que les enfants priaient, ils se sentaient consolés.

Babet s'approcha du curé au moment où il se relevait et faisait signe aux enfants de le suivre.

« Monsieur le curé, dit-elle tout bas, il faudrait envoyer un exprès pour prévenir mon pauvre maître. »

Le curé lui tendit la lettre que lui avait remise le facteur.

« Prenez d'abord connaissance, ma fille, répliqua-t-il, de cette lettre que l'on m'avait chargé d'apporter ici sans retard. Nous y trouverons peut-être des indications sur ce que nous avons à faire.

— Oh, monsieur le curé, s'écria Babet en fondant en larmes, cette lettre était adressée à la pauvre madame!

— Il est vrai, ma chère fille, reprit avec douceur le vieux prêtre; mais les circonstances sont telles que je prends sur moi d'ouvrir la lettre si vous hésitez à le faire. J'emmène ces pauvres enfants dans la pièce à côté; j'y prendrai connaissance de la lettre, et je m'entendrai avec vous sur ce qu'il faudra décider. »

Les enfants suivirent docilement le curé, tandis que Babet, réprimant avec peine ses sanglots, arrangeait et disposait tout dans la chambre mortuaire.

Le curé fit asseoir les enfants dans la pièce où ils venaient d'entrer, ouvrit la lettre de M. de la Taudière, la parcourut rapidement et, voyant la pénible anxiété des orphelins, il leur lut tout haut ce qui pouvait les intéresser.

« Ma chère Angéline,

» Je n'ai pas osé vous attrister en vous donnant ces jours-ci les navrants détails de la longue et douloureuse agonie de notre pauvre Albert! Vous sachant si souffrante et si faible, j'ai préféré vous dire sans explications qu'il était plus malade. Je ne puis plus vous cacher la vérité, et je pense que le mieux est de couper court, par un seul mot, à votre douloureuse incertitude. Albert est mort hier, mort comme un saint, bénissant Marie-Ange qui ne l'a

quitté ni jour ni nuit, et me remerciant avec une tendresse que je n'oublierai jamais. Je pars dans quelques heures avec notre fille adoptive. Cette lettre nous précédera de bien peu, mais je tenais à ne pas vous porter un coup violent par notre brusque arrivée. Aussitôt après la triste cérémonie des obsèques, nous quitterons la Roche-qui-pleure. J'amène Paulette, qui ne veut pas quitter sa jeune maîtresse. Guillaume reste ici, pour veiller sur le château ; la santé de Marie-Ange me semble altérée : elle a grand besoin de vos soins et de votre tendresse.

» A tout à l'heure, bien chère amie ; je vous embrasse tous du fond du cœur. Marie-Ange envoie toutes ses tendresses, à vous d'abord, et ensuite à ses nouveaux frères et sœurs. Cette enfant est admirable de courage, d'abnégation, de dévouement ! Qui sait si son exemple n'exercera pas une salutaire influence sur le caractère de nos pauvres enfants?

» Bien à vous,

» ALFRED. »

Pendant cette lecture, le visage de Régina s'assombrit. Yvon, malgré sa froideur habituelle, ne pouvait contenir son émotion. Hervé semblait frappé de stupeur, Bathilde ouvrait de grands yeux inquiets ; tous se taisaient. Claire se laissa glisser des genoux de Régina et dit au curé avec une indignation enfantine :



Les enfants priaient. (P. 371, col. 2.)

« Papa a pris un autre enfant! il ne veut donc plus de nous? »

A cette question si naïve et si inattendue, le curé, malgré la solennité du moment, eut quelque peine à réprimer un sourire. Il se préparait à détromper Colibri, et à lui montrer sous son vrai jour l'adoption de Marie-Ange, lorsqu'il en fut empêché par les exclamations des autres enfants.

« Pauvre papa! s'écria impétueusement Bathilde, en saisissant d'instinct la main d'Hervé. Oh! mon Dieu ! que pourrions-nous donc faire pour lui ? Dire qu'il arrive dans quelques instants peut-être, accablé de douleur, et qu'il apprendra sans préparation.... Hervé !

— J'y pensais, dit Hervé, en réponse au regard désespéré et à l'appel de sa sœur. Je cours au-devant de lui. »

A peine Hervé avait-il refermé la porte, que Régina dit d'un air sombre :

« N'avions-nous pas assez de notre chagrin? Faut-il encore qu'on nous impose la contrainte de voir une étrangère ici ! »

Tous les regards se portèrent sur Régina ; Bathilde ouvrait déjà la bouche pour lui reprocher son égoïsme et sa dureté, lorsque son frère Yvon la retint d'un signe de main.

« Marie-Ange est notre parente, répondit-il d'un accent profond, notre mère l'aimait ; et comme nous, plus que nous, elle est orpheline. La pauvre petite! je l'aime déjà !

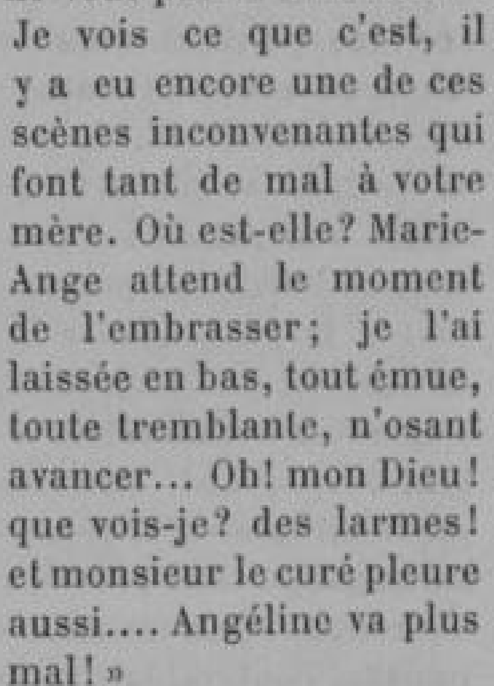
— Bien, Yvon, dit le curé en lui serrant la main, votre mère vous entend et vous approuve. Soyez tous plus affectueux que jamais pour votre père, et recevez avec une tendre compassion celle que vous amène sa généreuse tendresse ! »

Il finissait à peine ces paroles, lorsque Babet entra tout effarée.

« Monsieur, dit-elle, pouvant à peine parler.... Monsieur arrive.... et il n'est pas seul.... il y a deux personnes avec lui. »

Le curé s'avançait précipitamment vers la porte lorsqu'elle s'ouvrit et Alfred parut....

« Eh bien ! dit-il vivement, que signifie un pareil accueil? Personne pour me recevoir? J'avais écrit cependant. Hervé, que j'ai entrevu de loin, s'est sauvé comme un coupable. Bonjour, cher monsieur le curé. Eh bien, enfants, on ne veut pas m'embrasser!



Je vois ce que c'est, il y a eu encore une de ces scènes inconvenantes qui font tant de mal à votre mère. Où est-elle? Marie-Ange attend le moment de l'embrasser ; je l'ai laissée en bas, tout émue, toute tremblante, n'osant avancer... Oh! mon Dieu! que vois-je? des larmes! et monsieur le curé pleure aussi.... Angéline va plus mal! »

Aussitôt il s'élança vers la chambre de Mme de la Taudière ; le curé le retint fortement sans parler. M. de la Taudière le regarda avec des yeux égarés, et comprit ce terrible silence.

Longtemps on n'entendit que des plaintes étouffées et le bruit de la respiration oppressée de M. de la Taudière ; il se leva enfin et repoussant doucement ceux qui l'entouraient....

« J'ai prié, dit-il enfin, je suis calme, je veux la voir! je veux prier près d'elle ; je lui amenais cette pauvre orpheline qu'elle devait m'aider à protéger... que deviendrons-nous sans elle?

— Mon fils, dit le curé, Dieu n'abandonne pas ceux qu'il aime, ceux qui le prient : venez, pauvre cœur brisé, retremper votre courage en contemplant la céleste beauté empreinte sur le front chrétien de celle que vous pleurez! Vous, mes enfants, mettez Babet au courant de ce qui concerne votre cousine, et allez la recevoir ; surtout, songez qu'elle a déjà souffert et annoncez-lui avec ménagement votre malheur, qui est aussi le sien. »

Le curé alors, passant doucement son bras sous celui de M. de la Taudière, l'accompagna dans la chambre mortuaire, pour continuer à lui prodiguer ses

consolations. Restés seuls, les enfants dirent à Babet que leur père amenait Marie-Ange pour vivre avec eux, et que Paulette accompagnait sa jeune maîtresse. Une brève exclamation de la vieille servante témoigna seule à quel point elle désapprouvait la démarche de M. de la Taudière. Elle se contint pourtant et leur dit d'installer Marie-Ange, leur parente, dans la chambre qui était à côté de celle d'Hervé.

Yvon se récria :

« Non, ma mie Babet, pas celle-là, dit-il, elle n'est pas convenable pour Marie-Ange. Cette pièce est au nord, elle est triste, mal meublée : mets-la plutôt à côté de Régina, dans la chambre bleue.

— Pour cela, non, dit Régina durement. Il y a une porte de communication et je n'entends nullement être condamnée à un pareil voisinage.

— Marie-Ange est d'une santé délicate, s'écria vivement Bathilde. Puisque Régina ne veut pas être *condamnée* à un pareil voisinage, je m'en arrangerai fort bien, moi. Tiens, ma mie Babet, donne-lui ma chambre, je serai parfaitement dans la pièce d'à côté.

— Je voudrais bien voir cela! dit Babet d'un ton sec, en remuant la tête avec indignation. Des étrangers viendront nous prendre nos meilleures chambres, et nos enfants coucheront dans des galetas! Sais-tu bien, malheureuse, que l'autre chambre n'a qu'un poêle? et encore, je crois que les moineaux ont fait leur nid dans le tuyau, tandis que ta cheminée est celle qui tire le mieux de toute la maison.

— Raison de plus, répondit Bathilde d'un ton conciliant. Marie-Ange en jouira, du moins, de cette cheminée qui tire si bien ; moi, je déteste le feu ; les trois quarts du temps, je suis obligée d'ouvrir les fenêtres. Si le tuyau du poêle est bouché, on le débouchera, n'est-ce pas, Hervé?



Le curé ouvrit la lettre. (P. 371, col. 2.)

— Rien de plus simple, répliqua Hervé avec empressement. Sais-tu, ma chérie, que tu as un bien bon cœur, toi! » Et il insista avec emphase sur le mot « toi », pour donner à entendre que l'on n'en pouvait pas dire autant de toutes les personnes présentes.

Régina n'eut pas de peine à saisir l'allusion, et reprit avec amertume :

« C'est pour établir un contraste que tu fais cette aimable remarque? »

Hervé allait répliquer que le contraste était trop frappant pour qu'il fût nécessaire de le faire remarquer, lorsque la voix sérieuse et grave d'Yvon se fit entendre.

« N'avons-nous pas honte, dit-il, de perdre notre temps à discuter des misères, au lieu d'aller consoler l'orpheline qui pleure, seule, à notre porte! »

Ces paroles produisirent aussitôt leur effet : Babet et les enfants se turent ; la vieille servante alla préparer la nouvelle chambre de Bathilde et celle de Marie-Ange, tandis que les jeunes garçons et Bathilde descendaient pour rejoindre leur cousine dans le salon.

Tout en travaillant avec son activité habituelle, Babet se disait avec une jalousie hostile :

« Les dernières paroles d'Angéline n'ont pas été pour ses enfants.



Cette étrangère lui avait déjà pris le cœur. Il nous

est recommandé d'aimer même nos ennemis; mais je crois que j'aurai de la peine à pratiquer ce commandement-là. »

A suivre. Vesse DE PITRAY, née DE SÉGUR.

L'OISEAU-MOUCHE

Comment décrire ces petits bijoux de la nature, puisque sur la palette des peintres il ne peut se produire aucune combinaison de couleurs qui en rende l'éclat?

Nous sommes obligés, pour nous approcher de la vérité, d'avoir recours au vocabulaire des joailliers, car la plupart de ces petits êtres portent sur la tête, sur les ailes, sur le cou, des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, la topaze, l'escarboucle, le saphir, enchâssés dans l'argent et l'or, et une collection composée d'un individu de chacune des nombreuses especes d'oiseaux-mouches constitue un écrin étincelant, chacun ayant pris à l'arc-en-ciel une ou plusieurs de ses couleurs lumineuses.

Lisez plutôt la description que donne Marcgrave du *rubis-topaze*, l'un des plus beaux, il est vrai.

« Il a les couleurs et jette le feu des deux pierres précieuses dont nous lui donnons le nom; il a le dessus de la tête et du cou aussi éclatant qu'un rubis; la gorge et tout le devant du cou, jusque sur la poitrine, vus de face, brillent comme une topaze-aurore du Brésil; ces mêmes parties, vues en dessous, paraissent en or mat, et, vues de plus bas encore, se changent en vert sombre; le haut du dos et le ventre sont d'un brun noir velouté; l'aile est d'un brun violet, le bas-ventre blanc, les couvertures inferieures de la queue et ses pennes sont d'un beau roux doré et teint de pourpre; elle est bordée de brun au bout; le croupion est d'un brun relevé d'un vert doré. »

Les Indiens les ont appelés « cheveux du soleil »; un grand écrivain français, ami passionné de la nature, leur a donné le nom de « flammes ailées ».

Voilà pour la couleur.

Parlerons-nous de la taille?

Quelques-uns ne sont ni plus grands, ni plus gros qu'un papillon; et il faut les voir au repos (ce qui est rare d'ailleurs), pour se convaincre que ce sont des oiseaux et non des insectes. La confusion serait d'autant plus facile qu'ils se nourrissent exclusivement du suc des fleurs. Un seul naturaliste, M. Badier, a trouvé dans l'œsophage de quelques-uns des insectes presque imperceptibles, mais il est évident aujourd'hui qu'ils y avaient été entraînés avec le pollen des fleurs que ces oiseaux avaient absorbé.

Pour écrire une étude précise sur ces charmants petits êtres il faudrait un volume; car si Buffon, qui distingue entre les colibris et les oiseaux-mouches, ne compte que vingt-six espèces de ces derniers, Marcgrave, Brehm et beaucoup d'autres naturalistes, qui ne les séparent point, en comptent jusqu'à quatre cents.

Nous ne parlerons donc que de leurs caractères généraux :

Leur couleur est, nous l'avons dit, inimitable, leur taille presque microscopique, leur bec est une aiguille fine (chez les oiseaux-mouches il est droit, chez les colibris légèrement renflé par le bout et courbé dans toute sa longueur : seule différence appréciable entre les uns et les autres); leur langue n'est qu'un fil; leurs pattes, remarquablement fines et délicates, ont le tarse couvert de plumes, tantôt couchées, tantôt hérissées; leurs petits pieds sont si menus qu'on les voit à peine; leurs doigts, tantôt séparés, tantôt réunis par la base, sont pourvus d'ongles très-longs relativement. Leurs ailes sont allongées, étroites, recourbées en faucille, et les plumes qui les forment sont presque transparentes. Lorsque l'animal vole, elles se meuvent avec une telle rapidité, que, sans leur bourdonnement incessant, on les dirait immobiles.

L'oiseau-mouche a tous les charmes; il ne lui manque que le chant, car son cri est loin d'être harmonieux.

A son réveil, il en fait retentir les bois, et, quand le soleil se lève, c'est en le répétant sans cesse qu'il s'élance dans les campagnes.

On trouve l'oiseau-mouche dans toutes les parties du continent américain où croissent les fleurs; cependant les plus belles espèces habitent les contrées tropicales, et le Mexique en possède la collection la plus splendide. Les uns vivent dans les montagnes, les autres dans des vallées où la chaleur torride n'est atténuée par aucun souffle de vent. Chaque espèce a son existence liée à celle de certaines fleurs, et on en voit qui, non contents de rechercher certains arbres, n'en visitent que certaines branches, toujours les mêmes.

« La vie chez les flammes ailées, dit un poete naturaliste, est si brûlante, si intense qu'elle brave tous les poisons. Les feuilles absorbent, comme on sait, tous les poisons de l'air; les fleurs les résorbent; les oiseaux-mouches vivent des fleurs, de ces pénétrantes fleurs, de leurs sucs brûlants et âcres, en réalité de poisons. Ces acides semblent leur donner et leur âpre cri et l'éternelle agitation de leurs mouvements colériques. Ils contribuent peut-être bien plus directement que la lumière à les colorer de ces reflets etranges qui font penser a l'acier, à l'or, aux pierres précieuses, bien plus qu'aux plumes et aux fleurs. »

Ce petit être brillant est en effet non-seulement d'humeur légère et fantasque, mais aussi agressif et colère. On le voit souvent, lui pygmée, s'attaquer à de gros oiseaux, les pourchasser, les harceler,

s'attacher à eux, les cribler de coups de bec. S'ils les lâchent enfin, c'est qu'ils ne peuvent se passer des fleurs qu'ils visitent l'une après l'autre, pompant leur miel, mais déchirant, arrachant un à un les pétales de celles qui sont déjà fanées.

L'amour paternel et maternel calme seul cette agitation fiévreuse. Quand vient le moment de faire leur nid, le mâle et la femelle se mettent au travail; il va à la recherche des matériaux; elle les utilise avec art, avec amour.

Ce nid est un chef-d'œuvre d'une délicatesse aussi exquise que les trésors qu'on va lui confier. Il est fait de coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur les fleurs. La femelle la tisse; c'est pour ainsi dire la peau intérieure du nid, elle polit avec sa gorge le doux berceau de ses petits, le recouvre extérieurement d'une écorce de gommier qui doit le rendre imperméable à l'air, et quand le nid, qui est gros comme la moitié d'un abricot, réunit toutes les conditions de sécurité et de bien-être, elle le suspend à deux feuilles d'oranger, quelquefois même à un mince brin d'herbe qui a poussé sur une ruine.


Oiseaux-mouches. (P. 374, col. 1.)

Alors la femelle pond deux œufs gros comme des petits pois, et le père et la mère les couvent pendant douze jours en se relayant. Au treizième jour, deux petites mouches éclosent, auxquelles la mère donne la becquée, c'est-à-dire qu'elle leur fait sucer sa langue enduite du miel des fleurs.

Voici, en courant, les vingt-quatre espèces dont parle Buffon : le *plus petit oiseau-mouche*, à peine long de quinze lignes, de la pointe du bec au sommet de la queue; le *rubis-topaze;* l'*améthyste;* l'*or-vert;* le *huppe-col;* le *rubis;* l'*oiseau-mouche huppé;* l'*oiseau-mouche à raquettes;* l'*oiseau-mouche pourpré;* la *cravate dorée;* le *saphir;* le *saphir-émeraude;* l'*émeraude-améthyste;* l'*escarboucle;* le *vert-doré;* l'*oiseau-mouche à gorge tachetée;* le *rubis-émeraude;* *l'oiseau-mouche à oreilles;* l'*oiseau-mouche à collier;* l'*oiseau-mouche à larges tuyaux;* l'*oiseau-mouche à longue queue; le violet à queue fourchue;* autre *oiseau-mouche à longue queue* (or, vert et bleu); enfin l'*oiseau-mouche à longue queue noire.*

Ce ne sont là que des noms, hélas! Nous admirons ce charmant animal dans nos musées, mais il lui manque son premier attrait : la vie; les voyageurs seuls qui ont visité le continent américain peuvent se rendre compte de son exquise beauté.

JEANNE DU PLESSIS.

LA PHOSPHORESCENCE DE LA MER

Les poetes d'autrefois se plaisaient, d'après Homère, à donner à la mer l'épithète « d'infertile », et cependant rien n'égale son exubérante fécondité. Bien plus que la terre, dont la superficie seule est richement peuplée, l'Océan est le domaine de la vie ; non-seulement les nappes supérieures, mais aussi les couches profondes sont remplies d'organismes de toute espèce. En certains parages, des myriades d'êtres se pressent en si prodigieuses multitudes, que les eaux elles-mêmes en sont, pour ainsi dire, devenues vivantes. Peut-être est-il aussi dans les vastes étendues liquides quelques déserts presque complétement privés de faune et de flore ; mais ce seraient là des exceptions, et, dans la plupart des régions de la mer, chaque goutte d'eau est un monde par la multitude des êtres qui l'habitent. Pris dans son ensemble, l'Océan peut même être considéré comme le milieu vital par excellence.

Quelquefois la mer est tellement remplie d'organismes, qu'on peut la dire animée, saturée, et la couleur en est entièrement changée par des multitudes flottantes. Ainsi, sur les côtes du Groenland, les marins traversent des bandes liquides d'un brun foncé ou d'un vert olive, occupant fréquemment 300 et même 400 kilometres de longueur : ce sont des colliers de diatomées siliceuses ayant en moyenne un sixième de millimètre de diamètre. Ces colliers, renfermés par centaines dans chaque centimètre cube d'eau, sont engloutis par centaines de milliers à chaque bouchée d'une baleine. Dans l'espace compris entre le 74e et le 80e degré de latitude, ces bancs, dont la limite est quelquefois parfaitement tranchée comme si elle avait été tirée au cordeau, occupent, d'après Scoresby, environ un quart de la superficie marine. Ils sont assez nombreux pour être chaque année un des agents les plus importants dans le phénomène de la fusion des glaces à la surface inférieure desquelles ils sont attachés. Ailleurs, ce sont d'immenses « serpents de mer », formés par d'innombrables salpas qui s'attachent les uns aux autres comme les molécules d'un même corps; ou bien des étendues sans bornes visibles, les unes rouges de sang, les autres blanches de lait. Là, ce ne sont pas des bancs d'animaux que traversent les navigateurs, ce sont des mondes, où chaque goutte d'eau renferme autant d'êtres qu'il y a d'étoiles dans la voie lactée. En août 1854, le capitaine Kingman traversa dans l'ocean Indien un espace de plus de 40 kilomètres de largeur, dont la blancheur était assez éclatante pour éteindre la lumière des astres ; quand la mer d'animalcules fut dépassée, on vit longtemps encore le ciel briller au-dessus comme des lueurs d'une faible aurore boréale. Dix ans après, le navire *la Sarthe* retrouvait, dans les mêmes parages, une vaste « mer de lait », où le sillage de la quille se dessinait en noir. Près de Luçon, Freycinet avait traversé une nappe d'eau complétement rouge, dont chaque millimètre cube renfermait quarante millions d'algues microscopiques.

Du reste, le plus étonnant témoignage de la foule innombrable des organismes qui pullulent dans l'Océan n'est-il pas la merveilleuse phosphorescence des eaux due, pour une très-forte part, aux animalcules vivants? Il n'est pas de voyageur qui, durant les nuits, n'ait observé ces nappes de lumière jaune ou verdâtres qui frémissent sur la mer, ces fusées d'éclairs qui jaillissent de la crête des vagues, ces tourbillons d'étincelles que le taille-mer des vaisseaux soulève en plongeant, ces ondes flamboyantes qui glissent des deux côtés du navire, pour s'unir en longs remous derrière le gouvernail et transformer le sillage en un fleuve de feu. Dans le port de la Havane, le moindre objet qui agite la surface de l'eau apparaît soudain comme un trait de flamme et soulève autour de lui toute une serie de vaguelettes lumineuses, se propageant en cercles concentriques jusqu'à plusieurs metres de distance ; les embarcations qui voguent sur les eaux, poussées par le mouvement égal des rames, laissent derrière elles la trace d'un immense dragon de feu aux larges pattes etalées. Dans le golfe Persique, nous dit Palgrave, les flots sont tellement lumineux pendant les nuits, que les Arabes attribuent ces reflets aux feux de l'enfer brillant a travers les rochers du fond et à la masse transparente des eaux. La science moderne nous explique autrement le phénomène de la phosphorescence : ainsi que l'ont établi les recherches de Boyle, de Forster, de Tilesius, d'Ehrenberg, cette lumière provient d'innombrables animalcules, les uns vivants, les autres en décomposition.

« Quelle est, dit M. Duchemin, savant observateur, la cause de la phosphorescence de la mer? Il n'y a plus de doute pour moi : c'est une cause animée. Quand la mer semble être toute en feu, elle contient à sa surface des milliards de petits animalcules qui, vus avec les yeux et sans le secours du microscope, ont la forme et la transparence de très-petits œufs de poissons. Plus on agite l'eau, plus ces petits êtres semblent s'irriter, et, dans leur colere, ils deviennent phosphorescents. »

Le jour, on peut découvrir d'une manière presque certaine si la mer sera phosphorescente le soir. En effet, pendant le jour, on constate alors dans l'eau de mer la présence de ces animalcules microscopiques. Mais ces infusoires apparaissent ou disparaissent subitement. Aujourd'hui la mer jette des rayons d'un feu argenté, le lendemain on n'aperçoit plus rien. Qu'est devenu ce monde lumineux et innombrable d'infiniment petits? Il y a là un fait intéressant que la science n'a pu encore pénetrer.

La phosphorescence de la mer n'est pas un phé-



Les phosphorescences de la mer. (P. 378, col. 1.)

nomène rare sur nos côtes de France, mais elle ne donne qu'une faible idée des magnificences des illuminations de la mer dans les tropiques. Écoutons ce que nous dit M. Poussielgue dans sa charmante relation de voyage en Floride :

« Quel magnifique spectacle, dit-il, la nature se plaît à nous donner cette nuit, et que les tours de force des Ruggieri sont loin de ces merveilles naturelles! Chaque vague roule enveloppée dans une lumière blanche, nappe frangée et lumineuse qui s'étend comme une écharpe et ondule avec l'Océan. La goelette est plus noire que le ciel ; nous-mêmes sur le tillac nous ne nous apercevons point à deux pas de distance : nous voguons sur du feu ; chaque lame qui vient frapper la proue rebondit en gerbes étincelantes. Un seau qu'on descend pour puiser de l'eau paraît s'enfoncer dans une fournaise, et nous remonte plein de flammes liquides ; la corde et nos doigts humides sont phosphorescents, comme lorsqu'on a touché des allumettes mouillées. Des troupes de bonites, des requins, qui flairent la tempête et qui chassent dans cette nuit sinistre, tracent des traînées lumineuses dans leur puissant sillage ; on dirait des coins de feu qui se croisent autour du bâtiment ; mais quand un de ces poissons bat l'onde de sa queue, il fait jaillir des gerbes de flammes qui retombent en cascades d'étincelles. Deux ou trois grands souffleurs qui flottent dans notre voisinage, en lançant l'eau par leurs évents, produisent des jets de feu d'un effet admirable. Ce n'est pas tout, voici le bouquet! A la lumière blanche viennent se joindre les feux de couleur : le feu Saint-Elme d'un violet chatoyant parcourt en frissonnant l'extrémité des mâts et des vergues ; l'électricité des nuages qui nous enveloppent se joue autour de notre paratonnerre, dont la pointe produit l'effet d'une pile de Volta. Puis les mollusques phosphorescents illuminent à leur tour : voici les grandes méduses, les pélagies, qui flottent à la surface de la mer, semblables à des parachutes, ou plutôt aux globes dépolis de vastes lampes ; les melitées, autres méduses plus petites, dont les bras forment la croix de Malte et reflètent un rouge éclatant ; les ocyroès, acalèphes microscopiques, qui brillent dans chaque goutte d'eau comme une constellation de diamants ; les vélelles au corps comprimé dont la crête jette une douce lumière bleu de ciel ; les béroès, sorte de concombres épineux dont les feux sont d'un vert tendre. Mais ce n'est rien encore : à une certaine profondeur se forment des rosaces, des étoiles, des chaînes, des rubans de flammes d'une merveilleuse régularité, qui ondulent avec les vagues, imitant, dans ce feu d'artifice de la mer, les guirlandes de verre qu'on suspend aux mâts pavoisés de nos fêtes nationales! »

H. NORVAL.

LES CONSÉQUENCES D'UNE RÊVERIE

On faisait, ce jour-là, des confitures à la maison. De la bassine brillante se dégageait une agréable odeur de prunes cuites ; aussi les « petits » commençaient-ils à bourdonner autour de nous avec leurs tartines de pain.

« Est-elle bientôt cuite, grand'mère? » demandèrent-ils en se pressant autour d'elle.

La grand'mère se pencha solennellement au-dessus de la bassine.

« Je ne distingue pas encore mon visage, dit-elle, mais mes pauvres yeux sont si vieux! Vois donc, Lise.»

Il paraît que c'est un signe infaillible que la confiture est cuite à point, lorsqu'elle vous renvoie votre image.

Je me penchai en riant.

Les petits attendaient avec anxiété l'oracle qui allait sortir de ma bouche.

Mais je ne distinguai rien, absolument rien. La confiture avait plutôt l'aspect d'un four que celui d'un miroir.

Je fis part de mes observations.

« Alors elles ne sont pas cuites, prononça la grand'mere. Il y en a, je pense, encore pour une petite heure. Il faut maintenant les laisser cuire doucement sans les remuer. Elles seront excellentes, ajouta-t-elle. Quels beaux fruits! Nous avons eu le dessus du panier. Et puis ton minois, Élisabeth, avait ensorcelé la marchande ; elle m'a bien donné une demi-douzaine de prunes de plus sur le marché, j'en suis sûre. »

Là-dessus, ma grand'mère sortit pour vaquer à quelque autre occupation.

Il faisait dans la cuisine une chaleur étouffante, et le babil des enfants m'étourdissait.

Mon esprit éprouvait un irrésistible besoin de se détendre, — il y a des jours comme cela dans la vie. J'avais soif d'un moment de solitude et de complet repos.

Puisque la confiture ne serait cuite que dans une heure et qu'elle n'exigeait aucun soin, pourquoi n'en profiterais-je pas pour monter au grenier, ma retraite favorite?

Cependant j'abandonnai la cuisine comme un déserteur quitte son poste, à pas de loup, et j'ouvris le plus doucement possible la vieille porte du grenier, qui a l'habitude de crier aigrement.

Je m'installai à mon observatoire, auprès de l'étroite lucarne.

Le tableau n'était pas splendide ; c'était la solitude qui m'enchantait. On apercevait beaucoup de toits et de cheminées. Quelques arbres balançaient leurs têtes au-dessus des hauts murs d'un couvent voisin. Voilà pour le dehors.

A l'intérieur, accroché mélancoliquement à un clou, mon chapeau de pensionnaire avec son mo-

deste ruban noir croisé sur la paille jaunie me rappelait bien des heureux jours d'insouciance.

Je reportai mes yeux vers la cime des arbres du jardin du couvent. Leur feuillage mouvant s'allongeait sur le mur, s'allongeait à donner le vertige...

A perte de vue maintenant s'étendait la campagne avec des chemins familiers. L'ombre des nuages courait sur les collines. Dieu! le beau jour de liberté! Il me semblait que le monde ne serait pas assez grand pour moi; je dévorais l'espace. Une mélancolique silhouette se dressa au bord du chemin; c'était Maison-Rouge, la demeure où s'est écoulée mon enfance. Oui, c'était bien elle, avec sa façade sans relief aucun, son balcon en fer rouillé, et ses grands platanes qui s'inclinent sur le toit, et c'était si bien elle, que des larmes me montèrent aux yeux.

Alors, phénomène étrange, il me sembla n'avoir plus que la taille d'un enfant, un cœur d'enfant battait dans ma poitrine, et si plein d'une heureuse insouciance! Mille figures, que l'ombre du temps a déjà légèrement voilées, se pressaient autour de moi.

Appuyée sur le balcon, ma mère souriait à nos jeux. Et puis c'était mon père qui, me prenant par la main, me parlait, comme il en avait l'habitude, des merveilles de la nature, de la grandeur de Dieu; et son éloquence simple et naturelle avait un tel empire sur moi, que je quittais les jeux animés de mes frères pour le suivre et l'écouter.

C'était aussi la pâle figure de Félix, de mon ami d'enfance, de celui qui m'appelait sa « petite femme », qui m'apparaissait et s'attachait à mes pas.

Mais Maison-Rouge avait disparu.

Un palais mire dans un lac bleu sa superbe façade et les blanches statues de ses jardins. Félix est encore là, mais, mon Dieu! qu'il a grandi!

On croirait lire un conte de fée, tant ce palais et ces jardins recèlent de trésors et de merveilles. Félix est devenu riche comme un nabab; il commande ici en maître, et pourtant il me prie de devenir sa femme.

Dig ding dong. Toutes les cloches de la cathédrale sont en branle.

Il a fallu prendre un page pour porter ma robe de mariée, ma robe de satin.

Le carillon ébranle la ville; tous les gens sortent sur leur porte.

On dit : « C'est un prince qui se marie. »

Ma grand'mère est majestueuse, elle est encore plus droite que de coutume.

Le suisse est en grand costume; il a son habit de velours grenat, ses souliers à boucles, et deux panaches blancs retombent sur son œil gauche.

Il frappe la terre de sa hallebarde dorée, et la foule est si compacte, qu'il a peine à me frayer un passage. Il faut tant de place pour étaler une robe de princesse!

Les orgues. . . . .

Mais un coup de vent a brusquement ouvert la porte du grenier. Un bruit de voix monte à travers l'escalier. Que se passe-t-il donc en bas?

Ma grand'mère se lamente, et ces mots sonnent à mes oreilles comme un glas funèbre : « La confiture est brûlée! »

Et le chœur plaintif des petits répète : « Elle est brûlée! »

LOUISE MUSSAT.

HEUR ET MALHEUR[1]

XXXII

Georges rencontre son ancien Pylade.

M. Georges Marcey descendant à la cave et nettoyant les devantures ne pouvait se refuser à porter les paquets, le cas échéant. Il le faisait donc fréquemment, et même de fort bonne grâce.

Un jour qu'il s'en allait, chargé d'un gros ballot d'échantillons, de la rue Saint-Côme à Bellecour, il fut arrêté aux abords de la place d'Albon par un embarras de voitures. Un élégant petit panier traîné par un petit cheval non moins élégant et conduit par un jeune homme pas trop petit, mais plus élégant encore, avait accroché une voiture de blanchisseuse; deux ou trois fiacres, un omnibus et un camion avaient complété l'encombrement.

Les cochers juraient, les chevaux manœuvraient et les passants regardaient. Enfin, le terrain commençant à se déblayer, Georges ne pensait plus qu'à continuer son chemin, lorsqu'il s'entendit interpeller par une voix joyeuse :

« Eh! parbleu, je ne me trompe pas, c'est mon ami Georges. »

Il leva la tête et il lui sembla que la figure de l'élégant jeune homme ne lui était point inconnue, mais un lorgnon incrusté dans l'œil gauche et une jolie petite moustache brune se dessinant au-dessus de la lèvre supérieure déroutaient un peu ses souvenirs; toutefois, après quelques secondes d'hésitation, il reconnut, à n'en pas douter, son ancien Pylade, Fernand de Lestange.

« Ah! dit-il, quelle rencontre imprévue! si je m'attendais à vous trouver rue Saint-Côme.

— *Vous*, reprit Fernand d'un ton de reproche; veux-tu bien me tutoyer, et monter là tout de suite, ajouta-t-il, en lui tendant la main.

— Moi, passe encore, répondit Georges gaiement, mais mon paquet? il est terriblement encombrant.

— Je n'ai nul besoin de James, dit Fernand, il va céder la place à ton bagage. »

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316, 331, 347 et 365.

Et il fit un signe au groom, qui descendit lestement, après avoir reçu l'ordre d'aller attendre son maître à l'hôtel.

« Tu vas scandaliser M. James, reprit Georges, il croira, vu mon équipage, que tu te familiarises avec ton tailleur.

— Je voudrais bien voir que M. James se permît d'avoir des opinions, répliqua Fernand. Réellement, je suis enchanté de te retrouver, avec ou sans paquet, et je n'irai pas me priver sottement du plaisir de causer avec toi. Mais, à propos, où allais-tu? puis-je te conduire? es-tu libre?

— J'allais place Bellecour, tu peux fort bien m'y conduire, si tel est ton bon plaisir et ta bonne volonté! mais jusqu'à nouvel ordre j'appartiens exclusivement, corps et âme, y compris mon ballot, à mon patron, M. Gavet, qui m'enseigne les affaires commerciales et qui a de plus l'extrême bonté de me donner des appointements.

— Toi commerçant! s'écria Fernand avec stupéfaction; crois-moi, mon cher, tu n'es pas du bois dont on les fait. Officier, ingénieur, marin, artiste, poëte, tout ce que tu voudras, mais négociant, c'est une anomalie, une énormité!



M. Baudrand le garda sur la sellette. (P. 382, col. 2)

— Que veux-tu? répondit Georges en souriant; à l'entrée de ma nouvelle carrière, j'ai été d'abord aussi étonné que toi; mais l'homme propose et Dieu dispose, et un garçon ruiné, orphelin, chargé d'un vieux grand'père et d'une chère petite mère comme la mienne, n'a rien de mieux à faire, dans la bonne ville de Lyon, que de se plonger jusqu'au cou dans le négoce et la fabrication, quoi qu'il ait pu dire et penser dans des jours plus heureux. »

L'agile petit cheval filait rapidement, et l'on était arrivé place Bellecour. Georges n'avait pas de temps à perdre, il fallut se séparer. Les deux amis convinrent de se revoir le soir même et ne se quittèrent qu'après force poignées de main. L'employé de M. Gavet courut bien vite à ses affaires, et le charmant vicomte de Lestange s'en retourna comme à l'ordinaire à ses amusements.

« Je vous trouve tout enchafeté aujourd'hui, Georges, disait le patron dans son langage riche d'expressions locales; seriez-vous malade?

— Au contraire, monsieur Gavet, je me porte on ne peut mieux, » répondait le jeune homme, qui se donnait alors du mouvement pour cacher ou secouer ses pensées.

Le fait est que la rencontre de Fernand avait soudain réveillé chez lui tout un monde endormi de souvenirs et, faut-il le dire? de regrets. Quelle différence entre le genre de vie de son ami et le sien! Mais, en pensant à sa mère, il triompha bien vite de cette faiblesse et se réconcilia avec le travail et l'abnégation.

Le soir, il retrouva Fernand à l'hôtel de l'Europe, et cet aimable compagnon de son enfance lui fit de nouveau de vives protestations d'amitié.

« J'ai pensé à toi presque tous les jours, lui dit-il; malheureusement je ne savais plus ce que tu devenais; tu aurais dû m'écrire.

— Ah! par exemple, c'est un peu fort! s'écria Georges, confondu de cette légèreté aussi naïve que complète; c'est toi qui m'avais promis de commencer et qui n'as pas manqué de l'oublier.

— Eh bien, fallait-il être si formaliste? ne pouvais-tu prendre l'initiative de notre correspondance?

— Non, mon cher Fernand, je ne le pouvais pas, par la raison bien simple que ton père n'ayant pas encore d'installation à Paris, tu ne m'avais point laissé ton adresse; mais tu avais juré de me l'envoyer et.... je l'attends encore.

— Sais-tu que tu me dis cela d'un petit air pincé. Voyons, sois donc gentil, ne me garde pas rancune. Si tu savais dans quel tourbillon je me suis trouvé replongé dès mon retour à Paris, tu m'aurais bien vite pardonné.

— Je te pardonne, répondit Georges, du même ton qu'on dit: parlons d'autre chose. Et il demanda des nouvelles de M. de Lestange et de Mlle Berthe. Étaient-ils à Lyon avec Fernand?

— Mon père, à Lyon? reprit Fernand. Et il se mit à rire comme si cette supposition eût été très-bizarre et très-inattendue. Mon père, reprit-il, mon père est à Constantinople depuis trois ans, huit mois et six jours. Il nous a emmenés de Bagnols en octobre et nous a quittés à Paris en janvier. Je dois dire que, pendant ces trois mois et demi, il a vaillamment lutté; mais il ressemble aux chevaliers des temps anciens et a bien de la peine à ne pas baisser pavillon de-

vant les dames. Ma tante Isabelle défendait ce qu'elle appelait ses droits et les nôtres ; c'étaient tous les jours de nouvelles escarmouches ; nous pactisions, ma sœur et moi, avec l'ennemi : mon pauvre père ne savait à quel saint se vouer.

« Vous voulez donc faire de votre fils un savant en *us*, disait ma tante, et de votre fille une *Bélise* ?

— Non, mais je voudrais vous empêcher d'en faire un gandin et une coquette, répliquait-il. » C'était parfois comique, mais en général intolérable.



Mon pauvre père ne savait à quel saint se vouer. (P. 381, col. 1.)

« Mon père a fait un coup d'État, puis a pris la fuite. J'ai passé trois ans à Sainte-Barbe, et ma sœur, aux Oiseaux. Maintenant, le comte de Lestange est consul à Galata, son fils fait courir à Porchefontaine, Berthe va au bal avec sa tante Isabelle, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Et tes études? demanda Georges.

— Mes études? Elles sont achevées, un peu sommairement peut-être, car j'ai reculé devant le baccalauréat; mais jusqu'à présent la privation de mon diplôme ne s'est pas fait trop cruellement sentir.

— Alors, à quoi t'occupes-tu?

— A quoi je m'occupe? A m'amuser, donc. Comment pourrait-on s'occuper autrement à dix-huit ans, quand on a la bride sur le cou, ou à peu près?

— Ainsi, tu es heureux, satisfait?

— Heureux, heureux?... Le bonheur, mon cher, n'est pas de ce monde; c'est si vrai, que c'est un lieu commun.

— Pourtant, rien ne te manque.

— Non, sans doute, et je n'ai pas l'injustice de me plaindre de mon sort. Mais parfois je m'ennuie, je trouve la vie un peu plate; c'est le fait de l'inconstance naturelle au cœur humain.

—Vas-tu dans le monde comme ta sœur et ta tante ?

— Ah ! le monde ! c'est fadasse, écœurant ; j'aime mieux autre chose. Pense donc que j'y vais depuis l'âge de dix ans, dans le monde. A cet âge-là, ma foi, j'y avais beaucoup de succès; on m'y regardait comme un agréable phénomène. En grandissant, j'ai passé à l'état de simple mortel : c'est une déchéance; je proteste et me retire sous ma tente. »

Fernand disait toutes ces folies d'un ton moitié plaisant et moitié véridique. Georges, sincère par nature avec lui-même et avec les autres, sérieux depuis qu'il avait un but et une responsabilité, se trouvait un peu dérouté par ce verbiage sans logique et sans conviction.

« Tiens, se disait-il surpris, il me semble que je suis devenu l'aîné. »

Fernand, ayant vidé son sac, interrogea son camarade sur ce qui le concernait, et Georges, avec ré-

serve, mais non sans émotion, parla de la mort de sa grand-mère, de la ruine de M. Marcey et des nouvelles obligations qui en résultaient pour lui.

Fernand, malgré sa vie frivole et desséchante, avait au fond assez de cœur. Il fut touché par le simple récit de son jeune ami et loua fort son courage. Il lui laissa cette fois trois ou quatre adresses, répondant à ses différents domiciles, et ne le quitta qu'après en avoir obtenu la promesse de s'adresser à lui si jamais il se trouvait dans quelque embarras pécuniaire. Georges sut gré à Fernand de cette preuve d'affection, tout en souhaitant à part lui de ne jamais se voir dans la nécessité de recourir à la bonne volonté de son opulent et oublieux ami.

XXXIII

La maison Baudrand, Pautrier et Cie.

Fernand avait quitté Lyon depuis six mois, et il y en avait dix-huit que Georges faisait ses premières armes sous le commandement pacifique du bon M. Gavet, lorsqu'il fut envoyé dans les bureaux de MM. Baudrand, Pautrier et Ci pour toucher une traite récemment échue. Comme il attendait son tour, il vit l'honorable M. Pautrier s'approcher fort agité de son associé pour lui faire part d'un incident aussi fâcheux qu'inopportun. L'employé chargé de la correspondance anglaise venait d'être atteint d'une fièvre maligne, au moment même où son départ pour la Grande-Bretagne devenait indispensable par suite de l'état embrouillé des affaires de l'importante maison Hotworth.

Pour comble d'ennui, une lettre adressée par leur correspondant de Londres venait d'arriver à l'instant, et les deux associés connaissaient trop superficiellement la langue anglaise pour se fier à la traduction très-sommaire dont ils pouvaient être capables. Il y avait urgence, sans aucun doute; à qui s'adresser?

Pas un mot de cette communication faite à voix basse n'avait échappé à Georges; mais comme il n'avait pas été invité à prendre part à la conversation, les convenances lui imposaient une feinte surdité. Le condamnaient-elles aussi au mutisme? il ne prit pas le temps d'y songer, et, par un mouvement irrésistible, s'avança du côté de MM. Baudrand et Pautrier :

« Messieurs, dit-il à demi voix, mais fort distinctement, mille pardons, mais je sais peut-être assez d'anglais pour traduire cette lettre. Je serais heureux de vous rendre ce léger service; et, dans tous les cas, si ces pages renferment quelque mauvaise nouvelle, vous pouvez compter sur ma plus entière discrétion. »

M. Baudrand tourna la tête; M. Pautrier, plus vif, fit un soubresaut. La physionomie de ce jeune homme qu'il voyait pour la première fois lui inspira confiance, et, de plus, dans les moments de détresse, il est naturel de s'accrocher à la première branche que l'on trouve sous sa main.

« Êtes-vous Anglais, monsieur? demanda-t-il à Georges, sans se formaliser de son offre.

— Non, monsieur; tout ce qu'il y a de plus Français, et qui plus est, Lyonnais, mais parlant et écrivant assez facilement la langue de nos voisins. »

M. Pautrier regarda M. Baudrand et M. Baudrand regarda M. Pautrier, car la même idée venait de leur traverser l'esprit en même temps.

« Êtes-vous au courant des affaires? » demanda le premier, qui était porté par nature à aller de l'avant. »

Georges répondit qu'il s'en occupait avec assiduité depuis dix-huit mois dans la maison de M. Gavet.

M. Baudrand, flegmatique et circonspect, avança la lèvre inférieure avec une nuance de dédain.

« Très-honnête homme, reprit avec bienveillance M. Pautrier.

— Un peu tatillon, un peu mesquin en affaires, objecta M. Baudrand.

— Pour un commerçant, ce n'est certainement pas une mauvaise école, affirma M. Pautrier. Avez-vous des engagements avec M. Gavet? » ajouta-t-il.

Georges expliqua que, quoique fort reconnaissant des bontés de son patron, il ne lui avait pas caché la nécessité où il se trouvait de chercher à améliorer sa position.

M. Baudrand le garda pendant un quart d'heure sur la sellette et parut assez content de ses réponses dont le bon M. Pautrier se montra complétement satisfait.

« Allons, dit enfin M. Baudrand, asseyez-vous à cette table, et, puisque vous le voulez bien, traduisez-nous cette lettre. »

Georges ne perdit pas un instant; mais, quoique sûr de lui, ne voulant rien donner au hasard, il fit d'abord un brouillon, le recopia de sa plus belle écriture, et porta ensuite brouillon et copie à M. Baudrand.

Celui-ci lut la traduction, la passa à M. Pautrier et la relut une seconde fois avec la plus grande attention.

« C'est bien cela, murmura-t-il à l'oreille de son associé, parfaitement cela, tout à fait d'accord avec les messages précédents de notre correspondant. Il n'y a pas à hésiter, il faut envoyer quelqu'un à Londres, dès demain. Ce jeune homme semble très-intelligent, mais il n'a pas assez de surface, pas assez de barbe au menton; il n'aura pas la main assez ferme. »

M. Pautrier, dont la sympathie pour Georges croissait à vue d'œil, combattit chaudement les défiances de M. Baudrand.

« Allons voir Gavet, » finit-il par proposer.

Georges était en veine, comme aurait dit son patron auprès de qui les deux associés allèrent séance tenante se renseigner. Inutile d'ajouter que M. Gavet

porta aux nues son jeune employé. A l'instant, M. Pautrier imagina une combinaison. M. Baudrand, comme cela devait être, y trouva nombre d'inconvénients.

Il fallut vingt-quatre heures et des pourparlers réitérés pour élucider cette grave question. Enfin, comme le temps pressait, l'étoile de Georges sortit des nuages, et, dans l'après-midi du deuxième jour, son départ pour l'Angleterre fut décidé irrévocablement.

Il alla au plus vite faire ses adieux à son premier patron, qui était radieux, et au gros Cyprien, qui avait envie de pleurer.

« Vous verrez, disait le père, vous irez loin, c'est moi qui vous le prédis.

— Eh bien, je vous le devrai, répondait Georges; n'est-ce pas vous qui m'avez répété maintes fois de prendre la fortune aux cheveux? j'ai suivi votre conseil et je crois qu'il est bon. »

Il n'était pas absolument sûr que Georges se fût souvenu de ce conseil à point nommé; mais enfin, puisque sa démarche s'y était trouvée conforme, il pouvait bien en faire honneur à l'excellent homme qui ne se sentait pas de joie et de fierté en voyant qu'il avait formé un sujet digne d'être admis dans l'illustre maison Pautrier.

Georges partit pour Londres le lendemain. On lui avait donné pour mentor le vieux M. Trémisot, attaché depuis trente-cinq ans à la manufacture, versé dans tous les secrets du métier, imbu de toutes les bonnes traditions, pénétré enfin de l'admiration la plus vive pour le génie indiscutable de ses patrons.

C'était lui qui devait juger et diriger; mais, comme il ne pouvait le faire qu'en français, Georges était chargé de lui servir de doublure et de lui fournir tout l'anglais nécessaire en cette importante conjoncture.

Ils s'entendirent à merveille, et, en moins de quinze jours, récupérèrent à eux deux plus de cent cinquante mille francs pour le compte de messieurs Baudrand et Pautrier.

Au retour, ils furent admis à l'honneur de rendre compte de leur mission; et M. Trémisot, qui n'ambitionnait rien pour lui-même, puisqu'il devait deux mois plus tard se retirer dans sa petite maison de Collonges et se livrer au bord de la Saône à la pêche aux goujons, M. Trémisot fit de son jeune interprète l'éloge le plus chaleureux et le plus complet.

M. Baudrand écouta son récit en silence, M. Pautrier l'interrompit par de nombreuses marques d'approbation; les deux employés se retirèrent et la porte se referma.

« Baudrand? » dit M. Pautrier.

M. Baudrand releva ses lunettes sur son front pour regarder son interlocuteur et attendit.

« Ce jeune homme a de l'étoffe, reprit le bienveillant M. Pautrier, nous devrions nous l'attacher.

— Il faudra voir, » répondit le laconique Baudrand, en rabattant ses lunettes sur son nez et en baissant la tête sur son registre.

. . . .

L'optimisme de M. Pautrier et la prudence de M. Baudrand aboutirent momentanément à un compromis qui donna à Georges l'entrée définitive dans la maison et lui assura un appointement annuel de trois mille francs.

Si M. Pautrier ne fut content qu'à demi, Georges le fut tout à fait.

Trois mille francs pour lui, c'était une fortune: il n'avait plus besoin de tromper le grand-père et se trouvait bien réellement en état de lui acheter des robes de chambre.

Cette situation dura quatre ans, quatre ans qui dans un récit passent comme une seconde, mais qui n'en font pas moins mille quatre cent soixante jours et une infinité d'heures laborieuses, monotones, fatigantes.

Georges sut y astreindre son impatiente nature, triompher des dégoûts, résister à l'inconstance, vaincre les difficultés.

Il devint un négociant de mérite, instruit dans sa spécialité, mais surtout il devint un homme, c'est-à-dire un être habitué à l'effort, rompu au travail et soumis au devoir.

Sa mère qui, elle aussi, avait eu pour lui toutes les ambitions, qui avait secrètement pleuré plus d'une fois sur la perte de ses espérances, ne pouvait plus rien regretter en voyant à quel point il avait progressé en courage et en bonté.

Son intelligence en même temps n'avait rien perdu.

Un esprit élevé voit largement toutes choses, et une industrie comme celle de la soierie lyonnaise se rattache à des questions de tout genre : économiques et financières, humanitaires, artistiques. Georges, à mesure qu'il posséda mieux les détails, eut une vue plus nette de l'ensemble et comprit que le champ ouvert devant lui était infiniment plus vaste qu'il ne l'avait supposé d'abord.

Il ne s'étonna plus de la fortune des Médicis, ces marchands de laine de Florence, devenus avec le temps chefs de l'État, égaux des princes, arbitres de l'Italie, protecteurs des arts, élevés enfin, du comptoir de leurs ancêtres, au trône pontifical dans la personne de Léon X.

La dynastie Marcey n'aspirait point à tant de gloire, mais elle pouvait prétendre à celle de bien faire et de faire le bien.

Georges étudia la classe ouvrière dans ses besoins, ses mérites, ses misères et ses vices, et il vit que là aussi son dévouement pourrait plus tard trouver utilement à s'exercer.

A suivre. EMMA D'ERWIN.



A TRAVERS LA FRANCE

—

JOSSELIN

Josselin, une des villes les plus célèbres et les plus curieuses de la Bretagne, est situé dans la région nord-est du département du Morbihan, où il tient le rang de chef-lieu de canton. Son origine est due à un pèlerinage encore très-fréquenté. A l'époque de nos rois carlovingiens, un pauvre laboureur remarqua, près de son champ, « une ronce que les hivers et les verglas des plus rudes hivers ne pouvaient dépouiller de ses feuilles toujours fraîches et toujours vertes. » Soupçonnant un prodige surnaturel, il creusa la terre jusqu'à la racine de la tige miraculeuse, et il trouva qu'elle s'attachait à une statue de la Vierge d'où elle paraissait tirer sa planturcuse séve. Il emporta la statue chez lui; mais elle revint se placer d'elle-même au pied de la ronce, si bien que les paysans de tous les environs accoururent et se mirent en devoir d'ériger sur la ronce une chapelle qu'on appela : Notre-Dame-du-Roncier.



Château de Josselin.

La protection du nouveau sanctuaire se manifesta bientôt de tant de manières, que les peuples voisins voulurent habiter à son ombre. Au XIIe siècle, la ville était formée, et les puissants comtes de Porhoët, souvent rivaux redoutables des ducs de Bretagne, y vinrent établir le siége de leur domination.

Le comté de Porhoët, après avoir appartenu à la famille de Lusignan, qui donna des rois à Jérusalem, à l'île de Chypre et à l'Arménie, et avant d'être possédé par la maison non moins célèbre de Rohan, eut pour maître le connétable Olivier de Clisson. Olivier mourut en 1407, dans le château de Josselin, et il fut enterré dans la chapelle, devenue depuis longtemps une belle église, qui avait été le berceau de la ville. Son tombeau s'y voit encore, orné de sa statue et de celle de son épouse, Marguerite de Rohan.

Le château que bâtirent, au XIVe siècle, les comtes de Porhoët, que le connétable fortifia d'un puissant donjon, et auquel les vicomtes de Rohan (ducs plus tard) ajoutèrent de splendides bâtiments d'habitation, n'a guère conservé que ces derniers; mais ils suffisent pour justifier la célébrité dont cet édifice jouit en Bretagne. On en remarque surtout les balustrades, où court en lettres finement découpées l'ambitieuse devise des Rohan : A PLUS, et les lucarnes délicatement ouvragées, où l'architecture gothique, à son déclin, a épuisé ses plus ingénieuses combinaisons.

C'est près de Josselin que s'accomplit, en 1350, un des plus bizarres, mais aussi des plus héroïques faits d'armes dont le moyen âge nous ait laissé le souvenir : le combat des Trente, ou trente chevaliers anglais furent défaits par autant de chevaliers français.

A. Saint-Paul.





Bathilde embrassa Paulette sur les deux joues. (P. 387, col. 2.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE

XI

Premières sympathies. Premières hostilités.

Seule dans le salon, Marie-Ange, timide et triste, regardait la pièce où elle se trouvait et y remarquait un désordre qui lui en disait bien long sur les souffrances de Mme de la Taudière, sur son impuissance à régler la vie et à discipliner les âmes de ses enfants.

Régina était trop grande dame pour prendre la peine de ranger quoi que ce soit.

Les meubles portaient des traces visibles de la pétulance des deux jumeaux.

Les joujoux de Claire étaient éparpillés dans le plus piteux désordre, sur le tapis, et jusque sous les meubles.

«Pauvre mère! soupira Marie-Ange. Comme je vais la soigner! Je veux l'aider en toutes choses ; je veux gagner l'affection de ceux qu'elle aime afin de les amener à devenir tels qu'elle le désire! C'est singulier! j'entends comme des sanglots et des gémissements. O mon Dieu! que se passe-t-il?... »

Tremblante, effrayée, l'orpheline attendait que l'on voulût bien songer à elle.

Enfin, la portière se souleva et elle vit paraître une grande et robuste jeune fille qui courut à elle, l'embrassa avec effusion et se mit à sangloter sans pouvoir parler. Près d'elle se tenaient deux jeunes garçons, dont l'un était beau et fort, et l'autre pâle et chétif. Tous deux l'embrassèrent en frères. Tous deux pleuraient, comme Bathilde. Marie-Ange pressentit quelque nouveau malheur; elle regarda successivement ses deux cousins et sa cousine, et s'écria tout à coup, en joignant les mains: «Votre mère est plus malade! »

Yvon et Hervé détournèrent les yeux, pour ne pas rencontrer son regard; Bathilde lui jeta ses deux bras autour du cou, et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Les trois enfants s'attendaient à voir défaillir cette jeune fille si frêle dans sa jeune beauté. Marie-Ange tressaillit légèrement; mais elle avait l'habitude de triompher de son émotion. Elle se recueillit quelques secondes, leva les yeux au ciel, et dit de sa voix douce et grave :

« Je vous aimais tous d'avance, pour l'amour de votre mère qui m'a rendu le cœur de mon père. Je sais tout ce que vous avez perdu; je ne vous en aime que plus, s'il est possible. Je voudrais être capable de vous consoler; je voudrais au prix de ma vie, payer la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers celle que Dieu vient de rappeler à lui. »

1. Suite. — Voy. pages 321, 337, 353 et 369.

Ces paroles produisirent une profonde impression sur les enfants. Ils s'attendaient à protéger ce jeune être si faible, si isolé; mais ils sentirent aussitôt qu'il y avait en Marie-Ange une force supérieure. Ils la regardèrent avec une admiration respectueuse et lui prodiguèrent les témoignages de la plus tendre et de la plus vive affection.

«Et Régina? puis-je l'embrasser?» dit Marie-Ange, après ces effusions innocentes qui la ravirent au milieu de sa tristesse. Bathilde rougit, parut embarrassée et dit à tout hasard que Régina ne pouvait manquer de venir bientôt.

« Mais voici Colibri... c'est-à-dire Claire, » ajouta-t-elle vivement en voyant entrer sa petite sœur.

Marie-Ange, avec une exclamation de plaisir, s'élança vers la fillette pour la prendre dans ses bras, mais Claire recula vivement et dit en lui résistant :

« Non, non, je ne veux pas! Va-t'en, méchante!

— Que dis-tu là, Claire? s'écria Bathilde d'un ton de reproche. Quel caprice te prend de te cacher ainsi la tête dans les plis de ma robe? C'est notre cousine, elle vient vivre avec nous et ce sera une autre sœur. Allons, embrasse-la, ma chérie!

— Non, je ne veux pas! hurla Claire en se débattant comme un petit chat sauvage. Régina dit qu'on l'aimera plus que nous. Je veux garder papa pour nous seuls; qu'elle s'en aille chez elle, je ne l'aimerai jamais! »

Faisant un effort désespéré, elle s'arracha des bras de Bathilde et s'enfuit sans vouloir rien entendre.

Bathide, Yvon et Hervé échangèrent des regards de consternation.

« Mon Dieu! dit Bathilde avec découragement, sommes-nous assez malheureux! Voilà Régina qui a déjà pris Marie-Ange en aversion, et Dieu sait ce que notre cousine aura à souffrir de son mauvais vouloir! Pourvu que Babet ne se mette pas de la partie! »

Le visage de Marie-Ange exprimait la tristesse, mais il avait gardé son expression calme et sereine.

« Ne crains rien, ma bonne Bathilde, dit-elle doucement; je ferai tout ce qu'il faudra pour dissiper leurs préventions à mon égard. Veux-tu me conduire dans la chambre que je dois occuper? J'ai besoin de donner à Paulette quelques instructions. »

Et prenant affectueusement congé de ses cousins, Marie-Ange s'éloigna, le bras passé autour de la taille de Bathilde.

Une fois seuls, les deux frères se regardèrent en silence.

« Pauvre petite! dit Hervé, elle mènera une rude vie ici, je le crains.

— Ayons confiance, répondit Yvon d'un air pénétré, c'est Dieu qui nous l'envoie, Dieu veillera sur elle. D'ailleurs elle ne sera pas isolée; elle peut compter sur toi, sur Bathilde et sur moi. Et puis, je crois aussi qu'elle peut compter sur elle-même; ne trouves-tu pas, comme moi, qu'elle n'a pas l'air d'une jeune fille ordinaire? »

Hervé déclara qu'il était absolument de l'avis de son frère, ce qui, par parenthèse, ne lui arrivait pas tous les jours. Mais il subissait déjà l'influence de Marie-Ange, et tout ce qu'il y avait de bon et de chevaleresque en lui se révoltait à l'idée qu'on pouvait abuser de son isolement pour la faire souffrir.

Les deux cousines montaient l'escalier, lorsque Régina se décida à rejoindre Bathilde. Par une contradiction qui n'est pas rare, Régina souffrait par orgueil d'avoir été prévenue par sa cadette dans l'accomplissement d'un devoir d'hospitalité, dont d'ailleurs elle se serait volontiers dispensée. Secrètement hostile à Marie-Ange, parce qu'elle était d'un naturel jaloux, elle aborda sa cousine avec une froideur cérémonieuse. Bathilde en fut outrée, tandis que Marie-Ange semblait ne pas s'en apercevoir. Cette nature pleine de force patiente et de courage vrai s'était armée des armes divines qui font triompher les plus faibles.

Arrivée dans sa nouvelle chambre, Marie-Ange s'aperçut bien vite que Bathilde venait de lui faire le sacrifice de ses aises et de ses habitudes. Cette marque d'amitié la toucha jusqu'au fond du cœur; elle voulut protester contre cet arrangement; mais elle avait affaire à une personne qui ne cédait pas volontiers quand une fois elle s'était mis une chose en tête. Bon gré, mal gré, il lui donc fallut laisser les choses en l'état, sous peine de faire du chagrin à Bathilde.

Pendant cette lutte de générosité d'une part et de délicatesse de l'autre, Régina se retira sous prétexte qu'elle avait beaucoup à faire; dès qu'elle fut partie, Bathilde s'assit et se mit à pleurer.

« Là! dit-elle, c'est bien ce que je craignais, elle va te tracasser comme elle me tracasse moi-même; seulement, moi, j'ai bec et ongles. Écoute, ma petite Marie-Ange, il faudra te défendre vigoureusement; mais sois tranquille, je suis là, et je crois que nous aurons pour nous mes deux frères.

— Je crois, répondit Marie-Ange, avec son tranquille sourire, qu'il n'y aura pas besoin d'un si grand déploiement de forces; si parfois Régina éprouve le besoin de mettre ma patience à l'épreuve, il y a quelqu'un qui se chargera de me protéger.

— Et qui donc? dit Bathilde avec surprise. Je dois te prévenir que si tu comptes sur papa...

— Je compte sur Dieu! répliqua Marie-Ange avec un accent profond, le Dieu des affligés et des orphelins, des petits et des délaissés. Il ne m'a jamais abandonnée; ne m'a-t-il pas encore dernièrement envoyé ta mère pour me consoler dans ma détresse? »

Cette foi si ferme et si simple émut profondément Bathilde; son âme impétueuse et un peu sauvage se sentait subjuguée et en même temps attirée par le charme puissant qui s'exhalait comme un parfum du cœur de cette frêle enfant. Elle regarda longuement Marie-Ange qui lui souriait. Avec ses cheveux d'or, sa blancheur transparente, son regard

si doucement caressant, Mlle de la Roche-Ploerhouet ressemblait à un ange.

Bathilde, pour résister au caractère impérieux de Régina, avait fait avec Hervé une alliance offensive et défensive; et, comme il arrive en pareil cas, elle avait pris beaucoup des allures de son allié, lequel ne se piquait ni de politesse ni de courtoisie. L'idéal d'Hervé était devenu l'idéal de Tempête: c'était d'esquiver toute besogne ennuyeuse, de mettre en déroute, le plus souvent possible, l'impérieuse dignité de Régina, et de fuir la maison.

Comme les mots changent de sens, suivant le caractère et les habitudes des personnes qui les emploient! Ce seul mot « la maison » évoque le souvenir des joies les plus légitimes, les plus pures et les plus vives qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre. Pour Hervé et pour Bathilde, ces deux espèces d'insurgés à tête folle, la maison représentait une mère toujours malade et trop souvent invisible; un père distrait et préoccupé, tantôt indulgent jusqu'à la faiblesse, tantôt sévère jusqu'à la dureté; une sœur ainée toujours préoccupée de faire peser sur quelqu'un le poids de son altière supériorité; un frère taciturne et concentré, qui fronçait le sourcil à la moindre plaisanterie, et, pour achever le tableau, une sorte de dragon domestique que l'on appelait « ma mie », sans doute par antiphrase, toujours prête à vous interdire les jeux qui vous plaisaient le plus, intolérable à force de dévouement, acariâtre comme à plaisir, et si féconde en épithètes à la fois malplaisantes et bien assenées, que les cheveux vous en dressaient sur la tête quand vous n'aviez pas une conscience bien nette. Or la conscience d'Hervé et de Tempête n'était jamais bien nette.



Seule dans le salon, Marie-Ange... (P. 385, col. 1.)

Pour toutes ces raisons, ils avaient pris la maison en horreur, et ils passaient leur vie à vagabonder. Or le vagabondage, merveilleux pour développer les forces du corps, est moins favorable à l'éclosion des idées élevées et des sentiments délicats. Voilà pourquoi le langage de Marie-Ange parut si étrange à l'impétueuse Tempête.

Plongée dans des réflexions toutes nouvelles pour elle, Bathilde, tranquille pour la première fois depuis bien longtemps, s'était assise dans un coin et regardait pensivement Marie-Ange qui s'occupait méthodiquement à vider ses malles.

L'orpheline donnait à Paulette, qui venait d'entrer, l'exemple d'une activité silencieuse et intelligente.

« Ah! mademoiselle, dit la petite femme de chambre en s'approchant tristement de sa jeune maîtresse, je crains que notre arrivée ne fasse des mécontents ici: je viens de voir la bonne de ces demoiselles, j'ai eu le malheur de l'appeler *ma mie Babet*, elle m'a fait une algarade terrible sur ce qu'elle appelle *mon audace;* il paraît que les maîtres seuls la nomment ainsi... Je ne le savais pas, et j'ai parlé sans malice. Juste à ce moment-là Mlle Régina est venue inspecter la cuisine et m'a dit qu'elle ne tolérerait pas de scènes à la maison. Je puis vous assurer, mademoiselle, que je me tenais bien tranquille et que je ne faisais pas de scènes! Je puis bien dire que Mlle Babet parlait pour nous deux. En montant ici, j'ai voulu glisser un petit mot d'amitié à cette jolie petite Mlle Claire qui était dans l'escalier; elle s'est sauvée en me tirant la langue.... Est-ce que les autres vont être aussi terribles, mademoiselle? Nous pleurerons donc autant ici qu'à la Roche? »

La volubilité de Paulette n'avait pas permis à Marie-Ange de l'interrompre.

« Tais-toi, Paulette, lui dit-elle enfin lorsque la petite femme de chambre, essoufflée, s'arrêta pour respirer: tu manques de respect à Mlle Bathilde en parlant ainsi: je la prie de t'excuser, car je sais que, si tes paroles sont inconsidérées, tes intentions ne sont pas mauvaises. »

La malheureuse Paulette se retourna vivement et aperçut Bathilde dont elle n'avait pas remarqué la présence.

Elle était si naïvement décontenancée, que Bathilde eut pitié d'elle. Sans réfléchir, par pure bonté d'âme, elle se leva d'un bond, se précipita sur Paulette et l'embrassa sur les deux joues.

« Vous ne m'avez pas blessée, ma petite Paulette, lui dit-elle avec bonté; chacun a ses défauts, et je crois qu'ici, en particulier, nous en sommes abondamment fournis. Il vous faudra de la patience, ainsi qu'à votre maîtresse. Mais nous avons du bon aussi, du moins je le crois; Marie-Ange sera certainement appréciée ici. D'abord, moi, je l'aime de tout mon cœur. »

Paulette, les larmes aux yeux, faisait révérence sur révérence, en balbutiant des excuses; elle parlait encore lorsqu'on frappa à la porte.

C'était M. de la Taudière qui venait voir l'installation de Marie-Ange et s'informer de ce qui pouvait lui manquer. Il se montra très-satisfait de l'empressement de Bathilde à céder sa chambre et engagea les enfants à aller prendre quelque nourriture. Il ne voulait pas quitter la chambre mortuaire où Babet et lui se relayaient pour garder, en priant, le corps de Mme de la Taudière.

Les cousines se regardaient en silence: un désir pieux se lisait dans leurs yeux humides. Devenue

tendre tout à coup et presque timide, Bathilde demanda pour Marie-Ange et pour elle-même l'autorisation de prendre part à cette pieuse veille.

M. de la Taudière fit d'abord quelques objections : il craignait pour les pauvres enfants de trop poignantes émotions, mais son cœur ému comprenait leur touchante insistance, et il leur permit d'aller passer quelque temps où leur cœur les appelait, tandis qu'il prendrait un repos dont il avait si grand besoin.

Le cœur battait aux deux jeunes filles lorsqu'elles entrèrent dans la chambre mortuaire ; un silence profond y régnait, les soins pieux de Babet avaient établi dans cette pièce un ordre parfait; deux cierges brûlaient à côté du lit. Mme de la Taudière paraissait reposer et savourer ce calme profond connu de ceux-là seuls qui s'endorment dans le Seigneur. Elle semblait sourire dans ce dernier, dans ce suprême sommeil de la mort.

« Ne dirait-on pas qu'elle repose doucement, cette chère mère? murmura Bathilde. Oh! Marie-Ange. qu'elle est belle! »

Marie-Ange considéra longuement ce beau et doux visage. Les larmes dont ses yeux étaient remplis l'empêchaient de voir. Comme elle se penchait pour mieux contempler sa bienfaitrice, une larme tomba sur le front pâle de la morte : elle voulut l'essuyer.

« Ne touchez pas à Madame! » s'écria une voix rude, presque menaçante.

Marie-Ange se redressa presque effrayée et se trouva en face de Babet. La vieille servante avait l'œil en feu et lançait à la pauvre enfant des regards presque haineux.

« Ne touchez pas à Madame! répéta-t-elle durement. Son mari, ses enfants et moi, sa vieille bonne, nous en avons seuls le droit.

— Babet, dit Bathilde en s'avançant comme pour protéger Marie-Ange, ma cousine a les mêmes priviléges que moi ici, pour y prier, pour y pleurer ; traite-moi durement si tu veux, j'y suis habituée, mais elle.... je ne le souffrirai pas!

— C'est cela! grommela Babet en pleurant : elle t'a déjà ensorcelée, cette nouvelle venue, et nous n'avons même plus le droit de nous affliger seuls, sans être troublés par des étrangers! »

Marie-Ange, par un mouvement soudain, s'agenouilla au pied du lit funèbre, et baisant avec une humble ferveur le drap mortuaire :

« Babet a raison, Bathilde, dit-elle lentement; nouvelle venue ici, je n'ai pas droit aux chers priviléges de la famille : peut-être, du moins, me sera-t-il permis de prier ici, à côté de toi? »

Le regard de reproche que Bathilde lança à la vieille servante, et surtout la douceur irrésistible de la voix de Marie-Ange troublèrent profondément l'âme de la vieille Babet. Elle baissa la tête et s'en alla, laissant les deux cousines à genoux et absorbées dans une muette et fervente prière. Lorsqu'elle revint, accompagnée de M. de la Taudière, son visage semblait avoir perdu quelque chose de sa rudesse habituelle. Ce fut avec un mélange de douceur et de politesse qu'elle avertit les jeunes filles de descendre à la salle à manger.

Mais quand elle se vit seule avec M. de la Taudière, elle reprit son air soucieux et défiant; un combat se livrait en elle : jalouse comme Régina, elle craignait de voir son maître traiter Marie-Ange en préférée, et cette idée la rendait folle.

Elle se reprochait presque les sentiments qu'avait fait naître en elle la douce humilité, la résignation touchante de l'orpheline.



XII

La confidence de Marie-Ange

Les obsèques de la mère de famille se firent au milieu de la tristesse et de la sympathie générales. Graves et recueillis, M. de la Taudière et ses deux fils donnaient le spectacle de la douleur chrétienne dans ce qu'elle a de plus résigné et de plus pathétique. Mme de la Grinchardерie, dont la curiosité était toujours en éveil, assistait à la triste cérémonie, plus occupée à tout examiner qu'à prier pour Mme de la Taudière et pour la famille affligée; elle chercha vainement à voir Marie-Ange. Elle ne put rien distinguer à travers les voiles épais qui recouvraient le visage des jeunes filles. Elles étaient agenouillées, immobiles dans un coin de l'église, si absorbées dans leur douleur et leurs prières, que Mme de la Grinchardеrie dit avec dépit à son mari, tandis qu'ils retournaient chez eux :

« Il faut que Tempête soit bien sérieusement affligée, car elle n'a pas bougé pendant le service; je puis l'affirmer, je l'ai surveillée tout le temps. »

M. de la Grinchardеrie ouvrit la bouche, comme pour dire quelque chose, puis il la referma sans avoir rien dit. Une longue expérience lui avait appris que le silence est d'or.

Mme de la Grinchardеrie, déçue dans l'espérance d'entamer une de ces petites discussions où elle excellait, parla, non sans aigreur, de ces êtres insupportables qui sont toujours muets comme des poissons; puis elle fit quelques remarques pleines d'à-propos sur les personnes supérieures qui sont condamnées à vivre avec des êtres plats et vulgaires; puis elle reprit le cours de ses observations critiques.

« Il n'y avait pas assez de cierges... on avait trop attendu... le curé pleurait trop en faisant l'éloge de sa cousine... au bout du compte, on trouverait facilement, sans faire beaucoup de chemin, des femmes qui la valaient bien, qui valaient mieux, peut-être. »

Ce fut en achevant cette oraison funèbre de la pauvre Mme de la Taudière que la petite femme rentra chez elle, juste à temps pour sentir une odeur de brûlé. Elle se précipita aussitôt dans la cuisine, s'élança vers le fourneau, arracha la casserole des mains de la cuisinière, et lui dit vertement son fait.

Les différents actes de ce petit drame intime furent exécutés par Mme de la Grincharderie avec le brio, la facilité et la prestesse que peut seule donner une longue habitude.

La jouissance intime que lui causa ce premier triomphe fit naître aussitôt dans son cœur le désir d'en obtenir un second.

Elle se dirigea donc à pas de loup vers l'écurie, avec le vague espoir de prendre le cocher en faute.

Or, on prend toujours les gens en faute, quand on y tient absolument. Le cocher fut donc pris en faute. Madame lui prouva, clair comme le jour, qu'il n'entendait rien à son métier, et le rendit, en moins de rien, le plus misérable de tous les cochers. Il alla cacher sa honte dans le grenier au foin, absolument persuadé que la vie est un fardeau insupportable.

Quant à Madame, elle rentra enfin pour se déshabiller, décochant à sa femme de chambre quelques réprimandes bien injustes, histoire de s'entretenir la main. Étonnamment rafraîchie par ces exercices variés, elle songea qu'il était à peu près temps de diner. Elle se rendit donc à la salle à manger, où l'attendait humblement son seigneur et maitre.

Au retour de l'église, M. de la Taudière alla rejoindre ses enfants au salon : il s'assit d'un air abattu, en regardant les visages défaits, les yeux rouges de ceux qui l'entouraient.

« Mes chers amis, dit-il avec effort, il nous faut reprendre notre vie de chaque jour, nos travaux habituels. Marie-Ange, mon enfant, Régina vous mettra au courant de ce que vous aurez à faire, et se chargera de diriger vos études. Comme nous sommes à portée de Vannes, vous irez avec vos cousines aux cours d'histoire, de dessin, de musique une fois par semaine. Mes fils, eux, commencent à être trop grands pour continuer leur éducation à la maison, quoique aidés par des professeurs de Vannes; je compte donc les envoyer au collége, d'où, je l'espère, Hervé et Yvon ne se feront pas renvoyer. »

Les jeunes garçons parurent consternés en entendant ces paroles. L'émotion d'Hervé était mélangée d'une irritation mal contenue.

M. de la Taudière s'en aperçut et il ajouta en appuyant sur chaque mot :

« Je compte qu'il n'y aura pas de résistance : je ne veux dans ma famille ni vagabonds, ni paresseux. »

Puis il se leva et sortit.

A peine eut-il disparu qu'Hervé s'écria avec violence :

« C'est de la tyrannie. Je travaille bien assez ici, et je n'obéirai pas. »



Marie-Ange le contemplait. (P. 390, col. 1.)

Régina ne laissa pas échapper une si belle occasion de sermonner quelqu'un.

« Je ne te conseille pas de résister! dit-elle, en regardant Hervé du haut de sa grandeur. Papa ne souffre pas la contradiction quand il a donné nettement un ordre. D'ailleurs qu'appelles-tu travailler bien assez? Ton professeur t'a encore dit l'autre jour que tu étais en retard d'un an et que tu avais besoin d'une discipline sévère. Et, soit dit entre nous, il n'a pas tort. Ici, tu vagabondes du matin au soir, au lieu d'étudier. »

Hervé se levait avec colère et allait apostropher ver-

tement sa sœur ; déjà Bathilde se réjouissait de voir l'indignation, le désappointement et la colère de Régina. Elle se proposait même de venir à la rescousse, si son allié faisait mine de faiblir.

Mais cette douce satisfaction lui fut refusée. Une petite main tremblante venait de se glisser dans la main d'Hervé et une douce voix murmurait à son oreille :

« Mon cher Hervé, j'ai à te parler, à t'apprendre quelque chose de grave ! il s'agit de ta mère... veux-tu m'entendre ? »

Hervé s'arrêta court : ses lèvres frémissaient, et c'est à peine s'il pouvait retenir ses larmes. Il se laissa retomber sur son fauteuil en serrant la petite main que Marie-Ange avait laissée dans la sienne.

« Parle, dit-il d'une voix tremblante, parle, Marie-Ange !

— Viens avec moi, dit Marie-Ange gravement. C'est dans la chambre de ma bienfaitrice que je te dirai ce que je sais ; là seulement j'oserai te révéler mon secret qui te concerne personnellement. »

Hervé suivit docilement la charmante enfant. Les autres se regardaient avec étonnement, se demandant ce qu'il pouvait y avoir là-dessous.

Régina semblait déconcertée, mécontente. Mais elle n'osait communiquer ses réflexions à Yvon, encore moins à Bathilde.



Mme de la Grincharderie s'élança vers le fourneau. (P. 389, col. 1.)

Un silence profond suivit le départ d'Hervé et de Marie-Ange. Régina semblait s'être juré de ne pas parler la première. Bathilde, pour qui le silence était un vrai supplice, adressa à son frère quelques paroles indifférentes auxquelles il ne répondait que par des signes de tête.

Marie-Ange et Hervé étaient entrés dans la chambre vide, hélas ! de Mme de la Taudière. Saisi de respect, Hervé regardait autour de lui ; il voyait, à travers ses larmes, des objets familiers, qu'il n'avait jamais remarqués jusque-là, et qui évoquaient en lui, tout à coup, un essaim de souvenirs. Ces souvenirs étaient à la fois si doux et si tristes, qu'il lui sembla que son cœur allait se briser. Il s'accouda sur la cheminée et, la tête dans ses mains, donna un libre cours à ses sanglots.

Marie-Ange le contemplait avec une tendre pitié : ne souffrait-elle pas d'une douleur semblable à la sienne ?

Elle s'approcha doucement de son cousin, et lui dit avec une profonde émotion :

« Hervé, ici seulement j'oserai réclamer de toi l'obéissance aux volontés de ton père ; ta bonne mère craignait pour les siens de tristes mésintelligence, je le sais. Elle ne m'a point fait de confidences, mais, sans le vouloir, je l'ai entendue se parler à elle-même dans une heure de souffrance et de découragement. Voici ses propres paroles, que j'ai recueillies comme un trésor au plus profond de mon cœur, quoiqu'elles ne me fussent pas adressées :

« Mon Hervé... si emporté, si vif, si fou... qui saura lui enseigner le prix de l'instruction, la nécessité de la règle, le mérite de l'obéissance et de la douceur...? »

» Et la chère malade, prononçant mon nom, ajouta avec un profond soupir : « elle m'aurait aidée peut-être. »

» Dans ce moment, mon cousin, mon frère, ta mère venait de me rendre le cœur de mon père. La voyant si malheureuse, si désespérée, je jurai devant Dieu de me dévouer à tous les siens, de leur consacrer, si mon père venait à mourir, ma pauvre petite vie brisée ; oui, c'est ta mère qui me soutient en ce moment, c'est elle qui me donne du courage, puisque j'ose te dire : Hervé, mon frère, il faut obéir, si tu respectes le souvenir de ta mère, et si tu veux te conformer à ses dernières volontés. »

Il y eut comme une lutte dans l'âme d'Hervé ; il avait toujours regardé l'obéissance comme une faiblesse, et il lui en coûtait, même en ce moment, de faire plier sa volonté sous une autre volonté. Mais le souvenir des paroles de sa mère, l'irrésistible influence de Marie-Ange triomphèrent de l'esprit de révolte qui était en lui. Il baissa humblement la tête et dit d'une voix mal assurée : « Je ferai ce que tu me commandes, Marie-Ange, et j'accomplirai la dernière volonté de ma mère. »

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit serré dans une douce et mâle étreinte ; il se retourna vivement et vit son père qui le contemplait avec un amour mêlé d'orgueil. Il voulut parler, mais la voix lui manqua, et tous deux s'embrassèrent en silence, savourant pour la première fois, M. de la Taudière les joies de l'amour paternel satisfait, Hervé les austères jouissances du renoncement et de l'abnégation.

Marie-Ange les contemplait d'un air pensif. M. de la Taudière l'attira vers lui, et, l'embrassant tendrement :

« Ma fille, lui dit-il, tu as acquis aujourd'hui des droits impérissables à ma reconnaissance ! Bénie soit ta présence parmi nous ! Je t'ai recueillie comme un pauvre oiseau abandonné, croyant avoir reçu mission de te protéger, et c'est toi qui nous protéges, c'est toi qui nous relèves, c'est toi qui nous montres la voie nouvelle où nous sommes

assurés de trouver la consolation et la paix du cœur. »

Les deux sœurs et Yvon virent reparaître au salon leur père, leur frère et Marie-Ange avec des visages qui portaient l'empreinte de la paix profonde de leurs âmes.

Yvon entraîna son frère dans sa chambre, sous prétexte de commencer leurs préparatifs ; il espérait savoir d'Hervé ce qui s'était passé, son attente ne fut pas déçue. Hervé répéta à son frère, avec une franchise pleine d'humilité, ce que lui avait dit Marie-Ange.

Pendant qu'Hervé parlait, Yvon serrait fortement les mains de son frère, ses yeux s'attachaient avec tendresse sur ce beau visage qui était comme transfiguré.

En même temps, un sourire d'un charme indéfinissable se jouait sur ses lèvres. Hervé, en le voyant, ne put s'empêcher de songer qu'il était bien dommage pour tout le monde que son frère n'eût pas pris l'habitude de sourire plus souvent. Comme il était la franchise en personne, il ne put s'empêcher de le lui dire :

« C'est que je suis heureux, répondit Yvon, en manière d'explication.

— Heureux de quoi? demanda naïvement Hervé.

— Heureux de voir que mon cher Hervé est capable de remporter de pareilles victoires sur lui-même.

— Ton cher Hervé! mais tu m'aimes donc aussi, toi? s'écria Hervé au comble de la surprise.

— Qui ne t'aimerait pas? répondit Yvon avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire. Je suis muet, mais non indifférent! crois-le bien.

— Mais alors cette réserve et cette froideur apparente...

— Écoute, lui dit Yvon, en lui posant doucement la main sur la main, personne n'aime à jouer le rôle d'intrus, et moi moins qu'un autre, car j'ai peur du ridicule, et je suis plus timide que je ne voudrais l'être. Te voyant toujours avec Bathilde, je n'osais t'imposer ma présence, mon amitié, mais que de fois j'ai gémi de ma solitude et souhaité d'entendre sortir de ta bouche un mot d'affection! »

La glace était rompue, et les deux frères causèrent comme deux frères devraient toujours causer.

Yvon étonna et ravit Hervé par la vivacité de son intelligence, la sûreté de son jugement et par la finesse et la délicatesse de son esprit.

« Je redoutais le collége, dit Yvon en terminant ses confidences à Hervé, car j'étais effrayé à l'idée de passer ma vie parmi des camarades pour la plupart indifférents et peut-être même hostiles. Cette crainte redoublait mon chagrin. Mais à présent, nous serons deux pour surmonter les difficultés ; chacun de nous peut compter sur l'appui de l'autre ; je ne crains plus rien. »

Les préparatifs du départ se firent donc sans encombre. Les deux frères devaient entrer sans retard chez l'abbé X, dont l'institution n'était pas très-éloignée ; autre avantage, elle était située au bord de la mer, et Hervé s'en félicitait, en pensant aux parties de natation qui charmeraient ses récréations pendant l'été. Quatre jours après la décision de M. de la Taudière, les deux frères partirent, faisant de tendres adieux à tous, même à Régina. Régina, de son côté, était plus émue qu'elle ne voulait le paraître. La tristesse des séparations a cela de salutaire qu'elle met en jeu nos meilleurs sentiments, et qu'elle nous rend plus délicats sur nos torts passés envers ceux que nous quittons.

Régina sentit vivement ce jour-là que son devoir réclamait d'elle une autre conduite en bien des circonstances. Malheureusement, comme sa mère l'avait dit, son âme était malade, c'était la plus malade de toutes; car l'orgueil est comme une flamme dévorante, et il faut tout l'effort d'une âme vaillante et profondément touchée pour détruire ce mal terrible, dont Régina avait souffert jusque-là sans essayer de s'en guérir.

A suivre. Vcsse DE PITRAY, née DE SÉGUR.



TONINO

Tonino était un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore qu'une dizaine d'années, et l'héritage qu'ils lui avaient laissé aurait tenu dans le creux de sa main. L'enfant avait du courage et n'était pas habitué à vivre en grand seigneur: il avait trouvé moyen de gagner à peu près le pain quotidien et une tasse de lait par-ci par-là, en rendant de petits services aux uns et aux autres, en cueillant, l'été, des fraises sauvages qu'il allait vendre au marché le plus voisin, et en taillant avec son couteau des cuillers de bois, des moulins et d'autres petits joujoux ou ustensiles. Pendant la belle saison, il dormait dans une grotte, un creux de rocher dont il s'était fait une maison en y mettant une porte de jonc tressé ; quand le froid venait, il cherchait un asile pour ses nuits dans quelque grange ou dans quelque étable, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre: on ne le mettait pas à la porte, mais on ne l'attirait pas non plus. Ses parents n'étaient pas du village : c'étaient des étrangers qui

étaient venus s'y établir, et à cause de cela le pauvre Tonino, qui n'était à Valfiore le cousin de personne, ne trouvait guère de sympathies. Il s'en passait; cela ne l'empêchait pas d'être le garçon le plus leste, le plus adroit, le plus habile de ses mains qu'il y eût à Valfiore et aux environs.

Il venait d'avoir quinze ans, lorsque le fermier Tommaso, un des gros bonnets du village, perdit son valet Zoto, qui tomba dans un torrent en poursuivant un chamois. La saison n'était pas favorable pour lui trouver un remplaçant: tous les jeunes gens étaient placés, et Tommaso se trouvait fort embarrassé. Tonino le sut, et il osa se présenter: le fermier l'accepta faute d'autre, en attendant que son fils, qui était soldat, eût fini son temps de service.

Voilà donc Tonino valet de ferme, chargé d'un travail régulier et obligé d'obéir à un maître. Pour dire vrai, il trouva cela un peu dur au commencement et il regretta plus d'une fois son indépendance et le temps où il n'était pas sûr de manger tous les jours. Mais peu à peu il s'habitua à sa nouvelle vie et prit goût à son ouvrage ; il eut aussi du plaisir à se sentir utile et à entendre dire que les bêtes de Tommaso étaient les plus belles et les mieux soignées du pays.

Ces joies-là, qui n'étaient plus des joies d'enfant, mais de bonnes et belles joies d'homme qui entre dans la vie par la route du travail et du devoir, ne l'empêchèrent pourtant pas de prendre du chagrin. En vivant dans une famille, en voyant autour de lui des gens qui s'aimaient, qui comptaient les uns sur les autres, qui étaient toujours sûrs de trouver tout près d'eux appui et consolation, il se remit, plus que dans son enfance insouciante, à penser qu'il était seul en ce monde et que personne ne s'intéressait à lui : c'est bien triste, à quinze ans, de n'être de la famille de personne. S'il eût conté sa peine à la femme de Tommaso, qui était bonne et compatissante, elle l'eût peut-être pris en pitié ; mais il était craintif et fier, et il garda son chagrin pour lui.

Il y avait près d'un an qu'il était chez Tommaso, quand arriva la fête du village. Tous les jeunes gens s'exerçaient à qui mieux mieux pour gagner le prix du tir. Tonino n'avait pas de fusil: il en dénicha un tout rouillé au fond d'un grenier, le nettoya et vint timidement demander à Tommaso la permission de s'en servir. Tommaso se moqua d'abord de lui; puis, comme il était content de son valet et qu'il ne voulait pas que le vieux fusil lui éclatât dans les mains, il lui en prêta un autre; il lui donna même des munitions pour qu'il pût s'exercer comme les autres, ce à quoi Tonino ne manqua pas.

Le jour de la fête, le coup d'essai de Tonino fut un coup de maître : il remporta le prix du tir. Ce prix était une belle chaîne d'argent, comme en portent les jeunes filles. Tout autre garçon du village n'eût pas été embarrassé de savoir ce qu'il en ferait: aucun ne manquait de sœurs ou de cousines, qui toutes auraient été fières de la recevoir de la main du vainqueur. Mais Tonino, qui, comme il a été dit, n'était le frère ni le cousin de personne, resta là, debout, interdit, avec sa chaîne dans les mains, et, voyant tous les yeux fixés sur lui avec une expression moqueuse, il s'élança, pour se tirer d'embarras, vers une fillette assise sur le gazon au premier rang des spectateurs, et lui offrit la chaîne qu'il venait de conquérir.

Mais la fillette ne la prit pas. Étonnée de l'action hardie de Tonino, elle hésita, avança la main, la retira, devint rouge comme une cerise, balbutia quelque chose que le jeune garçon n'entendit pas, et finalement se retourna vers sa mère pour lui demander si elle, Rosa Gervaso, la fille aînée du plus riche habitant de Valfiore, pouvait accepter un cadeau de ce vagabond de Tonino. A ce geste, le pauvre garçon, pensant qu'elle lui tournait le dos par mépris, n'attendit pas qu'elle se ravisât; et il s'enfuit comme un chamois poursuivi, pour aller cacher bien loin son humiliation et sa peine.

Depuis ce jour-là, Tonino eut un chagrin de plus. Ce n'était pas tout à fait par hasard qu'il avait choisi la Rosa pour lui offrir la chaîne. Il la voyait souvent aller et venir aux environs de la maison de son père; il avait remarqué combien elle était douce et bonne pour les bêtes et pour les gens, et avec quelle patience elle jouait le rôle d'une petite maman auprès de sa plus jeune sœur, la petite Menica. Il tenait la Rosa pour la plus compatissante et la moins moqueuse des filles du village ; et puisque celle-là lui avait fait l'affront de refuser son présent, que devait-il attendre désormais? Le pauvre garçon avait enfoui sa chaîne dans sa paillasse pour ne plus la voir ; et il menait ses bêtes dans des endroits écartés pour ne pas rencontrer la Rosa, dont la vue lui faisait autant de peine que celle de la chaîne.

Il la rencontra pourtant. Ce fut le dernier jour d'avril, par un beau soleil de printemps qui faisait briller comme des émeraudes les jeunes feuilles des arbres. Il était venu s'asseoir sur un tertre, à l'ombre d'un grand châtaignier qui portait accrochée à son tronc rugueux une Madone dans sa boîte vitrée, et il regardait ses chèvres qui broutaient l'herbe nouvelle. Il entendit une voix enfantine, et il vit Rosa qui arrivait avec sa petite sœur. Il eut bonne envie de se sauver; mais quoi! il faudrait faire du bruit pour rassembler ses chèvres; peut-être s'il restait tranquille, Rosa ne le verrait-elle point. Il resta.

Les deux sœurs s'approchèrent de l'arbre, et Rosa souleva dans ses bras la petite Menica pour qu'elle pût suspendre à l'arbre une guirlande qu'elle offrait à la Madone. Puis la jeune fille et l'enfant s'agenouillèrent, et Menica répéta, les mains jointes, l'*Ave Maria* que lui dictait sa grande sœur. Ensuite Rosa s'assit au pied de l'arbre pour se reposer, et se mit à tresser une chaîne pour Menica avec des joncs qu'elle avait cueillis en chemin.

Elle n'avait pas encore vu Tonino parce qu'il lui



Rosa se mit à tresser une chaîne avec des joncs. (P. 392, col 2.)

était caché par le tronc d'arbre ; mais à peine fut-elle assise que, tournant la tête, elle aperçut tout près d'elle le jeune garçon. Elle rougit, car elle ne s'était pas encore pardonné sa maladresse du jour de la fête, et elle sentait qu'il devait lui en vouloir. Elle n'osa pas se lever et partir tout suite, mais elle se promit de ne pas rester là longtemps, et tressa ses joncs avec activité pour se donner une contenance. Menica ne s'occupait pas de Tonino, qui lui était fort indifférent : elle avait tout autre chose en tête :

« Rosa, disait-elle, les vaches sont parties hier pour la montagne, n'est-ce pas? Et les chèvres, et les moutons, quand iront-ils ?

— Demain, ma chérie, et nous aussi nous irons. C'est la première fois que tu montes aux chalets, comme une grande personne ; tu es contente, n'est-ce pas ?

— Oui ! J'y ai été quand j'étais petite dans la hotte de mon grand cousin ; mais demain j'aurai une petite hotte à moi, sur mon dos, dis ?

— Tu en auras une si cela t'amuse, bien sûr.

— Et un petit chevreau dedans? Pietro en avait un l'an dernier, et il n'était pas plus grand que moi !

— Parce qu'il y avait à la maison un petit chevreau qui venait de naître ; mais cette année ils sont tous trop gros, tu ne pourrais pas les porter. »

La petite baissa la tête, ses yeux se remplirent de larmes et sa poitrine se gonfla de gros soupirs. Rosa ne lui laissa pas le temps d'exprimer son chagrin ; elle la prit sur ses genoux, la caressa, trouva moyen de la distraire ; et quand elle la vit un peu consolée, elle se hâta de la ramener au village.

Tonino les regarda s'en aller et il se frotta les mains d'un air joyeux. Il était sûr de pouvoir donner à Menica le plaisir qu'elle désirait si fort : peut-être que Rosa se repentirait alors d'avoir été si méchante envers lui. Il s'en alla préparer sa surprise.

Dans certains villages des vallées des Alpes, on conduit, au printemps, les troupeaux sur la montagne et on les y laisse tout l'été, les bergers qui les gardent habitent des chalets, et y restent aussi jusqu'à la fin de la belle saison. On conduit le gros bétail lentement par des rampes douces ; puis comme les agneaux et chevreaux mettraient trop de temps à monter et se fatigueraient trop, on les porte à dos d'homme dans des hottes. Tout le monde s'y met, les enfants s'en font une fête. Menica s'était flattée d'avoir elle aussi son fardeau, et sa déception était grande.

Mais Tonino avait de quoi la consoler. Si la bergerie de Gervaso manquait de chevreaux naissants, celle de Tommaso n'en manquait pas. Tonino choisit le plus petit, le plus mignon, le moins lourd, et se hâta de confectionner une petite hotte de jonc, juste ce qu'il fallait pour le contenir et pour s'ajuster sur les épaules d'une petite fille de sept ans. Et quand, au jour, les familles se réunirent pour monter aux chalets, Tonino présenta fièrement à Menica la hotte où il venait d'installer un joli chevreau blanc.

Menica rougit de plaisir. « Pour moi? s'écria-t-elle. Oh ! le bon Tonino ! » Et dans sa joie elle embrassa Tonino, elle embrassa le museau rose du petit chevreau, et elle tendit ses épaules à la charge tant désirée.

Rosa avait tout vu ; elle mourait d'envie de remercier Tonino, mais la mauvaise honte la retenait : on a plus vite fait de blesser quelqu'un que de réparer son tort. Elle finit pourtant, à une montée un peu raide où il s'était glissé derrière Menica pour soulever de la main son fardeau qui commençait à lui peser, par balbutier un remercîment. « Oh ! ce n'est pas la peine, répondit Tonino , cela me réjouit tant de la voir contente. Je n'ai pas de petite sœur, moi, ni personne à qui faire plaisir! » Rosa rougit et se sentit toute triste ; elle s'était reproché seulement de l'impolitesse, et elle comprenait maintenant quel chagrin son refus de la chaîne avait causé à Tonino. Elle fit un effort pour lui parler de cette vieille aventure, et lui expliqua qu'elle n'avait pas compris assez vite et qu'il était parti trop tôt, mais qu'elle n'avait sûrement pas voulu lui faire de la peine. Elle causa avec lui tout le reste de la montée, et à partir de ce jour elle fut convaincue que Tonino était un bon garçon, pour qui on s'était montré bien dur, et qui valait plus que bien d'autres plus riches et mieux apparentés que lui.

Comment s'y prit-elle pour faire partager cette opinion à ses parents? Peu importe ; le fait est que le jour où Tonino fut prévenu d'avoir à chercher une place, parce que le fils du fermier Tommaso allait revenir, il vit arriver au champ où il travaillait le père Gervaso, qui lui proposa d'entrer à son service. « J'ai besoin d'un bon valet, lui dit-il, et Rosa, qui s'y connaît, m'a assuré que je n'en trouverais pas un meilleur que toi. » Tonino ne se fit pas prier ; il suivit Gervaso, et fut très-bien reçu par sa femme et mieux encore par Menica. Depuis ce moment-là, Tonino ne pensa pas une seule fois à se trouver malheureux et à se plaindre de son sort.

Le père Gervaso avait dit vrai : Rosa s'y connaissait, car jamais serviteur n'a travaillé avec plus de zèle et n'a mieux pris les intérêts de son maître que ne fit Tonino. Si bien que, cinq ans après, le père Gervaso répondit à une commère qui se mêlait de marier les gens et qui lui offrait un gendre ayant du bien au soleil : « La vraie fortune d'un paysan, c'est une bonne tête, de bons bras et un bon cœur ; vous pouvez vous dispenser de me chercher un gendre, j'ai sous la main ce qu'il me faut. » Et le dimanche suivant tous les parents et amis de Gervaso furent invités aux fiançailles de Tonino et de Rosa. Menica, toute joyeuse, interpellait sans cesse le fiancé, pour avoir le plaisir de l'appeler « frère ». Le cou de la fiancée était orné d'une belle chaîne

d'argent; et les malins du village, ceux qui avaient bonne mémoire, se disaient en riant : « Elle a mis du temps à l'accepter, mais elle s'y est décidée, à la fin! »

Mme Colomb.



HEUR ET MALHEUR[1]

XXXIV

Georges inventeur.

Georges Marcey, enfermé dans sa chambre, feuilletait des papiers à la pâle lueur d'une bougie.

« Oui, je crois que j'y suis; il me semble que je puis maintenant aller consulter M. Baudrand, » se disait-il.

Il se levait, se promenait de long en large en continuant à se parler à lui-même, puis revenait s'asseoir devant sa petite table et réfléchissait de nouveau profondément. Il était si absorbé qu'il n'entendit pas la clé tourner dans la serrure.

« Eh bien, je t'y prends encore, on ne dort donc jamais dans cette maison? » dit une douce voix.

C'était Mme Marcey qui, depuis quelque temps, s'était aperçue des veilles prolongées de Georges et qui s'en inquiétait.

« Bon, voilà ma petite mere qui m'espionne à présent, dit le jeune homme en riant. Je vais te gronder à mon tour, car tu devrais être endormie depuis longtemps; je parie que c'est Françoise qui m'a dénoncé.

— Nullement, c'est tout simplement le compte de mon épicier; de petites gens comme nous sont obligés d'y regarder de pres en fait de dépense. Je voyais à toutes les lignes : bougie, un demi-kilo, deux kilos. Or, nous n'en brûlons presque pas, puisqu'une seule lampe éclaire nos veillées; je ne pouvais soupçonner Françoise : restait mon Georges. Justement je lui trouvais l'air fatigué, les yeux cernés : le coupable etait decouvert.

— Chère maman, dit Georges gaiement, rassure-toi, je crois que bientôt tu ne seras plus obligée de faire des économies de bouts de chandelle.

— As-tu donc trouvé la pierre philosophale?

— Peut-être. Voyons, ne me demande pas mon secret, car je brûle de te le dire et ne te résisterais pas. Puis, si je m'étais trompé, si j'avais à t'avouer une déception, quels ne seraient pas mon chagrin, mon humiliation!

Eh bien, je me tais, je me fie à toi aveuglement, mon Georges; mais au moins couche-toi, ajouta-t-elle avec cette insistance des mères qui, dans leur fils devenu homme, voient toujours le délicat enfant qu'elles choyaient et dorlotaient.

— A l'instant, chère maman, à condition que tu vas en faire autant, » dit Georges, en embrassant Mme Marcey.

Cinq minutes après, la bougie, qui ne s'élevait plus que d'un doigt au-dessus de la bobèche, était soufflée consciencieusement.

Georges, pour s'être couché tard, ne s'en leva pas moins matin. Il avait serré ses papiers dans un portefeuille et avait placé ce portefeuille sous son bras. Il sortit et s'en alla tout droit chez M. Baudrand. Pourquoi M. Baudrand, puisque M. Pautrier avait été pour lui meilleur encore, et surtout plus encourageant? C'est que Georges n'avait pu rester quatre ans dans la maison sans comprendre que ce patron maussade et ce causeur monosyllabique représentait la tête, la volonté, le génie pratique de l'association.

M. Baudrand n'avait pas l'habitude de s'occuper d'affaires ailleurs que dans ses bureaux ; il fut un peu surpris qu'on vînt le relancer jusque dans son appartement et accueillit Georges par une espèce de sourire qui ressemblait à s'y méprendre à une grimace.

« Qu'est-ce donc qui vous amène? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit Georges, il m'est venu une idee; voilà six mois que j'en cherche l'application et je crois l'avoir enfin trouvée.

— Voyons un peu ça, » dit l'impassible patron.

Georges ouvrit son portefeuille et fit passer ses notes sous les yeux de M. Baudrand, en les accompagnant de quelques explications.

Il s'agissait d'un procédé, aussi simple qu'ingénieux, au moyen duquel le fabricant pouvait constater, c'est-à-dire déjouer, cette sorte de fraude du teinturier en soie connue à Lyon sous le non de *piquage d'once*. M. Baudrand, pour le coup, écoutait avec une profonde attention, car il comprenait que cette découverte rendrait un immense service à l'industrie lyonnaise en la délivrant d'une taxe aussi onéreuse qu'illicite. Plus la chose lui semblait importante, plus il croyait devoir l'étudier à fond. Il compulsait les notes. Il mettait ses lunettes, il les relevait au-dessus de son front, suivant son habitude, lorsqu'il voulait réfléchir ou écouter les réponses de Georges. Cette sage lenteur plongeait le pauvre garçon dans l'huile bouillante. Il éprouvait mille terreurs, il craignait de s'être trompé.

« Si je n'ai pas réussi, se disait-il, me voilà perdu dans l'esprit de M. Baudrand et condamné à végéter à perpétuité dans les bas-fonds. »

Il cherchait à saisir sur la physionomie du patron la trace de ses impressions, mais autant aurait valu interroger la face immobile du sphinx de Giseh que le masque froid de l'impénétrable negociant.

Enfin, les lèvres de M. Baudrand se desserrèrent et ses yeux se fixèrent sur le jeune employé.

« Le procédé me paraît bon, » dit-il.

[1] Suite Voy pages 76, 91 107, 122 130 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316, 331, 347, 365 et 379

Quelle joie pour Georges! Avec un homme pareil, cette phrase courte et prudente équivalait aux plus enthousiastes éloges.

« Voilà ce que je pense faire, reprit le patron. Nous prenons un brevet d'invention à terme, au nom de la maison, et, si la chose réussit, comme il est probable, nous le renouvelons. Vous ne perdrez rien à n'être pas titulaire, je n'ai pas besoin de vous le dire, vous nous connaissez. »

Georges, qui savait fort bien que toute invention risque beaucoup de sombrer avec l'inventeur si elle ne peut s'abriter sous un patronage puissant, n'avait rien désirer de mieux, et il commençait à remercier M. Baudrand avec effusion, lorsque celui-ci, jugeant sans doute que c'était du temps perdu, se leva pour lui montrer qu'il ferait bien de prendre congé. Georges se rendit à cette invitation muette, et il touchait déjà le bouton de la porte lorsque le patron le rappela :

« Monsieur Marcey?

— Monsieur? dit Georges qui resta immobile au port d'armes.

— Ne parlez pas encore de cela à M. Pautrier, vous entendez? il est si vif qu'il éventerait la mèche. »

Georges se contenta de saluer en inclinant la tête pour assurer M. Baudrand qu'il pouvait compter sur sa discrétion, car les allures compassées du patron avaient une influence contagieuse sur son organisation impressionnable.

« Ah! reprit M. Baudrand, au moment où pour le coup il tournait le bouton, vous ne vous êtes encore absenté que pour affaires de service ; voilà la morte-saison, je vous donne quinze jours de congé. »

Georges revint chez sa mère aussi joyeux qu'un écolier en vacances. Que de fois il s'était dit :

« Ah! si jamais je puis avoir quelques jours de liberté et un peu d'argent disponible, je m'en irai dans le Midi, en Suisse, en Italie. » Mais l'homme est un être inexplicable. Il avait cette fois quelque argent, quinze grands jours devant lui, et il s'en alla tout droit à Flavigny.

XXXV

Ces fournisseurs sont d'un ridicule!

Georges devait, cet automne-là, revoir tous ses anciens amis; car, à peine de retour à Lyon, il reçut la visite de Fernand de Lestange. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois depuis leur rencontre de la rue Saint-Côme : Lyon est sur la route d'Hyères, de Chamonix, de Gênes, d'Aix-les-Bains, et Fernand, deux ou trois fois par an, venait tomber comme une bombe, soit dans les bureaux de la maison Pautrier, soit dans le petit appartement du quai de la Saône.

« Comme tu es devenu calme! disait-il à Georges ; moi, je vis dans une agitation perpétuelle.

— C'est que cela te plaît.

— Pas toujours ; ah! j'ai bien mes fatigues, mes ennuis, va! »

Il faisait alors ses confidences! Ne venait-il pas de perdre au jeu sa pension de toute l'année! Il avait eu affaire à un chevalier d'industrie, ce n'était pas douteux ; mais M. de Lestange ne regarderait pas cela comme une excuse : aussi ne lui en dirait-il rien ; il aimait mieux emprunter.



Les emprunts, ce sont des gouffres. (P. 396, col. 2.)

« Les emprunts! s'écriait Georges, ce sont des gouffres : tu vas tomber dans les griffes des usuriers.

— C'est probable ; mais, en vérité, je ne sais plus de quel bois faire flèche. »

Une autre fois, le sort avait pour lui des rigueurs tout exceptionnelles ; il pariait sur Buridan, et Coverley l'emportait d'une demi-tête. Un certain été, il arrivait furieux de Trouville : un jeune élégant ridicule, fat et idiot, avait eu tous les honneurs de la saison; c'était réellement agaçant, intolérable.

Mais, à cette dernière visite, Georges le trouva plus nerveux et plus irrité que jamais.

« Sur quelle herbe as-tu donc marché? lui dit-il; tu fais des mines de beau ténébreux ; je ne vois pourtant rien de particulièrement fatal dans ta destinée.

— Ah! mon cher, c'est que tu ne sais pas, si tu savais!... » Et Fernand se leva brusquement, se promena par la chambre comme un lion en cage, fit craquer ses bottes, sonner ses talons, épousseta les meubles à coups de badine, se rassit, ouvrit la bouche comme pour parler, la referma par un acte de volonté énergique, enfin donna tous les signes d'une douleur profonde et contenue.

Georges fit appel à leur vieille amitié, sollicita sa confiance, et Fernand parut attendri ; mais son jeune ami dut encore employer toutes les ressources de son

éloquence avant de lui arracher le secret de ses peines. Pauvre Fernand, il avait fui Paris, pour lui plein d'embûches, il était tombé de Charybde en Scylla. Il aurait dû s'en douter, les gens sans éducation sont, en province, d'une mesquinerie inimaginable. Bref, ses fournisseurs de Lyon n'étaient-ils pas venus le relancer à l'hôtel. Comment avaient-ils appris son arrivée? ils payaient donc des espions? Ces êtres méticuleux ne méritaient pas l'honneur de sa clientèle. Lui faire une avanie pour une misère, un rien! six ou sept cents francs peut-être... C'était humiliant, ridicule, l'indignation le suffoquait.

« Que veux-tu? disait Georges, ces pauvres gens ne vivent probablement que de leur travail.

— Eh! je n'avais pas l'intention de leur faire tort, mais ils devaient attendre.

— Ils ne le pouvaient peut-être pas, insinuait Georges.

— Si, si, ils devaient le pouvoir, répondait Fernand outré. D'ailleurs, tu en parles bien à ton aise, tu n'as jamais eu de ces affronts-là. »

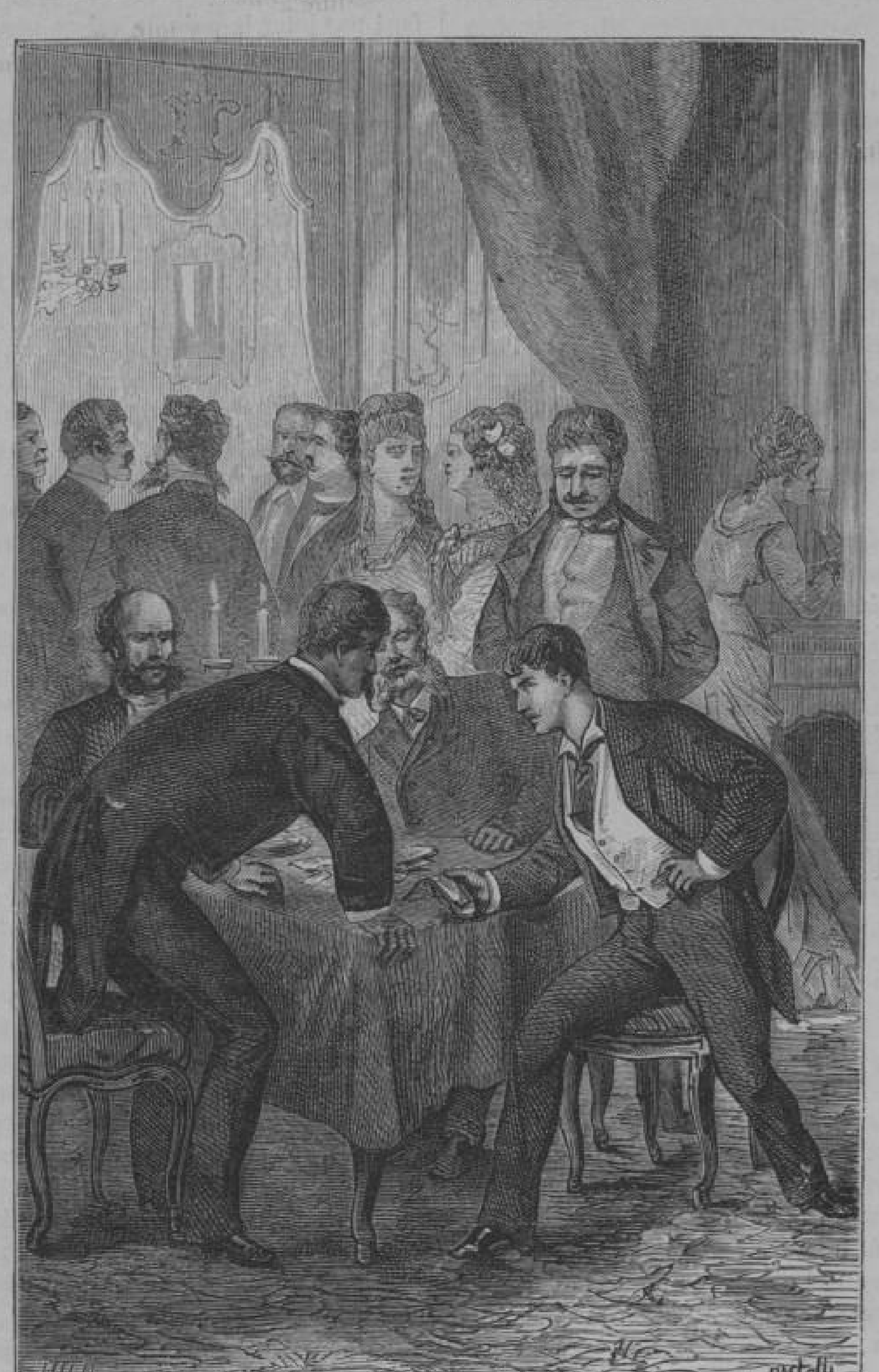
Georges en convenait avec douceur.

« Ah! tu es bien heureux! » s'écriait Fernand.

Bien heureux! cet enfant gâté de la fortune osait le dire à un pauvre garçon qui, depuis près de sept ans, soutenait sa famille au prix de tous les sacrifices. Fernand cependant avait raison, Georges était plus heureux que lui. Je suis aussi plus riche, se disait le brave garçon, puisque je suis à l'abri des inquiétudes et des dettes. L'amitié qu'il portait à Fernand l'empêchait d'ajouter : « Et des indélicatesses. » Il se contentait de penser que la fortune et l'oisiveté ont des pentes bien glissantes et bien dangereuses, puis il fouillait dans son tiroir et en retirait ses derniers cinq cents francs qu'il glissait dans la main de Fernand :

« Je prierai le caissier de m'avancer un demi-terme, se disait-il, et je me passerai d'habits neufs pour cette saison. »

Le jeune vicomte, touché de cette preuve d'affection, dont il comprenait toute la générosité, essayait de se défendre; mais l'insistance de Georges, mais la pression des circonstances surtout, triomphaient de sa résistance; il se résignait à accepter le secours très-effectif de cet ami, auquel il n'avait jamais fait que des offres de service.



Il venait de perdre au jeu. (P. 396, col. 2.)

Il le remerciait encore avec beaucoup de reconnaissance, et autant de honte pour le moins, lorsqu'un grand blondin, à la taille élancée, se précipita dans la chambre.

« Je suis reçu! je suis reçu! criait-il à tue-tête; cinquante-sixième, ce n'est pas mal. »

Et il levait les bras et faisait, dans sa joie, mille extravagances.

Fernand regardait avec surprise cet écervelé, et sa

surprise ne faisait qu'augmenter en reconnaissant à la fin, dans le grand blondin, le petit André qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps.

« Reçu? dit-il, où ça?

— A Saint-Cyr, répondit orgueilleusement André, qui était d'humeur à en informer l'univers entier.

— A Saint-Cyr et le voilà ravi, pensa Fernand, c'est inconcevable. »

Il le félicita pourtant et s'esquiva pour aller amadouer ses impertinents fournisseurs au moyen de l'à-compte qu'il devait à Georges.

« Comment, se disait-il, ce petit trembleur, qui mourait d'effroi dans les oubliettes de Baguols, s'avise de vouloir être quelque chose et finira peut-être par devenir quelqu'un, et moi, qui suis né vicomte de Lestange, j'arriverais à n'être rien du tout! Accepter ces cinq cents francs de Georges, qui les gagne à la sueur de son front, allons, je suis forcé de me l'avouer, c'est une vilenie; mais on ne m'y reprendra plus; je m'en vais à Bagnols faire des réflexions et des économies. »

Il tint parole, passa deux mois dans son vieux château et y serait peut-être demeuré plus longtemps si sa tante ne l'eût rappelé pour l'accompagner à Nice.

A suivre. EMMA D'ERWIN.



LES CAUSERIES DU JEUDI

—

LE PAIN ET SON HISTOIRE

Ce jeudi-là, la tribu de mes neveux et nièces était au grand complet; le déjeuner avait été très-gai, et, ma foi! au dessert, un des lycéens s'étant avisé de lancer au travers de la table une boulette de mie de pain, ce fut bientôt une grêle générale.

Je voulus mettre le hola, mais on ne m'écoutait guère. J'aurais certainement réussi en me fâchant; mais, entre nous, ces enfants-là ne viennent pas chez moi pour que je les gronde, je dirais même qu'ils n'aiment à y venir que parce qu'ils savent que je ne les gronde pas.

« Et d'abord, dis-je, ce genre d'amusement n'est pas réputé d'une distinction parfaite.... Si vous alliez dans le monde....

— Mais chez toi, oncle Anselme, ce n'est pas dans le monde.

— Je sais bien, mais....

— Mais du moment que nous ne le ferions pas ailleurs.

— Merci de la préférence!... »

Raisonnez donc en face de pareils arguments!... Mais ma petite nièce Héloïse, une fillette toute rose et toute blonde, dont la voix est aussi douce que le regard : « Oncle Anselme a raison, dit-elle avec une candide gravité, ça n'est pas joli, ça; et puis il ne faut pas jeter le pain, n'est-ce pas, oncle Anselme? parce que le pain est la meilleure chose du monde.

— Oui, mignonne, » repartis-je.

Et comme la petite Héloïse est une si bonne petite fille que tout le monde dans la famille arrive en quelque sorte à l'aimer, il arriva que sa grave intervention eut pour effet d'amener un peu de relâche dans le tumulte général. J'en profitai bien vite.

« Héloïse dit vrai, repris-je, et, du reste, je sais d'où lui vient l'opinion qu'elle a traduite. Nous avions, vos parents et moi, un bon vieux grand-père qui professait pour le pain une sorte de vénération, et sans aucun doute, les dernières paroles d'Héloïse sont comme l'écho lointain de ce que nous avons entendu répéter si souvent à ce digne aïeul, et que nous avons tous redit après lui.

— Que disait-il donc, oncle Anselme? demanda un des ci-devant lanceurs de boulettes tout à coup rappelé à l'attention.

— Il disait : Le pain, mes enfants est le premier, le plus précieux des dons que nous ayons reçu du ciel. Tous les jours on mange du pain, et loin de s'en lasser, de s'en dégoûter comme on ferait de tout autre aliment, on l'aime toujours autant, sinon de plus en plus. On vit rarement quelqu'un indisposé pour avoir mangé du pain. Seul le pain, tout en étant savoureux, se marie convenablement à tous les mets, dont il ne fait que relever la saveur. Il ne faut pas désespérer du malade qui trouve encore le pain bon, et l'on tient pour sauvé celui à qui le goût en revient. Que dit-on de quelqu'un qui a un excellent caractère? — Qu'il est bon comme le bon pain. — Qu'est-ce que Jésus-Christ nous commande de demander à Dieu dans cette prière, qui est la plus belle des prières? — Notre pain quotidien. — Quand il voulut prendre un symbole pour la communion, ce fut le pain qu'il choisit. Enfants, respectez donc le pain, qui est le plus pur produit du travail de l'homme. Souhaitez du pain à tous; donnez-en quand vous pourrez, le plus que vous pourrez, mais ne le jetez jamais, car un jour pourrait venir ou vous diriez, en pleurant : Ah! si j'avais le pain que j'ai jeté!

» Ainsi parlait notre grand-père, que je crois voir encore, à la fin des repas, happer du bout de son doigt jusqu'aux dernières miettes tombées sur la nappe devant lui pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir perdu par sa faute l'équivalent d'un grain de blé. A vrai dire, il était né campagnard et avait longtemps vécu à la campagne, et il avait été à même d'apprécier la somme d'efforts nécessaires pour

mettre sur nos tables le morceau de pain que nous mangeons. Ces efforts, mes enfants, quelqu'un d'entre vous pourrait-il les énumerer sommairement?

— Moi, dit un des plus grands, qui d'ailleurs vise à l'Ecole d'agriculture.

— Eh bien, voyons.

— Il faut d'abord labourer, et deux fois plutôt qu'une.

— Ce qui n'est pas petite affaire, tant pour les animaux qui tirent la charrue que pour l'homme qui la conduit.

— Puis il faut semer.

— Ce qui exige une véritable habileté pour que le jet de la semence soit bien égal, et de l'épaisseur voulue sur toutes les places.

— Puis il faut herser.

— C'est-à-dire promener sur la terre labourée une espèce de grand rateau qui recouvre le grain.

— Puis, pendant que le blé pousse, il faut quelquefois sarcler.

— C'est-à-dire arracher les herbes étrangères qui prendraient la substance et la place du blé.

— Puis vient la moisson, c'est-à-dire le coupage du ble.

— Ah! une rude besogne que celle-là, surtout par le fait de l'époque où elle a lieu, c'est-à-dire par les journées les plus chaudes et les plus longues de l'année.

— Le blé coupé, on le laisse sécher, et on le met en gerbes, qu'on voiture à la ferme où on le bat.

— Opération qui n'est pas la moins pénible.

— Je crois bien ; les gerbes ayant été dénouées et étalées, il faut frapper dessus à tour de bras, pour faire sortir le grain de l'épi.

— En bien des endroits maintenant, on se sert pour cela de grandes machines qui font la besogne de beaucoup d'hommes, mais ces machines sont fort chères et il se bat encore bien plus de ble au fléau qu'à la machine.

— Le blé battu, c'est-à-dire séparé de la grosse paille, il faut le vanner, c'est-à-dire débarrasser le grain de la *balle* ou enveloppe légere où il s'est formé et qui n'est autre chose que le *calice* dont nous avons parlé en nous occupant de botanique avec Georges. Et voilà le blé prêt a prendre le chemin du moulin.

— Où des meules, mues par le vent, l'eau ou la vapeur, le réduisent en une poudre très-fine qui est la farine.

— C'est bien cela. Du moulin elle va chez le boulanger, qui par un mélange d'eau en fait une pâte qu'il remue, qu'il agite, qu'il *pétrit* en un mot (et Dieu sait avec quels efforts) pour qu'elle soit légere, puis il la place, par blocs de diverses formes, dans un four où il a précédemmment allumé un grand feu — et ces blocs retirés du four constituent le pain que nous vend le boulanger.

— Voila, repris-je, toutes les opérations indiquées; vous voyez qu'elles sont nombreuses, et que quand Moise, dans l'histoire d'Adam, lui fait dire par Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton visage, » il formule une vérité qui depuis n'a jamais été dementie ; car le moindre morceau de pain, par exemple le léger fragment que, sous forme de boulette, vous vous lanciez tout à l'heure à la tête, représente une somme énorme de travail, due à un grand nombre de personnes.

» Mais quoi qu'il en soit des efforts nécessaires pour cette production, que vous semble de l'invention du pain en elle-même, de cette chose si généralement appréciee et devenue si indispensable à tant de nations?

— Oh! dit une de mes nièces, c'est bien la chose la plus simple du monde! On a pris de la farine, on y a mis de l'eau, on a fait cuire le tout.... et.... et voilà....

— Ah! vraiment! tu crois que çela a marché tout bonnement comme cela, et sans plus de façon?

— Mon Dieu oui, reprit un grand garçon, car ne voyons-nous pas dans les plus anciens récits qu'il est question du pain....

— Oui, sans doute, dis-je, mais reste à savoir de quel pain il s'agit : et contrairement à ce que vous semblez croire, je puis vous affirmer que la fabrication du pain tel que nous le voyons et mangeons aujourd'hui ne date pas des temps reculés : nous en avons la preuve non-seulement dans les vieux écrits attentivement lus, mais encore dans les usages de certains peuples.... Eh tenez, sans chercher plus loin, voyons les Arabes actuels du desert, ces tribus que nos conquêtes d'Afrique nous ont fait connaître sous le nom de Bédouins. Ces hommes-là sont presque restés, comme manière de vivre, au point où en etaient les patriarches de la Bible : nomades, vivant du produit de leurs troupeaux, dressant des tentes aux abords des oasis, croyez-vous qu'ils mangent régulièrement du pain ; non, le plus souvent ils se contentent soit de griller les grains de blé ou de mais dont ils se régalent sans plus de façon en cet état, ou bien ils les écrasent grossièrement entre deux cailloux, mêlant à cette triture un peu d'eau, et de la pâte obtenue forment des galettes qu'ils font cuire ou plutôt roussir sur une pierre plate au-dessus de laquelle ils ont fait du feu.

» Quelques-uns ont pour cette opération des espèces de petits fours en terre qui font partie du bagage de la tribu ambulante.

» Or, ce qu'ils preparent ainsi ressemble à notre beau pain comme le jus trouble et incolore qu'on obtient en écrasant quelques grains de raisins ressemble à une belle rasade de fin bourgogne ; c'est-à-dire que, s'il y a là les éléments d'une bonne chose, ces éléments grossièrement, inhabilement mis en œuvre donnent un produit qui ne possede aucune des qualités agréables qu'aurait pu lui communiquer une manipulation intelligente. Ce pain, qui doit rappeler celui que préparaient les premiers patriarches, au lieu d'avoir l'aspect léger, *troué*, et la

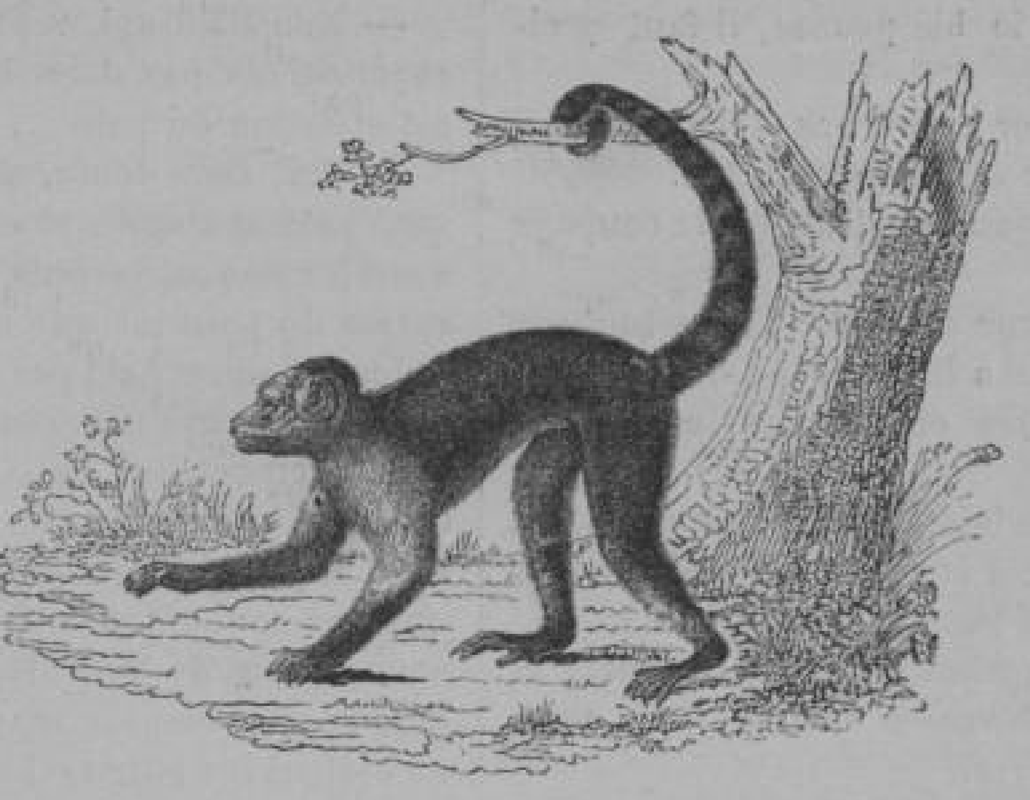
saveur particulière de notre pain actuel, au lieu de constituer un aliment aussi sain que substantiel, doit être massif, lourd, insipide, et par-dessus tout indigeste. »

A suivre. L'oncle Anselme.

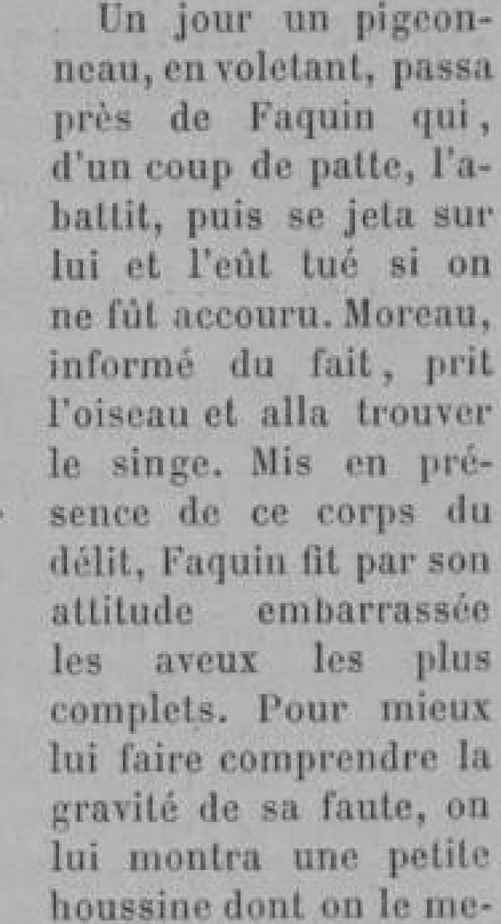
HISTOIRE D'UN SAPAJOU

Moreau de Saint-Rémy, dans les notes qu'il a jointes à sa traduction de l'*Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, raconte les faits et gestes d'un sapajou brun, qu'étant au Cap il avait acheté déjà très-apprivoisé et qui le devint plus encore.

« Ce petit animal prit pour moi (c'est Moreau qui parle) le plus vif attachement. » Il le tenait à l'attache dans une grande cour où il allait souvent le voir; lui arrivait-il de ne pas s'en occuper, Faquin, c'était le nom du singe, s'efforçait par tous les moyens d'attirer son attention, et, pour y parvenir, quand la distance était trop grande, il avait imaginé de jeter de petits cailloux aux ieds de celui dont il recherchait le regard et les caresses.



Sapajou.



On le détachait souvent; « il ne fit jamais le plus petit dégât. » Souvent il se détachait lui-même; c'était pour chercher son maître par toute la maison. S'il ne l'y rencontrait pas, il grimpait sur le toit sans tenir compte des appels des domestiques. Mais dès que Moreau rentrait, le singe accourait à sa voix « ou, s'il paraissait s'y refuser, c'était plutôt, dit le narrateur, par une sorte de disposition badine qui cessait dès que je l'appelais d'un ton de mécontentement. »

Lorsqu'il se trouvait dans la chambre de son maître, si celui-ci s'endormait ou feignait de dormir, Faquin allait s'établir derrière lui, sur le dossier de son fauteuil, et quelqu'un entrait-il, il se mettait sur la poitrine du dormeur, et par son attitude et ses cris montrait l'intention de le défendre.

Moreau le possédait depuis un année, quand un voyage à faire l'obligeant de s'en séparer momentanément, il le confia pour une dizaine de jours à un habitant du Cap. Au retour, à peine avait-il franchi le seuil de la maison hospitalière, que Faquin le reconnut à la voix, et, par un mélange de sons pleureurs et de cris perçants, se mit à exprimer sa longue tristesse passée et sa joie présente.

« Lorsque j'approchai, il me sauta sur l'épaule, me passa autour du cou sa queue prenante, me plaça une de ses mains sur chaque joue, et se mit à répandre des larmes en me regardant attentivement. Je le consolai de mon mieux, et dans l'espèce de reconnaissance que m'inspirait son expressive affection, je lui promis cent fois, et presque involontairement, de ne plus l'abandonner. Il fut impossible de le séparer de moi; néanmoins, lorsque je me mis à table pour dîner, il consentit à se tenir au pied de ma chaise, puis il reprit mon cou à la fin du repas et il fallut me résoudre à le porter, ainsi placé, en traversant une grande partie de la ville du Cap, pour gagner ma demeure. Je le ramenai à son poste ordinaire, je l'y attachai, et il fut tout le reste du jour d'une gaieté folle. »

Un jour un pigeonneau, en voletant, passa près de Faquin qui, d'un coup de patte, l'abattit, puis se jeta sur lui et l'eût tué si on ne fût accouru. Moreau, informé du fait, prit l'oiseau et alla trouver le singe. Mis en présence de ce corps du délit, Faquin fit par son attitude embarrassée les aveux les plus complets. Pour mieux lui faire comprendre la gravité de sa faute, on lui montra une petite houssine dont on le menaçait quelquefois; c'en fut assez : tous les pigeons du voisinage purent désormais s'approcher de lui d'aussi près qu'il leur plut sans qu'il eût l'air de les voir.

Cette aimable petite bête mourut d'indigestion. Trouvant à sa portée une casserole de riz au lait sortant du four, il s'en emplit jusqu'à la bouche, exactement comme l'Esquimau ingurgite la viande de phoque. Ce fut le dernier repas du pauvre Faquin.

Son naturel doux et aimant se fit voir jusque dans la maladie qui l'emporta. Son maître eut l'idée de lui faire prendre de l'huile d'olive dans une cuiller. C'était un touchant spectacle que celui de ce pauvre petit être surmontant d'atroces douleurs pour ouvrir la bouche sur l'invitation d'une voix amie. Il fut enlevé en quelques heures. De lui aussi on eût pu dire : « Sa mort est le premier chagrin qu'il ait causé à sa famille. »

V. Meunier.



Marie-Ange l'embrassa. (P. 403, col. 1.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XIII

Deux sœurs..... Une ennemie.

Le lendemain du départ des jeunes de la Taudière, Régina entra chez Marie-Ange, portant à la main des livres et des cahiers.

« Voici, ma cousine, dit-elle avec une politesse glaciale, le programme de nos études et quelques livres qui vous faciliteront votre travail. Voulez-vous que j'examine tout de suite ce que vous pourrez faire? car je crains bien, ajouta-t-elle avec une nuance d'ironie, que l'on ne soit obligé de vous placer dans une classe inférieure à la mienne. Peut-être même celle de Bathilde sera-t-elle un peu forte pour vous.

— Je vous remercie, Régina, dit Marie-Ange avec son inaltérable douceur. Si vous le permettez, je vais examiner les livres et je vous indiquerai ce que j'en sais déjà. Bathilde a eu la bonté de me donner le programme des études de cette année, et je suis déjà renseignée sur ce qu'il me faut savoir pour demain mardi.

— Ah! dit Régina surprise, c'est très-bien; mais, ajouta-t-elle en se ravisant, qu'étudiez-vous? Espérez-vous pouvoir entrer dans la classe de Bathilde? »

Marie-Ange hésita, rougit un peu et dit enfin avec un léger embarras :

« Il me semble que je pourrai peut-être travailler avec vous.

— Ce n'est pas possible! » s'écria Régina avec une indignation sincère.

Son orgueil était blessé au vif de ce qu'elle regardait comme une orgueilleuse prétention et comme une intolérable outrecuidance.

« Montrez-moi vos cahiers, ma petite, je vais vous détromper en vous faisant voir ce que sont mes études. Je suis dans la classe supérieure, moi! Nous avons toutes de quinze à dix-huit ans, et vous n'en avez que quatorze. Vous vous en faites accroire, ma chère; du reste, je suis disposée à vous excuser, en songeant que vous avez toujours vécu seule, et que vous n'avez pu vous comparer à personne. »

Impassible devant l'irritation et le dédain de Régina, Marie-Ange lui remit une liasse de cahiers couverts d'une écriture élégante et fine. Chacune des couvertures était enjolivée de dessins à la plume qui témoignaient d'une grande habileté de main et d'un goût excellent.

Régina, dans son impatience, lui arracha presque les cahiers des mains; ensuite elle se mit à les parcourir avec une avidité fiévreuse; à plusieurs reprises elle se mordit les lèvres, et c'est avec une explosion de dépit qu'elle dit d'une voix sèche :

1. Suite. — Voy. pages 321, 337, 353, 369 et 385.

« Décidément, ma chère, vous êtes en état de travailler avec moi... De qui sont ces dessins sur les couvertures ?

— De moi, ma cousine, » répondit Marie-Ange avec simplicité.

Pour le coup, Régina ne put se contenir. Elle jeta les cahiers sur la table et sortit dans une exaspération telle que la porte poussée par elle avec violence faillit renverser Bathilde qui arrivait.

« On dit gare, au moins ! s'écria-t-elle en se frottant le front; franchement, Régina, je ne reconnais pas là ce calme et cette dignité qui font de toi une personne si accomplie. Bon! elle s'en va comme un ouragan; elle paraît en colère ! Qu'est-ce qui est arrivé, petite sœur? Oh ! oh! s'écria-t-elle en apercevant les cahiers épars... je vois ce que c'est maintenant. »

Et elle se jeta dans un fauteuil pour rire à son aise :

« Ainsi elle a vu tous tes abrégés, je devrais dire tes petits chefs-d'œuvre. Elle a vu ces délicieuses illustrations; elle t'a demandé de qui elles étaient, n'est-ce pas? Je devine tout. Sais-tu où elle est maintenant? Elle est dans sa chambre. Sais-tu ce qu'elle y fait? Elle pleure de rage. N'aie donc pas l'air si triste, Marie-Ange, tu lui as donné, sans le vouloir, une bonne leçon bien nécessaire. Cela rabattra son orgueil, il faut l'espérer !

— Le crois-tu? dit Marie-Ange avec tristesse ; je crains le contraire, ma bonne Bathilde. Ce n'est pas en irritant les gens qu'on arrive à leur rendre service. Ne te moque plus de Régina, je t'en prie, elle est si à plaindre !

— A plaindre ! Ah ! par exemple, fit Bathilde en se récriant; c'est bien de sa faute si elle est seule, irritée, furieuse contre tout et contre tous.

— Je t'en prie, dit Marie-Ange avec une douce insistance, si tu m'aimes, ne montre pas des sentiments si hostiles envers ta sœur, ne sois pas si sévère dans tes jugements.

— Nous verrons ce qu'il y aura à faire sur ce point, dit Bathilde, redevenant tout à coup sérieuse; mais vois-tu, petite sœur (que j'aime à t'appeler ainsi!), il y a une chose que je ne lui pardonne pas, elle te rend malheureuse et cela m'irrite. Je vois trop bien qu'elle encourage Babet dans ses mauvais sentiments. Il n'est pas jusqu'à notre pauvre petit Colibri qui ne subisse sa mauvaise influence; elle te fuit comme la peste, et ne veut plus me parler, de peur que je ne veuille la sermonner à propos de toi. Oui, tu as beau hocher la tête, je sais ce qui se passe; avant-hier, on t'a signifié que tu n'aurais plus de chocolat le matin et que tu devais manger de la soupe comme nous. J'ai eu beau dire que ton estomac était délicat, que le médecin t'avait recommandé le chocolat de santé (je le savais par Paulette), on ne m'a pas écoutée et tu es condamnée à la soupe forcée à perpétuité. Hier on n'a pas voulu t'apporter ta correspondance; et comme c'est Babet qui reçoit le facteur, il t'a fallu aller réclamer la lettre de Guillaume que tu attendais avec tant d'impatience. Et quand l'as-tu obtenue enfin, cette malheureuse lettre? après deux heures d'attente. Tu n'as témoigné aucune impatience; mais moi, je trépignais de rage. Cette horrible Babet faisait semblant d'être très-occupée et ne daignait répondre à ton appel. Elle ne s'est décidée que lorsqu'elle m'a vue absolument hors de moi! Ce matin encore... »

Marie-Ange lui mit la main sur la bouche.

« Je t'en supplie, lui dit-elle, prends patience pour l'amour de moi, et surtout ne monte pas la tête à ma pauvre Paulette. Elle t'aime et t'admire si fort qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se modeler sur toi. Quand tu t'indignes, elle s'indigne encore plus fort; et c'est tout ce que je puis faire que de l'empêcher d'entrer en rébellion ouverte contre Babet.

— Le beau malheur! s'écria Tempête d'un air belliqueux.

— Et la paix de la maison! dit doucement Marie-Ange.

— Et qui est-ce qui a commencé les hostilités? répliqua impétueusement l'incorrigible Tempête.

— Chut! dit Marie-Ange, et à l'ouvrage, si nous voulons être prêtes pour demain.

— Je suis en retard, c'est vrai, dit Bathilde avec componction; mais, ajouta-t-elle philosophiquement, c'est mon habitude ; heureusement que toi, ma petite sœur, tu es prête.

— Mais pas du tout, répondit Marie-Ange en souriant; je t'ai attendue... tu n'es pas venue ce matin, de sorte que j'ai encore beaucoup à faire.

— Ah ! grand Dieu ! dit Bathilde consternée. J'avais oublié le rendez-vous, Marie-Ange ; j'étais allée faire cuire ton gâteau au four de la fermière; car ici c'est impossible : Babet ne le souffrirait pas.

— Eh bien, répondit Marie-Ange, réparons le temps perdu.

— Je veux bien, dit Bathilde avec un soupir de résignation, mais promets-moi de ne plus m'attendre : je ne veux pas que tu sois mal placée dans les compositions à cause de mon inexactitude.

— Non, Bathilde, reprit Marie-Ange avec fermeté, je te l'ai déjà dit : je ne ferai mes devoirs que quand je me serai assurée que les tiens sont finis; ton pauvre père était au désespoir hier en apprenant...

— Halte-là! cria Tempête. Si papa a appris de quelqu'un quelque chose de défavorable sur mon compte, ce quelqu'un-là ne peut être que l'aimable Régina, à qui je saurai, en temps et lieu, témoigner ma reconnaissance. »

Après avoir prononcé ces paroles avec une grande énergie, en les scandant par de brusques mouvements de tête, Bathilde continua avec le plus grand calme : « Nous disions donc que papa a appris...

— Que tes devoirs ne sont jamais finis...

— Renseignement fort exact, trop exact, reprit Bathilde en essayant de prendre un air bien repentant. Seulement, ajouta-t-elle, Régina aurait bien pu garder le renseignement pour elle !

— Laissons Régina tranquille, dit Marie-Ange avec un mélange de douceur et de fermeté; je t'ai dit et je te répète que tes études passeront avant les miennes. Je suis plus obstinée que je n'en ai l'air, et je suis absolument décidée à tenir ma promesse.

— C'est cela, dit Bathilde avec un désespoir comique; il faut que je devienne studieuse si je ne veux pas avoir le chagrin de te voir méconnue et rangée parmi les mauvaises élèves. Oh! que tu es terrible et sévère pour moi, petite sœur; c'est si bon de s'amuser, de flâner, de ne pas être assujettie à une règle. Tu ne connais pas, on le voit bien, le plaisir de la flânerie, voilà pourquoi tu es si peu indulgente pour les flâneuses! »

En prononçant ces paroles, Bathilde s'assit d'un air piteux devant la table de travail : Marie-Ange se pencha vers elle et l'embrassa en souriant.

« Du courage, ma sœur, lui dit-elle, je vais t'aider, tu verras comme le travail devient facile quand on s'y met de bon cœur.

— On ne peut pas se mettre au travail de bon cœur, s'écria Bathilde, avec un tel accent de conviction que Marie-Ange se mit à rire.

— Oh! que si, reprit-elle gaiement. Je suis sûre que tu désires me faire plaisir, et me voilà prête à te donner toutes les explications nécessaires. »


Elle jeta les cahiers sur la table. (P. 402, col. 1.)

Tout en protestant qu'il lui était impossible de travailler, Bathilde se mit au travail avec un sérieux inaccoutumé.

C'était quelque chose d'original et de touchant à la fois de voir Bathilde écouter quelqu'un, obéir à quelqu'un, chercher à plaire à quelqu'un. La lutte qu'elle soutenait contre son propre caractère lui faisait pousser des soupirs d'angoisse, des exclamations baroques, et de temps en temps elle allongeait brusquement les jambes et donnait de grands coups de talon sur le parquet. Néanmoins elle tint bon jusqu'au bout.

« Là! voilà qui est fini, dit Marie-Ange en se levant et en examinant les devoirs de Bathilde; il est quatre heures, allons goûter, petite sœur, et repose-toi sur tes lauriers; sais-tu que tes devoirs sont très-bien faits!

— Le crois-tu? s'écria Bathilde, toute rouge de plaisir. Oh! Marie-Ange, que je serais contente si j'avais une bonne place! c'est papa qui serait étonné!... Quant à Régina, je vois d'ici...

— Chut donc! vilaine incorrigible, dit Marie-Ange en lui imposant silence; viens faire, tout en mangeant, la promenade dont tu m'as parlé.

— Et tes devoirs? s'écria Bathilde s'arrêtant tout à coup au moment de sortir...

— Je les ferai ce soir, répondit Marie-Ange tranquillement.

— Mais tu dois jouer aux échecs avec papa, et cela te prendra toute l'après-dîner, dit encore Bathilde en résistant.

— Qu'est-ce que cela fait? » répondit Marie-Ange, sans rien perdre de son calme.

Ce flegme impatienta Bathilde qui s'écria :

« Eh bien alors, pourquoi ne pas travailler maintenant? » Elle reprit avec un ton de douceur qui n'était guère dans ses habitudes : « Est-ce que tu serais fatiguée? »

Marie-Ange répondit en souriant qu'elle n'était pas fatiguée, mais qu'elle voulait se donner le plaisir d'une petite promenade avec sa chère élève et qu'elle en serait quitte pour se coucher un peu plus tard, ce qui n'était pas un bien grand malheur.

Bathilde voulut faire mine de dire qu'elle irait bien se promener toute seule.

« Et moi, je veux te surveiller! répliqua Marie-Ange, en la menaçant du doigt. Tu as un caractère si terrible que je n'ose te quitter d'un moment. Résigne-toi donc à subir ma surveillance. »

Bathilde, si prompte à la réplique, ne trouva cette fois rien à répondre. Elle regarda le charmant visage de Marie-Ange avec une sorte de respect et pensa quel heureux changement ce serait dans la maison, si Régina pouvait seulement subir un peu l'ascendant de Marie-Ange, et si elle-même parvenait à lui ressembler un tout petit peu. Il fallait, en tout cas, qu'il y eût déjà un grand pas de fait dans la bonne voie pour que des pensées si sages et si raisonnables pussent naître dans une tête si folle.

Habituée au babil incessant de Bathilde, Marie-Ange s'émerveilla de son silence et lui demanda en souriant à quoi elle pensait.

« A toi! répondit Bathilde; j'étais en train de me demander pourquoi on dit que la perfection n'est pas de ce monde?

— Partons vite, » dit Marie-Ange en rougissant.

Et les deux cousines partirent bientôt bras dessus bras dessous, puisant à l'envi dans la petite corbeille qui contenait leur goûter. Au moment où elles s'éloignaient de la maison, un rideau se souleva; si elles avaient tourné la tête, elles auraient vu les yeux ardents de Régina fixés sur elles avec une sombre préoccupation : son beau visage était bouleversé par la colère, la haine et la jalousie.

« Oh! murmurait-elle, pourquoi suis-je condamnée à vivre près de cette odieuse petite fille? Elle veut m'écraser de son apparente supériorité, je le vois, je le sens; mais nous verrons qui de nous deux l'em-

portera sur l'autre. Je lutterai avec elle. Qu'il me serait doux de l'humilier! Si elle allait l'emporter sur moi ! Oh! je ne le lui pardonnerais jamais ! »



XIV

Les cours.

Le lendemain, Bathilde examina avec une inquiétude tout affectueuse les yeux battus de Marie-Ange.

« A quelle heure t'es-tu couchée? lui demanda-t-elle avec anxiété.

— Mes devoirs sont finis et voici tes cahiers, » répliqua Marie-Ange d'un ton enjoué.

Bathilde poussa un cri de joie. Sur les couvertures neuves s'enlaçaient de charmantes arabesques, tracées avec la sûreté de main et le goût d'un artiste véritable.

« Oh! que c'est joli, Marie-Ange! s'écria-t-elle; Que tu es bonne et aimable... Mais, ajouta-t-elle, frappée d'une idée subite, quand donc as-tu fait tout cela ?

— Ce matin ; rassure-toi, » dit gaiement sa cousine.

Bathilde regarda Paulette qui derrière Marie-Ange lui adressait toute une série de signes télégraphiques.

« Couchée à deux heures, levée à cinq,» murmura cette dernière, en passant à côté de Bathilde.

La figure expressive de Tempête révéla à Marie-Ange l'indiscrétion de sa femme de chambre.

« Ce n'est pas bien, Paulette, lui dit-elle d'un ton de reproche ; tu m'avais promis de ne rien dire.

— Est-ce que nous pouvons avoir des secrets pour M[lle] Bathilde qui est si bonne pour nous? dit Paulette avec chaleur. Non, nous ne pouvons pas en avoir; moi, d'abord, il m'est impossible de faire des cachotteries aux personnes que j'aime bien. Mademoiselle a une manière de vous regarder qui dit si bien : Réponds-moi tout de suite. Je réponds tout de suite; c'est plus fort que moi; je le ferai encore, quand même on devrait me battre après ! »

Cette profession de foi, si naïve et si delibérée en même temps, fit sourire Marie-Ange; Bathilde déclara, en riant aux éclats, qu'elle n'avait depuis bien longtemps entendu une si bonne plaisanterie.

« Quand vous en aurez fini avec votre gaieté bruyante et grossière, dit Régina, entr'ouvrant la porte, vous voudrez bien descendre : la voiture attend... et moi aussi. »

La porte se referma brusquement. Marie-Ange ne souriait plus; les éclats de rire de Bathilde avaient cessé, mais Bathilde secouait la tête d'un air vindicatif. L'indignation lui avait d'abord coupé la parole, mais elle la retrouva bien vite.

« Quelle peste! s'écria-t-elle avec une conviction profonde. Allons, il faut partir cependant; viens-tu, ma pauvre amie, rejoindre cette...

— Bathilde ! » dit Marie-Ange avec une douceur pleine de reproche.

Sa cousine se tut, mais elle se donna du moins la satisfaction d'échanger un regard éloquent avec Paulette.

Marie-Ange feignit de ne pas s'en apercevoir et descendit à la hâte, suivie de Bathilde.

Régina était déjà en voiture, ainsi que Babet. Marie-Ange allait monter, lorsqu'elle poussa une exclamation en reculant d'un pas.

« Qu'y a-t-il? dit Régina avec impatience.

— Veuillez m'excuser, ma cousine, dit doucement Marie-Ange, mais je vois Babet assise sur le devant et je ne prendrai pas la place qui lui revient de droit. »

Babet rougit d'orgueil, mais elle crut devoir protester.

« Faites excuse, mam'zelle, les maîtres doivent se mettre au fond

— Je vous en prie, Babet, répliqua Marie-Ange de sa douce voix, si caressante et si persuasive ; ne me faites pas le chagrin de refuser la place que je désire vous voir prendre. »

Babet, charmée autant que surprise, fit quelque résistance pour la forme et prit place à côté de Régina. Régina rougit, pâlit et se mordit les lèvres. Ce petit débat venait de se terminer par un véritable triomphe pour Marie-Ange. Babet, la plus fidèle, la plus redoutable alliée de Régina, ne pouvait cacher sa joie et sa reconnaissance. L'ennemi avait donc déjà su établir des intelligences dans la place. Volontiers Régina aurait accusé Marie-Ange de rouerie et de duplicité; mais l'incident avait été si imprévu, que Régina elle-même fut forcée, et ce fut son plus grand supplice, de rendre justice à l'amabilité généreuse de Marie-Ange, à sa politesse visiblement empreinte de respect.

Trop orgueilleuse pour offrir sa place, elle laissa d'un air rechigné Babet s'asseoir à côté d'elle, et les deux fillettes s'installèrent sur le devant.

Le trajet fut silencieux. Sombre et mécontente, Régina répondait par des monosyllabes aux timides avances de Marie-Ange et aux questions de Bathilde. Tempête, avec une patience et une douceur bien méritoires, se mettait en frais pour dérider sa sœur; il est vrai que tous ses efforts tendaient à un seul but: elle voulait faire plaisir à Marie-Ange.

Babet ne disait rien, mais on voyait qu'elle était mal à son aise. Touchée de la bonté sans rancune de Marie Ange, elle commençait à se repentir de lui avoir été si hostile.

Ce fut donc avec satisfaction que les quatre voyageurs virent arriver la fin de leur course ; le cocher les conduisit chez le professeur d'histoire et alla ensuite à l'hôtel où il devait faire reposer ses chevaux en attendant ses jeunes maîtresses.

Régina espérait bien que Marie-Ange serait intimidée quand tous les regards se fixeraient sur elle, au moment de son entrée.

La salle d'attente était pleine de jeunes filles qui, pour charmer leurs loisirs, ne se gênèrent pas pour dévisager la nouvelle venue.

Mais l'orpheline, calme et douce, ne s'occupait que d'aider Bathilde à mettre ses cahiers en ordre. Régina avait grande envie d'examiner les devoirs de sa sœur, mais elle n'en eut pas le temps.

Le directeur entrait : il salua poliment l'assistance et eut l'air de chercher quelqu'un. Apercevant Marie-Ange, il s'avança vers elle pour lui adresser quelques questions : il était déjà instruit par une lettre de M. de la Taudière de l'arrivée de sa nouvelle élève. Aussi n'eut-elle besoin que de se nommer.

« C'est bien, mademoiselle, dit le directeur avec bienveillance, je vais immédiatement examiner dans quelle classe nous pouvons vous admettre. Avez-vous apporté quelques cahiers, quelques devoirs ?

— Oui, monsieur, répondit modestement Marie-Ange, je me suis même permis de faire les devoirs du dernier cours : ma cousine a bien voulu me communiquer le programme des études de cette année. »

Le directeur ouvrit les cahiers et se mit à les feuilleter. Bientôt un vif étonnement se peignit sur son visage.

« C'est extraordinaire ! dit-il, tout en parcourant rapidement les cahiers... Quel âge avez-vous donc, mademoiselle?

— Quatorze ans, répondit Marie-Ange, rougissant sous les regards curieux des autres écolières.



Le directeur ouvrit les cahiers. (P. 405, col. 1.)

— C'est surprenant, murmura le professeur ; et ce sont là vos cahiers ? Monsieur Doublet, ajouta-t-il à haute voix en se tournant vers un des professeurs qui venait d'entrer, veuillez commencer votre classe et faites placer M[lle] Marie-Ange de la Roche-Ploerhouet près de M[lle] Régina de la Taudière. »

Il y eut un murmure d'étonnement qui eût été très-flatteur pour l'amour-propre de la nouvelle venue, si elle avait eu de l'amour-propre ; mais elle n'en avait pas. Le cœur de Bathilde se gonfla de joie et d'orgueil. Celui de Régina se contracta douloureusement sous l'étreinte de la jalousie et de la colère.

Le triomphe de Marie-Ange surpassa les plus audacieuses espérances de Bathilde. Ses devoirs furent trouvés très-remarquables et classés bien au-dessus de ceux de sa cousine. La composition littéraire, notamment, fut jugée si charmante par le professeur, que celui-ci, enthousiasmé, ne put résister au désir de la lire tout haut à son jeune auditoire. Si Marie-Ange avait osé, elle eût supplié le professeur de ne pas lui faire un si grand honneur, mais elle n'osa pas ; elle se contenta de baisser la tête, rouge de honte et d'émotion.

Le travail de Marie-Ange était remarquable, si l'on considérait l'âge de celle qui l'avait écrit. C'était une narration d'un style simple et franc, où les idées se suivaient avec une netteté remarquable, parsemée de traits heureux, d'images charmantes. Le professeur, qui était un homme de goût, insista sur plusieurs passages d'un sentiment élevé et touchant et ne manqua pas de remarquer que les citations étaient très-heureuses et dénotaient un esprit cultivé par les lectures les plus choisies.

L'auditoire, un peu réservé au commencement, se laissa prendre au charme de la lecture. De curieux qu'ils étaient d'abord, les regards devinrent bien-

veillants et sympathiques, et pour la première fois peut-être depuis la fondation du cours, la salle retentit d'applaudissements.

A la fin de la classe, le professeur parla à Marie-Ange dans les termes les plus flatteurs, se félicitant d'avoir à diriger un esprit dont il appréciait déjà la valeur. Les compagnes de l'orpheline, séduites par sa beauté et par sa modestie, l'entourèrent en la comblant de politesses et de prévenances. Tout à la fois profondément heureuse et profondément troublée, Marie-Ange, tout en remerciant avec grâce, regardait à la dérobée Régina, qui était muette et livide. Jusque-là elle avait été l'une des meilleures élèves de sa classe, et tout à coup elle se voyait distancée, effacée même, par une enfant de quatorze ans!... C'en était trop; elle sentit que Marie-Ange lui devenait absolument odieuse : aussi fut-ce avec une précipitation pleine de trouble qu'elle appela Bathilde pour aller chez leur maîtresse de musique. Bathilde était au comble du bonheur et ne cherchait nullement à faire la modeste, ni à dissimuler sa joie.

« Je suis dans les six premières! dit-elle avec une certaine emphase; oh! que papa va être content! Le professeur ouvrait des yeux si étonnés que j'avais de la peine à m'empêcher de rire. Et Marie-Ange? a-t-elle réussi? »



Régina entr'ouvrit sa porte. (P. 404, col. 1.)

Régina ne répondit pas, elle entraîna sa sœur près de Babet qui les attendait, et dit à leur vieille bonne d'aller chercher Marie-Ange.

Bathilde ne fit plus de questions. Elle crut comprendre ce qui s'était passé et, tout en blâmant les sentiments de sa sœur, elle avait pitié de l'état où elle la voyait. Marie-Ange arriva promptement et toutes trois, conduites par Babet, se dirigèrent silencieusement vers la demeure de la maîtresse de musique.

Un espoir soutenait l'orgueil blessé de Régina. Elle était bonne musicienne, elle avait étudié avec ardeur depuis de longues années. Elle espérait prendre sa revanche et rendre à Marie-Ange humiliation pour humiliation. Elle arriva donc un peu plus calme chez la maîtresse et put prendre sur elle-même de présenter sa cousine en termes convenables.

Mais, aux premières mesures jouées par Marie-Ange, elle vit avec une rage désespérée que là encore elle devait s'incliner devant un talent d'un ordre supérieur. Ce fut pour elle comme le coup de grâce. Son trouble était si manifeste qu'elle put s'excuser sans peine près de la maîtresse et obtenir de ne pas prendre sa leçon ce jour-là. La maîtresse crut qu'elle était sérieusement indisposée et sans se douter du mal qu'elle lui faisait :

« Eh bien, chère enfant, dit-elle, consolez-vous en écoutant votre cousine; si vous ne jouez pas, vous profiterez cependant, car elle a un talent d'artiste. Étudiez le jeu de mademoiselle, vous y trouverez des indications précieuses. »

Ce fut comme dans un rêve pénible que Régina vit finir cette séance musicale et se rendit chez le maître de dessin. Marie-Ange souffrait des souffrances de sa cousine; Bathilde se taisait; Babet, tout en les conduisant, s'étonnait de les voir si parfaitement muettes.

Marie-Ange tremblait en montrant au professeur le résultat de ses derniers travaux : la généreuse enfant regrettait presque d'avoir si bien réussi, à cause de sa cousine.

« Oh! oh! dit le professeur; mais savez-vous que c'est fort remarquable, mademoiselle; vous n'avez pas à trembler comme vous le faites; ces coups de crayon-là montrent que vous comprenez admirablement le modèle. Vous pourriez presque vous passer de mes leçons; je dis « presque », ajouta l'artiste d'un air profond, parce qu'il y a encore un je ne sais quoi, que mes conseils seuls pourront vous donner. »

Ayant fait prudemment cette réserve, l'artiste passa sa main gauche sur sa barbe, pendant que de la main droite il tenait à distance de ses yeux, pour mieux juger de l'ensemble, un paysage dessiné par Marie-Ange. « Ce paysage est exquis, voilà une chaumière qui est une vraie chaumière. Mademoiselle Bathilde, enlevez-moi un petit croquis dans ce goût-là et je ne vous ferai que des compliments. Permettez-moi, mademoiselle Régina, d'appeler votre attention sur ce château en ruines. Voyez un peu quelle physionomie mademoiselle a su donner à ces vieux lierres. » Il reprit, après quelques minutes de silence et de contemplation :

« Ah! par exemple, voilà la perle de l'écrin. Pour une belle aquarelle, c'est une belle aquarelle. Il faut me la laisser; je veux la montrer ce soir à un de mes camarades qui vient de faire une excursion artistique. C'est un fin connaisseur; mais je l'attraperai, oui, parbleu, je l'attraperai! Je le prierai de deviner un peu l'âge de l'artiste qui a fait cela, et je vous donne ma parole qu'il ne voudra pas me croire, quand je lui dirai que c'est une jeune fille de quatorze ans! »

L'artiste recommença à caresser sa barbe, tout en contemplant l'aquarelle, tantôt de près, tantôt de loin. Il semblait ruminer quelque grave difficulté qui l'embarrassait fort. Ses yeux allaient de l'aqua-

relle à Marie-Ange et de Marie-Ange à l'aquarelle. Enfin il toussa pour s'éclaircir la voix et demanda brusquement :

« Êtes-vous bien sûre, mademoiselle, de n'avoir que quatorze ans?

— Parfaitement sûre, » répondit Marie-Ange en souriant. Bathilde ne se gêna pas pour rire aux éclats.

« Ma question est peut-être stupide, dit l'artiste avec beaucoup de bonhomie; mais, voyez-vous, c'est si incroyable! Bah! après tout, il y a tant de choses incroyables qui sont vraies! N'importe! Hum! quatorze ans! Enfin, ce n'est pas une raison, comme dit cet autre, pour ne pas nous mettre à la besogne. Mademoiselle Bathilde, piochez-moi votre étude de chênes, et ne me faites pas, comme la dernière fois, des saules qui ressemblent à des plumeaux! Mademoiselle Régina, reproduisez-moi un de ces dessins de Mlle de la Roche-Ploerhouet. Il n'y a pas à dire, ce sont de vrais modèles! Voyez donc comme les traits sont spirituels et justes. Quatorze ans! hum! Mais qu'avez-vous donc? votre main tremble; est-ce que vous auriez votre migraine aujourd'hui? N'appuyez pas tant, je vous prie, plus de finesse, plus de finesse! Regardez de plus près le modèle. C'est curieux, ce joli dessin n'a pas l'air de vous inspirer; peut-être le trouvez-vous un peu difficile? Eh bien! qu'à cela ne tienne, vous y reviendrez plus tard; pour le moment, faites-moi cette étude d'arbre, c'est plus élémentaire. Où en êtes-vous, mademoiselle Marie-Ange? »

Se penchant par-dessus l'épaule de Marie-Ange, le professeur jeta un coup d'œil sur le travail de sa nouvelle élève. Sa figure exprima le désappointement le plus complet.

Là où il s'attendait à admirer un chef-d'œuvre, il n'y avait que quelques traits, tracés par une pauvre petite main tremblante. Redoutant de nouveaux éloges, qui auraient été comme autant de coups de poignard pour Régina, Marie-Ange n'avait pas eu le courage de travailler; elle était d'ailleurs inquiète sur le compte de sa cousine, dont elle devinait les cruelles tortures. A chaque phrase de l'artiste, en effet, Régina palissait, rougissait, et sa contenance dénotait un profond malaise. La généreuse enfant allégua une migraine afin d'excuser sa paresse apparente, et le brave maître de dessin lui conseilla aussitôt de cesser son travail. Ce fut un grand soulagement pour Marie-Ange et un plus grand soulagement encore pour la malheureuse Régina.

Avec un sentiment de délivrance les élèves prirent congé du maître et allèrent retrouver leur voiture pour retourner à la Taudière. Babet, flairant quelque mystère se proposait d'interroger Régina; mais Régina était décidée à ne rien révéler de ce qu'elle croyait n'avoir été remarqué de personne, et l'on revint au logis, où le supplice de la pauvre orgueilleuse recommença sous mille autres formes.

Bathilde, en effet, ne put résister au plaisir d'annoncer à son père le succès qu'elle devait en partie à l'amitié de Marie-Ange, elle ajouta qu'elle avait mieux joué, mieux dessiné qu'à l'ordinaire; ses maîtres l'en avait complimentée; mais elle s'y attendait presque: Marie-Ange ne l'avait-elle pas fait étudier? ne lui avait-elle pas donné d'excellents conseils? Peu à peu Bathilde, oubliant la présence de sa sœur, se laissa entraîner à raconter à son père les succès de Marie-Ange elle-même; la pauvre enfant essayait vainement d'arrêter sa cousine. Bathilde, entraînée par son sujet, continuait à parler avec une animation croissante lorsque ses regards tombèrent sur Régina, assise au fond de la pièce, et, en apparence, occupée à une broderie.

Aussitôt elle rougit, balbutia et finit par s'arrêter tout court.

« Eh bien, qu'est-ce qui t'empêche de continuer? dit M. de la Taudière, surpris au dernier point de cette brusque interruption; tu t'arrêtes au moment où tu as le plus vivement excité mon intérêt et piqué ma curiosité. Nous disions donc que le maître de dessin a renchéri sur la maîtresse de musique, qui avait renchéri elle-même sur les éloges de M. Doublet. Est-ce que Marie-Ange a dessiné?

— Je n'ai presque rien pu faire, dit l'orpheline de sa voix douce, j'avais la migraine. »

Ces paroles de Marie-Ange coupèrent court aux dithyrambes de Bathilde et aux questions de son oncle.

« Ah! ma pauvre enfant, il fallait me parler de cela plus tôt! dit M. de la Taudière en se levant pour se rapprocher d'elle. Je vais faire avancer le dîner; je suis sûr que cela vous fera du bien de prendre quelque chose. »

Heureuse de cette diversion, Mlle de la Roche-Ploerhouet répondit par un sourire à cette affectueuse sollicitude de M. de la Taudière; mais Régina y trouva encore un sujet de jalousie.

« C'est cela, pensait-elle tout au fond de son âme irritée et endolorie, tandis que ses doigts s'occupaient machinalement, il faut que tout le monde s'empresse autour de cette petite fille pour l'encenser, l'aduler, la soigner, sans s'inquiéter de ce que peuvent souffrir les autres. Oh! combien je la déteste! »

A suivre. V^esse DE PITRAY, née DE SÉGUR.





LE BAS-DANUBE ET LA DOBROUDJA

Né dans les humbles montagnes de la Forêt-Noire, le Danube, après avoir traversé le sud de l'Allemagne et tout le vaste empire austro-hongrois, vient déboucher par le célèbre défilé de la Porte de Fer sur le territoire ottoman.

Dans cette dernière partie de son cours, il encadre, par une courbe de 850 kilomètres de long, les fertiles plaines valaques et les sépare de la Bulgarie. Par un phénomène qui caractérise tous les fleuves de l'hémisphère septentrional, il ne cesse d'empiéter sur sa rive droite au détriment du sol bulgare. Il en résulte un contraste remarquable entre les deux rives. Du côté turc, c'est-à-dire au sud, la berge, rongée par le flot, s'élève assez brusquement en petites collines et en terrasses; au nord, la plage, égalisée par le fleuve pendant ses crues, s'étend au loin et se confond avec les campagnes basses. Des marécages, des lacs, des coulées, restes des anciens lits du Danube, s'entremêlent de ce côté en un lacis de fausses rivières entourant un grand nombre d'îles et de bancs à demi noyés. Sur cet espace, où les eaux se sont promenées de ci et de là, on voit même, au sud de la Jalomitza, les traces de toute une rivière qui a cessé d'exister en cours indépendant pour emprunter le lit d'un autre fleuve, et dont il ne reste plus que des lagunes et des marais. Tous les terrains bas, que le fleuve a nivelés et délaissés, se trouvent appartenir à la Valaquie, dont ils accroissent la zone marécageuse et déserte, tandis que la Bulgarie perd sans cesse du terrain; mais elle a pour elle la salubrité du sol, les beaux emplacements commerciaux, et c'est de ce côté qu'ont dû être bâties presque toutes les cités riveraines : Roustchouk, Silistrie, etc.

Arrivé à une soixantaine de kilomètres de la mer en ligne droite, le Danube vient se heurter contre les hauteurs granitiques de la Dobroudja, et se rejette vers le nord pour contourner ce massif et s'épanouir en delta dans un ancien golfe conquis sur la mer Noire. C'est à ce détour du fleuve que ses derniers grands affluents, le Sereth moldave et le Pruth, à demi russe par la rive orientale de son cours supérieur, lui apportent leurs eaux. Mais le Danube, gonflé par ces deux rivières, ne garde tout son volume que sur un espace de 50 kilomètres environ : il se bifurque. Le grand bras du fleuve, connu sous le nom de branche de Kilia, emporte environ les deux tiers de la masse liquide, et continue de former la frontière entre la Roumanie et la Bulgarie turque. La branche méridionale ou de Toultcha, qui se subdivise elle-même, coule en entier sur le territoire ottoman : c'est la grande artère de navigation, par sa bouche turque de la Soulina.

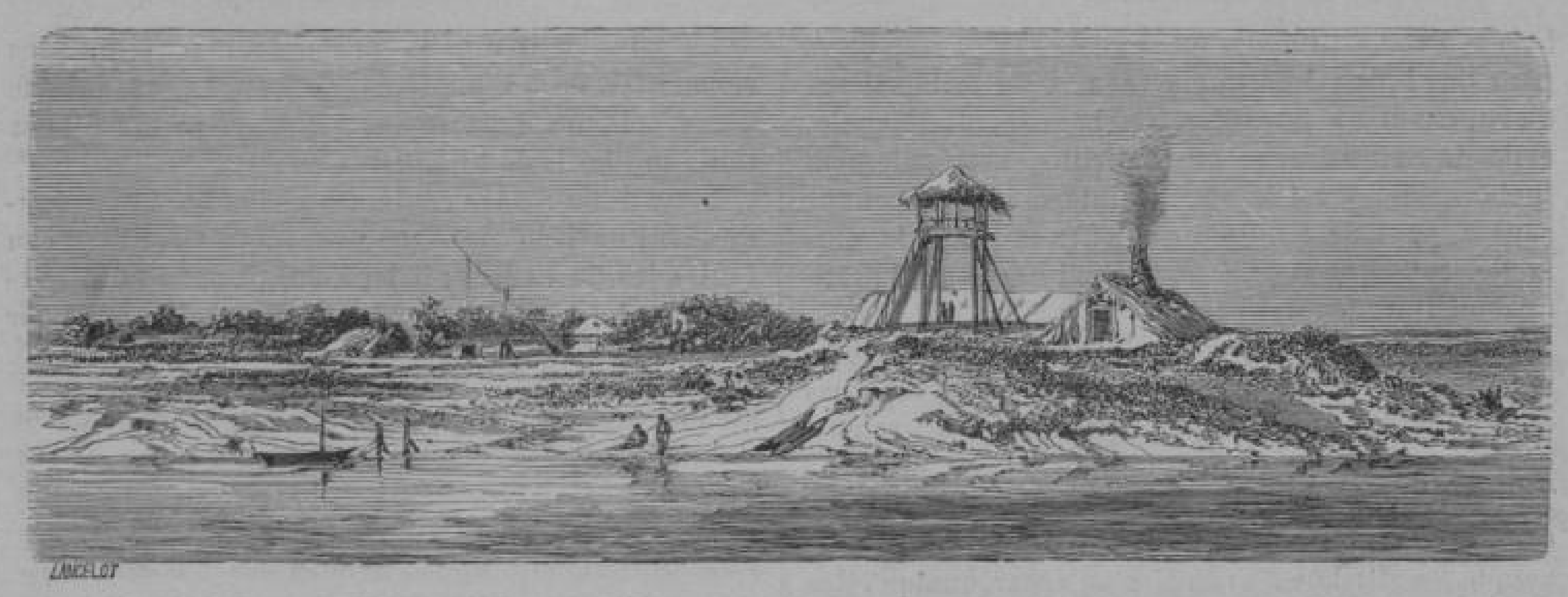
« Chaque année, dit l'éminent auteur de la *Nouvelle Geographie Universelle* auquel nous empruntons cette description, chaque année ce fleuve puissant, qui verse dans la mer près de deux fois autant d'eau que toutes les rivières de la France, entraîne aussi des terres en quantités telles, qu'il pourrait s'en former annuellement un territoire d'au moins six kilomètres carrés de surface sur dix mètres de profondeur. Cette masse énorme de sable et d'argile se dépose dans les marais et sur les rivages du delta, et quoiqu'elle se répartisse sur un espace très-considérable, cependant le progrès annuel des bouches fluviales est facile à constater.

Les anciens, qui avaient observé ce phénomène, craignaient que le Pont-Euxin et la Propontide ne se transformassent graduellement en mers basses, semées de bancs de sable, comme les Palus-Mæotides. Les marins peuvent être rassurés, du moins pour la période que traverse actuellement notre globe; car si, l'empiétement des alluvions continue dans la même proportion, c'est après un laps de six millions d'années seulement que la mer Noire sera comblée; mais, dans une centaine de siècles peut-être, l'îlot des Serpents, perdu maintenant au milieu des flots marins, fera partie de la terre ferme.

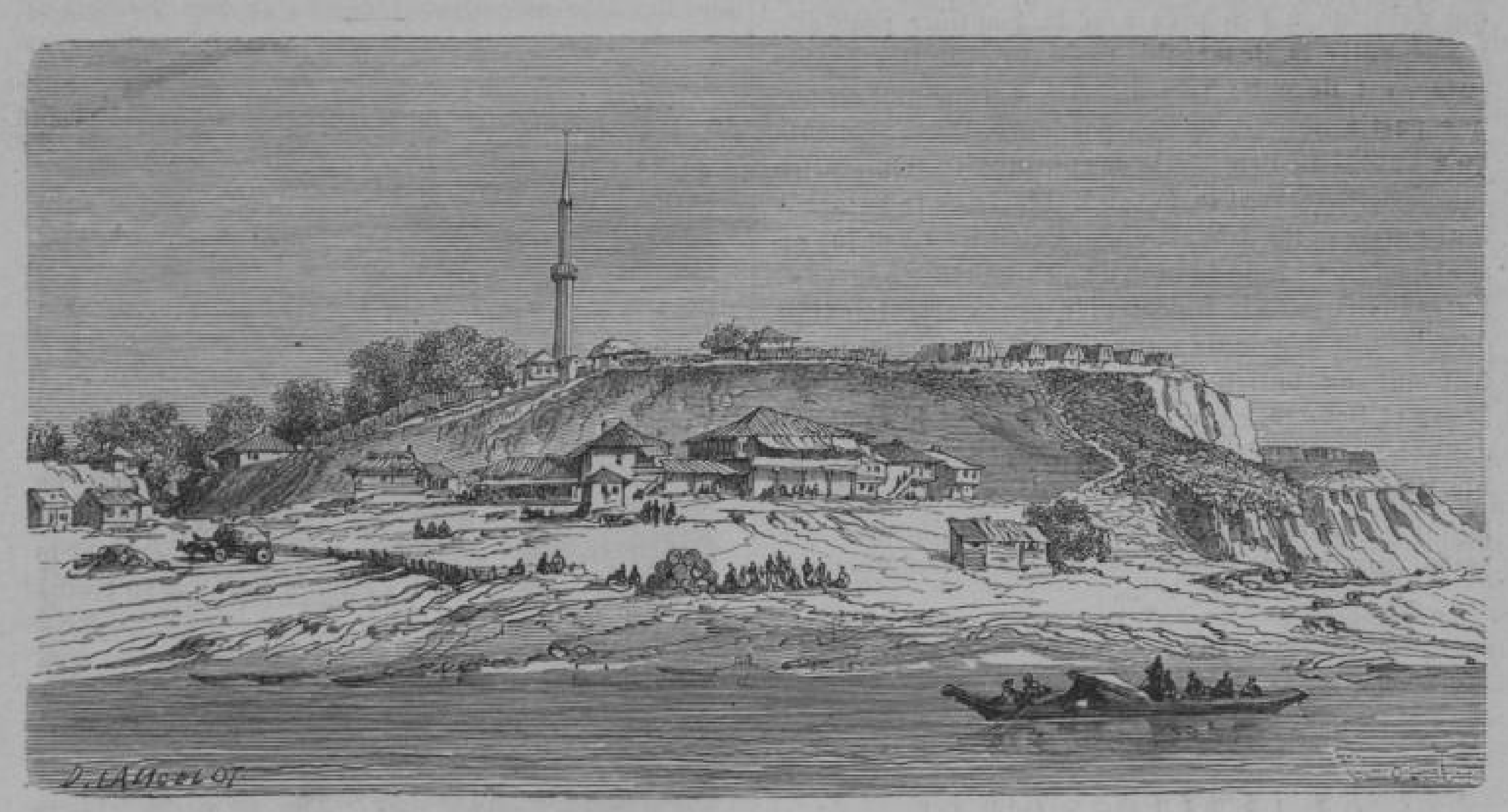
Lorsqu'on aura mesuré l'épaisseur de terrains d'alluvion que le Danube a déjà portés dans son delta, on pourra, par un calcul rigoureux, évaluer la période qui s'est écoulée depuis que le fleuve, abandonnant une bouche précédente, a commencé le comblement de ces parages de la mer Noire.

D'ailleurs cette grande plaine triangulaire de la Dobroudja, dont le Danube a fait présent au continent, n'est encore qu'à demi émergée; des lacs; restes d'anciens golfes dont les eaux salées se sont peu à peu changées en eaux douces, des nappes en croissant, méandres oblitérés du Danube, des ruisseaux errants qui changent à chaque crue du fleuve, font de ce territoire une sorte de domaine indivis entre le continent et la mer; seulement quelques terres plus hautes, anciennes plages consolidées par l'assaut des vagues marines, se redressent çà et là au-dessus de la morne étendue des boues et des roseaux et portent des bois épais de chênes, d'ormes et de hêtres. Des bouquets de saules bordent de distance en distance les divers bras du fleuve qui parcourent le delta en longues sinuosités, déplaçant fréquemment leur cours. Il y a dix-huit cents ans, les bouches étaient au nombre de six; il n'en existe plus que trois aujourd'hui. »

Après la guerre de Crimée, les puissances victorieuses donnèrent pour limite commune à la Roumanie et à la Turquie le cours du bras septentrional, celui de Kilia. Le sultan est ainsi devenu maître de tout le delta, dont la superficie est d'environ 2700 kilomètres carrés; en outre, il possède celle des embouchures qui, de nos jours, donne seule de la valeur à ce vaste territoire. En effet, la Kilia est



La rive roumaine.



Roustchouk.



La rive turque.

LE BAS-DANUBE. (P. 408, col. 1.)

barrée à son entrée par un seuil de sables trop élevé pour que les navires, même ceux d'un faible tirant d'eau, osent s'y hasarder. La bouche méridionale, celle de Saint-George ou Chidrillis, est également inabordable. C'est la bouche intermédiaire, connue sous le nom de Soulina, qui offre la passe la plus facile, celle que depuis un temps immémorial pratiquaient tous les navires.

Immédiatement au nord de ces lacs du littoral maritime et danubien, l'entrée des plaines valaques était défendue par une ligne de fortifications romaines, connues sous le nom de « mur » ou « val de Trajan », comme les fossés, les murailles et les camps retranchés de la Dobroudja méridionale; le peuple les attribue d'ordinaire au césar, quoiqu'elles aient été élevées beaucoup plus tard par le général Trajan contre les Visigoths. Cette barrière de défense, qui coïncide à peu près avec la frontière politique tracée entre la Bessarabie moldave et la Bessarabie russe, est devenue très-difficile à reconnaître sur une partie notable de son parcours. Il est probable qu'à l'ouest du Pruth elle se continuait par un autre rempart traversant la basse Moldavie et la Valachie tout entière; les traces, encore visibles çà et là, en sont désignées sous le nom de « chemin des Avares ». Entre le Pruth et le Dniester, le mur de Trajan était double; une deuxième muraille, dont les vestiges se trouvent en entier sur le territoire russe, entre Leova et Bender, couvrait les approches de la vallée danubienne. Ce n'était pas trop, en effet, d'une double ligne de défense pour interdire l'accès d'une plaine si fertile, dont les richesses naturelles devaient allumer la cupidité de tous les conquérants.

Louis Rousselet.

QUANTITÉS D'EAU

EXISTANT SUR LA TERRE

On évaluait à plus de mille mètres cubes en moyenne la quantité d'eau qui passait sous le Pont-Royal pendant les inondations du mois de février 1876. Cette masse n'est rien comparée à celle qui arrive continuellement dans la mer.

D'après les calculs de Keith Johnston, le débit moyen de tous les fleuves de la terre pourrait être évalué à un nombre deux mille fois plus grand. La masse d'eau versée nuit et jour dans les océans est donc égale à celle que donneraient deux mille fleuves courant nuit et jour et à pleins bords et semblables à la Seine. Mais cette quantité énorme n'est qu'un atome par rapport à celle qui est accumulée dans les mers.

En admettant que la profondeur moyenne des océans soit de 3 kilomètres, on trouve que le volume d'eau contenu dans toutes les mers monte à deux mille milliards de kilomètres cubes.

Deux mille Seines coulant à pleins bords ne donneraient environ que 200,000 mètres cubes d'eau toutes les 24 heures; il leur aurait donc fallu couler sans interruption pendant trente mille ans pour remplir les lits des mers actuelles.

H. Norval.

L'ENFANT ET LA COLOMBE



Mon père a son vieil écuyer; ma mère dame Brigitte, l'orgueilleuse dame Brigitte; mon frère un petit page effronté, et moi j'ai ma colombe fidèle.

Le vieil écuyer est rude et brusque, son pas est lourd, sa parole est dure; dame Brigitte, le voulût-elle, ne pourrait sourire : ses lèvres sont trop pincées, et les plis de sa coiffe sont trop raides.

Le petit page est vain et effronté; autant qu'un cheval emporté, il faut qu'il sente le frein; ma colombe fidèle est douce et sage, et je lis la bonté de son cœur dans la bonté de son regard.

L'écuyer de mon père le sert non par affection, mais par intérêt; aujourd'hui même il quitterait le château, si l'on mettait ailleurs un plus haut prix à ses services.

Dame Brigitte ne demeurerait pas au service de ma mère un seul jour de plus (quoiqu'elle la serve depuis de longues années) si elle ne comptait sur son costume de soie.

Et ce petit page si fringant, avec sa plume flottante! Ah je sais bien ce qui le retient auprès de son jeune maître! La bourse du jeune maître est pleine d'or, et le maître s'entend mieux à dépenser l'or qu'à le ménager.

Mais la colombe, depuis le jour où on l'a prise dans le grand marronnier, reste avec moi par pure affection.

Par une belle matinée de mai, je lui ai rendu sa liberté: elle m'a regardé dans les yeux, et elle m'a prié de la garder.

Je lui ai montré les bois, si frais, si verts; je lui ai dit de prêter l'oreille au souffle de la bise, au roucoulement des colombes, ce cri si sauvage et si doux.

Elle s'est attachée à ma main et a refusé de prendre son essor.

Que le page, ce petit espiègle, imite de son mieux les manières de son jeune maître; que dame Brigitte soit aussi grave qu'un hibou; que le vieil écuyer continue à froncer les sourcils d'un air sombre.

A ces trois créatures, je préfère de beaucoup ma fidèle petite colombe.

Elle est toujours gaie, toujours douce et toujours bonne; et pour moi elle a renoncé aux grands bois verdoyants.

Imité de l'anglais de Mme Howitt,

Par J. Girardin.



HEUR ET MALHEUR[1]

XXXVI

Le thermomètre de M. Baudrand.

En octobre, Cécile se maria; en novembre, André entra à l'École militaire; enfin, pour continuer en manière d'éphémérides, la maison Pautrier et Baudrand fit en décembre beaucoup parler d'elle.

D'abord, ce fut à cause du brevet d'invention, qui éclata comme le tonnerre sur la tête des piqueurs d'once et résonna comme une salve de triomphe aux oreilles des fabricants. Le jour où la nouvelle s'en répandit, la place de la Bourse bourdonnait comme une ruche.

« Ah! ces teinturiers vont être mis à la raison, c'est bien heureux! ils nous en ont fait voir de belles depuis quelques années, disait un fabricant.

— Teinturiers, teinturiers! il faudrait distinguer. A vous entendre, on dirait qu'ils sont tous des voleurs, répliquait aigrement un de ceux que l'opinion publique épargnait le moins dans ses soupçons.

— Je n'ai nommé personne, reprenait le premier, tant pis pour ceux qui se reconnaissent.

— Il paraît que ce procédé est merveilleux, disait-on dans le groupe voisin.

— Ce n'est pas sûr, je ne crois guère à ces belles inventions, répondait quelqu'un qui avait très-peur de celle-là.

— Qui est-ce qui a trouvé ce procédé?

— Pautrier sans doute, c'est un homme plein d'idées.

— Je crois plutôt que c'est Baudrand, il parle moins et agit plus.

— Ni l'un ni l'autre, c'est un de leurs employés, un petit jeune homme appelé Marcin, Marcy....

— Marcey, dit un petit homme qui n'était autre que M. Gavet.

— C'est cela même.

— Bah! on fait beaucoup de bruit de cette découverte; vous verrez que ce sera la montagne qui accouche d'une souris, » affirma un monsieur dénigrant.

Mais le monsieur dénigrant se trompait, on le sut bien vite. L'invention fit son chemin, portée aux nues par les fabricants, vouée en secret à l'exécration par un certain nombre de teinturiers, d'autant plus furieux qu'ils ne pouvaient exhaler leur colère sans risquer de se dénoncer.

Quinze jours plus tard, nouvelle victoire de messieurs Baudrand, Pautrier et Compagnie. Cela ressemblait aux bulletins de campagne du premier Empire, on n'avait pas le temps de respirer. Cette fois, M. Baudrand était bien réellement le héros de

1. Suite. — Voy. pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316, 331, 347, 365, 379 et 395.

l'affaire. Il avait fait un achat de soie considérable, juste la veille d'une hausse invraisemblable. Et les conversations d'aller leur train sur la place de la Bourse.

« Eh bien, vous savez, il gagne d'un coup cinq cent mille francs.

— Comment diable a-t-il deviné ce qui allait arriver?

— Je n'en sais rien, mais c'est un fin matois.

— Dites plutôt un vrai sorcier.

— Il est né coiffé.

— Il a un talisman. »

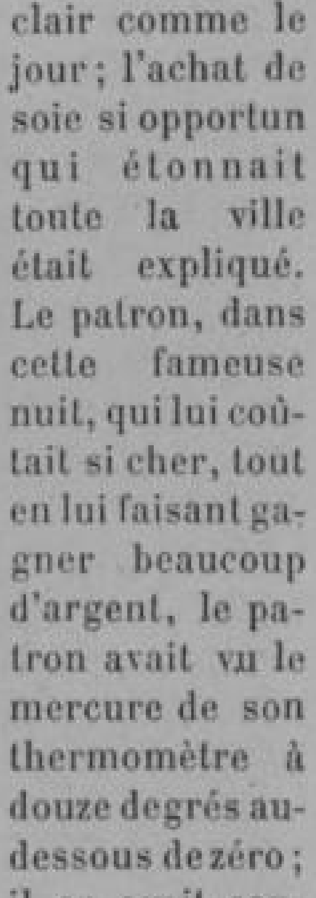
Celui-là disait vrai; le père Baudrand en avait un, qu'on n'aurait jamais imaginé, puisque c'était tout simplement.... son thermomètre.

Georges l'apprit trois ou quatre jours plus tard en allant prendre des nouvelles de son patron; car, au beau milieu de son triomphe, une pleurésie l'avait mis au lit sans miséricorde.

« Eh bien, monsieur Georges, vous savez, lui dit le vieux domestique qui depuis quelques mois avait vu très-souvent le jeune homme et l'avait pris en amitié, voilà monsieur en danger, et je vous demande un peu pourquoi? Il sera bien avancé avec tous ses millions, s'il faut qu'il s'en aille dans l'autre monde.



Tante Isabelle demeurait outrée. (P. 414, col. 1.)



— Que voulez-vous, mon pauvre Baptiste! la fortune n'y fait rien, chacun y arrive à son tour, mais j'espère bien que pour cette fois M. Baudrand va se tirer d'affaire.

— Et moi, je n'en suis pas sûr du tout; cet homme-là a le diable au corps, il faudrait le garder à vue.

— Je pense que c'est ce qu'on fait et qu'il est bien soigné.

— Ah! certes, on n'y épargne rien, mais il est si malin! Quand il a une idée, il trouve bien le moyen de se débarrasser de vous.

— Enfin, je ne pense pas que son idée soit de se tuer à plaisir.

— Je crois que si, ma parole. Tenez, n'en parlez pas, mais je vais vous dire, moi, comment il a attrapé sa pleurésie. »

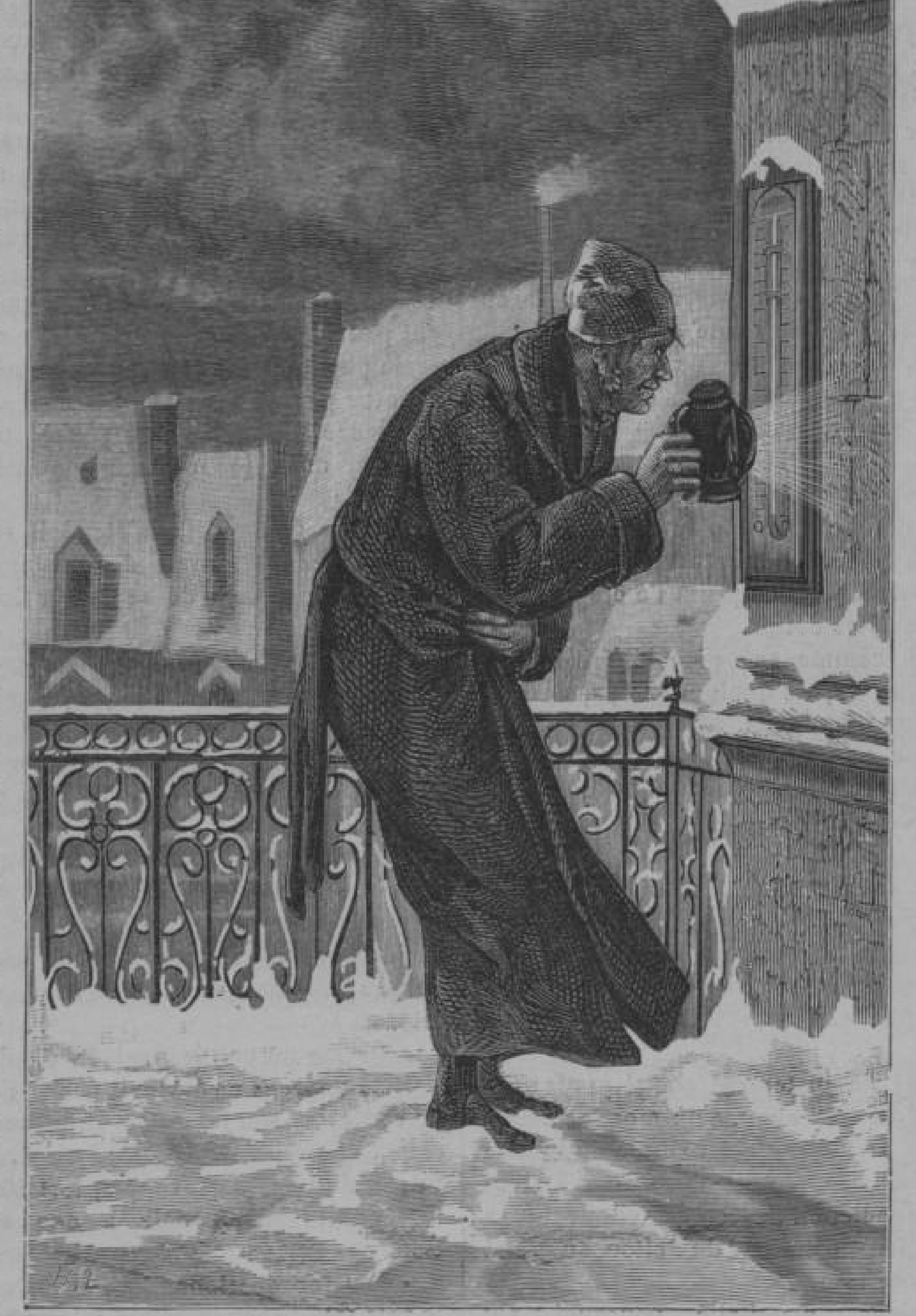
Baptiste conta alors que le samedi précédent, par un froid épouvantable, son maître s'était levé au milieu de la nuit, avait allumé une petite lanterne d'appartement, et, en sortant de son lit bien chaud, s'en était allé prendre l'air sur le balcon. « J'ai le sommeil léger, ajoutait Baptiste, j'entends du bruit, je me lève et qu'est-ce que je vois?... Monsieur, en robe de chambre et en bonnet de coton, qui refermait la fenêtre. Il me demande d'un air furieux ce que je viens faire là. Je lui réponds que je venais voir ce qu'il y avait, rapport aux voleurs. Il lève les épaules comme pour se moquer de moi; je n'ose plus souffler mot et je m'en retourne coucher. Le lendemain, voilà-t-il pas qu'en allant balayer la neige sur le balcon je vois qu'elle est toute piétinée, juste devant le thermomètre. Monsieur était allé voir le froid qu'il faisait. Je vous demande un peu quel besoin il avait de savoir ça, à deux heures du matin? »

Georges venait à l'instant de le comprendre, mais il ne jugea pas à propos de révéler à Baptiste le but de l'expédition nocturne de M. Baudrand. Pour lui, tout cela était clair comme le jour; l'achat de soie si opportun qui étonnait toute la ville était expliqué. Le patron, dans cette fameuse nuit, qui lui coûtait si cher, tout en lui faisant gagner beaucoup d'argent, le patron avait vu le mercure de son thermomètre à douze degrés au-dessous de zéro; il en avait conclu que les mûriers du midi de la France seraient inévitablement gelés, que les magnaneries ne feraient presque rien et que le prix de la soie hausserait avant peu considérablement. Il avait prévenu cette hausse, rempli ses magasins, réalisé un beau bénéfice, le tout au prix d'une pleurésie; et les badauds, pendant qu'il souffrait et tremblait la fièvre, disaient encore qu'il était né coiffé! Combien de fois regarde-t-on ainsi comme un don de l'aveugle hasard le succès qui n'est qu'une juste récompense de la vigilance infatigable et de la sagace observation!

Georges retourna très-souvent chez le malade et fut reçu au bout de quelques jours. Humanité et reconnaissance à part, M. Baudrand l'intéressait. Il admirait l'énergie de ce paysan du mont Pilat qui, descendu à seize ans de son village, sans fortune, sans protection, sans éducation première, avait su se faire, par le travail et l'intelligence, une large place au soleil. Un peu plus causeur depuis que la maladie le forçait dans tous les cas à perdre son temps, le patron se laissait aller à raconter comment il s'était trouvé

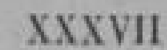
un beau matin au milieu de la grande ville avec quarante sous dans sa poche; comment il avait gagné quarante francs à toutes sortes de petits métiers et les avait employés à s'habiller décemment. Après cela, il s'était trouvé heureux d'obtenir la faveur d'entrer dans un magasin pour y faire les commissions et, au bout de dix ans, il avait réalisé un capital de quarante mille francs. « C'est pour celui-là, disait-il, qu'il y a eu du tirage; ensuite ce n'a rien été d'arriver à quatre cent mille francs. Le bonhomme s'arrêtait là dans sa multiplication, mais Georges savait bien qu'il ne s'y était pas arrêté dans ses bénéfices.

« Eh bien oui, reprenait tristement M. Baudrand, j'ai peiné, j'ai trimé pendant quarante-cinq ans pour fonder une maison, et, après moi, cette maison va péricliter ou disparaître. Ne vous imaginez pas que je tienne à l'argent autant que j'en ai l'air, c'était pour l'honneur que je travaillais. Je tenais à montrer que la maison était bien menée et que le père Baudrand ne perdait pas la tramontane. Mais je ne suis plus bon à rien, j'attrape des pleurésies; un de ces jours, la mort me présentera son billet, payable à vue. Je n'ai point d'enfants, Pautrier non plus, et mon neveu ne fera jamais rien qui vaille. Allez, ce n'est pas gai d'être vieux et de savoir qu'après vous la débâcle viendra, comme une échéance et à coup sûr. »



Il avait allumé une petite lanterne. (P. 412, col 1.)

En attendant, puisqu'il était encore là, le patron voulait faire les choses dans les règles. Dès qu'il put tenir une plume, il s'en servit pour rédiger de nouvelles conventions avec Georges. Il fut arrêté qu'à l'avenir celui-ci recevrait un traitement annuel de douze mille francs et qu'il prélèverait un dixième sur les bénéfices de la maison. C'était juste; Georges trouva que c'était large et généreux. Il aimait à savoir gré, comme d'autres tiennent à garder rancune et à se plaindre.



XXXVII

Une idée de Fernand qui ne sourit pas à tout le monde.

Les années passent lentement, mais le travail les abrège pour Georges, dont les occupations ont doublé d'importance.

Mme Marcey est fière de son fils; le grand-père rassuré renonce peu à peu aux privations. Mme Guérin, plus libre, parce que sa maison est moins pleine, visite assez souvent sa sœur, les jours où elle vient voir à sa pension son plus jeune fils, qui a changé le nom trop enfantin de Toto contre celui de Gaston.

En son absence, Alice la remplace pour le gouvernement domestique. La jeune fille est d'ailleurs toujours prête à accepter toutes les tâches, à rendre tous les services, et, dès que Cécile, mariée depuis peu à Antoine Branjon, se trouve dans quelque embarras, elle n'a qu'à dire un mot pour la voir accourir.

Parfois l'heureuse jeune femme s'étonne de l'inaltérable sérénité de son aînée, de son calme intérieur au milieu des agitations matérielles.

« Sais-tu, lui dit-elle, que lorsque tu es là, je me souviens toujours de Marthe et de Marie, ces deux sœurs de l'Évangile.

— Moi, je suis comme la première, je me trouble et m'inquiète de beaucoup de choses; et toi, tu ressembles à Marie, qui avait choisi la meilleure part.

— Je ne l'ai pas choisie, dit Alice doucement.

— Alors, c'est encore mieux, car rien n'est plus difficile que la résignation.

— Oh! résignation est un grand mot qui ne me convient pas ; je suis heureuse.

— Oui, à ta manière.

— Très-réellement, je t'assure ; j'ai mon bonheur à moi, et puis le tien, chérie, le comptes-tu pour rien? Crois-tu que je ne le sente pas, » ajouta-t-elle en caressant doucement la tête brune de sa sœur.

Le fait est que, si Alice a quelque chose à désirer ou à regretter, il est impossible de s'en apercevoir, tant son humeur est égale et sa bonne grâce constante.

Fernand de Lestange n'approche pas de cette perfection, mais il s'est beaucoup amendé. D'abord, il a eu soin de se libérer promptement vis-à-vis de Georges, et la honte de son emprunt l'a empêché de contracter de nouvelles dettes.

Un peu nomade comme son père, il fait à Lyon des apparitions qui, depuis quelque temps, deviennent beaucoup plus fréquentes.

Souvent il passe un mois entier à Bagnols, sans autres distractions que la chasse, la lecture et la société de ses voisins de campagne. Tante Isabelle s'en effraie :

« Il finira par s'enterrer comme sa sœur, » dit-elle.

C'est que Berthe de Lestange a trompé déjà toutes ses espérances; mais il faut dire que c'est beaucoup moins sa faute que celle de son mari, M. de Lesparre.

Ce mari, Berthe l'a justement choisi parce qu'il était très-brillant et très homme du monde ; seulement elle n'a pas prévu que cet homme du monde se mariait pour se faire homme d'intérieur. Quinze jours après la bénédiction nuptiale, il emmenait sa femme dans son château au fond du Poitou, au grand scandale de la tante Isabelle.

« Mais, monsieur, disait-elle, pourquoi, s'il vous plaît, épouser une femme charmante et spirituelle, puisque vous aviez l'intention de la séquestrer ?

— Pourquoi? Madame, vous me le demandez? Parce que la retraite avec une femme désagréable et sotte m'aurait paru peu souhaitable, » répondait M. de Lesparre.

Il la quittait sur cette réplique, et tante Isabelle demeurait outrée.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis ce coup d'état et Berthe n'avait pas mis si longtemps à s'apercevoir que la vie peut être fort supportable en Poitou, quand on y habite un beau château, au milieu d'un pays agréable et avec un mari aimable et bon, aussi plein d'égards et d'esprit que de fermeté.

Mme de Lesparre avait en outre deux enfants qu'elle élevait elle-même et, malgré ses fatigues et ses occupations, se portait à merveille, de sorte qu'elle se trouvait avec raison très-heureuse, pendant que tante Isabelle continuait à s'apitoyer sur son sort et à parler d'elle comme d'une victime.

« Cette pauvre enfant a le caractère faible, disait-elle, avec moi les choses se seraient passées autrement; mais elle est complétement annihilée par son mari qui, malgré ses airs gracieux, a une volonté de fer.

» Je devais aller la voir, puis je ne me décide pas; j'ai peur de ne plus la reconnaître et de trouver une vraie paysanne au lieu d'une femme élégante. Pour achever de me désoler, Fernand semble disposé à s'engouer de la province; c'est une maladie de famille, mais je ne la partagerai jamais, Dieu merci ! »

Chaque fois qu'elle s'étendait sur ce sujet, la pauvre tante en avait des insomnies; elle était pourtant bien loin de se douter de l'imminence du danger.

Fernand venait de la quitter pour s'en aller à Bagnols et, en passant à Lyon, il entra chez son ami Georges.

Le jeune vicomte de Lestange avait ce jour-là un air tout à fait particulier, recueilli en vérité et presque solennel.

Cela était si peu dans ses habitudes que Georges ne put manquer d'en être frappé et de lui en faire la remarque.

Fernand avoua qu'il était en effet absorbé par une pensée dominante et qu'il avait de grands projets.

« Devine un peu lesquels? » dit-il à Georges.

Mais Georges ne devinait pas et Fernand fut forcé de confesser son intention de devenir un homme sérieux, et enfin . . . . de se marier, le plus tôt qu'il lui serait possible. Georges, fort étonné, ne pouvait cependant qu'applaudir à une si sage résolution.

« Ton approbation m'encourage, dit Fernand, et je vais très-prochainement m'occuper de cette grave affaire.

— Est-ce que tu aurais déjà choisi ta fiancée? demanda Georges en souriant.

— Sans doute, et même depuis assez longtemps, mais j'hésite à me déclarer.

— Ah vraiment! C'est que tu es bien modeste ou qu'elle est bien exigeante et bien haut placée.

— Exigeante, elle en a le droit; haut placée, cela dépend de la manière dont on l'entend.

— Comment veux-tu que je me fasse une opinion si tu restes aussi énigmatique ?

— Tu ne devines donc pas de qui je veux parler?

— J'en suis à cent lieues.

— Tu la connais pourtant.

— Moi, qui ne m'occupe que d'affaires et ne vais pas dans ton monde? c'est extraordinaire. Allons, aide-moi un peu.

— Elle est blonde.

— Ce n'est pas une indication, il y a tant de blondes.

— Elle est parfaite

— Tous les prétendants en disent autant.

— Musicienne dans l'âme, dessinant à ravir.

— Cela devient invraisemblable.

— Mignonne, gracieuse, d'un esprit très-fin et très-élevé, d'une vertu indulgente et contagieuse, d'une égalité d'humeur incomparable ; bref, je n'ai pu résister à tant de charmes modestes et de qualités attachantes.

— Je ne connais qu'une personne à laquelle ce portrait ressemble, et ce n'est sûrement point celle à laquelle tu penses, répondit Georges un peu rêveur.

— Décidément, tu manques de pénétration, il te faut un signalement tout à fait complet. Sache donc que celle qui m'occupe, et à laquelle volontiers l'imagination prêterait des ailes, ne marche sur la terre qu'avec un peu de difficulté et d'hésitation, en un mot, qu'elle est légèrement boit. . . .

— Alice? s'écria Georges.

— Tu y es, c'est bien heureux! Tu vois que je n'exagérais rien, et que ma fiancée en espérance est bien réellement parfaite.

— Oh! certainement, cette fois, je ne te contredirai pas; mais tu es beaucoup trop jeune pour elle.

— Nous sommes juste du même âge et, avec son teint rosé, son regard limpide, la douce sérénité de toute sa physionomie, on ne lui donnerait pas vingt ans.

— Peut-être, mais dans tous les cas ce mariage ne te convient pas; il y a trop de disproportion entre vos fortunes.

Mais si je me trouve assez riche pour deux, tu n'as plus rien a dire.

- J'ai a dire que M. de Lestange verra ce projet avec beaucoup de mécontentement.

— Mon père? Il est la bonté même et ne veut que mon bonheur; d'ailleurs, il vous chérit tous; je lui ai fait mes confidences et je sais qu'il est prêt à m'envoyer, dès qu'il sera requis, son consentement et sa bénédiction. »

Georges s'était levé et se promenait avec agitation tout autour de la chambre; Fernand trouvait étrange qu'il ne lui eût pas déja sauté au cou.

« Allons, dit-il, je vois qu'il faut en ce monde s'attendre à tout, mais je n'aurais vraiment pas cru trouver pareil accueil. Je t'aime comme un frère et tu ne parais pas même disposé à m'accepter pour cousin. »

Georges s'était déjà rapproché et, par un mouvement brusque, avait tendu la main à Fernand.

« Pardonne-moi, dit-il, c'est de l'étonnement, de l'émotion. Je m'attendais si peu . . . . mais tu sais bien que tu peux compter sur mon amitié, mon intérêt . . . . certainement, je souhaite . . . . »

Il n'acheva pas sa phrase, le pauvre Georges n'était pas éloquent ce jour-la.

« Oui, reprit Fernand en le regardant attentivement, je sais que tu es bon, et que je puis compter sur toi.

— Oh! tu as bien raison ; je serais bien fâché de te voir malheureux . . . . C'est pour cela qu'il faut que je t'avertisse, que je t'empêche de courir audevant d'un refus. C'est très-blessant, les refus, et tu ne dois pas y être exposé. Sache donc qu'Alice n'est pas le moins du monde dans l'intention de se marier.

— Je le craignais un peu, et, de plus, je le comprends : elle ne peut guère espérer de rencontrer un mari digne d'elle . . . . C'est bien ce qui me rendait si hésitant et si timide.

— As tu déjà cherché, demanda Georges avec effort, à pénétrer ses intentions?

— Non, je n'ai fait aucune démarche, je tenais à t'en parler avant tout, je t'avoue même que j'avais compté sur ton aide, sur toute ta sympathie au moins.

— Et tu as eu bien raison, affirma Georges, en donnant un grand coup de poing sur la table. Tente donc la fortune; un prétendant comme toi a bien des chances de plaire à une jeune fille et d'éblouir ses parents.

— Éblouir, dit Fernand en riant, est-ce que cela signifierait par hasard que je leur jetterai de la poudre aux yeux.

— Pas le moins du monde; tu prends les choses tout de travers aujourd'hui.

— Moi? s'écria Fernand, c'est un peu fort, tu ne te vois pas, mon cher ami, mais je t'assure que ce matin tu m'as fait grise mine. N'importe, je ne te garde pas rancune, on n'est pas tous les jours de bonne humeur. Adieu, je vais boucler ma valise et partir pour Bagnols. Je te reverrai avant peu et j'espère qu'alors nous pourrons nous entendre.

— Oh! je n'en doute pas, mon cher Fernand, répondit Georges; tu sais bien que j'ai toujours souhaité ton bonheur.

— C'est étonnant, se disait Fernand en s'éloignant, c'est étonnant comme ces travailleurs restent naïfs. »

A suivre. EMMA D'ERWIN.

A TRAVERS LA FRANCE

MANOSQUE

Manosque, simple chef-lieu de canton, est, par sa population, son industrie et son commerce, la ville la plus importante du département des Basses-Alpes. Située dans la vallée de la Durance, dont le sol fertile serait pour les habitants une source inépuisable de richesses s'il était moins souvent ravagé par la terrible rivière, elle exploite les gisements de lignite et les carrières de gypse que recèle son territoire et sert d'entrepôt aux divers produits agricoles de tous les environs. Les amandes de Manosque étaient renommées dès le XVe siècle; ses noix sont encore fort recherchées.



Porte fortifiée de Manosque.

Bien que son antiquité soit moins prouvée que celle de Sisteron, de Castellane et de Riez, villes qui étaient capitales de tribus, et, comme telles, sont mentionnées par les géographes ou les historiens de l'antiquité, Manosque paraît remonter au moins aux derniers temps de l'indépendance gauloise. Sa fondation a été déterminée par des motifs étrangers à des considérations stratégiques, car elle est bâtie au pied des montagnes, dans la vallée, et n'avait que ses murailles pour la garantir d'un coup de main. Elle a dû néanmoins se défendre plusieurs fois durant le moyen âge; quelle ville, à cette époque, pouvait se flatter de ne jamais voir d'ennemi? Sa position au débouché de plusieurs vallées, tout en favorisant son commerce, l'exposait au passage des armées; sa prospérité même porta différents peuples ou partis à s'en disputer la possession. Au Xe siècle, les Sarrasins la pillèrent et en chassèrent les habitants; les aventuriers du XVIe siècle la saccagèrent plusieurs fois; les ligueurs en devinrent les maîtres à la fin du XIVe siècle. Depuis cette époque, des malheurs d'un autre genre, des pestes, des incendies, des luttes intestines favorisées par la division de la ville en deux groupes d'habitations ayant chacun leur administration particulière, affligèrent Manosque, et réduisirent de près de moitié sa population, qui était de dix mille âmes sous François Ier. Elle eut notamment à souffrir de plusieurs tremblements de terre qui y furent ressentis en 1708, renversèrent des maisons et même une partie des remparts, et répandirent une telle terreur, que la ville demeura plusieurs mois déserte, abandonnée par ses habitants dont plusieurs devinrent fous d'épouvante.

Manosque conserve encore aujourd'hui presque intacte sa physionomie du moyen âge. Malgré les siéges et les tremblements de terre, ses remparts du XIIIe siècle sont encore debout; on en remarque surtout les deux portes principales, de construction fort singulière. Ses rues, où l'activité des commerçants et des industriels s'ajoute à l'aspect pittoresque des vieilles maisons, méritent aussi d'être visitées. Si l'air et le soleil y circulent difficilement, la ville est, en revanche, entourée de larges boulevards et d'agréables promenades, et heureusement encadrée par les beaux sites qui l'environnent.

Manosque est éloignée de 4 kilomètres environ de la rivière qui fertilise son territoire, quand elle ne le dévaste pas. Une route franchit la Durance, en vue de la ville, sur un magnifique pont suspendu à deux travées, long de plus de 200 mètres.

Depuis 1874, Manosque est desservie par l'importante ligne de chemin de fer qui relie Digne et Gap à Marseille, et qui doit se prolonger jusqu'à Grenoble.

La population de Manosque est de 6000 habitants environ; celle de son canton ne dépasse pas 9500 âmes, réparties sur six communes et 16000 hectares. Ce canton, qui s'étend depuis la large rivière de Largue, au nord, jusqu'à celles de Corbières et de l'Aillade, au sud, renferme de hautes collines pittoresques, dont plusieurs, élevées de 800 mètres au-dessus de la mer, dominent la Durance de plus de 500 mètres.

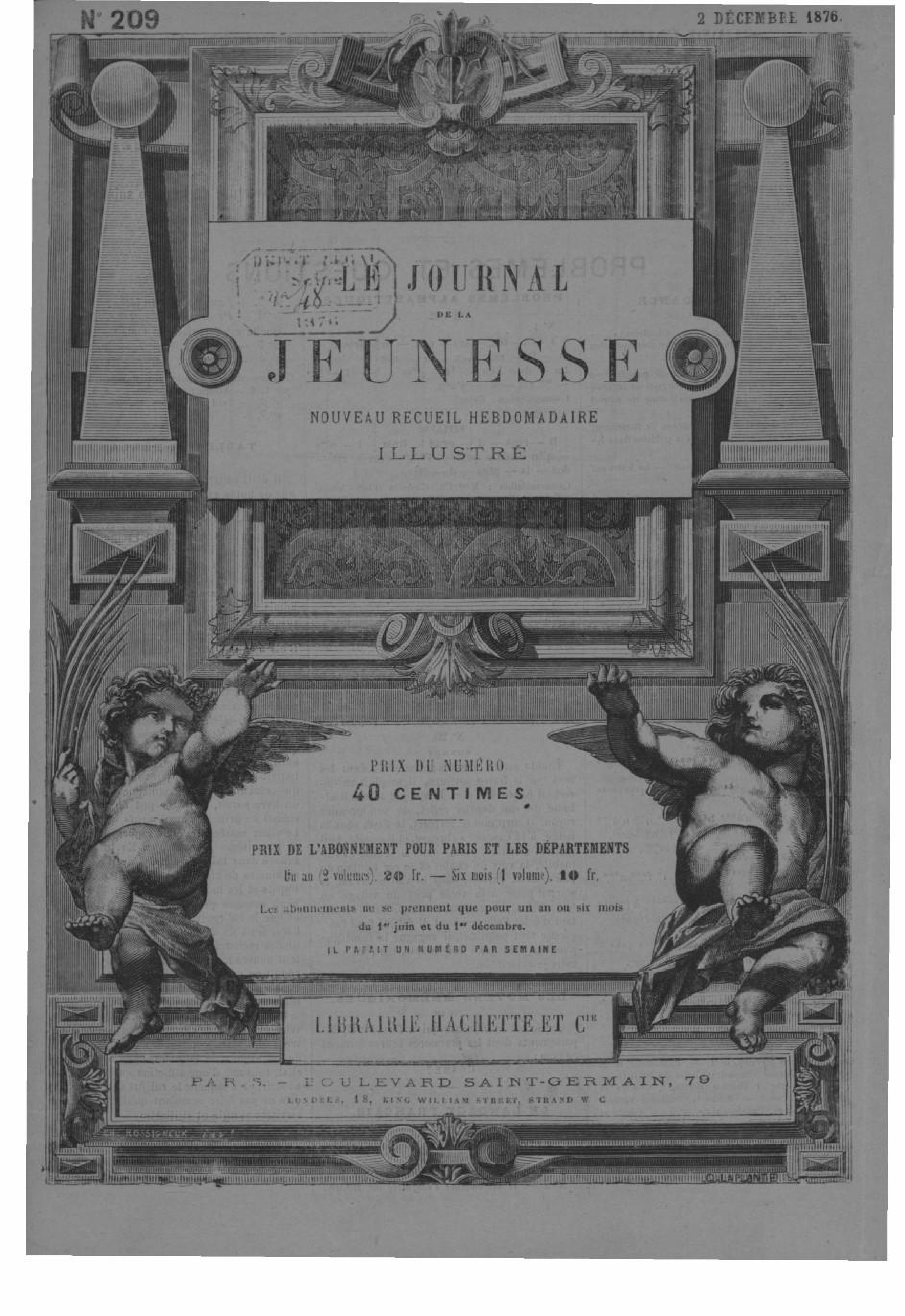
A. SAINT-PAUL.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


DEPOT LEGAL
Seine
n° 48
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. - BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours,* leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE,*
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS.

ADRIENNE D (*Pointe-à-Pitre, Guadeloupe*) — Toutes les communications doivent être accompagnées des solutions.

UN ABONNÉ. — La *clef rapide* a été publiée dans un des premiers *Suppléments* du *Journal de la Jeunesse*. Nous aurons l'occasion d'en donner un nouvel exemple sous forme de problème.

COMTESSES G et C d l T. (*château de Bleibourg, Carinthie*) — Communications déjà publiées dans les *Suppléments antérieurs*.

HÉLÈNE F. (*Bukarest, Roumanie*). La lettre est parvenue.

A D — Impossible Regrets

PROBLÈME CHIFFRÉ.
N° 36.

⁂ ZHJWXM ⁂ KMWKMS ⁂ SYN ⁂ ZS ⁂ KZXY ⁂ ASZVBHN ⁂ SN ⁂ ZS ⁂ KZXY ⁂ CVCHBS ⁂ AS ⁂ TWY ⁂ ASDHXNY ⁂ XT ⁂ MVST ⁂ ZS ⁂ OZSYYS ⁂ SN ⁂ MVST ⁂ FS ⁂ ZS ⁂ NXS ⁂

Communication Raymond Bernard (Lycée de Toulouse)

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)
N° 51.

N° 1. — A v****** s*** p**** o* t******* s*** g*****

N° 2. — L* s******* d* t****** p**** e** a*******

N° 3. — S** l** a**** d* t**** l* t******** s'e*****

N° 4. — C'e** n'ê*** b** à r*** q** n'ê*** b** q*'à s** (*Andrieux*).

N° 5. — F*****-v*** t*** m***, e* l** m****** v*** d*********

N° 6. — P*** s***** c******* l* f*** a*** s*******

N° 7. — J'a* m** t*** m** c****** à f***** m* v** (*Montaigne*).

N° 8 — Vers monosyllabique :
D*** l* t****** o* j* s*** j* n* p*** r*** p*** m** (*Racine*).

N° 9 — M**** l* f****** a d****, m**** e*** r******

N° 10. — O* r***** d* n* p** s*****, j***** o* n* r***** d'a********

N° 11. — Proverbe espagnol :
P***** s*** p*****, c'e** t**** s*** v****

Communications. Trilby, n° 1 — Fanciulette, n° 2. Nadine et Jeanne Chaptal (château du Petit-Bois), n° 3. — Jeanne et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, n° 4 Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais, n° 5. — Odette et Metta D. de B, n° 6. — Clotho, Lachesis et Atropos, n° 7. — A. Dul (Guéron), n° 8. — Gelaste, n° 9 — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 10. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 11

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.
N° 22.

N° 1.
J — t — tns, — srs — cqn, — *n — trbcht — m — ft — rsn; — t — m — rngs *n — tm — d — Rcn, *t — j'*vs — * — ct — ls — ***vrs d — Prdn

Communication. Gélaste.

N° 2.
ÉPITAPHE
D — crps — d — grnd — Rntz — t — n'*s — q'*n — ds — prts, — l'**tr — mt — rst dns — ls — plns — d Mrs.

Communication : Mlles Ch Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise).

N° 3.
*n — rn — **grt — l — sffrnc, — *n — rn — l'*llg — d — mt, — tt — *st — rn — pr — l'*ndffrnc, — *n — rn — *st tt — pr — l'*mt.

Communication : Hics.

N° 4
Qnd — l — mlhr n srt — bn — q'* — mttr — *n — st — * — l — rsn, — *ncr srt-c — * — jst — cs — q'*n — l dt — bn — * — qlq — chs.

Communication : Une grenouille des remparts de la Fontaine.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE
N° 20.
SONNET

Timide est le chamois; il se plait dans les bois que la fraise parfume, il se plait au désert, il hante les pics hauts que le soleil allume de son dernier reflet, de son premier rayon Il surprend le serpolet, le thym sous la neige, à la cascade s'abreuve, et il écoute, tout blanchi d'écume, perdu dans la brume et immobile, la voix du chalet et le cor lointain du pâtre. Et si parfois, dans la vallée errant le soir, il passe à la volée près du village en fête, le bal, les chants, les feux, tant de voix, tant d'éclat l'effarouchent. Il fuit, il fend l'air, encore tout palpitant, il regagne la montagne paisible Fils aussi des monts, moi, au chamois je ressemble.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.
N° 18.

Quelle est la province qui a formé cinq départements dont les premières lettres forment ce nom :

COSME?

LE LANGAGE FRANÇAIS.
N° 18.

Quelle est l'origine de ces locutions proverbiales :
N° 1. — *C'est une autre paire de manches.*
N° 2. — *Il est comme l'anguille de Melun.*
N° 3. — *Faux comme un jeton.*
N° 4. — *Perdre la tramontane.*
Quelle est l'origine des mots :
N° 5. — BAS-BLEU. N° 7. — BLASON.
N° 6. — TRAMWAY. N° 8. — FLORIDE.

Communications : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), nos 1, 2. — Fougère et Bruyère, nos 3, 4. — Liane, n° 5 — Trilby, n° 6. — Un trio de bandits, nos 7, 8.

TABLEAUX PARLANTS
N° 58.

Il était pauvre, et sa pauvre famille, quoique de noble race, menait comme une vie de paysan. Orphelin à dix ans, un pauvre curé de village le recueillit et lui enseigna le peu qu'il savait, en retour, l'enfant lui soignait son cheval et son jardin. Approchant de l'âge de dix-huit ans, le feu sacré éclate; le jeune homme part, traverse la France à pied, et s'enrôle sous les ordres d'un capitaine illustre. Il est admis comme cadet et se distingue. Courageux jusqu'à la témérité, mais tenace à l'étude, soldat de coups hardis, mais arpenteur-ingénieur, il est appliqué aux travaux d'attaque et de défense. Il pioche, il dessine, il bataille, il s'instruit, il médite, il imagine; son destin se prépare. Deux ans plus tard, une action d'éclat le signale à l'armée et à la France.

Un demi-siècle s'est écoulé, et nous le retrouvons maréchal de France. C'est le beau couronnement d'une vie de périls et de labeurs, mais, dans la poitrine de cet homme de guerre, battait le cœur du citoyen non moins vivement que celui du héros. Au commencement de 1707, un livre paraît, livre de peu de pages, mais rempli de principes aussi neufs que féconds. Le vieux maréchal s'était rappelé sa jeunesse et les misères des champs. En traversant la France dans tous les sens, il avait étudié les ressources de chaque province, le montant des impôts et les modes de perception. Partout il avait reconnu que le paysan payait beaucoup et que le roi recevait peu. C'est pourquoi son livre, fruit de longues méditations et de patientes recherches, offrait un projet pratique et tout nouveau, qui eût accru le revenu royal et réduit en même temps les charges du contribuable. Hélas! Que de fois la réforme a tué le réformateur! Ainsi fut-il du livre et du maréchal.

Deux arrêts du conseil privé, datés du 14 février et du 19 mars, condamnent le chef-d'œuvre à être saisi, confisqué, mis au pilori. Peu de jours après, le 30 mars, mourait le maréchal, consumé d'une affliction que rien ne put adoucir, et à laquelle le roi fut insensible jusqu'à ne pas faire semblant qu'il eût perdu un serviteur si utile et si illustre.

(Extrait du *Magasin pittoresque*.)

Question. — Quels étaient les noms du roi et du maréchal? Quel était le titre du livre?

Communication : Chien et Chat.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

a	de	la	souf	fear	le	pre	nuit
fois	frit	vant	per	la	re	rou	pau
que	mort	le	sant	il	vre	que	miè
mil	ne	que	ci	dre	pas	vie	som
tié	voi	ce	fais	d'en	meille	la	ne
ci	nant	plus	car	vie	qu'on	prends	ci
fit	pi	main	lui	pas	de	l'é	garde
te	qui	dort	de	veille	bien	?	bruit

LES ANAGRAMMES.

N° 25.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — RENTES.
N° 2. — ROBIN.
N° 3. — A COURU.
N° 4. — ROI VIT ÇA.
N° 5. — SI LOUÉ.
N° 6. — T'A CITÉ.
N° 7. — GOBE TARD.
N° 8. — IL TATA.
N° 9. — RETOUR D'AMI.
N° 10. — RAT L'A MINÉ.
N° 11. — LIER GUI.
N° 12. — O DIEU.
N° 13. — JULIETTE.
N° 14. — L'A BANNI.
N° 15. — T'ARMA.
N° 16. — LA TANTE.
N° 17. — LIE CARON.
N° 18. — ALERTE.
N° 19. — LE NOBLE.
N° 20. — UNE RIME.
N° 21. — LA COTE.
N° 22. — AU BON SAC.
N° 23. — A SON ARMOIRE VOLÉE.
N° 24. — LA BONNE ÉLISE DU ROI.
N° 25. — VIEIL.
N° 26. — A SA TISANE.
N° 27. — TEL ANE UNI.
N° 28. — TA NICE.
N° 29. — TRESSE-LUI.
N° 30. — N'A DORMI.
N° 31. — S'Y ABSENTE.
N° 32. — A L'INDE.
N° 33. — O VENIN.
N° 34. — ANE MARIN.
AIN, MARNE
N° 35. — IL ME NICHE.
N° 36. — SANS UNE.
N° 37. — NI LA VENTE.
N° 38. — NÉ EN MAI.
N° 39. — HÉ! AIME RESTER.
N° 40. — BEAU MARI.
N° 41. — BAL Y GELER.
N° 42. — NE DIRA.
N° 43. — ET IL Y TUE.
N° 44. — TIENS, RAPE.
N° 45. — DESSIN, RICHE ÉTUDE.
N° 46. — SOURDE, ET J'AI L'AGE MUR

Communications : Deux roses des Alpes (Savoie), n°s 1 à 15. — Lucyanne et Céline de Varennes (château de Douville, Calvados), n°s 16 à 18. — Marie-Louise Frossard (château de Montargis), n°s 19 à 23. — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise), n°s 24, 25. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n°s 26, 27. — Clotho, Lachésis et Atropos, n° 28. — Famille Hics, n°s 29 à 39. — Fleur de Lin (Paris), n° 40. — Nous autres (Reims), n°s 41, 42. — Nathalie G. n°s 43, 44. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n°s 45, 46.

CHARADES.

N° 34.

Un mauvais coup de mon premier
Souvent fait faire des grimaces ;
Combien ne savent rien, pas même mon dernier,
Qui naguère occupaient des places ;
Gare aux tristes effets que produit mon entier.

Communication : D. Avati.

N° 35.

Avec mon premier, on joue, on travaille ;
Es-tu fatigué ? Voici mon dernier ;
Evite à tout prix, crois-moi, mon entier,
Car dame Justice atteint qui la raille.

Communication : Fleur de lin.

LOGOGRIPHE.

N° 17.

Sur mes sept pieds, on me voit à l'église ;
Otez-m'en un, j'abrite le troupeau ;
Otez-m'en encore un, sur moi la nappe est mise ;
Otez-m'en un troisième, et je vivrai dans l'eau ;
Sur trois uniques pieds, mais avec un accent,
Je pourrai devenir froment.

Communication : A. Dul (Guéron).

ÉNIGMES.

N° 35.

Je suis grand ou petit, et ma taille varie,
Et je n'ai cependant ni plus ni moins qu'un pied.
Qui ne m'a pas fait grande envie,
Qui ne m'a pas fait grand'pitié.

Communication : Clotho, Lachésis et Atropos.

N° 36.

Mon premier te plaît, chevalier,
Et ne déplaît point aux avares ;
Aimez-vous les étoffes rares ?
Habillez-vous de mon dernier ;
Et pour soigner votre potage,
Mon tout est d'un commun usage.

Communication : Fleur de lin.

LES CURIOSITÉS

N° 25.

N° 1. — Un mathématicien, se promenant dans la campagne, rencontre un berger et lui demande :

« Combien as-tu de moutons ? »

Le berger répond :

« Monsieur, si j'en avais encore autant, moitié d'autant, quart d'autant, plus un, cela me ferait cent moutons. »

Question. — Combien le berger avait-il de moutons ?

N° 2. — Quel est le maréchal de France, officier de fortune, d'abord avocat, qui fit son chemin par son mérite et sans jamais rien demander, traitant la guerre comme une science, que les historiens appellent « *vertueux,* » et qui reçut de ses soldats le surnom de « *Père la pensée ?* »

N° 3. — Quel est le monarque étranger qui, visitant Paris, s'arrêta devant la statue de Richelieu et dit :

« Grand homme, si tu étais vivant, je te donnerais la moitié de mon royaume pour apprendre de toi à gouverner l'autre ? »

N° 4. — Quelle est l'île dont le chevalier de F******* prit possession en 1721, en arborant sur la plage un drapeau blanc, et en érigeant une croix ornée de fleurs de lis, avec cette inscription :

« *Jubet hic Gallia stare crucem ?* »

N° 5. — Quelle est la première reine qui eut des gardes ?

N° 6 — Quel est le seigneur qui fut surnommé l'*Achille de l'Angleterre ?*

N° 7. — Quel est le roi de France qui a dit : « La protection des exilés est le plus beau « fleuron de la couronne de France ? »

N° 8. — Quelle est la reine surnommée la *Jézabel des Francs ?*

N° 9. — Quelle est la reine qui arrêta son époux au moment d'une révolution, et l'empêcha de fuir en lui disant :

« Le trône est un glorieux tombeau ? »

N° 10. — Quel est le personnage dont on cite ces paroles sur les troubles de la Fronde :

« Le parlement élève des barricades, mais il n'opposera jamais de barrières ? »

N° 11. — Quel est le dictateur qui fit poser cet écriteau sur un palais d'Angleterre :

MAISON A LOUER ?

Communications : André et Fernand Vellard (Noisy-le-Sec), n° 1. — Valentine Hennet de Bernoville, n° 2. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), n° 3. — Hélène Martin (Périgueux), n° 4 — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. E. L.), n°s 5, 6. — Noisette, n° 7. — Une jeune Parisienne, n° 8. — F. et S. Brunsvick (Besançon), n°s 9, 10. — Nadine Chaptal (r. g. s. g. p.), n° 11.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 35.

Une cour sans dames, c'est une année sans printemps, et un printemps sans roses.

(*François I*er.)

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 50.

N° 1. — L'amitié est le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond.

(*Lacordaire.*)

N° 2. — L'instruction est la meilleure provision de voyage pour atteindre la vieillesse.

N° 3. —

Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
CORNEILLE.

N° 4. — L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

N° 5. — Il ne faut pas regarder le devoir en face, mais l'écouter et lui obéir les yeux baissés.

(*Joubert.*)

N° 6. —

La douleur est un siècle et la mort un moment.
(GRESSET.)

Proverbe écossais :

N° 7. — Un paresseux est le frère d'un mendiant.

N° 8. —

Le temps, les biens, la vie,
Tout est à la patrie.

(GRESSET.)

N° 9. — L'amitié est comme une âme dans deux corps.

(*Aristote.*)

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 21.

N° 1.

FABLE

Sur la cime d'un arbre un limaçon grimpé,
Fut par un aigle aperçu d'aventure :
« Comment à ce sommet, oubliant la nature,
As-tu pu t'élever? dit l'oiseau.
— J'ai rampé. »

N° 2.

AU ROI

Pour garder une île sur le Rhône.

Qu'est en effet pour toi, grand monarque des Gaules,
Q'un peu de sable et de graviers?
Que faire de mon île? Il n'y croît que des saules,
Et tu n'aimes que les lauriers.

N° 3.

ÉPITAPHE

A mon chien.

O vous qui contemplez cette urne funéraire,
Passez, vous n'avez pas à pleurer en ces lieux;
Cette urne est d'un ami le monument pieux;
Je n'en avais qu'un seul : il est sous cette pierre.
LORD BYRON.

—

RÉBUS

Quand on aime, c'est le cœur qui juge, et le cœur a toujours le droit de grâce.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 19

LA JEUNESSE.

Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait,
Les dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.
Nous tous aussi, quand passe la jeunesse,
Nous lui tendons notre coupe à l'envi.
Quel est le vin qu'y verse la déesse?
Nous l'ignorons; il enivre et ravit.
Ayant souri dans sa grâce immortelle,
Hébé s'éloigne; on la rappelle en vain.
Longtemps encor, sur la route éternelle,
Notre œil en pleurs suit l'échanson divin.

—

USAGES MONDAINS.

Charles V.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 17.

Solution : Maïa, — Électre, — Taygète, — Astérope, — Mérope, — Alcyone, — Célène.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 17.

N° 1. — Andrieux.	N° 7. — Ducis.
N° 2. — Legouvé.	N° 8. — Bailly.
N° 3. — Crébillon.	N° 9. — Lemierre.
N° 4. — Chénier.	N° 10. — Delille.
N° 5. — Colin d'Harleville.	N° 11. — Molière.
	N° 12. — Corneille.
N° 6. — Gresset.	N° 13. — Racine.

—

LES CURIOSITÉS

N° 24.

Le chasseur donne :	80 alouettes. . .	4 fr.
	1 lapin . . .	1 fr.
	19 lièvres. . .	95 fr.
Total :	100 bêtes . . .	100 fr.

N° 25.

Rome.	Milan.
Venise.	Padoue.
Naples.	Ravenne.
Florence.	Lucques.
Gênes.	Bologne.

—

LES DEVISES.

N° 16

N° 1. — Jean-sans-Terre.
N° 2. — Turgot.
N° 3. — Epictète.

—

ÉNIGME.

N° 34.

La noblesse.

—

CHARADES.

N° 31. — Trousseau.
N° 32. — id.
N° 33. — Foulard.

—

LOGOGRIPHE.

N° 16.

Cane. Ane.

—

LES ANAGRAMMES.

N° 24.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — *Léonor.* — Oléron.
N° 2. — *Terre, âge, lin.* — Largentière.
N° 3. — *Il! Tel le vit âne.* — Ille-et-Vilaine.
N° 4. — *Cela borne.* — Barcelone.
N° 5. — *L'on quête peu.* — Pont-L'Évêque.
N° 6. — *Noir Juda.* — Jourdain.
N° 7. — *La dynastie n'y gêna.* — Saint-Jean-d'Angély.
N° 8. — *Ci ton arbre.* — Cantorbéry.
N° 9. — *B., cher ami.* — Chambéry.
N° 10. — *Tiens, fier.* — Finistère.
N° 11. — *Ma dent n'a mors.* — Mont-de-Marsan.
N° 12. — *Rase mille.* — Marseille.
N° 13. — *En vases.* — Avesnes.
N° 14. — *Cadran, il l'a usé.* — Castelnaudary.
N° 15. — *O mer.* — Rome.
N° 16. — *N'a grand' roche.* — Chandernagor.
N° 17. — *Jean-Louis.* — Louisiane.
N° 18. — *Au chat héritier.* — Château-Thierry.
N° 19. — *Toulouse, fraise rare.* — La Ferté-sous-Jouarre.
N° 20. — *Caïn avare.* — Araucanie.
N° 21. — *Betty.* — Tibet.
N° 22. — *O ta niche.* — Antioche.
N° 23. — *Clara est l'âme.* — Castellamare.
N° 24. — *L'or fin ose.* — Solférino.
N° 25. — *Le Congo.* — Cologne.
N° 26. — *Alfort.* — Altorf.
N° 27. — *Doit le renier.* — Indre-et-Loire.
N° 28. — *N'y a père.* — Epernay.
N° 29. — *Né Cham.* — Manche.
N° 30. — *Carpes.* — Scarpe.
N° 31. — *Il tua pere.* — Euphrate.
N° 32. — *Ayant une dame syrienne.* — St-Jean-de-Maurienne.
N° 33. — *Ta nippe de satin roide.* — Saint-Jean-Pied-de-Port.
N° 34. — *Jury.* — Ivry.
N° 35. — *Notre ami S.* — Saint-Omer.
N° 36. — *Non; carcasse.* — Carcassonne.
N° 37. — *Note : balai neuf.* — Fontainebleau.
N° 38. — *Tua sec.* — Escaut.
N° 39. — *Fâcher ce mont.* — Franche-Comté.
N° 40. — *Ah! J'ai mal.* — Himalaya.
N° 41. — *Non, pere.* — Epernon.
N° 42. — *J'eus la mer.* — Jérusalem.
N° 43. — *Violet.* — Olivet.
N° 44. — *Anet.* — Etna.

—

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

—

4e CONCOURS

Composition mentionnée :

E. B. (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe).

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesses Éléonore et Fan y Schwarzenberg (châte[au] de Frauenberg, Bohême). — Henriette de Bréco[urt] (Paris).

SUPPLÉMENT N° 50.

(4 NOVEMBRE 1876)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 34. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFF[RE] DE STERNE, N° 49. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 2[0]. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 18. LES DEVISE[S] N° 15. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIE[R]. LES ANAGRAMMES, N° 23. LES CURIOSITÉS, N° 2[3]. CHARADES, N°s 28, 29, 30. ÉNIGMES, N° 32. LOG[O]GRIPHE, N° 15. LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 16, RÉBU[S].

Ma tante et moi (Bordeaux). — Charles et Marie Bo[…] (Paris). — Joséphine et Thérèse Berthelo (Par[is]). — Signature omise. — Quatrem. — Marie B[…] (Châtellerault). — Roger Braun (Ville-d'Avra[y], Seine-et-Oise). — Natalie G. — Jules Port[…] (Saint-Maurice). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Nous autres (Reims). — Cécile Thuret (château [de] Champroux, Allier). — Berthe et Hélène de Cer[…] Marie de Chambly. — J. Brontana (Paris). — [...] O. et sa sœur. — Marguerite Biret (La Flotte, [Île] de Ré, Charente-Inférieure). — Joseph Labrou[…] (Bayonne). — Guillaume Danloux. — Tracy. — [...] durcienne dans sa chère Sarthe. — Ricquebour[g]. — Roger et Michel. — Marthe et Marie Vinatier. Marie, Lucie, Renée. — Marie-Henriette (Ment[on], Alpes-Maritimes). — Hélène Martin (Périgueux). Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Pla[…], Bohême). — Louise Gualon (château de Tonna[y]-Charente, Charente-Inférieure). — Comtesse Cl[o]tilde Clam Gallas (Friedland, Bohême). — Soph[ie] Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Flores[…] (Bukarest, Roumanie). — Jean et Geneviève [de] Courcy. — Deux cousines de Normandie : Ode[tte] et Metta D. de B. — Aimée et Suzanne. — Le c[a]pitaine Lotton.. — Princesses Éléonore et Fan[y] Schwarzenberg (château de Libéjic, Bohême). Valentine de Mandeure. — Béatrix d'A. (Berry). Christian B.

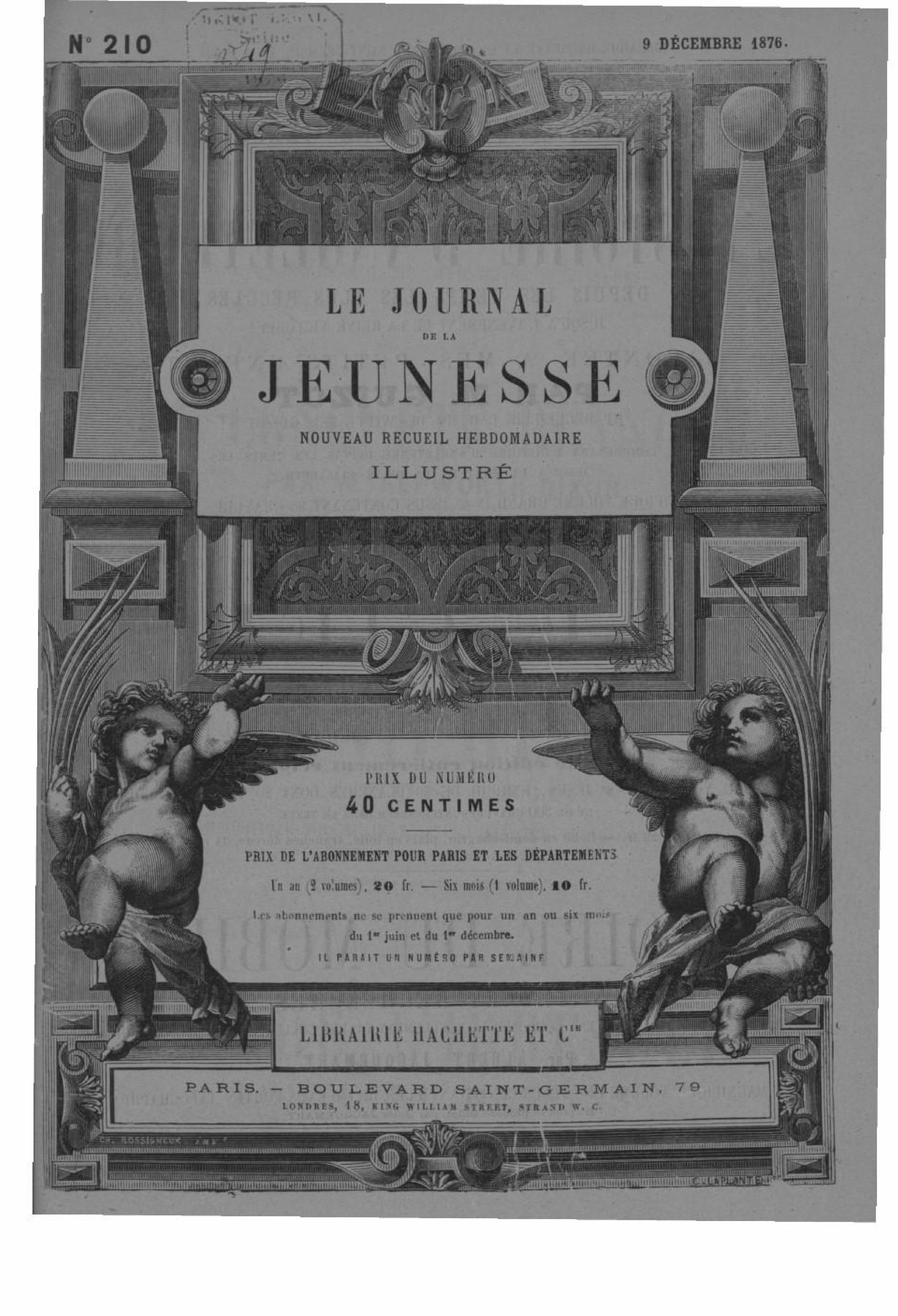
MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Un chamois de Taillefer. — Jeanne Francillon (P[…]teaux). — Henriette de Brécourt (Paris). — De[…] d'Aussy (château de Crazannes). — Une bruyère [des] Cévennes et un thym des Alpes. — Les trois am[a]teurs du Skating-rink de Boulogne (Douai). — [...]cyanne et Céline de Varennes (Coulommiers, Sei[ne]-et-Marne). — Suzanne d'Allard. — L'hirondelle [du] Lys. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). Fanchinette. — Blanche Brunet (Saintes). — [...] Tard-Venu du pays des Allobroges. — Mme Chap[…] — Les neveux de l'oncle Henry (Bruxelles). — R[ay]mond Bernard (lycée de Toulouse). — Marie-Thér[èse] et Geneviève de Bosredon (château de la F[…], Dordogne). — Les Trois Ours de Saint-Avertin. Carabine. — Alice Pallandre (Versailles). — C. [Le] Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg). — [...]phnis. — Les Trois Ours de Saint-Avertin. — U[ne] jeune Parisienne. — La Fée de l'aurore. — T[…] et Pouf.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

J.-B. Arzée (Bruxelles). — Villa du Val (Haute-Mar[ne]). — Une jeune Parisienne. — Kisber (Saint-Jean), Hollande. Albert et Maurice Delcroix (Paris). Une petite société savante. — XXX.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 210
9 DÉCEMBRE 1876.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME PREMIER COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées 32 francs.

LE CIEL

SIMPLES NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

Nouvelle édition entièrement refondue

UN BEAU VOLUME IN-8° JÉSUS, ENRICHI DE 56 PLANCHES DONT 20 TIRÉES EN COULEUR ET DE 300 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché : 25 fr. — Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranches dorées, 31 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

NOTES ET RECHERCHES

SUR LES OBJETS D'ART QUI PEUVENT COMPOSER L'AMEUBLEMENT OU LES COLLECTIONS DE L'HOMME DU MONDE

Par ALBERT JACQUEMART

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT PLUS DE 150 EAUX-FORTES TYPOGRAPHIQUES

D'après le procédé Gillot, par Jules JACQUEMART

Broché : 20 fr. — Richement relié avec fers spéciaux et tranches dorées, 37 francs.

DIX ANS DE VOYAGE

DANS LA CHINE ET L'INDO-CHINE

PAR J. THOMSON

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par A. TALANDIER

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 50 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 10 francs. — Relié dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées : 14 francs.

LA CONQUÊTE BLANCHE

PAR W. HEPWORTH DIXON

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par H. VATTEMARE

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 75 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 10 francs. — Relié dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées : 14 francs.

LA BANNIÈRE BLEUE

Par LÉON CAHUN

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS, ILLUSTRÉ DE 76 GRAVURES

Dessinées sur bois par J. LIX

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE CARTE TIREE EN COULEUR

Broché : 10 francs. — Relié dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 15 francs.

PIERRE L'IRRÉSOLU

TEXTE ET DESSINS

Par BERTALL

ALBUM IN-4 COLORIÉ ET CARTONNÉ, 4 FRANCS

NOUVELLE COLLECTION IN-8° A 5 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ

Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

VOYAGE PITTORESQUE

A TRAVERS LE MONDE

Par E. CORTAMBERT

Un volume illustré de 60 gravures sur bois

L'ONCLE PLACIDE

Par J. GIRARDIN

Un volume illustré de 90 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

LE BONHEUR DE FRANÇOISE

Par Mme COLOMB

Un volume illustré de 100 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

PAR W. H. KINGSTON

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR, PAR J. BELIN DE LAUNAY

Et illustré de 50 gravures sur bois

LA PETITE DUCHESSE

PAR Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

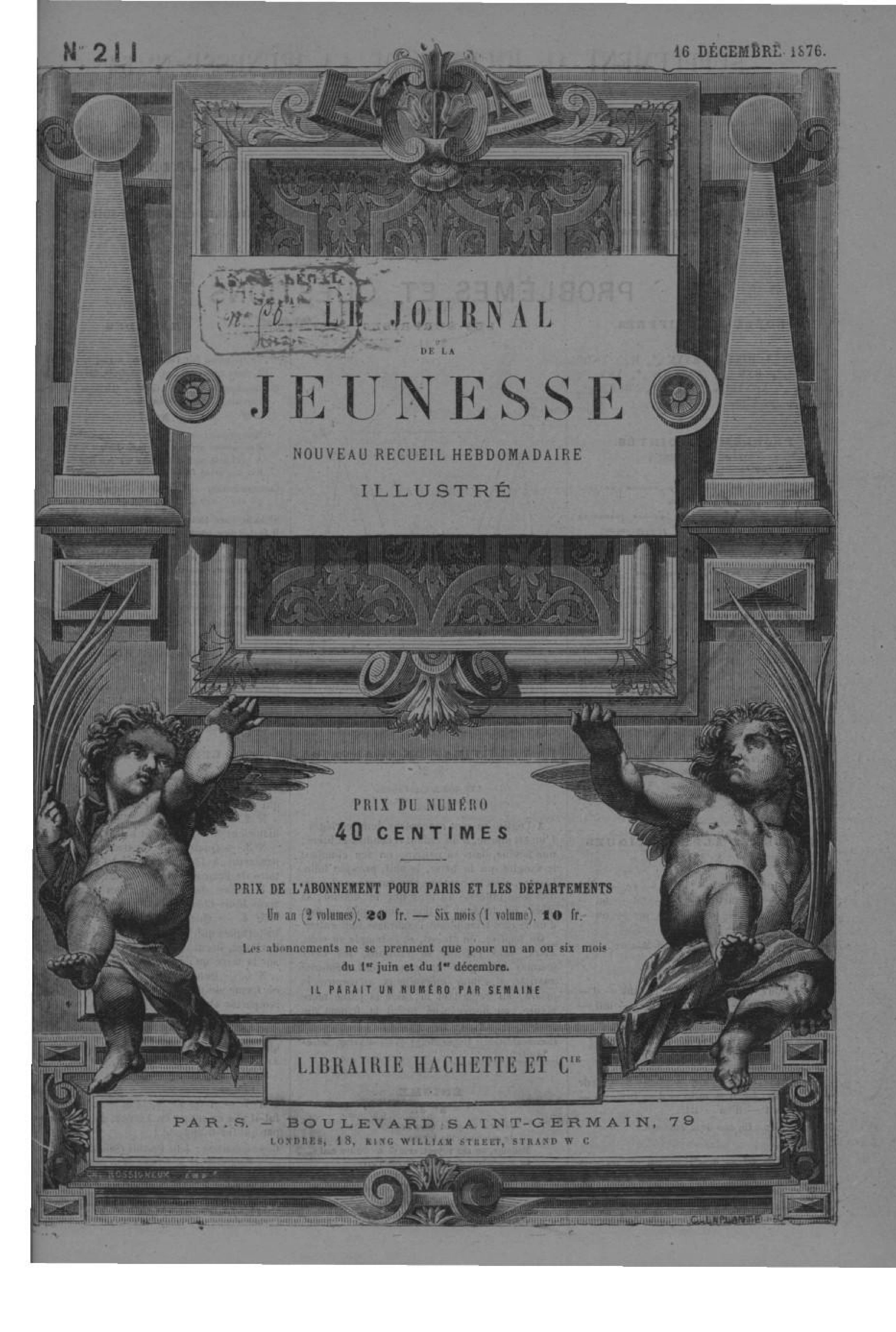
Un volume illustré de 60 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

LÉGENDES ET RÉCITS

Par Mme DE WITT, née GUIZOT

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 18 VIGNETTES DESSINÉES SUR BOIS PAR P. PHILIPPOTEAUX

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 54

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils aur
à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 37.

⁂ KS ⁂ HJXK ⁂ KYYK ⁂ B ⁂ ZKDV ⁂ DK ⁂ RVK ⁂ ZWZKMS ⁂ YKX ⁂ HJXKX ⁂ YKXTBDK ⁂ AVM ⁂ NBSWM ⁂

Communication : Divers correspondants.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 52.

N° 1. — T*** l** e****** n* p****** p** d*** h******, l*** p****** d*** b***

N° 2. — L* m******* e** s****** i******** d'e***** (L* B******).

N° 3. — N**** d******* j******* l* t******** d'******

N° 4. — C* q** e** b*** d*** p**

N° 5. — L* r******* e** u** s****** i********

N° 6. — C**** q** n'u** p** e** c**** s'i* n'a**** p**

N° 7. — L* v** e** u** p***** d*** l* f**** m**** p*** l'é*******

N° 8. — R*** n* p*** t*** q*'u* s*****, l* p***** l*** e** d******** a** d****

N° 9. — L** v**** d* m*** e* l** p***** d'a**** a*****- l** f***** d* m**

Communications : Robert et Francine Le Mareschal, n° 1. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n° 2. — Darzens, Waroquet, Kœuffer (Paris), n° 3. — Géläste, n°s 4, 5. — Fanciulette, n° 6. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 7. — Marie-Thérèse et Geneviève de Bosredon (château de la Fauconnie, près Tenasson, Dordogne), n°s 8, 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 23.

N° 1.

L — Cndmn — *st — **jrd'h — rç — dns — l — trp — *mmrtll; — *l — *st — bn — srd, — tnt — mx — pr — l, — ms — nn — mt, — tnt — ps — pr — *ll.

Communication : Julie Portalis (Saint-Maurice).

N° 2.

SUR UNE STATUE.

Pr — clbrr — tnt — d — vrts, — tnt — d — hts — fts — *t — tnt — d — glr, — mll — *cs, — mrbl, — mll — *cs, — c — n'*st — ps — *n — s — pr — vcir.

Communication : Louise et Paul de l'Île Maurice.

N° 3.

*n — mlln — d — brs — * — b — grdr — *n — mtr, — *n — mlln — d — brs — n — pr — — pnt — d'*n — trtr.

Communication : Un ami de la Jeunesse.

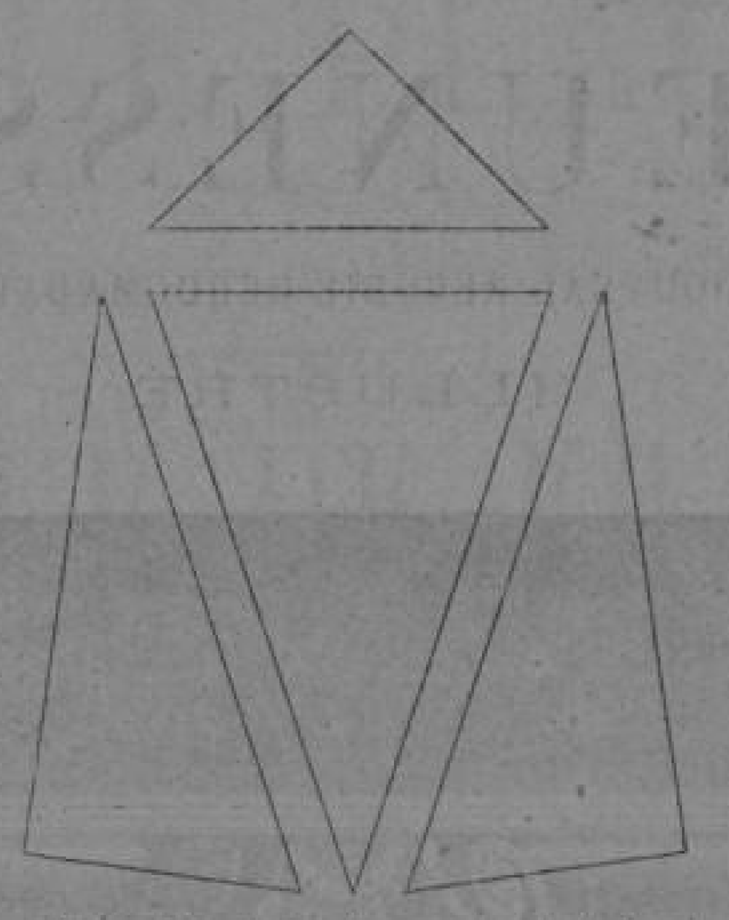
N° 4.

Prq — l — srt — mt-*l — ms — jrs — s — ln — ds — vtrs, — j'** — tnt — bsn — d — vs — pr — **blr — ls — **trs.

Communication : Mademoiselle Bas-Bleu.

LES SURPRISES.

N° 11.



Réunir les quatre morceaux découpés de la figure ci-dessus, de manière à former un carré parfait.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 21.

LES DEUX CORTÈGES.

Sonnet.

A l'église se sont rencontrés deux cortèges : L'un est morne, d'un enfant il conduit la bière; une femme, dans sa poitrine en feu étouffant le sanglot qui la brise, le suit, presque folle. L'autre, c'est un baptême ; un nourrisson bégaie une note indécise au bras qui le défend ; sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise, d'un regard triomphant l'embrasse tout entier.

On baptise, on absout, et le temple se vide. Alors, sous l'abside se croisant, les deux femmes échangent un coup d'œil détourné aussitôt, et, retour merveilleux qu'inspire la prière, en regardant la bière la jeune mère pleure, au nouveau-né sourit la femme qui pleurait.

Communication : Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise).

ÉNIGME.

N° 37.

Je suis un petit animal,
Je suis une ride légère ;
Madame, en me voyant, crie et se trouve mal,
Et cependant si sur ses lèvres j'erre,
Au lieu d'animal déplaisant,
Je deviens charmant.

Communication : *Cadurcienne dans sa chère Sarthe.*

CHARADES.

N° 36.

Trotte-menu fait l'un, cet un craint le dernier,
Et, dans mon tout, va, vient de la cave au gren

Communication : Louise Guédon (château de Tonn Charente, Charente-Inférieure).

N° 37.

Mon premier est, lecteur, une simple voyelle,
Mon second sert d'appui pour l'objet qui chance
A la chasse mon tout, pire que les filets,
Est une arme fatale aux hôtes des forêts.

Communication : Henriette de Brécourt (Paris).

N° 38.

Si tu ne veux, lecteur, que ta maison t'écrase,
Il faut à mon premier donner solide base ;
Parmi les fruits divers que produit ton verger,
Mon dernier, savoureux, peut fort bien se ronger ;
Quand tu dors étendu sous le mobile ombrage,
La brise à ton oreille apporte en frémissant
De l'essaim des oiseaux le concert ravissant,
Et l'entier du ruisseau qui baigne le bocage.

Communication : Louis de Larralde-Duistéguy.

LOGOGRIPHE.

N° 18.

Des prêtres, sur cinq pieds, je suis un ornement ;
Mais sur quatre, lecteur, je suis le roi du vent.

Communication : Marguerite et Madeleine de C. (ch teau de Claireau).

LES CURIOSITÉS

N° 26.

N° 1. — Quels sont les personnages célèb qui étaient bègues, boiteux, aveugles ?

N° 2. — Quelle est la Marguerite que historiens ont appelée « *la méchante Margot*

N° 3. — Quels sont les deux rois, l'un a partenant à l'histoire sainte, l'autre à l'Hi toire de France, qui sont montés sur le trô à la même date précise, l'un avant, l'aut après Jésus-Christ ?

N° 4. — Quels sont les trois personnag historiques qui, au moment de débarquer s le rivage, firent une chute en posant le pi sur la terre qu'ils voulaient conquérir ?

N° 5. — Quel est le palais qui fut constru en forme de gril, en mémoire d'une victoi remportée en 1557, le jour de la Saint-La rent ?

N° 6. — Quels sont les deux rois de Fran qui, lors de leur sacre, au moment où on p sait la couronne sur leur tête, ont dit :

« Elle me gêne »,

« Elle me pique ».

N° 7. — A quelle époque le moulin à ve fut-il mis en usage en France; de quel pays par qui fut-il apporté ?

Communications : Julie Portalis (Saint-Maurice), n° — Marguerite et Madeleine de C. (château de Cla reau), n° 2. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie n°s 3, 4. — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Sein et-Oise), n° 5. — Nous autres (Reims), n° 6, Les Trois Ours de Saint-Avertin, n° 7.

LES ANAGRAMMES.

N° 26.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — ALIZE.
N° 2. — CORAIL.
N° 3. — OBJET.
N° 4. — DRAINE.
N° 5. — VA, MERCI.
N° 6. — LE LIEN.
N° 7. — GORGE.
N° 8. — MÈDE.
N° 9. — BELLE AGIR.
N° 10. — BLAISE.
SA BILE.
N° 11. — AUTEL.
N° 12. — SUR IDA.
N° 13. — DANS.
N° 14. — LE TAS.
N° 15. — O AIMER JULES.
N° 16. — A L'ARC.
N° 17. — L'ASIE.
N° 18. — SUIE.
N° 19. — RÈGNE AMI.
GRAMINÉE.
GAI EN MER.
N° 20. — ALÈNE.

Communications : Hélène Martin, n°s 1 à 26. — Marguerite Brabant, n°s 27 à 29. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois), n° 30. — Adrienne, Jeanne et Marie de l'Ile Maurice, n°s 31 à 37. — J. B. Richard, Alice et Julie (Villers-sur-Mer), n°s 38 à 41. — A. Dul. (Guéron), n°s 42 à 44.

FLEURS, ARBRES, FRUITS, PLANTES.

N° 1. — ENFER.	N° 9. — OR, MERCI.
N° 2. — IL PEUT.	N° 10. — QUE SENT-IL?
N° 3. — REFAIS.	N° 11. — CRIE, SIRE.
N° 4. — USAGE.	N° 12. — PEINE.
N° 5. — PERLE.	N° 13. — EN BIÈRE.
N° 6. — LE VAN.	N° 14. — PALMYRE.
N° 7. — L'OUÏE.	N° 15. — AMI ANDRÉ.
N° 8. — ONIX.	N° 16. — S'ÉCRIE.

Communications : Eugène et Paul de l'Ile Maurice, n° 1. — Madelon Friquet (Paris), n° 2. — Marie Vincent et Louise Vincent (Saint-Etienne, Loire), n° 3. — Hélène Martin, n°s 4 à 8. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n°s 9 à 15. — Le capitaine Lotton, n° 16.

LES DEVISES.

N° 17.

N° 1. — « Je suis ce que je suis. »

N° 2. — « *Perit, sed in armis.* »

Traduction: Il meurt, mais dans les armes.

N° 3. —

Avant que la mer fût au monde,
R********** portait les ondes.

N° 4. — « *Spes mea Deus.* »

Traduction : Dieu est mon espérance.

N° 5. — Devise d'un ordre :

« *Veritas.* »

Communication : Un trio de baudets.

N° 6. — Devises d'une reine de France.

Une Junon appuyée sur un paon rouant et ces mots :

« *Viro partuque beata.* »

Après la mort du roi, elle prit un pélican, et ces mots :

« *Tegit virtute minores.* »

Elle fit encore graver l'oiseau de paradis, portant trois de ses petits sur le dos et prenant son essor vers le ciel et ces mots :

« *Meos ad sidera tollo.* »

Dans les Pays-Bas, on lui composa une devise où elle était représentée sous la forme de la mère des dieux, et ces mots :

« *Lœta Deum parta.* »

Communication : Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris).

N° 7. — Quelle est la famille qui prit pour devise « un cœur fermé par un cadenas, » en souvenir d'une mission confiée à l'un des siens ?



RÉBUS



Communication : Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 60.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Entre tes mains, Seigneur.

N° 2. — Les moines ! Les moines ! Les moines !

N° 3. — Tout mon royaume pour une minute encore.

N° 4. — Assez.

N° 5. — Il n'y a pas de sang sur mes mains.

N° 6. — N'est-ce que cela, la mort ?

N° 7. — Laissez-moi entendre encore une fois ces sons qui ont été ma consolation et ma vie.

N° 8. — Je suis sauvé.

N° 9. — C'est bien.

N° 10. — Laissez-moi mourir au son de la musique.

N° 11. — Ne laissez pas jeûner la pauvre Nelly... (*Nelly* était une petite chienne.)

N° 12. — Liberté pour toujours.

N° 13. — Toujours mieux, toujours plus tranquille.

N° 14. — J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté.

N° 15. — Tête... armée...

N° 16. — Voici le moment de dormir.

N° 17. — Je me sens redevenir moi-même.

N° 18. — Apportez de la lumière.

N° 19. — Nous nous reverrons.

N° 20. — Je n'ai rien à me reprocher dans ma vie, si ce n'est une seule action.

N° 21. — Allez au soleil levant; pour moi, je me couche.

N° 22. — Priez Dieu pour mon âme. Adieu, mon frère, adieu.

N° 23. — Vertu, tu n'es qu'un mot.

N° 24. — Je sens que je deviens Dieu.

N° 25. — Marie-Jésus.

N° 26. — Oh, mère, quelle douleur je vous ai préparée.

N° 27. — Pierre, quel exploit pour un chevalier chrétien.

Communications : Louis Rérolle, n°s 1 à 19. — Georges Doublet (Versailles), n°s 20 à 22. — R. S. (Valenciennes), n° 23. — Odette et Metta D. de B., n° 24. — F. L. et sa sœur, n° 25. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène, n°s 26, 27.

CHARLES JOLIET.

N° 21. — A LE NID.
N° 22. — CE CRABE.
N° 23. — MARÉES.
N° 24. — A ORAN.
N° 25. — ŒIL.
L'OIE.
JOEL.
N° 26. — HYSOPE.
N° 27. — DANS L'OIE.
N° 28. — ANGE DE MANIÈRES.
N° 29. — THÈSE DE NOMS.
N° 30. — NE DINA.
N° 31. — QUI A CRIÉ.
N° 32. — TRONES.
N° 33. — BANAL.
N° 34. — CITÉ FILE.
N° 35. — TE DIRA SI.
N° 36. — OH ! RATON.
N° 37. — SA DAME.
N° 38. — D'ALGER.
N° 39. — SUÈDE.
N° 40. — MIT A GUERRE.
N° 41. — SIEN.
N° 42. — LAPIDE.
N° 43. — OR DE PAN.
N° 44. — OU DARDE.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 36.

L'amour-propre est le plus délicat et le plus vivace de nos défauts : un rien le blesse et rien ne le tue.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 51.

N° 1. —

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

N° 2. — Le souvenir du travail passé est agréable.

N° 3. —

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

N° 4. —

C'est n'être bon à rien que n'être bon qu'à soi.

ANDRIEUX.

N° 5. — Faites-vous tout miel, et les mouches vous dévoreront.

N° 6. —

Pour savoir consoler il faut avoir souffert.

N° 7. — J'ai mis tous mes efforts à former ma vie.

(*Montaigne.*)

N° 8. — Vers monosyllabique :

Dans le trouble où je suis je ne puis rien pour mo

RACINE.

N° 9. — Moins la fortune a donné, moins elle reprend.

N° 10. —

On rougit de ne pas savoir,
Jamais on ne rougit d'apprendre.

N° 11. — Proverbe espagnol :

Parler sans penser, c'est tirer sans viser.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 22.

N° 1. —

Je te tiens, souris coquine,
Un trébuchet me fait raison ;
Tu me rongeais un tome de Racine,
Et j'avais à côté les œuvres de Pradon.

N° 2. —

ÉPITAPHE

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.

N° 3. —

Un rien aigrit la souffrance,
Un rien l'allége de moitié;
Tout est rien pour l'indifférence,
Un rien est tout pour l'amitié.

N° 4. —

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Encore serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 20.

LE CHAMOIS

Sonnet

Le chamois est timide; au désert il se plaît,
Il se plaît dans les bois que la fraise parfume,
Il hante les hauts pics que le soleil allume
De son premier rayon, de son dernier reflet.

Sous la neige il surprend le thym, le serpolet,
S'abreuve à la cascade et, tout blanchi d'écume,
Il écoute, immobile et perdu dans la brume,
Le cor lointain du pâtre et la voix du chalet.

Et si parfois le soir, errant dans la vallée,
Près du village en fête il passe à la volée,
Le bal, les chants, les feux, tant d'éclat, tant de voix

L'effarouchent. Il fuit, il fend l'air, il regagne
Encor tout palpitant la paisible montagne.
Moi, fils aussi des monts, je ressemble au chamois.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 18.

COSME.

La Normandie. Cinq départements :
Calvados.
Orne.
Seine-Inférieure.
Manche.
Eure.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 18.

NOTE. — *Les solutions seront publiées dans un prochain Supplément.*

CHARADES.

N° 34. — Délire.
N° 35. — Délit.

ÉNIGMES.

N° 35. — Sou.
N° 36. — Écumoire.

LOGOGRIPHE.

N° 17.

Retable. — Étable. — Table. — Able. — Blé.

LES CURIOSITÉS.

N° 25.

N° 1. — Le mathématicien dit au berger : « Tu as 36 moutons. »

$36 + 36 = 72 + 18 = 90 + 9 = 99 + 1 = 100$

N° 2. — Catinat.
N° 3. — Pierre le Grand.
N° 4. — Le chevalier de Fougères. — L'Ile-de France, aujourd'hui l'Ile Maurice.
N° 5. — Anne de Bretagne.
N° 6. — Talbot.
N° 7. — Louis VII.
N° 8. — Frédégonde.
N° 9. — Antonina, épouse de l'empereur Justinien, dans la révolte des *Bleus* et des *Verts*.
N° 10. — Lord Cheterfield.
N° 11. — Cromwell, le 30 avril 1653, après avoir chassé les membres du parlement, sortit du palais, ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et fit poser cet écriteau :

MAISON A LOUER.

LES ANAGRAMMES.

N° 25.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Rentes.* — Sterne.
N° 2. — *Robin.* — Byron.
N° 3. — *A couru.* — Cavour.
N° 4. — *Roi vit ça.* — Victoria.
N° 5. — *Si loué.* — Soulié.
N° 6. — *T'a cité:* — Tacite.
N° 7. — *Gobe tard.* — Dagobert.
N° 8. — *Il tâta.* — Attila.
N° 9. — *Retour d'ami.* — Marie Tudor.
N° 10. — *Rat l'a miné.* — Lamartine.
N° 11. — *Lier qui.* — Virgile.
N° 12. — *O Dieu.* — Ovide.
N° 13. — *Juliette.* — Tite-Live.
N° 14. — *L'a banni.* — Annibal.
N° 15. — *T'arma.* — Tamar.
N° 16. — *La tante.* — Tantale.
N° 17. — *Lie Caron.* — Caroline.
N° 18. — *Alerte.* — Laerte.
N° 19. — *Le noble.* — Bellone.
N° 20. — *Une rime.* — Minerve.
N° 21. — *La côte.* — Alecto.
N° 22. — *Au bon sac.* — Casaubon.
N° 23. — *A son armoire volée.* — Jérôme Savonarole.
N° 24. — *La bonne Elise du roi.* — Louis le Débonnaire.
N° 25. — *Vieil.* — Julie.
N° 26. — *A sa tisane.* — Anastasie.
N° 27. — *Tel âne uni.* — Valentine.
N° 28. — *Ta Nice.* — Aniect.
N° 29. — *Tresse-lui.* — Sylvestre.
N° 30. — *N'a dormi.* — Raymond.
N° 31. — *S'y absente.* — Sébastien.
N° 32. — *A l'Inde.* — Daniel.
N° 33. — *O Venin.* — Yvonne.
N° 34. — *Ane marin. Ain, Marne.* — Marianne.
N° 35. — *Il me niche.* — Micheline.
N° 36. — *Sans une.* — Susanne.
N° 37. — *Ni la vente.* — Valentine.
N° 38. — *Né en mai.* — Mayenne.
N° 39. — *Hé, aime rester.* — Marie-Thérèse.
N° 40. — *Beau mari.* — Mirabeau.
N° 41. — *Bal y geler.* — Gabrielle.
N° 42. — *Ne dira.* — Adrien.
N° 43. — *Et il y tue.* — Juliette.
N° 44. — *Tiens, hape.* — Stéphanie.
N° 45. — *Dessin, riche étude.* — Christine de Suède.
N° 46. — *Sourde et j'ai l'âge mûr.* — Marguerite de Valois.

LE FIL D'ARIANE.

ÉPITAPHE DE SCARRON.

Celui qui ci maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.

Passant, ne fais ici de bruit,
Prends bien garde qu'on ne l'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Communications : *Cécile Lescuyer et Marie-Thérèse de la Fournière* (Saint-Dizier). — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — *Dessin* : Georges Seilem (Paris).

MARCHE DU CAVALIER.

25	28	23	18	61	58	53	56
22	19	26	29	52	55	62	59
27	24	21	34	17	60	57	54
20	35	14	51	30	33	16	63
13	50	1	36	15	64	31	46
4	7	10	49	32	45	42	39
9	12	5	2	37	40	47	44
6	3	8	11	48	43	38	41

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 58. — Louis XIV. Vauban. — *La dixme royale.*

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Adrienne Durand (Pointe à Pître Guadeloupe). — Béatrix.

SUPPLÉMENT N° 51.

(18 NOVEMBRE 1876.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 35. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 50. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 12. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 19. USAGES MONDAINS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 17. LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 17. LES CURIOSITÉS, N°s 24, 26. LES DEVISES, N° 16. ÉNIGMES, N° 34. CHARADES, N°s 31, 32, 33. LOGOGRIPHE, N° 16. LES ANAGRAMMES, N° 24. RÉBUS.

Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente Inférieure). — Les Marmouzets (Reims). — Marguerite Birot (la Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Georges et Marguerite Kreмp (Douai). — Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Plusieurs copains du Lycée de Tours. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Julie Portalis (Saint-Maurice) — Aricie Rémusat (Marseille). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Plass, Bohême). — Jeanne Houcke. — Raymond Pitrou (Tours). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Roger Braun (Institution Laroche, Paris). — Nous autres (Reims). — J. Brontana (Paris). — Guillaume Danloux. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Friedland, Bohême). — Roger et Michel. — A. de Boucherville (Vendôme). — Marthe et Marie Vinatier (Luroy-Lévy). — Marie, Lucie, Renée. — Signature omise. — Cécile Lescuyer et M. de la Fournière. — Tracy. — Ricquebourg. — Blanche Brunet (Saintes). — V. O. et sa sœur. — Ma tante et moi (Bordeaux). — Natalie G. — Jeanne et Marie L, Henri L. (Boissy-Saint-Léger). — M. G. E. L. — Famille Hics. — Cadurcienne dans sa chère Sarthe. — Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes).

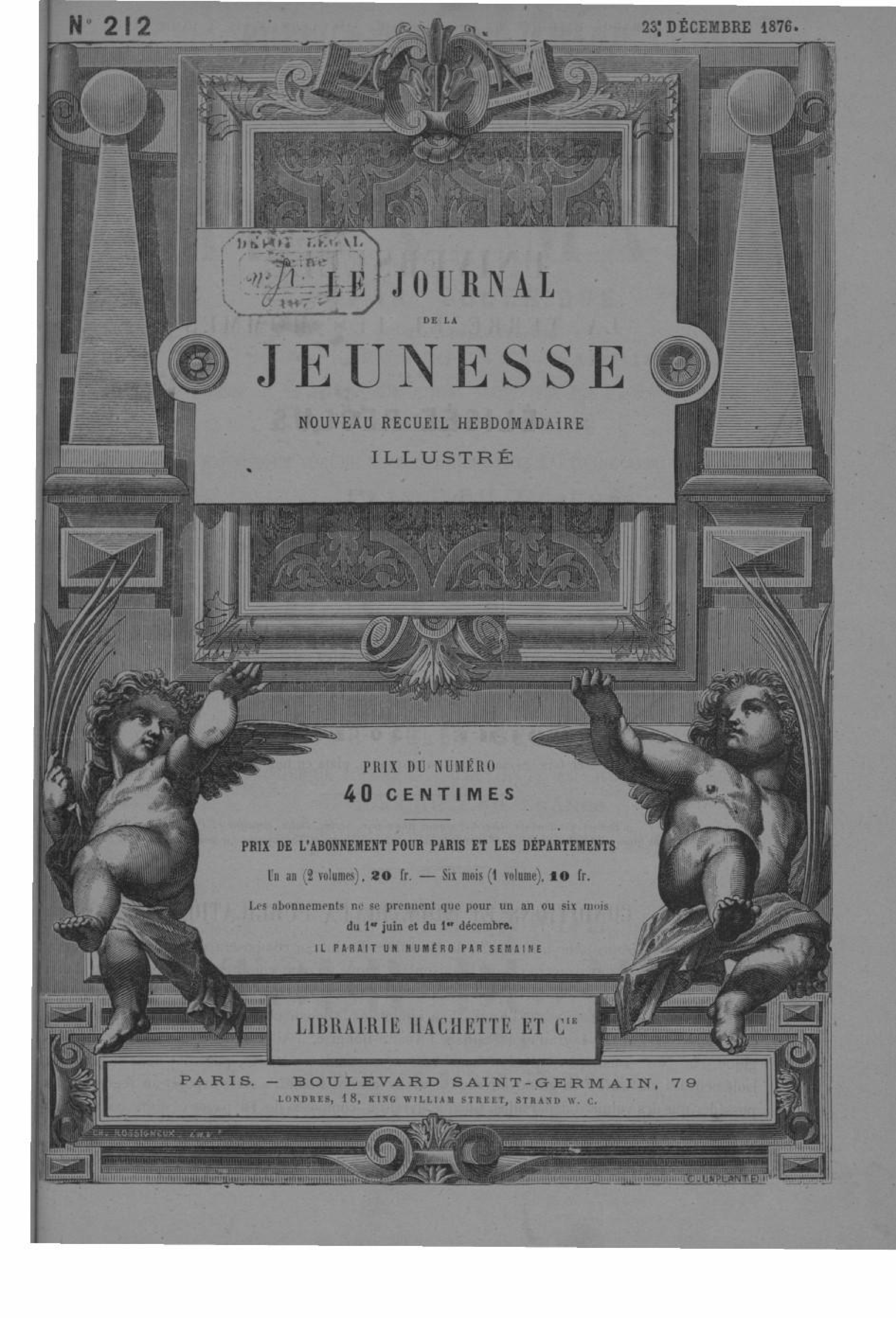
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Lucyanne et Céline de Varennes (Coulommiers, Seine-et-Marne). — Suzanne d'Allard. — Ethel et Edgard Winter. — Gélasie. — Un tard-venu du pays des Allobroges. — Deux vieux hiboux. — Signature omise. — Fanciuletto.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Madeleine Proust. — Clara Janssens (Anvers, Belgique). — Berthe et Hélène de Cerné, Marie de Chambly. — L, S., F. A., L. C. (Lycée de Bourges). — Suzanne Mallet. — L. H. — Kate Mirza. — La petite hirondelle du Lys. — Carabine (Orléans). — Deux bluets (Paris).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



N° 212
23 DÉCEMBRE 1876.
DÉPOT LÉGAL
Seine
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

Tome II

LA FRANCE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT 10 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR

ENVIRON 200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

D'après les dessins de MM. Avenet, Ph. Benoist, Férat, Feyen-Perrin, Guillaume, Hubert-Clerget, D. Lancelot, J. Laurens, Maillart, Niederhausern, Riou, Schrader, Sorrieu, Taylor, Thérond et Th. Weber.

BROCHÉ : 30 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 37 fr.

En vente : Tome Ier. L'EUROPE MÉRIDIONALE (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*). — Un magnifique n-8 jésus contenant quatre cartes en couleur, 174 cartes insérées dans le texte et 75 gravures sur bois. Broché, 30 fr.; relié, 37 fr

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera de dix à douze beaux volumes grand in-8 (environ cinq cents livraisons). Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrasse l'Europe méridionale; le deuxième contient la France; les suivants comprendront l'Alsace-Lorraine, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, la Belgique, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés. Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LA CHANSON
DU
VIEUX MARIN
PAR COLERIDGE

Traduite de l'anglais
Par M. AUGUSTE BARBIER

ENRICHIE DE 40 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES SUR BOIS D'APRÈS LES DESSINS DE
GUSTAVE DORÉ

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 50 Francs

L'ITALIE
DESCRIPTION DE TOUTE LA PÉNINSULE
DEPUIS LES PASSAGES ALPESTRES INCLUSIVEMENT, JUSQU'AUX RÉGIONS EXTRÊMES DE LA GRANDE GRÈCE

PAR JULES GOURDAULT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 70 francs.

PROMENADE
AUTOUR DU MONDE
1871

PAR M. LE BARON DE HÜBNER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 francs.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

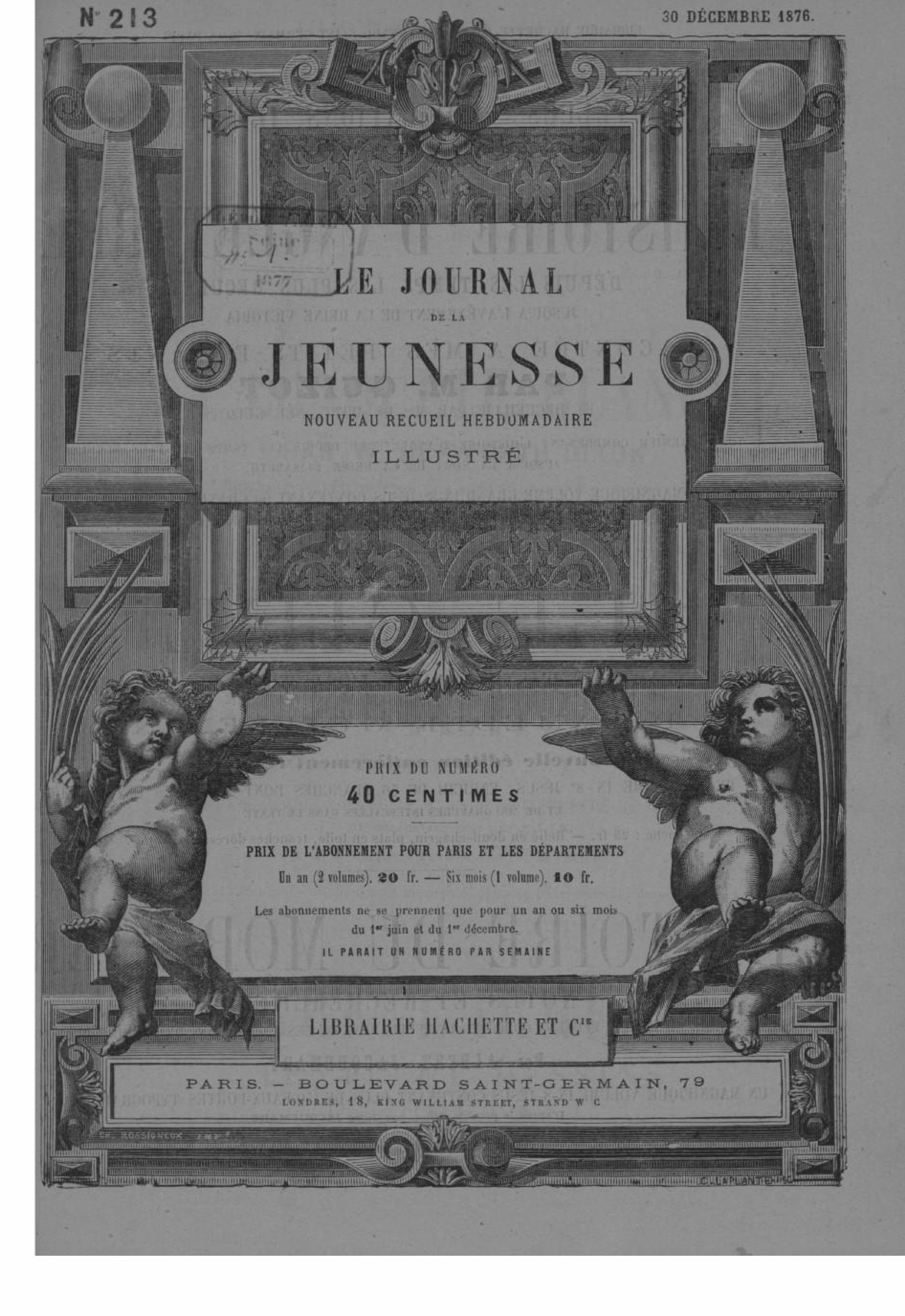
PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. DE NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



1877
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME PREMIER COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées 32 francs.

LE CIEL

SIMPLES NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

Nouvelle édition entièrement refondue

UN BEAU VOLUME IN-8° JÉSUS, ENRICHI DE 56 PLANCHES DONT 20 TIRÉES EN COULEUR ET DE 300 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché : 25 fr. — Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranches dorées, 31 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

NOTES ET RECHERCHES

SUR LES OBJETS D'ART QUI PEUVENT COMPOSER L'AMEUBLEMENT OU LES COLLECTIONS DE L'HOMME DU MONDE

Par ALBERT JACQUEMART

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT PLUS DE 150 EAUX-FORTES TYPOGRAPHIQUES

D'après le procédé Gillot, par Jules JACQUEMART

Broché : 30 fr. — Richement relié avec fers spéciaux et tranches dorées, 37 francs.

DIX ANS DE VOYAGE

DANS LA CHINE ET L'INDO-CHINE

PAR J. THOMSON

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par A. TALANDIER

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 50 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 10 francs. — Relié dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées : 14 francs.

LA CONQUÊTE BLANCHE

PAR W. HEPWORTH DIXON

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par H. VATTEMARE

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 75 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 10 francs. — Relié dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées : 14 francs.

LA BANNIÈRE BLEUE

Par LÉON CAHUN

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS, ILLUSTRÉ DE 76 GRAVURES

Dessinées sur bois par J. LIX

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE CARTE TIRÉE EN COULEUR

Broché : 10 francs. — Relié dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 15 francs.

PIERRE L'IRRÉSOLU

TEXTE ET DESSINS

Par BERTALL

ALBUM IN-4 COLORIÉ ET CARTONNÉ, 4 FRANCS

NOUVELLE COLLECTION IN-8° A 5 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ
Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

VOYAGE PITTORESQUE

A TRAVERS LE MONDE

Par E. CORTAMBERT
Un volume illustré de 60 gravures sur bois

L'ONCLE PLACIDE

Par J. GIRARDIN
Un volume illustré de 90 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

LE BONHEUR DE FRANÇOISE

Par Mme COLOMB
Un volume illustré de 100 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

UNE CROISIÈRE
AUTOUR DU MONDE

PAR W. H. KINGSTON
OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR, PAR J. BELIN DE LAUNAY
Et illustré de 50 gravures sur bois

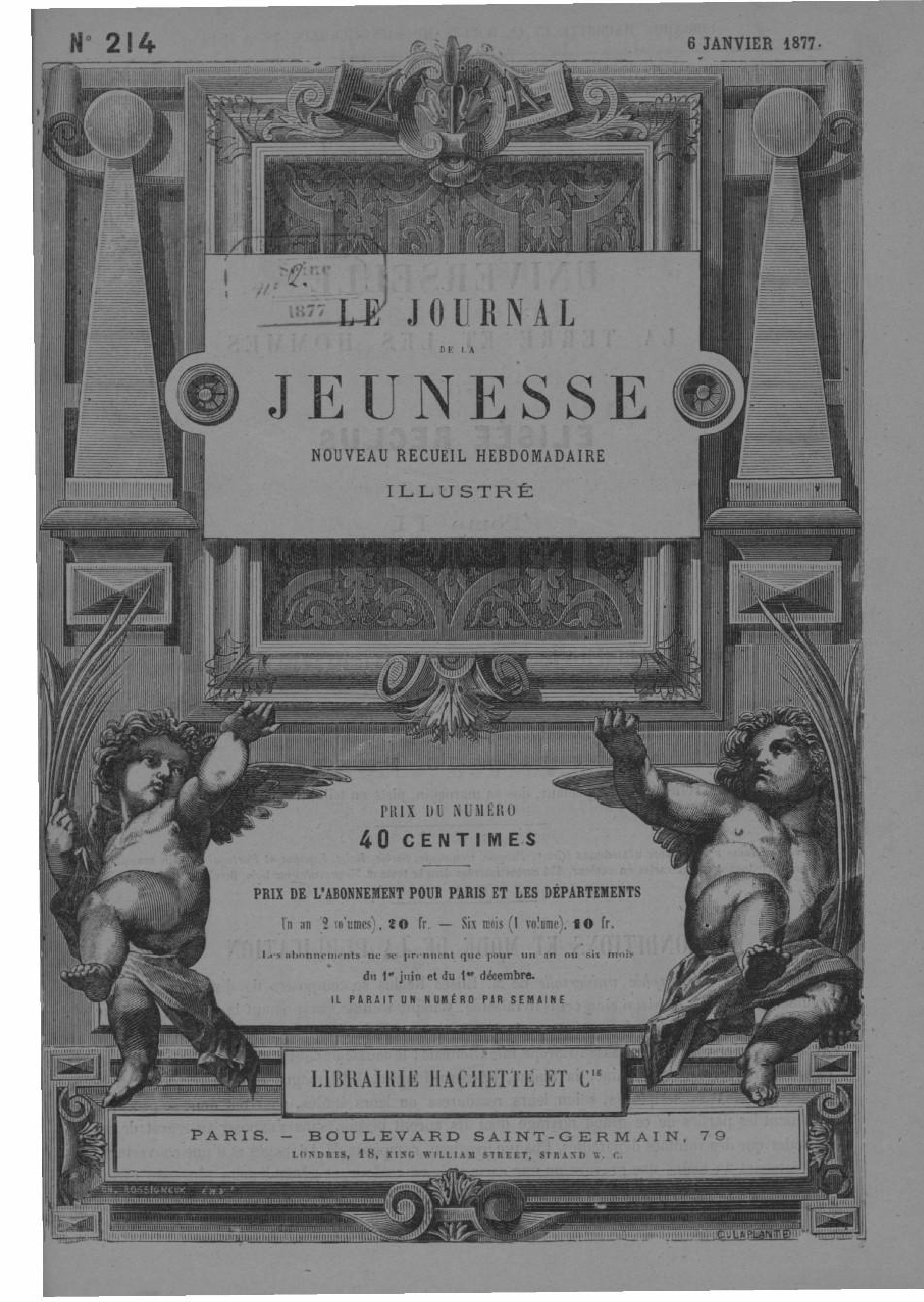
LA PETITE DUCHESSE

PAR Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT
Un volume illustré de 60 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

LÉGENDES ET RÉCITS

Par Mme DE WITT, née GUIZOT
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 18 VIGNETTES DESSINÉES SUR BOIS PAR P. PHILIPPOTEAUX

PARIS IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX inv.
C. LAPLANTE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

Tome II

LA FRANCE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT 10 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
ENVIRON 200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

D'apres les dessins de MM. Avenet, Ph. Benoist, Férat, Feyen-Perrin, Guillaume, Hubert-Clerget, D. Lancelot, J. Laurens, Maillart, Niederhausern, Riou, Schrader, Sorrieu, Taylor, Thérond et Th. Weber.

BROCHÉ : 30 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 37 fr.

En vente : Tome Ier. L'Europe méridionale (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*). — Un magnifique n-8 jésus contenant quatre cartes en couleur, 174 cartes insérées dans le texte et 75 gravures sur bois. Broché, 30 fr.; relié, 37 fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera de dix à douze beaux volumes grand in-8 (environ cinq cents livraisons). Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrasse l'Europe méridionale; le deuxième contient la France; les suivants comprendront l'Alsace-Lorraine, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, la Belgique, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés. Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LA CHANSON DU VIEUX MARIN

PAR COLERIDGE

Traduite de l'anglais

Par M. AUGUSTE BARBIER

ENRICHIE DE 40 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES SUR BOIS D'APRÈS LES DESSINS DE

GUSTAVE DORÉ

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 50 Francs

L'ITALIE

DESCRIPTION DE TOUTE LA PÉNINSULE

DEPUIS LES PASSAGES ALPESTRES INCLUSIVEMENT, JUSQU'AUX RÉGIONS EXTRÊMES DE LA GRANDE GRÈCE

PAR JULES GOURDAULT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 70 francs.

PROMENADE AUTOUR DU MONDE

1871

PAR M. LE BARON DE HÜBNER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 francs.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINEES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GENÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

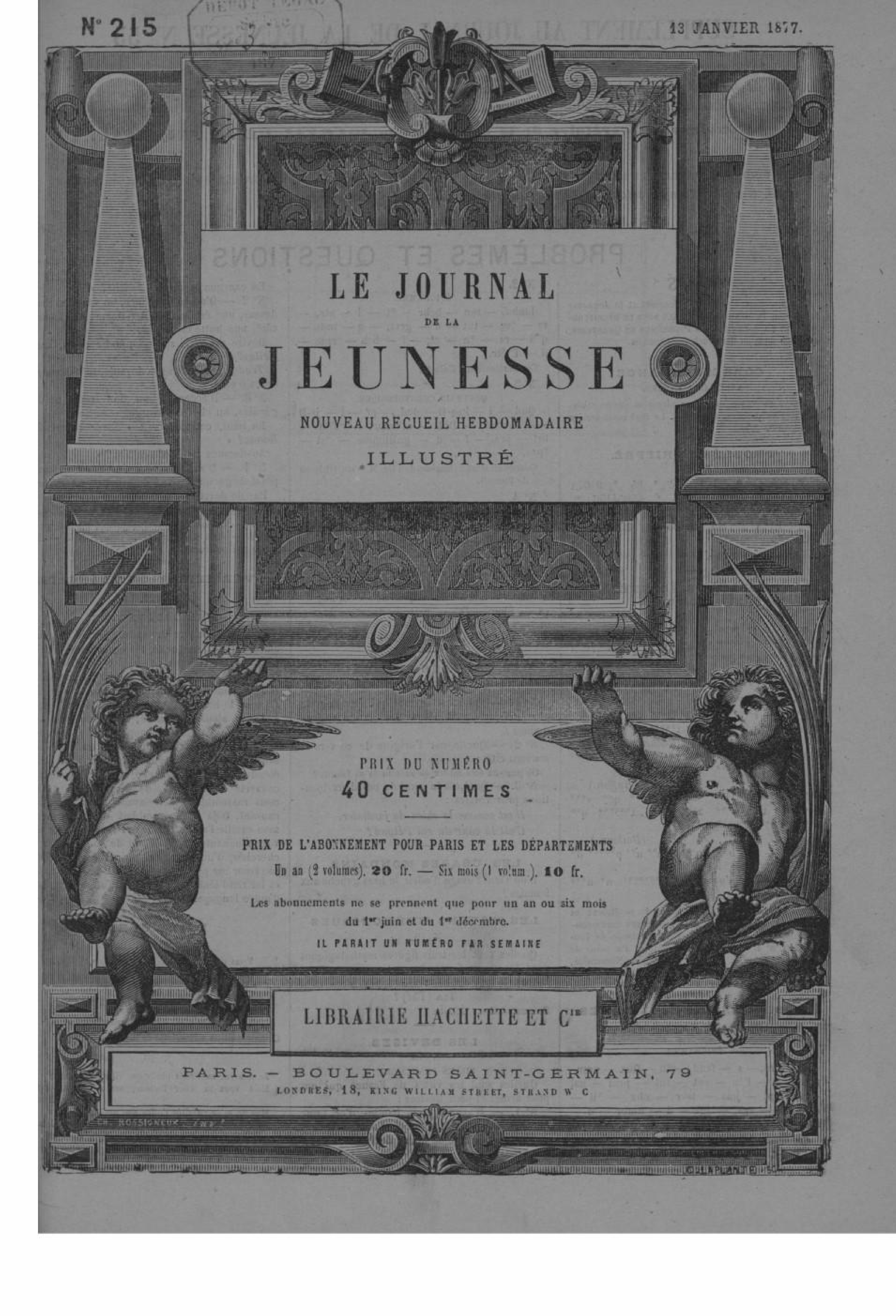
PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. DE NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volum.). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

Les nouveaux abonnés du *Journal de la Jeunesse* trouveront la MÉTHODE GÉNÉRALE POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS, encartée dans un des prochains numéros.

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS.

Divers correspondants nous adressent des questions relatives au prochain *Concours*. Le reglement servira de réponse.

PROBLÈME CHIFFRÉ.
N° 38.

⁂ 536145 ⁂ 23 ⁂ 752 ⁂ 85 ⁂ 9507A ⁂ 59 ⁂ B12A ⁂ 05 ⁂ 45B5445C ⁂ 536145 ⁂ 23 ⁂ 752 ⁂ 85 ⁂ 9507A ⁂ 59 ⁂ B12A ⁂ 35 ⁂ 05 ⁂ B5445C ⁂ 7D2A ⁂

Communication : Trilby.

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)
N° 53.

N° 1. — I* f*** a******* l** h**** d* c* m**** s*** p******, l** c******** s*** t******, l** p***** s*** r*****

(*Mme de Maintenon.*)

N° 2. — L** b**** v*** s'e******* c**** d** s*** e* d** p******

N° 3. — I* e** p*** h****** d* s* d***** d* s** a*** q** d'e* ê*** t*****

(*La Rochefoucauld.*)

N° 4. — L'a** v*** e* c*******, l* c**** o**** a***** q*'i* l* p***

(*Buffon.*)

N° 5. — C* l*** a*** d'a**** q** v*** d'****** t*** s*** a***** d* t****** q** p****** c***** v***

(*Boileau.*)

N° 6. — U** b**** a***** e** u** p***** d* D*** r******* p** l'h****

N° 7. — N* l'o* n* l* g******* n* n*** g****** h******

Communications : Mlle Bas-Bleu, n° 1. — Robert et Francine Le Mareschal, n° 2. — Divers correspondants, n° 3. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 4. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich, n° 5. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., n° 6. — Divers correspondants, n° 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.
N° 24.

N° 1.

ÉPIGRAMME.

L — Grc, — s — fcnd — *n — fmx — prsnngs — q — l'*n — vnt — tnt — prm — ns, — n — pt — jms — trvr — chz — *ll — q — spt — sgs, — jgz — d — nmbr — d — ss — fs.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 2.

ÉPIGRAMME.

Lmbn, — mn — brbr — *t — l — vtr, — rs — *vc — tnt — d — grvt, — q — tnds — q'*l — rs — *n — ct, — l — b b — rpss — d — l'**tr.

Communication : Gélaste.

N° 3.

QUATRAIN CHRONOLOGIQUE.

Qnd — l — Psq-D — dcd, — pr — l — jr-D — l — sccd, — Dbl — m'*mprt — s'*n — tnt — prs, — f — d gntlhmme — *st — *prs.

Communication : Eugène de l'Ile Maurice (château de Fourmil.

N° 4.

PLACET A LOUIS XIV
(*Acrostiche*)

Ls — *st — *n — hrs — sns — pr — *t — sns — rprch, — *n — dsr — l — vr — **sstt — q'*n — l'*pprch, — *n — sntmnt — d'*mr — *nflmm — ts — ls — crs, — *l — n — trv — chz — ns — q — ds — *drts; — sn — *mg — *st — prtt, — *xcpt — dns — m pch.

Communication : M. B. (Paris).

LE LANGAGE FRANÇAIS.
N° 19.

N° 1. — Quel est le mot qui s'emploie le plus fréquemment dans les langues humaines?

N° 2. — Quelle est l'origine de ce vers si souvent cité :

Ou peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

N° 3. — Quel est le sens de ces deux locutions proverbiales :

Il est comme le chien du jardinier.
C'est la cour du roi Petaud?

LES USAGES MONDAINS.

D'où vient l'usage d'offrir le bras gauche aux femmes?

LES MOYENS MNÉMONIQUES
N° 19.

Quelles sont les trois figures mythologiques dont les noms forment, par leurs premieres lettres, le mot anglais :

TEA (*Thé*)?

Communication : Gélaste.

LES DEVISES.
N° 18.

VILLES FRANÇAISES :

Quelles sont les villes de France qui ont pour armes et pour devises :

N° 1. — D'azur à trois bandes d'or, une bordure de gueules, un chef d'azur brochant sur le tout, chargé de fleurs de lys sans nombre aussi d'or.

En exergue le mot : « *Fidelis?* »

N° 2. — D'un côté, la mer, un vaisseau; a dessus, une étoile et Notre-Dame; de l'aut côté, une hutte et un pin.

Devise : « *Heri solitudo, hodie vicus, cr civitas?* »

Traduction : Hier solitude, aujourd'hui bour demain ville.

N° 3. — D'argent à un lion rampant gueules, au chef de Bourgogne ancien.

En haut, cette devise : « *Soror et æmu Romæ?* »

Au-dessous : « *Roma celtica?* »

N° 4. — D'azur au lion d'or armé et la passé de gueules, semé de billettes du mêm Pas de devise?

Communications : Picards et Picardes (Abbevill n° 1. — Hélène Mutin (Périgueux) Un collegie n° 2. — Jean et Geneviève de Courcy, n° 3. — S gnature omise, n° 4.

LA VERSIFICATION FRANÇAIS
N° 22.

LA VISITE AU PRESBYTÈRE.

Hors son pauvre troupeau, j'étais le se ami qu'il eût sur cette terre; comme j'ava coutume, je vins au presbytère à la Sain Jean d'été, à pied, par le sentier fréquenté d chamois, mes deux chiens en laisse et mon fu sil sous le bras, montant ces monts que cha que pas abaisse, courbé, mais songeant a plaisir que j'aurais à frapper à sa porte ve le soir, à monter, à m'asseoir au coin d son foyer d'érable tout flamboyant, à voi étendue la nappe blanche, et, par ses main couverte de fruit et de légume, la tabl nous rassembler bien avant dans la nu causant. Déjà il me semblait entendre dan mon oreille l'accent tendre et tremblant de s voix touchante, et, à défaut de mots en vai cherchés, d'un serrement de main sentir tou son cœur me parler : car la main aide le cœu et lui rend témoignage lorsque l'amitié n'a plu d'autre langage.

LOGOGRIPHES
N° 19.

Vous pouvez, sans fatigue extrême,
Chers lecteurs, me décomposer;
Car je n'ai que six pieds, sans y rien transposer,
Otez-moi le dernier, je suis toujours le même,
Otez-m'en deux encore, et sachez bien
Qu'à ma nature ainsi vous n'aurez changé rien.

Communication : Henriette de Brécourt (Paris).

N° 20.

Je suis sur mes huit pieds une ville de France;
Mais veux-tu, cher lecteur, me mettre en deu moitiés,
Mon premier aussitôt t'offre son assistance
Pour passer mon second sans te mouiller les pied

Communication : Un sanglier des Ardennes.

MARCHE DU CAVALIER

sans	est	soins	moins	cupe	sa t	te	de
ri	ce	cules	qu'il	quatre	fran	de	qui
mais	cesse	l'heu	ses	lo	oc	me	tren
mé	di	à	ans	re	puis	te	bin
au	plait	de	que	les	peut	trois	l'hom
six	tier	de	qué	mon	quel	lu	c'est
loin	tour	lui	du	scien	ca	être	de
qui	pen	d'ac	deux	rir	tres	ce	drans

Communication : V O. et sa sœur.

LES ANAGRAMMES.

N° 27.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — IL SE TUA, CANARD.
N° 2. — ON BAT NUMA.
N° 3. — CANE, OIE.
N° 4. — GRAS TIMON.
N° 5. — JE N'ARME.
N° 6. — MA PONTE DURE.
N° 7. — DU CRANE.
N° 8. — MON SEL.
N° 9. — LES BLEES, MADAME.
N° 10. — UN LYS A TRAINE.
N° 11. — NOM NET.
N° 12. — IL LES VERSA.
N° 13 — RIVE TYR.
N° 14. — ON TIRE SUR MOI.
N° 15. — OUI-DA.
N° 16. — TEL MARMITON.
N° 17. — BARETS.
N° 18. — ETOILE
N° 19. — VA, MONTE.
N° 20. — LE PIANO.
N° 21. — VEXIN.
N° 22. — Y GRONDE.
N° 23. — O ANES!
N° 24. — NOE RIT.
N° 25. — TA RUSE.
N° 26. — AS LA VITRE.
N° 27. — PATRES.
N° 28. — SA DOSE.
N° 29. — PÉTALE.
N° 30. — DANS LA VOIE.
N° 31. — L'AUGE.
N° 32 — PLUIE.
N° 33. CAPEL.
N° 34 — AVEC SAC.
N° 35. — O PEUR.
N° 36. — LE TRIO.
N° 37. — NON, SE BATIR.
N° 38 — RENE PAS MINCE.
N° 39. — QUAND LES CARTES ONT ÇA.
N° 40. — IL RIT, PASSA MÊME.
N° 41. — DOMINE, VETO
N° 42. SYRENE, O ABUS.
N° 43. N'ES PAGE.
N° 44. EMAUX.
N° 45. HE! LA CLEF.
N° 46. — SA REGLE.

Communications : Marguerite Brabant, n° 1 à 16. — Hélène Martin, n° 17 à 36. Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. E. L.), n° 37. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Plass, Bohême), n° 38 à 40. — Ch. Alb. Lelli, n° 41, 42. — Une grenouille des remparts de La Fortaine, n° 43 à 46.

ÉNIGMES.

N° 38.

J'ai sous un même nom trois attributs divers :
Je suis un instrument, un poëte, une rue;
Rue étroite, je suis des pédants parcourue;
Instrument, par mes sons je charme l'univers;
Rimeur, je l'endors par mes vers.

Communication . Gélaste.

N° 39.

Je ne suis pas l'objet qu'on aime,
Je le retrace trait pour trait,
Je cache un chef-d'œuvre parfait
Aux regards de son auteur même,
Je meurs en le mettant au jour

Communication : Cadurcienne dans sa chère Sarthe.

N° 40.

A l'écriture je dois l'être
Et l'écriture me détruit,
Elle seule me fait paraître
Et seule au néant me réduit.
Toujours soumise à son caprice,
Il faut qu'en tout temps je subisse
La loi qui plait à son humeur,
Et — quel est mon destin bizarre, —
Si l'écrivain fait une erreur,
C'est grâce à moi qu'il la repare.

Communication : Un abonné (Biarritz).

CHARADES.

N° 39.

Si tu veux être heureux et bien reçu partout,
Ne sois pas mon premier, mon second, ni mon tout.

Communication : Denys d'Aussy (château de Crazannes).

N° 40.

Mon premier se construit,
Mon second est un fruit,
Et mon tout est un bruit.

N° 41.

Beaucoup de mon premier nous donne la richesse;
Beaucoup de mon second amène la vieillesse;
Mon tout chez l'Africain vit régner l'Espagnol;
Souvent il fut détruit par son mobile sol.

Communication : Piano et Violon.

N° 42.

La gamme enfante l'un, et l'autre son semblable,
La tête sent le tout, mal vif et peu durable

N° 43.

Mon premier est latin, mon second est français;
Mon tout est italien.

Communication . Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

CURIOSITÉS.

N° 27.

N° 1. Quels sont les animaux qui jouent un rôle dans l'histoire et les légendes de l'antiquité et du moyen âge?

N° 2. — Quel est le roi de France qui adressa ces vers à un poete :

Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais roi, je la reçois, poete, tu la donnes?

N° 3. — Quel est le savant étranger, mathématicien et astronome, qui a composé sa propre épitaphe, ainsi conçue :

Mensus eram cœlos, nunc terræ metior umbras;
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet?

N° 4. — Quels sont les rois de France morts sans enfants?

N° 5. — Quels sont les rois de France qui n'ont laissé que des filles?

N° 6. — Quel est l'inventeur du papier vélin?

N° 7. — Quel est l'inventeur de la brouette?

N° 8. — Quel est le roi sur le tombeau duquel son fils fit écrire :

« *Ci-gît le marteau de la nation écossaise?* »

N° 9. — Quel est le roi dont les deux noms sont l'anagramme l'un de l'autre?

Communications : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 1. — Deux cousines de Normandie : Odette et Metta D. de B, n° 2. — Gélaste, n° 3 — Marie-Louise Frossard, n° 4, 5. — Marie, Marthe, Léon Wattel et Louise et Lucie Devismes, n° 6. — Divers correspondants, n° 7 — Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin. Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène, M. E. L., n° 8. Alphonse et Victor Bergeron, n° 9.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 37.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 52.

N° 1 — Tous les enfants ne peuvent pas être habiles, tous peuvent être bons.

N° 2 — La moquerie est souvent indigence d'esprit.

(*La Bruyere.*)

N° 3. — Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

N° 4. — Ce qui est beau dure peu.

N° 5. — Le repentir est une seconde innocence.

N° 6. — Celui qui n'use pas est comme s'il n'avait pas.

N° 7. — La vie est une plante dont le fruit mûrit pour l'éternité.

N° 8. —

Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux femmes.

N° 9. — Les vents de mars et les pluies d'avril amènent les fleurs de mai.

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

N° 23.

N° 1. —

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle;
Il est bien sourd, tant mieux pour lui,
Mais non muet, tant pis pour elle.

N° 2. —

SUR UNE STATUE

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'est pas un sou par victoire.

N° 3. —

Un million de bras a beau garder un maître
Un million de bras ne pare point d'un traître.
CORNEILLE. (*Titus et Bérénice*)

N° 4. —

Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres,
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 21.

LES DEUX CORTÉGES.

SONNET

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église;
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend,
Un nourrisson bégaye une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide;
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière, —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau né!

—

ÉNIGME.

N° 37.

Souris.

—

CHARADES.

N° 36. — Château.
N° 37. — Epieu.
N° 38. — Murmure.

—

LOGOGRIPHE.

N° 18.

Etole. — Éole.

LES CURIOSITÉS.

N° 26.

N° 1. — *Les solutions à un prochain Supplément.*

N° 2. — Marguerite de Clisson, femme de Jean de Blois.

N° 3. — Sellim, roi d'Israël, 768 avant Jésus-Christ; Charlemagne, roi de France, 768 après Jésus-Christ.

N° 4. — *Les solutions à un prochain Supplément.*

N° 5. — L'Escurial, construit par Philippe II, roi d'Espagne.

N° 6. — Louis XVI. — Henri III.

N° 7. — L'usage du moulin à vent date en France du XIIIe siècle. Il fut apporté par les croisés, venant d'Asie.

—

RÉBUS.

Proverbe franc-comtois :

Si Paris était de beurre et la route de pain blanc, nous ferions beaucoup de tartines.

—

LES ANAGRAMMES.

N° 26.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Alise.* — Eliza.
N° 2. — *Corail.* — Coraly.
N° 3. — *Objet.* — Tobie.
N° 4. — *Draine.* — Adrien.
N° 5. — *Va, merci,* — Maurice.
N° 6. — *Le lien.* — Nellie.
N° 7. — *Gorge.* — Ogger.
N° 8. — *Mede.* — Edme.
N° 9. — *Belle, agir.* — Gabrielle.
N° 10. — *Blaise.* — Basile.
Sa bile. — —
N° 11. — *Autel.* — Vatel.
N° 12. — *Sur Ida.* — Darius.
N° 13. — *Dans.* — Sand.
N° 14. — *Le tas.* — Staël.
N° 15. — *O aimer Jules.* — Marie-Louise.
N° 16. — *A l'arc.* — Clara.
N° 17. — *L'Asie.* — Elisa.
N° 18. — *Suie.* — Yves.
N° 19. — *Règne ami.* — Germaine.
Graminée. — —
Gai en mer. — —
N° 20. — *Alene.* — Eléna.
N° 21. — *A le nid.* — Daniel.
N° 22. — *Ce crabe.* — Rébecca.
N° 23. — *Marées.* — Erasme.
N° 24. — *A Oran.* — Aaron.
N° 25. — *Œil.* — Eloi.
L'oie. — —
Joel. — —
N° 26. — *Hysope.* — Joseph.
N° 27. — *Dans l'oie.* — Léonidas.
N° 28. — *Ange de manières.* — Agnès de Méranie.
N° 29. — *Thèse de noms.* — Démosthènes.
N° 30. — *Ne dina.* — Nadine.
N° 31. — *Qui a crié.* — Cyriaque.
N° 32. — *Trônes.* — Nestor.
N° 33. — *Banal.* — Alban.
N° 34. — *Cité file.* — Félicité.
N° 35. — *Te dira si.* — Aristide.
N° 36. — *Oh! Raton.* — Honorat.
N° 37. — *Sa dame.* — Damase.
N° 38. — *D'Alger.* — Gérald.
N° 39. — *Suede.* — Eudes.
N° 40. — *Mit à guerre.* — Marguerite.
N° 41. — *Sien.* — Inès.
N° 42. — *Lapide.* — Pylade.
N° 43. — *Or de Pan.* — Pandore.
N° 44. — *Où darde.* — Edouard.

FLEURS, FRUITS, ARBRES ET PLANTES.

N° 1. — *Enfer.* — Frêne.
N° 2. — *Il peut.* — Tulipe.
N° 3. — *Refais.* — Fraise.
N° 4. — *Usage.* — Sauge.
N° 5. — *Perle.* — Prêle.
N° 6. — *Le van.* — Aulne.
N° 7. — *L'ouie.* — Olive.
N° 8. — *Onyx.* — Noix.
N° 9. — *Or, merci.* — Cormier.
N° 10. — *Que sent-il?* — Lentisque
N° 11. — *Crie, sire.* — Cerisier.
N° 12. — *Peine.* — Épine.
N° 13. — *En bière.* — Ebénier.
N° 14. — *Palmyre.* — Palmier.
Prie mal. — —
N° 15. — *Ami André.* — Amandier.
N° 16. — *S'écrier.* — Cerisier.

—

LES DEVISES.

N° 17.

N° 1. — Ducs de Lesparre.
N° 2. — Gontaut-Biron.
N° 3. — Rochechouart.
N° 4. — Chancelier du Prat.
N° 5. — Les Dominicains.
N° 6. — Marie de Médicis.
N° 7. — La famille de Lockard.

Sir Simon Lockard de Lee fut chargé par lord James Douglas de rapporter en Ecosse le cœur de Robert Bruce, que Douglas avait porté avec lui à Jérusalem.

Depuis lors, sir Lockard changea l'orthographe de son nom, *Lock heart,* cœur fermé.

—

N° 60.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Le Tasse.
N° 2. — Henri VIII, d'Angleterre.
N° 3. — Elisabeth d'Angleterre.
N° 4. — Locke.
N° 5. — Frédéric V.
N° 6. — Georges IV.
N° 7. — Mozart.
N° 8. — Cromwell.
N° 9. — Washington. Wellington.
N° 10. — Mirabeau.
N° 11. — Charles II.
N° 12. — Adams.
N° 13. — Schiller.
N° 14. — Mme de Staël.
N° 15. — Napoléon.
N° 16. — Byron.
N° 17. — Walter Scott.
N° 18. — Gœthe.
N° 19. — L.
N° 20. — Titus.
N° 21. — Marc-Aurèle.
N° 22. — Charles IX.
N° 23. — Brutus.
N° 24. — Vespasien.
N° 25. — Jeanne d'Arc.
N° 26. — Couradin.
N° 27. — Un prince de Grenade, que Pierre-le-Cruel fit mettre à mort.

—

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

—

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Adrienne Durand (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe). — Signature omise.

SUPPLÉMENT N° 53.

(2 DÉCEMBRE 1876)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 36. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 51. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 22. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 20. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 18. LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 18. LES TABLEAUX PARLANTS, N° 58. LES ANAGRAMMES, N° 25. LE FIL D'ARIANE. ÉNIGMES, N° 35, 36. CHARADES, Nos 34, 35. LOGOGRIPHE, N° 17. LES CURIOSITÉS, N° 25.

Marguerite Brabant. — Raymond Martres (Toulouse). Edmond et Louis A. (collége Stanislas). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Plass, Bohême). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Maria Manuela Fesser, Josefa Maria Fesser (Madrid). Marie de Chambly, Berthe et Hélène Cerné, Célestine d'Oliveira. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Friedland, Bohême). — Lucienne et Céline de Varennes (Paris). — J. Brontana (Paris). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (château de Wittingau, Bohême). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Valentine Hennet de Bernoville. — Nous autres (Reims). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Laure Bona Christave (Rochefort-sur-Mer). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Jeanne Houcke. — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Aug. Ribail. — Roger et Michel. — Blanche Brunet (Saintes). — Trois copains du lycée de Tours. — Pierrot et Cie (Paris). — V. O. et sa sœur. — Un domino. — Ricquebourg. Un frère et une sœur (Laon, Aisne). — Famille Iries. — Fracy. — Fleurs et bourgeons (Vendôme). — Gélasto. — Une petite hirondelle (Paris). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Alice P. (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Une tante et ses neveux. — M. G. E. L. — Deux cousines de Normandie, Odette et Mathilde D. de B. et leur amie Hélène. — Les petits montagnards de Lafaye. — La colonie de Gentilly (Sorgues, Vaucluse). — Suzanne et Marthe de Jussieu (Chambéry, Savoie). — Marie-Henriette. — Raymond Liron Tours). — Marcel Noyer. — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Aimée et Suzanne. — Isabelle et Gilbert. — Béatrix d'A. —

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Fernand Durville. — Aline et Eugène Gaëtto (Bourges, Cher). — Marie Boger. — Eugène Rousseau (lycée de Valence). — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de La Fontaine, Vienne). — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Jack et Margot. — Loisan et Madalen les Bretonnes. — Adrienne, Louise et Marie de l'Ile Maurice, et Paula M. (Bordeaux). — Lord Plumpudding et Lady Rostbeaf. — Un petit Champenois (Vitry-le-Français, Marne). — Fougère et Bruyère. — Deux bluets. — Rose et Pêche (château du Perrié). — Haydée et l'écho des ravines (Mantes-sur-Seine). — Poum et Margot. — Les trois ours de Saint-Avertin. — Une jeune Parisienne. — Carabine (Orléans). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Andrée (Constantine, Algérie). — Le capitaine Lotton. — Charlotte. — Ego.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

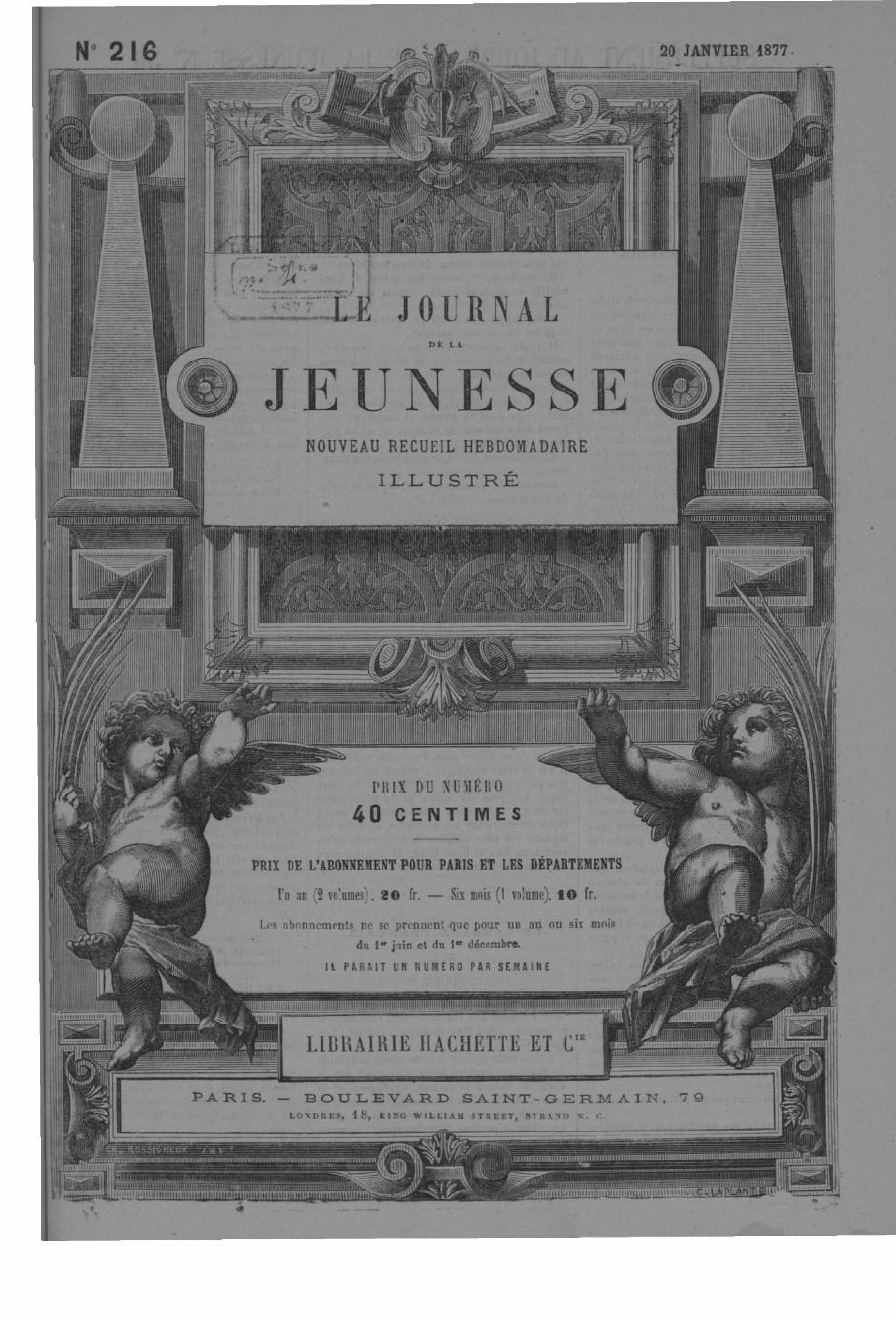
Marthe Mercier (Marseille). — Charles et Alexandre Jabouin. — Cécile Dietsch (Lépore). — Agathe Armet (Chalon-sur-Saône). — Paul et Joseph. — Angelo, tyran de la maison. — Deux lettres sans indications.

—

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON

N° 216

20 JANVIER 1877.



4ᴱ CONCOURS

SOLUTIONS EXPLICATIVES

LES USAGES MONDAINS

LA MAIN GAUCHE. — SINISTRA.

Chez les anciens, le côté gauche était sinistre et de mauvais augure; une corneille qui volait à gauche, par exemple, était un signe de malheur. On ignore d'où vient notre mot *gauche*. Diez le tire de l'ancien haut allemand *welk*, faible, la main gauche ayant été ainsi nommée parce qu'elle est plus faible que la droite. Littré dit que le sens le plus ancien, celui du XIVᵉ siècle, est *une gauche*, c'est-à-dire une chose qui n'est pas droite.

Dans les idées mythiques et sacerdotales de la race aryenne, la force et l'adresse sont l'apanage de la main droite, qui se trouve ainsi chargée des principales fonctions actives. C'est cette main qui préside au travail et au combat, qui manie également les outils et les armes. De là les idées d'estime et même de respect qui s'associent à tout ce qui la concerne. Elle devient le symbole de la rectitude, le gage de la sincérité. Les idées contraires s'attachent naturellement à la main gauche; et les unes comme les autres s'appliquent de plusieurs manières aux rapports sociaux, aux usages cérémoniels et religieux, aux croyances superstitieuses, etc., etc. De plus, chez les peuples primitifs, et même chez les Grecs et les Romains, la main gauche se trouvait chargée tout spécialement des fonctions impures et malpropres qui auraient souillé la main droite et dégradé la dignité de son rôle. De la l'habitude de tenir la main gauche sous le manteau et de ne jamais offrir que la droite. Il en est encore de même chez les Turcs; et c'est probablement aussi par suite des mêmes idées que les Romains attachaient à la main gauche une idée de sinistre augure. — Il est curieux de retrouver ces scrupules chez les nègres de la côte de Guinée. Suivant Lanoye, ils ne se servent pour manger que de la main droite toujours bien entretenue, tandis que la gauche est destinée aux usages immondes.

Il était écrit, dans les *Livres sybillins*, que si on observait le vol des oiseaux du côté de l'orient, à gauche, il était un signe de malheur. On voit cependant que les *auguria sinistra* étaient considérés comme favorables, et le tonnerre à gauche était d'heureux augure, parce qu'il venait de la droite de Jupiter.

Le mot *sinister*, d'après la tradition latine, vient de *sinus*, pli du vêtement romain supporté par le bras gauche; peut-être s'est-il attaché une idée défavorable à cette main à demi cachée et rendue comme inutile par la draperie qui en gênait les mouvements. Ajoutez à cela que celui qui préparait un coup de traître cachait son poignard dans ce *sinus* soutenu par la main gauche.

Il existe un court poème persan sur *la Main gauche* :

On a entendu ces paroles sur le tombeau d'Amahpour-Téeli, dont l'âme rayonne dans le feu des Parsis :

L'amitié ressemble au puits où se désaltère la caravane;

J'avais un ami, choisi entre les meilleurs, que je mettais au dessus de tous mes biens;

Ma cavale noire, venue des sables de Koumieïrh, lui plut, et je lui donnai ma cavale noire.

Mon yatagan orné de pierres fines lui agréait, et je lui donnai mon yatagan.

Il voulut épouser Tadéamah, la fille dorée comme un lis au coucher du soleil; Tadéamah refusa de l'entendre.

Un jour il vint à moi et prit ma main dans sa main droite en signe de confiance et de paix; mais, dans sa gauche, il tenait un poignard sous les plis de sa robe, et de ce poignard il m'a frappé.

La gauche est fatale, c'est la main des trahisons.

Surveille la gauche de ton ami et la droite de ton ennemi.

De toute antiquité, la main gauche a donc été réputée comme néfaste, et le mot « *sinistre* » lui emprunte sa sombre couleur.

La main droite a été choisie pour les actes solennels, pour prêter serment, affirmer sa croyance, montrer le chemin du ciel. L'ostracisme de la gauche, sa sœur jumelle, vient peut-être de ce que, plus voisine du cœur, ses efforts et ses mouvements violents troubleraient plus directement les fonctions vitales. Il est nécessaire que, pour tous les actes d'ensemble, l'usage d'une même main soit adopté. Il tombe sous le sens que, sans cette convention, une manœuvre militaire ne pourrait s'accomplir, et qu'à table il y aurait gêne et désordre sans une règle d'harmonie. On a tort cependant de condamner injustement la main gauche à l'inaction et de se priver ainsi d'un utile auxiliaire. Il y a de réels avantages à rendre les enfants, non pas gauchers, mais ambidextres. Un musicien qui joue du violon et du piano commence par exercer ses deux mains. Il serait facile de multiplier les exemples, il suffit de signaler les plus simples. Mais je crois qu'on aura beau dire et beau faire, la *sinistra* sera toujours une sœur défavorisée.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Nº 1.

BRILLER PAR SON ABSENCE.

Cette expression, qui s'emploie aujourd'hui pour désigner une personne dont l'absence est remarquée, vient d'un passage de Tacite (*Annales*, IV, 76) :

» Vers cette époque (64 ans après la bataille de Philippes) mourut Junia. Elle avait été la nièce de Caton, la femme de Cassius et la sœur de Brutus. Son testament fit beaucoup de bruit à Rome; elle était riche et léguait quelque chose à presque tous les grands hommes de l'époque, en ajoutant quelques paroles flatteuses. Seul, le nom de César n'y figurait pas. Celui-ci ne s'en sentit pas offensé, et permit que ses funérailles s'accomplissent avec la pompe ordinaire, et même que l'on prononçât à la tribune son panégyrique. On portait devant elle les portraits de vingt héros, membres des plus illustres familles de Rome. Les Manlius, les Quintius et d'autres grands noms encore y figuraient. Mais au-dessus de tous brillaient Brutus et Cassius, par cela même qu'on n'y voyait pas leurs images : *eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* »

On sait qu'à Rome, dans les funérailles des personnes nobles, les images des ancêtres étaient portées devant le corps. Sous les successeurs de César, le souvenir de ses meurtriers était banni.

M.-J. Chénier, s'inspirant du passage de Tacite, le rappelle dans ces vers :

> Entre tous les héros, qui, présents à nos yeux,
> Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
> Brutus et Cassius *brillaient par leur absence.*

Nº 2.

FUSIL.

De l'italien *focile*, *fucile*, dérivé du latin *focus*, foyer. Le fusil ne fut d'abord qu'un morceau d'acier dont on frappait un silex pour en tirer du feu.

C'est en ce sens qu'on appelle encore *fusil* la pièce d'acier dont on se sert pour faire couper les couteaux.

On trouve le mot *fusil* employé dans les *Mémoires de Marguerite de Valois* (année 1576). On connaît la haine de la *Reine Margot* pour Le Guast, et elle dit en annonçant sa mort :

« Ce *fusil* de haine et de division est osté du monde. »

C'est le sens primitif du mot. L'Académie en donne cette définition : « Petite pièce d'acier avec laquelle on bat un caillou pour en tirer du feu. » *Fusil* se disait aussi de la pierre d'où jaillit l'étincelle.

Les *Mémoires de Sully* nous apprennent que, de son temps, les anciens arquebusiers avaient échangé leur ancien nom contre celui de fusiliers, du mot *fusil*, qui avait, d'après Sully, la signification attribuée de nos jours au mot *briquet*. Le mot *fusil* était, d'ailleurs, sorti d'une contraction des deux mots *feu* (*focus*) et *silex*.

> .... Boirude, voyant que le danger approche,
> Les arrête, et tirant un *fusil* de sa poche,
> Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
> Il fait jaillir un feu qui petille en sortant.
>
> BOILEAU (*Lutrin*).

Le nom, dans la suite, s'est étendu aux armes munies d'une pierre à feu.

C'est ainsi qu'on disait : *pistolet à fusil*, *arquebuse à fusil*, comme on dit aujourd'hui : fusil à piston, fusil à aiguille, fusil à tabatière, etc. Maintenant, c'est le nom de la partie de l'arme qu'on a donné à l'arme elle-même.

Les bouches à feu étaient à peine inventées que l'on imagina de donner aux troupes des armes établies suivant le même système, mais assez légères pour qu'un seul homme pût le

manœuvrer. Ces armes parurent vers 1380 et furent appelées *canons a main*.

Les canons à main se tiraient à deux ; l'un visait, l'autre tenait le canon et mettait le feu Ce système ayant beaucoup d'inconvénients, on y ajouta des tourillons fixés au centre de gravite de l'arme posée sur une fourche, ce qui permettait de tenir l'instrument de la main gauche pendant que la droite y mettait le feu ; de là vient le nom d'*arquebuse*.

En 1480, on plaça le tube de fer sur une pièce de bois pouvant s'appuyer contre l'épaule.

La première arme analogue au fusil actuel fut l'*arquebuse* dont l'usage, parmi les troupes françaises, ne date que de Louis XII. On commença par enflammer la poudre contenue dans cette arme, à l'aide d'une mèche tenue à la main ; mais comme il était difficile au soldat, par ce moyen, de tirer à temps, quand il avait ajusté son coup, on munit l'arme d'un chien portant la mèche et s'abattant sur le bassinet ce fut la première batterie employée.

En 1517, on inventa à Nuremberg la platine à rouet : les cannelures du rouet frottaient le long du chien, garni d'une composition formée d'un alliage d'antimoine et de fer.

Sous Henri IV, le silex qui fait étincelle remplaça cet alliage. Une roue d'acier trempé, de la grandeur d'une pièce de cinq francs, dont le contour était rayé, frottait en tournant contre un caillou fixé au-dessus du bassinet, et en faisait jaillir des étincelles qui mettaient le feu à la poudre. Le mécanisme consistait en un ressort bandé d'avance dont on lâchait la détente pour tirer : le disque cannelé s'appelait le rouet.

Vers 1630, après avoir substitué le mousquet à l'arquebuse, un mécanisme nouveau fut adopté. Le silex à feu ou fusil eut l'honneur de donner son nom au mousquet transformé Le rouet, qui venait frotter le chien, fut supprimé. Le doigt, pressant sur une détente, mit en mouvement le chien lui-même, dont la tête garnie de silex vint imprimer un choc à une platine d'acier, laquelle cédait en découvrant le bassinet. Le choc produisait des étincelles qui tombaient sur la poudre ou amorce, dont le bassinet et la lumière du canon étaient garnis ; le coup partait presque aussitôt, ce qui donnait un grand avantage pour la justesse du tir

C'est donc vers 1630 que le *fusil* succéda au mousquet, comme le mousquet à l'arquebuse, l'arquebuse à l'arbalète, l'arbalète à l'arc, l'arc à la fronde, les premières armes à longue portée.

N° 3.

PENSUM.

Etymologie. — *Pensum*, de *pendere*, chose pesée, certain poids de laine à filer, et, par extension, tâche.

Dans les anciens colléges, où l'on parlait latin, habitude qui a laissé tant de traces dans le vocabulaire des classes : *accessit*, *satisfecit*, *exeat*, etc., le mot *pensum* devint presque français, avec le sens de travail supplementaire et de longueur déterminée imposé à un écolier par punition.

N° 4.

RÉCLAME.

Mot qu'on met au-dessous de la dernière ligne d'une feuille ou d'une page d'impression et qui est le premier de la feuille de la page suivante. Il réclame, en effet, le premier mot de la page qui suit. L'objet de la réclame typographique est le même que celui du registre et des signatures, c'est-à-dire la facilité de l'assemblage pour la reliure des volumes. Ce n'est point une invention des imprimeurs, car on trouve des réclames (en latin, *litteræ custodes* ou *reclamantes*) dans beaucoup d'anciens manuscrits, à la fin de chaque cahier, le plus souvent horizontalement au-dessous de la dernière ligne, quelquefois perpendiculairement à l'extremité de la marge du dehors ou de celle du fond. Le premier livre imprimé où l'on trouve des *réclames* est le Tacite de Venise, imprimé par Vindelin de Spire. Dans cette édition, les réclames ne sont pas seulement à la fin de chaque cahier, mais à la fin de chaque feuillet. Les réclames ne devinrent communes que vers la fin du XVe siècle : ce fut Alde Manuce qui les mit en vogue.

On peut croire que ces lettres mises en vedette, et à une place destinée à attirer les yeux, donnèrent leur nom, dans le langage des imprimeurs, à la réclame moderne, qui emploie toutes les habiletés de l'imprimerie pour que les lettres, par leur place ou leur forme, attirent les regards les plus indifférents. Les journaux, qui se bornaient autrefois à faire des annonces sur leur dernière page, publiaient quelquefois, sur une des pages précédentes, un avis en deux ou trois lignes renvoyant à l'annonce ; c'était encore une *réclame*. Aujourd'hui que l'annonce, sous toutes ses formes, articles, faits divers, affiches, a envahi toutes les pages, on continue à donner le nom de *reclame* à tout ce qui entre en payant dans la composition du journal.

Chez les Grecs, les réclames étaient calligraphiées au pinceau ou avec un roseau taillé, sur des planches de bois. c'était aussi de cette manière que l'on publiait les lois, édits, arrêts. Les Romains adoptèrent aussi cet usage · les lois étaient gravées sur cuivre, les décrets sur des tablettes d'ivoire, les ordonnances sur des planches de buis. On a retrouvé sur les murailles de Pompéi de véritables réclames de marchands, et même des réclames électorales. Nous voyons dans Horace que son esclave s'attardait à admirer les combats de gladiateurs, grossièrement enluminés de charbon et de brique, dont les entrepreneurs de spectacles surmontaient leurs affiches. L'annonce des livres, programmes de representations, ventes, étaient simplement peints sur des planches en bois blanc.

Au moyen âge, en France, les réclames et annonces étaient lues à haute voix par un crieur de profession ; quant aux autres annonces, elles étaient aussi faites par un crieur, mais le public était averti par le bruit d'une pelle à feu frappée avec une clef de fer, comme aujourd'hui encore par le tambour. Les premières affiches étaient manuscrites ; elles se sont montrées au XVIe siècle, pendant les guerres de religion. Elles trouvèrent place sur les murailles et furent imprimées au siècle suivant.

L'emploi des crieurs pour faire la réclame peut également nous autoriser à dériver ce mot du verbe réclamer, pris dans le sens d'appeler à soi. En fauconnerie, *réclamer* un oiseau, l'appeler pour le faire revenir au poing ou au leurre · Le faucon est revenu au réclame.

Terme de chasse. *réclamer* les chiens, les appeler à soi.

On dit aussi que les perdrix *réclament* leurs petits, c'est-à-dire qu'elles les appellent.

Le même mot s'applique encore à l'action d'attirer les oiseaux dans les filets en imitant leurs cris.

La réclame, à la façon dont s'en servent beaucoup d'industriels, s'explique fort bien par l'ancien terme de chasse : faire beaucoup de bruit pour appeler au leurre les faucons ou les badauds.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

PLÉIADE DES POETES LATINS.

Le nom de *Pléiade* a été donné par élоge à une réunion de sept poètes grecs renommés du temps de Ptolémée Philadelphe. Quelques anciens ont compté treize poetes dans cette pléiade.

Au XVIe siècle, sous Henri III, on fit une pléiade de poetes français.

Sous Louis XIII, il y eut aussi une pléiade de poetes, mais elle ne mérite pas d'être classée au rang des constellations brillantes.

Sous le titre générique de pleiade, dans le sens d'astres réunis dans un même groupe, nous avons rassemblé les noms des plus célèbres poetes latins, et nous avons admis les variantes, telles que les personnages marquants du siècle d'Auguste, ou ceux des grandes périodes de l'histoire romaine.

LES DEVISES

Il n'est pas rare qu'une même devise soit adoptée par plusieurs personnes. Ainsi la devise de Pascal :

« *Scio cui credidi*, »

est aussi celle du savant évêque de Périgueux et de Sarlat, Nicolas-Joseph Dabert, et se trouve gravée au-dessous de ses armes.

Même remarque pour la devise de Mme Geoffrin :

« *Donner et pardonner*. »

La devise de Descartes :

« *Qui bene latuit, bene vixit*, »

se trouve traduite dans une fable de Florian. Le grillon tire du triste sort du brillant papillon la conclusion suivante :

Pour vivre heureux, vivons cachés

COMPOSITION

DU QUATRIEME CONCOURS

LES TABLEAUX PARLANTS.

Voici la série des *Tableaux parlants* composés par les correspondants qui ont pris part au 4e concours :

VILLES FRANÇAISES

Abbeville	Montpellier.
Amiens.	Nancy.
Arcachon.	Neauphle-le-Château
Autun.	Nîmes.
Auxerre.	Pau.
Bayeux.	Périgueux.
Bernay.	Poissy.
Bayonne.	Provins
Bordeaux.	L'île de Ré.
Bourges.	Reims
Brest.	Rouen
Chalon-sur-Saône.	Roussillon.
Chateaudun.	Sables-d'Olonne.
Châtillon sur-Seine.	Saint-Emilion.
Coulommiers.	Saint-Hippolyte.
Dijon.	Saint-Malo.
Douai.	Saint-Quentin.
Epinal.	Saumur.
Fontenay-le-Comte	Thonon.
Jarnac.	Tonnay-Charente.
Laon.	Toulouse.
Lorient.	Tours.
Luxeuil.	Valenciennes.
Magny-en-Vexin	Verdun.
Marseille.	Versailles.
Menton.	Vezelay.
Morlaix.	

VILLES ÉTRANGÈRES.

Bukarest. — *Roumanie.*	Jassy — *Moldavie.*
Douvres. — *Angleterre*	Tournai. *Belgique*
Edimbourg — *Ecosse.*	Turin. — *Italie*
Eger. — *Bohême*	Vienne *Autriche.*
Fontarabie — *Espagne*	

CHATEAUX, ETC.

Le château de Blois	Le château de Dampierre
— Chambord.	— Friedland
— Chaumont.	— Saint Privat.
— Clisson	Le Saint-Bernard.
— Compiègne.	Les Geisers (*Islande*)
— Coppet	La Pointe-à-Pitre (*Guadel.*)

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LE LANGAGE FRANÇAIS

(Solutions)

FIACRE.

Fiacre. — Carrosse, voiture qui stationne sur les places et que l'on prend pour un prix fixé à la course ou à l'heure.

Par dénigrement, mauvaise voiture.

On dit aussi d'un homme qui a fait maladroitement une chose, d'un avocat, d'un écrivain maladroit : « Quel *fiacre!* »

Etymologie. Un nommé Sauvage établit le premier, en 1640, les voitures de louage, rue Saint-Martin, dans une grande maison nommée l'hôtel Saint-Fiacre, parce qu'une image de saint Fiacre y était pendue ; de l'hôtel le nom passa aux voitures.

Le P. Labat, qui mourut en 1738, dit en parlant des fiacres : « Je me souviens d'avoir vu le premier carrosse de louage qu'il y ait eu à Paris. On l'appelait le carrosse à cinq sous, parce qu'on ne le payait que cinq sous l'heure. Six personnes y pouvaient être, parce qu'il y avait des portières qui se baissaient. Le carrosse avait une lanterne placée sur une verge de fer, au coin de l'impériale, sur la gauche du cocher.

CABRIOLET.

Cabriolet. — 1° Voiture légère à deux roues.

Etymologie. — Cabrioler, à cause que ces voitures étant légères sautent beaucoup.

2° Espèce de petit fauteuil : fauteuil cabriolet.

3° Jeu de société qui se joue avec des cartes ou des dés.

4° Forme de cordonnier.

5° Couteau à cabriolet, couteau dont le manche reçoit diverses lames. — (LITTRÉ).

Origine anecdotique :

— Cabriolet, ce mot est drôle ;
Son origine, s'il vous plaît?
Mettez un *t* à cabriole
Et vous aurez cabriolet.

BAS-BLEU.

Bas-bleu. — Nom que l'on donne par dénigrement aux femmes qui, s'occupant de littérature, y portent quelque pédantisme. Cette femme est un bas-bleu — (LITTRÉ.)

Origines anecdotiques :

1° Un étranger de distinction, qui arrivait à Londres, n'avait pas voulu être présenté en tenue de voyage dans le salon de lady Montaigu, qui dit à cette occasion qu'on pouvait venir chez elle sans cérémonie, et même en bas bleus.

2° Il existait à Venise, de 1400 à 1590, une société *della Calza*, société du Bas, réunion littéraire dont les membres avaient pour signe distinctif un *bas bleu*, et dans laquelle les femmes étaient admises.

COMÉDIE.

Comédie. — Pièce de théâtre qui est la représentation en action des caractères et des mœurs des hommes et d'incidents ridicules, plaisants ou intéressants.

Du latin *comœdia*, de κωμῳδία, κῶμος, comique, et ᾠδή, chant. — (LITTRÉ.)

Les premiers acteurs grecs allaient de bourgade en bourgade, donner leurs représentations comiques.

Pline avait baptisé ses deux villas du lac de Côme : *Comœdia-Tragœdia*, qu'on peut interpréter comme une devise.

TRAGÉDIE.

Tragédie. — Pièce de théâtre en vers, dans laquelle figurent des personnages illustres, dont le but est d'exciter la terreur et la pitié, et qui se termine ordinairement par un événement funeste

Etymologie. — *Tragœdia*, de τραγῳδία, de τράγος, bouc, et ᾠδή, chant. — (LITTRÉ.)

Chez les Grecs, dans le concours de poésie, le bouc, animal consacré à Bacchus, était le prix décerné à la meilleure tragédie.

BATISTE.

Batiste. — Toile de lin, très-fine.

Etymologie. — Baptiste, nom du premier fabricant de cette toile.

TAFFETAS.

Taffetas. — Étoffe de soie unie et brillante.

Etymologie. — Du persan, *tâftah*, de *taften*, tresser, entrelacer — (LITTRÉ.)

Quelques étymologistes donnent pour origine à ce mot le bruit de l'étoffe froissée, *taffe-taffe*, comme on dit le *frou-frou* de la soie.

Dans un livre du XVe siècle, qui a pour titre les *Fous du monde*, on lit que les dames portaient des ceintures de *taffe-taffe*.

TRAMWAY.

Tram way. — Chemin de fer à rails plats, à niveau du sol ; la traction s'y fait par des chevaux.

Étymologie. — De *tram*, rail plat, et *way*, voie.

BLASON

Blason. — Signifie bouclier, écu et armes peintes sur l'écu ; puis, sens perdu aujourd'hui, louange ou blâme.

D'après Diez, de l'anglo-saxon *blæse*, flambeau, d'où éclat, écu orné ; d'après d'autres de l'allemand *blasen*, sonner du cor. Le sens premier est écu orné.

VASISTAS.

Vasistas. — Sorte de guichet s'ouvrant à à volonté pour voir ce qui se passe au dehors, ou pour parler à quelqu'un.

Espèce de jalousie qu'on met aux portières des voitures.

Etymologie. — Allemand : *wass ist das?* Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

RIFFLARD.

Rifflard. — Terme familier. Vieux parapluie.

Etymologie. — Dû à la vogue d'une pièce de Picard, *La petite ville* (1801), où l'acteur chargé du rôle ridicule de Rifflard, paraît armé d'un énorme parapluie.

(LITTRÉ.)

Origine anecdotique :

Le nom de *Rifflard* se donnait comme sobriquet et dans une intention injurieuse aux sergents chargés d'arrêter quelqu'un ou de faire payer les impôts. Par suite, il s'employait fréquemment au XVe siècle dans les comédies et mystères d'une manière satirique et bouffonne. La pièce de Picard l'a rendu populaire, et les vieux parapluies furent baptisés

---

FLORIDE

Floride — Cette contrée fut découverte le jour de Pâques fleuries, *Pasqua florida.*

PORTUGAL.

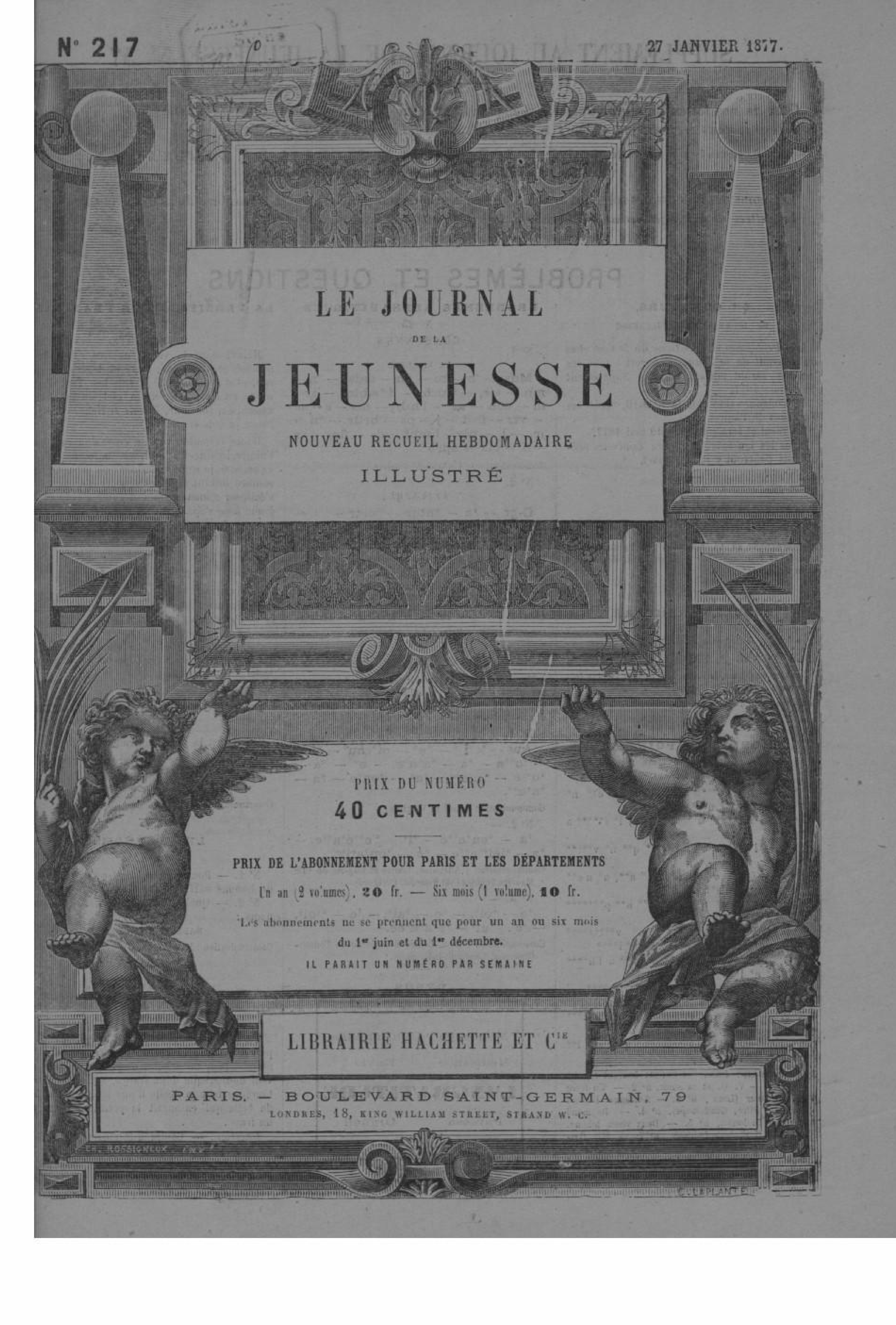
Portugal. — Ce nom vient de *Porto* ou *Porto Calle*, petit comté de Lusitanie, entre le Douro et le Minho.

Le fondateur du royaume de Portugal, Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Robert de France, avait quitté les domaines paternels pour aller combattre les infidèles en Espagne. Ayant rendu de grands services à Alphonse IV, roi de Castille, il en reçut pour récompense la main de dona Thérèse, sa fille, avec l'investiture du pays situé entre le Douro et le Minho (1095). Il acheta par dix-sept batailles ce petit comté, et à la mort de son beau-père il le rendit héréditaire dans sa famille. O'porto (*Porto-Calle*), d'où est venu le nom de Portugal, fut le lieu qu'il choisit pour sa résidence (1112).

A suivre. CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE F. MARTINET, RUE [illegible]

N° 217 27 JANVIER 1877.



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplement qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

5me CONCOURS,

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

Les *Problemes et Questions* du 5e CONCOURS du *Journal de la Jeunesse*, ouvert à tous ses lecteurs, seront publiés dans le *Supplément* du 3 mars 1877.

Le Concours sera clos le 10 avril, après les Vacances de Pâques.

Le résultat sera publié le 12 mai 1877.

Tous les lauréats des quatre Concours précédents pourront y prendre part.

AVIS

Les nouveaux abonnés trouveront encartée dans le numéro de ce jour la MÉTHODE GENERALE POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS contenus dans le *Supplément* du *Journal de la Jeunesse*

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 39.

⁂ SAS ⁂ DBFBDC ⁂ HK ⁂ SCMN ⁂ THCS ⁂ VXC ⁂ SBSHSC ⁂ SZASATC ⁂

Dans ce problème, la lettre E n'est pas la plus fréquemment employée.

Communication : Amazone.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 54

N° 1. — D*** o****** s** l* m*** e** n* s*** p** t******** u***

N° 2. — L****** d*** l** s***, l* s***** a s** p***

N° 3. — I* n'y a s* l*** j*** q** n* v***** à l* n***

N° 4. — Q**** o* e** a*** u* a**, o* n'e** p** s***, e* o* n'e** p** d***

N° 5. — L* l**** q** f*** s** n** p******* s***** s'a***** e** n** p*****

N° 6. — S* j******* s*****, s* v********* p**** **, d*** l* m**** t*** m**** r****

N° 7 — L'o* a f*** p*** d* m** à l'h**** q** l* f** e* l* p****

N° 8. — L* b***** p****, u* t***** r****
(*Florian.*)

N° 9. — I* f*** q** t*** n*** q*****, o* t*** q******

N° 10. — A***** i********, q** n* l** l*******-v*** f**** s* p******

Communications : Jeanne et Catinat Laurent (Neuilly), n° 1. — V. O. et sa sœur, n° 2. — Un frere et une sœur (Laon, n° 3. — Adrienne Durand (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe), n° 4. — Raymond Martres (Toulouse), n° 5. — Deux vieux hiboux, n° 6. — Guillaume Danloux, n° 7. — Mlle Bas-Bleu, n° 8. — Ma sœur et moi, n° 9. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Plass, Boheme), n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 25

CONSONNES

N° 1.

LA VIOLETTE

Mdst — *n — m — clr — mdst — *n — mn — sjr, — frnch — d*mbtn, — j — m — cch — ss — lhrb; — ms — s — sr — vtr — fint — j — ps — brllr — *n — jr, — l — pls — hmbl — ds — flrs — sr — l — pls — sprb

Communication Un trio de baudets.

N° 2.

EPITAPHE

C-gt — *n — *ntqr — *crtr — *t — brsq; — *h — q*l — *st — bn = cch — dns — ctt — crch — *rsq

Communication . V B

N° 3

***n — vn — cntr — l — Cd — *n — mnstr — s — lg, — tt — Prs — pr — Chmn — * — ls — ***x — d — Rdrg**

Communication : Esther, Léa et l'ami Fritz

VOYELLES

NOTA. — Dans les *Problèmes alphabétiques* qui précèdent, il s'agit de remplacer les *Voyelles*. Ici, il s'agit de remplacer les *Consonnes*, qui sont toutes indiquées par des étoiles.

N° 1.

Au* — *e*i — *e* — oi*eau* — *ieu — *o**e — *a — *a*u*e, — e* — *a — *o**é — *'é*e** — *u* — *ou*e — *a — *a*u**.**

Communication · Paul et Virginie

N° 2. —

***a — *eu*e**e — *i* — *'e**é*a**e, — *a — *iei**e**e — *e — *ou*e*i**.**

Communication : Adrienne, Louise et Eugène de l'Ile Maurice (château de Fournil, Perigord).

N° 3 —

***e — *oi*, — *e — *ai*, — *e — **oi*, — *e — *ui* — *e*a*u*ée.**

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure)

RÉBUS.

Mensonge	Gourmandise
Médisance	Envie
L'INGRATITUDE	
Paresse	Orgueil

Communication Marguerite Brabant.

LA VERSIFICATION FRANÇAIS

N° 23

JEUNE ET VIEUX.

Hélas! dans la vie tu montes, et, le fro penché, je descends; ravie et legère, tu pl nes, et d'avoir marché je suis las. Tant d'av nir te rit encore au beau ciel de ton inn cence! En souvenir, je suis si riche, en esp rance je suis si pauvre.

Douce colombe, vers un cœur s'ouvrant po t'aimer, incline-toi; moi, vers la tombe je m'i cline, moi, je sens se fermer mes yeux La nu sombre devant la blancheur de l'Aurore do s'éclipser : mon parfum dernier s'évapore, jeune âme s'épanouit.

Reconstruire la piece en deux strophes de huit ve de huit pieds.

BOUTS-RIMES

— *Jeunesse.*
— *Paresse.*
— *Printemps.*
— *Temps.*

Composer un *Quatrain* avec ces quatre rimes, grands ou petits vers, et en disposant les rimes à vo lonté.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 20.

Quelle est la province française qui, par l premières lettres de sa capitale et de ses qu tre départements forme le mot :

CADIS.

Communication : Trilby.

LES PRÉNOMS

N° 1.

N° 1. — Pourquoi appelle-t-on « NICODEME un homme naif et questionneur?

N° 2. — Quelle est l'origine des deux pr noms :

MADELEINE. — RENÉ.

Communication Kate-Mirza.

LES CURIOSITÉS

N° 28.

BOTTE D'ASPERGES.

Un cuisinier, ayant acheté une botte d'a perges un franc, retourne le lendemain marché pour en acheter une autre, dont il veut donner que deux francs, après l'avoir e tourée par une ficelle d'une longueur doub de celle qui entourait la première botte un franc.

Question. Combien le cuisinier devai payer la seconde botte d'asperges?

Communication V O et sa sœur.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

se	tre	dre	na	pomme	quand	ci	te
le	mand	dut	pre	le	cet	re	on
no	mor	vieux	sa	don	mier	leçon	cour
gour	pou	a	voi	mord	qui	fait	pè
faire	dam	se	nous	vec	fils	rac	père
ce	on	doit	les	là	de	vens	mal
a	on	ces	et	qu'on	nous	en	doigt
dit	aussi	c'est	comme	pou	ce	ce	a

LES ANAGRAMMES.

N° 28.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — QU'ON Y RÊVE.
N° 2. — AURÈLE.
N° 3. — AU LIT.
N° 4. — AH! PARLE.
N° 5. — MOIRÉE.
N° 6. — SUITE.
N° 7. — HILARE.
N° 8. — L'ENCRE VA
N° 9. — DE CRIME.
N° 10. — ARGINE.
N° 11. — AMAURY XV.
N° 12. — LE DÉFI.
N° 13. — DE MÉLANIE.
N° 14. — PRIE VIDE.
N° 15. — O RHIN, NOÉ.
N° 16. — O DEUX, LE BEAU PARIS.
N° 17. — DRACON.
N° 18. — CETTE PIE.
N° 19. — GARDE ONDE.
N° 20. — LÉO DE F. A DINÉ.
N° 21. — LE B. Y VERRA.
N° 22. — T. N'A RUSE.
N° 23. — L'ILE TONNA.
N° 24. — PRÉ RUDE.
N° 25. — PIPE GRAIN.
N° 26. — VASE DU SAGE.
N° 27. — CAR LE MAURE.
N° 28. — ELOI CÉDA.
N° 29. — BACIO.
N° 30. — A ESTHER.
N° 31. — O RHONE.
N° 32. — VA, LAC DORE.
N° 33. — A LA BRISE.
N° 34. — AMI LE DIT.
N° 35. — L'ARÊTE.
N° 36. — AU MILAN.
N° 37. — ERIÉ BRULA.
N° 38. — RIS, THÉ.
N° 39. — MILLE SACS DE MOULINS.
N° 40. — BEAU CHANT DIRA.
N° 41. — E. DEHORS.
N° 42. — PAS OR.
N° 43. — SOI MENE.
N° 44. — TUE PÈRE.
N° 45. — VISE CHAR.
N° 46. — VOIR ILE.
N° 47. — AIME-LE.

Communications : Suzanne d'Allard, n°s 1 à 8. — Le photographe des Sables et son élève, n° 9. — Une jeune Parisienne, n° 10. — P. et R. Gavault, n°s 11, 12. — M. G. E. L., n°s 13, 14. — G. Calliat, n°s 15, 16. — Charles et Marie Borde (Paris), n°s 17, 18. — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de La Fontaine, Vienne), n° 19. — Ma sœur et moi, n°s 20 à 22. — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure), n°s 23 à 26. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), n° 27. — Fanciulette, n°s 28, 29. — Esther, Léa et l'ami Fritz, n°s 30, 31. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n°s 32, 33. — Jacqueline et Alice de Neuflize, n° 34. — Kisber (Saint-Jean, Seine-et-Oise), n°s 35, 36. — Comtesse Clam Gallas (Friedland, Bohême), n°s 37 à 39, — Mademoiselle Bas-bleu, n° 40 à 47.

LES MOTS CARRÉS.

Dieu créa mon premier ainsi que sa compagne ;
Mon second de l'Auvergne est un mont renommé ;
Mon troisième est un bourg de la Marne, en Champagne;
Un juif fameux jadis était ainsi nommé;
Mon quatrième enfin indique petitesse ;
Il est pour une table un objet important,
Il a besoin de l'art et des soins d'une hôtesse,
Pour que son commensal ne soit pas mécontent.

Communication : Carabine (Orléans).

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 20.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :
N° 1. — *Mon siège est fait.*
N° 2. — *Le sort en est jeté.*
N° 3. — *L'appétit vient en mangeant.*
N° 4. — *Aller par quatre chemins.*

Communications : Paul et Virginie, n° 1, 2. — Julie Portalis (Saint-Maurice), n° 3. — Marie et Geneviève de Chambly, n° 4.

ÉNIGMES.

N° 41.

Pour parvenir à mon dernier
Souvent mon premier se met à la gêne ;
Mon tout est un oiseau dépeint par La Fontaine.

Communication : Louise Nyssens (Bruxelles, Belgique).

N° 42.

Sans moi l'homme ne pourrait vivre ;
On peut me trouver dans un livre ;
Je reçois des coups de fléau,
Et je suis le nid d'un oiseau.

Communication : Un domino.

CHARADES.

N° 44.

On écrit souvent mon premier ;
On tourne toujours mon dernier ;
On suit rarement mon entier.

N° 45.

Mon tout et mon premier à distance ont leur place ;
On doit à mon second les reflets d'une glace.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 46.

Mon premier roule, et mon second
En bon latin vous congédie ;
Mon tout, bienfaisant et fécond,
Allège maux et maladie.

Communication : E. Pedone.

N° 47.

Mon premier est un animal ;
Mon second est un végétal ;
Mon dernier est boisson de Chine ;
Et mon entier vertu divine.

Communication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

LOGOGRIPHES

N° 21.

A vos yeux, Monseigneur, si j'ai le don de plaire,
Arrachez-moi la queue et donnez à mon père
Le reste de mon corps, il sera satisfait ;
Mais s'il ne peut de vous obtenir ce bienfait,
Dans l'ombre heureuse du mystère,
Coupez ma tête ; après un tel forfait,
Je m'enlace au corset d'une jeune bergère.

Communication : Marie Bellot (Châtellerault).

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 38.

Encore un peu de temps, et vous me reverrez; encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 53.

N° 1. — Il faut acquérir les biens de ce monde sans passion, les conserver sans trouble, les perdre sans regret.

(*Mme de Maintenon.*)

N° 2. — Les beaux vers s'exhalent comme des sons et des parfums.

N° 3. — Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

(*La Rochefoucauld.*)

N° 4. — L'âme veut et commande, le corps obéit autant qu'il le peut.

(*Buffon.*)

N° 5. —

Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.

BOILEAU.

N° 6. — Une bonne action est une pensée de Dieu réalisée par l'homme.

N° 7. —

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 24.

N° 1. —

ÉPIGRAMME.

La Grèce, si féconde en fameux personnages
Que l'on vante tant parmi nous,
Ne put jamais trouver chez elle que sept sages,
Jugez du nombre de ses fous.

N° 2.

ÉPIGRAMME.

Lambin, mon barbier et le vôtre,
Rase avec tant de gravité,
Que, tandis qu'il rase un côté,
La barbe repousse de l'autre.

N° 3.

QUATRAIN CHRONOLOGIQUE.

Quand la *Pasque-Dieu* décéda
Par le jour-Dieu lui succéda,
Diable m'emporte s'en tint près,
Foi de gentilhomme est après.

N° 4.

Placet à Louis XIV

ACROSTICHE.

Louis est un héros sans peur et sans reproche,
On désire le voir aussitôt qu'on l'approche,
Un sentiment d'amour enflamme tous les cœurs,
Il ne trouve chez nous que des adorateurs,
Son image est partout, excepté dans ma poche.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 19.

Les solutions à un prochain Supplément.

LES USAGES MONDAINS.

Les solutions à un prochain Supplément.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 19.

TÉA

Les trois Grâces :
Euphrosine. — Thalie. — Aglaé.

LES DEVISES.

N° 18.

VILLES DE FRANCE.

N° 1. — Abbeville. N° 3. — Autun.
N° 2. — Arcachon. N° 4. — Auxerre.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 22.

LA VISITE AU PRESBYTÈRE.

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en l isse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse ;
Mais songeant au plaisir que j'aurais, vers le soir,
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit.
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main :
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

LES ANAGRAMMES.

N° 27.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — *Il se tua, canard.* — Castelnaudary.
N° 2. — *On bat Numa.* — Montauban.
N° 3. — *Cane, oie.* — Océanie.
N° 4. — *Gras timon.* — Montargis.
N° 5. — *Je n'arme.* — Arménie.
N° 6. — *Ma ponte dure.* — Pont-Audemer.
N° 7. — *Du crâne.* — Durance.
N° 8. — *Mon sel.* — Lemnos.
N° 9. — *Les buées, madame.* — Beaume-les-Dames.
N° 10. — *Un lys à traîne.* — Transylvanie.
N° 11. — *Nom net.* — Menton.
N° 12. — *Il les versa.* — Versailles.
N° 13. — *Rêve Tyr.* — Etrurie.
N° 14. — *On tire sur moi.* — Noirmoutiers.
N° 15. — *Oui-dà.* — Douai.
N° 16. — *Tel marmiton.* — Montélimart.
N° 17. — *Barets.* — Tarbes.
N° 18. — *Etoile.* — Etolie.
N° 19. — *Va, monte.* — Mantoue.
N° 20. — *Le piano.* — Laponie.
N° 21. — *Vexin.* — Euxin.
N° 22. — *Y gronde.* — Gironde.
N° 23. — *O ânes.* — Saône.
N° 24. — *Noé rit.* — Orient.
N° 25. — *Ta ruse.* — Surate.
N° 26. — *As la vitre.* — Australie.
N° 27. — *Pâtres.* — Sparte.
N° 28. — *Sa dose.* — Odessa.
N° 29. — *Pétale.* — Platée.
N° 30. — *Dans la voie.* — Andalousie.
N° 31. — *L'auge.* — Gaule.
N° 32. — *Pluie.* — Le Puy.
N° 33. — *Capel.* — Le Cap.
N° 34. — *Avec sac.* — Caucase.
N° 35. — *O peur.* — Pérou.
N° 36. — *Le trio.* — Loiret.
N° 37. — *Non se bâtir.* — Ratisbonne.
N° 38. — *René pas mince.* — Mer Caspienne.
N° 39. — *Quand les cartes ont ça.* — Lac des Quatre-Cantons.
N° 40. — *Il rit, passa même.* — Alpes-Maritimes.
N° 41. — *Domine, veto.* — Montevidéo.
N° 42. — *Syrène, ô abus.* — Buénos-Ayrés.
N° 43. — *N'es page.* — Espagne.
N° 44. — *Emaux.* — Meaux.
N° 45. — *Hé, la clef.* — La Flèche.
N° 46. — *La règle.* — Argelès.

LE FIL D'ARIANE.

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente-quatre ans,
Occupe ses soins ridicules ;
Mais à ce métier qui lui plaît,
Loin d'acquérir quelque science,
C'est peut-être l'homme de France
Qui sait le moins l'heure qu'il est.

Communication ; Le Masque de fer (lycée Louis le Grand).

MARCHE DU CAVALIER.

1	64	29	60	27	58	23	54
30	35	32	63	24	55	20	57
33	2	61	28	59	26	53	22
36	31	34	25	62	21	56	19
3	40	5	46	9	50	15	52
6	37	10	43	12	45	18	49
41	4	39	8	47	16	51	14
38	7	42	11	44	13	48	17

ÉNIGMES.

N° 38. — La Harpe.
N° 39. — Moule.
N° 40. — Marge.

CHARADES.

N° 39. — Fougueux.
N° 40. — Murmure.
N° 41. — Oran.
N° 42. — Migraine.
N° 43. — Italien.

LOGOGRIPHES.

N° 19. — Rocher, roche, roc.
N° 20. — Pontoise.

CURIOSITÉS.

N°. 27

N° 1. — La solution sera publiée dans un prochain *Supplément.*
N° 2. — Charles IX à Ronsard.
N° 3. — Keppler.
N° 4. — Charles VIII. François II. Henri III.
N° 5. — Philippe le Long. Charles le Bel. Louis XII. Charles IX.
N° 6. — L'anglais Baskerville, en 1757. Il publia une édition de Virgile imprimée sur ce papier.
N° 7. — Pascal.
N° 8. — Edouard Ier.
N° 9. — Gustave-Auguste.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella. — Léonie.

SUPPLÉMENT N° 54.

(16 DÉCEMBRE 1876)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 37. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 52. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 23. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 21. ÉNIGME, N° 37, CHARADES, N°s 35, 37, 38. LOGOGRIPHE, N° 18. LES CURIOSITÉS, N° 26, LES ANAGRAMMES, N° 26. DEVISES, N° 17. LES TABLEAUX PARLANTS, N° 60. RÉBUS.

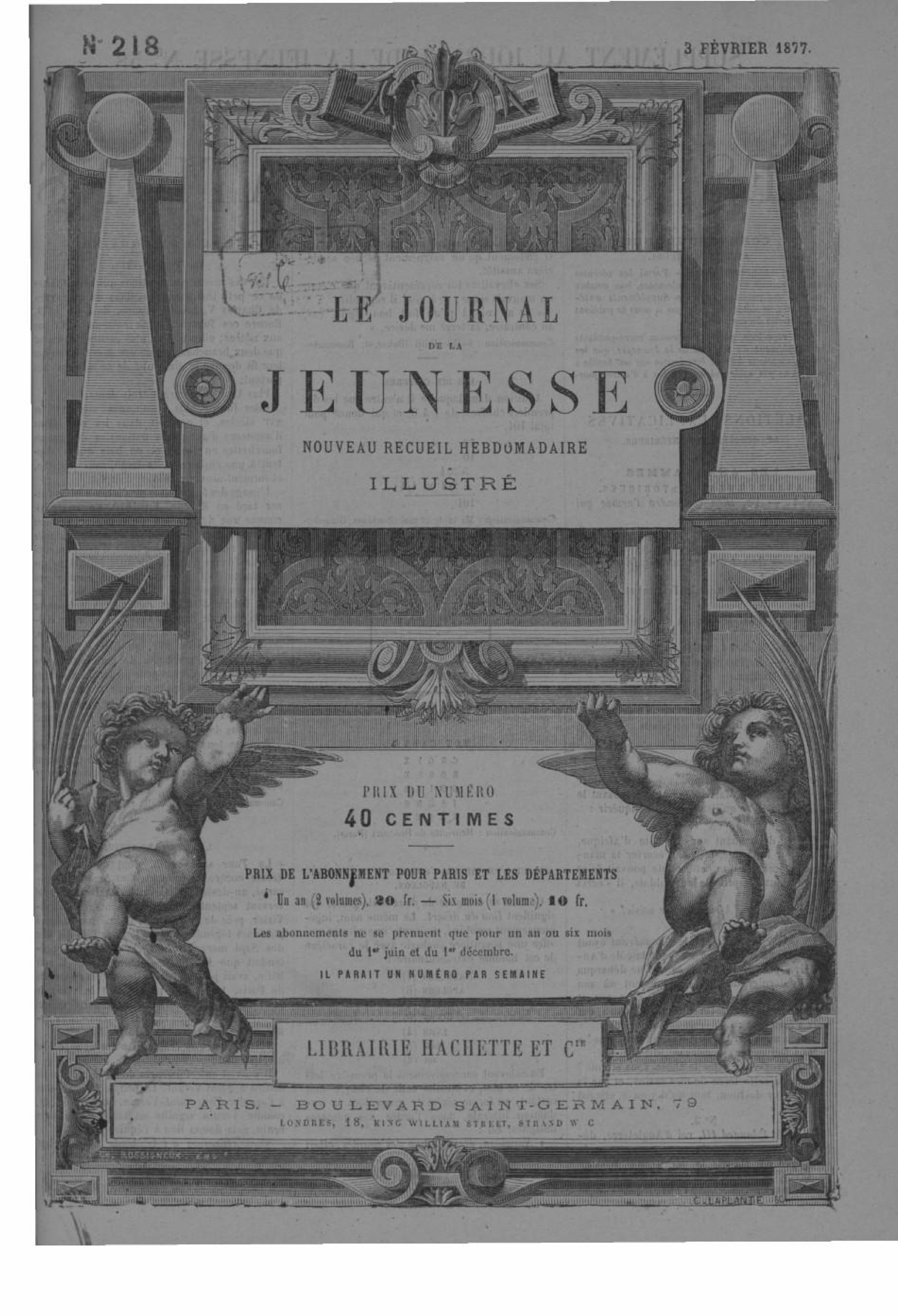
Louise et Lucie Devismes et Marie, Marthe et Léon Watel. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Dutailly Roger (collège de Bar-sur-Aube). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Raymond Pitrou (Tours). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Marie-Thérèse de la Fournière, Cécile et Charles Lesueyer (Saint-Dizier). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — Eléonore et Fanny Schwarzenberg. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Jeanne Houcke (Paris). — Blanche Brunet (Saintes). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Raymond Martres (Toulouse). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — J. Broutana (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Plass, près Pilsen, Bohême). — Guillaume Dauloux. — Nous autres (Reims). — Alice Pluche (château de Saint-Ouen). Roger et Michel (Orléans). — Pierrot et Cie (Paris). — La colonie de Gentilly (Sorgues, Vaucluse). — Gélaste (Besançon). — Mac Madel (La Rochelle). — Isabelle, Odette et Metta, et leurs amies Carmen et Hélène (Paris). — Ricquebourg. — Ma tante et moi (Bordeaux). — Famille Hics. — Natalie G. — V. O. et sa sœur. — Marie et Jeanne R. (Paris). — Esther, Léa et l'ami Fritz. — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Jacques et Maurice (château de Rère, Loir-et-Cher).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Valentine Hennet de Bernoville. — Denys d'Aussy (château de Crazannes). — Joséphine et Thérèse Bertholle. — Maria Fesser, Josefa Manuela Fesser, Elena Fesser, Carlos Azcarraga (Madrid). — Lucyanne et Céline de Varennes. — E. Pedone. — Lucie et Aline Mantion. — Aline et Eugène Gaiette (Bourges, Cher). — Robert-le-Diable. — Signature omise. A. P. — Une jeune Parisienne. — J. B. Arzée (Bruxelles). — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Georgine et Louise de Gestas (château de Pancy). — Radegonde et Louise d'Aubéry (Poitiers). — *Ingenio parvus, auribus ingens.* — Edmond Schmidt (Neuchatel). — Georges Aron et Benjamin Bloch (Institution Kahn). — Une tante et ses neveux. — Nemo. — Kanit. — Adrienne, Louise, Eugène, Paul, Maurice et Marie de l'Ile Maurice (château de la Lagune, Gironde). — Les huit joueurs de croquet (la Lagune). — Nab. Harbert, Jup, Top et Cyrus Smith (Granite-house). — L'hirondelle du Lys. — Fougère et Bruyère. — Fanciuletta. — Paul et Virginie. — Un pain de sucre (Honolulu). — Le capitaine Lotton. — Loison, Madalen et Jeannie les Bretonnes. — Aimée et Suzanne. — La petite Louise. — Angelo, tyran de la maison.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON

N° 218 — 3 FÉVRIER 1877.



LES COMMUNICATIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Parmi les récentes communications qui nous sont adressées, bon nombre ont déjà été publiées dans les *Suppléments antérieurs*. On ne s'étonnera donc pas si nous ne publions qu'une partie de ces envois.

Nous rappelons, pour les nouveaux correspondants du *Supplément* du *Journal de la Jeunesse*, que les *Communications* doivent être écrites sur une feuille à part, et ne pas avoir été empruntées à d'autres journaux.

SOLUTIONS EXPLICATIVES

DES SUPPLÉMENTS ANTERIEURS

LES ANAGRAMMES.

ANAGRAMMES HISTORIQUES

N° 1. — *Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister.*

Louis quatorzième, roi de France et de Navarre.

N° 2. — *Rois très-rare estimé, Dieu de la Fauconnerie.*

Louis treizième, roi de France et de Navarre.

N° 3. — *Il est le chemin du soleil, la force du roi.*

François Michel Letellier de Louvois.

N° 4. — *Ballon abîmé.*

L'abbé Miollan.

N° 5. — *Rose de Pindare.*

Pierre de Ronsard.

Communications · Divers correspondants

LES AUGURES

Personnages qui, au moment de débarquer sur le rivage, ont fait une chûte en posant le pied sur la terre qu'ils voulaient conquérir :

N° 1.

César, débarquant sur la côte d'Afrique, tomba sur le rivage, et, pour écarter la mauvaise impression que cette chute pouvait faire naître dans l'esprit de ses soldats, il s'écria aussitôt :

« *O terre d'Afrique, je te saisis!* »

N° 2.

La flotte de *Guillaume-le-Conquerant* ayant abordé le 28 Septembre 1066 sur la côte d'Angleterre, près de Hastings, le duc ne débarqua que le dernier de tous. Au moment où son pied touchait la terre, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva, des voix s'écrièrent :

« Dieu nous garde, c'est un mauvais signe! »

Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt ·

« Qu'avez-vous? Quelle chose vous étonne? « J'ai saisi cette terre de mes mains, et par la « splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est « à nous. »

N° 3.

En 1343, *Édouard III*, roi d'Angleterre, débarquant en Normandie pour commencer la campagne que signala la désastreuse bataille de Crécy, se tira d'affaire absolument de la même manière. Lorsqu'en débarquant à la Hogue, Edouard voulait prendre terre, il tomba si rudement qu'un saignement de nez se déclara aussitôt.

Ses chevaliers lui représentèrent que c'était un mauvais signe; ce à quoi il répondit :

« Je ne vois là qu'un fort bon signe, car, au contraire, la terre me desire. »

Communication Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie)

LES DIX CHIFFRES

Addition dans laquelle il n'entre que les dix premiers chiffres, de 1 à 0, et qui donne pour total 101.

79
10
5 3/4
6 2/8 ou 1/4.
101

Communication Ma tante et moi (Bordeaux, Gironde)·

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

IN	FI	DE	LE
FI	CE	LA	GE
DE	LA	WA	RE
LE	GE	RE	TE

Communication A. Dul (Guéron)

MOT CARRÉ.

C R O I X
R O S S E
O S I E R
I S È R E
X E R È S

Communication Henriette de Brécourt (Paris)

CALCUL D'UN TIREUR D'HOROSCOPE SUR LE NOM DE NAPOLÉON.

Ce nom se compose de deux mots grecs, qui signifient *lion du désert*. Le même nom, ingénieusement combiné, présente une phrase qui offre une singulière analogie avec le caractère de cet homme extraordinaire :

NAPOLÉON (1)
APOLÉON (6)
POLÉON (7)
OLEON (3)
LEON (4)
EON (5)
ON (2)

En enlevant successivement la première lettre de ce mot, et ensuite celle de chaque mot restant, on forme six mots grecs dont la traduction littérale, dans l'ordre des numéros désignés, est :

« *Napoléon, étant le lion des peuples, allait détruisant les cités.* »

Communication : Alice Pallandre (Versailles).

USAGES MONDAINS.

LES FOURCHETTES.

Une des premières mentions qui soient faite[s] de ce petit instrument est dans un inventair[e] de Charles V, roi de France, daté de 1379. Encore ces fourchettes ne ressemblaient pa[s] aux nôtres; elles étaient plus petites, n'avaien[t] que deux branches comme une fourche, ce qu[i] leur fit donner le diminutif de ce nom qu'elle[s] portent.

Plus tard elles eurent trois dents.

Elles furent plus communes aux XV[e] e[t] XVI[e] siècles, et on voit dans les collection[s] d'amateurs d'antiquités nationales de petite[s] fourchettes en ivoire et en bois qui s'adap[-]tent à une cuillère assez large, sans manche et forment ainsi un couvert complet.

L'usage des fourchettes ne s'introduisit qu'as[-]sez tard en Europe. En 1610, on regardai[t] comme une des manies du voyageur Thoma[s] Coryale, auteur des *Crudités dévorées à la hât[e] pendant un voyage de cinq mois*, d'avoir apport[é] d'Italie l'usage d'un meuble aussi inutile qu'un[e] fourchette. Cet instrument était encore p[eu] connu en Europe à la fin du X[e] siècle, ca[r] saint Pierre d'Amiens raconte avec horreu[r] que la sœur de Romain Argyle, empereur d'O[-]rient, épouse d'un des fils de Robert Orséolo doge de Venise en 991, au lieu de mange[r] avec les doigts, employait de petites fourche[ttes] et des cuillères dorées pour porter les aliment[s] à sa bouche, ce qu'il regarde comme l'effe[t] d'un luxe insensé, qui appela le courroux cé[-]leste sur sa tête et celle de son mari, étan[t] morts tous deux de la peste en 1005.

Presque tous les peuples de l'Asie ne fon[t] pas usage de fourchettes; ils les remplacen[t] par des bâtonnets qu'ils manœuvrent ave[c] beaucoup d'adresse.

Communication · Julie Portalis (Saint-Maurice)

LA TOUR SANS VENIN.

La *Tour sans venin*, dont une ruine se dresse encore au sommet d'un monticule escarpé, au-dessus de la vallée de Drac, sur le versant septentrional de la montagne Saint-Vizier, près de Grenoble, a donné naissance à plusieurs légendes merveilleuses. Elle est une des *Sept merveilles du Dauphiné*. On prétendait que Roland-le-Paladin, après l'avoi[r] bâtie, avait jeté à l'entour des terres apportée[s] de Paris, terres qui possédaient la vertu d[e] faire mourir tous les reptiles venimeux ce qu[i] aurait valu à l'édifice le nom de *Tour sans venin*, et au village voisin celui de Pariset.

Voici ce que l'on croit qui a pu donner lie[u] à cette fable :

Il y avait autrefois, près de là, une chapell[e] dédiée à Saint Vérain. Le peuple s'accoutum[a] à l'appeler *Tour Saint-Verain*, sant Vérain, et comme *Verain* signifie en langage du pay[s] *venin*, cela donna lieu à l'équivoque.

(*Discours à l'Academie, sur les Sep[t] Merveilles du Dauphiné*, 1721.)

Communication : M[lles] Chaper.

LE COMTE VERT.

Amédée VI, comte de Savoie. Il reçut ce surnom après avoir brillé dans un tournoi, où il avait paru revêtu d'une armure verte, son cheval caparaçonné de vert, et accompagné d'un écuyer en livrée verte.

Son fils reçut le surnom de *Comte rouge*.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie)

LE LION MOURRA A MONTPENSIER.

Louis VIII, dit le Lion. Il existait pour l'année 1226, une prophétie de Merlin, suivant laquelle le lion pacifique devait mourir au ventre du mont. Louis VIII ayant, cette année-là, terminé ses jours à Montpensier, on crut qu'il était désigné par le lion pacifique, Montpensier signifiant la panse ou le ventre du mont.

SINGULARITÉS.

Caius Gracchus avait près de lui un joueur de flûte pour régler les intonations de sa voix quand il était à la tribune.

Auguste était constamment entouré de perroquets.

Honorius croyait son sort attaché à la vie d'une poule appelée *Rome*.

Samuel Bernard croyait de même sa vie liée à celle d'une poule noire.

Saint Siméon Stylite a passé une partie de sa vie sur une colonne.

Tycho-Brahé s'évanouissait à la vue d'un lièvre.

Catherine de Médicis ne pouvait supporter l'odeur de la rose

Jacques Ier tremblait à la vue d'une épée.

Charles Quint passait son temps à monter et à remonter des pendules.

Scaliger frémissait à l'odeur du cresson.

Milton n'écrivait qu'au son de la musique.

Cujas travaillait couché par terre.

Erasme éprouvait des accès de fièvre à la vue d'un poisson.

Bacon tombait en défaillance pendant une éclipse de lune.

Bayle avait des convulsions quand il entendait le bruit de l'eau sortant d'un robinet.

Guido Reni peignait vêtu magnifiquement.

Buffon travaillait en manchettes de dentelles.

Mezeray ne travaillait qu'à la chandelle, en plein jour.

Malebranche voyait sans cesse un gigot au bout de son nez.

Le Cardinal de Richelieu était constamment entouré de chats.

Pascal croyait voir un précipice à son côté.

Bourdaloue jouait un air de violon avant de monter en chaire.

Bossuet, pour appeler l'inspiration, se tenait dans une chambre froide, la tête chaudement enveloppée.

Le maréchal de Brézé s'évanouissait à la vue d'un lapin.

Le musicien *Sarti* ne composait que dans l'obscurité.

Cimarosa, pour s'exciter, cherchait la lumière et le bruit.

Paisiello ne s'inspirait qu'enseveli dans des couvertures.

Caraccioli avait peur d'une souris.

Crébillon composait ses tragédies, ayant des corbeaux sur la table.

Mme du Deffant dormait le jour et veillait la nuit.

Mehul plaçait sur son piano une tête de mort.

Turgot ne travaillait que quand il avait largement dîné.

Schiller, avant de composer, se mettait les pieds dans la glace.

Gnodet aimait à travailler la nuit Quand l'inspiration lui venait. il se levait, faisait allumer les lustres, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et, ainsi affublé, se mettait à peindre.

Ampère fixait les yeux, en parlant, sur un bouton d'habit d'un de ses auditeurs.

Mme de Staël ne pouvait dormir à Coppet qu'au bruit du vent dans les saules.

Walter Scott ne pouvait réciter ses leçons qu'en tournant un de ses boutons entre ses doigts.

Casimir Delavigne composait en se promenant, et faisait toutes ses pièces de mémoire.

(*A suivre.*)

Communication Louise et Lucie Devismes, et Marie, Marthe et Léon Watel.

VERS LÉONINS.

On appelle *vers leonins* des vers entremêlés de latin et de français.

L'inscription suivante se lisait sur les murs du réfectoire des Jacobins, à Beaune :

Fratres bene veneretis,
Bien bas aux pieds comme aux genoux,
Siletis et esuritis,
C'est la manière d'entre nous.

Seyez-vous ici, de par Dieu,
Comedentes et bibentes,
Selon la pauvreté du lieu,
Quem dederunt nobis gentes.

De nos biens qu'avons amassés,
Pro Deo sumite gratis,
Et si vous n'en trouvez assez,
Mementote paupertatis.

INSCRIPTION

Du bourdon de Notre-Dame de Paris :

Laudo deum verum, plebem voco, congrego clerum,
Defunctos ploro, pestem fugo, festa decoro.

VERS TAUTOGRAMMES

On donne ce nom aux vers dont tous les mots commencent par la même lettre

Pierius est l'auteur d'un poème de plus de mille vers intitulé : *Christus Crucifixus*, dont tous les mots commencent par la lettre *C*.

Ces travaux de patience sont généralement obscurs, vides de sens, et méritent à peine le titre de curiosités.

Communication : Ch. Miret (lycée de Reims)

LES GUERRIÈRES.

Voici, d'après les réponses et les communications de nos correspondants, les noms des célèbres amazones anciennes et modernes :

Les Amazones.

Telésille défendit, vers 514, Argos attaqué par Cléomène, roi de Sparte. On lui dressa une statue équestre, en face du Temple de Vénus.

Judith.

Athalie.

Deborah.

Sémiramis, reine d'Assyrie.

Thalestris.

Didon.

Antiope.

Velleda.

Penthésilee.

Artémise, reine d'Icarie.

Tomyris, reine des Massagètes, combattit contre Cyrus.

Zenobie, reine de Palmyre.

Clélie.

Hersilie.

Cyna, sœur d'Alexandre-le-Grand.

Camille, reine des Volsques, soutint l'armée de Turnus contre Énée.

Frédegonde.

Brunehaut.

Blanche de Castille.

Gaete, femme d'un prince normand, combattit avec Robert Guiscard contre l'empereur Alexis Comnène.

Boadicée, reine des Bretons. Elle périt dans un combat, ne voulant pas être esclave.

Isabelle, fille de Simon de Montfort, et femme de Raoul de Couches.

Jeanne de Montfort combattit contre Charles de Blois et contre *Jeanne de Penthievre*, sa femme, pour posséder la Bretagne.

Jeanne d'Arc.

Jeanne Lainé, dite Jeanne Hachette.

Jeanne Maillotte défendit la ville de Lille.

Jeanne de Clisson.

Comtesse de Saint-Balmont, surnommée l'*Amazone chrétienne*, servit sous Louis XIII contre les Impériaux.

Marguerite de Waldemar.

Christine de Suede.

Catherine Lie, au service de Charles VII, chassa d'Amiens les soldats de Maximilien Sforce.

La sœur de Duguesclin.

Louise Labé, surnommée le capitaine Loys, se distingua sous François Ier au siége de Perpignan (1548).

Catherine d'Erauso, espagnole, servit comme mousse sous Philippe III contre les Indiens et parvint au grade d'officier.

Nicolette de Canville combattit contre les Anglais au temps de Louis VIII.

Marie Adrian servit comme artilleur pendant le siége de Lyon.

Constance Cezelle défendit Leucate, près Perpignan, contre les Ligueurs.

Marsille vainquit les Turcs et défendit Lemnos.

Anne de Vaux, lieutenant de mousquetaires, soutint Condé contre Turenne.

Christine Mayrac, lieutenant de mousquetaires sous Louis XV.

Genevieve Bremoy, surnommée le Chevalier Balthazar, colonel de dragons sous Louis XIV, se distingua dans la guerre d'Espagne.

Angélique Duchemin, capitaine au 42e régiment, se distingua au siége de Calvi, décorée de la Légion d'honneur, morte en 1860.

Les deux sœurs *Felicité* et *Théophile Finiz*, âgées de 13 et de 16 ans (1792).

Marguerite d'Anjou, fille de René, roi de Sicile, femme de Henri VI, roi d'Angleterre.

Marie-Therese d'Autriche.

Catherine II.

Marguerite de Valois, sœur de François Ier.

Mathilde, femme de l'empereur Henri V et de Geoffroy Plantagenet.

Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III

Isabelle-la-Catholique.

Henriette d'Angleterre, fille de Henri IV Elle passa neuf fois l'Océan pour combattre (1670).

Libussa, de Bohême, et *Vlasta*, son amie.

Marie de Puzzoles, contemporaine de Pétrarque.

Ermine, de Reims

La mere de Wyermann, peintre hollandais, surnommée Lys Saint-Mourel. Elle avait gagné le grade de sergent dans les armées, et elle en porta le costume et la canne jusqu'à la fin de sa vie.

Communication Cécile Jules Bapst. — Divers correspondants.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

LE PONT AUX ANES.

Le *Pont aux ânes*, le pont où passent les ânes, et qu'on les décide à passer à coups de bâton.

Dans une vieille farce, on conseille à un mari de prendre exemple sur ce procédé pour morigéner sa femme ; le remède était facile et à la portée de tout le monde, de là le *Pont-aux ânes*.

Au figuré et familièrement, le Pont-aux-ânes, une chose facile, ce que tout le monde sait, banalité. « Ce n'est guère qu'au cinquième « acte que ces sentiments se déploient sur le « pont-aux-ânes des imprécations, pont-aux-« ânes que l'on passe toujours avec succès. »

C'EST UNE AUTRE PAIRE DE MANCHES.

C'est une autre affaire, ce n'est pas la même chose.

Fausses manches, manches que l'on met par dessus d'autres, lesquelles étaient fendues pour laisser passer tout l'avant-bras et flottaient à vide jusqu'à terre. Ces secondes manches coûtaient plus cher que les véritables, peut-être parce qu'elles ne servaient à rien. On leur doit ce proverbe.

(MARCHANGY, *Tristan le Voyageur*).

Origine anecdotique :

Dans une société où se trouvait Buffon, la conversation ayant commencé de la part de Mlle de l'Espinasse par des compliments flatteurs et fins... quelqu'un remarqua avec éloge combien M. de Buffon avait su réunir la clarté à l'élévation du style.

« Oh diable! dit M. de Buffon, la tête haute, les yeux à demi fermés, et avec un air moitié gai, moitié inspiré, oh diable! quand il est question de clarifier son style, *c'est une autre paire de manches!* »

A ce propos, à cette comparaison un peu vulgaire voilà Mlle de Lespinasse qui se troubl....

(*Mémoires de Morellet.*)

FAIRE CHARLEMAGNE.

Terme de jeu. C'est se retirer du jeu avec tout son gain. On sait que Charlemagne garda jusqu'à la fin toutes ses conquêtes, et quitta la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, *il fait Charlemagne*. De là la locution.

Dans le jeu de cartes, Charlemagne est figuré par le roi de cœur.

FAIRE GILLE.

Locution populaire qui signifie se retirer, s'enfuir.

Histoire du XVIe siècle :

« Mais avant que passer outre, dit le bonhomme Scaliger, pourquoy est-ce que quand quelqu'un s'est enfui, on dit : il a fait Gilles?

PROTAGORAS. — C'est pour ce que saint Gilles s'enfuit de son pays et se cacha de peur d'être fait roi. »

FAUX COMME UN JETON.

Avoir un caractère faux, locution prise de ce que les jetons ne sont pas en un métal précieux, et de ce qu'ils le simulent plus ou moins.

IL EST COMME L'ANGUILLE DE MELUN.

Se dit de quelqu'un qui se plaint avant de sentir le mal.

D'après Fleury de Bellingen, dans son *Étymologie des proverbes français*, il s'agit, dans ce proverbe, de Languille ou L'Anguille, nom d'homme.

Origine anecdotique :

Un écolier nommé Languille, dans un mystère représenté à Melun, jouait le personnage de saint Barthélemy, dont le martyre fut d'être écorché vif. Lorsque l'exécuteur supposé s'approcha, le coutelas à la main, pour feindre de l'écorcher, Languille épouvanté se mit à pousser des cris qui mirent le public en belle humeur. De là le proverbe.

PERDRE LA TRAMONTANE.

Perdre la tramontane, être désorienté, troublé à l'aspect du danger, perdre la tête.

Cette locution est empruntée à l'ancienne marine.

Avant l'invention de la boussole, les pilotes n'avaient que les étoiles pour se diriger.

Tramontane est le nom de *l'étoile polaire*, *tramontana*, ou *transmontana* (sous-entendu *stella*), l'étoile au-delà des monts, c'est-à-dire des Alpes, par rapport aux navigateurs de la Méditerranée ou de la mer Adriatique.

Le mot *tramontana* est resté dans la langue italienne pour désigner le nord.

RECEVOIR UNE TUILE SUR LA TÊTE.

Au figuré et familièrement, accident tout à fait imprévu, comparé à une tuile tombant d'un toit. « Quelle tuile! Ah mon Dieu! C'est une tuile qui me tombe sur la tête! »

(Mme DE GENLIS, *Veillées du château.*)

On attribue cette locution à la mort de Pyrrhus, qui mourut tué par une tuile lancée par la main d'une vieille femme.

CHARBONNIER EST MAITRE CHEZ SOI.

Ce proverbe signifie que chacun vit chez soi comme il lui plaît, et aussi, *il n'y a pas de petit chez soi.*

XVIe siècle. « Chacun est roi en sa maison, « comme respondit le charbonnier à vostre « ayeul (l'aïeul de Charles IX). »

(MONTLUC, *Mémoires.*)

Origine anecdotique :

François Ier, s'étant égaré à la chasse, entra à la nuit tombante dans la cabane d'un charbonnier dont il trouva la femme accroupie auprès du feu. Le roi demanda à souper et à passer la nuit; mais il fallut attendre le retour du mari, ce qu'il fit en se chauffant, assis sur l'unique chaise qu'il y eût dans la cabane. Arrive enfin le charbonnier, las de son travail, tout mouillé et fort affamé. Le compliment d'entrée ne fut pas long. A peine eut-il salué son hôte et secoué son chapeau couvert de pluie, qu'il se fit rendre le siége que le roi occupait et prit la place la plus commode en disant :

« J'agis ainsi sans façon parce que je suis chez moi :

Or, par droit et par raison,
Chacun est maître en sa maison. »

François Ier applaudit au proverbe rimé et s'assit sur une sellette de bois. On causa, on régla les affaires du royaume. Le charbonnier se plaignait des impôts et voulait qu'on les supprimât. Le prince eut bien de la peine à lui faire entendre raison.

« Eh bien! soit, répondit notre homme; mais ces défenses rigoureuses contre la chasse, les approuvez-vous aussi? Je vous crois fort honnête homme et je pense que vous ne me dénoncerez pas. J'ai là un quartier de chevreuil pris sur les plaisirs de Sa Majesté et qui en vaut bien un autre; mangeons-le, et que *le grand nez* (nom que le peuple donnait à François Ier) n'en sache rien. »

François Ier sourit, promit tout, soupa avec appétit, se coucha sur des feuilles sèches et dormit parfaitement. Le lendemain, sa suite l'ayant rejoint, il se fit connaître au charbonnier qui se crut perdu. Le roi paya généreusement l'hospitalité qu'il en avait reçue et lui accorda à perpétuité le droit de chasse. C'est à cette aventure, rapportée dans les *Commentaires de Blaise de Montluc*, qu'on attribue ce proverbe : « Charbonnier est maître chez lui », qui n'est qu'une variante de celui dont le charbonnier se servit.

LA FOI DU CHARBONNIER.

On entend par ces mots une foi simple et naïve qui croit sans examen. On donne pour origine à cette locution le conte suivant :

Le diable déguisé en ermite, d'autres disent en docteur de la Sorbonne, entra un jour dans la cabane d'un charbonnier et lui dit pour le tenter :

« Que crois-tu?

— Je crois ce que croit la sainte Église.

— Et que croit la sainte Église?

— Elle croit ce que je crois. »

Notre homme se renferma dans ces réponses sans vouloir en sortir, et l'esprit malin, voyant échouer toutes ses ruses fut obligé de renoncer à son projet.

WHIG. — TORY.

Whig est un mot écossais, et selon quelques-uns, il est aussi en usage en Irlande pour signifier du petit-lait. Pendant que le duc d'York, frère de Charles II, s'était réfugié en Écosse, les partisans du duc étaient forcés de se retirer dans les montagnes où ils ne vivaient que lait ; on les appelait par dérision *whigs*, mangeurs de lait, et ils donnèrent à leurs persécuteurs le nom de *tories*, ou brigands.

D'autres font remonter à Charles Ier l'origine de *whigs*; les partisans de ce prince étaient nommés *cavaliers*, et ceux du parlement *têtes rondes*. Or, comme les ennemis du roi l'accusaient de favoriser la rébellion d'Irlande, on changea le nom de cavaliers en celui de *torys*, et, réciproquement, les cavaliers ou partisans du roi, donnèrent le nom de *whigs*, ou mangeurs de lait, nom d'une espèce de fanatiques qui vivent en pleine campagne et ne se nourrissent que de lait. Walter Scott dit que *whig* signifie *allez vite* (*whiggam*), mot dont se servent les paysans pour faire aller leurs chevaux ; le parti du roi donna le nom de *whigs* aux presbytériens écossais (1680), parce que la plupart n'étaient que des paysans ou charretiers.

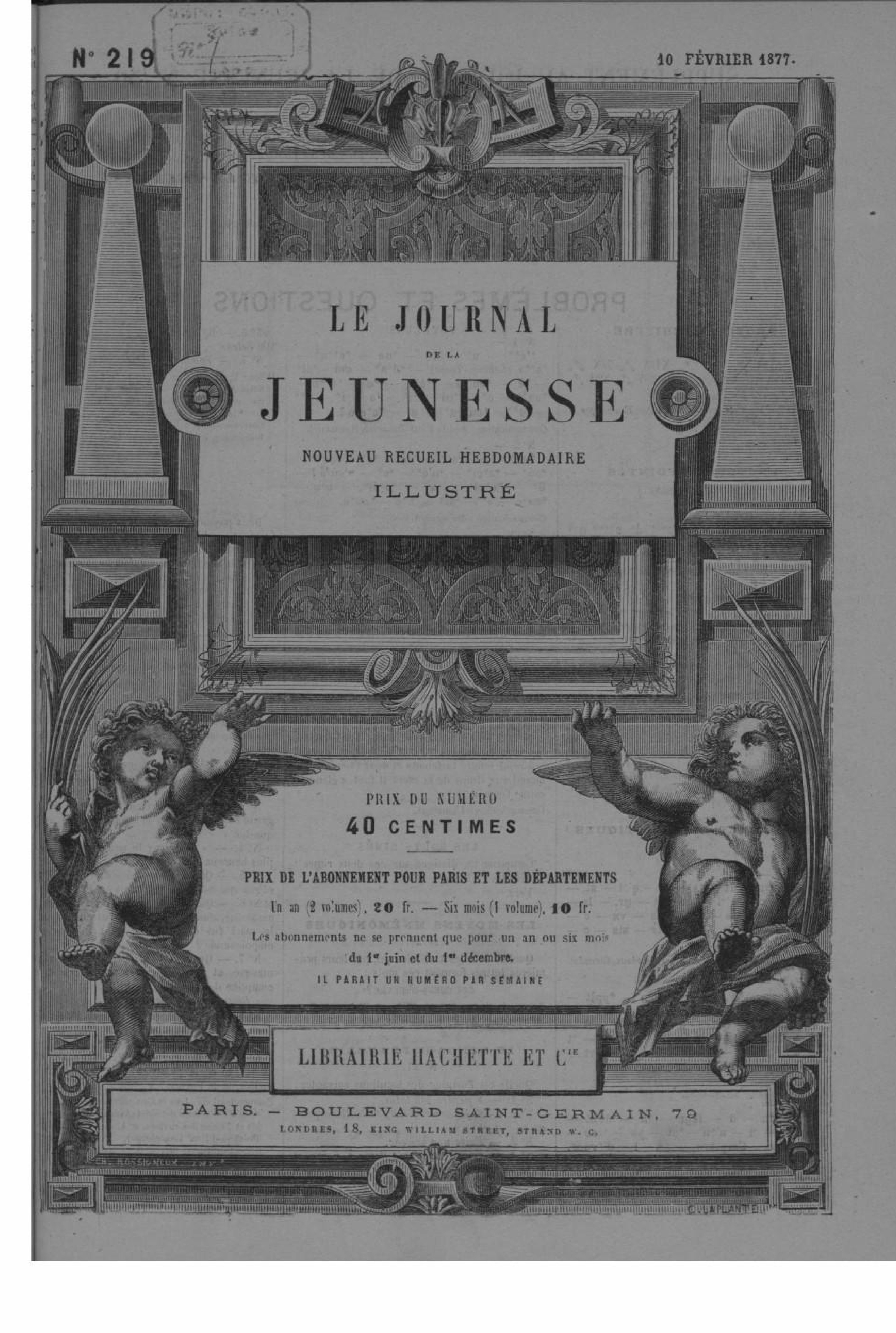
Depuis, *whig* devint le nom commun à tout le parti et l'usage s'en établit en Angleterre.

Tory, paraît être dérivé de l'Irlandais, *torie me*, donnez-moi, terme qu'emploient les voleurs en abordant les passants. On l'appliqua par mépris aux catholiques d'Irlande, qui s'étaient révoltés contre le parlement et que les ennemis de Charles regardaient comme soudoyés par la cour. Plus tard, il fut appliqué en Angleterre aux partisans de l'autorité royale, que l'on accusait de soutenir la rébellion d'Irlande. *Tory* signifie le parti royaliste, qui, pour se venger, donna à ses adversaires du parti libéral, le nom de *whigs*.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 219 10 FÉVRIER 1877.



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 59

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 40.

.*. 5124 .*. K23 .*. X16Y .*. 7ZX .*. XZ45Z6YX .*. K23 .*. X3889Z6Y .*. X24 .*. H1X .*. YZYZX .*.

NOTA. — Dans ce problème, la lettre **E** n'est pas la plus fréquemment employée.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 55.

N° 1. — N*** a**** u* c*** d* c**** q** s'a***** s** c* q**o* a***

N° 2. — S* l** b****** r***************, i** a******* b*** m**** d* t**** p*** p*****

N° 3. — E**** l* c**** e* l** l*****, i* y a s****** u* g**** e*****

N° 4. — L* v** h****** e** s******** à u* c***** d*** l'i**** e** u* p******** a******

N° 5. — L'o****** n'a*** ** p** c*** q** l'h****** é******?

N° 6. — E**** l* c******, i* t* c****** l** y***

N° 7. — S****** d ****** l* c**** s* t**** l* d******

Communications : Un trio de bandits, n° 1. — Guillaume Danloux, n° 2. — Jean et Geneviève de Courcy, n° 3. — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brinay, Cher), n° 4. — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de La Fontaine, Vienne), n° 5. — Jeanne et Catinat Laurent (Neuilly), n°s 6, 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 26.

CONSONNES

N° 1. —

L — csr — dt — tt — c — q'*l — st, — l'*trd — c — q'*l — n — st — gr, — ls — jns — c — q'*ls — fnt, — ls — vx — c — q'*ls — *nt — ft, — *t — ls — sts — c — q'*ls — vlnt — fr.

Communication : Ma tante et moi (Bordaux, Gironde).

N° 2. —

J — ss — *n — psn — q'*n — *pplt — Grs-Prr, — q, — n' **nt — pr — tt — bn — q'*n — sl — qrtr — d — trr, — * — ft — tt — *ntr — fr — *n — fss — brbx, — *t — d — mnsr — d — l'*sl — *n — prt — l — nm — pmpx.

Communication : Divers correspondants.

N° 3. —

* — frc — d — frgr — *n — dvnt — frgrn ; — *l — n'*n — *st — ps — **ns — d — pvr — Cmpstrn, — ** — l — d'*vncr, — *l — rcl, — vz — Hrcl.

Communication : Julie Portalis (Saint-Maurice).

VOYELLES

N° 1. —

e — u* — *o* — *ue — *e**u* — *o**a (*Lebrun-Tossa*) — *é*a* — oui — *ai* — *e — *au**e — *è*e — *e — *â**e — *ua** — o* — *ui — *i* — *a — i* — e** — *o** — *ou*ou** — e* — *o*e*e ?

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 2. —

*ue'**-*e — *o** — *ue — *e* — *ou** — *ou* — *a*oi* — *u'o* — *e* — **eu*e ? — U* — *o*ei*, — u* — *o*ei*, — u*e — *eu*e — e* — *ui* — u*e — *eu*e.

Communication : Ma sœur et moi.

N° 3. —

*'i**i**é*e**e — e** — *ou* — *e — *œu* — *e — *ue — *'*i*e* — e* — *ou* — *a — *e**e.

Communication : Blanche Delandemare.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 24.

LES FLEURS SOMBRES.

A tes pieds écrase la mélancolie, cette fleur d'un ciel souffrant et du Nord, dont le calice froid, de pluie inondé, en poison s'exhale, et, le long du torrent, trouble Ophélie.

Mais si tu veux descendre aux bords latins, la tristesse, au plus fort fleur bonne, y croît, qui rend tendre la femme et doux l'homme, et, quand aux draps de la mort il faut s'étendre, calme l'esprit.

Communication : L'amazone.

LES BOUTS RIMÉS

Composer un distique sur ces deux rimes :
Travers.
Vers.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 21.

Quelles sont les tragédies qui, par leurs premières lettres forment ces mots :

CES CHEFS-D'ŒUVRE ?

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 21.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *Y perdre son latin.*

N° 2. — *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait.*

N° 3. — *Faire une brioche.*

N° 4. — *Quand le diable devient vieux, il se fait ermite.*

N° 5. — *Cela rime comme* hallebarde *et* miséricorde.

N° 6. — 99 *moutons et un Champenois f*… 100 *bêtes.*

N° 7. — *Tomber des nues.*

Hélène Martin (Périgueux), n° 1. — Les trois Ours … Saint-Avertin, n° 2. — Charles et Marie Borde … ris), n° 3. — Mademoiselle Bas-Bleu, n° 4. — B… de Batz (Saint-Germain-en-Laye), n° 5. — Div… Correspondants, n° 6. — Hélène Floresco (Bukar… Roumanie), n° 7.

CURIOSITÉS.

N° 29.

Deux paysans vont vendre des moutons à … foire. Chemin faisant, l'un d'eux dit à s… compagnon :

« Si tu me donnais un de tes moutons, j'… aurais autant que toi. »

L'autre répond :

« Si tu m'en donnais un des tiens, j'en a… rais deux fois plus que toi. »

Question. — Combien chacun des deux paysa… avait-il de moutons ?

Communication : Gélaste.

N° 30.

N° 1. — Paroles de rois de France :

« J'aime mieux voir les courtisans rire … mon économie, que le peuple pleurer de m… dépenses. »

N° 2. — « Mon cousin, quand on est char… de lauriers comme vous, on ne peut que di… cilement marcher. »

N° 3. — « Mon cousin Mayenne est … grand capitaine, mais je me lève plus ma… que lui. »

N° 4. — « Monsieur le maréchal, on n'… plus heureux à notre âge. »

N° 5. — Quelle est l'origine du *Gâteau Ba…* et par qui a-t-il été introduit en France ?

N° 6. — Quelle est la reine dont le père … assassiné, dont la mère mourut en exil, d… le mari fut décapité, et dont la fille p… empoisonnée ?

N° 7. — Quel est le roi qui fut tué à un … masqué, et que désigna le comte de Ho… complice de l'assassin, en lui disant :

« *Bonsoir, beau masque ?* »

N° 8. — Quel roi désignait Isabelle de Ca… tille, femme de Ferdinand V, en disant :

« *L'homme est mort.* »

N° 9. — Qui répétait cette maxime : « … labourage et le pâturage sont les deux m… melles de la France ? »

Communications : Jean et Geneviève de Courcy, n° 1. — Les trois Ours de Saint-Avertin, n° 3. — H… dée et l'Echo des ravines, n° 4. — Adrienne Dur… (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe), n° 5. — Valent… Hennet de Bernoville, n° 6. — Marguerite et M… leine de C. (château de Claireau), n° 7. — Ma ta… et moi (Bordeaux, Gironde), n° 8. — Divers corr… pondants, n° 9.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

sée	pei	rou	dou	connu	cou	sau	dans
ler	des	pas	ma	*vage	un	peu	l'e u
ne	fais	l'on	dé	leurs	dont	le	lieu
bli	le	lais	et	sur	sert	et	seau
se	cou	fl urs	me	ne	ruis	seau	toi
flots	ta	pen	vert	ruis	je	f u	me
sée	dans	tes	tes	j'ai	com	comme	crains
paix	et	que	ma	oui	la	toi	le

LES ANAGRAMMES.

N° 29.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — Chère Lollà.
N° 2. — L'ami Santo.
N° 3. — Et Siam.
N° 4. — Un rasé.
N° 5. — Bois ame.
N° 6. — Endort le roi.
N° 7. — Amor.
N° 8. — Ton Baal.
N° 9. — Rase Cain.
N° 10. — Tonde les ceps.
N° 11. — Nier a l'or.
N° 12. — Ravi, bonbons.
N° 13. — Léa, ce démon.
N° 14. — Valise.
Vise-la.
N° 15. — Nièce.
N° 16. — O pain.
N° 17. — Ce rat qui le ramène.
N° 18. — Baton Numa.
N° 19. — Vous l'ote.
N° 20. — Rit dans la cave.
N° 21. — Bau a cuirasse.
N° 22. — Astuce.
N° 23. — On ne loue le lac vide.
N° 24. — Tua chéri.
N° 25. — Au lac Baal.
N° 26. — Ou Dellie lève canon.
N° 27. — Rage.
N° 28. — Le gai cil.
N° 29. — Moi, rave.
N° 30. — O tire ça.
N° 31. — Oh! Eh! Sourd, un bec
N° 32. — Honni ce chic.
N° 33. — A coupe.
N° 34. — Noie chat.
N° 35. — Bain mire.
N° 36. — Art échange.
N° 37. — Gui, anon.
N° 38. — Ah! Saul, peste.
N° 39. — Restons-y.
N° 40. — On masque.
N° 41. — En couper.
N° 42. — Caton ras.

Communications : Trois copains du lycée de Tours, nos 1 à 3. — Suzanne d'Allard, nos 4, 5. — Louise et Paul de l'Ile Maurice, nos 6 à 9. — Un grand solitaire de Maine-et-Loire, no 10. — Un trio de baudets, nos 11 à 13. — Charles et Marie Bordo (Paris), no 14. — Kisber (Saint-Jean, Seine-et-Oise), nos 15 à 17. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), nos 18 à 20. — Les trois Ours de Saint Avertin, nos 21, 22. — Mademoiselle Bas-Bleu, no 23. — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brinay, Cher), no 24. — Berthe et Héline de Cerné, nos 25, 26. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), nos 27 à 30. — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure), nos 31, 32. — Ma sœur et moi, no 33. — Gélaste, nos 34 à 37. — Madeleine, Henri, Georges, Albert, nos 38 à 42.

—

CHARADES.

N° 48.

Dans les villes la coquette
Doit sa fraîcheur à mon premier ;
Dans les champs la bergerette
Ne la doit qu'à mon dernier ;
Et c'est quelquefois sur la tête
Que l'on porte mon entier.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 49.

Redoutez mon premier d'une vache en colère,
Si vous briguez, lecteur, les faveurs d'Apollon ;
Sachez par mon second nous instruire et nous plaire;
Mon entier réjouit les échos du vallon.

Communication : Marguerite et Madeleine de C. (château du Claireau).

N° 50.

Le riche sur la terre habite mon premier ;
Le royaume des cieux possède mon dernier ;
Pour abri le vieux pauvre a souvent mon entier.

Communication : D. Avati.

N° 51.

Cherchez mon premier dans l'année,
Et mon dernier dans mon entier.

Communication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

—

ÉNIGMES.

N° 43.

Mieux qu'un singe, je contrefais
Tout ce qu'on fait en ma présence ;
Comme un caméléon, je prends sans conséquence
La couleur de tous les objets ;
Comme un avocat d'importance,
Je donne mes avis avec sincérité ;
Malheur à celui qui s'offense,
Quand je lui dis la vérité.

Communication : Hélène Floresca (Bukarest, Roumanie).

N° 44.

Je suis connu, mais à tous agréable ;
Si l'on veut en croire la fable,
On me chérissait chez les dieux ;
Je n'approche des grands qu'autant que je suis vieux,
Celui qui le premier me sut mettre en usage,
Fut loin de profiter en sage
Du doux plaisir que je produis ;
Je tue, hélas ! souvent mes plus grands favoris.

Communication : Marguerite Brabant.

—

LOGOGRIPHES.

N° 22.

Sur mes huit pieds, je fais fuir d'épouvante
Certain larron surpris dans son mefait ;
Sur mes sept pieds, je l'attire et le tente,
Et s'il me prend, il s'en va satisfait.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 23.

Coupe la queue à mon premier,
Coupe la queue à mon dernier,
Je suis dans l'Inde un fruit qui désaltère ;
Mon premier, répété deux fois,
C'est mon entier qui, dans les bois,
Au mois de mai devient son propre Homère.

Communication : Marguerite Brabant.

—

LES DEVISES.

N° 19.

VILLES DE FRANCE.

N° 5. — *Armes.* — Un léopard, l'œil ardent, la patte levée.

Point de devise.

Communication : A. Dul (Gueron).

N° 6. — *Armes :* D'azur à la tour crénelée et talussée d'argent, ondée au naturel sur le pied, avec deux pins de sinople chargés chacun de sept fruits d'or et posés en pal derrière deux lions d'or.

Devise : « *Nunquam polluta.* »

Traduction : « Jamais souillée. »

Communication : Eugénie et Adèle Delvaille (Bayonne).

N° 7. — *Armes :* Un lion d'or sur champ d'azur, surmonté d'une couronne comtale.

Communication : Odette et Metta D. de B.

N° 8. — *Armes :* Deux gueules au château d'argent ouvert du champ, maçonné et ajouré de sable, à cinq tours couvertes en clochers girouettés d'or, accompagnés en chef d'un lion léopardé du quatrième siècle, et en pointe d'un croissant du second au chef semé de France.

(Le croissant représente la forme de la ville bâtie sur une courbe de la Garonne.)

Devise : « *Lilia sola regunt lunam, undas, castra, leonem.* »

Traduction : « Les lys seuls régissent la lune, les ondes, les camps, le lion. »

Communication : Marie Valentin (Paris). — Ma tante et moi (Bordeaux). — J. Maréchal.

N° 9. — *Armes :* D'azur à trois moutons passants d'argent, accornés de sable, accolés de gueules, clarinés d'or, à la bordure engrelée de gueules au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or.

Devise : « *Summa imperii penes Biturges.* »

Communication : Une petite Berrichonne et un petit Berrichon. — Jacqueline et Alice de Neuflize.

N° 10. — *Armes :* D'azur à un navire d'or sur une onde d'argent, les voiles ferlées au chef d'argent à trois mouchetures d'hermines de sable.

Communication : L. R.

CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 39.

Non, madame, il n'est rien que Nanine n'honore.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 54.

N° 1. — Deux oiseaux sur le même épi ne sont pas longtemps unis.

N° 2. —

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

N° 3. —

Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit.

N° 4. — Quand on est avec un ami, on n'est pas seul et on n'est pas deux.

N° 5. — Le temps qui fuit sur nos plaisirs semble s'arrêter sur nos peines.

N° 6. —

Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait,
Dans le monde tout mieux irait.

N° 7. — L'or a fait plus de mal à l'homme que le fer et le plomb.

N° 8. —

La beauté passe, un talent reste.
(FLORIAN.)

N° 9. —

Il faut que tout nous quitte, ou tout quitter.

N° 10. —

:.... Avocat incommode,
Que ne lui laissiez-vous finir sa période?

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 25.

CONSONNES

N° 1.

LA VIOLETTE

Modeste en ma couleur, modeste et mon séjour,
Franche d'ambition je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis briller un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

N° 2.

ÉPITAPHE

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque,
Ah? qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque!

N° 3

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue

VOYELLES

N° 1.

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

N° 2.

La jeunesse vit d'espérance,
La vieillesse de souvenirs.

N° 3.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée

RÉBUS.

L'ingratitude est le plus noir de tous les vices.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 23

JEUNE ET VIEUX.

Hélas! tu montes dans la vie,
Et je descends, le front penché;
Tu planes, légère et ravie,
Et je suis las d'avoir marché;
Au beau ciel de ton innocence
Te rit encore tant d'avenir!
Je suis si pauvre en espérance,
Je suis si riche en souvenir!

Incline-toi, douce colombe,
Vers un cœur s'ouvrant pour t'aimer,
Moi, je m'incline vers la tombe,
Moi, je sens mes yeux se fermer
Devant la blancheur de l'aurore
Doit s'éclipser la sombre nuit;
Mon dernier parfum s'évapore,
Ta jeune âme s'épanouit!

BOUTS-RIMÉS

Les solutions a un prochain Supplément.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 20.

CADIS

La Bourgogne.

Capitale : Dijon.

Départements : Côte d'Or. — Yonne. — Saône-et-Loire. — Ain.

LES PRÉNOMS

N° 1.

Les solutions à un prochain Supplément.

LES CURIOSITÉS

N° 28.

BOTTE D'ASPERGES.

Ce cuisinier devait payer la botte d'asperges quatre francs.

LES MOTS CARRÉS.

A D A M
D O R E
A R O N
M E N U

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 20.

Les solutions a un prochain Supplément

ÉNIGMES.

N° 41. — Corbeau.
N° 42 — Air, R, aire, aire.

CHARADES.

N° 44. — Avis.
N° 45. — Lointain.
N° 46. — Charité.
N° 47. — Charité.

LOGOGRIPHES

N° 21.

N° 21. — Placet. Place Lacet.

LE FIL D'ARIANE.

Pourquoi a-t-on les pouces plus courts que les autres doigts?

Quand on fait mal ce qu'on doit faire
On se mord les pouces, dit-on;
C'est Adam, notre premier père,
Qui nous donna cette leçon
Le vieux gourmand, avec sa pomme,
Dut se mordre le pouce aussi,
Et, de père en fils, voilà comme
Nous avons ce doigt raccourci.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

MARCHE DU CAVALIER.

42	21	44	29	40	1	64	31
45	36	41	22	33	30	25	2
20	13	34	39	28	23	32	63
35	46	37	54	11	26	3	24
8	19	10	27	38	53	62	51
47	16	7	12	55	50	59	4
18	9	14	49	6	57	52	61
15	48	17	56	13	60	5	58

LES ANAGRAMMES.

N° 28.

Les solutions au prochain Supplément.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Léonie S. — L'Amazone (Paris).

SUPPLÉMENT N° 55.

(13 JANVIER 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 38. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 53 PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 24. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 22. LE LANGAGE FRANÇAIS N° 19 LES USAGES MONDAINS LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 19 LES DEVISES, N° 18. LES ANAGRAMMES, N° 27. ÉNIGMES, N° 38, 39, 40 CHARADES, N° 39 à 43. LOGOGRIPHES, N° 19, 20. CURIOSITÉS, N° 27. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER

Guillaume Danloux. — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Georges et Charles Saint-Mleux — Roger Braun (Lycée Fontanes, Paris). — Julie Portalis (Saint-Maurice) — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Jumiri (Epinal) — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). Pierrot et Cie (Paris) — Marie, Marthe, Léon Watel, et Louise et Lucie Devismes. — J. Brontana (Paris). — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — Marguerite (Versailles). — Natalie G. — Tracy. — Un frère et une sœur (Laon). — Famille Hics — Esther, Léa et l'Ami Fritz (Paris). — Ricquebourg — Mac-Madel (La Rochelle). — La colonie de Gentilly (Sorgues, Vaucluse). — Fleurs et Bourgeons. — Jehanne, Marie, Molla, Ernest de Kivouvoudré, et Taipo-Anai (Brest) — Deux huîtres et leur perle. — *Signature omise.* — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie) — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Marie Valentin (Paris). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne) — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B et Isabelle. — Alice Pluche (château de Saint-Ouen l'Aumône). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Aimée et Suzanne. — Le caporal Bonbon

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

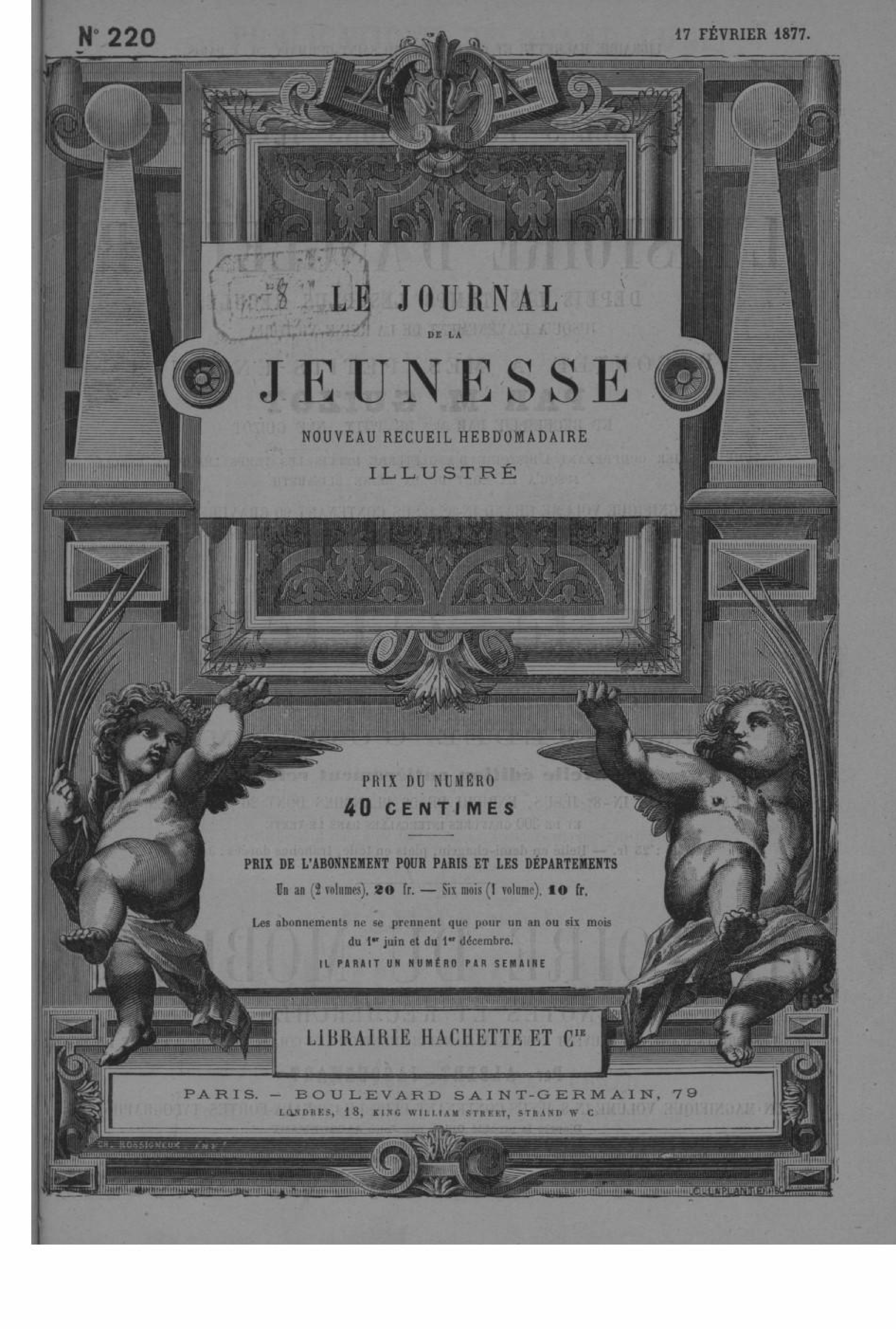
Maurice et Albert Dehorter (Paris). — Lecouturier (Paris). — Anne d'Arbaumont (Dôle) — Eugène Landois (Nantes). — Georges et Emile Charbonneau (Reims) — Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes). — André Genty (Orléans). — Lucie et Aline Mantion (Passy). — Radegonde et Louise d'Aubery (Poitiers). — Marie et Marguerite Labuzan (La Réole). — Raoul Digard (La Flèche) — Suzanne Rapp (Rouen) — Marthe Léveillé (Olivet, près Orléans). — Francine et Robert Le Mareschal — Jeanne Francillon (Puteaux). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Mathilde Maisonville (Grenoble). — Eugène Gaïetta (Bourges, Cher). — Paul Marivaux (Limoges). — Mousse d'Auvergne — Perce-Neige. — Trois copains du lycée de Tours. — Trois associés du jardin (Bordeaux). — Un bon petit travailleur. — Loisan, Madalen et Jannic les Bretonnes. — Un chamois du Mont-Rose Hirondelle, Fleur de montagne, une riveraine du Tibre, une visiteuse (Rome). — C P. — Deux vieux hibous — Une algue et une actinie des bords de la Manche (Le Havre). — Carabine (Orléans). — Une bruyère des Cevennes et un thym des Alpes. — L'hirondelle du lys. — Jeanne (Marmagne). — Potence Hyacinthe. — Trois commençants : Hélène, Marie et Radu Vacaresco (Bukarest, Roumanie). — Jacqueline et Aline de Neuflize (Paris). — Un petit Champenois (Vitry-le-Français, Marne). — Mignon (Paris) — Les trois Ours de Saint-Avertin. — Les Grises (Reims). — Marie W. (Mons, Belgique). — Haydée, l'Echo des Ravines et Mignon (Mantes-sur-Seine). — Le capitaine Lotton. — Tata. — L'amazone des Champs-Elysées — Violette et Lilas blanc — Béatrix d'A. — Laurence.

AVIS — *Les noms des correspondants du Supplément n° 57, du 27 janvier, seront publiés dans le prochain Supplément du 24 février* 1877.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.

N° 220

17 FÉVRIER 1877.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME PREMIER COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 32 francs.

LE CIEL

SIMPLES NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

Nouvelle édition entièrement refondue

UN BEAU VOLUME IN-8° JÉSUS, ENRICHI DE 56 PLANCHES DONT 20 TIRÉES EN COULEUR ET DE 300 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché : 25 fr. — Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranches dorées : 31 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

NOTES ET RECHERCHES
SUR LES OBJETS D'ART QUI PEUVENT COMPOSER L'AMEUBLEMENT OU LES COLLECTIONS DE L'HOMME DU MONDE

Par ALBERT JACQUEMART

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT PLUS DE 150 EAUX-FORTES TYPOGRAPHIQUES

D'après le procédé Gillot, par Jules JACQUEMART

Broché : 30 fr. — Richement relié avec fers spéciaux et tranches dorées : 37 francs.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LA CHANSON DU

VIEUX MARIN

PAR COLERIDGE

Traduite de l'anglais

Par M. AUGUSTE BARBIER

ENRICHIE DE 40 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES SJR BOIS D'APRÈS LES DESSINS DE

GUSTAVE DORÉ

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 50 Francs

L'ITALIE

DESCRIPTION DE TOUTE LA PÉNINSULE

DEPUIS LES PASSAGES ALPESTRES INCLUSIVEMENT, JUSQU'AUX RÉGIONS EXTRÊMES DE LA GRANDE GRÈCE

PAR JULES GOURDAULT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 70 francs.

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE

1871

PAR M. LE BARON DE HÜBNER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 francs.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

PAR F. WEY

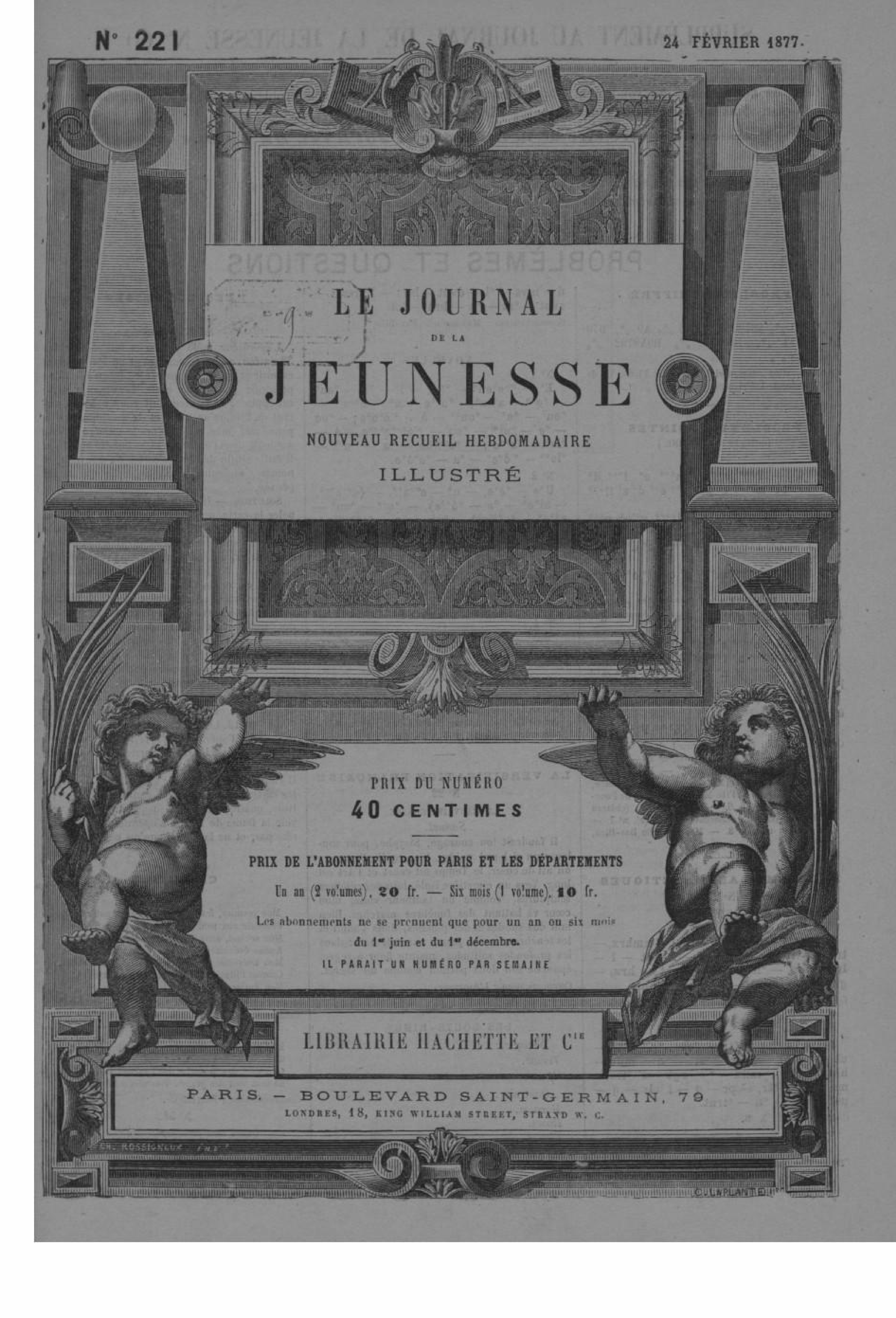
UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. De NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 221 24 FÉVRIER 1877.



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 60

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 41.

*** X9 *** A87B9C *** B43 *** A9 *** D79 *** 5873 *** B8759C *** H9X8792 *** K87M92N ***

Communication : Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 56.

N° 1. — **P*** r***** m*** e* f*** d* m********, l* m**** l* p*** s** e** d* s* f**** s****.**

N° 2. — **O* p*** t*** l* t**** q*'o* p*** m**** e*******.**

N° 3 — **L** r***** f*** l'a***** e* d********* b*******.**

N° 4. — **L* c****** m**** e* c***** e* g***** a*** l**.**

N° 5. — **L* p**** n*** f****** d** r******, l* p****** d** c*******, e* l'a***** d** c*******.**

N° 6. — **L* h**** e** u* o****** s*****.**

N° 7. — **C**** o* f*** s** l**, o* s* c*****.**

N° 8. — **Q**** j* n* l* v*** p***, m** œ** l* s*** e*****.**

N° 9. — **S* v*** ê*** g***, c******; s* v*** ê*** t******, p****.**

(S** P***.)**

Communications : Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 1. — A. Dul (Gueron), n° 2. — Robert et Francine Le Mareschal, n° 3. — Paul et Maurice de l'Ile Maurice (Medoc), n° 4 — Adrienne, Louise et Eugène de l'Ile Maurice (château de Fournil, Périgord), n°s 5, 6. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n° 7. — Ma sœur et moi, n° 8. — Mademoiselle Bas-Bleu, n° 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 27.

CONSONNES.

N° 1.

Ls — sts — snt — *n — ppl — nmbrx, — trvnt — tt — chs — fcl; — *l — ft — l — lr — pssr, — *ls — snt — svnt — hrx, — grnd — mtf — d — s — crr — hbls.

Communication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

N° 2. —

Prtnt — chq — *tm — *st — *n, — *tr — chq — glbl — d'r — *st — *n — mnd — hbt, — chq — mnd — * — rgt — d'**trs — mnds — pt-*tr, — pr — q — l'*clr — q — pss — *st — *n — *trnt.**

Communication : X B.

N° 3 —

***n — jr — tmb — *n — mvs — vln, — *n — l — rmss, — *n — l — rcll, — *t — d — mvs — *l — dvnt — bn : — l'*dvrst — svnt — *st — *n — hrs — *cl.**

Communication : Mademoiselle Bas-Bleu

VOYELLES

N° 1. —

E* — **e*eu* — **i*, — i* — *e — *au* — *o — a**e* — *o**e — u* — e**a** — *ou* — *e* — *ou** à — *'é*o*e ; — *ue — *e — *ui* — *ou — *'a***e***e — à — *ie* — *a**e*, — *o***ue — *a — *o** — *ie** — *'ô*e* — *a — *a*o*e.**

N° 2. —

U*e — *è*e, — u* — ea**, — (e**a***, — ai*e* — *a — *ô**e), — *o** — *eu* — a**e* — *a**ie** — *ui — *e — *a**e** — *'u* — *'au**e.**

N° 3.

***e — *e*i* — *e — *a*oi* — e** — *a*u*e* — au* — *o**e*; — i* *ai* — *a** — *eu* — *e**eau e* *e — *eu** — *u'a*e* eu*.**

N° 4.

ua** — *u* — u*e — *e**o**e — o* — **é*e** — *e — *é**e*, — *'e** — *a* *e* — *eau* — *ô*é* — *u'i* — *ui — *au* — *e**ee*.**

Communications : René Chollet, n° 1. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 2 — Nadine et Jeanne Chaptal (chateau de Petit-Bois), n° 3. — Divers correspondants, n° 4.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 22

LA MAUVAISE CHANCE.

Sonnet.

Il faudrait ton courage, Sisyphe, pour soulever un si lourd poids; bien qu'à l'ouvrage on ait du cœur, le Temps est court et l'Art est long. Vers un cimetière isolé, loin des célèbres sculptures, comme un tambour voilé, mon cœur va battant des funèbres marches. Bien loin des sondes et des pioches, dans l'oubli et les ténèbres, maint joyau enseveli dort; dans les profondes solitudes, mainte fleur à regret épanche son doux parfum comme un secret.

Communication : L'Amazone

LES BOUTS-RIMÉS

Distique :

Tresor.
Or.

Quatrain :

Moroses.
Roses.
Fleurs.
Pleurs.

LES SURPRISES

N° 11.

LA CARTE PENSÉE.

L'opérateur mêle le jeu et fait défiler les 32 cartes, en les retournant et en les appelant en ordre : un, deux, trois, etc., jusqu'à 32. Une personne pense une carte Lorsque la série est épuisée, l'opérateur fait couper le jeu autant de fois qu'on veut, et la personne qui a pensé une carte, lui dit alors le numéro qu'elle occupait dans l'ordre où elles ont été appelées. Il fait ensuite défiler les cartes de nouveau, et nomme, seulement à la fin, celle qui a été pensée.

SOLUTION — Il suffit simplement de se rappeler la carte qui avait le numéro 1, et qui sert de point de départ. Au second défilé, dès qu'elle apparaît, on compte mentalement : un, deux, trois, etc. La coupe, même répétée plusieurs fois, ne détruisant pas l'ordre de la série des cartes, la carte pensée occupe toujours le même rang. Au premier abord, il semble qu'il soit nécessaire de retenir la succession des trente-deux cartes, pour en déterminer une d'après son numéro d'ordre; mais le seul effort de la mémoire consiste à se rappeler la première carte, le numéro donné, et la carte pensée qui y correspond.

Supposons que la première carte soit le roi de carreau, et qu'on ait pensé la *Dame de Trefle*, n° 13. Le jeu coupé, on donne le numéro 13 à l'opérateur, qui fait défiler de nouveau les cartes. Le roi de carreau lui apparaît, par exemple, à la fin du jeu, l'avant-dernière ? Il compte mentalement : *un et deux;* il relève les cartes dans leur ordre, continue à compter : trois, quatre, cinq, etc., jusqu'à treize, qui revèle la Dame de Trèfle. L'opérateur ne s'y arrête pas, et ne la nomme qu'un peu plus tard.

CHARADES.

N° 52.

Mon premier, frais tapis créé par la nature,
Présente aux ruminants une ample nourriture.
Mon second, sans fléchir, accomplit son parcours;
Aucun événement n'en retarde le cours
Mon troisième est léger; semblable au météore,
Comme l'illusion, il meurt brillant encore.
Mon entier est souvent aimé par un auteur,
Mais il faut qu'il soit bref pour plaire à son lecteur

Communication : E. Pedone

N° 53.

Mon premier ne saurait te gêner, cher lecteur,
Ce sera, si tu veux, une simple voyelle;
La gloire des Romains mon second te rappelle,
Et mon tout des grands vins révèle la saveur.

Communication : Fanciulette.

N° 54.

Quand mon premier est mon dernier,
Il a le goût de mon entier.

Communication : Divers correspondants.

MARCHE DU CAVALIER

prend	re	or	lui	be	la	biens	la
nesse	dit	la	ter	gueil	mort	em	et
la	re	cha	tom	fu	te	mais	que
non	jeu	cen	l'air	que	la	mée	por
des	ser	où	gloire	l'hom	porte	é	le
ne	dre	cendre	lais	tout	nom	me	la
quel	re	bli	re	chose	drait	prend	l'é
l'ou	tour	que	doit	re	ment	à	vou

LES ANAGRAMMES.

N° 20.

NOMS ET PRÉNOMS

° 1. — Las dina.
° 2. — Irma, do, ut, ré.
° 3. — Air, neige.
° 4. — Le stade.
° 5. — La réponse vue.
° 6. — Déité fatale.
° 7. — Loto sans danger.
° 8. — Cadi, le vin m'a grisé.
° 9. — A un rat de chine.
° 10. — On dira chat enragé
° 11. — Cy la rue Roland.
° 12. — Ce male philologue.
° 13. — Trop osa.
° 14. — Il ennuie.
° 15. — Dot, été.
° 16. — A Aix.
° 17. — Si Cuba.
° 18. — Noélie.
° 19. — Ce tas.
° 20. — Etaler.
° 21. — On enfle.
° 22. — J'ai turco.
N° 23. — Le cancre.
N° 24. — La poule.
N° 25. — Fais corne.
N° 26. — Il sera.
N° 27. — Ninie.
N° 28. — Oh! en noir.
N° 29. — Hysope.
N° 30. — Ah! peintes.
N° 31. — Une latine.
Il en vante.
N° 32. — Église.
N° 33. — Tantot niée.
N° 34. — Céline ment.
N° 35. — Ormeau.
N° 36. — La tante.
N° 37. — Gaminer.
N° 38. — Et Paul.
N° 39. — On a usé.
N° 40. — Montre mal.
N° 41. — Et mon gain.
N° 42. — Grenier.
N° 43. — Mon chat a bu.
N° 44. — En Crète.
N° 45. — Se gela.
N° 46. — M'y ota.
N° 47. — Te lasse.

ommunications : Julie Portalis (Saint-Maurice), n°s 1 à 4 — Roger et Michel, n°s 5 à 10. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Plass, Bohême), n°s 11 à 13. — A. Dul (Gueron), n°s 14, 15, — Ma tante et moi (Bordeaux, Gironde), n°s 16, 17. — Kisberg (Saint-Jean, Seine-et-Oise), n°s 18 à 20. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., n°s 21 à 25. — Hélène Martin (Périgueux), n°s 26 à 37. — Eugène de l'Ile Maurice et son cousin Fernand D. (château La Lagune), Adrienne et Louise de l'Ile Maurice et Paula M. (Bordeaux), n°s 38 à 47.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 22.

Quel est le département dont le chef-lieu les sous-préfectures, par leurs initiales, forent le mot :

ALUN?

mmunication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

—

ÉNIGMES.

N° 45.

Je suis, lecteur, un être tout mystère ;
Chacun me voit et fort peu me comprend ;
Je fais passer plus d'une heure à Valère,
Comme un oiseau, je fuis si l'on me prend.
L'obscurité, voilà tout mon domaine ;
Je sais tromper les regards curieux,
Et tel enfin qui se met à la gène
Pour me trouver m'a souvent sous les yeux.

mmunication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

N° 46.

Depuis que je suis née on m'a vue, sans repos,
Toujours renouveler ma course vagabonde,
Et celui qui me fit, en prononçant deux mots,
M'obligea de courir jusqu'à la fin du monde.

mmunication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

—

LOGOGRIPHES.

N° 24.

Il est un nom béni ; nous y trouvons un père ;
Il renferme en soi la prière;
Du grand pontife-roi le nom auguste et doux ;
Enfin ce mot, si rempli de mystère,
Si vénérable, invoqué par nous tous,
Peut bien aussi prêter à rire.
J'en ai trop dit déjà ; si j'ajoute, c'est pire.

mmunication : Marguerite Brabant,

N° 25.

Je suis sur quatre pieds un savoureux morceau,
Quoique je ne sois pas des mets le plus nouveau.
Sur trois pieds seulement, changeant de caractère,
A toute heure du jour je suis fort nécessaire,
Et je puis par le froid et la chaleur, vraiment,
Changer trois fois d'état, et très-facl'ement.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

—

LES CURIOSITÉS.

N° 31.

N° 1. — Qui a prononcé ces paroles en face de Henri III et de la Ligue :

« Le pouvoir de tout faire n'en donne pas le droit. »

N° 2. — Parole d'un empereur romain :

« Mieux vaut sauver un citoyen que tuer mille ennemis. »

N° 3. — Quel est le roi, qui, pour sa garde ordinaire, avait des chiens, un cheval, un taureau et des cerfs apprivoisés, qui l'avertissaient de l'approche des visiteurs ?

N° 4. — Quelles sont les deux batailles qui furent livrées un vendredi, à huit jours d'intervalle ?

N° 5. — Qu'appelait-on des *Rosnys?*

N° 6. — Quel est le peintre de l'école hollandaise, connu par son extrême avarice, qui se fit passer pour mort, afin de vendre ses tableaux plus cher ?

N° 7. — Quel est le seigneur qui fit cette prière :

« Mon Dieu, je prie que tu fasses aujourd'hui pour L* H*** autant que tu voudrais que L* H*** fît pour toi, s'il était Dieu, et que tu fusses L* H***.

N° 8. — Quelle est la plus anciennes de toutes les bannières ?

Communications : Adrienne Durand (Pointe-à-Pître. Guadeloupe), n°s 1 à 3. — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 4. — Francine et Robert Le Mareschal, n° 5. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 6. — Fougère et Bruyère, n° 7. — Un frère et une sœur (Laon), n° 8.

N° 32.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Quels sont les personnages ainsi désignés :

N° 1. — *L'ange de l'école Docteur angéique.*

N° 2. — *Le docteur admirable.*

N° 3. — *Le singe de Scarron.*

N° 4. — *Boucher de Vassy.*

N° 5. — *Boucher de Manchester.*

N° 6. — *Auguste* (roi de France).

N° 7. — *Le marchand de laine.*

N° 8. — *Roi-roturier.*

N° 9. — *Le président : « Je dis ça. »*

N° 10. — *Le faiseur de rois.*

N° 11. — *Tête de colombe et queue de serpent.*

N° 12. — *Le maître et l'ami du monde.*

N° 13. — *Docteur irréfragable.*

N° 14. — *Docteur universel.*

N° 15. — *Docteur de l'Église.*

Communications : Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), n°s 1 à 3. — Julie Portalis (Saint-Maurice), n°s 4 à 6. — Marie et Geneviève de Chambly, n° 7. — Un frère et une sœur (Laon), n°s 8, 9. — Haydée et l'écho des ravines, n° 10. — Mademoiselle Bas-Bleu, n°s 11, 12.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 22.

Quelle est l'origine des mots suivants :

N° 1. — Baccalauréat	N° 7. — Hermétique.
N° 2. — Carnaval.	N° 8. — Lambiner.
N° 3. — Brouette.	N° 9. — Corbillard.
N° 4. — Ogre.	N° 10 — Genét.
N° 5. — Gibraltar.	N° 11. — Bécarre.
N° 6. — Silhouette.	N° 12. — Bémol.

Communications : Adrienne Durand (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe), n° 1. — Alice Pallandre (Versailles), n°s 2, 3. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. et L.), n°s 4, 5. — Un frère et une sœur (Laon), n° 6. — Un trio de baudets, n° 7. — Gélaste, n°s 8, 9. — Hélène Martin (Périgueux), n° 10. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n°s 11, 12.

Charles Joliet.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 40.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes.

—

PROBLÈMES POINTÉS
(CHIFFRE DE STERNE)
N° 55.

N° 1. — Nous avons un côté du cœur qui s'appuie sur ce qu'on aime.

N° 2. — Si les bavards réfléchissaient, ils auraient bien moins de temps pour parler.

N° 3. — Entre la coupe et les lèvres, il y a souvent un grand espace.

N° 4. — La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux.

N° 5. —
L'orgueil n'aveugle pas ceux que l'honneur éclaire.

N° 6. — Élève le corbeau, il te crèvera les yeux.

N° 7. — Souvent derrière la croix se tient le diable.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES
N° 27.
CONSONNES

N° 1. —
Le causeur dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

N° 2. —
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de
Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux, [terre,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

N° 3. —
A force de forger on devient forgeron;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron,
Au lieu d'avancer, il recule
Voyez *Hercule*.

VOYELLES

N° 1. —
C'est un sot que Lebrun-Tossa.
— Hélas! oui; mais le pauvre hère
Se fâche quand on lui dit ça.
— Il est donc toujours en colère?

N° 2. —
Qu'est-ce donc que les jours pour valoir qu'on les
[pleure?
Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure.

N° 3. —
L'indifférence est pour le cœur
Ce que l'hiver est pour la terre.
Mme DESHOULIÈRES.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE
N° 24.
LES FLEURS SOMBRES.

Écrase à tes pieds la Mélancolie,
Cette fleur du Nord et d'un ciel souffrant,
Dont le froid calice, inondé de pluie,
S'exhale en poison et trouble Ophélie
Le long du torrent.
Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La Tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions à un prochain Supplément.

LES MOYENS MNÉMONIQUES
N° 21.
CES CHEFS-D'ŒUVRE.
Tragédies.

Cléopâtre.	Suréna.
Electre.	Didon.
Sertorius.	Œdipe.
Cid (Le).	Ulysse.
Horaces (Les).	Venceslas.
Esther.	Rodogune.
Fiesque.	Essex (Le comte de).

LE LANGAGE FRANÇAIS.
N° 21.

Les solutions seront publiées dans un prochain Supplément.

CHARADES.
N° 48. — Fardeau.
N° 49. — Cornemuse.
N° 50. — Hôtel-Dieu.
N° 51. — Moisson.

ÉNIGMES.
N° 43. — Miroir.
N° 44. — Vin.

LOGOGRIPHES.
N° 22. — Pistolet. Pistole.
N° 23. — Coucou. Coco.

LES CURIOSITÉS.
N° 29.

Les deux paysans avaient, l'un 5, et l'autre 7 moutons.

N° 30.

N° 1. — Louis XII.
N° 3. — Henri IV.
N° 4. — Le roi au maréchal de Villars après Malplaquet.
N° 5. — Le *Gâteau baba*, d'origine polonaise, a été introduit en France par le roi Stanislas.
N° 6. — Henriette-Marie de France : son père, Henri IV; sa mère, Marie de Médicis; son mari, Charles Ier d'Angleterre; sa fille, Henriette d'Angleterre.
N° 7. — Gustave III, roi de Suède.
N° 8. — Jean II, roi de Portugal.
N° 9. — Henri IV.

LES DEVISES.
N° 19.
VILLES DE FRANCE.

N° 5. — Bayeux (Calvados).
N° 6. — Bayonne.
N° 7. — Bernay (Eure).
N° 8. — Bordeaux.
N° 9. — Bourges.
N° 10. — Brest.

LE FIL D'ARIANE.
LE RUISSEAU

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi, je crains la foule,
Comme toi, j'aime le désert.
Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Communication : E. B.

MARCHE DU CAVALIER.

40	37	42	47	4	7	12	9
43	46	39	36	13	10	3	6
38	41	44	31	48	5	8	11
45	30	51	14	35	32	49	2
52	15	64	29	50	1	34	19
61	58	55	16	33	20	23	26
56	53	60	63	28	25	18	21
59	62	57	54	17	22	27	24

LES ANAGRAMMES.
N° 29.

Les solutions à un prochain Supplément.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Charlotte T. — Marie Beauperthuy (Pointe-à-Pitre Guadeloupe).

SUPPLÉMENT N° 57.
(27 JANVIER 1877.)

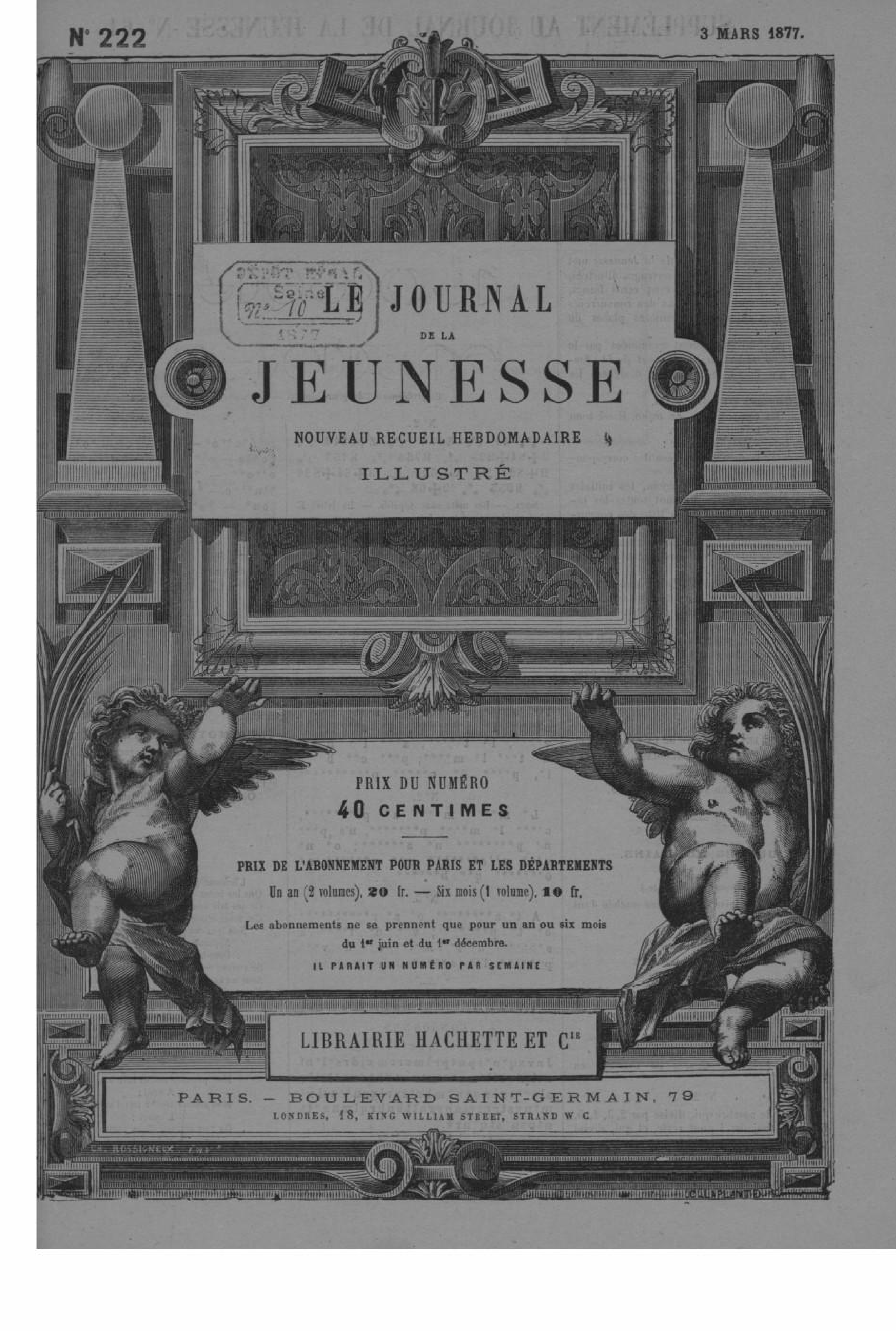
PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 39. PROBLÈMES POINTÉS CHIFFRE DE STERNE, N° 54. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 25. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 22 RÉBUS. BOUTS-RIMÉS. MOYENS MNÉMONIQUES, N° 20 LES PRÉNOMS. LES CURIOSITÉS, N° 28. LES MOTS CARRÉS. LANGAGE FRANÇAIS, N° 20. ÉNIGMES, Nos 41 42. CHARADES, Nos 44 A 47. LOGOGRIPHE, N° 21. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. LES ANAGRAMMES, N° 28.

Julie Portalis (Saint-Maurice). — J. Brontana (Paris) — Edmond et Louis Caubet (Reims). — Jeann Vallotte (Creue, par Vigneulles (Meuse). — Marie e Camille Hischmann. — Marthe et Marie Vinatie (Lurcy-Lévy). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Lucyanne et Céline de Varennes (Paris). — Jeann Houcke. — Guillaume Danloux. — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Blanche, Adrienne Jeanne et Noée Riclot (Savoie). — Berthe et Hélène de Cerné, Julie de Chambly. — Valentin Hennet de Bernoville. — Marguerite Biret (La Flotte île de Ré, Charente-Inférieure). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Roger Braun (lycée Fontanes Paris). — Ricquebourg. — Roger et Michel. — V O. et sa sœur. — B. V. D., les trois champenoi téméraires du collège de Bar-sur-Aube. — Marie e Jeanne R. — Nous autres (Reims). — La coloni de Gentilly (Sorgues, Vaucluse). — Natalie G. — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Ma Madel (La Rochelle). — Esther, Léa et l'Ami Fritz — Fleurs et bourgeons. — Odette et Metta D. de B. Isabelle et Hélène. — Famille Hics. — Deux huîtres et leur perle. — Béatrix d'A. — L'Amazone. — Marguerite et Madeleine de C. (Paris). — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne) Louise Guélon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Marie Gradisteano (Bukarest Roumanie). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filit (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Marie Jean Falcoyano (Bukarest, Roumanie). — Raymond Martres (Toulouse) — Edouard Creux. — Marie Valentin (Paris). — Raymond Pitrou (Tours). — Marie Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Frères et sœurs de Vinéky (Orléans). — Charlotte.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Georges M. Viasto (Galatz, Roumanie). — Edmond Schmidt (Neuchâtel). — Louis Hary fils (Doignies) — Raoul Digard (La Flèche). — Le jeune Sibérien Michel Strogoff (Versailles). — Anne d'Arlaumou (Dôle, Jura). — Radegonde et Louise d'Aubéry (Poitiers). — Marthe l'Eveillé (La Quetonnière, près Orléans). — Etienne Marsouin (Paris). — Marie e Marguerite Labuzan. — Cécile Dietoch (Liépore). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Georges et Charles Saint-Mleux. — Robert et Francine Le Mareschal (Rouen). — Blanche Brunet (Saintes). — Alice Pluch (château de Saint-Ouen l'Aumône). — Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes) — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérès Bertholle (Paris). — J. Marion, Gaston du Chezau (château de Canteloup, Gironde). — Jeanne Cyr e Gaston Delornie (Paris). — Suzanne Mallet (Paris) — Félix Thomas (lycée Fontanes, Paris). — Léon Meyer (Paris). — Suzanne Rapp (Rouen). — Henriette de Brécourt et Nadine Chaptal. — *Signature omise* (Genève). — *Ingenio parvus, Auribus ingens*. — Les Grises (Reims). — Trois copains d lycée de Tours. — Un petit Champenois (Vitry-le-Français, Marne). — Constance. — Carabin (Orléans). — Jeanne. — Jumiri (Epinal). — M. G. E. L. — M. T. G. (château de Crespières, Seine-et Oise). — Marguerite et Louise Lapoire. — Les amis du père Manuel. — Achille (Le Quesnoy). — Bouquet d'orties. — Paul et Virginie. — Fanciulette. — Perce-Neige. — Réséda. — Deux Bluets. — Mousse d'Auvergne. — Le capitaine Lotton. — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Trois commençants, Hélène Marie et Radu Vacaresco (Bukarest, Roumanie). — Maria Manuela Fesser, Josefina M. Fesser, Antonio Ulibarri, Quirico Pacare (Madrid). — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg). — M. C. (Bruxelles). — Marie W. (Mons Belgique). — Nadia, Sangarre et Marfa (Irkoutsk)

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON



DÉPÔT LÉGAL Seine N° 10 1877

5e CONCOURS

RÈGLEMENT

Le CINQUIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse* est ouvert A TOUS SES LECTEURS. Il sera clos le 10 avril. Le résultat en sera publié dans le *Supplement* du 12 mai 1877.

Les lauréats des quatre Concours précédents peuvent y prendre part.

La direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition Vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Le Concours est indépendant.

Pour les compositions *ex æquo*, il est tenu compte du travail antérieur.

Les lettres devront porter :

En tete. le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : le nom, le prénom, les initiales ou le pseudonyme, en un mot toutes les indications à publier dans la liste des concurrents.

Nous recommandons à nos correspondants pour la régularité du classement du Concours .

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 10 avril, clôture du Concours.

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

NOTA. — Consulter la *Méthode générale pour le dechiffrement et la solution des Problemes et Questions.*

Adresser les lettres :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU JOURNAL DE LA JEUNESSE,

PARIS.

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

—

USAGES MONDAINS.

LA FEVE

(L'histoire et la légende.)

Quelle est l'origine de la *Feve* cachée dans le Gâteau des Rois?

—

LES CURIOSITÉS

N° 1.

Quelle est la date :

Du premier *Livre* imprimé.

Du premier *Chemin de fer*.

Du premier *Telegraphe*.

Du premier *Bateau à vapeur*.

De la première *Course de chevaux* en France.

N° 2.

Quel est le nombre qui, divisé par 2, 3, 4, 5, 6, donne toujours 1 pour reste, et qui, divisé par 7, donne pour reste 0?

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

Ce problème est du genre simple. — Les mots ne sont pas séparés

N° 2.

4 ⁂ 41 ⁂ X4SY ⁂ Z✠8312 ⁂
3✠S4✠S25 ⁂ H9S5 ⁂ K7S3 ⁂
H✠S2 ⁂ X✠62 ⁂ 3✠S4✠S25
⁂ H9S5 ⁂ 9✠68 ⁂

NOTA — Les mots sont séparés. — La lettre E n'est employée que trois fois.

N° 3.

⁂ 6236 ⁂ A24B ⁂ 5CZD ⁂
7Z ⁂ H5397Z ⁂ ZK ⁂ KZ88397Z
⁂ 54 ⁂ 64XZ89Z ⁂

Ce problème est du genre simple.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

O* n* c******** p** a**** q** l** b**** v*********, i**********, c**** l* j*******, l* s****, l* v****, l* t*****, s*** l** b**** d* t*** l* m****; p*** c** b**** l*, p**** d* c***** p**********

N° 2.

L* m**** m**** è* p********, c**** l* m**** p*******, n'a p*** n* p******** n* a******; o* n* v*** q*'o******* q** g****** o* o******* q** b******

N° 3.

A t* n********, o* s* r********** e* t* p*******; v** d* f**** à s****** a l* m*** e* à v*** p****** l** a*****

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES

RÊVES AMBITIEUX

Jnvxq*n*rpntprlmsrrmxjdrs*l*nf
ntlplsbll*ms***xtnstdbtdvntlsllq
slv**sslnqtn*mbr*rsrlgzn**sslnj
m*nvstrcrmnhrznttbnhrqlmnn*tt
ntpsn*stq*nrv.

NOTA. — Les mots ne sont pas séparés.

—

VOYELLES

*é*e**e* — e** — *o* — *o* — *e
*o**e — e** — *o* — ou**a*e — i*
e**e** — *e* — *ou*i** — *e
u*e — *uo* — ou**a*e — *u*e
ou — *e* — *o**e** — a*e*
*é*a*e* — *oi* — e* — *u — *a
— *e — *o* — **ô*e — i**e**o*e
è — *oi*

Les mots sont séparés. Toutes les consonnes sont représentées par des etoiles.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

D'où viennent ces dénominations : LANTERNE DE DIOGÈNE, LANTERNE DE DÉMOSTHÈNES, improprement employées pour désigner le monument de la Terrasse de Saint-Cloud?

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quels sont les *Sept Conjurés* dont les noms commencent par les mêmes initiales que les sept mots de ce vers alexandrin :

Obligé De Mentir Il Gouverne Au Hasard.

—

CHARADES.

N° 1.

L'homme jamais ne devrait oublier
Que les biens d'ici-bas sont fondés sur le sable,
Ce qui fait son bonheur est toujours périssable,
Car toute chose un jour doit prendre mon premier
Non loin des plus humbles chaumières,
Apparaît mon second,
Dont le sol infécond
Se couvre de genêts, de thym et de bruyères.
Sous un ciel où l hiver pese durant neuf mois,
Mon tout offre un pays de marais et de bois;
L'automne et le printemps, sur cette âpre nature,
Ne se couronnent point d'une riche parure,
Et le soleil ne jette à ces tristes climats
Que de ternes rayons sur d'éternels frimas.

N° 2.

Mon premier est un instrument
A vent;
Mon second n'offre pas d'un sage
L'image;
On voit entouré d'eau partout
Mon tout.

—

MARCHE DU CAVALIER

accords	lors	lui	tre	hon	bres	ti	dace
re	chan	dit	que	ce	par	fit	lieux
ren	vins	de	dieu	som	heur	au	jus
la	prit	le	mais	sa	qui	des	au
di	lui	pour	les	ce	pu	une	son
eu	thia	ses	fem	bien	bord	dieu	cen
qu'on	prix	dans	dice	on	morts	nit	par
ce	ry	me	de	d'a	tôt	dit	des

LES ANAGRAMMES.

N° 1.

Roi :

RÉBUS QUI T'EN PARLE.

N° 2.

Reine :

L'ANE TARDE BIEN.

N° 3.

Ecrivain français :

RIS, BOIS A LA FRANCE.

N° 4.

Écrivain étranger :

A LA MESSE DITE, CHACUN VERRA.

N° 5.

Anagramme géographique :

GONDOLE FILE.

LES DEVISES.

N° 1.

Devise d'un écrivain :

Le dieu Terme et ces mots :

« *Cedo nulli.* »

Traduction :

« Je ne cède à personne. »

N° 2.

Devise d'un poëte :

Une ruche enfumée et ces mots

« *Pro bono malum.* »

Traduction :

« Un mal pour un bien. »

N° 3.

Devise d'une sainte :

« *Prier, souffrir, se taire.* »

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

LA MORT DE LAURE.

(Imité de Pétrarque)

Sans ralentir le pas, la vie fuit et avance, et, derrière, vient la mort à journées si grandes, que les heures de paix qui me furent données un rêve me paraissent et comme n'étant pas. Je m'en vais, mesurant mon avenir sinistre d'un compas sévère, et de tant de divers maux vois mes destinées environnées encore, que de moi-même au trépas je veux me donner. Si jadis mon sort malheureux eut quelque joie, je m'en souviens, triste; et puis, devant, je vois la mer qui va me recevoir, tremblante proie. Je vois ma nef sans voiles, sans antenne et sans mât, le ciel noir et livide, mon nocher fatigué, et les beaux yeux, qui me servaient d'étoiles, éteints.

LES BOUTS-RIMÉS.

Composer un quatrain avec ces quatre rimes, en grands ou petits vers, et en disposant les vers à volonté :

Berceau.
Tombe.
Roseau.
Colombe.

ÉNIGMES.

N° 1.

UNE ÉNIGME DE CORNEILLE.

Un divin oracle autrefois
A dit que ma pompe et ma gloire
Sur celle du plus grand des rois
Pourrait emporter la victoire;
Mais si j'obtiens, selon mes vœux,
De pouvoir parer vos cheveux,
Je dois, par orgueil véritable,
Toute autre gloire abandonner,
Car nul honneur n'est comparable
A celui de vous couronner.

N° 2.

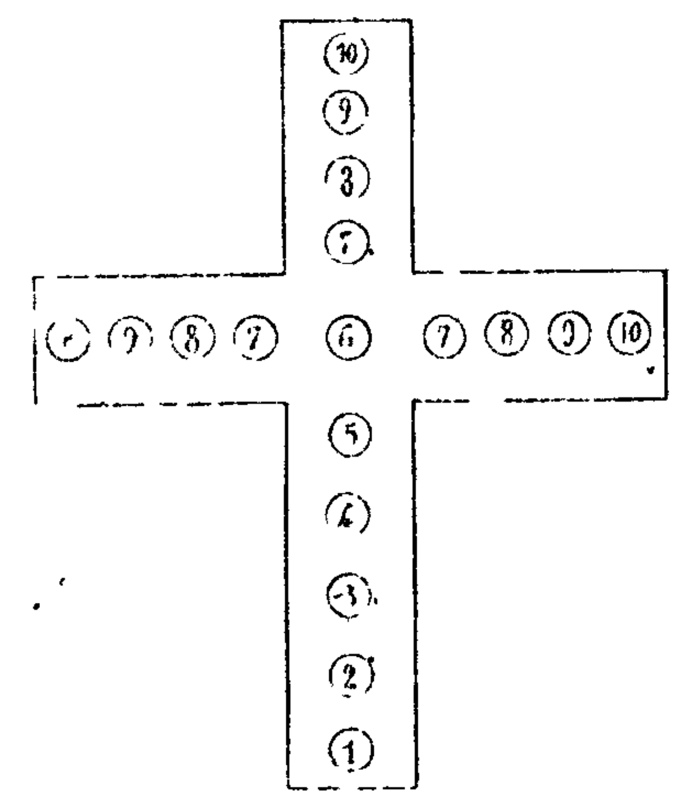
Sous le dormeur je puis m'étendre,
Ou bien le commerçant Léandre
Me couvre de calculs nombreux;
Mais souvent je suis malheureux;
Il me faut porter lourde charge.
Enfin, repoussant tout ouvrage,
Remarquez bien ceci, je ronfle si je veux.

LES SURPRISES.

LA CROIX DE DIAMANTS.

Une dame porte chez son orfèvre *dix-huit diamants.* Elle veut qu'ils soient montés sur une Croix latine, de manière à ce qu'en partant du pied de la croix et en additionnant de bas en haut, ainsi que du pied de la croix à l'extrémité de chaque branche transversale, on compte dix diamants.

L'orfèvre dessine la croix, en indiquant la place des dix-huit pierres comme dans la figure ci-dessous :



« C'est cela même, dit la dame.

— Madame, reprend l'orfèvre, je puis exécuter la croix dans les mêmes conditions avec *seize diamants*, et il en restera deux, que je monterai en boucles d'oreilles.

QUESTION. Comment l'orfèvre disposera-t-il les seize diamants sur la croix latine, de manière à ce qu'en partant du pied de la croix et en additionnant de bas en haut, ainsi que du pied de la croix à l'extrémité de chaque branche transversale, on compte en effet dix diamants ?

LOGOGRIPHES.

N° 1.

De huit lettres je me compose,
Et je forme un nom gracieux,
Le nom d'une fillette rose
Et d'un pays aimé des cieux.
On trouve en moi, jeune lectrice,
Souvent la parure de bal,
Et la sévère protectrice
Qui sait nous préserver du mal,
En moi le fleuve qui féconde,
Le roi superbe du désert,
Le métal trop prisé du monde,
L'aimable ville au doux hiver;
Puis un instrument très-sonore,
Et du cheval l'habillement,
Cherchez toujours, je donne encore
Un saint, plus d'un département,
L'un des deux produits de l'abeille,
Du pâtre le frugal repas,
Ce qu'au soleil la bonne vieille
Souvent file en priant tout bas.

N° 2.

Sur mes six pieds je suis un ustensile antique;
Otez un pied je suis un état monarchique,
Où tout maçon construit sans règle ni compas.

N° 3.

Je reviens tous les ans remplacer mes trois frères,
Si vous m'ôtez le cœur je ne reviendrai plus.

MÉTAGRAMME

Charbonnier, dit-on, est maître chez soi;
De mes six pieds ce proverbe est l'image;
Changeant mon chef on doit faire sa loi
De mon second, seule règle du sage,
Le transformant une dernière fois,
D'après le temps on divise les mois.

MOT CARRÉ.

Construire un mot carré de cinq lettres.

M	A	R	I	E
A	.	.	.	.
R	.	.	.	.
I	.	.	.	.
E	.	.	.	

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

..... Au nombre des femmes de C..., il s'en trouva une dont l'histoire peut nous reposer de tant de scènes sanglantes. R... était fille de ce B..., roi de T..., qui était tombé sous les coups de son frère, et elle-même avait fait partie du

butin de C... Ce prince, frappé de sa beauté précoce, la fit élever avec soin, et plus tard la prit pour épouse. R... avait vu avec horreur cet hymen qui lui donnait le titre de reine. Ses souvenirs la reportaient sans cesse au milieu de sa famille égorgée, et elle ne les oubliait qu'en se dérobant aux honneurs de son rôle officiel pour vivre au milieu des pauvres, subvenir à leurs besoins, soigner leurs plaies les plus rebutantes, ou bien écouter un clerc lettré et causer longuement des saintes Ecritures avec quelque évêque.

« C'est une nonne, disait brutalement C..., et non une reine. »

Le cloître, en effet, était l'asile où cette âme délicate et aimante voulait fuir les passions grossières qui l'entouraient. Un jour que le roi fit tuer le dernier frère qui lui restait, elle courut à N..., et trouva l'évêque Saint-M... à l'autel :

« Je t'en supplie, très-saint père, lui dit-elle, consacre-moi au Seigneur. » Il y avait à craindre toute la colère du roi; l'évêque hésita, car l'église était pleine de guerriers francs qui le menaçaient. Mais la reine, revêtant aussitôt un habit de recluse, le somma de donner à Dieu celle qui voulait rompre sans retour avec le siècle; et il la consacra diaconesse par l'imposition des mains.

C. se montra fort irrité. Vaincu, cependant, à la longue par la patiente résistance des évêques, il permit à la fille des rois de T... de fonder un monastère de femmes à P..., dont elle est devenue la patronne. Elle s'y renferma en (*date*), pour n'en plus sortir que morte, en (*date*).

Durant cette longue réclusion, elle mêla toujours aux bonnes œuvres et à l'austérité des exercices religieux la culture des lettres; toujours aussi elle garda ses chers souvenirs du foyer domestique, et nous les retrouvons dans les mauvais vers du plus grand poète de ce temps. F..., qui se fit ordonner prêtre pour ne la point quitter.

N° 2.

Le roi H... fut frappé d'un épouvantable malheur. Comme il s'embarquait à H..., raconte O. V..., un homme de N..., T..., fils d'E..., vint le trouver, et, lui offrant un marc d'or, lui dit :

« Mon père a servi le vôtre sur mer toute sa vie; c'est lui qui l'a porté sur son vaisseau en A..., quand votre père y est allé pour combattre H... Seigneur roi, accordez-moi en fief le même office; j'ai, pour votre royal service, un vaisseau bien équipé que l'on appelle la B... N... »

Le roi répondit :

« J'ai choisi le navire sur lequel je passerai, mais volontiers je vous confie mes fils G... et R..., et tout leur cortége. »

Par l'ordre du roi, près de trois cents personnes s'embarquèrent sur la B... N... C'étaient de hauts barons et, parmi eux, dix-huit dames de haute naissance, filles, sœurs, nièces ou épouses de rois et de comtes. Toute cette brillante jeunesse se préparait joyeusement au voyage. Ils firent donner du vin aux cinquante rameurs, et chassèrent avec dérision les prêtres qui voulurent bénir le vaisseau.

Cependant la nuit était venue, mais la lune éclairait la surface tranquille des eaux. Les jeunes princes pressaient le patron T... de faire force de rames pour atteindre le vaisseau du roi, qui était déjà bien loin. L'équipage, animé par le vin, obéit avec ardeur, et, afin de couper au plus court, le patron prit par le ras de C... qui est bordé d'écueils à fleur d'eau.

La B... N... vint frapper violemment contre un d'eux et s'entr'ouvrit aussitôt. On entendit un cri affreux, immense, unique, pour ainsi dire, poussé par tout l'équipage; mais l'eau monta encore et tout rentra dans le silence. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue, un boucher de R..., nommé B..., et le jeune G.... fils de G... de l'A... Ils aperçurent un homme relevant la tête au-dessus de l'eau : c'était le pilote T..., qui, après avoir plongé dans les flots, remontait à la surface.

« Qu'est devenu le fils du roi ? leur demanda-t-il.

— Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni aucun des leurs, répondirent les deux naufragés.

— Malheur à moi ! s'écria T... »

Et il replongea dans la mer.

Le jeune G... de l'A... ne put supporter le froid de cette nuit glacée de décembre, il lâcha la vergue et se laissa couler à fond, après avoir recommandé à Dieu son compagnon, le boucher B..., le plus pauvre des naufragés, qui, recueilli le lendemain par des pêcheurs, resta seul pour raconter le désastre.

« Fatal désastre, s'écrie un poëte du temps, qui plonge au fond des mers une noble jeunesse. Les princes deviennent le jouet des flots. La pourpre et le lin vont pourrir dans le liquide abîme, et les poissons dévorent celui qui naquit du sang des rois. »

Ce fut un enfant qui annonça au roi H... la sinistre nouvelle. Aux premiers mots qu'il entendit, il tomba à terre comme foudroyé, et, depuis ce jour, jamais on le vit plus sourire.

N° 3.

Je suis niais et fin, honnête et malhonnête;
Moins sincère à la cour qu'en un simple taudis;
Je fais, d'un air plaisant, trembler les plus hardis;
Pour m'avoir en partage, il faut n'être pas bête.

A personne, sans moi, l'on ne fait jamais fête;
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlaidis;
Je dédaigne tantôt et tantôt j'applaudis;
Le fou me laisse aller et le sage m'arrête.

Plus mon trône est petit, plus il a de beautés;
Je l'agrandis pourtant d'un et d'autre côté,
Faisant voir bien souvent des défauts dont on glose.

Je quitte mon éclat quand je suis sans témoins,
Et je me puis enfin vanter d'être la chose
Qui contente le plus et qui coûte le moins.

N° 4.

Un jour, la déesse parut
Au bourg où règne la Folie,
Aussitôt chacun accourut;
Chacun disait : « Qu'elle est jolie ! »

Ah ! Madame...............
Demeurez dans notre patrie;
Mieux que l'esprit et la beauté
Vous y serez toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : « Messieurs, j'y demeure, »
Et leur assigna rendez-vous,
Le lendemain, à la même heure.

Le lendemain elle parut
Aussi brillante que la veille;
Le premier qui la reconnut
S'écria : « Dieux ! comme elle est vieille ! »

CHARADE EN ACTION.

(*Scenario*)

1er ACTE.

LA LEÇON DE MUSIQUE.

LE PROFESSEUR. — Mademoiselle, recommençons cela.

ROSINE (*au piano. Elle chante*). — Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do...

LE PROFESSEUR. — Bien.

ROSINE. — Do, si, la, sol, fa, mi, ré, do.

LE PROFESSEUR. — Bien. Voyons la gamme ascendante et descendante du *Pont d'Avignon*.

ROSINE. — *Je suis sur le pont d'Avignon.*

LE PROFESSEUR. — Vous n'y êtes pas.

ROSINE. — *Sur le pont d'Avignon je suis.*

LE PROFESSEUR. — Vous n'y êtes pas du tout.

ROSINE. — Je chante donc faux ?

LE PROFESSEUR. — Vous chantez très-juste, mais quand vous dites : « *Je suis sur le pont d'Avignon,* » je réponds que vous n'y êtes pas, puisque nous sommes dans un salon.

2e ACTE.

LE SPHINX. — Je propose une énigme :

« Je suis un terrible breuvage. Mêlant l'image sombre et pâle de la Mort à l'image idéale du Ciel, on m'a surnommé : *La ruine bleue*, et je suis chanté dans un poëme qui débute ainsi :

Sombre génie, ô dieu de la misère,
Fils du genièvre et frère de la bière,
Bacchus du Nord, obscur empoisonneur,
Ecoute ..... un hymne en ton honneur,

3e ACTE.

LE SPHINX. — Je propose un logogriphe déjà deviné par les lecteurs du *Journal de la Jeunesse :*

« Je suis un général à la tête de mon armée, et, sans moi, Paris serait pris. »

ENSEMBLE.

Une jeune fille paraît, tenant un jeu de cartes à la main. Elle y prend la *Dame de trefle*, la présente et dit :

« Je propose une anagramme :

« Le nom de cette carte est composé des mêmes lettres que le mien. Devinez.

COMPOSITION.

Composer un Tableau parlant sur une ville, française ou étrangère, dont la longueur soit de cent cinquante à deux cents lignes.

Le cadre uniforme de ces tableaux renfermera :

La ville, son nom ancien et moderne, ses armes et ses devises, ses principaux monuments, ses curiosités, ses grands hommes, les traits et épisodes saillants de son histoire.

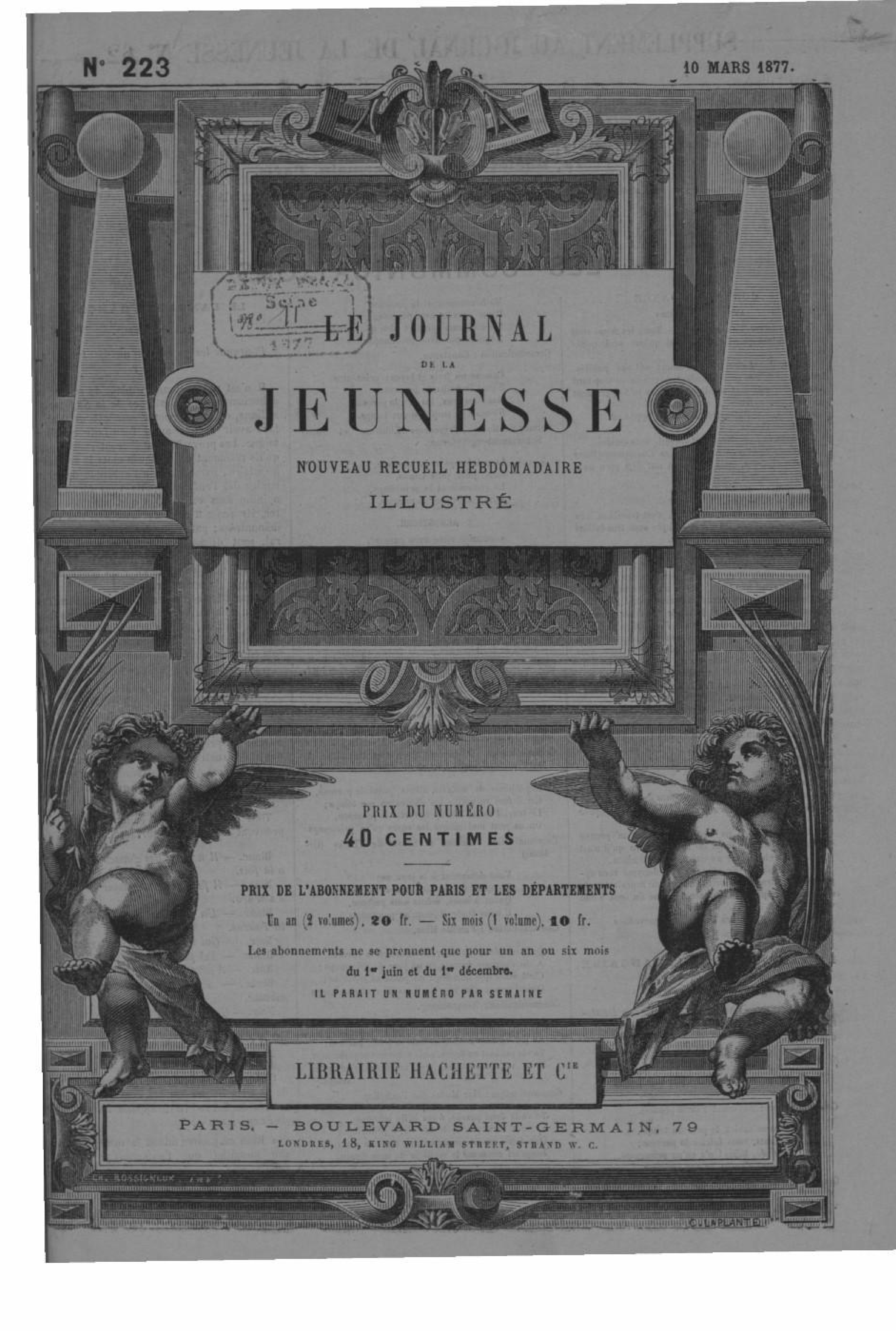
Telles sont les grandes lignes de la composition. Pour éviter que la même ville ait un trop grand nombre d'historiographes, les correspondants choisiront celle qu'ils habitent ou qu'ils connaissent le mieux.

Ce cadre, d'ailleurs, est un *passe-partout* qui n'a rien d'exclusif. Un village, un château peuvent offrir le sujet d'une monographie historique et pittoresque aussi intéressante que celle d'une ville. Nous nous proposons de publier ces Tableaux parlants, qui formeront une galerie instructive et intéressante, si nous en jugeons par les dernières compositions du *Quatrième Concours.*

RÉBUS



CHARLES JOLIET.


N° 223
10 MARS 1877.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 62

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

LES COMMUNICATIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

UN BON PETIT TRAVAILLEUR. — Tous les noms sont publiés, même quand on ne résout qu'une seule question.

M. et L. L. (*Loire*). — Les noms ont été publiés. Les lettres de nos correspondants parviennent trop tard pour être classées et mentionnées dans le *Supplément* qui suit leur arrivée.

MARIE V. — Plusieurs raisons s'y opposent.

M. M. — Oui.

J. BRONTANA. — Excellent travail. Sera publié.

MARGUERITE (*Versailles*). — Les *Communications* sont bien choisies, mais la plupart ont déjà paru dans les *Suppléments antérieurs*.

EDGAR M. — Même avis.

V. H. de B. — Oui.

M. et M. L. — Pour un début, c'est très-bien. Les *Problèmes chiffrés* du genre simple sont très-faciles à deviner avec un peu d'habitude.

ALICE et BERTHE A. — Les deux *Mots carrés* ne sont pas réguliers. Les cinq mots doivent se lire en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire.

UNE BRUYÈRE DES CÉVENNES et un THYM DES ALPES. — Toutes les *Communications* doivent être accompagnées des solutions. La *Méthode générale pour le déchiffrement et la solution des Problèmes et Questions* a été expédiée à tous les nouveaux abonnés. Elle vous sera envoyée au nom et à l'adresse que vous désignerez, la lettre de demande ne portant que les initiales A. M.

PETITE ÉTOILE. — Le *Traité de Versification française* de M. Quicherat.

MA SŒUR ET MOI. — Actuellement, ce n'est pas possible.

L'ONCLE PLACIDE. — Même réponse.

LES AMIS DU PÈRE MANUEL. — Les pseudonymes sont incompréhensibles.

L'AMAZONE. — Encore deux cents anagrammes à publier.

TRILBY. — Les *Tableaux parlants* des villes (*Compositions des concours*) seront publiés. L'espace manque.

BOUQUET. — Rien ne s'oppose à ce qu'on prenne pour pseudonyme un nom de fleur, pourvu qu'il n'ait pas été déjà choisi par un autre correspondant.

NOUS AUTRES. — En effet, ce pseudonyme vous appartient par droit de priorité; mais il ne saurait y avoir de confusion quand il est accompagné du nom d'une ville.

H. F. — S. F. — Les lettres sont parvenues.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

LES BOUTS-RIMÉS

Nous commençons la publication des *Bouts-rimés* qui ont été composés par nos correspondants.

O cher *Journal de la Jeunesse*,
Tu m'annonces pour le printemps,
Un grand concours... point de paresse
Pour t'envoyer réponse à temps.

Communication : Raymond Pitrou (Tours).

Si vous saviez le prix du temps,
Enfants, vous fuiriez la paresse;
L'année, hélas ! n'a qu'un printemps,
Et vous n'aurez qu'une jeunesse.

Communication : Suzanne et Céline de Varennes (Paris).

Malheureusement la jeunesse
Rime souvent avec paresse;
Mais chacun sait fort bien que temps
Ne rime pas avec printemps.

Communication : Constance.

Comme un frais et joyeux printemps
S'ébat la brillante jeunesse;
Dans les jeux, les ris, la paresse
S'écoule ce trop heureux temps.

Communication : Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne).

Le printemps et la jeunesse,
Jolis, jolis, jolis temps,
La jeunesse et le printemps,
Jolis temps pour la paresse.

ACROSTICHE.

Jeunesse rime avec paresse,
Avec printemps rime beau temps,
Ne finis jamais, ô jeunesse,
Et dure toujours, ô printemps.

Communication : Jane.

Chers enfants, votre aimable et riante jeunesse
S'envolera bientôt sur les ailes du temps;
Mais si vous la passez, bercés par la paresse,
Adieu le fruit promis par la fleur du printemps.

Communication : La colonie de Gentilly (Sorgues, Vaucluse).

Allons, mes fleurs, plus de paresse,
Réveillez-vous, il en est temps,
Venez parfumer ma jeunesse,
Car voici venir le printemps.

Communication : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).

Dépêchez-vous, enfants, allons, point de paresse,
Car il faut recueillir les choses en son temps;
Le travail est le champ ouvert à la jeunesse,
On ne peut moissonner les roses qu'au printemps.

Communication : Frères et Sœurs de Vinéky (Orléans).

Vous demandez à la jeunesse
Un quatrain en bien peu de temps;
Quant à nous, même sans paresse,
Il nous faudrait jusqu'au printemps.

Communication : Famille Hics.

Qu'il est doux de rêver, et combien la paresse
A de charmes secrets en un jour de printemps;
C'est ainsi que sans fruit on passe sa jeunesse;
Quand viennent les regrets, hélas ! il n'est plus temps.

Communication : Ricquebourg.

Profite, chère enfant, de ta belle jeunesse;
Au jeu comme au travail fuis la triste paresse;
Ta vie est tout en fleurs, mais sème en ton printemps,
Si tu veux moissonner, car les fleurs n'ont qu'un temps.

Communication : Mac Madel (La Rochelle).

Te voilà donc passée, ô ma belle jeunesse,
Te voilà donc passé, de ma vie, ô printemps;
Que faire, maintenant que j'ai, dans la paresse,
Jusqu'ici consumé le meilleur de mon temps.

Communication : Jumiri (Epinal).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

LES PROVERBES.

Pourquoi les proverbes ont-ils toujours raison?

Il n'est pas toujours prudent de se fier a aphorismes assez élastiques de la *Sagesse d nations*, et pour reposer sur cet oreiller, faut avoir la tête aussi bien faite que Mo taigne. Les proverbes ont souvent raison, par qu'ils résument en quelques mots le sentim populaire, parce qu'on a l'habitude de les e tendre dès l'enfance, qu'ils vous forment u opinion sans examen, et que, sans les disc ter, ils passent pour des axiomes, des vérit démontrées; parce que les hommes, en gén ral, sont disposés à accepter comme vér tout ce qui les dispense de raisonner. Il e plus facile, en effet, de citer un proverbe q de donner de bonnes raisons.

On peut les comparer à des médailles fra pées au coin du bons sens; le peuple en fou nit la matière, et ses banquiers, Cervante Rabelais, Molière, La Fontaine, etc., les o mis en circulation.

Qu'est-ce qu'un proverbe? C'est une form toute faite, qui s'impose comme une règle conduite sûre, certaine, inflexible. Tel n'e pas absolument l'esprit de la *Science du bo homme Richard*, de Franklin. Rien ne du comme un préjugé, mais les préjugés ne so pas indestructibles. Ce qui fait la force de c axiomes, c'est qu'ils sont *blancs* et *noirs*, qu disent le *pour* et le *contre*, qu'ils soufflent *chaud* et le *froid*.

Tout proverbe a son contraire, comme prouvent les exemples suivants :

Blanc. — *Il ne faut pas chasser deux liev à la fois.*

Noir. — *Il faut toujours avoir deux cord à son arc.*

Blanc. — *Un bon tiens vaut mieux que de tu l'auras.*

Noir. — *Qui ne risque rien n'a rien.*

Blanc. — *Tel père, tel fils.*

Noir. — *A père avare, fils prodigue.*

Blanc. — *Pierre qui roule n'amasse p mousse.*

Noir. — *Chien qui marche, os trouve.*

Blanc. — *Il ne faut pas remettre au lend main ce qu'on peut faire la veille.*

Noir. — *La nuit porte conseil.*

Cette opinion est formulée dans une pens de Charles Nodier sur les Proverbes, que Be nardin de Saint-Pierre appelle les « *échos de l'expérience* » :

« Rien ne prouve mieux la vanité de la r son humaine que l'antagonisme des pr verbes. »

LES CURIOSITÉS.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

Remarquables par leur laideur.

Voici, en ne remontant pas plus haut que le XIVe siècle, les personnages dont la laideur a paru, d'après le témoignage des contemporains, digne d'être mentionnée :

Marguerite, comtesse de Tyrol, dont on voit le portrait à la galerie de Versailles.

Léonce-Pilate, savant grec du XIVe siècle.

Giotto Campagni, écrivain italien du XVe siècle.

De la Trémouille, ami de Mme de Sévigné.

Saint-Martin, littérateur français du XVIIIe siècle.

Mlle de Scudéri. — Danche. — Delille. — Florian. — Gibbon. — Coffey, auteur anglais. — Boulanger, l'auteur de *l'Antiquité devoilée*. — Chauvelin, le gastronome. — Grimod de la Reynière. — Linguet. — Mirabeau. — Danton.

Grassi, historien et poéte piémontais du XIXe siècle.

Le comédien anglais Mathews, aussi laid que Lekain, son rival de gloire.

Scarron.

Pélisson, dont la laideur était devenue proverbiale.

Le moraliste Vauvenargues, etc.

BÈGUES.

Moïse. — Démosthènes. — Claude. — Louis le Bègue. — Michel II, empereur d'Orient. — Eric, roi de Suède. — L'amiral d'Annebaut. — L'ingénieur italien Tartaglia — Malherbe. — Caumartin, garde des sceaux. — Louis XIII. — Le médecin-poete Darwin. — L'avocat Coqueley. — Camille Desmoulins. — Boissy d'Anglas, surnommé l'orateur *Babebibobu*. — Le peintre David. — Le critique Hoffmann, etc.

BOITEUX.

Tyrtée. — Parini. — Shakspeare. — Byron. — Walter Scott. — Zoïle. — Agésilas. — Genséric. — Robert II, duc de Normandie. — Henri II, empereur d'Occident. — Othon II, duc de Brunswick. — Charles II, roi de Naples. — Tamerlan. — Benjamin Constant — Mlle de la Vallière, Talleyrand, etc.

AVEUGLES.

Homère. — Œdipe. — Milton. — La Motte-Houdart. — Asconius Pedianus, grammairien du Ier siècle. — Didyme, célèbre docteur d'Alexandrie, — Brandolini, prédicateur et poete latin. — Bernard, neveu de Louis le Debonnaire. — Pontanus, célèbre grammairien italien. — Grassi, philologue piémontais. — Saunderson. — Rumpf, botaniste. — Laurent de Jussieu. — Borghes, mathématicien hollandais. — Le comte de Pagau, ingénieur et astronome français. — Galilée. — L'astronome Cassini. — Huber, naturaliste genevois. — Le sculpteur Jean Gonnelli. — Mme du Deffant. — Augustin Thierry. — Arago, etc.

Quelques hommes de guerre, bien qu'aveugles, n'en ont pas moins dirigé des armées : Henri Dandolo, doge de Venise, Jean de Trozoro, etc.

On connaît la mort glorieuse de Jean l'Aveugle, roi de Bohême, à la bataille de Crécy, 1346. Il se fit conduire au plus fort de la mêlée, et tomba percé de coups.

Un nombre considérable est fourni par l'histoire de l'Empire grec et des Etats musulmans. Pour les autres pays, on peut citer Louis III, roi de Provence ; Boleslas III, duc de Bohême ; Magnus IV, roi de Norwége ; Béla II, roi de Hongrie, etc.

Nathaniel Price, libraire de Norwich, au XIXe siècle, perdit la vue dans un voyage en Amérique, ce qui ne l'empêcha pas de se faire relieur. On a des livres reliés élégamment par lui pendant sa cécité.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE
SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 41.

Ne coupez pas ce que vous pouvez dénouer.
(JOUBERT.)

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 56.

N° 1. — Pour rester muet en fait de médisance, le moyen le plus sûr est de se faire sourd.

N° 2. — On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

N° 3. —
Les riches font l'aumône en dépensant beaucoup.

N° 4. —
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

N° 5. — Le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes.

N° 6. — La honte est un orgueil secret.

N° 7 — Comme on fait son lit, on se couche.

N° 8. —
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encore.

N° 9. — Si vous êtes gais, chantez ; si vous êtes tristes, priez.
(*Saint-Paul.*)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 27.

CONSONNES

N° 1. —

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toute chose facile ;
Il faut le leur passer, ils sont souvent heureux,
Grand motif de se croire habiles.

N° 2.

.. .. Pourtant chaque atome est un être,
Chaque globule d'air un monde habité ;
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité.

N° 3.

Un jour tombe un mauvais violon,
On le ramasse, on le recolle,
Et de mauvais il devient bon ·
L'adversité souvent est une heureuse école.

VOYELLES

N° 1.

En cheveux gris il me faut donc aller «
Comme un enfant tous les jours à l'école ;
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole.

N° 2.

Une mère, un enfant (enfants, aimez la vôtre),
Sont deux anges gardiens qui se gardent l'un l'autre.

N° 3.

Le désir de savoir est naturel aux hommes ;
Il naît dans leur berceau et ne meurt qu'avec eux

N° 4.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 22

LA MAUVAISE CHANCE.

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage ;
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'art est long et le temps est court

Loin des sepultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funebres.

Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres de l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

BOUTS-RIMÉS

Les solutions à un prochain Supplément.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 22.

ALUN

Departement du Gard

Alais. Levigan. Uzès. Nîmes.

ÉNIGMES.

N° 45. — Énigme.

N° 46. — Rivière.

CHARADES.

N° 52. — Préambule.

N° 53. — Arôme.

N° 54. — Vinaigre.

LOGOGRIPHES

N° 24. — Pierre, père, prière, pie, rire, pire.

N° 25. — Veau, eau.

LES CURIOSITÉS

N° 31.

N° 1. — Bodin.

N° 2. — Antonin.

N° 3. — Mithridate IV le Grand.

N° 4 — Séminare et Cerignoles. Ces deux defaites firent perdre à Louis XII le royaume de Naples.

N° 5. — Maximilien de Béthune, duc de Sully, né à Rosny, en 1560, ministre de Henri IV, fit planter des arbres le long des routes, et le peuple donna le nom de *Rosny* à ces plantations.

N° 6. — Rembrandt.

N° 7. — La Hire, général de Charles VII.

N° 8. — La plus ancienne de toutes les bannières est la chape de Saint-Martin ou le manteau du bienheureux apôtre des Gaules que Clovis fit, en l'honneur de ce saint, broder sur son étendard. On croit que cette chape était faite de peaux de brebis et, pendant plusieurs siècles, quelques villes de France furent dans l'obligation d'envoyer à l'église Saint-Martin de Tours une redevance appelée : *le Mantel de Saint-Martin.*

Au XIIe siècle, cette bannière fut remplacée par une autre enseigne appelée *oriflamme*, parce qu'elle était de taffetas couleur de feu, découpée par en bas en trois flammes d'étoffe.

N° 32.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. — Saint Thomas d'Aquin.

N° 2. — Roger Bacon.

N° 3. — D'Assoucy, poete burlesque du XVIIe siècle.

N° 4. — Le duc de Guise, que les huguenots regardaient comme l'auteur du massacre de Vassy.

N° 5. — Castlereagh, sous le ministère duquel eut lieu une émeute où 400 personnes furent massacrées.

N° 6. — Ce surnom césarien fut donné à Philippe II, né en août, et qui réunit plusieurs provinces à la couronne.

N° 7. Edouard III, roi d'Angleterre.

N° 8. — Louis XII, surnommé aussi le Père du peuple.

N° 9. — Charton, qui fut enlevé avec Broussel et Blancménil, le *Jour des barricades*. Il ouvrait et concluait toujours ses avis par les mots : « *Je dis ça.* »

N° 10. — Warwick.

N° 11. — Arnaud de Brescia.

N° 12. — Nicolas Rienzi, tribun de Rome.

N° 13. — Saint-Bonaventure.

N° 14. — Albert-le-Grand.
N° 15. — Sainte-Thérèse.

N° 2. — (*Supplément antérieur*).— Louis XIV au prince de Condé.

LE FIL D'ARIANE.

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la Mort lui dit : Non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom.

Communication : René Chollet

MARCHE DU CAVALIER.

48	55	4	29	10	53	6	27
3	30	49	54	5	28	11	52
56	47	32	9	50	13	26	7
31	2	57	46	33	8	51	12
44	19	40	1	14	25	34	63
39	58	45	18	41	64	15	24
20	43	60	37	22	17	62	35
59	38	21	42	61	36	23	16

LE LANGAGE FRANÇAIS
N° 22.

Les solutions a un prochain Supplément

LES ANAGRAMMES
N° 28.

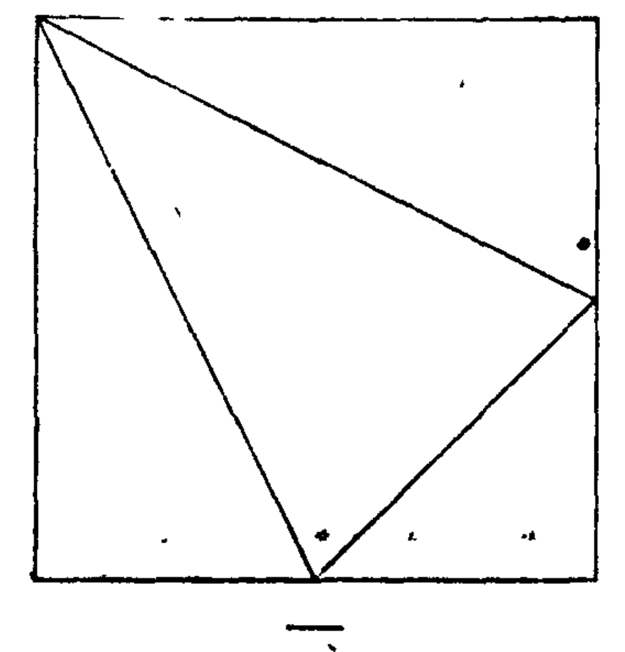
NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Qu'on y rêve.* — Véronique.
N° 2. — *Aurele.* — Valère.
N° 3. — *Au lit.* — Vital.
N° 4. — *Ah ! parle.* — Raphaël.
N° 5. — *Moirée.* — Jérôme.
N° 6. — *Suite* — Juste.
N° 7. — *Hilare.* — La Hire.
N° 8. — *L'encre va.* — Laurence.
N° 9. — *De crime.* — Médéric.
N° 10. — *Argine.* — Régina.
N° 11. — *Amaury XV.* — Marivaux.
N° 12. — *Le défi.* — Fidèle.
N° 13. — *De Melanie.* — Madeleine.
N° 14. — *Prie vide.* — Euripide.
N° 15. — *O Rhin Noé.* — Honorine.
N° 16. — *O deux ! Le beau Paris.* — Boileau-Despréaux.
N° 17. — *Dracon.* — Conrad.
N° 18. — *Cette pie.* — Epictète.
N° 19. — *Garde onde.* — Radegonde.
N° 20. — *Léo de F. a diné.* — Daniel de Foé.
N° 21. — *Le B. y verra.* — La Bruyère.
N° 22. — *T. n'a rude.* — Saturne.
N° 23. — *L'ile tonna.* — Antonelli.
N° 24. — *Pré rude.* — Duperré.
N° 25. — *Pipe grain.* — Agrippine.
N° 26. — *Vase du sage.* — D'Aguesseau.
N° 27. — *Car le Maure.* — Marc-Aurèle.
N° 28. — *Eloi céda* — Léocadie.
N° 29. — *Bacio.* — Jabob.
N° 30. — *A Esther.* — Thérésa.
N° 31. — *O Rhône.* — Honoré.
N° 32. — *Va, lac doré.* — Colardeau.
N° 33. — *A la brise.* — Rabelais.
N° 34. — *Ami le dit.* — Miltiade.
N° 35. — *L'arête.* — Laerte
N° 36. — *Au milan.* — Malvina.
N° 37. — *Erie brûla.* — La Bruyère.
N° 38. — *Ris, thé.* — Thiers.
N° 39. — *Mille sacs de moulins.* — Camille Desmoulins.
N° 40. — *Beau chant dira.* — Chateaubriand.
N° 41. — *E. Dehors.* — Hérodes.
N° 42. — *Pas or.* — Sapor.
N° 43. — *Soi-mene.* — Onésime.
N° 44. — *Tue pere.* — Euterpe.
N° 45. — *Vise char.* — Eucharis.
N° 46. — *Voir ile.* — Olivier.
N° 47. — *Aime-le.* — Amélie.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — *Chere Lolla.* — La Rochelle.
N° 2. — *L'ami Santo.* — Saint-Malo.
N° 3. — *Et Siam.* — Tamise.
N° 4. — *Un rasé.* — Anvers.
N° 5. — *Bois, âme.* — Amboise.
N° 6. — *Endort le roi.* — Rio del Norte.
N° 7. — *Amor.* — Roma.
N° 8. — *Ton Baal.* — Balaton.
N° 9. — *Rase Cain.* — Canaries.
N° 10. — *Tonde les ceps.* — Les Ponts de Cé.
N° 11. — *Nier a l'or.* — Lorraine.
N° 12 — *Ravi, bonbons.* — Bourbonnais.
N° 13. — *Léa, ce démon.* — Lacédémone.
N° 14. — *Valise.* — Slavie.
Vise-là. — »
N° 15. — *Niece.* — Nicée.
N° 16 — *O pain.* — Japon.
N° 17. — *Ce rat qui le ramene.* — Amérique centrale.
N° 18. — *Bâton Numa.* — Montauban.
N° 19. — *Vous l'ôte.* — Toulouse.
N° 20. — *Rit dans la cave.* — Castelnaudary.
N° 21. — *Bru a cuirasse.* — Arcis-sur-Aube.
N° 22. — *Astuce.* — Escaut.
N° 23. — *On ne loue le lac vide.* — Nouvelle-Calédonie.
N° 24. — *Tua chéri.* — Autriche.
N° 25. — *Au lac Baal.* — Balaclava.
N° 26. — *Où Delhe leve canon.* — Nouvelle-Calédonie.
N° 27. — *Rage.* — Egra.
N° 28. — *Le gai cil.* — Gallicie.
N° 29. — *Moi, rave.* — Moravie.
N° 30. — *O tire ça.* — Croatie.
N° 31. — *Oh ! eh ! sourd, un bec.* — Bouches-du-Rhône.
N° 32. — *Honni ce chic.* — Cochinchine.
N° 33. — *A coupe.* — Capoue.
N° 34. — *Noie chat.* — Antioche.
N° 35. — *Bain mire.* — Birmanie.
N° 36 — *Art echinge.* Carthagène.
N° 37. — *Gui, ânon.* — Avignon.
N° 38. — *Ah ! Saul, peste.* — Hautes-Alpes.
N° 39. — *Restons-y.* — Sisteron.
N° 40. — *On masque.* — Manosque.
N° 41. *En couper.* — Provence.
N° 42. — *Caton ras.* — Tarascon.

LES SURPRISES.



NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Charlotte

SUPPLÉMENT N° 59.
(10 FÉVRIER 1877.)

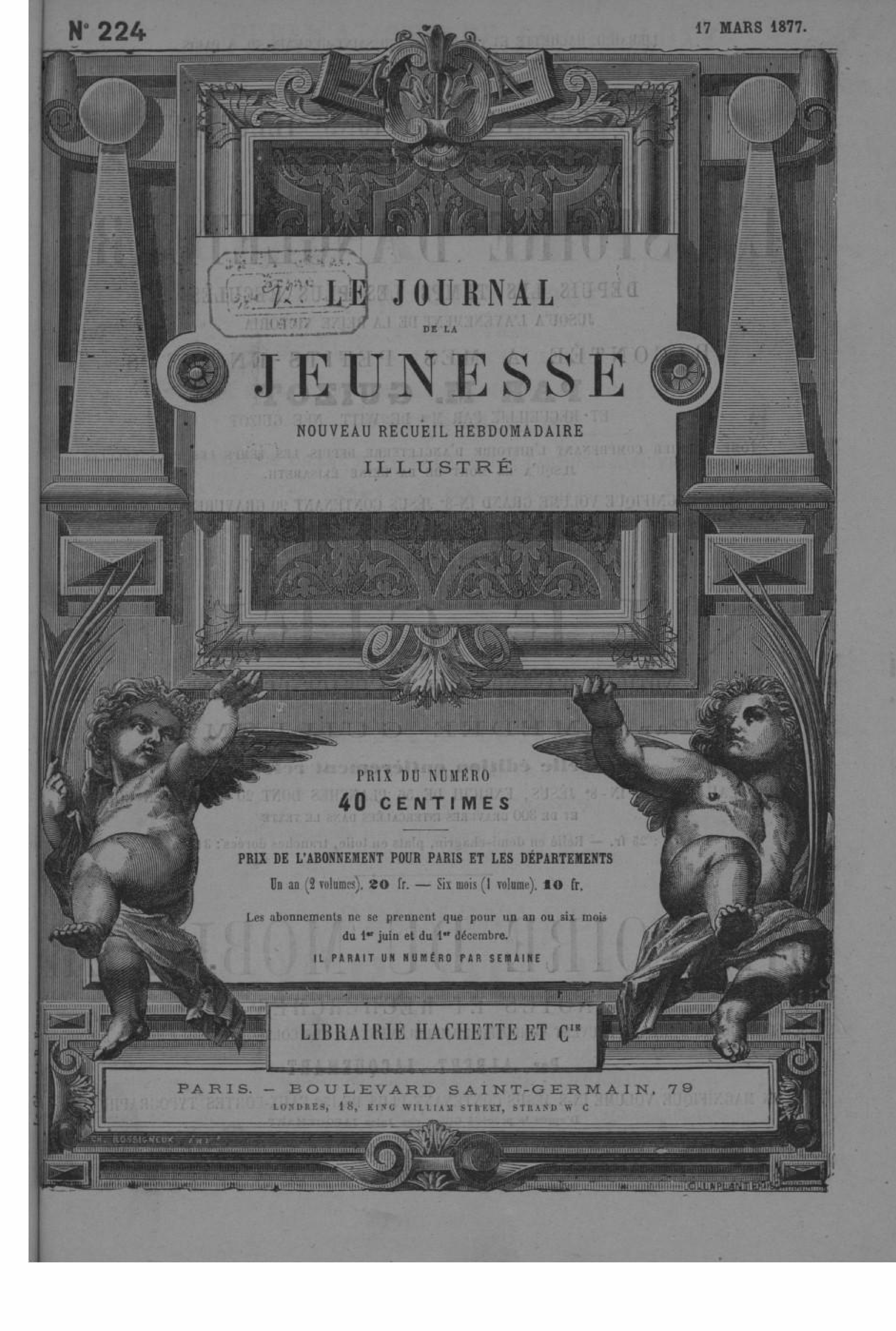
PROBLÈMES CHIFFRÉS N° 40. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 55 PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 27. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 24 BOUTS-RIMÉS LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 21 LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 21. CHARADES, N°s 48 à 51. ÉNIGMES, N°s 43. LOGOGRIPHES, N°s 22, 23. LES CURIOSITÉS, N°s 29, 30. LES DEVISES, N° 19. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. LES ANAGRAMMES, N° 29.

Marie Lebiez (Constantine). — Léonie. — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure) — J Brontana. — L'exilé. — Œdipe et le Sphinx. — M. et Mme Ascoli fils et baby. — Dominique Avat (Palais Sonora, Naples). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche) — Valentine Hennet de Bernoville. — Alphonse Lyon (Dieulefit) — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche) — Sophie Filitt (Bukarest, Roumanie) — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Marie J. Falcoyano (Bukarest, Roumanie). — Anina Kretzulesko (Bukarest Roumanie). — Esmeralda et Gioni (Bukarest, Roumanie). — Louise et Radegonde d'Aubéry, Suzanne, Therese et Marguerite de Montenon (Poitiers) — Jeanne Houcke. — Marie de Chambly, Berthe et Hélene de Cerné. — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Raoul Digard. — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Guillaume Danloux. — Alice Pluche (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Deux petits Malouins, Georges et Charles Saint-Mleux. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche) — Nous autres (Reims). — E. C. (Douai) — Roger et Michel. — V. O et sa sœur. — Louise. Noëlie et Lucie L. — Un domino. — Eugène et Julia (Rouen). — Jutmiri (Epinal) — Trois copains du lycée de Tours. — Mac-Madel (La Rochelle). — Marguerite et Madeleine de C (Paris). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Picards et Picardes. — Famille Ilics. — Jehanne, Marie, Mollr, de Kivouvoudré, et Taipo-Anai (Brest). — Deux huîtres et leur perle. — Nous autres (Nantes). — Ma tante et moi (Bordeaux). — Marguerite (Versailles). — Fleurs et Bourgeons — Un beau masque. — Le capitaine Lottou. — Paul et Pierre Gavault. — Le petit vieux des Batignolles. — O M D. B — Edmond Creux. — S. F. E. — La Toute petite

MOINS LE PROBLEME CHIFFRÉ.

Hélene, Marie et Radu Vacaresco (Bukarest, Roumanie). — Franoine et Robert Le Marcschal. — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Maurice Gallimard. — Marguerite et Louise Lapoire. — E. Blin (lycée Henri IV). — Mathilde Maisonville (Grenoble). — J. B. Arzéo, E. Gaucet (Bruxelles). — Elisa Blanchenay — Marthe Léveillé (Olivet, pres Orléans). — Nicolas Franga, Jean Franga, Georges M. Vlasto (Galatz, Roumanie). — Les Grises (Reims). — Emile Costevec (lycée de Rennes). — Suzanne Mallet (Paris). — Blanche Brunet — Luiz Ferreira. — André Genty (Orléans). La bonne Léonton Marais (La Bouille). — Edmond et Louis (college Stanislas). — Marie et Marguerite Labuzan. — Denys et Armand d'Aussy. — Cécile Dietsch (Liepore). — Jeanne et Philippine de C. (villa des Charmilles). — J Goffart (college de Dunkerque). — Marie et Marthe (Châtellerault). — Totinette et Cie (Passy). — Deux cigognes (Nancy). — Carabine (Orléans). — Hector Servadac et Ben-Z (Reims). — Une élève du cours Fenelon (Poissy). — J. et François F. M. — La petite hirondelle du Lys et son amie. — Deux sergents et deux caporaux (collége de Rochefort). — Léontine R (Pest, Hongrie) — L'algue et l'actinie des bords de la Manche (Le Havre). — Fanciullette. — Loizan, Madalen et Jeannie les bretonnes. — Une jeune parisienne. — P. P. (Grenoble). — L'habitante du pavillon des roses (Cannes, Alpes-Maritimes). — Un chamois du mont Rose, Fleur de montagne, Hirondelle, une riveraine du Tibre (Rome). — Marie Beauperthuy — Georges Charbonneaux (Lycée de Reims). — Aimée et Suzanne. — Béatrix. — L'Amazone. — Le caporal Bonbon.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME PREMIER COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 32 francs.

LE CIEL

SIMPLES NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

Nouvelle édition entièrement refondue

UN BEAU VOLUME IN-8° JÉSUS, ENRICHI DE 56 PLANCHES DONT 20 TIRÉES EN COULEUR

ET DE 300 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché : 25 fr. — Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranches dorées : 31 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

NOTES ET RECHERCHES

SUR LES OBJETS D'ART QUI PEUVENT COMPOSER L'AMEUBLEMENT OU LES COLLECTIONS DE L'HOMME DU MONDE

Par ALBERT JACQUEMART

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT PLUS DE 150 EAUX-FORTES TYPOGRAPHIQUES

D'après le procédé Gillot, par Jules JACQUEMART

Broché : 30 fr. — Richement relié avec fers spéciaux et tranches dorées : 37 francs.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LA CHANSON
DU

VIEUX MARIN

PAR COLERIDGE

Traduite de l'anglais
Par M. AUGUSTE BARBIER

ENRICHIE DE 40 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES SUR BOIS D'APRÈS LES DESSINS DE

GUSTAVE DORÉ

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 50 Francs

L'ITALIE

DESCRIPTION DE TOUTE LA PÉNINSULE

DEPUIS LES PASSAGES ALPESTRES INCLUSIVEMENT, JUSQU'AUX RÉGIONS EXTRÊMES DE LA GRANDE GRÈCE

PAR JULES GOURDAULT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 70 francs.

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE

1871

PAR M. LE BARON DE HÜBNER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 francs.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

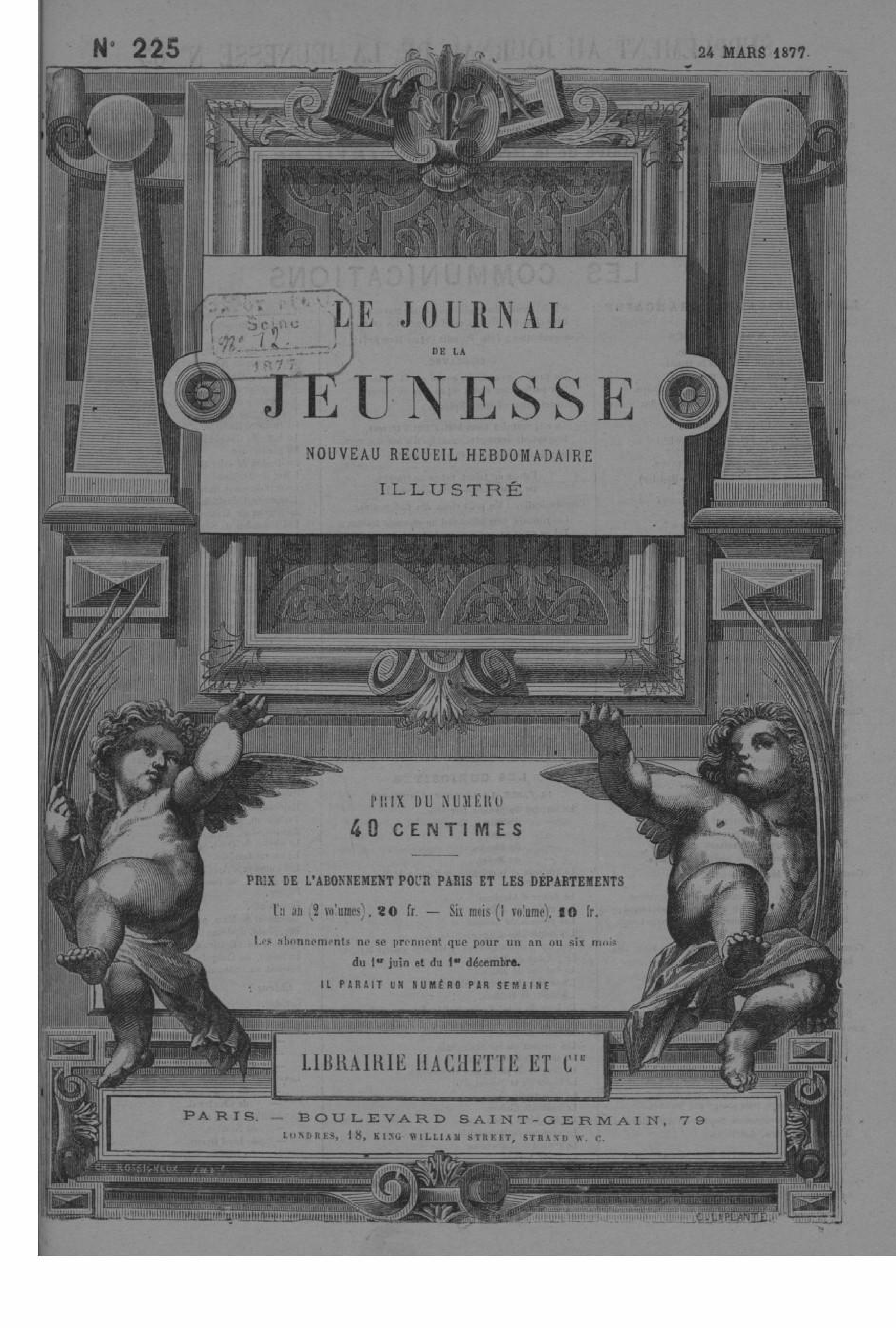
PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. DE NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE [illegible]



Seine N° 72 1877

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

LES COMMUNICATIONS

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

LES BOUTS-RIMÉS

Pendant notre folle jeunesse,
Parfois nous accusons le temps
De sa lenteur, de sa paresse;
Plus tard nous pleurons le printemps.

Communication : Georges et Charles de Saint-Mieux.

Dans le loisir et la paresse,
On dépense son beau printemps;
Et c'est lorsqu'a fui la jeunesse
Que l'on connait le prix du temps.

Communication : Julie Portalis (Saint-Maurice).

Si dans la fleur de ton printemps
Tu t'adonnes à la paresse,
Qu'auras-tu fait de ta jeunesse?
Dieu la donne pour peu de temps.

Communication : Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie).

Mère, je te promets de vaincre ma paresse,
Car voilà qu'aujourd'hui j'ai mes douze printemps;
Je veux mettre à profit les jours de ma jeunesse,
Ces beaux jours fugitifs, hélas! n'auront qu'un temps.

Communication : Les Grises (Reims).

Quand le *Journal de la Jeunesse*
Arrive à la maison, plus d'ennui, de paresse;
C'est fête; pour le lire on a toujours le temps,
Et pour lui tout sourit comme un jour de printemps

Communication : Un domino.

Enfant, ne laisse pas aux jours de ta jeunesse
Se glisser dans ton cœur le ver de la paresse;
Ce serait condamner ta vie en son printemps;
Que de regrets amers quand viendrait le vieux temps!

Communication : Edmond et Louis Caubet (Brest).

J'aime mon cher *Journal de la Jeunesse*,
Comme la fleur, la brise du printemps;
Seul il a le pouvoir de vaincre ma paresse,
Et je lui donne avec plaisir mon temps.

Communication : Marie-Henriette.

Du bonheur, ici-bas, l'emblême est la jeunesse,
Comme elle est de la vie un gracieux printemps;
Et son journal nous donne, instructif passe-temps,
Des armes contre la paresse.

Communication : Hélène Floresco, Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

—

TRAVERS. — VERS.

Sur ces rimes, plusieurs correspondants nous envoient cette épigramme bien connue :

Eglé, belle et poëte, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

DESTIN DE L'HOMME.

Aimé, honni, choyé, regardé de travers,
Nourri d'illusions, puis mangé par les vers.

Communication : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).

Voulez-vous un distique? Eh bien, faisons deux vers:
Un distique? il est fait, peut-être de travers.

Communication : Marie de Chambly, Berthe et Hélène de Gerad.

S'il fut jamais au monde un risible travers,
Sans rime ni raison c'est d'aligner des vers.

Communication : Julie Portalis (Saint-Maurice).

ÉPIGRAMME.

Ma parole, on croirait, quand on lit de tes vers,
Que parfois ton esprit est un peu de travers.

Communication : Jumri (Epinal).

En alignant des mots tout à tort à travers,
Jeannot, de bonne foi, croit qu'il a fait des vers.

Communication : Paul et Pierre Gavault.

Est-ce un talent, est-ce un travers,
De n'être jamais pris sans vers?

Communication : Un petit vieux des Batignolles.

Les rimeurs sans talent ont un commun travers :
Tel se croit un poëte et ne fait que des vers.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

ÉPITAPHE

J'aimais la poésie, est-ce donc un travers?
La prose, l'idéal, tout finit par des vers.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

Ma muse étant boiteuse et marchant de travers,
Voudrez-vous bien, monsieur, redresser ces deux vers?

Communication : L'Amazone.

—

SOLUTIONS
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES CURIOSITÉS.

LA FABLE, LA LÉGENDE, L'HISTOIRE.

Le serpent du paradis terrestre.
— d'airain.
— Python.
— de Rhodes.
— de Moïse.
Le corbeau et la colombe de l'arche de Noé.
Le veau d'or.
Le bélier d'Abraham.
Les chameaux d'Éliézer.
Les renards de Samson.
Les sauterelles d'Egypte.
Les sept vaches grasses et les sept vaches maigres.
Le poisson de Tobie.
La baleine de Jonas.
L'âne et le bœuf de Béthléem.
L'ânesse de Balaam.
Le loup de saint François d'Assise.
Le coq de saint Pierre.
L'Hydre de Lerne.
Les oiseaux du lac Stymphale.
Le sanglier de Calydon.
Le dragon du jardin des Hespérides.
Le bélier de la Toison d'Or.
Le minotaure.
Le centaure Chiron.
Le dauphin d'Arion.
Le vautour de Prométhée.
Le renard d'Aristomène.
Le bœuf Apis.
L'Ichneumon.
L'Ibis et le crocodile.
Le Bouc, prix de la Tragédie.
La louve de Romulus et de Rémus.
L'aigle de Romulus.
— Tarquin.
Les oies du Capitole.
La tigresse de Néron.
Les tigres d'Héliogabale.
Le sanglier de Dioclétien.
Les poulets de Claudius Pulcher.
Les cigognes d'Ibicus.
La tortue d'Eschyle.
La bête du Gévaudan.
La pie voleuse.
Le dragon de saint Georges
L'âne de Buridan.
Le cerf de saint Hubert.
L'aspic de Cléopâtre.
Le pigeon de Mahomet.
Les colombes de Sémiramis.
La vache de Fénelon.
Les chats de Richelieu.
Le lion et le taureau de Pépin le Bref.
Les pies et les perroquets de Louis XI.
Le coq gaulois.
L'ours de Berne.
L'aigle de Jupiter.
Le paon de Junon
La chouette de Minerve.
Les colombes de Vénus.
Les abeilles de l'Hymette.
Les abeilles (oracle de Trophonius).
Les chèvres (oracle de Delphes).
La génisse de Cadmus.
Les rats de Séthos.

Chevaux :

Babieca, du Cid.
Bayard, des quatre fils Aymon.
Bride-d'or, de Roland.
Beiffror et Flori, d'Oger le Danois.
Passebreol, de Tristan.
Rabican, de Roger.
Tachebrun, de Ganelon.
Entencendor, de Charlemagne.
Le cheval de Troie.
Le cheval-fantôme.
Les chevaux d'Apollon.
— de Diomède.
Pégase.
Rossinante.
Le cheval de Mazeppa.
Bucéphale, d'Alexandre.
Spleiner ou l'Éclair, d'Odin.
Incinatus, de Caligula.
Elborak ou l'Etincelant, de Mahomet.

Chiens :

Cerbère.
Les chiens de Jézabel.
Le chien Anubis.
— d'Ulysse.
— d'Alcibiade.
— de saint Roch.
Les chiens et les chats de Cambyse.
— de Charles IX et de Henri III.
— de Charles II.
Le chien de Marie-Stuart.
— de Newton.
— de Lord Byron.
— de Jean de Nivelle.

La nomenclature des chiens nous entraînerait trop loin.

La biche d'Iphigénie.

La biche de Sertorius
— de Clovis.
— de Geneviève de Brabant
— aux pieds d'airain.
L'éléphant blanc.
— d'Éléazar Machabée.
— de Pyrrhus.
— d'Annibal.
Le lion de Némée.
— d'Androclès.
— de Florence.
— de Saint-Marc.
— de Daniel.

La Salamandre.	Le Phénix.
Le Dragon.	Le Sphinx.
La Chimère.	Les Sirènes.
Le Pélican	La Licorne.
Le Basilic.	Le Léviathan.

Les animaux sacrés de l'Egypte, de l'Hindoustan, etc.
Les animaux de la Mythologie.
Les animaux des Fables d'Esope, de La Fontaine, etc.

LES USAGES MONDAINS

Pourquoi donne-t-on le bras gauche aux femmes?

Nos correspondants sont unanimes pour l'explication de cet usage. C'est le côté de l'épée. Le bras droit reste libre pour écarter un obstacle, porter la canne, saluer, etc.

Dans le monde, au contraire, ce droit de protection n'ayant plus sa raison d'être, c'est le bras droit qu'offre le cavalier pour la présentation ou la danse.

Il y a cependant une exception pour la première règle. S'il pleut, le cavalier offre le bras droit qui tient le parapluie.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

TA	CI	TE
CI	TER	NE
TE	NE	BRES

Communication Achille (Le Quesnoy).

LES ANAGRAMMES.

N° 30.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Las dina.* — Saladin.
N° 2. — *Irma, do, ut, ré.* — Marie Tudor.
N° 3. — *Air, neige* — Jane Grey.
Gai, reine. — —
N° 4. — *Le Stade.* — De Stael.
N° 5. — *La reponse vue.* — Paul Véronèse.
N° 6. — *Dette fatale.* — De Lafayette.
N° 7. — *Loto sans danger.* — Gaston d'Orléans.
N° 8. — *Cadi, le vin m'a grisé.* — Casimir Delavigne.
N° 9. — *A un rat de Chine.* — Anne d'Autriche.
N° 10. — *On dira chat enragé.* — Catherine d'Aragon.
N° 11. — *Cy la rue Roland.* — Claude Lorrain.
N° 12. — *Ce male philologue* — Michel Paleologue.
N° 13. — *Trop osa.* — Atropos.
N° 14. — *Il ennuie.* — Julienne.
N° 15. — *Dot, ete.* — Odette.
N° 16. — *A Aix.* — Ajax.
N° 17. — *Si Cuba.* — Baucis.
N° 18. — *Noelie.* — Léonie.
N° 19. — *Ce tas.* — Stace.
N° 20. — *Etaler.* — Laerte.
N° 21. — *On enfle.* — Fénelon.
N° 22. — *J'ai turco.* — Victoria.
N° 23. — *Le cancre.* — Clarence.
N° 24. — *La poule.* — Walpole.
N° 25. — *Faus corne* — Françoise.
N° 26 — *Il sera.* — Israel.
N° 27. — *Nime.* — Jenny.
N° 28 — *Oh! en noir.* — Honorine.
N° 29. *Hysope.* Sophie.
N° 30 *Ah! peintes.* — Stéphanie.
N° 31. *Une latine.* — Valentine.
Il en vante. — —
N° 32. — *Eglise.* — Gisèle.
N° 33. *Tantôt niee.* — Antoinette.
N° 34. — *Céline ment.* Cémentine.
N° 35 — *Ormeau.* — Moreau.
N° 36. *La tante.* — Tantale.
N° 37. — *Gaminer.* — Germain.
N° 38. — *Et Paul.* — Plaute.
N° 39. — *On a usé* Ausone.
N° 40. — *Montre mal.* Marmontel.
N° 41. — *Et mon gain.* — Montaigu.
N° 42. *Grenier.* — Régnier.
N° 43. *Mon chat a bu.* — Bachaumont.
N° 44. — *En Crête.* — Térence.
N° 45. — *Se gela.* — Lesage.
N° 46. — *M'y ôta.* — Amyot.
N° 47 *Te lasse.* — Le Tasse.

LES PRENOMS.

NICODÈME.

Le nom de Nicodème, formé de deux mots grecs qui veulent dire : *je triomphe* et *peuple*, exprime une idée très-noble.

Pourquoi donc en offre-t-il une si différente en français?

Les étymologistes pensent que c'est à cause de *nico* et de *nigaud*, qui ont une certaine analogie phonique avec les deux premières syllabes de ce nom. Mais à cette raison il faut en ajouter d'autres que voici :

Nicodème était un des principaux Juifs, et il appartenait à l'école pharisienne. Frappé des miracles de Jésus-Christ, il alla le trouver pour se convertir, et l'ayant entendu dire que l'homme ne peut voir le royaume de Dieu que s'il reçoit une seconde naissance, il en manifesta son étonnement en ces termes :

« Comment peut naître un homme quand il est vieux? Peut-il naître une seconde fois? »

Le Sauveur lui expliqua le sens mystique de sa proposition, et Nicodème, ne comprenant pas mieux qu'auparavant, demanda encore :

« Comment cela peut-il se faire? »

Ce qui lui attira cette réponse :

« Quoi! vous êtes docteur en Israel, et vous ignorez ces choses! »

Ce récit de l'évangéliste a été développé dans une scène du *mystere de la Passion*, ou Nicodème, avant de se faire chrétien, agit et parle comme un personnage naïf, et c'est principalement pour cela que son nom a été voué à un ridicule proverbial

RENE.

René, *renatus*, né de nouveau.

Le saint de ce nom mourut tout enfant sans avoir été baptisé. D'après une ancienne tradition, c'est dans l'église où son corps avait été porté et placé près de l'autel, qu'il fut ressuscité par saint Maurille, qui le nomma René, parce qu'il était deux fois né. Saint Maurille se chargea de son éducation, le fit chanoine de son église, et l'eut pour successeur sur le siége d'Angers.

Ce nom fut ensuite donné à un autre personnage, depuis canonisé, à René d'Anjou, dit le *Bon Roi René*, duc de Lorraine et de Bar, roi de Naples, qui régna de 1438 à 1442, et mourut en 1480.

Il y eut encore René II, duc de Lorraine, en 1473, qui battit Charles le Téméraire, sous les murs de Nancy en 1477, et mourut en 1508.

Parmi les femmes de ce nom, il faut citer Renée de France, fille de Louis XII, qui épousa Hercule, duc de Ferrare, et protégea les sciences et les lettres (1510-1575). Clément Marot lui servait de secrétaire.

MADELEINE.

Madeleine, en latin *Magdalena*, était un surnom ajouté au nom Marie, pour distinguer Marie, la pécheresse pardonnée, d'avec les autres Marie dont parle l'Evangile, et qui toutes, à l'exception de Marie, la mère de Jésus, avaient leur surnom. Or *Magdalena* est un adjectif signifiant habitante ou native de Magdalum ou de Magdala, ville de Galilée sur les bords du lac de Génézareth. Le mot hébreu, qui correspondait à *Magdalena*, signifiait encore : la magnifique, l'exaltée, la glorifiée.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quel est le mot qui s'emploie le plus fréquemment dans les langues humaines?

JE OU MOI.

LE ROI PÉTAUD.

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

Le roi Pétaud est le roi que se choisissaient autrefois les mendiants réunis en corporation; le mot vient du latin *peto*, je demande, je mendie. Ce roi n'ayant pas plus de pouvoir que ses sujets, on donna, par extension, le nom de *cour du roi Pétaud* à une maison où tout le monde commande. C'est l'opinion de Le Roux dans son *Dictionnaire comique*.

On a fait de *Petaud petaudiere* :

« Après une longue *petaudiere*, il fut résolu que le roi serait informé de cette insolence. » (*Saint-Simon.*)

Peut-être, par plaisanterie ou par un euphémisme bizarre, appelle-t-on *petaudiere* une assemblée où chacun, au lieu de demander (*peto*) la parole, la prend sans permission.

Voici une autre version :

« Les *Petauds* étaient autrefois une certaine espèce de soldats fantassins, dont le nom venait probablement du mot latin *pes*, pied. Il en est parlé dans Froissart. Or, comme il y avait à cette époque force routiers, c'est-à-dire force troupes de brigands composées sans doute en grande partie de ces fantassins, qui, à la paix, n'avaient plus rien à faire ni rien à manger, *petauds* et brigands ne tardèrent pas à devenir synonymes. Le chef ne devait pas, on le comprend, avoir grand ascendant sur ses subordonnés, et ne pouvait que difficilement maintenir l'ordre dans ses troupes. D'ou ce proverbe : *la cour du roi Pétaud.* »

De quelle piece de théâtre est tiré ce vers si souvent cité :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

Ce vers si célèbre, qui fit couler les larmes des spectateurs, surpris d'être émus par de nouveaux ressorts, est tiré du quatuor de *Lucile*, comédie-opérette en un acte, en vers, paroles de Marmontel, musique de Grétry, représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 5 janvier 1769. C'est le deuxième opéra que Gretry fit représenter a Paris, et il raconte lui-même, dans ses *Memoires* ou *Essai sur la musique*, les anecdotes suivantes :

« Ce morceau de musique a servi, depuis qu'il est connu, pour consacrer les fêtes de famille. Un jeune homme, dont je devrais savoir le nom, était à la premiere représentation de cette pièce. Il aperçut feu Mgr le duc d'Orléans essuyant ses yeux pendant le quatuor. Il se présente le lendemain avec confiance au prince, qui ne le connaissait pas :

« Monseigneur, dit-il en se jetant à ses genoux, j'ai vu pleurer Votre Altesse hier au quatuor de *Lucile*. Je porte une vive affection à une demoiselle qui est la fille d'un gentilhomme de votre maison. Il refuse de nous unir parce que ma fortune ne répond pas à la sienne, et j'implore votre protection. »

Ce prince lui promit de s'instruire de l'état des choses, et le mariage fut fait peu de temps après. Je demande si, à cette noce, on chanta le quatuor.

S'il est permis de joindre l'épigramme à ce que le sentiment a de plus précieux, je rapporterai l'anecdote suivante :

« Des officiers de judicature, créés sous les auspices d'un ancien ministre, dont les opérations n'avaient pas eu l'approbation publique, assistaient, dans leur loge, à un spectacle de province. On représentait la tragi-comédie de *Samson*. Arlequin luttait sur la scène avec un dindon qui, s'étant échappé, se réfugia dans la loge de ces officiers. Aussitôt le parterre se mit à chanter en chœur :

» Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

..... Après avoir servi à consacrer les fêtes de famille, les réunions amicales et distributions de prix, ce quatuor eut une certaine fortune politique lorsque les Bourbons revinrent en France, en 1814 et 1815.

(*Dictionnaire lyrique* de Félix Clément.)

Le vers de *Lucile* justifie le mot du Barbier de Séville : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Aussi, grâce à la musique de Grétry, c'est peut-être le seul vers de Marmontel qui soit resté populaire. Je n'en veux pour preuve que le sixième commandement du *Décalogue du dieu du goût*, rapporté par Bachaumont dans ses *Mémoires* :

Marmontel ce soir tu prendras,
Afin de dormir longuement.

On lit dans *les Musiciens belges*, par Ed. Fétis :

« Le sujet de *Lucile* était sentimental ; la musique fut trouvée tendre, expressive. Le quatuor : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille* ? fut et demeura longtemps populaire, ce qui arrive rarement à un morceau d'ensemble. Grétry lui attribuait une foule de réconciliations de familles ; suivant lui, il n'y avait pas de discorde domestique qui résistât à une audition de cette mélodie si bien appropriée aux paroles. »

BLASON.

Le blason ne paraît pas remonter au delà des croisades.

Bien avant cette époque il y eut des signes particuliers, des emblèmes, des ornements, pris par les peuples ou les héros pour servir de signe de ralliement dans le combat ; mais il ne faut pas confondre ces signes isolés, variables, avec les signes convenus, invariables, et surtout héréditaires, qui constituent le *blason* proprement dit. Au temps des croisades, dans ces armées composées de vingt peuples divers, la nécessité de se faire reconnaître des soldats obligea chaque chef de revêtir des insignes particuliers. Au retour de la croisade, le guerrier eut soin de conserver ces insignes qui rappelaient ses exploits, et les transmit à ses descendants comme un titre d'honneur. On croit que c'est sous saint Louis que cette transmission reçut un caractère légal.

C'est en France que, pour la première fois, le blason a été érigé en art, et c'est elle qui compte les armes les plus régulières.

Communication : Fernand Durville.

BAÏONNETTE.

C'est une opinion généralement répandue, que la *baïonnette* a été inventée à Bayonne, mais cette origine n'est pas prouvée.

Dans le Dictionnaire de Furetière (1690), il est dit que la baïonnette, dague, couteau pointu, est venue originairement de Baïonne. Le Dictionnaire de Trévoux (1752), copie presque textuellement ce passage.

Suivant ces deux recueils, on appelait *Bayonniers* les arbalétiers, « à cause qu'à Bayonne on faisait les meilleures arbalètes. »

On connaît ces vers sur la baïonnette :

Cette arme qu'autrefois, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre.

Dans le *Livre de lecture des écoliers français*, on cite le passage suivant d'Edmond de Bormans :

« En 1523, le prince d'Orange, à la tête d'une armée espagnole dont Charles-Quint lui avait donné le commandement, mit le siége devant Bayonne.

Le maréchal de Lautrec s'était jeté dans la ville, et quoiqu'il n'y eût qu'une faible garnison, il n'en voulut pas recevoir une plus nombreuse.

Les habitants justifièrent sa confiance. Les vieillards, les enfants, confondus avec les soldats, se présentaient sur les murs d'où ils défiaient les assiégeants ; les femmes partagèrent cette noble ardeur et formèrent un bataillon. Leurs armes étaient des chapeaux de paille alors en usage ; elles les remplissaient de sable et de pierres qu'elles jetaient sur l'ennemi. D'autres étaient occupées à forger des armes, et ce fut de leurs mains que sortit l'arme meurtrière qui porta et a conservé le nom de baïonnette. »

Il ne serait pas étonnant qu'on eût forgé des baïonnettes à Bayonne. Les forgerons de cette ville étaient renommés pour leur habileté. Ils avaient de nombreux priviléges, et on cite une lettre d'Edouard Ier qui interdit l'entrée du fer fabriqué provenant de l'étranger (1235).

La première fois qu'il est fait mention de la baïonnette, c'est lors de la relation de la Campagne de M. de Puységur en Flandre (1642).

« Pour moi, dit-il, quand je commandais en Flandre, tous les partis que j'envoyais passaient les canaux de cette façon. Il est vrai que les soldats ne portaient point l'épée, mais ils avaient des bayonnettes qui avaient des manches d'un pied de long. »

Le père Daniel (*Histoire de la milice française*), croit « que le premier corps qui ait été armé de la baïonnette est le régiment des fusiliers créé en 1671. »

Le mot bayonnette ne dérive pas du mot Bayonne, mais du mot roman *bayneta*, petite gaine, petit fourreau. En espagnol, *bayna* veut dire gaine, *desbainar*, dégainer, *enbainar*, mettre l'épée au fourreau.

D'ailleurs, dès les premiers temps de l'invention de cette arme, qui remplaça la pique, on s'occupa surtout du fourreau, qui était en cuir orné de reliefs d'un dessin remarquable.

M. Camille Rousset, de l'Académie française, dans son *Histoire de Louvois*, dit que c'est à Vauban qu'on doit l'invention de la baïonnette creuse s'adaptant au fusil sans empêcher de tirer, ce qui en fit une arme à feu et une arme blanche. Autrefois la baïonnette avait un manche en bois qui entrait dans le canon du fusil.

La première charge en bataille à la baïonnette a eu lieu à la bataille de Spire, en 1703.

C'est la baïonnette qui a fait et fait encore, malgré les armes à tir rapide, l'incomparable supériorité de notre infanterie, devenue proverbiale : *la furia francese*.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Berthe et Hélène de Cerné. — Ricquebourg.

SUPPLÉMENT N° 60.
(24 FÉVRIER 1877.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 41. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 56. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 25. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 22, BOUTS-RIMÉS MOYENS MNÉMONIQUES, N° 22. ÉNIGMES, N°s 45, 46 CHARADES, N°s 52 A 54. LOGOGRIPHES, N°s 24, 25 CURIOSITÉS, N°s 31, 32. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 22. LES ANAGRAMMES, N° 30.

Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Jeanne Houcke (Paris). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Guillaume Danloux. — Edmond et Louis Caubet (Brest). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Marguerite Morand (Saint-Amand, Cher). — Blanche Brunet. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — J. Brontana (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Raoul Digard (La Flèche). — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Roger et Michel. — Eugène et Julia (Rouen). — Ma tante et moi (Bordeaux). — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Un domino. — Ricquebourg. — V. O. et sa sœur. — Marguerite et Madeleine de C. (Paris). — La colonie de Gentilly (Sorgues, Vaucluse). — R. d'A. et deux chasseresses (La Fontaine). — Famille Hics. — Mlles de Khivouvoudré et Taïpo-Anaï (Brest). — Mac-Madel (La Rochelle). — Deux huîtres et leur p rle. — Marguerite (Versailles). — Madeleine, Geneviève, Eugénie Lagelouze (Saint-Forcet, Bayonne). — Tête de linotte. — E. C. (Douai). — Natalie G. — *Signature omise*, papier violet. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Marie Falcoyano (Bukarest, Roumanie). — Anina Kretzulesco (Bukarest, Roumanie). — Esmeralda et Gioni (Bukarest, Roumanie). — Jeanne Vallotte (Creue, Meuse). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marie Valentin. — Comtesse Clotilde Clam-Gallas (Vienne, Autriche). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Georges et Charles de Saint-Mleux. — Marie-Henriette. — Raymond Pitrou (Tours). — Le capitaine Lotton. — L'amazone. — Béatrix. — Charlotte.

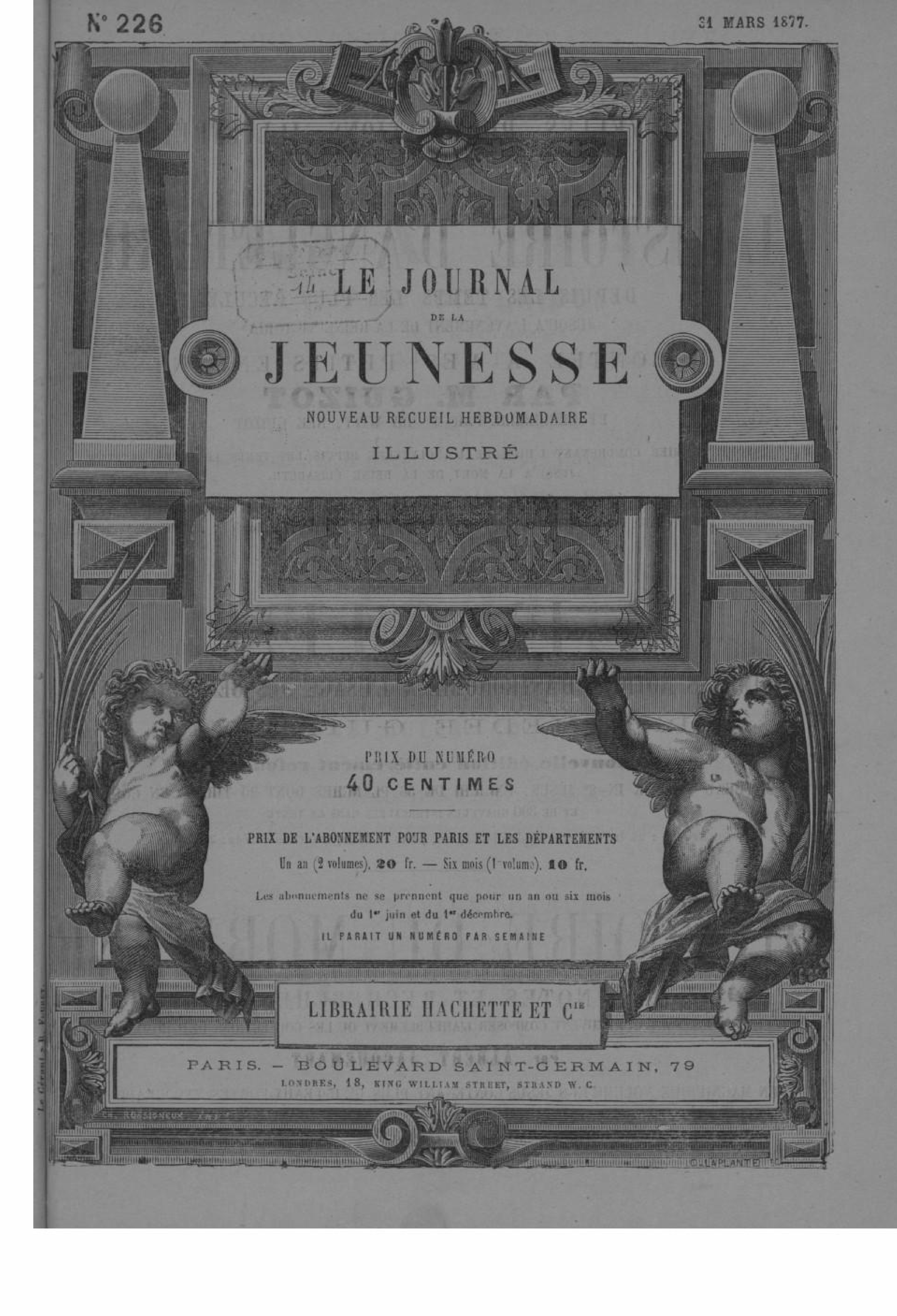
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Viane de Gontaut-Biron. — Louise de Cheveigné (château de Cepoy). — Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes). — Marie et Marguerite Labuzan. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Juliette Delacour. — Lucyanne et Céline de Varennes (Paris). — Marthe Léveillé (La Quetonnière, Olivet). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Cécile Dietsch (Liepore). — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Gogo M. Vlasto (Galatz, Roumanie). — Jeanne Francillon (Puteaux). — Marie Bellot (Châtellerault). — F. de Villers (Tirlemont, Belgique). — Alice Pallandre (Versailles). — Suzanne Rapp (Rouen). — Achille du Quesnoy (Le Quesnoy). — Un lycéen (Paris). — Emile et Georges Charbonneaux (lycée de Reims). — Deux Cubains (lycée de Pau). — Une élève du cours Fénelon (Poissy). — Aliquis. — Un ermite de la rue Notre-Dame-des-Champs. — Marguerite, Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — Picard et Picardes. — *Signature omise*. — Paul et Virginie. — Deux cigognes d'Alsace. — Louis S... (Rouen). — Thérèse et ses cousines Marie et Louise (Versailles). — La brasserie de Puteaux. — Quatre associés du jardin public. — Bouquet d'orties. — Une jeune Parisienne. — Perce Neige. — Trois caps de Laouzetas. — L'algue et l'actinie des bords de la Manche (Le Havre). — La Bretonne de seize ans. (Ancenis). — Fancialette. — Une bruyère des Cévennes et un thym des Alpes (La Grand-Combe). — Maria Manuela Fesser, Josefina M. Fesser. — Adrienne et Louise de l'Ile Maurice (Périgord). — Quatre jeunes batelières de Fournil sur l'Isle, Maurice de l'Ile Maurice. — Aimée et Suzanne. — Isabelle et Gilbert

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON

N° 226 31 MARS 1877.



NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA
RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME PREMIER COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS
Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 32 francs.

LE CIEL

SIMPLES NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

Nouvelle édition entièrement refondue

UN BEAU VOLUME IN-8° JÉSUS, ENRICHI DE 56 PLANCHES DONT 20 TIRÉES EN COULEUR ET DE 300 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché : 25 fr. — Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranches dorées : 31 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

NOTES ET RECHERCHES
SUR LES OBJETS D'ART QUI PEUVENT COMPOSER L'AMEUBLEMENT OU LES COLLECTIONS DE L'HOMME DU MONDE

Par ALBERT JACQUEMART

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT PLUS DE 150 EAUX-FORTES TYPOGRAPHIQUES
D'après le procédé Gillot, par Jules JACQUEMART

Broché : 30 fr.— Richement relié avec fers spéciaux et tranches dorées : 37 francs.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LA CHANSON
DU
VIEUX MARIN
PAR COLERIDGE
Traduite de l'anglais
Par M. AUGUSTE BARBIER
ENRICHIE DE 40 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES SUR BOIS D'APRÈS LES DESSINS DE
GUSTAVE DORÉ
UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX
Prix : 50 Francs

L'ITALIE
DESCRIPTION DE TOUTE LA PÉNINSULE
DEPUIS LES PASSAGES ALPESTRES INCLUSIVEMENT, JUSQU'AUX RÉGIONS EXTRÊMES DE LA GRANDE GRÈCE
PAR JULES GOURDAULT
UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES SUR BOIS
BROCHÉ : 50 FRANCS
Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 70 francs.

PROMENADE
AUTOUR DU MONDE
1871
PAR M. LE BARON DE HÜBNER
UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS
BROCHÉ : 50 FRANCS
Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 francs.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

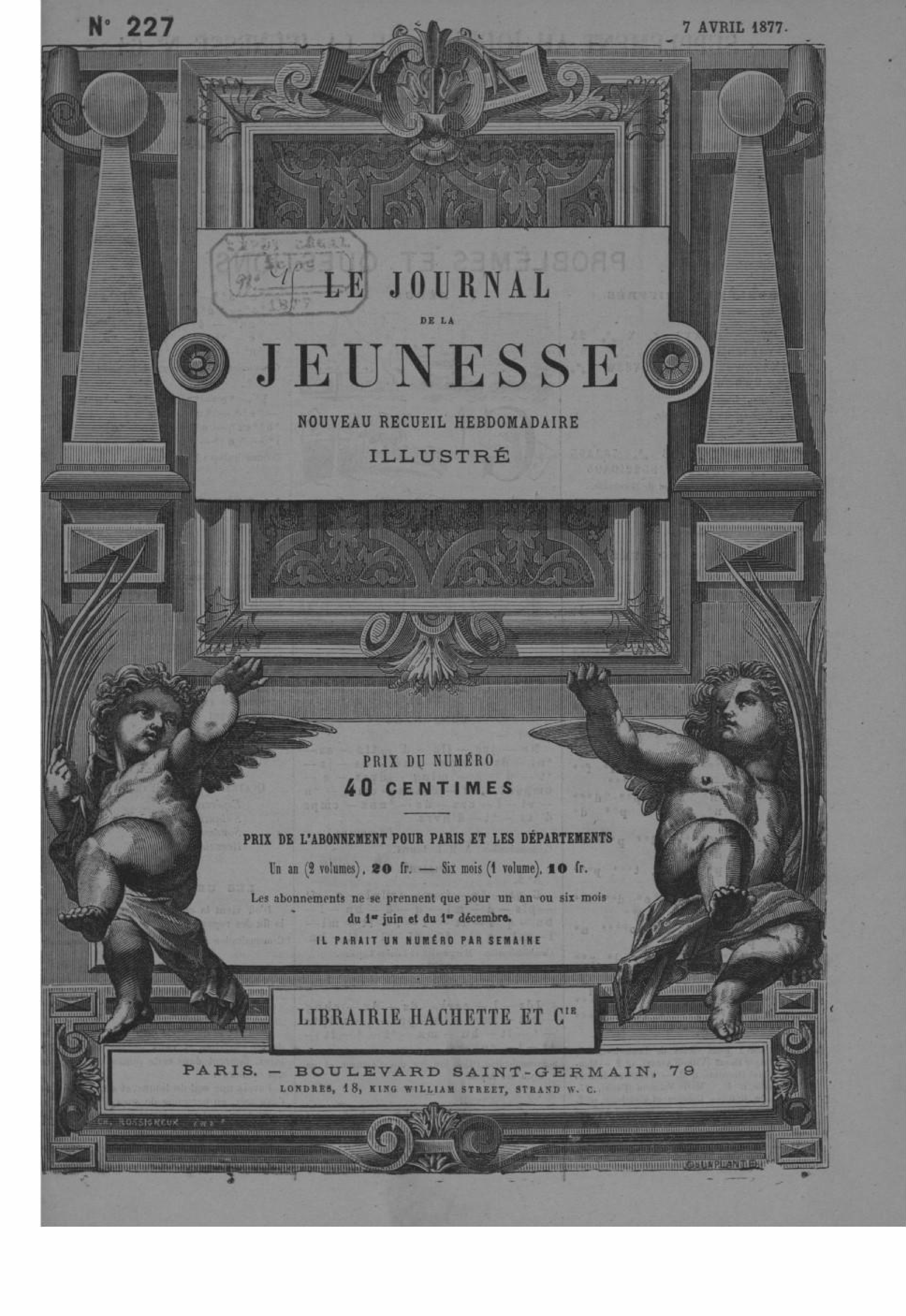
PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. DE NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



N° 227
7 AVRIL 1877.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 64

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 42.

⁂ 1W ⁂ 3YWV4 ⁂ X ⁂ 2X ⁂ 1V3Z5Z6W ⁂ W6 ⁂ 2W2 ⁂ 7X45ZW22W2 ⁂ 3Y88W ⁂ 1W ⁂ 9W0ZW ⁂

Communication : L'amazone.

Ce problème est du genre simple.

N° 43.

⁂ 5225134 ⁂ 136 ⁂ 783A95 ⁂ 84 ⁂ X9574 ⁂ 852240A95

Communication : Valentine Hennet de Bernoville.

Ce problème est du genre simple. — La lettre **A** est la plus fréquemment répétée.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 57.

N° 1. — I* f*** d***** c**** l* l***, l** y*** o******

N° 2. — S* l* p******* e** l* m*** d** c*****, l* d***** d'e***** e* e** l* p***

Vers monosyllabique :

N° 3. — N* b*** n* l***, n* h*** n* b**, n* c**** n* f****

Proverbe italien :

N° 4. — I* v*** m**** ê*** a*** d* l*** q*'e****** d* p***

N° 5. — Q** v******-v*** q*'i* f** c***** t****? — Q*'i* m*****

N° 6. — I* n* f*** p** d*** f******* j* n* b***** p** d* t** e**

N° 7. — L* s****** d** p****** e** l* l**** d** r***

N° 8. — U* p*** t***, t*** p*** u*

N° 9. — A t**** h**** o* d****** a* n*** s***** d** m****

N° 10. — Q** s*** m** o**** n* c******* p** b***

N° 11. — L'h**** n'e** p** l* r** d* l* c*******, c'e** l'e*****

N° 12. — L* s**** a****** q** s*** p****** e** c**** d* t****

N° 13. — R***** c***** j*** c**** s'i* é**** l* d******

Communications : Deux élèves de Louis-le-Grand, n° 1. — Roger Braun (Ville-d'Avray), n° 2. — Maurice D. (Saint-Quentin), n° 3. — Valentine Hennet de Bernoville, n° 4. — Marie Valentin (Paris), n° 5. — Constance, n° 6. — Georges et Madeleine, n° 7. — Pierrot et Cie (Paris), n° 8. — Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes), n° 9. — A. M. L. Louvet, n° 10. — Marie et Marguerite Labuzan, n° 11. — Entre frère et sœur, nos 12, 13.

RÉBUS



PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 27.

CONSONNES

N° 1. —

Ns — jrs — fls — d — tts — ss — *nt — ds — *nns — cmm — ds — js — *t — d — c — mlng — dvrs — s — cmpsnt —, ns — dstns — cmm — *n — vt — l — crs — ds — *nns — cmps d'*ts — *t — d'hvrs.

(MALHERBE.)

Communication : A. M. L. Louvet.

ÉPITAPHE

N° 2.

C-gt — *n — fmx — crdnl — q — ft — pls — d — ml — q — d — bn — l — bn — q'*l — ft — *l — l — ft — ml — l — ml — q'*l — ft — *l — l — ft — bn.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire.

N° 3.

SUR UNE STATUE.

Jds — l — crrx — ds — dx — chng — ctt — fmm — *n — prr — l — sclptr — * — ft — bn — mx — *l — * — ft — tt — l — cntrr.

Communication : Une bruyère des Cévennes et un thym des Alpes.

VOYELLES

N° 1.

*e*o*e — *ou*e*e** — *o** — *ou* — *e**e — *u***e — *ie**e — a**e**a** — *n'au — *i**a* — *o** — *a* — *'é*e**e* — *u — *'é*oi**e — *ou* — ê**e — u* — a**e — *a* — *e — *ie* — *o**e — *u — *'é*ai — *u* — *a — *e**e.

Communication : Henriette de Brécourt.

N° 2.

l* — *e — *au* — *a* — *u*e* — *e — *e** — *u* — *'a**a*e**c — *e — *o**ei* — e* — e** — *o* — *ai* — i* — *'e** — *a* — *ou*eau.

Communication : Paul et Virginie.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 23

L'ÉTOILE.

Sur la colline verte, étoile qui descends, du manteau de la Nuit larme triste d'argent, au loin, toi qui regardes le pâtre qui chemine, tandis que son troupeau seul le suit pas à pas, dans cette immense nuit où t'en vas-tu, étoile? Dans les roseaux cherches-tu un nid sur la rive? A l'heure du silence, si belle, où t'en vas-tu, au sein profond des eaux, tomber comme une perle? Ah! bel astre, si tu dois mourir et si, dans la vaste mer, ta tête va plonger ses cheveux blonds, un seul instant, arrête, avant de nous quitter, écoute-moi, étoile, des cieux ne descends pas.

BOUTS-RIMÉS.

QUATRAIN. — Vers et rimes à volonté.

Espérance.
S'élance.
Souvenir.
Revenir.

LES USAGES MONDAINS.

D'où vient la coutume de porter un toast à la fin des repas?

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 23.

Quel est le département dont le nom, celui de son chef-lieu et ceux de ses sous-préfectures, figurent dans cette phrase bien connue des écoliers :

J'avais une soif de lionne, et sachant à quoi l'eau sert, en personne de sens, j'y joignis un doigt de vin, et je m'écriai : « Tonnerre, avalons! »

Communication : Divers correspondants.

MARCHE DU CAVALIER

la	sans	meil	pa	ge	j'ai	vez	frè
ver	oi	ca	vez	sei	res	a	que
té	les	fleurs	sans	rents	ceux	me	ser
se	mis	ser	gneur	moi	voir	che	mis
pré	l'é	aux	enne	ru	et	pré	mais
mê	tri	dans	sei	fants	beil	mai	sans
le	gueur	plants	la	mes	sans	ja	les
om	me	mal	en	de	la	a	son

LES CURIOSITÉS.

N° 32.

N° 1. — Quel est l'inventeur de la gamme.

N° 2. — Quels sont le roi et la reine de France qui avaient chacun treize lettres à leurs noms, et qui, à l'époque de leur mariage, avaient tous deux treize ans?

N° 3. — Quelle est la reine de France dont les suivantes étaient appelées mouches?

N° 4. — Quelle est la famille qui a donné trois papes à l'Église et deux reines à la France?

N° 5. — Quel est le célèbre compositeur de musique qui commença pas être aide-marmiton?

N° 6. — Parole d'un roi de France :

« Ne sais-tu pas qu'on ne prend pas le roi aux échecs? »

N° 7. — Quels sont les deux souverains qui, débarquant dans le pays qu'ils venaient conquérir, se précipitèrent dans les flots et gagnèrent le rivage, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture?

N° 8. — Quel est le souverain auquel on attribue cette maxime :

« L'exactitude est la politesse des rois? »

N° 9. — Quel est le chef turc du XIV[e] siècle, surnommé *l'Éclair*, qui a dit :

« Je mènerai mon cheval manger de l'avoine sur l'autel de Saint-Pierre à Rome? »

N° 10. — A quelle année remonte en France l'usage des cheminées?

N° 11. — En quelle année et par qui fut publié le premier almanach?

N° 12. — Quel est le roi de France qui a reçu le premier le titre de *Roi tres-chretien?*

N° 13. — Parole d'un roi d'Espagne :

« Quand l'Espagne remue, la terre tremble. »

N° 14. — Qui apporta à Rome le premier cerisier?

Communications : Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brinay, Cher), n[os] 1, 2. — Paul et Virginie, n° 3. — Perce-Neige, n° 4 — Valentine Hennet de Bernoville, n° 5. — Edgar Mavrocordato, n° 6. — Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie), n[os] 7, 8 — Marguerite et Madeleine de C. (château de Clairreau), n° 9. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n[os] 10, 11. Hélène, Marie et Radu Vacaresco, n° 12. — Deux éleves de Louis-le-Grand, n° 13. — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 14.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 22.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *Le jeu n'en vaut pas la chandelle.*

N° 2. — *Etre à quia.*

N° 3. — *Point d'argent, point de Suisse.*

N° 4. — *Mettre son veto.*

N° 5. — *Donner un soufflet à Ronsard.*

N° 6. — *Ce n'est pas le Pérou.*

N° 7. — *Roger Bontemps.*

N° 8. — *Le quart d'heure de Rabelais.*

Communications : Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris), n° 1. — Une abonnée mantaise (Seine-et-Oise), Julie de Chambly) (Paris). n[os] 2, 3. — Miss Hantropp (Sarthe), n° 4 — Carabine (Orleans), n° 5. — Julie Portalis, n[os] 6 à 8.

LES ANAGRAMMES.

N° 20.

NOMS ET PRÊNOMS

N° 1. — VOILA DORA F.
N° 2. — MARTYRE DUO.
N° 3. — VIEIL.
N° 4. — ANNETTE, MARIE-TOI.
N° 5. — MA RUE A DIJON.
N° 6. — NE POUR LES COINS.
N° 7. — ON ME TUE ! QUI? S.
N° 8. — O ROMÉO, PINCE FER.
N° 9. — LOUISE CH.
N° 10. — O LA LOI.
N° 11. — A PAS JANUS.
N° 12. — NOCE DORT.
N° 13 — UN ENTRE.
N° 14. — THE, BASILE.
N° 15. — DON DE RAGE.
N° 16. — NIE TON ANE
N° 17. — VIE VENGEE.
N° 18. — E. H. PERD.
N° 19. — ELIE, DADA.
N° 20. — LINA BRONCHA MAL.
N° 21. — SATIN CHÉRI ME DECIDE.
N° 22. — A SON CIL.
N° 23. — CLÉ, TOQUELUI.
N° 24. — EVE, NE RIS.
N° 25. — MENE SIX.
N° 26. — ORNE LICE.
N° 27. — MICHEL D. SÈCHE.
N° 28. — L'INSECTE.
N° 29. — ELLE Y VA.
N° 30. — CAIN LA BUT.
N° 31. — ANTIBES.

Communications : Un bon petit travailleur, n[os] 1, 2. — L'habitante du pavillon des roses (Cannes), n° 3. — Valentine de Bernoville, n[os] 4 à 7. — Alice Pluch, n[os] 8, 9. — Marthe l'Eveillé (Olivet), n[os] 10, 11 — Un petit Champenois, n[os] 12 à 14. Faust et Guillaume Tell, n[os] 15 à 19. — Pierrot et C[ie] (Paris), n[os] 20, 21. — Un pain de sucre (Honolulu), n[os] 22, 23. — C. P., n[os] 24 à 27. — Esther, Léa et l'Ami Fritz, n[os] 28, 29. — Paul et Virginie, n° 30. — Famille Hics, n° 31.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — SA BASSINE TINTE.
N° 2. — SECOND TORDU.
N° 3. — CORNE QUI M'EN PRIT.
N° 4. — RARE MAIN ROSE.
N° 5. — AMI, DETTE.
N° 6. — CHERS, RAT.
N° 7. — S. M ALINE.
N° 8. — GRAVES.
N° 9. — YVA PAR L'AGE
N° 10. — GARONNE.
N° 11. — NANINE SCOTT
N° 12. — N'A THESE.
N° 13. — OH ! DES R.
N° 14. — MET PION.
N° 15. — GARD, CHARONNE.
N° 16. — BOIS A LA VIE
N° 17. — MON ADRIEN.
N° 18. — ROBINSON A BU.
N° 19. — O SON TYPE.
N° 20. — GRAND LEON.
N° 21. — ACIER.

Communications *Ingenio parvus, auribus ingens*, n[os] 1 à 4. — Faust et Guillaume Tell, n[os] 5, 6. — Georges et Charles Saint-Mleux, n[os] 7, à 9. — Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes), n° 10. — Entre frère et sœur, n° 11. — Un petit Champenois (Vitry-le-Français, Marne), n[os] 12 à 14. — L'habitante du Pavillon des Roses (Cannes), n° 15. — Roger et Michel, n[os] 16 à 18. — Une brebis et deux agneaux perdus, n[os] 19 à 21.

LES CURIOSITÉS

N° 33.

DERNIERES PAROLES.

N° 1. — Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus.

N° 2. — Périsse à jamais le souvenir de ce jour exécrable.

N° 3. — Soutiens ma tête, je voudrais pouvoir te la léguer.

N° 4. C'est une grande consolation pour un poete qui va mourir, que de n'avoir jamais offensé les mœurs.

N° 5. — Je suis morte.

N° 6. — J'ai bien le droit d'être curieuse, je n'ai jamais vu de guillotine.

N° 7. — N'oubliez pas que l'autorité royale est un fardeau dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort.

N° 8. — Mon Dieu, ayez pitié de moi et de mon pauvre peuple; je suis mortellement blessé.

N° 9. — Quel est ce roi du ciel qui fait ainsi mourir les rois de la terre?

N° 10. — Jérusalem, Jérusalem!

N° 11 — Je pardonne à mon fils, mais qu'il sache que c'est lui qui m'arrache la vie.

N° 12. — Tu as vaincu, Galiléen.

N° 13. — Il y avait pourtant quelque chose là.

N° 14. — A moi, Auvergne, ce sont les ennemis!

N° 15. — C'est de froid que je tremble.

Communications : Ma tante et moi (Bordeaux, Gironde), n° 4. — Adrienne Durand (Pointe-à-Pitre), n° 2. — Charles et Marie Borde (Paris), n[os] 3, 4 — Joséphine et Thérèse Bertholle, n[os] 5, 6. — Kisber (Saint-Jean, Seine-et-Oise), n[os] 7 à 11. — Divers correspondants, n° 12 — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n[os] 13 à 15.

N° 34.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. — Le Maître d'école du roi.

N° 2. — La Sirène latine.

N° 3. — Le Machabée de France.

N° 4. — Le docteur Subtil.

N° 5. — Le Juvénal de la Provence.

N° 6. — Le Trembleur.

N° 7. — L'Homère écossais.

N° 8. — Le Pétrarque écossais.

N° 9. — Côte de fer.

N° 10. — Pied de lièvre.

N° 11. — Le Phidias français.

Communications : Famille Hics, n[os] 1 à 5. — Marguerite et Madeleine de Ç. (château de Claireau), n° 6. — La colonie de Gentilly (Sorgues, Vaucluse), n[os] 7, 8. — Un frere et une sœur (Laon), n[os] 9, 10. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 11.

ÉNIGMES.

N° 47.

Je suis enfant de l'art et fils de la nature;
La vérité chez moi n'est que de l'imposture;
Je rajeunis de plus en plus en vieillissant;
Je ne dis pas un mot, vous me trouvez parlant.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 48.

Moi, je me pare,
Moi, je me carre,
Moi, je suis gras et beau;
Ma plume est noire,
Mon dos de moire,
De rubis mon jabot.

Ma queue est-elle
Fournie et belle?
Voyez, c'est un soleil!
Tout brille et tremble,
Que vous en semble,
Suis-je pas sans pareil?

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 49.

.... Quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'envie au regard homicide
Met dans la main son flambeau parricide,
Mais dont le front est peint avec tout l'art
Que peut fournir le mensonge et le fard.
Le faux soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles;
Et l'ignorance avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidèles juges
A qui la fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler son poison infernal;
Et tous les jours, devant leur tribunal,
Par les cheveux l'innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.

Communication : Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique).

CHARADES.

N° 55.

Les chattes font leurs câlines,
Quand elles veulent mon premier;
On fait des chemises fines
Au moyen de mon dernier;
Mon tout a, cher lecteur, des ailes en partage,
Et, sans être marin,
Il aime quand le vent fait rage
Et ne craint pas du tout le grain.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire.

N° 56.

Un végétal est mon premier;
Un végétal est mon dernier;
Un végétal est mon entier.

Communication : Carabine (Orléans).

N° 57.

Dans l'alphabet on trouve mon premier;
Dans la musique on trouve mon dernier;
Mais, cher lecteur, où trouver mon entier?

Communication : Henriette de Brécourt.

LOGOGRIPHES.

N° 26.

Ta curiosité sera fort étonnée,
Lecteur, quand tu sauras ma rare destinée :
Je suis avec ma tête un riche minéral,
En me coupant ce chef, je deviens végétal.

Communication : Carabine (Orléans).

N° 27.

Autour de moi, quelque soin qu'on se donne,
Pour être plus poli je n'en suis pas moins dur;
Mais retranchez mon chef, vous aurez, j'en suis sûr,
De mes fleurs au printemps, de mes fruits en automne.

Communication : Hélène, Marie et Radu Vacaresco, (Bukarest, Roumanie).

LES DEVISES

N° 20.

VILLES DE FRANCE.

N° 11. — *Armes :* Trois cercles au milieu d'un écusson, ce qui a donné naissance à cette vieille plaisanterie : « Les armes de C***** sont trois œufs sur le plat. »

Communication : Louise Langelier (Paris).

N° 12. — *Armes :* Un écu de gueules aux trois croissants d'argent.

Devise : « *Exstincta revivisco.* »

Communication : Guillaume Dauloux (Paris) — Une grenouille des remparts de La Fontaine.

N° 13 — *Armes :* Un château couronné de quatre tours crénelées d'argent et maçonnées de sable.

Devise : « Châtillon au noble duc. »

Communication : Marie-Louise Frossard (couvent de Notre-Dame, Lunéville).

N° 14. — *Armes :* Les armes de la ville rappellent la vision qui, prétend-on, inspira à César le nom de *Columbarum*. Elles sont d'azur au colombier d'argent, rond, de pierres de taille de cinq assises, la porte de bois et ferrée, le toit d'ardoises avec une lanterne au-dessus, surmontée d'une boule et d'une girouette d'or. Autour du colombier, des colombes d'argent volantes, quatre à droite (dextre), quatre à gauche (senestre); au-dessous du colombier, deux serpents d'or dressés et entrelacés, et langayés de gueules.

Devise : « *Prudentes ut serpentes, simplices ut columbæ.* »

Traduction : Prudents comme les serpents, simples comme les colombes.

Communication : Lucyanne et Céline de Varennes (Coulommiers, Seine-et-Marne).

N° 15. — *Armes :* De gueules au cœur saignant d'or, percé d'une flèche posée en bande, mouvant de dextre, surmonté d'un D gothique en or.

Lorsqu'en 1304, les habitants combattirent avec les Flamands contre Philippe le Bel, six cents des leurs tombèrent vaillamment sur les pentes de Mons-en-Pevèle; alors, dit-on, la ville modifia ses armes, et ajouta une flèche perçant le cœur de l'écu et en faisant jaillir six gouttes de sang. Cette tradition a été révoquée en doute; quoiqu'il en soit, il sied aux descendants de s'honorer d'une défaite où les pères ont été vaillants.

Cri de guerre : « D****. »

Communication : Paul et Lucy Gruson (Douai). — Georges et Marguerite Kremp (Douai).

N° 16. — *Armes :* Une porte sur champ d'azur.

Communication : La tante de Gaston et de Marguerite.

N° 17. — *Armes :* De sable tranché d'argent, à une fontaine d'or brochant sur le tout. D'azur à une fontaine à bassin d'argent, côtoyée de deux licornes debout d'argent, sommées d'or à une fleur de lys d'or en chef.

Devise : « *Pulchrorum ingeniorum fons et scaturigo.* »

Traduction : F*******, source des beaux esprits.

Communication : Jane Moller.

N° 18. — *Armes :* D'azur à trois merlettes de gueules au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or.

La ville n'a pas de devise.

Communication : Un frère et une sœur (Laon).

N° 19. — *Armes :* Un soleil.

On attribuait au soleil la température chaude des eaux thermales de la ville, de là le nom de *Lux*, d'où L******* (latin), aujourd'hui L******.

Communication. Un des deux marmitons du Havre.

N° 20. — *Armes :* Au centre de l'écusson, une salamandre, à droite, trois fleurs de lys; à gauche, trois croix ancrées.

La salamandre et les fleurs de lys rappellent que M**** faisait jadis partie de l'apanage de François Ier; les ancres sont détachées du blason des Villeroy, ses anciens seigneurs.

Communication : Giralda.

N° 21. — *Armes :* Une barque et un citronnier sur champ d'azur.

Communication : Marie-Henriette.

N° 22. — *Armes :* D'azur à un portail d'église antique d'or, ayant au milieu une Notre-Dame assise tenant l'Enfant-Jésus, et ayant à ses pieds un écusson chargé d'un tourteau de gueules.

Devise : « *Virgo mater, natum ora,*
Ut nos juvet omni hora. »

Communication : Mathilde Meignen (Paris).

TABLEAUX PARLANTS

N° 61.

. . . .
La p*** est au jasmin en blancheur comparable;
La n**** à faire peur, une brune adorable;
La m***** a de la taille et de la liberté;
Le g***** est dans son port pleine de majesté;
La m******* sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La g***** paraît une déesse aux yeux;
La n****, un abrégé des merveilles des cieux;
L'o********** a le cœur digne d'une couronne;
La f**** a de l'esprit; la s**** est toute bonne;
La trop grande p******* est d'agréable humeur;
Et la m***** garde une honnête pudeur.

Communication : V. O. et sa sœur.

N° 62.

Enfin, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes,
Comparez cet oiseau qui, moi si vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante miniature,
Où le ciel des couleurs épuisa la parure,
Et, pour tout dire enfin, le charmant ******
Qui de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure,
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grâce est tout, et le corps presque rien,
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des Dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

Communication : Clotho, Lachésis et Atropos.

N° 63.

Entre ces vieux appuis, dont l'affreuse grand'salle,
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur un tas poudreux de sacs et de pratique
Hurle tous les matins une sybille étique,
On l'appelle ******, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements;
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume,
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance;
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour;
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe,
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois,
Ses griffes vainement par Pussort accourcies
Se rallongent déjà toujours d'encre noircies,
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Communication : Hics.

CHARLES JOLIET.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

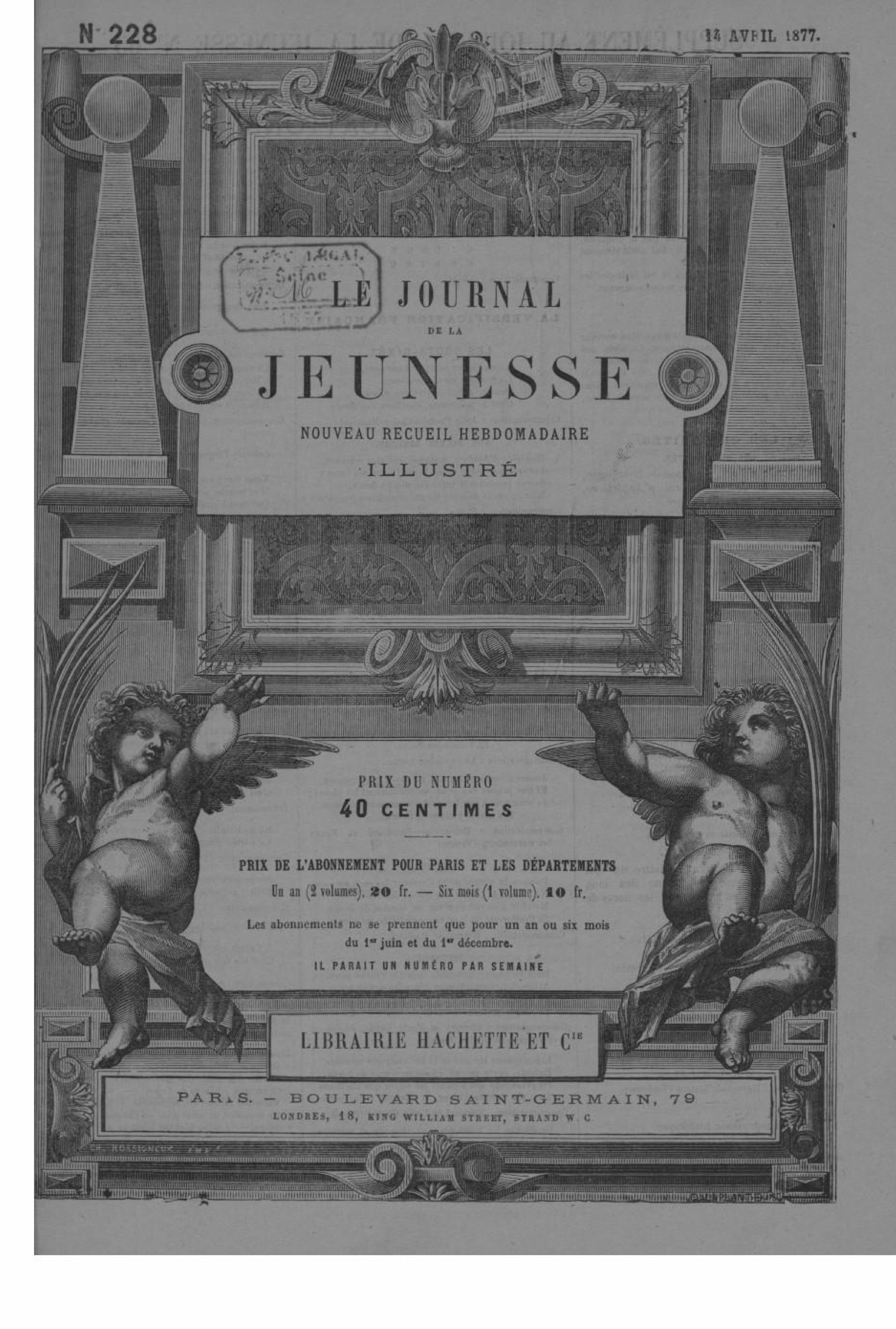
RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie). — Eugène Terb. — Léonie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON

N° 228 14 AVRIL 1877.



LES COMMUNICATIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Nous ne pouvions répondre aux lettres qui nous étaient adressées avant la clôture du *Concours*.

Le premier *Problème cryptographique* a été chiffré avec des signes, ce qui n'augmente pas la difficulté, puisque chaque signe peut être traduit arbitrairement par des lettres ou des nombres.

Dans les *Moyens mnémoniques*, il est clair que les *Sept conjurés* sont unis pour une action commune.

—

AVIS

Nous prions nos correspondants de ne plus envoyer d'*Anagrammes* en *Communications*. La série des *Noms, Prénoms, Anagrammes géographiques*, etc., sans être complètement épuisée, roule dans un cercle qui nous expose à de nombreuses répétitions. Nous présenterons prochainement, sous une nouvelle forme, ce genre de problèmes.

—

LES CURIOSITÉS.

LES MARGUERITES.

Marguerite d'York, duchesse de Bourgogne, surnommée la *Junon du roi d'Angleterre*, femme de Charles le Téméraire.

Marguerite, duchesse de Carinthie, épouse du prince Henri de Bohême, *Marguerite à la grande bouche*.

Marguerite de Constantinople, la noire.

Marguerite Paléologue, duchesse de Mantoue, *La vraie marguerite*.

Marguerite de Navarre, la *Marguerite des Marguerites*.

—

ÉNIGMES.

ÉNIGME ALPHABÉTIQUE.

Lecteur, pour me trouver cherche dans la nature,
On me rencontre à chaque pas;
Je suis dans l'air, dans l'eau, mais pas dans l'onde pure;
J'évite le soleil, le jour ne me veut pas;
Je déteste le feu et suis dans l'âtre en flamme;
Je ne suis point chez toi, mais je suis chez ta dame;
Ton regard me contient,
Son éclat me retient,
Mais pour l'instant, assez de bavardage,
Tu me tiens, je le lis déjà sur ton visage.

Solution : La lettre **A**.

Communication : Toinette et Cie (Passy).

ÉNIGME-ACROSTICHE.

La première et la dernière lettre du mot qui sert de réponse à chacune des cinq énigmes, forment en acrostiche les noms de Paris et de la Seine.

1° Une chaine de montagnes.
2° Un des ennemis de Charles XII.
3° Un compositeur de musique.
4° Une victoire de la guerre de Crimée.
5° Une province de France.

Solution :

P Y R É N É E S
A U G U S T E
R O S S I N I
I N K E R M A N
S A V O I E

Communication : Raymond Martres (Toulouse).

—

Anagramme historique.

TU ES LE 1er ROI DE L'AIR. — Pilastre du Rosier.

Communication : Valentine Hennet de B.

—

LES MOTS CARRÉS.

(Six lettres.)

F	R	A	N	C	E
R	E	V	O	I	S
A	V	O	U	E	S
N	O	U	R	R	I
C	I	E	R	G	E
E	S	S	I	E	U

Communication : Aliquis.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

—

LES BOUTS-RIMÉS

Adieu l'hiver aux jours moroses,
La rosée a versé des pleurs
Dans le calice ouvert des roses,
C'est le printemps, cueillons des fleurs.

Communication : Julie Portalis (Saint-Maurice).

AUX JEUNES RIMEURS.

Disciples d'Apollon, pourquoi ces airs moroses,
Lorsque sur votre front brille l'éclat des roses?
Suivez insouciants votre chemin de fleurs,
Riez, c'est la saison; bientôt viendront les pleurs.

Communication : Sapho.

A FLEURETTE.

Oubliez les chagrins et les longs jours moroses;
Voici le renouveau, la neige fond en pleurs;
Vous vous consolerez, Fleurette, avec les roses,
Vous vous consolerez, Fleurette, avec les fleurs.

Communication : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich.

Le sombre hiver qui fuit rendait nos fronts moroses,
Mais voici le printemps, le soleil et les roses,
Et bientôt la nature en essuyant ses pleurs,
Va sourire au milieu des oiseaux et des fleurs.

Communication : Maurice de l'Ile Maurice.

Fermons un instant les livres moroses,
Respirons les roses;
Laissons les savants distiller les pleurs
Et sécher les fleurs.

Communications : Le capitaine Lotton.

Jeunes filles, mes sœurs, ne soyez pas moroses,
Et que jamais vos yeux ne connaissent les pleurs;
Je veux voir à vos fronts des couronnes de roses,
Vos mains pleines de fleurs.

Communication : Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne).

SOUHAIT.

Puisses-tu n'avoir point l'humeur des gens moroses,
Ne jamais te piquer aux épines des roses,
Marcher d'un pas égal sur un chemin de fleurs,
Et t'endormir un jour sans connaître les pleurs.

Communication : Guillaume Danloux.

ÉPITAPHE

Dans ce champ de repos, sous ces cyprès moroses,
Arrête-toi, passant, sans répandre des pleurs;
Tu peux te reposer en respirant ces fleurs,
Et songer qu'il est doux de dormir sous des roses.

Communication : Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Berthelle (Paris).

Laissez-nous les soucis et les chagrins moroses,
Enfants, soyez joyeux, couronnez-vous de roses;
Du printemps qui s'enfuit ne voyez que les fleurs,
Trop tôt viendra l'hiver, la tristesse et les pleurs.

Communication : Edmond et Louis Caubet (Brest).

On dit que les vieillards sont chagrins et moroses,
C'est qu'ils ont épuisé le calice des pleurs;
Après tant de printemps ils ont vu tant de roses,
Que l'hiver a pour eux fané toutes les fleurs.

Communication : Roger Braun (Lycée Fontanes).

« Pourquoi ce front courbé sous des pensers moroses
Pourquoi cette tristesse et ces yeux tout en pleurs
— C'est que j'ai vu caché le serpent sous les fleurs
Et ma main s'est blessée aux épines des roses. »

Communication : Sch. P. L.

Enfants, vous dont les fronts ne sont jamais moroses
Votre bouche sourit, même à travers les pleurs,
La gaîté va si bien à vos visages roses,
Sans elle la jeunesse est un printemps sans fleurs

Communication : Un domino.

Foin des grondeurs chagrins et des censeurs mo roses.
Qui voient une chenille en regardant les roses.
(*Inachevé.*)

Communication : Héraclite.

Chassons bien loin de nous les souvenirs moroses
L'Espérance a passé son aile sur nos pleurs;
En souriant laissons l'Aurore aux doigts de roses
Répandre sur nos pas ses parfums et ses fleurs.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

Lorsque l'ange aux yeux bleus, chassant les jours moroses,
Vient sur terre entr'ouvrir le calice des fleurs,
Il se penche attristé sur les lys et les roses
Qui vont bientôt mourir, puis il s'envole en pleurs

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

—

OR. — TRÉSOR.

La poule qui pondait tous les jours un œuf d'or,
N'avait pas pour cela dans son corps un trésor.

Communication : Natalie G.

La richesse a son prix, la vertu vaut bien l'or,
Jeunesse est un bijou, sagesse est un trésor.

Communication : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich.

Sous la main d'un mortel tout se changeait en or,
Mais il est mort de faim auprès de son trésor.

Communication : Trilby.

Esprit, talent, vertu, jeunesse, quel trésor!
Pour celui qui les a, le cuivre devient or.

Communication : Edmond et Louis Caubet (Brest).

Enfant, veux-tu savoir quel est le vrai trésor?
C'est d'être sage, instruit, et d'avoir un cœur d'or

Communication : Mlle Berr (Paris).

En sa bouche chacun tient un double trésor :
La parole d'argent et le silence d'or.

Communication : Lucyanne et Céline de Varennes.

Songe à ce vieux dicton en donnant l'anneau d'or
Belle c'est un bijou, bonne, c'est un trésor.

Communication : L'amazone.

SUR UNE MÈRE.

A l'avare elle dit : « Regarde mon trésor :
C'est ma fille aux yeux bleus, mon ange aux cheveux d'or.

Communication : Sapho.

Le défaut d'espace nous forçant d'ajourner la suite des *Bouts-rimés*, nous enregistrons les noms de nos correspondants :

Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger, Seine-et-Oise). — Marie-Henriette. — Jeanne Houcke. — Marthe l'Éveillé (La Quetonnière). — Louise de Cheveigné (château de Cepoy). — E. C. Douai). — Valentine Hennet de Bernoville. — Roger et Michel. Le bretonne de seize ans. — Fanciulette. — Perce-Neige. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Georges et Charles de Saint-Mieux. — V. O. et sa sœur. — Picard et Picardes. — Marguerita (Versailles). — Raymond Pitrou (Tours).

—

LES ANAGRAMMES.

ANAGRAMMES.	NOMS ANCIENS.	NOMS MODERNES.
Nos 1. BU, MANGE.	*Genabum*	Orléans.
2. PIN DE PORTO.	*Propontide.*	Mer de Marmara.
3 L'AUGE.	*Gaule.*	France.
4. DRAINÉ.	*Éridan.*	Pô.
5. TA TUILE.	*Lutetia.*	Paris.
6. RUSÉ. CRIE QU'ON SE HATE.	*Chersonese taurique.*	Crimée.
7. AU GROS MOT.	*Rotomagus.*	Rouen.
8 QUEL A-T-ON HISSE?	*Thessalonique.*	Salonique.
9. ET BIS	*Betis.*	Guadalquivir.
10. EMERGÉE.	*Mer Égée.*	Archipel.
11. A QUI A ÉTÉ SAXE.	*Aquæ Sextiæ.*	Aix en Provence.
12. BON THÉ, SIRE.	*Borysthene.*	Dnieper.
13. RITES.	*Ister.*	Danube.
14. ON S'AMUSE.	*Nemausus.*	Nîmes.
15. SATINA.	*Tanais.*	Don.
16. TU LE NIAIS.	*Lusitanie.*	Portugal.
17. AMIE, PLUS DE SOT.	*Palus Méotides.*	Mer d'Azof.
18. D'AGES	*Gadès.*	Cadix
19. QUE CRIER? BOSSE? CHEMIN?	*Chersonese cimbrique.*	Jutland.
20. PALME SOIT.	*Ptolemais.*	Saint-Jean d'Acre.

Communication : Famille A. B. (Rouen).

NOMS GÉOGRAPHIQUES.

CAP FAREWELL	veut dire	*Cap des adieux*
— MATAPAN	—	*Tueur d'hommes.*
— FINISTERE	—	*Fin de la terre.*
LE DETROIT DU CATTEGAT. .	—	*Passage du chat.*
— DE BAB-EL-MANDEB	—	*Porte des larmes.*
LE PASSAGE DES THERMOPYLES.	—	*Porte des eaux chaudes.*
LES ILES BALÉARES . . .	—	*Lanceurs de pierres.*
— CYCLADES . . .	—	*Iles rangées en cercle:*
— FORMOSE . . .	—	*Belle île.*
PRESQU'ILE DU GROENLAND .	—	*Terre verte.*
— VINLAND . .	—	*Terre de vigne.*
— LABRADOR. .	—	*Terre de labour.*
FLEUVE DU RHIN. . . .	—	*Fleuve rapide.*
— DE RIO-DE-LA-PLATA.	—	*Fleuve d'argent.*
— RIO-COLORADO. . .	—	*Rivière verte.*
— LÉNA	—	*La paresseuse.*
— RIO-NEGRO . . .	—	*Fleuve noir.*
— MADEIRA . . .	—	*Rivière des bois.*
LE LAC DOS-PATOS . . .	—	*Lac des oies*
LA VILLE DE PEKING . .	—	*Cour du nord.*
— NANKIN . . .	—	*Cour du sud.*
— DUNKERQUE . .	—	*Chapelle des dunes.*

Communication : Une élève du cours Fénelon (Poissy).

LES DEVISES.

VILLES DE FRANCE.

N° 24. — *Armes :* Des chardons.

Devise : « *Non inultus premor.* »

Traduction : « Qui s'y frotte s'y pique. »

Communication : Valentine Hennet de Bernoville

N° 25. — *Armes :* Trois pieux en croix; les deux à dextre et à senestre supportent deux génisses, le pieu transversal supporte un paon faisant la roue.

Ces armes rappellent l'origine de la ville qui doit son nom au château *Castellum Poli*, ainsi nommé de trois pieux qui servirent à marquer le lieu où il devait être bâti. Selon l'usage, la ville se bâtit peu à peu à ses pieds, et les habitants portent encore le nom de Paliens, *Palienses*. Les deux génisses symbolisent la fertilité des pâturages, le paon est l'image de glorieux souvenirs.

Communication : Aline Lacombe (Biarritz).

N° 26. — *Armes :* D'azur à la tour crénelée d'argent, sommée de trois tourillons qui soutiennent un donjon couvert en pointe, et une fleur de lys d'or en chef.

Communication Louise Chanchole (Paris).

N° 27. — *Armes :* Parti au premier de gueules, chargé de trois fleurs de lys d'or, deux et une, au deuxième d'argent, chargé d'une bande accortée de deux aiglons du même, dont un en chef et un parti abaissé en pointe.

Communication Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure).

N° 28. — *Armes :* Autrefois des rinceaux; plus tard, l'archevêque ayant été nommé capitaine, on y ajouta une croix, une crosse en sautoir, puis une Sainte-Ampoule. Quand elle eut un gouverneur, elle prit pour armoiries des fleurs de lys sans nombre avec des branches d'olivier entrelacées.

Devise : « Dieu en soit garde. »

Communication René Chollet. — V. O. et sa sœur. Louis Paris. — Nous autres (Reims).

N° 29. — *Armes* Sur l'écusson, entouré de deux branches de chêne, un navire sur fond d'azur et une madone, l'étoile de la mer; au-dessus une tour crénelée.

Devise : « *Advocata nostra, ora pro nobis.* »

Communication *Signature omise*

N° 30. — *Armes :* De gueules à une herse d'or, mouvant de la pointe de l'écu, surmontée d une hermine passante d'argent, auréolée et bouclée d'or, et lampassée de sable.

Devise . « Pas Bretonne, Malouine suis. »

Le drapeau est bleu et jaune.

Communication . Georges et Charles de Saint Mleux (Saint-Malo). — Nelly et Henriette (Paris).

N° 31. — *Armes :* D'azur à un buste de Saint-Quentin auréolé, chargé sur les épaules de deux clous de passion, le tout d'argent accompagné de trois fleurs de lys d'or, deux en chef et une en pointe.

Ni devise ni cri.

Communication : Maurice D. (Saint-Quentin). — Des amis du silence.

N° 32 — *Armes :* D'azur à une muraille de ville naissante crénelée de deux pièces, le tout d'argent, posée sur une champagne de gueules, chargée d'un S de sable et surmontée de trois fleurs de lys d'argent.

Devise : « *Mœnia fallunt hostem, tormentum dextra domat.* »

Communication · J Touzard (Saumur). — G. D

N° 33. — *Armes :* De gueules à trois tours crénelées d'argent, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or.

Communication ; Raymond Pitrou (Tours).

N° 34 — *Armes* · Ville impériale · Un aigle à deux têtes.

Armes actuelles : Une fleur de lys surmontée d'une couronne.

Communication : Divers correspondants.

N° 35. — *Armes :* Trois tours de sable sur un champ de gueules.

Ces armes étaient celles de l'abbé Hugues Daunois.

Communication : Jeanne Gontard (Avallon).

VILLES ETRANGERES.

N° 36. — *Armes :* Un lion debout sur champ de gueules, tenant un globe dans ses griffes.

Devise : « *Bononia docet.* »

Communication Ch Alb. Lelli.

N° 37. — *Armes :* D'argent au Saint-Démètre de même, surmonté d'une tour crénelée.

Devise : « *Patria si dreptul meu.* »

Traduction : La patrie et mon droit.

Communication : Sophie Filitti (Bukarest, Roumanie).

N° 38 — *Armes :* De gueules aux trois tours d'argent surmontées d'une ancre; l'écu est supporté à droite par une femme et à gauche par un cerf.

Au XIIe siècle, le roi David, chassant sur la colline d'Arthur's seat, fut poursuivi par un cerf et échappa miraculeusement à la mort. C'est depuis cette époque que le cerf fut placé dans les armes de la ville.

Devise : Nisi Dominus frustra. »

Communication : Berthe et Hélène de Cerné, Celestine et Séraphin.

N° 39. — *Armes :* D'argent, à la tour de même, surmontée d'une couronne et accostée de deux dauphins d'argent.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

N° 40. — *Armes :* Une tour d'argent et trois fleurs de lys d'or sur l'écusson surmonté d'une couronne.

Communication : Maurice Pellé

N° 41. — Un taureau.

Communication : D. Pellegrini (Turin)

N° 42. — Une aigle ayant sur la poitrine un champ d'or traversé d'une croix blanche.

Communication : Éléonore et Fanny Schwarzenberg, (château de Frauenberg (Bohême).

SOLUTIONS DES DEVISES.

N° 24. — Nancy.	N° 30. — Saint-Malo.
N° 25. — Pau.	N° 31. — Saint Quentin.
N° 26. — Provins.	N° 32. — Saumur.
N° 27. — Ile de Ré.	N° 33. — Tours.
N° 28. — Reims.	N° 34. — Verdun.
N° 29. — Sables d'Olonne.	N° 35. — Vezelay.

VILLES ÉTRANGÈRES.

N° 36 — Bologne (Italie).
N° 37. — Bukarest (Roumanie).
N° 38. — Edimbourg (Écosse).
N° 39. — Jassy (Roumanie).
N° 40. — Tournai (Belgique).
N° 41. — Turin (Italie).
N° 42. — Vienne (Autriche).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Alea jacta est. LE SORT EN EST JETÉ.

Il était défendu à tout général romain de sortir, sans permission, des limites de son gouvernement, et un décret du sénat vouait aux dieux infernaux et déclarait sacrilége et parricide quiconque, à la tête d'une légion, passerait le Rubicon.

César, qui était alors à Ravenne avec une légion, sans attendre les troupes auxquelles il avait envoyé l'ordre de le rejoindre, s'avança vers le Rubicon, voulant étonner ses ennemis par sa hardiesse et sa célérité.

On dit qu'arrivé sur le bord de cette petite rivière il hésita un moment :

« Si je passe, dit-il, que de malheurs j'attire sur ma patrie, et je suis perdu si je ne vais pas plus loin. »

Après quelques instants, il s'écria : « *Alea jacta est!* le sort en est jeté! » et il s'élança dans le Rubicon, comme un homme qui se précipite tête baissée dans un abîme.

Ce mot est devenu la devise de ceux qui semblent s'en rapporter au sort dans une circonstance décisive.

FAIRE UNE BRIOCHE.

C'est faire une faute en musique, et, par extension, en quelque chose que ce soit. Cette expression fut introduite au moment de la fondation de l'Opéra en France. Les musiciens attachés à ce théâtre avaient imaginé de condamner à une amende celui d'entr'eux qui manquerait aux règles de l'harmonie, et le produit des amendes était destiné à l'achat d'une brioche, qu'ils devaient manger dans une réunion où les amendés figuraient ayant chacun, en forme de décoration, suspendue à la boutonnière, une petite image de ce gâteau.

De là la locution, et bientôt on prit le mot *brioche* pour synonyme de faute ou de bêtise.

SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT.

Suger raconte que Louis-le-Gros s'écriait souvent dans sa vieillesse : « Jeune, si j'avais su, et vieux, si je pouvais, j'aurais conquis bien des royaumes! »

C'est donc peut-être à partir de cette époque (XII° siècle), que cette phrase, devenue familière, passa en proverbe.

Y PERDRE SON LATIN.

Cette expression est fort ancienne. Elle se trouve déjà dans un poème intitulé *le Vœu du Heron*, composé en 1338, et signifie :

Travailler en vain, perdre son temps et sa peine. Elle est née dans le temps où les plaidoyers se faisaient en latin, où parler latin était le *nec plus ultra* de la science. On dit d'une chose très-difficile à faire : *Le diable y perdrait son latin.*

QUAND LE DIABLE DEVIENT VIEUX, IL SE FAIT ERMITE.

On voit, dans la légende, que plusieurs diables fatigués de leur méchanceté, y ont renoncé en vieillissant pour embrasser l'état monastique. Par exemple, le diable *Puck* est entré au service des dominicains de Schewerin, dans le Mecklembourg, ainsi que l'atteste le livre intitulé : *Verdica ratio de dæmonio Puck;* le diable *Bronsel* s'est fait moine dans l'abbaye de Montmajor, près d'Arles; et le diable que les Espagnols appellent *Duende* a porté aussi le capuchon. C'est probablement à cette démonologie que se rattache le proverbe. Peut-être fait-il allusion à l'histoire de Robert-le-Diable, père de Richard-sans-Peur, duc de Normandie. Robert-le-Diable, ainsi nommé à cause de sa conduite pleine de désordre et d'irréligion, se convertit vers la fin de ses jours, et se retira dans un désert pour y faire pénitence, comme on le voit dans le livre intitulé : *Vie du terrible Robert-le-Diable, lequel après fut surnommé l'Omme Dieu.*

---

99 MOUTONS ET UN CHAMPENOIS FONT 100 BÊTES.

On donne à ce dicton, dit l'abbé Tuet, une origine qui a tout l'air d'un conte. Lorsque César fit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en troupeaux de moutons qui payaient au fisc un impôt en nature. Le vainqueur, pour favoriser le commerce de cette province, exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes; alors les Champenois ne formèrent plus que des troupeaux de 99 moutons. Cela n'était pas si bête; mais César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton et paierait comme tel.

Thibault IV, comte de Champagne, voulant faire face aux dépenses occasionnées par les fêtes qu'il donnait, mit aussi un impôt sur les troupeaux de cent moutons, et usa du même expédient que César pour faire payer cet impôt, que ses sujets prétendaient éluder à la façon de leurs aïeux. Mais le dicton paraît antérieur à ce second fait, auquel il se rattacherait avec plus de vraisemblance qu'au premier.

Les champenois le regardent comme une allusion à leur excessive bonté, qu'on a voulu assimiler à la bêtise, et ils soutiennent que la bêtise leur a été imputée fort gratuitement, puisque la Champagne a produit aussi souvent que toute autre contrée de la France des talents éminents dans tous les genres. Je crois qu'ils ont raison, et je leur conseille de prendre pour devise ces deux vers de Juvénal :

Summos posse viros et magna exempla daturos
Vervecum in patria crassoque sub aere nasci.

Traduction : Des hommes supérieurs et dont la vie est fertile en grands exemples, peuvent naître dans une atmosphère épaisse et dans la patrie des moutons.

Cette expression *vervecum patria*, la patrie des moutons, était proverbiale chez les anciens, qui croyaient que l'air de certains lieux abrutissait les hommes lorsqu'il était favorable aux animaux. C'est à cause de cela que les Béotiens passaient pour les sots de la Grèce et les Campaniens pour les sots de l'Italie. Il est très-probable que les Champenois en France auront été victimes du même préjugé, fortement réveillé dans les esprits par le nom latin *campani* qui leur est donné dans les chartes du moyen-âge, et qui est le même que celui des habitants de l'ancienne Campanie.

L'homonymie leur a porté malheur.

MON SIÉGE EST FAIT.

Réponse célèbre que fit l'abbé de Vertot à celui qui lui communiquait des détails intéressants concernant le siége de Malte, alors que sa relation était déjà rédigée :

« J'en suis fâché, mais *mon siége est fait.* »

Ce mot est passé en proverbe, pour faire entendre qu'on persiste dans une idée, dans une résolution, malgré des renseignements, des conseils tardifs, dont on ne peut plus ou dont on ne veut pas profiter.

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT

C'est la réponse que fit Amyot à Charles IX, dont il avait été le précepteur, un jour que ce roi lui témoignait sa surprise de ce qu'ayant paru d'abord borner son ambition à un petit bénéfice qu'il avait obtenu, il demandait encore le riche évêché d'Auxerre. Mais cette réponse, qu'on croit avoir été l'origine de ce proverbe, n'en fut que l'application.

Amyot, en s'exprimant ainsi, répétait simplement un mot rapporté par Rabelais, dans le V° chapitre de *Garguantua*, attribué à Angeston, qui n'en était peut-être pas l'inventeur.

Toutefois, longtemps auparavant, Ovide, parlant d'Erysichton, condamné par Cérès à une faim dévorante, avait dit :

« Tout aliment l'excite à d'autres aliments. »

(*Métamorphoses.*)

Enfin, Quinte-Curce avait mis la phrase suivante dans le célèbre discours des Scythes à Alexandre :

« *Primus omnium satietate parasti famem* »

Traduction : Tu es le premier chez qui la satiété ait engendré la faim.

Il est juste d'ajouter que si Angeston a pris la pensée de ces deux auteurs, il se l'est véritablement appropriée par l'heureuse originalité avec laquelle il l'a rendue en français.

ALLER PAR QUATRE CHEMINS.

Expression qui a été employée pour dire : aller sans savoir où l'on va, sans avoir un but fixe.

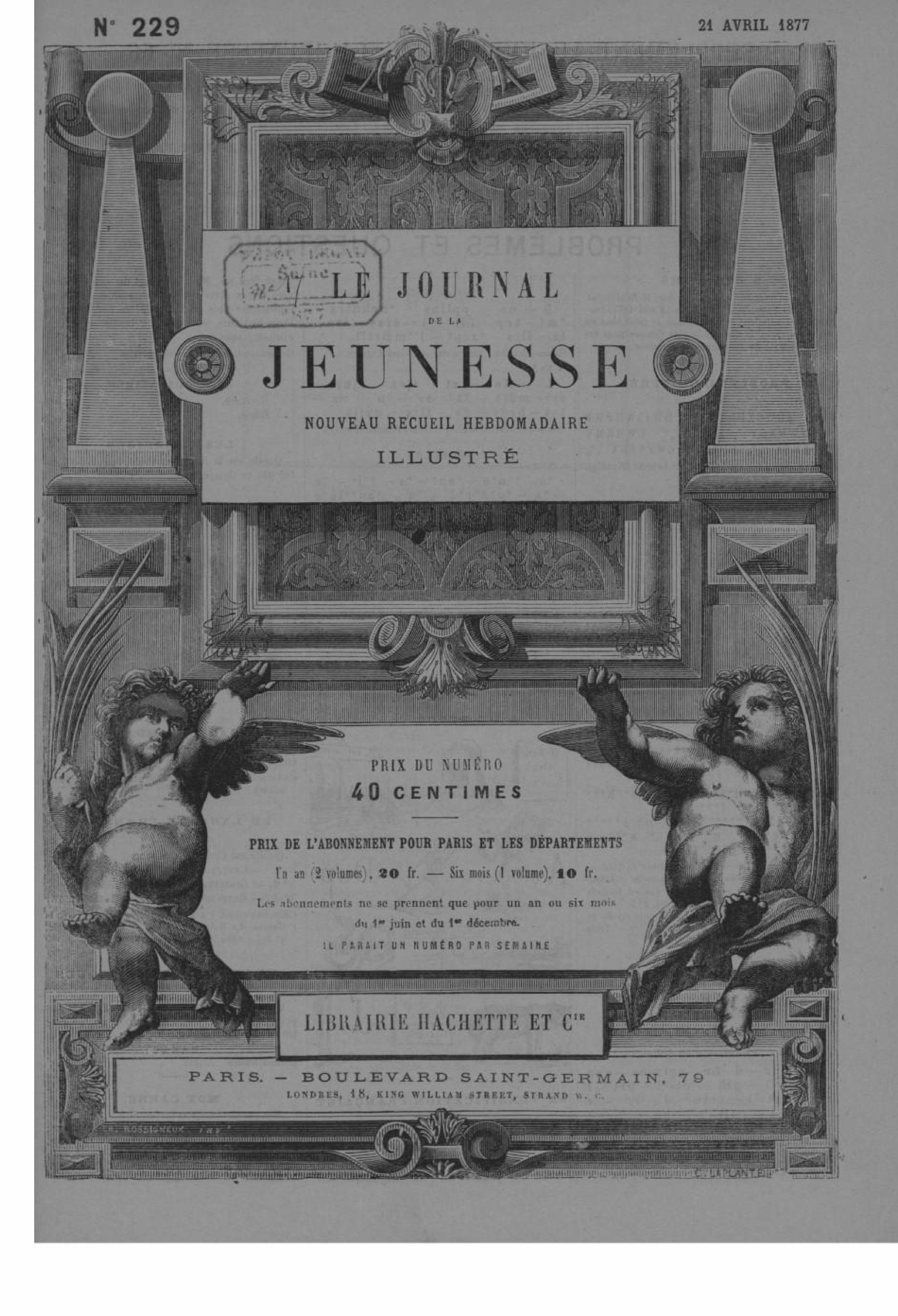
Elle fait peut-être allusion à ce qui se passait chez les Francs, lorsqu'on affranchissait un esclave. On plaçait cet esclave dans un carrefour, qu'on appelait la place des *quatre chemins*, parce qu'elle aboutissait à quatre chemins, et on prononçait cette formule : « Qu'il soit libre, et qu'il aille où il voudra. »

Le malheureux affranchi, qui n'avait pas de demeure, devait probablement errer sur ces quatre chemins pour en trouver une ou l'on voulût bien le recevoir.

Cette expression n'est plus guère en usage maintenant que pour exprimer une manière d'agir qui manque de franchise *Il ne faut pas aller par quatre chemins*, c'est-à-dire, il ne faut pas chercher des détours, il faut aller droit.

CHARLES JOLIET

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 66

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

5e CONCOURS

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le *Règlement*, le prochain *Supplément* n° 68, du 12 mai 1877, contiendra les solutions des *Problèmes et Questions du 5e Concours*, et le Classement des Compositions des Correspondants du *Journal de la Jeunesse*.

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 44.

.*. ABWCXBDX .*. HWJAKMPWP .*. NWRXST .*. XP .*. CWRKMX .*. CKSV .*. SPX .*. CWZVSBX .*.

Communication : Jeanne et Catinat Laurein (Neuilly).

—

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 58.

N° 1. — U* s** n'* p** a**** d'é****** p*** é*** b**

N° 2. — T**********, p***** d* l* p****, c'e** l* f**** q** m***** l* m****

N° 3 — S****** l* p*** d'u* m** n*** c****** d*** u* p***

N° 4. — L* t****** e** n***, m*** l'a***** e** b****

Vers monosyllabique, sur un fanatique :

N° 5. — L** q** v*** t*** e* D*** n'y v*** p** q*'i* e** f**

N° 6. — O* r******* u* m*****, o* v*** u** p*******

N° 7. — L* s*** t***** s*** f*** s* l***** d*** s* b***** a**** d* p*****

N° 8. — T* d***, B*****, e* R*** e** d*** l** f***

N° 9. — L'e********* e** u* r***** d*** l'a***** q** n*** a*** à s********* l* p******

Communications : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n° 1. — Bouquet d'orties, n° 2. — Edgar Mavrocordato, n° 3. — Jeanne et Catinat Laurein (Neuilly), n° 4. — Picard et Picardes, n° 5. — Thérèse H. (Versailles), n° 6. — E. Dupuis (lycée de Lyon), n° 7. — Cécile Dietsch, n° 8. — Trois Mouettes du bleu Léman, n° 9.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 28.

CONSONNES

N° 1.

ÉPIGRAMME.

Sur l'ascension d'un ballon.

Vs — vnz — d — Ln — prlz-ns — sns — mstr — l — glb — *st-*l — prt — l — ft — *st-*l — crtn — J — l'** — v — Dts-ns — *llt-*l — bn — grnd — trn — S'*l — *llt — *h — mnsr — *l — *llt — vntr — * — trr.

Communication : Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château La Lagune).

N° 2.

Sur un poëte.

D — ns — pplns — *nchntrs — *ml — trp — fdl — *l — crss — tts — ls — flrs — *xcpt — l'*mmrtll.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire.

N° 3.

L — tlnt — st — tjrs — rjnr — ss — mdls — *t — sr — *n — vx — tss — brdr — ds — flrs — nvlls.

Communication : Une élève du cours Fénelon (Poissy).

—

VOYELLES

N° 1. —

*a — **u*e — *eu* — *e — **i* — *e — *a — *é*é*e*é — *a — *ou**iè*e — a*a** — e**e — à — *o* — **oi* — *e — *é**a*e — *e — *e** — *'e* — **oi* — **u* — *i**e — a*o** — *a*ai* — *a — *e**e — e* — *e — **i* — *'e** — **u* — *i**u*é.

Communication : Mathilde Maisonville.

N° 2. —

*ua** — i* — *a**e — *'e**ui — *ou* — *e***e — *'a**a**e* — *a — *ai*o* — *'e** — *e — **oi* — *u'i* — *'é*ou*e — *a**e*

Communication : L'algue et l'actinie des bords de la Manche.

—

RÉBUS.



—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 24.

Pour les mortels les cieux sont un livre entr'ouvert, offert par la nature ligne à ligne à leurs yeux; avec peine chaque siècle en déchiffre une page et dit : ce magnifique ouvrage finit ici. Mais le doigt du céleste écrivain de ce livre divin tourne sans cesse un feuillet de plus, et l'œil, ébloui par ces mystères brillants, voit de plus beaux caractères étinceler sans fin.

Communication : A. de Boucherville.

—

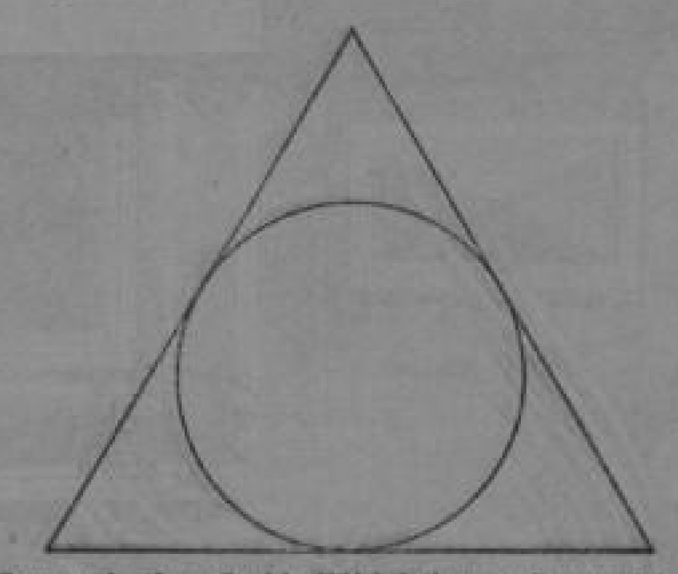
LES BOUTS-RIMÉS.

Escrime.
Rime.

—

LES SURPRISES.

Quelle est la figure mythologique représentée par ce dessin?



Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

—

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Cravate* dans le costume?

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 23.

Quelle est l'origine des mots :

N° 1. — GUELFE. N° 4. — BROUHAHA.
N° 2. — GIBELIN. N° 5. — ESCLAVE.
N° 3. — CATÉCHISME. N° 6. — MALLE-POSTE.

Communications : L'algue et l'actinie des bords de la Manche (Le Havre), nos 1 à 4. — Paul et Virginie, n° 5. — Alice Pallandre (Versailles), n° 6.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 24.

Quelle est la province française qui, par les premières lettres de sa capitale et de ses quatre départements, forme le mot :

HAMAC?

Communication : Aerton.

—

MOT CARRÉ.

Mon premier réunit et parfum et beauté;
Dans les villes d'Afrique on trouve mon deuxième;
N'en doutons pas, lecteur, tu seras mon troisième;
Et par Virgile enfin mon dernier fut chanté.

Communication : Toinette et Cie (Passy).

—

MARCHE DU CAVALIER

veilles	voir	vos	pro	l'âge	far	bou	sous
guer	quoi	sans	à	hi	bait	un	deau
pou	mer	di	char	fit	de	le	tom
pour	rin	dé	vieux	ce	ant	près	se
un	un	mant	se	de	rin	chat	ren
bril	voix	plu	sert	hu	yeux	oreil	fai
son	dans	ler	son	vous	que	dre	et
sa	trou	et	mage	des	des	tes	les

LES ANAGRAMMES.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 31.

N° 1. — M. L'ÉPLORÉ.
N° 2. — QUOI, CE PAIN CAFÉ?
N° 3. — TOUT ANE.
N° 4. — LARGE KHAN.
N° 5. — FRERE JAC.
N° 6. — R. TRIST NE BOUGE PAS.
N° 7. — ÉVITA R. A. N.
N° 8. — LUI QUI GARDA V.
N° 9. — ACCLAMA.
N° 10. — O BANNIE.
N° 11. — RIEUSE.
N° 12. — J'ÉGORGE.
N° 13. — NAVIRE.
N° 14. — LAISSER.
N° 15. — FIN DE L'AN.
N° 16. — O ÉPURE.
N° 17. — JASE.
N° 18. — FER A QUI?
N° 19. — E. QUI RAME.
N° 20. — OIE, CANE.
N° 21. — VA ICI.
N° 22. — A QUI ROME.
N° 23. — QU'ON MIRE.
N° 24. — EH! PST!
N° 25. — UN BEY.
N° 26. — MINÉE.
N° 27. — PALAIS DACES.
SAC DE PALAIS.
N° 28. — UN M. SERT.
N° 29. — TON MARI.
N° 30. — EN SOC.
N° 31. — ALÉRION R.
N° 32. — LACHE.
N° 33. — M'Y VENGE.
N° 34. — LE CID.
N° 35. — CHARTE.
N° 36. — EN THRACE.
EH! CARNET.
N° 37. — A INÈS.
N° 38. — GÉNIE.
N° 39. — SON, TA GAMME.
N° 40. — CUBE LARD.
N° 41. — O CHANGE PEU.
N° 42. — RESALUONS LE NIL.
N° 43. — RISQUE A MESURE.
N° 44. — LUI, FRAISE, CITRON.
N° 45. — FIER SOLON.
N° 46. — GRANDE LUNE VOLÉE.
N° 47. — LEUR NOIR CHAOS.

Communications : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Plass, Bohême), nos 1, 2. — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 3. — Titi, nos 4 à 9. — Jules Voirin (lycée de Versailles), nos 10 à 23 — A. Dul (Gueron), nos 24 à 30. — Kisber (Saint-Jean, Seine-et-Oise), nos 31, 32. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., nos 33, 34. — V. O. et sa sœur, nos 35 à 47.

LES CURIOSITÉS

N° 35.

N° 1. — A quelle époque les tournois furent-ils en usage, et sous quel règne eut lieu le dernier?

N° 2. — Sous quel roi commença-t-on le numérotage des maisons de Paris?

N° 3. — De qui rapporte-t-on ces paroles : « Pleure maintenant comme un enfant ce que tu n'as su défendre comme un homme? »

N° 4. — Quel est le poete français qui, le premier, a fait des anagrammes?

N° 5. — Quel est le poète latin qui raconte avoir lu les vers de l'*Iliade* d'Homère, écrits sur du papier si mince que tout le poeme était renfermé dans une coquille de noix?

N° 6. — Quel est l'empereur qui avait l'habitude de déjeûner après la messe, et donna lieu ainsi au dicton italien :

Della messa a la mensa?

N° 7. — Quel est le souverain qui naquit et mourut dans une ile?

Paroles royales :

N° 8. — « Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. »

N° 9. — « Paris, tête trop grosse pour le corps, tu as besoin d'une saignée pour te guérir. »

N° 10. — « J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis. »

N° 11. — « Et moi, suis-je sur un lit de roses? »

Parole d'un amiral :

N° 12. — Messieurs, le roi nous ordonne de nous faire tuer pour son service. »

N° 13. — Quel est le roi qui monta sur le trône et mourut à la même date du même mois, à 33 ans d'intervalle?

Communications : Raoul Digard, nos 1, 2. — Deux cigognes d'Alsace, n° 3. — Faust et Guillaume Tell (Paris), n° 4 — Dominique Avati, n° 5 — Deux élèves de Louis-le-Grand, n° 6. — Marie et Marthe (Châtellerault), n° 7. — Marie et Marguerite Labuzan, n° 8. — L. d'A. et R. d'A. (Poitiers), n° 9. — H. B. et L. B. (Cannes), n° 10, — G R (la brasserie de Puteaux), n° 11. — Deux huîtres et leur perle, n° 12 — Julie Portalis, n° 13.

N° 36.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — La vie n'est qu'un songe; le mien fut beau, mais court.

N° 2. — Je meurs avec le regret de ne rien faire pour la postérité.

N° 3. — Celle-ci du moins n'a jamais trahi.

N° 4. — *Juro...*

N° 5. — Scélérats, je suis encore vivant.

N° 6. — Je vois bien qu'il faut encore ajouter une nuit à ma vie.

N° 7. — Mon cher Erax, tu m'apprends mon devoir.

N° 8. — Huz! Huz! (Dehors, dehors).

N° 9. — Mon frère, tire-moi d'ici, je me sens mourir.

N° 10. — Liberté! que de crimes on commet en ton nom.

N° 11. — Pas encore, mon fils.

N° 12. — Asseyez-vous, je vous prie.

N° 13. — Ce sont les funérailles d'Achille.

Communications : Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie), nos 1, 2. — Maurice Allard (Versailles), nos 3 à 8. — L'habitante du pavillon des roses (Cannes), n° 9. — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle, nos 10 à 13.

N° 37.

SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. — Mère de la patrie.
N° 2. — Salomon des Francs.
N° 3. — Prince des orateurs. Père de la Patrie.
N° 4. — Néron du Nord.
N° 5. — Alexandre du Nord.
N° 6. — Le Cruel.
N° 7. — Le Justicier.
N° 8. — L'Épée de Rome.
N° 9. — Le Bouclier de Rome.
N° 10. — L'Abeille de la France.
N° 11. — Père de l'éloquence française.
N° 12. — L'Aigle du barreau.
N° 13. — *Fa presto.*
N° 14. — Le Cygne de Cambrai.
N° 15. — Le Père de l'Histoire.
N° 16. — Les délices du genre humain.
N° 17. — Le Père de la patrie.
N° 18. — Dent bleue.
N° 19. — Cadet la Perle.

Communications Kisber (Saint-Jean, Seine-et-Oise), nos 1 à 7. — Berthe et Hélène de Cerné, nos 8 à 10. — Hélène Martin (Périgueux), nos 11 à 13. — Rose et Pêche (château du Perrié), nos 14 à 16. — Trilby, n° 17. — Un trio de baudets, nos 18, 19

ÉNIGMES.

N° 50.

L'ingénieur, le général,
L'architecte, ainsi qu'un convive,
J'ajoute encor l'homme à cheval,
Tous ont de mon secours un besoin presque égal,
En divers sens la chose est positive;
Je me garderai bien de vous dire comment,
On me connaîtrait à l'instant.

Communication : Suzanne d'Allard.

N° 51.

Image naive du temps
Que rien n'arrête et ne devance,
Bien différent des courtisans,
C'est en reculant que j'avance.

Communication : Marie Falcoyano (Bukarest, Roumanie).

N° 52.

Nous occupons dans le visage
L'endroit toujours le plus marquant,
Et, comme deux sœurs du même âge,
Nous n'avons rien de différent.

Communication : H. B. et L. B. (Cannes).

CHARADES.

N° 58.

Mon premier, mon second, mon dernier,
Sont tous les trois lettres de l'alphabet,
Et mon entier
Sur le cuivre, l'argent, le bronze et l'or se met.

Communication : De Vinéky (Orléans).

N° 59.

Mon premier dans un jeu fait le bombardement,
Mon second, cher lecteur, est un département,
Et mon tout de Paris est un bel ornement.

Communication : Deux cicognes (Nancy).

N° 60.

Mon premier est un mot, mon second une plante,
Et mon tout s'est moqué de la femme savante.

Communication : Anina Kretzulesko (Bukarest, Roumanie).

N° 61.

Aux noces de ton fils, tu trouves la première ;
Veux-tu de mon second ? Il faut tirer au sort ;
Mais sur les eaux ne fais jamais la guerre,
Mon tout y porte et la flamme et la mort.

Communication : Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie).

N° 62.

On peut faire rimer mon premier, mon dernier,
Et puis, de ce dernier, on peut prendre l'entier.

Communication : Toinette et Cie (Passy).

LOGOGRIPHES.

N° 28.

Lecteur, je suis toujours et je ne fus jamais ;
En tous lieux constamment je vis, meurs et renais ;
Tu peux, dans les sept pieds sur lesquels je chemine,
Trouver ce que l'on suit, descendant la colline,
Un piége au peuple ailé tendu par l'oiseleur,
Un reptile fameux dans la Sainte Écriture,
Cet endroit qu'en juillet moissonne le faucheur,
Enfin un instrument propre à l'agriculture.

Communication : Adrienne, Simon, Marie-Thérèse de la Fournière et Cécile Lescuyer (Saint-Dizier).

N° 29.

Je suis fort triste avec ma tête,
Et souvent fort gai sans ma tête ;
Je te détruis avec ma tête,
Et je te nourris sans ma tête ;
On me fait tous les jours sans tête,
Mais une seule fois, lecteur, avec ma tête.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire. — Picard et Picardes.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 42.

Le cœur a sa lucidité et ses hardiesses, comme le génie.

N° 43.

Attaque qui voudra,
Le brave l'attendra.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 57.

N° 1. — Il faut dormir comme le lion, les yeux ouverts.

(Richelieu.)

N° 2. — Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

N° 3. — Vers monosyllabique :
Ni beau ni laid, ni haut ni bas, ni chaud ni froid.

N° 4. — Proverbe italien :
Il vaut mieux être amis de loin qu'ennemis de près.

N° 5. —
« Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
— Qu'il mourût. »

N° 6. —
Il ne faut pas dire : « Fontaine,
Je ne boirai pas de ton eau. »

N° 7. —
Le silence des peuples est la leçon des rois.

N° 8. — Un pour tous, tous pour un.

N° 9. —
A toute heure on descend au noir séjour des morts.

N° 10. —
Qui sait mal obéir ne commande pas bien.

N° 11. — L'homme n'est pas le roi de la création, c'est l'enfant.

N° 12. — La seule avarice qui soit permise est celle du temps.

N° 13. — Réglez chaque jour comme s'il était le dernier.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 27.

CONSONNES.

N° 1.

Nos jours, filés de toutes soies,
Ont des ennuis comme des joies,
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

N° 2. —

ÉPITAPHE

Ci-gît un fameux cardinal,
Qui fit plus de mal que de bien ;
Le bien qu'il fit, il le fit mal,
Le mal qu'il fit, il le fit bien.

N° 3. —

SUR UNE STATUE.

Jadis le courroux des dieux
Changea cette femme en pierre ;
Le sculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

VOYELLES

N° 1. —
Repose doucement, dors sous cette humble pierre,
Attendant qu'au signal donné par l'Éternel
Tu t'éveilles pour être un ange dans le ciel,
Comme tu l'étais sur la terre.

N° 2. —
Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence ;
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.

RÉBUS.

N° 3. —
Il est amer, le pain de l'étranger ; elle est haute à franchir, la pierre de son seuil.

Dante.

NOTA. — Une irrégularité dans le dessin a rendu inintelligible le commencement de cette pensée.

LE FIL D'ARIANE.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

Communication : Raymond Bernard (lycée de Toulouse). Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal des Échecs (*Dessin*).

MARCHE DU CAVALIER.

45	40	43	16	47	12	9	14
42	49	46	5	36	15	18	11
39	44	41	48	17	10	13	8
50	23	4	37	6	35	54	19
3	38	51	22	53	20	7	34
24	29	26	1	64	57	60	55
27	2	31	52	21	62	33	58
30	25	28	63	32	59	56	61

LES USAGES MONDAINS

La solution prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 23.

Yonne. — Auxerre. — Sens. — Joigny. — Tonnerre. — Avallon.

LES ANAGRAMMES.

N° 31.

Les solutions prochainement.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 23.

Etoile, qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son troupeau seul le suit,
Etoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense
Cherches-tu sur la rive un nid dans les roseaux ?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
Etoile, écoute-moi, ne descends pas des cieux !

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

CURIOSITÉS.

N° 32.

Les solutions prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 22.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 47. — Portrait.
N° 48. — Le dindon.
N° 49. — La calomnie.

CHARADES.

N° 55. — Moulin.
N° 56. — Chou-fleur.
N° 57. — Ami.

LOGOGRIPHES

N° 26. — Marbre. Arbre.
N° 27. — » »

LES DEVISES.

N° 20.

VILLES DE FRANCE.

N° 11. — Chalon-sur-Saône.
N° 12. — Chateaudun.
N° 13. — Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or
N° 14. — Coulommiers (Seine-et-Marne
N° 15. — Douai.
N° 16. — Épinal.
N° 17. — Fontenay-le-Comte (Vendée .
N° 18. — Laon.
N° 19. — Luxeuil.
N° 20. — Magny-en-Vexin.
N° 21. — Menton.
N° 22. — Montpellier.

LES TABLEAUX PARLANT

N° 61.

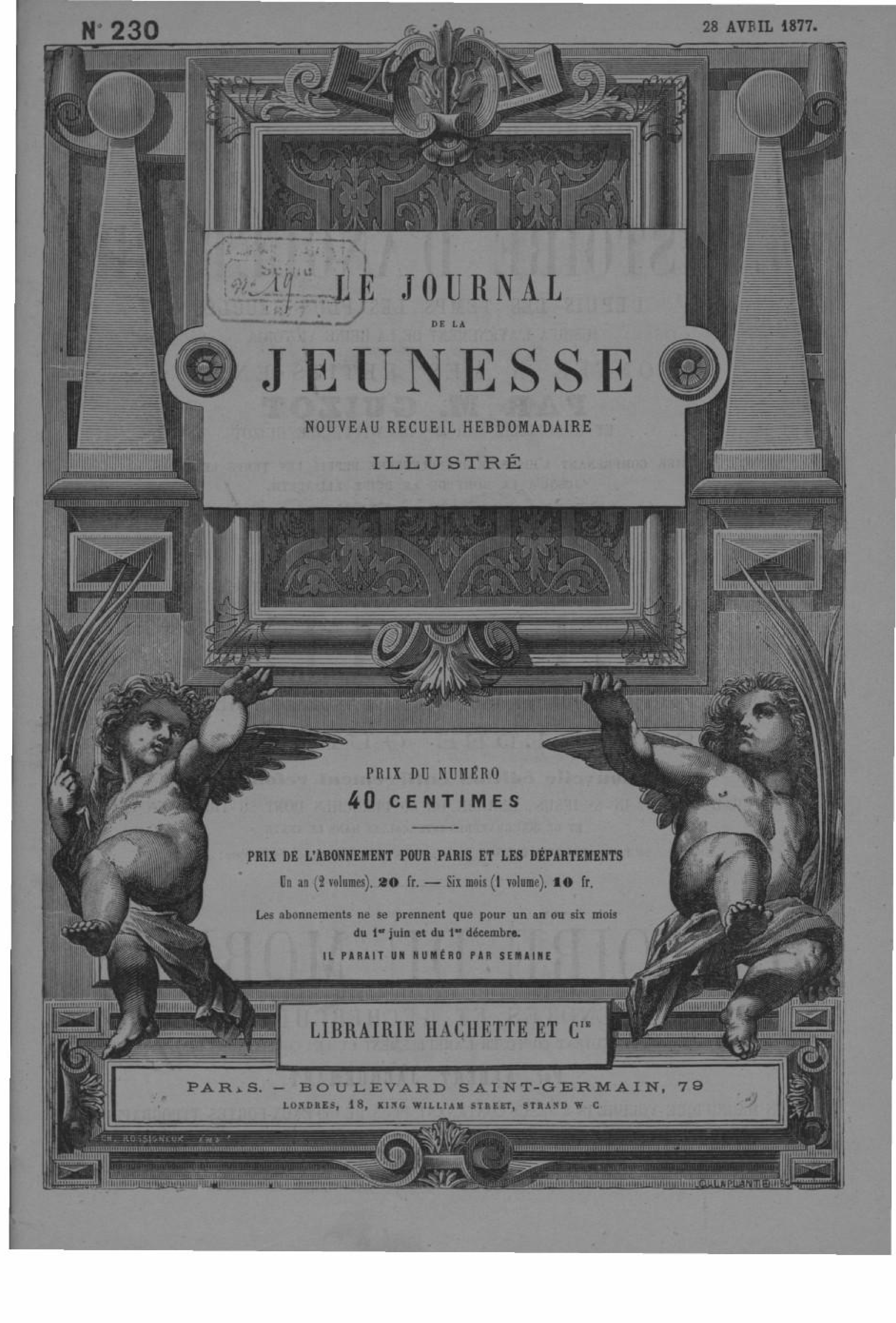
N° 61. — Pâle. — Noire. — Maigre. — Grasse. — Malpropre. — Géante. — Naine. — Orgueilleuse. — Fourbe. — Sotte. — Parleuse. — Muette.

N° 62. — Le colibri.
N° 63. — La chicane.

AVIS

Les noms des correspondants seront publiés dans le prochain Supplément, n° 67 du 5 mai 1877.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


N° 230
28 AVRIL 1877.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME PREMIER COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS
Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 32 francs.

LE CIEL

SIMPLES NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

Nouvelle édition entièrement refondue

UN BEAU VOLUME IN-8° JÉSUS, ENRICHI DE 56 PLANCHES DONT 20 TIRÉES EN COULEUR
ET DE 300 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Broché : 25 fr. — Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranches dorées : 31 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

NOTES ET RECHERCHES
SUR LES OBJETS D'ART QUI PEUVENT COMPOSER L'AMEUBLEMENT OU LES COLLECTIONS DE L'HOMME DU MONDE

Par ALBERT JACQUEMART

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT PLUS DE 150 EAUX-FORTES TYPOGRAPHIQUES
D'après le procédé Gillot, par Jules JACQUEMART

Broché : 30 fr. — Richement relié avec fers spéciaux et tranches dorées : 37 francs.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LA CHANSON
DU
VIEUX MARIN

PAR COLERIDGE

Traduite de l'anglais

Par M. AUGUSTE BARBIER

ENRICHIE DE 40 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES SUR BOIS D'APRÈS LES DESSINS DE

GUSTAVE DORÉ

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 50 Francs

L'ITALIE

DESCRIPTION DE TOUTE LA PÉNINSULE

DEPUIS LES PASSAGES ALPESTRES INCLUSIVEMENT, JUSQU'AUX RÉGIONS EXTRÊMES DE LA GRANDE GRÈCE

PAR JULES GOURDAULT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 70 francs.

PROMENADE
AUTOUR DU MONDE

1871

PAR M. LE BARON DE HÜBNER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 francs.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GENÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

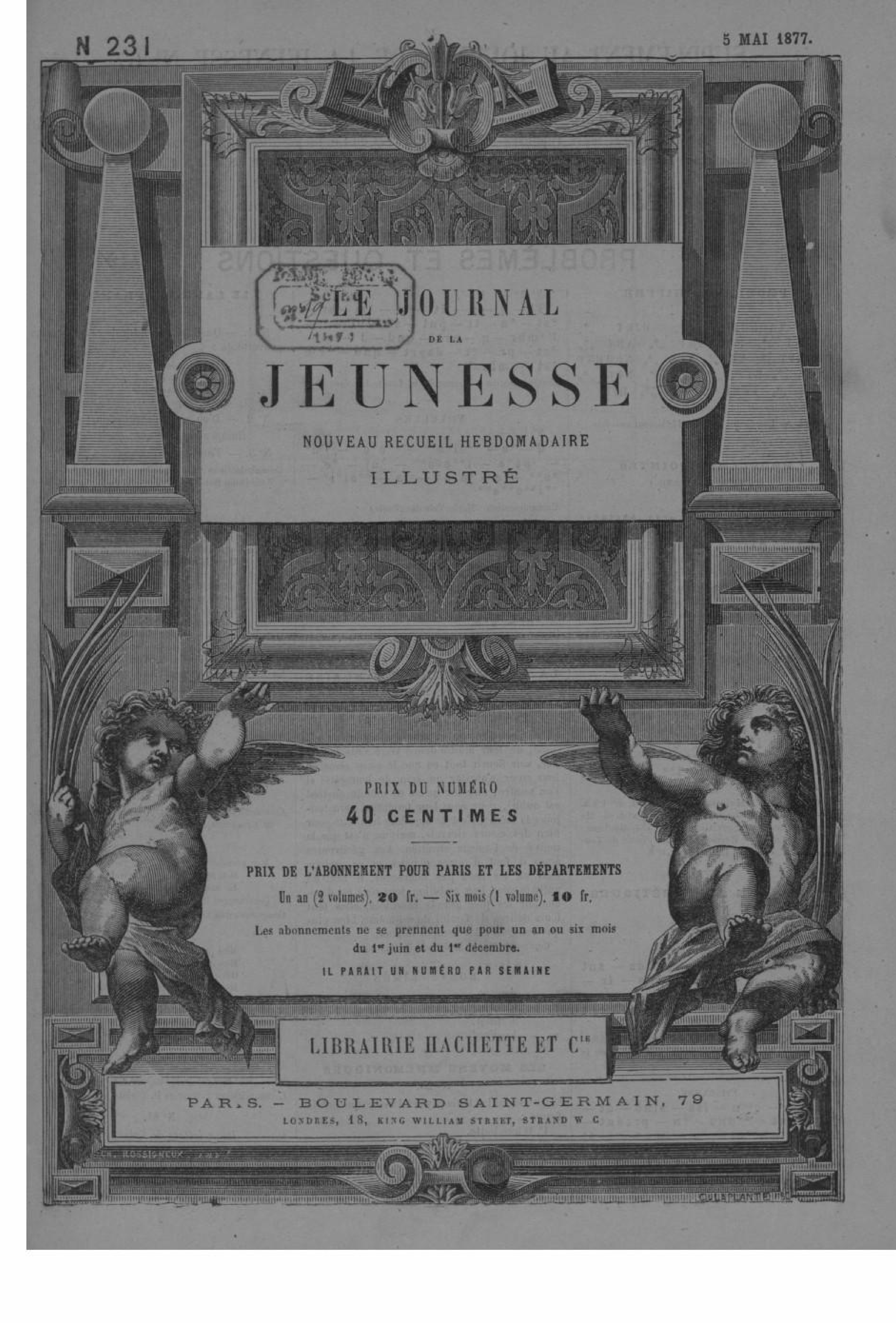
PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. De NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 67

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 45.

∴ TACDBALT ∴ HJKT ∴ MTNNT ∴ PBRBSHT ∴ ABS ∴ UDTSVT ∴ XC ∴ YCD ∴ NBHBNT ∴ Z ∴ ET ∴ HTJZ ∴ NBC ∴ (1724) ∴ TEET ∴ UT ∴ DJD

Ce problème est du genre simple.

Nota. — Les quatre chiffres (1724) sont une date.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 59.

N° 1. — Q******** e* s*** b******* e* i***** e***** p***

N° 2. — Q** s* c****** s**-m*** e* a l'a** p** v****

N° 3. — L** h***** f*** l** l***, l** f***** f*** l** m*****

N° 4. — Q**** o* a d* l'e***** o* s* t*** d'a******

N° 5. — N* d**** p**, e******, c**** d'a***** o** d** : D*** n* m* c****** p**, c** j* s*** t*** p****

N° 6. — S* t* p***** d* t** b********, o* n'e* p****** p***

N° 7. — l* f*** q** c**** q** r***** u* b******* l'e***** p*** g**** q**i* n'e**, e* c**** q** l* d****, p*** p****

N° 8. — E******* l** p*******, c'e** l** m*********

Communications : Mademoiselle Bas-Bleu, nos 1 à 3. — Kisber (Saint-Jean, Seine-et-Oise), n° 4. — Ma tante et moi (Bordeaux, Gironde), n° 5. — Guillaume Danloux, n° 6. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 7. — Juliette Delacour, n° 8.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 28.

CONSONNES

N° 1. —

SUR UN PLAGIAIRE.

Ls — vrs — q — t — prnds — snt — prfts — t — chss — sns — fr — d'*cls — prnds — tjrs — ls — vrs — q — t — vls — fnt — **blr — cx — q — t — fs.

Communication : Un Tard-venu du pays des Allobroges — L'algue et l'actinie des bords de la Manche.

N° 2. —

ÉPIGRAMME.

Hssrs — q'*n — fss — slnc — dt — *n — tnnt — **dnc — *n — prsdnt — d — Bg — c'*st — *n — brt — * — tt — fndr — ns — *vns — dj — jg — dx — css — sns — ls — *ntndr.

Communication : Louise et Adrienne de l'Ile Maurice (château de Fourail).

N° 3. —

Tl — q — s — dt — *n — *m — sr — *st — *n — tt — pnt — smblbl — * — l'*mbr — q — prt — qnd — l — cl — *st — pr — *t — dsprt — qnd — *l — *st — smbr.

Communication : Marguerite et Louise Lepoire.

VOYELLES

N° 1. —

O — *e — **ai*a** — **o*e* — **u* — *oè*e — i**o*a** — *ui — *e — *a** — *e — *é*o* — *a — **oi*i* — **i**e**a**

Communication : Marie Valentin (Paris).

N° 2.

*uá** — *e — *i* — *ue — *e* — *o** — o** — u* — *o**eu* — e***ê*e — *u — *e — **oi* — *eu — *i**e — *e — *oi — *ai* — *i — *u — *e — *eu* — *a* — *'e* — *a**o**e* — à — *oi — *a**o**e — *'e* — *o** — à — *oi - *ê*e.

Communication : Gélaste.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 25.

L'AMOUR CHRÉTIEN.

SONNET

Des personnes qu'on aime savoir qu'on est aimé, de leur amitié douce vivre sous le ciel pur, voir fleurir tout ce que le cœur sème en leur cœur, s'abriter au sein de leur pitié si l'on souffre ; être sûr qu'en ce monde où tout est oublié, pour nous leur tendresse sera toujours la même, c'est le suprême bonheur pour bien des cœurs aimants, mais ce n'est que la moitié de l'amour chrétien. Aux généreuses âmes il faut d'autres plaisirs, et ce partage égal ne les rend pas heureuses, il faut un autre espoir à leur ambition, leur rêve est d'accomplir les plus grands sacrifices, elles font leurs délices de l'oubli de soi-même, bien plus que recevoir elles veulent donner.

Communication : Mademoiselle Bas-Bleu.

BOUTS-RIMÉS

Aurore.
Colore.
Matinal.
Virginal.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 25.

Quels sont les trois pays et la ville qui ont la forme :

1° D'une botte.
2° D'une sandale.
3° D'un triangle.
4° D'une faux.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 24.

N° 1. — Quelle est l'origine de cette locution proverbiale :

Araignée du matin,
Chagrin ;
Araignée du soir,
Espoir.

N° 2. — D'où vient l'expression :

Rompre la paille avec quelqu'un.

N° 3. — *Tomber de Charybde en Scylla.*

Communications : Le capitaine Lotton, n° 1. — Mademoiselle Bas-Bleu, n° 2. — A. L. M. Louvet, n° 3.

LES MOTS CARRÉS

Mon premier est un nom qu'on rencontre souvent
Dans la catholique Bretagne ;
Mon second, en hiver, fêté pieusement,
Me plaît surtout à la campagne ;
Vous trouvez mon troisième en ce récit fameux
Du *Nautilus*, nef merveilleuse ;
Mon quatrième enfin, personnage pieux,
Rendit la France glorieuse
Sous le roi Dagobert. Qui ne connaît son nom ?
Il fut ministre, orfèvre, évêque de Noyon.

Communication : Mousse d'Auvergne.

CHARADES.

N° 63.

Mon premier bien souvent se loge dans la terre ;
Pour trouver mon second tu sors de ta maison ;
Et mon tout se trouvait sur le visage austère
Du grand orateur Cicéron.

Communication : Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes).

N° 64.

Mon premier est le nom de la race féline ;
Mon second un terme naval,
Et mon tout est un animal
Que rangent les savants dans la race canine.

Communication : Marie et Louis de Cazaux (Paris).

N° 65

Mon premier se fait en chantant ;
Mon dernier, sauvage et stérile,
Offre un tableau peu séduisant ;
Mon entier, astronome habile,
Est connu du monde savant.

Communication : Marie Falcoyano (Bukarest, Roumanie).

N° 66.

Mon premier est la moitié de mon second ;
Mon second est le double de mon premier ;
Mon tout est trois fois mon second.

Communication : Maurice D. (Saint-Quentin).

N° 67.

Deux lettres de l'alphabet :

On apprend mon premier, mon second à mon tout

Communication : Georges Charbonneaux (lycée de Reims).

LES ANAGRAMMES

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — SALLBRE.
N° 2. — PESER NEY.
N° 3. — QUI A TIRÉ? DRAME.
N° 4. — ROI, ROI JEAN.
N° 5. — RANG D'ASIE.
N° 6. — ET L'HOMME RESTE ÉLU.
N° 7. — ON Y REÇUT AGATHE.
N° 8. — A-T-IL DONC SU?
N° 9. — VOLE, MANGE.
N° 10. — U. BEC SI RIANT.
N° 11. — EH! A SAINT LUCAS.
N° 12. — FONTAINE.
N° 13 — DINE.
N° 14. — G. RARE BEC.
N° 15. — OUI, TEL.
N° 16. — EH! ON LUI LIT.
N° 17. — AGE PUR.
N° 18. — MINOS LY.
N° 19. — V LIA ARC.
N° 20. — HÉ! FORT ROC.
N° 21. — FILET VIDE.
N° 22. — DONNE LA PISTOLE.
LOIN DE LA N. POSTE.
N° 23. — PINDARE DIT: PENSE A TOI.
N° 24. — J. RENIE LE FOU RIRE.
N° 25 — FRÈRE, JENNY, TA CHÈVRE
N° 26. — TOUT A RIEN CACHÉ.
N° 27. — T. BRISE UN GROS PATÉ
UN GROS PETIT SABRE
N° 28 — G. DIRA QU'IL A VU.
N° 29. — JANUS.
N° 30. L'UE TAMBOUR.
N° 31. AH! MON RAT.
N° 32. — O LE RALE.
N° 33. — A-T-IL DAME?
N° 34. — CHAT EN RAGE.
N° 35 — RAMSES QUI RÊVE.
N° 36. — LE CROIRAIS-TU FIN.
N° 37. — JE DIS SA RUSE.
N° 38. — MAIS J'EN RÊVE
N° 39. — SOL BENIN.
N° 40. — DUEL OU PAGE.
N° 41. — SAISI.
N° 42. — RECHANTE.
N° 43. RIEN, DAMON.
MAIN RONDE.
N° 44. — LE DÉLIRE.
N° 45. — Y RIPOSTE.
N° 46. — LE LION DORE.
N° 47. — MON RAT NOIR.
N° 48. — NOS BALS DE NOEL.
N° 49. — RENE ON CHANTAIT.
N° 50. — N'EN A DORMI.

MARCHE DU CAVALIER

ré	les	jour	où	se	comme	s'est	sé
beau	line	fléchis	eaux	qui	clip	mi	une
dans	te	j'ai	naître	de	rie	j'ai	é
col	un	de	prai	vu	tais	fleur	re
qui	dieu	pa	é	lei	la	a	rê
est	ta	ne	ma	maître	j'en	au	des
a	rie	pas	doux	se	tal	vé	dieu
sé	rêve	aux	ché	que	ce	ruis	cris

Communication : Ma tante et moi (Bordeaux). — Jean et Numa Pieti, directeurs de *la Stratégie*, journal des Échecs (Dessin).

Communications Esméralda et Gioni (Bukarest, Roumanie), nos 1 à 5. — Virginie Sriber, nos 6 à 8 — Ma tante et moi (Bordeaux), n° 9. — Paul et Virginie, nos 10, 11.— Aerton, nos 12, 13.— De Vinéky (Orléans), nos 14, 15. — Suzanne d'Allard, nos 16 20. — Nous autres, nos 21 à 24. — A. Pluche, nos 25 à 29 — Les braves gens, nos 30 à 34. — V. O. et sa sœur, nos 35, 36, — Marie Falcoyano Bukarest, Roumanie), nos 37 à 43 — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré), nos 44 à 48 — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), nos 49, 50

ÉNIGMES.

N° 53.

Je suis eau sans être liquide;
Je suis une poussière humide
Qui se forme chez Jupiter,
Ma froideur échauffe la terre;
Et quand je viens te visiter,
Elle ne craint point le tonnerre.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 54.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

N° 55.

Tout finit par où tout commence.

Communication : Ma sœur et moi.

LOGOGRIPHES.

N° 30.

Mes six pieds rappellent, lecteur,
Bossuet et son éloquence;
Réduit à cinq, j'offre au pêcheur
Un instrument de pénitence;
Sur quatre, utile au moissonneur,
Je suis encore ville en France;
Sur trois, je peins la violence
De l'homme, en sa mauvaise humeur,
Avec deux, j'ai ma résidence
Dans la gamme, au gré du chanteur,
Quant au dernier, c'est un malheur,
Mais en lui finit l'espérance.

Communication : Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie).

N° 31.

Avec huit pieds, je chante à l'Opéra;
Otez-m'en cinq, je sonne à l'Opéra;
Rendez-m'en trois, je suis un opéra,
Et c'est à moi que l'on doit l'opéra.

Communication · Marguerite et Madeleine de C. (Paris).

N° 32.

Je sers à renfermer des captifs innocents,
Et sans tête, lecteur, j'augmente à chaque instant

Communication : Une petite Amognonne.

LES CURIOSITÉS.

N° 38.

N° 1. — Quelle est la première femme qui fit le tour du monde?

Paroles royales :

N° 2. — Que ceux qui ont peur se mettent derrière moi.

N° 3. — Toutes les fois que j'ai accordé des grâces, j'ai mécontenté cent personnes et j'ai fait un ingrat.

N° 4. — Sous quel roi mit-on sur les monnaies françaises la légende :

« *Sit nomen Domini benedictum.* »

N° 5. — Quel est le roi qui établit les Postes dans le royaume de France?

N° 6 — Quelle est la ville surnommée l'*Imprenable?*

N° 7. — Quel est le célèbre écrivain dont on rapporte cette parole, gravée sur le piédestal de sa statue, à Périgueux :

« M'aimerais mieux deuxième ou troisième à Périgueux que premier à Paris. »

N° 8 — Quel est le savant qui répondit à un roi d'Egypte, lui demandant s'il n'y avait pas de voie moins ardue dans l'etude des sciences .

« Il n'y a point de route royale en mathématiques. »

N° 9. — Depuis quand la langue française est-elle obligatoire pour les actes de procédure?

N° 10. — Depuis quelle époque la tenue des registres des naissances et des décès a-t-elle été en usage dans les paroisses de France?

N° 11. — Quels sont les deux hommes qui, au moment de monter sur l'échafaud, ayant reçu leur grâce, l'accueillirent, l'un en disant : « *Alors rendez-moi ma perruque* », et l'autre : « *J'en suis fâché, vous auriez vu comment je savais mourir.* »

Communications Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 1. — Gélaste, nos 2 à 4 — Dominique Avati, n° 5. — Marie Valentin (Paris), n° 6. — Hélène Martin (Périgueux), n° 7. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 8. — Francine et Robert Le Mareschal, nos 9, 10. — La colonie de Gentilly Sorgues, Vaucluse), n° 11.

N° 39.

SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. — Le capitaine Brûle-Blanc.
N° 2. — Le grand Diable.
N° 3. — Le Pape des huguenots.
N° 4. — Le petit père la Maraude.
N° 5. — Le Cardinal des bouteilles.
N° 6. — L'Homère des orateurs chrétiens
N° 7. — Le peintre des Grâces.
N° 8. — Le législateur du Parnasse
N° 9. — La Jambe de bois.

Communications Ma sœur et moi, nos 1 à 5. Edgar Mavrocordato, n° 6, — A. L. M Louvet, nos 7 à 9.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE
SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 44.

Proverbe :

Compagnon joyeux en voyage vaut une voiture.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 58.

N° 1. — Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

N° 2. —

Travailler, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

N° 3 —

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

N° 4. — Le travail est noir, mais l'argent est blanc.

Vers monosyllabique sur un fanatique :

N° 5. —

Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou.

N° 6. —

On respecte un moulin, on vole une province

N° 7. — Le sage tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler

N° 8. — Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers.

N° 9. — L'espérance est un regard dans l'avenir qui nous aide à supporter le présent.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 28.

CONSONNES

N° 1. —

ÉPIGRAMME.

Sur l'ascension d'un ballon.

« Vous venez de Lyon ? Parlez-nous sans mystère,
Le globe est-il parti, le fait est-il certain ?
— Je l'ai vu. — Dites-nous, allait-il bien grand
train ?
— S'il allait ? Ah ! monsieur, il allait ventre à terre. »

N° 2. —

SUR UN POETE.

De nos papillons enchanteurs
Émule trop fidèle,
Il caressa toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

N° 3. —

Le talent sait toujours rajeunir ses modèles
Et sur un vieux tissu broder des fleurs nouvelles.

VOYELLES

N° 1.

ÉPIGRAMMES

La plume veut le prix de la légèreté ;
La poussière avant elle à bon droit le réclame ;
Le vent s'en croit plus digne ; alors paraît la femme,
Et le prix n'est plus disputé.

N° 2.

Quand il parle, l'ennui nous semble l'accabler.
La raison ? C'est, je crois, qu'il s'écoute parler.

RÉBUS.

Qui a été mordu par le serpent se défie des cordes.

LES SURPRISES

Le dieu hindou, *Brahm* ou *Baghavan*.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 24.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,
Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert,
Chaque siècle avec peine en déchiffre une page
Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage ;
Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain
Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,
Et l'œil voit, ébloui par ces brillants mystères,
Etinceler sans fin de plus beaux caractères.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 24.

HAMAC

La Champagne :

Haute-Marne. — Aube. — Marne. — Ardennes. — Chaumont.

LES CURIOSITÉS

N° 35.

N° 1. — Les tournois furent en usage dès les commencements de la dynastie carlovingienne, et le dernier eut lieu en 1559, sous Henri II, qui y fut blessé à mort.

N° 2. — Sous Louis XV, en 1728.

N° 3. — La mère de Boabdil à son fils, après la prise de Grenade.

N° 4. — Dorat, sous Charles IX.

N° 5. — Pline le Jeune.

N° 6. — Charles-Quint.

N° 7. — Napoléon Ier.

N° 8. — Louis XIV au prince Eugène et à Marlborough.

N° 9. — Henri III.

N° 10. — Marcien à Attila réclamant le tribut.

N° 11. — Guatimozin.

N° 12. — Tourville.

N° 13. — Louis XIII. Avénement, 10 mai 1610 ; mort, 10 mai 1643.

N° 36.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. Le maréchal de Saxe. — N° 2. Desaix. — N° 3. Thomas Morus. — N° 4. Molière. — N° 5. Caligula. — N° 6. Othon. — N° 7. Antoine. — N° 8. Louis le Débonnaire. — N° 9. Gustave-Adolphe. — N° 10. Mme Roland. — N° 11. Louis XIII. — N° 12. Lord Chesterfield. — N° 13. Mirabeau.

N° 37.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. Marie-Thérèse d'Autriche. — N° 2. Dagobert. — N° 3. Cicéron. — N° 4. Christiern d'Oldenbourg. — N° 5. Charles XII. — N° 6. Pierre Ier. — N° 7. Alphonse XII. — N° 8. C. Marcellus. — N° 9. Fabius Cunctator. — N° 10. Rollin. — N° 11. Alain Chartier. — N° 12. Pierre - Jean - Baptiste Gerbier (XVIIIe siècle). — N° 13. Luc Giordano reçut le nom de *Fapresto* à cause de la facilité avec laquelle il peignait. — N° 14. Fénelon. — N° 15. Hérodote. — N° 16. Titus. — N° 17. Suger. — N° 18. Harald de Danemark. — N° 19. Henri de Lorraine, comte d'Harcourt.

LES MOTS CARRÉS.

R O S E
O R A N
S A G E
E N E E

ÉNIGMES.

N° 50. — Assiette.
N° 51 — Cordier.
N° 52. — Lunettes.

CHARADES.

N° 58. — Effigie. F. I J.
N° 59. — Boulevart.
N° 60. — Molière.
N° 61. — Brulot.
N° 62. — Pourtour.

LOGOGRIPHES.

N° 28. — Présent. Pente. Rets. Serpent. Pré. Serpe.

N° 29. — Trépas. Repas.

LE FIL D'ARIANE.

FABLE.

Dans un désert, un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge ;
Un serin fit près de son trou
Briller sa voix et son plumage.
Que faites-vous, serin charmant ?
Pourquoi prodiguer vos merveilles
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles ?

Communications : Marguerite (Versailles). — Trois vieux hiboux du Panthéon. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

MARCHE DU CAVALIER.

48	51	46	43	16	13	8	11
45	42	49	52	7	10	17	14
50	47	44	39	20	15	12	9
41	38	3	6	53	56	21	18
2	5	40	37	22	19	54	57
25	28	31	4	55	60	63	34
30	1	26	23	36	33	58	61
27	24	29	32	59	62	35	64

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Grañel'a.

SUPPLÉMENT N° 64.

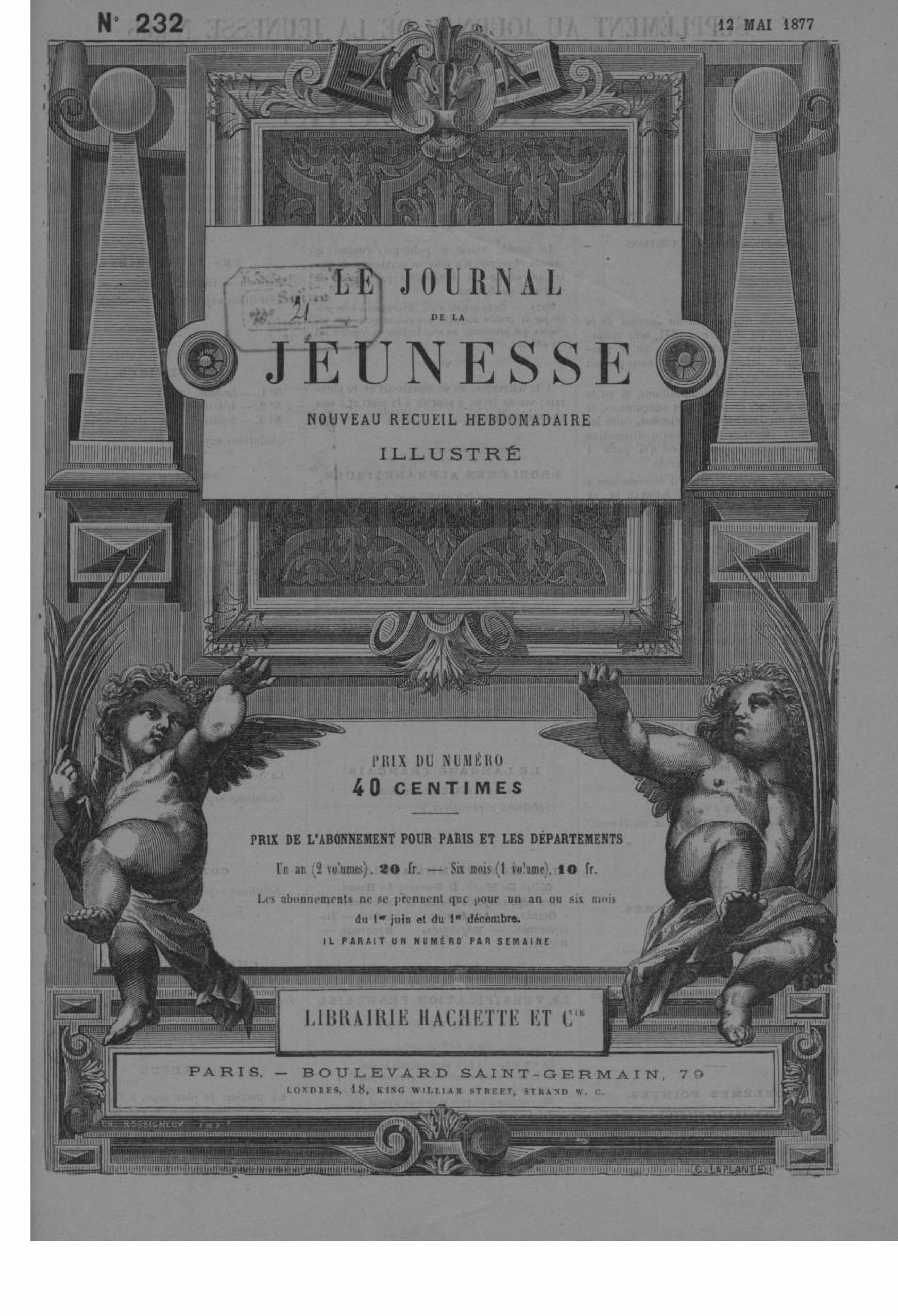
(7 AVRIL 1877.)

Georges et Marguerite Kromp (Douai). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Valentine Hennet de Bernoville. — Edmond et Louis Caubet (Brest). — J. Brontana (Paris). — Charles et Marie Borde (Paris). — Jeanne Houcke. — Georgina et Louise de Gestas (Amiens). — Jeanne et Marthe Pohls. — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Guillaume Danloux. — Jeanne Vallotte (Creüe, Meuse). — Charlotte Carette (Versailles). — Roger et Michel. — Ricquebourg. — Tracy. — Lucien et Marguerite (Vaugirard). — Quatre petites filles et leurs parents (Civray, Vienne). — Eugène des Mattes. — M. V. (collège Stanislas). — Alice, Lucie. — Marguerite, Antoinette, Elisabeth, Cécile, Valentine (Alais, Gard). — Famille Hies. — Gabnimar (Reims). — V. O. et sa sœur. — E. C. (Douai). — Un habitant du Condat. — Marguerite et Madeleine de C. (Paris). — Ma tante et moi (Bordeaux). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Fanciulette. — Les amis du silence. — Deux huîtres et leur perle. — *Signature omise.* — Annette et Lubin. — Marguerite Biret (la Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Princesse Sophie de Metternich (Vienne, Autriche). — Marie Hischmann (Paris). — Thérèse et Gaston Picard. — Constance Michette Patzouris. — Joachim Labrouche (Bayonne). — A. Carlier (Le Quesnoy). — Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco. — Marie-J. Falcoyano (Bukarest, Roumanie). — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — Marie Gradisteano. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Une petite mauresque d'Alger. — Raymond Pitrou (Tours).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Denys d'Aussy, Armand d'Aussy (château de Crazannes, Charente-Inférieure). — Viane de Gontaut-Biron. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Félix et Ange de la Gallerie. — Armelle Lucas. — Charles de Chaqueuse. — Jules Hirschfeld, collégien (Cette, Hérault). — J. B. Arzée (Bruxelles). — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Jeanne Barillot (Lyon). — F. de Villers. — Louis Dasse (Arras). — René Normand. — Georges et Emile Charbonneaux (lycée de Reims). — Louise de Cheveigné (château de Cepoy). — Eugène Landois. — Marie et Marguerite Labuzau. — Marthe l'Eveillé (Olivet). — Georges M. Vlasto (Galatz). — Esther Nahon (Livourne). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Raoul Digard (La Flèche). — Marie Peltier (Angers). — Suzanne Mallet. — Nancy de Rham (Giez, près Grandson). — Nadia Fédor. — Quatre bavardes (Fontainebleau). — Berthe (Châtellerault). — Nous autres (Nantes). — Bouquet d'orties. — Panurge. — Mademoiselle Tringle. — Une jolie petite. — Une petite Landaise. — Une jeune Parisienne. — Un lycéen (Paris). — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles). — Carabine (Orléans). — Les Grises (Reims). — Les trois caps de Laouzetos. — J. G. C. les campagnards de Houdan (Seine-et-Oise). — Jean Frémy. — S. E. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche. — Une charrue. — Deux primevères. — Topaze, Rubis et Turquoise (Rochefort). — Jeannie et Alix. — Une bruyère des Cévennes et un thym des Alpes. — Hon-n'signe pas (Brest). — Marguerite (Versailles). — Trois actionnaires (Haïti). — Giroflée-Girofla. — Constance. — Les braves gens (Versailles). — Geneviève Filleul, Marguerite Johanet. — L'habitante du pavillon des roses. — Marie Beauperthuy (La Pointe-à-Pitre, Guadeloupe). — Achille et Patrocle. — La volière de la rue du Mont-Thabor. — Mon Dieu et ma patrie. — Haydée et l'Echo des ravines (Mantes-sur-Seine — Un ermite de la rue Notre-Dame-des-Champs. — R. G. *Signature omise.* — Léon Meyer. — Alice Pluch. Une élève des cours Fénelon (Poissy). — Chamois du Mont-Rose, Hirondelle, Fleur de Montagne, Riveraine du Tibre. — Jeanne de Montard (Château de la ravette, Dordogne).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

5e CONCOURS

CINQUIÈME CONCOURS

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

Le prochain *Supplement du Journal de la Jeunesse*, n° 70, du 26 mai 1877, sera consacré aux SOLUTIONS EXPLICATIVES DU 5e CONCOURS, que le défaut d'espace ne nous permet pas de donner aujourd'hui.

Après l'examen des compositions, et vu le nombre toujours croissant des concurrents, la Direction du *Journal de la Jeunesse*, outre les vingt prix offerts, a mis à notre disposition dix-huit ouvrages illustrés, ce qui porte à trente-huit le nombre des lauréats.

En même temps, le Conseil de rédaction a décidé que le 6e CONCOURS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE aurait lieu pendant les grandes vacances (*août et septembre* 1877).

LES USAGES MONDAINS.

LA FÈVE

(L'histoire et la légende.)

La solution de cette question est ajournée, ainsi que celles des *Curiosites*. Elles exigent un certain développement et nécessitent un travail particulier pour fondre en une étude générale les compositions de nos correspondants.

LES CURIOSITÉS

N° 1.

Le premier *Livre* imprimé.
Le premier *Chemin de fer*.
Le premier *Télégraphe*.
Le premier *Bateau à vapeur*.
La première *Course de chevaux* en France.

N° 2.

301, 721, 2401, etc.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

La vérité est le soleil des intelligences.

N° 2.

Je veux monter toujours plus haut pour voir toujours plus loin.

N° 3.

Sois doux avec le faible et terrible au superbe.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

On ne considère pas assez que les biens véritables, incontestés, comme la jeunesse, la santé, la vertu, le talent, sont les biens de tout le monde; pour ces biens-là, point de classe privilégiée.

NOTA — Incontestés, *Individuels*; bonne variante

N° 2.

Le monde moral et politique, comme le monde physique, n'a plus ni printemps ni automne; on ne voit qu'opinions qui glacent ou opinions qui brûlent.

NOTA. — Cette pensée a été diversement interprétée par la grande majorité des concurrents Les variantes qui présentent un sens logique et régulier ont été admises.

N° 3.

A ta naissance, on se réjouissait et tu pleurais; vis de façon à sourire à la mort et à voir pleurer les autres.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES

RÊVES AMBITIEUX

. . . .

Je ne veux qu'un arpent; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève,
» Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
» Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
» Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve. »

VOYELLES

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage,
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois

LE LANGAGE FRANÇAIS

LA LANTERNE DE DIOGÈNE.

(*Solutions explicatives.*)

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Oblige De Mentir, Il Gouverne Au Hasard.

Les sept conjurés contre le faux Smerdis : **Otanès. — Aspathinès. — Gobryas. — Intaphernès. — Mégabyses. — Hydarnès. — Darius.**

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

LA MORT DE LAURE

(Imité de Pétrarque)

La vie avance et fuit, sans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière à si grandes journées,
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraissent un rêve et comme n'étant pas.

Je m'en vais mesurant d'un sevère compas
Mon sinistre avenir, et vois mes destinées
De tant de maux divers encore environnées
Que je veux me donner de moi-même au trépas

Si mon malheureux sort eut jadis quelque joie,
Triste, je m'en souviens; et puis, tremblante proie,
Devant, je vois la mer qui va me recevoir ;

Je vois ma nef sans mât, sans antenne et sans voiles,
Mon nocher fatigué, le ciel livide et noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me servaient d'étoiles

LES BOUTS-RIMÉS

Berceau. — Tombe. — Roseau. — Colombe.
(*Solutions explicatives.*)

LES DEVISES.

N° 1. — Erasme.
N° 2. — L'Arioste.
N° 3. — Sainte Elisabeth de Hongrie.

(*Solutions explicatives.*)

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

Clotaire. — Radegonde -- Bertaire. — Thuringe. — Noyon. — Saint-Médard. — Poitiers. — Fortunatus (550-587).

N° 2.

Henri Ier, roi d'Angleterre. — Honfleur (*Barfleur*) — Orderic Vital. — Normandie. — Thomas, fils d'Etienne. — Angleterre. — Harold. — La Blanche-Nef. — Guillaume et Richard. — Catteville. — Rouen — Bérold. Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

N° 3.

Le Rire.

N° 4

La Nouveauté.

(*Solutions explicatives.*)

COMPOSITION

(*Solutions explicatives*)

CHARADE EN ACTION.

REGINA. Anagramme d'ARGINE (*Dame de Trefle*).

RÉBUS

La maxime la plus sage, à l'égard des secrets, est encore de n'en pas écouter et de n'en dire à personne.

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — Rébus qui t'en parle.
Tarquin le Superbe.
N° 2. — L'ane tarde bien.
Jeanne d'Albret.
N° 3. — Ris, bois a la France.
François Rabelais.
N° 4. — A la messe dite, chacun verra.
Michel Cervantes Saavedra.
N° 5. — Gondole file.
Golfe de Lion.

CHARADES.

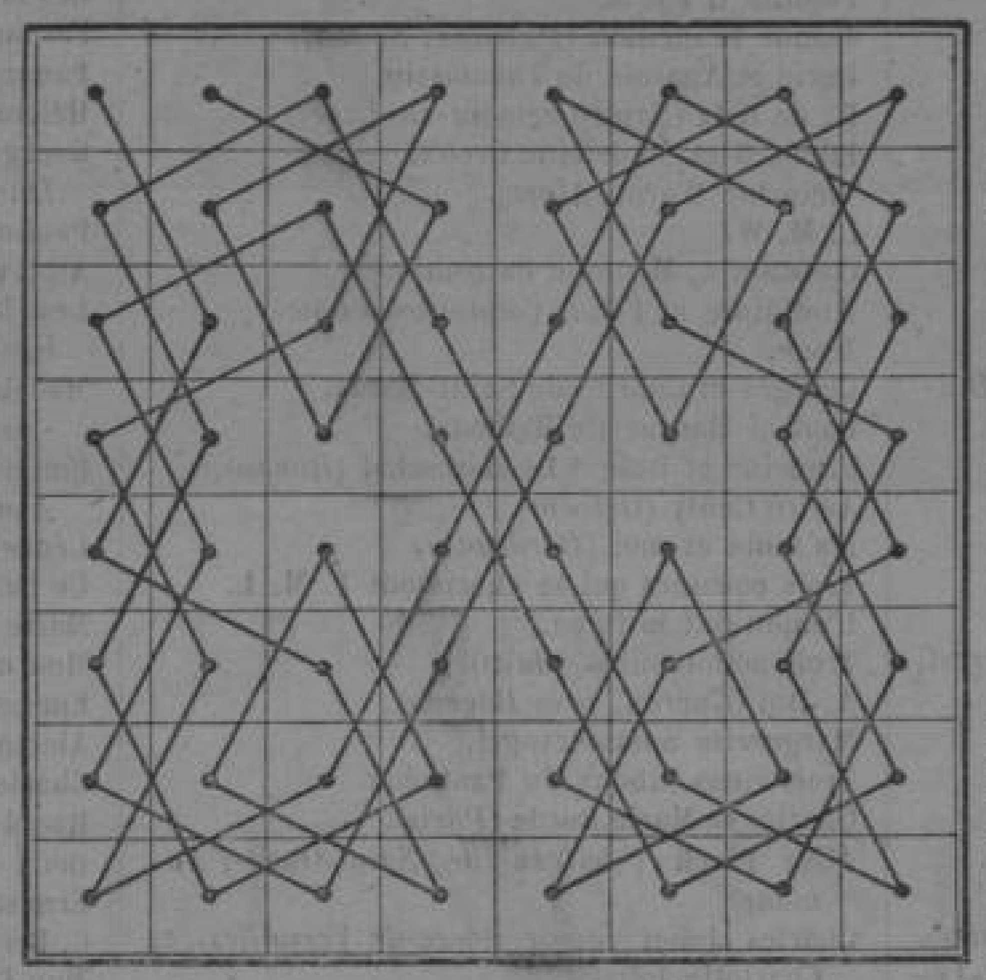
N° 1. — Finlande.
N° 2. — Corfou.

MÉTAGRAMME

Maison. — Raison. — Saison.

MOT CARRÉ.

Marie.



ÉNIGMES

N° 1. — Le lys.
(*Solutions explicatives.*)

N° 2. — Les premières lettres des vers de l'énigme forment un acrostiche qui donne la réponse :

Sommier.

Sommier de lit.
Sommier, registre,
Sommier, bête de charge.
Sommier, pierre qui supporte la retombée d'une voûte.
Sommier d'orgue.

LOGOGRIPHES.

N° 1. — Caroline. — La Caroline des États-Unis. — Corail. — Loi. — Nil. — Lion. — Or. — Nice. — Cor. — Crin. — Léon. — Ain, Orne, Loire. — Cire. — Ail ou Racine. — Lin ou Laine.
N° 2. — Cruche. Ruche.
N° 3. — Hiver. Hier.

LE FIL D'ARIANE.

ÉPIGRAMME.

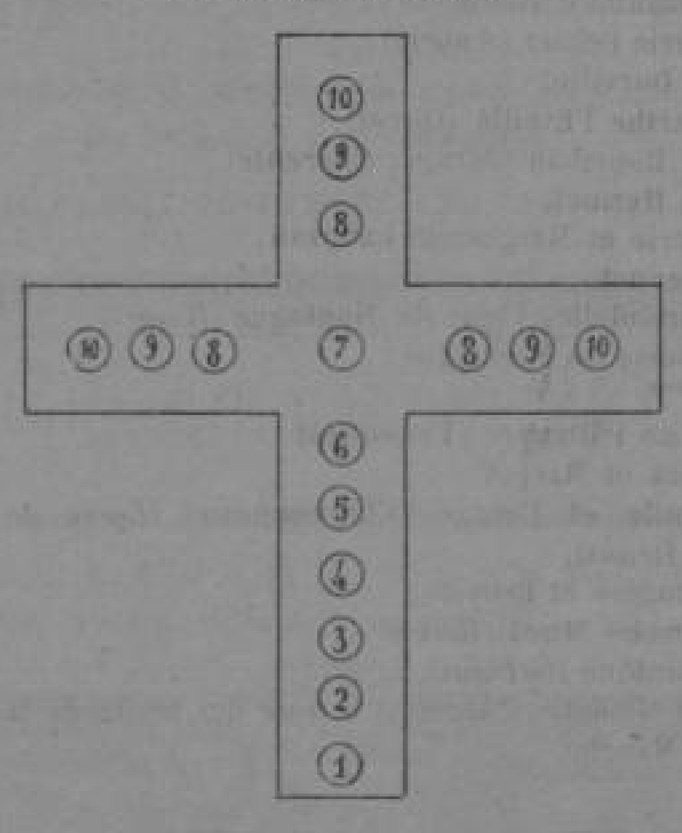
Lorsque le chantre de la Thrace
Dans les sombres lieux descendit,
On punit d'abord son audace
Par sa femme qu'on lui rendit;
Mais bientôt, par une justice
Qui fit honneur au dieu des morts,
Ce dieu lui reprit Eurydice
Pour prix de ses divins accords.

MARCHE DU CAVALIER.

64	1	52	5	44	13	40	25
53	4	33	2	41	26	43	14
32	64	6	51	12	45	24	39
7	54	3	34	27	42	15	46
62	31	58	11	50	19	38	23
55	8	61	28	35	22	47	16
30	59	10	57	18	49	20	37
9	56	29	60	21	36	17	48

LES SURPRISES.

LA CROIX DE DIAMANTS.



CINQUIÈME CONCOURS

PRIX D'HONNEUR.

Paul Desjardins (*Paris*).
W. M. S. (*Bordeaux*).

PREMIER PRIX.

Valentine Hennet de Bernoville (*Paris*).
Marguerite et Madeleine de Ganay (*Ricquebourg*).
J. et L. Ricous (*Lycée de Toulouse*) (*Paris*).

DEUXIÈME PRIX.

Sophie Filiti. — *Bukarest, Roumanie.*
Hélène Floresco. *id.*
E. C. (*Douai*).
Louise Lombard (*Charleville, Ardennes*).
R. et C. (*Loiret*).

TROISIÈME PRIX.

Julie Portalis (*Saint-Maurice*).
Joséphine et Thérèse Bertholle (*Paris*).
Guillaume Danloux (*Paris*).
Roger Braun (*Lycée Fontanes, Paris*).

Premier accessit

Frères et sœurs de Vinéky (*Orléans*).
Marguerite et Cécile S. (*Lorraine*).

Deuxième accessit.

Les Braves Gens (*Hérault*).
Thérèse et Jeanne (*Maine-et-Loire*).

Troisième accessit.

Marguerite Brabant (*Paris*).
Louise Guédon (*château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure*).

Quatrième accessit.

Louis Bouglé (*Orléans*).
Un frère et une Sœur (*Laon*).

Cinquième accessit.

Marie Gradisteano (*Bukarest, Roumanie*).
Paul et Jean Willotte (*Lorient*).
Louis de Larralde-Diustéguy (*Biarritz*).

Sixième accessit.

Lucie et Aline de Rothschild (*Paris*).
René et Tony Dreyfus (*Paris*).

Septième accessit.

Elise Noel (*Douai*).
Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (*Vienne, Autriche*).

Huitième accessit.

Deux Exilées de Saint-Pétersbourg.
Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (*Vienne, Autriche*).
« Je me nomme légion » (*Paris*).

Neuvième accessit.

Berthe Gérin (*Paris*).
Eugénie et Adèle Delvaille (*Bayonne*).
Marcel et Thérèse (*Seine-et-Oise*).

Dixième accessit.

Caroline (*Saint-Prix*).
Georges et Marguerite Kremp (*Douai*).
Hélène Martin (*Périgueux*).

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Isabelle, Hélène, Edmée et Maurice.
Marie et Jeanne de R.
Marthe M.
Roger et Michel Pommeret.
Deux huîtres et leur perle.
Constance.
L'amie de Mira.
Fernand Hérard (*Paris*).
Esméralda et Gioni.
Farfadet.
V. O. et sa sœur.

Mlles Verdage.
Louise, Noélie, Lucie L. (*Saint-Prix*).
Picard et Picardes (*Abbeville*).
Un habitant de Condat.
Gabnimar (*Reims*).
A. J. Lacombe (*Biarritz*).
Joachim Labrouche (*Bayonne*).
Thérèse Brunet (*Bordeaux*).
Marie Panis (*Reims*).
Marie Valentin (*Paris*).
Lolita Lionnet (*Paris*).
A. Bergeron.
Je, Tu, Elle (*château de la Pie, pres Bordeaux*).
Trois sœurs de Louisiane.
Les amis du silence.
Jumiri (*Epinal*).
Marguerite, Suzanne et Pierre.
Henri Œsinger.
Hélène, Marie et Radu Vacaresco (*Bukarest, Roumanie*).
Raoul Digard et sa sœur (*La Fleche*).
Famille Marrot (*Brighton, Angleterre*).
Un jeune Berrichon.
Jean et Geneviève de Courcy.
Edmond et Louis Caubet (*Brest*).
Marthe et Marie Vinatier (*Lurcy-Levy, Allier*).
Jeanne et Marie Lanquetot (*Boissy-Saint-Léger*).
Maurice et Jules Ernst (*Saint-Dié*).
Jeanne et Marthe Pohls.
Charlotte Carette.
Mac-Madel (*La Rochelle*).
Marianne de Ganay.
Picciola.
Marie J. Falcoyano (*Bukarest, Roumanie*).
Henri Pohls (*Bordeaux*).
J et B. de Tehéran.
Tête de linotte.
Deux marmitons du Havre.
Aricie Rémusat (*Marseille*)
René Chollet.
Raymond Pitrou (*Tours*).
Marguerite Aubrion (*au Gault*).
Jeanne Vallotte.
Ni âne ni sot si devine.
Totinette et Cie (*Passy*).
Jane Moller.
Amélie Fatou (*Quimper*).
Nous deux (*Toulouse*).
Laure Bona Christave (*Rochefort-sur-Mer*).
Pierre et Paul Gavault (*Alger*).
Claire Auzias-Turenne (*Grenoble*).
Perce-Neige.
Marguerite Morand.
R. Martres (*Toulouse*).
Camille Hischmann (*Paris*).
Martine Hibou.
I. Maréchal.
Denys d'Aussy (*château de Crazannes, Charente-Inferieure*).
Léontine Héros (*Paris*).
M. G. E. L. (Bayonne)
A. Carlier.
Achille (*Le Quesnoy*).

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS

PREMIERE SERIE.

Joseph Capperon.
Mac-Miche (*Cernay*).
Alphonse Lyon (*Dieulefit*).
Marie-Henriette (*Menton, Alpes-Maritimes*)
G. D.
Suzanne et Marthe de Jussieu (*Chambéry*).
Jules Voirin (*Lycée de Versailles*).
Bouquet d'orties.
Marguerite (*Versailles*).
Alice-Lucie.
Les jumelles de Jassans.
Emmanuel Lion.
Marguerite Biret (*La Flotte, ile de Re, Charente-Inferieure*).
Famille H C S.
Jeanne Francillon (*Puteaux, Seine*).
Lucie et Anatole de Thomassin.
R. de Batz (*Saint-Germain-en-Laye*).
Edouard et Madeleine Creux.
Victorine Warot (*Alger*).
L M. W. J
Constantin, Michette Patzouris.
Miottaines et Franc-Comtoises réunies.
Jeane.
Georges et Charles de Saint-Mleux.
Paul et Marguerite Batbedat.
Francine et Robert Le Mareschal (*Rouen*).
André Genty (*Orléans*).
Ma tante et moi (*Bordeaux*).
Trois cousines qui se chérissent T. M. L.
L'union fait la force.
Trois actionnaires (*Haiti*).
A. Dul (*Guéron, pres Bayeux*).
Marguerite Sommervogel.
Trois vieux hiboux du Panthéon
Charles et Marie Borde (*Paris*).
Alice Pluch (*château de Saint-Ouen-l'Aumône*).
Charles Joliet junior (*lycée de Versailles*), et Charlotte Joliet.
Charles Detcheverry (*Bayonne*).
Mlles Chaper.
Fanciulette.
Césarine et Octavie de N.
Odette et Metta D. de B. (Deux cousines de Normandie).
Un bénédictin.
Fleurs et Bourgeons.
F. G. (*Saint-Maixent, Deux-Sevres*).
Deux mauvais drôles.
Eugène et Julia Lemasson (*Rouen*).
La petite hirondelle du Lys.
Constance et Henriette G.
Henri de Saint-Hilher.
Clotilde et Blanche.
Henri-Gaston et Jane.
N. N. (Saint-Quentin).
Valentine Deschapelles.
Le tigre des Savanes (*Orleans*).
Béatrix d'A. (*Berry*).
Sylvaine Merlin (*Côte-d'Or*).
Oncle et Neveu.
Semper et ubique.
Un Lycéen. (P. P. C)
Hermine L
Marcel R. S. N.
S. F. E. (*Paris.*)
Dominique et Jules Brun.
X. Y. Z.
Moi tout seul

DEUXIEME SERIE.

G. E. et A. E.
Suzanne d'Allard.
Marie Peltier (*Angers*).
F. Durville.
Marthe l'Eveillé (*Olivet*).
E. Rousseau (*Jarnac, Charente*).
M. Hermet.
Marie et Marguerite Labuzan.
Jeannot.
Hirondelle, Fleur de Montagne (*Rome*).
Louise de Cheveigné.
X***
Alice Pallandre (*Versailles*)
Jack et Margot.
Emile et Georges Charbonneaux (*Lycée de Reims*).
Fougère et Bruyère.
Charles Miret (*Reims*).
Carabine (*Orléans*).
La Mouette, l'Algue, l'Actinie des bords de la Manche.
Jeanne Poupinel (*Coye, Oise*).
Fleurs de Câprier.
Les braves gens (*Versailles*).
Fernande Favard (*Sancerre, Cher*).
Panurge.
Hélène Auvard (*Château du Puy-la-Vaysse*).
Georges et Louise Vallet (*Saint-Nazaire-sur-Loire*).
Pauline Bourdeau (*Etampes*).
Albert et André Durand.
Les lecteurs du Château-Gaillard (*Villeurbanne*).
Madeleine, Henri, Georges, Albert Blondel (*Sisteron, Basses-Alpes*).
Emile et Maurice Querette (*Saint-Quentin, Aisne*).
Léonce Amaudry.
Un habitant des bords de la Touvre.
Marie Pons.
Mon curé et moi.
Emilie Thomas et Maurice Thomas (*Bruxelles*).
Alecton, Mégère, Tisiphone.
Charles-Louis.
Raoul Laurent (*aux Riceys*).
Deux sœurs beauceronnes.
Ernest Faucon (*collége de Cette*).
C. Bertrand.
Mon Dieu et ma patrie.
P. d'H. de W.
Marguerite Picquot (*Couhé, Vienne*).
H. B. et L. B. à N.
Trois caps de Laouzetos.
H. B. (*Montauban*).
Lettre sans indications (*Paris*).
Auprès de ma mère (*Italie*).
Aliquis.
Thérèse Lacretelle (*Nice*).
Deux primevères.
Henri Schillemans.
Marguerite et Louise Lapoire.
Elisabeth et Hélène de Souza.
Marie de Coustin
René Harmand.
M. Koch.
Une petite société savante.
Deux sœurs (*Versailles*).
Les Grises (*Reims*).
Marie Beauperthuy.
Edmond Schmidt (*Neuchâtel, Suisse*
H. B. (*Grenoble*).
Georges M. Vlasto.
Maurice B. (*Ajoye*).
E. Dupuis (*Lycée de Lyon*).
Sapho les bas bleus.
Henri de Fos.
Une petite Mâconnaise et son frère (*Sigmes-sur-Igny, Saône-et-Loire*).
Un grand-père (*Romorantin*).
L. Wisner (*Sainte-Barbe, Paris*).
Trois mouettes du bleu Léman.
Un petit homme.
Mathilde Maisonville.
Georges Kristesko (*Jassy, Roumanie*).
Léon Meyer.
Jeanne de M. et Marie-Thérèse de G. (*Versailles*).
Violette et Lilas blanc.
Angelo, tyran de la maison.
Une pensionnaire.
Le caporal Bonbon.
La Toute Petite.
Trois lettres sans indications non classées.

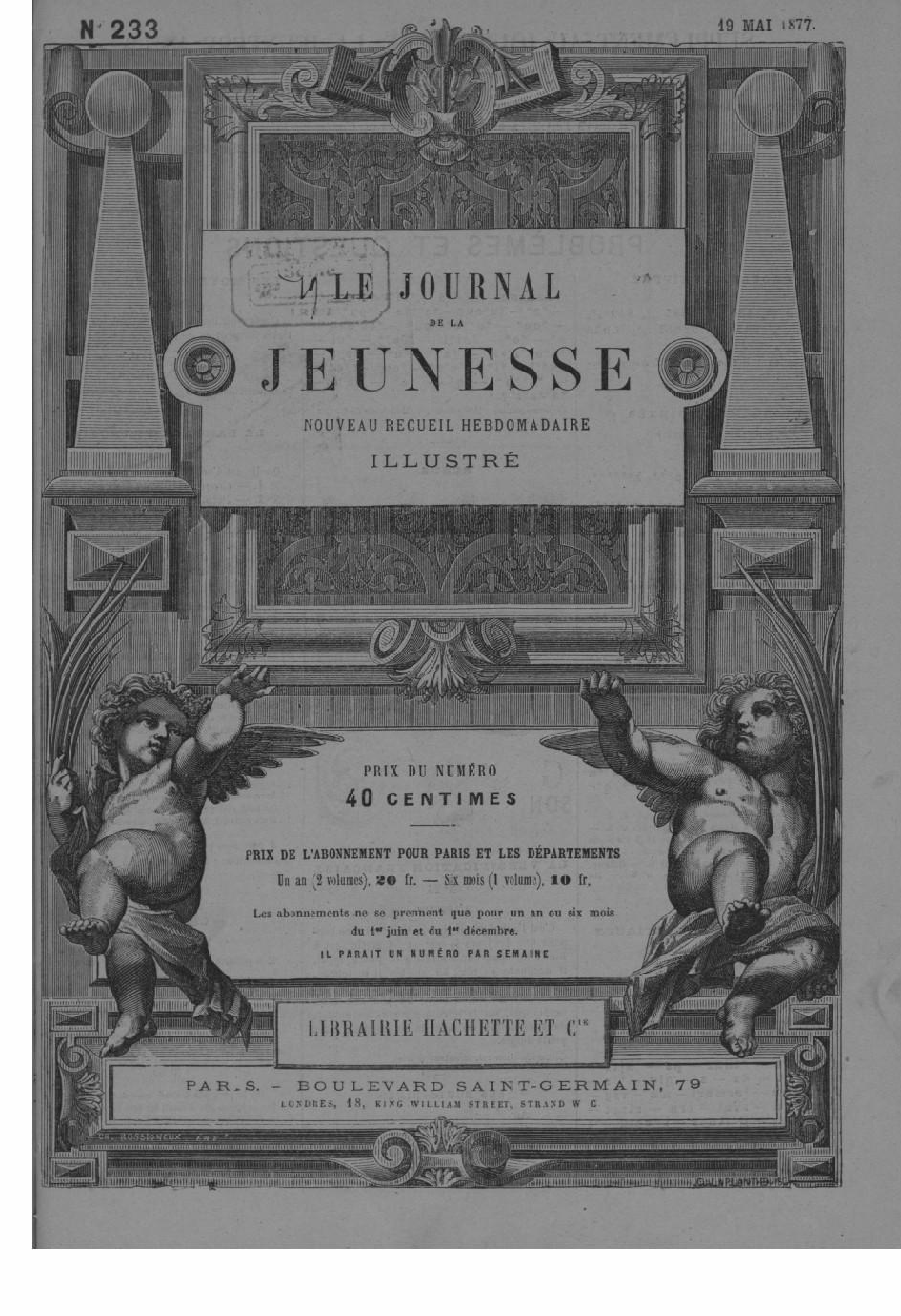
POST-SCRIPTUM. — *Si quelque omission dans les noms temoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

Pour le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*,
CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET RUE MIGNON

N° 233

19 MAI 1877.



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 69

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 46.

⁂ 29 ⁂ 189 ⁂ A987 ⁂ 849 ⁂ X9339 ⁂ 967 ⁂ 92B57 ⁂ CD46 ⁂ Z9 ⁂ 259Z ⁂

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 60.

N° 1. — S* t* v*** è*** h******, f*** d** h******.

N° 2. — L'e***** e** u** c****** d* l'i***********.

N° 3 — L* n***** n*** a d**** d*** o*******, é******* b*******, u** s**** l*****, p****** p**.

N° 4. — P*** o* a*** l** g***, m**** i* f*** q*'o* l** f*****.

N° 5. — Boutade :

J* m******* m* m*** a* f** q** M****** S****** n'y a j***** m** l* s*****.

N° 6. — L* m******* e** u* a**** t***** q** c**** s** f***** s*** s** f*******.

N° 7. — L* f****** p**** b*******, e*** n* d**** r***

N° 8. — Proverbe arabe :

Q** t* b***** s*** l* p***** d* t* l*****

N° 9. — T**** r********* d'*n s***** e** l* f**** d* c**** q** l'a c*****.

Communications : Guillaume Dauloux, n°s 1, 2. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 3. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., n° 4. — Un trio de baudets, n° 5. — Anina Kretzulesco (Bukarest, Roumanie), n° 6. — Oélaste, n° 7. — Jeanne et Marthe Polds, n° 8. — Ma sœur et moi, n° 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 29.

CONSONNES

N° 1.

Cgtlrdsprssxlql*snhrdrnrs'*crq jsshrxjvsn'*vrplsrn*fr

Communication : Trois vieux hiboux du Panthéon.

NOTA. — Les mots ne sont pas séparés.

N° 2. —

N — vs — *tnnz — ps — *bjts — scrs — *t — dx — s — qlq — **r — d — trstss — *ssmbrt — mn — vsg — qnd — *n — svnt — crn — rtrct — ctt — *mg — j'*ttnds — l'*chfd — *t — j — pnss — * — vs — Rchr.

Communication : Apollon, Mars, Minerve.

VOYELLES

Janson — *i* — à — *oi*eau — *a** — *o* — *u*eu* — *a*i*e — *ou**uoi — *ou* — *o**e*-*ou* — *oi*eau — e* — *o* — *oi*i* — *'e** — *ui — *é*o**i*-i* — *a** — u* — *e** — au**i — *i* — *u'o* — *ou* — *o**e — *a**o* — e* — *o* — *a* — *a**a*i*e.

Communication : Marguerite et Madeleine de C. (Paris).

RÉBUS.



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 26.

L'ANGELUS.

C'est l'angelus qui tinte, et en tout lieu rappelle que des jours le soir et le matin sont à Dieu; le laboureur s'arrête à ce pieux appel, il découvre sa tête, au clocher il se tourne, joint ses mains robustes d'où l'aiguillon tombe, au-dessus du sillon élève un peu son âme, tandis que, sur la terre à genoux, les enfants dans les doigts de leur mère joignent leurs petits doigts.

Communication : J. Brontana (Paris).

LES BOUTS-RIMÉS.

Air.
Poudre.
Eclair.
Foudre.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 26.

Quels sont les cinq ordres dont les cinq initiales forment ce mot :

T. C. CID.

(*Théâtre, Corneille,* CID.)

Communication : Trilby.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 25.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *Croquer le marmot.*
N° 2. — *Petit bonhomme vit encore.*
N° 3. — *A propos de bottes.*

Communication : J. Brontana (Paris).

ÉNIGMES.

N° 56.

Je date, cher lecteur, d'aussi loin que le monde,
Je règne dans le feu aussi bien que dans l'onde,
Où ne régné-je point? Ces astres que tu vois,
Ceux que tu ne vois pas, respectent tous mes lois;
Sans moi, leurs feux brûlant l'un et l'autre hémisphère,
Dans le chaos soudain replongeraient la terre;
Eux-mêmes dissipés avec le firmament,
Seraient bientôt réduits à leur premier néant;
Avant moi le chaos, et je suis une chose
Dont on voit les effets sans connaître leur cause.

Communication : Adrienne Simon, Marie-Thérèse de la Fournière et Cécile Lescuyer (Saint-Dizier).

N° 57.

Avec nous en tout temps on se lève, on se couche;
On nous charge parfois d'or et de diamants ;
Mais souvent, cher lecteur, un seul mot qui nous touche
A pour nous plus de prix que ces vains ornements.

Communication : Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie).

CHARADES.

N° 68.

Mon premier grimpe et court sur les murs, sur les toits;
Tandis que mon second, soumis à d'autres lois,
Descend et ne sait pas monter sans violence;
Mon tout est en honneur et grand par la naissance,
Respecté pour son âge, il se montre à nos yeux
Noble contemporain de nos premiers aïeux.

Communication : Marie et Geneviève de Chambly.

N° 69.

Si tu prétends devenir mon dernier,
Lecteur, connais d'abord les hommes et les choses;
A franchir mon entier dès que tu te disposes,
Il te faut faire encore mon premier.

Communication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

errants	a	pir	cieux	re	tom	mant	pa
sou	leur	dans	ne	char	ru	tom	l'au
les	lages	jau	tri	des	de	dis	comme
bel	le	clat	l'oi	ni	flé	de	beut
feuil	sombres	les	zon	l'é	seau	les	a
et	azur	dieu	so	val	ga	sans	fle
al	leurs	tère	leurs	sur	souf	taire	fleurs
s'al	a	lées	lées	li	cou	le	le

Communication : Mademoiselle Bas-Bleu. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal des Échecs (*Dessin*).

LES ANAGRAMMES.

Nº 33.

NOMS ET PRÉNOMS.

Nº 1. — ALLUME, GUY.
Nº 2. — N. SAGE.
Nº 3. — CI MODÈNE.
Nº 4. — EPINARD.
Nº 5. — JENNY MAB.
Nº 6. — RELEVA.
Nº 7. — LICOU.
Nº 8. — AS, COLIN.
SOL, CAÏN.
Nº 9. — CURE LA MARE.
Nº 10. — DAME PALE.
Nº 11. — COLLINE.
Nº 12. — TA MISÈRE.
Nº 13. — LES ROUTES.
Nº 14. — LES PALAIS.
Nº 15. — BOULEAU D'OR.
Nº 16. — DIT-ON OU ?
Nº 17. — O. PUNIS-LES.
Nº 18. — OS, SI. QUEL CHAT !
Nº 19. — A BRAHMA.
Nº 20. — VOUS, LOI.
Nº 21. — EH ! ARMIDE C.
Nº 22. — PONS, PIERRE.
Nº 23. — SINGE DU LUC.
Nº 24. — THÉ, PIE.
Nº 25. — PLEIN.
Nº 26. — LE BASILE.
Nº 27. — A L'ÉPOUSER.
Nº 28. — JANE D.
Nº 29. — VERSANT.
Nº 30. — VIN, MÈRE.
Nº 31. — ALCUIN V.
Nº 32. — IL EN A.
Nº 33. — J'ARME.
Nº 34. — N. IL ME GACHE.
Nº 35. — NI RATE.
Nº 36. — ANGE, TU VIS.
Nº 37. — DIRA MÈCHE.
Nº 38. — SUÈDE, HAUT GALOP.
Nº 39. — ALBAN.
Nº 40. — NICHE RATE.
Nº 41. — LE BAL REDIT ROBE.
Nº 42. — ANE TEINTE.
Nº 43. — PERE CALOT.
Nº 44. — T. NE LA VOIT-IL PAS ?

—

Communications : Suzanne d'Allard, nºs 1, 2, — Deux cigognes (Nancy), nº 3. — Totinette et Cie (Passy), nº 4. — A. Pluche, nº 5. — Adrienne et Louise de l'île Maurice (château du Fournil, Périgord), nºs 6 à 8. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, nºs 9, 10. — Divers correspondants, nº 11. — Trois vieux hiboux du Panthéon, nº 12. — Le capitaine Lotton, nº 13. — Suzanne d'Allard, nºs 14 à 16. — Marie et Marguerite Labuzan, nº 17. — Marthe l'Eveillé, nºs 18 à 20. — Jeanne Vallotte, nº 21. — Raoul Digard, nºs 22, 23. — Ma tante et moi (Bordeaux), nº 24. — Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes), nº 25. — Marguerite et Louise Lapoire, nº 26. — Picard et Picardes, nºs 27 à 31. — Fanciulette, nº 32. — Bouquet d'orties, nº 33. — Paul et Virginie, nº 34. — Marthe l'Eveillé, nº 35. — H. B. et L. B. (Cannes), nº 36. — Trilby, nº 37. — Mac Madel, nºs 38, 39. — A. Pluche, nºs 40 à 42. — Louis Dasse (Arras), nº 43. — Jeanne Vallotte, nºs 44.

—

LOGOGRIPHES.

Nº 33.

Je suis un poids, un saint, ou, si vous l'aimez mieux,
Mon nom brilla jadis au Capitole ;
Sans ma tête, par moi la flèche part et vole,
Ou bien je brille dans les cieux.

Communication : Une petite Amognonne.

—

LES CURIOSITÉS.

Nº 39.

Nº 1. — Quel est le voyageur pédestre qui a traversé à pied la France, l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, la Russie et l'Asie jusqu'au Kamchatka ?

Nº 2. — Quel est le roi qui, se présentant à la porte d'un château, dit :
« Ouvrez, c'est la fortune de la France ? »

Nº 3. — Parole d'un conquérant à ceux qui lui conseillaient d'attaquer les ennemis à la faveur de la nuit :
« Je ne dérobe pas la victoire. »

Nº 4. — Quel est le nom de l'inventeur de la machine pneumatique ?

Nº 5. — Quel est le maréchal qui tordait une pièce d'argent entre ses doigts ?

Nº 6. — A qui attribue-t-on ces paroles :
« Les rois s'en vont ? »

Nº 7. — « A demain les affaires sérieuses ? »

Nº 8. — Quelle est la reine de France qui, la première, eut des dames d'honneur ?

Nº 9. — Quelle est la ville qui fut possédée le même jour et successivement par trois grandes puissances de l'Europe ?

Communications : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), nº 1. — Un élève de l'institution Jauffret, nº 2. — Gélaste, nº 3. — Un trio de baudets, nºs 4, 5. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), nº 6. — Marthe l'Éveillé (Olivet), nº 7. — Francine et Robert Le Mareschal, nº 8. — Ricquet (Orléans), nº 9.

NOTA. — Voir à la 3e page les *Tableaux parlants*.

CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

Nº 45.

Épitaphe d'une femme bavarde, par Sterne :
« Ci-gît madame Z.
» Le deux mai 1724, elle se tut. »

—

LE FIL D'ARIANE.

ADIEUX DU POÈTE A LA CAMPAGNE

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur de la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître,
Adieu, ce doux rêve est passé.

11	14	43	36	23	16	45	48
42	35	12	15	44	47	24	17
13	10	37	40	19	22	49	46
34	41	4	21	38	55	18	25
9	2	39	54	5	20	57	50
62	33	6	3	56	53	26	29
1	8	63	60	31	28	51	58
64	61	32	7	52	59	30	27

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. —
Quiconque en sait beaucoup en ignore encor plus.

Nº 2. —
Qui se connaît soi-même en a l'âme peu vaine.

Nº 3. —
Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Nº 4.
Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

Nº 5. —
Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit :
Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit.

Nº 6. — Si tu parles de tes bienfaits, on n'en parlera plus.

Nº 7. — Il faut que celui qui reçoit un bienfait l'estime plus grand qu'il n'est, et celui qui le donne, plus petit.

(*Plutarque.*)

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

Nº 28.

CONSONNES

Nº 1. —
Les vers que tu prends sont parfaits,
Tu choisis sans faire d'écoles ;
Prends toujours, les vers que tu voles
Font oublier ceux que tu fais.

Nº 2. —
Huissiers, qu'on fasse silence !
Dit, en tenant audience,
Un président de Baugé ;
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

Nº 3. —
Tel qui se dit un ami sûr,
Est en tout point semblable à l'ombre,
Qui paraît quand le ciel est pur,
Et disparaît quand il est sombre.

—

VOYELLES

Nº 1.
O le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Nº 2. —
Quand je dis que les sots ont un bonheur extrême,
Tu me crois peu digne de foi ;
Mais si tu ne veux pas t'en rapporter à moi,
Rapporte-t'en donc à toi même.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 25.

L'AMOUR CHRÉTIEN.

SONNET

Savoir qu'on est aimé des personnes qu'on aime,
Vivre sous le ciel pur de leur douce amitié,
Voir fleurir en leur cœur tout ce que le cœur sème,
S'abriter, si l'on souffre, au sein de leur pitié;

Être sûr qu'en ce monde où tout est oublié,
Leur tendresse pour nous sera toujours la même,
Pour bien des cœurs aimants c'est le bonheur suprême,
Mais de l'*amour chrétien* ce n'est que la moitié.

Il faut d'autres plaisirs aux âmes généreuses,
Et ce partage égal ne les rend pas heureuses,
A leur ambition il faut un autre espoir;

Leur rêve est d'accomplir les plus grands sacrifices,
De l'oubli de soi-même elles font leurs délices,
Elles veulent donner bien plus que recevoir.

—

BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

—

ÉNIGMES.

N° 53. — La neige.
N° 54. — Zéro.
N° 55. — La lettre T.

—

CHARADES.

N° 63. — Verrue.
N° 64. — Chacal.
N° 65. — Lalande.
N° 66. — Trois-six.
N° 67. — Bébé.

—

LOGOGRIPHES.

N° 30. — Chaire. Haire. Aire. Ire. Ré. E.
N° 31. — Coriphée. Cor. Orphée.
N° 32. — Cage. Age.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 25.

N° 1. — L'Italie. N° 3. — La Sicile.
N° 2. — La Sardaigne. N° 4. — Messine.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 24.

(Solutions explicatives.)

—

LES MOTS CARRÉS.

A N N E
N O E L
N E M O
E L O I

—

LES CURIOSITÉS

N° 1. — Une jeune Bretonne nommée Barre. Elle était habillée en homme et accompagnait, comme domestique, le botaniste Commerçon dans ses voyages. — N° 2. Louis XII. — N° 3. Louis XIV. — N° 4. Philippe le Bel, en 1282. — N° 5. Louis XI. — N° 6. Péronne, — N° 7. Michel Montaigne. — N° 8. Euclide à Ptolémée.

N°s 9, 10. — L'ordonnance de Villers-Cotterets, en 1539, sous François Ier, prescrit pour le royaume l'usage de la langue française dans tous les actes de procédure, et, dans toutes les paroisses, la tenue de registres pour les naissances et les décès. Cette dernière prescription fut renouvelée par les États généraux en 1576, et continuée jusqu'en 1789.

N° 11. — Biren et Munich, sous le règne d'Elisabeth, fille de Pierre le Grand.

SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. — Connétable de Montmorency.
N° 2. — Jean de Médicis.
N° 3. — Du Plessis-Mornay.
N° 4. — Maréchal de Richelieu.
N° 5. — Cardinal de Guise.
N° 6. — Saint Jean Chrysostome.
N° 7. — L'Albane.
N° 8. — Boileau.
N° 9. — Daumesnil.

—

LES ANAGRAMMES.

N° 33.

Les solutions prochainement.

—

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 63.

LETTRE DE VOITURE A Mlle DE RAMBOUILLET.

Mademoiselle,

« ***, étant d'une si grande considération dans notre langue, j'approuve extrêmement le ressentiment que vous avez du tort qu'on lui veut faire; et je ne puis bien espérer de l'Académie dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut établir par une si grande violence. Je ne vois rien de si digne de pitié que de faire le procès à un mot qui s'est toujours montré bon français.

Pour moi, je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *** ce qui lui appartient, pour le donner à *pour ce que*, ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. Ce qui est le plus à craindre, mademoiselle, c'est qu'après cette injustice on en entreprendra d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer *Mais*, et je ne sais si *Si* demeurera en sûreté, de sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire à ne parler que par signes. Certes, j'avoue qu'il est vrai, ce que vous dites, qu'on ne peut mieux connaître par aucun autre exemple l'incertitude des choses humaines.

Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que ***? J'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans plein de force et de crédit, après avoir été employé dans les plus importants traités et avoir assisté toujours honorablement dans le conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce et est menacé d'une fin violente. Je sais que si l'on consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle, et que j'aime extrêmement, il dira qu'il faut condamner cette nouveauté, qu'il faut user du *** de nos pères, aussi bien que de leurs terres et de leur soleil, et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis. Mais c'est vous principalement, mademoiselle, qui êtes obligée d'en prendre la protection.

Communication : Un ami de la jeunesse.

N° 64.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours ;
Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle ;
Ses mains, autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division,
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les G***** aux C***** et la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis,
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
Infidèle à sa secte et superstitieuse,
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

Communication : Madeleine de C. (Loiret).

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

—

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Léonie. — S. F. E.

—

SUPPLÉMENT N° 66

(21 AVRIL 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 41. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 58 PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 28. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 24. BOUTS-RIMÉS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 24 LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 23. CHARADES, N°s 58 à 62. ÉNIGMES, N°s 50, à 52. LES CURIOSITÉS, N°s 35 à 37. LES MOTS CARRÉS. LOGOGRIPHES, N°s 28, 29. LES ANAGRAMMES, N° 31. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. LES SURPRISES. USAGES MONDAINS. RÉBUS.

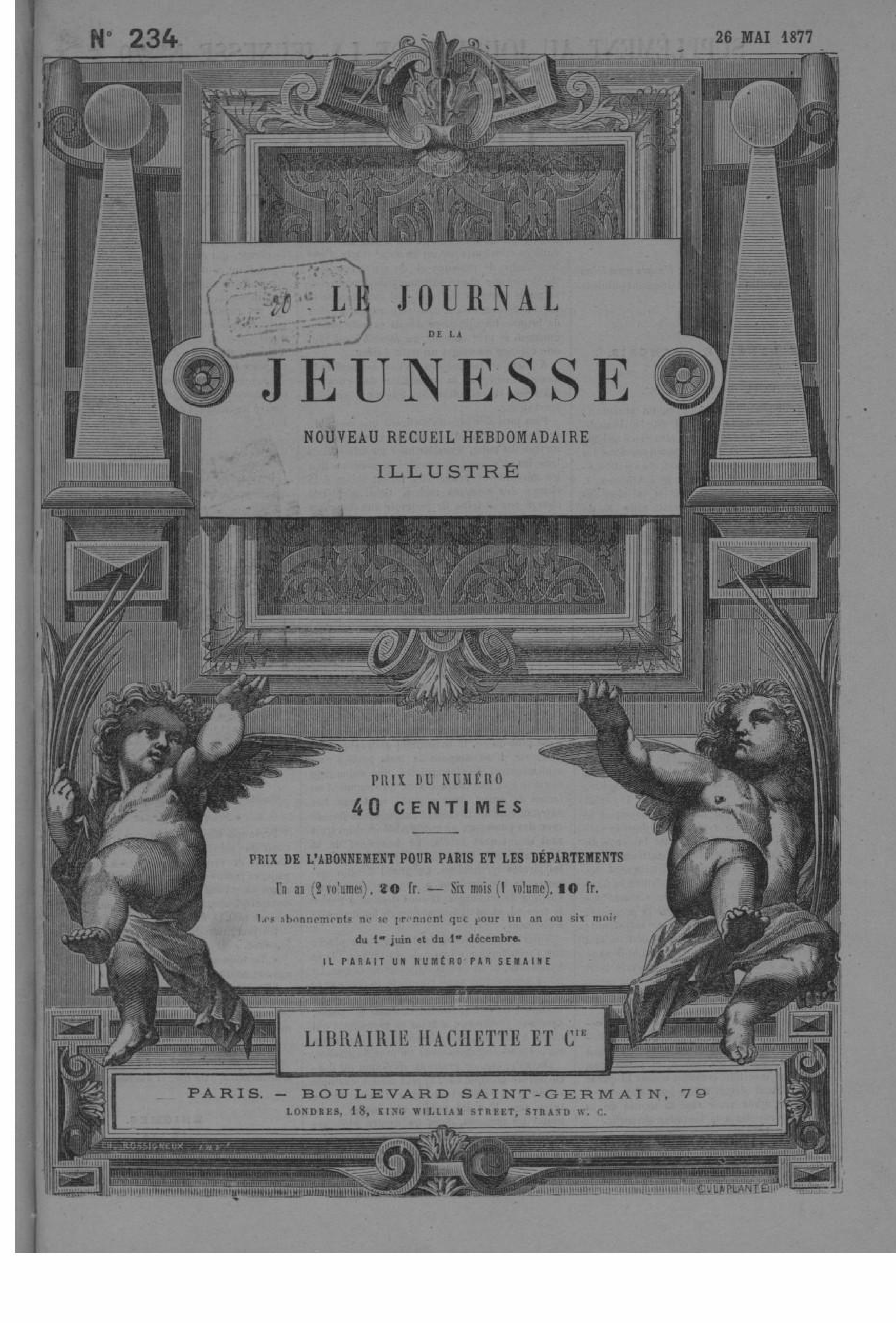
Raoul Digard (La Flèche). — Guillaume Dauloux. — Riquet (Orléans). — Julie Portalis (Saint-Maurice). J. Brontana (Paris). — Edmond et Louis Caubet (Brest). — Marguerite Biret (la Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Roger et Michel. — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Charles Portalis. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — V. O. et sa sœur. — E. C. (Douai). — Gabnimar (Reims). — Marie et Jeanne de R. — Les amis du silence. — Fleur des blés. — Mac-Madel (La Rochelle). — Sœur Marguerite (Versailles). — Princesse Sophie de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Marie Falcoyano (Bukarest, Roumanie). — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg, Vienne, Autriche). — Marie Hochmann (Paris). — Le chat angora de l'avenue de Paris. — Marie Valentin (Paris). — Raymond Pitrou (Tours). — Paul et Pierre Gavault. — Valenti e Hennet de Bernoville (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Suzanne et Aimée. — S. F. E. — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — Deux cousines d'Alsace). — Esther, Léa et l'ami Fritz. — J. T. C.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — William Ritter et son ami (Neuchâtel, Suisse). — Edmond et Robert Schmidt (Neuchâtel). — René Harmand. — Charles et Marie Borde (Paris). — Marguerite et Louise Lapoire. — Marie et Marguerite Labuzan. — F. de Villers. — Georges Riester (Puteaux). — Mathilde Maisonville (Grenoble). — Emile et Georges Charbonneaux (lycée de Reims). — Suzanne Rapp (Rouen). — Rodolphe de Lucinge (Côtes-du-Nord). — Un lycéen (Paris). — L. Lackerbauer. — Jules Hirschfeld (Cette, Hérault). — Marie et Paul Bellot (Châtellerault). — Joséphine et Thérèse Berthollé. — Une rose et son bouton (Utrecht). — Deux cubains (lycée de Pau). — A. et M. (château de la Garenne). — Marguerite et Madeleine de C. (Paris). — M. L. S. O. — Juliette. — W. M. — Jeanne Follette. — Miottaines et Franc-Comtoises réunies. — Sur mon rocher L. H. — Myosotis et Ada. — Un barbiste. — Lucien et Marguerite (Vaugirard). — Une élève des cours Fénelon (Poissy). — Un jeune serin. — Carabine. — Jeanne, Jeannette et Jeanneton (Le Havre). — Quatre bavardes. — Jumiri (Épinal). — Marguerite, Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — Cendrillon. — Les six sœurs de la côte d'Ingouville (Le Havre). — Une carpe du Styx. — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Giroflé-Girofla. — Deux huîtres et leur perle. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles). — Haydée, l'Echo des ravines et Pâquerette (Mantes-sur-Seine). — Trois mouettes du bleu Léman. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche. — Achille et Patrocle. — Fleur de câprier. — Guillaume Tell. — Bouquet d'orties. — Un habitant de Condat. — Les trois caps de Laouzetos. — Panurge. — Daphnis et Chloé. — Un type (Vanves). — Fanciulette. — Alice Plach (château de Saint-Ouen). — Georges M. Vlasto (Galatz). — Yvonne et une blonde Germaine. — Un lycéen (Paris). — Marguerite Picquot. — Une petite mauresque d'Alger. — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Le capitaine Lotton. — Kiou. — Un propriétaire, son jockey et son entraineur.

—

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 234
26 MAI 1877
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

5E CONCOURS

SOLUTIONS EXPLICATIVES

AVIS

Les solutions relatives aux *Usages mondains* et aux *Curiosités* seront prochainement publiées sous forme d'étude générale.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

—

LA LANTERNE DE DIOGÈNE.

Le monument désigné sous ce nom est situé en vue du Château de Saint-Cloud, du côté du midi, sur la plate-forme du point le plus élevé qui domine la Seine. C'est la reproduction, dans les proportions exactes de l'original, d'un petit édifice en marbre, existant encore à Athènes, et qui fut acquis, en 1669, par la mission des capucins français établis en cette ville. M. de Choiseul en avait rapporté quelques moulages en plâtre; ce fut d'après ces moulages, complétés par M. Fauvel, que les architectes Legrand et Molinos firent exécuter une imitation en terre cuite par les frères Trabuchi, poêliers-fumistes. Elle attira l'attention à l'exposition des produits de l'industrie française au Louvre, en 1800, et valut une médaille d'argent aux auteurs. Le ministre de l'intérieur Chaptal fit hommage de ce monument curieux au Premier consul, qui le fit transporter à Saint-Cloud, où il fut élevé sur une tour carrée en pierre par M. Fontaine. Il y figurait un phare dont la clarté annonçait à la capitale la présence du chef de l'État à Saint-Cloud.

Le nom de ce monument exige une double rectification. Comme le public n'avait jamais entendu parler d'une Lanterne de Démosthène, mais connaissait la *Lanterne de Diogène*, ce dernier nom prévalut dans le langage vulgaire. Du reste, dans l'adoption de ce nom, il y avait peut-être une sorte de malice gauloise, et le peuple pouvait trouver plaisante, dans le voisinage de la cour, l'idée de cette lanterne du cynique Athénien cherchant inutilement *un homme*. Les gens instruits se distinguent des ignorants en appelant ce petit édifice la *Lanterne de Démosthène;* mais cette seconde dénomination est aussi ridicule que la première, ce qui ne l'empêchera pas de se maintenir : elle a pour elle la prescription. Quant au mot « *lanterne* », il est exact; c'est le mot dont se servent les architectes pour désigner le petit pavillon cylindrique, élevé à jour, qui surmonte certains édifices, et tel qu'on en voit au sommet des phares.

La dénomination de Lanterne de Démosthène fut longtemps admise à Athènes elle-même. Les Athéniens avaient donné ce nom à l'édifice, à cause de sa forme, et parce que, suivant une tradition erronée, c'était là que le célèbre orateur s'était retiré pour s'exercer à l'éloquence, après avoir rasé la moitié de sa barbe pour résister à la tentation de sortir.

Mais en 1678, le célèbre voyageur Spon, s'appuyant sur une inscription, assignait à cette prétendue lanterne sa véritable destination, et reconnaissait que c'était un *Monument choragique de Lysicrate*, c'est-à-dire un de ces édifices construits par un chorége (sorte d'entrepreneur de musique et de représentations théâtrales que choisissait une tribu), pour consacrer le souvenir du prix qu'il avait remporté sur ses rivaux et qui consistait en un trépied de bronze. Le vainqueur devait exposer publiquement le prix obtenu; on élevait à cet effet une colonne ou même un petit édifice.

A l'origine, les progrès de l'art musical et la danse amenèrent la séparation des citoyens d'Athènes en exécuteurs ou acteurs et simples spectateurs.

Plus tard des artistes en firent une véritable profession; il fallut, en les engageant pour le service du culte, leur attribuer un salaire. Dès lors les dépenses auxquelles donnaient lieu les cérémonies religieuses furent mises à la charge des citoyens riches. Celui qui était chargé par sa tribu de pourvoir aux dépenses d'une Chorégie, c'est-à-dire à l'exécution d'un chœur ou d'une pièce de théâtre, recevait le titre de Chorége. Non-seulement il devait payer les maîtres qui dressaient les choristes, mais encore les nourrir à ses frais. Au reste, les Choréges, en général, tenaient à honneur de faire les choses grandement, car c'était pour eux un moyen infaillible de se rendre populaires.

La *rue des Trépieds*, à Athènes, était une voie sur les côtés de laquelle les vainqueurs dans les jeux scéniques avaient élevé de petits monuments destinés à porter les trépieds qu'ils avaient gagnés dans ces luttes : on y inscrivait le nom du triomphateur. De ces monuments, autrefois nombreux et variés, il n'en reste plus qu'un, le monument choragique de Lysicrate. Il se compose de trois parties : un soubassement quadrangulaire, une colonnade circulaire et une coupole avec un ornement en forme de grand fleuron placé au-dessus. Les entrecolonnements étaient entièrement fermés avec des panneaux en marbre blanc, dont trois sont maintenant brisés. Le bas-relief de la frise représente les aventures de Bacchus avec les pirates tyrrhéniens. Le grand fleuron qui surmonte la coupole offre une gracieuse composition de feuillages. Il était destiné à porter le trépied, et on distingue encore les traces du scellement.

Voici la traduction de l'inscription placée sur l'architrave : « Lysicrate de Cicyne, fils de Lysithidès, avait fait la dépense du chœur. La tribu Acamantide avait remporté le prix par le chœur des jeunes gens. Théon était le joueur de flûte; Lysiades, Athénien, était le poëte; Évanète l'archonte. » Dans le monument qui existe à Athènes, les colonnes, au lieu d'être isolées sont engagées dans un mur de marbre.

On sait que ce gracieux spécimen de l'architecture grecque offre le plus ancien exemple connu d'un édifice tout entier d'ordre corinthien pur. Il a été publié récemment, avec toutes les mesures, dans les quatre planches accompagnant le mémoire de M. Aurès intitulé : *Études des dimensions du monument choragique de Lysicrate (Mémoires de la Société des antiquaires de France)*.

Quant au nom de *Monument choragique de Lysicrate*, qui est le nom véritable et scientifique, il ne peut devenir populaire, et le peuple de Paris surtout ne donnera jamais le nom d'un inconnu, comme celui de Lysicrate, à l'un de ses monuments familiers. Le *profanum vulgus*, qui ne connaît que peu de grands noms, aime à les introduire partout. Il y a d'ailleurs une sorte d'amour-propre national à rappeler le souvenir des hommes illustres, et les savants eux-mêmes ne sont pas exempts de ces superstitions historiques. N'a-t-on pas retrouvé les insignes de Priam et les bijoux d'Hélène?

—

LES DEVISES.

Devise de l'Arioste :

Une ruche enfumée et ces mots :

« *Pro bono malum.* »

Sic vos non vobis mellificatis apes.

Un essaim engourdi dans la ruche enfumée,
Une main qui ravit la moisson embaumée,
Et pro bono malum pour exergue en dessous,
Poëtes, répondez, dites-moi qui de vous
Avait cette devise et si triste et si vraie?
A qui donc l'appliquer? C'est en vain que j'essaie,
Car combien d'entre vous n'ont jamais récolté
Pour le bien qu'ils semaient, qu'un mal immérité.
Là du chantre immortel les femmes en délire
Traînent le corps sanglant et détruisent la lyre;
Là, le divin vieillard, un bâton à la main,
S'en va de ville en ville en mendiant son pain;
Pour l'immortalité que Le Tasse lui donne,
Parmi les fous, le duc Alphonse l'emprisonne;
Malfilâtre et Gilbert meurent à l'hôpital;
Camoëns et Chénier, tant d'autres... Mais un mal
Pour un bien, c'est leur lot. La foudre, esprits sublimes,
Frappe, l'ignorez-vous? presque toujours les cimes.

W. M. S.

Sainte Élisabeth de Hongrie :

« *Prier, souffrir, se taire.* »

Personne n'eut de plus grandes peines de cœur que sainte Élisabeth. Elle fut calomniée, chassée de son palais, réduite à mendier son pain, et jamais une seule plainte, un seul murmure au milieu de tant de chagrins; elle avait conservé une gaieté et une douceur qui charmaient tout le monde.

Un jour, une de ses amies lui en demanda la cause.

« Tu veux savoir, lui dit-elle, où je puise ce qui me soutient? Eh bien, viens. »

Elle la mena dans un petit oratoire où elle avait l'habitude de prier, et dans le fond duquel elle avait écrit avec son sang ces trois mots :

« *Prier, souffrir, se taire.* »

C'était sa devise, et ce fut toute sa vie.

Communication : Un frère et une sœur (Laon).

—

ÉNIGMES.

LE LYS

Dans cette pièce un vers a été modifié, et ce changement n'a pas besoin d'être expliqué ici.

Le sens de l'énigme est tiré de la Bible :

« Considérez comment croissent les lys; ils ne travaillent ni ne filent. et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était point vêtu comme aucun d'eux. »

N. S. Jésus-Christ a dit : « Non, Salomon, dans toute sa gloire, ne sera pas aussi bien vêtu que le lys de la vallée. »

M. Paul Desjardins donne sur l'origine de cette pièce les détails qu'on va lire :

Ce madrigal est-il de Corneille? On pourrait dire tout d'abord qu'une telle pièce est indigne de l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte;* cela cependant ne prouve rien, car on pourrait renvoyer cet admirateur du grand Corneille au recueil de pièces fugitives qu'on trouve à la fin de toutes les éditions du grand tragique, et aussi à son discours de réception à l'Académie. Voici des éléments de discussion plus sérieux :

Dans la *Guirlande de Julie* (d'Angennes) dont ce morceau fait partie, il y a trois pièces signées du nom de Corneille : la *Tulipe*, l'*Immortelle blanche* et la *Fleur d'orange*, dans le recueil de poésies diverses publiées par l'éditeur Ch. de Sercy, Paris, 1663. Trois autres madrigaux : la *Fleur de Grenade*, l'*Hyacinthe* et le *Lys* sont, dans ce recueil, seulement signées d'un C. Dans la jolie édition de la *Guirlande de Julie* (Didot), 1784, in-8°, et dans l'édition publiée en 1826 par Charles Nodier, ces madrigaux sont signés CONRART. MM. Géruzez et J. Taschereau (*Vie de Corneille*), les attribuent cependant à Corneille; mais si Corneille les eût réellement faits, il les aurait, comme les autres, signés en toutes lettres, tant il était intéressé à éviter la confusion avec Cotin et Chevreau qui, le plus souvent, ne sont désignés dans le recueil de Sercy que par la lettre C. Le *Lys* est signé M. C. dans l'original et dans la copie de Maurepas. L'abbé Granet, auquel nous devons le premier recueil qui ait été fait des *Poésies diverses de Corneille*, n'a admis que les trois premières pièces. Cependant personne mieux que l'abbé Granet ne pouvait savoir à quoi s'en tenir sur l'authenticité des faits qu'il imprimait, puisqu'il était dirigé dans son travail par le P. Tournemine, savant jésuite, qui avait connu Corneille dont il avait connu les moindres écrits. Ajoutons que M. Marty-Laveaux a cru devoir, dans l'excellente édition de la Collection des grands écrivains de France (Hachette), suivre l'exemple de Granet.

Somme toute, on paraît fondé à croire qu'il faut supprimer du bagage du grand homme ces trois charmants madrigaux; serait-il possible d'en supprimer les trois autres? C'est peu probable.

Voici pourtant un témoin à décharge ; Dans la copie qui a été faite en 1784 (Didot), ces trois pièces sont aussi signées du nom de Conrart, et aucune ne porte le nom de Corneille. Quoi qu'il en soit, il eût mieux valu, pour le grand Corneille,

Imiter de Conrart le silence prudent.

Ces documents sont tirés de la *Bibliographie Cornélienne* d'E. Picot. Paris, Fontaine, 1876, in 8°.

LES TABLEAUX PARLANTS

LE NAUFRAGE DE LA BLANCHE-NEF.

Les historiens disent que le roi s'embarqua à *Barfleur*. Plusieurs historiens modernes disent *Honfleur*. *Barfleur* est le mot juste.

LA NOUVEAUTÉ.

Plusieurs correspondants ont donné pour solution la *Vérité*, mot qui a le même nombre de syllabes et la même rime. A ce sujet M. Paul Desjardins rappelle cette définition d'Agassiz, songeant à Copernic, Galilée, Képler :

« Toutes les fois qu'un fait nouveau et saisissant se produit au jour dans la science, les gens disent d'abord : « *Cela n'est pas vrai;* » ensuite : « *C'est contraire à la religion;* » et à la fin : « *Il y a longtemps que le monde le savait.* »

CHARADE EN ACTION.

RÉGINA, anagramme d'ARGINE, dame de Trèfle.

Argine, la dame de Trèfle, représente la quatrième manière de régner, l'Hérédité; *Rachel*, dame de Carreau, représente la première, la Beauté; *Pallas*, dame de Pique, la deuxième, la Sagesse; *Judith*, dame de cœur, la troisième, la Piété.

(W. M. S.)

COMPOSITIONS

VILLES FRANÇAISES.

Alger
Amboise.
Les Andelys.
Angers.
Angoulême.
Avignon.
Bayonne.
Belfort.
Besançon.
Bitche.
Blois.
Bordeaux
Boulogne-sur-Mer.
Bourges.
Brest.
Caen.
Carcassonne.
Chambéry.
Charleville.
Charmes.
Chartres.
Cheffes.
Cognac.
Colmar.
Corbeil
Cordes.
Coucy.
Dieppe
Dijon.
Dôle
Douai.
Dunkerque.
Epernay.
Epinal.
Eu
Fontainebleau.
Gault-la-Forêt.
Guérandes.
Grenoble.
Haguenau.
Hennebont.
Houlgate.
Jeumont
La Réole.
La Roche-sur-Yon.
La Rochelle.
Le Havre.
Le Quesnoy.
Limoges.
Lons-le-Saulnier.
Lyon.
Marseille.
Mezières.
Morlaix.
Moulins.
Nancy
Nantes.
Nîmes.
Niort.
Noyon.
Orléans.
Paris.
Pau.
Périgueux.
Poitiers.
Puteaux
Rambouillet.
Reims.
Rouen.
Saint-Bertrand de Comminges.
Saint-Claude.
Saint-Hippolyte.
Saint-Jean de-Luz.
Saint-Malo.
Saint-Mihiel.
Saint-Ricquier.
Sainte-Menehould.
Saintes.
Sancerre.
Sens.
Sèvres.
Strasbourg.
Toulouse.
Vannes.
Versailles.
Vezelay.
Vienne.

VILLES ÉTRANGÈRES.

Athènes (Grèce).
Bologne (Italie).
Brighton (Angleterre).
Bruxelles (Belgique)
Constantinople (Turquie)
Diano (Italie).
Genève (Suisse)
Giurgevo (Roumanie).
Grenade (Espagne).
Jersey (Angleterre).
Krummau (Bohême).
Milan (Italie).
Monaco.
Saint-Pétersbourg (Russie).
Séville (Espagne).
Sienne (Italie).
Temesvar (Hongrie)
Tirgovist (Valachie).
Venise (Italie).
Vilna (Russie).

CHATEAUX ET MONUMENTS.

Le château d'Arques.
— d'Azay-le-Rideau.
— du Cayla.
— de Chambord.
— Chantilly.
— la Chasse.
— Chinon.
— Chillon (Suisse).
— Coucy.
Durrenstein (Autriche).
— Ferrals.
— la Garnache.
Mont-Rond.
— Ohviller.
— Oissery.
— Pompadour.
— Saint-Ange (Italie).
— Saint-Germain-en-Laye
— Taillebourg.
— Vayres.
— Vizille.
Windsor (Angleterre).
Abbaye du val Richer.
Eglise du monastère de Curtea de Argis (Roumanie)
Le Mont Saint-Michel.
Palais de Zitza (Palerme).
La capitale de la Paresse (Allégorie).

LES BOUTS-RIMÉS

N° 1.

L'homme n'est ici-bas qu'un fragile roseau;
Il meurt, l'âme s'envole ainsi qu'une colombe;
Il va renaître au ciel; pour lui la triste tombe,
Quand il a bien vécu, n'est qu'un second berceau.

N° 2.

A UNE MÈRE.

Elle était blanche et douce ainsi que la colombe;
Sa taille se courbait, souple comme un roseau,
Quand elle priait Dieu sur mon frêle berceau :
C'est à moi maintenant de prier sur sa tombe.

Marguerite et Madeleine de Ganay (Ricquebourg (Paris).

N° 3.

Qui donc frappe au hasard l'enfant dans son berceau,
Oubliant de pousser le vieillard dans la tombe,
L'esclave et le tyran, et l'aigle et la colombe,
Le chêne et le roseau?

Charlotte.

N° 4.

Oui, l'homme est bien chétif; c'est un frêle roseau,
Son berceau de bien près, hélas! touche à sa tombe
Mais l'âme au ciel s'envole ainsi qu'une colombe,
Et de l'éternité la tombe est le berceau.

Lucie et Aline de Rothschild (Paris).

N° 5.

OPHÉLIE.

. . . .
Sous le cristal du lac elle a trouvé sa tombe;
Dans sa main fine et pâle elle tient un roseau;
On dirait un enfant, calme dans son berceau,
Et dans l'air vibre encor comme un chant de colombe.

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).

N° 6.

DESPERANZA.

Sombre, désespéré, je disais : « La colombe,
Pour se poser, la nuit, a le frêle roseau;
Là-haut, l'aigle a son aire... Au sortir du berceau,
Quel est le nid de l'homme? » Une voix dit : « La tombe! »

N° 7.

Lorsque de notre corps, frêle et léger roseau,
L'âme prend son essor ainsi qu'une colombe,
Alors l'homme mourant doit sourire à la tombe,
Comme l'enfant sourit à son berceau

Paul Desjardins (Paris).

N° 8.

Si la faiblesse est au roseau
Et la blancheur à la colombe,
L'espérance est pour le berceau,
Et le souvenir pour la tombe.

Suzanne d'Allard.

N° 9.

Ils ont pu te briser comme un faible roseau,
Ils ont pu, noirs vautours, étouffer la colombe,
Et cependant espère, ô patrie, ô berceau,
L'arbre de liberté croît déjà sur ta tombe.

Miottaines et Franc-Comtoises réunies.

N° 10.

Mère, pourquoi pleurer auprès de ce berceau?
Le ciel était pour lui; pour nous seuls est la tombe;
Le zéphir en passant a brisé le roseau,
Emportant vers le ciel son âme de colombe.

Bouquet d'orties.

N° 11.

Un rosier tout en fleurs ombrage mon berceau,
C'est là qu'on vient rêver à l'heure où le jour tombe;
Sur le toit on entend roucouler la colombe,
Et la brise du soir fait gémir le roseau.

Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes).

NOTE. — *Berceau*, au singulier, et *Roseaux*, au pluriel, ne riment pas ensemble.

N° 12.

Celui qui défendit de briser le roseau,
Dont le regard s'étend de l'aigle à la colombe,
Saura, comme il protége un enfant au berceau,
Consoler le vieillard sur le bord de sa tombe.

Joseph Capperon.

N° 13.

Ainsi que le vautour déchire la colombe,
Que le noir aquilon courbe l'humble roseau,
Le destin dans sa main saisit l'homme au berceau,
Le torture et, meurtri, le rejette à la tombe.

N° 14.

Enfant de ma tendresse, ô ma blanche colombe,
Brisée avant le temps comme un frêle roseau,
Hier encor mon amour entourait ton berceau,
Aujourd'hui je n'ai qu'une tombe.

N° 15.

L'arche au souffle des vents flottait comme un roseau;
Le déluge, pour l'homme et l'enfant au berceau,
Menaçant entr'ouvrait ses flots, liquide tombe,
Quand, portant l'olivier, apparaît la colombe.

N° 16.

Le vent fait gémir le roseau,
Le chasseur poursuit la colombe,
La faux touche la fleur qui tombe,
Et la plainte sort du berceau.

W. M. S.

N° 17.

PAYSAGE D'AUTOMNE.

Dans les sentiers la feuille tombe
Et le vent courbe le roseau;
Loin du bois qui fut son berceau,
S'enfuit la dernière colombe.

N° 18.

La cage était près du berceau;
L'enfant, penché pour l'ouvrir, tombe;
Il se brise comme un roseau,
Et s'envole avec la colombe.

Caroline (Saint-Prix).

N° 19.

MYOSOTIS.

L'emblème d'un cœur pur est la blanche colombe,
Celui de la faiblesse est le frêle roseau;
De l'espoir qui sourit l'emblême est un berceau,
Celui du souvenir a fleuri sur sa tombe.

Marguerite et Cécile S.

N° 20.

Petit enfant dans ton berceau,
Innocent comme la colombe,
Tu dors en paix, frêle roseau,
Et ton pied effleure la tombe.

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche).

N° 21.

Chêne altier, flexible roseau,
Vautour cruel, douce colombe.
L'homme, inconstant dès le berceau,
Se contredit jusqu'à la tombe.

Louise Lombard (Charleville).

N° 22.

Qu'il est gentil dans son berceau,
Ce frais enfant, douce colombe;
Grand Dieu, préserve de la tombe
Ce cher petit, frêle roseau.

Jeane.

N° 23.

Enfant aux cheveux blonds, couché dans ton berceau,
Garde toujours ton cœur pur comme la colombe,
Car la vie est fragile ainsi que le roseau:
Aujourd'hui le berceau, demain la froide tombe.

Roger Braun (lycée Fontanes, Paris).

N° 24.

Je vois l'ombre des monts qui grandit; la nuit tombe,
Au souffle ami du vent se penche le roseau;
Nul bruit, nulle rumeur autour de ton berceau;
Endors-toi sur mon cœur, ma petite colombe.

Jane.

N° 25.

Tout semblait autour d'eux s'abîmer dans la tombe,
Tout mourait: homme, femme, enfant dans son berceau;
Mais Dieu veillait sur eux, et bientôt la colombe
Apparut à Noé, portant un vert roseau.

Picard et Picardes (Abbeville).

N° 26.

L'enfant nous vient du ciel comme vient la colombe;
Dieu le met dans nos bras, doux et frêle roseau,
Pour que l'homme qui souffre et qui court vers la tombe,
Tienne encore à la vie en voyant un berceau.

Les amis du silence.

N° 27.

Avril était en fleurs; la plaintive colombe
Roucoulait en faisant son nid sous un berceau,
Le papillon nacré s'élançait de sa tombe,
Zéphyr agitait le roseau.

Jumiri (Epinal).

N° 28.

Dors, cher mignon, douce colombe;
Le froid sévit, la neige tombe;
Cache-toi bien, frêle roseau,
Dors à l'abri dans ton berceau.

Marguerite, Suzanne et Pierre.

N° 29.

Dieu donne au fleuve le roseau,
Aux bois, il donne la colombe,
Au petit enfant, un berceau,
Le ciel à l'âme, au corps la tombe.

Marie Panis (Reims), Marie Valentin (Paris).

N° 30.

Que de joie et d'instants heureux près du berceau,
Quand naquit cet enfant, doux et frêle roseau;
Que de soupirs amers auprès de cette tombe,
Quand l'ange s'envola, pareil à la colombe.

Perce-Neige.

N° 31.

Quand tu souris dans ton berceau,
Petit enfant, douce colombe,
Souvent le souffle de la tombe
Vient te briser comme un roseau.

Marguerite Morand.

N° 32.

Plus douce que la brise inclinant le roseau,
Plus tendre que le chant plaintif de la colombe,
Une voix murmurait: « Ce n'est pas une tombe,
» Lève tes yeux au ciel, mère, c'est un berceau. »

Denys et Armand d'Aussy (château de Crazannes).

N° 33.

La vie est une épreuve; à partir du berceau,
L'homme est né pour lutter, souffrir, jusqu'à la tombe,
Sous l'orage courbé comme un frêle roseau,
Comme un captif dans l'arche attendant la colombe.

Martine Hibou.

N° 34.

Tout contraste ici-bas: la mort près d'un berceau,
Le riant avenir et le glas de la tombe;
Le vent brise le chêne et courbe le roseau,
Le trait qui frappe l'aigle épargne la colombe.

Louis de Larralde-Diustéguy (Biarritz).

N° 35.

Fais que l'humilité du modeste roseau
Et la simplicité de la douce colombe
Restent dans le chemin qui commence au berceau,
Toujours à mes côtés jusqu'au bord de la tombe.

Laure Bona Christave (Rochefort-sur-Mer).

N° 36.

Il était blanc et pur ainsi qu'une colombe,
Il babillait déjà; mais, fragile roseau,
La mort, comme un voleur, le prit dans son berceau
Pour le clore à jamais dans l'éternelle tombe.

Eugène Rousseau (Jarnac, Charente).

N° 37.

Mon Dieu, bénis l'enfant couché dans son berceau;
Qu'il marche sous tes lois, jusqu'au bord de la tombe
L'homme sans ton appui n'est qu'un faible roseau;
Des serres du vautour préserve ma colombe.

Amélie Fatou (Quimper).

N° 38.

JÉSUS

Pour qu'au monde sauvé la divine colombe
Apporte l'Esprit-Saint, l'Homme-Dieu pour berceau
Choisit une humble crèche et pour sceptre un roseau;
Puis il s'endort trois jours prisonnier dans la tombe.

N° 39.

Quand Noé sur les eaux fit voler la colombe,
Alors du genre humain l'arche était le berceau;
Et Jésus, sous la croix pliant comme un roseau,
A l'humanité fit un berceau de sa tombe.

Marguerite Brabant (Paris).

N° 40.

PRIÈRE DU SOIR

Seigneur, Dieu des petits, voici que la nuit tombe;
La fleur dans la vallée, au marais le roseau
Dorment. Blanc séraphin, veillez sur le berceau,
Sur l'enfant étendez vos ailes de colombe.

N° 41.

RÊVERIE

Tu mesures, Seigneur, l'orage à la colombe
Et le vent au roseau;
Hélas! pourquoi faut-il, ô Seigneur, que la tombe
Soit si près du berceau.

N° 42.

FABLE

Dans un noir cyprès la colombe
Faisait son nid. — Pourquoi, dit le roseau,
Choisis-tu l'arbre de la tombe?
— Ami, la tombe est un berceau.

Elise Noël.

N° 43.

Mon enfant adoré, cher ange, ton berceau
Est drapé des couleurs sinistres de la tombe;
Ton corps s'est incliné comme un faible roseau,
Et j'ai vu s'envoler ton âme de colombe.

N° 44.

MOISE

On croirait voir, sous l'algue et sous le vert roseau,
Boire au bord du Nil bleu quelque blanche colombe,
C'est un enfant qui dort, calme dans un berceau...
Doit-il être sa tombe?

Valentine Hennet de Bernoville.

N° 45.

SUR L'HOMME-DIEU

Il eut la crèche pour berceau,
Il eut pour sceptre le roseau,
Pour blason il eut la colombe,
Pour piédestal il eut la tombe.

N° 46.

Qu'un bel ange du ciel veille sur ton berceau
Et soutienne toujours tes pas jusqu'à la tombe;
Pour garder ici-bas l'éclat de la colombe,
La raison seule, enfant, est un frêle roseau.

J. et L. Ricous (lycée de Toulouse).

(*A continuer.*)

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS